Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedesfeuillet03pari

Gravures sur bois (la plupart de Célestin Nanteuil)

11 Hors-texte . 1 (frontispice)
66 (C.N.) – 73 – 135 – 177 (C.N.)
237 – 297 (C.N.) – 341 (C.N.)
345 (C.N) – 453 (C.N.) – 487 –

.. Voir table "in fine"

Balzac : "La Fausse Maîtresse" 453 à 486

REVUE

DES

FEUILLETONS

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie
RUE SAINT-BENOIT, 7
— Presses mecaniques. — Procedes d'Aristide. —

REVUE

DES

FEUILLETONS

JOURNAL LITTÉRAIRE

COMPOSÉ

De Romans, Contes, Voyages, Légendes, Anecdotes, Nouvelles historiques, etc.

PAR J. ARAGO, H. DE BALZAC,
ÉLIE BERTHET, AL. DUMAS, A. DELAVERGNE, J. JANIN,
GEORGE SAND, F. SOULIÉ, E. SUE, ETC.

ET EXTRAITS DE LA PRESSE CONTEMPORAINE

TROISIÈME ANNÉE

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES FEUILLETONS
RUE SAINTE-ANNE, 9

1843

LES BORDS DU LIGNON.

Elle s'assit sur l'herbe fraîche de la rive.

Un Roman

SUR

LES BORDS DU LIGNON.

I.

En 1672, madame Deshoulières, déjà surnommée la dixième muse, quitta les prés fleuris des bords de la Seine pour aller, disait-elle, rejoindre M. Deshoulières. M. Deshoulières était en Guyenne, présidant aux fortifications sous les ordres de Louvois; madame Deshoulières alla en Dauphiné. Aussi, durant trois belles années, ils firent très-bon ménage. MadameDeshoulières, en dépit de ses trente-huit ans, était célèbre par sa beauté; elle était jeune encore par la grâce, par l'esprit et par le cœur. Elle laissait sur son chemin des Céladons sans nombre; mais, heureusement pour M. Deshoulières, tout finissait par des moutons.

Mesdemoiselles Deshoulières, Madeleine et Bribri, étaient de très-jolies filles de dix-sept à dix-huit ans, bercées dans les innocentes bergeries de leur mère; elles croyaient à toute la poésie que les rimes bucoliques accordent à la campagne; elles s'imaginaient voir dans leur voyage des pasteurs jouant de la cornemuse à tout bout de champ, des danses de bergères et de naïades sur les verdoyants rivages. Elles

débarquèrent toutes les trois sur les bords du Lignon, en avril, au château de madame d'Urtis. La saison, quoique un peu pluvieuse, avait des matinées magnifiques. Aussi nos voyageuses se levaient de bonne heure pour fouler ce gazon encore ému des pas d'Astrée, cette source limpide, miroir de la bergère, ces bocages tout retentissants des plaintes de Céladon. Durant une des premières promenades, Mademoiselle Deshoulières, impatiente de voir quelqu'un des tableaux décrits par sa mère, lui demanda ingénument si elles ne rencontreraient pas une seule bergère sur les rives du Lignon. Madame Deshoulières voyait depuis un instant un pâtre et une vachère qui jouaient au jeu divertissant du pied de bœuf, elle cherchait à peindre ce joli tableau; aussi répondit-elle à Madeleine par ces vers :

Voyez là-bas, sur un lit de verdure,
La bergère qui joue aux pieds de son berger
Sans craindre le danger.
Bras nus, pied fait au tour, qui les regards attire,
Cheveux moitié flottants et moitié renoués,
Habit léger dont se seraient joués
L'amant de Flore ou le satyre.

Cependant les promeneuses s'étaient approchées de la bergère en question. — On a bien raison de dire, murmura Madeleine, que les tableaux de la nature sont plus beaux dans le lointain. Est-il jamais croyable que c'est là une bergère, une bergère du Lignon?

La vachère était tout simplement une pauvre petite paysanne mal peignée et mal tournée, avec des mains fabuleusement épatées; des yeux clignottans, une bouche sans fin. Le berger était digne de répondre à la bergère; pourtant il y avait sur sa figure rondelette je ne sais quoi de naïf et d'heureux, la bêtise épanouie, qui faisait plaisir à des yeux parisiens. Madame Deshoulières, qui voyait toujours par le prisme d'Honoré d'Urfé, poursuivait poétiquement son tableau :

Les oiseaux d'alentour célébraient ses appas.
Ni le naissant émail d'une jeune prairie...

— Le métier que vous faites là est bien gentil, n'est-ce pas, mon enfant? dit Madeleine à la petite paysanne.

— Oh! que nenni, ma belle demoiselle, je ne gagne pas l'eau que je bois; et puis, le soir, j'ai encore des coups de bâton par dessus le marché.

— Et vous? reprit Madeleine en se tournant vers le pâtre, qui s'éloignait tout rougissant.

— Pour moi, dit-il en bégayant un peu, c'est une autre affaire; je suis nourri et logé; mais je mange du pain noir et je couche à la belle étoile.

— Il n'est pas trop bête, dit Bribri. Où sont donc les moutons?

— Il n'y a plus de troupeau, dit le jeune pâtre.

— Quoi! dit Madeleine avec dépit et avec chagrin, je ne verrai pas les jolis agneaux bêlants et bondissants sur les rives du Lignon? O Céladon, que va dire ton ombre?

En sa qualité de poète bucolique, madame Deshoulières se gardait bien de regarder et d'entendre. Elle ne voyait que les amours d'Astrée, elle n'entendait que les chansons imaginaires du vieux roman.

De retour au château, Madeleine et Bribri se plaignirent de n'avoir pas vu de troupeau ni de bergère.

— Est-ce que vous y tenez? dit madame d'Urtis en souriant.

— Beaucoup, dit Bribri; nous espérions vivre ici de la vie des bergères; j'ai apporté tout l'attirail champêtre.

— Moi, dit Madeleine, j'ai là vingt aunes de ruban rose et vingt aunes de ruban bleu pour orner ma houlette et mes brebis.

— Eh bien! mes belles blondes, il y a une douzaine de moutons broutant au bout du parc; prenez avec eux la clé des champs, allez les conduire sous les aulnes du grand pré.

Madeleine et Bribri bondirent de joie pendant que leur mère cherchait péniblement une rime, sans songer à l'églogue qui se préparait. Elles prirent à peine le temps de déjeuner. « Elles s'attifèrent coquettement, écrivait madame Deshoulières à Mascaron; elles coupèrent elles-mêmes une houlette dans le parc, elles l'enjolivèrent de rubans. Madeleine fut pour le ruban bleu, Bribri pour le ruban rose. Oh! les gentilles bergerettes! Elles passèrent plus d'une heure à chercher un nom qui leur plût; enfin, Madeleine fut pour Amaranthe, Bribri pour Daphné. C'est un nouveau baptême où l'on s'est bien passé de vous. Je viens de les voir au travers des arbres, qui glissaient légèrement le long du ruisseau d'amour. Pauvres bergerettes, prenez bien garde aux loups. »

Ainsi donc, dès l'après-midi du jour même, Madeleine et Bribri, c'est-à-dire Amaranthe et Daphné, en jupes de soie grise, en corset de satin, cheveux bouclés à l'aventure, houlette à la main, conduisaient dans les prés les douze moutons du château d'Urtis. Le troupeau, qui avait grand faim ce jour-là, fut très-capricieux et très-indocile. Les deux bergères prenaient toutes les peines du monde pour le borner dans le bon chemin; c'était un charmant concert de cris argentins, de clairs éclats de rire, de bêlements et de chansons. Les heureuses filles respiraient dans l'âme de la nature, comme a dit un poète. Elles couraient follement, elles se jetaient sur l'herbe parfumée, elle se regardaient dans les eaux limpides du Lignon, elles cueillaient les primevères à pleines mains. Le troupeau n'y perdait rien : de temps en temps le plus rusé mouton, se voyant gardé par de si folâtres bergères, s'en donnait à belles dents à quelque blé du voisinage. — C'est à toi, celui-là, disait Amaranthe. — C'est à toi, disait Daphné. Elles convinrent de faire le partage, d'orner les uns de colliers bleus et les autres de colliers roses. Chaque bête eut son nom : Mélibée, Jeannot, Robin, Blanchette, et ainsi des autres.

Au coucher du soleil, les bergères ramenèrent leur petit troupeau en passant par l'abreuvoir; madame Deshoulières pleurait de joie.

— Ah! mes chères filles, dit-elle en les baisant au front, c'est vous qui avez fait une églogue, et non pas moi.

— En vérité, dit madame d'Urtis en s'asseyant sous les saules de l'abreuvoir, il ne manque rien au tableau.

— Il y manque un chien, dit Daphné.

— Il y manque plutôt un loup, murmura la belle Amaranthe en rougissant.

II.

Non loin du château d'Urtis, le vieux manoir de Langevy élevait ses tourelles aiguës au-dessus des petits bosquets environnants. Là vivaient très-retirés du monde M. de Langevy, sa vieille mère et son jeune fils. M. de Langevy avait lutté contre tous les orages et tous les contre-temps de la vie humaine; il se reposait dans le silence de la solitude, regrettant sa femme et sa jeunesse, sa vaillante épée et ses aventures. Son fils, Hector Henri de Langevy, avait étudié chez les jésuites à Lyon jusqu'à dix-huit ans; accoutumé aux caresses de sa grand'mère, il était revenu depuis trois à quatre ans, résolu de vivre dans sa famille, sans souci des gloires guerrières qui avaient enivré son père. M. de Langevy, tout en condamnant cette façon de vivre qu'il jugeait mauvaise pour la jeunesse, laissait Hector libre; seulement il l'obligeait à chasser, voulant, disait-il, que son descendant ne perdît pas toutes les prérogatives de la guerre. La chasse n'amusait pas trop Hector; passe encore s'il avait pu chasser sans ce lourd fusil de son aïeul qui lui faisait peur, mais qui ne faisait pas peur au gibier. Ce terrible chasseur, après six mois de promenade, ne pouvait encore sans trembler entendre le battement d'ailes des perdrix. N'allez pas croire qu'Hector perdait son temps; il s'égarait dans les fraîches et souriantes rêveries, il voyait déjà à l'horizon poindre l'aurore de l'amour. Il était aux beaux jours de cet âge d'or où le cœur ne frémit encore qu'à l'espérance, où l'âme, plus ravie qu'enivrée, s'en va voltigeant, comme l'abeille qui butine, de la fleur à l'étoile, de l'ombrage au rayon, de la fontaine qui murmure à la colombe qui roucoule, du bosquet qui chante à la femme qui soupire; seulement l'âme d'Hector cherchait encore en vain la femme qui soupire dans les allées presque désertes du Forez. Au château de Langevy il n'y avait qu'une gouvernante hors d'âge et une jeune servante joufflue indigne d'un cœur qui s'ouvre sur les bords du Lignon. Il comptait beaucoup sur une jeune cousine parisienne qui devait passer la belle saison chez son père. En attendant, il se promenait le fusil sur l'épaule, heureux d'espérer, heureux du printemps, heureux de rien, comme le sont à certains beaux jours de la jeunesse les pauvres créatures du bon Dieu.

Vous devinez ce qui arriva. Un jour qu'il se promenait lentement suivant sa coutume, perdu dans son monde imaginaire, il faillit à tomber dans le Lignon. A force d'aller toujours droit devant lui, sans souci des haies et des barrières, il se trouva sans y penser au-dessus du ruisseau, le pied levé pour avancer encore. Il demeura ainsi troublé, la bouche béante, durant quelques secondes. De l'autre côté du Lignon, dans les prés du château d'Urtis, il avait vu soudain comme par enchantement nos deux charmantes bergères, qui le regardaient à la dérobée. Il rougit jusqu'aux oreilles tout en se demandant s'il devait avancer ou rebrousser chemin. S'en aller, c'était bien maladroit; pourtant il ne pouvait pas, pour sauver son honneur, se jeter à l'eau. Et d'ailleurs, une fois de l'autre côté, oserait-il s'approcher plus près des deux bergères? Sans doute il prit le parti le plus sage: il s'assit dans les roseaux, déposa son fusil, et regarda paître les moutons. A vingt ans l'amour va vite comme une flèche, Hector se sentit soudain éperdument épris d'une des bergères. Il ne savait pas laquelle, mais qu'importe, il était amoureux. S'il avait eu vingt ans de plus, il les eût adorées toutes les deux du même coup, c'eût été presque aussi sage.

Cependant Amaranthe et Daphné avaient rougi à leur tour de la demi-rencontre ; elles penchaient la tête avec une langueur attrayante, elles ne disaient plus rien. Enfin Amaranthe, plus folâtre et plus rieuse, reprit son babil et sa gaieté.

— Vois-tu, Bribri, c'est-à-dire Daphné, c'est un dieu de la fable ; c'est Narcisse qui regarde son image.

— Dis plutôt que c'est ton image qu'il regarde, dit Daphné en rougissant encore.

— C'est Pan qui soupire dans les roseaux en attendant que tu te métamorphoses en flûte, ma pauvre Daphné.

— Vous vous trompez, ma sœur, c'est Endymion qui poursuit la bergère Amaranthe.

— Du train qu'il y va, il la poursuivra longtemps. S'il n'était pas si rustique, il serait bien gentil avec ses longs cheveux bruns ; sais-tu qu'il y a près d'une heure qu'il est là ; il va prendre racine comme les hamadryades.

— Le pauvre garçon ! murmura Daphné d'un air naïf : il a l'air de bien s'ennuyer là-bas tout seul.

— Il va venir nous voir, c'est bien simple ; nous lui donnerons une houlette et un chapeau de fleurs.

— C'est vrai, il nous faut un berger, dit Daphné avec un charmant sourire d'innocence. Oh non ! reprit-elle aussitôt par jalousie ; c'est bien heureux en vérité qu'il passe une rivière entre nous.

— J'espère bien qu'il finira par trouver un pont *per passa lou riou d'amor*.

Or, à cet instant plus que jamais, Hector songeait *à passer le ruisseau d'amour*, il respirait avec un charme jusque-là inconnu les parfums enivrants de la violette et de la primevère, des roseaux et des herbes humides. Tout en cherchant des yeux un passage quelconque, il vit un vieux saule à demi renversé sur le ruisseau ; avec un peu de hardiesse et d'agilité, c'était un pont agréable et poétique. Hector voulut s'y hasarder ; il se leva avec résolution ; il alla droit au saule sans broncher ; arrivé là, il ne put s'empêcher de songer qu'en cet endroit, et à cette saison, le ruisseau était assez profond. Enfin il grimpa au tronc, se glissa au bout d'une branche inclinée, et se jeta avec assez de bonheur sur la prairie du château d'Urtis. Il n'avait qu'un chemin à suivre, c'était d'aller sans détour vers les bergères de la prairie. Il avança bravement, étourdissant de son mieux sa timidité enfantine. Il aborda le premier mouton du troupeau par des caresses insidieuses. Après quoi, ne se trouvant plus qu'à quelques pas d'Amaranthe, il s'inclina avec un sourire inquiet.

— Mademoiselle...

Il fut soudainement interrompu par une petite voix claire et mignarde.

— Il n'y a point de mademoiselle ici, il y a la bergère Daphné et la bergère Amaranthe.

Hector, qui avait une galanterie sur les lèvres pour la belle demoiselle qui gardait les moutons, ne sut plus trop que dire à la bergère. Il s'inclina une seconde fois.

— Belle Amaranthe et belle Daphné, daignez permettre à un humble mortel de fouler le gazon de vos prés.

— Cela n'est pas trop mal trouvé, murmura la railleuse Amaranthe avec un sourire moqueur.

Daphné, plus charitable et plus touchée de la galanterie du chasseur, lui répondit en baissant la tête :

— Oui, Monsieur, il ne tient qu'à vous de fouler cette herbe en passant...

— Nous allons même vous faire les honneurs de chez nous, poursuivit Amaranthe ; nous offrons à votre seigneurie un siége de verdure.

— Je suis trop heureux de me jeter à vos pieds, s'écria Hector en s'agenouillant à demi.

Mais il avait mal choisi la place ; il brisa sous son genou la houlette de Daphné.

— Ah ! mon Dieu, ma pauvre houlette ! dit-elle avec un soupir.

— Je suis désolé, dit Hector ; j'irai vous en couper une autre, là-bas, dans la frênaie ; mais celle-ci vous était chère sans doute, elle vous venait d'un berger peut-être. Que dis-je d'un berger ! d'un prince plutôt, car vous-mêmes, vous êtes des princesses ou des fées.

— Nous sommes simplement des bergères, reprit Amaranthe.

— Vous êtes simplement de belles dames de Paris, prenant l'air de la campagne au château d'Urtis. Le ciel en soit loué ! car, dans mes promenades au vallon, je vous verrai de loin si je n'ose vous voir de près ; je vous verrai apparaître au travers des arbres comme des enchanteresses.

— Oui, nous sommes des Parisiennes, mais pour toujours retirées du monde et de ses bruits trompeurs.

Amaranthe avait dit ces derniers mots en déclamant un peu.

— C'est s'y prendre de bonne heure, dit Hector en souriant. Vous avez donc bien à vous plaindre du monde?

— C'est là notre secret, monsieur le chasseur. Mais vous, est-ce que vous vivez aussi en jeune ermite?

— Moi, belle Amaranthe, j'ai toujours rêvé avec délices la vie heureuse des bergers ; mais j'avoue que je ne croyais plus aux jolies bergères. Puisque je vous ai rencontrées, je vais retomber plus avant dans la joie de mes rêves. Ah ! que ne puis-je garder avec vous les moutons !

Les deux jeunes filles ne savaient d'abord que répondre ; le loup allait un peu vite à la bergerie. Daphné prit enfin la parole :

— Notre troupeau est bien petit, et il est bien déjà assez mal gardé comme cela.

— Quel bonheur pour moi de devenir Daphnis, de vous chanter un lai d'amour ou un chant de mai ; de vous cueillir des bouquets et de vous tresser des couronnes !

— N'en parlons plus, dit Amaranthe un peu inquiète de l'ardeur soudaine de Daphnis : voilà le soleil qui se couche ; nous allons retourner au parc. — Adieu, Monsieur, ajouta-t-elle en se levant pour partir.

— Adieu, Daphnis, murmura la tendre Daphné tout émue.

Hector n'osa pas les suivre, il demeura plus d'un quart d'heure debout dans la prairie, le regard fixé sur elles d'abord, ensuite sur la porte du parc d'Urtis. Son cœur battait violemment, toute son âme fuyait sur les traces des bergères. — Adieu, Daphnis, m'a dit Daphné ; j'entends encore cet adieu si doux. Qu'elle est jolie ! qu'elles sont jolies ! Amaranthe a plus de grâce, mais Daphné est plus touchante. Les beaux yeux ! Les blanches mains ! Le doux sourire ! Et ce charmant costume si simple et si coquet ! Ce blanc corset que je n'osais regarder ! Cette jupe de soie qui ne pouvait cacher le bout de ces jolis pieds mignons ! C'est Diane, c'est Vénus, c'est un enchantement, j'en deviendrai fou. Ah ! ma cousine, vous auriez dû venir plus tôt !

Le soleil s'était couché dans un lit de nuages de pourpre ; le rossignol jetait sa note perlée, le feuillage de mai était tout frémissant aux brises printanières qui répandaient les parfums enivrants de la prairie ; près de rentrer à sa ruche l'abeille

bourdonnait plus joyeuse, la cigale dansait aux premières chansons nocturnes du grillon. Au fond de la vallée, le petit pâtre mêlait sa voix fraîche au concert rustique; les raines jetaient leurs accents mélancoliques sur les rives du Lignon, qui racontait doucement, sous le mystère des roseaux, les plaintes de Céladon et les soupirs d'Astrée. Ce n'étaient que chansons, frémissements, parfums secoués, hymnes amoureuses. Hector n'avait pas assez de place dans son cœur pour toutes ces joies de la nature. — Demain, dit-il en baisant la houlette brisée de Daphné; demain, je reviendrai.

III.

Le lendemain Hector erra, dans la matinée, le long des rives du Lignon, ayant en main une houlette fraîchement coupée. Il regardait à chaque instant vers la porte du parc d'Urtis, espérant y voir apparaître les gracieuses images de la veille. Enfin, vers midi, un agneau, s'élançant de cette porte, bondit gaiement dans la prairie; les onze autres bêtes de la bergerie le suivirent du même bond, aux éclats de rire argentins d'Amaranthe. Daphné ne riait pas; dès qu'elle eut mis un pied sur le seuil, elle regarda à la dérobée vers le ruisseau : — Je l'avais deviné, murmura-t-elle, Daphnis est revenu. — Or, Daphnis, ne pouvant contraindre sa joie, allait déjà au-devant des deux bergères, lorsqu'il fut soudainement arrêté dans sa route par madame Deshoulières et madame d'Urtis. En rentrant la veille, Amaranthe avait, au grand dépit de Daphné, raconté mot à mot comment un jeune chasseur était venu, non pas en chasseur qui demande son chemin, mais en chasseur qui veut faire son chemin dans les cœurs. Madame d'Urtis n'avait pas douté que ce ne fût le jeune de Langevy. Amaranthe ayant ajouté qu'elle était bien sûre, malgré ce que pouvait dire Daphné, qu'il reviendrait le lendemain, tout le monde voulut être de la partie. Hector eût bien voulu s'en aller : deux femmes, passe encore, mais quatre! Pourtant il tint bon, il attendit de pied ferme et salua les dames en garçon assez résolu. On lui rendit trois gracieux saluts, Daphné seule passa sans s'incliner, ce qui lui sembla d'un bon augure. Ne sachant trop comment engager la conversation, perdant d'ailleurs un peu la tête, il hasarda d'offrir sa houlette à Daphné. N'ayant pas de houlette ni de raisons pour refuser, elle la prit d'une main tremblante, tout en regardant madame Deshoulières.

— J'ai cassé hier la vôtre, charmante Daphné; mais pourtant elle n'est pas perdue, j'en ferai des reliques précieuses.

— Monsieur de Langevy, dit madame d'Urtis d'un air aimable, puisque vous faites tant de garder les moutons avec ces demoiselles, venez donc avec elles, dans une heure, goûter au château.

— J'irai partout où vous voudrez que j'aille, dit étourdiment Hector.

— C'est bien entendu, reprit madame d'Urtis; je retourne tout de suite faire battre le beurre et tamiser le fromage; un goûter des plus simples, mais un goûter d'amis.

— En un mot, un goûter de bergères, dit madame Deshoulières.

Daphné s'était éloignée lentement, pressant, sans y penser, la houlette contre son cœur; elle alla jusque sur la rive, entraînée par je ne sais quel vague sentiment mystérieux qui voulait de la solitude. Un jeune agneau, le plus gentil et le plus blanc du troupeau, déjà accoutumé à ses douces caresses, l'avait suivie comme

un chien fidèle ; elle glissa la main sur cet agneau tout en se retournant vers sa mère. Elle vit avec une certaine surprise madame Deshoulières et Hector devisant ensemble, comme d'anciens amis, pendant que madame d'Urtis et Amaranthe se poursuivaient, comme deux folles, vers le parc. Elle s'assit sur l'herbe fraîche de la rive, vis-à-vis des roseaux où elle avait vu Hector la veille. Se voyant bien seule, au moins pour une minute, elle osa regarder la houlette. C'était un jet de frêne d'une belle venue, enjolivé d'un bouquet rustique et d'un nœud de rubans assez mal fait. Comme Daphné voulut y retoucher, elle entrevit avec effroi un billet caché dans le bouquet. Que faire de ce billet? le lire? Mais c'était dangereux, son confesseur ne prescrivait pas cela, sa mère était là qui pouvait la surprendre. Ne pas le lire, c'était bien plus simple ; ne savait-elle pas à peu près ce que disait ce billet? D'ailleurs, à quoi bon le savoir? Ne pas le lire, c'était donc bien plus sage : vous devinez bien qu'elle le lut ; vous auriez fait comme elle, madame. Ce n'était pas un vulgaire billet en prose, voyez plutôt :

A LA BERGÈRE DAPHNÉ.

Le plus beau jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein que je formai
Le plus beau jour du mois de mai!
Je vous vis et je vous aimai;
Si cet amour fut votre envie,
Le plus beau jour du mois de mai
Fut le plus beau jour de ma vie.

LE BERGER DAPHNIS.

Certes Daphné n'eût point pardonné à Hector s'il lui eût écrit en prose, mais en vers ce n'était plus qu'une licence poétique. Bien loin de déchirer et de jeter le billet, elle le plia et le glissa doucement dans son joli corset de satin blanc, la plus douce chiffonnière d'une femme, disait Boufflers. Pour la première fois de sa vie, elle trouva un charme ineffable à voir couler les flots du ruisseau, qu'effleuraient les sautillantes moucherolles et les coquettes demoiselles. Bientôt, voyant tout d'un coup à deux pas les images de madame Deshoulières et d'Hector, elle devint toute pâle comme une coupable surprise dans sa faute.

— Eh bien, ma fille, comme vous voilà pensive au bord de l'eau, oubliant vos moutons qui s'égarent! Monsieur de Langevy, vous qui lui avez donné une houlette, ramenez-la donc à ses moutons. Pour moi, je vais écrire une épître à mon évêque.

Madame Deshoulières se promena sans trop s'éloigner, tout en marmottant du bout des lèvres :

Des bords fameux du Lignon,
Le moyen de vous écrire;
L'air de ce pays inspire
Je ne sais quoi de fripon.
Depuis que feu Céladon,
Pour la précieuse Astrée,
L'âme de douleur outrée,
Mit ses jours à l'abandon,

Amour résolut, dit-on,
Que l'air de cette contrée
Rendrait le plus fier dragon
Doux comme un petit mouton, etc.

Madame Deshoulières n'était pas sévère avec l'amour, pourvu toutefois que l'amour eût les dehors galants et délicats comme à l'hôtel Rambouillet, ainsi elle rimait son épître sans inquiétude pour sa fille; seulement elle lui disait un mot de temps en temps pour lui rappeler qu'elle était là. Daphné, qui répondait à peine à Hector, s'empressait de répondre longuement à sa mère; il est vrai qu'elle ne savait pas ce qu'elle disait.

La bergère Daphné, ou plutôt Bribri Deshoulières, était, on l'a vu déjà, jolie, naïve et tendre : jolie avec un caractère de douceur ineffable dans les traits, naïve comme le sont les jeunes filles, c'est-à-dire avec de petites malices diaboliques ; tendre avec ce doux sourire qui entr'ouvre le cœur en même temps que les lèvres. Ce qui frappait en elle au premier coup d'œil, c'était un léger voile de tristesse, pressentiment fatal, qui la rendait plus touchante encore. Sa sœur était plus jolie peut-être ; elle avait plus de roses épanouies sur les joues, plus de grâces séduisantes, plus d'aimables coquetteries ; mais, si les yeux étaient pour Amaranthe, le cœur était pour Daphné ; et, comme les yeux deviennent l'esclave du cœur, Daphné triomphait. Ainsi Hector, dans sa fougue amoureuse, n'avait d'abord vu qu'Amaranthe, et pourtant, une fois loin des deux sœurs, il s'était surtout ressouvenu de Daphné.

IV.

La cloche du château annonça le goûter. Hector offrit son bras à madame Deshoulières, Daphné appela ses moutons ; on rentra par le parc, où l'on rencontra madame d'Urtis et Amaranthe. La collation fut au goût de tout le monde par la gaieté et par les mets. Premier service : une omelette au jambon ; entrée : gâteaux et beurre frais ; second service : un magnifique fromage à la crême ; dessert : meringues et confitures. Je prends tous ces détails dans la correspondance de madame Deshoulières ; que ceux qui n'ont jamais goûté me pardonnent.

A la nuit tombante, Hector quitta la compagnie avec bien des regrets ; mais il n'avait pas de temps à perdre, même en si bonne compagnie : il avait deux lieues à faire sans clair de lune et par des chemins de traverse encore sillonnés des grandes pluies de l'équinoxe.

Le lendemain, Hector revenait au château d'Urtis, en passant par la prairie ; quand il fut près du saule qui servait de pont au ruisseau, il s'étonna de ne voir dans les prés ni les bergères ni le troupeau ; il passa le pont tout en songeant que c'était de mauvais augure ; mais à peine fut-il sur l'autre rive, qu'il entrevit tout au bout du pré quelques moutons éparpillés. Il alla rapidement de leur côté, assez inquiet de ne voir ni Amaranthe ni Daphné ; en s'approchant, il vit bientôt sa bergère bien-aimée tristement penchée au-dessus du Lignon, qui, en cet endroit, tombait bruyamment en petites cascades. La tendre Daphné avait ceint de son joli bras le tronc d'un jeune saule en fleur qui la retenait ainsi gracieusement au-dessus de la cascade, et qui l'abritait de son ombre odorante. Elle abandonnait son âme à ces rêveries nuageuses dont le fil mille fois renoué est l'œuvre de la joie qui espère

et de la tristesse qui craint. Elle ne vit pas venir Hector ; à sa vue elle fut surprise comme au sortir d'un songe :

— Vous êtes seule? lui dit Hector en l'abordant.

Elle s'empressa de répondre que sa sœur allait venir la rejoindre. Les deux amoureux gardèrent le silence durant quelques secondes, se regardant à la dérobée, n'osant se rien dire, comme s'ils eussent eu peur du bruit de leurs paroles dans la solitude.

— Il me semble, dit Hector en tremblant, qu'il y a quelque idée triste qui court sur votre front.

— C'est vrai, répondit Daphné. Maman a reçu des nouvelles de M. Deshoulières ; il passera ces jours-ci par Avignon ; nous allons partir pour le voir à son passage.

— Partir ! s'écria Hector en pâlissant.

— Oui. Moi qui me trouvais si bien ici dans ces prés avec ces moutons que j'aime tant !

En parlant des moutons, Daphné regardait Hector.

— Qui vous empêche de rester? madame Deshoulières viendra vous reprendre plus tard.

— Plus tard ! mon chagrin serait encore plus grand. Je veux partir ou rester toujours.

Sur cette parole, Hector se jeta à genoux, saisit les mains de Daphné, les baisa avec feu, et lui dit en levant vers elle des yeux humides d'amour : — Eh bien ! oui, toujours, toujours ; vous savez, Daphné, je vous aime, je veux vous le dire toute ma vie.

Daphné, entraînée par son cœur, laissait baiser ses mains sans songer à se défendre.

— Hélas ! je ne puis pas toujours garder les moutons. Que deviendra la pauvre bergère ?

— Ne suis-je pas votre berger? ne suis-je pas Daphnis? dit Hector avec plus d'ardeur ; confiez-vous à moi, à mon cœur, à mon âme ; cette main-là ne quittera jamais la vôtre : nous vivrons de la même vie, sous le même rayon et sous le même nuage, au désert ou dans un palais. Mais avec vous la première baraque venue ne sera-t-elle pas un palais? Tenez, ma chère Daphné, il y a à une demi-lieue d'ici une chaumière, la Chaumière-des-Vignes, habitée par la sœur de ma nourrice, où nous pourrions vivre dans tout le charmant mystère de l'amour.

— Jamais, jamais, s'écria Daphné.

Elle détacha ses mains des mains de son amant ; elle s'éloigna de quelques pas et se mit à pleurer. Hector se traîna tout agenouillé jusqu'auprès de l'aulnaie où elle venait de s'arrêter ; il parla d'amour avec feu, il supplia avec larmes : il fut si éloquent, que la pauvre Daphné, trop faible pour résister longtemps à ces secousses démoniaques et angéliques du premier amour qui nous égarent et nous enivrent tous tant que nous sommes, lui dit toute pâle et toute éperdue :

— Eh bien ! oui, je me confie à vous et à Dieu. Il arrivera ce qu'il pourra, mais est-ce ma faute si je vous aime ?

Un tendre embrassement suivit ces paroles. Le soir était venu, le soleil caché sous les nuages de l'horizon n'avait plus qu'une lumière pâlissante ; le petit pâtre reconduisait les vaches et les dindons, dont le glou glou troublait l'harmonie des bocages. Les moutons du château reprenaient peu à peu le chemin de l'abreuvoir.

— Voyez, dit Daphné en détournant ses cheveux éparpillés sur le front, voyez mes pauvres moutons qui m'indiquent le chemin à suivre.

— Au contraire, dit Hector, les ingrats s'en vont paisiblement sans vous.

— Mais je suis effrayée ! comment tromper ainsi ma mère ? Elle en mourra de chagrin.

— Elle fera des vers, et tout sera dit.

— Je lui écrirai que, ne pouvant résister à mon cœur, je suis partie, sans l'avertir, pour le couvent de Sainte-Marie-Madeleine, dont on parlait hier.

Ainsi la blanche et pure Daphné, si candide et si naïve, se trouvait tout d'un coup ingénieuse à mal faire, tant il est vrai qu'au fond du cœur le plus aimable, il se trouve un petit grain de perversité.

— Oui, oui, répondit Hector, vous écrirez à madame Deshoulières que vous vous êtes réfugiée au couvent; elle partira pour Avignon, nous resterons seuls sous ce beau ciel et dans ce beau pays, heureux comme l'oiseau qui chante, libres comme le vent de la montagne.

Et, tout en disant cela, Hector entraînait Daphné. Ils étaient arrivés tout au bout du pré, devant un léger pont de planches couvertes de mousses et d'herbes flottantes. Daphné refusait de passer ; elle avait déjà des remords ; elle pressentait qu'une fois le pont passé, c'en était fait de sa candeur. Pourtant elle passa. Mais que les femmes qui n'y ont point passé lui jettent la première pierre.

Après une demi-heure de marche, souvent interrompue pour un regard ou un baiser, ils arrivèrent devant la Chaumière-des-Vignes. La bonne vieille sarclait des pois dans son jardin ; elle avait confié la garde de sa maisonnette à un gros chat grisâtre qui sommeillait sur le seuil. Daphné regarda cette demeure avec amour ; c'était une solitude agréable ; on y arrivait par un petit sentier bordé de sureaux et tapissé d'herbes odorantes. On traversait un enclos parsemé de quelques magnifiques ceps de vignes grimpant au tronc du poirier et aux branches de l'ormeau. Le Lignon, par un détour gracieux, passait à deux pas de cet enclos.

— Au moins, dit Daphné, si je suis triste, j'irai répandre une larme dans mon cher ruisseau.

— Est-ce que vous trouverez le temps de pleurer? dit Hector en lui pressant la main : ici tous nos jours seront filés de soie. Voyez cette petite fenêtre à demi voilée par le lierre et la vigne vierge, c'est là que vous respirerez la vie tous les matins en vous éveillant; voyez là-bas cette tonnelle si verdoyante, c'est là que tous les soirs nous parlerons du bonheur passé et du bonheur à venir. Notre vie sera belle et douce comme un rayon de soleil qui passe sur les roses.

Ils étaient entrés dans la chaumière. Ce n'était rien moins qu'un palais, mais, sous ces solives vermoulues, à l'abri de ces murs un peu déserts, en face de cet âtre des plus humbles, la pauvreté vous souriait gaiement avec sa simplicité primitive, tout en vous offrant un escabeau. Daphné se trouva, du premier abord, un peu dépaysée sur ces dalles nues en respirant l'odeur rustique de l'âtre où bouillonnait le souper, du lavoir où s'égouttait le fromage, du bahut où moisissait le pain bis; mais, grâce à l'amour qui a le don des métamorphoses, qui répand sur tout des rayons magiques, Daphné trouva à son gré la chaumière, les meubles et le parfum rustique.

Le bonne vieille, revenant du jardin, fut bien surprise à la vue d'Hector et de Daphné.

— Quelle jolie sœur vous avez là ! monsieur Hector.

— Écoutez, Babet; depuis le mariage de votre fille, la petite chambre du haut est à peu près déserte; mademoiselle passera quelques jours dans cette chambre, mais vous n'en direz rien. C'est un mystère.

— A votre aise, monsieur Hector ; je serai bien heureuse de voir la chambre de ma fille si bien habitée. Le lit n'est pas trop mauvais, les draps sont en toile, mais ils sentent bien la lessive et la haie.

— Que voulez-vous? reprit Hector, tout le luxe est en dehors, c'est le bon Dieu qui en fait les frais.

— Vous allez souper avec moi, ma belle dame, reprit la vieille; mes plats sont en étain, mais il y a dans mes légumes et dans mes fruits je ne sais quoi venant de la bénédiction du ciel.

Là-dessus, la bonne vieille Babet mit la table et servit le souper, Hector dit tendrement adieu à Daphné, lui baisa vingt fois la main, et partit en promettant de revenir le lendemain au lever du soleil.

V.

Daphné ne dormit guère dans sa petite chambre Elle était inquiète, elle songeait à sa mère, elle s'effrayait de l'amour. Au point du jour elle ouvrit la fenêtre; en voyant les premiers feux de l'aurore, les arbres tout brillants de rosée, en écoutant l'oiseau matinal qui essayait sa gamme et sautillait gaiement de branche en branche, le coq de son hôtesse qui chantait bruyamment ses conquêtes de la veille, elle reprit un peu de sérénité dans le cœur; son amour printanier et aventureux lui apparut avec de nouveaux attraits. Le chemin du pécheur est d'abord semé de roses, qui plus tard se fanent sous les larmes: Daphné n'était qu'au début du chemin.

Comme elle repoussait, en se moquant, ses mauvais songes de la nuit, elle vit tout d'un coup Hector dans la haie de vigne et d'aubépine.

— A la bonne heure ! lui cria-t-elle, vous m'arrivez avec le soleil.

— Que vous êtes belle ce matin, Daphné ! lui dit Hector avec un regard d'amour et un sourire enchanté.

Elle se regarda d'un air distrait, et, voyant qu'elle n'était qu'à demi vêtue, elle se jeta tout au fond du lit.

— Comment vais-je faire? dit-elle; je ne puis pas toujours mettre une jupe de soie et un corset de satin.

Elle s'habilla pourtant comme la veille, se confiant au sort pour le lendemain. Hector apportait de quoi écrire à madame Deshoulières. Daphné écrivit une touchante lettre d'adieu.

— C'est bien cela, dit Hector, j'ai là un paysan qui s'acquittera du message; moi, je retournerai cette après-midi dans le pré d'Urtis comme si de rien n'était; on ne se doutera jamais que je vous ai vue; votre mère part ce soir, dites-vous; demain donc nous n'aurons plus rien à craindre.

Les amoureux déjeunèrent en gai tête-à-tête dans la petite chambre; Daphné elle-même avait préparé le miel, les fruits et le fromage; elle même avait été à la fontaine avec la cruche ébréchée de la chaumière.

— Vous voyez, Monsieur, dit-elle en se mettant à table, que j'ai tous les talents d'une paysanne.

— Et toute la grâce d'une duchesse, dit Hector.

A deux heures il alla vers le château d'Urtis ; ne voyant, après avoir un peu attendu, personne dans le pré, il s'approcha du parc, il poussa la porte entr'ouverte, suivit la grande allée jusqu'au perron du jardin : madame Deshoulières, l'ayant aperçu, vint au-devant de lui avec empressement.

— Ma fille, Monsieur, dit-elle tout agitée ; vous n'avez pas vu ma fille?

— J'espérais la voir ici, répondit Hector avec une surprise bien jouée.

— Elle est partie, Monsieur, partie pour je ne sais plus quel couvent, partie comme une petite folle, déguisée en bergère. Oh ! la vilaine fille! quelle mauvaise nuit nous avons passée ! que de peines ! que d'inquiétudes ! que de larmes ! Et moi qui vais partir aussi sans pouvoir la suivre.

Hector continua de jouer naïvement la surprise; il joua même la douleur, il offrit ses services, parla de courir après la fugitive ; enfin, malgré toute sa pénétration habituelle, madame Deshoulières ne devina pas le moins du monde qu'Hector savait où était sa fille. Après avoir salué madame d'Urtis et Amaranthe, il partit en se flattant d'être un garçon qui promettait pour les manœuvres d'amour.

Il retourna auprès de Daphné, qui était redevenue triste ; il la consola par le tableau d'un doux avenir. Le lendemain il vint un peu tard ; il était plus pensif que de coutume, il embrassa sa gentille bergère avec quelque contrainte.

— Savez-vous, lui dit-elle, que vous n'êtes pas trop galant? Un berger bien appris et bien amoureux éveillerait tous les matins sa bergère au son de la musette. Il cueillerait pendant la rosée des bouquets et des fruits plein sa panetière ; il graverait sur l'écorce de l'arbre qui monte à sa fenêtre ses chiffres, comme ils le sont dans son cœur. Vous, rien de tout cela ; vous vous contentez de venir, comme un galant de ruelle, à midi sonnant, et vous vous plaignez que l'heure du berger ne sonne pas pour nous. Voyez, méchant, c'est moi qui ai cueilli des fleurs et des fruits. N'est-ce pas que notre petite chambre est belle à présent? Des jacinthes sur la fenêtre, des roses sur la cheminée, des violettes partout. Ah ! si vous étiez là plus souvent.

Ils descendirent au jardin, où la bonne vieille déjeunait en compagnie de son chat et de ses abeilles.

— Venez de ce côté, reprit Daphné ; voyez-vous ce petit coin fraîchement labouré? eh bien, c'est mon jardin. Il n'y pousse pas grand'chose encore, mais quel charmant berceau de vigne! que la haie est belle et odorante! Demain il y aura un banc de gazon pour nous asseoir. — Mais qu'avez-vous donc? vous êtes si distrait que vous ne m'écoutez pas.

— Je n'ai rien, Daphné, rien en vérité ; je vous aime de plus en plus, voilà tout.

— Il n'y a pas de quoi être si triste.

Hector partit bientôt sans confier à Daphné le sujet de son inquiétude.

Or, voici ce qui se passait au château de Langevy : sa cousine Clotilde y était arrivée la veille avec une grand'tante pour y résider tout le printemps. M. de Langevy, qui n'allait point par quatre chemins dans ses projets, avait déjà sans détour signifié à son fils que mademoiselle Clotilde de Langevy, leur nièce et cousine, était une jolie fille, et, qui plus est, une riche héritière. Il devait, lui, Hector de Langevy, dernier du nom, héritier d'un mince patrimoine, se hâter, par toutes les voies de droit, d'épouser ladite cousine à ses risques et périls. Hector s'était de prime-abord noblement révolté en songeant à la pauvre Daphné ; mais peu à peu,

en y regardant de plus près, il avait trouvé, l'héritage aidant, beaucoup d'attraits chez sa cousine. Elle était jolie, gracieuse, piquante; elle se suspendait à son bras sans façon, elle avait le plus charmant babil du monde; en un mot, sans le souvenir de Daphné, il en fût devenu fou.

Comme il fallait promener sa cousine ou lui tenir tête, il fut deux jours sans aller à la Chaumière-des-Vignes. Le troisième jour, Clotilde l'ayant supplié devant son père de la conduire sur les rives du Lignon, il n'osa s'y refuser. Il se contenta, pour apaiser son cœur qui souffrait, d'envoyer un soupir vers Daphné.

Du château de Langevy, le chemin le plus court pour aller au Lignon aboutissait tout droit à la Chaumière-des-Vignes; Hector n'eut garde de prendre le chemin le plus court; il se détourna de près d'une demi-lieue; il mena sa cousine vers le bout des prés d'Urtis. Pendant que Clotilde ployait les roseaux et effeuillait les branches retombantes des saules tout en regardant couler le ruisseau célèbre, Hector jetait çà et là un coup d'œil désolé sur les prés déserts.

— Ah! mon Dieu, s'écria tout à coup Clotilde en tombant sur la rive.

Son pied avait glissé; un peu plus, elle tombait dans le Lignon. Hector courut à elle, se jeta tendrement à ses pieds, lui saisit les mains. Bientôt, comme elle était toute pâle et toute défaillante, il la prit doucement par le corsage, lui dit d'appuyer le front sur son épaule.

— On dirait une naïade surprise par un sylvain, murmura-t-il en lui baisant les cheveux.

Comme il relevait la tête pour respirer, il vit sur l'autre rive, à demi cachée dans les branches d'un saule, la pauvre Daphné. Elle était venue dans son ennui revoir le berceau de ses amours, refouler l'herbe de ce pré enchanteur où, deux jours avant, deux jours seulement, les heures avaient si doucement sonné à ses oreilles. Que vit-elle, qu'entendit-elle, la pauvre fille? Pour répondre dignement au baiser d'Hector à Clotilde, elle brisa sa houlette avec un noble élan de colère; et puis, toute épuisée par son désespoir, elle se laissa tomber sur la rive en poussant un cri plaintif.

A ce cri, à la vue de la pauvre Daphné tombant évanouie, Hector, tout éperdu, ne sachant où il en était, se lança en aveugle de l'autre côté du ruisseau; l'amour et la douleur l'avaient transporté. Il se releva et courut comme un fou vers sa douce bergère, oubliant tout à fait Clotilde, qui lui parlait toujours. Il souleva Daphné dans ses bras tremblants.

— Daphné! Daphné! lui cria-t-il, reviens à toi, c'est toi que j'aime, toi seule.

Et il l'embrassait tendrement, et il pleurait, et il lui parlait encore. Daphné rouvrit un œil désolé, qu'elle referma au même instant.

— Non, non, dit-elle, ce n'est plus Daphnis, et moi je ne suis plus Daphné; c'est fini, laissez-moi mourir toute seule.

— Mon cher amour, ma pauvre Daphné, je vous aime, je vous le jure du fond du cœur; je ne vous trahis point; vous êtes la seule que j'aime.

Cependant Clotilde était venue jusque vis-à-vis de ce touchant tableau.

— Eh bien! mon cousin, à merveille! cria-t-elle à Hector. Est-ce que je vais m'en retourner toute seule au château?

— Allez, Monsieur, dit Daphné en le repoussant, allez; on vous attend, on vous rappelle.

— Mais, Daphné..., mais, ma cousine...

— Je ne veux plus vous entendre, Monsieur, mon quart d'heure de folie est passé ; n'en parlons plus.

— Mon cousin, cria de son côté Clotilde en voulant railler, savez-vous que cette scène touchante de bergère est une surprise des plus agréables ? Je vous en tiendrai compte. Vous ne m'aviez pas promis cela sur les rives du Lignon. Dites-moi, mon cousin, est-ce le dernier chapitre de *l'Astrée ?*

— Ma cousine, je vous rejoins à l'instant, je vous confierai tout, et vous ne rirez plus.

— De grâce, Monsieur, dit Daphné en se relevant, de grâce, que cette triste histoire soit toujours un mystère. Je ne veux pas qu'on rie des faiblesses de mon cœur. Adieu, Monsieur, que tout soit oublié, que tout soit enseveli.

De belles larmes coulaient sur les joues de Daphné.

— Non, non, Daphné, je ne vous quitterai jamais ; je le dis tout haut. Je vais reconduire ma cousine au château ; je reviens dans une heure essuyer vos larmes et vous demander pardon à genoux. D'ailleurs je ne suis pas coupable, j'en prends ma cousine à témoin. — N'est-ce pas, Clotilde, que je ne vous aimais pas ?

— Ma foi, mon cousin : vous m'avez dit que vous m'aimiez ; mais, comme les hommes disent toujours le contraire de ce qu'ils pensent, je veux bien admettre que vous ne m'aimiez pas. Du reste, ne prenez pas tant d'inquiétude sur moi, je retournerai bien seule.

Elle s'éloigna très-offensée, mais de l'air du monde le plus calme et le plus dégagé.

— Je cours sur ses pas, dit Hector, car elle dirait tout à mon père. Adieu, Daphné ; dans deux heures je serai à la Chaumière-des-Vignes, plus amoureux que jamais.

— Adieu donc, murmura Daphné d'une voix mourante. Adieu ! reprit-elle en voyant s'éloigner Hector. Adieu. Moi, dans deux heures je ne serai plus à la Chaumière-des-Vignes.

VI.

Elle retourna chez la vieille Babet. En revoyant sa petite chambre qu'elle avait pris tant de peine et tant de plaisir à orner de fleurs et de verdure, elle inclina douloureusement le front. — Mes pauvres roses, murmura-t-elle en respirant le parfum de la chambre, qui était déjà un parfum d'amour, je ne songeais guère, en vous cueillant, que son cœur se flétrirait avant vous.

La bonne vieille survint. — Eh quoi ! ma fille, je vous vois pleurer ? Est-ce qu'on pleure à dix-huit ans ?

Daphné se jeta dans les bras de Babet tout en sanglotant. — Il me trompait, il m'abandonnait pour sa cousine. Je vais partir ; vous lui direz qu'il m'a fait bien du mal... que je suis atteinte d'un coup mortel.... Non, non, ne lui dites pas cela. Dites-lui que je suis partie bien résignée, en lui pardonnant et en priant Dieu pour lui. Mais je n'aurais pas la force de partir sans le revoir.

Daphné aimait Hector de tout son cœur et de toute son âme, elle s'était aveuglément abandonnée à l'amour avec l'ardeur religieuse de la jeunesse qui espère. Avant de quitter Paris, elle avait rêvé que, dans son voyage, elle rencontrerait, le soir dans la campagne, aux alentours d'un château, quelque jeune gentilhomme qui

l'aimerait avec passion. Ce rêve caressé à Paris s'était presque réalisé dans le Forez. Hector était bien celui que son cœur attendait; bien mieux, le rêve s'était embelli de sa fantaisie de jouer à la bergère et de tous les charmes imprévus d'un amour naissant. Elle avait donc été ravie et enchantée; perdant son cœur, elle avait perdu la tête; elle avait suivi son amant au lieu de suivre sa mère.

Hector rejoignit Clotilde, mais, durant le trajet, ils n'osèrent se parler de la scène de la prairie. Hector augurait bien du silence de sa cousine; il espérait qu'elle ne dirait pas un mot au château de son secret amour. Vain espoir! Dès qu'elle trouva une échappée, le secret fut répandu. Le soir, M. de Langevy, la voyant plus pensive que de coutume, lui demanda si elle avait du chagrin.

— Je n'ai rien, dit-elle en soupirant.

L'oncle insista. — Clotilde, ma chère fille, qu'avez-vous? Est-ce que le pèlerinage aux rives du Lignon a fait un mauvais miracle?

— Oui, mon oncle.

— Est-ce que mon fils... Mais où est donc Hector?

— Il est retourné au pèlerinage, lui.

— Que diable va-t-il faire là-bas?

— Il a sans doute ses raisons?

— En vérité! Voyons, ma nièce, est-ce que vous en savez quelque chose?

— Pas le moins du monde, mon oncle, seulement...

— Seulement? Allons, dites-moi tout.

— Je vous le dis, mon oncle, je ne sais rien, mais j'ai vu la bergère de M. Hector.

— Sa bergère! vous voulez rire, Clotilde. Est-ce que vous croyez aux bergères, vous?

— Oui, mon oncle, car j'ai vu la bergère de M. Hector tombant évanouie sur le bord du ruisseau.

— Ventrebleu! Une bergère! Hector s'amouracher d'une bergère!

— Mais, mon oncle, c'est une très-jolie bergère en jupe de soie et en corset de satin.

— A la bonne heure. Mais quelle est donc cette histoire? cela doit être piquant. — Qu'on m'apporte tout de suite ma gibecière et mon fusil. — Vous croyez, ma bonne Clotilde, que ce diable de garçon est retourné à sa bergère?

— Oui, mon oncle.

— Ah ça, cette bergère-là a-t-elle des moutons?

— Non, mon oncle.

— Diable, diable, c'est plus dangereux. — Vous avez suivi le chemin de l'oseraie?

— Oui, mon oncle, mais j'imagine que la bienheureuse bergère est plus près du village.

— Très-bien, j'espère les voir tout à l'heure.

M. de Langevy partit tout en murmurant: Des jupes de soie, des corsets de satin. Ah! monsieur mon fils, je voudrais bien savoir où vous prenez de l'argent pour habiller ainsi vos bergères.

Le vieux baron alla tout droit à la Chaumière-des-Vignes, espérant que Babet lui donnerait quelques renseignements sur les prouesses d'Hector. Il trouva la vieille sur le seuil, se reposant des fatigues de la journée.

— Eh bien, Babet, quoi de nouveau sur votre terroir? dit le vieux baron d'une voix adoucie.

— Rien de nouveau, dit la vieille en voulant se lever par respect.

— Restez, restez, Babet, dit M. de Langevy en appuyant la main avec une familiarité rustique sur l'épaule de la vieille. Tenez, voilà bien à propos pour m'asseoir une botte de joncs et de roseaux.

A cet instant M. de Langevy entendit fermer la petite fenêtre du haut. — J'avais deviné, pensa-t-il. Voilà peut-être la cage de mes pigeons amoureux. — Dites-moi, Babet, avez-vous vu mon fils cette semaine?

— Je le vois souvent, monsieur le baron; il vient chasser jusque dans mon enclos.

— A la bonne heure! Lui voyez-vous faire belle et bonne chasse?

— Aujourd'hui encore on m'a remis de sa part un lièvre magnifique, dont je ne savais trop que faire; j'ai fini par le mettre à la broche. Ma pauvre crémaillère était bien étonnée de voir ce morceau de roi.

— Ce lièvre n'était pas pour vous seule, sans doute?

— Et qui donc en mangerait avec moi? vous peut-être, monsieur le baron? Je serais bien fière de régaler un pareil hôte.

— Écoutez, Babet, parlons le cœur sur la main : je sais tout ce qui se passe; mon fils est amoureux d'une certaine bergère qui ne doit pas être loin d'ici.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Vous le savez si bien, que vous voilà toute troublée. Mais apaisez-vous, il n'y a pas grand mal à tout cela. C'est un simple enfantillage. Seulement, dites-moi un mot de cette fille.

— Ah! monsieur le baron, s'écria la pauvre Babet, qui croyait ne plus devoir feindre; c'est un ange, vous verrez, c'est un ange.

— Ah çà! d'où vient cet ange, s'il vous plaît? Il n'est pas descendu des cieux, j'imagine.

— Je ne sais pas un mot de plus, monsieur le baron, mais je prie Dieu à toute heure du jour que vous n'ayez pas d'autre fille.

— Nous verrons, nous verrons. Nos deux amoureux sont là-haut, n'est-ce pas?

— Pourquoi vous le cacher? Oui, monsieur le baron, ils sont là-haut qui s'adorent comme de vrais enfants du bon Dieu. Vous pouvez monter, car c'est un amour qui ne ferme jamais la porte.

M. de Langevy entra dans la chaumière, alla vers l'escalier et monta légèrement. Il s'arrêta au milieu de l'escalier à la vue des amoureux, doucement appuyés l'un sur l'autre, l'un pleurant, l'autre consolant. Le vieux soldat fut presque touché; mais, la raison reprenant le dessus :

— A merveille, dit-il en montant les dernières marches.

Daphné poussa un cri de surprise et de frayeur.

— Il n'y a pas de quoi pleurer, lui dit M. de Langevy. Pour vous, mon fils, vous allez me confier un peu ce mystère.

— Je n'ai rien à dire, murmura Hector avec amertume.

Daphné, qui s'était détachée de ses bras, venait de tomber toute défaillante sur une chaise.

— Mon père, reprit Hector en s'élançant vers Daphné, vous voyez que votre place n'est pas ici.

— Ni la vôtre non plus, Monsieur, dit le baron avec colère. Que signifient tous ces enfantillages? Vous allez sans retard prendre le chemin du château, si vous ne voulez que le château se ferme à jamais pour vous.

Hector ne répondit plus, il était tout à Daphné.

— Encore une fois, Monsieur, dit le baron piqué, songez à ce que vous faites.

— J'y songe, murmura Hector en soulevant la pauvre fille dans ses bras. Le château se fermera à jamais pour moi si vous voulez.

— Voyons, Monsieur, pas tant de jactance ; revenez-vous avec moi, ou restez-vous ici?

— Écoutez, mon père, je vous suivrai par respect; mais, je dois vous le dire, j'aime mademoiselle Deshoulières de toutes les forces de mon cœur ; entre elle et moi, c'est à la vie, à la mort.

— Deshoulières, Deshoulières, j'ai ouï parler de ce nom-là. J'ai connu un M. Deshoulières dans nos campagnes de Flandres, un galant homme qui avait une belle femme, mais qui n'avait ni sou ni maille. Revenez-vous avec moi, Monsieur?

Repoussé par Daphné, qui le suppliait de partir, Hector suivit son père en silence, espérant l'attendrir, espérant pouvoir bientôt aimer Daphné avec toute liberté de cœur et d'esprit. M. de Langevy salua la jeune fille, souhaita en passant dans la chaumière bon appétit à la vieille, et se mit en route en sermonnant son fils sur ses inclinations extravagantes. Pour toute réponse, Hector se retournait à chaque pas pour jeter un regard d'adieu à la petite fenêtre.

Quand Daphné vit disparaître Hector sous les arbres touffus du chemin, elle soupira, versa une larme d'adieu, et murmura : — Je ne le verrai plus. — Elle regarda d'un œil désolé les murs attristés par le soir de cette petite chambre qui avait renfermé tant d'espérances verdoyantes. Elle cueillit une rose sur la fenêtre, la respira tristement, l'effeuilla avec un plaisir sauvage, et jeta les feuilles au vent.

— Ainsi je ferai de mon amour, dit la poétique amante, j'irai le jeter au vent de la mort.

Elle descendit en passant à son corsage la tige défleurie.

— Adieu, dit-elle en embrassant la vieille ; adieu, je retourne avec résignation d'où j'étais venue si follement. Si vous revoyez Hector, dites-lui que je l'ai bien aimé ; mais dites-lui qu'il m'oublie comme je vais l'oublier moi-même.

En prononçant ces derniers mots, la pauvre fille pâlissait et chancelait.

Elle partit ; elle reprit le chemin du château d'Urtis. En arrivant à la prairie, ses yeux s'arrêtèrent sur la houlette qu'elle avait cassée le matin ; elle la ramassa et l'emporta comme le seul souvenir d'Hector. Le soleil était couché, la nuit tombait peu à peu comme une nuit de printemps, la nature dans tout son luxe répandait un parfum de bonheur qui fut amer pour Daphné. Elle tomba agenouillée et pria Dieu tout en pressant la houlette sur son cœur.

VII.

Elle ne trouva plus sa mère au château ; madame d'Urtis l'accueillit avec bien de la joie.

— Eh bien ! ma blanche brebis égarée, vous voilà donc revenue au bercail?

—Hélas! dit la pauvre fille, oui, me voilà revenue, mais plus égarée que jamais; j'étais partie avec les plus folles et les plus riantes espérances, et je reviens toute seule. Voyez, voilà encore ma houlette cassée; mais, cette fois, Daphnis ne viendra plus m'en couper une autre.

Elle confia tout à madame d'Urtis.

De retour au château de Langevy, en présence de son père et de Clotilde, Hector demeura fidèle à son cœur. Il raconta ce qui s'était passé avec l'enthousiasme entraînant de l'amour. M. de Langevy fut touché; Clotilde elle-même fut attendrie. Elle pria M. de Langevy pour Hector.

— Allons, mon oncle, vous aurez beau faire, on ne détruit pas les passions en les combattant, comme disait grand'mère.

— Les passions passent vite comme le vent, le temps balaie le cœur du bout de son aile, disait aussi grand'mère. Avant huit jours, Hector aura oublié sa bergère; telle est ma volonté.

— Autant en emporte le vent, mon oncle. Le cœur seul a de la volonté; car la volonté du cœur vient de Dieu.

— Allons, Clotilde, je vois que vous déraisonnez comme les autres.

— Ah! mon oncle, sur ce sujet celui qui déraisonne le plus est, je crois, le plus raisonnable.

— Je vous le dis encore, avant huit jours, Hector aura changé de culte; vous le savez trop bien; vous n'avez pas en vain de si jolis yeux.

— Mon oncle, soyez-en sûr, Hector ne m'aimera jamais; et, d'ailleurs, je ne tiens pas du tout à succéder à une autre : comme dit mademoiselle de Scudéry, en amour, les plus heureuses reines sont celles qui créent des royaumes dans les pays inconnus.

— Vous lisez des romans, Clotilde, tant pis; je ne raisonne ou ne déraisonne plus d'amour avec vous.

Hector prit son père par son côté faible : — Songez-y, mon père : si j'épousais mademoiselle Deshoulières, je suivrais glorieusement la carrière des armes; le chemin, vous me l'avez ouvert, et n'y serais-je pas dignement conduit par ce brave M. Deshoulières, que Louvois honore de son amitié? — M. de Langevy finit par dire qu'il réfléchirait là-dessus; ce qui était beaucoup dire en faveur de l'amoureux.

Hector était le lendemain au point du jour à la Chaumière-des-Vignes.

— Eh bien! lui dit la vieille en lui ouvrant la porte, elle est partie, la chère fille.

— Partie! Et vous l'avez laissée partir! Mais je sais où la trouver.

Il courut au château d'Urtis. En arrivant à la porte, il vit, avec un triste pressentiment, un carrosse qui fuyait au bout du chemin. Il sonna d'une main agitée. Un vieux domestique le conduisit vers madame d'Urtis, qui lui parut triste contre sa coutume.

— Ah! c'est vous, monsieur de Langevy; vous venez sans doute pour revoir mademoiselle Deshoulières. Tout est fini entre vous deux; vous ne la verrez plus en ce monde, car dans une heure elle ne sera plus de ce monde : elle est partie avec ma femme de chambre pour le couvent du Val-Chrétien.

— Partie? s'écria Hector tout atteré.

— Elle m'a laissé son adieu pour vous en cette lettre.

Madame d'Urtis alla prendre un billet dans sa corbeille. — S'il vient jusqu'ici, donnez-lui cette lettre, m'a-t-elle dit.

Hector prit le billet de Daphné, l'ouvrit en pâlissant et lut ces quelques lignes :

« Adieu donc, ce n'est déjà plus Daphné qui vous écrit, c'est une pauvre fille répentante qui va prier Dieu pour ceux qui souffrent. La fortune m'éloigne du monde; je me résigne; je vais m'enterrer vivante. Je ne me plains pas, car j'ai eu un beau rêve ici bas. Un jour de bonheur m'a fait entrevoir le ciel; nous avons commencé la plus fraîche églogue du monde; nous n'avons pu la finir; mais les beaux rêves ne finissent qu'au ciel. Adieu. »

— Madame, dit Hector en baisant ce billet, avez-vous un cheval?

— Qu'en voulez-vous faire?

— Je veux rejoindre mademoiselle Deshoulières.

— Vous pouvez la rejoindre, mais non la détourner de son chemin.

— De grâce, Madame, un cheval; prenez pitié de mon malheur.

Madame d'Urtis, qui n'avait vu qu'avec regret la triste résolution de Daphné, fit seller un cheval pour Hector.

— Allez, lui dit-elle; que Dieu vous conduise tous les deux !

Il partit au galop, il atteignit le carrosse en moins d'une demi-heure.

— Daphné, vous n'irez pas plus loin, dit-il en tendant la main à la triste résignée.

— C'est vous ! s'écria Daphné avec de la surprise, de la joie et de la douleur.

— Oui, moi qui vous aime comme une amante et comme une épouse; mon père a fini par entendre raison.

— Moi aussi, j'ai fini par entendre raison, et vous savez où je vais. Laissez-moi dans le bon chemin; vous êtes riche, je suis pauvre; vous m'aimez aujourd'hui; mais qui sait si vous m'aimeriez demain ! Je vous l'ai écrit; nous avons commencé un beau rêve, n'allons pas le gâter par une mauvaise fin. Que ce rêve garde toute sa fraîcheur, tout son parfum du mois de mai, toute sa grâce printanière. Nos houlettes sont cassées; on a déjà tué deux de nos moutons; on abat depuis hier les saules de la prairie. Vous voyez bien que notre plus doux soleil a lui. Votre épouse doit être celle que j'ai vue hier. (Comme vous l'embrassiez, méchant !) Épousez-la donc, et dans vos jours de bonheur, si vous vous promenez encore sur les bords du Lignon, mon ombre vous apparaîtra peut-être; mais cette fois je vous sourirai.

— Daphné, Daphné, je vous aime; je ne vous quitte plus, je vis ou je meurs avec vous.

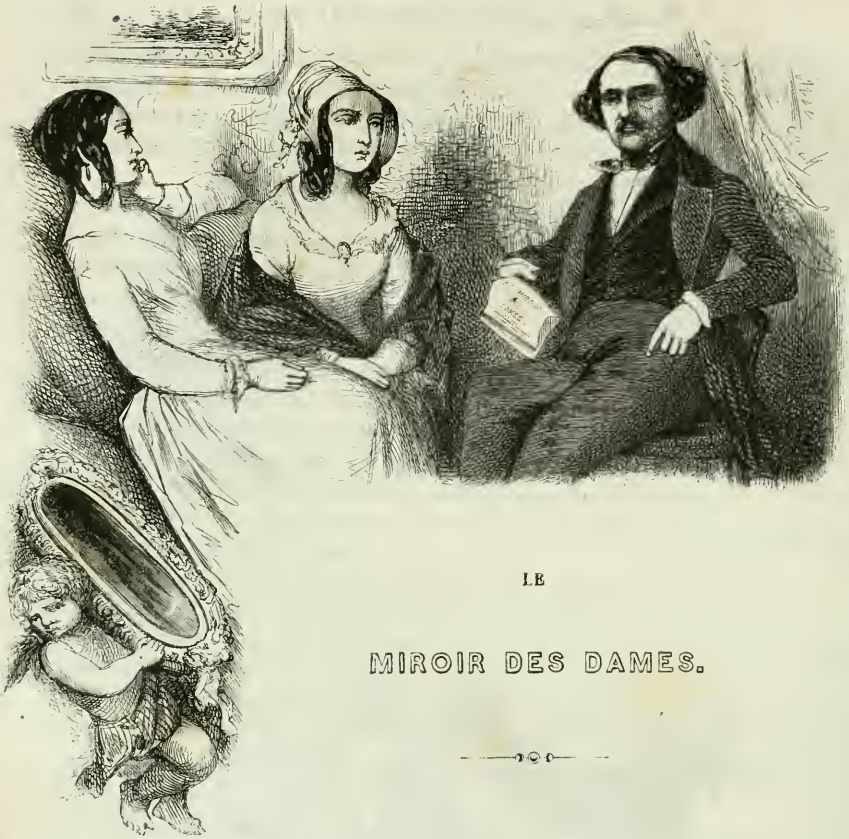
Près d'un demi-siècle après ce jour, un soir, dans un hôtel de la rue Saint-Dominique, où l'on soupait gaiement, Gentil-Bernard, qui faisait toujours la gazette de la journée, apprit la mort d'un original, qui avait recommandé de mettre dans sa bière un vieux bâton cassé.

— C'est M. de Langevy, dit Fontenelle. Il avait, à son grand regret, épousé la belle Clotilde de Langevy, qui se fit enlever si scandaleusement par un mousquetaire. Pour M. de Langevy, il avait fort aimé Bribri Deshoulières ; ce bâton cassé, c'était une houlette coupée durant leurs amours sur les bords du Lignon. Le dernier berger est mort, Messieurs, il nous faut aller à son enterrement.

— Et Bribri Deshoulières, qu'est-elle donc devenue? demanda une dame.

— On m'a dit qu'elle était morte très-jeune dans un couvent du Midi, reprit Fontenelle ; ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'on a trouvé en l'ensevelissant une houlette attachée à son cilice.

ARSÈNE HOUSSAYE.



LE

MIROIR DES DAMES.

O vous, dont le nom seul porte au fond de notre âme
Un intérêt touchant qui l'agite et l'enflamme !
Femmes, souffrirez-vous que je chante en mes vers,
Vos grâces, vos talents, et même vos travers?
Oui, vos travers ! je veux vous voir comme vous êtes :
Nous vous aimerions moins si vous étiez parfaites,
Et vous iriez vous-même arracher les pinceaux
De la main qui voudrait vous peindre sans défauts.
Ne craignez pourtant pas qu'envers vous l'injustice
Du fouet de la satire arme ma main novice.
Je sais que maint auteur, déshonorant sa voix,
Sur vous, de l'épigramme épuisa le carquois;
D'autres plus dangereux dans leurs sottes grimaces
De leurs froids madrigaux ont affadi vos grâces.
Entre ce double écueil heureux qui peut marcher !
Il est certains objets qu'à peine on doit toucher,
Et je dois, comme vous, couvrir d'un égal blâme
Et l'amant furieux qui, trahi dans sa flamme,
Se venge en vers malins du tort qui l'a blessé;
Et l'amant maladroit, qui, par vous délaissé,
Incapable d'éteindre un feu qui le dévore,

Vous prie à deux genoux de le tromper encore.
Ne peut-on donc vers vous se frayer un chemin
Que l'insulte à la bouche et l'encens à la main ?
Pour moi, j'aime à gémir sous le poids de vos chaînes;
Je respecte dans vous jusques à vos migraines,
Vos attaques de nerfs, vos caprices légers,
Vos modes, vos vapeurs, vous amours passagers.
Tous ces secrets d'état ont besoin de mystère,
Et pour l'honneur commun sur eux je veux me taire;
J'y crus, et c'est assez, pour que mes vers décents
N'insultent pas l'autel où fuma mon encens.
Quel reproche après tout a-t-on droit de vous faire?
A vos accusateurs qu'on ouvre la barrière,
Que leur haine féconde en arguments subtils
S'explique sans détours!... Voyons, que diront-ils?
. . . . . .
A-t-on pour vous juger la clef de vos secrets?
Devons-nous vous blâmer du soin de vos attraits,
Nous, dont les faibles cœurs dans vos filets s'enlacent
Par l'effet d'un ruban que l'art noue avec grâce?
Femmes, n'en doutez pas, j'aurais été jaloux
De louer avant tout ce que j'admire en vous.
A vos simples vertus, oui, j'aime à rendre hommage!
De vos âmes surtout j'honore le courage.
J'ai vu votre constance au sein de la douleur
Sortir avec éclat du creuset du malheur;
J'admirais, j'ignorais où vous puisiez l'adresse
D'allier tant de force avec tant de faiblesse!
Quoi! disais-je, ce front qu'un éclair fait pâlir,
Ce cœur, qu'un seul reproche aurait fait défaillir
Ces nerfs si délicats, dont la fibre agacée,
Du souffle d'une abeille aurait été blessée.
Animés tout à coup d'un magique pouvoir,
Quand notre âme s'abat dans un froid désespoir,
Semble dans le malheur reculer la limite
Qu'à nos plus grands efforts la nature a prescrite.
Oui, je l'admire en vous, ce triomphe éclatant;
Et, je l'avoue, à voir ce contraste frappant,
Je suis toujours tenté de vous croire deux âmes :
L'une s'ouvrant sans cesse aux passagères flammes:
Aux feux follets des sens, aux caprices du goût,
A tous ces faux plaisirs si voisins du dégoût.
L'autre est un doux symbole où la volupté pure
Embellit le devoir sans blesser la nature,
Et dans le sein duquel habitent de moitié
L'estime de soi-même et la sainte amitié.
Pour nous vaincre, c'est là que vous prenez les armes;

C'est là qu'est votre force. On résiste à vos charmes;
Mais on cède aux vertus que la grâce embellit,
Aux attraits d'un bon cœur, à ceux d'un bon esprit
Ainsi, vous ravissez à l'homme son empire,
Empire dont souvent votre orgueil doit sourire;
Car où sont ces tyrans si fiers, si décriés?
Du bout de l'univers on les voit à vos pieds,
S'amusant dans leurs fers, riant de leur posture!
Ce n'est pas seulement aux lieux où la nature
D'incarnat et d'albâtre a pétri vos minois,
C'est à tout l'univers que vous dictez des lois.
Du nain et du géant la majesté respire;
Pour un nez retroussé j'ai vu trembler l'empire.
Sur les bords du Gange on voit le mandarin
Tomber aux pieds pointus des dames de Pékin.
Le Lapon, tout transi dans ses traîneaux s'élance
Pour plaire à deux gros yeux qui déplairaient en France;
Et le roi de Pégu ne s'avance aux combats
Qu'enflammé par l'objet dont les mornes appas
S'embellissent pour lui d'un noir luisant d'ébène.
Eh bien! dans ces climats comme aux bords de la Seine,
A Paris, à Pékin, votre empire est si doux,
Que, lorsqu'on suit vos lois, on croit suivre vos goûts.
Mais d'un nouveau grief je crois qu'on vous accuse.
Quelques hommes jaloux d'un jeu qui vous amuse,
Fermant à vos efforts le champ libre des vers,
Nous disent que vos doigts, peu faits à ce travers,
Ne doivent de Minerve occuper que l'aiguille;
Que vos talents sont faits pour briller en famille.
Il est dans ce reproche un fond de vérité,
Mais j'y crois voir aussi trop de sévérité:
Vous défendre les vers est un arrêt barbare!
L'encre sied à vos doigts, quoi qu'en dise Pindare.
Si vous vous condamniez à ne chanter jamais,
L'écho des anges seul reposerait en paix.
Mieux que nous, votre main, par les grâces guidée,
Sait d'une image fraîche envelopper l'idée;
Du fond de votre cœur vos vers semblent couler;
On croit, en vous lisant, vous entendre parler.
A cette illusion où le lecteur s'oublie,
Doit fléchir sa colère et la rendre polie.
Objet doux et cruel dont notre œil est flatté,
Assemblage de force et de témérité,
De souffrance et d'orgueil, d'astuce et d'innocence!
Vous, dont les faibles mains sèment notre existence
De joie et de douleurs, de fleurs et de poisons.
Vous qui nous désolez et que nous chérissons!!!

De l'homme tour à tour idoles et victimes,
Source de ses vertus, quelquefois de ses crimes!
Le ciel, en vous formant, embellissait pour nous
Le vase dans lequel, par de justes dégoûts,
La faible humanité, sur ses maux étourdie,
Boit ce breuvage amer qu'on appelle la vie.
Oui, je plains le mortel qui ne vous connaît pas.
Qui ne serra jamais de femme dans ses bras!
Et dont le cœur fermé au désir de vous plaire
N'a jamais éprouvé le tourment nécessaire
D'aimer, même privé de l'espoir d'être aimé;
Il vieillit seul, d'ennui, de regret consumé,
Fuyant partout l'amour, l'amour... douce folie!
Épisode trop court du roman de la vie;
Enfin, sans que son cœur qui s'use tristement
Se soit jamais ouvert aux feux du sentiment:
Sans que le nom si doux et d'époux et de père
Vienne le consoler à son heure dernière!
Il s'éteint! A sa mort, aucune femme en deuil
Ne va de ses sanglots escorter son cercueil!
Un enfant désolé, sur la pierre fatale
N'ira pas exhaler sa douleur filiale!
A peine verra-t-on son cortége isolé
Entraîner à sa suite un ami désolé,
Dont le regret fidèle à la tombe accompagne
La cendre du mortel qui vécut sans compagne!!!

PAUL DE LOMBARDY

BENEDETTA.

Un soleil de printemps, mais un de ces soleils d'Italie qui ne pâlissent pas au premier nuage, qui ne s'affaiblissent point au plus léger souffle des vents du nord, rayonne encore dans le Corso de Rome, sur la place du Peuple, au-dessus des riches platanes et des pins centenaires dont le monte Mario est enveloppé comme d'une robe de deuil. La ville entière s'est revêtue de ses habits de fête pour saluer un premier beau jour; puis, jetée dans les lourdes voitures armoriées, entassée dans les légères caratelles de place, dans les rapides phaétons, échelonnée sur les larges dalles du Corso, où passent, où repassent sans cesse les femmes les plus distinguées de *Questa dominante*, ses jeunes et galants monsignori, ses vieux cardinaux et la foule de ses princes, elle fait là l'apprentissage de ce bonheur uniforme que chaque jour amène, que chaque soir voit expirer pour renaître le lendemain dans de nouveaux plaisirs.

La trottata a retrouvé ses habitudes de luxe, ses douceurs du *far niente*; la trottata, qui commence au palais de Venise pour finir à Ponte-Mole, ce Longchamps

romain, Hyde-Park italien, où tous les rangs se confondent dans une égalité en dehors des lois, mais qui ressort des mœurs, qui entre si admirablement dans le caractère de ce peuple ; la trottata, impatiemment désirée, prenait ses nouveaux ébats, essayait ses joies printanières et s'enivrait de ses ardeurs rajeunies : elle couronnait de son suffrage populaire les reines que les bals d'hiver avaient proclamées dans leurs salons ; elle ratifiait au grand jour ces renommées de boudoir, toujours fières d'une pareille sanction ; puis, empressée, active comme dans tous les plaisirs où le peuple est mêlé, elle courait sans repos, marchait sans but, s'arrêtait sans regret. Il y avait dans cette promenade de tous les soirs tout ce qui brille à Rome par le génie ou par la beauté, par les vertus ou la puissance. On y rencontrait de ces nobles matrones aux traits mâles, aux formes antiques, aux yeux noirs, dont Tacite et Juvénal, Pétrone et Ovide nous ont laissé de si vivantes peintures. Leur regard protecteur conduisait, comme aux siècles de ces historiens et de ces poètes, de jeunes filles à l'œil chargé de voluptés, et dont le sein presque nu palpitait d'un désir peut-être encore incompris sous l'haletante respiration de cette multitude, dévorant un sourire ou s'encourageant d'un imperceptible geste qu'adressait un doigt blanc et effilé. C'étaient partout et toujours de ces hommes pleins d'une élégante désinvolture qui, tantôt sous l'habit mondain et le petit manteau soyeux des prélats de la sainte église, tantôt sous le costume cavalier des gentilshommes du dix-huitième siècle, avec leur chevelure de jais, leurs brillantes dentelles, leurs coquettes épées, s'élançaient sur de riches coursiers, puis accouraient orgueilleux de leur noblesse, plus orgueilleux encore de leurs bonnes grâces, offrir de respectueux hommages aux femmes dont les noms historiques ou les attraits étaient un privilége.

Au milieu de cette réunion de princes et d'artistes, de jeunes filles belles comme des Romaines, et de jeunes gens emportés par la fougue de leur âge, et tous confondus sur cette place du Peuple, écho de toutes les galanteries, rendez-vous de tous les plaisirs, on distinguait surtout le comte don Joseph d'Acquaviva, qui, après de longs voyages à travers l'Europe, venait d'être rappelé à Rome par sa famille, dont il était le seul héritier.

Joseph d'Acquaviva avait, dans ses courses aventureuses, vu beaucoup de choses et croyait encore connaître mieux les hommes. Il s'était arrêté à Ferney, et lorsque le vieux Voltaire le tint dans ses serres, lorsque avec sa parole toujours armée de sarcasmes, toujours foudroyante de légèreté, toujours stridente et spirituelle, il eut dépouillé ce jeune homme de sa candeur native, il écrivit à ses *anges* de Paris : « Croiriez-vous bien que j'ai maintenant dans mon château un hôte, grand seigneur des états du pape, dont je cherche à faire un philosophe. J'ai déjà réussi aux trois quarts. »

De là Joseph s'était rendu à Berlin. Il avait étudié Potsdam, Frédéric et son école de sophistes. Saint-Pétersbourg lui déroula les gloires et les ignominies du règne de Catherine II ; puis, faisant une étape de chaque petite principauté d'Allemagne où l'Encyclopédie avait cours, où elle emportait force de loi, où elle dominait, souveraine qu'un caprice de la mode élevait au piédestal, idole que devait bientôt briser la raison publique, il était enfin arrivé à Paris ; il avait été présenté à la cour. Dieu sait si c'était là que le comte Joseph devait espérer de regagner en repentir ce qu'il avait perdu en innocence.

Ce fut sur ces entrefaites que sa famille se décida à le faire revenir auprès d'elle.

De tous les côtés à la fois d'alarmantes révélations arrivaient sur son compte. On ne s'entretenait dans le monde que de ses folies de prodigalité, que de ses folies d'amour, et le souverain pontife lui-même, tout tolérant, tout plein d'indulgence qu'il était pour la jeunesse, n'avait pu s'empêcher de mêler sa voix vénérée à la voix du monde.

L'oncle de cet enfant prodigue, le cardinal Anfossi, l'un des membres les plus célèbres et les plus vertueux du sacré collége, fut chargé des remontrances et des conseils, et il s'acquitta de sa mission avec une bonté toute paternelle. Joseph d'Acquaviva a donc fait sa rentrée à Rome sous les auspices du pardon : mais il est revenu affichant un absolu mépris pour tout ce que, dans son bas âge, on lui apprenait à respecter ; il est revenu froid, dédaigneux, se croyant maître de son cœur et de ses passions ; puis à chaque instant cédant, sans réflexion, sans besoin, sans calcul à leur entraînement, il est rentré au bercail, bien décidé à tout fronder, à tout trouver mauvais, à ne rien admirer, à ne rien croire, et se flattant, dans le secret de ses pensées, de donner à la noblesse romaine une de ces leçons puisées par lui à l'école des jeunes gentilshommes français que la cour de Louis XV prenait soin de corrompre, et qui de là retombaient sur les sages de Paris, qui, à force de sophismes, mettaient la dernière main à l'œuvre si bien commencée dans les antichambres ou dans les cabinets particuliers de Versailles.

Entouré de quelques joyeux courtisans que son ton plein de suffisance, que ses manières froidement moqueuses et si tranchantes de politesse affectée ont réunis à ses côtés comme des satellites gravitant autour d'un nouvel astre, il s'est mêlé pendant quelques instants aux groupes qui, à la porte du Peuple, forment salon en plein vent ; il a écouté d'une oreille distraite les paroles amies de ses vieux parents, dit quelques mots étincelants de spirituelle impertinence aux femmes dont le regard l'avait attiré ; puis, fatigué de la monotonie de ces galantes conversations, on le rencontre enfin affichant son ennui, abritant ses grands airs sous la tente du café de la Colonne, entre un sorbet de Faenza que ses lèvres effleurent, et le *Mercure de France* que ses mains ne daignent pas même feuilleter.

Il est là nonchalamment étendu, saluant d'un imperceptible mouvement de tête, souriant d'un dédaigneux sourire, ou, en signe d'amitié protectrice, jetant un petit geste de sa main toute parfumée aux jeunes gens qui passent, envieux de son élégant carrosse, de ses armoiries peintes avec une grâce digne de Wateau, et de ses deux chevaux anglais dont l'habileté de son cocher de Londres peut à peine contenir l'ardeur ; puis, le front rayonnant d'orgueil, il écoute comme par distraction les bruyants éloges que l'on décerne à son bon goût, les louanges dont on enivre son amour-propre.

Dans ce même moment, une jeune fille du peuple, aussi pauvre qu'un capucin véritablement indigne, presque aussi nue qu'un lazzarone napolitain, mais belle comme une madone de Raphaël, aux grands yeux noirs, au front si pur, aux traits si délicats et pourtant si sublimes de poésie, se glisse comme un trait au milieu de tous les équipages qui se heurtent, de tous les chevaux qui piaffent ; après avoir fendu la foule, la voilà qui s'arrête en face du café, qui prend dans ses mains une légère mandoline et qui chante avec une ravissante expression quelques-uns de ces airs italiens que les anges semblent accompagner dans le ciel. Personne ne l'écoute encore, personne même n'a daigné lui adresser un regard. Sans s'apercevoir de cette inattention, la pauvre petite chante toujours, car c'est sa vie à elle que cette

mélopée, c'est son gagne-pain, son espérance de tous les jours, sa consolation de toutes les heures. La canzone est achevée. Le front rouge de pudeur, les yeux admirablement voilés sous ses longs cils, et souriant presque à travers des larmes prêtes à couler, elle s'avance d'un pas timide vers chaque table. Sa main tremblante s'ouvre devant chaque homme assis, et quelques mots dits à voix basse tombent de ses lèvres comme pour réveiller dans les âmes la pitié que ses chants n'ont pas inspirée.

Elle passe ainsi devant Joseph d'Acquaviva, qui, absorbé dans les contemplations intérieures du triomphe que sa vanité remporte, n'a peut-être pas entendu la touchante harmonie dont la jeune chanteuse vient de bercer ses beaux rêves. Il la regarde avec cette indifférence d'un grand seigneur blasé qui ne croit ni à la faim ni à la pauvreté, et jetant à cette main si gracieuse, mais déjà brunie par le soleil, quelques pièces de menue monnaie pontificale :

— Allons, dit-il, poursuis ton chemin, la belle enfant, et prie Dieu en faveur du seigneur Joseph d'Acquaviva.

Pour elle prier Dieu, c'était toujours chanter. Elle recommence son hymne, suave comme un chant de mère, tendre comme une des plus tendres élégies de Tibulle. Sa voix, qu'accompagne la mandoline, s'élevait ou s'abaissait, et tour à tour pleine de force ou de mélancolie, dominait les bruits de la foule, ou venait en sons d'une mélodieuse tristesse expirer dans les cœurs comme un écho affaibli des souffrances de l'âme. A ces accords qui n'excitaient guère la surprise sous un ciel où toute voix est harmonieuse, où la langue même est poète, le comte Joseph se sent ému. Il parcourt du regard cette enfant dont les vêtements sont si transparents d'indigence, dont le chant trouve si rapidement le chemin de l'âme, et qui est si belle en racontant des peines d'amour qu'elle n'a jamais ressenties. Il la contemple longtemps, étudiant chacun de ses traits, suivant toutes les inflexions, toutes les nuances de son merveilleux organe, détaillant dans le secret d'une naissante convoitise tout le fini de ses perfections : puis, quand elle a terminé sa dernière canzone, fait de sa tête, radieuse d'éclat et d'innocence, un touchant signe d'adieu :

— Si sainte Cécile n'était pas occupée tous les jours à charmer les oreilles de Dieu le père, je croirais, Messieurs, s'écrie le comte, qu'elle a voulu, pour nous plaire, se travestir en mendiante et nous donner ce soir un de ces concerts dont les séraphins auraient droit d'être jaloux. Qu'en penses-tu, prince Barberini ?

— Je pense, mon cher comte, que le hennissement de tes chevaux pur sang a quelque chose de plus flatteur pour des gentilshommes que toutes les psalmodies de cette pauvresse. S'il fallait s'éprendre d'admiration en l'honneur de toutes ces diseuses de sonnets amoureux, pour toutes ces cantatrices au teint hâlé, au front chargé d'une sueur qui n'est pas la sueur *secularem*, le *pulverem olympicum* d'Horace ; en vérité, le métier serait par trop rude, et j'implorerais bientôt du pape une indulgence plénière *in extremis*. A Rome, un beau cheval est plus rare qu'une belle voix. J'admire les tiens. Laisse donc ta sainte Cécile du Vélabre, ton chérubin de Monte-Testaccio continuer sa course.

— Si c'est de l'harmonie que veut à toute force Joseph d'Acquaviva, réplique le jeune marquis de Ruffo, courez vite chercher Palestri le castrat, Palestri le divin musico de la chapelle pontificale, qui module avec autant de charme les lamentations de Jérémie que les douleurs de la Didon sur le bûcher. Appelez auprès de nous le petit Rossi, la prima donna de Saint-Pierre, le rossignol du théâtre della Valle, et

qu'ils chantent en s'accompagnant sur la mandoline ou sur l'orgue; puis don Joseph, après avoir écouté et établi une comparaison dangereuse à sa protégée, nous en dira son avis.

— Non pas, mes maîtres, non pas. En fait de musique, j'aime la nature, et n'en suis pas arrivé à mettre sur la même ligne un castrat et une prima donna. A mes yeux l'un ne vaudra jamais l'autre. Un castrat en parallèle avec cette jolie enfant, un musico, une négation d'homme mis en opposition avec cette frêle créature dont l'organisation a quelque chose d'inspiré, dont chaque parole tombant de sa bouche ressemble à un baiser : fi donc ! ce serait outrager le ciel et les hommes ; je ne serai jamais assez Romain pour cela ; mais je l'avoue, je donnerais volontiers mes deux chevaux anglais et mon cocher par dessus le marché à celui qui voudrait me faire entrer dans les bonnes grâces de la petite.

D'ironiques applaudissements accueillirent ce galant défi. Barberini s'élance dans le Corso à la poursuite de la jeune fille. Il la cherche, il la rencontre ; puis, la saisissant par la main, sans proférer une parole, il l'entraîne presque de vive force sous la tente du café.

— Voilà, dit-il en s'adressant à ses amis, l'ange qui doit rappeler toutes les extases du paradis au comte d'Acquaviva. Je l'ai conquise ; je viens de l'arracher à trois vénérables récollets qui la dévoraient du regard, qui, le front rouge de luxure, mêlaient, aux pieds de la madone de Ruspoli, leurs voix chevrotantes d'émotion à cette voix que Joseph trouve si ravissante d'expression. Allons, impressionnable servant d'amour, admire-la tout à ton aise : qu'elle chante jusqu'à assourdir tes oreilles, rien de mieux. Nous, Messieurs, respectons ce premier tête-à-tête, et puisque j'ai déjà pris hypothèque sur l'attelage de notre inflammable compagnon, continuons notre trottata à ses frais.

Ils partirent en poussant de longs éclats de rire ; puis Joseph se vit seul avec la jeune fille. Habituée qu'elle était à l'indifférence de la foule, elle ne s'étonna point de ce brusque départ, mais quand Acquaviva lui eut pris la main avec un intérêt qu'elle ne comprenait point, quand il l'eut priée de chanter encore pour lui, pour lui seul, et qu'une pièce d'or glissée entre ses doigts lui eut d'avance fait connaître le prix que le jeune Romain mettait à une complaisance qui n'avait jamais été aussi magnifiquement récompensée, elle leva sur lui ses grands yeux noirs, brillants de reconnaissance ; puis, de sa plus douce voix, elle répéta tous les airs que put lui fournir sa mémoire. Joseph l'écoutait avec un profond sentiment d'admiration ; il suivait chacun de ses gestes, savourait ses intelligents sourires, s'étonnait de rencontrer sous les haillons de la misère une beauté à faire monter le rouge de la jalousie au front de toutes les dames romaines, et qui, dans sa naïve innocence, avait de quoi tourner les têtes de tout le sacré collége.

— C'est très-bien, mon enfant, dit-il enfin, je vous remercie du plaisir que vous m'avez procuré ; mais ce n'est pas assez. J'ai une autre grâce à vous demander, une grâce dont vous ne vous repentirez pas, peut-être. Je désire savoir votre nom.

— Les Pifferari des Abruzzes qui m'abandonnèrent à Rome, aux dernières fêtes de Noël, reprend la jeune fille, m'ont dit que je m'appellerais dorénavant Benedetta.

— Benedetta, soit, ma jolie chanteuse : c'est un nom de favorable augure, comme disaient nos anciens flamines ; mais vous n'êtes pas sans doute seule ici,

délaissée, ainsi qu'une orpheline, à la garde de Dieu ou à la pitié publique. Vous avez des parents, des amis, une mère; que sais-je, moi?

— Je n'ai point de parents, seigneur, encore moins d'amis, les pauvres n'en trouvent pas, et je n'ai jamais connu ma mère.

— Ce sont, dites-vous, les Pifferari des Abruzzes qui vous ont conduite et abandonnée ici. Que faisiez-vous parmi eux?

— Je chantais au pied des madones, à la porte des couvents ou sous le vestibule des palais. Je les accompagnais dans leurs pèlerinages; mais l'hiver a été rude, le pain nous a manqué plus d'une fois. La fièvre de Rome m'a surprise au moment de leur départ, et après m'avoir dit, comme Votre Excellence, que ce nom de Benedetta serait pour moi d'un favorable augure, ils sont retournés sans moi dans la montagne, me laissant, comme un enfant que je suis encore, sous la protection de Notre-Dame-des-Fleurs.

— Elle a eu pitié de vous, Benedetta, puisqu'elle m'a envoyé sur votre chemin, puisqu'elle a mis dans mes vœux les plus chers la pensée de vous être utile. La nuit approche. Demain je désire vous revoir. Nous parlerons tous deux de ce qui vous intéresse, mais où vous rencontrerai-je? Quelle rue habitez-vous?

— Le vent ne souffle plus. Les nuits sont belles et chaudes. Je dors sous la colonnade du Vatican.

— Va donc pour la colonnade du Vatican. Demain j'y serai avec les premiers rayons du soleil.

Le comte d'Acquaviva tint parole. Au jour naissant, il était au rendez-vous. Benedetta dormait encore. Elle dormait d'un sommeil si paisible, elle était si belle, la tête jetée sur son oreiller de marbre, reposant là, sous le ciel, avec toute la virginité de ses quinze ou seize ans et son avenir riche d'espérance, que Joseph se prit à la contempler en silence, à l'admirer de tous ses yeux, à suivre, dans une pensée incomprise de volupté, les rêves qui devaient occuper ce cœur battant si légèrement sous un corset de velours fané et sous une dentelle en lambeaux. Il l'écoutait respirer, cette pauvre enfant vers laquelle un instinct, plus puissant que la volonté, l'emportait. Sa main caressait ses longues tresses de cheveux que le vent du matin inondait de ses brises parfumées, puis, entraîné par un sentiment qui n'est plus de la pitié, le jeune comte se penche sur le visage si frais de Benedetta. Ses lèvres qui frémissent s'attachent aux lèvres roses de l'orpheline. Ce premier baiser d'amour la tire de son sommeil, elle entr'ouvre les yeux. Un sourire de reconnaissance illumine son visage.

— Déjà près de moi! s'écrie-t-elle en saisissant avec une indifférence pleine de coquetterie sa mandoline qui repose à ses côtés, et moi qui ne vous attendais pas de si tôt, qui peut-être ne vous espérais plus.

— J'ai voulu, dit Acquaviva, vous surprendre avant votre réveil, car j'ai bien des choses à vous dire, et dans le jour je ne sais...

— Oh! pendant le jour, il faut que je gagne mon pain, monsieur le comte, et comme je ne trouve pas tous les soirs des personnes aussi bienfaisantes que Votre Excellence, vous comprenez, n'est-il pas vrai? que j'ai assez à faire de chanter pour subvenir à mes premiers besoins.

— Si j'y pourvoyais, Benedetta; si, cédant à l'intérêt que vous êtes bien faite pour inspirer, je vous arrachais à cette misère dont votre raison doit commencer à sentir tous les dangers, que diriez-vous?

Benedetta porte sur le jeune homme un regard interrogateur. Elle semble chercher à lire dans son âme, afin de se rendre compte à elle-même du sentiment qui peut dicter à un si haut personnage des propositions dont elle n'entrevoit que le but généreux ; puis souriant comme une jeune fille qui s'éveille sourit à un songe doré qui l'a bercée pendant les heures de la nuit.

— Ah ! monsieur le comte, reprend-elle, je serais bien contente ; alors je ne chanterais que pour vous seul, et je n'aurais plus besoin, pour vivre, d'aller tendre la main à des hommes indifférents.

— Je l'espère, mon ange ; dès ce matin, si vous y consentez, vous pouvez naître à une nouvelle vie, et oublier, dans le luxe dont je serai fier d'entourer votre jeunesse, une enfance qui s'est écoulée au milieu de toutes les privations.

— Et afin d'être à l'abri du malheur, afin de me voir riche, que faudra-t-il faire, Monseigneur ?

— Rien, ou à peu près, Benedetta. Chanter, quand le ciel vous dira de chanter pour moi, rien que pour moi, entendez-vous, assouplir aux règles de l'art cette voix dont le timbre a tant d'éclat, et que les *prime donne* des théâtres de la Scala ou du Fenice envieraient à votre pauvreté ; devenir belle comme vous promettez de le devenir, garder sur votre front, dans votre âme, cette candeur qui m'a séduit, cette innocence qui ne soupçonne pas le mal, et m'aimer plus tard si vous me jugez digne d'un peu d'amour, mais m'aimer comme je vous chéris déjà, sans partage, avec passion : voilà tout ce que je vous demande, Benedetta.

— Ah ! je vous le promets, monsieur le comte, dit-elle en rougissant de pudeur. Avec cela que toutes ces conditions, ajoute-t-elle après un moment de silence, ne me paraissent pas bien difficiles à remplir.

— Même la dernière ? s'écrie Acquaviva emporté par un sentiment d'orgueilleuse intelligence.

— La dernière comme les autres, Monseigneur, ne me coûtera pas beaucoup à tenir ; je crois déjà que je vous aime.

— Vous êtes un ange, ma charmante ; je n'osais pas tant espérer de votre reconnaissance ou de votre franchise. Allons, dépouillez pour toujours vos épaules de cette livrée de misère sous laquelle vous paraissiez si jolie. Renoncez à cette vie de hasard que je bénis cependant, puisqu'elle m'a fait rencontrer sur ma route une femme qui sera bientôt la plus belle, la plus aimée de Rome, et suivez-moi.

Benedetta, appuyée sur le bras du comte Joseph, et portant à la main sa fidèle mandoline, marche pendant quelques instants, le cœur livré aux plus douces pensées ; puis, après avoir traversé le pont Saint-Ange encore désert, ils arrivent tous deux à la porte d'une modeste maison cachée presque au milieu des jardins dont alors était couverte la rive gauche du Tibre. Acquaviva frappe. La porte s'ouvre. A peine entré sous le vestibule :

— Cette maison, dit-il, était à moi tout à l'heure ; elle vous appartient maintenant, Benedetta, vous pouvez y commander en reine. Tout le monde, comme moi, votre plus dévoué serviteur, se fera un devoir d'obéir à vos ordres, de prévenir vos désirs à peine formés. Je vais aujourd'hui m'occuper du soin de votre toilette, effacer jusqu'à la dernière trace de la pauvreté qui fut la compagne de votre enfance, vous chercher tous les maîtres qui pourront seconder votre précoce intelligence, développer votre voix qui est un trésor, moins précieux pourtant que votre cœur ; puis, quand vous souhaiterez de me voir auprès de vous, dites un mot, je serai à vos genoux pour

m'enivrer d'un regard et me contenter d'un sourire de reconnaissance ou d'amour.

Il s'éloigne à ces mots. Benedetta, toute radieuse d'émotion, pénètre dans la demeure où vient de l'installer d'une si étrange manière le jeune et brillant don Joseph.

C'était une petite maison, dans toute l'acception du mot, une petite maison semblable à celle où le comte d'Acquaviva, à Paris, s'était formé, sous le patronage des gentilshommes de la cour de Louis XV, à ces vices brillants, à cet amour du luxe et de l'éclat dont il cherchait à propager les principes dans Rome; une petite ornée comme une chapelle de religieuses cloîtrées, où tout était élégant, où tout respirait la grâce, où tout inspirait la volupté, où tout provoquait le désir. Il n'y avait point entassé comme dans un bazar ces bahuts somptueux, tristes à force de magnificence, ces dorures qui écrasent les légères draperies et ces marbres qui alourdissent les murs. Quelques voluptueux tableaux de l'Albane, deux toiles de Guide, une madone de Raphaël au-dessous de laquelle étincelait une lampe de vermeil, toujours brûlant au pied de la Vierge, comme un hommage dont, à Rome, personne n'ose se dispenser; des tentures pleines de bon goût, des meubles simples, mais parfaits de commodité, et admirablement adaptés aux lieux où ils étaient placés, composaient le matériel de cette habitation que Benedetta parcourut avec un ravissement tenant alors du délire. Son cœur, ses yeux, son imagination même, qui ne s'étaient jamais reposés sur un luxe aussi bien entendu, s'ouvraient au bonheur, le respiraient par tous les sens, le communiquaient par tous les gestes. Sa main effleurait la soie de ses rideaux, le velours de ses divans. Son regard s'arrêtait avec une complaisance qui peut-être n'était pas encore de la coquetterie sur les grande glaces de Venise, où se reproduisaient les lignes si pures de son visage romaine et les haillons qu'elle était si joyeuse d'échanger contre les belles robes, contre les riches parures, et la légère mantille, auxquelles dans ses songes même les plus fortunés, elle n'osait rêver que comme un esclave rêve à une couronne.

Lorsqu'elle eut pris possession de toutes ces munificences et flatté sa pensée de l'avenir qui l'attendait, elle qui, hier encore, posait son pied sur une des dalles brûlantes du pavé, qui, indigente et délaissée, ne trouvait un abri contre la tempête ou les ardeurs du soleil que sous les vastes coupoles des églises, une couche qu'au milieu de la campagne déserte ou sur les marbres du péristyle de Saint-Pierre, un mouvement de joie sans mélange s'empara de son cœur, un cri sortit de sa poitrine, et la jeune fille chanta, comme si, par une hymne de reconnaissance tacite, elle voulait rendre à Dieu, qui lui avait donné la voix, les enivrements qu'elle venait de goûter. Au même instant, Joseph d'Acquaviva pénétrait dans l'appartement.

— Poursuivez, Benedetta, poursuivez, mon enfant; c'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire. Je tiens à vous voir heureuse, je tiens surtout à vous entendre.

La jeune fille rougit et continua. Le comte était presque assis à la porte de l'appartement, comme une sentinelle qui a reçu l'ordre de ne laisser passer personne, et qui veut exécuter sa consigne. Il écouta aussi longtemps que Benedetta voulut le soumettre à la fascination de sa voix. Puis, quand elle eut achevé :

— Eh bien! maestro, que dites-vous de l'élève que je vous propose? s'écria-il.

— Je dis que Votre Excellence a découvert un véritable diamant, une pierre pré-

cieuse qui va faire pâlir tous les petits rubis dont sont si fiers nos impresari. C'est le plus merveilleux organe que j'aie encore été à même d'admirer, et si la signora daigne le permettre, je marquerais comme un beau jour dans ma vie celui où il me sera permis de déposer à ses pieds l'hommage de ma satisfaction la plus empressée.

Benedetta, surprise et déconcertée, ne répondait rien à cet enthousiasme qu'elle ne pouvait s'expliquer. Le comte s'aperçut de son embarras, et venant à son aide avec cette désinvolture italienne à laquelle se mêlait un peu de la chevaleresque galanterie dont il avait conquis la fine fleur dans les boudoirs de Versailles ou dans les coulisses de l'Opéra qui en étaient la voluptueuse image :

— Celui qui partage si vivement mon admiration pour vous, ma chère Benedetta, dit-il, en faisant résonner un baiser sur la main de la jeune fille, comme s'il eût voulu en prendre possession publique, c'est il signor Palestri, le maître de chapelle de notre seigneur le pape, le compositeur le plus renommé de l'Italie, et le plus grand artiste de Rome.

— Non pas, Monseigneur, non pas, je ne le suis plus, s'écria le maestro, la jeune fille m'a détrôné. Elle a, à seize ans, ce que je n'ai jamais eu à vingt-cinq, le brio de la musique, l'inspiration de l'art, et ce que Dieu seulement accorde à ses privilégiés, une voix qui ferait honte aux séraphins. Avec quelques études pour régler ce bel instrument, il y a là de quoi séduire toutes les têtes couronnées, à faire mourir d'amour tous les parterres d'Italie, et en vérité je crois...

— Halte-là! maestro Palestri, ne nous occupons que de la voix de l'élève confiée à vos soins, et fort peu de ce qu'en penseront messieurs du parterre. Benedetta n'est pas une fleur que je leur laisserai le droit de cueillir. Ainsi, vous croyez donc qu'elle ne manque pas de dispositions, et que, grâce à vous, on peut en faire quelque chose.

— Si je le crois, monsieur le comte! Supposez-moi un pauvre impresario que deux mauvaises saisons ont ruiné, un impresario sans prima donna, sans tenor, sans basso cantante; offrez-moi votre fortune, toute immense, toute solide qu'elle est, ou la jeune signora comme débutante. Je n'hésite pas, Monseigneur, et je choisis Benedetta.

— Pour un castrat, l'option serait au moins singulière, réplique don Joseph d'Acquaviva.

— Un castrat, Monseigneur, possède un cœur et des oreilles comme les autres hommes. On ne lui a laissé que cela, il est vrai, mais ce qu'on n'a pu ravir à sa nature, c'est ce quelque chose de plus délicat, de plus exercé que les organes de la foule, et qui nous rend plus sensibles qu'elle. Nés pour la musique, élevés pour elle, façonnés pour elle, nous la comprenons plus vivement, nous l'exprimons avec plus de facilité. Nous nous laissons emporter avec plus de violence que le reste des êtres à ce sentiment, le seul qu'il nous soit permis d'avouer. Nous en savourons toutes les délices, nous en savons tous les mystères. Voilà pourquoi je tombe à genoux devant cette jeune fille qui n'a pas besoin d'art, pas besoin de leçon, et qui a tout reçu, comme un précieux héritage, de la main du Créateur.

— Sans avoir tous les mérites d'un musico, reprit Joseph d'Acquaviva en regardant Benedetta, qui ne comprenait guère pareil enthousiasme, vous conviendrez bien, maître Palestri, que vous n'êtes en date que le second, et que j'ai pris les devans, au risque de m'attirer une mauvaise affaire sur les bras avec tous les chanteurs de la chapelle Sixtine.

— C'est vrai, très-vrai, Monseigneur, vous avez deviné la rose sous l'épine, comme dit le vieux sonnet de notre Métastase, mais la rose est là, et je vais la faire épanouir au soleil, et je vais la rendre en peu de mois l'honneur de l'Italie artiste.

— J'y compte, maître. Mais tenez, voyez comme votre entraînement lyrique de castrat a effrayé la pauvre petite : elle a peur de vous, l'enfant, comme si elle ne vous connaissait pas. Allons, Benedetta, continue-t-il en pressant dans ses doigts la taille souple et élancée de la jeune fille, chantez encore, s'il vous plaît, ainsi que vous chanteriez dans ce moment si vous n'aviez pour toute ressource et pour toute espérance que la mandoline que voici.

Benedetta obéit. Palestri s'extasiait toujours.

— Pour toute grâce, s'écrie-t-il dans un ravissement qui ne devait rien à la galanterie italienne, je demande à Votre Excellence la faveur de diriger les études de cette belle muse. C'est un titre qui, à mes yeux, effacera tous ceux dont les souverains pontifes m'ont honoré. Elle fera ma gloire.

— Et mon bonheur, maître Palestri, ajoute bien bas le comte Joseph, tout resplendissant de la conquête que le hasard jetait dans ses bras, — et mon bonheur à moi, répéta-t-il, car je l'aime comme vous l'admirez.

Le maestro était sorti. Acquaviva revint auprès de la jeune fille. Il la vit, dans sa joie enfantine, le remercier de tout ce qu'il faisait pour elle, de toutes les jouissances dont il l'entourait; puis, lorsque, avec une tendresse qu'il ne déguisait plus, il eut accueilli les naïves effusions de son étonnement :

— Ce n'est pas tout, Benedetta, lui dit-il, d'être à l'abri du soleil, à couvert des tempêtes, il faut encore que la robe réponde à la demeure, que la divinité soit en rapport avec le temple où elle sera toujours adorée. J'ai pourvu à tout. Dans quelques moments la camérière que j'attache à votre service vous apportera de ma part quelques vêtements plus dignes de vous, plus dignes de moi, et qui vous rendront plus belle sans pourtant vous rendre plus intéressante à mes yeux.

Elle essaie de balbutier quelques paroles de gratitude. Le comte l'interrompit.

— Entre nous, ajoute-t-il, point de reconnaissance, Benedetta. La reconnaissance est un lourd fardeau pour des épaules humaines, un devoir consciencieux qui ne peut que jeter de la froideur ou une amitié glacée entre deux âmes qui ont mieux à faire. J'attendrai de votre grâce un autre sentiment plus passionné, et dont vous m'avez fait concevoir l'espérance. Nous sommes jeunes tous deux, mon enfant, et je vous l'ai déjà dit, c'est de l'amour qu'il me faut, de l'amour comme vous savez l'inspirer, de l'amour comme je serais ravi de vous le voir partager.

Plusieurs semaines s'écoulèrent pour Benedetta dans les enchantements de sa nouvelle vie. Elle se para de toutes les magnificences dont le comte d'Acquaviva faisait hommage à ses attraits; elle s'environna de son luxe, de ses voiles, de ses diamants, de ses dentelles et de toutes ses richesses de jeune femme adorée, dont elle ne connaissait pas encore l'usage; puis, quand ses mains, aussi avides que ses yeux, eurent touché, compté, arrangé, déplacé pour les arranger encore, le velours et la soie qui devaient l'envelopper, les pierres précieuses réservées à l'ornement de sa tête, elle se prit à réfléchir sur la bizarrerie de sa destinée. De réflexion en réflexion, elle arriva tout naturellement à celui auquel tant de félicités inconnues étaient dues; puis, en descendant au fond de son cœur, elle y trouva tout l'amour qu'il était en droit d'attendre. Elle fut si joyeuse de cette découverte, que, bravant toutes les lois

de la bienséance, dont le maestro Palestri n'était pas chargé de lui démontrer les principes, elle fit prier don Joseph de passer chez elle. Le comte arrive plein d'espérance, mais ignorant la bonne fortune qui l'attend.

— Vous m'avez fait promettre, Monseigneur, dit-elle avec une ingénuité que les Romaines seules peuvent apporter dans la passion, avec une de ces candeurs confiantes qui a tout l'air du vice ne daignant pas même cacher sa fougue; vous m'avez fait promettre de vous parler sans déguisement, de vous exprimer en toute franchise ce que j'éprouve dans l'âme, ce que je ressens dans le cœur. Vous m'avez dit que la reconnaissance ne suffisait pas à la tendresse que la pauvre petite Benedetta vous inspirait; eh bien! vous l'avouerai-je? je crois pouvoir vous rendre amour pour amour, dévoûment pour dévoûment, et si j'osais tout vous dire, ajouta-t-elle en couvrant ses mains de baisers, je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

Sous le charme de cette parole, lui ouvrant tout un avenir de félicités, Joseph a tressailli de joie; il presse sur son sein cette jeune fille dont la passion est si chaste, dont les aveux même ont quelque chose de si pudiquement voluptueux; il s'enivre de son amour, de cette ardeur qu'il a fait naître, qu'il partage. Puis, tombant aux genoux de la chanteuse :

— Benedetta, s'écrie-t-il, les Pifferari de la montagne te disaient : « Tu seras heureuse, enfant, c'est un nom de bonheur que nous te donnons là; » les Pifferari ne se trompaient pas. Oui, tu seras heureuse, tu seras bénie comme ton nom, et c'est moi qui me charge d'accomplir cet arrêt du destin. C'est moi, moi ton époux, car tu ne sais pas encore, n'est-il pas vrai? tout ce que je veux faire pour réunir nos deux vies dans un même amour. Je suis riche, jeune, puissant, honoré. Eh bien! tout cela, je le dépose à tes pieds, je t'en fais hommage, je te l'abandonne pour le tenir de toi, pour que tu me le rendes avec ton cœur, avec ta main, avec ton amour; tout cela est à toi, je n'en ai plus besoin. Je n'ambitionnais qu'un trésor, je ne convoitais que lui; j'aurais sacrifié patrie, honneur et famille : tu me l'accordes avec tant d'abandon, tu me le confies avec une si téméraire franchise, que, malgré tous mes préjugés de naissance, je me sens libre, libre de disposer de ma main, libre de disposer de ma foi, et cette foi, je te la donne, je te l'engage devant Dieu, avant de ratifier ce serment solennel devant un de ses prêtres.

La jeune fille l'écoutait dans un recueillement plein d'orgueil; chacune de ces enivrantes paroles tombait sur son cœur; pourtant, dans sa candide inexpérience, elle fut la première à comprendre tout ce qu'un pareil sacrifice devait coûter, aujourd'hui ou plus tard, à celui qui se dévouait pour elle. Ce sacrifice, elle ne voulut pas l'accepter.

— Joseph, lui dit-elle, je suis bien jeune, bien ignorante des affaires de ce monde; cependant je sens en moi quelque chose qui me dit que, pour être aimée de vous, je n'ai pas besoin de devenir votre épouse. Il y a des distances qu'il ne faut jamais franchir, des préjugés que l'on doit toujours respecter. Vous appartenez à une noble famille, vous êtes prince, vous avez des aïeux sur le trône pontifical, d'autres encore sous la pourpre romaine, cette union serait pour eux une honte, pour vous plus tard peut-être un regret, pour moi sans doute un remords.

— Eh! que m'importent à moi ma famille et mes aïeux? Sais-tu, Benedetta, qu'il y a en moi assez d'énergie, assez de volonté pour briser les obstacles? J'ai vu le monde, j'ai voyagé; au contact des sages de tous les pays, j'ai appris à braver ces lois injustes qui rompent l'équilibre de la société, qui séparent la nature en deux camps,

jetant à l'une les dignités, les pouvoirs, les honneurs, la richesse; à l'autre la misère sous toutes les faces, la misère dans toutes ses horreurs, la misère comme celle qui t'aurait promptement dévorée, toi, ange, qui embelliras le plus beau de nos palais : en t'apercevant si noble dans ton humilité, si grande dans ton abjection, une pensée de mépris pour les lois humaines a rempli mon âme; je me suis dit : Il me reste une tâche immense à remplir, un exemple fécond à donner à cette Rome qui languit dans son atonie princière. Maintenant me voilà au comble de mes vœux, puisque tu m'aimes, puisque tu consens à me confier le soin de ton avenir.

— Être votre épouse serait sans doute pour moi la plus grande des gloires, la plus immense des félicités terrestres; mais, mon Joseph, l'infortune mûrit peut-être plus vite que le bonheur la raison de l'homme; et, vous le dirai-je avec sincérité, la vie est courte, mais souvent chargée de dégoûts, de désirs ambitieux, de volages amours, ou de malheurs impossibles à prévoir. Demain, votre épouse, que vous aurez conquise en bravant toutes les convenances, en mettant à la place du devoir qui vous est imposé comme prince, la passion dont vous faites une arme à d'orgueilleuses faiblesses ou à des conceptions philosophiques que vous admirez aujourd'hui, que plus tard vous dédaignerez comme des rêves d'une imagination malade; demain votre épouse, je puis subir ce contre-coup d'opinion qui n'est pas dans votre pensée, je crois, mais qui est dans les mœurs; demain vous me maudirez d'avoir accepté ce titre, qui maintenant ne serait qu'un bienfait, mais qui alors deviendrait un droit, un droit le plus sacré de tous. Nous serions malheureux l'un par l'autre, restons heureux ensemble.

— Il n'est plus temps, mon amie; j'ai pris un parti, il est irrévocable. Tu m'aimes de toutes les puissances de ton âme, n'est-il pas vrai? Tu es prête à te donner à moi, à combler tous mes désirs? Ce sacrifice que tu fais à ton amant, je veux que tu le fasses à ton époux, mais à ton époux seulement. Il y aura des luttes à soutenir, des victoires à remporter; je combattrai, je vaincrai, j'espère; nous verrons après si les Helvétius et les Diderot ne seront pas forcés de confesser que j'avais admirablement compris leur système de la nature et de l'égalité.

L'orpheline avait lutté contre son amour et contre son orgueil, ils l'emportèrent tous deux sur sa raison, elle ne put obtenir du comte d'Acquaviva qu'une transaction, encore cette transaction ne fut-elle accordée qu'à ses larmes et à ses prières. Joseph s'engagea, sur sa foi de chrétien, sur son honneur de gentilhomme, à tenir secrète pendant un an cette union si disproportionnée, mais qui semblait encore plus flatter sa vanité d'apprenti philosophe que sa passion de jeune homme. Puis un prêtre fut introduit vers les deux heures du matin dans la demeure de Benedetta : il reçut leurs promesses, il prit le ciel et les hommes à témoin de leurs serments mutuels, il les fiança devant Dieu et devant l'église.

Le lendemain Benedetta, la chanteuse du Corso, Benedetta, la compagne des Pifferari des Abruzzes, était légitime comtesse d'Acquaviva.

Le mystère qu'elle avait exigé coûtait beaucoup à la pétulante et philosophique tendresse de son époux; mais, par des arguments aussi vrais dans le fond que dans la forme, la nouvelle comtesse parvenait à calmer cette soif de publicité qui le portait à faire un éclat, qui cherchait toutes les occasions de divulguer son secret, de montrer au grand jour la femme qu'il s'était choisie, la femme qu'il avait tirée de l'obscurité pour l'élever au niveau de tout ce qu'il y avait eu de plus grand, de plus noble dans les états pontificaux. Ce n'était pas pour Benedetta seulement, belle alors

de tout son bonheur, belle surtout de la prochaine espérance qu'elle avait d'être mère, que le comte nourrissait une pareille ambition. Il l'aimait bien comme au premier jour de son union, comme lorsqu'à ses pieds, palpitant d'orgueil, d'amour et surtout d'incompréhensible besoin de conquérir l'estime de ses maîtres de France, il lui proposait un hymen qu'elle refusait, un hymen qu'elle n'acceptait enfin qu'à la condition d'un silence absolu pendant une année; mais ce silence était pour lui un supplice. Il aurait voulu s'en délivrer à quelque prix que ce pût être; il comptait les jours, les instants; et seul avec sa Benedetta, ou dans le monde, entouré du prestige qui s'attachait à son nom, du vernis d'excentricité qu'il avait su se donner, la même pensée le poursuivait partout : car partout il se sentait le droit de faire autrement que le reste des hommes.

Ses liaisons avec Benedetta ne tardèrent pas longtemps à devenir publiques. Benedetta fut sa conquête, l'épouse passa pour l'amante. Il l'afficha dans le Corso; il la promena dans toutes les villa, la fit asseoir à ses côtés dans tous les théâtres, la montra à tous ses amis; et tantôt par des indiscrétions calculées, tantôt par de compromettantes réticences, il vint à bout de laisser pénétrer un secret dont Benedetta acceptait toute la honte, dont elle supportait avec une facile résignation toute l'infamie. Le mystère était à moitié divulgué; Ruffo et Barberini l'avaient déjà percé à jour, et, s'appuyant sur le caractère et le langage d'Acquaviva, ils ne conservaient plus aucun doute, quand un événement imprévu vint le forcer à prendre un parti définitif.

Le prince d'Acquaviva, le chef de la famille, mourut, laissant ses immenses propriétés, tous ses titres au comte Joseph, à la condition pour lui d'épouser, dans le plus bref délai possible, une jeune fille, l'unique fruit de son mariage, et qui devait ainsi, en réunissant les deux branches, confondre la fortune dans une seule maison. Au refus de Joseph, le titre, les biens et la main de la riche héritière passaient à un parent éloigné qui, en ce cas seulement, prenait le nom et les armes des Acquaviva. Pour honorer les services rendus à l'église par cette illustre famille, le saint-père avait donné son approbation à ce testament; il s'était même engagé à le faire exécuter dans toutes ses clauses.

Ivre de joie en songeant qu'une si grande fortune ne lui échappait point, la famille de Joseph s'assemble en conseil avant toute publicité donnée à ce testament inespéré; on bénit le défunt qui a si dignement compris sa position et le respect qu'il devait à son noble nom; on arrange toutes choses afin qu'il ne puisse surgir aucune difficulté; on se rend au couvent où la jeune héritière du prince est élevée; on lui parle avec enthousiasme de son cousin qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a jamais vu, les religieuses l'entourent de prévenances, font briller à ses yeux l'éclat du rang où elle va monter; on enlève son consentement à une alliance qui, pour elle, était un devoir de famille, un témoignage de vénération donné à la mémoire de son père; puis, quand tout est bien convenu, tout bien arrangé, et qu'à ces habiles dispositions il ne manque plus que l'approbation du comte Joseph, sa mère se présente à lui, l'espérance au cœur, le bonheur sur le front.

— Mon fils, lui dit-elle, tant que le prince Acquaviva, votre oncle, a vécu, je ne vous ai jamais pressé de contracter un hymen qui aurait pu contrarier vos penchants, ou vous forcer à changer un genre de vie qui, pour notre fortune particulière, a eu d'assez tristes résultats. Aujourd'hui il ne peut plus en être ainsi : par ordre du souverain pontife, je viens vous donner communication de ce testament,

qui vous fait prince, qui vous dote de tous les avantages attachés au chef de la famille des Acquaviva.

Le comte Joseph tressaillit, son visage rayonne d'un éclair d'ambition, et saisissant la main de sa mère, sur laquelle il attache un respectueux baiser :

— Vous savez, Madame, avec quelle religieuse fidélité je suis prêt à accomplir les vœux de mon oncle, vos désirs et les ordres du pape.

— Oui, don Joseph, je sais que vous êtes un bon fils, que chez vous le cœur est meilleur que la tête; que vous avez commis bien des erreurs, dévoré en voyages, en plaisirs fastueux, en folles dépenses, la plus grande partie de votre patrimoine; mais aujourd'hui tout peut se réparer, tout est réparé, puisque avant l'âge de trente ans vous êtes appelé à succéder au prince d'Acquaviva, et que pour cela il n'y a à remplir qu'une condition qui, après tout, est encore pour nous un nouveau sujet de joie.

— Quelle qu'elle soit, ma mère, je m'y soumets d'avance.

— Elle n'est pas assez dure, mon fils, pour que vous preniez à mon égard de semblables précautions. Vous avez une cousine aussi jeune que gracieuse, aussi aimable que jolie; on la dit un peu souffrante, un peu faible; mais le régime du mariage lui conviendra mieux que celui du couvent. C'est la fille du prince; ce sera dans quelques jours la femme de votre choix.

Joseph pâlit, frappé d'une affreuse pensée; puis, après quelques moments d'un pénible silence :

— Madame, s'écria-t-il, ce mariage est impossible. Je n'y consentirai jamais.

— Impossible? et pourquoi?

— Je vais vous l'apprendre, ma mère, car j'ai sur la conscience un secret qui me pèse bien; j'aime Benedetta, dont sans doute vous avez plus d'une fois entendu parler. Je l'aime de toute la violence de mes passions, et elle m'a rendu père.

— Je connais tout cela, don Joseph; tout cela ne peut, en aucune façon, s'opposer à une alliance légitime faisant rentrer dans notre famille la splendeur et la fortune que, sans cet hymen, elle est sur le point de perdre.

— Mais, Madame, vous ignorez donc que je suis secrètement marié, marié avec Benedetta depuis onze mois, et que ma foi est engagée avec ma liberté?

— Vous êtes fou, Monsieur, réplique la douairière d'Acquaviva, plus fou que tous les insensés renfermés à l'hospice du Saint-Esprit. Vos amis m'avaient parlé de cette union; j'en avais rougi de pitié pour vous, de honte pour nous, mais je n'y croyais pas. Je pensais que cette fille était une courtisane comme une autre, attachée à votre char aujourd'hui pour s'attacher demain au char d'un nouveau servant d'amour, et que, par irréflexion ou sotte vanité encyclopédique, vous étiez fier de faire passer pour celle à qui vous accordiez l'honneur de perpétuer votre race; mais je ne m'étais jamais arrêtée à l'idée qu'il pût y avoir dans tout ceci autre chose d'engagé que votre amour-propre; vos aveux m'éclairent; et c'est avec une profonde douleur, mon fils, que j'apprends de votre bouche l'opprobre de notre maison.

— Benedetta, madame, mérite toute votre estime, toute votre tendresse, et, par ses talents, par ses vertus, par sa beauté, elle se montrera toujours digne du rang auquel je l'ai élevée, de la fortune que j'ai été assez bien inspiré pour mettre à ses pieds.

— De la fortune, dites-vous; où la prenez-vous donc cette fortune? Ne savez-

vous pas que, dominé par la fatale passion du jeu, votre père a dévoré tout son héritage, qu'en mourant il n'a laissé aux siens que la ruine; et que sans ma dot, à moi, volontairement sacrifiée afin de vous élever, afin de payer plus tard vos folies, vous seriez réduit à traîner dans la misère un nom que vous avez si gravement compromis? Ne savez-vous pas que les dettes contractées par vous ne me laissent rien, et que, pour satisfaire à des engagements d'honneur, j'ai tout vendu, tout livré à des usuriers?

Un sentiment encore mal défini de remords ou de honte traverse l'âme de Joseph d'Acquaviva. Sa tête s'incline sur sa poitrine haletante; puis, absorbé dans les angoisses d'une position si difficile, entre les honneurs qui frappent à sa porte et cette alliance disproportionnée qui s'élève maintenant comme un mur d'airain pour l'empêcher de devenir riche et puissant, il hésite, il calcule. Sa mère a compris la lutte engagée dans cet esprit dont elle connaît toutes les vaniteuses faiblesses: elle s'empresse donc de mettre à profit cette hésitation, qui est déjà pour elle une victoire.

— Vous avez commis, don Joseph, lui dit-elle d'un ton moins amer, une faute qui peut vous précipiter à jamais dans l'abîme, une faute qui vous rendra l'obje de la risée publique. Il faut la cacher à tous les regards, l'ensevelir dans le plus profond des oublis.

— Madame, oseriez-vous me proposer un crime?

— Vous êtes un enfant, mon cher prince, reprit-elle en haussant les épaules, et vous ne comprenez pas. Qui donc vous parle de crimes à commettre? C'est bien assez, mon fils, d'avoir à réparer vos folies sans aller encore nous plonger dans un nouveau labyrinthe d'embarras. Est-ce que par hasard, vous trompant de date ainsi que de lieu, vous penseriez que votre mère veut accepter le rôle de Locuste, et jouer au poison contre la femme que vous avez épousée par une inconcevable aberration d'esprit? Est-ce que j'ai autour de moi des bravi prêts à aiguiser leurs poignards sur des poitrines de jeunes filles sans défense? Ces temps-là sont passés, s'ils sont jamais venus. Comme vous, don Joseph, je suis de mon siècle, et je n'en appelle qu'à votre raison. Il ne s'agit point de ces amours insensés qui doivent rapprocher les distances, combler le vide que la nature et la société ont mis entre les uns et les autres. Les amours passent vite, mon fils, vous devez en avoir assez souvent fait l'expérience. Ce qui reste, c'est l'honneur des familles, la considération qui s'attache aux vieilles races, l'éclat que nous avons reçu de nos ancêtres, l'éclat dont nous sommes comptables à nos descendants. Maintenant, que vous comprenez, car, dans les cœurs bien nés, il faut que tôt ou tard la raison reprenne son empire, vous parlerai-je des moyens à employer pour forcer Benedetta au silence?

Elle vous aime sans doute, don Joseph, vous lui accordez toutes les qualités, vous lui prêtez toutes les séductions du talent et de la beauté. Parlez-lui à cœur ouvert, comme homme, comme chef de famille, comme prince. Faites-lui entendre que ce mariage est une impossibilité, qu'il tue votre avenir. Elle a, dit-on, de la grandeur, de la tête, de l'enthousiasme au cœur. Saisissez le défaut de la cuirasse. Exposez-lui votre belle et tout à la fois douloureuse position. Si elle est femme prévoyante et mère attentive, elle comprendra à demi-mot. Alors, moi-même, je serai la première à vous conseiller d'honorer son veuvage, d'enrichir son désintéressement.

Don Joseph ne répondait pas. Il était là, flottant, incertain, irrésolu, emporté par mille désirs contraires. Sa mère le suivait dans ces combats d'où toute sa for-

time dépendait ; elle épiait avec anxiété chaque mouvement de son imagination, se prêtait à chaque oscillation de sa pensée. Enfin, quand elle le vit abattu par cette lutte intérieure :

— Mon fils, lui dit-elle avec un accent plein de tendresse maternelle, vous avez un pénible devoir à remplir, je le sens ; je ne vous l'imposerais pas, si les exigences de votre avenir ne m'en faisaient une obligation sacrée ; mais ce devoir vous coûte, car peut-être votre amour-propre aurait à en souffrir. Je n'ai point de haine pour Benedetta. Bien au contraire. Je ne sais quel intérêt me pousse vers cette Circé dont tout le monde célèbre les charmes et le prodigieux talent. Voulez-vous que j'aille près d'elle, qu'en votre nom, qu'au nom de toute votre parenté désolée, je lui demande de rompre devant Dieu ce qui n'a été uni que devant Dieu ; que je me jette à ses genoux pour la supplier de vous rendre libre ? Elle est mère, dites-vous, elle comprendra mon langage.

Don Joseph écoutait toujours sans répondre.

— Eh bien, continue sa mère, si vous croyez que mes prières soient sans résultat, employons pour cette mission difficile la haute probité de votre oncle, le cardinal Anfossi ; c'est le cardinal du cœur de notre seigneur le pape, son ami, son conseil. Un mot de sa bouche fera plus auprès de votre Benedetta que toutes mes supplications ; et malgré ses rares vertus, j'espère qu'il vous secondera ; car enfin, il est Acquaviva ainsi que nous tous.

— Non, Madame, s'écrie don Joseph comme sortant d'un pénible sommeil, non. La position que je me suis faite, malgré Benedetta, est affreuse, car Benedetta repoussait tout projet d'union ; mais ce qui est lié en haut ne peut se délier en bas. Il faut que, par un effort de sa propre volonté, elle consente à ce que vous exigez, à ce qui est juste peut-être, pour que je me croie libre de disposer de ma main ; mais c'est moi seul qui dois la préparer à ce sacrifice ; c'est moi seul qui veux lui demander de me haïr autant que je l'aime.

— Vous n'avez peut-être pas tort, mon fils. Allez trouver Benedetta, et que Dieu mette sur vos lèvres assez de conviction pour la toucher ; car d'elle aujourd'hui dépendent l'honneur des Acquaviva, la splendeur ou la chute de cette illustre maison.

Depuis longtemps ce n'était plus cette jeune fille, cantatrice en plein vent sur le Corso pendant le jour, et hôte des colonnades du Vatican pendant la nuit ; cette jeune fille aux pieds nus, aux vêtements pauvres, qui tendait si gracieusement une main honteuse à la charité des oisifs. Le bien-être l'embellissait encore. L'éducation achevait ce que la nature avait si bien commencé, et, pour en faire une femme supérieure, une artiste distinguée ou une des plus ravissantes créatures de l'Italie, il ne restait plus qu'à la produire dans le monde, qu'à offrir un piédestal à sa modestie. Tant de motifs pourtant n'éveillaient point son amour-propre, ne chatouillaient guère son ambition. Heureuse de la retraite où sa vie s'écoulait si doucement entre l'étude des grands maîtres et la musique, dont le maëstro Palestri ne cessait de la proclamer la muse, plus heureuse encore de la tendresse de celui que, dans le secret de son âme, elle était fière de nommer son époux, Benedetta attendait avec confiance, mais sans désirs impatients, l'époque qu'elle-même avait fixée pour rendre publique une union que son orgueil de mère jouissait de voir légitimer aux yeux du monde. Près du berceau de son premier-né, recueillant avec ivresse ses vagissements, épiant son premier sourire, cherchant dans ses traits encore à peine formés

les traits de celui qui l'a tirée de la misère, qui l'a comblée de tous les biens, Benedetta se livre, sans amertume, au cours de ses pensées, à sa reconnaissance, si vivement sentie, au besoin d'aimer et d'être aimée.

Pour Benedetta, depuis un an, la vie n'a été qu'un enchaînement de jours sereins que n'a traversés aucun orage. Elle a vu le monde tel que le prisme de son amour ou de ses charmes pouvait le lui offrir, et le monde lui a semblé bien beau ; car partout elle a recueilli des hommages, partout elle a été saluée pour la reine des fêtes où elle se présentait, partout elle a été reçue ainsi qu'à Rome, dans tous les temps, on accueille la beauté et le génie.

Elle se berçait de ces souvenirs et de ces espérances, lorsque don Joseph d'Acquaviva, la douleur au front, le désespoir dans le cœur, sombre et pâle comme un homme sous le poids d'un remords, se présente à elle. A sa vue, Benedetta fait un mouvement de surprise; puis, se précipitant vers lui avec une tendre inquiétude :

— Joseph, dit-elle, un grand chagrin se lit dans vos regards; une pensée de tristesse agite votre âme. Vous accourez vers moi chercher des consolations ou du bonheur; vous faites bien, mon ami, je vous en remercie.

— Vous êtes trop bonne, Benedetta. Je n'ai plus besoin de consolations, plus besoin de bonheur. Je vous apporte le deuil et la honte.

— Que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas, s'écrie la jeune femme tout émue.

— Mon oncle, le prince d'Acquaviva est mort. Vous le savez peut-être. En mourant il m'a institué son légataire universel, à la condition d'épouser la fille qu'il a laissée dans ce monde.

— Et vous venez, n'est-ce pas? sans préparation, sans ménagement, me redemander le cœur que vous m'avez donné, la main que vous m'avez offerte? Ah! c'est affreux, don Joseph, et je ne m'attendais pas à tant de froide cruauté de votre part.

— Au lieu d'exciter votre juste courroux, Benedetta, j'ai besoin de pitié; car je suis bien malheureux!

— Malheureux! et pourquoi?

— Je vous l'ai dit. Sans cet héritage, qui rétablit ses affaires en désordre, ma famille est ruinée ; il ne lui reste plus que le déshonneur et la misère.

— Et elle a spéculé sur votre main pour engraisser ses terres. Joseph, ce n'étaient pas vos pensées d'autrefois, lorsque à tous mes sages avis vous ne répondiez que par des emportements, dont le cœur était peut-être moins coupable que la tête. Vous m'avez trouvée pauvre et nue, mais insouciante des biens de ce monde, mais ignorante de ses usages et de ses lois. Vous me prîtes comme une poupée avec laquelle va jouer un enfant. Je me jetai dans vos bras, répondant à vos brûlants désirs par des désirs aussi brûlants, à votre amour irréfléchi par un amour encore plus irréfléchi. Je me donnai sans condition, parce que j'espérais être toujours aimée, parce que surtout je ne voulais ni enchaîner votre avenir, ni me faire une arme de votre tendresse. Aujourd'hui, prince d'Acquaviva, ce n'est plus pour moi que je combats. Si j'étais toujours la Benedetta du Corso, ah! sans doute, je déchirerais à l'instant, sous vos yeux, le contrat qui nous lie l'un et l'autre pour l'éternité; je n'aurais pas entendu votre prière, mais je suis mère ; ce titre m'impose des devoirs que je n'oublierai jamais.

— Eh! que voulez-vous donc faire? s'écrie Acquaviva.

— Rassurez-vous, don Joseph. J'ai trop de fierté pour profiter d'un hymen que je n'ai dû qu'à la vanité d'un moment. Vous m'avez aimée, vous me chérissez encore, je le crois ; mais faible parce que vous vous regardez fort ; mais roseau peint en fer, que la brise la plus légère courbe ou déracine, que deviendriez-vous si une prévision, que je bénis, ne m'avait pas amenée à comprimer les révélations que votre orgueil vous poussait à faire pour conquérir quelques louanges ou donner à votre nom un nouveau retentissement? que feriez-vous aujourd'hui si, armée de cet acte que je n'ai jamais sollicité, je me présentais au monde comme la véritable, la légitime, la seule comtesse d'Acquaviva.

— Il ne me resterait plus qu'à mourir.

— Eh bien ! vivez, Monsieur. Je remets en vos mains les titres qui s'opposent à la réalisation des vœux de votre noble parenté. Je n'ai plus d'armes contre vous. Aux yeux de Rome, aux vôtres, aux miens mêmes, je ne suis que Benedetta, l'amante que vous avez daigné honorer de l'illustration d'un amour princier.

— Je refuse cet acte, Benedetta ; je le repousse de toutes les forces de mon âme. Tant de dévouement m'éclaire, et, à tes genoux, que j'embrasse, je jure de ne jamais être à d'autre qu'à toi.

— Puisqu'il en est ainsi, don Joseph, reprit-elle après un moment de silence et en essuyant ses yeux remplis de larmes, je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait. J'assurerai votre bonheur ; mais je veux qu'à l'instant même vous abandonniez Rome pour une journée entière, sans communiquer avec personne, sans prononcer une parole qui pourrait avoir trait à notre hymen. Faites-moi ce serment, et tenez-le plus fidèlement que le premier. Il y va de notre vie à tous.

Interdit du calme avec lequel elle vient de parler, tremblant sous cette émotion contenue qui donne à la jeune femme une attitude pleine de dignité, Acquaviva promet de se soumettre à ce qu'elle exige de sa tendresse ; puis, serrant Benedetta dans ses bras et l'attirant avec amour vers le berceau de leur fils, il lui dit :

— Soyons heureux ou malheureux ensemble, mon amie ; dans quelques instants je reviendrai près de toi ; ce sera pour ne plus nous séparer.

— Oui, don Joseph, pour ne plus nous séparer ; car je vous aime comme aux premiers jours de notre union, et je vais m'occuper, pendant votre absence, de tout ce qui vous intéresse.

Le comte d'Acquaviva partit plein d'espérance ; mais cherchant, malgré sa joie, à dissiper les vagues inquiétudes que faisaient naître dans son esprit l'incompréhensible exigence de Benedetta et le serment qu'elle lui avait imposé.

A peine la jeune femme fut-elle seule avec son fils, qu'un torrent de pleurs s'échappe de ses yeux. Elle prend dans ses bras l'innocente créature, puis, la couvrant de ses caresses de mère :

— Allons, dit-elle, du courage et de la résignation.

Elle voile son front d'épais tissus qui cachent tous ses traits, et, dominée par une puissance de volonté soudaine, elle sort sans bruit de la maison, comme si elle venait d'y commettre un crime. Quelques minutes après, elle se trouvait en présence de la comtesse douairière d'Acquaviva.

— Madame, lui disait-elle, devant Dieu et devant les hommes, je suis votre fille, je porte votre nom, et votre fils, mon époux, m'a rendue mère. Je l'ai vu tout à l'heure. Il m'a fait part de vos intentions, de vos projets de famille. Je les connais, Madame !

— Et vous vous y opposez sans doute ; et vous voulez peut-être.....

— Je ne veux rien, madame la comtesse, que laisser entre vos mains le seul acte qui puisse apporter obstacle au nouvel hymen de M. le comte d'Acquaviva. Je lui ai offert cet acte pour l'anéantir sous ses yeux. Il a été assez grand pour le refuser ; assez généreux pour me proposer de rendre à l'instant même public le nœud qui nous engage. J'aurais résisté peut-être à la violence, je ne sais point résister à l'amour. J'ai pris sur moi de l'éloigner de la ville ; je suis accourue vers vous, Madame : me voici, plus forte que lui, déposant à vos pieds un contrat qui assurait ma félicité, mais qui pouvait plus tard faire le malheur de mon époux.

La comtesse d'Acquaviva se lève de surprise, et, pressant sur son cœur attendri cette jeune femme dont les sanglots coupent la voix, dont les accents sont si tendres, dont le dévoûment est si courageux.

— Benedetta, s'écrie-t-elle, vous étiez digne d'être ma fille, et, à l'émotion que j'éprouve, vous devez comprendre toute ma douleur de mère. C'est une bonne pensée qui vous est venue au cœur. J'en remercie le ciel ; et vous, ajoute-t-elle en pressant la blanche main de la jeune femme sur ses lèvres, et vous, soyez bénie, mon enfant ; car votre sacrifice, si admirable de générosité spontanée, sauve toute une famille du désespoir.

— J'ai rempli mon devoir, Madame ; voulez-vous maintenant me permettre de me retirer ?

— Pas encore, mon enfant, pas encore. J'ai besoin de vous exprimer toute ma reconnaissance. Je dois surtout veiller à votre sort, vous rendre heureux jusqu'au malheur dans lequel vous vous plongez pour nous. C'est une dette que comme femme, que comme mère, que comme aïeule, entendez-vous bien ? je tiens à acquitter. Il faut que vous acceptiez un éclatant témoignage de l'intérêt que partout et toujours ma famille sera glorieuse de vous porter.

— Cela ne peut être, madame la comtesse, et vous comprenez facilement les motifs de ce refus. Dans une heure, je serai loin de Rome, avec mon fils, qui est le vôtre aussi, Madame. Consolez Joseph, et agréez en son nom tous les vœux que je forme pour sa félicité.

— Mais vous ne pouvez partir ainsi sans but, sans espérance, jeune et délicate comme vous êtes. Il faut que je sache où vous vous retirez, ce que vous voulez faire, ce que vous deviendrez, afin que je puisse veiller sur vous et sur notre enfant comme la plus attentive des mères. Vous avez rompu le lien qui, sur la terre, vous attachait à mon fils, mais ce sacrifice me donne des droits sur vous, mais je veux en user, mais ma misère....

— Oh ! ne craignez rien, Madame ; je sens en moi maintenant le courage de tout supporter, et, pour mon fils, je saurai grandir avec l'infortune. Adieu, Madame : les instants sont précieux, l'heure approche ; devant vous, devant le monde, je vous jure de ne plus être que Benedetta.

Elle sortit à ces mots, laissant madame d'Acquaviva dans un trouble inexprimable.

Le maestro Palestri était seul dans son appartement della via di Fratelli, quand la jeune femme se présente à sa porte. Il accourt vers elle avec un empressement plein de galanterie :

— Eh ! signora, lui dit-il *con amore*, quelle chance favorable conduit donc si matin ma brillante élève dans les rues de Rome ? A quel bon hasard dois-je cette visite qui m'honore ?

— Vous m'avez souvent dit, maître Palestri, qu'avec ma voix je pouvais me créer une position, peut-être même me faire un nom. Je suis mère, vous le savez, et depuis long-temps j'ai le désir de voir si vos prédictions n'étaient point un rêve de votre indulgente amitié.

— Idée sublime! *mia cara*, et qui plus d'une fois a traversé mon intelligence. Être prima donna, prima donna comme vous le serez, avec votre organe enchanteur, avec votre ravissante figure, il y a de quoi enrichir par millions le plus pauvre des impresari; de quoi faire crouler sur le parterre, au bruit des bravos, toutes les voûtes des théâtres d'Italie. Mais qu'en dira le seigneur comte?

— Don Joseph se marie dans quelques jours, reprend-elle avec un affreux sang-froid. Je ne veux ni ne puis m'opposer aux intentions de sa famille.

— Pardon, signora, mais don Joseph, à différentes reprises, m'a fait entendre qu'un lien plus sacré que l'amour vous unissait l'un à l'autre; don Joseph m'a dit...

— Don Joseph était fou, mon bon Palestri. Au temps où nous vivons, les bergères n'épousent les rois qu'entre la rampe et la coulisse d'un théâtre.

— Et vous voulez en essayer; c'est admirable. Puisque entre vous tout est rompu, j'accepte votre projet, je le seconde de tous mes moyens, et vous êtes un trésor que je lègue à l'Italie chantante.

— A quand mes débuts, mon cher Palestri?

— Patience, *mia cara*, patience. Laissez-moi donc au moins le temps de respirer et de vous chercher un engagement. M'y voilà. J'ai au San Carlo de Naples un opéra de notre ami Métastase et de votre très-dévoué serviteur. La prima donna trouve le rôle au-dessus de ses moyens, la pauvrette. Je vous donne une lettre pour Métastase qui est parti afin de surveiller les répétitions et de mettre en scène; vous arrivez, vous étudiez, vous débutez, vous jouez, et l'opéra, fût-il l'œuvre du dernier des croque-notes français, obtient un succès prodigieux. Nous allons aux nues. Dans un mois vous êtes l'idole de tous les dilettanti.

Il écrit quelques mots à la hâte, tandis que Benedetta court chercher son fils, jeter un dernier regard sur cette maison où, pour elle, se sont si rapidement écoulées tant d'heures fortunées; puis, quand Palestri la vit revenir, les yeux gros de larmes, le visage pâle comme le visage d'un mort :

— Allons, dit le bon maestro, c'est un dernier nuage qui passe, mon enfant. Les applaudissements de la foule vous en dédommageront. Voici une chaise de poste qui vous attend, que j'ai fait préparer à votre intention. Partez, et que Dieu veille sur vous et sur mon opéra dont vous serez la providence.

Avant de se séparer du compositeur, Benedetta s'approche de lui; puis, prenant entre ses mains chaudes de fièvre la main froide du digne homme :

— Palestri, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander. Je veux que vous ne révéliez à personne, à Joseph, à sa mère encore moins qu'à tout autre, l'asile que j'ai choisi, le nom d'emprunt sous lequel je vais cacher le mien. Mon bonheur dépend de ce secret; me le promettez-vous?

Le maestro fait un signe d'assentiment, presse sur son cœur la courageuse enfant qu'il envoie affronter les dédains ou les bruyants transports d'une multitude passionnée; la voiture s'ébranle, Benedetta se trouve seule, avec son enfant sur ses genoux.

Quarante jours après, dans le *Diario di Roma*, on lisait :

« Son excellence don Joseph, prince d'Acquaviva, à peine rétabli d'une cruelle maladie, a épousé hier, à la chapelle des Acquaviva, dans la basilique de Saint-

Jean-de-Latran, dona Maria d'Acquaviva, sa cousine germaine. Notre seigneur le pape, heureusement régnant, avait, pour cette alliance si ardemment désirée par toute la haute noblesse des états pontificaux, accordé une dispense aux conjoints, en faveur des grands services rendus à l'église par cette illustre famille. »

Ce soir-là, il y avait fête au San-Carlo, fête au fond de son triple rang de loges, fête à son parterre, fête à l'orchestre, fête partout, depuis les combles où s'asphyxiaient les curieux retardataires, jusqu'aux coulisses où l'espérance animait tous les visages ; c'était dans la salle un long frémissement de la foule, comme à l'attente d'une victoire, comme à la veille d'un de ces événements qui changent le sort des empires. Naples entier s'était donné rendez-vous à son théâtre, Naples entier avait voulu assister, par députation, à cette fête des arts, à laquelle une splendide affiche le conviait. Le lazzarone avait, pour ce jour-là, abandonné le rivage embaumé de Chiaia, ses filets de pêcheur, son macaroni et son eau glacée de la rue de Tolède, il était accouru, l'œil en feu, le front rayonnant, partager les joies de ses princes, se mêler aux plaisirs de sa noblesse, et s'enivrer avec eux des transports que tous se promettaient : car, sur l'affiche du jour, on annonçait un nouvel opéra de Métastase, de la musique du maestro Palestri et le premier début de la signora Rinaldi.

A chaque stalle, dans chaque loge, à l'orchestre comme au parterre, des baignoires jusqu'au lustre, il s'élevait comme une mer de paroles, s'entrechoquant, se contredisant ainsi qu'un flux et reflux d'acclamations, débordant d'un côté pour se répandre de l'autre. C'était un enivrement de curiosités, un feu croisé de bruits de théâtre, de propos de salon, un concert de louanges, une chaleur d'enthousiasme, une fièvre d'attente qui, des illustres dames napolitaines, descendait jusque sur la tête incandescente du peuple, et qui, du peuple, remontait vers les grands, aussi impressionnables que la foule quand il s'agit de leurs plaisirs. Au milieu de cette multitude qui frissonne d'impatience, qui dévore du regard le rideau la séparant encore de la scène, l'annonce d'un triomphe ou d'un désastre, jetée à son patriotisme, eût trouvé tous les cœurs indifférents, toutes les fibres insensibles ; car, pour elles, il y a quelque chose de plus doux que la victoire, de plus triste qu'un désastre, c'est la voix d'une femme chantant ses amours, la voix d'une femme pleurant ses douleurs.

Cette mobilité d'imagination de Napolitain, ces extases dont il s'inspire, cet instinct d'harmonie qui tourmente ses nerfs, agite son cœur, cette passion qu'il boit, suspendu aux lèvres d'une femme, tout cela, prestige ou bonheur idéal, délire des sens ou calcul de volupté, tout cela se peignait sur le visage, se lisait dans les yeux, se devinait dans chaque mouvement, se trahissait dans chaque geste ; il y avait au fond des cœurs de l'amour pour la débutante, on la disait jeune, belle, parée de toutes les grâces, riche de tous les attraits ; et avec cet amour, il y avait encore quelque chose de plus passionné, de plus irritant : la signora Rinaldi chantait comme on ne chante plus même au San-Carlo ; sa voix allait si doucement à l'âme, elle électrisait avec tant de puissance, elle peignait avec tant de magie les divers sentiments ; elle était tour à tour si sublime ou si touchante, si grave ou si légère, qu'en l'écoutant, se disait la foule, Métastase, le vieux poète Métastase, l'ami de cœur de la Romanini, avait pleuré comme un jeune homme, et que, dans un enthousiasme plein d'une justice plus difficile pour elles que pour le monde, les cantatrices du San-Carlo avaient proclamé cette jeune débutante la reine future du théâtre, la prima donna d'Italie.

Et sur ce thème, jeté à l'oisiveté napolitaine, que de romans ne furent pas bâtis? Que d'investigations, que d'hypothèses ne fit-elle pas pour connaître l'histoire, pour deviner la vie de celle qui, dans un moment, allait paraître à ses yeux, conquérir ses suffrages ou exposer son talent à de dédaigneux sourires?

Ce moment solennel est arrivé, le dernier motif de l'ouverture expire en sons affaiblis, la toile se lève, et, dans un de ces silences que ne trouble pas même la faible respiration d'un enfant, tout ce peuple, pressé, haletant, qui n'a plus que des yeux, qui n'a plus que des oreilles, tout ce peuple regarde, tout ce peuple écoute.

La Rinaldi entre en scène, elle va chanter, elle chante.

Dans cette foule, il n'y eut qu'une voix, qu'un cri, qu'une main pour exprimer son unanimité et pour applaudir. Diva! diva (1)! s'écriaient tous ces hommes, que la *furia cantante* soulevait de leurs stalles et faisait bondir comme David devant l'arche sainte. Diva! diva! acclamaient toutes les femmes, saluant du geste, encourageant de leur œil étincelant la jeune débutante qui pâlit d'émotion, qui tremble d'effroi sous ces tempêtes de bravos excitées par son premier *aria di bravura*.

A partir de cet instant, ce n'est plus un opéra que l'on est venu juger, une prima donna qui est sur la scène, c'est un triomphe auquel on assiste, auquel on prend part, une femme que l'on adopte, que l'on place sur un trône, que l'on couronne de fleurs, que l'on entoure d'hommages; elle n'a plus de juges dans cette vaste enceinte, plus de rivales à redouter, plus d'efforts à faire pour conquérir les suffrages; elle n'y compte que des adorateurs, elle n'y recueille que des cris de délire, et, à chaque son tombant de ses lèvres, à chaque note qu'elle module, à tous les accents inspirés qu'elle jette à cette multitude n'entendant plus, ne voulant plus entendre qu'elle, la suivant du regard, la dévorant du cœur, un seul mot répond, mais ce mot est une consécration.

Diva! diva! répètent toutes les bouches. Diva! diva! murmurent toutes les pensées, et sous ce tonnerre d'applaudissements qui ne laisse pas même à sa voix le droit de se faire écouter, la prima donna n'est plus la signora Rinaldi, son nom a disparu dans l'enthousiasme universel, disparu sur l'affiche, il est même effacé de la mémoire des hommes: c'est la Diva que la chanteuse s'appellera; le peuple le veut, le peuple l'ordonne; il l'a baptisée sur le théâtre, il s'est écrié: Plus de Rinaldi, qu'elle soit la Diva napolitaine! Et quand le rideau s'abaisse, la Diva, sous le poids de tant d'impressions diverses, tombe évanouie sur les fleurs et sur les rubans dont elle a été couverte.

On s'empresse autour d'elle. On lui prodigue les soins les plus affectueux; elle soulève ses paupières chargées de plaisir; puis, apercevant à ses côtés Métastase encore radieux de son nouveau succès:

— Maître, dit-elle avec un ineffable sentiment d'affection, écrivez ce soir au bon Palestri, et dites-lui bien que sa musique m'a porté bonheur.

— Je lui raconterai plutôt ce que la Diva a fait pour lui, a fait pour moi, répond Métastase: car, à partir de cette heure, vous n'êtes plus, mon enfant, l'obligée du

(1) On donne souvent en Italie, aux artistes éminents, le nom du rôle dans lequel ils excellent, ou une dénomination qui, d'un seul coup, exprime l'admiration qu'ils excitent. La Romanini, cette Malibran de Métastase, pour laquelle le poète a écrit ses plus beaux opéras, est encore la *Didone abandonata*, et Duprez est aussi connu, dans toutes les grandes villes d'Italie, sous le nom d'*il conte Ory* que sous celui qu'il a, en si peu de temps, rendu célèbre dans sa nation.

poète et du musicien ; ce sont eux qui vous doivent reconnaissance, eux dont vous rachèterez les fautes, dont vous embellirez les beautés.

Lorsque, appuyée au bras de Métastase, la Diva, après avoir traversé la foule d'admirateurs qui l'attendait à la sortie du théâtre, eut reçu toutes les ovations, entendu tous les cris d'amour qui retentissaient sur son passage, elle rentra dans son appartement, puis, par un mouvement instinctif dont son âme n'était plus maîtresse, elle saisit le *Diaro di Roma* que le courrier venait d'apporter. Elle le parcourut d'un œil avide, ainsi qu'elle le parcourait chaque soir ; ses traits se voilèrent d'un nuage de tristesse ; ses yeux se remplirent de larmes : on la vit, comme si elle eût voulu en cacher la trace au poète, se pencher sur le berceau de son fils, le couvrir de caresses passionnées ; enfin, se retournant avec vivacité vers Métastase.

— Dans votre lettre à Palestri, dit-elle, vous ajouterez, mon ami, que toute ma vie est consacrée au théâtre.

Et, ensevelie dans l'abîme de ses douleurs, elle ne répondit plus ni aux questions du vieillard ni aux gracieusetés de jeune homme qu'il prodiguait à son chant et à ses attraits.

D'autres pensées préoccupaient Benedetta. Ce n'était plus l'orgueil du triomphe, l'enivrement des bravos, cette gloire précoce succédant à son obscurité, la saluant, sous les acclamations unanimes, d'un nom qui est encore un honneur pour les grands artistes. Ce n'étaient plus ces joies du triomphe qui remplissaient son âme et lui faisaient prendre une pareille détermination. Il y avait là, sous sa main, un papier qui venait de briser la dernière chaîne à laquelle toutes les espérances d'une vie moins agitée semblaient être attachées. Sur ce papier, la pauvre enfant avait lu une condamnation que son amour ne voulait plus regarder comme possible : elle apprenait que tous ses liens étaient rompus, que son fils n'avait plus de père, qu'elle n'avait plus d'époux ; et, au milieu des angoisses qui assiégeaient son imagination, il lui restait pourtant un doux souvenir, il se glissait une consolante pensée : elle était toujours aimée ; car don Joseph d'Acquaviva, — et c'était bien lui que Benedetta remerciait de cette attention, — don Joseph avait fait constater sa douleur, ses longs jours de remords, ses terribles nuits d'agonie. Il avait cruellement souffert. Benedetta était encore prête à pleurer tant d'amour, prête à pardonner son abandon.

Elle aperçut alors Métastase qui, d'un œil bienveillant, suivait avec intérêt cette douleur muette dont il n'avait pas le secret ; elle lui tendit une main reconnaissante, et le saluant d'un geste amical :

— Pardon, mon cher maître, dit-elle, pardon de ce dernier souvenir donné à une vie dont cette soirée doit effacer les amertumes. Vous étiez triste de la tristesse que j'éprouvais, dorénavant vous serez joyeux de ma joie, heureux de mes transports, car ce jour m'ouvre une nouvelle existence. C'est à vous, c'est à Palestri que je la dois, ne faut-il pas que je vous en sache gré?

Métastase fut assez discret pour ne pas répondre ; mais, en prenant congé de Benedetta, et en appuyant ses lèvres ridées sur sa main si blanche :

— Adieu ! dit-il, adieu, la Diva ! puissent vos songes être aussi doux cette nuit que les songes de tous vos admirateurs !

Le lendemain commença pour elle cette existence d'artiste en faveur, ce long rêve paré de félicités que chaque jour entretient, auquel chaque soirée apporte un nouvel enivrement. Les bravos du théâtre avaient retenti jusque dans les palais, eu des

échos dans toutes les têtes napolitaines ; et les jeunes seigneurs de la cour, et les dilettanti de la ville, tous fascinés par le même désir, tous tourmentés du même martyre, venaient les uns après les autres admirer l'astre naissant, le saluer à son aurore, afin de pouvoir s'enorgueillir d'un de ses rayons, et de placer autour de lui un souvenir de leur amour. Elle était libre, son cœur n'avait pas toujours été insensible, toujours fermé aux douces impressions. Sous ses yeux, elle gardait un monument de ses faiblesses, un fils dont la naissance et le nom étaient un mystère comme sa vie à elle ; mais ce mystère, qui prêtait au merveilleux, stimulait la passion en l'enhardissant. Aussi vit-elle tomber à ses pieds ces nuées d'adorateurs qui s'attachent au char de toutes les femmes célèbres, qui les prennent d'abord sous la coquetterie de leur protection, afin, plus tard, d'être eux-mêmes protégés par le nom qu'elles enlèvent comme une conquête. Aussi reçut-elle, enveloppés dans des liasses de fleurs ou cachés sous les plis des plus riches tissus, sous la broderie des toiles les plus splendides, mille sonnets tous parfumés des mêmes déclarations, et presque autant d'amoureux billets distillant une tendresse improvisée, où l'on escomptait ses futures complaisances, où l'on tarifait au plus haut prix possible l'espérance d'un sourire et la faveur d'un regard.

Dans son salon, qui, ce jour-là, ne ressemblait pas mal à une ville prise d'assaut, où chaque spectateur de la veille se croyait le droit de pénétrer en vainqueur, elle entendit résonner toutes les gloires de Naples, toutes les illustrations du moment, toutes les célébrités du passé. C'était une reine dont les courtisans brignaient un coup d'œil, une reine que la foule environnait de ses hommages, et qui, perdue au milieu de ces flots adulateurs, n'avait pas assez de douces paroles sur les lèvres pour répondre à tous, pour remercier d'un conseil souvent plus flatteur qu'une louange, pour résister aux pressantes instances de ceux qui, de vive force, cherchaient à s'ouvrir son cœur et à y entrer par la moins généreuse des séductions.

Aux vieillards comme aux jeunes gens, aux abbés hantant les boudoirs ainsi qu'aux gentilshommes suivant la cour, elle adressa de ces mots où l'esprit tient la place du cœur, puis, se drapant dans sa voluptueuse indifférence, elle les laissa tous sous le charme, tous enivrés de sa beauté, tous subjugués par les saillies d'une aimable raison. Les fêtes de chaque jour succédèrent aux ovations de chaque nuit. On para Naples pour elle de toutes ses magnificences, on l'embellit pour ainsi dire, afin de lui en rendre le séjour plus enchanteur et de l'enfermer dans un cercle interminable de voluptés, comme dans un réseau qu'elle ne pourrait rompre. Quand Benedetta fut fatiguée d'hommages, harassée de poétiques soupirs ; quand elle eut largement payé de son sourire ou de sa présence toutes ces fêtes dont elle était l'idole, dont sa conquête était le but, elle rentra dans son cœur que les plaisirs avaient laissé vide, que n'avaient pas même effleuré tant de passions excitées par elle, et, calme dans la conscience de sa vertu, on la vit se livrer à des études sans fin, se créer un monde, une société à elle, s'entourer d'amis prudents ; et, au milieu des caresses de la cour, des agaceries de la noblesse, des ravissements du théâtre, des provocations dont ses sens ou son amour-propre étaient l'objet, elle resta pure par la pensée comme par la conduite.

C'est qu'il y avait dans cette jeune âme, dont une rapide éducation avait perfectionné les nobles instincts, un profond sentiment du devoir, une haute intelligence de la vie et de l'art, c'est qu'en dehors même de ces obligations sociales auxquelles elle trouvait si naturel de se soumettre, il y avait un amour que les événements

n'effaçaient pas de son souvenir; c'est que, par un caprice de grand seigneur visant à l'égalité philosophique, élevée au rang de femme et de mère, elle se regardait comme comptable envers Dieu, comme comptable envers son fils, du serment qu'elle n'avait pas violé, du lien qu'elle n'avait pas rompu.

A Naples, comme dans le reste des grandes villes d'Italie, être prima donna applaudie, prima donna avec tous les charmes et toutes les supériorités qu'exige ce titre, c'est en quelque sorte exercer un droit de souveraineté, c'est régner par la plus douce des prérogatives, être tout à la fois l'orgueil d'un sexe et l'idole de l'autre; c'est épuiser dans quelques brillantes années de conquêtes de toute espèce, d'enchantements de toute nature, les jouissances de l'amour-propre, les illusions de la coquetterie, les rêves de la gloire dont n'ose même pas se bercer le cœur le plus ambitieux; c'est vivre dans une atmosphère de fleurs et de plaisirs, sourire le matin aux délicates flatteries de ses courtisans, s'enivrer le soir de cette ivresse populaire qu'une voix de femme communique à la foule, et de ces longs applaudissements qui retentissent autour d'elle; c'est trouver à chaque pas le bonheur que l'on ne cherche plus, un encens qui n'a plus d'attraits; c'est une existence d'adoration perpétuelle qui commence avec le soleil pour se continuer sous l'éblouissante lumière des lustres, et qui attaque tout à la fois le cœur et l'esprit, car elle saisit la pensée et domine l'intelligence.

A sa première apparition sur la scène, la Diva avait obtenu ce triomphe, avait excité cet enthousiasme; il ne s'affaiblit pas, il ne diminua point aux représentations suivantes. Elle fut à l'unanimité proclamée le diamant du théâtre, et pour elle s'écoulèrent, dans le ravissement des ovations, quelques années qu'elle n'eut pas le temps de compter. Pourtant, au milieu de ces transports qui semblaient naître sous ses pas, il y avait parfois sur son front de passagères douleurs, des souvenirs d'inquiétude et de regret. On eût dit que deux âmes animaient sa volonté, tourmentaient ses sens et s'emparaient l'une après l'autre de ses espérances ou de ses sollicitudes. L'une de ces âmes lui donnait la force de sourire au monde, de s'inspirer de ses caresses, de se passionner pour ses plaisirs, de se résigner à ses fêtes et de s'endormir sur les roses dont la route était jonchée. L'autre, comme un ami que l'on attend, venait, pendant les heures d'une solitude bien-aimée, rouvrir la source de ses larmes, s'asseoir au chevet de son lit, rappeler, dans de pénibles insomnies, des souvenirs sans cesse vivants, un amour toujours profond, et des douleurs que le temps n'avait point affaiblies.

Dans cette alternative d'extases renaissant sous mille formes, et de regrets dont le monde ne connaissait pas, ne devinait pas même l'origine, il se passa bien des jours, il s'écoula bien des nuits. La Diva, que ses amis, que ses enthousiastes couronnaient d'une auréole presque céleste, entouraient du prestige de tous les arts, fut appelée à Florence et à Venise, à Gênes et à Milan, pour faire sanctionner par le dilettantisme italien cette renommée que les Napolitains lui avaient faite. Partout elle reçut le même accueil, partout elle entendit sur ses pas murmurer les mêmes éloges, retentir les mêmes transports. A Milan comme à Venise, à Florence comme sur tous les théâtres où elle consentit à chanter, elle fut toujours la Diva, toujours la bien-aimée de la foule, toujours la prima donna des salons; mais quand on lui proposa de se faire entendre à Rome; quand, pour elle, s'abaissèrent les règlements qui, alors dans la ville sainte, interdisaient aux femmes le droit de paraître sur la scène et les remplaçaient par des *musico* dont la voix suave était une honte

à la nature, la Diva refusa ce dernier honneur; elle ne voulut jamais consentir à mettre à profit la dispense que Rome accordait à sa gloire; et, résistant même aux vœux de Métastase qui, pour elle, semblait avoir oublié la noble protection dont Marie-Thérèse, la grande impératrice, couvrait son facile génie :

— Non, maître, disait-elle à toutes les affectueuses prières, non : entre nous, qu'il ne soit jamais question de Rome, j'y ai été si malheureuse!

— Je comprends, répondait le poète impérial ; des peines de cœur, n'est-ce pas? un premier amour trompé? Ah, Diva! que vous avez souvent pris votre revanche, et, par la farouche sauvagerie de votre vertu, à combien de passions malades de tendresse n'avez-vous pas fait expier la faute impardonnable d'un oubli? Ce n'est pas se montrer généreuse, mon enfant; et vous, si accomplie, si aimante, si digne d'être aimée, pourquoi dédaignez-vous de nouveaux hommages? pourquoi, surtout, nourrissez-vous, comme un ver rongeur, cette tristesse qui parfois assombrit votre front si pur, qui pâlit vos traits, donne à vos yeux une étrange langueur et vous jette dans le monde comme ma *Didone abbandonata*, avec un Ascagne de plus et un pieux Énée de moins?

— Vous savez, Métastase, qu'il est des douleurs que l'absence ou le temps seuls peuvent calmer, des peines de l'âme que l'on cherche quelquefois à éterniser et dont on serait désespéré de pouvoir guérir.

— En poésie, au théâtre, je ne dis pas non, ma chère Diva ; là nous fardons l'amour, nous l'arrangeons au gré de nos songes, nous l'enveloppons dans l'or de la fidélité; mais votre raison est trop mûre pour se laisser prendre à ces soupirs que vous exprimez avec une si admirable nature; mais vous comprenez bien que dans le monde il ne peut plus en être ainsi.

— Oui, sans doute, mais quand la raison et le cœur s'accordent ensemble, pourquoi ne pas suivre leur inspiration? pourquoi résister à leur entraînement?

— Mais, ma chère, pourquoi l'Évangile a-t-il dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul? Vous avez repoussé avec une vertueuse indignation, dont le théâtre n'a guère la tradition, de volages amours et de mercenaires tendresses. J'ai applaudi, vous le savez, à cette pudeur qui ne veut pas se vendre; mais des propositions honorables vous ont été adressées : il y a des hommes haut placés dans le monde, des artistes éminents, qui brûlent de mettre à vos pieds leur foi et leur fortune, qui n'aspirent qu'à donner un nom à la Diva : qui vous empêche de faire choix d'un ami qui sera votre époux?

— Mais si j'étais mariée, Métastase? si je ne pouvais disposer de ma main?

— Alors je dirais que c'est à la ville éternelle qu'il faut encore vous rendre, car là seulement peut se dénouer le roman de votre vie; car c'est là que vous avez aimé, là peut-être que la paix vous attend. Écoutez, ma Diva, j'ai souvent interrogé Palestri sur votre passé, qui doit m'intéresser autant que votre avenir. Dans un but presque paternel, et dont vous pardonnerez, je l'espère, toute l'effusion, j'ai cherché à percer le mystère dans lequel vous vous retranchez; j'ai accablé de questions cet excellent homme qui, un jour, vous plaça sous ma tutelle sexagénaire : il ne m'a appris qu'une chose, c'est que vous aviez été bien malheureuse et bien dévouée; puis il s'est arrêté là, croyant peut-être que ma qualité de poète m'accordait le don de seconde vue.

— Palestri, reprit la Diva après un moment de réflexion, ne pouvait guère aller

plus loin sans laisser faire à son imagination tous les frais de l'entretien, il ne sait à peu près que cela.

— Soit; mais Palestri lui-même croit que vous pouvez, sans danger pour votre repos, donner à Rome une saison : il le désire avec ardeur, car il ne vous a pas entendue, et le maître veut jouir de son élève; le maestro est jaloux d'applaudir la Diva qu'il a formée.

— Eh bien! je ne dis pas non, nous verrons plus tard, nous...

— Nous partirons, n'est-il pas vrai? car je vous dois, mon enfant, une dernière confidence : celle-là, c'est la plus cruelle pour moi.

Benedetta regarde avec anxiété le poète.

— De quoi s'agit-il? reprend-elle.

— D'un ordre qui ne concerne que moi; d'un ordre qui m'arrache au plaisir de vous consacrer ma vie. L'impératrice me rappelle à Vienne; avant mon départ, qui pour nous peut-être sera une éternelle séparation, j'aurais voulu, mon enfant, vous savoir heureuse et pouvoir, en quelque chose, contribuer à cette félicité dont vous êtes si digne. A Rome, vous ne l'ignorez pas, je jouis de quelque crédit près du souverain pontife et du sacré collége; eh bien! je m'étais flatté que là, sur les lieux témoins de vos infortunes, on pourrait y chercher un adoucissement, un remède peut-être. J'espérais que vous ne refuseriez pas mon appui, et qu'avant de mourir j'aurais contribué à vous rendre l'existence moins amère; vous ne le voulez pas, méchante.

— Si c'était possible, Métastase, si votre amitié était assez puissante pour opérer un miracle, ah! je vous l'aurais demandé; vous seriez entré de moitié dans mes secrets, vous en auriez allégé le fardeau; mais il est des douleurs que l'âme est condamnée à garder comme un remords, des mystères qu'il ne faut pas dévoiler, parce que souvent l'honneur des familles y est intéressé...

— Vous m'effrayez, mon enfant, je ne vous ai jamais vue si grave et si triste.

— Ce que je vous dis est pourtant la vérité, Métastase. Vous exigez de moi que j'aille à Rome, j'irai; vous désirez que j'y chante, j'y chanterai, et ce ne sera pas la première fois, ajouta-t-elle en se couvrant le front à ce pénible souvenir; mais, avant toute détermination ultérieure, je veux écrire à Palestri : de sa réponse dépend l'heure du départ.

— Encore une question, reprend Métastase; mais parlez-moi avec franchise, sans détours de femme, sans toutes ces formules évasives qui obscurcissent la vérité. Etes-vous mariée, comme vous avez semblé me le donner à entendre tout à l'heure? épouse, avez-vous cédé à un fatal entraînement, racheté, effacé par toute une jeunesse de vertu? ou plutôt n'avez-vous point été abandonnée par un homme indigne de posséder un semblable trésor?

La Diva tressaillit, et se penchant sur la poitrine de Métastase comme une fleur dont la tige est à moitié brisée :

— Un jour viendra, mon bon maître, où je pourrai, dit-elle, vous révéler les mystères les plus cachés de mon âme et de ma position; vous saurez tout alors. Maintenant ne m'interrogez plus, j'ai juré de garder un inviolable secret. Comme ce n'est pas moi seule qu'il intéresse, qu'il vous suffise de savoir que Benedetta n'a aucun reproche à s'adresser.

— Benedetta, dites-vous? Ce nom ne m'est pas inconnu; il y a quelques années à Rome, une femme, dont on vantait la beauté, le portait. Cette femme...

— Cette femme, c'est moi. Et puisque vos instances m'ont décidée à retourner dans la capitale du monde chrétien, ne faut-il pas au moins que je vous apprenne ce que toute la ville vous répétera bientôt?

— Mais, ma Diva, car c'est un nom qu'il vous sera difficile d'abdiquer, à cette époque, j'ai souvent entendu dire dans le monde des salons que le comte Joseph d'Acquaviva s'était épris pour vous d'une de ces passions qui ne connaissent point d'obstacles. Il vous aimait comme je comprends que l'on puisse vous aimer. C'est le père de votre fils, sans doute, et alors il n'était pas marié, et alors il...

La pénétration du poète inspira un sentiment de terreur à Benedetta ; elle craignit d'avoir par ses paroles, par son silence peut-être, soulevé un coin du voile dont sa vie était couverte, et prenant assez d'empire sur elle-même pour couper court à une conversation qui, à chaque mot, devenait plus embarrassante :

— Non, répliqua-t-elle avec une fiévreuse vivacité, non, il n'était pas marié, mais il l'est aujourd'hui. Je n'ai aucun droit à son amour.

— Vous me trompez, Benedetta, et vous cherchez à vous tromper vous-même. Il y a, dans votre fuite de Rome, dans votre premier voyage à Naples, dans cette subite vocation théâtrale qui a fait votre gloire, dans l'égarement de vos entretiens avec moi, dans vos réticences même, quelque chose de plus qu'un amour ordinaire, rompu par un mariage de convenance. Il existe là-dessous un mystère, et dussé-je encourir la disgrâce de Sa Majesté Impériale, ma gracieuse protectrice, je jure ici, Benedetta, de ne plus me séparer de vous avant de l'avoir approfondi, avant de savoir à quoi m'en tenir.

— S'il en est ainsi, Métastase, reprit avec douleur la Diva, nous resterons encore longtemps ensemble, et je crains bien que la grande Marie-Thérèse ne m'accuse d'avoir séduit son poète.

— Riez, méchante, riez : pourtant, sachez-le bien, vous venez à Rome avec moi. Je vous enlève s'il le faut; là, nous verrons si moi, votre père adoptif, je n'aurai pas l'œil assez perçant pour deviner un secret qui fait le tourment de ma Diva.

Le soir même, selon sa promesse, elle écrivait à Palestri.

« Mon maître, lui disait-elle, j'ai cédé à vos instances, à celles de notre Métastase, et à l'honneur d'être la première chanteuse qui paraîtra sur un théâtre de Rome; mais avant d'entreprendre cette course, qui, vous le comprenez, doit me rappeler tant d'amers souvenirs, j'ai besoin de savoir si le prince d'Acquaviva habite la ville. Les années, les distances et les applaudissements de la foule dont, en esprit, je vous renvoie toujours la meilleure part, n'ont point altéré la tendresse que j'ai vouée au père de mon enfant. Dites-moi qu'il est absent, comme je l'espère, car on m'a assuré que depuis longtemps il voyageait au-delà des monts, et je pars. »

Courrier par courrier, Palestri répondait :

« Arrivez, Benedetta, que j'applaudisse à mon plus bel ouvrage, que je mette à vos genoux ma reconnaissance et mon admiration. Don Joseph n'a presque point reparu à Rome depuis votre départ. On le dit triste et malade, sa jeune femme encore plus. Venez, toute la ville vous attend pour saluer de ses acclamations la Diva qu'elle ne connaît pas encore. »

Elle est à Rome avec Métastase. Comme une princesse qui rentre dans son royaume après une glorieuse absence, elle a été reçue en triomphe, accueillie avec ces transports d'amour que les Romains savent si éloquemment exprimer. Traînant

à sa suite, ainsi qu'un flot d'adulateurs qui mendient un sourire ou un geste amical, toutes les célébrités dont la cité s'enorgueillit, elle a parcouru sous le feu de mille regards, cette rue du Corso où naguère sa voix retentissait comme une mélodie sans écho ; puis, sur la scène où les dilettanti n'avaient jamais entendu vibrer les accents d'une femme, elle a conquis tous les suffrages, réalisé toutes les espérances, et, par l'expression de son jeu, par la pureté de son organe, arraché des larmes à tous les cœurs, ravi toutes les âmes. La voilà au milieu de cette ville où tour à tour elle fut si indigente et si aimée, si pauvre et si heureuse ; la voilà, cette enfant, abandonnée à la charité publique par d'obscurs Pifferari dont elle ignore le nom, qui ne lui ont point appris le sien, et qui, en la laissant ainsi qu'un fardeau dont ils ne pouvaient plus surcharger leur misère, lui imposèrent celui de Benedetta comme une dernière prière en sa faveur, comme un appel à la Providence.

Son retour a été une fête pour les amis d'Acquaviva qui l'avaient connue, qui l'avaient aimée en silence. Tous alors ont espéré, tous se sont flattés de remplacer dans son cœur l'ingrat qui l'avait trahie, et Barberini, et Ruffo, et ces jeunes seigneurs qui ambitionnèrent si souvent le sort fortuné de don Joseph, tous sont là, assidus courtisans, obéissant à un caprice, se prêtant à ses moindres désirs, tous fiers de recevoir un ordre de sa bouche ou d'entendre tomber de ses lèvres quelques paroles d'affectueuse bienveillance.

Au contact de tant de souvenirs dont Palestri, dont Métastase étaient les confidents enviés, mais sans conséquence, la Diva ne se laissa point entraîner à un oubli que chacun lui conseillait. De tout ce que Rome offrait à son imagination d'espérances et de réalités, elle n'accepta que la gloire ; mais un jour une grande nouvelle se répandit dans la ville. Cette nouvelle fut pour Benedetta un ordre de départ.

La comtesse douairière, la mère de don Joseph, venait de mourir. D'un instant à l'autre, son fils était attendu au palais d'Acquaviva.

Le lendemain de cette mort, qui ne changeait rien à sa destinée, la Diva s'entretenait dans son salon avec Métastase et Palestri, quand le cardinal Anfossi se fit annoncer comme ayant, dans une heure, des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

Métastase connaissait le prélat, sa sévérité de mœurs, son éloignement de tous les plaisirs du monde. Il ne put donc qu'exprimer à Benedetta le profond étonnement qu'il éprouvait.

— Le cardinal Anfossi chez la Diva ! s'écrie-t-il ; mais c'est une affaire d'état ou un cas de conscience au moins qui peuvent l'y conduire. Anfossi n'est pas homme à compromettre son chapeau rouge dans le boudoir d'une prima donna, et, en vérité, je ne sais ce qu'il peut vous vouloir.

— Ni moi non plus, mon ami, reprit la chanteuse. Je l'attends sans impatience ainsi que sans curiosité.

— Vous avez tort, car cette démarche, j'en suis sûr, n'est pas une de ces visites que la galanterie de nos jeunes monsignori ne vous épargne guère. Palestri, dites-moi, Son Éminence n'est-elle pas liée par une parenté assez proche à la famille d'Acquaviva? en savez-vous quelque chose? c'est de là, je le gagerais, que souffle le vent. Don Joseph va revenir ici. La princesse peut-être a désiré prendre ses précautions, et, avant son retour, s'assurer qu'elle n'aura pas à redouter la présence d'une rivale.

— Mon départ ne lui laissera pas cette inquiétude, reprend la Diva. Dans une heure le cardinal doit être ici ; faites, Métastase, qu'en le reconduisant à son carrosse je puisse monter dans le mien. Ce soir, je ne dormirai pas dans Rome.

— Je ne prends pas sur moi une pareille responsabilité, s'écrie le poète; d'ailleurs qui sait si Anfossi est chargé de l'exécution d'une mesure semblable?

— Mais je n'ai pas besoin, moi, de le savoir pour partir! Don Joseph peut arriver d'un moment à l'autre. Pour le repos de sa femme, pour le mien, je ne dois pas rester. Je ne resterai pas.

Elle donne quelques ordres avec une vivacité impérative qui n'était guère dans ses habitudes, puis, à l'heure convenue, le cardinal Anfossi se présente.

— Madame, lui dit-il, la comtesse d'Acquaviva, que la mort a frappée il y a peu de jours, m'a fait l'honneur de me nommer son exécuteur testamentaire. J'ai pris connaissance de ses dernières dispositions, j'ai parcouru tous ses papiers. Avant de vous entretenir d'un sujet qui peut vous être bien pénible, j'ai hâte de vous demander si, en réalité, et comme la voix publique le proclame, vous êtes cette Benedetta que don Joseph recueillit, cette orpheline dont, il y a quelques années, il avait fait...

— Sa maîtresse, voulez-vous dire, Éminence, interrompt avec un sang-froid plein de dignité la jeune femme. C'est vrai, je l'avoue.

Le cardinal porte sur elle un regard scrutateur, mais qui cependant ne décèle ni colère ni pitié.

— Vous n'avouez que cela, Madame, reprit-il; au nom de la famille d'Acquaviva dont je suis un des membres, je dois vous exprimer une bien vive reconnaissance.

— Monseigneur, s'écria Benedetta, je ne mérite peut-être point que vous m'accabliez de mépris, que vous chargiez de honte ma faiblesse.

— Vous ne me comprenez pas, Madame, il n'y a dans mes paroles, et surtout dans mes intentions, ni dédain ni amertume. C'est un autre sentiment qui m'a dicté la démarche que je fais auprès de vous, et je suis au désespoir de ne pas m'être expliqué plus clairement. Vous n'êtes point la maîtresse du prince d'Acquaviva; vous êtes, vous serez toujours sa légitime épouse.

Sans articuler une parole, sans faire le plus imperceptible geste de surprise, Benedetta lève sur le cardinal Anfossi ses grands yeux noirs qui cherchaient à pénétrer ce visage si calme de piété, si noble de religieuse sévérité, pour savoir ce qui se passait dans son cœur, puis n'y rencontrant qu'affection et confiance :

— Je ne sais, Éminence, dit-elle, qui a pu vous révéler un secret que trois personnes seules au monde connaissaient.

— Je croyais vous avoir dit, Madame, que j'étais l'exécuteur testamentaire de feu la comtesse d'Acquaviva. L'acte solennel qui vous unit à son fils s'est trouvé dans les papiers de la défunte. Je l'ai lu, je l'ai retiré comme un dépôt, le voici. Maintenant, madame, il me reste un grand devoir à remplir.

— Et quel est ce devoir, Monseigneur?

— Quoi qu'il puisse en coûter à l'honneur de la famille d'Acquaviva, ma conscience m'oblige, Madame, à vous dire que, dans le ciel et sur la terre, vous êtes, à tous les titres, la princesse d'Acquaviva, toujours libre de réclamer un nom, un droit que personne ne peut vous refuser, que personne n'a le pouvoir de vous disputer.

— Mais don Joseph est marié, mais, pour assurer la fortune de sa famille que la comtesse regardait comme anéantie par notre fatal hymen, j'ai consenti, volontairement, et malgré le prince, à une séparation.

— Les hommes, réplique avec gravité le cardinal, les hommes ne séparent point ce que Dieu a uni. Un crime a été commis, je dois le réparer. Vous, Madame, vous n'avez donc dans tout ceci que l'honneur du plus généreux dévouement. Celle qui porte le nom de la princesse d'Acquaviva a été victime. Don Joseph seul est coupable, coupable de faiblesse et d'ingratitude envers vous, coupable de mépris envers les lois divines et humaines. Un terrible châtiment lui est réservé, et jugez de ma douleur, ce sera moi, le parent, l'ami de tous les Acquaviva, qui serai forcé de me porter son dénonciateur.

— Vous me faites frémir, Éminence, s'écrie la Diva. Pourquoi le dénonceriez-vous, lorsque moi, son épouse, je ne l'accuse point, lorsque moi, la femme abandonnée, je ne le dénonce pas?

— La loi de Dieu, Madame. La loi des hommes n'a pas toutes les grandeurs d'un cœur de femme comme vous, mais elle est faite pour veiller aux intérêts, aux droits de la société, pour protéger les uns, pour sanctionner les autres. Comme prêtre, comme homme, je dois donc remplir la mission que la Providence m'a confiée.

— Mais cela est impossible, Monseigneur, mais cela ne se fera pas. Vous ne voulez pas sans doute que cette jeune princesse, votre parente, soit précipitée dans un abîme de honte, que la gloire de vos aïeux soit flétrie, et que vous et moi venions accuser devant l'Europe, vous, l'héritier de votre nom, moi, le père de mon enfant? Votre inflexible vertu se résoudrait à ce sacrifice que je résisterais encore, qu'aux pieds même du souverain pontife, je proclamerais, entendez-vous? que je n'ai été que la maîtresse de don Joseph.

D'un mouvement plus rapide que la pensée, elle s'élance vers le cardinal, attendri par tant de magnanimité; puis saisissant entre ses mains l'acte qui constatait cette union :

— Le prêtre qui a signé ce contrat est mort, dit-elle avec une expression déchirante, celui qui l'a commandé n'existe plus pour moi, ne doit pas s'accuser lui-même. Il n'y a donc que cet acte en votre puissance qui peut le perdre. Je l'anéantis, Monseigneur. Le voilà détruit, consumé par les flammes. Maintenant je n'ai plus de titres que dans le ciel pour réclamer le nom d'Acquaviva. Attendons jusque-là, Éminence.

— Vous l'emportez, Madame. Vous triomphez de mon devoir, vous étouffez le cri de ma conscience, et ce que vous venez de faire là est si beau que Dieu vous doit un dédommagement même ici-bas. Aux yeux du monde, vous n'êtes plus la princesse d'Acquaviva, mais vous la serez toujours aux miens, mais vous acquérez un droit imprescriptible à mon estime.

— Pour être heureuse, Éminence, n'est-ce donc point assez?

— Non, mon enfant, car vous êtes mère, et votre fils n'a pas de nom.

Puis, avec une tendre affabilité, le cardinal s'informe de cette existence d'artiste dont les détails sont si nouveaux pour lui. Il descend dans ce labyrinthe de coulisses, dans ces mœurs de théâtre que lui décrit la jeune femme avec un étourdissant brio, il assiste à une représentation, et, confondu dans la foule, il est bien prêt à mêler ses applaudissements aux applaudissements qui accueillent la Diva; il la suit de Naples à Venise, de Parme à Bologne, de Florence à Ferrare, de Vérone à

Milan, toujours l'objet des hommages, toujours fêtée, au San-Carlo comme à la Fenice, à la Scala comme au Cocomero, toujours reçue comme une divinité qui apporte le plaisir, et quand, avec une éloquence toute parfumée de ses vivacités italiennes, elle a introduit le cardinal dans cette vie dont sa scrupuleuse rigidité ne lui permet pas de comprendre les enchantements :

— Eh bien ! Éminence, ajoute-t-elle, que pensez-vous maintenant de la pauvre Diva?

— Ce que Dieu en pense sans doute, Madame. Vous me réconciliez avec les femmes de théâtre, et peut-être...

— Vous les ferais-je estimer? allez-vous dire, Monseigneur. Pour mes camarades et moi, ce serait un bienfait; mais à présent que nous sommes d'accord sur bien des points, Votre Éminence sera-t-elle assez bonne pour me donner satisfaction entière.

— Que me demandez-vous encore? réplique Anfossi, sur les traits duquel se peignait le plus vif intérêt.

— Rien pour moi, rien pour lui, Éminence, mais tout pour la jeune princesse qu'un si scandaleux éclat perdrait dans le monde. Il faut que ce mystère reste enseveli en votre âme comme il est resté enseveli dans mon cœur. Le papier qui pouvait compromettre don Joseph est anéanti. Il n'y a plus de trace d'union. Soyez discret, Monseigneur, ne soulevez pas un voile qui deviendrait pour votre famille, pour votre nom, une honte et un deuil qui ne s'effaceraient jamais.

— Qu'il en soit ainsi, puisque vous l'ordonnez, Madame. Je consens à imposer silence à un impérieux devoir, mais à une condition, c'est qu'il me sera quelquefois permis de venir offrir à la Diva les témoignages de la profonde estime, du haut respect que vous savez si bien commander. M'accordez-vous cette grâce? dès à présent, Madame, me regardez-vous comme un ami?

— Je n'osais solliciter cet honneur, Éminence. Je l'accepte avec autant d'effusion que vous me l'offrez. Soyons amis, monsieur le cardinal; mais, puisque le ciel l'a voulu ainsi, ne soyons jamais parents.

Et tous deux se levèrent, à ces mots, du divan sur lequel ils étaient assis; ils font quelques pas vers la porte. Le cardinal l'entr'ouvre, il va prendre congé de Benedetta; tout à coup il est frappé de la figure bouleversée de Métastase et de Palestri en habits de voyage, et qui, dans le salon d'attente de la chanteuse, paraissaient épier son départ avec anxiété.

— Eh ! mes maîtres, s'écrie le cardinal Anfossi, de quel malheur êtes-vous donc menacés? Pourquoi ce costume? d'où viennent ces malles, ces apprêts de voyage? Est-ce que Métastase abandonne le Capitole pour Schœnbrunn? est-ce que Palestri, notre bon vieux Palestri, déserte sa chapelle Sixtine pour la chapelle impériale?

— Nous suivons notre Diva, Éminence, nous partons avec elle, répondent à la fois le poète et le musicien.

— Partir! et pourquoi?

A l'air étonné du cardinal, à son visage souriant, Métastase n'eut pas de peine à comprendre que l'entrevue n'avait rien d'irritant ou de persécuteur.

— Pourquoi? demande Votre Éminence, reprit-il. Eh ! mon Dieu, parce que la Diva veut quitter Rome, parce que les chevaux l'attendent, et qu'il m'est impossible de me séparer d'elle.

— Vous êtes un bon ami, Métastase, je le sais depuis longtemps, continua la

Diva, je n'avais pas besoin de la nouvelle preuve que vous et Palestri venez de me donner; mais la visite de Son Éminence a calmé mes inquiétudes, mais le cardinal Anfossi...

— Le cardinal Anfossi, Madame, est et sera toujours l'un de vos plus sincères admirateurs. En cas de danger, bien chimérique après notre entrevue, il deviendrait votre appui et votre défenseur. J'en prends ici l'engagement solennel. Métastase, Palestri, vous les confidents de la Diva, soyez témoins de toute l'affection que je lui ai vouée, de l'inaltérable estime que je m'honore de lui accorder. Je vous y autorise, je vous le demande comme une grâce, publiez partout que je ne connais pas de femme plus vertueuse, plus digne des égards de la société.

— Cette déclaration, Monseigneur, n'est donc pas un passe-port? réplique Palestri.

— Un passe-port ! ah ! je comprends. A l'annonce de l'entretien que je faisais demander à Benedetta, vous avez cru que, parent et ami des Acquaviva, je venais enlever la Diva aux applaudissements de Rome. Vous vous êtes trompés, messieurs. Elle est libre ici comme partout, et la chère enfant, ajoute-t-il en lui adressant un geste bienveillant, est une femme si admirable, qu'à force de grandeur et de simplicité elle a conquis mon amitié. Adieu, Madame, adieu, mes maîtres ! c'est moi qui maintenant réponds de la Diva.

Quand les carrosses du cardinal eurent abandonné le péristyle du palais où Benedetta avait choisi un appartement, Métastase et Palestri se regardèrent avec stupéfaction, et, de leur regard étonné, semblaient vouloir interroger la cantatrice, qui, à peine remise de tant de violentes émotions, s'était appuyée sur un des élégants piliers de marbre du vestibule. Ils s'approchent enfin de cette jeune femme dont les larmes coulaient comme une consolation ou une espérance, puis leurs voix amies murmurent à ses oreilles quelques questions.

—Palestri, Métastase, dit-elle, je vous en prie. J'ai besoin d'être seule un moment, de me recueillir en moi-même. Laissez-moi pleurer en liberté.

Les deux artistes se retirèrent, et lorsqu'ils furent dans le Corso :

— Je vous l'ai toujours dit, Métastase, répond Palestri aux interrogations du poète, il y a dans toute cette histoire, dont le commencement s'est passé sous mes yeux, quelque chose d'étrange, un mystère qui n'en doit plus être un pour moi. Benedetta n'est plus libre, don Joseph est son mari.

— Mais la princesse d'Acquaviva existe, mais elle jouit du titre d'épouse de don Joseph, mais...

— Tous vos mais ne me feront pas changer d'opinion, voyez-vous, et la visite du vieil Anfossi, et sa passion subite pour cette chère enfant que la comtesse douairière d'Acquaviva, la mère du prince, tenait, elle aussi, en si grande estime, tout sert à corroborer des soupçons que j'ai conçus le jour même où Benedetta vint se mettre sous ma sauvegarde. Alors elle abandonnait don Joseph ; mais le lendemain don Joseph accourut chez moi. Il était pâle, dans le délire de la fièvre et de l'amour ; puis là, des paroles, que je ne voulus pas interpréter alors, s'échappèrent de sa bouche. Plus d'une fois, depuis son hymen, il m'a entretenu de ces cruels événements, et si son secret n'est pas positivement tombé de ses lèvres, j'en ai su assez pour deviner le reste.

— De tout cela, que concluez-vous, Palestri ?

— Rien, mon ami, parce que dans tout ceci il faut laisser agir la haute raison de Benedetta.

— Mais, à votre dire à vous, elle serait donc princesse?

— Princesse, sans doute; cependant vous voyez qu'elle ne tient guère à ce titre, et elle fait bien : n'en a-t-elle pas d'autres plus précieux que son immense talent lui a conquis? N'est-elle pas la Diva de l'Italie, et, ce qui est encore plus difficile, la Diva des artistes, leur reine et leur modèle?

— Vous avez raison, maestro, ajoute le poète impérial, qu'elle soit princesse d'Acquaviva ou qu'elle n'ait été que la maîtresse de don Joseph, que nous importe? Ce qui nous intéresse, nous, c'est de lui rendre la vie aussi douce que possible; c'est de la protéger de tout notre amour, de tous nos soins, comme un enfant qui fait notre gloire; c'est d'éviter à son cœur le plus léger chagrin, et de l'aimer toujours comme l'Italie l'aime aujourd'hui, de l'honorer comme le cardinal Anfossi dit qu'elle est digne d'être honorée.

— A la bonne heure, Métastase, et si elle a été, si elle est encore princesse, eh bien! à force d'amitié et de tendresse paternelle, persuadons-lui qu'elle a sagement fait d'abdiquer.

Ils parlaient encore d'elle, de son avenir, de son talent, lorsqu'au détour della via di Condotti, don Joseph d'Acquaviva se trouve face à face avec eux. A la vue de Palestri, qui recule de surprise, le prince s'élance vers lui.

— Maestro Palestri, dit-il d'un accent bref et impératif, je descends à l'instant même de voiture. La première nouvelle que j'apprends par mon oncle, le cardinal Anfossi, c'est que Benedetta est à Rome.

— Son Éminence ne vous a point trompé, monsieur le prince.

— J'ai besoin de la voir; il faut que je la voie, entendez-vous? continue don Joseph; mon honneur, son repos, sont attachés à cet entretien que je sollicite de sa générosité. Vous chargez-vous de l'obtenir?

— Je lui ferai part des vœux de Votre Excellence, et si Benedetta...

— Benedetta consentira quand vous lui aurez expliqué que cette entrevue, demandée par moi, est autorisée par le cardinal. Je compte sur vous, mon ami, car je sais tout l'attachement que vous témoignez à cette noble créature.

Et comme un trait il s'éloigne, laissant Métastase et Palestri dans une étrange perplexité. Tous deux retournent en hâte auprès de la Diva; ils lui racontent ce qui vient de se passer, ce que don Joseph exige d'elle. A ce récit, le front de Benedetta se couvre d'une pâleur subite; elle tremble comme si, en présence de ses juges, elle allait entendre prononcer son arrêt de mort; puis, se relevant courageusement de cette première et terrible impression :

— Annoncez, dit-elle, au prince d'Acquaviva que je suis prête à le recevoir une fois, une seule fois, remarquez bien, Palestri.

Le musicien fait un geste d'intelligence; puis, deux heures après, don Joseph était introduit par lui dans l'appartement de Benedetta.

Le brillant cavalier, tout orgueilleux d'avoir fait ses premières armes de galanterie dans les cours les plus renommées de l'Europe, le gentilhomme aux formes tranchantes, à l'esprit moqueur, et qui jetait comme par pitié un dédaigneux regard sur cette société qu'il espérait soumettre à ses capricieuses velléités de philosophe ou à ses amoureuses faiblesses de grand seigneur, a disparu sous l'impression glaciale d'un mariage de convenance; il n'a plus cette assurance dans le succès, cette foi en lui-même qui entraînèrent sa jeunesse dans tant d'excès; on voit que le malheur a passé sur son front, et que déjà il a commencé à blanchir

les boucles noires de ses cheveux. Sa figure a quelque chose de posé, de triste, et, dans son attitude toujours élégante, mais devenue plus sérieuse, on lit toute une histoire d'infortune, tout un passé de remords. Il avance, tremblant et inquiet, ne portant ses yeux que sur elle, ne voyant qu'elle, semblant retarder chacun de ses pas, afin de mieux recueillir ses pensées, ou de l'admirer dans toute l'extase de son ancien amour ; puis, quand il est parvenu presque à côté d'elle.

— Benedetta, lui dit-il, que votre fuite m'a fait de mal, et, après une si longue séparation, après tant de souffrances, que je suis heureux de vous revoir.

La Diva n'était ni plus rassurée ni moins émue que don Joseph ; cependant, habituée qu'elle est à lutter avec ses passions et à les dominer de tout l'empire de sa volonté, elle sait garder assez de sang-froid pour répondre :

— Le repos et l'honneur de votre famille exigeaient, prince, un sacrifice de ma part : je l'ai fait, mais je suis assez franche pour vous exprimer le triste bonheur que j'ai goûté en voyant que votre amour de ce temps-là ne s'accordait point avec l'ambition de votre mère. J'ai connu plus tard vos regrets ; ils ont été doux à ma tendresse. Aujourd'hui je ne dois plus même en entendre l'expression. Étrangers l'un à l'autre, nous avons, chacun de notre côté, des devoirs à remplir.

— Et c'est avec ces glaciales paroles que vous m'accueillez, Benedetta ; c'est en me parlant avec cette désespérante froideur que vous me rappelez de terribles circonstances ! Ah ! votre cœur n'est pas de moitié dans un pareil langage ; vous vous trompez, Madame.

— Non, prince, désabusez-vous ; je vous ai aimé par-dessus toutes choses, comme l'on n'aime peut-être que dans le ciel ; mais cet amour, dont j'aurais pu jadis invoquer la pureté, s'est peu à peu effacé sous la main du temps ; il serait un crime à présent. Entre nous, qu'il n'en soit donc jamais question. Que désirez-vous de moi, don Joseph ?

— Le sais-je, Benedetta ? Je vous chéris comme dans les premiers beaux jours de notre union ; je vous adore comme peut-être je ne vous ai jamais adorée. Je viens à vous, malheureux de mon passé, de mon présent, plus malheureux encore de mon avenir, et sur vos lèvres, où une dignité contrainte a remplacé la tendresse, je ne trouve pas même une parole de pitié et de consolation.

— Je ne pensais pas que le riche, que le puissant prince d'Acquaviva pût jamais avoir besoin de la pitié d'une pauvre chanteuse, mais puisque vous vous croyez à plaindre, eh bien, don Joseph, je suis toute disposée à compatir à vos souffrances.

— Ah ! que ce mot, Benedetta, que ces accents du cœur me font de bien. Vous m'aimez donc encore ?

— Vous ne m'avez pas comprise, Monseigneur ; je ne vous aime pas, je ne puis plus vous aimer, s'écrie-t-elle avec une vivacité qui trahissait ses frayeurs.

— Oui, reprend don Joseph, je sais que j'ai été faible un instant, que j'ai cédé à une aveugle ambition et sacrifié le cœur le plus parfait, le plus généreux, à une fortune dont je méprise les bienfaits. Chère Benedetta, j'ai tant souffert que j'ai droit au pardon.

— Mais je vous pardonne, mais je vous tiens compte, et des obsessions de votre mère, et de la douleur que vous avez ressentie.

— Alors, pourquoi donc, ma Benedetta, ce ton si grave, ces manières si réservées, et ce dédain qui tombe sur mon âme comme un remords ?

— Il y a dans la vie des événements que l'on ne peut ni prévoir ni empêcher.

Notre séparation a été de ce nombre ; elle a amené pour vous un hymen nécessaire ; à moi elle m'a rendu la liberté.

— Voudriez-vous en user, et ne savez-vous pas qu'un lien indestructible nous attache l'un à l'autre, qu'il y a crime à le briser ?

— Je partagerais la faute avec vous, prince, et, dans ce cas-là, ce ne serait peut-être pas à Votre Excellence à en faire ressortir toute l'énormité.

— Vous avez donc fait un choix? Votre cœur s'est donc livré à un autre amour? Vous n'êtes donc plus....

— Je suis toujours Benedetta ; vous, don Joseph, vous avez changé votre titre de comte contre celui de prince.

Devant ce calme, si éloquent de dignité, Acquaviva bondit comme si les dernières paroles de la Diva venaient de jeter un jour affreux dans son imagination ; puis, raidissant ses bras sur sa poitrine pour en maîtriser les mouvements :

— Ainsi, reprit-il dans une agitation passionnée, vous avouez qu'un autre peut aspirer à votre main, que vous êtes prête à couronner son amour ?

— J'avoue ce qui convient à nos positions respectives. Don Joseph comprendra sans peine qu'il ne m'est plus possible de le suivre dans un pareil entretien.

— Eh bien ! soit, Madame, je n'ai aucun droit sur vous, mais j'en ai sur mon fils. Comme pour me punir dans ma postérité, la Providence a rendu stérile cette alliance que, sans votre abandon, je n'aurais jamais contractée. Votre enfant est le mien. Aux yeux du ciel et de la loi, il est le légitime héritier des Acquaviva. Je le réclame au nom de ma famille ; je l'adopte, je le reconnais.

— Vous voulez me séparer de mon fils, s'écrie la Diva, il n'en sera pas ainsi, monsieur le prince. J'ai pu me sacrifier à d'ambitieux désirs ; je ne le sacrifierai pas, lui, à de coupables intérêts.

— Vous avez raison, mon amie, reprend le prince, qu'avait vivement ému ce transport maternel, je vous approuve, et vous demande de pardonner à mon emportement ; mais vous n'avez jamais eu, n'est-il pas vrai? l'intention de vous unir à un autre? Mais, dans les enchantements de cette vie qui, pour vous, n'a été qu'une suite non interrompue de plaisirs, dites-moi que vous n'avez jamais songé à disposer de votre main. De cette grâce que j'implore à genoux, Benedetta, dépend le bonheur de ma vie entière ; j'attends cet aveu comme un accusé attend son arrêt.

La Diva était immobile ; cependant, au fond de son cœur, une lutte terrible venait de s'engager, car cet entretien avait réveillé tous ses souvenirs, fait reprendre à son ancienne tendresse l'ascendant qu'elle avait cherché à étouffer. Elle aimait encore don Joseph, elle l'aimait peut-être avec plus d'abandon qu'autrefois, mais elle entrevoyait l'immensité de l'abîme qui les séparait. Pour ne laisser aucun espoir à un amour alors coupable à ses yeux.

— Prince, dit-elle, il ne peut jamais y avoir rien de commun entre nous. Vous seriez criminel en m'aimant ; moi, plus criminelle encore en vous écoutant. Il faut donc que j'aie du courage pour tous deux. Afin de trancher nos positions, je ne dois pas vous céler que bientôt je mettrai mon honneur sous la sauvegarde d'un époux.

Atteré par cette déclaration faite avec une conscience de vertu qui paraissait avoir quelque chose de solennel et d'irrévocablement arrêté, le prince se lève en faisant un violent effort pour donner à sa douleur une apparence de résignation que son attitude démentait ; puis, s'approchant de la Diva dont le regard est fixe, dont les traits n'accusent aucune émotion :

— Ce que vous venez de dire, Benedetta, est la condamnation de toutes mes espérances et la mort de mon avenir. Vous ne savez pas les conséquences de l'arrêt que vous prononcez avec tant d'impassibilité. Adieu.

A peine est-il sorti que la Diva, dont l'amour et la vertu ne sont plus en représentation, ne se trouvent plus aux prises dans de difficiles combats, laisse ses pleurs couler en liberté. Elle a brisé volontairement le dernier anneau de cette chaîne qui l'unissait à don Joseph; elle a détruit ses rêves à elle, les espérances dont il se berçait encore. D'un mot, elle a établi entre eux une séparation éternelle; et ce mot, qu'elle s'applaudit d'avoir prononcé, torture son âme, parce qu'elle sent maintenant qu'il n'y a plus d'option possible pour elle, parce qu'il faut qu'elle donne sa foi à un autre. Elle était encore sous le poids de ces remords et de cette lutte, lorsque Métastase, avec son air discret, avec ses gracieuses manières, vint s'asseoir à ses côtés. Il la contempla longtemps pleurant en silence, se livrant à toute l'amertume de ses réflexions; puis, tout à coup, comme s'il fût entré dans sa pensée :

— Vous avez vu le prince, mon enfant, lui dit-il de sa plus tendre voix; sa présence vous a rappelé de cruels instants, a peut-être réveillé dans vos souvenirs des sentiments que vous n'y croyiez pas si profondément enracinés.

— C'est vrai, Métastase, j'ai eu tort de céder à ses prières, de consentir à le revoir. Je suis tout émue de sa tristesse, bien vivement touchée, je vous le jure, de ses reproches. Mais cet entretien dont peut-être j'avais besoin pour déchirer le bandeau que je jetais volontairement sur mes yeux, cet entretien ne sera pas sans influence sur ma destinée. Je veux en finir avec ces combats qui me tueraient. Métastase, il faut que vous me donniez un époux de votre choix.

— A la bonne heure! s'écrie le poète tressaillant de joie et s'élançant au cou de la cantatrice, vous voilà donc enfin raisonnable, ma Diva! C'est du bonheur pour mes vieux ans que cette parole-là, mon enfant. Je soupirais après elle ainsi que les juifs du Ghetto soupirent après leur Messie. Elle est venue : il n'y a plus que le mari à trouver : au milieu de tous les rivaux qui se mettent sur les rangs, ce ne sera pas difficile.

— Vous croyez? ajoute la Diva, entraînée par un instinct de femme que rien ne peut comprimer.

— Si je le crois? reprend *il poeta cesareo*. Et qui ne s'estimerait glorieux de donner son nom à la plus belle, à la meilleure, à la plus ravissante des prime donne? Ah! laissez-moi chercher cet homme pour qui se préparent tant de félicités. Voulez-vous un prince? Il y en a qui briguent cet honneur. Barberini plus d'une fois m'a parlé de la passion qui l'entraînait vers vous. Doria même, l'orgueilleux Doria m'a dit...

— Pas de prince, s'il est possible, mon ami. Ils ont trop d'ambition au cœur et d'amour dans la tête.

— Vous avez raison, Benedetta, ils sont indignes d'un pareil trésor. Des princes, fi donc! ils vous façonneraient à la gêne de leur étiquette; ils soumettraient vos gracieuses façons à la pesanteur de leurs cérémonieuses révérences; vous seriez une grande dame peut-être avec un palais, des villa, un luxe de valets et de courtisans à vous assiéger sans cesse, à vous tenir captive dans les inutiles prérogatives de votre titre; vous seriez ce que sont tant d'autres, des princesses qui passent sur la terre sans y laisser une trace, et votre nom si beau, si honoré, ce nom de la Diva qui retentit aux quatre coins de l'Italie, qui bientôt va conquérir les suffrages de la

cour de Vienne, ce nom se perdrait sous la rouille d'un blason de vieille souche. Rossignol prisonnier, vous ne pourriez plus faire résonner votre voix que sous les froids lambris d'un salon de famille; pour vous il n'y aurait plus de ces ovations populaires qui sont la première, la plus haute des noblesses, plus de parterre bondissant d'extase, haletant de poétique fureur quand leur Diva apparaît, quand leur Diva chante. Vous êtes née, vous, pour les arts, pour la gloire, pour les applaudissements, non pour vivre dans une splendide obscurité, au milieu des palais, et pour mourir, vieille princesse connue seulement de son entourage, sous le dais armorié de votre noble époux. Il vous faut une vie plus brillante, une existence plus active, un enthousiasme universel répondant à l'enthousiasme de votre cœur. Il vous faut tout ce que vous avez enfin. Laissons donc les princes s'unir entre eux, et, parmi les artistes, cherchons celui qui peut offrir à tant de charmes une nouvelle auréole de gloire et quelque peu de ce bonheur dont vous lui apporterez en dot une si large part.

Dans l'ivresse du plaisir que lui causait la résolution inespérée de sa Diva, le poète cherchait encore, s'arrêtant à tous les noms d'artistes célèbres, les discutant les uns après les autres, les soumettant au creuset de son examen, les rejetant, les ballottant tour à tour; il était encore bien loin d'avoir fixé son choix, toujours plus indécis, lorsque le cardinal Anfossi paraît sur le seuil de l'appartement.

Il y a de l'aménité sur son visage, de la douceur dans ses traits habituellement si sévères, quelque chose de paternel dans son maintien et ressemblant presque à une prière. Il s'avance vers Benedetta, restée indifférente à toutes les tribulations matrimoniales que Métastase se donne pour elle; puis, après avoir salué la Diva avec une courtoise affabilité:

— Plus d'une fois, Madame, lui dit-il, vous m'avez témoigné le désir de visiter les grands travaux que le saint-père a entrepris au Vatican. Votre désir, vous ne l'ignorez pas, est un ordre pour moi. J'ai obtenu ce qu'il est bien difficile d'obtenir aujourd'hui. L'entrée du musée encore inachevé vous est accordée, et si vous ne redoutez pas trop, Madame, la compagnie d'un vieillard, je me ferai un véritable plaisir de vous servir de cicerone.

— Mais, Éminence, reprit la Diva stupéfaite d'une invitation à laquelle elle est si loin de s'attendre, tant d'honneurs n'appartiennent guère à une femme de théâtre, et, en vérité, j'en suis si confuse, que je ne sais comment vous exprimer toute ma gratitude.

— Le moyen le plus simple, mon enfant, est de me suivre. Métastase, sans doute, ne refusera pas une partie qui rentre dans ses attributions.

Le poète s'incline pour remercier d'une faveur dont il sent tout le prix, et Benedetta, en posant sa main dans la main du cardinal, qui la conduit à sa voiture de cérémonie:

— Éminence, dit-elle, selon vos ordres, j'ai vu le prince d'Acquaviva.

— C'est bien, très-bien, mon enfant; ne parlons pas de cela. J'approuve tout ce que vous avez décidé; mais aujourd'hui je veux être artiste avec vous, avec notre poète. Imitez mon exemple, et chassons loin de notre pensée tout importun souvenir. Qu'en dites-vous, Métastase?

— Votre Éminence a déjà pour moi plus d'un titre à la triple tiare, et il y a longtemps, Monseigneur, que je vous regarde comme infaillible.

Ils arrivèrent bientôt sous la colonnade de Saint-Pierre, où jadis Benedetta, pauvre et nue, venait chercher quelques heures de sommeil; puis tous trois pénétrèrent dans les cours intérieures du palais apostolique.

Le Vatican a l'aspect d'une forteresse du moyen âge. Ses murs sont hauts et sombres; ses croisées longues et étroites. Placé à côté de la basilique des saints apôtres, qui l'écrase par sa riante magnificence, il ne ressemble pas mal à l'un de ces vieux châteaux de notre antique monarchie française, dont les révolutions et la bande noire ont dispersé toutes les pierres; mais quand vous avez gravi l'escalier que le pape descend aux jours de solennités; quand, homme plein de foi ou brûlant d'amour pour les arts, vous vous rencontrez au milieu de ces riches vestibules; quand, de là, votre œil perce à travers ces immenses musées entassés les uns sur les autres; quand, tout autour de vous, le marbre semble respirer et la toile s'animer; oh! alors le Vatican s'empreint de toutes les poésies, de tous les souvenirs des différents âges, et, muet d'étonnement, saisi d'admiration, le voyageur courbe la tête devant cette puissance conservatrice, en face de cet instinct protecteur qui cache, sous le bois du Calvaire, les monuments que la Grèce païenne et la Rome des consuls léguèrent à la postérité.

Dans ces galeries aux cent portes et aux mille merveilles, l'histoire et la mythologie se retrouvent. Le Jupiter Olympien, l'Apollon, le Gladiateur mourant sont là, sublimes témoins attestant à tous, démontrant à tous l'amour éclairé que les pontifes portent aux beaux-arts. Le tombeau de Scipion, dont les cendres ont été jetées au vent par les soldats d'Attila, gît sur son socle près des urnes funéraires de Sésostris et des Pharaons d'Égypte. La mort, comme l'immortalité, a dans ces murs une vie toute d'inspiration.

Les torses mutilés des dieux, enfantés par le génie d'Homère, rajeunis par l'imagination d'Ovide, à côté des élégantes statues que les croisés ont rapportées d'Orient; cette savante confusion de toutes les époques, qui brave les distances et se rit des siècles; ces mosaïques, chefs-d'œuvre de l'art ainsi que de la patience humaine; les momies des Pyramides, dormant de leur sommeil de quatre mille ans près des richesses de la Chine; les vases les plus précieux, de toutes les dimensions, de toutes les formes, de tous les siècles, tout cela trouve une place, tout cela jouit d'un autel dans les musées ouverts par l'église à tant de rares ouvrages, que, sans elle, aucun roi de la terre n'aurait eu le pouvoir de rassembler : et, parmi tant de splendeurs, vénérables débris que la guerre a voulu disperser, n'arrêtez pourtant pas trop vos regards.

Raphaël a passé par là avec son pinceau. Voici suspendues à ces murs les sublimes tapisseries que Léon X commandait au génie! voilà ses fresques, son Constantin, le labarum, sa grande épopée militaire, que l'œil embrasse, que la main touche, et devant laquelle s'humilie, comme à l'aspect du maître, l'imagination des poètes et des peintres. Tournez les yeux, car ici vous êtes assiégés par des chefs-d'œuvre. Voici la prison de Saint-Pierre et cette demi-teinte de lumière, l'éternel désespoir de l'artiste.

Au milieu de ce magnifique bazar, consacré par la demeure des pontifes, il n'y a pas, comme en France, comme chez tous les autres peuples, un monstrueux assemblage de beau et de médiocre, cette espèce de pêle-mêle ignorant, qui vise plutôt au nombre qu'au mérite. La main qui éleva ces *stanze*, où tout respire la grandeur, n'a voulu là que de ces perfections d'art dont une seule peut-être servirait ailleurs à composer un musée.

Michel-Ange et Jules II, Raphaël et Léon X en jetèrent les fondements. Benoît XIV et Pie VI continuèrent l'œuvre, qu'avec la sainte tiare les papes léguaient à leurs

successeurs comme un travail digne d'eux, et Canova, avec ce sentiment exquis de l'art qui l'a si éminemment distingué, Canova acheva tout; triple succession de génie qui a traversé bien des siècles, et s'est résumée dans ce monument, mis par les papes sous la sauvegarde de la chrétienté.

Pour voir le Vatican dans tous ses détails, pour étudier une à une les merveilles qu'il renferme, la vie d'un homme ne suffirait pas; car dans le Vatican se trouve l'abrégé de toutes les histoires, le corollaire de toutes les études, depuis Phidias jusqu'au Dominiquin, depuis la Vénus jusqu'à la Transfiguration.

Sur ces parvis incrustés de lapis-lazuli, vous, hôtes inconnus aux dieux de l'Olympe, étrangers à tous les grands hommes dont les statues ou les sépulcres garnissent ce palais de marbre, vous passez. La poussière de vos pieds laisse seule dans ces lieux un souvenir de vous, et, saisis de respect, vous emportez de là un avenir de jouissance et de bonheur. N'y a-t-il pas en effet ici, pour toutes les âmes, des sources intarissables d'émotions et d'enthousiasme.

Les Lutteurs de Canova, sublime étude que le sculpteur a dérobée au ciseau des Grecs, déploient leurs muscles, grossissent leurs veines en face de cet Apollon si tranquille dans sa victorieuse majesté, et que Napoléon estimait l'une de ses plus glorieuses conquêtes. Ici le Laocoon d'Agésias, avec ses bras, ses visages humains, ses douleurs d'homme et ses serpents de marbre, fait pâlir la poésie de Virgile, et mieux que dans l'*Énéide* éternise le désespoir d'un père.

Non loin de là s'ouvre le Musée de peinture, où Raphaël a ses Vierges aux contours si suaves, sa Transfiguration qui, encore inachevée, suivit son cercueil, le musée où saint Jérôme mourant, exténué par la pénitence, fait sa dernière communion. Ici peu de tableaux viennent partager votre admiration. C'est un sanctuaire consacré au génie; mais qu'il y a d'éloquence dans ce peu de toiles dotées par le pinceau d'une immortalité survivant même à l'histoire!

Et quand, fatigués d'errer sur tant de puissantes créations, vos yeux ne peuvent plus dévorer ce spectacle, ne croyez pas que votre tâche soit achevée! Vous avez vu ce que l'univers a produit de plus beau. Il vous reste à parcourir les innombrables rayons où sont étiquetés les livres, les manuscrits et les médailles, arsenal gigantesque où, dans l'ordre le plus admirable, sont renfermées toutes les connaissances humaines.

Le Vatican ne parle pas seulement aux yeux, il a fait leur part ainsi que celle de l'imagination; mais la science et l'esprit ont aussi la leur, et sa bibliothèque, dans les trésors de laquelle viennent puiser les savants du globe, est digne de l'entourage qui lui a été donné. Aucune imperfection n'existe dans la demeure que les papes ont consacrée à l'art et aux études. On voit qu'ils les ont jugés comme d'heureux auxiliaires, dont la religion devait s'environner. L'art et la science ont été traités par elle ainsi que des enfants qui faisaient sa gloire. Tous deux n'oublieront pas que c'est la religion seule qui les a protégés, lorsque l'ignorance des hommes, la guerre ou les discordes intestines les refoulaient dans l'obscurité.

C'était la réflexion que venait de faire le cardinal Anfossi à Métastase, dont la verve ne tarissait point sur tant de merveilles, et à Benedetta, qui comprenait si bien les grandes choses, et dont le cœur était un foyer ardent où toutes les inspirations du génie trouvaient une place digne de lui. Appuyée au bras du cardinal comme une fille bien-aimée, elle écoutait ses doctes leçons. Tous trois avaient parcouru, visité, admiré les travaux achevés, étudié, avec cet amour d'Italien passionné

pour le beau, les nouvelles constructions ajoutées à tant d'autres; seuls au milieu de ces solitudes peuplées par les chefs-d'œuvre de tous les âges, ils avaient épuisé leurs forces sans pouvoir épuiser leur admiration, quand le cardinal, qui a aperçu le souverain pontife dans un des jardins intérieurs du palais, ouvre tout à coup une porte, puis entraîne la Diva et Métastase dans les bosquets parfumés du Vatican.

— Mais, Éminence, dit Benedetta qui reculait saisie d'une sainte frayeur, le pape se promène dans ce lieu. Il arrive vers nous; que dira-t-il en voyant une chanteuse au bras d'un de ses plus pieux cardinaux?

Et le souverain pontife passa. Il aperçoit Anfossi qui le salue humblement, Métastate et Benedetta qui déjà fléchissent le genou pour implorer une bénédiction; il se retourne vers la cour de cardinaux et de prélats dont il est entouré :

— Messieurs, s'écrie-t-il à haute voix, je vous annonce un miracle. Le cardinal Anfossi remplace la sévérité de son âge mûr par une galanterie en cheveux blancs, *et homo factus est.*

Un éclair de joie illumine le front austère de la vieille Éminence. Elle s'avance d'un pas grave vers le cortége pontifical, et plaçant la Diva presque en face du pape :

— Votre Sainteté est dans l'erreur, reprit-il. Je ne me fais pas homme, très-saint Père, c'est oncle sans doute que vous avez voulu dire. J'ai l'honneur de vous présenter ma nièce, la princesse d'Acquaviva, l'épouse légitime de don Joseph.

Métastase pousse un cri de surprise. Ce cri, comme un écho, est répété par toutes les personnes de la suite du pape qui connaissent la cantatrice.

— Oui, Messieurs, continue Anfossi, ma nièce bien-aimée, qui, par ses vertus et ses attraits, est digne du haut rang où l'amour de don Joseph l'a élevée. Si Sa Sainteté le permet, j'aurai l'honneur, en présence de madame et de son ami Métastase, de donner à notre seigneur le pape toutes les explications désirables.

Sur un geste du souverain, la foule des courtisans se retire de quelques pas. Alors le cardinal raconte, en peu de mots, l'histoire et les dévouements de Benedetta; puis, après ce récit dont le pontife et Métastase étaient profondément émus, et que la Diva avait écouté en cachant son visage sous ses mains frémissantes de bonheur, il ajoute :

— Tant de sacrifices, très-saint père, devaient avoir un terme. Après avoir langui longtemps dans les souffrances d'une maladie sans espoir, et environnée de tous les soins, de toute l'amitié de mon neveu, dona Maria, princesse d'Acquaviva aux yeux du monde, est morte à Montpellier, deux jours avant la comtesse douairière. En arrivant ici, don Joseph m'a fait part de cette triste nouvelle; il m'a supplié d'implorer son pardon de Votre Béatitude d'abord, de la Diva ensuite, à laquelle je lui avais expressément défendu de révéler ce trépas, dans la crainte de voir prendre à cette chère enfant une détermination qui n'aurait été ni selon mon cœur ni selon celui de mon neveu.

— Éminence, en considération de vos hautes qualités, notre pardon est accordé, continue le pape. Il reste à solliciter celui de cette noble dame; et si nos paroles pouvaient avoir quelque influence sur sa décision, nous viendrions, nous aussi, la prier de rendre une femme à son mari, un père à son enfant.

Benedetta est aux pieds du pontife, qu'elle arrose de larmes. Le vénérable vieillard se penche pour l'encourager; une parole, que ses oreilles seules peuvent recueillir, tombe de la bouche de la Diva; puis, avec un ineffable sourire de bonté :

— Allons, princesse d'Acquaviva, dit-il, relevez-vous. Nous chargeons le car-

J'ai l'honneur de vous présenter ma nièce.

dinal Anfossi, votre oncle, et le cher Métastase, notre ami commun, de vous rendre au prince votre époux. Demain je veux que lui-même vienne, avec vous et le jeune héritier de son nom, me remercier d'avoir été le premier à entendre tomber de votre bouche le pardon qui assure sa félicité.

A l'issue de la présentation officielle qui eut lieu, selon les désirs du pape, avec toute la pompe obligée, les deux époux, accompagnés du cardinal Anfossi, de Métastase, de Palestri, et d'une suite brillante de gentilshommes et de monsignori, se rendirent *in fiocchi* près de la porte Pia, où la nouvelle princesse d'Acquaviva, fière d'obéir à un vœu de son mari dont elle comprenait, dont elle approuvait la délicate susceptibilité, posa la première pierre d'un monument destiné par elle à servir d'asile aux jeunes orphelines.

La fortune que le théâtre avait donnée à la chanteuse fut entièrement consacrée à cette bonne œuvre, qui, encore aujourd'hui, porte le nom de la Casa-Diva; quand, par acte public, elle se fut dépouillée de toutes les richesses que son talent avait si légitimement conquises :

— Il n'y a plus à en revenir, ma bien-aimée nièce, dit le cardinal. Vous avez gravé dans la reconnaissance du pauvre et sur le marbre que la famille d'Acquaviva a dû deux fois son honneur et devra son nouvel éclat à la petite Benedetta.

La princesse sourit, et se retournant avec un gracieux abandon vers Métastase et Palestri, qui, l'âme pleine de mélancoliques regrets, avaient suivi tous ces événements :

— Eh bien! mes maîtres, leur dit-elle, êtes-vous contents de votre élève?

Métastase hocha tristement la tête en signe d'assentiment; puis se penchant à l'oreille de Palestri :

— Le théâtre est veuf de sa Diva. J'abandonne l'Italie et vais auprès de Marie-Thérèse essayer de me consoler de cette perte irréparable. Rome a une princesse de plus, les arts une reine de moins. Il n'y a pas compensation, mon ami.

DUNSTAN DE KERLAC.

BLEU ET BLANCHE.

C'était en 1806; sur la route de Bretagne, une chaise de poste qui roulait dans un tourbillon de poussière s'arrêta tout à coup, et deux hommes en descendirent en disant au postillon : — Laisse-nous là, car tu ne pourrais parvenir au château de Harlay ; l'entrée est impraticable pour les voitures, nous irons à pied ; enseigne-nous seulement le chemin qu'il faut prendre.

— Oui, mon colonel, répondit le postillon. C'est bien facile : vous voyez ce petit village tout plein de masures et de cabanes, que l'on prendrait pour des tas de pierres ; il faut le traverser, puis, après, encore un autre petit bourg, et vous y êtes. D'ailleurs, vous demanderez aux paysans ; ici, ça leur fait un grand plaisir d'enseigner le chemin aux voyageurs, surtout à des seigneurs beaux et nobles comme vous.

— Ah! c'est-à-dire que tu veux un noble pour-boire, dit l'un d'eux ; tiens, en voilà un digne de nous; laisse-nous, et va-t'en.

Le postillon les laissa en les appelant mes princes, et il partit.

Ils n'étaient princes ni l'un ni l'autre, nos voyageurs ; mais l'un, grand et beau jeune homme, était colonel, et portait divinement son habit brodé d'or ; celui-là

s'appelait Ludovic; et son compagnon, nommé Dorlay, était un jeune officier; tous deux étaient chargés d'un commandement important par l'empereur.

— Tu ne sais pas, dit Ludovic à Dorlay, tu ne sais pas pourquoi j'ai renvoyé cette chaise de poste?

— Pour ce que tu as dit au postillon, je pense?

— Non, non; il aurait pu nous conduire au château par un autre chemin; mais je voulais passer dans ces villages, je brûlais de sentir sous mes pieds cette terre, où j'ai laissé tant de souvenirs!

— Des souvenirs! sont-ce les blessures que tu as reçues dans cette terrible guerre de la Vendée?

— Oh! oui, cette guerre! cette guerre où j'ai perdu tant d'amis, tant de braves! cette guerre où j'ai vu tomber à mes côtés mes frères et mon vieux père! cette guerre où je serais mort aussi sans le secours d'une enfant, d'une jeune fille!

— Ah! tu ne m'as jamais parlé de cela. Une jeune fille! dis, dis: cela m'intéresse.

— Oui, une toute jeune enfant, belle et pure, mais qui malheureusement était Vendéenne!

— Qu'importe? reprit Dorlay; je ne suis pas national quand il s'agit d'une jolie fille; les femmes sont bonnes à aimer sous tous les rois possibles et dans tous les pays. Mais comment se fait-il alors qu'elle t'ait sauvé la vie, à toi, soldat républicain?

— Je ne sais pourquoi, mais elle le fit. Écoute. Comme tu le sais, c'était une guerre d'extermination; tous étaient prodigieux d'audace et de courage, on se battait pour la mort, et, de chaque côté, il ne se faisait pas de prisonniers. Je fus blessé, et je tombai à la disposition des ennemis. Un des chefs, qui se trouvait là, ordonna qu'on m'achevât. Alors je prononçai un mot: Ma mère! C'était toute ma pensée en ce moment, et, résigné, j'attendais mon sort, quand une jeune fille s'élança, en criant au chef qui avait signé mon arrêt: — Oh! mon frère, il a une mère! laisse-le! laisse-le! Puisqu'il est blessé, il mourra sans vous peut-être!!! Oh! je t'en prie, je t'en prie! Vois comme il est faible; il ne pourra plus tuer les nôtres!.... Sa voix était si suppliante et si énergique, que tous ils restèrent immobiles... Le chef regarda sa sœur et emmena ses soldats, et murmura en s'en allant: — Il m'est défendu de le sauver, mais je puis le laisser mourir.

Resté seul avec la jeune fille, je baisai ses petites mains délicates, qui avaient déchiré le fichu blanc qui couvrait son cou mignon et à peine formé, et déjà s'occupaient à bander la large plaie que j'avais au bras. Puis elle me dit: — Venez, venez dans notre cabane; vous verrez ma mère; elle est bien bonne, allez, elle ne vous refusera pas l'hospitalité; là, votre retraite est sacrée, et mon père lui-même vous y défendrait, parce qu'alors vous serez notre hôte. — Mais votre père, lui dis-je, est Vendéen; il hait les républicains.

— Oui, sur le champ de bataille, parce que son roi le lui ordonne; mais non l'ennemi blessé à qui il offre son toit, parce que Dieu le lui défend.

J'arrivai, conduit par ce bon ange, dans cette chaumière où régnaient la vertu, la religion, la charité et l'ignorance. Je vis la mère de mon sauveur, bonne vieille femme, dont le visage était calme et doux comme la prière. Elle me prodigua les soins les plus touchants sans me demander qui j'étais, si je m'appelais Satan ou Dieu. Je restai dans cette chaumière pendant les plus mauvais jours de ma souf-

france, entouré de ma jolie petite Kytrie : c'était son nom. Je n'ai jamais rien vu de plus naturel, de plus doux et de plus naïf que cette jeune Vendéenne. Elle avait alors bientôt quinze ans; sa taille, ses formes étaient celles d'une petite fille; rien encore dans ses développements n'annonçait la femme, et pourtant sa raison était mûre, son esprit était éclairé; elle savait tout, ou du moins elle devinait, car elle était ignorante; elle n'avait pas la moindre éducation, mais elle désirait savoir, et, pendant le peu de temps que je suis resté près d'elle, je lui ai montré à lire. Elle dévorait tout ce que je lui enseignais de nouveau avec une intelligence et une ardeur sauvages; sa dévotion, tout aveugle qu'elle était, ne lui enlevait rien des vertus expansives de l'âme; c'était plutôt de la religion vraie que sa bonne nature avait choisie. Pauvre enfant! quelle douce naïveté! Te le dirai-je, enfin? je crois que j'en ai été amoureux.

— Comment! d'une enfant? reprit Dorlay en riant.

— Oui, oui, d'une enfant; je l'aimais autrement qu'on aime une femme, non pour ses attraits, pour ses formes... je l'aimais comme une mère aime son enfant...

— Eh bien; lui as-tu fait ta déclaration?

— Elle ne m'aurait pas compris; mais voici la conversation que j'eus avec elle la veille de mon départ :

« Ma bonne petite Kytrie, il faut que je parte, et tout mon chagrin, c'est de me trouver pauvre, et de ne pouvoir vous laisser, avant de vous quitter, une petite somme qui vous prouve ma reconnaissance, et qui mette un peu d'aisance dans votre pauvre cabane.

— Oh! nous n'avons besoin de rien; il vaut bien mieux que nous soyons pauvres, car, dans cette guerre, nous sommes sûrs que notre chaumière sera brûlée; Mais ce n'est pas cela qu'il fallait me dire; un souvenir du cœur ne coûte pas cher : il ne faut pas d'or pour cela, et puis la guerre n'y peut rien.

— Oh! lui dis-je, un souvenir! mais j'en aurai toujours pour vous : je le sens bien, ma bonne Kytrie, car je vous aime.

— Ah! quel bonheur! fit-elle en sautant de joie et en frappant dans ses petites mains; moi aussi, je vous aime, quoique vous soyez un républicain... Si mon père le savait, il me gronderait peut-être... Oui, il me semble qu'il y a bien longtemps que je vous connais, et je suis heureuse avec vous comme si vous étiez mon frère. Hier, quand vous avez dit que vous partiriez, je suis montée dans ma chambre, et je n'ai cessé de pleurer... car je ne vous reverrai plus... jamais... Vous ne nous aimez pas; nous ne sommes pas de votre opinion.

— Eh bien, Kytrie, ne pleure pas; je t'assure que je reviendrai... oui, je reviendrai te voir. Peut-être deviendrai-je riche... alors... Mais il faut me promettre de m'attendre... tu es si enfant, toi, que tu m'oublieras, j'en suis sûr.

— Moi, une enfant! me répondit-elle en se dressant sur la pointe du pied... j'ai bientôt quinze ans. Tenez, voyez-vous ce petit rond d'hostie bénite? c'est la Sainte Vierge qui l'a bénite... cela me dira si vous m'oubliez.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

Elle le vit, et reprit :

— Oh! oui, vous autres militaires républicains, vous vous moquez de cela!

— Non, non, lui dis-je : je ne me moque pas de ce que tu crois.

— C'est égal, je vais vous expliquer cela : On garde cette hostie bien précieusement en souvenir d'une personne éloignée; quand cette personne vous oublie, cette

hostie se fane, se brise et disparaît... tant qu'il en reste quelques morceaux, il y a encore de l'espoir.

— C'est bien, lui dis-je; je te réponds que tu la garderas entière... » L'heure de partir arriva, je fis mes adieux à Kytrie et à sa bonne mère, et je partis... Kytrie resta sur la route jusqu'à ce qu'elle ne m'aperçût plus, et moi, je regardai cette petite forme d'enfant tant que je pus la voir... Il y a de cela cinq ans..... Il s'est passé bien des choses depuis : je suis monté en grade, moi, sous Napoléon.

— Et tu as oublié la petite Kytrie? lui dit Dorlay.

— Non; je n'ai pas eu le temps ni le pouvoir de m'en occuper... mais, à ce que je puis me souvenir, c'était dans un de ces villages...

Tout en causant, nos deux amis marchaient de village en village, et ils avaient oublié l'explication du postillon; ils s'aperçurent qu'ils s'étaient perdus, et déterminèrent de demander leur chemin au premier paysan venu. A l'entrée d'une petite cabane, était une famille de paysans à genoux et priant devant une Vierge en bois qui était au-dessus de la porte : cette famille se composait d'un enfant de quatre ans, d'un vieillard et d'une vieille femme. A la vue des voyageurs, ils se levèrent tous; ils allaient rentrer chez eux quand Ludovic demanda au vieillard le chemin du château de Herlay; le vieillard essuya ses yeux, et lui enseigna son chemin avec une voix entrecoupée par les sanglots qu'il s'efforçait de retenir.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Ludovic; quel est le malheur que vous déplorez? Parlez. Est-ce la misère? ne craignez rien! ma bourse vous est ouverte.

— Merci, mon bon Monsieur, reprit le vieillard; nous sommes pauvres, mais ce n'est rien. C'est un malheur bien plus grand, et celui-là ce ne sont pas les riches qui y peuvent quelque chose : c'est le bon Dieu, mon bon Monsieur, c'est le bon Dieu que ça regarde; c'est pour cela que tout à l'heure nous le priions.

— Mais, pourrait-on savoir?...

— Entrez, entrez! dit le vieillard en pleurant, je ne peux pas prononcer ça.....

Les voyageurs entrèrent dans la petite chaumière; ils suivirent le vieillard jusqu'à ce qu'il s'arrêtât dans une petite chambre dont les murs étaient garnis de buis bénit et d'images de saints : il y avait un lit au chevet duquel était un prêtre, vieillard vieux et cassé, dont les doigts tremblants pouvaient à peine tenir son chapelet. Alors, le vieillard qui les avait conduits leur dit : — C'est ma fille qui meurt... Les médecins ne connaissent pas sa maladie; ils n'ont pu la sauver; ils disent qu'ils n'en ont jamais soigné de pareille.

En effet, ils virent une jeune fille mourante : ils ne purent retenir un mouvement d'effroi en voyant cet œil humide, ce front plissé, ces légers flocons de salive qui, par intervalle poussés d'une poitrine haletante, venaient mouiller des lèvres bleuâtres; cette décoloration de la face, ces petits cris qu'elle poussait, tout annonçait que sa dernière heure approchait. Le prêtre se leva, et, les prenant pour des médecins, alla chercher sous les draps la main de la jeune fille; il la présenta à Dorlay, qui la prit, quoique n'y connaissant rien : c'était un espoir qu'il n'avait pas voulu enlever à la famille, qui semblait tant le désirer. Quant à Ludovic, il n'osait approcher; il n'avait pas encore vu la mourante; il était comme glacé.

La porte de la chambre s'ouvrit; c'était le médecin qui revenait; il s'avança vers le prêtre et lui dit : — Eh bien! l'avez-vous confessée? et pouvez-vous nous apprendre quelque chose qui nous éclaire sur cette mystérieuse maladie!

— Oui, répondit le prêtre, mais c'est à vous seul que je veux parler.

Les voyageurs allaient sortir, quand le père les retint et les pria de rester. — Vous me donnez de l'espoir, leur dit-il; quand vous êtes entrés, il m'a semblé que c'était un bonheur. Vous ne nous connaissez pas, mais qu'importe? le malheur est une parenté... Ils restèrent, et le prêtre et le médecin sortirent. Quelques minutes après ils rentrèrent; le médecin s'approcha du père, et lui dit : — Nous n'y pouvons rien, hélas!... car votre fille meurt d'amour.

— D'amour! reprit le vieillard, dont le front hâve et ridé avait rougi à ce mot; d'amour! mais mon enfant me l'aurait dit. Ce n'est pas possible!

— Tenez, lui dit le médecin en lui montrant une petite boîte, quand cette parcelle d'hostie aura disparu, votre fille n'existera plus...

Cette scène se passait devant les jeunes étrangers; Ludovic frissonna, et, s'approchant précipitamment, il demanda des détails, et si l'on savait le nom de celui que la jeune fille aimait... — Non, reprit le prêtre; Kytrie m'a dit ne l'avoir jamais su.

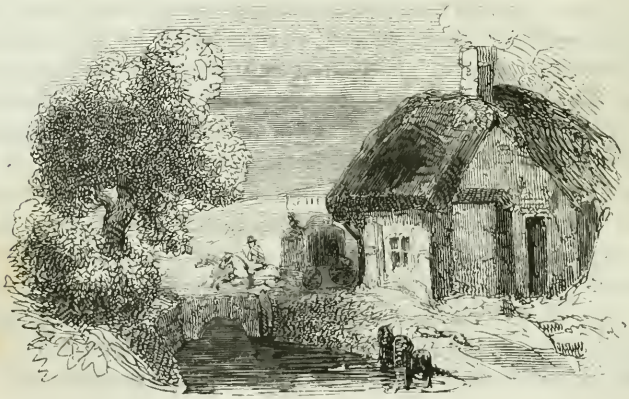
— Kytrie! Kytrie! s'écria Ludovic; mais c'est elle! Kytrie mourante! ma bonne petite Kytrie! Je veux la voir.... Alors il se précipita à son lit en criant : — Kytrie! Kytrie! réponds-moi... La jeune fille fit un mouvement, leva la tête, ouvrit ses yeux voilés, regarda Ludovic, et cria : — Ah! ah! c'est... c'est. . Elle lui serra la main, et retomba comme épuisée...

Tous ceux qui étaient présents tremblaient et faisaient entendre des sanglots : ils croyaient qu'elle avait rendu le dernier soupir. Le médecin s'approcha, prit la main de la jeune fille, et déclara qu'il s'était fait une révolution extraordinaire dans son pouls, et que, si cela continuait, il y avait espoir. Une seconde fois elle rouvrit les yeux, regarda autour d'elle comme pour chercher quelqu'un. Ludovic approcha, et lui dit en lui baisant la main : — C'est moi, c'est moi! Je t'aime! je suis revenu... La jeune fille alors se leva, et s'écria : — C'est toi!...

Il resta près de son lit, et, pendant ce temps, Dorlay expliquait ce que Ludovic lui avait conté pendant la route; il leur disait : — C'est celui que Kytrie aime depuis cinq ans...

La jeune fille revint à la santé, car Ludovic ne la quitta plus. Quelque temps après, on parlait à Paris d'un mariage brillant; Napoléon avait signé au contrat : c'était celui du colonel Ludovic et de Kytrie la Vendéenne.

Madame Hermance LESGUILLON.



Mais lorsqu'il vit Charlot prendre la main de Louis.

LE PÈRE CHARLOT.

I.

endant une froide nuit d'automne, une pluie fine, chassée par le vent du nord, frappait incessamment les vitres de deux croisées d'une salle basse, formant à la fois la cuisine et la salle à manger d'une ferme située à quelques centaines de pas du château de Grandpré. L'horloge du village avait déjà frappé neuf heures, et trois personnes, silencieusement assises près du feu à demi éteint, paraissaient oublier que le moment de la retraite était venu. Ne les troublons pas, et tandis qu'elles posent ainsi devant nous, essayons de les peindre.

La première, le coude appuyé sur une petite table, parcourt un registre de recettes et dépenses. Elle prend des notes, additionne, et semble fort satisfaite du résultat des sommes totales. C'est un homme d'une quarantaine d'années, aux manières brusques, même un peu rudes. Sa figure expressive et ouverte annonce l'intelligence et la bonté. C'est M. Durand, ou plutôt maître Durand, à qui vingt années d'un travail sans relâche ont valu une grande aisance, et qui jouit de la réputation du plus honnête fermier du pays.

Près de lui une jeune fille est occupée à coudre. Son petit bonnet de paysanne

cache à demi une fort belle chevelure blonde. Ses traits ont de la finesse et de la vivacité : elle paraît avoir tout au plus seize ans. On ne peut pas dire qu'elle soit décidément jolie ; mais elle est fraîche comme son nom (elle se nomme Rose) ; son attention est partagée entre son ouvrage et un jeune homme d'une taille élevée, assis près de la cheminée, le dos tourné contre la muraille et les yeux fixés vers une croisée d'où l'on aperçoit la façade du château.

La mise de ce dernier personnage, quoique celle d'un simple paysan, a une sorte d'élégance. Ses cheveux noirs retombent sur ses épaules, et encadrent des traits d'une beauté remarquable. Une pensée douloureuse l'occupe sans doute en ce moment, car le voilà qui penche la tête en étouffant un soupir ; son regard s'attache fixement sur le foyer, et, d'un bâton noueux qu'il tient à la main, il attise le feu qu'il semble ne pas apercevoir. Tout annonce qu'il se livre dans le fond de sa pensée un violent combat.

— Voilà qui est bien, dit maître Durand en fermant son registre. C'est mille écus de profit net pour cette année, et quelques bonnes pièces de six livres encore si le marché de demain est à la hausse, comme tout semble l'annoncer. Monseigneur le marquis peut augmenter son fermage, ainsi qu'il me l'a fait dire par son intendant, je ne lâcherai pas prise pour cela ; et toi, ajouta-t-il en se tournant vers le jeune homme, tu auras cinq beaux louis d'or pour faire le brave pendant les fêtes qu'on prépare, et la fine montre d'argent au gousset, sans compter le joli bonnet, la robe de tiretaine et tout le reste de l'affiquet que j'ai promis à ma petite Rosette ; car si tout ne va pas mal ici, vous en êtes un peu la cause tous les deux ; toi surtout, mon garçon, qui, pour ne pas avoir la peau des mains aussi rude que la mienne, n'en as pas la poigne moins ferme ni le cœur moins à l'ouvrage tant que le jour dure. Mais qu'est-ce que tu as donc, Louis? Auras-tu bientôt fini de brûler ainsi mon bâton de houx, et d'ouvrir ainsi de grands yeux pour voir flamber cette vieille souche de hêtre, comme si tu n'avais jamais rien vu de pareil?

Maître Durand parlait en vain. Le jeune homme ne répondait point : peut-être même ne l'entendait-il pas.

— Bah ! mon père, dit Rose en jetant son ouvrage sur la table. Il a perdu la parole, je crois. Voici un quart d'heure que je ne puis obtenir un mot de lui... ni un regard, ajouta-t-elle d'une voix plus douce et avec un air de reproche ; cependant il y a bien de quoi jaser, Dieu merci, en voyant toutes les belles choses qu'on prépare au château.

— Au château ! dit le jeune homme que ce mot semblait avoir réveillé comme en sursaut ; que nous fait cela ?

— Ça nous fait beaucoup, puisque nous devons être de la fête comme tout le monde. Est-ce que vous n'avez pas vu ces belles tentes qu'on a dressées dans le parc? ce théâtre où l'on dit que des comédiens de Paris, avec de beaux habits tout d'or, viendront jouer la comédie? et ces verres de toutes les couleurs qu'on a suspendus aux arbres de la grande allée, tellement que, quand tout cela sera allumé, on croira voir toutes les étoiles du paradis ; sans parler de tant d'autres choses encore, qu'on n'aura jamais rien vu de si beau ! Ça vaut bien la peine qu'on en cause un peu, je crois.

— Il est vrai, dit maître Durand, que monseigneur n'épargne rien pour faire une belle noce à sa fille, qui le mérite bien, car on n'est pas plus jolie, ni plus aimable que cette bonne mademoiselle Clémence. Les malheureux s'aperçoivent

qu'elle est ici. Elle ne sort jamais sans trouver dans sa bourse de demoiselle quelque aumône pour eux.

— Ou bien sans dire quelques bonnes paroles à ceux qui n'ont pas besoin de son argent, ajoute Rose. Elle n'est pas haute et fière comme M. le marquis, ni comme sa mère non plus, qui n'a seulement pas l'air de vous voir quand on se tue à lui faire des révérences, témoin dimanche dernier, ousqu'en sortant de l'église je m'avisai de lui offrir une fleur que j'avais trouvée dans la forêt, et qu'on disait être la plus belle chose du monde. Elle daigna tant seulement faire signe de la main à sa demoiselle de compagnie de la prendre; mais pour un mot de merci, je l'attends encore. Qu'elle m'y reprenne!

— Tais-toi, dit maître Durand, ce sont nos maîtres; et puis on les élève comme ça dans cette famille : nous en savons quelque chose! Ce n'est pas une raison, ajouta-t-il après un moment de silence, pour être injustes envers cette chère demoiselle; nous devons l'en aimer davantage. Ce sera une grande perte pour tout le monde quand elle nous quittera; mais il fallait bien finir par là : ainsi ça ne doit pas nous empêcher de rire et de danser à sa noce.

— Vous en êtes bien les maîtres, dit Louis en se levant; pour moi je n'aurai pas ce plaisir-là.

— Pourquoi donc, mon garçon? dit maître Durand.

— Je n'aime pas le prétendu.

— Je conviens qu'il n'est pas de la première jeunesse, ni ce qu'on peut appeler un bel homme, avec sa petite figure sèche et pâle, et malgré ses talons rouges sur lesquels il se hausse de son mieux; mais il est colonel d'un régiment qu'on dit magnifique; il a cent mille livres de rentes, et il sera un jour duc et pair.

— Duc et pair! dit Louis. On est bien heureux d'être duc et pair!

— C'est un bonheur qui ne t'arrivera jamais, mon enfant; mais je pense que ce n'est pas là la cause de ton chagrin; car je vois bien que depuis quelque temps il y a quelque chose qui ne va pas à ta guise. Ce n'est pas pour rien qu'on est triste à ton âge et qu'on soupire. Tu me conteras ça un de ces matins, ajouta-t-il gaiement, et d'un air de confidence. Tu sais que je t'aime comme mon fils.

— Et moi! dit Rose.

— Oui, maître Durand, oui, ma bonne Rose, répondit Louis en leur prenant affectueusement les mains; je sais que vous m'aimez, je vous le rends bien, et voilà ce qui fait ma peine maintenant; car j'ai une pensée qui me tourmente, pensée funeste peut-être, mais à laquelle je ne puis plus résister... Je veux vous quitter.

— Nous quitter! s'écria Durand.

— Ce n'est pas possible, dit à son tour Rose. Est-ce que vous n'êtes pas bien ici? Ah! c'est fort mal ce que vous dites là.

— Elle a raison : après tous les soins que j'ai pris de toi, depuis ton enfance!.... Je te croirais un ingrat, si je ne savais que les jeunes gens ont souvent des idées.... Mais nous en causerons, et je suis sûr que je te ferai changer de résolution.

— Jamais. D'ailleurs, il est trop tard. Je suis allé ce matin à la ville. J'ai parlé à un officier chargé de faire des recrues, et j'ai donné ma parole. Demain, je signe mon engagement.

— Pour aller à la guerre? dit Rose. Est-ce que vous perdez l'esprit?

— Il faut qu'il y ait quelque chose comme cela, dit maître Durand; mais nous verrons. Tu me diras, du moins, ce que nous t'avons fait, que tu ne puisses plus

rester avec nous. Que te manque-t-il? N'es-tu pas, autant que moi, le maître de la maison?

— J'en conviens, j'ai tort; mais on ne peut pas toujours raisonner ses idées. Je ne sais ce que j'ai; je me sens mal à mon aise ici... Il faut que je parte.

— Et que vas-tu chercher, que tu ne puisses trouver dans cette maison, où, il y a si peu de temps encore, je te voyais si joyeux?

— Je veux courir le monde, je veux faire fortune.

— Et pour cela tu te fais soldat?

— Je veux, ajouta Louis après un moment d'hésitation, je veux... avoir un nom.

— Un nom! je ne te comprends pas. Est-ce que tu ne t'appelles pas Louis?

— Vous avez raison, répliqua le jeune homme en rougissant; je m'appelle Louis... le bâtard!

— Le bâtard!... Est-ce que quelqu'un aurait osé?...

— Non pas... devant moi, du moins, vous pouvez bien le croire. Celui qui aurait cette hardiesse n'irait pas s'en vanter à un autre; mais je le sais, moi, et cela me suffit. Enfin, mon parti est pris.

— Ton parti est pris, dis-tu? répondit maître Durand, les larmes aux yeux. Et moi, que deviendrai-je? est-ce que je puis me passer de toi?

— Et moi donc, dit Rose en sanglotant; est-ce que je puis vous suivre à la guerre?

Maître Durand chercha longtemps à combattre la résolution de Louis, qui l'affligeait profondément, et dont il ne pouvait deviner la cause; car rien encore n'avait annoncé chez lui cette humeur aventureuse. Quoique maître Durand lui eût fait donner une éducation qu'on pouvait regarder comme au-dessus de son état, il n'avait jamais fait paraître d'autre ambition que d'être un jour un riche et honorable fermier. Louis était, il est vrai, d'un naturel ardent et irritable. Dans plus d'une occasion, il avait montré une fierté de caractère qui pouvait paraître étrange dans la position où le hasard l'avait placé; mais c'était la première fois qu'il témoignait cette susceptibilité relativement à sa naissance, que personne, au reste, ne pensait à lui rappeler. Il eût été difficile, d'ailleurs, de former à ce sujet autre chose que des conjectures. Si tout le monde savait dans le village qu'il n'était pas le fils de maître Durand, personne ne pouvait affirmer que sa naissance fût illégitime. Tout ce qu'il y avait de certain, c'est que, peu de mois après le mariage du fermier, et plusieurs années avant la naissance de Rose, sa fille unique, il avait présenté à sa femme le petit Louis, alors âgé de trois ans seulement, comme un enfant dont une personne, qu'il ne nommait pas, l'avait chargé de prendre soin. Les commères du pays, qui ne savaient comment expliquer la complaisance de madame Durand à se prêter aux désirs de son mari, prétendaient qu'elle y avait été déterminée par l'appât d'une forte somme d'argent, quoique cependant rien n'annonçât que la fortune du nouveau ménage eût été améliorée par l'adoption de cet enfant.

Quant à la famille du petit Louis, maître Durand garda toujours un silence que chacun pouvait interpréter à sa manière. Sa femme ne fut pas moins discrète, et si elle savait son secret, elle l'emporta avec elle dans la tombe. La seule chose qui constatât, en quelque sorte, la naissance équivoque de Louis, c'est que, lorsque arriva l'âge où il fallut tirer à la milice, maître Durand ne put fournir aucun papier qui établît son état. Il fut en conséquence porté sur la liste des jeunes miliciens comme *fils de père inconnu*.

Cette déclaration ne surprit personne, et Louis fut celui qui s'en inquiéta le moins. Depuis son enfance, il s'était accoutumé à regarder la famille de Durand comme la sienne. Que lui importait le nom de parents qui l'avaient rejeté comme une honte ou comme un fardeau ? l'oubli était tout ce qu'il devait à leur abandon. Aussi n'en parlait-il jamais, et maître Durand ne pouvait s'expliquer l'espèce de flétrissure qu'il attachait maintenant à sa naissance.

Il affecta cependant de mettre peu d'importance à ce changement inattendu, soit qu'il craignît d'être forcé d'entrer dans des explications qu'il voulait éviter, ou que, ne pouvant en donner de satisfaisantes, il préférât garder le silence. Il ne fut pas également le maître de son ressentiment contre ce qu'il regardait comme une ingratitude de la part de Louis. Le quitter ainsi après tant d'années de soins, sans pouvoir alléguer un motif qui eût une apparence de raison, c'était, à ses yeux, une conduite impardonnable. Il cherchait tantôt à lui faire voir sa folie, tantôt il l'accablait de reproches ; mais Louis, quoique vivement affecté de ses paroles, et ému des larmes de Rose, s'obstinait à se taire. La colère de maître Durand allait toujours croissant, malgré les efforts de Rose pour le calmer, lorsque plusieurs coups frappés vivement à la porte de la ferme, et l'aboiement du chien de cour, annoncèrent que quelqu'un demandait à entrer.

Cet incident interrompit fort à propos une scène qui allait amener un violent orage : Rose, avec l'adresse d'une femme qui cherche à terminer une querelle en portant ailleurs l'attention des combattants, s'empressa d'aller ouvrir la porte, et revint toute joyeuse, en s'écriant : « C'est le père Charlot. »

Quelques moments après parut le père Charlot, chargé de la besace du mendiant, accompagné du gros chien de la ferme, qui, malgré l'aversion de ces animaux pour les hommes de sa sorte, répondait à ses caresses en le flattant de sa queue, et en se frottant contre ses jambes. Il est vrai que Charlot n'était pas un mendiant comme un autre. Ses vêtements grossiers, un peu dépareillés même, sur lesquels l'aiguille réparatrice avait écrit en plus d'un endroit leurs années de service, annonçaient bien l'indigence, mais on y reconnaissait l'ordre et la propreté d'un homme que la misère n'a pas dégradé. Ses gros souliers ferrés, sa longue casaque soigneusement boutonnée, son large chapeau qui défendait son visage contre le soleil, et pouvait, dans le mauvais temps, lui servir de parapluie, annonçaient aussi la prévoyance d'un esprit réfléchi qui s'épargne tout le mal qu'il peut éviter, et un certain amour du comfortable dont on peut jouir dans tous les états. Sa taille était haute, sa démarche ferme et cadencée, comme celle d'un vieux soldat. Son front chauve, les longs cheveux gris qui couvraient ses tempes, sa longue barbe et les rides profondes de son visage, dont la peau semblait avoir été bronzée par le feu du soleil des tropiques, lui donnaient l'aspect d'un vieillard éprouvé par de rudes travaux ; mais, à voir la vivacité de son regard, sa force musculaire et la souplesse de ses mouvements, on lui aurait donné cinquante ans à peine. Il paraissait avoir la conscience de ce qu'il valait, et cette confiance donnait à ses paroles un air d'autorité qu'on eût pris, dans un autre, pour l'habitude du commandement.

Quant à sa vie passée, on n'en savait que ce qu'il lui convenait d'en dire lui-même au petit nombre de personnes qu'il affectionnait. Ce n'était que depuis une année environ qu'on le connaissait dans le pays, qu'il n'habitait même pas : il avait choisi son domicile dans un des quartiers les moins fréquentés de la ville voisine ; encore eût-on été fort embarrassé de dire quel était ce domicile et même ce quar-

tier. C'est de là qu'il partait pour faire sa ronde dans les villages d'alentour, s'arrêtant dans les fermes, où on le recevait avec empressement parce qu'il avait toujours quelque conseil utile à donner au maître de la maison, ou quelque chose d'agréable à dire aux jolies fermières qu'il tenait au courant des nouvelles du voisinage. La facilité qu'il avait de pénétrer dans toutes les maisons l'avait mis au fait d'une foule de secrets, dont il ne divulguait cependant que ce qu'il pouvait en dire sans trahir la confiance qu'on lui témoignait. Il était accueilli partout avec d'autant plus de bienveillance qu'il n'y avait rien de servile ni d'obséquieux dans ses manières. Il recevait avec reconnaissance ce qu'on lui donnait, mais jamais on ne le vit tendre la main pour demander. Il était dans l'usage de distribuer à ceux qu'il croyait plus malheureux que lui ce qu'il pouvait épargner de ses aumônes, toujours plus abondantes que ses besoins ; aussi disait-on de lui qu'il donnait d'une main ce qu'il recevait de l'autre.

Le père Charlot, c'est ainsi que tout le monde le nommait, avait ses défauts, cependant. Eh ! qui n'a pas les siens ! la pauvreté en donne ainsi que la fortune. Celle-ci exalte les vices en leur ouvrant un plus libre champ; l'autre étouffe souvent les vertus sous le fardeau des besoins. L'une inspire l'orgueil, l'autre aigrit l'humeur et rend injuste envers ceux que le sort a placés au-dessus de nous. Ainsi Charlot supportait souvent avec impatience sa misère, ou plutôt celle de ses compagnons de malheur, car il avait le caractère trop ferme, le corps trop robuste pour s'inquiéter de quelques privations passagères. L'aspect d'un riche insolent le mettait hors de lui. Sa bile s'épanchait en sarcasmes amers. Malheur à celui qui tombait sous sa main ! malheur à lui surtout si au tort de la fortune il joignait ceux d'une haute naissance ! C'étaient alors des expressions d'une haine implacable, d'un mépris de toute subordination qu'il poussait souvent jusqu'à l'insolence. On voyait qu'il nourrissait un profond ressentiment. Mais ces éclats étaient rares; le plus souvent il se contentait d'un sourire ironique, ou d'un haussement d'épaules qui donnait à sa casaque de pauvre un mouvement d'orgueilleux dédain indéfinissable.

On pense bien qu'avec ces dispositions d'esprit les seigneurs châtelains recevaient rarement sa visite. Les honnêtes artisans, les fermiers surtout, dont il se plaisait à étudier les travaux, étaient ses hôtes de prédilection.

Parmi ces derniers, maître Durand était celui qu'il affectionnait le plus. Il venait régulièrement frapper à sa porte et s'asseoir à son feu deux fois la semaine; mais c'était moins pour solliciter sa charité que pour causer avec lui, en ami. Et qu'on ne pense pas que le père Charlot donnât ce titre à tout le monde. Il fallait pour cela avoir fait preuve, à ses yeux, de probité, de bon sens et même de savoir-vivre. De son côté, il n'épargnait rien pour se faire désirer. Il avait beaucoup vu, beaucoup voyagé ; il avait été laboureur, homme d'industrie, soldat, sans parler, très-probablement, de ce qu'il ne disait pas. Aussi, sa conversation était toujours instructive et variée : il était peu de sujets qui ne réveillassent dans sa mémoire quelque souvenir intéressant, peu de situations dans la vie sur lesquelles son expérience ne lui permît de donner un sage conseil.

Maître Durand en faisait grand cas . il le consultait volontiers et lui exprimait souvent sa surprise de la vie qu'il menait lorsque ses forces et ses connaissances variées le mettaient à même de se livrer à d'honorables travaux. Que voulez-vous ? lui disait Charlot, chacun a sa destinée dans ce monde, destinée utile sans doute à l'ordre général, puisque Dieu l'a voulu ainsi. Voyez les animaux. La fourmi se tue à creuser

un trou qu'elle emplit de grains, tandis que la cigale chante en la regardant faire; l'abeille pétrit avec peine son miel, que le frélon vient dévorer; cependant cigale et fourmi, abeille et frélon, tout vit et se multiplie. Moi aussi, pendant trente ans de ma vie, j'ai travaillé et souffert au milieu des hommes : ils m'ont tourmenté, humilié, réduit presque au désespoir : il n'a pas tenu à eux que je ne sois mort de faim. Je me suis ravisé. J'ai renoncé à un rôle qui probablement n'était pas celui que la Providence m'avait destiné. Pour me venger des hommes qui m'avaient repoussé, je me suis mis à vivre à leurs dépens. Depuis ce moment, c'est à qui me fera fête. Le repos est venu me trouver avec l'abondance, et la nuit ne peut suffire à mon long et paisible sommeil.

Maître Durand ne manquait pas d'excellentes raisons pour réfuter ce paradoxe; mais le père Charlot donnait à sa défense une tournure si originale, que l'honnête fermier finissait par rire, et regardait toujours comme un jour heureux celui où il attendait la visite du mendiant.

Cette fois, cependant, son arrivée lui donna de l'humeur. Il était au milieu d'une belle colère; on sait qu'en pareil cas on n'aime pas à être dérangé. La colère, dit un philosophe dont j'ai oublié le nom, est la plus impérieuse de toutes les mauvaises passions. Elle ressemble à un cheval emporté qu'on n'arrête pas sans péril au milieu de sa course.

Le regard observateur du père Charlot lui fit découvrir sans peine, en entrant, qu'il arrivait mal à propos; mais il n'était pas homme à se troubler pour si peu de chose.

— Je viens un peu tard, dit-il en secouant son chapeau inondé de pluie et s'approchant sans cérémonie de la cheminée pour sécher ses habits. Je comptais aller coucher ce soir à la ville, mais il fait un temps du diable; les chemins sont inondés, et, ma foi, je me suis dit en passant devant votre ferme : Pourquoi ne frapperais-je pas chez maître Durand? Il trouvera toujours bien une petite place à me donner près de son feu et un coin dans le grenier pour passer la nuit. J'ai donc frappé et me voilà.

— Vous avez fort bien fait, répondit maître Durand, que la contrariété qu'il éprouvait n'empêchait pas de remplir comme à l'ordinaire les devoirs de l'hospitalité. Asseyez-vous et chauffez-vous. Malheureusement nous avons soupé : une demi-heure plus tard vous nous auriez trouvés au lit.

Pendant ce temps Rose débarrassait le père Charlot de sa besace et de son bâton qu'elle déposait soigneusement dans un coin de la salle.

— Pour ce qui est du souper, dit Charlot en faisant fumer ses souliers à la flamme de la vieille souche de hêtre, je vous en dispense. J'ai cassé la croûte, il y a quelques heures, chez le père Hardouin, où j'étais appelé en consultation pour sa vache, qui vient de mettre au monde un veau avec deux excroissances au front qu'il prenait pour deux cornes, ce qui l'avait fort effrayé; mais quant à un verre ou deux de votre vin nouveau, je ne dis pas non; ça me réchauffera, et ne vous empêchera pas, je pense, de dormir si vous voulez bien me tenir compagnie.

Rose, sur un signe de son père, s'empressa d'apporter une bouteille de vin avec des verres, après quoi chacun s'assit, Rose sur un petit banc de bois, dans le coin de la cheminée, Louis près d'elle, et maître Durand de l'autre côté de la table où s'était placé Charlot.

Après quelques moments de silence, Charlot demanda à maître Durand ce que voulait dire l'air triste et contraint qu'il lisait sur toutes les figures.

— On dirait qu'on s'est querellé. Louis est là pâle et tout ému. Rose ne dit mot. Diable ! ceci me paraît sérieux. Est-ce que, par hasard, dit-il à voix basse, ces jeunes gens se seraient avisés... Ecoutez donc, à leur âge, il n'y aurait là rien de bien extraordinaire. Louis est beau garçon ; Rose est gentille. Vous feriez peut-être tous les trois une bonne affaire.

— Vous croyez? dit maître Durand qu'une idée soudaine venait de frapper, ce serait là le motif?... Mais pourquoi pas? vous m'y faites songer ; Rose en vaut bien une autre : il n'ose parler parce qu'il n'a rien, pas même un nom à donner à sa femme. Oh ! si cela pouvait être ainsi ! Il faut que j'en aie le cœur net sur-le-champ. Que vous avez bien fait de venir! Rose, va mettre des draps au lit du père Charlot, dans la petite chambre ; ensuite tu iras te coucher. Dépêche-toi ; il se fait tard.

Rose se leva. Louis allait la suivre, lorsque maître Durand lui fit signe de rester. Rose prit un flambeau, donna le bonsoir à son père, et en passant près de Charlot elle lui dit tout bas :

— Faites en sorte qu'il reste, je vous donnerai mon plus beau poulet pour la pauvre Madeleine.

II.

Quand Rose fut partie, maître Durand se leva pour fermer la porte. Prenant ensuite la main de Louis, d'un air riant, il le fit asseoir à côté de lui, et lui dit :

— Je crois, mon garçon, que nous nous sommes querellés tout à l'heure, faute de nous entendre. Voyons, ouvre-moi ton cœur. Songe, quoi que tu aies à me dire, que c'est à ton meilleur ami que tu vas te confier. Pourquoi veux-tu me quitter? — C'est là, poursuivit-il, en s'adressant à Charlot à qui la surprise faisait remettre sur la table un verre de vin qui touchait déjà à ses lèvres ; c'est là la belle pensée qui lui est venue à l'esprit, et dont il me parlait lorsque vous êtes entré.

Se tournant ensuite de nouveau du côté de Louis, il poursuivit :

— Est-ce que tu as formé quelque projet, conçu quelque espérance qu'il dépend de moi de réaliser? Parle : nous serons bientôt d'accord.

— Vous avez déjà trop fait pour moi, répondit Louis ; je n'ai plus à vous demander que de me continuer votre amitié.

— Cela est fort bien ; mais je crois que je puis faire quelque chose encore pour toi. Je ne suis pas aveugle. Je vois que tu es tout changé. Tu as perdu ta gaieté, tu soupires, tu parles seul, ou tu déraisonnes quand on vient t'interrompre dans tes méditations. Tu es amoureux : c'est clair.

Ici le père Charlot reprit son verre, et le vida avec un air de satisfaction qui semblait dire : « A la bonne heure. »

Maître Durand continua.

— Oui, tu es amoureux, et comme je me souviens encore de ce mal-là, je crois qu'il ne me serait pas difficile de deviner le personnage que tu aimes. Voyons, veux-tu que j'essaie?

Louis tressaillit, tandis que le père Charlot jetait sur lui un regard scrutateur.

— Tu ne dis mot! tu es bien discret, bien modeste pour un garçon de ton âge.

et tourné comme te voilà. Est-ce qu'il faudra que ce soit moi qui parle le premier?

Louis ne répondait pas davantage. Charlot paraissait réfléchir.

— Vas-tu me dire encore que tu n'es qu'un orphelin, sans fortune? Eh bien! mon garçon, tu es dans l'erreur; tu es riche, plus riche que moi.

— Riche! s'écria Louis en se levant vivement.

— C'est un secret qu'on m'avait fait jurer de garder jusqu'au jour où tu penserais à t'établir; je vois que le moment est venu où je puis parler. Apprends donc que la personne qui te confia à mes soins me remit une somme de vingt mille francs que j'ai placée, et si bien placée, que depuis vingt-trois ans elle a presque triplé. Elle est à toi tout entière, cela va sans dire. Tu vois qu'à l'heure qu'il est tu es un assez bon parti.

— Mais ma famille, ma famille! s'écria Louis avec un air d'anxiété qui parut frapper vivement Charlot.

— Oh! quant à ta famille, je n'en sais pas davantage que le premier jour.

— Inconnue! dit Charlot avec un rire sardonique, que fort heureusement Louis ne remarqua pas, car il en eût été profondément blessé.

— Tout ce que je puis te dire, poursuivit maître Durand, c'est que je la crois tout aussi bonne qu'une autre, car les vingt mille francs qui me furent comptés étaient en excellente monnaie.

— Ah! vous pouvez les garder, répliqua Louis, je n'y toucherai pas. A quelle famille oserais-je m'adresser? qui voudrait de moi? Pour être riche, suis-je moins un...

Louis n'osa pas achever, retenu par la présence de Charlot.

— Ne vous gênez pas, dit celui-ci, lâchez le mot : un bâtard! Ne voilà-t-il pas une grande affaire? Est-ce votre faute? et puis, à tout prendre, ne vaut-il pas mieux ignorer quel est son père que de savoir qu'on descend d'un sot ou d'un fripon?

— Je ne pense pas comme vous, répliqua maître Durand; c'est une chose fort désagréable et qui ne fait pas grand honneur à ses parents, quels qu'ils soient. Mais ne te désole pas, mon garçon. La famille de Durand est honorablement connue depuis de longues générations, Dieu merci; elle a assez de ce qu'on appelle, dans un certain monde, de la considération, pour en donner à ceux qui s'allient à elle. D'ailleurs, avec les sentiments que je te connais, je ne te donnerais pas pour le fils d'un roi ou d'un marquis. Donc, je ne vois pas pourquoi, si tu aimes Rose et qu'elle t'aime, tu ne serais pas mon gendre.

Ce mot de gendre produisit sur Louis l'effet d'une étincelle électrique. Il rougit sans pouvoir trouver un mot à répondre à la proposition inattendue de maître Durand. Il était évident que celui-ci s'était mépris sur les sentiments qu'il lui supposait. Louis aimait Rose, mais comme une sœur; jamais la pensée d'en faire sa femme ne lui était venue : on conçoit donc son embarras au moment où il allait blesser par un refus l'amour-propre paternel du bon fermier. Charlot s'en aperçut et vint charitablement à son secours.

— Très-certainement, maître Durand, dit-il, ce serait un mariage on ne peut plus convenable. J'y avais pensé comme vous; mais, sans vouloir me mêler de ce qui ne me regarde pas, je vous dirai que, toute réflexion faite, Rose est trop jeune encore pour entrer en ménage. Je vous conseille d'attendre quelques années encore. Il ne faut pas toujours écouter les amoureux. Ainsi, que Louis prenne patience et qu'il

aille faire un bon somme sur cette espérance, comme sur son beau projet de changer le manche de sa charrue contre un mousquet. Je l'ai porté, moi : je sais ce qu'il pèse. Voyez-vous ces cicatrices? ajouta-t-il en découvrant sa poitrine; elles recouvrent des blessures qui ont saigné longtemps; mais ce ne sont pas celles-là qui font le plus souffrir. Braver la mort devant l'ennemi est la moindre chose pour un soldat. Ce qui brise, ce qui tue un homme, c'est de porter le joug; de ne pouvoir agir, marcher, penser que par ordre, de dépendre de la volonté capricieuse d'un chef, d'être contraint de souffrir sans murmure ses injustices, souvent ses outrages. Ah!.. j'ai été insulté un jour, j'ai voulu me venger comme un homme d'honneur avait le droit de le faire. L'on m'a répondu avec dédain, et sur un geste, un seul geste que j'ai osé faire, j'ai été jeté dans un cachot, ensuite condamné à être battu comme un misérable. Mais tout cela est loin de moi; n'en parlons plus. J'ai appris à fouler aux pieds l'opinion des hommes, et surtout leur mépris. Pour vous, mon cher Louis, croyez-moi, restez ce que vous êtes. Cultivez en paix la terre qui maintenant peut vous appartenir. Si vous avez quelque peine secrète, espérez tout du temps et des bons conseils de vos amis. Demain nous nous reverrons. En attendant nous allons, maître Durand et moi, finir cette bouteille. Bonsoir; à demain.

— Demain, dit Louis en sortant précipitamment, je serai soldat.

— Il est fou, s'écria Durand, qui pendant la longue tirade de Charlot avait eu le temps de se remettre. Refuser la main de ma petite Rose! car il est clair qu'il n'en veut pas; et cela, sans doute, parce qu'il vient d'apprendre qu'il était riche, grâce à moi! Je ne lui pardonnerai jamais cela.

— Au contraire, vous lui pardonnerez, car il est fou, comme vous le dites vous-même. Ce que je viens d'entendre et d'autres pensées qui me viennent dans l'esprit maintenant me font soupçonner que sa folie est aussi complète que possible; mais, croyez-moi, laissons tout cela pour le moment. La nuit, dit-on, porte conseil; elle vous calmera, et moi j'essaierai de payer l'hospitalité que vous voulez bien me donner en réfléchissant à vos affaires.

Les deux amis, car ils l'étaient sans se donner ce titre, se séparèrent peu d'instants après, Charlot en reprenant son bâton de voyage et sa besace qui ne le quittait jamais, et maître Durand en répétant à demi-voix : Il est fou!

Le lendemain, Charlot sortit de la ferme au point du jour, sans parler à personne. Il prit le chemin de la ville en longeant le parc du château de Grandpré, dont on apercevait de loin les tours élevées. C'était un vaste et antique manoir à moitié détruit, que ses nobles possesseurs visitaient rarement. La partie encore habitable était meublée avec un goût tout moderne, quoique la distribution en fût des plus incommodes; mais c'était un titre monumental qui disait à tous les yeux combien de siècles comptait l'antique race des Grandpré. L'orgueil qui avait bâti ces hautes murailles, ces salles immenses où le jour pénétrait à peine, en protégeait encore les ruines. Charlot s'arrêta devant cette masse que le temps avait rendue vénérable : il la considéra un moment avec une attention rêveuse, puis sa figure s'anima, quelques paroles inintelligibles lui échappèrent, et il s'éloigna rapidement en imprimant à ses épaules ce mouvement indéfinissable qui lui était familier.

Quelques instants après, une jeune personne ouvrait la fenêtre d'une petite tour qui donnait sur le parc. Elle était pâle et avait l'air souffrant. Elle s'appuya sur la pierre de la croisée, avançant la tête comme pour respirer plus librement l'air du matin, quoique les feuilles jaunies des arbres, dont l'orage de la nuit avait jonché

la terre, annonçassent que le temps des douces matinées était passé. Son sommeil avait sans doute été agité, car elle semblait ranimer ses esprits en abandonnant son front au vent qui rejetait en arrière sa longue chevelure.

C'était Clémence, la fille unique du marquis de Grandpré, dont la noce se préparait au château. Il est des femmes dont on dit, pour les louer, qu'elles sont belles; il en est d'autres près desquelles ce mérite est comme inaperçu, tant le charme qui respire en elles est au-dessus des impressions que la beauté seule peut faire naître. Clémence était de ce nombre. Elevée dans un couvent, elle en était sortie depuis quelques mois seulement pour épouser le vicomte de Beausand qu'elle connaissait à peine. Elle avait dix-sept ans, le vicomte quarante; elle ne connaissait du monde que la paix du cloître. Son âme s'ouvrait à peine aux émotions de la vie, et celui qu'on lui destinait pour époux, fatigué des plaisirs, blasé sur toutes les jouissances de la fortune, ne voyait dans le mariage qu'un lien que lui imposaient sa santé détruite et les premières atteintes de ses infirmités précoces. Cette union n'était pas plus mal assortie que la plupart de celles qu'on formait alors dans le grand monde; aussi c'était de très-bonne foi qu'on félicitait M. le marquis de Grandpré et M. le vicomte de Beausand sur une alliance qui allait ajouter encore à l'éclat de leurs deux maisons. Quant à Clémence, elle paraissait si peu intéressée à cette affaire, qu'on ne lui en parlait que pour lui donner de sages conseils sur le choix de ses bijoux ou sur la couleur de ses équipages.

Clémence avait cependant d'autres pensées. Voilà sans doute d'où venaient les tristes réflexions auxquelles elle était livrée en ce moment. Ella resta longtemps pensive, contemplant avec mélancolie le paysage qui se déroulait devant elle. Elle se retira ensuite en fermant doucement sa fenêtre. Au même instant, un homme qu'elle n'aperçut point, et que d'ailleurs l'éloignement l'aurait empêchée de reconnaître, traversa une allée du parc qui faisait face à la tourelle et se perdit dans un massif.

Près d'une heure s'était écoulée lorsque Clémence descendit dans le parc, où elle faisait tous les matins une promenade solitaire. Elle se dirigea vers l'allée en face de la fenêtre de sa chambre, et, après un moment d'hésitation, elle prit un petit sentier qui conduisait au massif où nous avons vu un homme se glisser furtivement.

Nous devons répondre ici à une question que nos lecteurs se font sans doute en ce moment. Pourquoi ces sorties matinales, et d'où vient que Clémence a choisi pour but de ses promenades ce lieu écarté, dont elle semble approcher avec crainte? Quelques mots suffiront pour cela; mais nous craignons bien qu'on ne sourie de cette pudeur de jeune fille qu'alarme une pensée qu'elle ne peut pas même s'expliquer. Combien doivent être délicates les cordes qui répondent à un cœur vierge encore, pour qu'un souffle puisse ainsi les faire vibrer!

Au milieu de ce massif était une petite rotonde de verdure qu'un banc de gazon entourait intérieurement : c'est là que Clémence se plaisait à se retirer avec un livre, ou quelque ouvrage de broderie. Elle y avait passé bien des heures paisibles, seule avec ses rêveries, lorsqu'un matin elle trouva un bouquet sur le banc de gazon, à l'endroit où elle avait coutume de s'asseoir. Elle y fit peu d'attention la première fois; mais le lendemain un autre bouquet se trouva à la même place; puis un troisième. Enfin, tous les jours on y déposa de nouvelles fleurs dont le choix, elle le crut du moins, exprimait des pensées d'affection et de tristesse. Quelle était cette main mystérieuse? quel était surtout ce sentiment qui s'annonçait avec tant de

retenue? L'amour seul pouvait s'entourer ainsi de mystère ; mais personne ne s'offrait à ses yeux sur qui ses soupçons pussent s'arrêter : c'était pour elle une énigme inexplicable. Elle était tentée quelquefois de n'y voir qu'un jeu. Cependant elle y rêvait avec bonheur ; c'était la première fois que la pensée d'un amant s'était offerte à son imagination : elle en fut émue. Bientôt elle donna une forme à ce fantôme, et, par une sorte d'instinct qui dit aux femmes que leur premier besoin c'est d'aimer, elle se mit à caresser cette image, comme les jeunes filles s'exercent en jouant avec leur poupée au rôle qu'elles doivent remplir un jour dans le monde. Elle hésita d'abord à prendre le bouquet pendant plusieurs jours ; elle s'aguerrit peu à peu, et elle finit, non sans rougir, par l'attacher à son côté.

C'est parée de celui de la veille que Clémence s'était rendue à ce que, dans l'innocence de sa pensée, elle se reprochait comme un rendez-vous. Un rendez-vous la veille de son mariage ! n'était-elle pas coupable et doit-on s'étonner si elle hésitait à s'engager dans le petit sentier? Hélas ! c'était un adieu, un dernier adieu qu'elle venait faire à ce rêve de son imagination. Ce fut aussi avec une vive émotion qu'elle entra dans la rotonde. Lorsqu'elle approcha du banc de gazon, elle aperçut, non pas un bouquet comme les autres jours, mais des fleurs en désordre et à moitié brisées. Une d'elles, d'une couleur sombre, était entourée d'un ruban. Elle la prit avec un violent battement de cœur, et, en examinant le ruban , elle reconnut celui qu'à la dernière fête du village elle avait attaché, comme demoiselle du lieu, au chapeau d'un jeune paysan , vainqueur au tir de l'arquebuse. La beauté mâle de ce jeune homme et son trouble en s'approchant d'elle l'avaient frappée. Depuis ce jour elle 'avait souvent aperçu dans ses promenades. Tous les dimanches, à l'église, il se plaçait dans une tribune, en face du banc seigneurial, les yeux constamment attachés sur elle. Jamais il n'avait cherché à lui parler. Il semblait au contraire éviter sa rencontre, comme si la crainte ou une timidité insurmontable l'avait retenu. Seulement, un jour que Clémence, montée sur un cheval ardent, se trouvait engagée dans un chemin dangereux, à la descente d'une montagne, elle le vit accourir et s'élancer à la bride de son cheval, qu'il retint au moment où il allait s'abattre sur une roche glissante.

Clémence, revenue de son effroi , lui dit avec un doux sourire :

— Merci, mon ami.

— Merci , mademoiselle, répondit le jeune homme à qui l'excès de son trouble avait fait perdre toute présence d'esprit, ou qui pensait peut-être en ce moment à la douce main que Clémence venait d'appuyer sur lui pour prévenir sa chute.

Clémence sourit et s'éloigna ; mais elle ne put s'empêcher de tourner la tête quelques instants après. Elle le vit immobile à la même place, et paraissant lui dire encore : Merci !

On conçoit sans peine que Clémence ne manqua pas de s'informer de ce jeune homme. Elle apprit qu'il demeurait dans une ferme du château, qu'il était orphelin , sans famille même ; qu'il s'appelait Louis. Sa curiosité n'alla pas plus loin, et peut-être l'avait-elle entièrement oublié, lorsque le ruban attaché à la fleur vint le rappeler à son souvenir.

Que de réflexions cet incident ne fit-il pas naître dans son esprit? Elle ne pouvait en douter, elle était l'objet d'une passion secrète, passion malheureuse, insensée, qu'elle avait inspirée sans le savoir. Une femme n'est jamais insensible au premier triomphe de sa beauté : elle en fut touchée; mais cet amant, qui avait si longtemps

troublé son imagination, si ce n'est son cœur, était un simple paysan, d'une naissance que le préjugé flétrissait. Quel triste retour pour son orgueil ! Elle se sentait blessée, presque humiliée. Elle regrettait ses premières pensées d'amour si follement données à un objet indigne d'elle. Indigne! mais l'était-il? La bassesse de sa naissance n'était-elle pas rachetée par la délicatesse de ses sentiments? N'avait-il pas pour lui la beauté, un amour dont l'ardeur pure et respectueuse annonçait une âme au-dessus de sa condition? Pouvait-elle s'empêcher de le plaindre? Ah! si M. de Beausand lui ressemblait!...

Cette dernière réflexion en fit naître une foule d'autres, sans doute; car Clémence, assise sur le banc de gazon, resta longtemps plongée dans une profonde rêverie, tenant d'une main la fleur qu'elle effeuillait de l'autre. Bientôt le ruban resta seul dans sa main. Elle le mit en soupirant dans son sein. Elle se leva ensuite, et fit lentement quelques pas pour sortir de la rotonde, lorsqu'un léger bruit lui fit tourner la tête. Un cri lui échappa aussitôt.

Un homme était caché dans le feuillage, et sans doute il était là depuis longtemps, derrière elle, respirant son haleine, devinant peut-être ses pensées, car il avait encore le corps penché en avant, et paraissait en proie à une violente agitation. C'était Louis.

— Que faites-vous là, Monsieur? lui dit Clémence d'un ton sévère qui fit pâlir le jeune homme. Qui vous a donné la hardiesse de m'épier ainsi? Ignorez-vous où vous êtes?

— Mademoiselle, répondit Louis tout tremblant, et s'avançant vers elle, pardonnez-moi, je ne savais pas... je n'ai pu résister au bonheur... au dernier bonheur...

— Que voulez-vous?

— Rien, Mademoiselle, que vous voir une fois encore! Je ne l'espérais pas : c'est le ciel qui m'a inspiré la pensée de rester après avoir déposé sur ce banc cette fleur... et ce ruban qui me venait de vous, que je n'aurais pas donné hier pour toutes les richesses de la terre. Je l'avais toujours là : il me brûlait le cœur. Maintenant que tout est perdu, j'ai voulu vous le rendre, pour ne rien garder en partant qui me rappelât ma folie.

— Je ne vous comprends pas, dit Clémence d'une voix émue. Qu'y a-t-il de changé depuis hier, et qui a pu vous inspirer assez de hardiesse pour me parler ainsi?

— Vous vous mariez demain, Mademoiselle, et moi je pars pour ne plus revenir; car c'est la mort que je vais chercher à la guerre. Si vous n'étiez pas ce que vous êtes, si je n'étais pas moi-même indigne d'un seul de vos regards, je partirais avec une autre pensée. Ne vous offensez pas de ce que je dis. Vous avez daigné prendre mon ruban; vous le conserverez, je l'espère. Mais, je le sais, c'est seulement par pitié pour un malheureux. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert!... je puis vous le dire maintenant. Qu'ai-je à craindre des hommes, de vous-même? que me fait votre naissance, ma bassesse qui n'a pu me défendre d'un amour qui me tue? Pourquoi ne soulagerais-je pas mon cœur prêt à se briser, quand il ne me reste plus qu'un instant, un dernier instant pour vous dire que je vous aime. Oui, je vous le dis... je suis fou... je vous aime. Cette pensée est toute ma vie. Vous savez si le courage m'a manqué, si je vous l'ai cachée au péril de ma raison, vingt fois prête à m'abandonner. Jamais, croyez-le bien, je n'ai osé lever sur vous un regard qui pût vous offenser. Je vous adorais comme une divinité. Des fleurs étaient mes offrandes de tous les jours. Vous m'auriez tué si vous les aviez dédaignées. Ah ! merci, merci !

Que j'étais heureux lorsque tous les matins, en venant ici, je trouvais qu'on avait enlevé mon bouquet de la veille. C'était vous, j'en étais certain; car deux fois je l'ai aperçu à votre côté. Ne rougissez pas. Vous ne saviez pas de qui il vous venait; sans cela vous l'auriez rejeté sans doute. Vous obéissiez à votre instinct de bonté qui vous disait qu'il ne faut pas repousser les dons de ceux qui nous aiment.

— Louis, lui dit Clémence avec bonté, vous m'affligez de parler ainsi. Si je m'étais doutée de l'importance attachée à ces fleurs, je ne les aurais pas acceptées, croyez-le bien. J'ai manqué de réflexion; je dois être indulgente, car moi-même j'ai eu tort.... bien tort. J'en suis punie plus que vous ne le pensez. J'ai entretenu une passion.... dont vous triompherez, croyez-le.

— Jamais, Mademoiselle : ce qui se passe en moi est quelque chose de surnaturel que personne n'a encore éprouvé. Vous ne pouvez pas le concevoir, vous qui n'avez jamais aimé. Il faut bien qu'il en soit ainsi pour que moi, pauvre paysan, j'aie pu oublier la distance qui nous sépare et vous dire ce que je serais mort plutôt que d'avouer à tout autre.

— Mais que me voulez-vous? qu'espérez-vous?

— J'espère que vous serez heureuse et que je ne souffrirai pas longtemps.

Puis, se mettant à deux genoux devant Clémence :

— Une grâce, Mademoiselle. Je vous l'ai dit, je vais m'engager; je ne reviendrai plus. Une seule pensée va m'occuper désormais, la crainte de vous avoir déplu. Dites-moi, et ne me trompez pas, que vous me pardonnez ma hardiesse. Promettez-moi de taire ma folie à tout le monde, de ne jamais vous moquer d'un malheureux qui vous laisse son âme.

— Non, répliqua Clémence en laissant prendre à Louis sa main, qu'il n'osa pas cependant porter à ses lèvres; je ne puis conserver pour vous que des sentiments d'estime, de la reconnaissance pour la pureté de votre affection. Si le ciel exauce mes vœux, il vous paiera un jour de votre conduite noble et courageuse, qui, à mes yeux, vous met au niveau de ceux dont vous craignez le mépris. Adieu donc, monsieur Louis. Je garde ce ruban pour vous prouver la sincérité de mes paroles. Pour moi... moi, ajouta-t-elle en rougissant, et comme pour prévenir la réponse de Louis, pour moi, j'espère que je serai heureuse.

— Non, Mademoiselle. Vous ne le serez pas, s'écria Louis, en se levant vivement. Cela n'est pas possible, et j'emporterai cette douleur avec moi.

— Que voulez-vous dire?

— Un ange comme vous méritait un meilleur sort. Je ne connais pas le monde; mais j'ai vu celui qu'on vous destine, et mon cœur me suffit pour juger tout ce qui vous touche, vous ne serez pas heureuse, puisque vous serez Madame de Beausand.

— Et qui dit qu'elle le sera? s'écria en ce moment une voix qui partit de l'intérieur du massif.

Clémence, interdite, s'éloigna rapidement. Louis s'avança du côté d'où venait la voix, mais il ne vit personne; seulement, lorsqu'il sortit du parc, il aperçut le père Charlot qui cheminait vers la ville.

III.

La journée était déjà avancée, et tout était en mouvement dans le château pour les préparatifs de la noce de Clémence. Le contrat de mariage devait être signé dans la soirée. Madame la marquise de Grandpré venait enfin de terminer sa toilette; le marquis allait, venait, donnant des ordres pour le feu d'artifice et les décorations du théâtre, auxquelles on travaillait encore. Le vicomte de Beausand, paré, frisé, parfumé, attendait dans le salon le moment où il pourrait faire sa cour à la future vicomtesse, pour laquelle il avait préparé, pendant la nuit, un impromptu délicieux. Les valets en grande livrée se pressaient dans les corridors, empressés de répondre à l'appel des nombreux invités dont les uns avaient passé la nuit dans le château, tandis que les autres, arrivant d'heure en heure, ébranlaient sous les roues de leurs équipages les pavés assez mal assemblés de la vieille cour d'honneur. Tout était bruit et confusion.

Pendant ce temps, Clémence retirée dans son appartement, après les apprêts d'une toilette modeste, réfléchissait aux suites de cette triste journée; bien triste, en effet, pour elle! Dans quelques instants on allait la livrer à un homme qu'elle n'avait jamais vu qu'avec une profonde indifférence et qu'elle détestait maintenant. Le cœur encore ému de la scène qui venait de se passer, elle n'osait lire dans son avenir. Tout l'effrayait. Une pensée surtout lui revenait sans cesse, pensée mystérieuse, inexplicable, qu'elle s'efforçait vainement d'éloigner d'elle, comme un rêve qui nous a péniblement occupés.

Elle ne pouvait se le cacher, les paroles de ce jeune homme l'avaient touchée; son amour si profond la flattait, quoique ses préjugés de naissance en eussent d'abord été blessés. D'où venait cette faiblesse? Elle n'aimait point, elle ne pouvait pas aimer un homme aussi au-dessous d'elle. Quelquefois, il est vrai, l'image noble et gracieuse du beau paysan traversait son imagination; un soupir alors soulevait son sein; mais ce n'était qu'un soupir de regret pour les douces chimères qui avaient si longtemps nourri ses rêveries: son cœur eût été parfaitement paisible si elle n'avait eu devant les yeux une prochaine et pénible réalité. C'est ce qu'elle se disait du moins.

Le moment était venu cependant où Clémence devait descendre au salon. En traversant le vestibule, elle y trouva Rose et maître Durand, tous les deux en habits de fête. Rose avait à la main un beau bouquet qu'elle venait offrir à la fiancée. Clémence, quoiqu'elle connût peu les vassaux de son père, avait remarqué Rose comme une des plus jolies filles du village. Elle savait que le marquis faisait grand cas de maître Durand, le plus exact de tous ses fermiers, et quand elle rencontrait sa fille elle ne manquait jamais de lui adresser quelques paroles obligeantes. Elle reçut son bouquet avec bonté et lui permit même de l'embrasser. Mais Rose était triste, elle qui riait toujours. Clémence s'en aperçut, et lui en demanda la cause.

—Hélas! Mademoiselle, j'en ai bien sujet, lui dit-elle. Il m'arrive un grand malheur..... et à mon père aussi : Louis, que vous vous rappelez peut-être, car c'est vous qui lui avez donné le prix à la dernière fête du village, Louis que mon père regardait comme son fils, et moi comme... un frère, est parti ce matin pour aller à la guerre. Nous ne le reverrons plus, à ce qu'il a dit au père Charlot. C'est bien cruel tout de même, Mademoiselle, car c'est le meilleur sujet du pays : honnête,

laborieux; et si brave! si bon! et qui paraissait tant m'aimer.... et mon père aussi! C'est un grand chagrin pour nous, sans compter que nous craignons qu'il ne soit devenu fou, car personne ne peut deviner le motif d'une résolution pareille. Ça lui a pris tout d'un coup, à partir d'hier tant seulement. Est-ce que vous ne pourriez pas lui faire entendre raison, vous qui êtes si bonne? et s'il est enrôlé, comme il a dit qu'il le ferait aujourd'hui, ne pourriez-vous pas obtenir de son capitaine qu'il nous le rendît, ou que du moins il le mît en garnison dans le village? C'est que, voyez-vous, s'il faut qu'il aille où on dit qu'il va, je ne sais où, je ne sais pas non plus ce que je deviendrai... ni mon père aussi.

— Excusez son bavardage, dit maître Durand sans donner à Clémence le temps de répondre; c'est une enfant qui n'en sait pas plus que cela. Comme elle a de la peine, elle en parle à tout le monde. Le fait est que nous sommes bien affligés du départ de ce pauvre Louis, à qui il faut qu'il soit arrivé quelque chose d'extraordinaire. J'ai pensé que monseigneur voudrait bien s'intéresser à nous pour le faire revenir d'une résolution qui nous désespère, ou du moins pour le recommander à son colonel, s'il s'obstine à se faire soldat.

Clémence écoutait avec émotion. Son cœur battait; elle se sentait rougir et trembler; il lui semblait être encore dans la rotonde et que chacun allait lire dans son embarras l'entretien qu'elle avait eu avec Louis. Ce mystère la liait déjà, en quelque sorte, à la destinée de ce jeune homme dont le nom, par un sentiment qu'elle ne pouvait définir, venait de vibrer à son cœur comme aucune parole ne l'avait fait encore.

Elle répondait en balbutiant quelques mots d'intérêt, lorsque le vicomte, attiré par le son de sa voix, sortit du salon; le marquis survint presque aussitôt, et ensuite la marquise dans tout l'éclat d'une toilette de cour. Rien ne pouvait arriver plus à propos pour la pauvre Clémence; elle se tut pour laisser parler le marquis à qui maître Durand répéta sa prière.

— Certainement, dit le marquis, je lui parlerai. On m'en a dit beaucoup de bien, et je regretterais de le perdre. Envoyez-le-moi.

— Hélas! Monseigneur, répliqua maître Durand, je crains bien qu'il ne soit trop tard. Il est parti ce matin pour la ville, où il s'est peut-être engagé à cette heure à un officier de recrutement à qui il avait donné parole.

— Je sais ce que vous voulez dire, dit le vicomte d'une voix de fausset qui contrastait singulièrement avec la basse-taille de maître Durand; c'est le capitaine Gerval, un officier de fortune qui recrute pour mon régiment. Je l'ai chargé de compléter ma première compagnie de grenadiers. C'est un homme tout à moi.

— Voilà qui est heureux, s'écria maître Durand, nous ne pouvions mieux tomber.

— Est-il bel homme? ajouta le vicomte.

— S'il est bel homme! répondit maître Durand. Je le crois bien. Cinq pieds six pouces et tourné à l'avenant.

— C'est le plus beau garçon du pays, dit Rose à qui un regard de son père coupa aussitôt la parole.

— J'en suis fâché, répliqua le vicomte en pirouettant sur le talon; les beaux hommes sont rares, et si l'engagement est signé, je ne lâcherai certainement pas celui-là.

En disant ces mots, il offrit la main à la marquise qu'il conduisit dans le salon.

Clémence les suivit ainsi que son père, qui, toutefois, renouvela à maître Durand l'assurance de sa protection.

— Est-il méchant! dit tout bas Rose en voyant s'éloigner le vicomte. Il dit qu'il ne le lâchera pas. Nous verrons, quand mademoiselle Clémence sera sa femme. Mais, Dieu! sera-t-elle malheureuse cette pauvre demoiselle! Louis avait bien raison de ne pas l'aimer.

— Tais-toi, lui dit maître Durand, et sortons d'ici. Je vois bien qu'il n'y a rien à espérer pour nous. J'aurais cent fois plus de secours de ce pauvre père Charlot, qui m'a dit de compter sur lui.

Pendant ce temps, Louis était à la ville, où il signait son engagement avec le capitaine Gerval. Lorsque celui-ci voulut lui payer les soixante écus qui lui revenaient pour son enrôlement, il les refusa en disant qu'il s'estimait trop pour se vendre. Il reprit ensuite le chemin de la ferme, afin de faire ses adieux à maître Durand, à Rose et à tous ses bons amis du village. Il voulait aussi jeter un dernier regard sur le château qu'habitait Clémence, sur la fenêtre de la petite tourelle, où il l'avait aperçue le matin; car, malgré toute la résolution qu'il affectait, son cœur saignait en pensant qu'il allait quitter pour toujours des lieux qui lui étaient si chers, et tous ceux qu'il avait aimés. Quant à Clémence, dans quelques lieux qu'il habitât, elle était perdue pour lui. Il s'était fait une loi d'éviter même sa présence. Il le devait à la bonté avec laquelle elle avait écouté l'aveu de sa passion insensée : il lui semblait aussi qu'il éprouverait moins de douleur en arrachant tout d'un coup le trait de sa blessure.

En traversant la ville, il rencontra le père Charlot qui marchait vivement, comme quelqu'un très-affairé. Il crut devoir lui faire part de ce qu'il venait de faire, mais il parut à peine l'écouter. Après avoir échangé quelques paroles, ils se quittèrent, Charlot plus préoccupé que jamais, et Louis réfléchissant à la bizarrerie de ce vieillard qui avait désapprouvé si hautement sa résolution, et qui, maintenant, la regardait comme la chose du monde la plus indifférente.

Mais revenons au château; nous y retrouverons les nobles personnages que nous y avons laissés, à l'issue d'un dîner somptueux, entourés d'une trentaine de convives, la fleur de la noblesse de la province. Pendant plusieurs heures, la conversation fut animée et brillante. Le vicomte était en verve; son esprit railleur et caustique était excité par la présence de sa charmante future et par les applaudissements des nobles campagnards, surtout des dames, qui ne pouvaient se lasser d'admirer la finesse de ses reparties et l'air de cour qui respirait dans toutes ses manières. On effleura vingt sujets à la fois, anecdotes de la cour et de la ville, politique, littérature, théâtres; le vicomte parlait de tout, savait tout, répondait à tout le monde. La marquise était ravie : elle faisait remarquer tout bas aux dames qui l'entouraient l'esprit de son gendre futur. Le marquis, non moins enchanté, parlait à ses voisins des magnifiques domaines du vicomte, qui devait hériter un jour d'un vieil oncle, le plus riche des commandeurs de la chrétienté. Les félicitations étaient vives et bruyantes, comme après un long repas, lorsque le vin de Champagne fermente encore dans les têtes.

Clémence seule, pâle et silencieuse, paraissait étrangère à tout ce qui se passait. Il est vrai qu'on ne s'occupait guère d'elle. Une fois sa toilette examinée et les compliments d'usage épuisés, les dames s'étaient livrées à une conversation générale. Les hommes lui adressaient de temps en temps quelques fades galanteries, mais son sou-

rire froid et triste les éloignait bientôt. C'est en vain que le vicomte lui-même était venu papillonner autour d'elle; Clémence, les yeux baissés, répondait à peine. On voyait qu'elle souffrait. Les traits les plus spirituels du vicomte passaient inaperçus, et il avait besoin de toute son assurance pour dissimuler son dépit.

— Je te félicite, vicomte, lui disait tout bas un de ses amis, un gros baron qui venait d'arriver au château. Voilà une délicieuse personne. Il ne lui manque que la parole.

— Elle sort du couvent.

— Ah ! si je pouvais y envoyer ma femme !

Dans un autre moment, le vicomte avait invité Clémence à chanter un air de Campra fort à la mode alors, car on chantait alors, sans trop de cérémonie, dans les salons, à table même, et, ce qui révolterait aujourd'hui la plus simple bourgeoise, sans accompagnement. Clémence avait une jolie voix; elle jouait même passablement du clavecin : il lui fallut céder; mais, après quelques mesures, la voix lui manqua, un tremblement universel s'empara d'elle, et l'on crut un moment qu'elle allait se trouver mal. Elle se leva pour regagner sa place, tandis que la marquise, tout en la grondant, demandait grâce pour elle. Clémence l'entendait à peine, tant elle était troublée ; une fois assise, elle ne put retenir ses larmes.

— Parbleu ! dit de nouveau au vicomte le gros baron, il faut convenir que tu as du bonheur. Ta future est muette, ou peu s'en faut, et elle pleure le jour de ses noces ; excellent signe, mon ami ! Tu seras heureux en ménage : ma femme ne fit que rire ce jour-là.

Cet incident avait jeté du froid dans ce cercle tout à l'heure si animé. Les dames faisaient des commentaires plus ou moins charitables sur la tristesse de la belle fiancée. Le vicomte, visiblement embarrassé, paraissait peu goûter les grosses plaisanteries du baron, qui s'évertuait pour ramener un peu de gaieté. Le temps enfin se traînait péniblement lorsqu'un domestique vint fort à propos annoncer de nouveaux arrivants.

Deux hommes vêtus de noir, à grandes perruques poudrées jusqu'au milieu des épaules, et portant un portefeuille sous le bras, entrèrent en faisant un profond salut. C'étaient les notaires du marquis de Grandpré et du vicomte de Beausand. Ils apportaient le contrat, dont ils avaient préparé la minute en commun. Comme ce n'étaient que des notaires, gens dont la charge appartenait à la roture, personne ne se dérangea. Le marquis se leva cependant, et, après un léger salut, il invita les deux notaires à s'asseoir auprès d'une table que des laquais avaient apportée en les voyant entrer.

On allait lire les articles du contrat. La présence des invités pouvait être indiscrète dans un pareil moment. Ils demandèrent la permission de se retirer, à l'exception de quelques proches parents, et ils allèrent jouir dans le parc des derniers rayons d'un beau soleil d'automne.

La présence des notaires ranima la conversation, car il s'agissait de grands intérêts. Ainsi que nous l'avons dit, ce mariage était pour les deux parties une affaire purement de convenance et même d'argent. Le vicomte lui-même n'avait aucun amour pour Clémence, qu'il n'avait vue qu'une fois au couvent lorsqu'il en fit la demande. Il savait qu'elle devait hériter d'une grande fortune, et comme, à la suite de folies sans nombre, ses affaires étaient en fort mauvais ordre, il s'était beaucoup plus occupé de la dot que des attraits de la future.

Le marquis, de son côté, avait dissipé une grande partie de sa fortune; il avait secrètement engagé ses domaines, tant pour former une dot à sa fille que pour répondre de ses dettes. Il pouvait, il est vrai, les racheter en peu de temps en vivant sur ses terres, ce qu'il avait résolu de faire après le mariage de Clémence : aussi l'on pouvait dire que le vicomte, quoique trompé sur l'état des affaires du marquis, qu'il trompait à son tour, faisait encore un riche mariage. Il s'était donc montré assez facile sur les conditions du contrat. L'essentiel pour lui, c'était qu'il ne fût rien distrait de l'héritage tant paternel que maternel. Quant au douaire et autres avantages à assurer à la future, il s'était mis entièrement à la discrétion du marquis, persuadé qu'en pareil cas une générosité en appelle une autre. Au reste, une raison que nous ferons connaître plus tard lui faisait une nécessité de terminer promptement cette affaire.

Les notaires commencèrent donc la lecture du contrat. Quand elle fut achevée, celui des deux chargé des intérêts du vicomte crut devoir faire quelques observations, pour la forme seulement, disait-il, et pour ne pas manquer à son devoir. Il demanda à son confrère, car il n'aurait pas osé adresser une semblable demande à M. le marquis, si la possession des biens, rentes et domaines était bien réellement acquise à M. le marquis, et si lui ou ses héritiers ne pourraient pas un jour être troublés dans la possession d'iceux.

— Voici, Messieurs, répondit le notaire interpellé, et, s'adressant de même à son confrère, toujours par respect pour M. le marquis, voici l'ordonnance de prise de possession bien et dûment enregistrée, ainsi que les procès-verbaux d'enquête. D'ailleurs, ajouta-t-il, la prescription nous sera acquise dans un mois, et nous offrons si vous le désirez...

— En voilà assez, Messieurs, dit le vicomte, qui tout en prêtant l'oreille à ce petit dialogue, avait entamé une conversation frivole avec un des témoins. Mes aïeux se vantaient de ne pas savoir écrire, attendu, disaient-ils, qu'entre gentilshommes, parole valait mieux que contrat. Pour moi, Messieurs, en pareil cas, je signe sans lire. Signons donc.

Un murmure d'approbation suivit cette boutade chevaleresque du vicomte, dont la voix grêle avait pris en ce moment une inflexion éclatante. Les deux notaires se levèrent, et présentèrent respectueusement la plume au vicomte et à la future vicomtesse.

Le vicomte donna la main à Clémence, qui fit un violent effort pour se lever. Il la conduisit vers la table et lui présenta le contrat à signer.

Clémence sentit en ce moment un nuage passer devant ses yeux; mais résolue au sacrifice qu'elle devait faire, elle rappela tout son courage, et, s'appuyant d'une main sur la table, elle signa.

Au même instant un domestique entra et remit au vicomte une lettre qu'on venait d'apporter pour lui. Elle était, disait-on, très-pressée.

Le vicomte la prit avec humeur et fit un mouvement pour la mettre dans sa poche : mais le marquis insista pour qu'il en prît lecture sur-le-champ.

A peine y avait-il jeté les yeux qu'il témoigna une vive surprise. A mesure qu'il lisait, sa physionomie peignait une émotion toujours croissante. La lecture achevée, il laissa échapper la lettre de ses mains.

Comme nous n'avons pas de secret pour nos lecteurs, nous allons leur communiquer cette lettre. La voici :

Mon colonel,

« Le service du roi exige votre présence. Je ne puis vous en expliquer les raisons que de vive voix. Je dois me borner à vous prier, suivant l'ordre que j'en ai reçu, de vouloir bien suivre sur-le-champ le porteur de ce message, quelle que puisse être la cause qui vous retient en ce moment au château de Grandpré, je n'en excepte aucune.

« J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

« Le capitaine Gerval. »

Dans la même lettre était un quart de feuille volante, sur laquelle on lisait ces lignes tracées au crayon.

« Cette lettre ne contient pas le véritable motif qui me fait vous écrire. Elle doit seulement vous fournir un prétexte pour prendre à l'instant même congé de M. de Grandpré. Le fait est que je viens de recevoir un avis qui, s'il se confirme, comme je ne puis en douter, vous ferait regretter amèrement l'alliance que vous allez contracter. Veuillez donc, je vous prie, partir au reçu de ce billet, et surtout ne signez rien, s'il en est temps encore. »

Le vicomte demeura un moment immobile, oubliant complétement que tous les yeux étaient fixés sur lui. Il se baissa ensuite vivement et ramassa la lettre qu'il avait laissée tomber, ainsi que la feuille volante. Après s'être remis de son mieux, il dit au marquis :

— Vous me voyez dans le plus grand embarras. Le capitaine Gerval m'invite à me rendre sur-le-champ auprès de lui. Il faut qu'il soit arrivé quelque chose de bien extraordinaire pour que cet officier, homme de sens et qui a toute ma confiance, ait cru nécessaire de venir me troubler dans un moment pareil. Voici sa lettre; vous verrez qu'elle est conçue dans les termes les plus pressants.

Le vicomte tendit la lettre au marquis, qui tout en ayant l'air de s'en défendre y jeta un coup d'œil rapide.

— Vous le voyez, lui dit-il, je n'ai pas un moment à perdre.

Se tournant ensuite vers le domestique qui venait de lui remettre la lettre et semblait attendre sa réponse :

— Dites au porteur de ce billet que je le suis à l'instant. Faites aussi que Champagne me selle sur-le-champ un cheval, mon coureur : je suis très-pressé. — Je vous demande mille pardons, Mesdames, ajouta-t-il en s'adressant à la marquise et à Clémence; je n'éprouvai jamais une contrariété pareille. Un jour comme celui-ci! que peut-on me vouloir? qu'est-il arrivé? Je suis dans une inquiétude mortelle.

En parlant ainsi il posait sur la table la plume qu'il avait encore à la main, prenait son chapeau, mettait ses gants, et se dirigeait vers la porte pour sortir.

Le marquis, pendant ce temps, le suivait des yeux, ne sachant que penser. Tous les autres personnages attendaient avec des sentiments divers ce qui allait arriver.

Le vicomte était déjà près de la porte, lorsque le marquis l'arrêta en lui disant avec un ton de hauteur qui témoignait combien il était offensé d'un départ si inexplicable :

— Vous oubliez une chose importante, monsieur le vicomte.

Il lui montrait du doigt la table sur laquelle était le contrat de mariage qu'il n'avait pas encore signé.

— Je vous comprends, monsieur le marquis, répondit le vicomte dans le plus grand embarras, mais sans faire un pas pour revenir et sans pouvoir ajouter une autre parole.

— Mademoiselle de Grandpré a signé, continua le marquis en élevant la voix et maîtrisant avec peine sa colère ; vous n'êtes pas si pressé que vous n'ayez le temps de nous faire l'honneur....

— Certainement, répondit le vicomte, qui, terrassé en quelque sorte par le regard étincelant du marquis, semblait prêt à obéir à son geste impératif, certainement ; mais puis-je m'occuper de mon bonheur, lorsque le service du roi?...

— Le service du roi, Monsieur, n'exige pas qu'on fasse une insulte à l'un de ses premiers et de ses plus dévoués serviteurs, répliqua le marquis en éclatant. Je ne cherche pas à pénétrer les motifs de votre conduite ; quels qu'ils puissent être, ils sont insultants pour moi, et vous m'en rendrez raison.

— Soit! répliqua le vicomte, qui, dans l'impuissance où il était d'expliquer son refus, n'était pas fâché de sortir d'embarras par une querelle qu'il espérait apaiser plus tard, et qui, pour le moment, lui donnait le temps de se reconnaître. Si vous aviez voulu m'entendre.... Mais, sur le simple soupçon d'une offense, vous avez recours à votre épée. Je n'ai plus rien à dire. Quand il vous plaira, Monsieur ; après, toutefois, le service du roi. Et il sortit.

En ce moment, toute l'assemblée se leva dans une émotion difficile à décrire. La marquise, malgré son indignation, redoutait une rupture ; elle s'efforçait donc d'apaiser le marquis, persuadée, disait-elle, que tout s'expliquerait ; qu'un homme né comme M. le vicomte ne pouvait pas être capable d'une action indigne. Le marquis était hors de lui. L'affront qu'il venait de recevoir ne pouvait être lavé que dans le sang de l'insolent vicomte. Quant à Clémence, elle ne voyait que les jours menacés de son père, et, oubliant en ce moment l'aversion qu'elle avait pour le vicomte, elle eût volontiers marché sur-le-champ à l'autel pour prévenir ce duel qui la faisait trembler.

Bientôt les convives rentrèrent dans le salon, attirés par le bruit de cette querelle. On devine à combien d'interprétations diverses donna lieu la conduite du vicomte. Une rupture en un pareil moment ! c'était à ne pas y croire ; c'était insulter toute la noblesse de la province dans la famille de M. de Grandpré ! Chacun s'empressait d'offrir son épée au marquis, tandis que les dames poussaient des cris d'indignation.

Le gros baron paraissait seul étranger à ce houra contre l'impertinent vicomte. Il se frottait les mains avec l'air d'un homme content de lui.

— Parbleu, disait-il, j'avais bien raison de dire au vicomte que ce jour serait heureux pour lui. Il ne se mariera pas.

Au milieu de cette confusion de paroles et d'exclamations, tandis que les uns cherchaient à calmer le marquis, les autres à consoler la fiancée, on entendit un bruit confus de voix dans l'antichambre. La porte du salon s'ouvrit avec fracas, et un mendiant, que deux domestiques voulaient empêcher d'entrer, tomba tout à coup au milieu de cette assemblée.

C'était le père Charlot.

IV.

Avant d'aller plus loin, nous devons faire connaître à nos lecteurs des événements importants qui se rattachent à ce récit, et qui nous aideront à soulever le voile mystérieux qui en couvre une partie. Peut-être aurions-nous dû commencer par là; mais il est rare qu'un conteur aille droit au fait. Son imagination a ses caprices, son art ses coquetteries qu'il lui faut pardonner. Et puis, qu'importe la route qu'il prenne, pourvu qu'il arrive et que le chemin ne paraisse pas trop long? Nous prions donc nos lecteurs de ne pas trop s'effrayer si nous les faisons revenir un moment sur leurs pas, et de s'armer au besoin d'un peu de courage. C'est tout un nouveau roman que nous allons leur conter, ou plutôt, c'est une nouvelle histoire, car rien n'est plus véritable que le sujet de cette petite nouvelle. C'est sans doute un faible mérite; mais nous y tenons à défaut de tout autre qu'on pourrait justement nous disputer.

Plus d'un demi-siècle avant les événements que nous venons de dire, la cour du régent comptait le jeune marquis de Grandpré parmi ses roués les plus intrépides. Bien fait de sa personne, brave, fat, insolent et dissipateur, il avait tout ce qu'il fallait pour tourner toutes les têtes, à commencer par la sienne. A l'âge de vingt-cinq ans, il comptait trente duels, autant de bonnes fortunes éclatantes, et cinq à six cent mille livres de dettes. C'était un peu plus que ce qu'il possédait. Déjà ses créanciers menaçaient de saisir ses terres, rentes et autres joyaux de sa couronne de marquis, lorsque sa bonne étoile lui inspira la pensée d'aller visiter le vieux manoir de Grandpré, où ses nobles aïeux avaient fait souche. C'était pour lui un lieu de refuge, et peut-être comptait-il sur ses fossés et les machicoulis de ses fortes murailles pour le défendre contre les attaques de ses créanciers, peu faits à ces sortes d'assauts.

Il dépensa d'abord en meute et chevaux ce qui restait au fond de sa bourse, après quoi il occupa ses loisirs à détruire le gibier de sa terre et à dévaster les champs de ses vassaux, fort embarrassés de savoir ce qu'ils devaient redouter le plus, du gibier qui dévorait leurs semences, ou du chasseur qui foulait aux pieds leurs moissons. Le marquis, tout en courant le lièvre, ne négligeait pas les jolies filles qui se trouvaient sur son chemin, et qu'il avait tant de moyens de séduire. Une d'elles tomba dans ses piéges; c'était Marie, fille de M. Charles Bernard, honnête commerçant qui, par une longue suite de spéculations aussi bien conçues qu'heureusement exécutées, avait amassé une grande fortune. Il s'était retiré dans une maison de campagne près de la terre du marquis. Fidèle à la conduite de sa première vie, il y vivait en paix, tout entier à des travaux d'agriculture et aux soins qu'il donnait à l'éducation de Marie, sa fille unique.

Quand ce malheur arriva à son enfant, M. Bernard fut au désespoir; Marie voulait mourir, car elle portait dans son sein un gage de sa faiblesse

Cependant il restait une dernière ressource. M. Bernard savait que les affaires du marquis étaient dérangées; il pensa que l'appât d'une riche dot le déciderait à réparer l'honneur de sa fille. Il se présenta devant lui, humilia ses cheveux blancs, et lui proposa ce marché de l'honneur qui l'ôtait en effet à celui qui le vendait ainsi. Le marquis se fit longtemps prier, marchanda beaucoup, et finit par demander

un million. M. Bernard le possédait à peine ; il donna tout, et la pauvre Marie fut marquise.

Peu de jours après ce triste mariage, le marquis retourna à Paris, où il paya ses créanciers afin de pouvoir recommencer en paix le cours de ses folies. Marie était restée au château de Grandpré ; elle y donna le jour à un fils qu'elle nomma Charles, du nom de M. Bernard. Le marquis reçut cette nouvelle avec l'indifférence d'un homme à qui le tourbillon du monde dans lequel il est entraîné laisse à peine le temps d'éprouver une émotion, même de plaisir. Il répondit tard, recommanda à madame la marquise d'avoir grand soin d'elle, et lui désigna pour parrain et marraine de l'enfant deux personnes de la province, dont les noms et qualités pouvaient figurer convenablement dans l'acte de naissance d'un héritier du marquisat de Grandpré. Quant à lui, il saisirait, disait-il, le premier moment où il pourrait s'arracher à ses devoirs de cour pour venir la visiter ; mais il ne vint pas. Ses lettres devinrent tous les jours plus rares ; il finit même par ne plus répondre à celles de Marie, qui, malade des suites de ses couches, et le cœur brisé de l'oubli cruel de son mari, mourut au bout de quelques mois.

Le marquis accourut à cette nouvelle et fit des obsèques magnifiques à sa femme, dont la tombe fut reléguée cependant dans un coin de l'église, sans autre ornement qu'une simple pierre sur laquelle étaient inscrits les jours de la naissance et de la mort de *Marie, marquise de Grandpré*. Quant à son nom de famille, on n'en parla pas ; c'eût été une tache pour l'écusson du marquis. M. Bernard ressentit vivement cette offense ; mais il se tut. Sa fille avait laissé un enfant dans lequel elle revivait à ses yeux ; il craignait que le marquis ne l'en privât encore comme il lui avait enlevé sa fille ; il n'en fit rien cependant. M. Bernard obtint de lui que l'enfant fût élevé dans le château, dont il vint occuper un petit pavillon pour mieux veiller sur lui.

Six mois s'étaient à peine écoulés, lorsque M. Bernard reçut une lettre magnifiquement armoriée par laquelle on lui faisait part du mariage de haut et puissant seigneur le marquis de Grandpré avec haute et puissante dame Éléonore-Arsène, fille de haut et puissant seigneur le comte de Longbois.

Une année après, une seconde lettre annonça à M. Bernard la naissance d'un fils du marquis.

Ce furent là, à peu de chose près, toutes les nouvelles qu'il reçut de lui pendant une quinzaine d'années. Le marquis, vain et faible tout à la fois, était entièrement dominé par sa femme. Il avait honte de son premier mariage. Rassuré par la naissance d'un second fils sur la conservation de sa race, il oublia entièrement le petit Charles qui, de son côté, ne connaissait de lui que sa dureté envers sa mère, le mépris qu'il avait affecté pour son origine, et la pierre tumulaire qui le lui rappelait toutes les fois que M. Bernard venait y pleurer avec lui sa malheureuse fille.

Les impressions de l'enfant se gravent profondément dans le cœur de l'homme. Elles croissent et se développent avec lui comme les traces que le fer a imprimées sur l'écorce d'un jeune arbre. M. Bernard avait été trop humilié, il avait trop souffert pour que son cœur ne fût pas aigri contre le marquis. Son ressentiment s'étendait jusqu'à tous ceux de sa caste, et cette haine profonde contre les préjugés de la naissance lui en inspira à lui-même d'aussi intraitables ; car les meilleures passions ont leur mauvais levain lorsqu'elles s'exaltent.

Le jeune Charles, élevé par lui, épousa ses principes avec toute la vivacité d'une

âme neuve et ardente. Oublié par son père, il oublia en quelque sorte qu'il était son fils. Sa seule famille était celle de sa mère; ses intérêts étaient les siens; il ressentait ses injures comme s'il les avait reçues lui-même. Les courtes apparitions du marquis au château de Grandpré, toujours accompagné de Jules, son second fils, et de sa mère, ajoutèrent encore aux fâcheuses impressions de Charles. La marquise, idolâtre de son fils, avait une profonde aversion pour Charles. Les droits que sa naissance lui donnait aux titres et à l'héritage du père de Jules lui paraissaient une usurpation. Elle employait tout son ascendant sur l'esprit du marquis pour lui faire partager cette pensée, et plus d'une fois ils discutèrent les moyens de faire passer au fils cadet les droits de l'aîné. Les premières dignités de l'église pouvaient offrir un appât à son ambition; on les lui fit entrevoir; mais Charles refusa. Tous les efforts de son père, toute l'adresse même de la marquise, car elle essaya plus d'une fois les caresses, ne purent rien obtenir de lui. Il voulait cultiver un jour ses terres, ou porter l'épée de ses ancêtres, son plus bel héritage. Les sages avis de M. Bernard ne lui manquèrent pas, sans doute, en cette occasion, mais il avait l'esprit assez droit pour prendre de lui-même une résolution, et assez de fermeté pour la tenir.

Le marquis ne lui fit pas l'honneur cependant de l'en croire capable. Il attribua sa résistance obstinée aux conseils de M. Bernard, qu'il avait imprudemment chargé de son éducation. Le malheureux vieillard fut chassé brutalement du château. Peu de temps après il mourut dans l'abandon, pleurant sa fille et Charles qu'il demanda en vain à revoir une dernière fois.

Ce douloureux événement acheva d'aliéner le cœur de Charles, qui, dès ce moment, ne vit plus dans son père que l'auteur de la mort de sa mère et de son seul ami. Relégué dans le vieux manoir de Grandpré comme dans un exil, il se livrait avec ardeur aux seuls plaisirs que ce lieu pouvait lui offrir. Confondu avec ses vassaux qui l'adoraient, dont il partageait souvent les travaux, il n'était que le premier paysan de ses domaines. Chasseur infatigable, écuyer intrépide, personne ne l'égalait dans les jeux de force et d'adresse. Pendant vingt années, il fortifia ainsi son corps et développa en liberté les penchants d'une âme vigoureusement trempée que l'injustice, dont il avait déjà souffert, révoltait, et pour laquelle l'indépendance était le premier des biens. On conçoit qu'un caractère aussi décidé ne pouvait pas plier sous de mauvais traitements. Le temps ne fit qu'ajouter à la vivacité de ce combat entre l'injuste haine d'un père et l'obstination aveugle d'un fils, jusqu'au moment où il se termina par une catastrophe.

Charles avait conçu une ardente passion pour une jeune paysanne, fille d'un des fermiers de la terre de Grandpré. Son amour était partagé; mais il était pur comme un premier amour. Charles savait qu'Annette était la plus sage des filles du canton. Il l'avait aimée pour cela, et pour cela aussi il la trouvait la plus jolie. Plusieurs mois s'écoulèrent dans les douces jouissances d'un amour ignoré; mais Charles était trop passionné, Annette trop peu faite pour feindre, pour que leur secret ne devînt pas bientôt celui de tout le village. Chacun en raisonnait à sa manière; les uns félicitaient le père d'Annette du bonheur qui attendait sa fille, dont la fortune était assurée; les autres s'affligeaient du déshonneur qui tôt ou tard devait l'atteindre. L'honnête fermier pensait comme ces derniers; mais il connaissait le caractère franc et généreux de son jeune seigneur : il n'hésita pas à aller le trouver et à se confier à lui :

— Monsieur Charles, lui dit-il (car Charles ne voulait pas qu'on lui donnât d'au-

tres titres), vous aimez ma petite Annette, à ce que tout le monde me dit; pour moi, qui la vois rougir lorsque tant seulement on parle de vous, je crains bien qu'elle ne vous aime aussi. Maintenant, qu'allons-nous faire? Vous êtes mon seigneur; je vous dois la dîme, la corvée, comme votre vassal, trois mille francs par an pour mes fermages, et de la reconnaissance pour toutes les bontés que vous avez pour moi, car vous êtes le meilleur des maîtres. Mais mon honneur ne vous doit rien. Pourtant, il me semble que vous lui en voulez. Ça n'est pas juste, vous en conviendrez. Vous ne voudriez pas, j'espère, flétrir les vieux jours du père Simon, en faisant votre maîtresse de sa fille, son unique joie, son trésor, qu'il ne donnerait pas pour votre plus belle ferme, ni votre château aussi. D'un autre côté, vous ne pouvez pas en faire votre femme. Un marquis et une simple paysanne! ça ne s'est jamais vu. Comment nous tirer de là? J'y ai bien réfléchi, et j'ai vu que je ne pouvais pas cultiver vos terres et garder en même temps ma fille contre vous, et contre elle aussi peut-être. Il faut donc que je m'en aille. J'y suis décidé, je viens vous rendre mon bail, à moins que vous ne me promettiez de respecter Annette. Donnez-moi donc votre parole : je n'y penserai plus.

La harangue du père Simon eut tout l'effet qu'il en attendait. Charles lui jura que jamais Annette ne serait sa maîtresse, et il se promit à lui-même qu'elle serait sa femme.

Le soir de ce même jour, le marquis arriva au château avec une suite nombreuse. Il venait y passer la saison de la chasse : c'était depuis cinq ans sa première visite. Tout était très-changé depuis ce temps. Jules, qu'on ne nommait plus que M. le chevalier, était devenu un modèle d'élégance et de fatuité. Le scandale d'une première aventure galante lui avait mérité, à dix-huit ans, un commencement de réputation qu'il promettait de soutenir dignement. La marquise en était fière. Tous les deux furent singulièrement choqués des manières de Charles; le marquis surtout, qui était forcé de le présenter à ses amis comme l'héritier de son nom. Il oubliait que si son fils n'avait aucun des agréments qu'on recherche dans le monde, c'était lui seul qu'il devait en accuser. Charles avait l'esprit juste, vif et pénétrant; mais, repoussé par son père, il était timide et gauche devant lui. La société, dont on l'avait éloigné, lui déplaisait. Il ne respirait à l'aise qu'au milieu des champs. Si son frère ne pouvait souffrir ses gestes vulgaires, il était bien plus blessé encore de ses manières efféminées, et du ton de supériorité qu'il affectait avec lui. Dans ses premières années, il avait eu beaucoup à souffrir de la partialité révoltante du marquis pour son fils bien-aimé; mais l'enfance est oublieuse. Les larmes une fois séchées, les jeux recommençaient

Aujourd'hui Charles avait vingt ans. Il savait aimer avec passion, mais il sentait qu'il pouvait haïr : on le lui avait appris. Plus d'une fois le marquis fut obligé d'interposer son autorité pour apaiser des querelles dans lesquelles, comme autrefois, Charles avait tous les torts. Jamais cependant il n'eut à se reprocher d'avoir provoqué ces orages. Il donna même plus d'une fois à son frère des marques d'affection joujours mal payées.

Un jour, se trouvant ensemble à la chasse, le chevalier se mit imprudemment à la poursuite d'un sanglier qui, pressé de trop près, se retourna tout à coup et se jeta sur lui. Le chevalier, peu fait à ces sortes de duels, se mit à fuir; il était perdu, lorsque Charles accourut à ses cris, et détourna sur lui la fureur du sanglier, qu'il tua, mais non sans avoir reçu au bras une cruelle morsure dont il conserva toujours la marque.

Cette action, qui pouvait passer pour généreuse, ne lui valut que quelques froids remerciements. La marquise lui reprocha même d'avoir conduit à une chasse aussi dangereuse son fils chéri, auquel elle fit défense de le suivre à l'avenir.

Ce n'étaient là cependant que de faibles étincelles d'un feu qui devait bientôt éclater avec fureur.

Le chevalier avait remarqué la beauté d'Annette. Après l'avoir poursuivie pendant quelque temps de ses galanteries de grand seigneur, il finit par lui faire des offres honteuses qu'elle repoussa avec indignation, sans en parler cependant à Charles, dont elle craignait d'exciter la colère. Le marquis, de son côté, avait appris, peu de temps après son arrivée au château, l'amour de Charles pour Annette, qui n'était un mystère pour personne. Il s'en inquiéta peu, persuadé que ce n'était qu'un caprice qui ferait bientôt place à un autre; mais quelle fut sa surprise lorsque Charles lui demanda la permission d'épouser Annette!

Épouser Annette! la fille de Simon le fermier! Le marquis pensa qu'il avait perdu la raison; mais Charles lui réitéra sa demande avec tout le sang-froid d'un homme qui a longtemps réfléchi, et dont la résolution est prise. Alors la fureur du marquis éclata avec violence. Il accusa Charles de vouloir déshonorer son nom, qu'il avait déjà avili par la bassesse de ses inclinations. Il le menaça de le déshériter comme un fils indigne, et de faire enfermer Annette qui avait pu lui faire oublier à ce point ce qu'il devait à sa naissance. Enfin, après l'avoir accablé des expressions les plus méprisantes, dans lesquelles il ne craignait pas de mêler le nom de sa mère, il lui défendit de reparaître devant lui.

Charles n'avait fait cette démarche que par respect pour l'autorité de son père. Il s'attendait à son refus, à sa colère même, qu'il se sentait le courage de braver; mais l'idée qu'elle pouvait retomber sur Annette ne lui était jamais venue. Il en fut accablé. Il connaissait tout le pouvoir que donnait à son père son rang et le crédit dont il jouissait à la cour. Un mot du marquis pouvait coûter la liberté à Annette s'il persistait à vouloir l'épouser. Peut-être même en avait-il trop dit. On allait la lui ravir s'il ne se hâtait de la soustraire au ressentiment de son père

Frappé de cette pensée, il fut trouver Annette.

— Nous sommes perdus, lui dit-il: mon père se refuse à notre union. Je savais qu'il en serait ainsi; mais ce n'est pas sur moi seulement qu'il prétend exercer sa tyrannie; c'est toi qu'il menace, et demain peut-être il t'enlèvera à mon amour.

Charles proposa alors à Annette de fuir hors de France. Ce projet, qu'il nourrissait depuis longtemps, n'était pas le fruit d'un amour aveugle qui cède sans réflexion à un premier entraînement. Il prévoyait qu'en butte à la haine de sa belle-mère, aux emportements de son père, et fatigué, comme il l'était, des mauvais procédés de son frère, auquel on voulait le sacrifier, il lui serait impossible de vivre au milieu d'eux · une rupture était inévitable. Il ne lui restait donc à choisir qu'entre une vie de querelles et d'humiliation et le bonheur qu'il pouvait goûter avec une compagne de son choix. Les débris de la fortune de M. Bernard, qu'il avait recueillis, lui permettaient de vivre dans l'aisance jusqu'au jour où il pourrait réclamer les grands biens que sa mère avait apportés au marquis, et dont rien ne pouvait le priver.

Ce qu'il lui importait maintenant, c'était de se soustraire à un acte de violence si facile à cette époque où un ministère faisait à une jolie femme la galanterie d'une lettre de cachet en blanc comme aujourd'hui d'un coupon de loge à l'Opéra. Il

fallait, de plus, que sa résolution fût prompte, et personne mieux que lui ne savait exécuter hardiment ce qu'il avait arrêté avec calme.

Ne faisons pas cependant à sa raison une part plus grande qu'il ne lui appartient. Un motif plus puissant à lui seul que tous les autres ensemble l'avait décidé à ce parti extrême. Charles était jaloux, et avec une âme ardente comme la sienne, la jalousie était un tourment intolérable. Malgré la discrétion d'Annette, il s'était aperçu de l'amour du chevalier; il savait de quoi il était capable, et, bien qu'il ne doutât pas un moment de la pureté d'Annette, il ne pouvait supporter la pensée qu'un autre eût jeté les yeux, pour les profaner, sur des charmes qu'il avait respectés malgré la violence de sa passion. Cette idée seule excitait sa fureur. C'était un nouvel aliment à cette haine contre nature que la position où on les avait placés avait fait naître entre les deux frères, plus encore peut-être qu'une véritable antipathie de caractère. Il la sentait prête à éclater, et il ne voyait que la fuite pour échapper aux malheurs qui pouvaient en être la suite.

Annette résista longtemps aux instances de Charles. Elle sentait bien qu'elle ne pouvait pas vivre sans lui; mais elle ne pouvait se décider à quitter son vieux père ainsi qu'une sœur trop jeune encore pour la remplacer auprès de lui. Ce ne fut que lorsque Charles lui eut promis d'appeler son père auprès d'eux, lorsqu'ils auraient atteint un lieu de sûreté, qu'elle parut ébranlée. Charles ne pouvait désormais la voir qu'en secret. Il lui fit promettre de se trouver le lendemain dans un lieu écarte de la forêt afin de prendre une dernière résolution; après quoi il la quitta pour aller faire les préparatifs de leur fuite, persuadé qu'Annette n'hésiterait pas à se confier à lui.

Pendant ce temps, le chevalier pensait de son côté aux moyens de satisfaire son caprice; car il ne prenait pas les choses tant au sérieux. Il trouvait Annette fort de son goût, mais ce n'était pour lui qu'une affaire de plaisir. Il lui paraissait piquant aussi de souffler la maîtresse de son frère et de lui donner en passant une petite leçon de galanterie, à lui qui s'avouait assez sot pour respecter la vertu d'une petite paysanne. Quant au refus d'Annette, il s'en inquiétait peu; de plus grandes dames s'étaient rendues après avoir débuté ainsi. Pourquoi ne triompherait-il pas d'elle? Il ne lui fallait pour cela que trouver un moment favorable. Il épiait donc, aidé d'un valet son confident ordinaire, toutes les occasions de la voir. Le jour où elle se rendit au rendez-vous convenu avec Charles, il la suivit de loin et l'aborda lorsqu'il la vit au milieu de la forêt. Ce moment lui paraissait d'autant mieux choisi qu'il savait son frère engagé dans une partie de chasse.

— Parbleu, ma charmante, lui dit-il en lui prenant familièrement les mains, je joue de bonheur. Je cours un lièvre depuis une heure sans pouvoir l'atteindre, et l'amour fait lever devant moi le plus joli gibier de Cythère. (C'était le style d'alors.) Voyons s'il sera aussi leste à me fuir que je me sens d'ardeur à le poursuivre.

En parlant ainsi il voulut embrasser Annette; elle le repoussa avec un sentiment d'effroi que justifiaient assez l'isolement dans lequel elle se voyait et la crainte que Charles ne survînt en ce moment.

— Toujours cruelle, ajouta le chevalier d'un air fat, mais un peu piqué cependant de la brusque résistance d'Annette. J'espérais que mon amour recevrait un meilleur traitement, ne fût-ce que par suite du goût décidé que vous paraissez avoir pour ma famille.

Annette poursuivait son chemin sans répondre. Le chevalier l'arrêta en lui disant :

— N'allons pas plus avant, ma toute belle; ce lieu est on ne peut plus convenable pour ce que j'ai à vous dire. J'espère que vous voudrez bien m'écouter un moment.

— Monsieur, répondit Annette en dégageant sa main de celle du chevalier, je ne vois pas ce que vous pouvez avoir à me dire.

— Vous ignorez donc que vous êtes charmante et que je vous adore; qu'il n'est rien que je ne fasse pour vous plaire, pour vous posséder? Parlez : c'est le bonheur que je vous demande. Quelque prix que vous y mettiez, il sera toujours au-dessous de mon amour.

— Votre amour, monsieur le chevalier, ou plutôt ce qu'il vous plaît d'appeler ainsi, n'est pas fait pour une pauvre fille comme moi. Laissez-moi continuer mon chemin. Vous me mépriseriez si je vous écoutais plus longtemps.

— Ce n'est pas ainsi, je pense, que vous parlez à mon frère.

— Monsieur votre frère ne m'a jamais rien dit de semblable à ce que je viens d'entendre.

— C'est qu'il ne vous aime pas comme je le fais. S'il éprouvait les désirs que votre beauté m'inspire, divine Annette, il céderait comme moi à ses transports. Croyez-moi, s'il affecte de vous respecter, ce respect n'est qu'un piége qu'il tend à votre crédule innocence. Pour moi, j'ai plus d'amour et plus de franchise. Il vous promet ce qu'il sait ne pouvoir pas vous donner, et moi je donnerai plus que je ne vous promets, ou plutôt je ne vous promets rien; car c'est de votre cœur, de votre seul amour que je veux vous obtenir. Ce n'est point à mon âge qu'on achète une conquête. On fait partager l'amour qu'on ressent, et le plaisir qu'on reçoit est payé par celui qu'on donne.

Le chevalier toujours plus animé, toujours plus hardi dans ses paroles, dans ses gestes, avait alarmé plus d'une fois la pudeur d'Annette qui commençait à ne plus savoir comment se défendre de ses entreprises, lorsque, faisant un violent effort, elle le repoussa si rudement qu'il alla tomber à la renverse à plusieurs pas de là, embarrassé dans les fortes racines d'un arbre qui bordait le chemin.

Confus et irrité de sa chute, il se relève vivement et saisit Annette qui voulait fuir. Ce n'était pas seulement l'amour qui l'animait alors, mais le dépit et le ressentiment de l'affront qu'il venait de recevoir. Une lutte terrible s'engagea aussitôt. Le chevalier était excité par les deux passions les plus fortes dans le cœur de l'homme, l'amour et la colère. Annette opposait la résistance du désespoir; car elle voyait bien que la force qui voulait triompher d'elle pouvait seule la sauver. Elle faisait retentir le bois de ses cris; elle appelait le ciel à son secours, tandis que le chevalier redoublait de violence. Enfin épuisée, mourante, elle s'embarrassa dans les mêmes racines qui avaient provoqué la chute du chevalier et elle tomba sans connaissance.

C'en était fait peut-être lorsque le chevalier tomba, frappé sur la tête d'un coup de crosse de fusil.

Charles, car c'était lui qui venait de délivrer Annette, la souleva dans ses bras, pâle, les yeux étincelants de fureur.

— Regarde-moi, lui dit-il. C'est moi, c'est Charles. J'ai entendu tes cris, et je suis accouru châtier l'infâme.

Il jeta ensuite les yeux sur le chevalier. Mais il recula d'effroi en le voyant, la face tournée vers le ciel, souillée du sang qui coulait de son front, et les yeux fermés du sommeil de la mort.

— Malheureux ! s'écria-t-il ; j'ai tué mon frère !

En ce moment, le domestique du chevalier accourut et s'écria, en se jetant sur le corps de son maître : Il est mort !

— Mort ! répéta Charles, immobile d'horreur. Mort ! et c'est moi, c'est ma main... Ah ! mon père avait raison de me haïr. Comment reparaître devant lui ? Jamais !... Non... Je n'irai point l'entendre me maudire... Fuyons, Annette, fuyons ! J'ai tué mon frère !...

Charles s'enfuit aussitôt, entraînant avec lui Annette, que la douleur semblait avoir privée de la raison.

Depuis ce jour, on n'entendit plus parler de Charles ni d'Annette. Les uns dirent qu'elle avait suivi Charles, qui peu d'années après fut tué au siége de Rhodes ; d'autres, qu'elle s'était noyée de désespoir ; le plus grand nombre pensa que le marquis l'avait fait enlever secrètement et enfermer dans une maison de femmes perdues.

Quant au chevalier, il ne mourut pas, quoique pendant plusieurs mois sa blessure semblât devoir être mortelle. C'est le marquis actuel de Grandpré, père de Clémence. Il est maintenant dans son cabinet, où il vient d'entrer suivi du père Charlot. Celui-ci a jeté, sans cérémonie, sa besace sur un fauteuil doré. Il est debout devant le marquis, qui vient de s'asseoir et qui lui dit dans le plus grand trouble :

— Eh bien, voyons, que me voulez-vous ?

V.

— Monsieur le marquis, dit Charlot, pardonnez-moi ma hardiesse ; mais ce que j'ai à vous dire ne pouvait l'être devant témoin. Sommes-nous bien seuls ?

— Oui.

— En ce cas, je commence, et avec votre permission je vais d'abord m'asseoir. Nous aurons peut-être à causer longtemps, je me sens un peu las, car j'ai beaucoup couru aujourd'hui, et, tout pauvre diable que je suis, j'aime tout comme un autre à prendre mes aises.

Cela dit, il s'assit résolument dans un fauteuil, à la grande surprise du marquis qui cependant le laissa faire.

Charlot poursuivit.

— Vous avez sans doute, monsieur le marquis, entendu parler du père Charlot ? vous savez alors qu'il n'est pas dans l'usage de rechercher les bonnes grâces des grands seigneurs ni de les flatter. Comme il n'attend rien d'eux, et ne leur demande rien, il croit avoir le droit de se taire ou de dire ce qu'il pense. C'est ce que je vais faire. Je n'ai pas été conduit ici par le désir de vous obliger, ce que tout autre vous dirait peut-être à ma place, et quoique par le fait je puisse vous rendre un grand service. Un motif beaucoup plus puissant pour moi m'a guidé dans toutes les démarches que j'ai faites aujourd'hui. Mais venons au fait.

Vous avez été élevé, monsieur le marquis, comme le sont les personnes de votre rang. On vous a appris à céder à toutes vos passions bonnes ou mauvaises ; à regarder avec mépris tout ce qui est au-dessous de vous. Que cela ne vous offense pas, ce n'est point votre faute : aussi, malgré ce que je vous dis là, j'ai une meilleure opinion de vous que beaucoup de gens que vous croyez vos amis. Vous avez eu une jeunesse très-dissipée ; vous êtes fier, vain des avantages de votre naissance ; mais

je crois qu'au fond vous n'êtes pas méchant; car il y a longtemps que je vous observe, et le coup d'œil du père Charlot en vaut bien un autre. Vous vouliez cependant marier votre fille au vicomte de Beausand ; c'était presque l'action d'un mauvais père, puisque vous saviez qu'elle ne pouvait pas l'aimer. Mais vous autres grands seigneurs vous n'y regardez pas de si près. Heureusement j'étais là pour empêcher ce mariage.

— Que voulez-vous dire? s'écria le marquis, qui avait eu jusque-là beaucoup de peine à se contenir.

— Je veux dire que, grâce à moi, vous avez appris à connaître le vicomte, qui n'a pas hésité à vous rompre en visière sur le simple avis qu'en s'alliant à vous il courait risque de faire une affaire moins bonne qu'il ne pensait.

— Je ne vous comprends pas.

— Cette lettre du capitaine Gerval qu'il vous a montrée en contenait une autre que j'avais, pour ainsi dire dictée, et qui a décidé son départ précipité. Je vous expliquerai cela plus tard. Il me suffit pour le moment de vous apprendre que vous alliez faire vous-même une fort méchante affaire. Le vicomte est criblé de dettes, et son oncle le commandeur, dont il croyait hériter, est mort il y a quelques jours seulement, en laissant sa succession à un autre de ses parents

— Comment savez-vous cela?

— Comment? Parce que les maîtres parlent tout haut devant leurs valets et que ceux-ci ne se gênent pas davantage devant moi. Le vicomte vous trompait; c'est ce que je venais vous dire. Mais, monsieur le marquis, ajouta Charlot en prenant un ton grave et sévère, ne le trompiez-vous pas vous-même, ou du moins ne pensiez-vous pas que cela pouvait arriver ainsi?

— Insolent! répliqua le marquis en se levant, sortez d'ici!

— Un moment, répliqua Charlot sans bouger de son fauteuil et faisant signe au marquis de se rasseoir. Ne nous emportons pas; je ne suis pas encore au bout. Je veux bien oublier l'épithète dont vous venez de m'honorer, parce qu'elle s'adresse à mon habit plutôt qu'à ma personne, que vous ne connaissez pas ; mais c'est à condition que vous m'écouterez avec plus de calme.

Le marquis se rassit, confondu de ce qu'il entendait et poussé sans doute par le désir d'en apprendre davantage. Charlot continua

— Vous avez un beau titre et de grands biens; mais ces biens et ce titre sont-ils véritablement à vous?

— Voilà une question..

— Bien hardie, sans doute; mais je vous l'ai dit, je ne me gêne avec personne. Dans ma position, on n'a plus rien à perdre. Peut-être n'en est-il pas ainsi de vous, monsieur le marquis? Aussi, tout inconcevable que vous paraisse mon langage, je vous conseille de ne pas trop vous en offenser, et même d'eviter ce qui pourrait me blesser trop vivement. La fortune met souvent la destinée des grands entre les mains des petits.

Le marquis fut sans doute frappé de cette réflexion, car il changea de ton avec Charlot, qui poursuivit :

— Vous aviez un frère, votre aîné, à qui sa naissance assurait l'héritage dont vous jouissez ; car, si je suis bien instruit, il provenait tout entier de sa mère.

— Ce frère, répondit le marquis tout à fait subjugué par l'accent de Charlot

et par la crainte qu'il commençait à lui inspirer, ce frère est mort depuis plus de vingt ans.

— En êtes-vous bien sûr?

— Il a été tué en combattant contre les Turcs qui l'avaient fait prisonnier.

— Vous dites qu'il a été tué ?

— Oui, Monsieur, répondit le marquis, oubliant tout à fait qu'il parlait à un mendiant. Il fut fait prisonnier par les Turcs et décapité, ainsi que tous ses compagnons d'infortune. Le fait a été légalement constaté.

— Je conçois que vous ayez pu le croire ; il n'en faut pas tant pour autoriser une injustice.

— Je suis en règle ; toutes les formalités d'usage ont été remplies.

— Je le crois ; mais ces formalités ne peuvent pas faire que ceux qui vivent soient morts, et je vous le dis avec regret, avec un regret aussi sincère que la joie que va vous donner cette heureuse nouvelle, votre frère vit encore.

— Mon frère? Quelle preuve en avez-vous?

— J'en ai d'irrécusables. Je n'ai pas toujours été ce que vous me voyez. J'ai eu aussi mes beaux jours. J'ai couru le monde et servi avec honneur mon pays. Long temps après l'événement dont vous venez de me parler, je rencontrai votre frère dans une des possessions françaises de l'Inde où il luttait contre la mauvaise fortune. J'ai été son confident et son ami : je puis ainsi vous raconter ses malheurs. Je sais que, haï par son père, persécuté par une marâtre qui voulait vous enrichir à ses dépens, il eut encore à défendre contre vous un bien plus cher à ses yeux que tous ceux qu'on voulait lui ravir. La nécessité de prévenir un crime lâche, odieux, lui en fit commettre un plus grand encore. Teint du sang de son frère, il se crut, comme Caïn, maudit de Dieu et des hommes. Il s'expatria, emmenant avec lui celle qui suffisait pour lui faire tout oublier. Il avait juré de ne plus reparaître devant son père, de vivre ignoré avec les modestes ressources qu'il avait su se conserver. Il tint parole ; mais, peu d'années après, la mort d'une épouse adorée lui fit prendre en haine les lieux où ils avaient été heureux ensemble. L'agitation pouvait seule étourdir sa douleur. C'est alors qu'il prit du service et que les chances de la guerre le firent tomber entre les mains des Turcs. Plus heureux que ses compagnons, il s'embarqua sur une frêle embarcation. Il erra longtemps sur les flots, n'attendant que la mort; mais enfin il fut recueilli par un vaisseau qui le transporta aux Indes. Il y a vécu du fruit de son travail, supportant avec courage les vicissitudes de la fortune, ou jouissant sans orgueil de ses faveurs lorsqu'il lui plaisait de lui sourire, jusqu'au jour où apprenant que son père avait cessé de vivre, il n'a pu résister au désir de revoir sa patrie. Ce désir l'a conduit jusqu'ici.

— Ici? s'écria le marquis en se levant; ici? dites-vous? serait-il vrai?

— Très-vrai.

— Où est-il?

— Devant vous.

Le marquis demeura immobile, comme frappé de stupeur, les yeux fixés sur Charlot qu'il examinait sans pouvoir le reconnaître, car le temps, le malheur, la barbe épaisse qui couvrait son visage, avaient donné à ses traits une expression qui éloignait tout souvenir de ce qu'il avait été dans sa jeunesse. Le son de sa voix offrait seul quelque rapprochement ; mais le marquis était trop intéressé à n'en rien croire pour s'arrêter à un aussi faible indice. Une fois son premier trouble calmé,

il embrassa avidement la pensée que Charlot était un imposteur à qui le hasard avait appris ce qu'il venait de lui dire de son frère. Il l'accusa donc sans ménagement de chercher à le tromper, et le menaça de le faire châtier par ses gens s'il ne lui avouait la vérité.

Charlot, toujours assis, la tête haute, le sourire sur les lèvres, l'écoutait en silence. Il allait lui répondre, lorsqu'il le vit s'approcher de la cheminée et saisir le cordon de la sonnette. Il se leva précipitamment, et lui arrêtant le bras :

— Prenez garde à ce que vous allez faire. Votre vanité serait peu flattée sans doute que notre reconnaissance eût lieu devant témoins. Ma casaque de mendiant ferait tache sur votre habit brodé, quand le moment sera venu de vous jeter dans mes bras. Il vaut mieux que les choses se passent entre nous, en famille.

— Trêve à vos insolences, répliqua le marquis en le repoussant, ou vous ne tarderez pas à en recevoir le prix.

Et il lui fit signe de sortir en levant sa canne sur lui.

— Malheureux! s'écria Charlot; n'as-tu pas appris comment je sais punir un outrage? Veux-tu me tenter encore? Tiens, regarde, en attendant que j'offre à la justice les preuves écrites de mes droits, regarde ce bras déchiré qui t'a sauvé la vie. Suis-je bien Charles?

Le marquis confondu, hors de lui, examina de nouveau son frère; et soit que son cœur fût ému de cet appel fait à sa reconnaissance, ou soit qu'il sentît qu'il pouvait moins que personne résister à l'évidence de cette preuve, il lui ouvrit ses bras, et les deux frères parurent oublier leur ancienne inimitié. Mais ce ne fut qu'un éclair, du moins pour le marquis : la pensée qu'il lui fallait restituer ses biens, renoncer à ses titres et se trouver sous la dépendance de son frère étouffa ce cri involontaire de la nature. Il baissait tristement les yeux, tandis que Charlot était encore tout entier à son émotion. Bientôt ses jambes fléchirent et il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Je suis ruiné, Monsieur, s'écria-t-il en se couvrant la figure de ses deux mains.

— C'est vrai; la chose est dure, répondit Charlot se remettant et reprenant son caractère; mais elle ne sort pas de la règle commune. Depuis que je cours le monde, j'ai toujours vu que ce que l'un perdait l'autre le gagnait. Ainsi vous voilà pauvre et moi je suis riche à mon tour. Il était temps, je pense. Au reste, je suis bon frère, si vous voulez ma besace...

— Monsieur, ne m'insultez pas, répondit le marquis en découvrant sa figure pâle et bouleversée. Je perds tout, fortune, rang, dignités...

— Et mérite, ajouta Charlot.

— Ma douleur est assez légitime pour que vous la respectiez. Mais tout n'est pas fini encore. Nous examinerons vos droits; nous plaiderons. J'ai du crédit, des amis...

— Vous en aviez hier.

— La prescription m'est acquise.

— Pas encore; j'y ai pris garde; c'est là du moins ce que pensent les hommes de loi que j'ai consultés, ainsi que le capitaine-général à qui je suis allé faire la confidence de ma résurrection; il la répète à l'heure qu'il est à M. le vicomte de Beausand, que très-certainement vous ne reverrez plus.

— Monsieur... mon frère... mon cher Charles, s'écria le marquis, car il voyait

bien que tout était perdu pour lui et qu'il ne pouvait rien attendre que de la générosité de son frère, j'espère que vous n'userez pas de vos droits avec rigueur. Vous aurez pitié de moi, de ma malheureuse famille. Ma femme mourrait de désespoir s'il lui fallait descendre de son rang, et ma pauvre fille, que deviendrait-elle? comment l'établir? Il est bien cruel pour moi, lorsque j'ai le bonheur de retrouver un frère, un bon frère, d'avoir à gémir sur le sort de tous les miens.

— J'avoue que votre orgueil aura un peu à souffrir; mais tout cela peut s'arranger encore.

— Comment? Est-ce que vous renonceriez?... Mais, en effet, un homme comme vous, un philosophe, accoutumé à vivre avec la simplicité d'un sage, n'a pas besoin de ces richesses qu'il a si longtemps dédaignées. Vous reviendrez avec bonheur aux habitudes de votre jeunesse, et vous jouirez en même temps du nôtre qui sera votre ouvrage.

— Je vous remercie infiniment; mais je pense qu'un philosophe, comme vous voulez bien me nommer, sans doute parce que j'en porte le manteau, ne doit pas plus rejeter les biens que la Providence lui envoie, que se révolter contre elle lorsqu'elle l'éprouve par le malheur. Et puis, croyez-vous que j'aie oublié tout ce que j'ai souffert? Non; je ne me donne pas pour meilleur que je ne suis. J'ai plus d'une revanche à prendre, et je ne me sens pas le courage d'y renoncer. Cependant, comme je viens de le dire, nous pouvons encore nous entendre.

— Parlez : je souscris à tout.

— Eh bien! promettez-moi que jusqu'à demain vous vous mettrez à ma discrétion; que, dès ce moment, vous ferez aveuglément tout ce que je vous prescrirai; enfin que je commanderai seul ici, comme j'ai le droit de le faire. M'en donnez-vous votre parole?

— Je vous la donne, s'écria le marquis, transporté de joie et prenant la main de Charlot qu'il voulait porter à ses lèvres.

— C'est bien, c'est bien, répliqua Charlot en retirant sa main, vous me faites pitié! puis il ajouta, en reprenant sa besace :

— Souvenez-vous de votre parole, monsieur le chevalier, si demain vous voulez être encore monsieur le marquis.

Une heure après cette conversation, les hôtes nombreux du château encore réunis dans le salon, ou dispersés en groupes dans le parc, s'entretenaient des singuliers événements dont ils étaient témoins. Rien ne paraissait en effet plus étrange, plus incompréhensible. Depuis son entretien avec le mendiant, le marquis semblait avoir totalement oublié la disparition subite du vicomte, dont il avait été si justement blessé. Tout était rompu, et cependant les préparatifs des fiançailles se poursuivaient avec plus d'activité que jamais. On dressait le feu d'artifice, les arbres du parc se chargeaient de lampions pour l'illumination du soir. Les cuisines étaient en feu pour le festin, et l'on entendait déjà le bruit des instruments de musique qui préludaient aux danses. Enfin rien n'était oublié pour donner tout l'éclat possible à une fête qui cependant n'avait plus d'objet, car les notaires étaient partis emportant avec eux le contrat de mariage, désormais inutile.

Ce qu'il y avait de plus inexplicable c'était le silence du marquis, ou son embarras aux questions qu'on lui adressait. On eût dit qu'il ignorait lui-même ce que cela voulait dire. C'était lui cependant qui donnait tous les ordres. Il faisait les honneurs du château avec sa grâce accoutumée. Il affectait même une grande liberté

d'esprit; mais il était facile de voir qu'il était en proie à une vive inquiétude. La marquise elle-même ne pouvait obtenir un mot d'explication du marquis, qui paraissait obéir à une main invisible. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il allait se passer des événements de la plus grande importance, d'où dépendait leur avenir, et qu'elle devait se borner à garder le silence.

On se demandait de toutes parts ce que cela deviendrait. L'apparition étrange du mendiant et son entretien mystérieux avec le marquis piquaient vivement la curiosité. On les avait vus se quitter avec un air de familiarité fort étrange. On disait même que Charlot était parti pour la ville dans la voiture du marquis, avec des laquais en grande livrée et précédé d'un courrier. Chaque instant ajoutait au mystère comme à la bizarrerie de cette situation.

Cependant la nuit était venue; l'illumination, les danses avaient attiré dans le parc tous les paysans des villages voisins, et les invités étaient réunis dans le salon. Clémence, par l'ordre de son père, avait repris la place qu'elle occupait il y a quelques heures au moment de la lecture du contrat. La marquise, toujours en toilette de cour, siégeait gravement dans son fauteuil, et le marquis se promenait dans une agitation toujours croissante, regardant de temps en temps à travers les vitres des fenêtres qui donnaient sur la cour, ou bien écoutant avec une attention inquiète; mais toujours silencieux et impénétrable.

Enfin, neuf heures sonnèrent. Un grand bruit de voitures et de chevaux se fit entendre. A ce bruit, le marquis s'empara d'un flambeau, et ordonna à quatre laquais de le suivre dans la cour, portant des flambeaux comme lui. Tout le monde se leva; les fenêtres du salon s'ouvrirent, et chacun put voir dans la cour un magnifique équipage à quatre chevaux, que précédaient plusieurs domestiques armés de torches. Le marquis descendit les marches du perron et s'avança vers la voiture. Il ouvrit ensuite la portière, et on le vit donner la main à une jeune paysanne qui descendit lestement, mais un peu confuse. C'était Rose. Après elle vint maître Durand en grand costume de fête, portant, ainsi que Rose, un énorme bouquet à son côté. Puis, on vit descendre Louis; enfin le père Charlot.

La vue des premiers personnages avait excité une vive surprise; mais, à l'apparition de Charlot, ce fut une véritable rumeur que ne put contenir la présence du marquis offrant respectueusement le bras au mendiant. Ils s'avancèrent ainsi tous les deux au milieu des exclamations générales, Charlot grave et calme, le marquis souriant avec toute la grâce d'un homme de cour. Arrivés au haut du perron ils trouvèrent tous les domestiques rangés sur leur passage, et tous les cinq entrèrent dans le salon. Les portes, à leur approche, s'étaient ouvertes à deux battants, et la marquise était venue à leur rencontre. Sur un signe du marquis elle reprit sa place ainsi que tous les invités, et, soit surprise, ou vif sentiment de curiosité, il se fit un profond silence.

Le marquis était resté debout au milieu du salon : il s'assit sur l'invitation de Charlot.

— Voilà qui est bien, dit ce dernier en s'adressant au marquis; je crois que maintenant nous pouvons entrer en matière.

Tout le monde se regardait comme pour s'interroger sur cette étrange scène. La marquise ne pouvait se contenir. Le marquis pâlissait et rougissait tour à tour. Charlot était toujours grave, et Rose, Louis et maître Durand demeuraient immobiles sur leurs siéges que le marquis leur avait présentés lui-même.

— Vous voyez, Monsieur, que j'ai tenu ma parole, dit le marquis à Charlot d'un regard qui semblait demander grâce.

— C'est vrai ; je ne l'oublierai pas. Je demande pardon à madame la marquise de me présenter ainsi devant elle ; mais l'affaire qui nous réunit ici est d'une trop grande importance pour que j'aie cru devoir m'arrêter à une formalité de costume. Il s'agit du mariage de mademoiselle de Grandpré.

Nouveau mouvement de surprise que Charlot comprima en poursuivant :

— M. le vicomte de Beausang a renoncé à sa main. C'est une insulte qu'on ne doit venger que par le mépris. C'est ce que M. le marquis a résolu de faire, d'après mes avis ; mais cela ne suffit pas. Il veut aujourd'hui même assurer le bonheur de sa fille chérie en lui donnant un époux qu'elle puisse aimer, et c'est à moi qu'il en a confié le choix.

Le marquis parut frappé d'étonnement, et jeta sur Charlot un regard d'anxiété que celui-ci eut l'air de ne pas apercevoir.

— Ce choix, je l'espère, aura l'agrément de mademoiselle de Grandpré ; car c'est elle qu'on doit consulter d'abord : c'est là très-probablement ce qu'on avait oublié de faire en la promettant à M. le vicomte.

Charlot, toujours debout, donna l'ordre de faire entrer un notaire, qui attendait dans une pièce voisine. C'était tout simplement le tabellion du village. Charlot le fit asseoir à la table qu'on avait apportée pour la lecture du contrat du vicomte.

Rien ne peut peindre la stupéfaction du marquis à qui Charlot avait laissé ignorer entièrement son dessein. Il fallut tout l'intérêt qu'il avait à se taire pour l'empêcher d'éclater. Il se contint donc ; mais lorsqu'il vit Charlot prendre par la main Louis et le présenter à Clémence, comme celui qu'on lui destinait, il se leva, et dit à Charlot avec véhémence :

— Vous abusez, Monsieur.

— Comment cela ? répondit Charlot ; ne suis-je pas le maître ?

— Vous ne pouvez pas exiger de moi un pareil sacrifice ; vous ne pouvez pas le vouloir vous-même. Ignorez-vous ce qu'est cet homme que vous offrez à ma fille ?

— Je le sais, Monsieur, et c'est parce que je le connais que mon choix s'est fixé sur lui.

— Mais sa naissance, Monsieur ?

Charlot ne répondit pas ; mais, s'adressant au tabellion, il lui dit :

— Ecrivez, Monsieur, les noms des futurs époux.

C'est tout ce qui manquait au contrat qu'il avait fait dresser lui-même. Le marquis s'avança vers le tabellion, comme pour s'opposer à l'ordre que Charlot venait de lui donner ; mais Charlot l'arrêta, et élevant la voix de manière à imposer silence au marquis :

— Ecrivez, vous dis-je, monsieur le tabellion ; M. le marquis signera ensuite, s'il le juge convenable. — Pour la future : « Clémence de Grandpré, fille du chevalier Jules de Grandpré ; » pour le futur : « Louis de Grandpré, son cousin, fils légitime du marquis Charles de Grandpré. »

— Ce marquis de Grandpré, ajouta-t-il en se tournant vers la marquise, qui s'était levée d'un mouvement spontané, ce marquis de Grandpré, seigneur de cette terre et autres lieux, c'est moi.

Ces paroles excitèrent dans la noble assemblée un mouvement de surprise inexprimable. En attendant qu'elle se calme un peu, nous allons achever de soulever le

voile qui cache la naissance de Louis. Charles, fidèle à sa promesse, avait épousé Annette, qui mourut peu d'années après avoir donné le jour à Louis. La vie aventureuse dans laquelle il se trouva engagé, ne lui permettant plus de donner ses soins à son fils, il le fit remettre par une main étrangère à maître Durand, qui venait d'épouser la jeune sœur d'Annette. Il voulait qu'il fût élevé dans sa famille maternelle, comme il l'avait été lui-même, se réservant de l'étudier en silence avant de lui faire rendre le rang et la fortune que lui assurait sa naissance, bien décidé à se taire s'il l'en eût jugé indigne.

Mais revenons à la scène que nous venons de quitter pour un moment, et que nous abrégeons pour ne pas abuser de la patience de nos lecteurs.

Clémence était tremblante d'émotion; Louis, ivre de bonheur, ne pouvait trouver une parole : des larmes coulaient de ses yeux. Le marquis paraissait encore inquiet, Charles le rassura, en lui disant qu'aux termes du contrat il conserverait la jouissance de ses biens, dont une partie seulement formerait la dot des nouveaux époux. Pour lui, il ne se réservait que le pavillon qu'avait habité le bon M. Bernard et le petit jardin attenant, qu'il cultiverait lui-même.

Maître Durand signa bravement au contrat comme oncle du futur marquis de Grandpré. Rose avait bien le cœur un peu gros de la perte de Louis ; mais elle était si contente de le voir un grand seigneur, qu'elle renferma ses larmes, qu'un mari de son choix acheva d'essuyer peu de temps après.

Quant à notre philosophe, il laissa là sa besace, satisfait de la petite vengeance dont il venait de se donner le plaisir ; mais il garda toujours l'humeur caustique et railleuse du père Charlot.

JUSTIN GENSOUL. (*Commerce*).

DIANE URSEOLO.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE L'ARCHIPEL.

I.

1420. — UN REPAS DE FRÈRES.

empereur Mahomet Ier venait de faire armer quarante galères et d'en confier le commandement à Giali-Bacha, auquel ses nombreux succès avaient valu le surnom d'*Invincible*. L'itinéraire du général turc était tracé d'avance. Il devait d'abord cingler vers le sud de l'Archipel, réduire en passant les îles de Nio et de Santorin pour venir ensuite planter à Naxe le signe redoutable du Croissant. Cette guerre, assez difficile à expliquer puisque les Grecs se glorifiaient alors de l'alliance de Mahomet et qu'ils l'avaient aidé à s'asseoir sur le trône ottoman, était le résultat d'un incident des plus puérils en apparence. Mahomet prétendait avoir reçu un affront du duc de Naxe, parce que, étant à Smyrne, ce prince avait négligé de venir lui rendre l'hommage dû à la majesté de sa couronne. Allumée par une étincelle, la guerre grondait donc à l'horizon. Déjà Giali mettait à la voile et, de son côté, Venise, qui servait de bouclier à l'Archipel et avait

pris le duc de Naxe sous sa protection spéciale, envoyait dans les ports de la mer Égée un nombre considérable de galères sous la conduite de Pierre Lorédan

Mais, en attendant le jour du combat, bien des craintes exagérées, bien des tumultes sourds, bien des luttes personnelles déchiraient les entrailles de l'état. A Naxe surtout, la préoccupation des esprits était à son comble, et les agents soudoyés par Mahomet ne contribuaient pas peu à entretenir au sein de la ville le désordre et la confusion. Une année plus tôt, le repos de l'Archipel n'eût pas été compromis pour si peu. Le duc Krispo, politique profond et rusé, était mort laissant une femme agonisante, et quatre fils, dont les trois plus jeunes étaient divisés par une haine hypocrite et une jalousie sans frein. L'aîné seul, le duc Jacques, qui avait succédé à son père, était un homme d'un caractère noble et généreux, et, bien que jeune, il s'était déjà fait remarquer par une valeur à toute épreuve et l'austérité de son gouvernement. Mais les menées secrètes et les intrigues de ses frères entravaient continuellement ses meilleures intentions. Ils n'avaient vu qu'avec regret son élévation au trône ducal; — ce qu'ils voulaient, c'était le partage de l'Archipel. Déçus dans leur espérance à la mort de François, leur père, ils avaient juré de satisfaire à tout prix leur ambition, et s'étaient ligués dans le but de perdre Jacques. L'occasion de la guerre qui allait éclater leur parut favorable, et un jour, enfin, jugeant que l'heure était venue d'en finir, ils prirent rendez-vous pour le soir dans une des salles les plus isolées du palais, résolus de frapper un grand coup et de demander aux vapeurs de l'orgie quelque audacieuse et décisive inspiration.

La nuit vint, et avec elle le silence et le repos. C'est à peine si, par intervalles, on entendait le frémissement léger des flots qui se brisaient sur les récifs. Depuis plus de trois heures, l'île de Naxe s'était endormie, caressée par une brise tranquille et doucement bercée par la mer.

Tout à coup deux fenêtres de la tour du vieux palais, bâti au XIIIe siècle par Marc Sanudo, s'allumèrent comme deux flambeaux rougeâtres au milieu de l'obscurité. Des candélabres d'or éclairèrent splendidement une table couverte de mets nombreux et de vins choisis. Les trois frères Krispo prirent place autour de cette table.

— Sommes-nous en sûreté? demanda Marc d'un air inquiet, et Jacques s'est-il retiré dans ses appartements?

— Depuis la chute du jour, dit Guillaume, il s'y est renfermé avec Pierre Lorédan, et n'a point reparu.

— Vous vous trompez, repartit Jean-Pierre : Lorédan a quitté Jacques après une courte entrevue, il est retourné au port de Driagathe où il a fait ferler les voiles de sa flotte, qui restera en rade jusqu'à l'arrivée de Giali, dont les galères croisent en ce moment dans le voisinage de Candie..

— Lorédan est un chef expérimenté, dit Guillaume, et plus que personne je souhaiterais que l'étendard de Mahomet tombât en lambeaux sous la dent du lion de Saint-Marc... Mais par le ciel, mes frères, si Jacques seul devait profiter de ce triomphe, peut-être oublierais-je que je suis chrétien, et ferais-je des vœux pour Giali!

— Jacques est condamné, reprit Marc avec une expression farouche. Il fait les préparatifs et les frais d'une guerre dont nous saurons l'empêcher de voir l'issue. Que le succès couronne l'entreprise de Lorédan, et, en revenant, il trouvera dans l'Archipel deux maîtres au lieu d'un.

Un esclave valaque, qui depuis longtemps était l'âme damnée des trois frères et le témoin discret de leurs orgies, prit une amphore de vin de Chypre et remplit les coupes des trois convives. On but au succès des armes de Venise.

— Puisque nous voilà réunis, proposa Guillaume, le plus jeune des frères Krispo, procédons au partage des îles dont la souveraineté nous est désormais assurée; prenons dès ce soir les titres qui doivent bientôt nous appartenir.

— Ce partage serait au moins prématuré, fit observer Jean, dont le sang-froid et le calme ne s'étaient pas encore démentis, et, une sage réflexion..... l'examen des droits de chacun de nous.....

— Qui parle ici de réflexion et de droits? interrompit Marc d'une voix tonnante. Notre frère Jean voudrait-il ressusciter à son profit les priviléges que nous refusons à Jacques, notre spoliateur à tous? Nulle volonté ne peut ici s'ériger en reine, sachez-le bien! Mes droits sont les vôtres, mon frère Jean! les vôtres sont ceux de Guillaume. Rien de plus, rien de moins. Nous sommes égaux. C'est donc au sort que je propose de nous en rapporter.

— Bien pensé, dit Guillaume, et je me soumets d'avance à sa décision.

— Et moi aussi, ajouta Jean avec une douceur hypocrite. Vous ne m'aviez pas compris, mon frère, je ne veux que ma part. Ainsi l'ordonnent la stricte justice et la véritable amitié qui nous lie.

— Consultons le sort, reprit Guillaume; mais par quel moyen?...

— Rien de plus simple, répondit Marc. Contentons-nous aujourd'hui de nous adjuger trois des meilleures îles de l'Archipel: Milo, avec ses mines de pierres précieuses; Samos, avec ses vignes dorées, et Naxe, le paradis de la Grèce; la reine des Cyclades! — Nous aviserons au reste une autre fois. Çà, Bugg, continua-t-il en s'adressant à l'esclave, apporte-moi ce vase de terre de Campanie... Il va nous servir d'oracle.

Bugg obéit. Marc posa le vase devant lui, et, faisant un choix au milieu d'une corbeille qui contenait des fruits d'un merveilleux éclat:

— Cette grenade, aux couleurs vives et fraîches, dit-il, c'est Naxe. Cette grappe d'aïdoni représentera Samos. Quant à Milo, fit-il en détachant un bijou qui brillait au bandeau de sa toque, cette émeraude sera son image. Maintenant, Bugg, retourne-toi et réponds suivant ton caprice aux questions que je vais te faire. Respect à Bugg l'esclave, messeigneurs, car Bugg l'esclave va distribuer des trônes!

Le Valaque se retourna. Marc éleva en l'air la grappe d'aïdoni en disant:

— Auquel de nous donnes-tu ceci!

— A vous-même, monseigneur.

— Et cela? dit-il en montrant la grenade.

— A monseigneur Jean.

— Et cela? continua-t-il en touchant l'émeraude.

— A monseigneur Guillaume, répondit Bugg.

— Je suis seigneur de Milo! s'écria Guillaume en vidant d'un seul trait sa coupe remplie d'une liqueur ambrée.

— Et moi, prince de Samos! dit Marc.

— Et moi, duc de Naxe, ajouta Jean toujours froid, toujours impassible.

— Sans doute l'apanage est un peu maigre pour vos mérites, mon frère Jean, dit Marc avec ironie, et je conçois que cette perspective ne satisfasse pas complétement votre orgueil. Il faudra cependant vous en contenter...

— Marc, vous interprétez mal mes sentiments, et vos suppositions...

— Empêchez-nous d'en faire, interrompit Marc, en nous livrant le secret des graves méditations qui vous occupent. Dites-nous enfin ce que vous pensez...

— Je pense, répondit Jean, que vous partagez trop tôt un butin que vous ne tenez pas encore.

— N'est-ce que cela? dit Guillaume avec emportement. Jurons la mort de Jacques, et le butin sera à nous. Bugg! Bugg! apporte-nous cette outre de malvoisie. Un serment est comme une plante, dont le germe se dessécherait si on négligeait de l'arroser!

Cette délicate facétie fut saluée de clameurs bruyantes, et des lèvres rougies des trois frères s'exhala lentement un lugubre cri de mort.

— Bien, dit Marc; mais il faut que l'action suive de près la parole. Où est le poignard qui le frappera? où est le bras dévoué qui lancera son cadavre à la mer? C'est ce poignard, c'est ce bras qu'il nous faut... Où le trouver?

— Il me semble que rien n'est plus facile, répondit Guillaume. Entendons-nous avec quelque bon juif de Salonique à qui nous paierons largement cette mort. Il ne s'agit que d'être généreux : dix piastres par goutte de sang! — On bien encore, Bugg ne pourrait-il le suivre dans une de ses promenades nocturnes sous les oliviers de Panerma?... Adroit et résolu, il joue du stylet comme pas un lazzarone de Venise. On ne manquerait pas d'attribuer ce meurtre aux agents du seigneur de Sommerive dont la haine pour la maison de Krispo est connue...

— Que pensez-vous de ce moyen? demanda Marc au prince Jean, en fixant sur lui des yeux de lynx.

— Je le trouve excellent, répondit Jean du ton le plus naturel. Mais un sourire ironique glissa imperceptiblement sur ses lèvres.

Le silence était à peine rétabli que des pas retentirent dans le couloir. Les deux battants de la porte furent poussés presqu'en même temps. Les yeux des trois frères s'élancèrent au même but. Un homme était debout sur le seuil : c'était Jacques.

Cette apparition fut un coup de foudre.

Cependant il fallait prendre un parti. Repliés dans leur terreur, jouant l'humilité, ils s'efforcèrent de rappeler le sourire sur leurs lèvres refroidies et de bégayer quelques mots. Le calme de Jacques les épouvantait. Ils se crurent condamnés. Mais ces craintes ne tardèrent pas à s'évanouir. Jacques ne savait rien.

— Eh quoi ! mes frères, leur dit-il d'un ton bienveillant où perçait néanmoins l'intention d'un reproche, — vous vous réunissez ainsi sans m'avertir; n'aurais-je pas quelque droit de me plaindre?

— Cette exclusion ne saurait vous offenser, répondit Marc, et vous ne devez l'attribuer qu'à la conviction profonde où nous sommes de l'importance de vos soins pour le bonheur de l'Archipel, et au scrupule que nous nous ferions d'enlever à l'état un seul de vos précieux instants.

— Vous avez raison, reprit doucement Jacques. Le duc de Naxe a divorcé avec tous les plaisirs, et vous êtes plus heureux que lui. Le recueillement est nécessaire à un souverain, surtout à la veille d'une guerre. Mais que voulez-vous? Vos chants joyeux sont venus frapper mes oreilles, et le désir m'a pris de mêler ma voix aux vôtres. C'est vous, mes frères, qui m'avez tenté.

— Le ciel bénisse votre inspiration! s'écria Guillaume qui commençait à se

rassurer. Allons, Bugg, choisis pour notre cher frère, le duc de Naxe, le meilleur de nos vins de Samos et la plus belle de nos coupes d'or!

On donna à Jacques la place d'honneur, et le repas continua sans autre incident. Seulement, au bout de quelques minutes, le prince Jean quitta la table et sortit.

II.

LE PACTE.

En face de la tour où se passait la scène que nous venons de tracer, et à l'extrémité opposée d'une cour oblongue, se trouvait une vaste galerie, pratiquée entre l'appartement de la duchesse-mère et celui du duc régnant. Au premier abord, cette galerie eût paru déserte aussi bien qu'obscure. Deux personnages, un vieillard et une jeune fille, y étaient pourtant assis, et depuis le commencement du festin leur regard immobile demeurait inexorablement fixé sur la tour, absorbé dans une muette contemplation. Soudain la jeune fille tressaillit, se dirigea avec précaution vers le balcon de pierre, et prêta l'oreille... Puis, revenant précipitamment vers le vieillard :

— Un serment affreux, mon père, un serment digne de cette orgie... ! Ils viennent de jurer la mort de Jacques!

— La mort de leur frère! répéta Pier attéré; sa mort, quand la cendre du père est à peine froide sous le tombeau! Diane! j'empêcherai ce crime, ou je mourrai...

— Dites que nous l'empêcherons, reprit Diane avec enthousiasme, car je m'associerai à vous dans cette œuvre sainte, dont il nous sera tenu compte là-haut...

— Pauvre enfant, tu es jeune, tu es heureuse. Ne te mêle pas à cette vie agitée, à ces intrigues ténébreuses, à ce drame sanglant. Laisse-nous faire, nous qui n'avons plus de bonheur à espérer, et dont l'existence vaut si peu...

— Je suivrais peut-être votre conseil, mon père, si Dieu lui-même ne me le défendait. J'ai fait un seul vœu dans ma vie, et l'heure est venue de l'accomplir.

— Explique-toi...

Diane parut regretter que ces paroles eussent rendu nécessaire la révélation d'un secret qu'elle avait longtemps caché. Mais son père l'interrogeait : elle se décida à parler.

— Depuis deux ans que l'amitié de la duchesse-mère m'avait fait une si belle place en ce palais, le prince Jean me poursuivait de ses assiduités. C'était une persécution de tous les jours, sans trêve et sans merci. Or, par une belle nuit d'été, je veillais tout près du lit de la duchesse, alors en proie aux tourments d'une fièvre cruelle. J'allais succomber à la fatigue, et les gémissements de la malade n'arrivaient plus que confusément à mon oreille, lorsqu'un bruit soudain me rappela à moi-même. Je levai la tête : un homme, — le prince Jean, — était devant moi. La magnificence du ciel, me dit-il en riant, lui avait inspiré le violent désir d'une promenade nocturne, et ayant trouvé tout le monde endormi au palais, il venait me proposer une excursion sous les oliviers de Damariona, à moins que je ne préférasse traverser la forêt de Xante, et l'accompagner à Kinidaro, sa résidence d'été. Je feignis, toute tremblante que j'étais, de ne voir qu'un jeu dans cette insolente proposition, et d'un ton froidement sévère je l'invitai, au nom de sa mère souf-

frante, à se retirer chez lui. Il n'en fit rien, et voulut m'entretenir de son amour. Alors mon indignation éclata en paroles amères. Je lui reprochai l'indignité de ses poursuites, et le menaçai de ne plus m'en tenir désormais à des refus stériles, mais de l'accabler publiquement de mon mépris. Une ironie mêlée de colère se peignit sur les traits de Jean, et il m'annonça avec un calme moqueur que ses mesures étaient prises, et qu'il avait un moyen sûr de triompher de ma résistance et de ma haine. En même temps, sa main comprima durement mon bras, et il m'entraîna vers la porte. Je poussai un cri. La duchesse se réveilla. O mon père! cet horrible tableau est encore là, devant ma pensée! Elle s'était dressée sur son lit, blanche comme une morte, les cheveux épars, les mains jetées vers nous, le délire dans le langage et la fièvre dans les yeux. Elle cherchait à comprendre cette scène, mais son oreille inintelligente n'était frappée que de sons plaintifs qui évoquaient dans son âme tous les fantômes d'une terreur mortelle... Cependant son amitié pour moi l'éclaira. Elle devina qu'on me menaçait; elle voulut descendre de son lit et marcher. Mais sa faiblesse la trahit... je l'entendis pleurer. En ce moment Jacques entra... — « Vous faites violence à une fille noble et vous outragez ma mère, dit-il en saisissant à son tour le bras de Jean Krispo. Sortez, ou demain le duc François, notre père, apprendra de quelle noble façon vous portez le nom le plus glorieux de l'Archipel! » — La foudre n'eût pas produit d'effet plus rapide que cette apparition de Jacques. En moins d'une minute sa voix eut dissipé ce rêve affreux, et je me trouvai seule vis-à-vis de lui. J'embrassai ses genoux en le remerciant. Alors il me quitta, me recommanda sa mère, et me supplia de pardonner à son frère en oubliant cette fatale nuit. Je devais pourtant en garder un cruel souvenir... C'est le jour suivant que se manifestèrent chez la duchesse les premiers symptômes de ce mal inquiet, de cette sombre langueur qui depuis l'ont tenue éloignée de la cour. Ainsi donc, à mes yeux, Jean est déjà l'assassin de sa mère... Puis-je mieux la venger qu'en cherchant à sauver d'une mort certaine son bien-aimé fils Jacques, le seul qui soit resté son enfant?

Pier écoutait sa fille avec une avide curiosité. Elle continua.

— Enfin il faut que je vous fasse un aveu qui doublera mon courage... A dater de ce jour, Jacques est venu bien plus souvent visiter sa mère, et ces fréquentes entrevues m'ont appris à le juger. Oh! si vous saviez, mon père, c'est l'âme la plus généreuse, c'est le cœur le plus pur et le plus dévoué. Chaque jour m'a révélé une face nouvelle de ce caractère plein de tendresse et pourtant empreint d'une noble fierté. Aussi ma haine contre le prince Jean s'est-elle accrue de tout ce que j'ai d'amitié pour la duchesse et d'admiration pour Jacques. Il s'est établi entre lui et moi une sympathie muette que nul n'a soupçonnée, pas même vous, mon père...., et cette sympathie, je la trahirais! Aujourd'hui, qu'il est en péril, j'hésiterais à m'acquitter de ma dette envers lui! Non, mon père, non! et, tout aussi bien que vous, j'ai le droit de dire : Je sauverai Jacques ou je mourrai!

— Bien, ma fille; mais que dirais-tu maintenant si je complétais ton aveu en lui rendant son sens véritable? si je te signalais un danger inconnu, un abîme vers lequel tu marches les yeux fermés? si je te disais que dans cette confidence désintéressée j'ai découvert un secret d'où dépendent mon repos et le tien?...

— Quel secret? fit Diane avec un embarras qui se révéla par l'émotion de sa voix.

— Celui de ton amour pour le duc Jacques, répondit froidement Pier.

Quelques mots vinrent mourir sur les lèvres de Diane. Urseolo reprit avec douceur :

— Je ne te condamne pas, Diane, mais il est de mon devoir de défendre ton cœur contre les séductions d'un rêve impossible. Dieu a permis que je lusse dans ton âme... Il me reste à te plaindre et à te sauver de toi-même.

— Songeons d'abord à *lui*, s'écria Diane en se jetant au cou de son père. Assurons son repos. Quant à moi, j'y saurai pourvoir en fuyant ce pays. Je retournerai à Venise.

— Je t'y suivrai. — Mais, je ne me trompe pas...., un homme vient d'entrer dans la tour !....

— C'est Jacques, Jacques lui-même, dit Diane avec un cri sourd et étouffé.

Et tous deux recommencèrent à observer cette scène, muets de saisissement, l'âme livrée à toutes les tortures de l'effroi. A chaque instant, ils croyaient voir briller l'éclair d'un poignard, et tomber le cadavre de Jacques. Ils s'épuisaient à vouloir interpréter cette silencieuse fantasmagorie des ombres qui passaient et repassaient derrière les tentures baissées. Alors un des convives prit un flambeau et fit un mouvement vers la porte. Bientôt la direction de la lumière indiqua qu'il se rendait dans la galerie.

— On vient, dit Urseolo ; retirons-nous vite, et, chacun de notre côté, cherchons un moyen d'avertir Jacques.... Retourne chez la duchesse... ; moi, je rentre dans mon laboratoire....

— Adieu, mon père ; dès que le soleil se lèvera, je viendrai vous demander ce que votre sagesse aura résolu et je vous dirai en même temps ce que Dieu m'aura conseillé !

Le vieux médecin s'éloigna promptement. Diane souleva une tapisserie qui masquait une petite porte et disparut. Elle descendit avec précaution, retenant son haleine et étouffant, par la lenteur mesurée de sa marche, jusqu'au bruit de ses pas. Mais, arrivée au bas de l'escalier, elle trouva fermée la grille qui, une heure auparavant, lui avait livré passage. Elle remonta, et, s'arrêtant derrière la tapisserie, elle aperçut, à travers les interstices de l'étoffe grossièrement tissue, à la lueur pâle du flambeau qu'il portait à la main, le prince Jean Krispo, sur le visage duquel les flétrissures de l'orgie semblaient avoir imprimé des sillons sanglants.

— Oui, murmura-t-il en laissant échapper de ses lèvres la pensée qui l'occupait tout entier ; oui, il vaut mieux que cela soit ainsi. Je voulais d'abord attendre à demain ; mais Jacques lui-même vient s'offrir à ma haine ! Tarder serait folie..... Qu'il meure, et demain, quand Marc et Guillaume se réveilleront de leur ivresse, eux qui parlent et n'agissent pas, ils seront bien forcés d'avouer que, dans le conseil comme dans l'action, leur frère Jean est encore leur maître à tous deux.

Diane entendit mot à mot ce monologue, et redoubla d'attention. Jean parut encore réfléchir un instant ; puis, après avoir jeté un coup d'œil sur la tour, où Marc et Guillaume continuaient à souper en compagnie du duc de Naxe, il alla droit à une encoignure entièrement occupée par un tableau de l'école vénitienne représentant Pierre de Courtenay au moment où il recevait la couronne impériale de la main du pape Honorius. Il introduisit une clef dans un des coins inférieurs de l'encadrement, et le panneau roula de droite à gauche ; puis, avançant la tête, il appela deux fois, d'une voix sourde :

— Lionello ! Lionello !

Lionello parut : c'était un homme grand, vigoureux, et dont la tournure n'était pas sans élégance ; mais un examen plus attentif eût fait découvrir sur sa figure le caractère de l'audace sans intelligence, dans son sourire, un mélange repoussant de niaiserie et de cruauté. Cette force brutale n'était qu'un masque ; derrière, il y avait le cœur le plus lâche et le plus accessible à toutes les terreurs. Lionello était un des gardiens du château de Paleon-Oros, ancienne place forte, située à deux lieues du port des Potamides, et qui alors servait de prison d'état.

— Nous voici, Monseigneur....

— Bien ! Tes Cypriotes sont avec toi ?

— Oui, Monseigneur.

— Combien sont-ils ?

— Cinq.

— C'est assez. Et maintenant, prépare-toi à m'obéir.... Appelle tes hommes, et accompagne-moi chez Pier Urseolo, le médecin favori du feu duc mon père.

A ces derniers mots, un effroyable pressentiment s'empara de Diane. Elle souleva la tapisserie, et, suivant des pas et de l'œil Jean et ses acolytes, elle s'engagea derrière eux, dans le long corridor qui menait à l'officine d'Urseolo.

Au moment de frapper à la porte d'Urseolo, Jean se tourna vers Lionello.

— Que jamais personne au monde ne sache ce qui se sera passé ce soir ici ; ta vie m'en répond. — Et en même temps il heurta du revers de sa main la serrure, qui rendit un son argentin et prolongé. La porte s'ouvrit. Pierre ne put retenir une exclamation à l'aspect de ses visiteurs mystérieux. Lionello prit soin de tout refermer, et Diane se vit entourée de nouveau d'une complète obscurité. Son cœur battait à coups pressés, et une sueur de glace inondait son front : elle colla son oreille à la porte, et surmontant la violence de ses émotions, elle écouta.

— Vous étiez tout dévoué à mon père, dit le prince Jean d'une voix douce, et j'ai pensé que si son fils venait réclamer le secours de vos lumières et de votre art, il trouverait dans sa démarche le prix de sa confiance en reconnaissant en vous un bon et fidèle serviteur.

— Le souvenir de François Krispo est tout puissant sur mon âme, Monseigneur, Parlez donc... bras et pensée, action et conseil, je mets tout à vos pieds. Disposez de moi.

— Cette soumission me touche, et je saurai la reconnaître. Pier Urseolo, ce que vous allez entendre est le témoignage le plus éclatant de l'estime que nous faisons de vous. Il s'agit d'un secret d'état auquel nous voulons vous initier. Nous avons une trop haute opinion de votre esprit pour craindre que vous cédiez à des scrupules hors de saison. Vous êtes homme politique : le duc François le disait souvent. L'âge a sans doute augmenté en vous cette sagacité prudente qui caractérisait jadis vos moindres actes ; mais vous devez comprendre qu'il est des hardiesses nécessaires. Il existe à Naxe un homme dangereux qui a encouru notre haine..... Cet homme peut compromettre le repos de tout le duché, et un exil serait insuffisant... Il faut qu'il disparaisse, il faut qu'il meure, et que sa mort, toute subite qu'elle soit, puisse être acceptée comme l'effet du hasard... Ai-je besoin, maître Urseolo, d'en dire davantage, et ne devinez-vous pas ce que j'exige de la science redoutable du plus docte médecin de l'Archipel ?

— Mais, Monseigneur, fit Urseolo avec une apparente tranquillité, — cet homme,

dont vous ne me dites pas le nom, a, sans nul doute, commis quelque grand crime... Eh bien? pourquoi employer des moyens dont le secret se trahirait tôt ou tard? S'il est coupable, la loi ne peut-elle l'atteindre; et, en vous adressant à votre frère, le duc régnant, au prince Jacques?...

— Je ne vous demande pas votre avis, il me semble, maître Urseolo.

— Pas plus que vous ne demanderez à Jacques le sien, n'est-ce pas, Monseigneur?

— Malheureux! Cette parole te coûtera cher!... Tu sais donc?...

— Tout, Monseigneur, et, comme vous avez invoqué tout à l'heure le souvenir sacré du duc François, c'est en son nom que je repousse la hideuse complicité d'un fratricide qui attirera sur ce pays la malédiction de Dieu!...

— Crois-tu, misérable insensé, reprit Jean qui ne put contenir sa fureur; crois-tu nous échapper ainsi? Quoi donc! après avoir reçu notre confession, tu nous renverras en nous lançant l'anathème, et tout serait dit! Détrompe-toi, vieillard, tu te perds sans sauver Jacques... Un autre sera moins scrupuleux que toi... et dans une heure le fer nous aura délivrés de lui... Quant à ton silence, la prison nous le garantira... et plus tard peut-être... la mort...

Diane faillit se trahir par un cri... elle l'étouffa dans sa poitrine.

— Vous êtes le maître de ma vie, dit Urseolo avec une lente gravité. Prenez-la, je vous l'abandonne. La cause de Jacques est assez sainte pour avoir ses martyrs... ordonnez de mon sort... Mais prenez garde, Monseigneur! prenez garde! la justice de Dieu veille sans cesse et elle frappe vite quelquefois!

— Trêve à ces folles menaces! Ma justice, à moi, passe avant celle de Dieu. Allons, Lionello, fais ton devoir!

En un instant, Pier Urseolo fut chargé de fers et on se disposa à l'emmener; la porte tourna lentement sur ses gonds.

Les torches flamboyèrent une seconde fois sous la voûte, et une sourde malédiction échappée des lèvres de Jean, en fit retentir lugubrement l'écho. Diane, qui respirait à peine, Diane, qui succombait à sa douleur, se traîna derrière un pilier, d'où elle vit passer le fatal cortége. Lionello marchait en tête, l'épée nue à la main. Pier paraissait calme, et sa démarche, ferme et mesurée, était celle de l'innocent qu'un arrêt envoie à la mort. Jean Krispo venait ensuite, pâle et la colère dans le regard. On arriva ainsi, sans rompre le silence, au milieu de la galerie. Là, Jean fit un signe au Cypriote, et le prenant à part :

— Lionello, lui dit-il tout bas, tu réponds de ce prisonnier sur ta tête. Jamais les tours de Paleon-Oros n'en ont logé de plus redoutable. Qu'il ne voie de créature humaine que toi! qu'il ne respire d'air que celui qui pénètre à grand'peine par les fentes de ton plus noir cachot... Va!...

La troupe de Lionello traversa la cour et eut bientôt franchi avec son prisonnier la grille principale du château. Jean, qui s'était accoudé pour les regarder partir, laissa peu à peu sa pensée s'égarer en de vagues méditations. Les fumées de son ambition s'envolaient au souffle imprévu d'inquiétudes étranges. La fermeté d'Urseolo l'avait frappé de découragement. — « Que faire? pensait-il, et à qui me fier maintenant? » Il jeta sur la chambre vide d'Urseolo un regard désespéré, comme on reporte son esprit vers une espérance perdue. C'était là, en effet, c'était dans cette chambre que son sort venait de se décider. Un aveugle instinct l'y amena. La lampe allait mourir; il parvint à en ranimer la flamme. Alors, il contempla avec

une sorte d'effroi cette salle toute pleine de secrets inintelligibles, ces armoires qui pliaient sous des trésors inconnus, ce sanctuaire imposant de la science, auquel il venait d'enlever son prêtre, seul capable d'en expliquer le mystère... Il se reprocha d'avoir éloigné trop vite Urseolo, dont la résolution, après avoir résisté à la ruse et aux menaces, eût cédé peut-être à la prière et à la torture. Cet isolement lui révélait sa faiblesse. Pourtant, à la vue de cette rangée formidable de fioles et de vases qui semblaient défier ses désirs et railler son impuissance, sa volonté se révolta. Une de ces fioles, un de ces vases contenait le breuvage dont il avait besoin. Il se mit à fureter partout, à placer et déplacer les flacons, à respirer leur arôme, à déchiffrer les étiquettes, poursuivant un fol espoir, croyant trouver à chaque instant le mot de l'impénétrable énigme et interrogeant avec une violence acharnée cette science rebelle qui restait sourde à ses prières, ou qui lui répondait dans une langue à laquelle il ne comprenait rien.

Pendant ce temps, Diane l'observait, épiait ses mouvements, devinait ses angoisses. Comme toutes les femmes d'un noble cœur, elle sentait son énergie se tremper à la flamme de tant de cruelles émotions. L'approche du danger faisait de la faible enfant une mâle et courageuse héroïne. D'abord, elle avait voulu se jeter entre son père et Jean, pour implorer la miséricorde de ce dernier; mais elle avait compris que des larmes n'éteignent pas de tels incendies. Cependant il fallait sauver Jacques, sauver son père!... Encore, si elle avait pu attendre le jour, elle eût trouvé sans doute un moyen d'instruire le duc, et de paralyser ainsi l'effet du complot. Mais non, le crime était imminent. Un signe peut-être!... et l'assassin allait obéir, et le glaive allait frapper! Jacques était assis au milieu de ses meurtriers, tranquille, sans défiance, loin de toute communication. Elle ne pouvait l'avertir ni par sa présence ni par ses cris... car on ne la laisserait point pénétrer jusqu'à lui, et ses cris mourraient dans les lambris de marbre de la galerie avant d'arriver à la salle du festin. Tout à coup il lui vint une inspiration d'en haut. Dans l'impuissance d'empêcher le crime, elle eut l'idée d'en prendre la responsabilité. Ce rôle, d'une difficulté étrange, ne l'effraya point. Au lieu de laisser aux mains de Jean le fil de cette trame odieuse, elle entreprit de le diriger elle-même. Sans lui ôter le besoin de chercher un complice, elle résolut de s'offrir. C'était, on le voit, un projet gigantesque et d'une exécution périlleuse. Mais Diane l'envisagea sans trembler, car elle crut sincèrement qu'il lui était suggéré par le souffle de Dieu.

Jean avait suspendu ses recherches, il renonçait à une tentative insensée et se disposait à quitter le laboratoire d'Urseolo. Mais, avant de se retirer, sa rage s'exhala en plaintes et en imprécations.

— Le ciel et l'enfer sont ligués contre moi, s'écria-t-il, mais Jacques n'en mourra pas moins. Nous suivrons l'avis de Guillaume. Le poignard de Bugg remplacera cette nuit même le poison qu'Urseolo me refuse. — Pourtant le poison eût laissé moins de traces!... Oh! malédiction! pas un rayon ne viendra donc percer ces ténèbres! Pas une voix ne glissera à mon oreille le mot magique qui sert de guide dans ce labyrinthe obscur! Oh! qui donc me dira ce mot précieux?

— Je puis vous le dire, moi!

Jean se retourna, vit Diane immobile derrière lui, et recula comme frappé de l'apparition d'un fantôme.

— Vous ici, Diane! dit-il en fixant sur elle un regard étonné; quel intérêt vous amène? qu'espérez-vous?

— J'espère, Monseigneur, que vous ne tuerez pas une femme que vous avez aimée. Vous le pourriez cependant. Vous êtes puissant et fort, et je ne suis qu'une pauvre fille qui pleure à vos genoux. Rien ne vous empêchera de punir du même coup l'orgueilleuse qui a dédaigné votre amour, et l'imprudente qui a surpris vos secrets! Mais vous ne le ferez pas; vous m'écouterez, et j'obtiendrai la grâce de mon père...

— J'en doute, car je ne l'accorderais qu'à une seule condition, que lui seul peut remplir.

— Je la devine, cette condition, et je la remplirai moi-même. Ce poison qu'il vous a refusé, je vous le donnerai, moi! Élevée dès l'enfance auprès de lui, j'ai été témoin de tous ses travaux... Je sais où il place les simples qui guérissent et les acides qui tuent. Récompensez-moi dignement, Monseigneur, et Jacques mourra!

Un sentiment d'incrédulité mit d'abord Jean en garde contre une proposition aussi subite.

— Dois-je vous croire, murmura-t-il en cherchant à pénétrer du regard la pensée intime de Diane, et vos offres sont-elles bien sincères? Est-ce bien vous qui me rendez l'espoir, vous qui venez donner la vie à tous ces fantômes d'ambition, de puissance et de grandeur, qui semblaient fuir devant moi? Avez-vous donc oublié votre haine? ou plutôt cette haine n'a-t-elle jamais été qu'un rêve de mon imagination?

Diane comprit la nécessité de détruire par une feinte soutenue les dernières défiances de Jean et de le convaincre entièrement de sa sincérité. Ses doutes étaient déjà entièrement ébranlés par la perspective d'un triomphe où l'intérêt de sa cupidité allait se trouver satisfait. Elle essaya de les dissiper en attaquant par un aveu mensonger la faiblesse de son amour-propre et la crédulité de son orgueil.

— Vous n'avez jamais connu mon cœur, répondit-elle lentement. Vous avez supposé une haine qui n'existait pas... Dans ce moment encore, vous vous abusez sur le motif qui me fait agir. L'âme est un livre mystérieux où vous ne lisez pas encore distinctement, Monseigneur...

Pendant cet entretien, le jour avait commencé à poindre et éclairait d'un pâle rayon le visage de Diane Urseolo. Jamais elle n'avait été si belle. Ses yeux brillaient aux clartés de l'aube comme deux perles humides, et sur son visage, dont la blancheur était encore relevée par la capeline noire qu'elle portait au front, respirait l'émotion déchirante qui bouleversait son âme. Alors le passé ressuscita comme par enchantement dans la mémoire de Jean. C'était un amour que des années avaient endormi : une minute venait de le réveiller. Rapide comme l'éclair, sa pensée conçut un plan où les intérêts de cet amour et ceux de sa politique se trouvaient savamment combinés. Ce moyen seul lui parut devoir maintenir son repos et garantir son impunité.

— Diane, dit-il après un long silence, que vous me soyez envoyée par l'enfer ou par le ciel, je m'abandonne à vous. Mais ceci n'est pas un jeu. Ma vie, ma puissance, ma sûreté... tout est là. Je ne puis exposer tout cela légèrement. — Diane! empêchons qu'un souffle ennemi ne renverse plus tard ce frêle échafaudage... Nos mains se joignent pour commettre un crime... Il faut que nos mains restent jointes... Nous courons ensemble les chances de l'œuvre impie... nous en partagerons les bénéfices... il y aura entre nous une fraternité impossible à rompre... deux complices ne se séparent plus.

Un froid mortel circula dans les veines de Diane.

— Il ne faut pas, continua Jean, qu'après cette nuit où nous signons ce pacte qui est peut-être la damnation de nos âmes, l'un de nous deux puisse impunément charger de sa part de remords la conscience de l'autre et lui dire : C'est toi!!! — Écoutez, Diane, vous savez si je vous ai aimée, si j'ai souffert de vos mépris!... Eh! bien, que ces souvenirs fuient sans retour, que toute rancune s'efface! Soyons forts par l'union. Dites-moi, Diane, dites-moi s'il me sera permis de mettre aujourd'hui à vos pieds un amour si longtemps dédaigné?

— Pas plus aujourd'hui qu'hier, reprit Diane d'un ton hautain. La fille de Pier Urscolo, en se rendant votre complice, n'a pas entendu abjurer sa dignité de femme et faire aussi bon marché de son honneur : elle a repoussé jadis la honte que lui eût valu le titre de maîtresse du prince Jean, — elle la repousse de même aujourd'hui. Je consens à vous servir, mais je me réserve le droit de dicter mes conditions.

— Que voulez-vous donc? répliqua Jean avec surprise.

— Ce que je veux? c'est une part de cette puissance et de cette grandeur que je vous donne! je veux que le prix soit proportionné au service... Je veux être duchesse de Naxe, et en cette qualité aller moi-même ouvrir à mon père les verroux du cachot de Paleon-Oros.

Ces paroles, prononcées avec l'accent de la vérité, achevèrent de persuader Jean Krispo. Jusqu'alors Diane n'était pour lui qu'une enfant désespérée qui voulait à tout prix racheter la vie de son père; maintenant c'était une femme orgueilleuse qui échangeait une moitié de crime contre la moitié d'un trône. Guidé par la perversité de ses propres instincts, Jean comprit mieux ce motif que le premier, et pensa que cette lueur avait trahi le vrai fond de la pensée de Diane. Alors tous ses doutes s'évanouirent, et croyant de son intérêt même de lui laisser nourrir une espérance qu'il se garderait bien de réaliser :

— Mes paroles sont-elles donc si obscures, fit-il en jouant l'étonnement, que vous ne les avez pas comprises. Le sceptre de l'Archipel vous revient de droit. Vous l'offrir en échange de votre dévouement, voilà quelle était ma pensée. Diane, continua-t-il en entourant de son bras la taille de la jeune fille, — vous m'aimez donc un peu?

Elle rassembla toutes ses forces et répondit d'une voix ferme :

— Je vous aime, Monseigneur.

Jean déposa sur sa chevelure un long baiser. Elle n'avait point prévu ce supplice. Elle s'y résigna, et refoula ses dégoûts dans son cœur. Mais, se dégageant de ses bras, elle se précipita vers l'armoire où se trouvaient étagées de nombreuses fioles. Après un examen minutieux, elle en choisit une entre toutes les autres, et la présentant au duc :

— Prenez, lui dit-elle, — et, si une main hardie verse cette nuit dans le verre de Jacques le contenu de ce flacon, je jure qu'au lever du soleil les cloches de la cathédrale de Naxe sonneront le glas de ses funérailles!

Jean saisit la fiole avec un transport de joie qu'il réprima aussitôt.

— Merci, Diane... Et maintenant, dit-il en lui offrant la main, permettez que je vous reconduise chez la duchesse ma mère...

Ils traversèrent silencieusement la galerie, un adieu s'échangea, et la porte de l'appartement de la duchesse se ferma sur Diane. Il était temps qu'elle fut seule

Cette dissimulation l'avait soumise à une trop rude épreuve. Elle tomba à deux genoux, et, d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Oh ! n'est-ce pas, s'écria-t-elle, n'est-ce pas, mon Dieu, que ce mensonge est un de ceux que vous pardonnerez?

Mais Jean, au moment d'aller rejoindre ses frères, fut retardé par un dernier scrupule. Son esprit soupçonneux ne pouvait même croire à la loyauté dans le crime. Sans s'arrêter précisément à l'idée d'une trahison, il ne fut cependant pas tellement aveuglé qu'il ne conservât quelque défiance d'un dévouement aussi imprévu. D'ailleurs, il considérait un complice comme un ennemi dont il fallait toujours se garder : et puis, Diane était femme : il eut peur, — qui sait ! — d'une indiscrétion ; d'un remords peut-être.

— Je veux m'assurer de la fille, pensa-t-il, comme je me suis assuré du père.

En ce moment, Lionello rentra.

— Pier est au secret? demanda le prince.

— Je l'ai placé selon vos ordres, Monseigneur, dans un lieu où il n'a de place que pour s'asseoir, d'air que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir.

— C'est bien. Tu vois cette porte?

— Oui, Monseigneur.

— C'est la seule qui communique à l'appartement de la duchesse-mère. Diane Urseolo vient d'y entrer. Tu vas conduire ici deux de tes hommes d'armes, et, pour plus de sûreté, tu demeureras avec eux. Lionello, écoute bien l'ordre que je te donne. Cette porte ne doit s'ouvrir pour qui que ce soit, et, sur votre vie à tous trois, vous empêcherez Diane d'en passer le seuil.

— Comptez sur ma vigilance, dit Lionello. Grâce à moi et à mes soldats, cette chambre sera une prison aussi sûre que celle de Paleou-Oros.

Tranquillisé de ce côté, Jean courut à la tour, cachant la fiole sous les plis de son pourpoint. Le repas n'était pas encore terminé, et Jacques causait gaiement avec ses frères.

Bugg changea les coupes pour les remplir d'un vieux vin de la Cieuta. Mais Jean lui prit l'amphore des mains en lui disant quelques mots à l'oreille. Bugg s'éloigna sans répondre.

Je veux, dit Jean lorsque Bugg fut parti, vous faire les honneurs de ce vin généreux que le comte de Provence a jadis envoyé au duc notre père. Permettez-moi de vous l'offrir et de vous le verser moi-même.

Il fit lentement le tour de la table, et servit Jacques le dernier, puis agitant et élevant sa coupe :

— A la prospérité de l'Archipel, s'écria-t-il, et au bon succès de l'expédition de Pierre Lorédan !.....

Cependant Diane, en proie à de vives inquiétudes, était tourmentée du désir de retourner dans la galerie pour épier les actions de Jean. Elle voulut sortir ; mais deux pertuisanes se croisèrent devant elle. Elle comprit qu'elle était prisonnière et se sentit enveloppée dans un frisson glacial. Jacques était perdu.

Jamais, du reste, surveillance n'avait été mieux organisée. Les sentinelles gardaient la porte ; Lionello veillait sur les sentinelles, et Bugg, tapi dans un coin, sans mouvement l'œil fixe, espionnait à la fois les sentinelles et Lionello.

III.

L'ISSUE SECRÈTE.

Quand elle se vit ainsi enfermée et éloignée de tout secours humain, Diane prit effroi de son propre ouvrage. Elle avait compté, pour sauver Jacques, sur un délai qui eût permis à quelque serviteur dévoué de pénétrer jusqu'à lui, de maîtriser l'effet du breuvage, et de lui faire une révélation qui eût sans nul doute été suivie du châtiment immédiat des coupables. Maintenant il fallait renoncer à ce facile triomphe. Diane était victime de son stratagème, et Jacques allait passer de la vie au sommeil et du sommeil à la mort.

Alors, elle sentit sa tête s'allourdir et son regard se pétrifier. Toute son âme s'absorba dans un désespoir intérieur. L'image de Jacques souffrant, de Jacques mourant par elle, vint se poser devant ses yeux. Des notes funèbres bourdonnaient à son oreille. Elle succombait à sa douleur sans trouver même la force de lutter.

Mais, une fois ce rêve dissipé, le sentiment de la résistance lui revint peu à peu. Elle se fortifia par une prière, et se mit, naïveté sublime, à fureter par tous les coins de l'appartement; comme si, depuis le temps qu'elle l'habitait, elle n'en connaissait point par cœur toutes les dispositions les plus mystérieuses. N'importe; elle était captive, et à côté des angoisses les plus terribles, Dieu place toujours dans le cœur des prisonniers cette flamme que ni les voûtes humides ni le manque d'air ne saurait éteindre, ce rayon qui luit dans l'ombre épaisse des cachots, qui réchauffe la vie prête à se glacer et qui s'appelle l'espoir.

Longtemps ses recherches furent inutiles. L'élévation des fenêtres était d'ailleurs prodigieuse et rendait une évasion impossible. Nulle issue ne s'offrait à son œil fatigué. Tout à coup, et comme frappée d'une baguette magique, elle se précipita vers un trophée de vieilles armes qui, depuis des siècles peut-être, dormaient paisiblement accrochées au mur, et sur lesquelles la rouille avait séché le sang. En moins d'une minute, les épées damasquinées, les écus armoriés, les casques d'airain bruni, arrachés et dispersés par la main de Diane, tombèrent pêle-mêle à ses pieds.

— Dieu soit béni! s'écria-t-elle avec enthousiasme. Il y a là une porte..... une porte! O mon Dieu! ne m'abandonnez pas!

Et, sans perdre de temps, elle sonda l'épaisseur de cette porte et essaya de l'ébranler, résolue, si elle ne parvenait pas à l'enfoncer, de s'y ménager du moins une ouverture avec une pointe de lance ou la lame d'un poignard; mais, presque aussitôt, elle reconnut que cette dernière ressource lui était ravie. Cette porte, au premier choc qu'elle lui fit subir, rendit un son métallique et vibrant; c'était un unique et lourd panneau de fer, solidement clos par une serrure en dehors. Cette serrure devait avoir sa clé; mais où était-elle? qui l'avait? n'était-elle point égarée? Diane ignorait toutes ces choses, et se voyait livrée pour la seconde fois à toutes les angoisses du désespoir et de l'anxiété.

Les cloches tintèrent tristement par la ville; Diane courut au balcon et écouta. Des voix nombreuses s'appelaient et se répondaient. Les matelots vagnaient au hasard sur le port. Une sourde agitation régnait aux abords du palais. — L'explication de ce mouvement inusité ne se fit point attendre. On vit bientôt flotter au sommet de

la grande tour du château le drapeau noir qu'il était d'usage d'arborer à la mort des ducs de Naxe.

Frappée de ce signe lugubre, Diane jeta un cri sauvage et cacha sa tête entre ses mains. La duchesse, à ce bruit aigu, se réveilla et fixa sur Diane un regard terrifié.

— Qu'as-tu donc, mon enfant, murmura-t-elle en se cramponnant au dossier de son lit, — et quel nouveau malheur?....

— Quel malheur? fit Diane en laissant éclater ses sanglots..... Vous demandez quel malheur.... Oh! mon Dieu, si vous saviez....

Mais elle s'arrêta soudainement; car, voyant la duchesse si faible et si pâle, elle craignit de rompre le dernier fil de sa vie, par une aussi violente émotion. Cependant le salut de Jacques dépendait peut-être d'un signe, d'un mot de la duchesse.

— Où trouverai-je une bonne inspiration, pensa-t-elle, si ce n'est dans le cœur de sa mère?

— Eh bien? dit la duchesse avec effort.

— Eh bien, Madame, Jacques, votre fils, va mourir assassiné par ses frères, et moi seule puis le sauver!....

— Et pourquoi ne le fais-tu pas? reprit en bondissant la duchesse, dont les yeux jetèrent comme deux rayons lumineux.

— Pourquoi? parce que l'on m'a enfermée ici, que je suis prisonnière et que cette porte est gardée....

— Tu peux le sauver, dis-tu, continua la duchesse qui semblait se débattre sous les tortures d'une pensée affreuse; tu peux le sauver et tu es encore là. Ah! ce sont ses frères qui le tuent, n'est-ce pas? Ses frères qui ont commencé par me clouer sur le lit de douleur et qui veulent m'achever en m'ôtant Jacques, mon seul amour! Oh! si je pouvais aller jusqu'à lui! Mais toi, Diane, par pitié, ne peux-tu courir à son secours!

— Je vous le répète, Madame, cette porte est gardée....

— Mais celle-ci, celle-ci, ne la connais-tu pas?

— J'ai vainement tenté de l'ouvrir. Je n'en ai point la clé.

— Je sais où elle est, répondit la duchesse, à qui l'instinct maternel avait rendu toute son intelligence, toute son énergie. Aide-moi à marcher, une minute seulement...., et tu seras libre.

La pauvre mère ne s'était pas levée depuis plusieurs mois. Dieu fit un miracle. Elle seule pouvait trouver la clé précieuse qui était soigneusement cachée dans un coffre de bois de cèdre à compartiments secrets. Elle en parcourut tous les recoins le plus vite possible, mais trop doucement encore pour son impatience et celle de Diane.

— La voici! dit-elle enfin de sa voix mourante.

— Donnez, s'écria Diane en la lui enlevant des mains. Puis, doutant encore de tant de bonheur, elle se hâta de gagner la porte pour essayer la clé. La porte céda, et l'œil de Diane plongea dans la spirale obscure d'un petit escalier de pierre.

— Maintenant, madame la duchesse, dit-elle après l'avoir reconduite à son lit, faites des vœux pour que je revienne bientôt; car ma mort suivrait de près celle de votre fils. Ou Jacques vivra ou vous ne me reverrez plus!!!

IV.

LA MIROLOGITRE.

A quelques milles de Naxe, et sur la crête arrondie d'une colline, s'élevait un bois de frênes et d'oliviers, où le jour pénétrait à peine, et dont la solitude rappelait celle des anciens bois sacrés. C'était un passage peu fréquenté, car il n'y avait au delà qu'une montagne aride, nue, escarpée, et un peu plus loin l'Océan. A la vue de cette nature inerte, de ces rocs dépouillés, géants immenses qui baignaient leurs pieds de marbre dans les flots de la mer Égée, le voyageur eût pu se croire dans un désert. Mais parfois, quand les grandes voix de la cathédrale annonçaient la mort de quelque éminent personnage, un messager, parti de Naxe, traversait le bois et s'engageait d'un pas hardi dans les obscurs défilés de la montagne. Au fond de ce désert, en effet, se détachait, dans les teintes noires de l'ombre, une habitation isolée, d'une architecture barbare et d'un aspect misérable. C'est là que vivaient en corporation et dans un isolement absolu dix femmes, d'âge différent, dont le caractère inspirait une sorte de vénération religieuse, bien qu'elles ne relevassent aucunement de l'église. On les appelait *Mirologitres* ou filles de deuil, et leur présence était regardée comme indispensable aux funérailles des grands seigneurs.

Le lendemain du jour où s'étaient passés les faits racontés plus haut, les Mirologitres étaient assises autour d'une table pauvrement garnie. De grossières couronnes de maïs et quelques raisins séchés au soleil composaient tout leur repas. Leur costume, d'apparence assez lugubre, consistait en une tunique noire, retenue vers le milieu du corps par une corde jaunâtre, et une coiffe de serge brune qui renfermait leur chevelure.

— Il serait vrai, Marizza? disait la plus jeune à celle que son âge semblait avoir investie d'une sorte d'autorité; le duc Jacques serait mort en si peu de temps?

— En moins de six heures, répondit Marizza. L'écuyer qui m'en a apporté la nouvelle était encore étourdi du coup. Le prince Jean est, dit-on, inconsolable. Mais les moments sont précieux. Guliel, préparez tout ce qu'il nous faut. Nous ne tarderons pas à nous rendre au palais.

Guliel obéit, mais elle revint presque aussitôt en disant : — On frappe, Marizza.

— Il faut ouvrir, c'est sans doute quelque voyageur égaré.

Guliel avait ouvert. Une femme voilée parut au seuil de l'obscur réduit.

— Entrez, dit Marizza. Le soleil est brûlant et vous avez besoin de repos?...

— Ce n'est pas le repos que je cherche, répondit Diane en levant son voile, car j'arrive de Naxe en courant, et l'espoir d'obtenir de vous une grâce d'où dépend plus que ma vie, m'a fait oublier la longueur et la fatigue du chemin.

— Que peuvent pour votre bonheur, sainte Vierge! de pauvres créatures comme nous? Ordonnez, nous obéirons.

— Je n'ordonne pas, je prie. Et ce que je demande, c'est une place parmi vous, c'est un costume semblable aux vôtres, c'est le droit d'aller sur le cercueil des morts implorer la miséricorde de l'Éternel...

— Y pensez-vous? s'écria Marizza en joignant les mains. Un métier comme celui-ci n'est qu'un refuge contre la misère, ou un moyen de pénitence pour racheter une faute. Mais vous... quel motif...

— Ne m'interrogez pas, je ne pourrais vous répondre. — Une larme coula sur sa joue; Guliel s'en aperçut et adressa à la vieille un regard suppliant.

— Certes, je ne demanderais pas mieux que de vous satisfaire, reprit Marizza; mais les statuts de notre corporation et la décision formelle de notre saint archevêque ne nous permettent point d'être plus de dix. Notre mission est de représenter la vierge Marie, les sept péchés mortels, l'ange du ciel et le démon de l'enfer; en tout, dix personnages; pas un de plus, pas un de moins. Vous recevoir aujourd'hui serait donc faire tort à l'une de nous, car les funérailles du duc Jacques nous occuperont toutes, et l'on n'a pas souvent de pareilles aubaines. Vous voyez donc bien que c'est impossible.

— A moins que l'une de nous ne consente à lui céder sa place, hasarda Guliel, dont les jolis yeux se fixaient sur Diane avec une douce compassion.

— A la bonne heure; mais qui voudra renoncer?...

— Moi! dit résolument Guliel.

— Pauvre enfant, s'écria Diane en lui serrant tendrement la main, tu as le cœur bon comme tout ce qui est jeune et beau. Prends cet or, et plus tard, tu verras si je sais reconnaître un bienfait.

Les Mirologitres, qui d'abord avaient lancé à Guliel un regard moqueur, ne purent s'empêcher de soupirer en entendant le son de la bourse qui passait dans ses mains. Chacune d'elles regretta de ne s'être pas dévouée.

— Serai-je auprès du duc Jacques? demanda Diane à qui Guliel venait d'apporter ses habits.

— Le devoir du bon ange est de ne pas quitter un instant le défunt, dit Marizza. C'était le rôle de Guliel : c'est maintenant le vôtre... Vous veillerez sur son âme jusqu'à ce qu'elle s'envole dans le ciel.

Peu après, Marizza donna le signal du départ. Les Mirologitres, dont le visage était couvert par d'épais capuces noirs, se dirigèrent vers Naxe et arrivèrent processionnellement au palais ducal.

Tous les attributs d'une douleur solennelle y étaient splendidement déployés. La salle du trône surtout, où l'on voyait Jacques couché sur un lit de parade et revêtu de ses plus riches habits, brillait d'un éclat oriental. Tous les vitraux étaient masqués par d'épaisses tentures de damas noir semé d'étoiles d'argent, et on eût tenté vainement de compter les lumières innombrables qui figuraient de loin une étincelante traînée de feu.

L'archevêque de Naxe, assisté du chapitre entier de Saint-Jean, priait au chevet du trépassé, et vers l'extrémité inférieure du lit se trouvait ménagé un large espace, par où défilèrent successivement les envoyés de l'empereur Mahomet, les représentants de la république de Venise, une députation des chevaliers de Rhodes, et tout ce que Naxe renfermait alors de nobles seigneurs de toutes les parties de l'Archipel. Quelques gens du bas peuple furent même admis à jeter l'eau sainte sur le corps de Jacques, et ce fut ce moment que choisit Jean Krispo, pour apporter, lui aussi, dans cette triste enceinte, le tribut officiel de ses regrets. Son front have, ses joues creusées, pouvaient donner aux assistants une idée favorable de la vérité de son chagrin. Quant à Marc et Guillaume, la stupeur où les avait jetés cette mort subite, les empêchait de jouer leur rôle avec autant d'habileté que Jean, et les regards défiants qu'ils lui lançaient à la dérobée prouvaient assez qu'ils le soupçonnaient

d'avoir voulu éviter, en se suffisant à lui-même, les embarras, ou plutôt les obligations d'une double complicité.

Quand le prince Jean fut vis-à-vis du lit de Jacques, il mit un genou en terre, et l'archevêque, s'avançant vers lui, plaça à son côté l'épée héréditaire des ducs de Naxe. Jean la tira du fourreau, et l'élevant en signe de croix :

— Dieu veuille, s'écria-t-il d'une voix émue, que ce fer soit aussi léger à mon bras qu'il fut redoutable aux mains de François mon père, et qu'il eût été glorieux dans celles de mon frère Jacques, si l'impitoyable mort ne l'eût désarmé si tôt.

On se rendit au cimetière. Le monument de la famille des Krispo, bâti du plus beau marbre de Paros, brillait aux reflets d'or de l'illumination comme une énorme perle de jais. Mais, suivant un usage antique, à chaque strophe des litanies que les moines récitaient en chœur, une des lumières s'éteignait. Quand il ne resta plus que quelques cierges allumés, les Mirologitres procédèrent à leur dernier cérémonial. La vierge Marie imposa les mains sur la tête de Jacques, et se retira en le bénissant. Puis, ce fut le tour des sept péchés mortels, conduits par le mauvais ange qui n'était autre que Marizza. Ils passèrent l'un après l'autre, cherchant à toucher le cercueil, ne fût-ce que du bout des doigts; mais le bon ange étendait la main, et les Mirologitres reculaient épouvantées, et exprimaient par des contorsions et des cris étranges, le désespoir qu'elles éprouvaient de n'avoir point gagné cette proie a l'enfer. Après cette cérémonie, consacrée par la superstition, tout le monde était tenu de se retirer. Le bon ange, seul, devait demeurer pour donner à l'âme du mort, prête à s'envoler au ciel, la bénédiction du départ.

La nuit s'avançait, une nuit d'été, toute blanche et brodée d'étoiles. La lune montait silencieusement dans l'espace en se mirant dans la mer. Diane était seule; elle suivit de l'œil l'éclat lointain des torches, et écouta les derniers murmures qui fuyaient dans la direction de Naxe. Alors elle vint droit au cercueil, versa sur le front de Jacques quelques gouttes d'un baume odorant. Puis elle s'agenouilla : elle n'avait plus qu'à attendre et à prier.

Au bout d'une heure, Diane se releva et l'écho répéta un cri de joie, car Dieu avait exaucé la jeune fille, et la tête de Jacques, froide et pâle, venait de se dresser hors du tombeau.

V.

PALEON-OROS.

Diane recula de quelques pas. Une joie pieuse inondait son cœur. Sa mission d'ange était enfin accomplie. Peu à peu Jacques rouvrit les yeux et les promena autour de lui. Il passa sa main sur son front, comme pour en écarter les fumées d'un rêve, puis apercevant une femme qui s'approchait lentement :

— Où suis-je, murmura-t-il, et qui êtes-vous?

— La jeune fille rejeta son capuce en arrière.

— Diane Urseolo! Diane ici! dans ce lieu funèbre! Oh! pourrai-je savoir?...

— Vous saurez tout, monseigneur; mais laissez-moi remercier Dieu d'avoir répandu sur vous les rayons de sa grâce infinie! car, si vous êtes encore vivant, c'est le ciel qui en est cause, et sans lui la pauvre Diane n'eût pas réussi peut-être à vous sauver d'une mort jurée par des ennemis puissants.

— Que dites-vous? Comment ai-je soulevé des haines aussi ardentes, et de quels ennemis voulez-vous parler?

— D'infâmes que mon père vous conseillait vainement de redouter... de vos frères.

— Mes frères! vous ne me trompez point, Diane. Ils auraient osé?...

— Jean Krispo lui-même vous a versé le poison... Heureusement, j'étais sa complice et c'est moi qui l'avais préparé...

Diane entra ensuite dans de longs détails. Elle raconta ce qu'elle avait entendu de l'orgie des trois frères, les propositions faites à Urseolo, son emprisonnement à Paleon-Oros, les recherches infructueuses de Jean dans le laboratoire du médecin, enfin son entrevue avec lui, et le pacte criminel par lequel ils s'étaient réciproquement liés.

— Ange sauveur, s'écria Jacques après le récit de Diane, comment ai-je mérité un tel dévouement?

— Vous me le demandez! mais vous avez donc oublié cette nuit fatale où je veillais, triste et désespérée, au chevet de ma maîtresse chérie, votre noble mère! Vous avez donc oublié cette audacieuse tentative de rapt sous les yeux même de la pauvre malade, ces terreurs affreuses, ces cris étouffés qui sortaient du lit de douleur pendant que j'implorais l'assistance du ciel, ces violences odieuses auxquelles j'eusse succombé peut-être, si vous n'étiez venu, vous aussi, comme un ange envoyé d'en haut... Hélas! pour me demander la cause de mon dévouement, il faut que vous ayez oublié tout cela, Monseigneur.

— Non, je n'ai rien oublié. Mais ce souvenir n'est plus dans ma tête, Diane; il est descendu dans mon cœur... Eh quoi! n'avez-vous donc pas traduit mon silence et deviné ma pensée? n'avez-vous jamais interprété le langage de ces yeux qui vous cherchaient partout? Oh! Diane, chaque fois que j'allais secrètement visiter ma mère, ne lisiez-vous pas, à travers les larmes que je répandais sur elle, le remerciement qui s'adressait à vous, sa gardienne vigilante? Je me croyais, mais n'osais me dire votre ami. J'aimais à vous suivre dans l'ombre, à vous entourer de soins mystérieux, à veiller sur vous, comme Dieu veille sur ses créatures, en les couvrant de sa protection invisible..... Et je ne savais si vous m'aviez compris. Mais aujourd'hui, Diane, il faut que ces ténèbres s'éclaircissent et que le jour luise enfin dans ce cœur dévoré par l'incertitude! Dites-moi si j'ai eu tort de croire à une sympathie secrète qui nous unissait quoique séparés... Diane! répondez-moi sincèrement... Si, dépouillant ma timidité, je me fusse agenouillé devant vous en vous appelant ma sœur, auriez-vous refusé de m'appeler votre frère?

— Une sœur eût-elle fait plus que moi?

Il y avait dans la demande de Jacques et dans la réponse de Diane, deux aveux qui retentirent à l'oreille de l'un et de l'autre avec une enivrante douceur. Puis, à ce mouvement de l'âme qui les avait trahis, succéda cette surprise pleine de frayeur et de joie qui ôte la force et ne peut se résumer que dans un long silence. Diane se hasarda la première à le rompre...

— Le soleil va se lever, dit-elle; n'oublions pas, monseigneur, que je n'ai fait qu'ébaucher l'œuvre et que c'est à vous de la couronner. Il faut prendre un parti. Que faire?

— Votre père, dit Jacques, après un moment de réflexion, est enfermé à Paleon-Oros... C'est de lui surtout que j'ai besoin... Allons à Paleon-Oros.

— Mais ce sera inutile, fit observer Diane.

— Peut-être. Je connais Lionello. Plus d'une fois il a tremblé au son de cette voix et à la vue de cette épée, il obéira...

Le trajet du cimetière à Paleon-Oros était d'une heure environ. Rapide pour Diane et Jacques, cette heure se passa tantôt en causeries délicieuses, tantôt en silences tendrement prolongés.

Quand ils furent arrivés devant la redoutable porte de fer de la forteresse, Diane ne put se défendre d'une crainte vague. Jacques, plus confiant dans son étoile, avisa une sentinelle qui avait fait longtemps le service intérieur du palais ducal.

— Me reconnais-tu? dit-il en lui enlevant de vive force l'arme qu'il tenait à la main.

— Le prince Jacques! s'écria l'archer. Et ce nom parcourut, comme l'étincelle une traînée de poudre, toute la rangée de sentinelles qui se trouvaient espacées autour des fossés de Paleon-Oros.

— Lui-même, dit le prince. Et puisque tu sais qui je suis, fais en sorte que le pont-levis se baisse devant moi. — Et comme l'archer hésitait. — Ne crains rien. Jacques te relève de ton obéissance envers le traître Lionello et te récompensera mieux qu'il ne saurait le punir.

La frayeur qui s'était emparée de l'archer fut si profonde qu'il put à peine articuler quelques paroles sans suite. Il se rappela pourtant qu'en cas d'événement il avait ordre de sonner du cor. Alors se reculant le plus possible de Jacques dont la présence lui paraissait au moins surnaturelle, il embouchа tant bien que mal la trompette, et un homme se montra presque aussitôt sur le rempart.

— Vite à la herse! vite! vite! s'écria l'archer avec une merveilleuse volubilité. Baissez le pont... sur-le-champ... sans tarder... c'est l'ordre...

Il s'arrêta interdit et n'osa achever. Pendant ce temps, Jacques s'était retiré à quelque distance avec Diane, et tous deux, assis sous les premiers arbres d'un petit bois d'oliviers où les rayons de la lune ne pénétraient qu'à de lointains intervalles, suivaient silencieusement les progrès de cette scène.

— Es-tu fou, Lutzi? dit Lionello d'une voix forte, et ne connais-tu pas la punition réservée à toute sentinelle qui donne inutilement l'alarme? Quel vertige t'a saisi et quelle vision t'a troublé l'esprit pour me déranger ainsi, au milieu de mon premier somme? Le terme de ta veillée est-il arrivé? Il s'en faut encore de toute une heure. Sommes-nous attaqués? je ne vois pas d'ennemis.

Lutzi, pris au piége entre les injonctions de Jacques et les questions de Lionello, craignit de se compromettre par quelque parole imprudente, et ne répondit pas.

— Sur mon âme, reprit Lionello, je crois que le drôle se moque de moi, à moins pourtant qu'il n'ait subitement perdu la tête. Çà, vous autres, continua-t-il en parlant aux gardiens qui veillaient au dedans de la forteresse, faites-moi passage afin que j'aille moi-même châtier cet insolent qui me brave et dont je tirerai peut-être une réponse en lui caressant les épaules du plat de cette épée...

Mais Lionello n'avait pas fait deux pas sur le pont, que Lutzi était déjà près de lui.

— Si vous avez quelque souci du salut de votre âme, balbutia précipitamment l'archer, n'allez pas plus loin et écoutez-moi... *Il* est là... à l'entrée du bois des oliviers!...

— Qui est là? de qui parles-tu?

— De lui, capitaine! du duc de Naxe... du prince Jacques...

— Tâche de t'expliquer plus clairement. Que viens-tu me raconter ici de Jacques et du duc de Naxe... je ne te comprends pas du tout.

— Sainte bénédiction! je vous dis que le prince Jacques vient de me parler, et qu'il prétend entrer en maître à Paleon-Oros...

— Jacques! fit Lionello en s'efforçant de rire. Il faut avouer, Lutzi, que tu te laisses duper aisément? tu auras pris pour Jacques un fou qui se croit maître de l'Archipel, ou un aventurier qui se sera diverti à tes dépens...

— Je connais le prince, reprit l'archer, et je jure que c'est lui,— si ce n'est son ombre.

— Hum! hum! qu'est-ce que vous dites donc là? fit d'un ton ému Lionello, qui n'était pas beaucoup plus rassuré que l'archer Lutzi; auriez-vous foi aux miracles et aux revenants? L'ombre de Jacques! L'aventure serait plaisante, et, par saint Jean, je ne serais pas fâché de m'entretenir un instant avec l'âme errante du défunt.

— Ne jouons pas avec l'enfer, dit Lutzi, la partie n'est pas égale.

— Bon! voilà Lutzi qui a peur! Mais tu as beau faire, je ne croirai jamais à de semblables rêveries. Les morts sont morts, et l'enfer lui-même...

Jacques s'était avancé pendant cette ronflante période de Lionello, qui en l'apercevant perdit son assurance et poussa un grand cri. Moins disposé à médire de l'enfer et des miracles, il tomba à deux genoux et se mit à marmotter des prières. Sa frayeur répondait de sa docilité. Au premier mot il remit toutes ses clés. Jacques s'introduisit avec Diane dans les caveaux du donjon. Alors Lionello essaya de rallier ses gens. Mais plusieurs avaient déjà pris la route de Naxe et s'enfuyaient à toutes jambes. Lionello jugea prudent de faire comme eux, et s'esquiva lestement sans tourner une seule fois la tête vers ce château que le ciel, dans sa pensée, venait d'abandonner à l'enfer.

Maîtres de la place, Jacques et Diane eurent bientôt rendu à la liberté Urseolo, qui passa du désespoir le plus amer à la joie la plus inattendue. On le mit en peu de mots au courant de ce qui s'était passé, et l'on tint conseil sur ce qui restait à faire. Avant tout, il fallait que Diane rentrât à Naxe. Elle regrettait pourtant de s'éloigner avant que tout danger eût cessé pour Jacques.

— Ne redoutez plus rien pour moi, lui dit le duc en lui montrant la garnison de Paleon Oros qui venait de faire sa soumission; et, prenant Urseolo par la main : « Le duc de Naxe peut triompher maintenant de ses persécuteurs; il a une armée et un premier ministre. »

Un adieu d'espérance s'échangea. Pier accompagna sa fille jusqu'au bourg de Moni, et vint retrouver, aussitôt après, le duc à Paleon-Oros.

VI.

Cependant, Diane était heureusement parvenue à rentrer au palais, sans être vue de personne, par l'escalier et la porte qui déja avaient favorisé sa fuite. La duchesse dormait. Elle-même voulut prendre du repos: mais ses yeux ne se fermèrent point. Une inquiétude fébrile la dévorait. Elle voyait les heures s'enfuir, et rien

n'annonçait encore le dénoûment qu'appelait son impatience. Enfin, après une pénible attente, un bruit lointain frappa son oreille. On eût dit mille voix confuses, ou plutôt d'une seule clameur qui s'exhalait, en grossissant, des entrailles de la ville. Au même instant, on heurta rudement à sa porte, et Jean s'avança vers elle, portant dans ses yeux l'expression d'une sourde fureur.

— Que viens-je d'entendre, Diane? que signifie ce tumulte? Il court par la ville d'étranges rumeurs : c'est à vous de me les expliquer. Jacques, dit-on, s'est emparé cette nuit de Paleon-Oros, et a délivré lui-même votre père! Je ne sais quel fou a jeté ce bruit dans les faubourgs; mais l'étincelle est devenue un incendie... Damariona se révolte; Moni est en armes....; on crie dans les rues de Naxe : Vive Jacques! Mais, voyons, Diane, rassurez-moi donc!.... dites-moi que les cris de tout un peuple ne sauraient rouvrir une tombe fermée!.... Les morts ne ressuscitent pas....

— Non, répondit Diane dont les yeux fixés sur la cour d'entrée venaient de s'illuminer d'un éclair de joie; non, les morts ne ressuscitent pas; mais ceux qui dorment s'éveillent, Monseigneur!

Jean allait répliquer, quand Pier Urseolo parut, suivi de plusieurs hommes d'armes.

— Jean Krispo, dit-il d'une voix terrible, au nom du duc Jacques, votre maître et le mien, je vous arrête!

Toute résistance était inutile. Jean se laissa conduire dans la tour occidentale du château où il trouva ses deux frères gardés à vue.

— Par ma défunte seigneurie de Samos! s'écria Marc en le voyant arriver, pour un homme qui veut agir par lui-même, vous êtes bien maladroit, mon frère! Tirez-vous de ce mauvais pas comme vous pourrez, nous ne compromettrons pas, pour vous défendre, l'innocence que vous nous avez si généreusement laissée.

VII.

MESSAGE.

Vers la fin de la journée, Pier Urseolo vint chez sa fille. Elle était seule. Il lui fit signe de s'asseoir près de lui, et elle put deviner, à la gravité triste de son front, qu'il était chargé pour elle d'une mission importante.

— Que fait la duchesse? demanda Pier.

— Elle repose, et sans doute elle est bercée par un heureux songe, car elle a embrassé Jacques avant de s'endormir.

— Diane, les instants sont précieux. Écoute-moi : oublie que je suis ton père, et ne vois en moi que l'interprète des vœux du duc Jacques. Je répondrais mal à la confiance de celui qui m'envoie, si je ne renonçais volontairement à l'influence que me donne mon titre auprès de toi. Je ne suis et ne veux être qu'un messager fidèle... J'ai passé cette journée entière avec Jacques. Après avoir décidé du sort de ses trois frères, décision qui retentira demain dans tout l'Archipel, il a songé à fixer le sien, et m'a rendu confident de ses projets. Diane..., le prince Jacques t'aime..... et veut accomplir, par la plus brillante des réalités, les honteuses et illusoires promesses de Jean. Il veut que demain, à l'heure où ses frères entendront leur sentence, le peuple te salue duchesse de Naxe!

— Vous me trompez ; cela n'est pas possible !

— Je te rapporte les paroles même de Jacques. Mais, laisse-moi achever. Avant d'être le serviteur du fils, j'étais l'ami du père, et, en mourant, le duc François m'avait institué le gardien d'un dépôt sacré. Aujourd'hui j'ai dû m'acquitter de ma mission. Il s'agit d'un traité signé, dans une entrevue récente, par le feu duc François et Gaspard de Sommerive, seigneur d'Andros. La clause principale de cet acte, qui assure au nouveau duc de l'Archipel un puissant allié, est le mariage de Jacques avec Florence de Sommerive, fille de Gaspard. A l'exécution de ce traité est attachée la gloire, la sûreté de Jacques, peut-être même le succès de la guerre qu'il va soutenir contre Mahomet. Je lui ai dit toute ma pensée ; car tu le sais, Diane, le repos de l'Archipel, la gloire de mon maître, voilà l'idole de mes vieilles années, — et au risque de briser cette autre idole de mon cœur, le bonheur de ma fille, — j'ai supplié, entends-tu bien, j'ai supplié Jacques de ne pas renverser d'un mot cet édifice d'une savante politique, qui avait coûté à son père tant de calculs profonds, tant de laborieux efforts...

— Et qu'a-t-il répondu à cette prière, qui était celle d'un serviteur dévoué ?

— Pier Urseolo, m'a-t-il dit, je dois autant à votre fille qu'à mon père : elle m'a rendu la vie qu'il m'avait donnée. Pour témoigner mon respect aux morts, je ne serais pas ingrat envers les vivants. Portez mes volontés à Diane. Qu'elle prononce, et je me soumettrai.....

— Votre avis ? murmura Diane.

— Hélas ! dit Pier, cet avis peut-il être impartial ? et si la raison du conseiller intègre veut se faire entendre, le cœur du père ne sera-t-il pas là pour la démentir ? Placé entre deux abîmes, ne me force pas à un choix également terrible..... Diane, je manque de force pour cette double responsabilité... ; prends-la sur toi à ton tour..... Dis une parole, et c'est du côté de cette parole que la balance penchera.

L'âme de Diane se brisait. L'espérance qu'on lui montrait était comme un fanal attaché à la cime d'un roc inaccessible. Elle entrevoyait le port ; mais une mer pleine d'écueils l'en séparait. Aurait-elle le courage de la traverser ?

— Donnez-moi la nuit pour réfléchir, mon père, dit-elle enfin avec résignation. Demain vous aurez une réponse à porter au duc Jacques.

Pier se retira triste et silencieux, et Diane, après avoir essuyé quelques larmes, tomba dans une profonde rêverie.

VIII.

SŒUR DIANE.

Le lendemain, l'affluence fut considérable dans la salle du trône ducal, et l'on fut très-surpris de voir les trois frères Krispo, que la voix publique accusait hautement, entrer seuls et prendre place sur des siéges d'honneur préparés pour eux. Après réflexion, Jacques avait résolu de punir leur ingratitude par la clémence, cette vengeance des âmes nobles. Il parut bientôt lui-même, accompagné du seul Urseolo. Une inquiétude étrange se peignait sur les traits du vieillard. Diane avait quitté la veille le château, en le faisant avertir qu'elle viendrait en personne déposer sa réponse aux pieds du duc. Pier ne savait que penser de cette absence et de cette promesse, et

mille soupçons lugubres se succédaient dans son esprit. Après les félicitations d'usage, Jacques monta sur le trône, où l'or et l'écarlate avaient remplacé le velours noir de la veille, et fixant sur ses frères un regard qui les fit pâlir :

— On n'a jamais douté, dit-il, de mon amitié pour vous. Je veux pourtant vous en donner une preuve en présence de toute la cour. J'ôte de ma couronne trois de ses plus beaux joyaux pour en offrir un à chacun de vous.... Oui, Messeigneurs, continua-t-il en s'adressant à l'assemblée, j'abandonne à Jean et à Marc les îles de Nio et Therasia. Quant à Guillaume, il jouira désormais des titres et droits de la seigneurie de Namfio.

Un murmure d'étonnement circula dans l'assistance. Les trois frères baissèrent la tête. Jacques descendit les degrés de l'estrade et vint droit à eux.

— Ce pardon, reprit-il à voix basse, n'est pas une garantie d'impunité. Partez ; mais n'oubliez pas que ce trône, qui a versé sur vous le rayon de ma miséricorde, lancerait aussi bien la foudre, — et que le châtiment des rebelles serait aussi terrible qu'a été prompte la grâce des assassins !

Tout à coup la foule s'ouvrit pour faire place à deux femmes dont le costume sévère contrastait singulièrement avec l'ensemble radieux de cette cour en habits de fête. On les eut bientôt reconnues pour les supérieures du couvent de Sainte-Claire. Elles tenaient par la main une jeune fille cachée de la tête aux pieds par un voile de gaze blanche. Arrivée devant Jacques, elle s'agenouilla en lui présentant un parchemin auquel pendait le scel de l'état.

— C'est vous, Diane ! s'écria le duc avec angoisse..... Mais pourquoi ces vêtements ?

— Reprenez ce traité, Monseigneur, et songez à votre père. Du fond de sa tombe il vous conjure. Obéissez, épousez Florence de Sommerive : il le faut. La fille d'Urseolo n'eût pas eu la force de renoncer à vous..... Sœur Diane vient vous dire adieu.

Jacques poussa un faible cri et perdit l'usage de ses sens. Pendant qu'on le secourait, Diane embrassa son père et disparut. Sur un signe de Pier, la foule se retira précipitamment.

— Diane ! murmura Jacques en rouvrant les yeux, Diane ! où est-elle ?

— Au couvent de Sainte-Claire, où elle prononce à cette heure des vœux irrévocables.

— Pier, vous ne lui avez donc pas dit que je l'aimais ?

— Elle le sait. Mais le soin de votre gloire l'a emporté sur celui de son propre amour. Elle a triomphé d'elle et de vous. Imitez-la, Monseigneur, et prouvez-lui, par un éclatant sacrifice, que le sien n'a pas été inutile... Ce traité...

— Oh ! de grâce, pas aujourd'hui, Pier ! laissez le cœur de Jacques se replier dans sa douleur isolée. Il sera toujours temps de rappeler au duc de Naxe une puissance et un rang qu'il aura payés de son bonheur. . . . . .

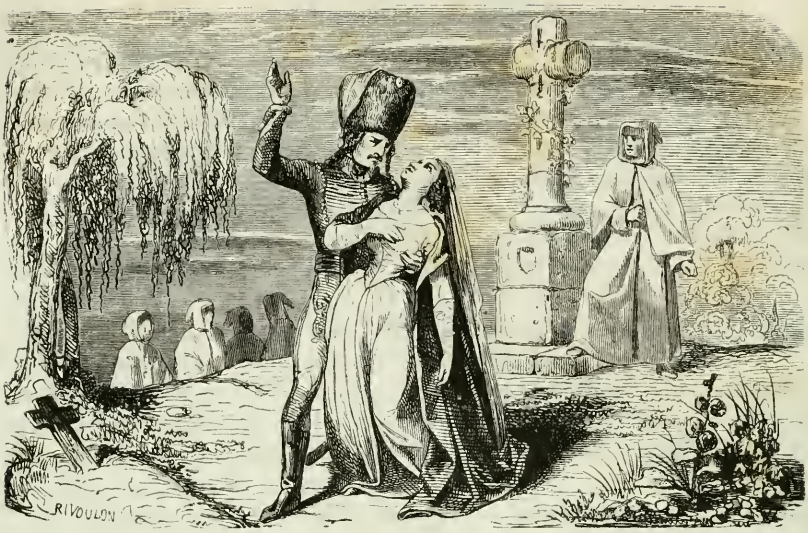
. . . . . .

Peu de jours après, on célébrait à Naxe la victoire remportée par Pierre Lorédan sur Giali-Pacha, aux environs de Gallipoli. Les trois frères s'étaient installés dans leurs nouveaux fiefs, et l'on s'occupait activement du mariage de Jacques avec Florence de Sommerive.

Au milieu d'une des fêtes qui furent données pour célébrer tant d'heureux événements, Pier Urseolo reçut de sœur Diane, et montra au duc de l'Archipel, un billet

qui finissait par ces mots : « J'ai lu la lettre de Jacques.... O mon père ! priez-le donc de ne plus m'écrire ainsi. Cette lettre renfermait une parole qui m'a effrayée ; une parole profane qui ne doit pas retentir sous les voûtes de ma sainte prison. Dites-lui que mon cœur est au ciel, et que je ne puis aimer que Dieu..... Dites-lui aussi qu'il ait bon courage, et que je prie pour lui. »

MOLÉ-GENTILHOMME (*Le Commerce*).



ANTONIA.

I.

LES ORGUES.

C'était en 1809, au mois de juin, en Espagne et dans une église d'Espagne, tout embaumée des parfums de l'encens, du jasmin et des roses. Il était quatre heures du soir, et l'église était déserte. Un vieux moine et un brillant officier de hussards français pénétraient dans le temple par la partie voisine du chœur. Ce moine était le frère musicien du couvent de San-Évandro à Lebrica : on l'appelait Ambroise; cet officier était le baron Émile de Tersie, capitaine dans le régiment cantonné à Lebrica. Homme du monde accompli et rude militaire, aussi distingué par la délicatesse de ses manières que par la pesanteur de ses coups de sabre, le jeune baron était le type le plus parfait de l'officier de hussards, cet Alcibiade des armées françaises. Il était blond; sa taille haute et bien prise se dessinait

Le sabre du Capitaine décrivait des cercles flamboyants . . . .

avec grâce sous le dolman chamarré d'or; son teint avait conservé, sous le ciel des tropiques, la blancheur transparente qui signale les hommes du nord; ses traits fins et réguliers s'éclairaient aussi facilement de la joie radieuse des salons que de la lueur fauve des jours de combat; ses yeux étaient d'un bleu limpide, spirituels et pénétrants quand il souriait, perçants et mortels quand il regardait l'ennemi. Beau, généreux, brave comme un lion, vif, aimable et fou comme un Français, les femmes les plus fières cédaient dans leur cœur aux séductions de sa personne, et les plus vieilles moustaches du régiment tremblaient devant son regard. Avec tout cela il était musicien comme un Allemand et portait au plus haut degré le talent de l'improvisation. C'est dire assez qu'en Espagne le jeune capitaine était plus à plaindre que tous ses camarades, saturés d'ennui et altérés de distractions; car il était en outre affamé de musique. C'est expliquer aussi comment il avait fait connaissance avec le frère Ambroise et avec l'orgue du couvent, comment et pourquoi il entrait alors dans cette église et se dirigeait vers l'instrument religieux.

Au même instant, un troisième individu entrait par l'extrémité opposée. C'était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, vêtu en bourgeois, avec toute l'élégance que les modes françaises avaient pu introduire dans la Péninsule. Il était petit, mais de complexion robuste et nerveuse; d'épais favoris noirs encadraient son visage brun, aux traits prononcés, à l'expression vive et mobile. Il tenait à la main un chapeau militaire à trois cornes et à ganse de soie noire, et portait une redingote bleue, un gilet blanc à vastes revers, une culotte de nankin et des bottes à la hussarde. C'était, comme chacun sait, une mise de fort bon goût à l'époque dont nous parlons. Après être entré dans l'église par la grande porte placée sous les orgues et donnant sur la rue, ce jeune homme s'avança dans le bas-côté que suivaient le capitaine et le père Ambroise, et ne tarda pas à se rapprocher d'eux. Ils se rencontrèrent vers le milieu de l'édifice; mais déjà le nouveau venu avait prouvé que cette rencontre ne lui était pas indifférente, car, bien avant d'aborder le capitaine, il lui tendit la main de loin avec un geste cordial, auquel celui-ci s'empressa de répondre en hâtant le pas.

— Eh! c'est vous, Raphaël, dit-il en même temps; quel heureux hasard vous amène ici?

— Ce n'est pas tout à fait le hasard, puisque je vous cherchais, mon cher capitaine.

Et en disant ces mots, celui qu'on appelait Raphaël saluait le père Ambroise d'un air de connaissance mêlé de respect auquel le capitaine ne fit pas attention.

— Mon révérend, reprit même ce dernier en s'adressant au moine, permettez que je vous présente le fils de l'alcade, chez lequel je suis logé, le seigneur Raphaël, à qui j'ai voué depuis deux mois une véritable amitié.

— Et qui vous le rend bien, répliqua gaiement Raphaël avec la vivacité des gens de sa nation.

Quant au père Ambroise, il répondit avec douceur, mais sans paraître sensible aux manières expansives de son compatriote :

— Le soin que vous prenez est inutile, monsieur le Français, car je connais le seigneur Raphaël depuis son enfance. Mais puisque vous n'êtes pas étrangers l'un à l'autre, vous m'excuserez facilement de vous laisser ensemble. J'avais oublié dans la société de M. le baron un devoir important. Voici l'heure à laquelle j'attends

une de mes pénitentes, et je suis forcé de vous quitter. Raphaël, qui aime la musique, m'a souvent accompagné aux orgues ; il conduira volontiers M. le baron. Voici les clés.

— Ah ! ah ! interrompit Raphaël en recevant les clés que le vieillard lui remettait, c'était donc pour cela que vous disparaissiez tous les jours, mon cher Émile? J'aurais dû m'en douter. Mais parbleu, à quoi bon tant de mystère? J'avais droit de partager vos priviléges ici. Je suis l'enfant de la maison.

— Enfant un peu perverti, reprit le père Ambroise avec une bonté grave et inquiète.

— Oh ! sans doute ! répliqua Raphaël en regardant le baron d'un air de complicité plaisamment indocile. Vous saurez, capitaine, que le révérend père Ambroise était mon précepteur et voulait faire de moi un petit dominicain ; mais j'ai trouvé que la pénitence ne devait venir qu'après le péché, et, pour ne pas commencer par la fin, j'ai jeté le froc aux orties, comme disent les Français, quitte à le reprendre un jour, ce qui, je crois, n'arrivera pas de si tôt.

— Peut-être ! interrompit le moine d'un son de voix presque sévère.

— Mon père, reprit le capitaine, nous n'abuserons pas plus longtemps de votre indulgence et de vos moments. Mais j'espérais que vous m'auriez accompagné, et je regretterai de ne pas être jugé par vous comme à l'ordinaire.

— Allez toujours, mon fils, répondit le religieux en se séparant des deux jeunes gens ; je vous entendrai de mon confessionnal.

Le capitaine ne put s'empêcher de sourire intérieurement à ce trait naïf du caractère religieux dans les pays méridionaux, et il suivit son nouveau guide vers l'escalier des orgues.

Raphaël ayant ouvert les portes inférieures, et s'étant rangé par politesse pour laisser passer le baron, celui-ci franchit le premier les degrés rapides et nombreux qui conduisaient à la tribune de l'orgue. Parvenu en haut, lorsque Raphaël était encore dans l'escalier, son premier mouvement l'avait porté vers la balustrade de la tribune pour examiner le coup d'œil général de l'intérieur de l'église. A peine avait-il regardé en bas que, se retournant vivement vers l'escalier et appelant à demi-voix son compagnon :

— Raphaël ! Raphaël ! dit-il, arrivez donc, paresseux !

— Quoi donc? demanda celui-ci en mettant le pied sur la dernière marche.

— Venez voir : c'est une bonne fortune.

Et, entraînant son ami vers le balcon, le capitaine lui montra dans la nef ce qui attirait son attention.

— Je l'aurais parié ! dit Raphaël avec une malice joyeuse mais affectée : c'est une jolie femme.

— Elle vient d'entrer pendant que nous montions. La connaissez-vous ?

— Ma foi, non ! s'empressa de répondre le fils de l'alcade. Je n'ai fait qu'entrevoir son visage, et, maintenant qu'elle se dirige vers le chœur, je ne vois plus que sa tournure ; mais je suis certain qu'elle n'est pas de Lebrica.

— Ce que je sais, moi, c'est qu'elle est ravissante. En gagnant le milieu de la nef, elle a levé les yeux de mon côté, un seul instant, par hasard... des yeux noirs, mon cher ! mélancoliques, passionnés, délicieux !... Une coupe de figure vive et hardie : le front saillant, le regard prompt, pénétrant, un éclair... et un teint d'une fraîcheur !... d'autant plus qu'elle a rougi...

— Oh ! oh ! en vous voyant?...

— Eh sans doute !... Et maintenant, voyez quelle démarche souple, coquette et retenue !... quelles jolies épaules ! quelle taille mignonne !... Bon ! la voici qui s'arrête... elle s'agenouille à droite, contre ce pilier où il y a une madone...

— Parbleu ! mais c'est la pénitente du père Ambroise...

— Vous avez raison ! je n'y pensais pas... Ma foi, Raphaël, vous m'avouerez que l'occasion est précieuse, et la situation aussi heureuse que neuve...

— Comment cela ?

— Ne m'a-t-elle pas vu, et ne va-t-elle pas m'entendre?... Pourra-t-elle s'en dispenser ? Ne faut-il pas que son âme se fonde dans les inspirations de la mienne? Lui sera-t-il permis de refuser un souvenir et une sympathie au génie invisible qui fera descendre l'harmonie sur sa prière, et le diable fut-il jamais mieux caché pour une femme sous des séductions angéliques ?... Figurez-vous donc sa surprise, sa douce émotion, quand le premier accord, bien sacré, bien céleste, va la réveiller dans son pieux recueillement et apporter tout à coup une volupté séraphique à sa dévotion.

En parlant ainsi, l'officier artiste s'était assis devant le clavier, se gardant bien de préluder et pressant déjà la pédale du jeu des flûtes, le plus suave, le plus mélodieux de tous.

— Oh diable ! lui dit Raphaël en arrêtant son bras, prenez garde ! costume national, mon cher ! robe de satin noir, basquine et mantille de dentelle noire ! allure nerveuse et discrète !... c'est une Espagnole pur-sang, comme disent les Français. Elle doit avoir un stylet à la jarretière et un cavalier-servant qui la surveille quelque part, le manteau sur le nez, le sombrero sur les yeux, la dague au côté !... Prenez garde !

— Ah ! ah ! très joli ! repartit en riant le capitaine. On voit bien que vous êtes l'élève du père Ambroise ; vous avez de ses mots, mon cher ! Prenez garde, me disait-il tout à l'heure, prenez garde ! et il posait comme vous sa main sur mon bras ; prenez garde à l'hôte qui vous prête sa maison, à l'ami qui vous tend la main, à la jeune fille qui vous donne son cœur...

— Ah ! il vous disait cela, le père Ambroise? interrompit Raphaël avec un ton singulier.

— En propres termes. Il faudrait donc me méfier de vous? car enfin, mon hôte, c'est vous ; mon ami, c'est vous ; la jeune fille, ce sera peut-être celle-ci : le moyen d'avoir peur ! Et s'il y a un jaloux, tant mieux, ce sera bien plus amusant... Mais, tenez, la voici qui s'incline davantage ; elle a fini l'examen de ses fautes... C'est le moment.

Et choisissant un ton mineur, des plus tristes, des plus saisissants, le jeune improvisateur attaqua doucement, mais à la fois, toutes les notes de l'accord parfait, le soutint et le prolongea longtemps en le renflant avec une exquise méthode, puis le laissa s'éteindre et mourir dans les dégradations lentes d'une gamme chromatique qu'il arrêta brusquement à son dernier soupir. Ce fut comme le premier sanglot du pécheur aux yeux duquel apparaît le sombre tableau de ses erreurs ; et l'effet en fut tel, que le fils de l'alcade, debout à côté du musicien, ne put se défendre d'un léger frisson. Que ne dut pas éprouver la jolie pénitente, lorsque vint la surprendre, dans le silence de l'église, cet enchantement destiné à elle seule, et dont le prélude semblait un souffle du vent dans les harpes plain-

tives suspendues aux saules de l'Euphrate. Le mouvement qu'elle fit et comprima aussitôt ne fut pas perdu pour les deux observateurs qui l'examinaient à travers les jours de l'instrument, et ils échangèrent un regard d'intelligence, joyeux de la part du Français, sardonique de la part de l'Espagnol.

Tout cela fut rapide comme la pensée ; et le capitaine, après une légère pause, aborda sur-le-champ un motif d'élégie simple et touchant, un thème de contrition solitaire, dont la divine mélancolie semblait venir du désert où avait pleuré Madeleine : c'était un chant pur et gracieux dans son expression suppliante, et les notes se succédaient, humbles, pénétrantes, enchaînées l'une à l'autre, comme des captives implorant la pitié d'un maître ; et la phrase développée, soutenue par les basses gémissantes, s'épanchait dans l'espace embaumé de l'église, évoquant de toutes parts les figures éplorées du repentir et soulevant la pierre des tombeaux pour arriver aux âmes prosternées du purgatoire ; et les modulations caressantes s'enlaçaient aux arceaux, se suspendaient aux Christs, aux madones, aux images des apôtres, peuplant la nef sacrée de fantômes diaphanes, d'imaginations poétiques, de groupes inclinés devant le Saint des Saints ; tandis que, par intervalles, des accords brefs, mais pleins, majestueux et comme lointains, ressemblaient à des mots d'espérance, à des promesses de pardon, tombées des hauteurs lumineuses où flottait le chœur aérien des anges.

La jeune fille se leva, et s'approcha du confessionnal. Ce fut alors un dialogue où la voix mâle des grosses notes, vibrant avec austérité dans les profondeurs du temple, répondait aux timides accents des hautes octaves ; après quoi la parole du juge domina seule dans un chant de basse large et grave, dont la mélodie grandiose était empreinte de miséricorde ; et quand la pénitente revint, pieuse, recueillie, à sa première place, l'instrument se tut pendant quelques secondes, comme par respect en présence de l'âme réconciliée ; puis tout à coup un chœur de notes heureuses s'élança vers le ciel, à la fois suave et brillant, à la fois expressif et modéré ; mais, toujours croissante et mieux sentie, toujours pénétrée de plus en plus par la pensée intérieure du pardon, et ne contenant plus qu'avec peine la joie et l'admiration qui semblaient l'inspirer, l'action de grâce finit par éclater en un magnifique chant de victoire où se confondaient par de splendides et audacieux accords les trompettes des anges, les harpes des séraphins, la voix caverneuse des ouragans et des océans qui disent la grandeur de Dieu. Alors l'immense harmonie emplit les nefs et se roula dans le temple, mugissante et glorieuse, terrible dans sa joie et belle dans son emportement, impatiente de l'espace sacré dans lequel elle se repliait, secouant sur leurs piliers les voûtes, qui se la renvoyaient bondissante, et semblant demander les cieux pour carrière à ses transports...

Et tout à coup, au milieu du trait final, le plus étourdissant, le plus éblouissant de tous, à l'instant où la tonique arrivait et se précipitait comme une avalanche, précédée d'un roulement de basse qui semblait soulever les dalles, voilà que l'auteur de tout ceci s'arrêta court, comme s'il eût été frappé de la foudre, et que l'imposante conclusion se suspendit, de manière à briser l'oreille, juste sur la note sensible.

Raphaël n'était pas encore revenu de la stupeur et de la souffrance nerveuse que peut causer une brutalité musicale de cette sorte, que déjà le capitaine était dans l'escalier, dont il descendait les degrés quatre à quatre. Raphaël, avant de le suivre, jeta machinalement les yeux du côté de la pénitente, et il vit qu'elle s'était

levée, et qu'elle commençait à marcher vers la porte. Il n'eut pas de peine à deviner que son premier mouvement de retraite avait suffi pour occasionner la péripetie dont nous venons de parler ; et, tel que nous le connaissons, Raphaël n'avait rien de mieux à faire que de rire et de hausser les épaules ; mais il était seul, et une expression terrible passa sur son visage. En un clin d'œil il fut sur les traces du capitaine et le rejoignit au bas de l'escalier. La jeune fille était alors tout près d'eux, et le baron ne voyait plus qu'elle. Déjà la ravissante inconnue avait levé sur lui son regard velouté et pénétrant : déjà, comme si elle eût pressenti la vérité, l'embarras le plus charmant colorait son visage, et l'on pouvait compter les battements de son cœur aux mouvements d'un bouquet de grenades qui entr'ouvrait le voile croisé sur son sein, et qui n'était pas alors plus rouge que son front. Sérieuse et tremblante, cependant, elle passait vite devant les deux cavaliers, en baissant les yeux et en s'inclinant légèrement, lorsque le jeune et gracieux officier, se penchant à son oreille et se prenant à marcher à côté d'elle, lui dit doucement en espagnol :

— Rien pour le musicien, senora?

Elle s'arrêta, et, d'une voix émue, troublée sans doute par le souvenir de ce qu'elle avait éprouvé .

— Quoi, monsieur ! c'était vous?... lui dit-elle.

Et le regard involontaire et furtif qu'elle lui jeta renfermait assez de choses pour récompenser l'heureux capitaine de son attention et de son talent. Mais il lui sembla en même temps que ce qui abrégeait ce regard c'était la vue de Raphaël.

Ce témoin importun n'avait pas l'air de comprendre que sa présence fût une indiscrétion, et négligemment adossé contre un pilier, il les observait avec une étrange aisance. Cependant il fallait répondre à la demande du capitaine, et la jeune fille lui dit en souriant avec contrainte :

— Et que vous donnerai-je, monsieur, qui puisse payer tant de courtoisie?

— Votre nom seulement, reprit le galant baron, et une de ces belles fleurs rouges...

— Oh ! prenez-les toutes ! dit-elle avec abandon et vivacité, en arrachant son bouquet pour le lui donner. Mais voilà que les grenades étaient prises de telle sorte dans la dentelle noire de la mantille, que rien ne pouvait les en démêler ; le trouble et la précipitation de la belle Espagnole ne faisaient qu'aggraver la difficulté, si bien que, moitié pour se tirer d'embarras, moitié par une bonne volonté que permettent les mœurs libres de ce pays chevaleresque, elle détacha de sa chevelure la mantille tout entière, et la remit entre les mains du capitaine, pêle-mêle avec les fleurs écarlates, en lui disant d'un air presque familier :

— Tenez, tenez ! gardez tout, monsieur le Français.

Et elle restait avec sa tête nue et ses épaules nues, sans penser à tout ce qu'elle découvrait ainsi de grâce, de fraîcheur et de perfection, lorsque Raphaël s'approcha brusquement, comme réveillé par cet incident. Elle se recula aussitôt, et sa figure prit de nouveau une expression sérieuse, triste et gênée .

— Quant à mon nom, seigneur, dit-elle alors avec une sorte de fermeté modeste et d'intention pénible, je m'appelle Antonia, et je dois me marier dans huit jours.

En même temps elle salua, les yeux baissés, et sortit de l'église.

Émile et Raphaël restèrent face à face

— C'est vous qui me l'effarouchez ! s'écria tout d'abord l'impétueux Français.

— Je le sais bien et je l'ai fait exprès, répondit gravement l'Espagnol. Mettez cela dans votre sabretache, car voici le père Ambroise.

Le capitaine comprima sa mauvaise humeur et se hâta de profiter de l'avis qu'on lui donnait. Il serra dans le riche étui suspendu au sabre le voile et les fleurs, et se tourna vers le religieux qui l'abordait en lui tendant la main.

— Admirable, capitaine ! admirable ! lui dit le bon père en vrai dilettante. C'est fête après-demain, et je compte bien sur vous. Mais, ajouta-t-il en interrompant les protestations modestes du jeune musicien, j'ai quelque chose à vous dire en particulier.

Le père Ambroise accompagna ces derniers mots d'un regard adressé à Raphaël, qui le comprit parfaitement, et s'inclina en disant au capitaine :

— Je vais vous attendre sur le parvis, mon cher Émile, car j'ai aussi quelque chose à vous communiquer.

— Au fait, répondit le baron, vous ne m'avez pas encore appris pourquoi vous me cherchiez?

— C'est cela même, reprit Raphaël ; mais notre révérend père avant moi.

Et comme le capitaine avait fait deux ou trois pas avec lui, Raphaël lui dit à l'oreille en étouffant un éclat de rire moqueur :

— On vous a vu : gare le sermon !

— Parbleu ! c'est votre faute ! répliqua le jeune Français sur le même ton.

— Oh ! quelle ingratitude ! — Moi qui faisais le guet ! moi qui vous ai averti ! Au revoir : du courage !

Et tandis que le capitaine rejoignait le père Ambroise, en se reprochant d'avoir injustement rudoyé cet excellent Raphaël, Raphaël feignit de sortir, mais il se glissa entre les piliers, et revint à pas de loup se placer derrière celui près duquel se tenaient le religieux et l'officier.

Les premières paroles du père Ambroise ne furent pas de nature à rassurer le coupable Émile, ni à démentir la prédiction plaisante de Raphaël. Il entra brusquement en matière, en disant au baron :

— Vous avez vu la jeune femme qui sort de cette église?

— Oui, mon révérend.

— Et vous lui avez parlé?

— Mais..., oui..., quelques mots insignifiants..., de la galanterie espagnole... Voilà tout, je vous jure.

— Oh ! je n'en doute pas, répondit en souriant le père Ambroise... ; mais je vois que vous avez peur d'être grondé ; rassurez-vous, ce n'est pas cela.

Le capitaine fut soulagé d'un poids énorme ; mais en même temps une vive curiosité s'empara de lui. Si ce n'était une réprimande qu'on lui préparait à propos de cette belle Antonia, qu'était-ce donc?

— Lui avez-vous appris votre nom? demanda de nouveau le père Ambroise.

— Non.

— Et vous a-t-elle dit le sien?

— Elle m'a dit qu'on l'appelait Antonia, et qu'elle devait se marier dans huit jours.

— Est-ce tout?

— Rien de plus.

Fort bien. Alors ce que j'ai à vous révéler ne vous paraîtra pas suspect. Vous avez l'esprit assez juste et l'âme assez élevée, monsieur le baron, pour tenir cas des deux saintes égides à l'abri desquelles se trouve placée cette jeune fille, des deux circonstances qui interdisent à son égard les jugements téméraires.

— De grâce! révérend père, parlez vite. Antonia fiancée, voilà sans doute sa première sauvegarde. Quelle est la seconde?

— La seconde, c'est moi. Antonia est venue trouver son confesseur pour le supplier de permettre et de faciliter une entrevue secrète entre elle et le baron Émile de Tersie....

— Que dites-vous!....

— Elle m'a confié ses motifs en général sous le sceau de la confession. Ils sont sacrés, monsieur le capitaine, et j'en devine assez les détails, sans qu'elle m'en ait révélé un seul, pour ajouter qu'ils sont pressants.

— En vérité, mon père, je n'y comprends rien. Elle n'a pas eu l'air tout à l'heure avec moi....

— Elle savait votre nom sans vous avoir vu, et elle vous a vu sans savoir votre nom. Cependant elle doit soupçonner à présent que vous êtes celui auquel elle veut parler demain soir.

— Demain soir?... dans quel lieu?

— Dans le cimetière du couvent, après la nuit tombée...

— Oh! oh! pensa le capitaine.

— Je n'ai pu permettre une telle infraction aux bienséances qu'à ces conditions, qui vous sembleront romanesques, mais qui m'ont paru devoir vous ramener, monsieur le baron, au caractère sérieux de cette entrevue. J'ai même dû en ajouter une autre...

— Et laquelle encore?

— C'est que je serais présent

— Diable! se dit encore l'étourdi, je m'y perds. C'est inexplicable.

— ... A portée de vous voir, continua le père, mais non de vous entendre....

— Ah! bon... fut encore la mauvaise pensée du jeune baron.

— C'est tout ce que j'ai pu accorder, reprit le religieux en conduisant le capitaine vers la grande porte. Ainsi, monsieur de Tersie, demain, à neuf heures du soir, je vous attendrai dans l'église, près de la petite entrée du fond par laquelle je vous ai fait passer aujourd'hui. Je n'ai pas besoin, ajouta-t-il en terminant, de vous recommander le plus absolu secret. Il y va de votre sûreté, et, ce qui vous touchera plus, de l'honneur d'une femme.

— Soyez sans inquiétude, mon père, répondit le baron.

Et il quitta le vieux moine sans savoir s'il sortait d'un rêve ou si les femmes espagnoles n'étaient pas l'idéal de la coquetterie.

Comme il descendait les degrés du parvis, préoccupé de cette douce aventure et de ce merveilleux hasard, sans se souvenir de l'existence même de Raphaël, il se sentit frapper sur l'épaule, et se trouva de nouveau en présence du fils de l'alcade. Il l'accueillit avec distraction, et ne remarqua pas la pâleur livide de son visage.

— Eh bien! dit l'Espagnol en s'efforçant de soutenir le rôle insouciant qu'il avait adopté, nous a-t-on bien lavé la tête?

— Ah! ah! c'est vous! Parbleu! je vous avais oublié, répliqua vivement le capi-

taine. Puis, se hâtant de changer d'entretien : Qu'aviez-vous donc à me dire? demanda-t-il à Raphaël.

— Une chose tout à l'heure, deux maintenant, répondit ce dernier. En vous attendant ici, j'ai été rejoint par Pedro, le valet que je vous ai donné, et qui est un Figaro de première force. Il avait vu sortir notre infante; il la connaît...

— Bah !

— Oui ; elle se nomme Antonia Solarès ; elle est fille d'un riche marchand de Cadix, qui l'a envoyée ici, en compagnie de sa tante, pour épouser un vieux seigneur très-riche, logé dans les environs, et qu'on appelle don Talrico. C'est une affaire de famille arrangée depuis longtemps : mariage connu.

— C'est délicieux !

— N'est-ce pas? Maintenant, la seconde nouvelle, c'est qu'il paraît certain, d'après un ordre arrivé tout à l'heure, que votre régiment nous quitte après-demain pour retourner en France.

— Est-il vrai? s'écria le baron en saisissant la main de Raphaël.

— Tellement vrai, que nous avons déjà prié tous vos camarades d'accepter notre déjeuner d'adieux après-demain matin, et qu'il ne restait plus que vous à inviter.

— Ainsi, dit chaleureusement le noble officier, je ne tirerai plus le sabre contre vos amis, Raphaël ! Adieu l'Espagne ! adieu la guerre impie et sans quartier ! Je suis heureux de vous quitter à cause de cela, croyez-le bien !

Le fils de l'alcade parut sincèrement touché de ces généreuses paroles. Il hésita, et dit à voix basse :

— Mais non pas adieu à la belle Antonia? Si courte que doive être l'aventure, vous n'y renoncez pas?

— Jamais, répliqua follement l'étourdi baron. Si le temps me manque, j'enlève la belle et je l'épouse en route, plutôt que d'y renoncer.

— Adieu, dit froidement Raphaël en se séparant de lui. Ce sera à huit heures du matin, dans la grande salle de la citadelle.

II.

LE CIMETIÈRE DU COUVENT.

En recevant cet adieu si simple et si naturel, le capitaine ne put s'expliquer par quelle cause étrange et mystérieuse il frissonna malgré lui. A partir de ce moment, il demeura sous le poids d'un malaise inquiet, sans corps, indéfinissable, pareil à celui qui oppresse tout être vivant lorsque le ciel est radieux et l'orage voisin. Certes, les choses du moment n'étaient pas de nature à l'attrister ; elles étaient de couleur riante, d'apparence dorée, d'avenir sûr et prochain s'il en fut. Cependant ni la piquante volupté de son aventure, ni la joie du départ qui devait la suivre, ni la gaieté de ses camarades ne réussirent à déchirer le voile sombre qui flottait vaguement devant les yeux du jeune baron, et le lendemain soir ce fut sous l'empire de cette disposition fatale qu'il prit encore une fois le chemin du couvent.

Il faisait tout à fait nuit : la lune, qui apparaissait de temps en temps, se masquait tout à coup et par de longs intervalles sous de grands nuages qui couraient

avec une vitesse extroordinaire, quoiqu'on ne sentît pas un souffle de vent dans la rue. C'était une nuit lugubre et pleine de fantômes. L'heure était peu avancée, et cependant la ville semblait déserte ou endormie du sommeil des morts; aucune lumière, aucun bruit ne sortaient des maisons fermées et silencieuses. Le capitaine parvint, comme s'il était seul au monde, à la grande porte de l'église, qu'il trouva entr'ouverte, traversa presqu'à tâtons la nef ténébreuse, et jugea bientôt qu'il était près de l'endroit où devait l'attendre le père Ambroise.

— Etes-vous là? demanda-t-il à voix basse et non sans une certaine émotion.

Pour toute réponse, il sentit une main osseuse et glacée s'emparer de la sienne, et l'impression de saisissement, d'horreur et de froid, qu'il en éprouva courut par tout son épiderme jusqu'à la racine de ses cheveux. A coup sûr, ce n'était pas là le contact du père Ambroise, qui avait une belle main de vieillard, blanche, longue et douce au toucher. On eût dit que celle-là appartenait à un squelette. Émile néanmoins surmonta cette première émotion et se laissa conduire dans l'obscurité jusqu'à une porte voisine qui s'ouvrait sur le cimetière. Une fois en plein air, il se retourna vers son compagnon et le vit pour la première fois. Il tressaillit encore. Ce moine, soigneusement caché sous sa robe et sous son capuce, était certainement plus petit d'un pied que le père Ambroise. Le capitaine ne voulut faire ni une question ni une observation à cette statue ambulante, de peur de perdre sa propre assurance, déjà fortement ébranlée. Il s'efforça de se persuader que le père Ambroise, retenu par quelque circonstance impérieuse, avait envoyé à sa place un frère scrupuleux qui évitait de se laisser reconnaître dans l'accomplissement d'une mission acceptée avec répugnance. Ce ne fut pas toutefois sans de nouvelles inquiétudes qu'il traversa ce cimetière poétique tout rempli d'orangers, de limons et de citronniers. Plus d'une fois des frôlements étranges et des murmures particuliers lui firent tourner les yeux vers les massifs odorants qui encombraient, à sa droite et à sa gauche, le jardin des morts. Le moine avait quitté sa main et marchait devant lui, se dirigeant vers une longue et haute avenue de cyprès, semblables à de monstrueux peupliers, qui terminait et fermait le cimetière.

Arrivé le premier au bout de cette avenue, le frère s'arrêta, et, sans prononcer un seul mot, sans indiquer par un signe ce qui restait à faire au capitaine, il s'assit sur un banc de pierre qui faisait face à la sombre allée. Le capitaine le suivit, et, au premier regard qu'il jeta dans la profondeur de l'avenue, il tressaillit à la fois de soulagement et de plaisir. Une forme confuse de femme était debout au milieu, dans un endroit où l'écartement des arbres laissait tomber un peu de clarté sur une grande croix que supportait un socle de pierre. Sans plus s'occuper du moine que des autres habitants du cimetière, il précipita sa marche, et bientôt fut près d'Antonia. C'était bien elle. Vêtue de noir comme la veille, sa robe soyeuse était seulement beaucoup plus longue et traînait presque sur le sable; par dessus cette robe une ample pelisse à larges manches, semblable à un domino vénitien, l'enveloppait tout entière, et le capuchon à demi relevé ne couvrait qu'en partie sa tête nue, dont la chevelure noire et lissée se partageait en deux bandeaux sur son front haut et pur.

Elle l'attendait, tranquille et grave; mais à peine fut-il à ses côtés que lui tendant la main :

— C'est vous, dit-elle, vous êtes le même... je m'en suis doutée hier; mais venez, monsieur, venez vite!

Et, sans lui laisser le temps de répondre, elle passa sous le bras du capitaine cette petite main qu'il venait de baiser sans qu'elle y prît garde, et l'entraîna vers l'extrémité de l'allée opposée à celle d'où il venait. Là, elle s'arrêta. Le baron, surpris, agité de sentiments contraires, avait instinctivement gardé le silence comme elle jusqu'à ce moment; mais ses yeux ne pouvaient se détacher de cette active physionomie que paraissaient animer des pensées intérieures bien éloignées de toute coquetterie. Elle s'aperçut alors de son attention, et lui dit en souriant tristement :

— Vous me regardez, Monsieur, et vous vous demandez quelle est cette femme qui vous attire à un rendez-vous, la nuit, sous les arbres, sans vous connaître, sans vous avoir vu... ou peut-être pensez-vous qu'elle vous a entrevu à travers sa jalousie un jour de parade, à cheval et en grand uniforme, et vous supposez qu'elle a employé je ne sais quelle ruse ou quel prétexte pour vous mettre sur la voie d'une aventure, et vous rêvez de mœurs effrontées, d'intrigue méridionale, de galanterie espagnole... Mais savez-vous ce que j'ai à vous dire?

Et, s'approchant davantage du jeune officier, qui, la main sur sa poitrine, allait protester contre cette accusation, elle lui dit d'une voix basse, mais saisissante d'énergie et de fierté :

— Capitaine, vous êtes trahi!

Émile s'attendait, comme on sait, a ce genre de déclaration, mais le ton sur lequel on la lui faisait tout à coup, ne laissa pas que de l'impressionner vivement, surtout après les influences de sombre nature qu'il venait de subir. Cependant il répondit sans trouble :

— Moi, trahi!.. et qui donc ai-je offensé, Senora?

— Vous êtes trahis, vous et tous les Français; et celui que vous avez offensé, c'est le peuple d'Espagne.

Avant de répondre, Émile calmé lui offrit son bras pour reprendre la promenade.

— Écoutez, Senora, dit-il en marchant à côté d'elle, je ne doute pas du danger que vous me révélez; mais c'en est un auquel nous sommes si habitués depuis les Pyrénées, que nous l'attendons toujours sans le craindre jamais.....

— Et moi, je vous dis que vous doutez; car vous ne seriez pas aussi paisible; mais Dieu me donnera la force de vous convaincre

— Il est certain que la tranquillité de la ville, depuis deux mois que nous l'occupons.....

— Oui, la ville est calme; mais c'est là qu'est la trahison; oui, les hommes vous serrent la main, mais vos soldats sont à nos portes; oui, les femmes vous sourient, mais c'est pour surprendre vos secrets, pour saisir l'occasion. Écoutez : une de ces femmes n'a pas senti en elle la vertu sauvage qui exige à tout prix la mort des étrangers; cette femme n'a consulté que son cœur et Dieu, qui défend de tuer; elle était à portée d'apprendre le plan de la trahison par la bouche même des principaux auteurs, c'est-à-dire des chefs du pays; cette femme, c'est moi, et ce plan, le voici. On feindra la soumission, on séduira les vainqueurs, on endormira leur vigilance, on attendra jusqu'à ce que les précautions se relâchent, et, un jour que les troupes ne veilleront pas sur leurs chefs avec la même rigueur, on réunira ceux-ci sous un prétexte de plaisir : les Français n'opposent jamais à cela ni soupçon ni refus; on enlèvera leurs armes, et on les égorgera dans une salle de bal ou de festin. Des

corps d'armée seront prévenus en même temps, et vos soldats sans officiers seront massacrés jusqu'au dernier.

Émile fit un mouvement involontaire.

— Modérez-vous, Monsieur, continua la jeune fille, il le faut; il vous faut du courage et du calme pour entendre le reste; et moi je ne suis pas encore justifiée dans votre opinion. Un de ces officiers était désigné particulièrement par ceux qui m'entouraient; c'était le seul dont ils connussent bien le nom et le caractère. Il était jeune, étourdi, confiant, facile à tromper, parce qu'il était brave et aimant; on l'appelait devant moi Émile de Tersie... on l'avait choisi pour influencer ses camarades dont il est adoré, et pour les amener à la boucherie... Peut-être fut-ce l'horreur de ce dernier moyen qui me décida, peut-être cette loyauté ainsi exploitée, ainsi sacrifiée, ainsi marquée comme le premier titre au supplice, fut-elle ce qui me fit maudire et renier les miens; mais je vins sur-le-champ consulter mon confesseur, et il m'a permis de vous parler. Vous savez tout maintenant.

Oui, le capitaine savait tout, mais il devinait beaucoup encore...

— Tout cela est incroyable! dit-il avec intention.

— Ah! Monsieur!... répliqua-t-elle, et elle retenait des larmes d'indignation. Mais, au nom du ciel, pour quoi donc pensez-vous que je sois venue ici?... Que puis-je dire pour prouver qu'il faut fuir ou prendre garde...

— Ne pouvez-vous me citer des noms?

— Des noms! oh! jamais! cela est impossible... A mon tour je trahirais, et je serais perdue...

— N'auriez-vous pas confiance en ma parole?

— Si, Monsieur, mais je dois me taire... Dieu le sait.

— Mais, reprit le capitaine, comment êtes-vous au courant de tous ces détails, vous étrangère à Lebrica et qui ne l'habitez que depuis peu de jours?...

— Moi, seigneur! dit-elle sans y faire attention, je suis née à Lebrica et n'en suis pas sortie depuis mon enfance...

— Que dites-vous?... Votre nom n'est pas Antonia Solarez? Vous n'êtes pas fiancée au vieux don Talrico? Vous n'êtes pas fille d'un marchand de Cadix?

— Mon nom est Antonia Solarez; mais je suis fille du régidor de Lebrica, et mon fiancé... mon fiancé est jeune, seigneur, aussi jeune que vous... Quels sont les fourbes qui vous ont trompé ainsi?

Le capitaine était frappé de stupeur et d'épouvante; il murmurait sans répondre :

— Pedro. . j'aurais dû m'en douter; mais Raphaël... Raphaël! Madame, dit-il tout à coup en s'interrompant et en regardant fixement sa compagne inquiète, si vous dites vrai, le fils de l'alcade Raphaël me trahit le premier, car il m'a juré qu'il ne vous connaissait pas.

— Mais, répondit-elle en hésitant, cela ne peut-il être? Pourquoi soupçonner un ami?

— La fille du régidor inconnue au fils de l'alcade? cela n'est pas... et vous vous troublez, Senora...

— Eh bien! oui, dit-elle avec résolution, Raphaël est l'âme, le soutien, le chef du complot, et c'est lui-même qui vous a désigné pour devenir l'instrument de la vengeance populaire...

— Ceci est de trop, Madame! Raphaël a pu garder le secret de ses compatriotes et me cacher qu'il vous connaissait, je ne sais dans quel but... Je cherche même à

m'expliquer comment, depuis deux mois, le nom et la personne du régidor ont été inconnus pour... Mais ce que vous ajoutez, ce qui, du reste, expliquerait tout cela est impossible : ce serait trop infâme!

— Infâme! Ignorez-vous donc ce qui lui est arrivé, à Raphaël? ne savez-vous pas que sa famille entière habitait Saragosse, qu'il y a sur cette malheureuse ville, dans l'histoire des hommes, une tache horrible de démence et de sang ; que la mère de Raphaël a été jetée par une fenêtre, que son frère a été coupé en morceaux, que ses sœurs...

Et la chaleureuse mais pudique Antonia s'arrêta, pleine de confusion.

Émile ne répondit pas d'abord. La guerre a de terribles leçons... Cependant il reprit avec une sombre et noble conviction :

— Madame, nous avons été coupables ; mais là, comme partout, le crime dans la résistance a provoqué le crime dans la victoire. Quelle que soit la rage de la victime, sa vengeance et son patriotisme ne doivent pas se produire à coups de poignard et à force de trahison contre le premier venu, à moins que son âme ne soit lâche et violente à la fois, à moins que ses mauvaises passions et ses penchants homicides ne trouvent leur compte dans les injures reçues, leur prétexte dans la colère légitime... Vous le défendez mal, Senora; mais vous le défendez, enfin. Que signifie cette accusation horrible, d'une part, et cette apologie sans conviction, de l'autre? Je ne puis croire à la première et je ne puis m'expliquer la seconde.

— En vérité, monsieur le capitaine, dit-elle comme poussée à bout, il était réservé à ceux qui veulent vous sauver de ne trouver en vous ni cette loyauté ni cette confiance que vous prodiguez à vos ennemis; et vous, dont on vante la noblesse de sentiments, c'est à une femme que vous faites, pour la première fois de votre vie, l'affront de vous méfier de sa parole... Eh bien, puisque vous m'y forcez, vous saurez tout. J'ai accusé Raphaël parce que vous m'avez arraché son nom, et que je n'ai pas calculé l'étendue de vos soupçons : je l'ai accusé malgré moi, et cela devrait vous prouver que la vérité était sur mes lèvres. Je l'ai défendu, Monsieur, parce que... Mais, par pitié, veillez à vos mouvements !... Je l'ai défendu, parce que mon fiancé... celui que je dois épouser dans huit jours...

— Eh bien?

— Eh bien, c'est lui, c'est Raphaël !...

A ce mot, le capitaine trembla dans tous ses membres comme le cheval de bataille qui entend à son oreille le premier coup de pistolet. Ce qu'il éprouva, c'était à la fois de l'horreur, du mépris, de la colère; mais il se contint pour obéir à Antonia et pour la rassurer. Puis, après un court moment de silence, il laissa de nouveau échapper sa sourde exclamation :

— C'est impossible !

— Ah! oui, reprit l'Espagnole en souriant amèrement, c'est encore impossible, n'est-ce pas?... Mais vous avez donc cru pour tout de bon venir dans ce cimetière à une partie de plaisir? Vous n'avez donc éprouvé en route aucun pressentiment?... Vous avez conservé pendant le trajet votre insouciance et votre gaieté? C'est impossible, dites-vous!... Avez-vous remarqué l'anneau que Raphaël porte à sa main gauche?...

— Oui, sans doute : c'est une alliance de forme particulière sur laquelle est gravé un A.

— Eh bien ! regardez celui-ci.

Et, dégageant davantage sa main dont l'extrémité des doigts seule s'appuyait sur le bras du capitaine, elle lui fit voir l'anneau qui brillait à l'un de ses doigts, et qui portait la lettre R gravée sur le cartouche d'or. Le baron ne douta plus.

— C'est le même, s'écria-t-il ; je le reconnais parfaitement. Misérable !

— Encore une fois, lui dit la jeune fille avec une expression de terreur profonde, modérez votre indignation, ou tremblez...

— Trembler?... et pourquoi?... Voici plusieurs fois que vous m'avertissez ainsi... Ne sommes-nous pas en sûreté dans ce lieu?

— Écoutez, monsieur de Tersie... êtes-vous bien sûr que Raphaël ne fût pas caché hier soir derrière quelque pilier?

— Malheur ! malheur ! dit sourdement le baron.

— Et, je vous réitère cette question, en venant ici, n'avez-vous rien observé d'extraordinaire?... Vous a-t-il semblé que tout se passait naturellement?

— En effet, dit Émile vivement frappé ; mais pourquoi ces questions?

— Ah !... c'est que, voyez-vous... là-bas, sur ce banc, immobile dans sa robe blanche, ce moine qui nous observe ?

— Ce moine qui nous observe !

— Ce n'est pas... le père Ambroise... dit-elle d'une voix basse et expressive.

— Je m'en suis aperçu ; mais ce moine est-il suspect?

Elle s'arrêta court, et lui dit avec un accent étouffé, mais profond et terrible.

— Ce moine... c'est Raphaël !

Le premier mouvement du capitaine, que saisit au cœur une effroyable colère, fut de porter la main à la poignée de son sabre ; mais la main d'Antonia se crispa vivement à son bras, et la voix d'Antonia, toujours basse et funèbre, murmura longuement à son oreille et répéta deux fois à travers les dents serrées qui la rendaient stridente et tragique :

— Prenez garde !... prenez garde !

Il obéit encore ; mais pâle, hors de lui, sans réfléchir aux pensées tumultueuses qui se pressaient dans sa tête, aux paroles qui sortaient de ses lèvres, il répéta pour la troisième fois :

— C'est impossible !

— Encore ! encore impossible ! dit Antonia en le regardant avec ironie et en le retenant à la place où ils s'étaient arrêtés ; mais, je vous prie, regardez donc les sandales que porte ce religieux !...

Émile regarda aux pieds du moine, et un rayon de lune, glissant à travers les cyprès, fit briller à ses yeux le bout d'une botte noire et luisante, qui sortait de la robe fatale...

— Et si sa main se découvre tôt ou tard, n'oubliez pas de regarder aussi l'anneau qu'il porte à son doigt...

Le capitaine ne disait rien. La pensée d'une vengeance plus cruelle, plus facile et plus sûre que toute autre, venait de traverser son esprit. Ils se remirent à marcher en tournant le dos au banc de pierre et à celui qui l'occupait.

— Savez-vous maintenant, lui dit alors Antonia, si vingt oreilles ne nous écoutent pas, si vingt stylets ne sont pas à nu sous ces orangers?...

Le capitaine s'expliqua la plupart de ses visions. Mais il continuait à garder le silence. Antonia reprit :

— Ce matin, le père Ambroise a reçu un message pressant qui l'appelait hors

du couvent. Il vous a écrit pour vous prévenir de ce contre-temps. Sa lettre *ne vous a pas été remise*. Moi, j'ai reçu la visite de Raphaël, et j'ai promis sous peine de mort...

— De mort!... ne put s'empêcher de dire le baron.

— Oui, Monsieur, j'ai juré que je mériterais la mort et que je la recevrais sans murmurer, si je ne venais ici détourner vos soupçons, si je ne vous affirmais que votre prochain départ avait anéanti des projets insignifiants de trahison, si je ne refusais de vous révéler ces projets, si je n'acceptais pour garantie de ma conduite la présence de Raphaël. J'ai consenti à tout. Raphaël est familier dans ce couvent : tout y est possible pour lui. — Vous voyez si, malgré tout, je compte encore sur votre discrétion. Mais je veux empêcher un crime horrible et inutile. Je me suis fiée à vous et à Dieu. A moins que vous ne me trahissiez, qui osera supposer que je vous ai tout révélé, tout, jusqu'à la présence de Raphaël et de ses complices peut-être?...

Émile ne perdit pas de temps à répondre ni à rassurer son héroïque compagne. Le moment était venu d'accomplir la vengeance qu'il méditait depuis quelques minutes, et tout le confirmait dans son hardi projet. Il prit la main douce, mignonne et blanche, qui reposait sur son bras, et, la gardant dans la sienne, il ralentit le pas, s'arrêta presque, et regardant la jeune Espagnole :

— Antonia, dit-il, croyez-vous que Raphaël soit un homme d'honneur et de courage? croyez-vous qu'on puisse l'excuser d'avoir caché à l'homme qu'il appelait son ami que vous étiez sa fiancée lorsqu'il en était temps, lorsque cet aveu naturel et salutaire pouvait prévenir toute offense envers lui, et par conséquent lui ôter tout prétexte à la vengeance? Croyez-vous enfin aimer Raphaël?

Déjà, car elle était femme, elle avait compris tout ce que présageait ce changement de conversation; déjà elle écoutait avec beaucoup d'émotion. Elle répondit, confuse et interdite, en baissant la tête :

— Je demande à Dieu, tous les jours, la force de l'aimer

— Antonia, poursuivit Émile, hier, quand vous étiez à genoux dans cette église, n'aimiez-vous pas l'harmonie qui accompagnait votre prière? Ne vous a-t-elle rien dit au cœur d'étrange et d'heureux? N'avez-vous pas deviné qu'elle vous présageait quelque chose, et que l'inspiration cachée sous ces accords venait de vous et retournait à vous? Ne vous a-t-il pas semblé que la voix de l'instrument était la vôtre, comme elle devenait celle du cœur que vous faisiez battre alors et dont la pensée tout entière planait sur votre tête? N'avez-vous rien partagé ni rien compris? Le souvenir de ces fleurs, de cette église, de cette musique, ne vous est-il pas cher comme à moi?

Elle osa cette fois relever jusqu'à lui son regard plein d'expression profonde, et dit faiblement.

— Je pensais à celui que je venais sauver, et il me semblait que toutes les phrases de l'orgue s'accordaient avec ma pensée, et j'ai béni Dieu quand je les ai entendues se terminer par un chant de triomphe.

— Et après cela, quand vous m'avez donné cette mantille et ces fleurs à la face de Raphaël! N'éprouviez-vous pas un sentiment de défi et de fierté, un sentiment de comparaison aussi en vous disant : « En voilà un à qui je ne donne que cela, et qui le gardera jusqu'à la mort, et qui ne le profanera de sa vie! »

Cette fois, Antonia redressa vivement la tête, et son regard brillant alla de lui-

même chercher celui du jeune homme, tandis que sa main pressait hardiment ce bras sur lequel elle tremblait tout à l'heure, tandis que toute la foi de son âme et toute la surprise de sa pensée mise à nu passaient dans ce regard et dans ce geste comme pour dire à celui qui parlait : « Ami, tu m'as bien jugée ! »

— Antonia, dit-il encore, demain nous partons pour la France... Là, le soleil est doux, les jours sont purs et tranquilles; là, il y a de l'honneur vrai, de l'amour sans crime, de la gloire, de la richesse, des amis, de la gaieté, de la mélancolie aussi, des fêtes l'hiver et des solitudes l'été, des mœurs indulgentes, et de limpides horizons qui reposent l'âme et les yeux... Nous partons ponr la France, Antonia, nous allons revoir nos parents, nos amis, nos villes, notre cour impériale où se courbent tous les souverains, nos fraîches campagnes auxquelles sourit le ciel... Nous laissons ici la trahison avec ses lâchetés et sa rage honteuse... Nous partons joyeux, nous sommes sauvés... Et vous, Antonia, vous resterez dans cette Espagne dont vous répudiez les sympathies, dont les mœurs vous font rougir, dont les fiancés ont les droits et les joies du bourreau... Vous resterez seule au milieu des poignards levés sur nous et qui vont retomber sur vous... sur vous, jeune, belle, faite pour une vie d'amour et de paix... Vous resterez pour épouser le patriote, le sublime Raphaël... Car il faut mourir ou épouser Raphaël... Antonia !...

Émile suspendit ses phrases poignantes et attendit. Émue, palpitante, prête à céder, il semblait que la vie allait succomber en elle au violent, au subit et horrible combat qui se livrait dans son âme. Tous deux étaient encore revenus au pied du grand Christ qui se dressait au milieu de l'avenue. Émile saisit le moment :

— En France ! en France, Antonia !... pour être ma femme bien-aimée, ma femme souveraine et honorée, pour être à moi toute la vie !

Mais elle, la vue de la croix lui rappela tout à coup, sinon le sentiment d'un devoir, du moins le mérite du martyre, et elle dit d'une voix mouraute, mais résolue, en fléchissant sur ses genoux :

— Jamais... jamais !

Le bouillant capitaine, poussé au plus haut degré d'une sincère et ardente passion, vit qu'il fallait frapper un coup décisif... Le moine, sans doute, dévorait des yeux leurs moindres mouvements, de l'asile sombre où il se tenait... Émile n'attendit pas qu'Antonia fût tombée à genoux, il entoura de son bras gauche la taille fine et souple de la jeune fille épuisée, et la serra contre sa poitrine en lui disant avec une force terrible :

— Antonia, tu es perdue !... Raphaël t'a vue dans mes bras !...

Alors la tête sans force de l'Espagnole vaincue se renversa en arrière et son visage pâle se tourna vers le ciel... Émile se pencha sur son front sans défense... un baiser brûlant la fit tressaillir, et, d'un mouvement rapide et honteux, elle cacha ses larmes dans le sein du hardi capitaine. Pendant ce temps, celui-ci prit la main qu'elle lui abandonnait et retira de son doigt l'anneau de la fiancée. Elle le laissa faire, et lui, transporté, plein d'une reconnaissance exaltée, d'une admiration et d'une joie inexprimable :

— Merci ! dit-il, merci, Antonia !... Devant Dieu je reçois ce chaste aveu... Devant Dieu je jure de consacrer ma vie à ta défense et à ton bonheur !...

Il n'avait pas fini, qu'un frôlement sinistre lui fit tourner la tête... Le moine était là, debout, tout à côté d'eux. Il paraissait calme et levait la main gauche vers le Christ, comme pour rappeler par ce geste muet la sainteté du lieu que l'on

profanait; mais à cette main qui montrait Dieu, Émile vit briller l'anneau de Raphaël!

Alors, plein d'orgueil, de colère et de défi, il posa l'anneau d'Antonia sur les degrés de pierre qui supportaient la croix et le broya en morceaux sous le talon de sa botte. Puis il releva de la main le front d'Antonia qui avait suivi sans la voir cette scène muette, abaissa sur son visage le capuchon de la pelisse de satin, et, reprenant son bras, regardant avec hauteur le moine immobile, il lui fit signe de marcher devant eux.

III.

LE SAINT-SACREMENT.

Le moine tressaillit visiblement; puis il obéit tout à coup, et se mit à marcher devant le capitaine et sa compagne. La vengeance toute française de ce dernier était accomplie.

Mais le moment était venu pour lui d'attendre une vengeance espagnole.

Comme ils traversaient tous trois l'espace sombre et sacré du cimetière, le faux religieux marchant le premier, Émile tenant à la main son sabre nu, tout à coup, sans que son guide eût fait un mouvement sensible dans cette vague obscurité, le jeune Français se vit entouré d'un cercle de fantômes, couverts aussi de la robe et du masque religieux, et qui étaient sortis comme par enchantement des funèbres massifs.

Émile comprit alors qu'il avait trop présumé de son étoile dans ce lieu fermé, que remplissaient des ennemis, des assassins; il comprit que son espoir d'enlever Antonia, de prévenir ses camarades avant le fatal repas du lendemain matin, était un espoir insensé; que sa téméraire entreprise aux pieds du Christ avait été un crime, peut-être un sacrilége; en un mot il passa par cette seconde électrique et solennelle où il faut subitement dire adieu à toute la vie; mais il dit cet adieu sans faiblesse, il le dit presque avec une joie sublime; car il sentit que celle qui s'appuyait sur son bras ne tremblait pas; il sentit qu'elle était heureuse de mourir avec lui, et il jura que, dût-il la tuer lui-même, elle ne retomberait pas aux mains de Raphaël.

Cette consolation suprême allait lui être ravie. Pendant qu'il se préparait à une défense désespérée et que les Espagnols se consultaient à voix basse, un personnage inattendu, un homme vêtu aussi de l'habit religieux, mais qui ne cachait pas son visage, parut au milieu de tous et vint se placer entre le Français et la jeune fille. C'était le père Ambroise, qu'une crainte secrète de ce qui pouvait se passer en son absence amenait à tout hasard sur le lieu du rendez-vous donné par lui.

— Au nom du Dieu vivant, s'écria-t-il, j'ordonne aux meurtriers de fuir cette demeure de miséricorde, et je leur défends de la souiller du sang de leur frère!

Raphaël s'avança, toujours voilé de son capuchon, et dit d'une voix sourde:

— A vous cette femme, soit. — Mais à nous cet homme.

— A vous rien! dit le vieillard avec une majesté terrible.

A ce mot, et sur un signe de leur chef, les conjurés laissèrent briller la lame de leurs poignards. Émile se plaça de lui-même au milieu d'eux.

— Mon père, dit-il au vénérable religieux, épargnez-leur deux crimes de plus. — Puis, se tournant vers les patriotes : — Marchons, Messieurs ! ajouta-t-il d'une voix ferme, et malheur à vous si l'on m'attaque seul dans un autre lieu !

— Raphaël, dit encore le père Ambroise, je ne te livre ce Français que comme un prisonnier. Je suis sans force et sans pouvoir aujourd'hui ; mais j'empêcherai demain les horreurs que tu médites, ou je t'attendrai ici près du Dieu vengeur que je t'ai promis.

On emmena le capitaine sans oser le toucher. Antonia sentit le courage lui manquer, et se laissa tomber dans les bras du religieux.

— Mon enfant, lui dit le bon père, ne craignez rien. Ils ne sont pas les maîtres aujourd'hui, ils n'oseront pas le frapper, et demain nous le sauverons, lui et ses amis. Vous, ne me quittez pas.

Hélas ! le père Ambroise comptait mal à propos sur cette ancienne puissance monastique, bien déchue depuis Charles-Quint, et dont l'empire ne s'exerce plus en Espagne à l'encontre des volontés de la multitude. Un quart d'heure après cette scène, le capitaine était prisonnier dans sa chambre, chez Raphaël même, et le couvent était cerné. Faut-il dire que la plupart des moines étaient du complot et surveillaient eux-mêmes ceux de leurs frères qu'animaient des pensées trop chrétiennes? — Faut-il retracer en détail la scène effroyable du lendemain matin, où trente officiers français, séparés de leurs soldats, attaqués à l'improviste dans une salle de festin, au moment où ils allaient partir pour leur pays, fatigués de cette guerre néfaste, parlant de paix et de famille, furent massacrés sans défense ? — Faut-il essayer de peindre l'affreux désespoir du capitaine, enfermé dans sa chambre et gardé à vue, jusqu'à l'heure où le bruit joyeux de la rue lui annonça que tout était fini ? — C'est bien assez de dire ce qui lui advint à lui-même, à partir de cette même heure.

Le peuple de Lebrica en avait fini des officiers, et les soldats, cantonnés à une demi-heure de la ville, désorganisés, comme on l'avait prévu, en présence de quelques détachements de milice et de quelques uniformes rouges, n'avaient pu mieux faire que de se retirer, sous des chefs improvisés, dans la direction des plus prochains gouvernements français. On destinait Emile à couronner l'hécatombe. Raphaël lui devait bien cela.

La chambre était située au fond d'une cour de moyenne étendue ; elle occupait presque seule le premier et l'unique étage de cette partie de la maison, et l'on y arrivait par un escalier assez large qui montait extérieurement le long d'un des murs latéraux de la cour. Elle avait deux fenêtres qui faisaient face au vestibule d'entrée, communiquant, par dessous le corps de logis antérieur, de la rue à la cour. La porte, massive et fortement garnie, s'ouvrait directement sur un palier abrité par un auvent. A l'intérieur, cette pièce était vaste, comme la plupart de celles qui composent les habitations de ce climat torride. Elle était meublée d'une manière assez bizarre ; il y avait des objets modernes et d'autres antiques ou de forme vulgaire : des siéges, de lourdes armoires, une énorme table, un lit en chêne avec quatre montants massifs et isolés, qui ne dépassaient pas la hauteur des matelas. Telle qu'elle était cependant, le capitaine, en y rentrant pour s'en faire une citadelle et un tombeau, l'avait reconnue propre à soutenir un siége de quelque durée, et, pendant qu'on la gardait au dehors, il y avait fait à loisir ses dispositions pour tuer le plus de monde possible.

Il avait commencé par saisir avidement, visiter et recharger les armes à feu suspendues au mur dans les trophées. Puis il avait entassé derrière la porte tous les meubles, à l'exception du lit, sur lequel il s'était jeté, à moitié fou de rage et d'impatience.

Ce fut vers les huit heures du matin que la foule, déjà ivre de sang, se rua sous le porche de la cour, au fond de laquelle se montraient les jalousies baissées du capitaine. Raphaël lui-même se tenait aux fenêtres donnant sur la rue et avait dirigé la multitude. Emile avait pu l'entendre.

C'était la vengeance à l'espagnole qu'il attendait depuis la veille, c'était la réponse à sa provocation du cimetière. Mais, dans cette affreuse revanche, il se dit que Raphaël n'avait pas encore l'avantage, puisque Antonia était hors d'atteinte; et d'ailleurs la mort qui l'attendait, lui, n'était rien auprès des tortures sans nom dont il avait flagellé le fils de l'alcade, des outrages impitoyables dont il l'avait abreuvé en face, dans cette nuit dont le souvenir, attaché pour jamais à sa vie, le ferait tour à tour et sans relâche rougir de honte et pâlir de rage.

Cependant la cour et l'escalier s'étaient rapidement encombrés de monde, et déjà les rudes mains de la populace ébranlaient la porte. Le capitaine jugea qu'il était temps de commencer l'œuvre glorieuse de son martyre.

— Ils étaient trente à table, se dit-il... il ne faut pas que je succombe avant d'avoir tué trente de ces misérables. Je l'ai promis. Malheur à eux quand ils m'attaqueront seul!

Et s'approchant d'abord de la fenêtre voisine de l'escalier, il dirigea le canon d'un pistolet à travers les lames de la jalousie et fit feu dans la masse hideuse entassée sur les degrés. Un homme tomba. Le capitaine recommença froidement, et déchargea l'un après l'autre ses quatre pistolets. Quatre victimes s'affaissèrent dans la foule, frappées à mort. Alors ce fut une clameur immense dans la cour et la rue, et vint carabines firent feu à leur tour sur les jalousies, qui commencèrent à voler en éclats. Pendant ce temps, la lourde porte craquait et s'ébranlait sous l'effort terrible des assiégants. L'intrépide Français eut le temps néanmoins de recharger ses armes.

Alors, voyant que les fenêtres se dégarnissaient de leur fragile rempart, dont chaque pièce se brisait sous les balles ou se détachait une à une, il s'avança tranquillement vers la moins endommagée des deux jalousies, la leva tout entière, prit le temps d'attacher le cordon à la barre d'appui, et, se présentant à découvert, debout, un pistolet à chaque main, pendant que les balles sifflaient autour de sa tête et criblaient le plafond, il tira d'abord en bas, dans la cour, tua encore deux hommes, puis jeta les deux pistolets dans cette vile cohue, comme s'il les eût souillés en les employant contre de pareils ennemis, puis, — car ce trait prodigieux avait fini par frapper de stupeur cette tourbe superstitieuse, et, quoique plusieurs continuassent à tirer sur lui d'une main peu certaine, beaucoup se taisaient ou se signaient d'effroi à la vue de cette incroyable et sublime effronterie, — puis il s'accouda à la balustrade, les regarda tous en souriant avec un profond mépris, et prononça seulement ce mot :

— Oh les lâches!

Puis, ayant craché sur eux, il rentra

Aucune expression humaine dans aucune langue ne saurait peindre l'effroyable transport de rage qui souleva cette population ainsi flétrie par un seul homme, et l'orgueil du triomphe fit palpiter violemment le cœur de l'héroïque officier, quand

il saisit toutes les horribles colères, toutes les hontes, tous les désespoirs qui se confondirent dans ce cri espagnol : *Muera!!* poussé en même temps par des milliers de voix.

Il lui restait deux pistolets chargés, et ceux-là il les destinait aux premiers qui entreraient par la porte. Déjà cette porte était fendue par le milieu dans toute sa hauteur, arrachée même du chambranle avec les gonds et la serrure; mais elle était retenue encore par l'échafaudage de meubles pesants amoncelés à l'intérieur. Une vaste armoire couchée en travers en formait la base; les malles, les bahuts, les siéges, les matelas s'élevaient par-dessus, et pour arriver jusqu'au capitaine il n'y avait plus qu'à renverser cette lourde barrière. Or, la fureur des assiégeants était à son comble, et ceux de derrière poussant ceux de devant, le bas de l'escalier déjà si surchargé se couvrit d'un surcroît d'assaillants qui refoulèrent ceux du haut; plusieurs furent étouffés au centre de l'ondulation terrible qui s'établit de la base au sommet; plusieurs eurent les reins brisés contre la rampe ou furent renversés par-dessus, ceux qui touchaient à la porte furent écrasés contre ses panneaux; il y eut un horrible moment de crise et d'effort, où l'on entendit craquer les os, les crânes et le bois qui se brisaient l'un l'autre, mais enfin la barricade massive chancela et tomba à l'intérieur avec le bruit du tonnerre, et l'avant-garde, lancée de force, entra comme un torrent... Une autre barrière les attendait : c'était le capitaine.

Les deux premiers qui, enlevés par la tête de colonne, montèrent ou plutôt sautèrent sur les débris amoncelés de la barricade, retombèrent immédiatement sur ceux qui les poussaient, abattus à la fois par les deux dernières balles du Français. Les autres reculèrent d'abord, autant que pouvaient le permettre les rangs pressés qui les soutenaient malgré eux, et certes, s'ils n'eussent été forcés de marcher en avant, ils se fussent enfuis tous ensemble à l'aspect de l'homme ou plutôt du lion qu'ils avaient devant les yeux. Mais ceux qui le voyaient ne pouvaient reculer, et ceux qui résistaient en arrière ne le voyaient pas : c'est ainsi que les masses sont braves.

Le baron s'était reculé au fond de la chambre, à côté du lit dégarni de ses matelas. Ce n'était plus l'homme que nous connaissons, à la physionomie riante et ouverte, aux attitudes pleines de grâce, aux galantes manières, aux regards fins et doux, l'homme de salon dont l'extérieur soigneux et délicat semble une œuvre de boudoir éclose sous les doigts légers d'une femme, et qu'un souffle dérangerait, qu'un pli compromettrait... Nous l'avons dit, c'était une bête féroce acculée dans son antre. Debout, le sabre nu à la main, dépouillé jusqu'à la ceinture, revêtu seulement du pantalon étroit, couleur d'azur, qui faisait voir ses membres musculeux, et de la chemise fine et blanche sous laquelle était attachée autour de sa poitrine la mantille brodée d'Antonia, le visage pâle mais empreint d'une invincible audace, la bouche contractée sous son épaisse moustache, et telle que son sourire sauvage, d'accord avec les fauves éclairs lancés par les yeux, ressemblait au sourire du tigre... il attendait, en promenant çà et là ce regard étrange qui glaçait le sang dans les veines, que les plus hardis se décidassent à franchir l'intervalle vide, plus redoutable que tous les remparts, laissé entre eux et lui.

Ceux qui étaient là n'auraient jamais osé. Leur rage tombait devant leur frayeur; et il leur semblait que cet être surhumain avait eu le droit de les braver. Mais peu à peu, et toujours poussés par la foule impatiente, ils débouchèrent de force des deux côtés de la barricade renversée et se répandirent circulairement dans la chambre. Les nouveaux introduits, plus ardents et moins influencés, franchirent le monceau

de meubles; la multitude grossit dans la chambre, le cercle se resserra autour du capitaine; mais on le vit de plus en plus près alors, et comme il fit un mouvement pour lever lentement le sabre qui étincelait dans sa main, il y en eut assez pour changer en statues les plus proches de ceux qui l'entouraient. Ce fut le dernier répit, la dernière hésitation. Plus puissamment pressés par la cohue qui remplissait la chambre, étourdis par les cris furieux qui ébranlaient la maison, la peur et la nécessité les précipitèrent...

Alors commença une lutte effroyable, un combat homérique. Pendant un quart d'heure, seul, avec son sabre, le terrible officier tint tête à ce tourbillon d'assassins. Toujours poussés par derrière et repoussés par devant, on les voyait se ruer à la fois en hurlant de rage et d'épouvante, sur ce foyer de mort, pour s'en préserver en l'étouffant, puis se ruer à la renverse pour s'en garantir par la fuite; et ni la fuite ni la victoire n'étaient possibles. Les véritables victimes c'étaient les misérables qui se trouvaient pris entre ces deux forces inexpugnables et renvoyés sans relâche de la foule massive à l'arme exterminatrice. Rapide et vigoureux comme ces lames de chevaliers qui fauchaient les champs de bataille, le sabre du capitaine décrivait des cercles flamboyants mêlés de sang et d'éclairs. Il ne frappait qu'au visage et faisait de larges et atroces blessures. Une ceinture de corps sans vie ou se débattant dans les tortures de l'agonie s'élevait autour de cet homme. Et sa vigueur croissait dans ce carnage, et il s'enivrait de la puissance de ses coups, de la vue des morts, du ravage qu'il faisait avant de mourir, de l'enchère déjà immense et toujours croissante que le ciel vengeur lui permettait de mettre à sa vie. Le sang ruisselait sous ses pieds et jaillissait sur sa personne; il était devenu horrible à son tour, et son visage n'avait plus rien d'humain. Peut-être cette magnifique défense eût été récompensée par un miracle, peut-être il eût fait fuir les meurtriers vaincus, si tout à coup son sabre ne se fût brisé dans sa main.

A cette vue, un mouvement s'opère dans la meute indécise qui l'environne; mais, avant que personne ait pu l'atteindre, il a arraché avec une force herculéenne un des montants lourds et épais qui soutiennent le lit près duquel il se trouve, et déjà, aidé de cette espèce de massue, il porte des coups plus terribles, plus nombreux que jamais, lorsque les gens de la cour, las d'attendre, escaladent les fenêtres et font irruption à leur tour sur le théâtre du combat. Ce renfort ranime les agresseurs; pour la première fois on pense aux carabines, et, au moment où le capitaine, qui voyait le dénoûment approcher, redoublait d'énergie et s'épuisait en prodiges, il se sent frappé d'une balle à l'épaule gauche. Il reste debout, il frappe, il lutte encore; mais il s'affaiblit, il recule, un nuage sanglant couvre ses yeux... On le serre de plus près; il ne le voit pas. Ses efforts décousus sont ceux d'un aveugle... Le plus audacieux s'est approché de lui à la longueur d'un fusil qu'il tient à deux mains par le bout du canon, qu'il lève et renverse en arrière, et dont la crosse, ramenée en l'air avec un élan furieux, vient fracasser le crâne du malheureux capitaine... Il tombe sur le dos; il n'a plus que les mouvements imparfaits d'un moribond... Alors tout le monde se précipite, et, pour l'achever, un de ces braves lui enfonce jusqu'à la garde dans la poitrine un long poignard qui traverse son corps et le cloue au plancher...

Dans ce moment même un spectacle bizarre se passait dans la cour. Une longue file de moines, vêtus de robes blanches et marchant sur deux rangs, traversait la foule sombre et muette qui se rangeait avec regret sur leur passage. La lente et

solennelle procession se déroulait majestueusement depuis le porche de la maison jusqu'au haut de l'escalier, et, radieuse au premier rang, élevée par les mains d'un prêtre au-dessus des têtes inclinées, brillait l'auréole d'or du Saint-Sacrement.

Le Dieu de paix entra ainsi dans la chambre fatale et surprit tous ces hommes occupés à l'œuvre de sang. Le bruit cessa, les armes se suspendirent comme par enchantement, et, des deux côtés de la phalange sacrée, la multitude s'ouvrit, recula, s'agenouilla, vaincue et murmurante. Les moines s'avancèrent jusqu'auprès du corps de l'officier; quatre d'entre eux l'enlevèrent dans leurs bras, souillant leurs saintes robes du sang dont il était couvert, puis on porta au-dessus de lui le riche ostensoir, et le cortége se remit en marche dans cet ordre, ne dérobant plus peut-être qu'un cadavre aux derniers outrages.

Mais le capitaine avait une constitution de fer, et il respirait encore. Il conservait même assez de connaissance pour entrevoir comme dans un rêve ce qui se passait autour de lui. Pâle et sanglant, soutenu dans les bras paternels des religieux, et lentement porté au milieu du pieux cortége, il cherchait vainement à comprendre la nouvelle et incroyable scène qui se passait autour de lui. Il entendait les rumeurs féroces des assassins toujours pressés sur son passage, et qui, s'apercevant qu'il survivait à leurs coups, répétaient sourdement à ses oreilles : *Muera! Muera!*... Et il les voyait se mettre à genoux, le poignard à la main, et se courber en frémissant devant l'ennemi qu'ils eussent voulu déchirer. Puis, relevant ses yeux éteints, il voyait rayonner devant lui l'hostie blanche et tutélaire que deux bras, étendus de chaque côté de son corps entre ceux qui le portaient, tenaient élevée au-dessus de sa poitrine.

Comme la pensée d'Antonia ne le quittait pas, il songea vaguement, malgré la faiblesse de son intelligence, que ce secours venait d'elle et du père Ambroise. En effet, c'étaient eux qui, faute de mieux, avaient eu cette inspiration. C'était l'exécution de la promesse du père Ambroise à Antonia : Nous le sauverons! C'était aussi le tribut de reconnaissance payé par les religieux au musicien qu'ils aimaient.

Le cortége était déjà sorti de la maison de l'alcade, et se dirigeait vers le couvent à travers les flots de ce peuple sanguinaire et dévot, qui l'accompagnait d'imprécations et de signes de croix, lorsqu'un corps d'alguazils se présenta au devant du moine qui dirigeait la marche. Le chef fit arrêter ses gens à une certaine distance, et le magistrat qui l'accompagnait s'avança seul, le chapeau à la main :

— Révérends pères, dit-il, la volonté du seigneur alcade et du conseil est que la personne du Français soit mise en sûreté dans la prison de la ville et confiée à ma garde.

— Nous en répondez-vous, seigneur Solarez? demanda le moine en levant le capuchon abaissé sur sa figure vénérable.

— Oui, père Ambroise, répliqua respectueusement le régidor, je vous réponds de lui comme de moi-même.

— En ce cas, nous obéirons.

Le père d'Antonia s'inclina, et, faisant signe à l'alguazil mayor de le suivre avec sa troupe, il marcha devant les moines jusqu'à la prison, où le capitaine mourant fut enfin déposé sous la double garantie de la religion et de la loi.

IV.

LA PRISON.

C'était un triste asile ; mais dans ce moment critique, en face de ce peuple irrité, c'était encore le plus sûr que des mains amies pussent ouvrir au proscrit. On affecta même de le traiter en prisonnier de guerre ; on l'abandonna sur une botte de paille, dans un cachot humide et obscur ; on mit à côté de lui, comme par dérision, la cruche d'eau et le pain noir accoutumés ; on n'étancha même pas le sang de ses horribles blessures : on le laissa ainsi.

Mais c'était le père d'Antonia qui commandait dans la prison, et le frère Ambroise continua de veiller avec une tendre sollicitude sur son protégé. Plusieurs fois par jour et à tour de rôle, sous des prétextes religieux, des frères infirmiers passaient le guichet pour venir assister le blessé. Rigoureusement interdite à tout le monde, l'entrée du cachot était libre pour les bons pères, qui passaient même sans relever leur capuchon.

Après un intervalle de quinze jours, le capitaine reprit pour la première fois le sentiment de l'existence. Il promena un regard terne et vague autour de lui, il essaya de soulever ses membres affaiblis ; mais il ne pouvait que déplacer péniblement ses bras et ses jambes, et il était incapable de quitter, même en rampant, le lit de paille sur lequel on l'avait à demi étendu. Son intelligence, presque détruite par l'horrible blessure qu'il avait reçue à la tête, ne renaissait qu'imparfaitement, et le peu de force morale qu'il recouvrait devait s'abattre au plus léger choc, à la plus petite fatigue de son attention et de sa réflexion.

Ce fut dans ce moment que sa porte s'ouvrit doucement et qu'une touchante vision, dont le souvenir était seul distinct parmi ceux des songes qui l'avaient obsédé, lui apparut de nouveau, blanche dans les ténèbres de son cachot. Attachant sur elle ce regard sans vigueur et sans lumière qu'il laissait errer tout à l'heure, il la laissa venir sans étonnement jusqu'à lui et se pencher sur son visage comme à l'ordinaire. Il reconnaissait bien Antonia, vêtue de la même robe blanche avec laquelle son image l'avait plusieurs fois visité dans les sombres rêves qu'elle éclaircissait ; il reconnaissait bien son voisinage à la chaleur et au bien-être qui le pénétraient ; il voyait bien l'ardeur triste et inquiète de ces grands yeux qu'il aimait, et qui, fixés sur les siens, transmettaient à son âme engourdie des étincelles de raison et d'amour ; il sentait l'extrémité des longues boucles de cheveux noirs qui tombaient en effleurant son front. Mais tout cela, c'était ce que Dieu lui envoyait chaque jour dans ces douloureux cauchemars, c'était ce qu'il avait accueilli la veille encore avec bonheur sans attendre rien de plus, et ce qui s'était évanoui sans que le silence profond de sa tombe eût été troublé un instant. Aussi, cette fois-là encore, il ne cherchait pas à éprouver s'il aurait la force de parler à cette ombre, lorsque d'une voix douce elle parla elle-même.

— Émile, disait-elle, et cet accent chéri entrait dans le cœur du convalescent ; Émile, me voyez-vous ?

— Oui, répondit-il faiblement, tout étonné lui-même du son de ce premier mot qui sortait de sa bouche.

— Oh! Dieu soit loué! reprit-elle en joignant les mains, il me voit, il m'entend, il me reconnaît peut-être!

— Je vous reconnais, Antonia... Ce n'est donc pas un rêve?...

— Non, c'est moi, c'est bien moi..., votre Antonia, qui a cru vous perdre et qui ne vous aurait pas survécu..... — Il me reconnaît, il est sauvé! ajoutait-elle en se parlant à elle-même sans le quitter du regard.

— Où suis-je donc? demanda le malade.

— Hélas! vous êtes dans la prison...; mais vous y êtes en sûreté sous la garde de mon père. — Émile, vous souvenez-vous...

— Oui, répliqua-t-il d'une voix sombre mais moins éteinte; oui, ne craignez pas de me parler.... Parlez-moi de vous, Antonia, pour que je sois soulagé.... Qu'êtes-vous devenue? Comment puis-je encore vous voir auprès de moi?

— Que vous dirai-je de moi?... J'étais au couvent... j'avais un asile; mais à quoi bon, puisque vous étiez tombé dans un danger plus terrible que jamais?... Nous avons su trop tard ce qui se passait; nous avons perdu bien du temps encore à préparer le saint expédient qui devait vous sauver... Depuis lors, j'ai voulu habiter ici, près de vous; forte du pardon et de l'appui de mon père, enfermée avec lui dans cette prison, où il commande et où vous souffrez, j'ai obtenu de vous voir... Ne pouvais-je pas tout braver?...

— Mais Raphaël?

— Raphaël a disparu depuis le jour funeste; personne ne sait ce qu'il est devenu, ce qu'il médite encore; mais nous le préviendrons peut-être. Écoutez, et prenez courage. Tous vos amis n'ont pas succombé.

— Serait-il vrai?

— Quelques-uns n'avaient été que blessés, d'autres ont été arrêtés dans leur fuite, lorsque déjà l'exaspération publique était moins forte. On les a réunis dans cette prison. Malgré les soins de nos pères, peu d'entre les blessés ont survécu, mais, en ce moment, cinq officiers français partagent votre captivité et vos chances d'avenir. Les esprits sont assez apaisés pour que votre vie à tous ne soit plus en péril; mais une grâce complète n'était pas à espérer; puis des ordres supérieurs ont été transmis... enfin, vous êtes prisonniers de guerre.

— C'est pire que la mort! interrompit d'un air sombre le capitaine.

— Non, reprit Antonia, car on peut vous délivrer. Écoutez encore: quoique le roi Joseph reste à Madrid, vos troupes évacuent partout notre territoire. Un corps français, venant de Mérida, séjourne depuis hier à quatre lieues de Lebrica; il doit repartir demain.... Il faut qu'aujourd'hui même on sache au camp qu'il y a ici des compatriotes à sauver.

— Et à venger!

— Non, capitaine; je suis Espagnole et je le défends. A ces conditions le salut est entre vos mains, si Dieu le permet.

— Il est dans les vôtres, Antonia. Écrivez quelques lignes au général; ce soir nous serons tous sur la route de France.

— Oh! non, seigneur, vos généraux ont trop appris à se méfier de nous. Un pareil avis, tracé par une main espagnole, signé d'un nom espagnol, passerait pour un piége; ils ne viendraient pas.

— Un de ces messieurs, alors?....

— Je ne puis descendre dans leurs prisons. Mon père n'a cédé qu'à mes plus in-

stantes prières, à mes larmes même, pour me permettre l'accès de la vôtre.

— Votre père, Antonia, n'est-il pas maître ici? ne veut-il pas le salut de celui qui vous aime, de votre époux? ne peut-il protéger notre fuite? l'accompagner même?

— Ah! s'il n'y avait que vous! Mais il sait bien que vous ne consentiriez pas à partir seul, et il ne veut pas courir un danger certain en vous faisant évader tous: c'est pour cela qu'en attendant votre guérison, il m'ordonnait de vous cacher la présence de vos derniers camarades. Mais je n'ai pas obéi, parce que je vous connais.

— Antonia, merci d'avoir voulu que mes braves amis me dussent leur liberté!

— Pour cela, nous n'avons plus que la ressource dont je vous ai parlé. Mon père ignore tout, il doit tout ignorer jusqu'au moment de l'exécution. Pour vous, pour être digne de vous, Émile, j'ai résolu d'amener encore une fois des ennemis dans nos murs; j'ai compté sur la générosité de ces ennemis; j'espère qu'ils ne viendront ici que pour entourer cette prison, tandis qu'on vous enlèvera avec les précautions dues à votre état. Je ne dois pas craindre une seule représaille.

— Oui, disait Émile; mais il reste à transmettre un avis au corps d'armée.

— Ah! si votre main pouvait tenir une plume... Il n'y a que ce moyen.

— Peut-être aurais-je la force...

— Oh! il le faut... il le faut... Tenez... essayez... Mon Dieu! faites que cela soit possible!

Et Antonia plaça sur les genoux du capitaine tout ce qu'il fallait pour écrire. Elle le souleva en tremblant, lui mit la plume entre les doigts.

— Oui, disait-il en rappelant toute sa force, et partagé comme elle entre la crainte et l'espérance; oui... je pourrai... je pourrai...

En effet, ses doigts avaient saisi et maintenaient la plume libératrice; sa main, soutenue par celle d'Antonia, s'était posée sur le papier. Quoique agitée du tremblement de la fièvre, quoique faible et toujours prête à défaillir, cette main avait entrepris quelques caractères à peine lisibles, mais suffisants. Antonia la suivait avec angoisse, avec terreur...

— Je ne puis... je ne puis... dit-il tout à coup, d'une voix éteinte en laissant tomber sa plume et en renversant sa tête pâle sur l'épaule d'Antonia. La force me manque..... mes idées s'obscurcissent..... mes yeux se troublent..... ma tête..... ma tête se fend!...

— Mon Dieu!... mon Dieu!... s'écria la jeune fille éperdue, il le faut pourtant, il le faut!...

— Je ne puis..... je ne puis.....

— Rappelez votre courage, ami! supportez un moment de souffrance, au nom du ciel! Pensez à votre pays, à votre famille..... à ceux qui gémissent avec vous dans cette prison... à Antonia qui vous aime. Oh! reprenez cette plume, essayez encore... ne baissez pas votre tête..... laissez-la ainsi, appuyée sur moi..... je guiderai votre main..... je vous dicterai....

Émile fit un nouvel effort, et sans quitter sa position, comme le conseillait Antonia, il écrivit..... Elle le soutenait d'une main, elle l'aidait de l'autre, elle dictait:

« Général,

« Au nom de l'humanité, au nom de la France, quelques compagnies à Lebrica

« pour délivrer six officiers devenus prisonniers de guerre après le massacre de « leurs camarades. Pas de violence aux habitants ; nous l'avons promis. Liberté « seulement pour les prisonniers français. »

Il écrivit tout cela ; il signa. Mais il était épuisé.

Antonia le recoucha doucement sur les bottes de paille qui lui servaient en même temps de dossier et d'oreiller ; puis elle joignit les mains avec ardeur, et, levant les yeux au ciel :

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, je vous remercie ; il est sauvé !

— Pas encore, Senora, interrompit derrière elle une voix sinistre.

Éperdue, elle tourna la tête. Un moine était debout sur le seuil de la porte, et cette porte était fermée derrière lui. Nous avons dit que les religieux entraient et sortaient sans éveiller l'attention des gardes.

— Qui êtes-vous ?... qui êtes-vous ?... dit-elle en se levant toute droite et toute pâle.....

Il ne se nomma pas ; mais il découvrit son visage.....

A sa vue seule, le malade commença à s'agiter sur son grabat, mais sans pouvoir proférer une parole..... Antonia recula lentement jusqu'à l'angle opposé, puis, ayant surmonté sa terreur, elle dit d'un ton calme au capitaine, qui se tourmentait en de vains efforts :

— Ne vous agitez pas ainsi, Émile..... c'est à moi seule que cet homme en veut.

Le moine demeurait silencieux et immobile, les bras croisés sur sa poitrine. Il semblait jouir de l'effet qu'il produisait. Enfin il parla :

— On ne m'attendait plus, à ce qu'il paraît ? dit-il. Ah ! vous avez cru que ma vengeance était accomplie ? Vous vous trompiez : elle n'était pas même commencée.

Puis, ayant jeté un coup d'œil oblique sur le prisonnier qui se tordait enchaîné par la maladie, et dont il n'eût pas osé soutenir le regard en face, il continua en scandant ses phrases, pour en bien préciser le sens :

— Souvenez-vous de la nuit du cimetière... vous vous disiez : Il a souffert toutes les tortures d'un damnée..... quoi qu'il fasse, il ne nous rendra jamais le supplice dont nous l'avons lentement accablé. Celui qui est là, couché, triomphait le jour du combat, et me remerciait de lui procurer une mort glorieuse en retour de ma honte et de ma rage... mais je m'occupais à peine de lui et des siens... Ce que je voulais, le voici !

En même temps, le moine, laissant tomber son bras gauche et ramenant en avant sa main droite, découvrit une espingole qu'il tenait cachée dans les plis de sa robe.

A cette vue, le Français fit un effort si violent pour se lever et pour parler, que sa blessure se rouvrit. Les linges de son front se teignirent de sang, et, saisi d'une faiblesse soudaine, il se renversa sur le dos, ne voyant plus qu'à travers un nuage, n'entendant plus qu'au milieu d'un bourdonnement confus.

— Antonia, poursuivit Raphaël, tu as trahi ta foi ; tu as laissé prendre à ton doigt et briser l'anneau des fiançailles...

Elle ne répondit pas. Il continua :

— Antonia, tu as livré les secrets des tiens, tu as voulu empêcher la vengeance publique, tu as renié, pour un étranger, ta patrie et tes serments, tu as vendu l'Espagne pour un baiser. N'avais-tu pas reconnu et juré d'avance que ce crime méritait la mort ?

— Cela est vrai, dit-elle d'une voix ferme, et ce serment-là je le tiens. Je suis prête et tu peux frapper.

— Antonia, ici même, à l'instant, tu viens encore de consommer une trahison : tu viens d'appeler une seconde fois l'étranger dans ton pays. Pour éclairer la fête du parjure et de la trahison, il te faut les flammes qui dévoreraient la ville où tu es née. N'as-tu pas quelque prière à faire pour celui qui t'inspire d'aussi beaux dévouements? Hâte-toi, car tu n'auras pas de confession.

— C'est dommage, en vérité : l'occasion est belle, en compagnie d'un aussi saint religieux.

— Ta raillerie n'est pas heureuse, quoiqu'elle annonce un grand cœur. L'habit que je porte n'est plus un déguisement; je l'ai pris depuis quinze jours et ne dois plus le quitter; car ce qui me reste à faire entraînera pour moi toute une vie de pénitence.

— Et moi, de là-haut, j'assisterai à cette œuvre édifiante de ton repentir, et je verrai s'il y a un jour dans ton avenir où ta conscience doive trouver le repos.

— Ne t'occupe pas de ma conscience, Antonia, mais de la tienne. Je te l'ai dit, fais ta prière.

— Oui, je la ferai, dit-elle en tombant à genoux, et je la ferai tout haut : Dieu juste et bon, écoutez-moi à ma dernière heure! Que les affligés, les souffrants et les prisonniers soient soutenus et consolés par vous jusqu'au jour de la délivrance! Prenez en pitié celui-ci surtout, pour qui je vous rends mon âme aujourd'hui.

Elle se releva. Le moine, sans ajouter un mot, inclina son arme.

Cette femme, jeune, belle, touchante, pleine de vie et d'amour, était là, blanche au fond de ces ténèbres, prête à tomber sans résistance sous le plomb mortel, et personne ne venait; et celui dont le bras était si puissant contre des milliers d'ennemis était à deux pas d'elle; il voyait, il entendait, il comprenait, et cependant il ne pouvait rien pour la sauver! Le pauvre blessé fit un effort pour se soulever; au même instant, l'éclair de l'amorce illumina le sombre cachot. Le coup partit. Antonia poussa un cri et tomba.

Deux mois après ces événements, un frère servant de la communauté de San-Evandro se présentait timidement à la porte d'une cellule étroite mais riante, située dans les bâtiments qui longeaient le pittoresque cimetière dont nous avons parlé. Un homme, vêtu à la française, s'y promenait de long en large, autant qu'on pouvait s'y promener, et quoique sa figure fût d'une grande pâleur, quoiqu'une expression profondément triste contractât ses traits et ternît son regard, cet homme avait un air de jeunesse et de santé suffisant pour qu'on pût le croire capable de supporter de nouveau les fatigues guerrières auxquelles sa vie était consacrée.

— Seigneur officier, lui dit doucement le jeune frère, notre révérend père Ambroise demande s'il vous plairait de le recevoir?

— Ah! enfin! s'écria en bon français l'habitant de la cellule; depuis six semaines je l'attends!

— Votre Seigneurie avait besoin de tant de ménagements, répliqua humblement le frère; on dit que les émotions de l'âme sont très-dangereuses dans les convalescences du corps... Mais voici le révérend.

Le père Ambroise entra en effet et tendit la main au capitaine en le regardant avec tristesse; puis il fit un signe, et le moine subalterne qui était présent sortit aussitôt. Le religieux et l'officier restèrent seuls.

Emile, sans oser parler, sans quitter la main du bon père, l'interrogeait du regard. Celui-ci se contenta de secouer la tête. Emile retomba sur un siége, et s'appuyant des deux coudes sur la table de la cellule, cacha son visage dans son mouchoir.

Alors le père Ambroise lui parla de sa voix grave et douce .

— Il faut partir seul, mon fils. Le moment est venu. Un cheval, une valise et un passe-port anglais sont déjà préparés pour vous. Il faut partir cette nuit , car vous n'ignorez pas que vous êtes toujours prisonnier, et que vous devez échapper à tous les yeux. Vous vous cacherez le jour et vous marcherez la nuit. Vous irez ainsi de couvent en couvent jusqu'à Cadix, où il vous sera facile de vous embarquer sur un bâtiment neutre.

— De grâce, mon père, interrompit Émile, donnez-moi quelques détails sur l'affreux événement...

— A quoi bon renouveler de telles impressions?... J'ai été le premier témoin... j'arrivais comme d'ordinaire... Il paraît que les gardes étaient gagnés ou que le bruit s'était étouffé dans ce souterrain; car personne ne soupçonnait ce qui s'y était passé, personne ne m'avait préparé au spectacle qui frappa mes yeux... Vous étiez évanoui... le criminel s'était échappé... J'ai profité de cette fatale circonstance pour vous faire transporter au couvent... Vos camarades ont dû partir sur-le-champ pour les prisons de Cadix.

— Ainsi donc tout est fini !...

Le vieillard baissa les yeux sans répondre.

— Et lui !... lui !... le misérable !

— Levez-vous et suivez-moi, reprit paisiblement le religieux.

Emile le regarda avec étonnement, hésita, et obéit machinalement. Le père Ambroise le prit par la main et le conduisit par de longs corridors et de profonds escaliers jusqu'au soupirail d'une cellule souterraine , sorte d'*in pace* dans lequel, à la lueur blafarde d'une lampe, le baron épouvanté vit un religieux prosterné sur la terre.

— C'est lui, dit à voix basse le frère musicien, je le lui avais promis. Il s'est astreint de lui-même à cette affreuse pénitence qui le soustrait à la vengeance d'un père et qui doit durer deux ans, s'il persiste à prononcer ses vœux... Il n'y résistera pas. Si Dieu n'apaise sa conscience, il en mourra.

— Chère Antonia ! dit le Français pénétré d'horreur, au moins tu seras vengée !

Au nom qu'il avait prononcé, l'habitant de la cellule fit un mouvement. Le père Ambroise entraîna le capitaine.

Mais, au lieu de le reconduire dans la chambre qu'ils avaient quittée, il le fit entrer dans une autre cellule. C'était la sienne. Il prit sur la table une cassette d'un bois incrusté d'or, débris d'une ancienne opulence, et dit à Emile :

— Ce petit coffre sera le seul souvenir que je puisse vous laisser. Celui qui vous l'offre et qui fut salué dans le monde du titre de comte aurait eu autrefois quelque chose de mieux à léguer à un ami ; mais peut-être sera-t-il précieux pour vous par ce qu'il renferme... Voici d'abord une lettre pour le supérieur du premier couvent que vous trouverez sur votre route et à la porte duquel vous frapperez demain matin. Voici une bourse où nous avons réuni de quoi subvenir à vos frais de voyage. Quant à ceci, ajouta le père Ambroise en désignant un objet qui restait au fond de

la cassette et auquel il ne toucha pas, je l'ai trouvé sur votre poitrine lorsque j'ai mis le premier appareil sur vos blessures.

Emile se précipita. C'était la mantille d'Antonia, tachée de son propre sang et déchirée par la lame du poignard qui avait traversé son corps. Il la prit avidement, la baisa avec transport, et, se tournant vers le saint homme, il se jeta dans ses bras en pleurant.

— Adieu, ami, lui dit le vieillard avec un noble accent de gentilhomme. Je l'aurais été dans le monde et je le suis ici. Je vous avais tant dit de prendre garde! Nous ne nous reverrons que dans le ciel; mais peut-être, quand vous serez heureux dans votre belle France, vous souviendrez-vous quelquefois que j'étais votre ami.

— Heureux! oh! jamais!

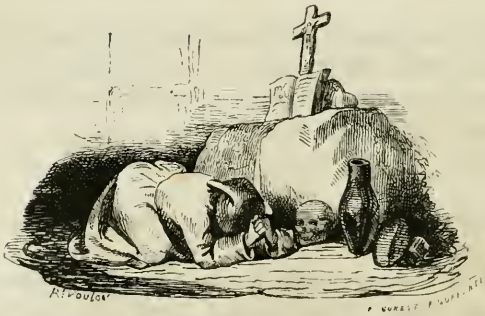
Tels furent les derniers mots du pauvre capitaine au religieux.

Après une évasion facile et prompte, et d'autres aventures militaires qu'il serait trop long même d'indiquer, le baron Emile de Tersie, devenu colonel, s'est retiré de bonne heure. Sa blessure à la tête n'a jamais été bien guérie; on croit qu'il en souffrira toujours. On ne suppose pas d'ailleurs qu'il ait d'autres sujets de peine, car son caractère semble gai, sa fortune est suffisante, bien plus, il est resté garçon, et quand un indifférent, un flâneur, auquel il n'a pas raconté son histoire, découvre chez lui la cassette du religieux, et lui demande ce qu'elle renferme, il répond en riant que c'est une folie d'Espagne.

Mon colonel, il y a des folies qui ressemblent à votre blessure!

MAURICE SAINT-AGUET. (*Siècle.*

(Il a lu sa sucrerie le saint-guet!)



SEIGNEUR ET VASSAL.

I.

Aux pieds d'une jeune fille assise dans un grand fauteuil à découpures dentelées, un gentil familier, l'air triste et abattu, était agenouillé sur un carreau de velours.

— Adieu, mon page, adieu, mon Jehan, nous ne devons plus nous revoir.

— Oh! pourquoi ces tristes pensées, Adrienne? pourquoi?

— N'entends-tu pas le cor dans les cours du château, les chevaux qui hennissent? Ne vois-tu pas la poussière qui brille dans la plaine, le soleil qui s'évanouit, et ce large manteau pourpre au ciel qui étend sa lueur rougeâtre sur les tours du castel? C'est que mon noble cousin par ma mère, Robert de Montcassel, est au château; c'est que demain je suis perdue pour toi, car une passe d'armes a lieu, et

j'appartiens au vainqueur ; or , mon noble cousin est le premier guerroyeur du monde.

Le jeune homme laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Voudrais-tu donc te séparer de moi ?... Le voudrais-tu ?...

— Jehan... et mon père...

— Ton père, c'est vrai, ton père ! Ainsi, un autre que moi épierait un sourire sur tes lèvres pour répondre à ce sourire ; un autre passerait sa main dans ta belle chevelure, et je vous regarderais faire ! Ah ! cela serait plaisant, sur mon âme ! Tu es mon bien, à moi ; s'il le faut, je le dirai au duc, je le dirai à ton noble cousin par ta mère, Robert de Montcassel, le premier guerroyeur du monde. S'il jette son gant, je le ramasserai ; s'il refuse de combattre avec moi, varlet, je lui cracherai au visage. On voit bien qu'ils ne savent pas, eux ! ce que c'est que l'amour...

— Ah ! tu me fais trembler.

— Tu l'aimes donc, enfin, ce Robert ?

— Dieu m'est témoin que je n'aime que toi.

— Alors il mourra ; car, s'il ne mourait pas, vraiment ils auraient droit de m'insulter, ces hommes qui me regardent comme un chien bon à mener en laisse. Tu crois donc que je ne souffre pas, Adrienne, quand ils jettent sur moi un regard de protection, quand je courbe mon front devant eux, quand je leur tiens l'étrier ? Tu crois donc que je ne les vaux pas tous, moi ! et ils m'appellent valet. Ils attachent l'ignominie à mon nom ; ils me traitent comme un israélite. Oh ! non, ces gens-là n'ont pas de courage à me railler ainsi ; ils sont bien lâches, et ton Robert de Montcassel le premier. Je ne les crains pas, je me mets à leur hauteur, eux suzerains, et moi vassal, car à tout prendre, ils sont des hommes aussi. S'ils s'appellent de Montbrion, de Champmartin, de Franconville, de Montcassel, je m'appelle Jehan tout court, moi ! Est-ce que Jehan ne sonne pas aussi bien à l'oreille ?...

— Oui ! oui ! je t'aime autant que je hais ce Robert, et je te jure, sur mon cœur de femme, de n'être jamais qu'à toi. Es-tu content ?

— Merci, ma belle duchesse ; je verrai donc encore vos paupières veloutées, vos cheveux noirs sur vos épaules blanches ; je respirerai encore votre haleine embaumée. — Cela m'enivre ! cela me repose un peu de leurs dédains. Ton amour est pour moi une larme dans un œil sec, un sourire sur une bouche glacée. Oh ! ton amour ! ton amour !

Il cacha sa tête dans ses mains : Adrienne se prit à pleurer.

— Si nous n'allions plus nous revoir... Ils sont puissants.

— Ainsi donc, j'ai rêvé le bonheur avec toi, et parce que je suis un valet, il faudrait céder ma place ! C'est ainsi que vous l'entendez, n'est-ce pas, vous, messeigneurs aux écussons brillants ? Çà, mes amis, traitons un peu d'égal à égal ; vous avez des armes, j'en aurai ; vous serez au champ-clos, j'y serai ! Vous êtes nobles, et vous m'appelez fils de vilain. J'ai Adrienne, moi ! et Adrienne vaut mieux qu'une couronne de comte. Qu'en dites-vous ? J'obéis d'ordinaire au bon plaisir du duc, je lui tiens l'étrier, je le sers à table, je veille à sa porte ; mais ensuite je viens aux pieds de ma dame, et c'est mon tour alors de vous mépriser, et de vous ranger parmi les manants des villes de France.

Il se leva brusquement : on l'eût dit grandi d'un pied.

— Oh ! nous serons les plus forts, car je crois au Seigneur, et j'ai foi en mon bras.

— Et moi, je crois au Seigneur, et j'ai foi en mon page.

— Demain sera un jour de triomphe ou un jour de mort.

— Peut-être les deux à la fois, murmura-t-elle.

Il baisa au front la jeune fille agenouillée pour prier, et sortit lentement.

II.

Tout est fini ! la passe d'armes a eu lieu, et le sire Robert de Montcassel a battu ses treize rivaux. Il descend de cheval, et, la tête nue, s'avance vers le pavillon du duc.

Son œil farouche cherche à s'adoucir, mais en vain ! il était là, rougi par la chaleur de son casque et le feu du combat ; la jeune fille eut peur, et se renversa en arrière devant ce spectre bardé de fer qui apparaissait en plein jour dans un gracieux tournoi, vainqueur de treize gentilshommes. Il appuya ses lèvres sur la main blanche d'Adrienne, qui la retira aussitôt... Et pourtant elle devait être à lui, pour la vie !

Mais la trompette sonne, la barrière s'ouvre, un champion inconnu s'avance. Sa taille est svelte et légère sous son armure massive.

Aussitôt le noble sire de Montcassel enjambe son destrier en disant au duc :

— Encore un mignon à jeter bas, ce sera le quatorzième ; il y aura les deux à la douzaine.

Et toutefois un tremblement étrange lui parcourt tout le corps. Son page lui présente une lance, il la cherche de la main sans la rencontrer ; sa vue est trouble, et le sable qui brille au soleil, comme une nappe de diamants, l'éblouit.

Quelques minutes après, une troupe d'écuyers et de varlets le transportèrent dans sa tente, blessé à mort.

Le vainqueur dut sourire froidement à la vue du chevalier renversé, car ses joues de fer avaient paru s'allonger et prendre une teinte d'ironie : il s'avança vers Eudes de Champagne, qui le reçut avec courtoisie et l'aida à délacer son casque... Mais pourquoi ces éclats de voix sardoniques ont-ils remplacé les murmures favorables qui couraient le long de l'échafaud ? Pourquoi les sourires se changent-ils en ricanements, les applaudissements en huées insultantes ? — Sans doute quelque fadaise d'un archer des compagnies ducales, quelque vieux jaloux en costume mi-partie rouge et jaune, quelque chat lancé par un écolier en Sorbonne.

Non ! c'est que le vainqueur était Jehan, le familier Jehan, qui n'était pas né grand seigneur comme les autres, qui n'avait pas été reconnu chevalier comme les autres.

Aussitôt il se relève, il promène son regard d'aigle de tous côtés, et la foule se tait, et les railleries s'apaisent, et les têtes s'inclinent respectueuses comme devant un maître.

— Çà, s'écria le duc, avez-vous peur d'un serf de ma maison ? n'y a-t-il donc ici d'autres gentilshommes que lui, par saint Benoît ? Vit-on jamais fils de hobereaux de la sorte ; mais en vérité ceci est fort plaisant : un noble qui prostitue sa lame à la cuirasse d'un vilain ! Mon cousin Robert, réputé si bon guerroyeur, couché bas par cet enfant ; les vassaux apprennent donc aux seigneurs le métier des armes maintenant ?

— Par ma bonne épée ! ajouta le sire de Franconville, nous avons été joués ; il faut déchirer le valet avec un harpon et le donner aux chiens, qui sont au moins de nobles bêtes en leurs races.

Et il était là, lui ! tête nue, les bras en croix sur sa poitrine, froid aux risées des gentilshommes, vis-à-vis celle qu'il aimait, vis-à-vis celui qu'il haïssait ; il maudissait le père, il adorait la fille : ces deux passions, frénétiques toutes deux, toutes deux violentes, se heurtaient, s'entre-choquaient dans son cœur. — Ce combat intérieur était déchirant. — Et l'on riait toujours !

Adrienne, le front baissé, gardait le silence. Oh ! elle souffrait bien ! de grosses larmes qu'elle ne cherchait pas à retenir roulaient dans ses yeux et glissaient sur ses joues décolorées. La pauvre enfant, haletante et troublée, joignait les mains à la foule bouffonne. Elle voulait parfois se jeter dans les bras de Jehan, crier à la multitude : Je l'aime ! et prendre en pitié l'insensé qui ne comprendrait pas cela ; ou bien elle était prête à se prosterner aux pieds de son père... Puis son père l'effrayait ; il l'eût maudite, dans un pareil moment, pour une action pareille...

— Çà, mon beau page, disait Eudes de Champagne, qu'attends-tu, ébahi ? Est-ce ton salaire ? Par Dieu ! maître Harundel, notre fol, en tiendra bon compte, et, pour l'ébaudissement de nos enfants, ceci aura place en nos archives. Un vassal qui prétend à la fille d'un seigneur est un gendre de nouvelle façon.

Le duc le raillait toujours, et la multitude riait toujours aussi ! Enfin, las de plaisanter, le sire de Champagne quitta sa tente.

Alors un voile tomba devant la jeune fille, elle ne vit plus rien : elle n'entendit que ces rires inextinguibles qui perçaient à travers le brouillard... Jehan ! Jehan ! elle se serait damnée pour changer en cris de joie ces clameurs funèbres, ces moqueries en battements de mains.

— A nous deux maintenant, vassal et seigneur, à nous deux !

Et Jehan s'élança sur son cheval, franchit la barrière, et se précipita dans le château, dont la herse était baissée.

La nuit commençait à tomber.

III.

Onze heures venaient de sonner. Une faible lumière, comme une étoile dans la nuit ténébreuse, brillait à la fenêtre d'Adrienne, qui attendait son amant.

Couvert d'une cape dont une épée soulevait le bord inférieur, le chapeau rabattu sur les yeux, un homme parcourait d'un pas rapide les longs corridors déserts ; c'était Jehan. Il s'arrêta à la chambre du duc, ouvrit la porte et entra, tourmentant le manche de son poignard.

Eudes de Champagne rêvait du tournoi et murmurait des imprécations et des sarcasmes contre le page, et tout cela par saccades comme un cheval lancé au galop...

Tout à coup, réveillé en sursaut, il étendit la main et toucha un corps ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête en voyant deux yeux suspendus, flamboyants, dans l'obscurité, près d'une lame qui étincelait. L'ombre de Jehan se dessinait sur les murailles à la lueur vacillante de la lampe, et le duc avait peur à voir grandir devant lui son familier, et le duc avait peur de cet homme qui crispait ses lèvres, de ces joues creusées par l'ironie et de cette teinte satanique qui lui ruisselait tout le long

du corps. Il chercha à écarter ce spectre, mais toujours il était là froid et impassible. Le regard profond de cet homme le glaçait d'effroi; il voyait la mort se jouer sur l'acier poli! Une sueur glacée mouillait son visage, et sa langue était liée à son palais!...

— Çà, mon maître! tu as eu le triomphe de la journée, à moi le triomphe de la nuit... chacun une moitié; cela est juste! Encore tu as partagé le tien avec tes nobliaux : j'aurai le mien tout seul, je ne partagerai avec personne. Tu as ri, je veux rire; tu t'es ébaudi, je veux m'ébaudir aussi... Pourquoi donc trembles-tu? je croyais qu'un duc ne pouvait pas trembler.

Le page s'arrêta un instant et reprit :

— Écoute; deux mots avant de mourir. Tu ne t'attends guère à cela peut-être... Oh! oh!... ne te bouche pas les oreilles, vieillard! ici c'est à moi, le vassal, de commander, à toi, le seigneur, d'obéir. Je suis un vilain, un familier, plus qu'un bouffon, presque l'égal d'un chien, n'est-ce pas? Pourtant, moi, je suis l'amant de ta fille, l'amant d'Adrienne de Champagne...

A ces mots, le front du vieillard s'empourpra; il menaça Jehan de son poing fermé, et retomba épuisé sur son lit.

— Du calme, Monseigneur, de l'attention jusqu'au bout; je l'ai vue seule, la nuit, le jour, et à l'heure qu'il est elle m'attend; nous avons un rendez-vous!...

Il lui présenta une clé, et la lui promena devant le visage.

— Reconnaissez-vous cette clé?... c'est celle de sa chambre! Elle m'aime, la belle enfant, mon noble sire. Ceci est plaisant, n'est-ce pas? un valet, l'amant d'une fille de duc!... Le rendez-vous est à minuit!... écoutez bien...

Douze coups fortement accentués ébranlèrent les vitraux peints.

— N'as-tu rien à dire à ta fille?

— Rien, reprit le vieillard qui avait fait un dernier effort pour parler...

Un profond gémissement suivit de près; le duc était frappé trois fois au cœur. Jehan jeta un coup d'œil sur le corps palpitant et murmura :

— Pauvre fille, qui n'a plus de père!

IV.

Pâle et défait, le page entra chez sa maîtresse.

— Ah! lui dit-elle en souriant, si je t'aimais moins, je te gronderais. Pourquoi venir si tard au rendez-vous?

— C'est que, vois-tu, Adrienne, avant ce rendez-vous il y en avait un autre; avant cette chambre il y en avait une autre, où je devais entrer aussi! Sur ma route comme dans mon cœur, la haine se trouvait placée avant l'amour.

— Oh! que tu es pâle, et que tes paroles sont lugubres!

Elle recula effrayée

— Pauvre fille!

— Grand Dieu, des taches de sang; mais parle-moi donc, au nom du ciel; dis-moi donc d'où vient ce sang à tes mains, et cette pâleur à ton visage... Je veux le savoir!

— Adrienne, qui couche dans la chambre, au fond du corridor sombre?

— Mon père! pourquoi? pourquoi?

— Eh bien ! Adrienne, que ce sang et cette pâleur ne t'étonnent plus. Tout meurtrier a du sang aux mains et de la pâleur au visage. . Ton père m'avait insulté : j'ai tué ton père !...

La jeune fille ne prononça pas une parole et tomba à la renverse.

— Pauvre Champagne, murmura Jehan, qui n'a plus ni duc ni duchesse ! Oh ! pourquoi faut-il que les uns naissent maîtres et les autres esclaves ? pourquoi faut-il que ma haine ait été plus forte que mon amour ?...

Il tomba à genoux, fit une prière fervente, quitta le château dès le matin, et s'en alla, pieds nus, à la Terre-Sainte, en habit de pèlerin.

LÉON L***.

HIARN,

OU

LE TOURNOI DE LA LYRE.

I.

iarn, voulez-vous souper?

— Quand vous l'ordonnerez, bonne Giakomea...

— Voilà bien dix fois que vous me répondez la même chose, Hiarn! A quoi êtes-vous donc si fort occupé? Allez-vous encore veiller toute cette nuit? Par les mânes du roi Godfried, je ne vous reconnais plus! Où est le temps où vous alliez à la chasse aux ours dans la forêt d'Olstsin? Ah! vous étiez un bon compagnon! Il n'y en avait pas un dans toute l'île pour forcer comme vous le sanglier à la course, ou gravir en un clin d'œil la cime des plus hauts glaciers! Hiarn, avez-vous renoncé à ces nobles travaux, seuls dignes d'un bon et brave Danois? Ou plutôt, ajouta plus bas la vieille femme, avez-vous résolu de tuer Kenny, votre douce fiancée, à force d'indifférence et d'oubli?

Au nom de Kenny, Hiarn, jusque-là peu sensible aux reproches de Giakomea, se retourna brusquement et contempla avec un triste sourire une jeune fille silencieusement assise à l'autre bout de la cabane.

Kenny était une charmante enfant de l'île d'Ennack, aussi belle sous son costume de fille de pêcheur que les plus belles dames de Copenhague sous leurs robes de velours. Son front pâle, ses yeux voilés et expressifs, tout en elle respirait une mélancolie suave et plaintive. Un corset de drap brun foncé dessinait avantageusement sa taille et se terminait par une jupe de même nuance, flottante et artistement plissée. Ses petits pieds, d'une admirable finesse, conservaient encore leur élégance sous la grossière chaussure qui les emprisonnait et qui consistait en deux peaux de mouton attachées avec des courroies de cuir jauni. Ajoutez à cela un petit bonnet de laine noire, brodé d'une frange à double roseau, d'où s'échappaient jusqu'à mi-corps de longues tresses de cheveux blond doré, et vous aurez une idée de la fille de Giakomea, de la naïve et séduisante Kenny, dont le nom venait d'arracher Hiarn à sa profonde préoccupation.

Le silence résigné de Kenny fit plus d'impression sur le chasseur que toutes les paroles de Giakomea. Il se dirigea vers elle, et lui tendant la main :

— Kenny, je te fais bien souffrir, n'est-ce pas?

— Je t'aime, Hiarn, et ton pardon sera toujours dans ce mot. Mais tu as un secret... un secret dont je suis jalouse, puisqu'il distrait ta pensée de ton amour et qu'il t'éloigne de moi...

— Allons, interrompit Giakomea, cela se passera... Hiarn a bon cœur... Il ne voudra pas te rendre malheureuse... Qui sait! n'est-ce pas dans deux jours votre mariage? L'approche du bonheur l'étourdit. Peut-être aussi, ajouta-t-elle en souriant, a-t-il fait un de ces rêves merveilleux qui troublent ordinairement les jeunes cervelles, et dont on va demander l'explication aux sibylles de la Caverne-Blanche.

— Vous ne pensiez pas dire si vrai, Giakomea... Vous avez deviné... C'est un rêve qui m'occupe à l'heure présente... Mais, de grâce, laissons ce sujet...

— A la bonne heure, Hiarn, vous voilà justifié. Kenny, il ne faut plus lui en vouloir; un rêve est un avertissement d'en haut; cela remplit l'âme d'une sainte terreur à laquelle il serait impie de se soustraire... Ne le tourmentons plus. A propos, Kenny, Nadol est-il de retour?

—Pas encore, ma mère.

— L'imprudent! murmura Giakomea.

— Pourquoi, imprudent? demanda Kenny en levant ses beaux yeux sur sa mère.

— Pourquoi? Parce que Nadol est une mauvaise tête; parce que votre frère est curieux comme pas une des filles d'Ennack, et que je gagerais qu'il est aller rôder aux environs de Copenhague.

— Et quels dangers y a-t-il aux environs de Copenhague, ma mère?

— Quels dangers! Auriez-vous fait un rêve dans le genre de celui de Hiarn, ma bonne Kenny? Quels dangers! Ignorez-vous donc qu'un mois s'est écoulé depuis la mort du roi Gormon, et que son fils Harald ne l'a pas encore remplacé sur le trône de Danemark?

— Je ne vois pas grand mal à cela, dit Kenny. Le noble Harald combat en ce moment sur la terre de Neustrie contre Louis d'Outre-mer, et déjà on le proclame victorieux... Il n'est pas encore couronné, mais il est roi... Que peut-il avoir à craindre?

— Tout, répondit mystérieusement Giakomea... Il y a eu soulèvement dans le peuple. Hier une foule immense s'est réunie sur la place du Palais, et après une longue délibération, les délégués ont fait annoncer à son de trompe que le sceptre

serait adjugé au poète qui chanterait le plus dignement le règne et les vertus de Gormon, notre ancien roi. Tous les scaldes sont convoqués à cette solennité, qu'on nommera *le Tournoi de la Lyre*.

— Oh! cette fête sera belle, ma mère; vous m'y conduirez, n'est-ce pas?

— Non, Kenny; ce n'est pas là notre place.

Hiarn, pendant ces dernières paroles, avait repris son attitude rêveuse et méditative. Un mouvement nerveux d'impatience et de contrariété crispait par moment ses lèvres, et des gouttes de sueur roulaient le long de ses tempes. En dépit de tous ses efforts, son trouble allait être remarqué... Il essaya de sourire, et approchant de la table l'escabeau sur lequel il était assis :

— Ah ça, mère Giakomea, est-ce ainsi que vous nous faites souper? Ce que vous dites est fort sage, en vérité, mais j'avoue que je serais plus curieux encore de savoir ce que renferme ce vase couvert, dont la fumée appétissante exhale un si doux arôme...

— Et vous avez raison, Hiarn, il y a temps pour tout. Soupons.

Le repas fini, Hiarn se leva pour regagner sa cabane et donna à sa fiancée le baiser d'adieu.

Parvenu près de sa cabane, il demeura quelques instants immobile, dans l'attitude d'un homme qui cherche à se rendre compte d'un bruit lointain. En effet, un jeune paysan arriva bientôt du côté opposé.

— Est-ce toi, Nadol? demanda Hiarn, en se dirigeant vers le nouveau venu.

— Oui, et je t'apporte de bonnes nouvelles. Le *tournoi de la lyre* a lieu demain à la huitième heure du jour. Il y aura huit concurrents; tu es le dernier inscrit. Remercie Dieu, une minute plus tard la liste était close.

— Merci, Nadol, merci, frère; garde-moi bien le secret jusqu'à demain. Va vite, rentre chez Giakomea. Elle ne doit pas être encore endormie; la pauvre femme est inquiète de son fils; rassure-la. Adieu.

Lorsqu'il fut seul, Hiarn essaya de prendre un peu de repos; mais il avait besoin d'air : son sang bouillonnait; il avait la fièvre dans la tête et dans le cœur. Il prit sous son manteau une lyre à trois cordes, assez semblable à la cithare phénicienne, et eut bientôt gravi le pic le plus élevé de la montagne de Fregha. Là, il parut se recueillir et leva tristement les yeux au ciel, comme pour se plaindre de le voir si sombre et si chagrin. Tout à coup, soit par hasard, soit que Dieu exauçât la prière mentale du jeune chasseur, le ciel devint plus blanc et plus clair et la lune déchira peu à peu le sombre rideau de nuages qui la voilaient. Alors, le front d'Hiarn s'illumina d'un feu divin, ses cheveux flottèrent au vent, et il jeta au loin son manteau. L'inspiration était descendue en lui, et pendant toute la nuit les échos de Fregha répétèrent des paroles si nobles qu'on eût dit un poëme d'Ossian, et des mélodies si douces qu'elles touchaient et remuaient le cœur comme le murmure harmonieux des harpes éoliennes.

II.

Le lendemain, ce fut grande fête à Copenhague. D'immenses estrades, splendidement décorées, avaient été bâties sur la vaste place du palais, et dès le matin une foule bruyante et curieuse encombrait les rues, qui étaient toutes coquettement

sablées et jonchées de verdure. Le *tournoi de la lyre* était à la fois une solennité littéraire et un acte politique. Nul ne voulait manquer à l'appel.

L'aréopage désigné pour adjuger la palme au vainqueur se composait de onze magistrats choisis parmi les plus âgés et les plus recommandables. Ils étaient assis sur des espèces de gradins garnis de peaux de martres et avaient devant eux des tables couvertes de drap de velours cramoisi avec des franges d'or et d'argent. A quelques pas et vis-à-vis de ce tribunal improvisé s'élevait une haute tribune tendue de tapisseries bleues, marquetées de broderies et de guirlandes de fleurs. Un simple banc de bois, adapté à l'embasement de la tribune, était réservé aux poëtes concurrents. Les estrades étaient ouvertes à tout le peuple, sans distinction d'âge, de sexe ni de profession.

A l'heure dite, les juges prirent place sur leurs siéges, et les huit champions furent introduits dans l'enceinte aux acclamations générales de la foule et au bruit des fanfares. Le doyen des juges s'étant levé, il se fit un silence subit et universel.

« Braves Danois, dit le vieillard, prêtez une oreille attentive aux accents poétiques qui vont retentir du haut de cette tribune. Nous voulons juger pour vous et avec vous! De l'élection qui va s'accomplir dépend la destinée de la vieille terre d'Odin. Vous avez juré d'obéir à celui dont la voix serait la plus éloquente et la harpe la plus mélodieuse... Écoutez! c'est Dieu qui donne l'inspiration, et nous ne sommes ici que pour sanctionner le choix de Dieu. »

Un murmure approbateur éclata de toutes parts.

On appela les scaldes concurrents par ordre d'inscription.

Le premier chanta l'origine des Danois depuis Dan jusqu'à Gormon, préférant celui-ci à tous ceux qui l'avaient précédé.

Le second célébra la supériorité du Danemark, dans des strophes brûlantes de patriotisme, et montra Gormon recevant à la cour d'Odin les honneurs d'un festin céleste.

Le troisième fit entendre un chant de guerre d'une magie si entraînante que le refrain fut répété par le peuple avec enthousiasme.

Découragés par cette dernière ovation, quatre concurrents se récusèrent et quittèrent l'enceinte. Il n'en restait plus qu'un. Après un moment d'hésitation, il monta les degrés de la tribune et attendit tranquillement que le calme fût rétabli. Le scalde, tout fier de son triomphe, alla reprendre son siége en lançant à son téméraire successeur un regard de mépris et de pitié.

Les mâles accents de la lyre du nouveau champion répandirent bientôt parmi les assistants une émotion étrange et une douce sympathie. Ce n'était plus un panégyrique froid et banal, ni un cri de guerre à tirer la lame du fourreau, mais une poésie grave et sérieuse, pénétrante et profonde. Le poëte rappelait le règne de Frothon, qui avait doté le Danemark de ses premières lois, et il remerciait Gormon de s'être servi de son bouclier pour les couvrir, de son épée pour les défendre.

Avant même qu'il eût fini de chanter, le doyen s'était levé et lui avait tendu les bras. A ce mouvement inattendu, l'admiration de l'auditoire ne connut plus de bornes. Il n'y eut dans toute cette foule qu'un cri d'allégresse, glorieuse confirmation du jugement que venaient de porter les chefs du tournoi.

Le vainqueur reçut immédiatement la couronne de laurier vert qui, cette fois, valait un sceptre d'or. On le plaça sur un char splendide surmonté de trophées et

de bannières, et la multitude s'étant spontanément ouverte pour lui livrer passage, on le conduisit à sa nouvelle résidence.

A peine le cortége était-il en marche, qu'un cri perçant retentit dans un groupe voisin du char triomphal. Une jeune fille était tombée à terre sans connaissance, et si un paysan ne l'eût emportée dans ses bras, elle eût sans doute péri sous les pieds des chevaux. La jeune fille était Kenny, qu'un pressentiment inexplicable avait amenée à Copenhague, et c'était Nadol qui l'avait secourue.

Quand l'évanouissement de Kenny eut cessé et que ses paupières se rouvrirent, elle se vit dans une salle magnifique peuplée d'hommes et de femmes richement vêtus, et éclairée par cent candélabres d'une blancheur et d'un éclat à éblouir l'imagination et les yeux... « Hiarn ! » s'écria-t-elle d'une voix douloureuse, aussitôt qu'elle put rassembler ses souvenirs : « Je veux voir Hiarn. »

On lui montra le roi de Danemark.

III.

Cependant la nuit avançait et les derniers échos de la fête populaire s'éteignaient par degrés. Le sommeil étendait ses ailes sur toute la ville. Hiarn seul, entouré de Giakomea et de Kenny, veillait au fond de sa royale demeure. Kenny, pleine d'une tendre indulgence pour son amant, adoptait avec une joie naïve toutes les espérances que lui inspirait son orgueil, et embellissait encore de ses douces paroles les magnifiques châteaux bâtis par l'imagination de Hiarn sur le sable mouvant de l'avenir. Giakomea ne disait rien, et son silence était une muette protestation contre la vanité de ces projets dont à ses yeux pas un ne devait se réaliser. Tout à coup la porte s'ouvre, et Nadol se précipite au milieu d'eux. « Hiarn, s'écrie-t-il, tout est perdu si l'on ne vient à ton aide... Harald, instruit des menées du parti populaire, a quitté en toute hâte les côtes de Neustrie pour se diriger sur Copenhague. Il est à une lieue de la ville. » A cette nouvelle, les deux femmes se jetèrent un regard indéfinissable d'angoisse et d'effroi. Kenny surtout, qui n'avait pas cette rudesse de mœurs particulière aux enfants du Nord, et qui ressemblait plutôt par la délicatesse de ses sensations à une paresseuse fille de l'Orient, sentit son âme défaillir sous la menace imprévue d'un nouveau malheur. N'écoutant que son amour, et cédant sans doute à une prévision vulgaire, elle tomba aux genoux de son fiancé. « Hiarn, lui dit-elle, si tu m'aimes, accorde-moi la grâce que je vais te demander... Renonce à toutes ces grandeurs, Hiarn ! mon amour ne te suffit-il plus? A quoi bon une couronne! Partons ensemble, Hiarn ! partons ! » Hiarn, sans daigner répondre à ces mots, dictés par une tendresse aveugle, mais qui blessaient sa fierté, saisit une épée pendue au chevet du lit royal et sortit pour aller tenir conseil. « Il est sans pitié, murmura Giakomea, je te l'avais prédit. »

Au point du jour, Harald était devant Copenhague à la tête de son armée. Une résistance vigoureuse s'était organisée à l'intérieur, car si la noblesse avait été cruellement humiliée par l'élévation de Hiarn, le peuple voyait en lui son vrai représentant et était décidé à faire respecter cette élection, précieux témoignage de sa souveraineté et de sa puissance. Les deux prétendants avaient donc des chances à peu près égales.

Tout était prêt pour l'attaque et pour la défense, lorsque Hiarn, avare du sang de

ses nouveaux sujets et ne voulant devoir qu'à lui seul la confirmation de son premier triomphe, fit proposer à Harald un combat singulier en présence des deux armées réunies. Harald accepta et les hostilités furent suspendues. Le dieu de la guerre, le dieu le plus respecté alors, allait remettre le sceptre à qui il lui plairait. Sa décision devait être sans appel.

Deux heures se passèrent en préparatifs. Enfin Hiarn sortit de la ville, précédé et suivi d'une affluence considérable. Tous les yeux se fixèrent avec anxiété sur les deux rivaux. Harald était armé de pied en cap, et sur son casque flottait une aigrette rouge. Hiarn, plus légèrement vêtu, avait un justaucorps violet recouvert d'une cuirasse en fer battu damasquinée d'argent. Le combat eut lieu à la lance et à pied. Harald était un enfant de l'épée, et les doigts de Hiarn savaient mieux manier les cordes de la lyre que le bois d'une lance. Néanmoins l'issue du combat fut longtemps incertaine. La défaite plana pendant près d'une demi-heure sur le champ de bataille, passant d'un côté à l'autre et ne sachant quelle proie choisir... Enfin, au milieu du nuage de poussière que soulevaient leurs pieds, on put distinguer les deux champions luttant corps à corps avec acharnement. Il se fit dans l'assemblée un silence de mort. Un instant après Harald était seul debout et agitait sa lance en signe de victoire..... — On cria : « Vive Harald! » et tout fut dit.

Les partisans du scalde vaincu environnèrent son corps, et l'on se disposa à lui faire, de l'aveu même d'Harald, de brillantes funérailles. En le voyant tomber, Kenny s'était élancée à travers la foule et était parvenue jusqu'à son cadavre. Au moment où elle s'agenouillait près de lui et cherchait à réchauffer avec son haleine ses mains glacées, une voix creuse et presque éteinte, la voix de Giakomea, se fit entendre derrière elle : « Pourquoi ce désespoir, Kenny, l'ingrat ne t'aimait plus! — Mais je l'aime encore, moi! » répondit la jeune fille : et vidant tout à coup une petite fiole d'un poison violent qu'elle s'était procuré en secret, elle tomba froide et inanimée sur le corps de son amant.

Harald prit possession de son trône le jour même, et bientôt après les restes de Hiarn furent déposés avec ceux de Kenny dans une petite île déserte de la Baltique qui depuis a porté son nom.

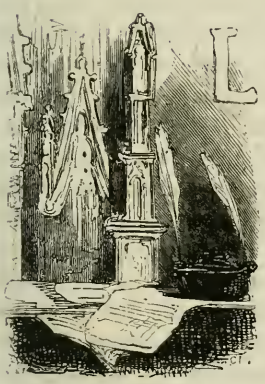
C'est tout ce qui est resté de Hiarn le poète et de sa royauté d'un jour.

MOLÉ-GENTILHOMME.

LA LETTRE ANONYME.

I.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC.



La cour de la Sainte-Chapelle, il y a quinze ou seize ans, offrait un aspect différent de celui qu'elle a aujourd'hui. Ce n'est pas que de grands changements y aient été introduits, qu'on ait élargi ou décoré les issues qui y conduisent. Tout est demeuré à peu près dans le même état matériel. La clôture de planches qui fermait autrefois l'escalier montant à la galerie qui aboutit à la salle des Pas-Perdus, a été relevé et s'étend même maintenant autour du vieux monument. Mais la circulation établie pendant longtemps sur ce point, a effacé peu à peu quelques traits qui restaient encore de la physionomie de l'ancien Paris. Avant l'ouverture de ce nouveau passage, la cour de la Sainte-Chapelle était comme le faubourg de la cité où disparaissent successivement les vestiges d'une civilisation antérieure. C'était un petit monde à part qui avait ses habitudes invariables, qui devenait bruyant ou silencieux à heures fixes et que fréquentait la même population : les garçons de bureau de la cour des Comptes, le matin, jusqu'au moment où arrivaient les référendaires ; les clercs d'une étude d'avoué

placée sur le seuil de l'antre de la chicane; les commères des maisons environnantes mêlées aux porteurs d'eau rassemblés devant la fontaine près de la petite rue Sainte-Anne.

Dans le milieu de la journée, quand tout était tranquille, on y voyait se chauffer au soleil les honorables membres de la brigade de sûreté, dont le quartier-général était à quelques pas, et que sans trop d'efforts on pouvait prendre pour le dernier échantillon des anciens truands. Chaque jour, à la même heure, la cour retentissait du bruit de lourdes voitures qui allaient remiser à l'angle nord de la cour des Comptes. C'était là, dans un renfoncement derrière l'escalier et au-dessous de la salle d'audience de la première chambre de la cour royale, que demeurait depuis quinze ou vingt ans un brave homme nommé Duverrier, entrepreneur à bail du transport des prisonniers, sorte d'industrie assez lucrative pour lui permettre de satisfaire une passion prononcée pour les fleurs rares. L'entrée de la caverne obscure où il logeait ressemblait à l'étalage d'un jardinier fleuriste, et l'herbe qui croissait entre les pavés prolongeait la verdure quelques pieds au-delà de l'espace resserré qui lui servait de jardin. La nuit venue, quand les pas du factionnaire qui se promenait à la lueur du réverbère devant la cour des Comptes troublaient seuls le silence, ce lieu désert et mal éclairé servait de rendez-vous aux amoureux du voisinage. Le lendemain ressemblait à la veille : c'étaient les mêmes événements, et à quelques légères variantes près, les mêmes propos échangés entre les mêmes personnages.

Plusieurs boutiques d'écrivains publics, adossées aux murs de la Sainte-Chapelle, s'étaient ouvertes depuis le changement dont nous avons parlé. Mais à cette époque il n'en existait qu'une seule placée à droite de la voûte qui mène à la rue de la Barillerie. Le locataire de cette misérable échoppe, qui avait la forme d'une guérite et n'était guère plus spacieuse, accrochait chaque matin, sur le côté le plus en évidence, un tableau présentant des modèles d'écriture de tout genre, avec de grandes lettres méconnaissables sous les ornements à la plume dont elles étaient chargées. Il ne pouvait regarder ces preuves écrites de son habileté, sans lever les yeux au ciel et pousser un profond soupir, comme si leur vue eût réveillé en lui le souvenir douloureux d'une situation plus prospère, et du mépris injuste où il était tombé. Sur la partie qui encadrait les quatre carreaux sales et ternes qui laissaient pénétrer le jour dans ce réduit, étaient écrits en caractères jaunes : *Rédaction*, *mémoires*, *placets*, *lettres de fête et de bonne année*, et sur la porte on lisait : A.-C. Ternisien, ex-professeur d'écriture de l'Université. Mais cette enseigne, accompagnée d'une pareille qualité, ne produisait, malgré l'absence de concurrence, qu'un fort médiocre résultat, à en juger par les vêtements du pauvre écrivain. Son costume était le même, été comme hiver. Un bonnet de soie noire surmonté d'un chapeau qu'une couche épaisse de crasse avait rendu imperméable, était à poste fixe sur son chef. Il traînait comme un porte-manteau une redingote d'alpaga qui avait perdu avec sa fourrure sa couleur primitive, et dont les poches de côté, fatiguées et béantes, bâillaient toujours, quoique vides; un gilet fermé, à boutons de métal, un pantalon noir râpé et que l'usure avait successivement raccourci jusqu'au dessus des chevilles, de gros bas de laine drapés et des sabots garnis de paille complétaient son accoutrement. Cependant, sous ces haillons, le père Ternisien n'avait rien de repoussant, grâce à un air de bonhomie et de probité qui n'était pas menteur. Il était facile de reconnaître en lui un homme déchu d'une position meilleure et que la misère et l'ivresse, ce

LA LETTRE ANONYME.

Pendant qu'elle la lisait.

vice ordinaire de ceux qui meurent de faim, n'avaient ni abruti ni dégradé. Son visage et ses mains étaient de beaucoup plus propres que ses habits; sa voix avait un accent plein de douceur, et son regard exprimait la résignation, même lorsqu'il se plaignait de son sort à son voisin Duverrier, ce qui lui arrivait à peu près tous les jours; et souvent ses lamentations auraient pu durer du matin jusqu'au soir sans qu'aucune pratique eût songé à les interrompre.

Malgré son excessive économie, son travail n'aurait pas suffi à sa chétive existence; mais il était possesseur d'un petit capital amassé péniblement dans des temps plus heureux, et qui devait, quand la vieillesse qui s'approchait à pas rapides aurait éteint sa vue, lui acheter un lit dans quelque hospice. Aussi cette somme était sacrée pour lui. C'était comme un dépôt que l'ancien professeur d'écriture avait remis entre les mains de l'écrivain public. Sa grande douleur était de ne pouvoir plus ajouter chaque année le revenu au fonds. Sa boutique eût-elle été mieux achalandée, il est probable que l'honnête Ternisien n'eût pas réalisé ses bénéfices en proportion de ses peines. Le pauvre cher homme avait un défaut dont une extrême probité exagérait les inconvénients. Il était naturellement distrait, et, soit qu'il copiât, soit qu'il écrivît sous la dictée, les fautes d'orthographe, les mots répétés qui exigeaient des surcharges ou des ratures, se pressaient sous sa plume. Comme il se méfiait de son peu d'attention, il relisait toujours ce qu'il venait d'écrire, faisait les corrections, et lorsqu'elles étaient trop nombreuses, il recommençait sans rien ajouter au prix convenu, ne voulant ni tromper sur la qualité de son travail ceux qui avaient recours à son ministère, ni leur faire payer sa maladresse. De pareils scrupules dans des opérations de commerce qui variaient de 25 à 40 centimes, le constituaient quelquefois en perte réelle quand malheureusement pour lui ses bévues avaient gâté plusieurs feuilles de papier gauffré ou à pétition.

« Eh bien ! quelles nouvelles y a-t-il aujourd'hui? » C'était la question que Ternisien adressait à son voisin Duverrier toutes les fois que celui-ci passait à côté de la petite boutique, et Duverrier ne manquait pas de répondre :

« Je vous en demanderai.

La conversation engagée par cet invariable préambule, se prolongeait pendant quelque temps. C'étaient d'abord les affaires politiques qui, comme on le pense bien, n'allaient au gré de l'un ni de l'autre. Après ces considérations supérieures, on passait aux faits personnels. Duverrier, dont l'industrie prospérait, redevenait alors optimiste, et Ternisien continuait à voir tout en noir.

— J'ai une chose assez rassurante à vous annoncer, lui dit un jour l'homme aux prisonniers.

— Qu'est-ce que c'est, mon voisin?

— Rien; comme j'arrosais mes fleurs, M. B..., le référendaire, qui est très-bien avec le président, s'est approché de moi et m'a dit : « Vous avez de bien beaux dahlias, père Duverrier.» Moi, j'ai saisi la balle au bond, par intérêt pour vous, et je lui ai demandé la permission de lui offrir des ognons du *timoléon* pour un petit jardin qu'il loue à Passy.

— Si c'est par intérêt pour moi, répondit Ternisien, je vous en remercie; mais, voisin, je vous prierai de m'expliquer comment et pourquoi je me trouve mêlé dans ceci.

— Vous savez bien qu'on projette des embellissements dans notre cour de la Sainte-Chapelle. On a l'intention, je puis vous le dire maintenant que je vous a

trouvé un protecteur, on a l'intention de raser votre boutique et de vous envoyer ailleurs exercer votre commerce.

— Est-ce vrai? s'écria avec un mouvement d'effroi Ternisien, qui se voyait déjà enlever ce qu'il appelait si mal à propos son gagne-pain.

— Oui, reprit l'autre; mais soyez tranquille, j'ai profité de l'occasion pour parler de la chose à M. B..., qui a beaucoup d'estime pour moi, et il m'a promis qu'on ne vous délogerait pas.

Ces paroles auraient dû ramener le sourire sur les lèvres de l'écrivain. Mais déjà sa pensée s'était reportée sur sa situation et il soupira profondément.

— Cela vous afflige? dit Duverrier.

— Non, non, et je vous remercie de nouveau, au contraire. On me laissera l'espérance : c'est quelque chose, mais cela n'enrichit pas. Voyez-vous, voisin, l'état ne vaut plus rien. Les innovations nous tuent. Il n'y a pas de stabilité en France. Tous les jours ce sont des changements et on ne tient pas plus aux coutumes anciennes qu'à une vieille chemise. Les arts qui étaient honorés autrefois sont méprisés maintenant. Tout cela n'amènera rien de bon.

— Ma foi! répondit Duverrier, je ne sais pas de quoi vous vous plaignez; mais quant à moi, il y a des changements que je trouve excellents; l'homme tend à s'améliorer : c'est la loi de la société. Par exemple, mon père conduisait les prisonniers dans des charrettes qui secouaient si rudement, qu'en les quittant il fallait faire l'inventaire de ses dents. Moi, je les mène dans des voitures bien roulantes, où l'on est assis comme dans une bergère. Je ne vois pas là grand inconvénient

— C'est possible, dit Ternisien; mais il n'en est pas de même pour moi. Quand je suis arrivé ici, il y avait encore d'assez bons profits, des petits coups de fortune qui permettaient d'attendre patiemment, et qui compensaient les jours où l'on restait les bras croisés. J'avais là, ajouta-t-il en désignant du doigt l'étude de l'avoué, d'excellentes pratiques. Quand la besogne était pressée et que les clercs avaient envie d'aller se promener, ce qui arrivait souvent, ils m'apportaient en cachette des rôles à copier. Ils payaient sans marchander et sans regarder, et c'était un travail facile, vu qu'ils me recommandaient toujours que ce ne fût pas lisible.

— Et maintenant ils ne s'adressent donc plus à vous?

— Ils n'en ont plus besoin. Est-ce qu'on n'a pas inventé la lithographie et l'autographie? C'est plus expéditif et cela coûte moins cher. Voilà comme on ruine les artistes! C'est effrayant à penser, et c'est le coup de grâce porté à l'écriture. Je ne sais pas où ça s'arrêtera. Moi qui vous parle, j'ai donné autrefois des leçons à 5 francs le cachet. J'ai démontré la position du corps et du bras et expliqué la tenue de la plume à des jeunes gens de grande famille et à des demoiselles qui avaient des mains plus blanches et plus douces que le papier vélin sur lequel elles traçaient des caractères. J'ai professé dans un collége de la capitale, et chaque éducation dont j'étais chargé durait au moins, pour être complète, deux ans. On apprenait lentement, par principes; maintenant des charlatans, qui ont tout bouleversé, demandent six semaines, pas plus. Cela me fait hausser les épaules. Je ne suis pas jeune, c'est vrai; mais l'œil est bon et la main ne tremble pas encore : je ne serais pas écrivain public si les vieilles méthodes étaient appréciées ce qu'elles valent.

Jamais Ternisien n'avait prononcé un discours aussi long tout d'une haleine. Il sentit la nécessité de se reposer, se moucha, et offrit une prise de tabac à Duverrier.

Celui-ci profita de cette pause pour lui dire :

— Mais puisqu'on ne veut plus des anciennes méthodes, pourquoi n'enseignez-vous pas d'après les nouvelles?

— Moi! répondit le vieux professeur avec une sorte d'indignation; moi! j'aurais passé vingt ans de ma vie à étudier les secrets de l'art d'écrire, surmonté toutes les difficultés et saisi les nuances de la *ronde*, de la *bâtarde*, de l'*italienne*, pour consacrer par mon exemple, dans ma vieillesse, une innovation pernicieuse! jamais! jamais! Et encore savez-vous ce que c'est que cette prétendue trouvaille dont Carstairs et ses disciples font tant de bruit? C'est la coulée, mon cher, la coulée : l'écriture liée et penchée qu'ils ont défigurée effrontément et rendue, au moyen d'un procédé purement mécanique où l'intelligence n'a plus de part, uniforme pour tous. Voilà où est le mal. Une cuisinière peut écrire comme son maître, ce sera à s'y méprendre, et dès lors que devient cet art si précieux et si utile de deviner le caractère des individus par leur écriture? Que devient la science des experts, je vous le demande? Non, non, Chrysostôme Ternisien ne prêtera pas les mains à une pareille invention, il ne propagera pas les mauvaises doctrines. Je changerais plutôt d'état, et aussi bien c'est peut-être ce que j'aurais de mieux à faire, et l'on me rendrait service en me forçant à déguerpir.

Son interlocuteur allait lui demander l'explication de ces dernières paroles; mais il fut prévenu par l'arrivée d'un jeune garçon de douze à treize ans, à l'œil vif et hardi, à la démarche décidée, un veritable gamin de Paris, qui s'adressant alternativement du regard à l'un et à l'autre, dit :

— C'est-y vous qui êtes l'écrivain?

Duverrier se retira, et Ternisien resta en tête-à-tête avec sa pratique.

— Que veux-tu, mon petit bonhomme? lui demanda-t-il.

— Copiez-moi ça, répondit l'enfant en lui montrant un morceau de papier écrit qu'il roulait entre ses doigts.

Ternisien y jeta un coup d'œil sans le lire et seulement pour s'assurer du plus ou moins de travail qui allait en résulter pour lui. Après ce premier examen, il ressortit de sa boutique et conduisant son chaland devant le tableau, il lui dit :

— Quel genre d'écriture désires-tu?

Et il indiquait successivement avec son doigt les différents modèles. L'enfant le regardait faire, et pour toute réponse lui demanda ce qui coûtait le moins cher. Ternisien fut se rasseoir, prépara une belle feuille de papier à lettre, tailla une plume neuve et commença la lecture du brouillon. L'écriture en était bien nette et facile à déchiffrer. Au bout de quelques lignes, il s'arrêta, et leva les yeux sur le gamin qui était resté debout, le dos appuyé contre un des montants de la boutique, et qui, les bras et les jambes croisés, sifflait intrépidement un air avec variations de sa façon. Il y avait dans les regards de Ternisien une expression de surprise et de doute quand il tourna la tête du côté de l'enfant. Il ouvrit même la bouche pour l'appeler, mais en le voyant si insouciant, si peu préoccupé de ce qui se faisait derrière lui, il reprit sa lecture. A mesure qu'il avançait, son œil s'animait : la curiosité et l'intérêt se peignaient sur son visage. On eût dit qu'il déchiffrait une énigme dont le mot mystérieux et poursuivi en vain tendait tous les ressorts de son attention.

L'enfant sifflait toujours comme un merle, mais Ternisien ne l'entendait pas.

Il prit sa plume, l'examina en clignant un œil et en la plaçant entre lui et le jour : déjà même il l'avait trempée dans l'encrier, et, prêt à tracer la première lettre, il la balançait au-dessus de la feuille de papier; mais tout à coup il sembla entrer dans

un ordre d'idées différent. A l'empressement qu'il avait mis à lire ces lignes succéda l'hésitation. Il était évidemment partagé entre l'accomplissement mécanique de son ministère et l'appréciation morale de l'écrit qu'il avait sous les yeux. L'intelligence de Ternisien ne brillait pas d'un bien vif éclat : constamment renfermée dans le cercle étroit d'une spécialité qui ne demande aucun effort d'imagination, elle s'était arrêtée à la forme de la pensée sans pénétrer dans la pensée elle-même. Il était semblable à ces philosophes matérialistes à qui la créature cache le Créateur, et comme le malheur a pour effet certain de raviver la conviction chez ceux qui souffrent, plus son nom était méprisé, plus il exagérait son importance. Il en avait fait une espèce de religion dont il était le martyr. Mais si le raisonnement s'était obscurci à ce point dans son pauvre cerveau, son âme avait conservé toute sa candeur et toute son honnêteté primitives. Consciencieux avec ses pratiques, il l'était également avec lui-même. Sa fierté de professeur se résignait au rôle de manœuvre, et cédait à la nécessité quand, pour un gain modique, il écrivait des lignes insignifiantes, mais souvent il s'effarouchait quand il songeait qu'il pouvait prêter le secours de sa plume à des paroles coupables : lui qui aurait été incapable de proférer un mensonge, même dans son intérêt, il avait peur quelquefois de servir d'instrument au mensonge et à la calomnie. C'était là le sentiment secret qu'il exprimait en disant à son voisin Duverrier : *Je ferais peut-être bien de changer d'état.* L'impossibilité d'en exercer un autre était réellement la seule raison qui le fît persister.

L'écrit qu'il devait copier n'était pas de nature à lui inspirer des réflexions moins embarrassantes pour sa conscience. Malgré son habileté à interpréter l'écriture, il resta devant ces caractères, irrésolu et convaincu d'impuissance, comme un académicien devant des hiéroglyphes. Mais sa position était bien plus grave et plus pénible. Qu'est-ce qu'une fausse date, une erreur en histoire? Mensonge ou vérité, qu'importe à ceux qui sont morts et même à ceux qui vivent? Ici, quoiqu'il ne sût ni par qui la lettre était faite ni à qui elle était adressée, ni quel intérêt sincère ou perfide l'avait dictée, il se troublait en pensant aux conséquences qu'elle devait avoir. Le pauvre homme, perdu dans ce dédale, avait en vain demandé avis à son conseiller ordinaire. Il roulait entre l'index et le pouce de la main gauche une prise de tabac qu'il aspirait de temps en temps ; il appliquait à l'écriture l'apologue d'Esope sur la parole, et se laissant emporter au courant de ses savantes divagations et de ses souvenirs classiques, il s'écria d'un ton solennel :

— Si, comme la lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle avait faites...

— Hein? dit le gamin en se retournant ; vous avez fini?

Ces mots arrachèrent Ternisien à ses gloses, et il répondit :

— Je n'ai pas encore commencé.

— Ah çà! répondit l'autre, est-ce que vous ne savez pas écrire et que vous attendez qu'on vienne vous aider? Rendez-moi mon papier, ou dépêchez-vous ; je suis pressé, on m'attend.

— La personne qui t'a remis cette lettre? demanda Ternisien.

— Non : mais des camarades avec qui je jouais au bouchon sur le quai aux Fleurs. J'ai laissé mon jeu à un petit qui ne coupe pas comme moi, et j'ai dix sous dans la partie, je suis bien aise de savoir ce que ça devient. Allons, au trot, d'autant plus que j'ai encore une autre course à faire. Si vous avez des inquiétudes sur le payement final? voilà ; payé d'avance huit patards, je ne marchande pas ; mais il faut aller vivement.

Sans s'émouvoir et sans partager cette impatience, le vieil écrivain lui dit :

— Qui t'a chargé de cette commission?

L'enfant le regarda avec un air goguenard et répondit :

— C'est quelqu'un. Puis il lui fit une petite grimace en fronçant le nez et en poussant sa lèvre inférieure avec sa langue. Un autre que Ternisien eût châtié peut-être cette irrévérence; mais le bonhomme renouvela tranquillement la question.

— Quand je vous dis que c'est quelqu'un, c'est qu'il ne faut pas que vous en sachiez davantage, quoi! On m'a remis la lettre en me disant de la faire copier par un écrivain public, on m'a payé et je suis parti; je vous paie, allez votre train. Voilà la chose. Voulez-vous que je vous siffle encore un petit air par-dessus le marché? ça vous fera plaisir.

Et il commença à siffler une romance qui courait alors sur tous les orgues de Barbarie :

Dans un vieux château de l'Andalousie,
Au temps où l'amour se montrait constant, etc.

Ternisien avait replacé devant lui, sur la planche qui lui servait de pupitre, le brouillon et la feuille de papier, et il avait repris sa plume. Ce n'était pas qu'il se fût décidé par l'appât des seize sols, récompense magnifique de quelques minutes de travail; mais il avait fait deux réflexions bien simples et qui levaient en grande partie ses scrupules : ce pouvait être aussi bien la vérité que le mensonge qu'il allait écrire, et à son refus, dans tous les cas, un confrère se montrerait moins timoré. D'ailleurs, faut-il le dire, sa curiosité était vivement éveillée et il attendait le moment où, sur l'indication donnée sans aucun doute à l'enfant, il mettrait le nom et l'adresse de la personne à qui un pareil avertissement était adressé. Cependant, avant de tracer les premiers mots, il dit encore :

— Tu as lu ce papier?

— Moi! est-ce que je sais lire? Je ne connais pas seulement le nom des lettres, et je serais bien fâché d'être savant comme vous.

— Pourquoi?

— Tiens, parce que vous n'auriez pas eu le plaisir de me voir, ni moi celui de vous dire que vous feriez mieux de remuer votre plume que votre langue. En me remettant ce morceau de papier, on m'a demandé si je savais lire : j'ai répondu que non. Pour lors on m'a donné mes instructions avec trois francs dont je vous donne seize sous pour vous dépêcher. Mais ça ne va guère vite.

Ternisien, voyant que toute autre question n'amènerait aucun éclaircissement, se mit à la besogne. Il avait lu avec tant d'attention, il avait tellement pesé chaque mot, qu'il savait presque la lettre par cœur. Chacune de ces phrases exprimait des faits si sérieux, des révélations si importantes d'où pouvaient dépendre l'avenir et le bonheur de plusieurs individus, qu'elles s'étaient gravées dans son esprit et en chassaient toute distraction. Aussi, contre sa coutume, il écrivit sans se tromper Quand il eut fini, il plia le papier, y mit un cachet et se retourna vers l'enfant :

— On t'a donné le nom et l'adresse, lui dit-il.

— Oui, répondit celui-ci en étendant adroitement et sans être vu la main vers la table; oui, ils sont écrits au crayon sur un carré de papier qui est là, dans la poche gauche de mon gilet, mais c'est pas vous qui les saurez.

En même temps il enleva lestement la lettre, et, faisant un saut en arrière, sortit de la boutique.

— C'est un autre qui doit griffonner ça, ajouta-t-il; c'est mes instructions.

— Rends-moi cette lettre, dit Ternisien ; tant de précautions n'indiquent rien de bon. Rends-moi cette lettre.

— Je vous rendrai rien du tout, reprit l'enfant, et c'est vous qui allez me rendre le papier que je vous ai apporté, ou le déchirer devant moi; ça m'est recommandé.

— Encore ceci ! s'écria l'écrivain en joignant les mains. Ah ! je jure bien qu'à l'avenir il ne m'arrivera plus de copier des lettres anonymes. On veut détruire toute trace de celle-ci. J'aurais dû refuser.

— Est-il bête, ce vieux-là ! murmura le gamin : v'là qu'il a l'air d'être à confesse. Ah çà ! mon brave homme, il faut se décider : déchirez, ou sans ça pas de *quibus*.

Et déjà les seize sols étaient retournés dans sa main.

Ternisien le regarda avec l'air le plus digne et le plus imposant qu'il put prendre. Un sourire de pitié effleura ses lèvres :

— Garde ton argent si tu veux, lui dit-il.

Il chercha sur la planche le papier que, dans son premier mouvement, il avait repoussé et mêlé avec d'autres; il le déchira en mille morceaux qu'il jeta au nez de l'enfant en lui disant:

— Va-t-en, polisson.

— Polisson, mais pas voleur, s'écria celui-ci : à vous les noyaux ! et, ajustant le but qu'il voulait atteindre, il lança les huit pièces de deux sous dans l'énorme poche qui bâillait sur le côté de la redingote de l'écrivain ; elles y tombèrent comme dans un gouffre.

Puis il s'éloigna en courant à reculons et en narguant l'ex-professeur, vif et effronté comme un pierrot qui se moque de celui qui le chasse.

Ternisien resta quelque temps dans une méditation profonde. Enfin il se leva, remit en ordre ses papiers, en prit un sur lui, ferma sa boutique, et, traversant la cour, s'en fut causer avec son voisin Duverrier qui arrosait ses dahlias.

L'enfant exécutant fidèlement les ordres qu'il avait reçus, porta la lettre cachetée à un autre écrivain public et la jeta à la poste.

Elle était adressée à Monsieur Jules Valabert, auditeur au conseil-d'état, rue de Lille, 34.

II.

UNE MAITRESSE.

La première partie de l'histoire que nous venons de raconter n'en est, pour ainsi dire, que l'avant-scène. Il faut donc nous reporter à quelque temps en arrière pour faire connaître au lecteur les principaux acteurs qui figureront dans ce récit : et d'abord nous l'introduirons dans une maison de la rue de Furstemberg, au fond du quartier le plus retiré du faubourg Saint-Germain. L'appartement du second étage n'était ni riche ni somptueux ; on n'y voyait ni meubles de luxe, ni draperies

éclatantes, ni bagatelles précieuses. Une seule glace dans le salon ; des rideaux de mousseline aux croisées, quelques fauteuils, mais point de divan ; un plafond nu et un simple tapis vert comme le fond du papier de tenture. La seule pièce de l'ameublement qui parût avoir beaucoup de prix était un piano de la forme la plus moderne, et près duquel étaient amoncelés des cahiers de musique et des partitions entières. Mais, malgré la modeste valeur des différents objets qui ornaient cette principale chambre, le bon goût qui avait présidé à l'harmonie de l'ensemble donnait à son aspect une sorte d'élégance, et l'on devinait que cet appartement si propre et si bien tenu était occupé par une femme.

En effet, près de la croisée, devant un métier à tapisserie, une jolie personne assise achevait à la hâte un charmant ouvrage. Elle était vêtue de blanc, et la simplicité de sa toilette était d'accord avec celle du lieu qu'elle habitait. Ses longues paupières brunes, abaissées sur son travail, ne se relevaient que par intervalle, et alors ses beaux yeux noirs se portaient sur la pendule, dont l'aiguille à son gré semblait marcher trop vite. Ses mains, d'une blancheur admirable, auraient mérité de servir de modèle à un peintre de portraits de femmes, si l'extrémité des doigts avait été plus effilée. Son cou était d'une forme et d'une beauté accomplies, et donnait de la grâce et de la souplesse à tous ses mouvements de tête.

Il vint un moment où la jeune femme considéra la pendule avec satisfaction et arrêta le dernier fil de sa tapisserie. Elle se leva en jetant un coup d'œil sur l'ensemble de l'ouvrage et sonna. Une vieille bonne parut.

—Marianne, lui dit-elle avec une joie naïve qui perçait dans ses regards et dans le son de sa voix, j'ai terminé ce nouvel ouvrage. Comment le trouves-tu?

Marianne s'approcha d'un air capable, mit ses lunettes, et fut frappée de la vivacité des couleurs ainsi que de l'art infini qui les avait nuancées.

— C'est un vrai chef-d'œuvre, s'écria-t-elle ; si vous voulez me laisser faire, vous en aurez un bien meilleur prix que de tous les autres.

— Tu sais bien, interrompit la jeune personne, que tout est vendu d'avance à la même maison et pour le même prix.

— Des juifs! grommela la vieille.

— C'est mal, Marianne, de traiter ainsi les braves gens qui m'ont procuré une ressource toujours sûre et qui suffit à mes besoins.

— Eh! mon Dieu! vous pourriez vous passer d'eux, si vous aviez voulu...

Un regard sévère arrêta tout court les paroles de Marianne, qui détourna les yeux et reprit avec un peu d'embarras :

— C'est de votre talent sur le piano que je voulais parler. Il n'y a pas beaucoup de virtuoses de votre force, et quand vous donniez des leçons à dix francs le cachet...

— Cela déplaisait à M. Jules.

— C'est vrai, répondit la vieille; depuis ce temps-là vous ne faites plus de musique que pour lui. A vrai dire, j'aime mieux cela que votre ancienne manière de vivre : toujours en ville et toute seule, quelque temps qu'il fît, vous rentriez harassée de fatigue, et fort tard quelquefois, tandis qu'à présent vous ne sortez plus, à moins que M. Jules ne vous donne le bras, ce qui est rare... très-rare.

Un nouveau regard de sa maîtresse mit fin au bavardage de Marianne. Pendant qu'elle parlait, elle avait détaché du métier le morceau de tapisserie, et elle le roula soigneusement.

—Va vite porter cela, dit la jeune femme, avant que M. Jules vienne, car voici son heure habituelle, et cache ce métier pour qu'il ne le voie pas.

— Prenez garde, M. Jules n'aime pas le mystère.

— Hélas! Dieu sait ce qu'il m'en coûte d'avoir pour lui des secrets.

Elle fit un signe, et Marianne sortit, laissant sa maîtresse plongée dans la rêverie, car ce court entretien l'avait ramenée à réfléchir sur sa situation.

Fanny n'avait que trois ans quand sa mère mourut. Son père, instituteur dans une ville de province, n'avait épargné ni soins ni peines pour son éducation. La première et la meilleure élève de M. Dumesnil, c'était sa fille unique, sa fille chérie. Comme elle annonçait un goût décidé pour la musique, il s'adjoignit un maître d'agrément. Elle fit des progrès rapides en tout genre, et en peu de temps il la vit avec orgueil aussi parfaite qu'il pouvait le désirer. Elle avait seize ans, et M. Dumesnil, content de l'avoir, en termes généraux, avertie des dangers qui menacent une jeune fille, lui laissait, du reste, une liberté qui, pour un cœur naturellement tendre et facile à s'impressionner, pouvait avoir des inconvénients. Entre autres imprudences, il souffrait qu'elle restât seule pendant des matinées entières avec le fils d'un de ses voisins, un jeune homme nommé Ernest, assez bien fait et qui ne manquait pas d'esprit. Il est vrai que M. Dumesnil voyait dans Ernest, élevé avec sa fille et jusqu'alors compagnon sans conséquence de ses études et de ses jeux, le futur époux qu'il destinait secrètement à Fanny, et il ne trouvait pas grand mal à une intimité qui les mettait à même de mieux se connaître. Cependant ce qui pouvait arriver n'arriva pas cette fois.

Fanny ne sentait rien qui la troublât dans la présence de son ami d'enfance, soit que son heure n'eût pas sonné, ou peut-être parce qu'il est impossible à l'amitié de devenir jamais de l'amour. Sa situation était douce et son avenir riant et paisible, quand un affreux malheur vint la frapper. Son père mourut presque subitement et

sans lui laisser de fortune. Ernest était alors absent. Sa famille, voyant la pauvreté se Fanny, n'eut aucun désir de réaliser le mariage projeté. Elle se décida à ne point attendre son retour et se rendit à Paris chez une vieille parente qui, pour toute assistance, lui conseilla d'employer le peu d'argent qu'elle possédait à perfectionner ses talents et à prendre des leçons avant d'en donner.

Bientôt elle trouva quelques écoliers qui lui procurèrent peu à peu une sorte d'aisance. Un jour elle fut appelée dans une maison de la Chaussée-d'Antin pour enseigner le piano à une jeune fille de dix ans, Élisa de Saint-Gilles. La famille où elle fut introduite était composée de personnages importants et fiers de leur fortune. Elle fut priée d'exécuter un morceau qui tint tous ses auditeurs en extase. Parmi eux était un jeune homme qui se distingua par la vivacité de son admiration, sans qu'elle fît d'abord beaucoup d'attention à ses compliments. Mais le lendemain le jeune homme était là, à l'heure de la leçon : il revint les jours suivants, tantôt au commencement, tantôt au milieu, tantôt à la fin de la séance, et ses regards constamment attachés sur la jeune artiste, forçaient celle-ci à rougir et la troublaient malgré elle. Une fois le hasard fit qu'il se trouva seul avec Fanny, au moment où la leçon finit; l'écolière sortait pour la promenade. Persuadé qu'il y avait peu de sévérité à craindre de la part d'une jeune fille qui vivait seule et qui par son état dépendait de tout le monde, il lui parla d'amour d'un ton moitié convaincu, moitié suffisant, et s'approcha d'elle. Mais un geste plein de dignité l'arrêta.

— Je suis orpheline, lui dit-elle : je n'ai ni appui ni famille; ma seule ressource, la voilà, ajouta-t-elle en montrant le piano, et vous m'en privez autant qu'il est en vous, car certainement je ne reparaîtrai plus dans cette maison.

Elle sortit; mais, à peine rentrée chez elle, tout émue encore et les yeux pleins de larmes, Fanny reçut une lettre par laquelle M. Jules Valabert, reconnaissant quelle femme il avait offensée, lui présentait des excuses respectueuses et la suppliait de ne pas ajouter aux reproches qu'il se faisait, celui de l'avoir éloignée de la maison de madame de Saint-Gilles; il offrait de ne plus y paraître. Si Fanny avait eu une mère, sa conduite eût été bientôt tracée.

Mais le repentir du coupable trouva grâce à ses yeux. La crainte d'un éclat fâcheux si on devinait la cause de sa retraite, la sécurité que cette lettre lui inspira la ramenèrent chez madame de Saint-Gilles. Mais le jeune homme ne s'y montrait plus. Le cœur humain est plein de contradictions étranges, et le plus sincère est ingénieux à se tromper lui-même. Fanny, en revenant dans cette maison, s'était dit qu'elle n'y verrait plus Jules Valabert, et elle avait été dominée à son insu par un vague désir de recevoir en personne ses excuses. En vain prolongeait-elle sa leçon au delà de l'heure qu'elle devait y consacrer : ce n'était plus avec le même intérêt qu'elle suivait les progrès de son élève, et son zèle pour la guider n'avait plus la même vivacité. Se rendait-elle compte de ses sentiments? Non, sans doute : elle n'y comprit rien jusqu'au jour où, arrivant un peu plus tôt que de coutume, elle aperçut le jeune homme. A la rougeur qu'elle sentit venir sur ses joues, au soudain tressaillement de son cœur, elle s'aperçut de ce qu'elle s'était dissimulé. Elle aimait déjà.

Lorsque Jules lui demanda timidement, comme une faveur, la permission d'assister à la leçon, elle n'eut pas la force de dire non, tant elle avait de joie intérieure. Ce jour-là elle accompagna mal et elle chanta faux; mais le lendemain, préparée à la présence de Jules qui ne bougea pas du salon, elle mit au contraire tant d'expression dans son chant et de verve dans son jeu, que le jeune homme ravi la

remercia par un regard du plaisir qu'il prenait à l'entendre ; elle en prenait trop à le voir. Quelques jours après ils chantèrent ensemble. Cette dangereuse épreuve se renouvela, et la musique, cette corruptrice harmonieuse des âmes, acheva la séduction. Jules, se sachant aimé, risqua un aveu. Elle aurait dû fuir alors, elle n'en eut pas le courage. Personne ne lui donna la raison qui lui manquait : elle ne sut pas fermer l'oreille au langage d'un amour jeune et sincère, elle eut la faiblesse de se trahir. Il sollicita avec tant d'ardeur le bonheur de la voir en secret et d'être reçu par elle, son désespoir fut si violent, ses larmes si vraies, sa passion si pressante, qu'un jour il tomba aux genoux de Fanny dans le petit appartement de la rue de Furstemberg. Hélas! Fanny n'avait plus de mère!

Six mois après, à l'époque où nous la retrouvons, malgré l'amour de Jules, qui semblait toujours s'accroître, elle sentait quelquefois un chagrin profond déborder cette félicité. Près de lui elle le dissimulait; elle demandait à l'amour l'oubli du remords. Mais, pendant les heures de solitude et de réflexion, une douleur vive la prenait au cœur, et elle pleurait quand elle portait ses regards au delà du présent et songeait à l'avenir. Son unique espoir était dans la durée incertaine de la passion de Jules. Mais, s'il était tendre et d'un dévouement à toute épreuve, il avait quelques défauts dont elle s'inquiétait : la jalousie et la défiance étaient les principaux. Déjà elle avait dû cesser ses leçons, car il prenait ombrage de ce métier un peu vagabond, sans doute parce que lui-même avait su, par sa propre expérience, à quels dangers une jeune fille pouvait être exposée ; mais en renonçant à l'exercice de son talent, elle ne voulut rien accepter de son amant. Elle lui persuada qu'il lui restait, des successions réunies de son père et d'une vieille tante, une petite rente qui, jointe à des économies (presque entièrement épuisées), suffisait à ses besoins. Nous avons vu comme elle y suppléait par la vente secrète de ses ouvrages de tapisserie, dans lesquels elle excellait comme en mille autres choses.

Il n'y avait pas cinq minutes que Marianne était sortie lorsque Fanny fut tirée de sa rêverie par un coup de sonnette qui la fit tressaillir.

« Il était temps, » pensa-t-elle, et elle courut ouvrir.

Jules entra. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, brun et un peu pâle. L'habitude des études sérieuses avait imprimé à ses traits une gravité précoce, et quoi qu'il fût naturellement bon et porté à l'indulgence, ses regards laissaient percer cette sorte de défiance propre aux personnes que leurs travaux éloignent du monde et qui ne sont pas exercées à juger d'un coup d'œil les hommes et les choses. Au moment où il parut, Jules avait l'air recueilli d'un homme qui vient de prendre une détermination importante et qui a besoin d'en préparer l'aveu. Il regarda autour de lui et demanda où était Marianne.

— Je viens de l'envoyer dehors, répondit Fanny sans autre explication.

Jules passa dans le salon, prit les belles mains de Fanny, y déposa un baiser, et lui faisant signe de s'asseoir il s'assit lui-même à côté d'elle.

— Fanny, dit-il du ton le plus tendre, chère Fanny es-tu heureuse?

— Sans doute, répondit-elle, et comment ne le serais-je pas? ton amour n'est-il pas toujours le même? quand tu voudras savoir si je suis heureuse, demande-toi seulement si tu m'aimes toujours.

— Et cependant, reprit Jules, tu souffres sans me le dire, comme si ton cœur devait me dérober quelque secret. Plus d'une fois j'ai surpris sur ton visage la trace de tes larmes; plus d'une fois j'ai cru deviner l'agitation de ton âme. Pourquoi

cette pâleur qui m'inquiète? pourquoi cet abattement que ta gaieté feinte ne peut parvenir à me cacher? Parle, Fanny, sois confiante, que désires-tu? que veux-tu de moi?

— Rien, je te l'ai déjà dit : ta tendresse me suffira.

— Ne la possèdes-tu pas tout entière? Je sais bien que tu ne me demandes ni l'éclat du luxe ni les plaisirs de la vanité. Tu as repoussé tous mes dons, et j'ai dû céder à une fierté que j'estime; ce que tu désires, Fanny, ce bien dont l'envie te coûte la joie, le repos et la santé peut-être, c'est plus que la richesse, c'est plus que mon amour même.

— Peux-tu le croire? s'écria-t-elle.

Celui-ci lui sourit doucement.

— Parle, lui dit-il du ton le plus propre à l'encourager; parle, ouvre-moi ton âme.

Elle se remit à sa place et répondit :

— Mon ami, je ne me plains pas de mon sort : c'est moi qui me le suis fait tel qu'il est. Je t'ai aimé; je ne le regrette pas, tant que tu m'aimes. Pardonne-moi si quelques souvenirs du passé se mêlent pour l'altérer au bonheur que j'éprouve près de toi. Mais, hélas! en dépit de moi-même, je me figure souvent voir mon père, mon pauvre père qui m'aimait tant, se présenter à moi d'un air irrité, et me demander un compte sévère des principes qu'il m'avait donnés. J'écarterai ces pensées, je te le promets : jamais tu ne les aurais connues si tu ne m'avais pas interrogée avec tant d'instances. Je n'ai rien à te reprocher, Jules; je ne t'ai demandé que ton amour, et tu m'as gardé ton amour; tu ne m'avais promis que ta foi, et ta foi m'est restée. Qu'ai-je à me plaindre? Où sont mes sujets de peine? Tu le sais bien, je suis heureuse.

En parlant ainsi, elle essuya une larme.

Jules attira sur sa poitrine la tête de Fanny et reprit :

—Oui, sans doute, ma Fanny, je ne t'ai promis que mon amour; mais cet amour est capable de tout; il ne recule pas devant des sacrifices qui cesseront d'être appelés ainsi quand ils t'auront rendu le repos et le bonheur.

— Que veux-tu dire? demanda-t-elle en levant ses beaux yeux étonnés.

— Hier tu m'as fait une confidence...

Elle rougit et baissa la tête.

— J'y répondrai par une autre. Ma famille désire que je me marie.

— Ah! s'écria Fanny.

— Ma position dans le monde, continua gravement Jules Valabert, mon âge, mes goûts un peu sédentaires, le soin de mon avenir, tout m'engage à céder à ce vœu.

Fanny fit un effort pour dire :

— Eh bien!

— Eh bien! j'ai résolu de me choisir une femme : je ne la chercherai pas parmi celles d'un monde plus riche en dehors qu'en mérites réels, où la vanité corrompt les meilleurs sentiments, parmi celles qu'un grand nom ou qu'une grande fortune dispensent de vertus ou de talents. Non, non, celle que je choisirai, ce sera une femme modeste, timide, dont j'aurai éprouvé le cœur, dont l'amour aura répondu au mien, assez aimante pour m'avoir cédé, assez vertueuse pour se repentir; une femme, enfin, qui soit digne de porter le nom d'un honnête homme;

cette femme, Fanny! c'est toi; ce nom, c'est le mien. Je te l'offre, le veux-tu?

La pauvre fille avait écouté ces paroles sans avoir l'air de les comprendre. Lorsque Jules eut fini, elle resta longtemps, les mains jointes, à le regarder et à l'écouter encore.

Jules lui prit les mains et la contempla avec passion.

— Est-ce vrai? murmura-t-elle enfin! Est-ce que c'est vrai?

— Oui, oui, répondit-il, ce serait un jeu trop cruel.

— O mon ami!

Elle tomba dans ses bras, et, se dégageant aussitôt, elle se jeta à genoux :

— O mon père!

Puis une réflexion traversa son esprit, elle pâlit, et, se levant, elle s'approcha de Jules qu'elle regardait fixement, tandis qu'elle lui disait :

— Mon ami, merci de tant de générosité. Si vous pouviez lire dans mon cœur, que de reconnaissance et d'amour nouveau vous y découvririez! Mais j'ai cependant une question à vous faire. Écoutez-moi : ces paroles sont solennelles et je vous prie d'y répondre solennellement. Si c'est votre conscience seule qui m'a parlé tout à l'heure, si vous ne m'offrez votre main, ce bien si précieux et si souhaité que pour remplir un devoir sacré, si enfin votre cœur doit murmurer un jour du sacrifice que vous m'aurez fait, eh bien! alors, quoi qu'il puisse m'en coûter, quoique je n'aie plus le droit peut-être de vous refuser, car je ne dois plus songer à moi seule, j'aimerais mieux cacher mon abandon et ma honte dans quelque retraite inconnue, que de vivre auprès de vous, importune et méprisée par un époux qui se repentirait des concessions arrachées à l'amour.

— Fanny, répondit le jeune homme, je te jure que mon cœur seul m'a dicté cette résolution.

Elle se jeta de nouveau à ses pieds, il la releva, et un instant apr s c'était lui qu'elle voyait agenouillé devant elle.

Jules lui dit :

— Maintenant, Fanny, me refuseras-tu la demande que je vais te faire?

— Qu'ai-je à te refuser? répondit-elle; que veux-tu de moi?

— Une preuve d'amour. J'ai craint souvent, tu le sais, qu'avant de me connaître ton cœur n'en eût aimé un autre. Tu m'as rassuré toujours, et toujours, malgré moi, cette crainte me revenait. Je ne l'ai plus aujourd'hui, je te le jure. Tu m'as dit que tu n'avais gardé du passé que des souvenirs d'enfance et de famille : tu as conservé comme un trésor la bague dans laquelle ta mère a enfermé de tes cheveux quand tu ne pouvais répondre à ses caresses que par des caresses. J'ai désiré la posséder; donne-la moi aujourd'hui, à moi qui suis ton époux, toute ta famille que tu as perdue. Donne-moi ce qui te reste de ta mère.

Elle fit un mouvement pour se relever, puis s'arrêta.

— Plus tard, dit-elle.

— Pourquoi?

— Mon ami, j'ai toujours su que ton amour pour moi était sincère, je le découvrais dans tes craintes jalouses, et mon seul chagrin était de ne pouvoir les calmer. Ce que tu viens de me dire, sans que je l'aie jamais sollicité, me comble de joie, mais ne me surprend même pas. J'attendais ce mot qui efface toute faute entre nous : je l'attendais, parce que tu m'aimes et que tu es bon et généreux. Eh bien! le jour de notre mariage, je te donnerai cette bague dont je ne puis me défaire que

pour celui que j'aime. C'est une idée que j'ai eue souvent. Ce jour-là je ne pourrai pas, ajouta-t-elle en baissant les yeux, mettre sur ma tête la parure des jeunes filles qu'on mène à l'autel. Cette bague est tout ce qui m'appartient, la seule chose que je ne t'aie point donnée encore. Ce sera mon présent de noces. »

Jules allait peut-être insister, mais Marianne rentra. Elle avait l'air de mauvaise humeur. Elle indiqua par signes à sa maîtresse qu'elle n'avait pas trouvé la marchande et que la tapisserie lui était restée.

—Qu'est-ce donc? demanda Jules qui avait surpris ces signes au passage.

— Ce n'est rien, dit Fanny en souriant.

— Encore des mystères?

— Non ; et elle l'embrassa.

Pour détourner les idées de Jules, elle ajouta :

— Mais les obstacles à ce projet de mariage, les as-tu bien calculés?

Avant qu'il pût répondre, un grand bruit se fit entendre dans la rue, ordinairement si paisible. Il courut à la fenêtre, et vit à quelques pas de la maison une jeune dame presque évanouie, qu'entouraient plusieurs gens du peuple. Il descendit pour aider à lui porter secours, et remonta peu d'instants après.

— Quelle rencontre! dit-il. C'est madame Launay, ma cousine : elle venait de chercher une lettre importante chez son homme d'affaires : le cheval du cabriolet s'est abattu, et la peur qu'elle a eue lui a causé une défaillance ; mais elle n'est point blessée et je vais la reconduire. Adieu, à demain.

Il embrassa Fanny et sortit précipitamment. Elle resta à la fenêtre pour le voir, mais il n'osa pas retourner la tête.

III.

UNE AMIE.

Le lendemain, pendant que Jules était chez Fanny, une scène dont le dénoûment, s'il se réalisait, devait déranger les plans formés par les deux amants, se passait rue de Lille. Madame Valabert avait reçu la visite de la comtesse de Septeuil, femme d'une ancienne noblesse, immensément riche, et liée intimement avec plusieurs personnages fort en crédit à la cour. La conversation avait été longue entre elles deux. Froide d'abord et réservée de part et d'autre, car il ne s'agissait pas d'une visite ordinaire, mais d'une entrevue en quelque sorte solennelle, elle s'était animée et était devenue assez intime, quand chacune d'elles, après de longs détours diplomatiques, avait jugé à propos de convenir du motif qui les réunissait. L'entretien était terminé et déjà madame Valabert avait accompagné la comtesse jusqu'à la porte de son salon, déjà les deux femmes avaient échangé un adieu amical quoique empreint d'une certaine dignité, lorsque l'arrivée de deux nouveaux personnages retarda de quelques minutes leur séparation.

L'un était un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'une physionomie ouverte et annonçant la santé la plus florissante et l'absence complète de toute peine intérieure. Ses manières étaient celles d'un homme habitué à vivre dans le monde, mais elles manquaient de grâce, d'élégance et de distinction naturelles. Ses yeux, d'un gris perlé et à fleur de tête, n'avaient que des regards sans aucune expression

que celle d'un contentement perpétuel. Il portait le nez au vent comme tous les gens qui, gonflés d'eux-mêmes, s'imaginent produire sur les autres l'impression agréable qu'ils éprouvent en se regardant dans un miroir. M. de Saint-Gilles avait quitté le service à la seconde restauration : il s'était lancé dans les affaires et y avait réussi comme beaucoup d'autres par des spéculations sans trop comprendre ce qu'il faisait. Le hasard l'avait enrichi et la fortune l'engraissait.

L'autre personnage qui l'accompagnait était une femme jeune encore, qui touchait peut-être à sa vingt-sixième année et qui ne paraissait ni plus ni moins que son âge. Ses traits avaient conservé la finesse et la fraîcheur de la jeunesse; son sourire était charmant; tous ses mouvements, doux, calmes et harmonieux. Sa beauté n'était pas de celles qui frappent au premier coup d'œil, mais de celles qui s'insinuent peu à peu et se gravent dans le cœur et qui sont plus sûres de conserver l'amour qu'elles ont inspiré que d'éveiller le désir. Sa peau brune contrastait avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds; mais ce signe presque toujours certain d'une organisation passionnée où se confondent deux natures opposées, la langueur voluptueuse et la vivacité ardente, était démenti par la réserve de son regard, par l'expression de bonté répandue sur sa figure. On eût dit, lorsqu'elle levait les yeux sur quelqu'un, qu'elle était en quête d'une souffrance pour la consoler, et que les peines d'autrui pouvaient seules troubler la sérénité de son âme. Malgré toutes ces qualités, Adèle Launay n'avait jamais été heureuse. Mariée à vingt et un ans à un homme qui avait plus du double de son âge, elle n'avait jamais connu, à défaut des enivrements de l'amour, le bonheur tranquille, qui vaut mieux et dure plus longtemps. Son mari était un de ces hommes sans vices ni vertus, dont la vie se passe à quitter une idée pour une autre, à former un projet qu'un nouveau projet renverse, natures incomplètes, dépourvues de patience et de volonté, qui germent partout et ne portent de fruit nulle part. Elle l'avait suivi dans plusieurs villes où tour à tour l'avaient appelé des tentatives folles, des essais avortés. Tantôt c'étaient des spéculations industrielles, tantôt des assurances contre les chances de l'industrie, et le résultat le plus net et le plus clair était toujours une perte de temps et de capitaux. Enfin, après plusieurs années de cette existence nomade, M. Launay, à peu près ruiné, mais non corrigé, s'était laissé prendre à un nouvel appât qui l'avait séduit en raison de l'éloignement et des probabilités contraires au succès. Avec les débris de sa fortune, il avait chargé un bâtiment d'une cargaison d'objets de pacotille qu'il prétendait vendre à cinq pour cent de bénéfice dans l'Amérique du Sud, et il s'était mis à la tête de l'expédition, mais seul, car d'un commun accord il avait été convenu que sa femme attendrait à Paris le retour des galions; elle avait conservé de sa dot une centaine de mille francs, auxquels son mari n'avait jamais pu toucher. Madame Valabert, sa cousine à un degré éloigné, mais qui avait eu souvent occasion de l'apprécier, la pria de venir demeurer avec elle. Adèle accepta cette proposition qui, en la laissant libre et maîtresse de ses actions, lui offrait une protection et un asile nécessaires à son âge et dans sa position isolée, et depuis près de six mois elle vivait dans cette maison, bonne et affectueuse avec tout le monde, discrète mais non indifférente, et ne prenant parti dans les arrangements de famille que lorsqu'on la consultait.

Saint-Gilles, en voyant la comtesse de Septeuil, avait l'air plus rayonnant encore et plus épanoui que de coutume, et ses gros yeux exprimèrent quelque chose qui ressemblait à une pensée. Ce fut du moins avec une lourde et très-visible intention de finesse qu'il adressa des compliments à la noble dame et se félicita de la ren-

contrer chez madame Valabert. Adèle Launay s'était contentée de saluer madame de Septeuil.

Lorsque la comtesse eut pris congé, Saint-Gilles et les deux dames entrèrent dans le salon. Madame Valabert dit à Adèle :

— Vous savez, cousine, quelles sont nos conventions : Liberté pleine et entière pour l'une comme pour l'autre. Vous avez désiré que ce matin Saint-Gilles vous accompagnât dans les courses que vous aviez à faire pour quelques emplettes. Rendez-le-moi, je vous prie, nous avons à causer ensemble.

— Vous voulez être seuls, dit Adèle en sortant : je vous laisse.

— Avant de nous quitter, continua madame Valabert, permettez-moi de réparer une négligence involontaire. Vous avez reçu hier des nouvelles de votre mari. Dans la soirée j'étais souffrante. Ce matin vous êtes sortie de bonne heure, sans que je vous visse. Vous n'avez rien de fâcheux à m'annoncer, j'espère?

— Rien, ma bonne amie, répondit Adèle avec un peu d'émotion, et je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me touche. Puis elle sortit et se retira dans son appartement.

Saint-Gilles l'avait suivie des yeux :

— Ce fou de Launay est plus heureux qu'il ne le mérite, dit-il. Voilà une femme qui l'aime malgré toutes ses extravagances. S'il lui écrivait d'aller le rejoindre, je ne serais pas étonné qu'elle partît. Quand il pouvait jouir tranquillement et sans se déranger d'un pareil trésor, il s'en va se faire marchand d'eau de Cologne et de savon anglais dans l'autre monde! Il y a des gens qui, avec des yeux tout autour de la tête, n'y verraient pas clair.

— Oui, reprit tristement madame Valabert, il y a certains aveuglements qu'on ne peut expliquer : les uns méconnaissent la vertu, les autres ne savent pas distinguer le vice.

— Eh! bon Dieu! dit Saint-Gilles qui s'était déjà assis sans façon, les jambes croisées et le corps renversé sur le dossier du fauteuil, que s'est-il donc passé? Est-ce que vous ne vous êtes pas quittés d'accord, vous et la comtesse?

— Si fait, mon ami.

— Eh bien?

— Eh bien, il y a un obstacle que vous ne connaissez pas; pourrons-nous le vaincre?

— Lequel?

— C'est pour vous l'apprendre et vous demander conseil que j'ai désiré être seule avec vous.

Madame Valabert avança un fauteuil et s'assit auprès de Saint-Gilles.

Avant de la laisser entamer cette confidence, il faut expliquer en peu de mots l'intimité qui existait entre ces deux personnages. Saint-Gilles n'était pas marié, madame Valabert était veuve; mais l'amitié seule faisait les frais de leur liaison. La mère de Jules était vertueuse, non-seulement par principes acquis, mais aussi par nature. Froide et calme, jamais dans sa jeunesse elle n'avait admis la possibilité d'une faute, et l'amour qui trouble les sens, l'amour sans le mariage, était pour elle une chimère ou un vice sans excuse, comme l'hypocrisie, comme le mensonge, comme le vol. Saint-Gilles avait reçu de M. Valabert des services dont il s'était montré reconnaissant. Il continua de voir sa veuve : peu à peu il se rendit indispensable. C'était un homme qui n'avait pas son pareil pour être aux petits soins

et pour s'occuper des affaires des autres. Continuellement aux ordres de quelques personnes qui voulaient bien l'employer, il touchait les contrats de rente, trouvait des hypothèques pour des placements d'argent, entrait en pourparlers pour des mariages, se chargeait de toutes les complaisances, acceptait toutes les corvées. C'était le *toutou* le mieux dressé et le plus infatigable que l'on pût voir.

— Mon ami, dit madame Valabert, c'est à vous que je dois de connaître maintenant la comtesse de Septeuil; c'est vous qui le premier avez pensé à un mariage qui serait si avantageux pour mon fils. La comtesse donne son consentement à cette union, et elle m'a assuré que sa fille était loin de s'y opposer. Mais j'ai découvert un secret que je soupçonnais depuis longtemps. Jules entretient une liaison coupable avec une femme dont il est passionnément amoureux.

— Ah! dit tranquillement Saint-Gilles; au reste, c'est de son âge.

— Mais s'il ne veut pas se séparer de cette femme?

— Bah! Jules est un garçon d'esprit qui n'ira pas sacrifier son avenir à un caprice de jeune homme. Soyez donc tranquille. D'ailleurs, il sait que des démarches ont été tentées auprès de la comtesse; il a vu sa fille. S'il ne s'est pas prononcé ouvertement, il n'a pas refusé non plus. Il ne nous aurait pas laissés nous avancer ainsi, car, au point où en sont les choses, il serait difficile de rompre sans motif

— Nous ne l'avons pas consulté positivement, Monsieur : nous avons pris son silence pour un consentement. Jules ignore peut-être tout ce qui a été dit; il ne sait pas que la comtesse est venue me voir ce matin. Ne vous trompez pas sur le caractère de mon fils, je le connais mieux que vous : c'est un homme qui attend au dernier moment, non pour prendre une résolution, mais pour la déclarer; il a besoin de sentir le danger pour avoir du courage. Il m'aime, il me respecte; il a craint peut-être de m'affliger, mais il ne cédera pas si cette passion est profonde.

— Quel en est l'objet? dit Saint-Gilles : quelque grisette?... une actrice?... une danseuse?...

— C'est toujours une fille perdue de mœurs, reprit madame Valabert; mais, d'après ce qu'on m'a dit, elle est jeune et belle; elle appartient à une famille honnête, et par malheur elle paraît avoir reçu une éducation distinguée. C'est une ancienne maîtresse de piano. On la nomme Fanny...

— Fanny Dumesnil?

— Oui. Vous la connaissez?

— Oui, parbleu! Elle a donné pendant quelque temps des leçons à ma petite nièce. Une superbe créature, je vous jure; une taille, des yeux et des mains admirables, et beaucoup de talent! Jules l'a vue chez ma sœur. Un beau jour elle a écrit qu'elle ne reviendrait plus. On ne savait pas quel était le motif de cette résolution : le voilà connu. Ma foi! ils ont bien joué leur jeu tous les deux; on ne s'est douté de rien. C'est une fine mouche, avec son petit air réservé! Mais il ne faut pas qu'elle croie que cela se passera ainsi. Où demeure-t-elle?

— Près d'ici, rue de Furstemberg, je crois.

— J'y vais, dit Saint-Gilles en se levant.

— Mon ami, je n'ai jamais douté de votre dévoûment pour moi et pour ce qui m'intéresse. Mais j'ai un autre service à vous demander. Avant de voir cette fille qui se plaindrait à Jules, qui dénaturerait nos paroles, ne vaudrait-il pas mieux vous adresser à mon fils? Moi, j'hésite à lui parler : il n'est plus un enfant; je ne peux pas le gronder, et malgré tout mon amour pour lui, je me résoudrais difficilement

à être témoin de son aveuglement, à lui entendre faire l'éloge de cette femme qui le trompe sans doute, car comment croire à la vertu de celle qui a oublié une fois tous ses devoirs?

— Je voulais, dit Saint-Gilles, employer le moyen le plus expéditif, et trancher le mal dans sa racine. Mais puisque vous le désirez, je parlerai à Jules ; il est impossible qu'il ne se rende pas. Est-ce qu'on vous a dit aussi qu'il avait l'intention de l'épouser?

— Non ; mais s'il était amené à faire cette folie!...

— Ah! d'abord, s'écria Saint-Gilles, il faut nous méfier de cette jeune princesse; moi, qui ai la prétention d'être assez bon observateur, je lui aurais donné le bon Dieu sans confession. Il n'y a pas de temps à perdre : toutes ces créatures ont la rage de se faire épouser. Mais Jules ouvrira les yeux. Il est amoureux! eh bien! il aimera sa femme. Le voilà bien malade! une jeune personne charmante! dans huit jours il ne pensera plus à l'autre. A toute extrémité, il y a un moyen d'essuyer les pleurs de son Ariane. Qu'est-ce qu'elle veut? une position et de la fortune : on lui donnera la moitié de ce qu'elle demande pour faire les choses convenablement et en gens comme il faut. Jules est déjà riche par son père. Vingt ou vingt-cinq billets de mille francs, c'est fort joli. Avec ça on renverra mademoiselle Fanny à ses pénates et à ses airs variés, et elle épousera un musicien qu'elle rendra heureux : je me charge de la négociation. Et puis, qui sait? j'ai la même opinion que vous au fond, sans être toujours aussi sévère. Il est très-possible qu'elle trompe Jules. Je puis bien croire qu'une femme livrée à elle-même peut ne pas avoir d'amant; mais quand je sais qu'elle en a un, je lui en suppose deux. Nous verrons cela. En attendant, rassurez-vous.

La conversation se prolongea encore quelque temps, et provisoirement Saint-Gilles engagea madame Valabert à ne pas s'alarmer et à continuer les négociations avec la comtesse de Septeuil. Son éloquence n'eut pourtant pas le résultat qu'il en espérait. On nous dispensera de rapporter ici toutes les excellentes raisons qu'il fit valoir auprès de Jules et dont pas une ne fut accueillie favorablement. Mais Saint-Gilles était de ces gens qui s'imaginent rendre service aux autres en leur donnant des conseils qu'on ne leur a pas demandés. Il revint plusieurs fois à la charge et avec tant de vivacité qu'il y eut une scène presque violente entre le jeune homme et lui. L'existence ordinairement si calme de cette maison était toute changée. Jules, craignant les prières et les pleurs de sa mère, évitait autant qu'il le pouvait sa présence, ou quand ils se trouvaient ensemble un silence glacé régnait entre eux. Adèle Launay faisait de vains efforts pour ranimer la conversation. Elle était plus que d'habitude encore bonne, prévenante, aimable ; mais on ne s'était jamais expliqué devant elle, et elle ne sollicitait aucune confidence, de sorte qu'ignorant la cause de cette froideur, elle ne pouvait provoquer aucune explication décisive. De son côté, Jules n'avait point informé Fanny des obstacles qu'il rencontrait de la part de sa mère, dont Saint-Gilles n'était que le porte-paroles. Il s'affermissait dans la résistance, tout en redoutant le moment où il faudrait signifier d'une manière irrévocable sa résolution. Il espérait que Saint-Gilles reconnaîtrait l'inutilité de ses tentatives, et de guerre lasse renoncerait à ses attaques.

Plusieurs jours se passèrent ainsi dans cette fausse situation. Elle devait avoir un terme. Un matin, la maison de madame Valabert prit un aspect de fête. Les domestiques allaient et venaient avec un air affairé. Jules le remarqua en rentrant vers le

milieu de la journée, et il ne savait à quelle cause attribuer ce changement. Il allait s'en informer lorsque la porte du salon où il était s'ouvrit. Madame Valabert sortit de sa chambre. Elle s'arrêta devant son fils et lui dit :

— Je suis bien aise de vous voir, Jules. J'espère que vous n'avez aucune affaire, aucun rendez-vous pour cette après-dînée, et si votre intention est de ne pas rester ici, je vous prie de me faire le sacrifice de votre soirée. Nous recevons du monde.

— Qui donc?

— Plusieurs amis, et entre autres madame la comtesse de Septeuil et sa fille.

— Madame... interrompit Jules.

Mais déja sa mère, qui avait prononcé ce peu de paroles rapidement et comme si elle n'y prévoyait aucune objection, avait traversé le salon. Un domestique vint lui annoncer que sa voiture l'attendait dans la cour.

Dans son premier mouvement de surprise, Jules la regarda sortir. Ainsi on disposait de lui : c'était un effort désespéré qu'on tentait. On le plaçait dans la nécessité ou de laisser croire à son consentement tacite, ou, s'il refusait d'assister à la soirée, de rompre d'une manière imprévue et avec toutes les apparences d'une grossièreté qui le révoltait et compromettait en quelque sorte sa mère. Cependant il ne pouvait prendre que ce dernier parti. Mais ce piége, facile à briser, où on essayait de le retenir, lui pesait plus que des liens plus sérieux et plus forts. Dans la position de Jules, avec ses relations habituelles, son existence élégante et soumise aux mille devoirs d'une politesse raffinée, des raisons de commerce l'embarrassaient, et quoique sa résolution restât la même il hésitait à les franchir.

Il s'était assis, et réfléchissait au moyen de se dégager. Jules se croyait seul; mais il sentit une main se poser sur le dossier de son fauteuil, et en même temps une voix douce lui dit :

— On vous tourmente bien, n'est-ce pas, mon pauvre cousin ?

Jules se retourna et vit madame Launay qui le regardait avec intérêt.

— Vous étiez là, dit-il. Depuis quand? Je ne me rappelle pas vous avoir vue entrer.

— J'étais avec votre mère dans sa chambre; je suis arrivée au moment où elle sortait du salon; mais les amants ne voient ni n'entendent, et je ne vous garde pas rancune de votre distraction. Vous n'avez des regards pour personne que pour ELLE.

— Ainsi vous savez tout?

— Oui, il y a quatre jours que cette invitation a été faite à madame de Septeuil. C'est un petit complot tramé par M. de Saint-Gilles et approuvé par ma cousine. Ils ne veulent croire ni l'un ni l'autre que cet amour soit sérieux.

— Vous le croyez, vous?

— Moi, j'ai deviné peut-être, car vous ne m'avez fait aucune confidence. Je n'en ai même reçu aucune de votre mère. Ce que je sais, je l'ai appris par votre tristesse, par quelques paroles recueillies au hasard, et un peu aussi en écoutant.

— Si on vous eût consultée, qu'auriez-vous répondu?

— J'aurais refusé de faire partie de l'alliance.

— Pourquoi?

— Parce qu'on ne doit pas trahir ses alliés.

— Vous me plaignez donc?

— Si je ne vous plaignais pas, serais-je ici auprès de vous?

— Bonne Adèle ! Oui, je souffre ; oui, je suis malheureux

— Vous aimez pourtant, et vous êtes aimé !

— Sans doute.

— Que vous manque-t-il? un bonheur qui dépend de vous. Tenez, j'ai toujours pensé que les femmes savaient mieux aimer que les hommes ; que, lorsqu'elles avaient au cœur une passion profonde, il n'y avait pas d'obstacles pour elles, et qu'elles braveraient la mort plutôt que vous un moment de honte et d'embarras.

— Vous avez raison, dit Jules ; je suis faible, je crains d'affliger ma mère

— Ou de vous repentir un jour?

— Oh ! jamais. Si vous la connaissiez !

— Voyons, parlez-moi à cœur ouvert, Jules. Ce que je dis et ce que je fais est mal, j'en ai peur ; je devrais rester neutre. Mais il est permis peut-être à une amie d'appeler votre confiance, pour vous consoler, lorsqu'un autre, que vous n'avez pas consulté, prend le droit de vous tourmenter. Répondez-moi : vous l'aimez bien?

— Je ne pourrai vivre sans elle.

— Est-elle jolie? Oui sans doute ; mais je veux dire bien jolie.

— Plus que vous, ma cousine. Il se hâta d'ajouter : Je crois.

— Vous en êtes sûr, ne mentez pas. Spirituelle?

— Avec naïveté : l'esprit qui vient du cœur. Comme le vôtre, ma cousine.

— Je ne veux pas lui servir de miroir, répondit Adèle en souriant, et je ne vous parle pas d'elle pour que vous fassiez mon éloge. Enfin, vous l'aimez : voilà qui dit tout. Vous êtes certain qu'elle vous aime, qu'elle n'a aimé, qu'elle n'aime que vous? Elle est vertueuse, n'est-ce pas?

— Celui qui dirait le contraire devrait le prouver, ou j'aurais sa vie.

— Mon ami, si votre cœur était libre et que vous fussiez maître de vous choisir une femme, vous n'oseriez pas espérer qu'elle réunît la beauté, la jeunesse, les talents, l'esprit, la vertu ; et parce que ce trésor vous appartient, vous le dédaignez, car c'est le dédaigner qu'hésiter à le conserver. Et pourquoi? Descendez en vous-même, Jules. Ne lui avez-vous jamais reproché secrètement l'amour que vous lui avez inspiré.

— Pouvez-vous me croire injuste à ce point? Non, Fanny est à mes yeux la plus vertueuse des femmes.

— Eh bien donc ! épousez-la et ne me demandez pas de conseils.

— Je ne prendrai conseil que de moi-même, ma bonne cousine. Mon seul embarras est de rompre cette alliance projetée.

— N'est-ce pas un peu votre faute? Si vous aviez parlé il y a un mois?...

— Je ne veux pas paraître ce soir. Mais le moyen d'éviter le scandale?

— Je n'en vois pas. Il faudrait que la rupture vînt, non pas de vous, mais de la comtesse. Tenez, mon ami, à votre place, je n'y penserais pas jusqu'à ce soir. Eh ! mon Dieu ! qui sait s'il n'y a pas un bon ange qui veille sur vous? Souvent, quand on se croit le plus malheureux, on touche au bonheur. Espérez : ce sera toujours autant de gagné sur le chagrin à venir, et peut-être ne viendra-t-il pas.

Avant que Jules, qui ne partageait pas cette confiance, pût lui demander qui la lui inspirait, la porte du salon se rouvrit. Madame Valabert entra. Elle avait l'air préoccupé et soucieux, et elle froissait dans une de ses mains une lettre qui était arrivée pendant sa courte absence et que le concierge venait de lui remettre.

— Mon fils, dit-elle d'une voix qui malgré elle trahissait son émotion, vous êtes maître de votre soirée. Madame de Septeuil m'écrit qu'elle ne peut accepter mon invitation. Envoyez un domestique chez M. de Saint-Gilles, et, s'il est chez lui, faites-le prier de venir me voir.

Elle s'éloigna en murmurant quelques paroles que son fils n'entendit pas.

Cette seconde apparition, si différente de la première, avait frappé le jeune homme d'étonnement. Il regarda sa cousine.

— Adèle, s'écria-t-il, que me disiez-vous tout à l'heure? qu'il faudrait que la rupture vînt de madame de Septeuil; mais c'est une rupture! Vous le saviez?

— Je l'espérais.

— Le bon ange qui veillait sur moi, c'était vous?

— Silence! dit-elle, silence!

Il reprit à voix basse :

— Mais comment cela est-il arrivé? Oh! parlez, de grâce, que je vous remercie.

— Ce que j'ai fait n'est rien, je vous le dirai plus tard, si vous ne me reprochez pas d'avoir deviné des peines que vous ne m'aviez pas confiées. Mais aujourd'hui séparons-nous. Plus un mot entre nous, plus de secrets, pas un regard d'intelligence. Je vous ai vu malheureux, voilà l'excuse de ma conduite; demain, dans quelques jours, vous prierez votre mère, et vos prières la toucheront. Ne perdez pas votre temps auprès de moi; allez chez elle, allez où le cœur vous appelle, mon ami, et aimez-la toujours, puisqu'elle est digne de vous. Adieu, adieu.

La fierté de madame Valabert avait été blessée du refus de la comtesse, et celle-ci, de son côté, avait trop d'orgueil pour revenir. Toute la diplomatie de Saint-Gilles ne put renouer les négociations. Craignant, sans doute, d'être forcée de prendre tôt ou tard parti dans ces discussions de famille, madame Launay alla passer quelques jours à la campagne chez une dame amie de la mère de Jules.

Celui-ci n'avait pu obtenir d'abord le consentement qu'il sollicitait. Si madame Valabert se laissait quelquefois attendrir par les prières du jeune homme, Saint-Gilles, qui s'était fait de la rupture de ce mariage une sorte de cas de conscience, lui reprochait sa faiblesse. La présence continuelle de Jules chez Fanny l'empêchait de mettre à exécution la première idée qui lui était venue de s'adresser à elle. Enfin, effrayée des emportements de son fils, madame Valabert céda, mais à condition qu'elle ne verrait pas sa belle-fille. Jules possédait, de la fortune de son père, une propriété située à une vingtaine de lieues de Paris. La position de Fanny ne lui permettait pas de la présenter dans le monde : il devait l'emmener. Ce fut pour annoncer et l'époque qu'il fixait à son mariage et ces derniers arrangements, qu'il se rendit un jour rue de Furstemberg. Tout préoccupé par ses pensées, il marchait vite et avec distraction. Au moment où il allait entrer chez Fanny, il se heurta violemment avec un jeune homme qui sortait de la maison. Ils se regardèrent tous deux quelque temps, sans songer à se faire mutuellement des excuses; enfin, le jeune homme inconnu s'éloigna. Lorsque Jules sonna à la porte de Fanny, le cœur lui battait; il se reprochait ces soupçons offensants qui, malgré son amour, le tourmentaient sans cesse. Il lui sembla que Marianne était troublée, que Fanny rougissait quand il parla de sa rencontre; mais il eut honte lui-même de cette jalousie, et bientôt, rassuré par de doux et tendres regards, il oublia tout pour un avenir prochain qui lui promettait d'être si calme et si heureux. Le château où il devait conduire sa femme était inhabité depuis plus de trois ans : il fallait le mettre en

état de les recevoir. Il fut convenu que Jules partirait seul et resterait absent de Paris pendant une huitaine de jours, jusqu'à ce que les derniers préparatifs fussent terminés. Cette séparation était la première depuis qu'ils s'aimaient ; quoique de bien courte durée, elle fut triste et douloureuse, comme s'ils n'eussent pas dû se revoir.

Lors de son arrivée à Paris, Jules Valabert reçut la lettre anonyme copiée par Ternisien, et dont l'adresse, ainsi que nous l'avons dit au premier chapitre, avait été écrite par une autre main.

IV.

UNE ÉPREUVE.

Cependant, à la même place où nous l'avons déjà vue, Fanny, assise tristement, promenait tour à tour ses regards de la croisée à la porte, attentive au moindre bruit et témoignant par sa physionomie plus d'inquiétude que d'espoir. Combien l'annonce de la résolution de Jules lui causa de joie! Mais plus le moment fixé pour le mariage approchait, plus elle avait le cœur serré par un vague pressentiment. Il y avait déjà plus de huit jours que Jules était loin d'elle, et cette absence, la première dont elle eût eu à souffrir, l'avait livrée sans défense aux agitations de son propre cœur, et en même temps à certaines intrigues qui étaient venues la troubler dans sa solitude. Dès le lendemain du départ de Jules, un monsieur qu'elle se souvenait d'avoir vu autrefois dans le salon des parents de sa jeune écolière, Saint Gilles, s'était présenté chez elle, et entamant sans façon l'entretien il lui avait parlé des projets de la famille de Jules, des plans brillants que l'amour de ce jeune homme avait fait échouer, des regrets qu'on en éprouvait, de la peine qu'on avait eue à consentir à l'union projetée, et d'un dernier espoir qu'on plaçait dans la délicatesse de Fanny pour faire accepter ces belles propositions. Saint-Gilles ne manqua pas de les accompagner de force compliments et d'éloges. On avait tant d'estime pour elle, qu'on ne serait pas surpris qu'elle voulût elle-même, mieux instruite des difficultés qui existaient, sacrifier sa passion à l'avenir et à la fortune de Jules; on la savait assez désintéressée pour ne pas douter de son dévoûment, et assez sincère dans son amour pour qu'elle hésitât à faire passer les intérêts de Jules avant les siens propres. Tout cela fut dit avec ménagement, mais d'un air où perçait le scepticisme de l'homme du monde, prêt à nier toute affection sérieuse. Restait un dernier argument, celui d'un dédommagement pécuniaire en échange de tant d'espérances trompées. Il n'osa le risquer, malgré le succès qu'il s'en était promis. L'attitude de Fanny lui imposa trop pour que ce mot pût sortir de sa bouche. Saint-Gilles se retira sans avoir reçu de réponse, en se contentant de la prier de lui faire connaître sa résolution. Le lendemain, après une nuit d'insommie et de fièvre, elle lui envoya une lettre où il n'y avait que ces mots :

« Adressez-vous à Jules. »

C'était replacer le négociateur sur un terrain où il avait été constamment battu.

Mais ces tentatives, cet appel à sa générosité, ce tableau un peu chargé du désespoir de madame Valabert, avaient détruit toute sa sécurité, lui montraient le présent plein de luttes et de combats, et l'avenir incertain et sombre. Pour la pre-

mière fois elle songea sérieusement aux intrigues, aux machinations de tous genres qu'une famille puissante et ambitieuse pouvait organiser autour d'elle. Elle n'avait eu aucune réponse à faire à Saint-Gilles; elle n'avait pu avouer à cet être railleur le motif secret qui lui faisait un devoir de la résistance.

« Si la mère de Jules, s'écriait-t-elle en versant d'abondantes larmes, fût venue elle-même au lieu de cet homme, je me serais jetée à ses genoux et je lui aurais dit : Ayez pitié de moi et ne me méprisez pas. S'il ne s'agissait que de mon bonheur, je le sacrifierais à l'instant; s'il ne fallait que renoncer à lui, eh bien! quoique je l'aime de toutes les forces de mon âme, je fuirais, je me cacherais au monde, et ni vous, ni lui, ni personne, vous n'entendriez parler de moi. Il m'oublierait peut-être et un jour il serait heureux; et en jouissant de ce bonheur vous me remercieriez : ce serait ma consolation. Mais, hélas! une autre voix m'accuserait; un être bien cher que je dois aimer, Madame, comme vous aimez votre fils, me demanderait compte d'un sacrifice qui le priverait d'un nom, d'une famille, d'un avenir; et vous-même, qui êtes si bonne, m'ordonnerez-vous d'être une mauvaise mère? »

Un moment, exaltée par la douleur, elle eut l'idée d'aller chez madame Valabert pour lui déclarer tout et se mettre sous sa protection; mais la honte la retint. Si elle eût connu madame Launay, cette amie si sincère et si indulgente, dont Jules lui avait appris les généreuses démarches, elle se serait confiée à elle et elle se serait crue sauvée. La timidité la retint encore. Ainsi, pendant ces huit mortels jours, seule, abandonnée à ses craintes, elle ne se voyait d'autre appui que Jules qui était éloigné d'elle, et dont elle redoutait la faiblesse. Que d'autres tourments agitaient son esprit disposé à s'exagérer le mal! l'humiliation qui l'attendait, le repentir que Jules pourrait éprouver quand, son amour une fois éteint, il se retrouverait sous l'ascendant de sa mère! Peut-être même cette jalousie ombrageuse qu'il ne pouvait dompter la soupçonnerait un jour, elle qui n'avait pas su résister à la séduction! car les femmes sont presque toujours punies d'une faute par celui-là même qui en a profité.

C'est ainsi qu'après les enivrements de la passion, Fanny faisait la première expérience de la vie, et qu'au lieu du bonheur et de la tranquillité de l'âme elle ne trouvait à chaque pas que doutes et que terreurs. Un seul refuge lui restait, le souvenir et la pensée de Jules, et elle s'en laissa absorber au point de ne plus songer à rien de ce qui lui était étranger. Si elle avait eu plus de sang-froid, ou plutôt si elle avait mieux connu le mal et le parti que la calomnie sait tirer des moindres circonstances équivoques, elle aurait cherché à sauver d'avance certaines apparences fâcheuses qui, au besoin, pouvaient témoigner contre elle. Elle eût senti la nécessité d'expliquer une autre visite mystérieuse qu'elle avait reçue quelques jours après celle de Saint-Gilles. Mais son amour lui faisait tout oublier, et elle n'était occupée que de Jules.

Enfin les huit jours fixés pour son absence étaient expirés. Elle l'attendait. Un violent coup de sonnette la fit tressaillir.

— C'est lui! s'écria-t-elle; c'est lui!

Et elle se précipita vers la porte.

Jules entra.

La joie de Fanny fut de courte durée. Ce n'était plus le même homme. Sa figure était horriblement pâle, ses yeux étincelants, ses lèvres tremblantes. Elle voulut lui

parler, et ne put que le contempler en silence. Lui, sans dire un mot, referma la porte et traversa rapidement la première pièce. Elle l'y suivit.

Jules arrêta sur elle un regard terrible et qui semblait vouloir pénétrer jusque dans le plus profond repli de son cœur. Une de ses mains, passée sous son habit, était agitée par un mouvement convulsif. On eût dit qu'elle lui déchirait la poitrine. De l'autre main il saisit Fanny par le bras et la força de rester près de lui.

Ce regard et surtout ce silence étaient effrayants.

— Mon Dieu! s'écria-t elle, qu'avez-vous donc? Jules, vous m'épouvantez!

— Asseyez-vous, dit-il d'une voix sombre et impérieuse.

Elle s'assit, subjuguée par cette parole et par le geste qui l'accompagna.

Jules avait fait effort sur lui-même pour surmonter l'émotion qui l'oppressait. Désormais il allait être plus maître de lui. Il garda quelques secondes encore le silence, comme s'il se fût recueilli pour mieux jouir du trouble sans cesse croissant de Fanny. Puis, sans la quitter du regard et voulant l'éprouver d'un seul mot, il lui dit froidement :

— Ainsi, vous m'avez trompé!

La pauvre fille se rejeta en arrière, muette de stupeur. Ce fut à son tour de sentir la parole expirer sur ses lèvres, la voix s'arrêter dans son gosier. Jules, qui la tenait toujours par la main et qui la voyait atterée par cette accusation imprévue, la secoua fortement et lui dit avec un accent de rage :

— Répondez! Mais répondez-moi donc!

Mais c'était en vain qu'il cherchait à la réveiller de ce rêve horrible; elle ne répondait pas, car la pensée qu'il pût la croire coupable n'était pas entrée dans son esprit. Toutes ses craintes étaient justifiées : les intrigues, les manœuvres qu'elle avait redoutées venaient tout à coup l'attaquer. Affreux soupçon! Jules ne l'aimait plus; Jules, vaincu par sa famille et d'accord avec elle, ne demandait qu'un prétexte de rupture. Un épouvantable abîme s'était ouvert sous ses pas, et elle y était tombée.

Jules, effrayé lui-même de ce triomphe facile, reprit en se contraignant de nouveau.

— Je veux être calme : écoutez-moi. Cette entrevue sera peut-être la dernière entre nous : si vous ne pouvez vous justifier, ce sera une rupture éternelle; mais je ne vous jugerai pas sans vous entendre. Si vous m'avez trompé, vous êtes bien coupable, car j'avais toute confiance en vous : j'aurais rougi de surveiller vos démarches, je vous aimais et je vous aurais tout sacrifié, mes amis, ma mère, ma fortune...

Fanny fit un mouvement. Elle comprenait enfin qu'il l'accusait de mensonge et d'infamie. La rougeur couvrit son front et ses joues, et quand les yeux de Jules lui demandèrent encore une réponse, elle garda encore le silence, mais volontairement cette fois, et parce que sa fierté était trop blessée.

Il s'ensuivit une nouvelle pause. Jules continua :

— Parlez-moi franchement, Fanny; suis-je le seul homme qui ait mis le pied dans cet appartement?... Cherchez bien... n'en avez-vous pas reçu quelque autre?

— Ah! n'est-ce que cela? s'écria-t-elle. Oui, quelqu'un que vous connaissez, un de vos amis, M. Saint-Gilles.

— Saint-Gilles! dit Jules tout surpris.

— Il m'a préparée par ses discours à la scène qui éclate aujourd'hui.

— Lui!... Il faudra qu'il m'explique cette démarche. Mais ce n'est pas cela : vous ne me parlez pas d'un autre, de ce jeune homme dont on m'a révélé la mystérieuse visite.

— Ah! dit Fanny, se rappelant tout à coup quelque événement oublié, que vous a-t-on appris?

- Ce qu'on m'a appris! s'écria Jules en froissant avec rage un papier qu'il venait de tirer de son sein. On m'a appris que pendant mon absence, avant-hier au soir, un jeune homme enveloppé d'un manteau était entré chez vous conduit secrètement par Marianne, et qu'il n'était sorti qu'après un entretien de deux heures; que ce jeune homme avait souvent paru ici, quoique jamais vous ne m'ayez parlé de lui; enfin qu'il vous avait connue avant moi, qu'il vous aimait, que vous aviez dû l'épouser : est-ce vrai? Faut-il que je vous le nomme?

— C'est inutile, interrompit Fanny avec dignité. Qui vous a donné de pareils détails?

— Cette lettre, répondit Jules; la démentirez-vous?

— Qui l'a signée?

— Signée! elle ne l'est pas; mais qu'importe, si elle a dit la vérité?

— Une lettre anonyme! reprit-elle avec un sourire de mépris. C'est à cela que vous croyez! Une lâche dénonciation l'emporte dans votre cœur sur les preuves que je vous ai données de mon amour! Vous avez tant d'estime pour moi que le premier venu peut me noircir à vos yeux sans être obligé de répondre de ses calomnies. Ah! Monsieur, quel avenir vous nous préparez à tous deux!

— Au lieu d'accuser, défendez-vous. Si l'auteur de cette lettre a menti, je le découvrirai, et, de par le ciel! je le punirai. Mais s'il m'éclaire sur vous, sur une perfidie dont j'allais être victime, c'est un ami, et je dois le remercier. Voyons, écoutez, et dites-moi quel nom il mérite.

Alors déployant le papier, il lut d'une voix étouffée.

« Monsieur,

« Quelqu'un qui vous porte intérêt, mais qui ne veut s'exposer à la haine de « personne, croit devoir prendre le voile de l'anonyme pour vous éclairer sur la « conduite d'une femme qui est sur le point de recevoir votre nom. Je ne sais si « vous êtes le premier dans son affection, mais vous n'êtes pas le premier qui ayez « dû la conduire à l'autel. Un jeune homme de son pays, lié avec elle par une inti- « mité déjà ancienne, l'aimait éperdûment et devait l'épouser. Ce parti n'était pas « comparable à celui que votre amour lui offre. Elle a dû renoncer à lui, mais en « y renonçant, elle n'a pas cessé de le voir. Déjà, dans les premiers temps de votre « liaison, il s'est présenté chez elle. Il y est revenu : vous l'avez rencontré une fois « à sa porte, et maintenant qu'il faut se séparer, elle a reçu ses adieux. Votre « absence de Paris favorisait ces derniers rendez-vous. Hier au soir, M. Ernest « Gairal a pénétré chez elle avec précaution : au bout de deux heures seulement il « l'a quittée... »

— Pour toujours, s'écria Fanny en se levant : pour toujours!

— Vous convenez donc qu'il est venu?

— Oui, mais écoutez-moi à votre tour.

— Non, rien..., rien..., dit Jules en frémissant.

— Écoutez-moi. Est-ce qu'on accuse ainsi sans laisser répondre? Je suis inno

cente. Mon seul tort est de vous avoir fait un mystère dont votre jalousie que je redoutais est la seule cause. Ce jeune homme me fut autrefois destiné par mon père; je n'avais pour lui ni haine ni amour; je quittai mon pays sans même le prévenir. Il vint une fois ici pour me rappeler les intentions de nos deux familles : je ne lui laissai aucun espoir, et cependant, à cette époque, Jules, je ne vous connaissais pas encore. Il m'aima, c'est vrai. Il est revenu ici, c'est vrai, et avant-hier il s'est présenté de nouveau. Je ne lui ai rien caché, ni mon amour pour vous, ni votre conduite généreuse, ni le sort qui m'attendait. Il me quitta, résigné, et comme je vous l'ai dit, pour toujours. Ces précautions dont on vous parle, je ne les ai ni ordonnées ni autorisées. Cette visite était pour moi sans importance, mon ami ; elle m'a prise à l'improviste, je n'attendais que la vôtre, et si je ne vous en ai pas parlé, mon Dieu, c'est qu'elle m'était sortie de la mémoire.

Ce langage si simple détruisait peu à peu les soupçons de Jules. A mesure qu'elle parlait, le trouble de son cœur se dissipait pour faire place à la honte de s'être montré si crédule. Ébranlé par le ton sincère de ces explications, il était prêt à tomber à genoux devant cette femme redevenue son idole, lorsque ses regards s'arrêtèrent sur la fin de la lettre qu'il n'avait pas encore lue à Fanny. Il voulut tenter une dernière épreuve.

— Pardon, dit-il, ô mille fois pardon! ma Fanny, si je t'ai méconnue, si je t'ai injustement soupçonnée. L'excès de mon amour me rend défiant. Ne sois pas irritée de mon emportement. Les secrets que tu m'as cachés jusqu'ici doivent servir d'excuse à ce premier transport. Me pardonnes-tu?

Elle posa une de ses mains sur son cœur, et lui abandonnant l'autre qu'il couvrit de baisirs, elle lui dit :

— Ah! Jules, vous m'avez fait bien mal, et je ne croyais pas qu'on pût souffrir autant sans en mourir.

— Maintenant, reprit-il, pour garant de cette réconciliation, accorde-moi le gage que tu m'as si obstinément refusé jusqu'ici, cet anneau qui te reste seul de l'héritage de ta mère. Plus ton cœur y attache de la valeur, plus le sacrifice me sera cher.

Elle répondit en souriant.

— As-tu oublié ce que je t'ai dit? Pourquoi ce désir? Et quel si grand prix cette bague a-t-elle à tes yeux?

— Ne contient-elle pas des cheveux de ma Fanny, des cheveux détachés de son front quand elle était enfant? Ne me refuse pas, je t'en conjure. Je sais où tu renfermes cette bague. Elle est dans un petit écrin placé au fond du premier tiroir de ce secrétaire. Donne-moi la clef, je te prie.

Ses regards étaient encore tendres et caressants, mais sa voix tremblait et avait un accent étrange. Fanny le remarqua.

— Ah! dit-elle, vous demandez votre pardon!

Elle cacha la clef dans son sein et recula de quelques pas.

— Je la veux! s'écria Jules en laissant éclater la colère qu'il avait contenue avec peine. Je veux cette clef; il me la faut : je vous l'arracherai plutôt!

— Toujours des soupçons!

— Toujours des mystères!

— Eh bien, Monsieur, je vais tout vous dire. — Si j'ai refusé de vous ouvrir ce secrétaire, c'est que vous y trouveriez des notes, des papiers qui vous feraient voir qu'au lieu de vivre d'une pension qui m'avait été léguée, comme je vous l'ai dit, je

vivais du produit de mon travail. Je ne vous ai pas avoué la vérité, parce que j'étais trop fière pour recevoir vos dons : ai-je fait un crime? et ceux qui vous écrivent penseront-ils encore que je suis une femme intéressée?

Jules l'écoutait, il aurait voulu la croire, mais, comme un poison attaché après lui, la lettre fatale brûlait ses mains. Il reprit avec un sourire amer où éclatait le sarcasme :

— Ainsi, vous avez pu me tromper; et cette fausseté, vous me l'avez répétée souvent, et vous l'avez longtemps soutenue, et je ne m'en suis pas aperçu, tant votre regard avait de sincérité, tant votre bouche était naïve, comme elle l'est dans ce moment où vous me trompez encore!

Il lui arracha la clef. Stupéfaite de cette violence, elle retomba à demi morte sur un fauteuil.

Jules ouvrit le secrétaire, puis le tiroir, puis l'écrin... La bague n'y était plus.

— Ah! s'écria-t-il, j'en étais sûr!

A ce cri, Fanny se ranima, courut au secrétaire et chercha à son tour.

— Ma bague! où est ma bague?

— Disparue!

— Volée! volée!

— Oui, volée! répéta Jules. Puis prenant violemment la jeune femme par le bras, il lui mit la lettre sous les yeux et acheva de la lire tout haut :

« Ce qui prouve, Monsieur, que tous les liens ne sont pas rompus entre cette « femme et cet ancien amant, ce qui prouve qu'ils s'aiment toujours et que le « départ d'Ernest Gairal servira seulement à faciliter un mariage avantageux, c'est « qu'en se séparant de lui elle lui a remis une bague de famille, un anneau qu'elle « tient de sa mère et où sont enchâssés ses cheveux... »

— Eh bien! poursuivit Jules, niez donc maintenant! Cet anneau, vous me l'aviez refusé! la clef vous me la refusez aussi! Ruse après ruse! mensonge sur mensonge!

— Marianne! s'écriait Fanny, l'air égaré, les cheveux en désordre et courant d'une chambre à l'autre, qui a pris cette bague? d'où vient cela? Marianne! Marianne!

— Ah! vous savez bien qu'elle n'est pas ici! C'est moi seul qui vous répondrai. Je vous maudis, et je déteste le jour où je vous ai connue! Adieu! adieu! Dites à votre amant de revenir.

(C. Nauteuil)

En se retirant, il tourna un dernier regard sur elle. Elle était étendue par terre, immobile, pâle, et dans un état voisin de la mort. Il fit quelques pas pour la secourir; mais, revenant à ses sentiments d'indignation et de mépris, il sortit, appela une vieille voisine, et, lui montrant Fanny évanouie :

— Ayez soin de cette femme, dit-il.

Puis il lui jeta une bourse pleine d'or et disparut.

V.

L'AUTOGRAPHE.

Lorsque Roméo apprend de son serviteur Baltazar la nouvelle de la mort de Juliette, il ne prononce que ces paroles : « En est-il ainsi? A présent, astres contraires, je vous défie, » puis il achète du poison. Cette sombre douleur, si sobre de plaintes, émeut plus profondément qu'une paraphrase éloquente. En effet, nous nous intéressons à un homme, quel que soit le but vers lequel il marche; et même quand nous ne partageons ni ses sentiments ni ses passions, tant que l'espérance le soutient et que l'incertitude retarde le dénoûment. Mais quand son sort est décidé, il faut qu'il nous fasse grâce de l'expression de sa joie ou de sa douleur. Ce qui est terminé n'excite plus l'attention. Nous épargnerons donc au lecteur le récit détaillé des souffrances morales de Jules Valabert. Après la scène terrible que nous venons de raconter, nous franchirons un intervalle de dix-huit mois, et nous le retrouverons marié depuis un an environ, au moment où sa femme, ouvrant la porte de son cabinet, lui dit d'une voix douce et timide :

— Pardon si je te dérange, mon ami, mais la personne que tu as fait demander vient d'arriver. Veux-tu la recevoir maintenant, ou faut-il la faire attendre?

Jules avait épousé son ancienne amie, sa bonne cousine, Adèle Launay.

Quelques mots sont nécessaires pour expliquer le changement survenu dans la position de ces deux personnages.

A la suite de sa rupture avec Fanny, une fièvre violente avait mis longtemps les jours de Jules en danger. Il aurait succombé sans les soins extrêmes de sa mère et d'Adèle. La reconnaissance et l'amitié le rattachèrent à la vie. Mais une tristesse profonde, une sorte de maladie de langueur, succédèrent à ces transports. Sans force et sans volonté, il se laissa emmener à la campagne, où les médecins espéraient qu'un air plus vif et plus pur lui rendrait quelque énergie, où la vue d'objets nouveaux effacerait peu à peu de tristes et douloureux souvenirs. Il partit avec sa mère et sa cousine pour les environs de Lyon. Il fut question un instant que Saint-Gilles les accompagnerait; mais si Jules, qui ne pouvait douter que la lettre fût son ouvrage, le remerciait intérieurement de l'avoir éclairé, cependant sa présence lui était pénible. Tout ce qui lui rappelait cette trahison infâme lui causait une émotion dangereuse. Il avait peut-être espéré secrètement qu'une lettre de Fanny lui parviendrait, qu'elle tenterait au moins de se justifier. Mais il n'avait reçu aucune nouvelle; tout le monde autour de lui gardait le silence, et Jules, rougissant et honteux de sa faiblesse, ne se confiait à personne. C'est ainsi qu'il quitta Paris, renfermant en lui-même le muet chagrin qui le rongeait, trop offensé pour nourrir la pensée d'une réconciliation, trop aimant encore pour oser épancher sa douleur.

Mais chaque heure qui passe verse une goutte de baume sur les blessures les plus cuisantes; chaque jour arrache une à une les épines qui faisaient saigner le cœur. Pendant les premiers mois de son séjour à la campagne, Jules n'éprouva aucun soulagement visible. Les journées brûlantes et les nuits tièdes de l'été pesaient sur ce corps affaissé. Les fleurs dans tout leur éclat et dans tout leur parfum, les fruits dorés par le soleil, les nappes de verdure étendues sur les plaines, le feuillage vigoureux des bois, cette séve puissante circulant à flots dans la nature, toutes ces magnificences de la terre et du ciel l'accablaient comme une ironie poignante, comme autant de contrastes avec la désolation et l'aridité de son âme, où rien ne germait plus qu'un chagrin qui s'obstinait à se taire. Mais peu à peu les fleurs se fanent, les feuilles jaunissent; l'automne arrive avec son cortége d'ombre et son urne pleine de rosée, avec son pâle soleil brillant dans les brouillards comme un sourire à travers les larmes. Jules sentit se détendre en lui cette douleur immobile. La tristesse et le deuil des objets environnants répondaient à sa tristesse et appelaient ses confidences.

Ses promenades solitaires furent remplacées par des promenades avec sa mère et avec Adèle Launay, et une plus grande intimité encore s'établit entre eux. Celle qui avait servi ses vœux, qui avait partagé autrefois ses espérances ne devait-elle pas naturellement être la première à le consoler? C'était à elle seule qu'il osait parler de Fanny. Dans ces longs tête-à-tête qui devenaient une habitude de tous les jours, dans ces causeries prolongées le soir auprès du feu, elle lui apprit par quels moyens elle avait amené la rupture de son mariage avec mademoiselle de Septeuil; comment, sans qu'on sût qu'elle tenait tous les fils de cette intrigue que l'intention justifiait, elle avait préparé, par des soupçons adroitement répandus, la comtesse à ce premier refus; comment, en même temps instruite que mademoiselle de Septeuil ne faisait qu'obéir à sa mère et profitant d'un mouvement de dépit, elle avait conseillé à un ancien prétendant déjà éconduit de se remettre sur les rangs.

De confidences en confidences, elle lui révéla un secret qu'elle avait caché jusqu'alors, de peur de joindre ses peines à celles qu'il éprouvait. Elle n'avait pas voulu détourner sur elle une seule des consolations qui devaient s'adresser à lui. M. Launay était mort, et cette triste nouvelle, Adèle l'avait reçue quelque temps avant l'époque où Jules se croyait trahi dans son amour. Le jeune homme ne pouvait se lasser d'admirer cette inépuisable bonté, toujours prête à se sacrifier aux autres. Ce trésor était maintenant sans maître. Leurs conversations étaient plus longues, plus fréquentes, et sans qu'elles eussent rien perdu de leur charme et de leur intimité, elles devenaient parfois timides et embarrassées de part et d'autre : le nom de Fanny n'était plus prononcé aussi souvent, et un soir, Jules, tenant dans ses mains les mains de sa cousine et fixant sur elle des regards qui la troublaient, lui demanda si elle voulait achever son ouvrage et le rattacher complétement à l'existence en lui donnant le bonheur qu'il n'avait pas encore connu.

— Nous avons souffert l'un et l'autre, lui dit-il : mariée à un homme qui ne savait pas vous apprécier, vous avez eu la patience et la résignation; moi, la passion violente, furieuse. Libres tous deux maintenant, vous d'une chaîne qu'on vous avait imposée, moi de mes erreurs, nous avons besoin d'une affection tranquille et sincère. Soyez à moi par pitié, si ce n'est par amour, et je vous remercierai.

Elle ne répondit rien, mais deux mois plus tard Adèle avait épousé son cousin, ils passèrent à la campagne l'année qui suivit leur mariage. Un triste événement,

la mort de madame Valabert, resserra encore les nouveaux liens qui les unissaient. Au commencement de l'hiver, ils revinrent à Paris; Jules reprit ses occupations trop longtemps interrompues, et chercha dans le travail plus que dans les jouissances de la fortune et du luxe une distraction continuelle à des chagrins dont la trace n'était peut-être pas entièrement effacée. Saint-Gilles, pendant cette longue absence, avait pris ses habitudes ailleurs; il venait rarement, et, sur la prière même d'Adèle, il s'était abstenu de parler du passé.

Aux affaires qui occupaient Valabert s'étaient joints des intérêts de famille à régler, des titres de succession à examiner, des lettres et beaucoup de papiers à copier. Il avait donné ordre qu'on s'informât de quelqu'un d'honnête et de sûr qu'il pût charger de ce travail, et, ainsi que nous l'avons dit en commençant, sa femme venait de lui annoncer l'arrivée de ce personnage inconnu.

A la question qui lui était faite : — Veux-tu le recevoir maintenant? Valabert répondit d'une manière affirmative.

— Mon ami, ajouta sa femme, me permettras-tu de rester?

— Sans doute. Mais d'où te vient ce désir? Il s'agit de papiers, d'affaires, de chiffres : la conférence sera fort ennuyeuse.

— C'est que, dit-elle, je n'ai parlé qu'un instant à l'homme qu'on t'amène; et je me trompe fort, ou ce doit être quelque original plein de manies divertissantes.

— Eh bien! tu vas en juger. Qu'on le fasse entrer.

Un vieillard se présenta, et son début justifia les prévisions de madame Valabert. Arrivé sur le seuil de la porte, il salua d'une manière grotesque et avec une politesse outrée. Il avait pris à deux mains un vieux chapeau dont les bords étaient brisés, et le mouvement rapide qu'il avait imprimé à sa tête courbée jusqu'à ses genoux avait ramené sur son front la mèche effiloquée d'un crasseux bonnet de soie noire. Comme si ce n'eût pas été assez de ce ridicule salut, il le recommença trois fois à intervalles égaux, avançant à chaque fois de deux pas, et sans s'apercevoir le moins du monde que madame Valabert et son mari faisaient de vains efforts pour s'empêcher de rire. Quand le pauvre homme eut terminé ses exercices, il se redressa, portant autour de lui des regards humbles et honteux. Tout à coup sa figure prit une expression d'étonnement; il resta les yeux ébahis et la bouche toute grande ouverte devant Valabert. Adèle examinait cette inexplicable grimace, lorsque son mari, qui venait de rappeler ses souvenirs déjà anciens, s'écria :

— Ternisien!

— Monsieur Jules Valabert! répondit l'ex-professeur. Comment! vous avez eu la bonté de reconnaître mes traits? vous n'avez pas oublié celui qui vous a enseigné les principes d'un art qu'on méprise maintenant, et dont je suis peut-être, à l'heure qu'il est, le dernier représentant? C'était bien différent dans le temps où j'allais vous donner mes leçons, rue Saint-Honoré, à l'hôtel qu'habitait monsieur votre père! Il y a bien de cela dix-huit ans, et je me suis toujours souvenu de vous, parce que vous étiez doux et honnête avec votre professeur. Je vous demande pardon, Madame, si je parle ainsi devant vous, au lieu d'attendre les ordres de monsieur votre mari; mais cela me rajeunit de penser à ce temps-là. Voyez-vous, Madame, il ne faut pas trop faire attention à la manière dont je suis habillé. Ce matin, pour venir chez vous, j'ai brossé et nettoyé ces haillons autant que je l'ai pu : mais tout cela, je le sais, est bien vieux, bien misérable. J'étais honteux en entrant : si vous n'aviez pas été là, vos domestiques m'auraient peut-être mis à la porte comme un

pauvre. Alors je me suis troublé, j'ai fait des saluts bien bas, bien bas, pour qu'on me pardonnât ma présence dans ce bel appartement. Mais autrefois je savais me présenter convenablement, Madame, et j'ai grondé et mis en pénitence des demoiselles aussi jolies et aussi riches que vous.

Adèle sourit avec un air de bonté qui acheva de rassurer Ternisien.

— Vrai ! dit-il à Jules, je suis content de vous retrouver.

— Moi aussi, répondit le jeune homme.

— Allons, vous n'êtes pas changé. Toujours bon et sans fierté. Puisque vous me mettez si à mon aise, je vous demanderai, pendant que vous m'expliquerez à quoi je puis vous être utile, la permission de m'asseoir auprès de la cheminée. Il y a si longtemps que je n'ai vu chez moi d'autre feu que celui de la chandelle, et même quand je ne me couche pas, par économie, avec le jour

Et Ternisien approcha un fauteuil, s'assit sans plus de cérémonie, et, oubliant tout à fait l'étiquette, allongea ses pieds entre les deux chenets, pendant que, les deux coudes appuyés sur ses genoux, il approchait du feu ses mains sèches et ridées.

Jules Valabert, qui retrouvait son ancien professeur tel qu'il l'avait connu, naïf et plein de bonhomie, le regardait avec complaisance.

— Je vois, mon pauvre Ternisien, lui dit-il, je vois que vous n'êtes pas heureux. Mais puisque vous vous souveniez de moi, pourquoi n'êtes-vous jamais venu me trouver? En tout temps vous auriez été bien reçu.

— Oui, j'ai peut-être eu tort. Mais vous qui avez toujours été riche, vous ne connaissez qu'un côté de l'aumône. Ce n'est pas embarrassant de donner; mais demander, c'est plus difficile.

— Enfin, je remercie le hasard qui nous a réunis. Voilà du travail pour quelques semaines, et j'espère que vous ne refuserez pas de me laisser fixer moi-même le salaire.

— Nous ferons notre prix, monsieur Jules. Ce qui me reste de talent est à votre service.

— Vous demeurez donc près d'ici? J'avais dit de prendre des informations dans le quartier d'abord.

— J'occupe une petite chambre rue de Furstemberg, n° 4.

Ternisien ne s'aperçut pas que sa réponse avait fait tressaillir Jules et sa femme. Il s'ensuivit un silence de quelques instants pendant lequel Valabert et Adèle, chez qui ce mot avait réveillé le même souvenir, échangèrent involontairement un regard contraint.

— Voyons, monsieur Jules, dit le vieux professeur, qu'attendez-vous de moi?

Valabert mit sous les yeux de Ternisien une liasse de papiers qu'il le chargea de recopier. Le prix convenu, Ternisien songeait à se retirer; mais Jules le retint. Il craignait de l'interroger, et en même temps il désirait qu'il parlât. Ces mots : « rue de Furstemberg » retentissaient à son oreille. Si sa femme n'eût pas été en tiers dans la conversation, il aurait adressé une question directe à son ancien maître, logé dans cette maison depuis qu'il avait cessé d'y aller, et qui pouvait lui révéler peut-être ce qui était resté un mystère pour lui. La présence d'Adèle, qui ne paraissait pas disposée à s'éloigner, l'obligea à prendre un détour.

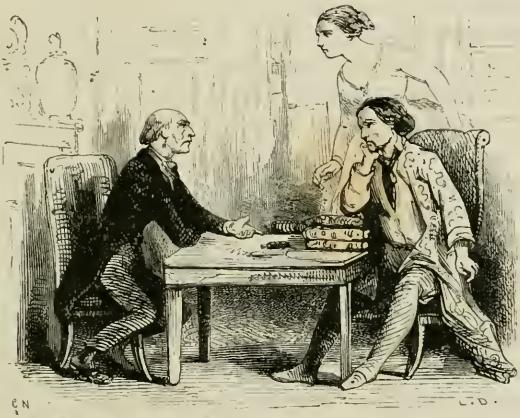
— Qu'avez-vous fait pendant ces dernières années? lui demanda-t-il.

— Un métier qui ne me convenait pas, répondit Ternisien. J'avais perdu ma

place de professeur dans une pension de l'université : mes élèves m'avaient quitté ; non pas que je fusse devenu incapable d'enseigner : la main était moins légère, mais les principes, vous le savez, étaient excellents, et l'expérience remplace l'heureuse vivacité de la jeunesse. Tout cela ne servit de rien ; il fallut me résigner et je me fis écrivain public. J'ai exercé pendant quelques années, mécontent de mon sort et de ma nouvelle profession. J'avais eu plusieurs fois le projet de l'abandonner. Une circonstance qui, malgré moi, troublait ma conscience, une lettre que j'avais eu la faiblesse de copier pour un misérable salaire, me détermina enfin.

— Un lettre? demanda Jules d'un ton indifférent.

— Oui, une lettre anonyme qui contenait des accusations bien graves. Il faut vous dire que j'ai toujours eu un mépris profond pour toutes ces dénonciations qu'on n'ose pas signer, et il me semble que la vérité ne doit pas craindre de s'exprimer à visage découvert. C'est votre opinion, n'est-ce pas?



— Oui, répondit Jules, qui, tout entier au recit de Ternisien, ne songeait plus à regarder sa femme. Mais enfin, ajouta-t-il, comment cette lettre avait-elle pu frapper votre esprit à ce point et vous inspirer un pareille résolution?

— C'est qu'elle pouvait compromettre, tuer peut-être une personne innocente ; elle pouvait aussi, il est vrai, en éclairer une autre et démasquer la plus noire perfidie.

— Pourquoi, dit madame Valabert qui devinait sur la physionomie de son mari les sentiments qu'il cherchait en vain à déguiser ; pourquoi, dans l'intérêt de votre repos, ne pas accueillir cette seconde supposition, aussi vraisemblable que la première?

Ternisien leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir :

— Je le pouvais alors, Madame, vous avez raison, mais maintenant...

— Maintenant? répéta Jules...

— Je ne le peux plus. C'était un pressentiment. Hélas! il s'est réalisé bien vite et d'une manière bien cruelle !

— De qui donc parlait cette lettre? demanda Valabert

— D'une jeune fille.

— Et à qui était-elle adressée ?

— Je ne l'ai jamais su. L'enfant qui me l'apporta à copier avait ordre de faire écrire l'adresse par un autre, et il ne voulut pas même me dire si c'était un homme ou une femme qui lui avait donné ses instructions. Tant de mystère m'inquiétait. Toutes ces précautions me semblaient étranges et m'alarmaient. Ce n'était pas la première fois que j'avais des craintes semblables pour des lettres de même nature, mais jamais elles ne m'avaient obsédé aussi vivement, et cet acte tout simple et tout naturel de mon ministère, je me le reprochais sans cesse comme une mauvaise action. On me faisait alors des difficultés pour me permettre un plus long séjour dans la cour de la Sainte-Chapelle. Je fermai ma boutique et je louai rue de Furstemberg, n° 4, une petite chambre que venait de quitter une vieille femme. Les deux premières nuits que j'y passai furent calmes et silencieuses; mais au milieu de la troisième nuit, j'entendis des gémissements, des plaintes étouffées, et quelquefois des cris perçants arrachés par la douleur. Le lendemain, on m'apprit que le petit appartement en face de la chambre que j'occupais était habité par une jeune femme en danger de mort.

Plusieurs jours se passèrent. Une fois en rentrant chez moi, vers trois heures, je fus surpris de voir la porte de l'appartement toute grande ouverte. Je regardai : personne dans la première chambre, personne dans la seconde, et partout un silence effrayant. Je pénétrai dans la dernière pièce, et là je vis évanouie sur son lit de souffrances une jeune fille dont les traits étaient altérés par la maladie, mais qui avait dû être bien belle quand elle était heureuse. Moi, d'abord, je ne consultai qu'un premier mouvement de pitié. Je replaçai sur l'oreiller sa tête qui penchait hors du lit; je lui fis respirer un flacon de sels qui était sur la cheminée et je cherchai à la ranimer. Quand elle ouvrit les yeux, je fus honteux de me trouver ainsi seul avec une jeune femme; je lui présentai mes excuses et je me retirai précipitamment. La portière, que j'interrogeai, me dit que le jour même sa domestique l'avait quittée. Sans m'informer quelles étaient ses ressources, je fus chercher et je ramenai une garde-malade pour la veiller. Heureusement, il y avait de l'or chez elle. Mademoiselle Fanny Dumesnil, c'est son nom, j'avais oublié de vous le dire...

Jules se leva, et Ternisien, interrompant son récit, le vit pâle, défait, le visage baigné de larmes; il regarda madame Valabert, et elle était tremblante, et une douleur profonde se peignait sur son visage. Jules s'approcha d'elle, il lui prit la main et lui dit :

— Adèle, mes pleurs, qui coulent malgré moi, sont une offense pour vous. Sortez, sortez, je vous en prie, et pardonnez-moi.

Elle baissa la tête et répondit à voix basse, mais avec l'accent énergique du désespoir :

— Ah! je savais bien que vous l'aimiez toujours!

Ternisien s'était levé de son côté, tout interdit, et quand il fut seul avec Jules il ne savait plus, après la scène qui venait de se passer, s'il devait se taire ou continuer. Mais Valabert, libre enfin de la contrainte qu'il s'était imposée, revint vers lui :

— Elle est morte, n'est-ce pas? s'écria-t-il.

— Oui.

— Et son enfant?

— Mort aussi quelque temps avant sa mère. Mais comment savez-vous?...

— Je le sais; qu'importe!

— Et on l'avait calomniée?

— Oui.

— Qui vous l'a dit?

— Elle, et une preuve irrécusable.

— Quelle est-elle?

— Écoutez. Plusieurs fois par jour je m'informais de sa santé. Son agonie fut longue, et j'eus le temps de gagner sa confiance. Je passai les jours et les nuits au chevet de son lit; je la soignai comme aurait fait un père. Elle me raconta son histoire; elle me dit que la veille du jour fixé pour son mariage, son amant était entré chez elle furieux, égaré; qu'il l'avait accusée sur la foi d'une lettre anonyme qu'elle me fit lire. Jugez de mon trouble quand je reconnus mot pour mot la lettre qu'on m'avait fait écrire. Elle me jura que malgré toutes les apparences qui la condamnaient, elle était innocente; et moi qui avais un tort involontaire à réparer, je la pressai de me dire le nom de celui qu'une infâme dénonciation avait trompé et qui pouvait encore reconnaître son erreur. Mais elle s'y refusa constamment. « J'aurais voulu, me disait-elle, que le coup qui m'a frappée eût été reculé de quelques mois; j'aurais voulu que mon enfant sortît vivant de mes entrailles, et alors j'aurais pu encore implorer pour lui la pitié de son père; mais maintenant je suis seule et je vais mourir : à quoi bon l'importuner? Je préfère lui laisser l'oubli, quelque cruel que soit l'oubli pour moi qui l'ai tant aimé, que de lui donner peut-être un remords inutile en lui rappelant que je meurs. » Ses forces diminuaient peu à peu. Un soir, la garde et moi nous étions auprès d'elle et nous attendions le moment fatal. Depuis plus d'une heure elle ne nous avait parlé. Je me rappelle les moindres détails de cette longue soirée et un événement vulgaire et puéril auquel la mort a donné un caractère effrayant et solennel qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Une seule bougie brûlait sur une table à côté de son lit. Je voulus relever la mèche qui s'était affaissée, mais comme mes yeux étaient obscurcis par les larmes, comme ma main tremblait, j'éteignis la bougie et nous restâmes dans l'obscurité. « C'est la nuit éternelle, » murmura une voix brisée. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça.

Jules avait caché son visage dans ses mains, et les larmes ruisselaient entre ses doigts. Tout à coup, comme s'il eût voulu se réfugier derrière le doute, sa seule excuse, il s'approcha de Ternisien et s'écria .

—Vous dites qu'on l'avait calomniée; mais la preuve, la preuve irrécusable, vous ne la dites pas!

— Elle s'était justifiée d'avoir reçu chez elle un jeune homme. Ce qui la perdit, c'est une bague qu'elle était accusée d'avoir donnée comme un gage d'amour à cet ancien amant et dont elle ne put expliquer la disparition. Eh bien! cette bague lui avait été volée par la femme qui la servait, par Marianne gagnée à prix d'or pour dérober cet anneau dans le tiroir du secrétaire. Le jour où, pour la première fois, j'entrai chez Fanny, ce jour-là Marianne, pressée par ses remords, était partie après lui avoir laissé par écrit l'aveu de son crime, mais sans nommer la personne qui le lui avait fait commettre. Elle avait déposé cet écrit sur le lit de sa maîtresse pendant son sommeil, n'osant s'accuser et demander de vive voix son pardon. Fanny ne voulut pas qu'on la recherchât. En lisant cette lettre, elle s'était évanouie, seule et sans secours si le hasard ne m'eût conduit près d'elle. Cet aveu, je l'ai vu.

— Assez! assez! s'écria Jules. Cette lettre anonyme, c'est moi qui l'ai reçue! Fanny est morte, et c'est moi qui l'ai tuée! Qui donc a ourdi autour de nous cette horrible trame? Qui m'a poussé en aveugle dans le piége? Fanny vous l'a-t-elle dit?

— Elle ne m'a nommé personne. Seulement elle me parlait souvent des démarches qui avaient été faites auprès d'elle par un ami de la famille de son amant.

— Saint-Gilles! Ah! c'est lui! lui! le confident de ma mère! Faudra-t-il donc croire qu'ils étaient d'accord, que le consentement qu'elle m'avait donné... Oh! non! non! il a agi seul. Je me rappelle les discours qu'il m'a tenus, c'est lui seul que j'accuse, lui seul!

— Si vous étiez plus calme, dit Ternisien, je vous donnerais la preuve qui vous manque, le brouillon de la lettre...

— Vous l'avez?

— Je l'ai conservé. L'enfant qui me l'apporta avait ordre de le faire déchirer; mais, comme il ne savait pas lire, j'ai mis en pièces un autre morceau de papier sans qu'il se soit aperçu du changement. Ce brouillon est chez moi.

— Vous me le donnerez demain... ce soir... à l'instant. Il me le faut. Partons!

Mais en voyant la joie convulsive qui bouleversait les traits de Jules, Ternisien se repentit de lui avoir fait cette confidence.

— Nous ne pourrions le trouver maintenant : il faut que je le cherche... Peut-être même n'existe-t-il plus. D'ailleurs, je ne vous le donnerai que si je sais l'usage que vous en voulez faire.

— Je veux une preuve, voilà tout, répondit Jules en se contraignant : une preuve qui me donne le droit de mépriser l'auteur de cette lettre.

— A la bonne heure : je vous quitte, et demain matin je vous l'apporterai, si je la retrouve, mais j'espère la retrouver.

La nuit était venue. Ternisien prit congé de Jules, et tout troublé regagna sa petite chambre. Il n'était nullement embarrassé pour représenter le funeste écrit. Il avait cru seulement devoir prendre ses précautions contre l'emportement du jeune homme, et son naturel plus que pacifique admettait facilement le mépris comme une vengeance suffisante.

Valabert ne crut pas à tant de simplicité, car dès qu'il fut seul il s'écria :

— Il ne me donnera pas cette preuve; mais qu'en ai-je besoin?

Une heure après, un domestique partait chargé de trois lettres. Deux étaient adressées à des amis de Jules; la troisième à Saint-Gilles.

VI.

LE DESSOUS DE CARTES.

Il y avait à peine dix minutes que Ternisien était rentré chez lui, lorsqu'on frappa doucement à la porte de sa chambre. Ce bruit l'interrompit dans les recherches auxquelles il se livrait pour retrouver, au milieu d'une liasse de vieux papiers, l'autographe que le lendemain il devait donner à Jules Valabert. Mais comme il n'attendait aucune visite et que dans sa préoccupation il n'avait pas entendu l'instant d'auparavant refermer la porte de la rue, il crut d'abord que c'était le vent qui poussait dans l'escalier quelque fenêtre ouverte, et il reprit son travail. Une

minute s'écoula : il lui sembla alors distinguer un frottement sourd qui montait et descendait le long du panneau de la porte, comme celui d'une main cherchant dans l'obscurité à rencontrer le cordon de la sonnette. Or, une sonnette était un meuble inconnu dans le ménage de Ternisien . on se décida à frapper une seconde fois, d'une manière plus ferme et plus accentuée que la première.

— Qui est là et que me veut-on? demanda Ternisien.

Il ne reçut pas de réponse, mais on frappa de nouveau.

— Revenez demain, dit le bonhomme inquiet d'une pareille insistance et craignant, s'il ouvrait, de devenir victime de quelque guet-apens; revenez demain, je suis couché et je n'ai pas de lumière.

Malheureusement la chandelle, dont on apercevait la clarté à travers les fentes de la porte, donnait un démenti à cette assertion.

— Ouvrez, de grâce! lui dit une voix douce et tremblante; ouvrez, vous n'avez rien à redouter de la personne qui vous prie. Ne reconnaissez-vous pas qui vous parle?

Ternisien se décida à ouvrir.

Une femme voilée entra précipitamment. Elle paraissait en proie à une vive agitation, et lorsqu'elle releva son voile pour respirer plus à l'aise, le vieux professeur laissa échapper une exclamation de surprise à la vue du changement qui, depuis quelques heures seulement, avait bouleversé ses traits.

— Fermez la porte, dit-elle.

Avant d'obéir, Ternisien regarda sur l'escalier.

— Seule? Vous êtes seule, Madame?

— Personne ne sait et ne doit savoir ma présence chez vous. Si jamais on vous interroge, Monsieur, jurez-moi que vous ne direz pas que je suis venue.

— Madame, répondit Ternisien de plus en plus surpris et de cette visite et du mystère que cette femme y mettait; Madame, je n'aime pas à m'engager ainsi par des serments qu'il est quelquefois difficile et pénible de tenir. Je vous donnerai la parole que vous me demandez, quand vous aurez eu la bonté de m'expliquer quel motif vous amène chez moi.

— Je conçois votre prudence; mais soyez sans crainte : la discrétion que j'exige est beaucoup plus nécessaire pour moi que pour vous. Vous en serez juge.

Elle porta les yeux autour d'elle, et après quelques secondes de silence elle ajouta :

— Il faut parler à voix basse, n'est-ce pas? on peut entendre à côté ce qui se dit ici.

— Oui, Madame; c'est de cette chambre même que, sans chercher à écouter, j'ai entendu les gémissements étouffés de la malheureuse Fanny. Vous n'étiez plus là, Madame, quand j'ai achevé de raconter à votre mari cette triste histoire...

— Oui, oui, interrompit-elle d'une voix brève et saccadée, cette Fanny est morte, je le sais.

— Après mon départ, M. Valabert a donc eu le temps de vous instruire?...

— Je ne l'ai pas revu.

— Ignore-t-il aussi que vous êtes venue me trouver?

— Sans doute.

— Mais, Madame, si ce soir il s'aperçoit de votre absence?...

— Ce soir? oh! ce n'est pas ce soir qu'il songera à s'informer de ce que j'ai fait! il ne pense pas à moi, maintenant!

Malgré son peu de pénétration naturelle et son ignorance absolue des passions, Ternisien commençait à deviner quelle douleur secrète altérait ainsi le visage de madame Valabert et donnait à ses regards cette expression d'égarement, à sa voix cet accent étrange. Il se rappelait les larmes que Valabert n'avait pu cacher devant elle, et avec quelles paroles il l'avait priée de se retirer. C'était la jalousie qui la mordait au cœur. Mais il ne pouvait encore comprendre quel motif la conduisait chez lui. Elle lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle.

— Vous avez conservé, lui dit-elle, le brouillon de cette lettre anonyme?

Ternisien la regarda avec étonnement, ne sachant si elle l'interrogeait ou si elle affirmait un fait dont elle était certaine.

— Vous l'avez conservé, reprit-elle. Vous devez le donner demain à mon mari. Ne cherchez pas à nier. J'étais dans la pièce voisine, j'ai tout entendu, je sais tout. Votre voix et la sienne ne seraient plus parvenues à mon oreille que mes regards auraient encore percé l'épaisseur des murs et deviné vos paroles au mouvement de vos lèvres. Il faut me donner le brouillon de cette lettre.

— Madame, j'ai promis de le remettre à votre mari.

— A lui ou à moi, qu'importe?

— Si vous étiez ici de son consentement?...

— Vous lui écrirez demain que vous l'avez égaré, et il le croira. Ne lui avez-vous pas dit déjà que peut-être il n'existait plus?

— Je crains, en effet, Madame, d'avoir dit la vérité.

— Non. Vous avez affirmé d'abord qu'il était en votre possession ; et, tenez, vous avez même commencé vos recherches. Je veux le brouillon de cette lettre, donnez-le-moi, Monsieur ; vendez-le-moi, mettez-y le prix que vous voudrez : vous êtes pauvre et je puis vous enrichir.

Tout en parlant avec tant de rapidité que Ternisien n'aurait pu l'interrompre, elle avait ouvert son sac.

— Prenez ceci, ajouta-t-elle. Quatre billets de mille francs... Ce n'est pas assez, je le sais bien. . C'est le seul argent que j'avais dans mon secrétaire... Mais je vous donnerai plus, beaucoup plus... je triplerai cette somme... vingt mille francs si vous l'exigez... toute ma fortune!... Et puis, j'ai là des bijoux... prenez...

Son teint, tout à l'heure si pâle, s'était animé ; ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire ; ses mains, avec un mouvement si vif qu'on ne pouvait le suivre, vidaient son sac. Un collier de perles, des pierres précieuses, des diamants, ses bagues, jusqu'à ses boucles d'oreilles, tombèrent en un clin d'œil sur les genoux de Ternisien. Le pauvre homme la regardait tout ébahi. Il avait là sur un des pans de sa mauvaise redingote une somme dix fois plus considérable que tout l'argent qu'il eût touché dans sa vie; et cette fortune inespérée on la lui jetait sans compter, elle était à lui! Il n'avait qu'à étendre et refermer la main pour s'en emparer! Mais ce n'était point cette pensée qui occupait Ternisien. Entre la richesse qu'il n'avait jamais connue et la misère qui abrégeait sa vieillesse, il n'y avait pas dans ce cœur naïf et honnête accès à une idée de spéculation, quelque excusable qu'elle fût. Il dit à madame Valabert, d'une voix émue et les larmes aux yeux :

— Vous êtes donc bien malheureuse, Madame?

— Oui, bien malheureuse, répondit-elle; mais il dépend de vous que je ne le sois plus. Vous pouvez me rendre le repos, assurer mon bonheur. Acceptez-vous, Monsieur?

— Le récit de cette aventure, n'est-ce pas, a réveillé chez votre mari le souvenir d'un ancien amour? J'aurais dû m'en apercevoir et l'interrompre quand il vous a priée de sortir; j'aurais dû ne pas rouvrir plus longtemps cette blessure, au lieu de parler comme j'ai fait. Il faut me pardonner, Madame, le mal que je vous ai causé involontairement; j'avais présente à la mémoire la mort de cette pauvre fille qui était un ange de vertu, je vous jure, et qu'on a indignement calomniée. Si vous l'aviez connue comme moi, si vous l'aviez entendue protester de son innocence, vous n'auriez pas eu besoin pour en être convaincue de cette preuve irrécusable!... Mais pardon, Madame, je vous afflige encore, je vous parle d'elle, et j'oublie ce que je ne sais que depuis un instant, que l'amour est jaloux, même d'une rivale qui n'existe plus. Vous craignez que votre mari s'attache à ce souvenir, et, près de vous, se rappelle celle qu'il a aimée. Je me reprocherai toute ma vie, Madame, de vous avoir donné ce chagrin. Mais comment la possession de cette lettre vous rendra-t-elle heureuse? Voilà ce que je ne comprends pas. Quel intérêt maintenant vous la fait désirer si vivement que vous soyez prête à la payer de votre fortune?

Soit qu'Adèle n'eût pas de réponse satisfaisante à faire à cette question, soit que l'émotion qui l'agitait fût trop grande, elle garda le silence.

Ternisien continua :

— Quand j'ai vu que M. Jules voulait sur-le-champ avoir cette lettre, je lui ai dit que peut-être il me serait impossible de la retrouver : car j'ai eu peur, Madame, qu'il en reconnût les caractères et qu'il allât, armé de cette preuve, demander raison à celui qui l'a écrite. Il m'a rassuré, il est vrai, et je l'ai cru d'abord. Que faut-il que je pense à présent, et vous-même craignez-vous ?...

— Eh bien! oui, je crains qu'il expose sa vie, s'écria Adèle comme si les dernières paroles de Ternisien lui eussent fourni l'explication qu'elle cherchait. Votre amitié pour lui a deviné le malheur que mon amour veut prévenir. Voilà pourquoi, Monsieur, je suis venue seule à cette heure de la nuit, pourquoi vous ne direz à personne que vous m'avez vue. Je sais, ne me demandez pas comment je l'ai appris, je sais qui a écrit autrefois cette lettre : mon mari reconnaîtra cette écriture, il se battra, soyez-en sûr, Monsieur; il sera tué peut-être... je le perdrai deux fois à cause de cette malheureuse fille. Donnez-moi cette lettre... que j'anéantisse cette preuve, et quand il n'aura plus que des soupçons, quand le coupable pourra nier et refuser un combat, je serai heureuse alors, tranquille du moins sur la vie de mon mari. Cette lettre!... je vous la demande à genoux!

— Relevez-vous, Madame, dit Ternisien. J'ai trop de regrets de ce qui s'est passé pour ne point vous rendre le repos. Le serment que vous me demandez, je le fais: je tairai votre présence ici à M. Valabert. Mais reprenez cet argent, reprenez ces bijoux, je n'accepterai rien, Madame : c'est une réparation que je vous dois, et non une preuve que je vous vends.

En parlant ainsi, Ternisien remettait à madame Valabert les billets et les joyaux qu'elle avait déposés sur lui. Il se leva, se dirigea vers la table où les papiers étaient épars, chercha quelques instants, et revint vers Adèle.

En voyant la feuille de papier jauni qu'il tenait dans la main, elle bondit et s'en empara avec un mouvement convulsif. Pendant qu'elle la lisait, il se faisait en elle un changement étrange et que le plaisir d'empêcher un duel en détruisant cette preuve n'aurait pu seul expliquer pour des regards plus clairvoyants que ceux de

Ternisien. Il y avait une sorte de frénésie dans sa joie. On eût dit que des deux natures opposées qui se réunissaient en elle et que nous avons signalées, la plus violente, longtemps comprimée par une volonté de fer, éclatait enfin, et, rejetant toute entrave, toute dissimulation, débordait avec ses passions ardentes et terribles. Ses traits même, miroir d'une âme nouvelle, semblaient avoir pris un autre caractère. Ce n'était plus la femme timide, soumise, résignée ou suppliante avec des larmes : c'était une lionne qui rugissait en dévorant sa proie. Comme si ce n'eût été assez de ses mains, elle déchira la lettre avec ses dents ; puis, réunissant les morceaux, elle les brûla un à un à la chandelle. A mesure qu'ils se consumaient, ses regards brillaient, et suivaient les progrès de la flamme comme les souffrances et l'agonie d'une victime expirante. Quand le feu eut tout dévoré, elle dispersa d'un souffle ces cendres noircies qui s'envolèrent autour d'elle

— Plus rien ! s'écria-t-elle ; plus de traces ! Cette lettre n'a jamais existé. Sauvée ! je suis sauvée !

Dans son délire, elle se tordait les mains, elle riait et pleurait en même temps. Elle se jeta au cou de Ternisien avant que celui-ci pût exprimer son étonnement de cette joie insensée.

— C'est à vous que je dois mon bonheur, dit-elle ; je ne l'oublierai jamais. Vous avez refusé mes dons ; mais revenez me voir, Monsieur : je vous l'ai dit, ma fortune est à vous. Adieu, il est tard. J'ai votre parole : vous serez discret, n'est-ce pas? Adieu... adieu... Ne sortez pas, je n'ai besoin de personne pour me guider. Le danger pour moi maintenant est de rester.

Elle ouvrit la porte, s'élança sur l'escalier, et malgré l'obscurité, telle était la légèreté de sa marche, que Ternisien entendait à peine le bruit de ses pas. La porte de la rue se referma ; il revint à la fenêtre, et à travers les vitres ternies par le froid et la neige, il l'aperçut, à la lueur vacillante du réverbère, qui tournait seule l'angle de la rue.

Le vieux professeur resta quelque temps comme étourdi de cette scène. Mille idées confuses se pressaient dans sa pauvre tête. La pensée du mal était la dernière qu'il pût accueillir ; mais en se rappelant les offres qu'il avait repoussées, il lui semblait qu'elles auraient pesé comme un poids trop lourd sur sa conscience et qu'il aurait été obligé de rendre ces présents. Il écrivit à Valabert que toutes ses recherches avaient été vaines ; qu'il avait conservé longtemps ce papier, mais qu'il n'existait plus. Ensuite il se mit au lit, mais il ne put trouver le sommeil et écarter les soupçons vagues qui revenaient sans cesse à son esprit.

Madame Valabert était rentrée chez elle sans que son mari eût songé à la demander. Pendant la nuit, aucun bruit ne troubla le silence de l'hôtel. Le lendemain matin, lorsque le jour commença à paraître, Jules se leva de devant le bureau où il avait écrit depuis la veille au soir, après avoir reçu la réponse aux billets qu'il avait envoyés. Il relut et cacheta quelques lettres : l'une, fort longue et dont le papier était tout trempé par ses pleurs, était adressée à sa femme ; une autre, qui couvrait également plusieurs feuilles, devait être remise au notaire chez lequel étaient déposées tous les titres de sa fortune, et contenait ses dernières dispositions testamentaires. Il les mit toutes deux dans son portefeuille et laissa les autres sur la cheminée. La chambre de sa femme n'était séparée de son cabinet que par une petite chambre dont la porte s'ouvrait entre les deux corps de la bibliothèque ; il se dirigea de ce côté et écouta quelques instants. Tout était calme.

— Elle dort, dit-il : je puis sortir, et si le ciel est juste rentrer ici sans troubler son repos. Dans deux heures, tout sera fini : lui ou moi. Allons.

Il s'enveloppa d'un manteau, prit une boîte renfermant des pistolets, et tourna doucement la clé dans la serrure. Mais, en même temps, la porte s'ouvrit en dehors et Jules se trouva en présence de sa femme, pâle, égarée et dans un désordre qui attestait qu'elle aussi avait veillé toute la nuit.

La surprise fit reculer Jules de quelques pas. Adèle entra, referma violemment la porte du cabinet, et sans prononcer une parole, sans demander ou donner une explication, d'un geste rapide et impérieux, elle écarta le manteau et arracha la boîte des mains de son mari.

— Vous sortiez pour vous battre, dit-elle.

Jules, à peine remis de son trouble, répondit :

— Je dois servir ce matin de témoin à un de mes amis. Ces pistolets sont pour lui. Adèle, ne crains rien, et laisse-moi partir.

— Oh ! tu ne me tromperas pas, reprit-elle, tu vas te battre.

— Adèle !

— Point de paroles inutiles, point de serments menteurs ! Tu vas te battre ; personne ne me l'a dit, et je le sais.

— Me battre? et pourquoi? contre qui?

— Contre qui? contre celui qui a écrit autrefois cette lettre, et que tu crois connaître ; pourquoi? parce que tu veux venger la mémoire de cette femme que tu as toujours regrettée. Je le sais, te dis-je ; est-ce que le cœur a besoin qu'on lui explique son abandon? est-ce que la jalousie a besoin qu'on l'éclaire? Ne t'ai-je pas vu hier, pendant que cet homme parlait, tout entier au souvenir de ta maîtresse, et ne te rappeler que j'étais là, moi, pauvre femme délaissée, que pour me prier de ne plus gêner ta douleur par ma présence? Et parce que je me suis retirée, tu crois que je n'ai rien entendu, ni tes pleurs, ni la demande que tu as faite, ni la résolution que tu as prise? Jules, ose donc me dire encore que tu ne sors pas pour te battre !

Il détourna un instant les yeux, et surmonta son émotion.

— Adèle, reprit-il d'une voix lente et solennelle, il a toujours été dans ma destinée de mettre à l'épreuve cette inépuisable bonté qui fait de vous un ange. Seule autrefois vous avez rendu justice à celle que votre titre d'épouse vous fait haïr aujourd'hui. Plus tard, lorsque j'ai failli succomber, vous m'avez encore consolé ; depuis deux ans bientôt vous m'entourez de soins et d'affection, et, je vous le jure, sans cette révélation imprévue qui m'a rejeté violemment dans le passé, jamais une plainte, un regret, un souvenir, ne seraient sortis de mon cœur. Trouvez dans cette vertu qu'aucune autre femme n'a en partage, la force nécessaire pour supporter ce dernier coup. Oui, je sors pour me battre : je ne veux pas chercher à vous tromper plus longtemps. Il ne s'agit plus ici d'amour, puisque aucune vengeance ne saurait faire revivre celle qui n'est plus ; mais l'infâme qui a calomnié la femme que vous défendiez vous-même doit recevoir le prix de ses mensonges. Aujourd'hui, demain, dans vingt années, tant que mon bras pourra soutenir une épée ou diriger une balle vers le cœur d'un adversaire, je demanderai satisfaction de cette lâche conduite, je vengerai la mort de Fanny. Je voulais éviter de vous voir, Adèle ; je redoutais vos larmes, votre désespoir et vos reproches. Mais mes dernières pensées étaient pour vous. Voici la lettre que je vous écrivais, dans laquelle je vous faisais mes adieux. Recevez-les, puisqu'un hasard fatal vous a placée sur mon passage. Ne

cherchez pas à me retenir ; ma résolution est prise. C'est une réparation que je dois, et, en risquant ma vie, j'expie à mes yeux ma crédulité et l'erreur que, plus que tout autre, j'aurais dû repousser.

Adèle était restée devant lui, muette, le regard fixe et les mains jointes ; mais quand elle vit qu'il se préparait à sortir, elle le saisit violemment par le bras :

— Hélas ! s'écria-t-elle avec l'accent d'une rage concentrée, il faut donc que je me résigne encore : la patience, voilà mon lot éternel ! A d'autres les passions, le cœur qui brûle et qui s'épanche ; à moi, la froideur et l'insensibilité du marbre ! Non, non, il n'en sera plus ainsi ! Il me demande une vertu de plus, et moi, mon Dieu ! je vous demande de retenir ma raison qui m'échappe ! Ne laissez pas monter sur mes lèvres le secret de mon cœur ; fermez ma bouche, ô mon Dieu ! et éteignez ma voix avant qu'elle dise ce que je sais ! Écartez de moi cet éblouissement qui me perd, et rendez-moi la volonté que vous m'aviez donnée !

— Adèle, que voulez-vous dire? demanda Jules : d'où vient cet égarement?

— Faut-il encore vous expliquer pourquoi je souffre? Pensez-vous m'abuser? Elle était donc bien belle, cette femme, pour que son souvenir l'emporte sur mon amour ! Mais comment donc vous aimait-elle, pour vous aimer plus que moi ? Tu ne sais pas, Jules, combien je t'aime ! Tu n'as connu qu'une femme timide, réservée, et qu'un regard rendait heureuse ; mais je n'attendais qu'une parole passionnée, qu'une caresse brûlante pour m'attacher à toi, pour t'aimer, non plus comme une épouse, mais comme une amante ! Oh ! dis-moi que tu ignorais ces transports, ces désirs secrets, cet amour qui n'osait éclater et qui me jette aujourd'hui à tes pieds, éperdue, suppliante et folle ! Tu ne sortiras point, n'est-ce pas? Tu oublieras cette femme pour moi, qui te conjure, qui baise en pleurant tes mains et tes genoux ! Oui, elle était belle, mais moi, je suis belle aussi, tu me l'as dit souvent, et le bonheur m'embellira encore, et tu me regarderas avec orgueil ! Oui, elle était innocente, mais moi je ne suis pas coupable de t'aimer ; et je mourrai aussi, je mourrai comme elle si tu me quittes ! Veux-tu donc nous tuer toutes les deux?

Jules était attendri, mais non ébranlé. Il sentait combien la douleur d'Adèle était légitime et quelle devait être sa violence pour lui inspirer un langage si passionné, si dépourvu de toute réserve. Mais de telles paroles frappaient plus son oreille que son cœur : depuis la veille il était rendu tout entier au souvenir de Fanny. Il se dégagea des étreintes de sa femme et fit quelques pas pour sortir.

Adèle se releva précipitamment, le regarda quelques secondes comme pour s'assurer qu'il allait la quitter réellement, puis elle s'élança vers lui.

— Ainsi, vous partez ! dit-elle. Tout ce que j'ai dit pour vous retenir est inutile? Vous partez !

— Il le faut.

— Vous ne rentrerez ici que vengé, ou mort !

— Oui.

— Et pendant cette absence, moi qui sais tout, je pleurerai, je m'arracherai les cheveux de désespoir, je me briserai le front contre ces murs, et rien de tout cela ne peut vous arrêter ; rien, là-bas, en face de votre adversaire, ne vous troublera, ne fera battre votre cœur, trembler votre main ! Voici ce qui m'attend : vous reviendrez pour la regretter près de moi, ou l'on me rapportera un cadavre... un mourant que je soignerai, dont je prolongerai encore la vie pour lui entendre répéter le nom de Fanny !... Oh ! tenez, Jules, vous ne savez pas ce que vous faites, ce que vous

me faites faire... vous ne savez pas que vous me rendez folle... que j'aimerais mieux vous revoir mort que vivant!... Mais vous ne sortirez pas! .. vous ne vous battrez pas! .. Quel est votre adversaire? qui a tué cette femme? Saint-Gilles, n'est-ce pas?

— Quel autre que lui?

— Et s'il refuse?

— Il ne refusera pas; j'ai déjà reçu sa réponse.

— Sa réponse à une lettre insultante! Mais on ne risque pas sa vie pour une insulte qui peut se réparer. S'il refuse de se battre, s'il vous dit qu'il n'a pas écrit cette lettre... que ferez-vous?

— Je lui dirai qu'il est un lâche! Je le saisirai d'une main au collet, et de l'autre je le souffletterai.

— Mais alors il te tuera, peut-être... Et cependant ce n'est pas lui qui a écrit cette lettre...

— Qui donc?

— Quelqu'un que tu ne peux frapper..... quelqu'un qui ne veut pas que tu meures.....

— Adèle!.....

— Quelqu'un qui embrasse tes genoux, une femme que la jalousie a rendue criminelle et que la peur de te perdre fait parler aujourd'hui..... C'est moi, Jules...

— Vous!

A cette terrible révélation, Jules resta comme frappé par la foudre.

— Vous! répéta-t-il après un instant de silence.

— Oui, moi, dit-elle en cherchant à prendre ses mains, mais il la repoussa.

Il la regardait avec stupeur et effroi. Le vertige le prenait à sonder cette dissimulation profonde et les abîmes de ce cœur, volcan brûlant sous la glace.

Enfin il s'écria:

— Que vous avait-elle fait, Madame? Ah! si vous avez dit la vérité, ne m'approchez pas. Je voudrais n'avoir pour vous que de la pitié, et vous me faites horreur!

— Jules, vous demandez ce qu'elle m'avait fait? Mais je vous aimais depuis le premier jour que je vous ai vu, et elle vous aimait aussi! Ne me demandez pas comment je fus instruite des visites d'Ernest; j'étais jalouse, et l'or me livrait tous les secrets que je voulais savoir. C'est moi qui ai fait écrire la lettre avec toutes les précautions que Ternisien vous a racontées. Hier au soir encore j'ai repris chez lui et déchiré le papier écrit de ma main; j'ai séduit Marianne, et elle a volé pour moi la bague dont la disparition devait servir de preuve contre Fanny... Voilà ce que j'ai fait, et tout cela me semble un rêve... Je n'y crois pas moi-même... je ne crois pas que je vous ai tout avoué... Ma raison s'en va... ma tête est faible comme mon corps... Pourquoi ai-je parlé?... C'est que vous deviez vous battre avec Saint-Gilles, n'est-ce pas?.. C'est que vous alliez mourir et que j'ai voulu vous sauver?...

— C'est à vous que Marianne a remis cette bague, Madame? Donnez-la-moi.

— Je ne l'ai plus.

— Donnez-la-moi! répéta-t-il d'une voix terrible et en la forçant à se relever.

Elle recula en chancelant et en étendant les bras vers lui:

— Jules, dit-elle, je n'ai plus cette bague; vos regards m'épouvantent, votre voix me fait trembler... Mon Dieu, est-ce que vous n'aurez pas pitié de moi?

— Avez-vous eu pitié d'elle?

— Toujours elle!

— Ne vous rappelez-vous pas qu'elle est morte, morte assassinée par vous? Pitié de vous! jamais.

— N'ai-je pas souffert aussi, moi? N'ai-je pas été jalouse? ne le suis-je pas encore? N'ai-je pas souffert quand, livrée à un amour qui pouvait me faire perdre toute pudeur, je vous voyais sortir pour aller chez elle? N'ai-je pas dévoré mes larmes en silence? n'ai-je pas gémi toutes les nuits? Muette et insensible en apparence, n'ai-je pas tressailli au bruit de vos pas, au son de votre voix et quand votre main touchait la mienne? Et depuis deux ans, quel est mon sort? Le jour, c'est elle qui occupe votre pensée; la nuit, j'ai surpris son nom dans vos rêves. Ai-je fait entendre des plaintes? Et aujourd'hui, parce que la peur de vous perdre m'a fait parler, folle que je suis, vous me repoussez sans pitié! vos yeux n'ont pas une larme pour mes tourments, votre cœur pas une excuse pour ma faute! elle a pu mourir, elle, vous l'avez aimée! mais moi, que faut-il que je devienne si vous ne voulez plus me voir? Un mot, Jules, un mot, de grâce! non pas un mot d'amour, tu ne peux maintenant, je le sais, et pourtant, tu me rendrais si heureuse!... Mais non, ce n'est pas cela que je te demande... laisse seulement tomber sur moi un regard comme autrefois, comme hier encore... et je te quitte. Tu penseras à elle... tu la pleureras... Et moi, quand tes yeux seront secs, je reviendrai auprès de toi... je m'agenouillerai et je te demanderai pardon... Oh! la tête me brûle!... un mot, ou je meurs!

Elle s'était traînée vers lui. Il la repoussa de nouveau.

— Infâme! s'écria-t-il. Donnez-moi cette bague si vous l'avez encore!

— Qu'en voulez-vous faire? dit-elle en relevant la tête et reprenant tout à coup une énergie inspirée par le désespoir.

— Je voudrais la couvrir de baisers sous vos yeux, répondit-il, et vous apprendre combien j'aime celle qui l'a portée, une fois encore avant notre séparation éternelle!

— Notre séparation! Ah! Jules, vous me bravez! Vous me croyez faible et foulée aux pieds. Notre séparation! Mais je suis votre femme et je vous suivrai partout. Que direz-vous pour qu'on nous sépare? Que j'ai tué votre maîtresse par jalousie? Et la preuve, où est-elle? Cette lettre, je l'ai anéantie! Je dirai que vous mentez. Ah! vous êtes sans pitié! vous voulez me punir de mon amour par le souvenir que vous gardez d'une autre, et me renvoyer ensuite!... Eh bien! je m'attache à vous, je suis votre femme, et comme votre femme, je réclame mon droit d'être auprès de vous! Je ne vous quitterai pas, entendez-vous, Jules?

— Madame, nous ne nous verrons plus.

— Nous nous verrons tous les jours. Tous les jours je vous importunerai de ma présence, de mon amour, de mes plaintes, de ma jalousie.

— Taisez-vous, Madame, taisez-vous!

— Je ne me tairai pas plus aujourd'hui que je ne me tairai demain... Ah! vous croyez avoir souffert parce que vous avez perdu une maîtresse, et une autre femme dont vous avez troublé la raison ne peut obtenir de vous, pour prix de son amour, que le nom d'infâme et une séparation! Non... non... Nous sommes unis l'un à l'autre, Monsieur, et l'on ne nous séparera pas. Ce sera un enfer que notre existence, mais je suis habituée à souffrir, et j'accepte mon sort.

Hors d'elle-même, égarée, presque en démence, elle avait saisi les bras de son

mari, qui cherchait en vain à se dégager et dont cette provocation insensée augmentait encore la colère. Une expression terrible de mépris et de haine brillait dans ses regards. La porte du cabinet s'ouvrit avec violence, et en même temps que trois hommes y pénétraient, Jules, faisant un dernier effort et comme s'il ne s'apercevait pas de leur présence, leva la main sur sa femme. Elle fléchit et s'affaissa, à demi évanouie, sous le coup qu'elle venait de recevoir.

Jules Valabert se retourna vers les nouveaux venus.

— Messieurs, dit-il, l'heure que j'avais fixée moi-même pour notre rendez-vous est passée; vous veniez sans doute me chercher, monsieur Saint-Gilles. Dans un instant, j'allais vous présenter mes excuses et vous prier d'oublier la lettre que vous avez reçue. Vous voyez la cause de ce retard... une querelle de ménage que je ne peux plus cacher comme toutes celles qui l'ont précédée. Madame me demandait une séparation que je refusais... Maintenant, je n'y mets plus d'obstacle, Messieurs, et le témoignage que vous rendrez en sa faveur sera la punition d'une brutalité dont je rougis trop tard.

Il s'approcha de sa femme et lui dit à voix basse :

— Vous formerez votre plainte aujourd'hui même, Madame, ou, devant ces messieurs, je vous déshonore en disant ce que je sais.

Un mois après, Adèle et Jules se séparèrent. Deux mois plus tard, Jules prit le deuil de sa femme, et l'année n'était pas finie que Ternisien suivait en pleurant un riche convoi sorti de l'hôtel de la rue de Lille.

AUGUSTE ARNOULD. (*Siècle.*)

LÉGENDES DU RÈGNE DE PHILIPPE-LE-BON.

LE PRINCE D'UN JOUR.

Si vous croyez que c'est aisé d'être prince
et d'en faire la charge!
Arlequin roi par hasard. (Ancien Théâtre-Italien.)

Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, comte de Flandre, souverain de la plus grande partie des Pays-Bas méridionaux, étant devenu encore, par l'abdication de Jacqueline de Bavière, comte de Hollande, de Zélande et de Frise, alla recevoir dans ces nouveaux états les serments de fidélité. Il était accompagné d'Isabelle de Portugal, sa jeune épouse, en l'honneur de laquelle il donna de belles fêtes dans le palais de la cour de Hollande à La Haye.

Pendant ces ébats, qui égayèrent les vastes édifices qu'on appelle aujourd'hui à La Haye le Binnenhof, il arriva une petite aventure que quelques chroniqueurs ont placée à Bruges et d'autres à Dijon, mais sans raison et sans autorité; car le héros de l'histoire est un ivrogne dont la conduite scandalisait la ville, ce qui est

conforme aux mœurs de La Haye alors très-réglées; tandis qu'à Bruges en ce temps-là et à Dijon dans tous les temps, les gens qui laissent leur raison au fond d'un verre sont malheureusement en si grand nombre, qu'on remarque à peine leurs écarts.

Du reste, le fait a été célébré de plus d'une manière et mis au théâtre plus d'une fois, mais toujours avec de nombreuses altérations. Le père Ducerceau en a fait une charmante comédie de collége. Nous donnerons de ce trait singulier une narration fidèle, établie sur les récits et les traditions les plus exactes.

I.

Il y avait à La Haye, au coin de la rue dite Korte-Poote ou rue des Petits-Pieds e de la rue des Grands-Pieds (Lange-Poote), une modeste boutique où vivait joyeusement un jeune homme qui se nommait Willem. Il était du métier des savetiers. Il travaillait si vite et si bien, qu'il gagnait très-agréablement sa vie et celle de sa mère, qui n'avait d'autre soutien que lui. Quoiqu'il eût trente ans, il n'était pas marié. La raison en était que les sages jeunes filles du voisinage ne voulaient point pour époux un homme qui avait de mauvaises habitudes. Willem ne pouvait souffrir qu'une fête passât devant lui sans la célébrer comme un homme très-altéré; et les réjouissances publiques ne manquaient jamais de mettre sa bourse à sec. Si quelques princes donnaient un festin ou un bal, il se croyait tenu à leur faire raison, en buvant à leur santé dans quelque cabaret. Sa mère, après beaucoup de réprimandes inutiles, avait pris son parti de cette habitude, que Willem rachetait par ses soins, son travail et sa tendresse filiale.

Or, pendant les fêtes que Philippe-le-Bon donnait avec faste, Willem, à qui tous les princes étaient chers, s'imagina qu'il faisait partie essentielle des joies de la cour; et, muni de quelques florins qu'il avait cachés à sa mère, il se mit à boire gaiement pour montrer qu'il prenait part au contentement de son souverain, vidant chaque coup à son honneur, et cordialement soumis à l'absurde usage de s'enivrer à la santé d'un homme qui ne s'en porte pas mieux.

Le bon duc Philippe, avec un caractère peut-être un peu trop absolu, étant homme d'imagination, avait coutume de se promener quelquefois la nuit, sans entourage nombreux, habillé en simple gentilhomme, soit pour juger par ses yeux de l'état et de la police des villes, soit pour jouir aussi du plaisir, qui n'est pas à dédaigner, de se trouver un moment hors de l'étiquette, libre comme un homme après avoir été tout le jour esclave comme un prince. Ainsi faisait le fameux kalife Haroun-al-Reschid, le héros des *Mille et une Nuits;* ainsi avaient fait en Espagne Pédro-le-Justicier, et Charles-le-Sage en France; ainsi fit plus tard Charles-Quint.

La même nuit où nous avons laissé Willem à table, après que le klaperman ou crieur nocturne eut annoncé la nuit, Philippe-le-Bon, profitant d'un délicieux clair de lune, sortit du Binnenhof par une petite porte bastionnée, aujourd'hui la porte de Maurice, et traversant le potager du palais, à présent le *Plein*, il tourna à gauche, monta au Tournooiveld ou champ des tournois, et gagna la promenade plantée du Voorhout.

Il n'était suivi que de trois de ses officiers, a savoir Jacob de Roussay, Hue de Lannoy et Jean de Berghe.

La fraîcheur de la nuit l'engageait à doubler le pas, lorsqu'au pied d'un arbre il aperçut un homme étendu sans mouvement.

— Il n'est pas possible, dit-il, que cet homme dorme par le froid qu'il fait. Serait-ce là un meurtre?

— Il n'y a pas de meurtres à La Haye, répondit Jean de Berghe.

Philippe, s'étant approché de l'homme, le remua du pied sans qu'il donnât signe de vie. Il l'appela, l'homme ne répondit point.

— Voyez, Messieurs, s'il n'est pas mort, dit le prince.

Hue de Lannoy, s'étant penché, reconnut que le cœur battait, et n'aperçut ni plaie ni contusion.

— C'est un homme ivre, dit Jacob de Roussaye.

La lune, dans son plein, jetait ses rayons sur la figure du dormeur; Jean de Berghe le regarda un instant, puis il s'écria :

— Par le lion de Hollande, Monseigneur, cet homme endormi est le joyeux Willem; il faut qu'il ait bu largement aujourd'hui à la santé de Votre Altesse.

Le bon duc Philippe, satisfait de n'avoir pas là un crime à rechercher, et réjoui de ce qu'on lui raconta du caractère de Willem, concut tout à coup une idée folle.

— Nous avons compassion, dit-il, du réveil de cet homme, et puisqu'il aime la joie, nous voulons qu'il ait demain une fête à laquelle il ne s'attend pas. Il pourra en même temps nous égayer aussi et divertir, par un plaisir tout nouveau, notre royale épouse. Messieurs, emportons ce dormeur à notre palais, et je vous ferai pour demain une journée de bonne joie.

Jean de Berghe et Hue de Lannoy chargèrent Willem sur les vigoureuses épaules de Jacob de Roussaye, qui l'emporta au palais des comtes de Hollande sans que le pauvre diable s'éveillât. Il ronflait avec tant de rondeur, que Philippe-le-Bon en était tout émerveillé, et qu'il se complaisait de plus en plus dans la pensée des plaisirs que cette rencontre allait lui donner.

On ôta à Willem ses vieux habits; on le lava d'eau de senteur; on lui mit une chemise de toile de Harlem; on le coiffa d'un élégant bonnet de soie. Après quoi on le coucha, toujours dormant comme s'il eût été enchanté, dans le lit même de Philippe-le-Bon. Le duc et ses officiers se retirèrent ensuite pour aller prendre du repos, bien assurés que le jeune dormeur ne s'éveillerait pas avant le jour dans son excellence de prince.

Isabelle de Portugal attendait, au milieu de ses femmes, le duc son époux. Quoi qu'elle fût d'un caractère sérieux, elle ne put s'empêcher de sourire d'avance à l'espoir du curieux spectacle que le réveil du joyeux savetier lui réservait.

II.

Et le lendemain matin, dès l'aube du jour, le prince et la princesse, très-simplement vêtus, se mêlèrent à leur cour brillante et nombreuse, qui se rendait à la vaste salle, ornée de soie et d'or, où Willem était couché.

Il dormait encore.

Le maréchal de Bourgogne, en grand costume, s'approcha du lit, touchant légèrement l'ivrogne à l'épaule :

— Monseigneur, lui dit-il, il est l'heure où Votre Altesse se lève.

Car Philippe-le-Bon voulait qu'on fît croire à ce pauvre homme qu'il était le prince souverain.

Comme il ne répondait point, un page lui prit la main, dans laquelle il frappa doucement pour l'éveiller.

Willem entr'ouvrit les yeux, puis les frotta comme pour dissiper un éblouissement, puis les ouvrit tout grands, regarda autour de lui d'un air effaré; et sans doute persuadé qu'il était bercé par un doux songe, il se retourna pour se rendormir, le sourire sur les lèvres.

Mais on le secoua plus vivement; on l'éveilla de nouveau; et de nouveau le maréchal de Bourgogne s'approcha et lui dit :

— Monseigneur...

— Hein? répondit Willem en tressaillant; vous avez dit : Monseigneur. A qui parlez-vous donc là? Est-ce qu'il y a ici un prince?

Il mit encore la main sur ses yeux, regarda d'une manière indéfinissable autour de lui, et surpris de ce qu'il voyait :

— Si c'est un rêve, dit-il en se parlant à lui-même, c'est un beau rêve.

Il s'était mis sur son séant.

— Monseigneur! reprit très-gravement le maréchal de Bourgogne, voici l'heure où Votre Altesse se lève.

— Monseigneur, répéta Willem en se parlant derechef à lui-même, monseigneur!... où suis-je donc?

Alors, sans attendre la réponse à la question qu'il se faisait, il se mit à tâter les rideaux splendides qui garnissaient son lit, la riche courtepointe brodée qui le couvrait, les draps fins dans lesquels il était couché, la chemise de prince dont il était vêtu. Il ôta son bonnet de soie, dont l'élégance le consterna. Il flaira ses mains, qu'on avait lavées avec des odeurs suaves et qui en étaient encore parfumées.

— Où suis-je? reprit-il, et qu'est-ce que c'est que tout cela?

Ne reconnaissant autour de lui ni le cabaret, ni sa boutique, il se touchait et se pinçait pour s'assurer qu'il était bien lui.

— Si je suis en prison, dit-il enfin, on n'y est pas mal.

Les spectateurs de ce réveil s'en amusaient extrêmement. Tandis qu'il fixait d'un air presque hébété les officiers éclatants et les dames de la cour qui entouraient la chambre, le maréchal de Bourgogne revint à la charge :

— Ne vous reconnaissez-vous pas, Monseigneur? dit-il; et Votre Altesse aurait-elle fait un mauvais somme? Je suis votre maréchal de Bourgogne.

— Et moi, Monseigneur, votre chancelier, dit un autre en s'avançant.

— Et moi, Monseigneur, votre grand échanson.

— Et moi, Monseigneur, votre maître d'hôtel.

— Et moi, Monseigneur, votre grand panetier.

— Et nous, Monseigneur, les pages de Votre Altesse, poursuivirent plusieurs voix lutines.

— Et moi, Monseigneur, le capitaine de vos gardes.

— Et moi, Monseigneur, le maître de votre artillerie.

— Et nous, Monseigneur, vos greffiers de justice.

— Et moi, Monseigneur, l'intendant de votre garde-robe.

— Et moi, Monseigneur, le gouverneur de votre palais de La Haye.

Tous les officiers présents passèrent ainsi en revue devant Willem, à qui ils déclinèrent respectueusement leurs titres.

Une femme de chambre de la princesse vint à son tour, dans un gracieux costume :

— Et moi, Monseigneur, ajouta-t-elle, ne suis-je pas la royale épouse de Votre Altesse?

— Ah! vous êtes mon épouse! dit vivement le savetier en sortant avec effort de sa stupéfaction; je ne savais pas être marié encore. Mais pourtant je ne m'en repens pas.

Tout le monde éclata de rire à cette galanterie de Willem. Pour lui, le pauvre garçon, son esprit se perdait dans toutes ces émotions si rapides, et il ne se croyait pas encore ce qu'on voulait le persuader qu'il était.

Cependant il eut beau affirmer qu'il était Willem, on ne cessa de lui répondre qu'il voulait affliger ses fidèles serviteurs; on lui protesta si unanimement et si chaudement qu'il était le seigneur comte de Hollande, que la tête du brave jeune homme se dérangea, et qu'il finit par penser que son ancien état pouvait bien n'être qu'un mauvais souvenir.

— Au fait, s'écria-t-il, j'aime autant être prince que savetier. Mais j'étais furieusement ensorcelé jusqu'ici, car j'ai cru longtemps que j'étais savetier au coin de Korte-Poote. Ainsi, poursuivit-il, je ne m'appellerais pas Willem?

— Monseigneur veut nous désoler, dit la femme de chambre.

— Ainsi, je serais le très-glorieux, très-puissant et très-noble Philippe, duc de Lothier et de Bourgogne, comte de Hollande et de Zélande, de Flandre et de Hainaut, seigneur de Frise?... S'il n'y a pas de sorcellerie là-dessous, c'est superbe.

— Monseigneur sait bien ce qu'il est; et Son Altesse prend ce matin un petit divertissement, dit avec une gaieté respectueuse le maréchal de Bourgogne.

— Vous avez raison, répliqua Willem d'un air très-accablé. C'est moi qui suis une bête. L'esprit humain est bien faible, continua-t-il. Je suis certainement le duc de Bourgogne, puisque vous le dites. Mais où m'étais-je imaginé que j'étais savetier au Korte-Poote? Tout ce palais est donc à moi?

— Monseigneur peut-il en douter?

— Et ce lit aussi? C'est un excellent lit. Je n'ai jamais dormi d'un meilleur somme. Et vous reconnaissez que cette jeune dame est mon épouse? J'en suis bien flatté.

L'assemblée rit de nouveau en se contenant. La femme de chambre qui remplissait le personnage de la duchesse dit alors:

— Nous allons nous retirer un moment pour le lever de Son Altesse.

Les dames sortirent.

— Quel haut-de-chausse Monseigneur veut-il mettre aujourd'hui? demanda en s'approchant de l'air le plus digne l'intendant de la garde-robe.

— Quel haut-de-chausse? Il paraît que j'ai l'embarras du choix. En vérité, je ne m'en doutais pas. Donnez-moi le haut-de-chausse que vous voudrez, pourvu qu'il n'y ait pas de trous.

— Monseigneur est bien gai ce matin. Aucun de ses haut-de-chausses n'est en mauvais état. Votre Altesse veut-elle, poursuivit l'intendant, son haut-de-chausse de velours vert brodé d'or?

— Donnez le haut-de-chausse de velours vert brodé d'or, dit le savetier.

— Les jarretières de grenat et les poulaines de même?

— Donnez tout cela, comme vous dites.

— Les souliers à la poulaine en maroquin rouge?

— S'il vous plaît.

— Le pourpoint de satin ponceau?

— Ce sera à merveille.

— La ceinture de filet de soie puce et argent?

— C'est parfait.

— La toque noire à crevés de pourpre?

— Si cela fait plaisir.

— Et pour la messe le manteau d'hermine?

— Je suis de votre avis.

Quatre pages apportèrent ces pièces d'habillements sur des carreaux de soie et se disposèrent à en vêtir l'honnête Willem.

— Laissez donc, dit-il; croyez-vous que je n'aie pas la force de m'habiller moi même?

— Ce n'est pas l'usage de Votre Altesse, dit l'intendant de la garde-robe, — à moins que Monseigneur ne soit malade; et alors ses fidèles serviteurs doivent au contraire redoubler de zèle.

Malgré qu'il en eût, le comte de Hollande improvisé fut obligé de se laisser habiller par les officiers et les pages. Pendant ce temps-là on voyait qu'il luttait intérieurement contre ses préoccupations. Il paraissait chercher dans ses mains les vieilles odeurs du cuir et de la poix, qu'il n'y retrouvait plus. Il avait l'air d'éprouver une succession de surprises qu'il n'osait plus exprimer à mesure qu'on l'affublait d'or et de pierreries. Quand il fut habillé, on fut étonné de le voir se placer devant un miroir, s'ajuster et se donner une contenance qui annonçait un certain goût inné. Il sembla enfin avoir pris un parti, demandant les choses dont il avait besoin, mais parlant toujours avec une humble bienveillance.

La cour le conduisit à la salle à manger, où l'on avait servi un déjeuner friand et recherché. Il fut tellement séduit par la bonne chère et par quelques verres d'excellent vin qu'on lui versa, que décidément il ne recula plus devant les conséquences de son titre de comte de Hollande, et qu'il se laissa faire.

Après le déjeuner il témoigna le désir de s'aller promener dans les rues de La Haye sous son riche vêtement. On n'a jamais bien su quelle pouvait être sa pensée. Mais on lui représenta qu'il fallait aller à la messe, et on le fit entrer dans la chapelle de la cour, dont on admirait les trois splendides autels, consacrés à Notre-Dame, à saint Ivoy et à saint André. Comme, malgré ses défauts, Willem avait toujours conservé des sentiments religieux et qu'il remplissait ses devoirs de chrétien, on fut ravi de le voir dire humblement ses prières dans une contenance à la fois grave et modeste.

Mais à dix heures il fut plus embarrassé, lorsqu'ayant été conduit à la salle du trône, on lui dit qu'il fallait présider une séance de justice et rendre des sentences.

III.

Ce serait assurément une comédie très-plaisante que la fidèle peinture, dans tous ses détails, de la mémorable journée que nous retraçons ici. Mais n'ayant pas été

spectateurs de ce drame bizarre, nous devons nous borner à rapporter ce que nous ont transmis les récits contemporains.

Dès que Willem fut assis sur le trône, on appela devant lui diverses causes; on fit paraître des plaideurs. Les circonstances de ces procès burlesques sont pour la plupart d'une nature si triviale, ou du moins les documents que nous en avons sont si altérés, que nous n'osons les consigner ici.

Le savetier-prince rendit plusieurs arrêts, avec un aplomb qui étonna Philippe-le-Bon et sa cour. Alors on fit entrer un homme qui réclamait, au nom du maître d'un cabaret de la chaussée de Schéveningue, une somme de onze florins que lui devait, disait-il, un certain ivrogne du métier des savetiers, appelé Willem.

— Je connais ce garçon-là, interrompit le juge; et il n'est pas nécessaire que vous le traitiez d'ivrogne. S'il ne paie pas, c'est qu'il n'en a probablement pas les moyens. Je lui veux du bien. N'ai-je pas là un trésorier?

— C'est moi, Monseigneur, dit un vieux gentilhomme en s'avançant.

— Eh bien! reprit Willem, faites-moi le plaisir de payer les onze florins qu'on réclame et d'en tirer une bonne quittance. Et pendant que vous y êtes, ajouta-t-il en s'avisant, vous allez envoyer de suite à mon ami Willem, au Korte-Poorte, deux cents bons florins tout neufs.

— Votre Altesse veut rire, dit le chancelier, en appelant un savetier son ami.

— Je sais ce que je dis, répliqua Willem. De plus, qu'on lui porte vingt-cinq bouteilles de cet excellent vin blanc que j'ai bu ce matin. Qu'on tire reçu du tout, et allons dîner.

On fit observer au prince qu'on ne dînait qu'à midi. On lui apporta des actes à signer. Le pauvre garçon ne savait pas écrire.

— Que me demandez-vous là? dit-il à son chancelier.

— Je demande que Votre Altesse signe.

— J'ai à la main une crampe ou un froid qui ne me permet guère de tenir la plume, dit adroitement Willem. Signez pour moi si la chose presse, ou remettons cela à un autre jour; dans tous les cas, j'aimerais assez qu'on me lût mes actes avant de parler de signature : un prince, si je ne me trompe, n'est pas plus dispensé qu'un autre de savoir ce qu'il fait.

On lut un arrêté du bon duc qui accordait diverses petites pensions à de pauvres gens.

— Ajoutez, dit-il, une rente de cent florins à cet ami dont je vous parlais.

— Quel ami Votre Altesse veut-elle désigner?

— Mais vous le savez bien, Willem le savetier, au Korte-Poote.

— Il est modeste, dit Philippe-le-Bon tout bas, il aura cette pension.

On annonça en cérémonie que le dîner était servi. Avant de se lever, Willem demanda si on était allé payer les onze florins. On lui présenta la quittance.

— Et les deux cents florins que j'envoyais au pauvre Willem, avec vingt-cinq bouteilles de ce vin?...

— C'est fait, Monseigneur, répondit le trésorier.

— Vous avez un reçu? demanda-t-il avec une certaine curiosité qui n'était pas dépourvue de quelque pensée de malice.

— Un reçu de la mère du jeune homme, Monseigneur; il paraît que Willem ne sait pas signer.

Le savetier rougit en prenant la pièce qu'on lui présentait. Il parut un instant

préoccupé, mais, se secouant bientôt, il se remit dans son personnage et se laissa conduire à table.

Le dîner se présentait plus appétissant encore que le déjeuner. Willem ne tarda pas à s'en donner de tout son cœur. Il se montra fort joyeux de retrouver Godelive, la femme de chambre qu'on lui disait être sa royale épouse, et qui faisait passablement le rôle d'Isabelle de Portugal. Il fut même galant pour elle; mais, soit à cause de son air de princesse et de la richesse de son costume, soit à cause de la confusion de ses idées, il lui témoignait tant de respect, qu'il n'osait pas même lui toucher la main.

A la suite du dîner, qui dura longtemps, un bal brillant vint encore varier l'étonnement de Willem. Il était enchanté de la société, du luxe, de la musique, du bon ton, de l'atmosphère embaumée dans laquelle il se trouvait. Mais par-dessus tout il s'occupait avec empressement de Godelive, et se montrait si plein de soins et de prévenances qu'elle en fut étonnée.

A sept heures du soir, on acheva de ravir Willem en le plaçant devant une table où éclatait, à l'entour d'un surtout de fleurs choisies, le souper le plus délicat. Jamais il n'avait soupçonné de pareilles joies.

On lui avait ménagé le vin aux précédents repas. A celui-là, Philippe-le-Bon, qui avait ses projets et qui s'était complétement réjoui, donna de secrètes instructions. On le fit boire si adroitement et on l'enivra peu à peu de telle sorte, qu'il s'endormit de nouveau comme on criait onze heures, et se mit à ronfler aussi magnifiquement que lorsqu'on l'avait ramassé sous l'arbre du Voorhout; c'est ce qu'attendait Philippe. Il le fit remettre dans son vêtement de savetier, et ordonna qu'on le reportât au lieu même où on l'avait rencontré la veille. Isabelle de Portugal, que le brave garçon avait fort divertie, en eut compassion et demanda qu'on le remît au moins dans son lit. Le désir de la princesse fut écouté. Après qu'on eut recouvert Willem de ses habits, Jacot de Roussaye et Jean de Bergue, vêtus eux-mêmes en simples bourgeois, le reportèrent au Korte-Poote; ils firent lever sa vieille mère :

— Voilà, lui dirent-ils, votre fils que nous avons trouvé sous un arbre du Voorhout et que nous vous ramenons.

Ils le mirent sur son grabat.

— Grand merci! mes bons Messieurs, dit la vieille; le pauvre enfant se sera diverti encore. Il est absent depuis avant-hier.

IV.

Et le lendemain matin, Willem se réveilla une heure après le soleil, sur son modeste lit, dans son humble petite maisonnette.

L'heureuse surprise qu'il avait éprouvée la veille dans le même moment se changea en une sorte de consternation profonde. on s'accoutume vite au bonheur. Mais il eut beau se frotter les yeux, chercher ses vêtements d'or et ses rideaux de soie, appeler son échanson, l'intendant de sa garde-robe, ses autres officiers, ses pages alertes et sa royale épouse, — au grand étonnement de sa mère; — il eut beau examiner le plancher noirci de sa chambre et ses murailles tapissées de savates, pour y retrouver les peintures fraîches et les brillantes arabesques du palais des comtes, il lui fallut, après une heure de désolation, reconnaître qu'il n'était que

Willem le savetier, qu'il n'était ni prince, ni duc, ni comte; que sa chère duchesse était une illusion, et calmer enfin les inquiétudes de sa mère, en lui disant avec un rude soupir qu'il avait fait un beau songe.

Il eut de la peine à retomber dans sa triste réalité. Il gémit en réfléchissant à la splendeur dont il avait goûté un instant. Il pleura presque en se rappelant tout ce qu'il avait vu, mais il finit par se lever.

Il ne fut pas sitôt debout, que des voisins vinrent lui apporter de l'ouvrage.

— Allons! j'étais un fou, dit-il; je suis bien Willem.

Il alla embrasser sa mère.

— Pardon, si j'ai déraisonné, dit-il. Mais jamais on n'a fait un rêve comme le mien.

— Dites-moi pourtant, mon fils, où vous avez passé la journée d'hier?

— Je n'en sais rien.

Il allait conter son aventure, lorsqu'il aperçut dans un coin vingt-cinq bouteilles qui lui rappelèrent une circonstance de sa vie de prince!

— D'où viennent ces bouteilles-là? demanda-t-il.

— Ah! mon Dieu, j'étais si préoccupée de vous entendre battre la campagne, mon enfant, que j'oubliais de vous annoncer une surprenante nouvelle. Ces bouteilles-là sont vingt-cinq bouteilles d'excellent vin de la cour, envoyées par le bon duc Philippe, notre seigneur, que Dieu conserve! avec la quittance du cabaretier de la chaussée de Schéveningue et, chose encore plus prodigieuse, deux cents beaux florins tout neufs. Est-ce que vous avez par hasard raccommodé les chaussures de monseigneur?

Willem était devenu, à ce récit, pâle et bouleversé.

— Je n'y comprends plus rien, dit-il; je suis Willem et je ne le suis pas. Je suis le comte de Hollande et je suis un pauvre savetier. C'est à s'y perdre. Mais goûtons ce vin!

Sans remarquer que son langage et son agitation inquiétaient de nouveau sa mère, il but une bonne rasade :

— Le même qu'hier! dit-il vivement. N'ayez pas peur, ma mère, je ne suis pas fou encore. Mais vous demandiez ce que j'avais fait dans la journée d'hier, j'ai été ensorcelé; car c'est moi qui ai envoyé tout cela. N'importe! deux cents florins frais et ces vingt-cinq bouteilles : tout n'est pas mal.

La pauvre mère s'imagina que son fils déraisonnait parce qu'il était à jeun. Elle pressa le dîner, qui en effet, arrosé du vin de la cour, le remit un peu. Toutefois il échappait à Willem des phrases si singulières, que dès le soir il passa pour fou dans son quartier. Il luttait pourtant contre le souci, mais sa raison ne pouvait vaincre ses souvenirs.

Au bout d'un mois, il pensa à sa pension de cent florins, qui faisait aussi partie de son rêve, et il s'étonna de n'en pas entendre parler.

Sur ces entrefaites, on annonça le retour du souverain et de sa cour, qui, trois jours après ce qu'il appelait son enchantement, étaient partis pour visiter les villes de la Frise et de la North-Hollande. Il courut au-devant du cortége, et apercevant dans la suite de Philippe-le-Bon plusieurs visages qu'il semblait reconnaître, il retomba dans ses étranges perplexités.

Le dimanche vint. Il alla à la porte de la chapelle de la cour. Là, à l'issue de la messe, il se rencontra face à face avec Godelive. Il chancela en la revoyant, car !

sentait bien qu'il ne se trompait point. Il lui sembla qu'elle-même l'avait reconnu et qu'elle avait rougi. Mais il n'osa lui parler ; il se contenta de la suivre timidement jusqu'aux petits escaliers des grands appartements, où elle rentra après s'être retournée.

Mille idées incohérentes assaillirent Willem.

— Ce n'était donc pas une chimère, dit-il, et je suis véritablement sous la griffe de quelque sorcier !

V.

Il est probable que Godelive parla à sa maîtresse de sa rencontre, ou que des officiers du prince, qui avaient remarqué les démarches embarrassées de Willem, en dirent un mot à Philippe-le-Bon. Ce prince s'était trop bien diverti du pauvre savetier pour ne pas se le rappeler parfaitement. Il lui revint même en souvenir qu'il lui avait promis tout bas une petite pension et qu'il n'y avait plus songé. Il commanda qu'on le fît venir.

On n'eut pas la peine d'aller chercher Willem bien loin : on le trouva cloué au pilier où, depuis une demi-heure, il avait perdu de vue la dame de ses pensées.

Une sorte de gaieté avait déridé le noble front du souverain en pensant qu'il allait revoir celui qui tout un jour avait si singulièrement tenu sa place. Il ordonna qu'on le promenât dans les salles où il avait fait le prince. Willem se reconnut partout, et montra une si naïve stupéfaction, que Philippe-le-Bon s'en amusa presque autant que la première fois.

Pendant ce temps, on avait fait reprendre à la malicieuse Godelive ses habits de duchesse. Willem ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il s'écria :

— Ah ! si vous voulez l'emmener encore, il ne fallait plus me la montrer?

Cette déclaration si candide et si délicate parut faire impression sur la jeune fille. D'ailleurs Willem avait bonne tournure et figure agréable.

Tandis que tout pensif il commençait à comprendre son rêve, à présumer qu'il pouvait bien avoir été joué par son souverain, Philippe-le-Bon, qui l'observait, lui dit en riant.

— Tu te plairais donc mieux dans notre palais que sous l'arbre du Voorhout !

— Ah ! Monseigneur, répliqua en balbutiant Willem, comme si un éclair subit l'avait frappé...

— Eh bien ! dit le prince, tu peux rester ici, et l'intendant de notre garde-robe, que voici, t'installera tout à l'heure dans les fonctions de concierge de notre palais de La Haye.

Willem leva les yeux sur l'intendant de la garde-robe et recula d'un pas en reconnaissant celui qui lui avait présenté le haut-de-chausse de velours vert brodé d'or ; mais il ne dit mot.

— Quant à cette jeune fille, dit encore le bon duc, en désignant Godelive, il ne dépend que d'elle d'être ta femme.

— Comme je sais qu'elle y consent, dit alors en intervenant Isabelle de Portugal, je lui donne pour dot deux mille florins, et de votre côté, Monseigneur, j'espère que vous doublerez la pension promise à Willem.

— Je ne saurais rien vous refuser, Madame, répondit le duc.

Godelive tendit la main à Willem, qui tremblait de joie. On le revêtit aussitôt d'un habillement analogue à son nouvel emploi. Il habita dès lors le palais. Quinze jours après il épousa, dans la chapelle de la cour, sa chère Godelive. On ne vit jamais un homme plus rayonnant de bonheur. Il était trop bien épris pour ne pas payer sa bonne fortune de quelques sacrifices; il immola complètement ses mauvaises habitudes, et devint un homme sage, doux, rangé, sans rien perdre de sa gaieté et de sa bonne humeur.

Lorsqu'il accompagnait d'honorables visiteurs dans les riches appartements de la cour de La Haye, il ne manquait jamais de dire : C'est dans ces nobles salons que j'ai été prince pendant un jour.

Exact à ses devoirs, il ne vécut, après Dieu, que pour sa femme qui était bonne, et pour sa mère qui se trouvait heureuse. De temps en temps elles le voyaient sourire tout seul : c'est qu'il se rappelait le jour où, après avoir bu à la santé de son glorieux seigneur, il s'était endormi sous un arbre du Voorhout.

J. Collin de Plancy. (*Estafette*).

LA MARGRAVE.

I.

AU VICOMTE GUSTAVE DE SARTIGES.

Vous m'écrivez de Baden, mon cher Gustave, vous me tourmentez de loin comme de près, avec votre jalousie, et vraiment je ne m'attendais guère à tant d'honneur. A quatre-vingt-huit ans sonnés, la gloire en est peu commune. Il est vrai que c'est une jalousie étrange, celle des vieux récits et des histoires! Parce que j'ai rassemblé pour le comte de Mans quelques-uns des souvenirs de ma jeunesse, il faut que vous ayez les vôtres. Parce que je lui ai conté mon siècle, parce que je lui conterai bientôt celui-ci, il faut que je trouve quelque chose à vous dire, ou vous me menacez d'une insurrection. Vous vous appuyez pour cela sur l'amour de monsieur votre grand-père, amour qui date de plus de soixante ans, et que je n'eus jamais l'esprit de récompenser. C'est reprendre les choses d'un peu loin, convenez-en, Monsieur.

Comme il m'aimait, ce pauvre comte de Sartiges! Comme il désirait faire de moi votre grand'mère! et je n'ai pas voulu. J'adorais alors le chevalier de Lancri, que la bizarrerie de votre aïeul vous a choisi pour parrain. Je le vois d'ici, me disant, au moment de votre naissance (il y a de cela vingt-huit ans):

— Il s'appellera Gustave; ce nom que vous avez aimé lui portera bonheur!

Je crois que M. de Sartiges avait encore un peu d'amour pour moi, malgré ses deux mariages et ses nombreuses infidélités. Alors on aimait longtemps et tard. Vous n'imaginez pas comme il était charmant, monsieur votre grand-père! Son visage pâle avait une distinction exquise, la poudre le blanchissait encore, et puis c'étaient des façons si nobles, il était si bien grand seigneur! Il avait tant d'esprit, tant de finesse et de malice! Je ne me pardonnerai jamais d'avoir repoussé tout cela, et pour qui!

J'en reviens à vous, car je m'aperçois que je rabâche. Vous voulez une histoire. Eh bien! vous en aurez une; une histoire, qui s'est passée dans le pays où vous êtes, et que vous ne savez certainement pas. Mais je dois d'abord vous apprendre comment je la sais, moi, cela a besoin d'excuse et d'explication.

En 94 j'étais à Baden, et je me promenais souvent dans le parc de *la Favorite*. J'aimais à réfléchir au milieu de ces bosquets qui me rappelaient un peu notre *Trianon*. Presque tous les jours j'y rencontrais une très-vieille femme, ayant fort bon air, de grandes manières, enfin tout ce qui annonce la grande dame, et j'ai toujours eu un penchant pour mon *ancien métier*. Nous nous parlions quelquefois. La comtesse de Hauenzern (tel était son nom) savait toute l'Allemagne sur le bout de son doigt, on l'eût prise pour l'almanach de Gotha. Nous passions en revue les familles princières et les maisons souveraines, nous déplorions les malheurs de la révolution, et je me rappelle que la comtesse ne se consolait pas de ce que je brûlais *de la chandelle*. Cela lui semblait le *nec plus ultrà* du malheur. Elle m'envoya au jour de l'an cent livres de bougie.

Un matin que nous étions assises entre le palais et l'ermitage, les regardant tous les deux, elle me dit:

— Je parie que vous ne savez pas qui a créé ce jardin, ni pourquoi vous voyez cette chapelle dans une résidence de plaisir?

Je lui avouai que je l'ignorais.

— Eh bien! je vais vous l'apprendre, répondit-elle. Aucune personne vivante peut-être, n'a connaissance de tout ceci. C'est dans ma famille que j'ai appris ces détails oubliés de tous. Vous qui aimez à garder des souvenirs, conservez celui-là.

Et alors elle me conta la fondation de ce joli château, telle que je vais vous le répéter. Seulement elle y joignit des faits historiques que j'ai perdus, ayant négligé de les écrire sur-le-champ. Pour y suppléer, il me faudrait faire des recherches, il me faudrait feuilleter de gros livres, ce que j'ai en horreur, et peut-être ne serais-je pas plus avancée après qu'avant. Prenez donc mon récit comme je vous le donne, comme la *physiologie* (Mon Dieu! quel mot!) du cœur d'une femme, dont le nom est historique, mais dont je ne sais que le nom et le cœur. De bonne foi, qu'est-ce que cela vous fait, pourvu que je vous amuse?

Il s'agit donc de la margrave Sibylle, douairière et régente de Baden, qui vivait dans le commencement du dix-huitième siècle. De qui était-elle fille? Je l'ai oublié, tout aussi bien que le nom de son mari et celui de ses enfants. Elle en avait plu-

sieurs ; j'en ignore le nombre, et je suis trop paresseuse pour m'en informer. Elle était veuve, c'est tout ce qu'il nous faut, et, quant à cela, j'en suis sûre.

C'était une princesse très-extraordinaire que la margrave Sibylle. On vantait dans toute l'Europe ses grâces, sa beauté et son esprit. Elle protégeait les arts et les cultivait elle-même plus qu'aucune femme de son temps. On lui reprochait toutefois un grand penchant à la galanterie, une soif inextinguible de plaisirs, un besoin immodéré d'hommages et un caractère porté à la vengeance, à la dureté, à l'orgueil, absolument comme le Satan du *Paradis perdu*... Tous ces *avantages*, joints à une coquetterie savante, la rendaient un vrai fléau pour les cœurs de ses sujets. C'était bien au-dessus de *la Reine Victoria*, vraiment! Ils en tombaient amoureux par centaines. Quelques-uns en moururent, il y en eut aussi qui n'en moururent pas.

Au milieu de ses triomphes, la margrave s'ennuyait. L'ennui se fourre partout. Elle savait par cœur ce qui devait lui arriver ; les incidents romanesques se pressaient sur ses pas d'une telle sorte qu'elle n'y faisait pas même attention. Le lendemain ressemblait à la veille. Elle courait dans ses châteaux, les retournait de la cave au grenier, espérant y trouver du nouveau, et ne pouvant jamais y réussir. Quand elle vit cela, elle prit une grande résolution, et se décida à en bâtir un autre.

L'emplacement choisi, on se mit à l'œuvre. Ce qu'elle voulait, elle le voulait bien, la margrave Sibylle, et le château s'éleva comme sous la baguette d'une fée. Les jardins se dessinèrent ; les pièces d'eau se creusèrent, la rivière coula, les arbres grandirent en naissant, les oiseaux chantèrent, la nature fit de la courtisanerie ; la souveraine l'ordonnait. Elle présida elle-même aux travaux, cela changea sa vie : au lieu de marcher sur les tapis, elle se promena dans le mortier ; elle salit ses souliers de satin et ses robes à queue, et prit plaisir à hâler ses belles mains au soleil ; il l'*ennuyait* de mettre des gants.

Lorsqu'on eut posé la dernière pierre de ce joli château, Son Altesse, ayant fini avec les maçons, s'empara des tapissiers. Elle entreprit des ouvrages de Pénélope, pour meubler les nouveaux appartements. Elle broda des tentures, les couvrit de fleurs de sa composition, fleurs singulières s'il en fut, toutes composées de chiffons en relief, ce qui donne la plus grande opinion de la patience et de l'adresse de madame Sibylle. On les a religieusement conservées, et on a bien fait. Après les tentures, elle songea aux siéges, et puis aux tapis, et puis aux lustres. Elle orna tant qu'elle put ce séjour de prédilection ; mais cela eut une fin comme le reste. Alors l'ennui reparut.

Un courtisan, inspiré de la fortune, lui apporta un jour une pensée merveilleuse. Il lui parla de ce que vous appelez aujourd'hui *les bals costumés*. Elle adopta bien vite cette idée et ordonna les travestissements les plus magnifiques. Cela dura un hiver, pendant lequel la cour se ruina à suivre ces capricieuses fantaisies. Hélas, après l'hiver l'ennui revint encore !

Que faire ? mon Dieu ! On se promena dans les allées, à pied, à cheval, en carrosse, à âne, de toutes les façons possibles, mais il fallait toujours recommencer ! Un soir la margrave soupait, s'entretenant d'affaires avec son premier ministre : par distraction elle renversa une salière, par distraction elle étendit le sel sur la table. La lumière des bougies le faisait scintiller de mille feux.

— Regardez, baron, dit-elle, on croirait que c'est de la glace. A propos de glace, quand irons-nous en traîneau?

— Cet hiver, si Son Altesse le désire.

— Cet hiver! allons donc! un beau mérite. Tout le monde y peut aller, le dernier savetier de Baden tout comme moi. Je veux que ce soit maintenant.

— Mais, Madame, au mois d'août...

— Mais, Monsieur, je le veux et j'irai, et j'irai d'ici à Carlsruhe, il n'y a que sept lieues, c'est peu de chose, et j'irai dans huit jours. Cela m'amusera peut-être.

Vous me croirez si vous voulez, mon cher Gustave, pourtant je dis la vérité. Cette belle margrave fit couvrir de sel la route de la Favorite à Carlsruhe et se fit conduire en traîneau, au grand ébahissement des bons Allemands, accoutumés cependant à ses folies. Cela fut charmant trois fois, et l'on s'ennuya de nouveau.

Un peintre français, assez mauvais barbouilleur, se fit présenter à la princesse. Elle le reçut comme une nouveauté, c'est-à-dire à merveille, elle se mit à faire faire son portrait, en manière de distraction, et on la représenta dans ses plus jolis costumes de caractère. Elle, ses enfants, les dames de la cour, les seigneurs, les valets, tout le monde y passa. L'artiste fit sa fortune. Pour que toutes leurs figures pussent se trouver réunies, elle démeubla une pièce de son appartement et en couvrit les murs depuis le haut jusqu'en bas. Je vous engage à aller visiter cette curieuse collection, il n'en existe pas une semblable en Europe.

Malgré tous ses efforts, lorsqu'il n'y eut plus de place, il fallut renoncer aux portraits, et pour le coup l'ennui s'attacha à la margrave, s'incrusta dans sa tête et s'établit de manière à ne pas se laisser déloger pour peu de chose. Il résista même au changement de favori, renouvelé à plusieurs reprises, et ne daigna pas s'occuper de la passion subite que prit Son Altesse pour les souris blanches. A l'imitation de madame de Montespan, elle s'entoura de ces vilaines bêtes, ce qui ne l'empêchait pas de bâiller à se décrocher la mâchoire.

Un soir, il y avait grand jeu à la cour, la margrave perdait cinq ou six cents louis et ne prenait pas la peine d'en être fâchée. Elle avisa dans le coin du salon un jeune comte, joli comme un ange, petit, mignon, fait à peindre, avec de grands yeux bleus, une belle main, un sourire d'enfant; il la regardait d'un air si respectueux, si tendre, il y avait tant d'adoration dans cette physionomie naïve et fière tout à la fois, qu'elle ne put s'empêcher de le remarquer.

De l'autre côté de l'appartement, une fille d'honneur, belle, fraîche, gracieuse, regardait le jeune comte, comme le jeune comte regardait la margrave; celle-ci comprit sur-le-champ tout le parti qu'elle pouvait tirer de cette position.

— Oh! oh! se dit-elle, cela sera peut-être amusant!

Et appelant un de ses chambellans elle ordonna au comte de Hauenzern de se rendre auprès d'elle.

Or, vous saurez que depuis six mois qu'il était à la cour, ce pauvre comte soupirait pour la belle Sibylle, qu'elle n'y avait jamais fait attention, et qu'il s'en mourait de chagrin. Il était fiancé à mademoiselle de Freyberg, la fille d'honneur; leurs familles désiraient cette union, elle allait se conclure lorsqu'on eut la malheureuse idée d'envoyer le comte à la résidence pour voir la jeune fille. Dès qu'il eut aperçu la margrave, il ne songea plus qu'à elle, il oublia tout. Grâce à cette belle passion, ils souffrirent chacun de leur côté jusqu'à ce que le désœuvrement de madame Sibylle changeât de nouveau leur existence.

Le comte s'approcha en tremblant de la souveraine; il aurait fléchi le genou s'il en eût eu la force, il ne put que rester interdit sans trouver une parole. Made-

moiselle de Freyberg pâlit d'une manière effrayante. Toute la cour devint attentive.

— Monsieur le comte, dit la margrave assez haut pour que chacun l'entendît, j'ai nommé ce matin le baron de Falkenstein sous-gouverneur du margrave Louis; il laisse vacante une place de chambellan près de ma personne; je vous la donne. Vous pouvez l'écrire à votre père, il verra que je n'oublie pas les anciens services.

Le jeune homme, ébloui, salua jusqu'à terre et se retira; la princesse lui fit signe de rester.

— Vous ne jouez jamais?

— Jusqu'à présent, Madame, je n'ai pas songé...

— La première fois on gagne toujours, jouez pour moi; j'ai été très-malheureuse ce soir. Asseyez-vous là.

Les courtisans se regardèrent; c'était décidément une faveur marquée. On entendit une petite rumeur au bout de la galerie. Mademoiselle de Freyberg se trouvait mal.

— La grande maîtresse devrait bien apprendre aux filles d'honneur à se guérir de leurs évanouissements; cette mode insupportable des vapeurs nous vient de France. Je ne connais rien de plus *ennuyeux*, ajouta la princesse, et puis c'est une habitude très-fatigante.

Pendant ce temps le comte jouait et gagnait comme un novice. Son Altesse le félicita de son triomphe, et ce fut sa main qu'elle prit pour entrer dans ses cabinets.

Le lendemain, madame Sibylle donna ses ordres pour une grande promenade; la fantaisie lui était venue d'aller visiter les ruines du vieux château. On parlait beaucoup d'un ermite dont la sainteté se répandait à dix lieues à la ronde; il passait pour un prophète, pour une sorte de saint Antoine; c'était le cas d'essayer les séductions. Pendant toute la route qu'elle fit à cheval, elle retint le comte de Hauenzern à côté d'elle; dans les sentiers étroits il n'y avait place que pour eux deux; bientôt ils devancèrent le reste de la suite qui, accoutumée à ces sortes de priviléges, se tint en arrière jusqu'à ce qu'on la rappelât. La princesse avait juré que, dans ce tête-à-tête, l'amoureux timide parlerait malgré lui. Elle mit donc en usage tout l'arsenal de sa coquetterie, et jamais général d'armée ne déploya une tactique plus savante; elle l'entoura de mille réseaux, elle se représenta comme une *bonne femme*, puis comme une *femme malheureuse*, fatiguée du poids de la grandeur, puis comme une femme *incomprise*. (Vous voyez que ce n'est pas votre siècle qui les a inventées, quoiqu'il en ait la prétention.) Il lui manquait un ami, elle n'avait que des courtisans indignes de l'apprécier, des courtisans qui la jugeaient mal, qui la croyaient légère et coupable peut-être, parce qu'elle était triste et qu'elle voulait se distraire, parce qu'elle cherchait, elle, pauvre princesse, un bras pour s'appuyer, un cœur noble pour la *comprendre*, une âme franche pour la deviner.

Le jeune homme devint rouge comme une cerise. Il essaya de parler, il rougit encore; enfin une larme tomba de ses yeux, et il murmura si bas qu'on l'entendait à peine :

— Oh! Madame, vous êtes admirable; acceptez mon sang et ma vie.

Enfin, il avait parlé!

Bien entendu que mademoiselle de Freyberg était là par ordre. Elle comprit de loin ce qui se passait, mais elle ne se trouva pas mal, parce qu'on ne se trouve pas mal toutes les fois qu'on souffre. Elle renferma sa douleur, on l'observait, et malgré

son innocence, son instinct de femme lui donna la force de ne pas augmenter le succès de sa rivale en y joignant ses pleurs.

Arrivée au pied des ruines, la princesse descendit de cheval.

— Quelqu'un peut-il nous conduire au révérend ermite, Mesdames? Habite-t-il la salle des chevaliers, ou s'est-il construit une cabane dans la cour?

— Mademoiselle de Freyberg est sa favorite, répondit le grand-maréchal, elle pourra guider Son Altesse.

— Est-il vrai, Mademoiselle, que vous connaissiez le bon père?

— Il me reçoit avec bienveillance, Madame.

— Pourrez-vous lui annoncer mon arrivée?

— Si Son Altesse l'ordonne, je vais...

— Je serai charmée d'être présentée par vous, mademoiselle de Freyberg, vous êtes un joli introducteur.

— Oh ! Madame, présentée !

— Oui, certainement. Il y a des instants dans la vie où nous ne sommes toutes que des femmes.

La jeune fille salua interdite et pénétra dans les ruines. Madame Sibylle s'assit sur un pan de mur et permit à tout le monde d'en faire autant. Le comte de Hauenzern, perdu dans son bonheur, se tenait debout auprès d'elle. A peine faisait-il attention aux spectateurs intéressés qui l'entouraient.

— Elle m'aime, se disait-il, elle m'aime !

Et il serrait sur sa poitrine le gant brodé et à frange d'or que la coquette lui avait laissé prendre. Il oubliait alors qu'elle était princesse et ne se rappelait que sa passion. Après un quart d'heure d'attente, la fille d'honneur reparut.

— Eh bien ! Mademoiselle, nous commencions à désespérer de votre retour, et nous allions envoyer savoir si quelque géant ou quelque monstre ne s'était pas présenté à vos regards, dans la grotte du puissant enchanteur. Quelles nouvelles apportez-vous ?

— En vérité, Madame, je n'ose les répéter.

— Ah ! ah ! votre message est donc peu courtois? N'importe, je puis tout entendre ; je n'ai pas coutume de m'effrayer, même des oracles. Parlez.

— Eh bien ! Madame, voici les propres expressions du solitaire :

« Dites à Sibylle que je ne veux pas la recevoir aujourd'hui. Je ne pourrais pas « répondre à ses questions. Mais dans un mois jour pour jour, heure pour heure, « qu'elle revienne; je lui apprendrai ce qu'elle désire savoir. D'ici là, je prierai « pour elle. »

La princesse se troubla un peu à cette réponse, elle réfléchit un instant, ses yeux se tournèrent comme involontairement vers le comte de Hauenzern. Chacun l'examinait en silence, jamais elle n'avait semblé si empressée de plaire.

— Dans un mois! reprit-elle enfin, à voix basse et lentement, dans un mois oh ! je reviendrai !

Jackl del. Desnoyers

En prononçant ces mots il ouvrit le rideau

II.

Un mois! c'est quelque chose dans la vie, c'est souvent notre destinée. Nous appelons de tous nos vœux la fuite du temps, et lorsqu'il est passé, nous le regrettons. Rien ne prouve mieux notre nature imparfaite, rien ne nous apprend mieux à nous défier de nous-mêmes. Notre raison ne nous sert qu'à déranger notre existence. Quand je dis notre raison, j'entends ce quelque chose de plus que l'instinct auquel nous obéissons presque toujours, et qui, presque toujours aussi, nous conduit à d'étranges sottises. Je n'ai jamais vu personne qui soit parfaitement content de son passé, personne qui ne dise : *Oh! si j'avais su!* et cependant personne ne profite de la science acquise à ses dépens. Tout ceci est pour vous amener à comprendre pourquoi, un mois après la visite de la margrave au vieux château, nous retrouvons le comte de Hauenzern à côté d'elle, dans la même allée, dans le même tête-à-tête; pourquoi nous le retrouvons triste, au lieu de le retrouver heureux; pourquoi il n'est plus timide, pourquoi il est d'une froideur glaciale, lui que nous avons laissé si passionné. C'est qu'il avait vu se réaliser toutes ses espérances, et qu'il sentait combien ses espérances étaient des chimères.

Quant à la margrave, elle redoublait d'agaceries; elle déployait ses séductions, et ses coquetteries offraient tant de charmes, que la contrainte du jeune homme finit par céder. Il oublia encore une fois ce qu'il avait oublié si souvent, combien le caractère de Sibylle offrait peu de sûreté et d'indulgence. Il se laissa reprendre à des piéges si bien ourdis que, tout en les voyant, il ne pouvait les éviter, et quand il donna la main à la margrave pour descendre de cheval, il se retrouva son esclave, lui qui avait juré d'être son maître.

— Mademoiselle de Freyberg, puisque c'est vous qui devez nous servir d'intermédiaire, sachez, je vous prie, si c'est le bon plaisir du pieux anachorète de nous accorder une audience. Je suis fidèle au rendez-vous; il ne l'aura pas oublié, je l'espère.

La fille d'honneur ne fit qu'entrer dans les ruines; elle rencontra l'ermite, qui venait au devant d'elle. Il se montra à la porte, et invita par un geste la princesse à le suivre. Elle obéit presque machinalement. Tout à coup elle se retourna.

— Je ne puis me décider à entrer seule dans cet antre, dit-elle en souriant. Comte de Hauenzern, accompagnez-moi; on me permettra bien cette petite distinction.

Le comte ne se le fit pas répéter. Le bon père marchait devant eux et les guidait à travers les décombres, qu'il paraissait connaître parfaitement. Ils entrèrent dans une chambre un peu mieux conservée que les autres. Une natte étendue par terre, un escabeau de bois, un crucifix, en formaient tout le mobilier. C'est ordinairement l'usage des cénobites; mais une singularité frappa la princesse : en face de la fenêtre se trouvait un grand tableau couvert; on n'en apercevait que le cadre, d'une richesse peu commune.

L'ermite offrit en silence l'escabeau à la margrave. elle s'assit, légèrement émue, et pour la première fois de sa vie, peut-être, elle éprouva une vive curiosité.

— Vous avez désiré me parler, Madame; que me voulez-vous?

— Je pense que vous devez le savoir, mon père, puisque vous savez tout.

— Comment cela se pourrait-il? vous ne le savez pas vous-même.

La princesse sourit.

— Malgré cela je vais vous le dire.

— Je ne serai pas fâchée de l'apprendre.

— Je connais toute votre vie, Madame; je la connais aussi bien que vous, et si je voulais parler, vous seriez forcée d'en convenir. Mais ce serait long, et d'ailleurs je ne vous apprendrais rien. Vous êtes venue à moi pour connaître l'avenir; je vais essayer de vous satisfaire. La vie que vous menez n'a que deux issues : la pénitence ou le désespoir. Vous pouvez encore choisir. Si vous revenez à Dieu, Dieu est grand, il est bon, il est miséricordieux; il oublie et il fait oublier. Si vous vous retirez de lui, il vous abandonnera à votre conscience. Et alors, Madame, ce sont des jours sans repos, des nuits sans sommeil. Des spectres moqueurs vous présentent sans cesse l'image des plaisirs enfuis; des bouches grimaçantes vous répètent aux oreilles les paroles d'amour que vous ne devez plus entendre; vous êtes entourée de voix qui vous accusent, vous voyez écrits autour de vous les noms de tous ceux qui vous ont aimée, de tous ceux que vous avez fait souffrir, de tous ceux que vous avez perdus. Ce qui vous semblait une faute légère est maintenant un crime; chacun de vos souvenirs devient un regret, chacun de vos regrets devient un remords. Vous ne trouvez plus de larmes, vous poussez des cris de rage. Il faut vous avouer à vous-même cette épouvantable vérité, qui certainement sera l'enfer des coquettes : vous êtes une *vieille femme*. Je ne vous parle pas de l'envie qui vous dévore, des craintes qui vous assiégent. Celle d'entre vous qui était méchante devient atroce. Je vous le répète, Madame, il n'y a que Dieu qui puisse combler le vide que laisse dans votre cœur la fuite des belles années : songez à lui.

La margrave se mit à rire.

— Je n'en suis pas encore là, mon père.

— Je le sais, Madame, vous n'avez pas trente ans; mais vos années doivent compter double, elles ont été si remplies!

— Je n'ai rien fait que tout le monde ne sache, reprit-elle avec inquiétude, en regardant le comte.

— Peut-être, Madame. N'avez-vous donc plus souvenance de qui s'est passé il y a aujourd'hui sept ans?

— Non.

— Votre mémoire est courte, Madame.

Et la prenant par la main, il l'entraîna vers la fenêtre.

— Ne voyez-vous pas là-bas le château de Rastadt; ne vous souvient-il plus d'y être venue le soir du 10 août?

— Ce jour-là, pas plus qu'un autre. J'y restais souvent alors.

— Avez-vous oublié une jeune femme?...

— Oh! taisez-vous! taisez-vous!

— Cela est une horrible chose pour des yeux qui ne se reposent que sur des fleurs. Eh bien! croyez-vous que vous ne penserez pas à cette jeune femme quand les fleurs seront fanées?

— Comment savez-vous cela? vous êtes donc véritablement sorcier?

Le capuchon de l'ermite cachait le haut de son visage, sa longue barbe grise dissimulait sa bouche, néanmoins un sourire amer passa sur ses lèvres, lorsqu'il répondit :

— Je sais bien autre chose encore, Madame : je sais votre orgueil et votre bar-

barie, je sais que vous vous jouez du repos des autres, je sais que vous prenez un atroce plaisir à briser des existences tranquilles; vous devriez pourtant songer au château de Rastadt et au 10 août!

— N'est-il pas vrai, comte, interrompit Sibylle en frissonnant malgré elle, que le révérend père a de tristes choses à annoncer? Je ne vous engage pas à lui demander votre bonne fortune; il vous prédira, sans doute, que vous serez pendu.

— Non pas; il est aveugle, et ses yeux s'ouvriront.

— C'est assez, mon père! n'abusez pas de votre saint habit, et n'entrez pas dans les affaires des autres.

L'ermite s'inclina.

— Vous reviendrez, Madame; avant qu'il soit peu, je suis sûr de vous revoir. Il y a un terme à tout.

Pendant cette scène, le comte n'avait pas prononcé un mot; il écoutait avidement les paroles du solitaire, et, malgré lui, elles pénétraient jusqu'à son cœur. Ses soupçons, sa défiance revenaient. Il regarda Sibylle, et ce beau visage lui parut défiguré par une expression haineuse, qui le glaça de nouveau. Tout ce qu'il y avait de noble dans son âme se révoltait devant cet amour, qui ressemblait à un caprice tant il s'était lassé promptement. Il s'approcha aussi de la fenêtre pour voir ce château de Rastadt, dont le souvenir frappait la margrave d'une façon si cruelle, et ses regards tombèrent sur une jeune fille qui se promenait seule aux pieds des murailles. Cette jeune fille c'était mademoiselle de Freyberg. Jamais il ne l'avait trouvée si jolie, jamais le caractère angélique de sa beauté n'avait autant séduit son imagination. La pauvre enfant ne l'aperçut pas, elle ne se doutait pas de sa présence; depuis si longtemps il ne la cherchait plus!

La margrave l'appela, il ne l'entendit point.

— Vous êtes bien distrait, monsieur de Hauenzern, dit-elle avec un sourire contraint. A quoi pensez-vous? Ne voulez-vous pas me suivre? Il ne faut pas abuser des moments de ce saint homme.

— Ils sont tous à vos ordres, Madame; vous reviendrez, vous dis-je, et vous me trouverez prêt à vous recevoir.

— Quel est ce tableau, mon père? ne peut-on le voir?

— A votre première visite, Madame.

— C'est un souvenir mondain, dans cette retraite!

— C'est un remords, Madame, c'est un cilice! Chacun le sien.

La princesse se tut. Elle sortit de la chambre et se dirigea vers la porte qui ouvre sur la cour; arrivée là, elle se retourna:

— Adieu, mon père; malgré votre science, je crois que vous vous trompez. Nous ne nous reverrons pas de longtemps.

Elle remonta à cheval, et reprit avec sa suite la route de Baden. Le comte marchait silencieux à côté d'elle. Il retournait souvent la tête, et ses regards cherchaient malgré lui mademoiselle de Freyberg. La princesse était trop habile pour ne pas s'en apercevoir, mais elle n'en fit rien paraître.

— Ce fou nous a rendus tristes, mon cher comte; nous allons danser ce soir à la Favorite, je veux improviser un bal. Cela vous plaît-il?

— Pouvez-vous deviner ce qu'il y a derrière ce rideau chez l'ermite, Madame?

— Que sais-je? quelque maîtresse qu'il aura trompée. Elle sera morte de la fièvre, et l'imbécile s'imagine qu'il l'a tuée. Vous êtes tous si présomptueux! Mais que

nous importe? Parlons du bal : sera-t-il travesti? Nous n'avons mis qu'une fois nos costumes romains, ils pourraient reparaître encore.

Le comte se taisait toujours.

— Cela ne vous sourit pas? Que dites-vous d'une fête vénitienne? des gondoles sur la pièce d'eau, sur la rivière? Cela ferait bien, aux torches?

— Votre volonté, Madame.

— Ou bien un carrousel, comme le dernier où vous avez remporté toutes les couronnes. Je suis si heureuse d'en parer votre front, et vous êtes si beau dans votre modestie!

— Allons plutôt au château de Rastadt.

— Vous avez donc pris au sérieux les extravagances de cet homme? Je lui ai laissé jouer son rôle d'inspiré comme il a voulu le faire; mais il n'y a pas un mot de vérité.

— Vous étiez bien pâle cependant, Madame.

— J'avais froid dans ces vieux murs. Mais, mon beau rêveur, il faut laisser de côté ces chimères et chercher un divertissement pour ce soir. La cour devient monotone, nous faisons toujours la même chose.

En dépit des efforts de Sibylle, le comte demeura pensif. Il se retira dans son appartement en arrivant à la Favorite, et s'excusa de paraître au cercle, sous prétexte qu'il était malade.

Le lendemain, de grand matin, il demanda ses chevaux, espérant que la promenade et l'air lui feraient du bien. Il n'avait pas dormi de la nuit. Les difficultés de sa situation se présentaient à son esprit; il était forcé de s'avouer qu'il n'aimait plus la princesse, ou, pour mieux dire, qu'il ne l'avait jamais réellement aimée. Il reconnaissait que de puissantes séductions l'avaient entraîné, mais que son cœur n'avait jamais cessé d'appartenir à la compagne de son enfance. Et cependant il ne pouvait revenir à elle sans s'exposer à la vengeance d'une femme trop orgueilleuse pour pardonner à une rivale. Jusque-là l'inconstance de la margrave ne lui avait pas laissé le temps d'être quittée. Une seule passion, disait-on, avait eu de la durée dans son cœur, et l'objet de ce sentiment ne paraissait plus depuis un funeste événement. On ne parlait de cette histoire que tout bas, et le comte en ignorait les détails. Ce qu'il connaissait du caractère de Sibylle lui faisait supposer les malheurs les plus inouis.

Si elle était jalouse, se disait-il, elle serait capable de tout; et que deviendrait mon pauvre agneau sous les griffes de cette tigresse?

Il se dirigeait au hasard, laissant son cheval libre de choisir son chemin, et tout entier à ses réflexions. En relevant la tête, il s'aperçut qu'il était près d'Eberstein; il descendit de cheval et se mit à tourner autour des ruines, qui n'étaient point alors ce qu'elles sont aujourd'hui. Je les ai vues inhabitables en 94, ce n'est que vers 1802 que le margrave Frédéric les fit réparer.

Le comte entra sous la voûte et se trouva dans la cour; mais il devint tout tremblant en apercevant devant lui mademoiselle de Freyberg qui cueillait un bouquet de fleurs sauvages; elle ne le voyait point; il hésita s'il se retirerait, il n'en eut pas le courage.

— Vous êtes sortie de bien bonne heure, baronne?

La jeune fille tressaillit et laissa tomber son bouquet.

— Et vous aussi il me semble, Monsieur; n'étiez-vous pas malade hier?

— Je ne m'en souviens plus. Les maux du jour effacent ceux de la veille. Mais pour qui ces fleurs?

— Pour la Vierge, Monsieur, pour la chapelle *du Klingen*. J'y vais chaque matin faire ma prière, c'est la protectrice des affligés.

— Et puis-je vous y accompagner aujourd'hui, Wilhelmine?

— Si vous le voulez, Monsieur; la Vierge accueille tout le monde.

Ils sortirent du château; le comte passa la bride de son cheval dans son bras gauche et offrit l'autre à la jeune fille, qui le prit en tremblant.

— Vous aimez cette chapelle? dit M. de Hauenzern, après un instant de silence, et tandis qu'ils descendaient la route qui mène à *la Mourg*.

— Oui, je l'aime, à cause de sa légende, et parce que la Vierge a l'air si compatissant.

— Et quelle est cette légende?

— Un ermite habitait cette forêt. Une nuit, il entendit un concert mélodieux et vit une grande lumière qui illumina toute sa cellule. Il pria et loua Dieu, qui lui faisait cette grâce, et se rendormit. Une seconde fois il fut éveillé par le même prodige; il se leva alors, et alla à l'endroit d'où partait la grande lumière. Il y trouva la statue de la Vierge, avec l'enfant Jésus, qui lui sourit et lui tendit ses petites mains. Il bâtit une chapelle à l'image miraculeuse, et c'est là que nous allons.

— Merci, Mademoiselle, de votre légende. C'est là ce qui cause votre dévotion?

— Oh! oui, quand je pleure, il me semble voir aussi cet enfant Jésus me tendre les bras et me sourire, et je reviens toujours un peu consolée.

— Pourquoi pleurez-vous, Wilhelmine?

La jeune fille se tut et baissa les yeux.

— N'avez-vous plus confiance en moi? avez-vous oublié notre enfance?

— Je n'ai rien oublié, moi; c'est pour cela que je pleure.

— Ni moi non plus, Wilhelmine; et si vous voulez, nous prierons ensemble la Vierge. Peut-être l'enfant Jésus nous touchera-t-il de ses petites mains, et vous serez tout à fait consolée.

La baronne rougit de joie; ils approchaient de la chapelle: le comte attacha son cheval à une branche, il avait laissé son piqueur à Eberstein, et prenant le bouquet des mains de sa fiancée, il entra le premier dans l'oratoire. Il ne s'y trouvait personne. Un rayon du soleil donnait sur l'autel et illuminait la statue comme une auréole. Le cœur du jeune homme battit avec violence. Il sentit qu'il redevenait maître de l'avenir et qu'il allait retrouver le bonheur.

— Wilhelmine, dit-il d'une voix tremblante, voulez-vous me pardonner, et recevoir ici mon serment de vous consacrer ma vie?

— Si je le veux! la Vierge m'est témoin que depuis six mois je ne lui ai pas demandé autre chose.

En ce moment le vent fit remuer le feuillage à travers la croisée de verres bleus et rouges, le rayon du soleil fut dérangé, et l'enfant Jésus sembla réellement agiter son bras.

— Voyez, voyez, s'écria la fille d'honneur, il nous a bénis!

Comme elle disait ces paroles, la porte s'ouvrit, et la margrave parut sur le seuil.

III.

Je ne sais pas, mon ami, si vous êtes aussi enthousiaste que moi de la beauté du pays que vous habitez. A cet égard, monsieur votre grand-père disait plaisamment que j'aimerais mieux mourir à Baden que de vivre ailleurs. Ce n'est pas tout à fait exact : la preuve c'est que je vis encore, c'est que je n'y suis retournée qu'une fois depuis quarante ans. Néanmoins je ne puis trouver d'expressions pour rendre ce que m'inspirent les magnifiques paysages de ces montagnes. C'est une végétation si riche et si sauvage en même temps ! la verdure est si belle ! le soleil est si brillant ! les solitudes sont si profondes ! Il faut prier ou aimer dans cette nature privilégiée. Et cependant tout le monde y rit. C'est que peu de personnes l'apprécient.

Nous avons laissé monsieur de Hauenzern et mademoiselle de Freyberg dans une situation bien critique. Ils venaient d'être surpris par la margrave ; rien n'égalait la timidité craintive de la jeune fille, si ce n'est la hautaine ironie de la princesse.

— Voilà réellement un charmant tableau, et je suis fâchée d'interrompre vos amusements champêtres et innocents, monsieur le comte. Mais il m'a pris, comme à vous, comme à mademoiselle, la fantaisie de courir les champs en aventurière ; le hasard m'a moins bien servie, je me suis perdue.

Le comte reprenait un peu de sang-froid.

— Si Madame veut, dit-il, je vais envoyer à la Favorite ou à Baden chercher un carrosse, et j'aurai l'honneur de la suivre?

— Je vous remercie, monsieur le comte ; c'est prendre trop de soins ; mes gens comme les vôtres sont restés en haut, je venais aussi faire ma prière.

La baronne n'avait pas osé lever les yeux. Voyant que madame Sibylle témoignait le désir de rester quelques instants encore, elle fit la révérence et se retira.

— Un moment, mademoiselle de Freyberg ; croyez-vous que la grande-maîtresse doive ignorer vos promenades du matin et les rencontres que *le hasard* vous procure? La dignité de ma maison exige que je la prévienne, afin de lui apprendre à veiller sur mes filles d'honneur.

Le comte prit la parole avec le sang-froid d'un homme dont la résolution est inébranlable.

— Pardonnez-moi, Madame, mais la grande-maîtresse n'a rien à voir dans tout ceci. Je vous jure sur mon honneur que la baronne de Freyberg est aussi pure que la Vierge. Comme vous venez de le dire, le hasard seul nous a réunis.

— Je connais ces *hasards*, monsieur le comte, et je les apprécie.

— Si Son Altesse révoque en doute la parole d'un homme d'honneur, la parole du fiancé de la baronne, je n'ai plus qu'à me retirer et à la prier d'agréer ma démission.

— Vous êtes bien prompt à vous faire des querelles, monsieur le comte. Heureusement vos amis le sont moins à les accepter. Nous reparlerons de cela ; en attendant, donnez-moi la main pour remonter à Eberstein ; vous me raconterez ce bel hyménée, que j'ignorais, et auquel il ne manque, à ce qu'il paraît, que ma signature.

Et, sans daigner jeter un regard sur Wilhelmine, la princesse sortit de la chapelle, appuyée sur le bras de son chambellan. Quand ils eurent fait quelques pas, la margrave parut imposer une grande violence à son émotion et demanda à monsieur de Hauenzern si c'était bien sérieusement qu'il parlait de son mariage.

— Très-sérieusement, Madame, et je comptais aujourd'hui même en demander la permission à Son Altesse

— Et si Son Altesse refuse? reprit-elle impérieusement.

— Alors je prierai de nouveau la margrave de vouloir bien accepter ma démission de chambellan, et je me retirerai de la cour.

— Et la margrave alors publiera à la face de tous que la baronne Wilhelmine de Freyberg passe sa vie à courir sur les grands chemins, et la margrave chassera la baronne Wilhelmine de Freyberg du nombre de ses filles d'honneur.

— La margrave le ferait peut-être, mais Sibylle ne l'oserait pas.

— Vous me faites pitié, interrompit-elle en levant les épaules; Sibylle ose tout.

— Et moi je vous dis que non! Sibylle sait que son amant peut être son maître; elle sait qu'en face de l'amour il n'y a plus ni princesse ni sujet, et elle céderait à la crainte de la vengeance.

— Je n'ai jamais cédé à aucune crainte. — Mais tout ceci sont des folies, comte; vous voulez m'éprouver; vous vous réjouissez de voir la lionne emprisonnée mordre les barreaux de sa cage. Cessons ce jeu cruel, oublions ces alarmes et parlons d'autre chose.

— Non, Madame, car il faut que vous m'entendiez, et cette occasion est plus favorable qu'aucune autre. Je vais vous parler franchement; vous allez entendre un langage auquel vous n'êtes point accoutumée, et je vous demande pardon d'avance pour ma brusquerie.

— Parlez, Monsieur; mais rappelez-vous que si une femme peut tout écouter, une princesse ne peut pas tout souffrir.

— Je me suis trompé six mois, j'ai cru six mois que je vous aimais. Après cet aveu rien ne peut plus me coûter. J'ai pris pour de l'amour une admiration sans bornes, un enivrement de tête, de sens, que sais-je? J'ai foulé aux pieds le plus saint des devoirs; j'ai brisé un cœur qui m'appartenait sans réserve; mon amour-propre a fait de moi un homme sans foi et sans honneur; j'ai trahi mes serments, je me suis parjuré.

— C'est un grand mérite que celui-là; je dois vous en savoir un gré infini.

— Je ne puis dire pourquoi et comment cette passion s'est fondue comme de la neige au soleil. Elle s'est tuée elle-même. J'ai senti mon cœur se retirer vers sa source, pour ainsi dire; la belle et pure image de mon premier amour ne sortit pas de devant mes yeux.

— Cela est bien touchant à me révéler, et je vous remercie de votre confiance.

— C'est en effet de la confiance, Madame, c'est un sentiment qui me porte à vous avouer mes torts, quelque grands qu'ils soient. J'aime mieux passer à vos yeux pour un fou que pour un inconstant; j'aime mieux que vous m'accusiez d'être aveuglé que si vous m'accusiez d'être infidèle. Vous avez l'âme assez élevée pour pardonner mon erreur, peut-être seriez-vous moins indulgente en face de l'abandon.

— Vous ne me connaissez pas, monsieur le comte, vous ne savez pas quelles passions sont les miennes. Vous avez cru peut-être que je ne vous aimais pas, Ernest. Mon Dieu! comment pouvez-vous vous y tromper?

Monsieur de Hauenzern, embarrassé de cet aveu, se tut. La margrave le regarda fixement, et, arrachant son bras du sien, elle le repoussa.

— Ah! c'est trop m'humilier! s'écria-t-elle. Rendez-vous au palais, Monsieur; attendez-y mes ordres.

Il se retira en silence. La princesse le suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put l'apercevoir. Quand elle ne le vit plus, elle se remit à marcher vers les ruines, mais elle se sentit si émue, qu'elle avait à peine la force de gravir la montagne.

Dans la journée, des ordres furent donnés pour un bal. La cour se réunit avec une promptitude peu ordinaire. Jamais la margrave ne s'était montrée aussi empressée à s'amuser. Elle ne demanda pas une seule fois le comte; elle lui fit dire de se trouver le soir à son cercle; et recommanda également à la grande-maîtresse d'y conduire mademoiselle de Freyberg.

Ils n'osèrent pas se rejoindre, dans la crainte d'être observés; mais quand ils se rencontrèrent dans les salons, avant l'arrivée de la margrave, ni l'un ni l'autre n'étant de service ce jour-là, ils ne purent s'empêcher d'échanger quelques mots sur leurs inquiétudes et les embarras de leur position.

La margrave arriva tard. Elle avait fait une toilette éblouissante, elle parut plus belle et plus majestueuse encore que d'habitude. Cependant un nuage de tristesse couvrait ses traits ordinairement si enjoués. Elle chercha des yeux monsieur de Hauenzern, et ne put s'empêcher de rougir en l'apercevant.

Le maître des cérémonies vint lui demander ses ordres pour ouvrir le bal; elle hésita un instant, puis elle désigna le comte comme son chevalier. Il prit respectueusement sa main, et tous les deux se mirent en place et commencèrent la danse. Au lieu de retourner à sa place, lorsqu'elle eut fini, elle entraîna monsieur de Hauenzern vers un balcon ouvert; personne ne se permit de les suivre; elle appuya son bras sur celui du jeune homme et lui dit d'une voix si basse qu'à peine on l'entendait :

— J'ai réuni toute la cour ce soir pour exécuter ce que je vous ai annoncé ce matin, Ernest, pour chasser et flétrir celle que vous me préférez, pour me venger enfin. Je n'en ai pas eu le courage. Il m'est trop cruel de vous affliger; son sort est encore entre vos mains. Jurez de renoncer à elle, et je la comble de mes bienfaits.

— Vous savez bien, Madame, que je ne promets rien que je ne puisse tenir.

— Mais cela est affreux! cela est horrible! vous ne m'aimez plus! vous aimez cette fille, et moi je vous aime, je vous le répète, Monsieur. Prenez-y garde, je n'ai eu qu'un amour avant celui-là, et la fin en a été terrible. Prenez garde! prenez garde!

En disant cela la princesse brisait l'une après l'autre les tiges d'un rosier qui garnissait la terrasse; sans s'en apercevoir elle ensanglantait ses doigts avec les épines. Sa poitrine semblait prête à se rompre sous une émotion si violente et si contenue, qu'il eût fallu être sans pitié pour assister de sang-froid à cette lutte.

Le comte prit sa main et la baisa. Elle leva les yeux sur lui sans pouvoir parler.

— Calmez-vous, Sibylle, je vous en conjure, et ne doutez pas de mon affection, de mon dévoûment, de mon respect. Vous me déchirez le cœur de vous voir ainsi.

— Renoncez-vous à elle? murmura t-elle comme à moitié morte.

— Nous parlerons de cela quand vous serez tranquille, quand vous ne souffrirez plus. D'ici là, appuyez-vous sur moi, ayez confiance; ne savez-vous pas que je vous aime?

— Vous m'aimez! vous m'aimez, Ernest! et vous me faites ce mal épouvantable! et vous voulez me quitter pour une autre! C'est là de l'amitié peut-être, mais ce n'est point de l'amour. Et moi! mais si vous le vouliez, non-seulement je vous donnerais ma vie, je vous donnerais mes états, je jetterais à vos pieds les têtes de tous

ces courtisans qui nous regardent et ne comprennent pas qu'une princesse puisse souffrir. Je ferais plus encore, je quitterais tout pour vous suivre; je renoncerais à mon luxe, à mes fêtes, à ma puissance, à mes enfants. J'irais m'ensevelir avec vous dans vos montagnes de la Forêt-Noire; je deviendrais une *ménagère*, je m'astreindrais aux obligations mesquines d'une châtelaine sans fortune, et je serais heureuse, heureuse plus que sur le trône! C'est en échange de cette passion que vous m'offrez de l'*attachement*, une *affection dévouée!* comment voulez-vous que j'accepte cela? Mon Dieu! ne me tentez pas! ne me forcez pas à quelque vengeance dont je me repentirais. Mentez, si vous ne pouvez faire autrement; trompez-moi, mais ne me dites pas que vous ne m'aimez plus, ne me dites pas que vous voulez rompre nos liens. Ayez pitié de vous et d'elle, si ce n'est pas de moi. Que je suis malheureuse! ajouta-t-elle en frappant sa tête contre les barreaux; je deviendrai folle, car je sens que je m'abaisse en vain.

Cet état d'exaspération paraissait si violent, qu'il semblait impossible de le cacher. La grande-maîtresse, avertie par quelques chuchottements, prit sur elle d'approcher de la terrasse, en faisant un signe au comte. Elle le pria de demander à la margrave s'il ne fallait pas congédier la cour. Sibylle entendit cette question, et, essuyant vivement son visage baigné de larmes, elle s'avança jusqu'au bord de la porte, dans l'ombre, et à moitié cachée par les draperies.

— Comtesse, dit-elle d'une voix haute et assez fortement accentuée, je me sens très-indisposée, je rentre dans mon appartement. Toutefois le bal peut continuer, je reviendrai si je me trouve mieux.

Et sans ajouter un mot, sans jeter un coup d'œil sur le comte, elle se dirigea vers sa chambre à coucher. Monsieur de Hauenzern resta longtemps à la même place, indécis, ne sachant à quel parti s'arrêter. Malgré la permission de la margrave, le bal finit sur-le-champ. Les courtisans savaient trop leur monde pour se réjouir quand leur maîtresse souffrait. Le comte passa la nuit dans le salon d'attente, ainsi que la grande-maîtresse, mais elle s'écoula tout entière sans qu'aucun ordre de Son Altesse leur fût adressé.

Dès que le jour parut, une femme de chambre vint leur annoncer que la margrave avait demandé un carrosse de ville, des laquais sans livrée, et qu'elle voulait sortir seule, sans être accompagnée même par sa dame d'honneur. La grande-maîtresse leva les yeux au ciel en apprenant cette fantaisie si contraire à l'étiquette; et le comte, inquiet de ce nouveau mystère, se décida à monter à cheval et à suivre les traces de Sibylle, si cela lui était possible. Le bruit des roues sur le pavé le guida bientôt. A cette heure et à cette époque, les voitures étaient rares à Baden; il rejoignit celle de la princesse, et s'en tint à une distance assez grande pour ne pas être remarqué, et pour ne pas la perdre de vue. Elle prit la route du vieux château. Le chemin ne permettait pas d'arriver aux ruines autrement qu'à pied ou à cheval. Le carrosse s'arrêta et la margrave descendit. Elle se mit à gravir seule et sans aide cette côte escarpée, elle se soutenait à peine et chancelait à chaque pas. Le comte hésita s'il lui offrirait la main : dans la crainte de lui déplaire et d'exciter davantage sa fureur, il resta en arrière.

Le soleil dorait les pointes de toutes les montagnes, quand Sibylle frappa à la porte de l'ermite. En l'apercevant, il tressaillit.

— Je savais bien, Madame, dit-il, que je vous reverrais. Entrez et ayez confiance : Dieu est bon!

La princesse se laissa tomber sur l'escabelle, brisée d'âme et de corps.

— Vous avez raison, mon père ; me voici. Je viens à vous, car j'ai peur de moi-même. Secourez-moi, soutenez-moi. Vous qui savez si bien le passé, ajouta-t-elle en étendant le bras vers le château de Rastadt, préservez-moi d'un malheur semblable, car la tentation est trop forte ; je succomberais.

— Mon Dieu ! s'écria l'ermite, en êtes-vous donc là? Aimez-vous donc un autre homme comme vous aimiez le baron de Spilz? Avez-vous encore une rivale à rendre folle? Votre âme est-elle accessible deux fois à une semblable passion?

— Oui, mon père, oui ; j'aime un homme comme j'ai aimé le baron de Spilz ; je l'aime mille fois davantage, car mes passions sont plus violentes. Je l'aime de ce second amour qui vient dans la force de l'âge, et qui est au premier ce que le fruit est à la fleur ; je l'aime en sachant goûter tout ce qu'il y a de charmes dans mon sentiment, non pas comme une jeune inconsidérée qui apprend à la fois le bonheur et la vie. Oh ! non, c'est une affection complète, c'est la joie de retrouver des sensations qu'on croyait perdues ; c'est la reconnaissance pour celui qui vous les rend, c'est tout, c'est le ciel ! Eh bien, cet homme, comme le baron de Spilz, il me donne une rivale. Et vous voyez, mon père, si j'aime cet Hauenzern plus que le baron de Spilz : hier, j'ai assemblé ma cour pour déshonorer cette femme aux yeux de tous, pour la chasser, je n'en ai pas eu le courage ; j'ai craint de l'affliger, lui ! j'ai reculé devant sa haine.

L'ermite la regardait en silence.

— Voilà donc ce que c'est que l'amour? murmura-t-il ; oublié !

— Ce que je n'ai pas fait hier, mon père, je dois vous le dire, emportée par la jalousie, je le ferai plus tard. Je ne puis être toujours maîtresse de moi-même. Je viens vous demander un conseil, une sauvegarde.

— Il n'y en a qu'une : Dieu et le repentir. Écoutez, Sibylle, ou, pour mieux dire, regardez-moi : Me reconnaissez-vous?

Il baissa son capuchon et montra à la princesse un visage flétri et les restes d'une grande beauté. Ses cheveux entièrement blancs, son front chauve, semblaient plutôt le fruit de la douleur que la suite des années.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, Henri Spilz!

— Oui, Henri Spilz! que vous avez oublié aussi complétement que s'il n'eût jamais vécu ; Henri, dont vous aviez l'amour ; Henri que vous avez amené à la pénitence par le crime, c'est moi !

— Oh ! quelle providence ! c'est à vous que j'ai tout avoué, à vous que je viens demander secours et protection !

— Et Dieu l'a voulu ainsi, afin de nous punir tous les deux. C'est une mission difficile qu'il m'envoie, je la remplirai. Que mon exemple vous éclaire, Madame ; vous vous rappelez cette nuit du 10 août, où vous vîntes me retrouver au château de Rastadt, dont vous m'aviez fait gouverneur ; vous vous rappelez comment ma femme, ma pauvre Wilhelmine ! apprit le mystère que je lui cachais avec tant de soin. Vous vous rappelez que son désespoir la conduisit au suicide, et vous voyez encore comme moi sans doute ce beau et blond cadavre étendu devant la porte, lorsque vous approchâtes pour remonter dans votre litière ; ce sont des souvenirs qui ne s'effacent pas. Je m'enfuis alors épouvanté de ce crime et bourrelé de remords. Je vous quittai ; pourtant je vous adorais et j'étais bien aimé de vous! Je me dérobai à vos recherches, je me jetai dans la première armée venue ; je voulus

me faire tuer, la mort me repoussa ; je parcourus toute l'Europe ; le spectre me poursuivait partout. Enfin, un jour, épuisé de fatigue et de désespoir, je tombai au pied d'une croix, dans un grand chemin ; je crus que j'y mourrais ; je priai, et la consolation m'arriva d'en haut. Depuis ce jour je priai encore et j'ai trouvé des forces même en face de cette sainte victime devant laquelle je m'agenouille. En prononçant ces mots, il ouvrit le rideau du portrait. Voilà ce qu'il faut faire, Madame, si vous ne consentez pas à devenir insensée ou criminelle. Je vous le répète, la miséricorde de Dieu est infinie.

La margrave ne semblait pas l'entendre, elle regardait le tableau et disait tout bas :

— C'est vrai, elle s'appelait aussi Wilhelmine !

En ce moment ses yeux se portèrent du côté de la forêt : elle aperçut le comte, qui se cachait derrière les arbres.

— O mon Dieu ! il m'a suivie ; m'aimerait-t-il encore ?

Et elle se précipita vers la porte. L'ermite l'arrêta d'une main ferme.

— Vous ne sortirez pas, Sibylle, que vous ne m'ayez entendu jusqu'à la fin !

La margrave ploya sous cette étreinte et sous cette volonté de fer, elle se remit sur l'escabelle, tremblante et résignée, la superbe ! Le baron de Spilz ferma la fenêtre, afin que nul ne pût ni les voir ni les écouter.

IV.

Il y eut, ce jour-là, grande rumeur à la cour, car personne ne put expliquer le mystère répandu sur la conduite de Son Altesse. Elle était sortie seule avec le jour, ses gens l'avaient attendue au bas de la montagne du vieux château et elle n'avait quitté les ruines que vers cinq heures après midi. On ajoutait que le comte de Hanenzern était resté à errer dans le bois, sans que la princesse eût daigné y faire attention. Rien n'annonçait plus clairement une disgrâce. Mais les conjectures les plus habiles ne pouvaient ni en deviner le motif, ni dire qui le remplacerait. La margrave, depuis son retour, s'était enfermée dans son appartement, se plaignant d'être malade, et ne voulant recevoir absolument personne. Les ordres les plus sévères avaient été donnés pour que les gens de service ne pussent pas même approcher d'elle, hors sa femme de chambre favorite. Le lendemain matin, elle fit venir l'intendant des bâtiments, et lui expliqua le plan d'un monument singulier, dont elle lui cacha la destination, qui devait être construit en face du château, au bout de la prairie et d'une longue avenue d'arbres.

Ce fut vraiment bien autre chose alors ! La perplexité des courtisans ne connut plus de bornes. Vous ne pouvez vous imaginer aujourd'hui, en France surtout où vous ne savez plus ce que c'est qu'un roi, vous ne pouvez vous imaginer ce que c'était qu'une cour ayant perdu la trace des volontés du souverain. En Allemagne surtout, dans ce pays composé d'une foule de petits états, qui tous ont la prétention d'être un royaume, qui se jalousent et se disputent à qui mieux mieux une formalité d'étiquette, il y avait de quoi rendre fous les plus vieux seigneurs. La margrave, pour la première fois de sa vie, se tenait dans la retraite. Elle envoya un blanc-seing au premier ministre, homme consciencieux et probe, et l'accompagna d'une lettre où elle disait que, trop malade pour s'occuper désormais des affaires de la

régence, elle les lui confiait jusqu'à la majorité de son fils, qui ne devait tarder que de quelques mois. Il ne fut question ni de fêtes, ni d'amants, ni de parures. Elle n'appela point de prêtre, ce ne pouvait donc être la dévotion. Le comte de Hauenzern conservait sa place, ce n'était pas de la vengeance par conséquent. L'impossibilité de percer ce mystère le rendit plus piquant encore. Son Altesse sortit trois fois de très-grand matin et alla examiner les travaux des ouvriers, mais elle ne prononça pas une parole. On remarqua qu'elle était pâle et qu'elle paraissait se soutenir à peine.

Le comte avait essayé de parvenir jusqu'à elle; il lui écrivit tout aussi inutilement. Il s'imposa la loi, néanmoins, de ne point revoir mademoiselle de Freyberg tant que durerait la réclusion de la princesse. Moitié par délicatesse de cœur, moitié par crainte des suites, il resta fidèle à cet engagement. Sa position devenait de jour en jour plus fausse. On ne savait quelle conduite tenir vis-à-vis de lui. Était-il en disgrâce complète, ou n'était-ce qu'un caprice? La margrave le conserverait-elle pour amant? Nul ne pouvait le dire, et il semblait impossible de se tracer un plan de conduite. Les plus fins courtisans se firent céler et se donnèrent pour malades. Dans tous les cas, la précaution était excellente : pouvait-on se bien porter quand la souveraine ne quittait pas sa chambre?

Cet état de choses dura deux grands mois. On n'avait pas vu, de mémoire d'homme, un événement pareil dans toute l'Allemagne. Ce qui surprenait le plus, c'était la persistance de la margrave à se cacher aux yeux de tous. L'ermite du vieux château vint à deux reprises demander audience : il fut refusé comme les autres.

Mademoiselle de Freyberg retourna chez ses parents. Quant au comte, il n'osa demander la permission de s'absenter, et encore moins le faire sans les ordres de la princesse. Sa charge devenait illusoire, puisqu'il n'existait plus de cour. Il prit le parti de rester aussi dans son appartement, et bientôt ne se montra pas plus que Sibylle. Les oisifs jugèrent qu'il était piqué au jeu, et ils s'apprêtèrent à un spectacle de plus sur ce théâtre dont tous les acteurs restaient dans la coulisse.

La majorité du jeune prince approchait. Le bâtiment mystérieux venait de s'achever, les portes en restaient fermées, on n'y transportait aucun meuble, et rien ne se découvrait de ce côté. Tout à coup, au moment où on s'y attendait le moins, au moment où on commençait à désespérer de voir renaître la cour de Baden, des ordres furent donnés pour une fête.

— La lionne se réveille enfin, s'écria la grande-maîtresse, elle va reprendre son trône et son sceptre. Madame la margrave veut que cette fête dépasse toutes les autres, elle ordonne que les costumes de caractère soient plus brillants mille fois que de coutume. Elle m'a fait écrire d'organiser les quadrilles, de rappeler les filles d'honneur absentes, et j'ai appris qu'elle avait commandé au tailleur un habit de sultane, sur lequel on doit coudre tous ses diamants. Ce sera magnifique.

— Et avez-vous vu la princesse? demanda le comte de Hauenzern, présent à la déclamation de ce programme.

— Hélas! non. Elle m'a envoyé ses ordres par écrit, je n'ai pas eu l'honneur d'être admise auprès d'elle. Mais enfin cela va finir. Du reste le bal est ordonné pour le jour de la naissance de monseigneur le margrave. Nous fêterons sa majorité.

De ce moment, il n'y eut plus une tête en repos dans tout le margraviat. Les préparatifs de cette fête solennelle, les raisons qui la faisaient donner, le pavillon du

pare, la retraite de Sibylle, la disgrâce du comte, on déraisonna de tout cela, depuis la source du Rhin jusqu'à son embouchure; les principautés braquèrent leurs lorgnettes vers Baden, les margraves et les palatins sollicitèrent des invitations, on en parla même à Versailles.

Toute cette race de *principautés* me rappelle un fait assez plaisant, arrivé en Allemagne pendant l'émigration. Un de ces roitelets, je ne sais lequel, ou pour parler plus juste je l'ai oublié, un de ces roitelets, dis-je, possède, dans ses états de vingt lieues carrées, un port de mer! Vous jugez quelle gloire! il est susceptible d'avoir une marine et de se défendre, par exemple, contre le prince de Monaco. C'était à l'époque où les puissances européennes, voulant punir les Français révoltés et arrêter leur commerce, convinrent de fermer leurs côtes aux républicains. Ce petit seigneur s'avisa de penser que sa rade allait devenir quelque chose, et calculant sur sa pénurie, il songea à se poser en Neptune.

On réunit le conseil, la cour tout entière, les amiraux et généraux de terre, et, après une mûre délibération, on convint d'envoyer à Paris un ambassadeur, pour traiter avec les sans-culottes. Les vieilles gens se voilèrent le visage à l'idée d'une semblable bassesse; mais ceux dont les opinions s'avançaient un peu davantage, parlèrent de l'intérêt de l'*état*, de celui du prince, de celui de ses trois mille sujets; enfin le grand-maréchal, revêtu des pouvoirs officiels, muni d'un uniforme, de billets de caisse et d'une pancarte de sûreté, se rendit à Paris comme plénipotentiaire.

Le traité ne fut pas difficile à conclure, puisque les deux parties y avaient un intérêt certain; mais la formule de ce traité est certainement ce qu'on peut voir de plus inouï en diplomatie. Il commençait ainsi :

« Le comte de *** s'engage envers la république française à telle, telle et telle chose » (les articles relatifs au petit port). Puis venait ensuite de la part des Français :

« La république française est charmée de faire connaissance avec le comte de ***, etc... »

Je crois que si les révolutionnaires pouvaient rire au milieu du sang, ce fut dans cette occasion-là.

Mais revenons à la margrave, car me voilà radotant, mon cher vicomte, et oubliant toutes les règles de l'art, qui m'imposent une grande sobriété d'épisodes aussi près du dénouement de mon histoire.

Je vous dirai donc qu'on ne dormait plus, qu'on ne mangeait plus dans les états de Baden, et ce fut bien pire encore lorsque, la veille du bal, presque toutes les personnes de la cour reçurent un costume de la part de la princesse. Ils étaient tous admirablement choisis et surtout appropriés au caractère, au visage, aux habitudes de chacun. Mademoiselle de Freyberg eut en partage les longs voiles et la robe traînante d'une châtelaine allemande du quinzième siècle, et le comte un habit de chevalier teutonique se rendant à la croisade. A peine les salons étaient-ils ouverts qu'ils se trouvèrent remplis. On se regardait, on se complimentait, on s'interrogeait surtout. Il y avait près de trois mois que la dernière fête, si brusquement interrompue, sépara cette petite cour. Depuis lors ils s'étaient à peine rencontrés; ils avaient beaucoup à apprendre et beaucoup à deviner.

La beauté de M. de Hauenzern se trouva singulièrement rehaussée par son costume. Les courtisans tirent des conséquences de tout.

— Voilà le comte de Hauenzern en croisé, dirent-ils; S. A. la margrave s'est

travestie en sultane; ils ne sont certainement plus du même parti. Autrefois, elle en aurait fait Soliman, puisqu'elle se déguise en Roxelane.

Le jeune homme, fort inquiet des suites de tout ceci, préoccupé des desseins de Sibylle, ne salua que de loin mademoiselle de Freyberg, et attendit impatiemment l'arrivée de la souveraine. Elle parut enfin, belle à éblouir, entourée d'une suite nombreuse, et si étincelante de pierreries, qu'on pouvait à peine la regarder. A l'aspect du comte, elle se troubla visiblement; néanmoins, elle lui rendit un signe de tête bienveillant, en échange du profond salut qu'il lui adressa.

— Mesdames, dit-elle, à partir de ce soir, je ne danse plus; c'est au margrave, souverain sans tutelle depuis quelques heures, à ouvrir le bal. Il fera choix de la danseuse qui lui plaira le plus. Cette fête est une sorte de terrain neutre entre les deux âges de sa vie; il peut se dispenser de l'étiquette, ou du moins lui commander; demain il lui obéira.

Le jeune prince quitta son siége et fit gracieusement le tour du cercle des dames assises, et le nombre en était restreint. Rien n'est sévère comme la noblesse allemande sur la préséance. Les dames assises donc se levèrent et attendirent, comme les autres, le bon plaisir de cet enfant couronné. Il rougit beaucoup, sembla embarrassé de son rôle. Enfin, tendant la main à mademoiselle de Freyberg, il la conduisit au milieu du salon, et le bal commença.

Le comte n'en pouvait croire ses yeux. Non pas que Wilhelmine ne lui semblât pas assez jolie pour mériter l'honneur qu'elle venait de recevoir; mais la haine de la margrave pour elle lui faisait craindre un piége sous cette distinction.

— Peut-être ne m'aime-t-elle plus! se dit-il pour se rassurer; alors que lui importe ma fiancée?

Le cœur humain est fait de telle sorte, et l'amour-propre des hommes a une telle portée, que monsieur de Hauenzern trouva presque autant d'amertume à cette pensée que monsieur le baron Spilz, malgré la sainteté de son caractère et de sa profession, en avait trouvé avant lui. Si on cherchait bien au fond de sa conscience, on y sentirait un regret à chaque affection qui nous échappe, lors même que cette affection n'est plus partagée, lors même qu'elle devient incommode, bien plus, quand elle déplaît. Vous voudriez tous être aimés et l'être à votre manière. Il faudrait que l'on vous adorât comme des dieux, sans le dire, en se contentant de le prouver aux instants où vous daignez le permettre, et que, sans oser faire entendre un murmure, on se soumît à vos volontés. Autrefois on rêvait des maîtresses tendres, aujourd'hui on rêve des maîtresses commodes. Jamais siècle n'a eu plus de prétention à la passion que le vôtre, et jamais siècle ne l'a moins comprise, n'en a été plus éloigné; je dirai mieux, elle est impossible *par la jeunesse qui court*. La passion suppose toujours une certaine exaltation, une générosité d'âme, un dévouement dont vous êtes incapables. Je ne cesserai de le répéter aux jeunes femmes : restez honnêtes, car il n'y a pas un homme au monde qui puisse compenser la perte de votre vertu, de votre propre estime et de celle des autres que vous lui sacrifieriez. Mais si enfin vous ne le pouvez pas absolument, si les circonstances vous entraînent, si malgré vous vous suivez la pente dangereuse du vice, n'allez pas vous raccrocher à votre cœur, n'allez pas chercher l'excuse d'un sentiment vrai, on ne vous excusera pas et vous serez malheureuse. Ne les aimez pas, tyrannisez-les; forcez-les à ployer, soyez reines, soyez implacables, tenez-les à vos genoux et gardez-vous de les laisser relever, car ils vous domineraient alors, et

vous auriez la honte de la faute sans en avoir la joie. Pourquoi adorent-ils les courtisanes? Parce qu'elles ne donnent rien, elles font tout payer, jusqu'au moindre sourire; aux dupes avec de l'argent, aux autres avec des soins, avec de l'amour, avec leur temps; or, c'est ce que ces messieurs estiment le plus cher. Avouez, mon cher Gustave, que je connais bien votre *espèce;* c'est pour cela que je l'apprécie peu, dans ce temps-ci, bien entendu; quant aux gentilshommes d'autrefois, je ne pense pas de même. Une époque sans croyance est toujours sans poésie, et c'est là votre position. Je vous attaque sur votre terrain avec vos mots, car Dieu sait que jadis nous ne pensions guère à être poétiques! Nous l'étions pourtant et nous avons fait nos preuves en 93. Ce drame là vaut tous ceux que vous inventerez, et vous n'aurez jamais de *héros* aussi *héroïques* que nous.

On ne se corrige pas à mon âge, et la preuve c'est que je suis encore sortie de mon histoire. Je vous en demande bien pardon, c'est pour la dernière fois.

La margrave se montra ce soir-là plus aimable, plus affectueuse qu'elle ne l'avait été de sa vie. Elle ne voulut point danser, elle encouragea les autres à le faire, elle donna des éloges à tout le monde, elle distribua de tous côtés des sourires charmants, elle fut en un mot la femme la plus séduisante et la princesse la plus adorable. Ses yeux se tournaient fréquemment vers la pendule; quand onze heures et demie sonnèrent, elle se leva, appela le comte de Hauenzern qui causait avec la dame d'honneur à quelques pas d'elle, et posant son bras sur le sien, elle l'entraîna vers le balcon témoin de leur dernière entrevue.

— Comte de Hauenzern, lui dit-elle, il va arriver ce soir des choses auxquelles vous êtes loin de vous attendre. J'ai désiré vous parler une dernière fois. Soyez tranquille, ajouta-t-elle avec un sourire amer, soyez tranquille, c'est bien la dernière fois. Vous êtes le seul homme de ce monde auquel je voudrais laisser un souvenir, vous êtes le seul qui m'ayez réellement connue, le seul que j'aie véritablement aimé. C'est pour cet amour que toute ma vie est brisée, que mon avenir est détruit. Si vous n'aviez pas changé, c'est-à-dire *si vous ne vous étiez pas trompé*, cet amour était assez fort pour me décider à tous les sacrifices, même celui de mon rang. D'aujourd'hui je l'abdique, d'aujourd'hui je remets entre les mains de mon fils l'héritage de son père, je le dirai cette nuit en face de toute la cour. Quand minuit sonnera, vous serez conduit au bâtiment que j'ai fait construire; là votre sort et le mien seront fixés d'une manière irrévocable. Quelque chose qui arrive, n'oubliez pas, Gustave, que je vous ai bien aimé. Conservez-moi une pensée: allez, j'ai beaucoup souffert et je me suis fait une grande violence! Dieu et mon cœur le savent. Rentrez, nous ne nous reverrons plus que devant notre juge. Il y aura là une fiancée et un jeune époux, nous prierons tous! Ne me répondez pas, suivez les ordres qu'on vous donnera de ma part, et ayez confiance en moi.

Elle prit vivement la tête du comte entre ses mains, l'abaissa jusqu'à ses lèvres, et y posa un baiser; quand elle fut partie, le jeune homme sentit une larme qui venait d'y tomber et qui glissa sur sa joue. C'était la première que l'altière Sibylle eût laissé voir.

A minuit le maître des cérémonies s'approcha du jeune margrave et lui dit à haute voix:

— Monseigneur, Son Altesse la margrave Sibylle, votre auguste mère, m'a commandé de venir chercher monseigneur et de le conduire, ainsi que toute la cour

dans un lieu qu'elle m'a désigné. Si monseigneur le veut, je suis prêt à exécuter les ordres que j'ai reçus.

Et s'inclinant profondément il attendit la réponse du prince. Celui-ci, persuadé qu'il s'agissait d'un divertissement nouveau, consentit gaîment à ce que demandait sa mère. On descendit les degrés; on se trouva bientôt dans le parc. La nuit était superbe, quoiqu'on fût déjà à la fin d'octobre. La lune brillait, comme si on l'avait conviée à la fête. Les rires, à peine comprimés par le respect, se faisaient entendre de toutes parts. Cette foule bigarrée, éclairée d'une façon étrange par les torches que portaient les laquais, et les lanternes suspendues aux branches, présentait le spectacle le plus bizarre et le plus inattendu. On se dirigeait vers le pavillon : la curiosité allait enfin être satisfaite. Les personnes qui suivaient de plus près le prince furent tout étonnées de voir le maître des cérémonies frapper à la porte, et s'arrêter après avoir dit quelques mots à Son Altesse.

Cette porte s'ouvrit : un torrent de lumière inonda les jardins. Ce monument, c'était une chapelle. Des chants pieux se faisaient entendre; des prêtres étaient à l'autel. Aux pieds du crucifix une femme, vêtue en pénitente, ses longs cheveux épars sur ses épaules, priait et pleurait : on reconnut la margrave. Quand le jeune prince entra dans le sanctuaire, elle alla vers lui; les chants cessèrent. Toute la cour entassée dans ce petit espace, se rangea en silence. Sibylle, prenant son fils par la main, s'approcha de la balustrade qui la séparait des assistants.

— Sachez tous, dit-elle d'une voix assurée et sans la plus légère émotion, sachez tous que la margrave Sibylle de Baden remet entre les mains de son fils le pouvoir qu'elle a exercé en son nom, comme mère et régente. Sachez que voici désormais votre maître et que moi je ne suis plus rien en ce monde. Je viens faire devant vous amende honorable pour mes péchés, je viens vous demander pardon du scandale que je vous ai donné pendant tant d'années et vous rendre témoin de l'expiation que j'ai choisie. A dater d'aujourd'hui, voilà mon asile; à dater d'aujourd'hui, je ne sortirai plus de cette retraite. D'ici je puis voir ce palais, que j'ai bâti dans mes jours de folie, et je n'y rentrerai jamais. Je ne suis pas digne d'être admise dans aucun ordre religieux, je n'oserais me mêler parmi les épouses du Christ, je vivrai seule. Les portes de cet oratoire demeureront toujours ouvertes : les habitants de ce pays pourront être témoins de la pénitence imposée à celle dont le faste et les débordements les étonnèrent si longtemps. Mais avant de quitter tout à fait le monde, je veux accomplir un acte de justice. Je vous prie, Monseigneur, d'ordonner au comte de Hauenzern et à la baronne de Freyberg d'approcher de l'autel. Trouvez bon, je vous en conjure, qu'ils reçoivent en notre présence la bénédiction nuptiale. C'est moi qui ai retardé leur bonheur, c'est à moi à le conclure.

En disant ces mots, l'étrange créature s'agenouilla de nouveau. Après le mariage des deux amants, elle se fit couper les cheveux, elle prononça une formule de vœux, qui n'était pas celle des religieuses, et, se relevant aussi majestueusement que sur les marches de son fauteuil ducal, elle congédia la cour d'un geste. Seulement elle retint le comte un peu en arrière, et lui dit à voix basse :

— J'ai tenu ma promesse, vous allez être heureux. Je n'ai plus qu'une chose à vous demander. Envoyez ici, chaque jour, votre femme, je veux la voir. Quant à vous, Gustave, recevez ici mes derniers adieux; tout est fini entre nous sur la terre, nous ne nous retrouverons plus que dans le ciel. Mais vous savez maintenant jusqu'où je vous ai aimé!

Elle tint parole. Elle se renferma dans cette espèce de tombeau que vous connaissez. On y montre encore la discipline et le cilice dont elle fit usage ; l'un et l'autre sont teints de sang. Son lit était une planche ; elle ne vivait que de racines ; elle n'avait d'autre siége qu'une escabelle de bois. Cependant le plus affreux de ses supplices, à mon avis, ce fut de voir tous les jours sa rivale, de lui faire raconter les détails de son bonheur, de retourner ainsi le fer dans la plaie saignante de son âme. Ce fut de ne plus apercevoir, même de loin, l'homme qu'elle avait chéri jusqu'à lui sacrifier sa jalousie. Ce fut d'avoir sans cesse devant les yeux les lieux où elle fut heureuse, et de se retrouver seule si près et si loin de tout ce qu'elle avait aimé. Les tortures morales sont bien plus vives que les tortures physiques ; le chagrin est un chevalet plus cruel que celui du bourreau. Elle vécut ainsi plusieurs années et mourut. Le baron de Spilz la visitait souvent, afin qu'il ne manquât rien à l'expiation. Wilhelmine, c'était le regret ; le baron, c'était le remords !

Comtesse Dash. (*Presse.*)

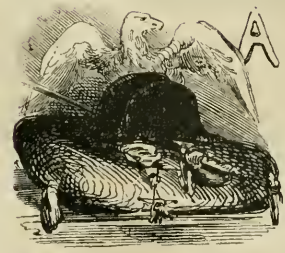
HISTOIRE

D'UN

SABRE DE PAIN D'ÉPICE.

A propos de la bataille de Leipzick et de la place Vendôme.

I.



Au mois de juillet 1813, l'Autriche s'étant décidément déclarée contre nous, les négociations du congrès de Prague furent brusquement rompues, et l'armistice de Dresde dénoncé le 10 août suivant. La bataille de Dresde, livrée les 27 et 28 du même mois, ne fut que la conséquence de ces deux événements. Cette bataille est certainement une de celles où le génie de Napoléon brilla du plus vif éclat (nous la raconterons un jour); elle devait avoir les immenses résultats qu'il s'en était promis; mais la fortune, qui commençait à nous abandonner, en décida autrement. En même temps que

Vandamme, en Bohême, se voyant contraint de poser les armes à Kulm pour s'être aventuré imprudemment dans la profonde vallée de Tœplitz, Macdonald se faisait battre à Gross-Beern par Bernadotte. Le maréchal Ney, envoyé de ce côté pour rétablir les affaires, n'ayant pas été plus heureux à Dennewitz et à Buterborg, ces désastres avaient détruit toutes les espérances de paix que l'empereur avait fondées sur sa récente victoire.

Après avoir appris le détail de ces pertes, Napoléon dit froidement à ceux qui étaient présents dans son cabinet :

— Que voulez-vous, Messieurs ; je ne puis pas être partout !... Mais ce que je ne puis concevoir, c'est que Vandamme se soit laissé entraîner en Bohême. A une armée qui fuit il faut faire un pont d'or ou opposer une barrière d'acier ; or, Vandamme ne pouvait être cette barrière.

Puis s'adressant au major-général :

— Aurions-nous donc écrit quelque chose qui ait pu lui inspirer cette fatale pensée?... Berthier, allez chercher vos minutes, et vous, Fain, voyez les miennes ; vérifions tout ce que nous avons écrit.

Le major-général apporta son livre d'ordre ; le secrétaire du cabinet représenta ses minutes, on relut toutes les lettres et l'on n'y trouva rien qui pût autoriser le malheureux général à quitter sa position de Peterswald, dans laquelle l'empereur lui avait recommandé de se tenir *coi*, selon l'expression textuelle employée dans la dépêche.

— Eh bien ! dit l'empereur au duc de Bassano ; voilà la guerre.

Puis, devenu tout à coup pensif, il fixa de nouveau les yeux sur la carte, et, mesurant machinalement les distances avec un compas, on l'entendit répéter tout haut ces vers qui lui revenaient à la mémoire :

J'ai servi, commandé, vaincu quarante années !
Du monde, entre mes mains, j'ai vu les destinées.
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin d'un état dépendait d'un moment.

— Ah ! Talma disait bien cela ! ajouta-t-il en paraissant se livrer à d'autres pensées. Pauvre Talma, il y a longtemps que nous nous connaissons. C'est un honnête homme ; mais il aime mieux être à Paris qu'à Dresde... Il a parbleu raison ; cela se conçoit, mais moi ! Allons ! il faut changer mes plans, et, cette fois, faisons en sorte de me multiplier.

En effet, dès le soir même il indiqua aux principaux officiers de son état-major Leipzick comme devant être désormais le point de réunion de tous les corps de l'armée ; puis, le 3 septembre il quitta Dresde.

A partir de ce jour commença une série de marches et de contremarches remarquables, autant par la vivacité des manœuvres exécutées par l'empereur, que par la patience avec laquelle il poursuivit un dénouement qui devait nous être bien funeste.

Dans ce trajet de Dresde à Leipzick, trajet qui dura six semaines, il fit plus d'une fois la triste observation qu'une fatale disposition au découragement dominait les esprits ; les signes de mécontentement n'étaient que trop visibles à ses yeux clairvoyants.

— Il semble, dit-il un jour à cette occasion, qu'une lime sourde cherche à rompre tous les liens de confiance et de dévouement qui, si longtemps, ont rendu l'armée et moi forts l'un par l'autre, et l'un par l'autre invincibles.

Enfin, le 15 octobre 1813, il arriva à Leipzick, déjà occupé par les troupes du maréchal Marmont et du duc de Castiglionne.

Mais pour l'intelligence de ce qui va suivre, je crois devoir donner brièvement la description topographique de cette ville de la Saxe qui, sans être d'une grande étendue, est cependant devenue importante à cause des événements dont elle fut le théâtre à cette époque.

Leipzick est renfermée dans une enceinte irrégulière, de forme presque quadrangulaire, qui consiste en une vieille chemise de maçonnerie; elle est protégée par un fossé sans contrescarpe et presque comblé par le temps. Autour de ce fossé règne un large boulevard planté de deux rangées d'arbres. Quatre portes servent de communications à la ville avec ses boulevards : au nord se trouve la porte appelée Halle; c'est la route de Lindenau par le pont de l'Elster.

Au midi est celle de Grimma, qui est en même temps le nom du faubourg le plus considérable de la ville; à l'ouest est la porte Saint-Pierre, et à l'est, du côté de Lindenau, les faubourgs de Randstadt, qui conduisent à Lutzen par un long défilé renfermé entre les marais de l'Elster et de la Pleisse. Ce faubourg n'a pour débouché que le pont qui est à l'extrémité du boulevard du côté de la porte de Halle, et pour issue que la rue longue et étroite qui mène à la barrière de Machranstadt. Nos soldats appelèrent cette sortie barrière de *la Massacrade* à cause de l'horrible boucherie dont ce lieu fut témoin quelques jours plus tard; ce fut par là en effet que l'armée française tenta d'opérer sa retraite.

Murat, instruit de l'arrivée de l'empereur, s'empressa de se rendre auprès de lui pour lui donner des détails sur les divers combats qui avaient eu lieu auparavant, et pour lui rendre compte en même temps de la position qu'il avait fait prendre à l'armée pour couvrir Leipzick. Napoléon, voulant s'assurer par lui-même des dispositions prises par son beau-frère, remonta à cheval, se dirigea du côté des campements; il arriva bientôt au pied d'un coteau qui domine une immense plaine et sur lequel est une maison isolée appelée la *bergerie de Meusdorf*. Après avoir jeté de ce point un premier coup d'œil sur l'ensemble de nos positions, il voulut les parcourir en détail, et redescendit dans la vallée, où la tête des premières colonnes autrichiennes commençait déjà à se montrer. En avançant un peu, les vedettes des deux armées ne furent plus éloignées les unes des autres que de quelques portées de fusil tout au plus.

De nouveaux régiments étaient arrivés de France; pour la première fois ils allaient paraître en ligne sous les yeux de l'empereur. Parmi eux se trouvait le régiment de cuirassiers commandé par M. d'Avranges, un des plus jeunes colonels de l'armée, et que Napoléon connaissait particulièrement. Ces régiments n'avaient point encore inauguré leurs aigles, et l'empereur ordonna qu'on procédât sur-le-champ à cette solennité.

Aussitôt les troupes se rangent sur les trois côtés d'un grand carré; l'état-major occupe le quatrième. Napoléon s'avance au milieu de l'enceinte; tous les officiers des régiments se groupent devant lui. Le prince de Neufchâtel, exerçant alors la charge de vice-connétable, met pied à terre; des officiers de son état-major ont tiré les aigles des étuis qui les renfermaient; les bannières dont elles sont ornées

déploient leurs couleurs, tous les tambours battent aux champs; Berthier, chargé de ce noble faisceau, vient se placer au centre des officiers en face de l'empereur qui, tenant d'une main les rênes de son cheval et de l'autre montrant les drapeaux, s'écrie d'une voix vibrante :

— Soldats! que ces aigles soient désormais votre point de ralliement! Jurez-moi de mourir plutôt que de les abandonner!... Me jurez-vous de préférer la mort au déshonneur de nos armes?...

— Oui! oui! Vive l'empereur! s'écrient les officiers et les soldats sur lesquels ces paroles semblent produire un effet magique.

Alors Napoléon élevant la voix et désignant de son bras étendu les Autrichiens, reprend avec plus d'énergie que la première fois :

— Soldats, voilà l'ennemi! Souffrirez-vous jamais un affront?...

— Non, non, jamais! Vive l'empereur! répètent encore tous les officiers en brandissant leurs épées.

— Alors je confie ces aigles à votre courage et à votre honneur!

A ces mots, chaque régiment reçoit un drapeau des mains de son colonel, et toutes les troupes, transportées d'enthousiasme, se séparent et défilent en poussant des *vivat* que les échos portent jusqu'aux Autrichiens.

Lorsque le régiment de cuirassiers, commandé par M. d'Avranges, vint à passer devant Napoléon et quand le colonel lui eut adressé le salut d'usage, l'empereur se découvrit en disant à voix basse :

— Encore un de mes braves colonels!

Il continua son inspection; arrivé au village de Wachau, occupé par le duc de Bellune, il lui donna de vive voix quelques instructions, puis il revint à la bergerie de Meusdorf, où il fit une halte. Les fourgons de la cantine n'étant pas encore arrivés, Napoléon dut se contenter pour souper de quelques noix sèches; elles étaient le seul mets qu'on pût se procurer, tant l'habitation était pauvre. Le duc de Bassano ajouta à ce frugal repas une tablette de chocolat; mais en revanche l'empereur s'étendit sur un monceau de foin et prit avec délices quelques heures de repos.

Dans la nuit du 15 au 16, il apprit que l'ennemi débouchait sur toutes les routes qui aboutissent à Leipzick; il fit de suite toutes ses dispositions. Le lendemain, à neuf heures du matin, la fusillade qui se fit entendre au sud de Leipzick annonça que Schwartzenberg avait engagé la bataille dans cette direction. Le canon répondit bientôt de tous les points de l'horizon aux décharges d'artillerie qui tonnaient du côté de Wachau : à midi, l'engagement devint général.

Napoléon était descendu de la bergerie de Meusdorf, et s'était dirigé en toute hâte sur ce point; mais avant d'y arriver, il aperçoit, sur la droite, des colonnes autrichiennes qui se sont avancées en bon ordre par Markelberg. L'attaque semble si furieuse de ce côté, elle est accompagnée de cris si terribles que tout le monde en est frappé. L'empereur s'arrête, et ne connaissant au juste ni les desseins, ni le nombre des ennemis, il fait avancer les grenadiers de la vieille garde qui ne sont qu'à peu de distance derrière lui; il leur fait former le carré, et sûr qu'aucune puissance humaine ne pourra ni vaincre ni dépasser cet obstacle, il s'élance dans la plaine, il arrive au moment où notre grosse cavalerie se distinguait par des charges irrésistibles, suivant son expression, et tandis que Macdonald faisait d'héroïques efforts pour enlever la redoute de Gross-Possana défendue par une artillerie formidable.

Napoléon juge à la première vue que de la prise de cette redoute dépend peut-être le succès de la journée ; il s'y porte de toute la vitesse de son cheval et vient se placer sous le feu de l'ennemi.

— Quel est ce régiment? demanda-t-il avec vivacité au général Charpentier, près duquel il s'est arrêté pour lui désigner du doigt un régiment d'infanterie qui restait en position au pied de la hauteur.

— Sire, c'est le 22e léger.

— Cela n'est pas possible, général ; je connais le 22e léger : il ne resterait pas là l'arme au bras, à se faire mitrailler ; finissons-en !

Et sur un signe ce régiment s'élance... la redoute est emportée.

L'empereur songe alors à porter le coup décisif en perçant le centre de l'ennemi pour le mieux culbuter. La cavalerie de Latour-Maubourg, de Kellermann et de Poniatowski se jette aussitôt à droite et à gauche pour le déborder ; tout ce qu'elle rencontre est écrasé, tué ou mis en fuite.

Cependant la nuit approche, et l'extrême fatigue des combattants ne permet plus de songer à de nouvelles entreprises. A six heures, la canonnade cesse entièrement, et les feux des bivouacs des deux armées en présence se rallument à peu près dans les mêmes positions où ils s'étaient éteints le matin. Les tentes de l'empereur ont été dressées en avant de la bergerie de Meusdorf, autour de laquelle la vieille garde vient s'établir. Napoléon passe la soirée à recueillir les rapports de la journée.

Tout le monde, généraux et soldats, avait fait son devoir. La cavalerie s'était surtout distinguée. Malheureusement Latour-Maubourg avait eu la cuisse emportée par un boulet.

Pendant l'opération que subissait avec un courage stoïque le général sur le champ de bataille même, son domestique se livrait à un désespoir qu'il manifestait par des cris et des pleurs.

— Ah çà ! veux-tu te taire, lui disait Latour-Maubourg, que ces clameurs impatientaient ; de quoi te plains-tu? Tu es gros et gras et il ne te *manque* rien.

— Ah ! général, c'est votre jambe. Quel malheur pour moi !

— Mais au contraire, nigaud, reprit celui-ci, croyant ainsi consoler le fidèle serviteur, c'est fort heureux pour toi, parce que tu n'auras plus désormais qu'une botte à cirer au lieu de deux.

A ce combat de Wachau, Poniatowski gagna son bâton de maréchal. Cédant à je ne sais quel pressentiment, Napoléon, comme s'il n'eût pas eu de temps à perdre pour acquitter sa dette envers le Polonais, lui envoya le soir même les insignes de maréchal de l'empire.

Parmi les colonels qui se sont rendus dignes des faveurs de l'empereur, Berthier cite avec orgueil le jeune d'Avranges, qui est son neveu.

— Ah ! oui... d'Avranges ! répète Napoléon d'un air pensif ; on ne saurait être bon fils sans être brave soldat. Celui-là a foi en sa mère et en son empereur ; il ira loin si la fortune ne le trahit pas. Je pense à votre parent, Berthier, et d'Avranges ne sera pas oublié, mais il ne faut pas aller trop vite avec les jeunes gens, de crainte de les gâter.

A cet instant, l'aide de camp de service entra dans la tente impériale pour annoncer l'arrivée du général autrichien Meerfeldt, qui avait été fait prisonnier le matin dès le commencement de l'action. Napoléon avait donné l'ordre qu'on le lui amenât.

— Attendez un moment, répondit-il à son aide de camp. Lui avez-vous rendu son épée?

— Sire, on ignorait que votre majesté voulût...

— Qu'on remette au général son épée ; vous l'introduirez ensuite.

Puis se retournant vers Berthier, il ajouta :

— Meerfeldt est une ancienne connaissance, vous devez vous le rappeler. C'est lui qui est venu à Léoben solliciter l'armistice; c'est avec lui que j'ai négocié à Campo-Formio. Vous souvenez-vous de la nuit d'Austerlitz? Ce fut encore lui qui me fit passer le billet écrit au crayon pour obtenir les premières paroles de paix auxquelles le salut de l'empereur d'Autriche et celui d'Alexandre étaient attachés. N'est-ce pas une singulière destinée que la sienne? Elle me le ramène au moment où j'aurais moi-même besoin d'armistice et de paroles de paix.

Aussitôt que le général autrichien fut introduit, l'empereur lui adressa des paroles consolantes sur son malheur, l'invita à partager avec lui et les officiers-généraux de son état-major le modeste repas qu'on avait préparé dans la tente voisine, en lui disant avec bienveillance :

—Je vous préviens, général, que vous allez faire un mauvais souper ; mais ensuite, pour vous en dédommager, je vous renverrai sur parole ; seulement, vous voudrez bien vous charger de porter à votre maître, l'empereur d'Autriche, de nouvelles offres de conciliation.

Après un repas qui ne dura pas dix minutes, Napoléon quitta la table.

— Notre querelle devient bien sérieuse, n'est-ce pas, général? dit-il à M. de Meerfeldt. Vous voyez comme on m'attaque et comme je me défends. Est-ce que votre cabinet ne prévoit pas les suites d'un tel acharnement?... S'il est sage, s'il est bien conseillé, il peut encore tout arrêter ; il le peut dès ce soir, mais demain peut-être il ne le pourra plus, car qui peut prévoir les événements de demain?...

Comme le général autrichien ne répondait rien, après un moment de silence Napoléon ajouta, en mettant dans son débit plus de vivacité :

— Notre alliance est rompue, c'est vrai! mais entre votre maître et moi, n'en existe-t-il pas une autre?... et celle-là n'est-elle pas indissoluble?... Eh bien! c'est elle que j'invoque. Je veux avoir toute confiance dans les sentiments de mon beau-père. C'est à lui que je n'ai cessé d'en appeler depuis le commencement de tout ceci. Allez donc le trouver, et répétez-lui ce que je lui ai déjà fait dire par Bubna, il y a quatre mois, lorsque j'étais à Dresde. Je ne saurais trop vous le répéter, général, on se trompe étrangement sur mon compte. Je ne demande pas mieux que de me reposer à l'ombre de la paix et de rêver le bonheur de la France après avoir rêvé sa gloire..... Et cependant votre politique sacrifie à la peur qu'elle a de moi non-seulement les affections les plus naturelles, mais encore ses plus chers intérêts. Vous craignez jusqu'au sommeil du lion; vous croyez ne pouvoir être tranquilles qu'après lui avoir arraché les griffes et coupé la crinière..... Eh bien! quand vous l'aurez réduit à ce triste état, quelles en seront les suites? Les avez-vous prévues?... Tourmentés par le désir ardent de recouvrer d'un seul coup tout ce que vous avez perdu par vingt ans de malheurs, vous n'avez que cette idée, et vous ne remarquez pas que depuis vingt ans tout a changé autour de vous, que vos intérêts ont changé de même, et que désormais, pour l'Autriche, gagner aux dépens de la France, c'est perdre. Vous y réfléchirez, général ; ce n'est pas trop de l'Autriche, de la France et même de la Prusse pour arrêter sur la Vistule le débordement d'un peuple à demi

nomade, essentiellement conquérant, et dont l'immense empire s'étend depuis nous jusqu'à la Chine..... la Russie enfin, dont l'ambition vous aurait dévorés déjà si je n'avais eu le soin de la tenir muselée.

Au surplus, je dois finir par faire des sacrifices, je le sais, je suis prêt; et pour gage de l'armistice à conclure dans les vingt-quatre heures, j'offre d'évacuer sur-le-champ l'Allemagne et de me retirer derrière le Rhin. Adieu donc, général, ajouta Napoléon en congédiant M. de Meerfeldt; lorsque de ma part vous parlerez de paix aux deux empereurs, je ne doute pas que la voix qui frappera leurs oreilles ne soit pour eux bien éloquente en souvenirs; voilà pourquoi je m'attends à vous revoir.

Le général autrichien fut aussitôt reconduit par son ordre aux avant-postes, et ce fut dans le moment où ses amis déploraient sa captivité qu'ils le virent reparaître au milieu d'eux, honoré d'une mission qu'un vainqueur eût ambitionnée. Mais M. de Meerfeldt ne devait pas revenir.

La journée du lendemain n'ayant pas été troublée par un seul coup de canon, ce calme absolu sembla de bon augure à Napoléon, qui ne doutait pas que la mission de M. de Meerfeldt n'eût un bon résultat. Il s'abusait.

Presque toute sa vie, il se fit illusion sur les sentiments de ces rois qui l'avaient tant flatté dans sa prospérité. Il oubliait qu'à leurs yeux, lui, empereur de *fortune*, n'était qu'un *intrus*, fils de la révolution et représentant de cette France contre laquelle, depuis vingt ans, ces mêmes rois conspiraient. L'occasion était trop belle pour se venger à la fois d'une nation qu'ils n'avaient pu empêcher de s'affranchir, et de l'homme qui les avait vus tous à ses pieds après les avoir tous vaincus.

En retardant leur attaque d'un jour, les alliés n'avaient eu d'autre intention que de donner le temps à Bernardotte de se rallier à Benigsen et à Collorédo, dont les corps d'armée réunis formaient 120,000 hommes. Ce que Napoléon ne sut pas deviner, ses généraux en chef le devinèrent, et, après s'être longtemps consultés, ils furent d'avis d'appeler Berthier et Daru à un conseil qu'ils tinrent à ce sujet.

On discuta longtemps, et en résumé les avis se trouvèrent tous d'accord sur un point: c'était que l'empereur ne devait pas livrer bataille avec des forces aussi faibles que les siennes, comparées à celles des ennemis. Il nous restait à peine 600 pièces de canon, et les alliés en avaient 12,000. Napoléon ne pouvait mettre en ligne que 160,000 hommes au plus, tandis qu'on pouvait lui en opposer 350,000. Tout ce que notre armée avait conservé de bonnes troupes, de vieux soldats, était resté à Dresde, ou renfermé dans les places de Dantzick, de Magdebourg et de Hambourg. Il fut convenu qu'après la conférence Berthier et Daru iraient trouver l'empereur pour déposer à ses pieds de *respectueuses mais justes remontrances*. Ces messieurs avaient sans doute oublié qu'on n'était plus au temps de Louis XV et des parlements.

En les voyant entrer dans sa tente, où il était seul, Napoléon remarqua tout d'abord l'agitation de Daru; mais l'air solennel du major-général le frappa davantage, et s'asseyant devant sa table il leur demanda d'un ton froid ce qu'ils lui voulaient. Berthier prit la parole le premier et lui représenta, dans les termes les plus doux et en employant d'excessifs ménagements, le désavantage qu'il y aurait à livrer bataille dans un pareil moment. Il lui exprima une vérité que l'empereur avait sentie avant lui, à savoir que les généraux étaient eux-mêmes si découragés qu'ils ne pouvaient ranimer le courage de leurs soldats.

« Et cependant, ajouta le major-général, Votre Majesté sait jusqu'où vont leur amour et leur dévouement à son auguste personne. Tous sont prêts à sacrifier leurs

biens, leur vie pour elle; mais si ces sacrifices ne peuvent servir à rien, si votre majesté, en s'exposant elle-même comme elle le fait chaque jour avec une témérité qui... »

Ici un regard foudroyant de Napoléon arrêta court l'orateur. Toutefois il se remit et termina son tableau en balbutiant, et en rappelant quelles seraient les terribles suites d'une bataille perdue qui ouvrirait aux ennemis la route de Paris.

Enhardi par le silence de l'empereur, qui avait écouté Berthier avec une morne attention, Daru prit la parole à son tour. Il démontra que les munitions seraient insuffisantes, pour peu que l'action se prolongeât plus d'un jour; que l'armée n'avait pas d'ambulances, qu'aucun hôpital n'avait pu être formé sur les derrières.

« Ces précautions, sire, dit Daru en terminant, ont toujours rendu les soldats de votre majesté invincibles, parce que lorsque le soldat sait que des secours, des soins et un lit l'attendent s'il est blessé ou malade, il va au feu avec plus d'assurance. Votre majesté sait encore que dans cet état de choses il n'y a de la faute à personne; l'administration a constamment fait son devoir. »

Lorsque l'intendant général de l'armée eut fini de parler, Napoléon, qui jusqu'alors n'avait pas dit un mot, regarda tour à tour Daru et Berthier avec une expression extraordinaire; puis il leur dit, avec une tranquillité feinte, mais pleine d'ironie : « Messieurs, tandis que vous y êtes, avez-vous encore quelque chose à dire? Parlez, je vous écoute. Par ma foi, le moment est bien choisi! » Et ses bras, qu'il avait croisés sur sa poitrine, empêchaient qu'on vît ses doigts crispés froisser les revers de son habit. Daru et Berthier ayant témoigné par une légère inclination de tête qu'ils n'avaient plus rien à dire : « Eh bien! c'est à mon tour, n'est-ce pas, messieurs? » s'écria-t-il en se dressant de toute sa grandeur; puis, fixant des yeux de feu sur l'intendant de l'armée, il lui dit avec ce calme qui était toujours chez lui précurseur de l'orage :

« Comte Daru, vous êtes un homme de plume et non d'épée; vous êtes l'intendant de l'armée, et par cela même inhabile à juger une pareille affaire. Je ne vous veux aucun mal du zèle inconsidéré qui vous a dicté les paroles que je viens d'entendre; cependant, croyez-moi, vous eussiez mieux fait de vous abstenir »

Puis, se retournant vivement vers Berthier et le toisant de la tête aux pieds, il dit, en effectant encore plus de calme, quoique son visage fût devenu affreusement pâle : « Quant à vous, monsieur le major général, j'ignorais qu'entre nous deux les rôles pussent changer; mais je sais maintenant que, de même que la fortune, il y a des hommes qui changent du jour au lendemain. Je sais qu'il en est ici quelques-uns qui préféreraient les douceurs d'une vie oisive aux nobles fatigues des camps. » Puis, faisant deux pas vers le major général, qu'il regarda fixement :

« Il en est, vous dis-je, qui aimeraient mieux chasser dans leurs terres princières que de travailler avec moi à la conservation intégrale du territoire, au maintien de l'honneur national : n'est-ce pas, prince de Neufchâtel? Et ceux-là, je les connais, vous dis-je encore une fois. Ce sont des hommes que j'ai tirés de la poussière pour les combler d'honneurs et de richesses, des hommes qui me doivent tout, excepté de la reconnaissance. Mais ceux-là ne sont pas mes soldats! Mes soldats n'ont point changé et ne changeront jamais. Messieurs, avec l'aide de Dieu et de cela (l'empereur avait frappé vivement du plat de sa main gauche sur le fourreau de son épée), je saurai bien réduire des princes qui, parce que je les ai trop ménagés, ont conjuré ma perte. Mais malheur aux traîtres ou aux ingrats! »

Au geste sublime que Napoléon avait fait, à ses paroles dites avec feu, Berthier et Daru avaient éprouvé comme un sentiment de terreur, bien qu'à coup sûr ils ne pussent prendre pour eux ces mots si durs de l'empereur, et que lui-même ne songeât point à les leur appliquer.

« Au surplus, vous le savez depuis longtemps, reprit-il bientôt, toujours en s'adressant à Berthier, votre opinion n'est jamais entrée pour rien dans mes déterminations; vous pouviez donc vous épargner la peine de parler comme vous venez de le faire tout à l'heure. Et quant à ceux qui vous ont envoyés vers moi, s'écria-t-il avec un éclat de voix, dites-leur qu'ils n'ont qu'à obéir! » Enfin, se calmant peu à peu, il s'assit, et, après s'être essuyé le front avec son mouchoir, il ajouta froidement : « Messieurs, vous avez ma réponse. » Et d'un signe il les congédia.

Il est à remarquer que lorsque Napoléon avait quelque mauvaise humeur, ou lorsqu'il croyait avoir à se plaindre de quelqu'un, son mécontentement passait comme un orage, parce qu'il l'exhalait aussitôt en paroles, dures quelquefois, et en apostrophes toujours vives. Le premier moment de sa colère était comme un coup de massue, sous lequel il était difficile de ne pas succomber : ce n'était qu'à l'aide de beaucoup de sang-froid, de franchise et d'impassibilité qu'on pouvait espérer d'en atténuer l'effet. Mais une fois calmé, non seulement l'empereur ne pensait plus à *la scène qu'il avait faite,* mais même il ne voulait pas que ceux qui l'avaient provoquée en conservassent le moindre souvenir.

Puis, comme au fond du cœur il était essentiellement bienveillant, comme il avait une extrême sensibilité, et (qu'on me pardonne l'expression) comme il était un *bon homme*, il lui arrivait toujours de regretter d'avoir poussé les choses un peu trop loin, comme il le disait encore, et il faisait en quelque sorte des avances pour qu'on ne lui gardât pas rancune. L'expression de sa figure s'épanouissait, il devenait enjoué, indulgent ; ses paroles, son regard, son sourire, ses gestes même, avaient un charme auquel il était impossible de résister. On peut dire que l'empereur avait une physionomie, des manières, un langage pour chacune des émotions qui l'agitaient. Il est vrai que nous ne pourrons jamais convaincre certaines gens de cette vérité, que Napoléon était homme, et homme comme un autre, avec cette différence, toutefois, qu'il valait par le cœur infiniment mieux que la plupart des autres hommes, de même qu'il leur était éminemment supérieur par l'intelligence. Il le prouva plus que jamais le soir même du jour où il avait *lavé la tête* à Daru et à Berthier : il employa toute la nuit du 16 au 17 à faire avec eux ses dispositions pour le lendemain, comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire entre lui, l'intendant et le major général de l'armée.

Le 17 au matin, le temps était pluvieux et sombre. La venue du jour n'avait pas interrompu le calme qui régnait dans le camp. Tandis que les caissons se remplissaient, que les ambulances s'improvisaient, que le soldat disposait ses armes, et que de tous côtés on se préparait au combat, l'empereur passa la journée dans sa tente et arrêta le nouvel ordre de bataille dans lequel il voulait recevoir l'ennemi. Il retint à dîner Daru et Berthier, comme pour effacer jusqu'au souvenir de la mercuriale de la veille. La nuit arriva ainsi sans qu'on eût aucune nouvelle de M. de Merfeldt.

« Poniatowski pourrait bien avoir raison, » dit plusieurs fois Napoléon en regardant à sa montre.

Pour comprendre ces paroles, il faut savoir que l'empereur avait fait part au prince Poniatowski de son espoir dans la mission de M. de Merfeldt, vis-à-vis d'Alexandre

surtout, et que le Polonais, dans sa franchise toute militaire, lui avait répondu : « N'y comptez pas, sire ; l'empereur de Russie vous jouera. » L'événement prouva que le prince avait deviné juste.

Cependant la pluie continua de tomber à torrents sur les bivouacs. Un profond silence régna autour des tentes du quartier général jusqu'au moment où le lever de la lune permit enfin à l'empereur de monter à cheval et de se porter dans la direction de Leipzick. Il était une heure du matin. Chemin faisant, un moulin à tabac qui se trouve en arrière du Probstheyda, sur une éminence appelée *le Thonberg*, lui parut être un emplacement favorable pour son état-major. En effet, après avoir tout visité, il revint à huit heures du matin à ce même moulin de Thonberg. A peine eut-il mis pied à terre, que le canon de Schwartzenberg se fit entendre.

« Ah ! ah ! dit-il en écoutant, il paraît que les autres ne perdent pas de temps ! N'est-ce pas aujourd'hui le 18 octobre? Eh bien ! il y a précisément treize ans, à pareille heure, que j'assistais, dans la cathédrale de Milan, au *Te Deum* chanté en commémoration de la victoire de Marengo. Messieurs, c'est un glorieux anniversaire que celui-là ! Faisons en sorte de nous le rappeler ! »

Et il remonta à cheval aussitôt.

Du moment où l'ennemi avait abordé nos lignes, la bataille était devenue terrible : on s'était heurté avec furie ; mais, quels que fussent leurs efforts, les assaillants avaient trouvé partout une résistance invincible. Pendant sept heures que dura ce combat de géants, on vit cent vingt mille Français repousser victorieusement trois cent mille ennemis. Pendant sept heures, quatre cent cinquante mille hommes se battirent sur une surface de moins de trois lieues carrées, et par des miracles de valeur et d'audace les Français repoussaient les attaques sans cesse renaissantes d'une masse trois fois plus forte qu'eux.

Malheureusement, ce que le nombre n'avait pu contre la valeur, la trahison devait le faire. Tout le monde sait le grand désordre qu'entraînèrent la défection des Saxons et cette rupture du pont de Leipzick qui coupa la retraite à l'arrière-garde de notre armée. Nous ne nous arrêterons pas sur ces faits, qui sont l'une des pages les plus douloureuses de notre histoire, et nous passerons enfin à l'épisode qui doit seul nous occuper, mais pour l'intelligence duquel ces détails préliminaires étaient indispensables.

Le 24 octobre l'empereur était arrivé de bonne heure à Freybourg, où son logement avait été préparé dans la maison du pasteur protestant. Il s'enferma avec Berthier, et avant de prendre la moindre nourriture il s'occupa des affaires de la France, dicta le décret de convocation du corps législatif, distribua de l'avancement, des dotations, des honneurs.

Le major général lui mit ensuite sous les yeux le rapport plus détaillé de nos pertes. Berthier lui-même avait à regretter celle de son neveu, le jeune d'Avranges, ce colonel d'un nouveau régiment de cuirassiers auquel Napoléon avait fait don d'une aigle quelques jours auparavant. Ce brave officier était mort en combattant près du prince Poniatowski, pour protéger sa retraite dans le faubourg de Leipzick.

A ce nom de d'Avranges, prononcé par Berthier avec une émotion bien naturelle, Napoléon avait éprouvé comme un tressaillement ; puis il avait regardé le prince de Neufchâtel avec une expression extraordinaire en lui disant d'un ton bref : « Et après, monsieur le major général, quelles pertes ai-je encore à déplorer?

— Sire, le général de division Delmas, qui est tombé sous le feu de l'artillerie saxonne, et avec lui Vial, Rochambeau...

— Assez! assez! fit Napoléon en couvrant son visage de ses deux mains; puis il répéta tout bas : « Bessières, Duroc, Kirgener, Bruyère, Vial, Rosambeau, Delmas, Poniatowski!... Ah! oui, Poniatowski, voilà quel devait être le vrai roi de Pologne! et aujourd'hui il est mort! tous sont morts! tous! Ah! c'est affreux! quand donc cela finira-t-il! n'est-ce pas déjà assez de sang versé? Encore si ce n'était qu'à moi qu'ils en veulent! » Et après un silence il ajouta : « Vous disiez donc que parmi mes braves colonels, d'Avranges....

— Sire, les Prussiens l'ont massacré. Les dernières paroles de mon neveu ont été un remercîment à votre majesté de toutes les bontés qu'elle a eues pour lui, et son dernier soupir a été pour sa patrie, pour sa mère. Sire, elle est ma sœur, et lui...»

A ces mots, Berthier se tut et se couvrit les yeux.

Tandis qu'il parlait, un léger tremblement avait agité les mains de l'empereur, ses lèvres avaient pâli, et chez lui c'était là le signe d'une émotion profonde. Il s'était penché sur la table devant laquelle il était assis, il avait allongé le bras pour chercher la main de Berthier, et il la lui avait serrée à deux reprises, mais sans prononcer une parole.

Cependant le prince de Neufchâtel avait ainsi continué : « Sire, entre autres particularités relatives à la mort de mon neveu, il en est une qu'on ne saurait expliquer, car bien qu'elle m'ait été attestée, j'ai peine à y croire....

— Qu'est-ce donc?... demanda Napoléon.

— Sire, une chose inimaginable, une puérilité : on a trouvé sur lui, entre sa veste et sa cuirasse.... et cependant d'Avranges n'était pas fou...

— Mais qu'est-ce donc? répéta l'empereur avec la plus vive impatience.

— Sire, on a trouvé un petit sabre de pain d'épice, de ceux qu'on donne aux enfants, mais tellement durci par le temps, que d'abord on ne savait pas ce que ce pouvait être. Toutefois, le soin avec lequel il était enveloppé dans un papier de soie et roulé dans le brevet d'officier de la Légion-d'Honneur dont votre majesté daigna honorer mon neveu l'année dernière, a donné à penser qu'il tenait beaucoup à cet objet.

— Cela est étrange! avait dit Napoléon à voix basse et en regardant fixement devant lui, mais avec distraction et comme une personne qui regarde sans voir.

— Il est présumable qu'il lui aura été donné, lorsqu'il était enfant, par une femme, sa cousine peut-être. Il avait pour elle beaucoup d'attachement.

— Vous vous trompez, Berthier, avait interrompu l'empereur en passant légèrement sa main sur son front. Oui, ma foi!... Puis il était redevenu pensif.

— Quoi qu'il en soit, ajouta Berthier, ce fait est vraiment bizarre. »

A peine le prince de Neufchâtel eut-il prononcé ce mot, qu'il fut effrayé de l'effet qu'il avait produit. L'empereur se leva brusquement, et marchant droit à lui, lui serra le bras avec une violence presque convulsive, et fut quelques secondes sans pouvoir parler. Enfin il sourit, mais ce sourire avait tant d'amertume que Berthier craignit de l'avoir offensé, surtout lorsqu'il entendit ces paroles :

« Vous vous trompez encore; ce n'est pas bizarre, c'est sublime! D'Avranges a été de parole, il a tenu son serment. Maintenant, monsieur le major général, avez-vous autre chose à me dire?

— Non, sire.

— En ce cas, c'est bien. Occupez-vous sur-le-champ de faire ordonnancer les gratifications que j'ai accordées. Allez, Berthier, je désire être seul. »

Et Napoléon posa ses deux coudes sur la table et sa tête dans ses mains, et il se mit à réfléchir. Le major général le quitta en cherchant vainement quel rapport pouvait exister entre Napoléon, son malheureux neveu et un petit sabre de pain d'épice. Nos lecteurs font sans doute en ce moment comme le prince de Neufchâtel : nous allons donner l'explication de cette énigme.

II.

Au temps où la place Vendôme portait le nom de *Place des Piques*, et où les pierres du monument élevé à Louis XIV étaient encore éparses çà et là sur les pavés encadrés d'herbe verte et touffue, en 1794, un homme vêtu d'un uniforme d'officier d'artillerie, dont la propreté minutieuse faisait encore ressortir la vétusté, se promenait circulairement sur cette place, à peu près déserte, l'air pensif et les mains croisées derrière le dos. Cet homme paraissait avoir vingt-cinq ans au plus ; il était de petite taille, maigre et svelte. Ses longs cheveux noirs, coupés *en oreilles de chien*, selon la mode de l'époque, qui descendaient jusque sur ses épaules, donnaient à sa physionomie naturellement pâle, mais animée par des yeux d'une vivacité extrême, un caractère indéfinissable d'originalité. Cet officier s'arrêtait de temps à autre pour contempler, d'un air mélancolique, cette place veuve de l'espèce de trophée qui naguère encore l'embellissait. Puis il fixait ses regards sur le piédestal de la statue absente, et les élevait ensuite jusqu'au ciel, comme un homme qui bâtit, en imagination, un temple, un arc, une colonne...

L'officier était plongé dans cette espèce d'extase, lorsqu'un jeune enfant s'élança de la porte d'un des hôtels voisins, et s'approcha de lui à l'improviste en lui demandant avec une hardiesse toute martiale :

« N'est-ce pas, citoyen, que vous êtes général?

— Non, mon petit ami.

— Ah !... vous n'êtes pas général ! vous n'êtes donc pas dans l'artillerie?

— Pardonnez-moi, j'ai l'honneur d'appartenir à cette arme : mais je ne suis encore que commandant... C'est bien peu de chose, n'est-ce pas? ajouta-t-il avec simplicité.

— Commandant ! commandant ! répéta l'enfant, en ayant l'air de réfléchir ; puis relevant la tête et ouvrant de grands yeux : C'est égal, reprit-il en grossissant sa voix, je voudrais être commandant, moi !... J'ai entendu dire à mes oncles que c'était déjà *joli*. Je voyais bien à votre uniforme que vous étiez dans l'artillerie, quoique Job ne voulût pas le croire ; mais il ne cherche qu'à me taquiner.

— Et quel est donc ce monsieur Job, qui ose vous contrarier?

— C'est le jockey de maman. Nous étions tous les deux sur le balcon, occupés à vous regarder, là-haut, voyez-vous, où il y a écrit en rouge, à côté de la grande fenêtre : *Vivre libre, ou mourir*... Il y a au moins une heure que vous vous promenez autour de ces pierres, n'est-ce pas? »

A cette brusque demande le militaire rougit.

« Il est vrai que depuis longtemps j'attends ici quelqu'un, répondit-il en souriant.

— Alors, puisque votre ami ne vient pas, reprit le petit bonhomme en jetant

autour de lui des regards curieux, je puis vous adresser une question sans crainte de vous ennuyer?

— Faites-moi toutes les questions que vous voudrez, se hâta de répondre le militaire, qui bien qu'il ne connût pas cet enfant, se sentait pris déjà d'un intérêt tout particulier pour lui, je serai enchanté d'y répondre si je le puis.

— Eh bien, dites-moi tout de suite si vous me recevriez dans votre régiment? Je suis grand, je sais très-bien lire, j'écris passablement *en fin*, et j'apprends la géographie. Mon précepteur m'a assuré que...

— Oh! oh! mon jeune camarade, interrompit l'officier, on ne prend pas les soldats à la taille, vous pouvez en juger par moi, mais à l'âge et au patriotisme! Quel âge avez-vous?

— J'aurai bientôt huit ans, citoyen! regardez-moi bien. »

Et le petit bonhomme prit la position du soldat sans armes, les talons rapprochés, les coudes au corps; et, se tenant droit, la tête haute, le regard fixe, il ne perdait pas, dans cette posture, une ligne de sa taille élancée et gracieuse. Le commandant le regarda un moment avec tendresse; un sourire vint de nouveau errer sur ses lèvres minces et colorées.

« Mon petit ami, reprit-il, vous êtes encore beaucoup trop jeune. Il faut avoir, à défaut de la taille exigée par l'ordonnance, la force de supporter les fatigues de la guerre.

— Mais il y a des fifres et des tambours qui ne sont pas plus grands que moi; si Job était là, il vous le dirait; hier encore nous en avons vu passer sur le *boulevart des Droits-de-l'Homme*, à la tête d'un régiment et même devant la musique; on disait même qu'ils allaient se battre à l'armée de Sambre-et-Meuse.

— C'est possible, mais ce n'est pas là une raison, fit l'officier en hochant la tête. Il ne s'agit ici que de la force, et il faut avoir celle de manier une épée, car, voyez-vous, mon jeune ami, en présence des ennemis de la patrie, le cœur et le courage ne suffisent pas.

— Oh! si ce n'est que cela, je manie très-bien une épée; demandez plutôt à mes oncles, qui sont militaires comme vous, si je ne sais pas tenir même leur grand sabre d'une seule main : vous allez voir. »

Et, montant avec la rapidité d'un chat sur la borne près de laquelle ils causaient tous deux, le petit bonhomme, s'appuyant d'une main sur l'épaule du commandant et de l'autre saisissant la poignée de son épée, allait la tirer de son fourreau.

A ce geste inattendu, celui-ci fit un mouvement brusque, et retenant la main de l'espiègle, il lui dit d'un ton sérieux et le regard très-animé :

« Un moment! personne ne touche à cela que moi! Il est de ces choses avec lesquelles un enfant ne doit jamais badiner : descendez à l'instant, monsieur!

— C'était seulement pour vous montrer, bégaya l'enfant d'un air contrit; êtes-vous fâché contre moi, citoyen? »

En disant ces mots, il enlaça doucement de ses deux bras le cou du commandant et, le front appuyé contre la joue du militaire, sur laquelle celui-ci sentit couler une larme brûlante, il répétait d'une voix que le repentir rendait encore plus touchante :

« Pardonnez-moi, citoyen, je ne le ferai plus jamais. »

Ému au dernier point de l'émotion même de l'enfant, l'officier l'embrassa plusieurs fois :

« Non, non, lui dit-il en le posant à terre; mais je ne pouvais vous permettre

l'expérience que vous vouliez tenter. Pour vous prouver que je ne vous en veux pas, et pour satisfaire votre ardeur belliqueuse, je vous offre un beau sabre de pain d'épice : l'acceptez-vous? Peut-être un jour vous en donnerai-je un d'une autre espèce ; mais c'est à la condition que vous ne pleurerez plus, parce que vous me feriez du chagrin, à moi aussi.

— Ah ! je veux bien, s'écria le petit bonhomme en sautant de joie et en battant des mains ; mais c'est qu'il n'y a pas de marchande de pain d'épice sur cette vilaine place, ajouta-t-il en essuyant ses yeux.

— Nous en trouverons à quelques pas d'ici, dans le *Jardin des Capucines*, si vous voulez me faire l'amitié d'y venir avec moi... Cependant, interrompit-il après un moment de réflexion, ne craignez-vous pas qu'on ne soit inquiet de votre absence?... Au surplus, je vous ramènerai à cet endroit.

— Bah ! on me laisse aller seul sur la terrasse des Feuillants ; cependant, pour ne pas faire gronder Job par maman, il faut le prévenir que je vais avec vous et que nous ne serons pas longtemps absents.

— C'est plus convenable.

— Job ! cria l'enfant en faisant un signe au jockey qui était resté en sentinelle sur le balcon de l'hôtel, je vais au jardin des Capucines avec le commandant acheter un beau sabre ; si maman me demande, tu lui diras que je reviendrai bientôt. »

Le jockey s'était empressé d'accourir vers son jeune maître en voyant l'officier disposé à l'emmener ; mais le petit bonhomme, ayant deviné les scrupules de Job, reprit d'un ton d'humeur et en frappant du pied avec pétulance :

« Puisque je te dis que je vais revenir tout de suite. » Et se rapprochant encore davantage du commandant qui le tenait par la main, il ajouta avec une sorte d'orgueil et de fierté dans le regard : « Je le savais bien, moi, que le citoyen était dans l'artillerie ! mais tu ne veux jamais me croire. »

Le militaire et son jeune compagnon eurent bientôt rencontré ce qu'ils cherchaient. Ce fut l'enfant qui lui montra du doigt une vieille femme assise devant une petite boutique de gâteaux. Lui-même choisit un sabre de pain d'épice, le plus beau qu'il put trouver, après les avoir tous examinés et comparés les uns aux autres.

« Combien? demanda le commandant à la marchande en fouillant dans la poche de côté de son uniforme.

— Ceux-là, deux sous, citoyen ; les autres ne coûtent qu'un sou la pièce. »

Le commandant présenta à la marchande un assignat de cinq livres. C'était pour le moment sa seule fortune.

« Tenez, rendez-moi ! » lui dit-il.

A cette vue la vieille femme fit un peu la grimace :

« Hélas ! mon cher citoyen, dit-elle d'un ton piteux, cet assignat ne vaut plus, au jour d'aujourd'hui, que quinze sous de bon argent.

— Je le sais, reprit sèchement le militaire.

— J'aimerais mieux, si cela vous était égal, que vous ne me donnassiez qu'un sou en numéraire, car je n'aurais pas assez pour vous rendre.

— Je n'ai point de numéraire sur moi, répliqua le commandant avec un léger pourire de honte, mais gardez tout.

— Ah ! Jésus, bon Dieu ! pour qui me prenez-vous? fit la bonne femme en reculant d'un pas ; j'aime mieux vous faire crédit : vous m'avez l'air d'un ci-devant.

La patrie n'est pas en danger, comme la semaine passée ; vous me devrez deux sous, en numéraire, ajouta-t-elle en appuyant sur le dernier mot. »

Le militaire se trouvait dans un effroyable embarras, lorsqu'au même instant il se sentit toucher doucement l'épaule. Croyant que c'était le petit bonhomme, il ne tourna pas même la tête; mais celui-ci, une fois possesseur du sabre de pain d'épice, avait profité du débat qui s'était élevé, pour traverser le jardin à toutes jambes et rejoindre Job, qui commençait à se repentir de ne l'avoir pas suivi.

« A ce que je vois, le commandant Bonaparte aime le pain d'épice et en fait provision !... dit le nouveau venu d'une voix grave et sonore.

— Ah ! c'est vous, Talma... Parbleu, mon cher, vous arrivez bien à propos ! Donnez pour moi, je vous prie, deux sous à cette bonne femme, qui n'a pas grande confiance, à ce que je crois, dans la monnaie de la république. »

L'artiste tira de sa poche une pièce de douze sous, et, cette fois, la marchande se trouva assez riche pour rendre les dix sous qui revenaient sur la pièce.

« Je vous ai attendu plus d'une heure sur la place Vendôme, mon cher Talma, dit ensuite Napoléon d'un ton de reproche amical, car nous supposons qu'on a deviné que c'était lui. Je serais parti depuis longtemps si un charmant petit garçon... Eh ! mais... par où est-il donc passé, l'espiègle? fit-il en jetant autour de lui des regards inquiets.

— Ne vous en tourmentez pas, je l'ai vu se diriger en courant et en agitant un sabre de pain d'épice qu'il tenait à la main vers l'hôtel que ses parents occupent sur la place Vendôme. Je le connais... Mais pardonnez-moi, mon cher Bonaparte, si je vous ai fait attendre si longtemps, interrompit Talma en lui serrant une main dans les siennes, je ne fais que sortir de la répétition.

— Le Théâtre de la République va-t-il donc enfin nous donner quelque chose de nouveau et de bon ?

— De nouveau, pas précisément ; de bon, je l'espère pour mes camarades : c'est le *Charles IX* de Chénier, et cette fois j'ai recréé le rôle...

— Que vous êtes heureux, Talma ! interrompit à son tour Napoléon avec un mélange de satisfaction et d'amertume. Vous avez obtenu les suffrages du peuple ; vous jouissez chaque jour d'un triomphe nouveau ; votre art est le premier de tous ; être applaudi chaque soir par une foule enthousiaste !... ah ! Talma, votre position, comme artiste, est bien supérieure à toutes les positions possibles !... Il me faudrait des victoires, à moi, pour conquérir le quart de la popularité que vous possédez déjà, et, pour les obtenir ces victoires, il faut des soldats, des canons, de l'argent...

— Et vous aurez tout cela un jour, soyez-en sûr, mon cher ; votre mérite sera reconnu, apprécié, mis en lumière et récompensé plus que vous ne croyez peut-être. C'est moi qui vous le dis. »

Et prenant tout à coup une pose théâtrale, Talma, avec un geste plein de dignité, toucha légèrement le bras de Napoléon en ajoutant :

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas !

— Bravo, Talma ! vous dites toujours ce vers d'une manière admirable

— Mon cher commandant, vous me flattez toujours, vous !... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit à l'heure qu'il est. Nous devions aller dîner ensemble *aux Frères-*

Provençaux; une invitation du général d'Avranges d'Haugeranville, que j'ai trouvée hier au soir en rentrant, ne me permet pas de dîner aujourd'hui ailleurs que chez lui. Je suis allé le voir ce matin pour tâcher de lui faire agréer mes excuses; impossible : on veut absolument que je me trouve à ce dîner, où Chénier sera et où seront aussi les frères de madame d'Avranges, César-Léopold et Alexandre Berthier, dont vous avez sans doute entendu parler; puis Barras, Perregaux et d'autres encore... Bien plus, j'ai promis au général de vous amener avec moi; or, il n'y a pas moyen de s'en dédire.

— Mais je ne puis aller dîner dans une maison où je n'ai pas encore été présenté.

— Vous n'avez pas besoin d'être présenté puisque vous êtes attendu. Madame d'Avranges, qui a des enfants charmants; ses frères, ses sœurs, qui sont fort aimables; toute sa famille, en un mot, brûlent du désir de vous voir.

— Mais, encore un coup, je ne puis y aller vêtu de la sorte! dit Napoléon avec un geste d'impatience, et jetant un regard soucieux sur son habit dont la vétusté attestait suffisamment l'ancienneté de service : on me prendra pour un émigré, ou tout au moins pour un aristocrate, ajouta-t-il en souriant à demi.

— Mon cher, l'uniforme d'un officier supérieur d'artillerie peut toujours aller de pair avec les clinquants et les panaches de nos sommités républicaines. D'ailleurs, je ne suis pas fâché que vous fassiez connaissance avec tout ce monde-là.

— Eh bien, soit! fit Napoléon, et, tâchant d'imiter le geste et la voix du tragédien, il ajouta :

« Ami, je m'abandonne au destin qui m'entraîne.

« Seulement, reprit-il, vous m'excuserez auprès de ces dames. »

Talma fit un signe affirmatif et conduisit le commandant vers l'un des plus beaux hôtels de la place Vendôme. Ils entrèrent, et la première personne que Napoléon aperçut, quand son ami l'introduisit dans un somptueux salon déjà rempli de monde, fut le petit garçon au sabre de pain d'épice. En le voyant, l'enfant s'élança de dessus les genoux de son oncle, Alexandre Berthier, et vint se jeter dans ses bras, en s'écriant :

« Ah! maman, c'est mon bon ami de tout à l'heure. » Puis, s'adressant à Napoléon : « N'est-ce pas, citoyen, que vous m'avez promis, lorsque je serai grand, de me changer ce sabre contre un beau sabre *de vrai* qui coupera bien?

— Certainement, mon jeune ami, lui dit Napoléon en l'embrassant tendrement. »

Le général d'Avranges était allé au-devant de lui et l'avait présenté à sa femme. Cette dame, après lui avoir adressé un compliment avec une grâce parfaite, dit à son fils :

« Oui, mon ange, conserve-le bien, afin qu'un jour le commandant Bonaparte n'ait pas plus à se repentir de t'avoir donné ce sabre de pain d'épice qu'un sabre de colonel. »

C'est de ce jour que date la fameuse amitié qui exista pendant dix-huit ans entre Napoléon, le jeune d'Avranges et Alexandre Berthier. Peut-être même, et sans que le major-général de l'armée s'en fût jamais douté, le souvenir de ce sabre de pain d'épice contribua-t-il à placer dans ses mains l'épée de vice-connétable, qu'au reste il était si digne de porter.

Quant à Talma, tout le monde sait avec quelle bienveillance et quelle générosité

l'empereur le traita toujours. Plus d'une fois en payant ses dettes Napoléon acquitta celle que le commandant d'artillerie avait contractée jadis envers le grand acteur à l'égard de la pauvre marchande de pain d'épice du jardin des Capucines.

Maintenant, reportons-nous à dix-neuf ans plus tard, c'est-à-dire au commencement de l'année 1813.

Un dimanche du mois de mars 1813, six semaines environ avant le départ de l'empereur pour cette malheureuse campagne de Saxe qui devait se terminer par le grand désastre de Leipzick, Napoléon passait en revue dans la cour des Tuileries les troupes qui devaient le lendemain même rejoindre la grande armée; et, malgré l'enthousiasme que sa présence faisait toujours éclater parmi les troupes, pour l'augmenter encore et stimuler davantage les sentiments de patriotisme dont elles paraissaient animées, l'empereur se fit amener le roi de Rome, et le prenant dans ses bras, parcourut les lignes des régiments en montrant son fils aux soldats. Ce fut alors comme un délire qui se manifesta par des vivats et des protestations dont la sincérité ne pouvait être suspectée, car il était facile de voir que ces cris partaient du cœur. Napoléon en fut profondément ému, et rentra au palais dans une disposition d'esprit dont plus d'un courtisan sut habilement profiter.

En traversant la grande galerie, encombrée ces jours-là de personnages de toutes sortes dans la hiérarchie civile et militaire, il caressait son fils, le couvrait de baisers, et faisait remarquer à ceux qui l'entouraient l'intelligence précoce de cet enfant.

« Il n'a pas eu peur du tout, » dit-il avec bonhomie à quelques officiers-généraux devant lesquels il s'était arrêté. « Il semblait deviner que tous les braves que je lui ai fait voir étaient de la connaissance de son *papa*. »

Puis il parla à ceux qui s'approchaient de lui pour quêter un regard ou une parole, tout en pinçant doucement le bout du nez de l'enfant, qu'il tenait toujours dans ses bras, ou en lui tirant les mèches de cheveux blonds qui s'échappaient de son petit béguin de velours vert parsemé d'étoiles d'or

Apercevant son premier architecte confondu dans un groupe de membres de l'Institut, il fit quelques pas de ce côté :

« Eh bien ! monsieur Fontaine, » lui demanda-t-il avec gaieté, « songez-vous à notre palais du roi de Rome? Avance-t-il? »

L'architecte s'inclina respectueusement en signe d'affirmative.

« Mon fils l'habitera un jour, » ajouta-t-il.

Et ses regards s'étant fixés sur l'enfant avec tout l'orgueil de la tendresse paternelle, il l'embrassa une dernière fois avec effusion et le remit aux mains de sa gouvernante. Mais en le voyant parcourir cette longue galerie d'un pas encore mal assuré, son front devint tout à coup soucieux, et lorsque l'huissier eut refermé les deux battants sur le jeune prince, Napoléon dit à demi-voix, après un soupir :

« Oui !... nous te bâtissons un beau palais !... Et s'ils nous accablent, cette fois, tu n'auras peut-être pas de chaumière. »

Ces paroles de l'empereur sont d'autant plus remarquables qu'elles semblaient être prophétiques. Cependant son visage reprit bientôt toute sa sérénité, et il commença de faire ce qu'il appelait *sa tournée*.

On sait qu'après les grandes parades, les officiers-généraux et les colonels des régiments qui avaient passé sous les yeux de l'empereur se réunissaient dans cette galerie, et que là Napoléon distribuait lui-même la part d'éloge ou de blâme aux

chefs de corps dont les troupes avaient bien ou mal manœuvré. Cette fois il n'eut que des paroles flatteuses à adresser à chacun d'eux. A celui-ci il dit : « Je vous fais compliment sur le choix des hommes dont vous avez formé vos compagnies d'élite. » A un autre : « Vos officiers et moi nous nous sommes vus sur plus d'un champ de bataille. » A un quatrième : « Vos chevaux semblent avoir la même ardeur que leurs cavaliers ; c'est d'un heureux augure. » Puis avisant tout à coup, à l'extrémité de la galerie, un jeune colonel de cuirassiers, il se dirige vivement de ce côté, et s'arrête en face de lui. Sa physionomie semble rayonner de joie.

« Bonjour, monsieur d'Avranges, lui dit-il avec un accent qui dut faire battre le cœur du jeune colonel ; je suis bien aise de vous voir ici avant votre départ. Comment se porte madame votre mère? »

Napoléon avait tenu la promesse qu'il avait faite au jeune d'Avranges dix-neuf ans auparavant. Dès l'âge de dix-sept ans, ce jeune homme était sorti du Prytanée français pour entrer dans une école militaire où il était resté deux ans ; et avec l'épaulette de lieutenant il avait fait dans un régiment de cavalerie les campagnes de Prusse et de Pologne. A Wagram, où il s'était particulièrement distingué, d'Avranges avait été décoré et nommé capitaine sur le champ de bataille. Avant l'expédition de Russie, il était déjà chef d'escadron ; au retour de cette désastreuse campagne, l'empereur l'avait nommé colonel et de plus officier de la Légion-d'Honneur. Il avait à peine vingt-huit ans ; mais il est juste de dire que, malgré les services éclatants du jeune d'Avranges, le souvenir que Napoléon en avait conservé, joint à sa parenté avec le prince de Neufchâtel, avait peut-être un peu contribué à ce rapide avancement, qui n'était pas sans exemple à cette époque.

A la question de l'empereur, le jeune d'Avranges, baissant modestement les yeux, répondit :

« Sire, ma mère est bien âgée ; cependant sa santé est assez bonne pour lui permettre d'aller chaque jour adresser au ciel des vœux sincères pour le bonheur de votre majesté et la gloire de ses armes.

— Je sais que madame d'Avranges est très-pieuse ; je sais aussi qu'elle donne journellement à sa famille l'exemple des vertus et de l'obéissance qu'on doit au souverain qui se sacrifie pour le bonheur de tous... A propos, colonel, interrompit Napoléon d'un ton moins solennel et en changeant de manières et d'inflexion de voix, vous rappelez-vous encore notre première entrevue sur la place Vendôme? Il y a longtemps de cela !

— Ah ! sire, le souvenir m'en est toujours présent à la mémoire.

— C'est comme à moi ; je n'étais alors que simple commandant d'artillerie, ajouta-t-il en hochant la tête ; tandis que vous aujourd'hui vous êtes colonel ; vous commandez, moi j'obéissais ; et cependant je n'étais guère moins âgé à cette époque que vous ne l'êtes à présent.

— Oui, Sire, répliqua d'Avranges en souriant ; mais depuis votre majesté a bien su rattraper le temps perdu. »

Cette réponse fit à son tour sourire l'empereur, qui reprit aussitôt,

« Ma foi, mon cher, j'espère que vous n'avez pas à vous plaindre non plus. Il est vrai que les temps sont bien changés ; mais on regrette toujours celui de sa jeunesse, celui où on *croquait* les sabres de pain d'épice, n'est-ce pas? avait-il ajouté avec un coup d'œil significatif. Vous rappelez-vous celui que je vous donnai pour faire la paix, car nous nous étions un peu brouillés?

— Ah ! Sire, je ne le *croquai pas*, je le conservai religieusement, je l'ai encore. »

Et comme en disant ces mots le colonel était vivement ému :

« Bah ! vraiment, dit l'empereur d'un ton de surprise et de ravissement tout à la fois ; au moins n'est-ce pas de ce sabre-là que vous vous êtes si bien servi à la tête de votre escadron à la Moscowa ?

— C'est vrai, sire, et cependant je l'ai emporté avec moi dans toutes mes campagnes.

— Eh bien ! colonel, si vous l'emportez encore, dit l'empereur avec un gracieux sourire, je souhaite bien sincèrement que vous le rapportiez de même au retour de celle-ci.

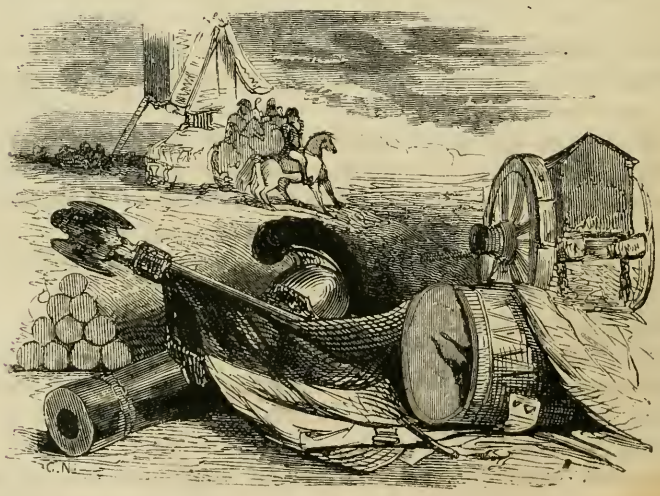
— J'ai fait le serment à ma mère de ne le quitter qu'avec la vie, reprit d'Avranges avec feu, et croyez-le, sire, je tiendrai ma promesse. »

A ces paroles, prononcées avec effusion, Napoléon regarda fixement monsieur d'Avranges, puis lui faisant de la main un petit salut, il passa outre en lui disant encore de cette voix qui allait au cœur :

« Adieu donc, colonel ; bientôt, je l'espère, nous nous reverrons. »

On sait le reste.

Émile Marco de Saint-Hilaire. (*Siècle.*)



MADEMOISELLE DE ROAN.

I.

Vers la fin du mois de février 1805, j'étais (1) au bal chez des royalistes de Nantes, ralliés à la gloire de l'empire. L'amphitryon lui-même tenait par sa famille à l'aristocratie bretonne, et plusieurs anciens chefs de chouans, revenus de leurs héroïques illusions, s'étaient donné rendez-vous chez lui avec leurs femmes et leurs filles. L'assemblée n'était pas moins brillante que nombreuse, et le reflet de la prospérité générale animait les fronts les plus sévères. Dans ce temps-là, on fraternisait encore en France, sous le prestige heureux des victoires nationales, et les partis les plus extrêmes se donnaient volontiers la main pour danser, comme on disait alors, à l'ombre des lauriers. Républicains, royalistes et impériaux, dansaient donc ensemble, ce jour-là, chez monsieur le comte de V***. Je dansais aussi de tout mon cœur et de toutes mes jambes, comme on faisait à cette époque et comme on ne fait

(1) Trop jeune pour être l'homme qui parle dans ce récit, nous le laissons dans la bouche d'un officier de l'empire, membre de notre famille, qui nous en a conté les détails authentiques, en nous autorisant à les reproduire.

plus aujourd'hui, et ma joie s'élevait jusqu'à l'enthousiasme le plus patriotique, en voyant le frac bleu de mon uniforme se marier aux blanches toilettes des jolies Bretonnes.

Une de celles qui méritait le mieux ce titre ne tarda pas d'attirer mon attention. C'était une jeune femme d'environ trente ans, parée avec autant de simplicité que de richesse, et assise à une place d'honneur dans le salon principal. Après avoir péniblement traversé la foule pour me trouver près de cette femme, je m'avançai vers elle d'un air qui n'avait rien de trop impérial; et je lui demandai, en m'inclinant profondément, si elle voulait me faire l'honneur de danser avec moi.

— Je vous remercie, Monsieur, je ne danse pas, me répondit-elle avec un singulier sourire.

Je fis un second salut, moins profond que le premier, et je me retirai fort désappointé de cet échec. Outre que toutes les jeunes femmes, en effet, n'allaient alors au bal que pour danser, la belle inconnue était précisément, et comme à dessein, au milieu de celles qu'on invitait le plus souvent. Ne me trouvant point, d'ailleurs, plus à dédaigner qu'un autre, je ne m'appliquais pas le refus que j'avais essuyé...

— Aurais-je affaire, me demandai-je, à quelque royaliste exclusive; et serait-ce la couleur de mon habit qui aurait le malheur de lui déplaire?

Pour m'en assurer, je me fis l'espion de la jeune dame et de tous les cavaliers qui lui adressèrent la parole. Frappés comme moi de sa beauté, dix amateurs suivirent processionnellement mon exemple; tous furent renvoyés comme moi, l'un après l'autre, avec le même sourire dont j'avais eu la première épreuve. Cette découverte calma les inquiétudes de mon amour-propre, mais ce fut alors ma curiosité qui s'éveilla; et je me mis à considérer fort attentivement la mystérieuse beauté qui se refusait à la danse.

C'était une blonde, extrêmement pâle, d'une figure animée cependant, et d'une taille irréprochable. La pénétrante vivacité de ses yeux méridionaux formait le plus piquant contraste avec ses traits tout allemands, et à côté de ce sourire étrange qui s'épanouissait à chaque moment sur sa belle bouche, sa lèvre supérieure offrait une certaine contraction qui dénotait la fermeté la plus indomptable. Les mêmes oppositions se retrouvaient dans le reste de sa personne et jusque dans son attitude. Tandis que les riches contours de sa taille, emplissant hermétiquement son corsage, respiraient cette voluptueuse énergie qui est l'apanage exclusif de la jeunesse, ses hanches et ses genoux languissants paraissaient affaissés sous le satin de sa robe blanche, et son pied charmant restait fixé au parquet, comme si peu lui eût importé d'attirer l'attention. J'en remarquai la finesse autant que l'immobilité.

En ce moment, monsieur d'A..., qui m'avait présenté au bal, se trouva par hasard derrière moi.

— Mon cher cicerone, lui dis-je vivement, je ne pouvais vous rencontrer plus à propos. Il faut que vous m'appreniez qui est cette admirable blonde dont chacun fait ici le but de ses hommages, et qui, réunissant toutes les conditions pour être la reine des danseuses, s'obstine à demeurer comme une statue sur son piédestal. Est-ce privilége, nécessité ou caprice? Sommes-nous victimes de la tyrannie d'un préjugé, des scrupules d'une mère ou de la jalousie d'un époux?

— Rien de tout cela, mon ami, répondit monsieur d'A... en hochant la tête.

Il avait tressailli à la vue de la personne que je lui montrais, et il poursuivit d'un ton solennel qui acheva de m'intriguer :

— C'est une juste préférence qui a fixé votre attention sur cette femme, car il n'y a rien ici en effet de plus curieux et de plus intéressant. L'avez-vous bien regardée, mon ami, et voulez-vous connaître son histoire?

— Si je le veux! m'écriai-je en jetant un nouveau regard à l'inconnue.

Et comme, à l'instant même, un grand et bel homme l'abordait familièrement:

— Qu'est-ce que ce personnage? demandai-je encore...

— Ce personnage est le héros du dénoûment! répondit mon cicerone avec mystère... Venez entendre ce véritable roman, poursuivit-il, ou plutôt ce roman véritable, et vous comprendrez pourquoi cette femme refuse de danser, même avec un cavalier tel que vous.

Tout en achevant d'exciter ainsi ma curiosité, mon ami m'entraîna dans le salon des douairières et des joueurs; et là, placé de façon à ne pas perdre de vue la belle Bretonne, j'écoutai d'une oreille avide le récit suivant, que je reproduis ici avec tous les développements qu'il mérite:

« La famille des Roan est une des plus anciennes familles du pays de Nantes, où on les nomme encore les *Rohan sans h*, par allusion à la maison des Rohan de Bretagne. Ceux qui savent que la branche cadette de cette maison portait une *hache* sur ses armes, comprendront toute la portée de ce calembour héraldique, assez détestable pour avoir été religieusement conservé.

Au temps de la terreur, un marquis de Roan habitait le château de la S***, situé au bord de la Loire, à trois quarts de lieue de Nantes. Il avait échappé à la guillotine et à l'émigration en se faisant baptiser citoyen Roan, et en effaçant avec soin des murs de son manoir les armoiries qui demeuraient gravées au fond de son cœur. Bienfaiteur, au reste, de tout le pays, ses *concitoyens* l'avaient épargné en le tutoyant; et se bornant à réaliser secrètement sa fortune, de façon à pouvoir tout emporter avec lui comme le philosophe, il était resté oublié de Carrier lui-même au fond de sa retraite, sans autre protection que son silence absolu et sans autre compagne que sa fille.

Mademoiselle Clémentine de Roan était une jeune personne de la plus grande beauté, qui avait eu l'honneur d'être appelée à Paris *la sœur de la reine*, tant on avait trouvé qu'elle ressemblait à Marie-Antoinette! Elle n'avait que seize ans à l'époque de ce triomphe, et elle allait en avoir vingt en 1795. Les qualités de son esprit et de son cœur avaient encore dépassé celles de sa personne, et le charme de sa compagnie n'était pas pour peu de chose dans la fidélité du marquis à sa solitude de la S.... Enfermé avec ce bel ange gardien de son manoir, il oubliait que tous les démons de l'enfer étaient déchaînés sur la France, et il s'était habitué à croire que son salut et son repos tenaient à la présence tutélaire de Clémentine.

La piété filiale de mademoiselle de Roan était d'autant plus méritoire, qu'elle avait sacrifié son propre bonheur à celui de son père. Un brillant gentilhomme de la cour de Marie-Antoinette, le vicomte Henri de Frossay, avait remarqué Clémentine pendant son séjour à Paris. De fort galant qu'il s'était montré d'abord avec elle, il n'avait pas tardé de devenir fort amoureux: si amoureux qu'il avait été aimé à son tour, et que M. de Roan lui avait promis la main de sa fille.

Le mariage allait se conclure, lorsque l'orage révolutionnaire éclata.

Pendant que le devoir du vicomte l'entraînait à la suite des princes, l'amour du pays, cette maladie des vieillards, avait rappelé le marquis en Bretagne. Montrant à Clémentine le chemin de Nantes et le chemin de Coblentz:

— Choisis, mon enfant, lui avait-il dit avec bonté; il s'agit de partir vicomtesse de Frossay ou de rester demoiselle de Roan.

Clémentine avait hésité, car Henri la regardait en pleurant; mais elle avait regardé son père qui pleurait aussi, et elle était tombée dans ses bras, en serrant la main du vicomte.

— Au revoir, Clémentine! avait dit M. de Frossay, partageant son sacrifice.

— Au revoir, Henri! avait répondu la jeune fille, pleurant à son tour.

Et il avait quitté la France avec les princes, tandis qu'elle regagnait la Bretagne avec son père.

Quelque temps après, la France était en feu d'un bout à l'autre; et la Bretagne se levait à côté de la Vendée, au même cri de : *Dieu et le roi!*

Des flots de sang républicain que les chouans mêlaient à la Loire, étaient purifiés par les flots de sang royaliste que la guillotine y versait à son tour; et, pendant que la nation s'ouvrait ainsi les veines au pied et à la tête, les fiancés, qui s'étaient séparés en se disant : Au revoir! regrettaient de ne l'avoir pas fait en disant : Adieu!

Un seul espoir restait à mademoiselle de Roan, espoir qu'elle n'osait prier le ciel de remplir : c'était que M. de Frossay vînt jouer sa vie proscrite sur les champs de bataille de la Vendée, comme avaient déjà fait quelques-uns de ses compagnons d'exil. Mais aux nobles noms qui parvenaient souvent jusqu'au château de la S.... celui du vicomte ne se trouvait jamais mêlé.

Une seule fois, des bandes de chouans s'avancèrent jusqu'aux bords de la Loire, et le marquis de Roan s'informa avec soin du chef qui les commandait. Ce chef n'était point un gentilhomme, mais le terrible Martial, nouveau Cathelineau surgi dans cette guerre de géants. Après des miracles de bravoure et d'audace, il fut repoussé avec sa troupe et rejeté en Vendée. M. de Roan, renonçant alors à revoir le vicomte, hocha la tête en vieux royaliste qu'il était... Puis bientôt, désespérant du salut de Dieu et du roi, il se reprocha, avec Clémentine, d'avoir formé un vœu téméraire et funeste.

Tous deux étaient dans ces nouvelles dispositions, lorsque la liste des émigrés condamnés à mort leur tomba sous la main... Ils la parcoururent en frémissant d'horreur, et n'y trouvèrent point le nom de Henri!...

— Dieu soit loué! s'écria la jeune fille, en levant les yeux au ciel dans le premier mouvement de sa joie; mais cette joie fit place à la plus vive inquiétude, lorsqu'elle lut un noir pressentiment dans les yeux de son père.

— La république ne saurait faire grâce à un émigré aussi connu que le vicomte, avait pensé le vieillard; si elle n'a point condamné Henri à mort, c'est que Henri n'existe plus!

Quelque soin qu'il mît à cacher cette conviction, Clémentine l'eut aussitôt partagée que comprise; et il y avait quinze jours qu'elle pleurait son fiancé, lorsque deux voyageurs se présentèrent au château.

L'un d'eux portait le costume d'un étudiant allemand, avec les cheveux presque ras, à la mode de l'époque; l'autre, habillé en paysan des côtes, cachait un air malin sous sa longue chevelure.

— Albert Spachman, répondit le premier avec un certain accent au *citoyen officieux* (1) qui lui demanda son nom; et Jean-Pierre Audrain, son guide fidèle.

(1) C'est ainsi qu'on appelait alors les domestiques, la république ayant supprimé le nom en tolérant la chose.

ajouta-t-il en montrant le paysan qui l'accompagnait. — Dites au citoyen Roan, reprit-il à demi-voix, que nous lui apportons des nouvelles du citoyen Frossay.

Il n'avait pas achevé cette phrase, qu'il était introduit dans le salon du château, et deux minutes après, le vicomte, car c'était lui-même, était dans les bras du marquis et de sa fille...

Après avoir raconté comment il s'était tué en Allemagne sous le nom de Henri de Frossay, pour se ressusciter en France sous celui d'Albert Spachman, le vicomte fut vivement félicité de cette prudente mesure, et remercié surtout de n'avoir point pris part à une guerre inutile

— Quel malheur si le ciel eût exaucé notre premier vœu ! s'écria Clémentine avec l'égoïsme de l'amour. Arrêté ou proscrit maintenant comme tous les chefs vendéens, vous auriez ruiné votre honneur et le nôtre, sans sauver une cause abandonnée de Dieu !

Non moins désenchanté que sa fille sur ses espérances de royaliste, le marquis fit paternellement écho à ces paroles, au lieu de remarquer l'effet qu'elles produisaient sur Henri ; et celui-ci, interrompant brusquement sa confidence, passa une main sur son front pour dissimuler son trouble...

— Allons, ne pensons plus à nos regrets, dit M. de Roan, croyant qu'il fallait interpréter ainsi le mouvement du gentilhomme ; le marquis de Roan et le vicomte de Frossay sont morts ; mais la citoyenne Clémentine sera trop heureuse de s'appeler en sécurité madame Spachman !

Le bon père était si heureux lui-même en parlant de la sorte, la jeune fille adressait au ciel des regards si reconnaissants, que le vicomte acheva de refouler dans son âme le secret qui eût empoisonné cette joie.

— Oublions donc, en effet, le passé, mes amis, s'écria-t-il, et hâtons-nous de jouir du présent, sans nous occuper de l'avenir !...

Il se détourna en même temps vers Jean-Pierre, en se posant rapidement un doigt sur les lèvres, et, rassuré par un signe pareil du Breton, il fut tout entier à son bonheur de famille.

Quinze jours après, l'intérieur du château de la S*** offrait un aspect inaccoutumé depuis longtemps. Dans le salon soigneusement fermé, autour de la vieille table au tapis vert, quatre notables du lieu, convoqués sans bruit, se tenaient en grande toilette ; derrière eux étaient rangés les *citoyens officieux* du manoir, parmi lesquels se faisaient remarquer Jean-Pierre. M. de Roan, pour présider cette réunion de fidèles, avait risqué son habit à la française ; Clémentine, en robe blanche, s'appuyait émue sur le bras de son père ; et toujours Allemand par le nom, l'accent et le costume, le vicomte, debout près de la jeune fille, attendait avec impatience le moment de la cérémonie.

Cette cérémonie était la lecture et la signature du contrat de mariage du citoyen Spachman, dit Albert, et de la citoyenne Roan, dite Clémentine.

Après avoir péniblement rédigé l'acte dans toutes les formes voulues par la république, le notaire, ancien lecteur du marquis, prit sa voix solennelle pour articuler lentement chaque phrase ; et le témoin désintéressé qui eût assisté à cette scène eût été surpris de voir un personnage de cette importance écouté si négligemment par ses auditeurs.

Choqué, en effet, des expressions ridicules qui frappaient ses oreilles, le marquis se donnait toutes les distractions possibles, afin de ne les pas trop entendre.

Mademoiselle de Roan ne se montrait guère plus attentive, partagée qu'elle était entre l'impatience de son père et celle de son fiancé. Soit analogie sincère d'opinion, soit habitude de flatterie envers les châtelains, les quatre notables imitaient à peu près leur exemple; et Jean-Pierre lui-même sortait de sa réserve habituelle, pour s'égayer avec les domestiques aux dépens du style républicain.

Mais celui de tous les assistants qui s'occupait le moins de ce qui se passait, était celui-là même qui eût dû s'en occuper le plus. Inquiet et agité, comme si un pressentiment fatal eût tourmenté son esprit, tantôt le vicomte observait avec méfiance les figures qui l'entouraient, tantôt il tressaillait au moindre bruit, et regardait vivement par la fenêtre, en homme qui, arrivé au but de ses désirs, n'est pas sûr encore de le toucher heureusement.

Il faut dire que, tout en hâtant les préliminaires du mariage, Henri avait souvent exprimé à ses hôtes un vœu singulier... C'était d'émigrer en famille immédiatement après la cérémonie, d'aller assurer et fixer leur bonheur hors de France, sans attirer sur eux une attention dangereuse.

— Qui sait, disait-il au marquis, si on ne découvrira pas mon incognito, si quelque circonstance ne vous rendra pas vous-même suspect, si enfin nous tromperons jusqu'au bout la république?

— La république ne songe plus à nous, mon ami, répondait avec sécurité M. de Roan. N'ai-je pas anéanti le marquis comme vous avez anéanti le vicomte, et ne m'assuré-je pas la faveur des sans-culottes en mariant ma fille au citoyen Spachman? Votre plan d'Allemagne était excellent, vous dis-je; ne le détruisez pas par un plan contradictoire, et laissez-moi le soin d'achever votre ouvrage.

Henri n'avait qu'une réponse à ces raisons concluantes, mais il y avait renoncé dès le commencement; il s'était donc abandonné au marquis et à la Providence, non sans arriver par des inquiétudes croissantes aux angoisses du jour décisif.

Ces angoisses se manifestèrent si positivement, au moment où le notaire achevait la lecture de l'acte, que mademoiselle de Roan ne put s'empêcher de les remarquer, et de considérer avec surprise le vicomte.

Un bruit lointain, que lui seul avait entendu, était venu lui enlever le reste de son sang-froid.

— Henri! qu'avez-vous donc? demanda Clémentine en se rapprochant de lui.

Cette voix le fit tressaillir et le rappela à lui-même.

— Rien... je n'ai rien, dit-il avec l'effort d'un homme qui dompte un trouble mortel.

Et secouant le fantôme qui s'acharnait à lui, pour ressaisir la douce réalité de son bonheur, il prit la plume que lui tendait gravement le notaire, et dit à Clémentine :

— Signez, mademoiselle!

La fiancée posa une main tremblante sur le contrat, et allait engager sa vie avec autant de bonheur que d'émotion, lorsqu'elle s'arrêta frappée par le bruit qu'avait déjà entendu le vicomte, et retenue par le vicomte lui-même qui s'écria cette fois :

— Ne signez pas!

Le retour de ce bruit et l'accent de ces paroles firent frémir les assistants. Par un phénomène moral qui n'a d'analogie que l'électricité, l'anxiété d'Henri se communiqua aussitôt à tout le monde, et pendant que le vieux marquis dressait vivement l'oreille, le vicomte regarda rapidement où était Jean-Pierre.

Jean-Pierre avait disparu comme par enchantement; mais il reparut à l'instant même à la porte du salon... Les chiens de garde aboyaient avec effroi derrière lui, et il n'eut que le temps de crier au vicomte :

— Sauvez-vous !

Ces mots n'étaient pas prononcés que M. de Frossay s'élançait à une fenêtre..... Mais il y rencontra deux baïonnettes prêtes à le percer, et il se rejeta dans le salon, pendant que vingt soldats s'y précipitaient.

Tous les assistants n'avaient fait qu'un cri, et Clémentine était tombée dans les bras de son père.

En un clin d'œil Henri fut entouré par quatre bleus, et M. de Roan surveillé par deux autres.

— Que voulez-vous à cet étranger, capitaine? demanda le marquis au chef de la troupe. C'est le citoyen Albert Spachman, mon hôte, le fiancé de ma fille; et, quels que soient vos motifs de l'arrêter, tous ceux qui sont ici seront sa caution comme moi.

— Tous ceux qui sont ici se compromettraient en vain, répondit le capitaine, et vous même seriez déjà compromis si je ne voyais l'erreur où vous êtes... Ce jeune homme vous a trompé, citoyen, en vous disant qu'il se nommait Albert Spachman.

Les notables effrayés poussèrent un seul cri; le notaire jeta un regard piteux sur son acte frappé de nullité.

— Le vicomte est reconnu ; tout est fini ! se dirent en même temps le marquis et Clémentine.

Mais quel fut l'étonnement de Clémentine, du marquis, du notaire et des notables, lorsque le capitaine ajouta en montrant M. de Frossay :

— Ce jeune homme est le chef de chouans, MARTIAL !

II.

Nous avons dit quelle terreur le nom de Martial avait répandue dans le pays; qu'on juge de l'effet que produisit un tel nom, retentissant à un moment pareil au milieu du château de la S...

Peu s'en fallut que, malgré leur dévouement au marquis, tous les assistants ne prissent immédiatement la fuite; et si M. de Roan eût été soupçonné de complicité avec le chouan, sa stupéfaction extrême l'eût parfaitement justifié.

Deux personnages seuls gardèrent quelque sang-froid au milieu de l'émotion générale, et ces deux personnages furent, chose étrange ! ceux dont le trouble eût été le plus facile à concevoir.

Il n'est pas besoin de nommer le vicomte de Frossay et mademoiselle de Roan.

Du moment que le danger était devenu inévitable, Henri avait repris l'attitude d'un homme habitué à le voir en face. Faisant d'abord signe à tout le monde de se calmer, et indiquant aux soldats qu'ils n'avaient point de résistance à craindre, il jeta sur leur chef un regard qui eût suffi pour faire reconnaître Martial, puis il reporta ce regard avec une tout autre expression sur mademoiselle de Roan; et celui qu'il reçut d'elle en échange était fait pour consoler des plus grands malheurs.

Cependant le marquis, ne pouvant en croire ses yeux et ses oreilles, voulut soutenir encore au commandant qu'il se trompait, et fit signe à M. de Frossay de produire ses papiers. Un sourire et un hochement de tête furent toute la réponse qu'il reçut de l'un et de l'autre.

Le vicomte et son ennemi, le capitaine Morin, s'étaient rencontrés sur les champs de bataille; et il leur avait suffi, pour se reconnaître, du premier regard échangé entre eux!

Toute dénégation était donc impossible, et Martial n'avait qu'à se montrer lui-même.

— Il est vrai, mes amis dit-il en se retournant vers le marquis et Clémentine, je suis ce chef de chouans dont on vous a dit le nom de guerre! Ma tête a mérité d'être mise à prix par la république, et, comme mes pressentiments ne me l'annonçaient que trop depuis hier, le représentant Carrier va la faire rouler sur l'échafaud.

— Adieu donc, mes amis, reprit-il avec une intention qui devait sauver ses hôtes; et pardonnez-moi d'avoir pu vous tromper ainsi, vous qui alliez me donner les noms de fils et d'époux. Le ciel me punit assez d'avoir osé jouer mon repos contre le vôtre, et je le remercie sincèrement de m'épargner un crime dont vous trouverez peut-être l'excuse dans mon amour. Souvenez-vous, en effet, poursuivit-il, faisant allusion aux paroles qui avaient refoulé son secret, souvenez-vous qu'un chef de chouans *n'eût pu que ruiner votre bonheur*, et ne maudissez pas le citoyen Spachman de vous avoir caché Martial le proscrit. Hélas! j'espérais en frémissant le dérober à la république ainsi qu'à vous-même, et voilà pourquoi je vous ai souvent suppliés de quitter la France avec moi! Voilà aussi pourquoi je m'agitais si vivement au moment de consommer la faute que j'expie; je perdais tout mon courage en tremblant pour vous, sans perdre encore mon aveugle espérance; trop heureux si les pressentiments et les remords qui me tourmentaient nous eussent épargné la leçon que nous recevons en ce moment!... Mais enfin elle arrive avant que tout soit irréparable; vivez libres et heureux, mes amis, et dites-moi que je mourrai pardonné!..

— Vous mourrez le mari de Clémentine de Roan! s'écria la fille du marquis avec exaltation.

Les nobles paroles qu'elle venait d'entendre avaient soulevé tout son cœur d'amante et tout son sang de royaliste!... Oubliant les périls affreux qu'elle appelait sur sa famille, rougissant de honte et à la fois d'émulation, essuyant avec fermeté les pleurs que lui arrachait la tendresse, frémissant d'être indigne du vicomte autant que de le perdre à jamais, elle s'élança brusquement vers la table où était resté l'acte de mariage, reprit par un geste énergique la plume qu'elle avait laissée tomber, et traça d'une main rapide et imperturbable la signature qui la liait au proscrit.

En vain M. de Frossay lui cria de sa place

— Arrêtez, malheureuse!

Elle ne se retourna vers lui que la plume et le contrat a la main, lui disant avec amour et résolution :

— Signez à votre tour, Martial!

— Signez, Martial! répondit à son tour le marquis exalté au vicomte qui l'interrogeait du regard.

Et, d'une main digne de celles qu'il unissait ainsi, le vieillard joignit son nom à ceux de ses enfants.

— Racontez ceci à Carrier, capitaine! dit-il ensuite en embrassant les deux fiancés; et apprenez-lui que, si notre crime mérite l'échafaud, nous saurons y porter nos trois têtes en famille.

— Votre crime mériterait la grâce de cet homme, répondit l'officier attendri malgré lui-même; mais la république ne connaît que la loi, comme je ne connais que mon devoir, ajouta-t-il en faisant signe au vicomte de marcher et à tous les assistants de garder le silence...

Henri serra son père et sa fiancée sur son cœur, leur montra le ciel, leur dit adieu! et s'éloigna...

— Dites-lui : Au revoir, Mamselle! murmura en ce moment une voix à l'oreille de Clémentine; ça vous portera bonheur à tous les deux, et ça me donnera du courage pour veiller sur lui...

Mademoiselle de Roan balbutia faiblement : Au revoir, et rencontra sur son épaule la tête chevelue de Jean-Pierre.

Le Breton attendit sans bouger que tout le monde eût peu à peu quitté le salon. Il se dépouilla alors sans cérémonie de sa soubreveste, en retourna les manches et la remit à l'envers. Il en fit autant de l'espèce de bonnet qui lui couvrait la tête, se donna une nouvelle figure en jetant ses cheveux derrière ses oreilles, une nouvelle démarche en s'appuyant comme un boiteux sur son bâton, et sortit du château sans être reconnu par les domestiques, tant son bonnet de police, sa tournure militaire et son habit à chevrons, le faisaient ressembler à quelque vétéran réformé!

Le marquis et sa fille coururent à une fenêtre, pour le suivre plus longtemps d'un œil émerveillé, et ils ne purent s'empêcher d'accueillir par un geste de remerciement le signe d'espérance qu'il leur envoya au détour de la route.

Le lendemain, avant le jour, M. de Roan et Clémentine étaient encore dans le salon. Ils y avaient passé toute la nuit à parler du vicomte, s'accusant tour à tour eux-mêmes de son malheur, et tombant des exaltations d'un royalisme sympathique à l'abattement du plus impuissant désespoir. Brisée par les angoisses de cette veillée funeste, non moins que par ses héroïques émotions de la journée, la jeune fille allait des bras de son père qu'elle apaisait par ses pleurs, aux vitres d'une haute fenêtre, où elle appuyait son front brûlant. La nuit était sombre et le ciel sans étoiles; mais cette fenêtre regardait vers Nantes, du même côté que le cœur de Clémentine!... De là, elle croyait mieux voir Henri de Frossay marchant au milieu des soldats républicains; elle comptait mieux ses pas sur cette route du supplice, au bout de laquelle se dressait l'échafaud de Carrier!...

— Il doit être arrivé depuis longtemps à Nantes! dit-elle d'une voix sourde en entendant sonner cinq heures.

— Où est-il maintenant? et qu'aura-t-on fait de lui? ajouta-t-elle avec un frisson dans tous les membres. On l'a jeté sans doute à l'Entrepôt (1), en attendant son jugement? Mais n'est-il pas jugé d'avance, et la guillotine ne sera-t-elle pas son tribunal? La guillotine ou les bateaux à soupape, hélas! car qui sait le supplice que l'on choisira pour lui? Qui sait même s'il n'est pas déjà exécuté, grand Dieu? exé-

(1) Prison infecte où Carrier faisait mettre, pêle-mêle, les hommes et les femmes destinés à la mort.

euté, comme ils font si souvent, dans l'ombre de cette nuit affreuse? Qui sait si déjà la belle tête de mon Henri n'est pas tombée sous la hache? si son corps inanimé ne roule pas avec cent autres dans la Loire; s'il ne passe pas en ce moment, dans son linceul glacé, au pied même du château de la S***?

Comme elle parlait ainsi, l'heure qui avait sonné à la pendule du salon sonna à l'horloge de la chapelle, et la lampe s'éteignit épuisée sur la table, laissant la pièce dans une obscurité profonde.

Clémentine se rejeta, avec un cri perçant, près du marquis; et, comme si la nature se fût associée à leur désespoir, une pluie violente se mit à fouetter les vitres.

En ce moment, les premières lueurs du jour remplaçaient la clarté de la lampe. Le marquis et sa fille distinguèrent, en relevant les yeux, la table où étaient restés le contrat, la plume avec laquelle ils l'avaient signé, un gant du vicomte tombé sur le parquet, les chaises et les fauteuils des témoins encore rangés en cercle, — tout ce qui rappelait ce doux rêve de bonheur et d'amour, interrompu par un si affreux réveil!

Quelque douloureux que fût ce spectacle, il les soulagea en faisant couler leurs larmes; mais à peine avaient-ils eu le temps de les confondre, qu'un grand bruit se fit entendre aux abords du château.

La sonnette extérieure, agitée avec force, réveilla brusquement les chiens de garde et les domestiques.

— Les bleus! encore les bleus! cria un de ceux-ci à la porte du salon, tandis que les autres couraient à la grille.

— Cachez-vous, mon père, on vient vous arrêter! dit Clémentine en saisissant la main du marquis, et en s'efforçant de l'entraîner dans une autre pièce.

— Eh bien! qu'ils m'arrêtent! répondit le vieillard avec la résignation d'un homme dont le courage est à bout.

— Alors, ils ne nous sépareront pas! s'écria mademoiselle de Roan dans les bras de son père...

Mais bientôt ils furent rassurés, à la vue de l'homme qui parut dans le salon...

C'était un tout jeune officier de la république, à la figure sérieuse, mais polie, aux élégantes moustaches blondes, contrastant avec ses cheveux bruns, rasés à la Titus.

Faisant un salut militaire au marquis, et s'inclinant respectueusement devant sa fille :

— Citoyen, dit-il avec gravité, je suis le lieutenant Larive. J'ai reçu, cette nuit, l'ordre de quitter Nantes avec trente hommes, et le citoyen commandant de place vous charge de les loger, ainsi que moi-même.

M. et mademoiselle de Roan respirèrent en entendant ces paroles. Le capitaine Morin les avait évidemment épargnés dans son rapport, et ils n'étaient encore, aux yeux de la république, que dans la catégorie des *suspects à surveiller*. Telle était la mission du lieutenant Larive et des garnisaires qui l'accompagnaient : de sorte que, dans l'espoir d'avoir par eux des nouvelles du vicomte, le marquis et sa fille les accueillirent avec empressement.

Mais hélas! parti subitement de Nantes, avec sa seule consigne de surveillance, l'officier ne connaissait du sort de Martial que son arrestation, et ce fut en vain que M. de Roan dépêcha des messagers vers la ville pour arracher à la république son fatal secret.

Un soir enfin, Larive était monté de bonne heure à sa chambre, et Clémentine se

trouvait seule au salon avec M. de Roan. Tout à coup, comme elle regardait cette haute fenêtre, où elle avait tant pleuré le jour de l'arrestation, elle vit un homme glisser furtivement au dehors, et entendit trois petits coups frappés sur les vitres...

— Qui est là? dit-elle d'abord avec effroi en se rapprochant de son père.

Puis, rassurée soudain par un heureux pressentiment, elle courut à la fenêtre et entr'ouvrit la croisée...

C'était le compagnon de Martial, le fidèle Jean-Pierre!...

Clémentine eut quelque peine à reconnaître le Breton, tant sa personne était changée depuis dix jours! Outre la trace des fatigues et des inquiétudes qui avaient fort altéré sa figure, il s'était imposé un double sacrifice qui avait dû lui coûter bien des regrets : celui de sa longue chevelure d'abord, tombée sous des ciseaux révolutionnaires, puis celui de son bonnet amobibologique, remplacé par un franc schako républicain.

Tant d'efforts, du reste, ne pouvaient annoncer que de grands projets, et on juge des questions multipliées du marquis et de sa fille.

— Henri vit-il encore? telle fut la première de toutes.

Jean-Pierre y répondit par un signe de tête et un sourire, qui firent tomber à deux genoux mademoiselle de Roan.

— Merci, mon Dieu, merci! dit-elle avec effusion. — Puisque vous l'avez conservé jusqu'à ce jour, c'est que vous voulez encore nous le rendre!

Le marquis, de son côté, serra la main calleuse du Breton, qui, sans rompre son silence mystérieux, lui remit un chiffon de papier plié en quatre.

Sur ce papier se trouvaient ces mots, tracés par le vicomte avec son sang :

« Je suis toujours à l'Entrepôt, heureux de vivre encore, puisque vous m'avez « pardonné! Après-demain, c'est mon tour de monter à l'échafaud du Bouffay (1); « mais Jean-Pierre, qui a pénétré jusqu'à moi, a un projet d'évasion pour demain.

« Informez-le bien de ce qui se passe au château, et, si vous voulez fuir avec moi, « faites vos préparatifs. Demain, je serai perdu irrévocablement, ou nous serons « sauvés tous ensemble!

« Votre époux et votre fils,

« HENRI. »

Malgré les anxiétés qu'une telle lettre jetait au milieu de leurs espérances, le marquis et sa fille retrouvèrent du sang-froid pour mettre le Breton au courant de leurs affaires.

Jean-Pierre fit une grimace assez inquiétante, en apprenant la surveillance continuelle exercée par les garnisaires ; mais il ne parut pas cependant désespérer de la mettre en défaut, et il recommanda aux Roan d'achever de gagner l'officier. Quant à son projet d'évasion pour le vicomte, il n'avait pas le temps de le leur confier en ce moment; il les invita seulement derechef à se tenir prêts à toute aventure, car il ne savait pas trop encore comment Martial les rejoindrait le lendemain. Enfin, il termina par leur montrer le ciel et son chapelet bénit, leur signifiant ainsi d'im-

(1) Place de Nantes qui porte encore ce nom, et sur laquelle la guillotine était alors en permanence.

plorer la Providence ; et il se retira par le même chemin qui l'avait amené, en franchissant un mur de dix pieds de haut.

Une heure après, tout le monde dormait à la S..., tandis que le marquis et sa fille exécutaient les recommandations du paysan.

A genoux devant le crucifix, sur lequel elle avait juré sa foi au vicomte, Clémentine adressait au ciel des prières que leur vol ardent devait porter droit à Dieu. Le marquis cependant allait et venait de chambre en chambre, joignant aux précautions de son âge toute l'activité de la jeunesse.

Quand il eut bien détruit tout ce qui pouvait compromettre sa fuite, bien recueilli et bien enfermé tout ce qui pouvait en assurer le succès : quand l'or et les bijoux, depuis longtemps en réserve, eurent été divisés en fractions portatives, il laissa à sa fille le soin de quelques menus détails, et se rendit dès le point du jour à l'extrémité de son parc. Là, un bateau solide et léger fut confié à un homme fidèle et habile. Le marquis lui ordonna d'attendre à son poste jusqu'à la nuit suivante, et revint à la hâte auprès de Clémentine mettre la dernière main aux préparatifs...

Le matin, au déjeuner, Larive fut frappé de la nouvelle figure de ses hôtes. Elle n'exprimait pas encore une sécurité complète, mais une lueur d'espoir l'éclairait doucement. Le même changement, d'ailleurs, se faisait remarquer dans leurs manières. Au lieu de la politesse contrainte et des prévenances tremblantes de la veille, c'était une sorte d'empressement amical et d'abandon presque familier... Trouvant leur compagnie d'autant plus aimable, l'argus républicain devint complétement aveugle, et ses hôtes furent bientôt aussi contents de lui qu'il paraissait satisfait d'eux-mêmes.

Malheureusement cette satisfaction réciproque ne devait pas durer, et elle finit cruellement pour chacun avec le jour.

— Demain je serai sauvé, ou nous serons tous perdus, avait écrit le vicomte.

Voyant la matinée se passer sans entendre parler de lui, M. et mademoiselle de Roan commencèrent à s'inquiéter... Au milieu du jour, point de nouvelles encore : et les inquiétudes alors de se changer en terreur!... Le soir arrive enfin, et toujours point de nouvelles!... Si bien qu'en sentant la nuit et la mort entrer ensemble au château, Clémentine s'évanouit en présence du lieutenant...

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écrie Larive étonné, qui remarque alors la pâleur du marquis, presque égale à celle de sa fille...

A l'instant même, son sergent paraît dans le salon, et lui remet une dépêche avec un air de méfiance.

Il faut dire que ce sergent, véritable type du républicain forcené, plate et méchante figure aux cheveux roux et à l'œil louche, avait le privilége d'être l'épouvantail de tout le monde à la S... Les châtelains, qu'il appelait des aristocrates ou des ci-devant, ne le voyaient jamais approcher sans redouter un malheur; et à son chef lui-même, il semblait un remords incarné, toujours prêt à lui rappeler amèrement les devoirs les plus rigoureux de sa charge. Il portait le nom significatif de Romulus, et ce nom faisait involontairement tressaillir Larive. Si, à l'exemple de Remus, en effet, l'officier franchissait jamais les limites de la consigne, il savait que le sergent, nouveau Romulus, était homme à l'immoler impitoyablement.

On se figure donc l'effet qu'à un tel moment produisit l'apparition d'un pareil homme.

— Henri est exécuté! s'écria Clémentine, ranimée successivement par la terreur...

Et pendant que cette acclamation et le nom de Henri faisaient tressaillir Larive, elle cherchait à lire dans ses yeux surpris ce que lui avait annoncé la dépêche.

Mais le lieutenant la referma d'un air sombre, et se retira sans répondre, murmurant à demi-voix entre ses dents : — Je saurai ce que veut dire ce nom d'Henri !

— Je vais vous l'apprendre, lieutenant, répondit Romulus, qui suivait son chef... Je soupçonnais depuis longtemps la chose, reprit-il avec son mauvais sourire. Je m'en suis assuré ce soir même, entre quatre yeux, en communiant avec le jardinier sous l'espèce du vin.

Et il raconta, en effet, à Larive toute l'histoire du citoyen Spachman, depuis son arrivée au château de la S... jusqu'à la scène du contrat et de l'arrestation.

— Voilà ce que c'est que ce Henri ! ajouta-t-il, et voilà pourquoi on vous a tant questionné sur son compte. Ces ci-devant ne s'embourgeoiseraient pas avec des officiers de la république, mais ils s'encanaillent volontiers avec des chefs de chouans !

Larive ne remarqua, sous la grossièreté de ces paroles, que la fâcheuse vérité qu'elles contenaient.

Ainsi donc ce Martial, qu'il s'était figuré comme un chouan farouche, ce Martial portait le doux nom d'Henri ; il était aimé, fiancé de Clémentine...

— Et on m'annonce que ce Martial est évadé !... ajouta-t-il brusquement en froissant sa dépêche...

— Évadé ! il est évadé ! mille tonnerres ! s'écria avec fureur Romulus, qui n'avait cessé d'observer son chef. — C'est pourtant vrai ! poursuivit-il en parcourant la dépêche à son tour ; et dire que ce sont toujours les chouans qu'on laisse filer ainsi, nom d'un nom ! il faut que le représentant Carrier soit un complice de Pitt et Cobourg !...

Cette boutade du sergent sans culotte eût amusé Larive à tout autre moment ; mais en entendant Romulus lire le post-scriptum de la dépêche, par lequel il leur était recommandé de surveiller plus que jamais leurs hôtes, un frisson lui avait passé dans tous les membres à la pensée que Martial pouvait reparaître au château !...

Le lieutenant républicain venait de découvrir, aux sinistres éclairs de la jalousie, qu'il était éperdûment amoureux de mademoiselle Clémentine de Roan !...

Le lendemain matin, Larive fut le premier au salon, et il n'y vit point arriver Clémentine. Le marquis arriva seul au déjeuner et annonça que sa fille était malade. Aussi touché que surpris de l'effet de cette nouvelle sur l'officier, il s'empressait de le rassurer en répondant à ses questions, lorsque Romulus annonça brusquement un exprès.

Le marquis fit signe à Larive de le recevoir au salon, et il allait remonter près de sa fille, quand il vit entrer Jean-Pierre !...

Le Breton était cette fois en uniforme complet de soldat républicain, et Romulus n'eût pas salué son monde avec un air plus sans-culotte.

— De la part du capitaine commandant la compagnie de Chantenay (1), dit-il en présentant une lettre au lieutenant.

(1) Gros bourg touchant à Nantes, sur la rive droite de la Loire.

« Arrivez avec vos trente hommes, portait cette lettre; j'ai besoin de vous tous pour un coup de main d'importance.

« Signé : capitaine LEBLANC. »

— Capitaine Leblanc! dit Larive, qu'est-ce que cela? Il y a deux jours, c'était le capitaine Duroc qui commandait à Chantenay.

Jean-Pierre rougit à cette observation; mais il fit si bien, que le marquis seul s'en aperçut.

— Il y a deux jours, cela se peut bien, dit-il avec aplomb; mais le capitaine Duroc est changé d'hier, mon lieutenant, et vous verrez qu'il est remplacé par un bon b..... dont auquel j'ai l'honneur d'être à ses ordres.

Larive regarda le schako du Breton, qui portait le numéro 24. Il ne connaissait ni le 24e régiment de ligne ni le capitaine Leblanc, et il avait d'autant plus de peine à s'en rapporter au messager.

Celui-ci, heureusement, calma ses soupçons en lui disant à l'oreille :

— Entre nous, mon lieutenant, ne perdez pas une minute; il s'agit d'aller surprendre le chouan Martial, qui s'est retranché dans les carrières de Gigant avec cent hommes.

— Le chouan Martial! s'écrièrent à la fois Romulus et Larive.

Et ne voyant plus que la possibilité de se mesurer avec son ennemi personnel, le lieutenant donna immédiatement l'ordre du départ.

— Le vicomte sera ici dans cinq minutes! dit rapidement Jean-Pierre à M. de Roan; vous avez une demi-heure pour vous enfuir avec lui!

Le marquis fut si étourdi à cette nouvelle, qu'il faillit en perdre l'équilibre. Il reprit à peine ses sens en embrassant l'homme qu'il croyait mort; et le laissant enfermé dans le salon sans pouvoir prononcer une parole, il lui fit signe qu'il allait chercher Clémentine.

Apprendre que Martial vivait et qu'il était là, se relever aussi forte qu'elle était abattue, s'envelopper d'un peignoir et courir se jeter dans les bras d'Henri, tout cela fut pour mademoiselle de Roan l'affaire d'une minute.

En moins de temps encore le vicomte eut expliqué son évasion et son retard; et à la vue de la figure pâle et souffrante de Clémentine, ce fut en vain qu'il prétendit retarder leur fuite.

— Tenter encore la Providence, et recommencer à mourir tous les jours! s'écria la jeune fille. Non! non! je suis guérie! je suis forte!... Je vous suivrais au bout du monde!...

Et donnant par son activité la preuve de ce qu'elle disait, en moins d'un quart d'heure elle eut achevé les préparatifs.

— Un bateau est depuis trois jours au bout du parc, dit le marquis au vicomte.

— Et depuis une semaine, répondit le vicomte, un navire frété nous attend devant Couëron!...

— Adieu donc au château de Roan! s'écria solennellement le vieillard

— Adieu à la tombe de ma mère! dit Clémentine.

— Adieu à la gloire! ajouta Henri.

— Adieu à la France! reprirent les trois voix ensemble.

En donnant à tout ce qu'ils regrettaient un dernier regard, une dernière larme,

ils se partageaient silencieusement le bagage de l'exil... lorsque Jean-Pierre rentra tout effaré dans le salon...

— Restez et cachez le vicomte! cria le Breton d'une voix épuisée par la vitesse de sa course. Tout est découvert et perdu si on le voit! Les garnisaires reviennent sur mes pas! Le parc et le château seront cernés dans cinq minutes! Cachez le vicomte! cachez le vicomte!

L'effet que produisit une telle nouvelle ne peut se comparer qu'à un coup de foudre, et elle en fut un littéralement pour Clémentine, qu'il fallut reporter anéantie dans sa chambre.

En ce temps-là, tous les châteaux avaient quelque part un réduit invisible, dernier asile de la terreur contre la mort. Celui de la S... avait été pratiqué dans les combles de l'édifice, et M. de Roan y conduisit Martial et Jean-Pierre, tandis qu'un domestique détruisait les traces des préparatifs.

Chemin faisant, le Breton raconta au marquis comment son stratagème avait échoué. A une demi-lieue de la S..., les garnisaires avaient rencontré un peloton de voltigeurs, et soit curiosité, soit méfiance, Larive les avait interrogés sur le nouveau commandant de Chantenay.

— Or, comme le capitaine Leblanc et sa lettre étaient de ma façon, dit Jean-Pierre, voyant ma ruse éventée et les bleus faire volte-face, je n'ai eu que le temps d'échapper de leurs mains et d'accourir vous annoncer leur retour. — Il était temps, ma foi, ajouta-t-il en regardant par une fenêtre, car les voilà déjà postés aux issues du château, et vous n'avez qu'à descendre les recevoir au salon.

Le marquis descendit, en effet, après avoir soigneusement fermé la cachette, et il lui fut facile de répondre victorieusement aux questions de Larive, lorsque celui-ci eut visité toute la maison sans y rien trouver de suspect.

— Ce n'est pas cependant pour le roi de Prusse que ce maître filou nous a joués, fit alors observer Romulus, qui considéra insolemment son chef et son hôte. — Enfin, bref! nous verrons bien! ajouta-t-il, une main posée sur son sabre; car nous allons avoir l'œil au guet, mille bombes! et s'il paraît ici l'ombre d'un aristocrate ou d'un blanc...

Un geste du sergent sans-culotte termina clairement la phrase.

— Quant à vous, mon lieutenant, reprit-il en s'adressant tout bas à Larive, ne vous avisez pas de mollir, comme vous m'en faites l'effet, et souvenez-vous que le camarade Romulus est derrière vous!

Le lieutenant frémit d'autant plus à cette recommandation fraternelle, que sa jalousie lui avait déjà dit intérieurement :

— Martial est caché dans le château!

La cachette où étaient enfermés le vicomte et Jean-Pierre communiquait avec le jardin par un escalier. De cette façon, la fuite était encore possible, quoique bien périlleuse, mais il fallait attendre que les premières méfiances fussent calmées, et que Clémentine eût retrouvé une partie de ses forces.

Cela demandait une semaine pour le moins, et le marquis le fit aisément comprendre à ses enfants. En attendant, il leur défendit expressément de se voir une seule minute; privation aussi cruelle que nécessaire, dont les jeunes gens cherchèrent bientôt à se dédommager.

La petite fenêtre qui éclairait les deux captifs avait vue sur une éclaircie du parc.

— Là, du moins, je pourrai apercevoir Clémentine! se dit Henri.

— Là je pourrai entrevoir Henri ! se dit en même temps Clémentine.

Et dès que la jeune fille fut assez rétablie pour quitter la chambre, elle fit sentir combien l'air et la solitude du parc seraient favorables à sa convalescence !...

Il est inutile de peindre l'émotion de M. de Frossay, la première fois qu'il aperçut la robe rose de Clémentine. Mademoiselle de Roan avait tout exprès choisi cette vive couleur, afin qu'elle se détachât plus riante sur la verdure, aux yeux consolés du pauvre captif... Le vicomte sentit d'abord cette charmante intention, et il la récompensa par une imprudente faveur en ouvrant la fenêtre de sa cachette...

Hélas ! malgré ces touchants efforts de l'amour, les infortunés s'apercevaient à peine ; mais le cœur, qui vit si facilement d'illusions, suppléait à l'insuffisance des yeux...

Les premières séances au parc se prolongèrent tellement, qu'elles firent plus de mal que de bien à Clémentine, et qu'elle se vit menacée de les interrompre ; heureusement, la force du cœur releva de nouveau celle du corps ; les fiancés se consolèrent de se voir moins longuement en se voyant deux fois dans la journée.

Les malheureux sont exigeants, — et n'ont-ils pas le droit de l'être ? Le plaisir de voir la robe rose de Clémentine s'epanouir, fleur adorée, sur le feuillage, ce plaisir si vif, et déjà si dangereux, ne suffit bientôt plus à M. de Frossay...

En allant, une nuit, chercher la nourriture quotidienne des prisonniers, Jean-Pierre porta au marquis de Roan une très-humble requête :

— N'ayant d'autre distraction que la contemplation du paysage, le vicomte réclamait instamment un télescope, afin de porter ses regards jusqu'à la Loire.

Le marquis, effrayé, refusa, dès le premier jour ; mais, le second, il céda, à condition qu'on n'ouvrirait pas la fenêtre.

Comme on l'avait déjà ouverte dix fois, on en conclut que cela se pouvait faire impunément... Et télescope d'une part, lorgnette de l'autre, prolongèrent encore les entrevues téméraires, dont elles doublaient mystérieusement le plaisir.

En fait d'imprudences, quels amoureux savent s'arrêter ! et maintenant qu'on se voyait si bien, n'était-il pas possible de s'entretenir ?

— M. le vicomte s'ennuie de ne rien faire, dit le complaisant courrier de nuit au marquis de Roan. — Et le marquis ne vit aucun inconvénient à donner au vicomte de quoi écrire.

Or, que pouvait écrire celui-ci, je vous le demande ? sinon : — « Clémentine, je vous aime ; » et puis : « Je vous aime, Clémentine. » C'est ce qu'il fit donc sous toutes les formes, avec toutes les variations que chacun sait. Et lancé chaque jour par une fronde de la façon de Jean-Pierre, un projectile, lesté d'un billet, alla tomber aux pieds de Clémentine.

A cette poste d'un nouveau genre, en succéda bientôt une autre. Le vicomte adressait des questions à la jeune fille, et celle-ci répondait oui ou non. Oui, c'était un livre à la main ; non, c'était un mouchoir ; et, peu à peu, des phrases entières s'articulant ainsi, rien ne manqua plus à la correspondance des fiancés.

Les jours s'écoulaient cependant ; le sergent Romulus veillait nuit et jour ; Larive perdait le peu de raison qui lui restait, en voyant Clémentine de plus en plus belle et souriante, et le marquis de Roan, jugeant le moment arrivé, avait fixé la fuite à la troisième nuit...

L'intervalle des deux jours fut employé en minutieux arrangements. On déposa les bagages dans la chambre de Clémentine, comme dans l'asile le plus inviolable ; le

bateau libérateur reprit sa place à l'extrémité du parc; il fut convenu que Jean-Pierre se chargerait des paquets, que le marquis le suivrait seul au milieu de la nuit, et que le vicomte terminerait la marche avec Clémentine.

On s'attacha, dès le premier jour, à regagner la confiance de Larive. Quelques mots aimables de mademoiselle de Roan suffirent pour aveugler le malheureux, qui d'ailleurs, ne croyant plus guère à la présence de Martial, commençait à rêver de prendre un jour sa place...

Je suis aussi jeune et aussi brave que ce chef de chouans! se disait-il quelquefois en lui-même. Il est condamné à mort, et je suis plein d'avenir; il perd mademoiselle de Roan, et je puis la sauver!... Les Bourbons, au reste, ne reviendront jamais, et le temps est notre maître à tous... Qui sait si on n'oubliera pas cet homme, s'il ne quittera pas lui-même la partie; et qui sait enfin si alors...

Alors le jeune républicain sentait le vertige lui monter à la tête; car il se voyait déchirant le contrat signé par Martial, et recevant la récompense d'un amour persévérant.

Or, au milieu de ce rêve doux et lointain, figurez-vous le pauvre insensé recevant un sourire de Clémentine; et jugez de la résistance qu'il pouvait opposer à une telle suppliante, lorsqu'elle lui reprochait de la faire surveiller de trop près!...

Les Roan se virent donc surveillés de si loin, la veille du jour décisif, qu'ils ne doutèrent plus du succès de leur complot, et qu'ils s'endormirent tous avec confiance.

Malheureusement, si Larive fermait ses yeux éblouis, un autre avait ouvert les siens dans l'ombre; et en comptant sur le repos de leur dernière nuit à la S..., les châtelains avaient compté sans leur hôte, le sergent Romulus!..

IV.

Il était deux heures après minuit, et tout dormait ou était censé dormir à la S... Clémentine rêvait avec une demi-inquiétude à la suite du lendemain, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par un bruit de pas dans les corridors. Justement effrayée de ce bruit, elle dresse la tête et prête l'oreille; des voix d'hommes parviennent à elle au milieu du silence, et une de ces voix dit du ton du commandement.

— Traversez la chambre de la citoyenne!...

— Ma chambre! répéta la jeune femme d'une voix étouffée.

Et devant le terrible éclair qu'a jeté cette parole, elle trouve à peine la force de quitter son lit.

Pour arriver, en effet, à la cachette du vicomte, sans monter par l'escalier secret, il fallait traverser la chambre de mademoiselle de Roan, tout autre passage ayant été condamné...

Après avoir fait frissonner Clémentine des pieds à la tête, cette pensée vague encore lui rend quelque courage. Elle s'enveloppe d'un peignoir, ranime sa lampe éteinte et s'approche de la porte. Les voix se rapprochent au même instant et la jeune fille croit en reconnaître plusieurs...

— La chambre est-elle éclairée? demanda un homme à quelque distance.

— Elle est éclairée, répond un autre dont le souffle semble traverser la serrure.

— Et la citoyenne dort! reprend un troisième.

— Aucun bruit du moins n'annonce le contraire.

— Maintenant, voyons si la porte est fermée en dedans...

Une main pressa sans bruit le bouton, et une voix répondit : — Elle est fermée!

— Alors, je vais l'ouvrir avec mon passe-partout, dit aussitôt une voix plus forte et plus menaçante.

Puis, avant que Clémentine ait eu le temps de réfléchir, un lourd et vigoureux coup de pied enfonce la porte. .

— Romulus! s'écria la jeune fille glacée d'effroi.

Et tandis qu'elle recule devant l'horrible figure du sergent, les soldats, de leur côté, reculent devant elle-même.

La vue d'une femme debout, en peignoir blanc, les a frappés comme l'apparition d'un fantôme, et ils ont besoin, pour reconnaître Clémentine, d'entendre Romulus s'adresser à la citoyenne.

Cependant mademoiselle de Roan n'a plus de doute sur leurs projets; au milieu du trouble, du sommeil et de la terreur, la vérité a lui tout entière à ses yeux!... Romulus a épié sans doute ses promenades au parc, il a découvert la cachette de Martial, et il va l'y surprendre! elle seule a perdu le vicomte, elle seule peut le sauver!...

Mais comment le sauver? grand Dieu! comment arrêter vingt soldats en fureur?

Pendant que les garnisaires se remettent de leur surprise, une lueur d'espérance a ranimé Clémentine. La pièce qui suit la chambre est le cabinet de chasse du marquis. Là sont des portes solides, des meubles pesants, des armes chargées! là, surtout, passe un fil de la sonnette qui appelle, chaque nuit, Jean-Pierre. Réfugiée là, elle fera venir le Breton; elle soutiendra un siége, s'il le faut; elle mourra du moins avant qu'on prenne Henri!...

Devant cette résolution désespérée, sa faiblesse fléchit un instant. Mais quand l'amour vaincrait-il la nature, si ce n'était pour sauver l'amour?... Au lieu de répondre à Romulus, mademoiselle de Roan s'élance dans le cabinet de chasse, en vérouille vivement la porte, y jette tout ce qui se trouve sous sa main et sonne de toutes ses forces Jean-Pierre... Cinq minutes après, le Breton arrive dans le cabinet de chasse et s'arrête frémissant sur le seuil...

A la vue de Clémentine pâle, échevelée, lui montrant la porte qu'elle défend, au bruit des voix furieuses et des coups terribles qui ébranlent cette porte, il a tout compris... et il saisit un meuble énorme... Le soulever d'un bras vigoureux, le joindre aux faibles barricades de la jeune fille, en ajouter un autre encore et puis un autre, tout cela est pour lui l'affaire d'un clin-d'œil... Mais ce n'est pas pour elle-même que Clémentine l'a appelé, et elle lui ordonne de retourner près du vicomte...

— Prenez mon père en passant, dit-elle avec le sang-froid du désespoir, le parc est libre et le bateau prêt! Qu'ils y courent tous deux sans m'attendre... et courez vous-même! courez, Jean-Pierre!...

Jean Pierre s'élance et s'arrête... Que deviendra mademoiselle, s'il l'abandonne?

— Allez vous-même ! lui dit-il, et sauvez-vous avec eux ! c'est à moi de me faire tuer ici...

— Mais, malheureux ! s'écrie Clémentine, tu ne vois donc pas comme je chancelle et comme je tremble ?... Les garnisaires arriveraient avant moi près d'Henri !...

Elle pousse le paysan hors du cabinet, et revient à son poste avec une résolution convulsive.

Cependant l'assaut des soldats redouble de rage !... Romulus se débat comme un tigre qui a flairé sa proie... Vingt crosses de fusil poussées par autant de bras fracassent horriblement la porte et l'entr'ouvrent !... encore un effort semblable, et la voilà ouverte ! et le sergent sera près de Martial aussitôt que Jean-Pierre !...

— Que faire, que faire, mon Dieu ? se dit mademoiselle de Roan prête à défaillir.

Ses yeux égarés tombent sur les armes suspendues au mur... Elle prend de chaque main un pistolet chargé, place un fusil à deux coups derrière elle, et montre les canons meurtriers au premier soldat qui s'avance.

— Arrêtez ! ou vous êtes mort ! dit-elle d'une voix faible, mais terrible.

Le soldat recule, aussi surpris qu'effrayé, et un second paraît, la baïonnette en avant.

Éperdue alors, et ne sachant plus ce qu'elle fait, Clémentine presse d'un geste nerveux la détente de son arme, et l'explosion rejette toute la troupe au fond de la chambre. Dirigée au plafond, toutefois, la balle n'a frappé personne, et le premier pistolet échappe à la main de la jeune fille, qui trouve à peine la force de montrer l'autre à ses ennemis.

Mais le sergent a bondi de colère, comme si le coup mortel l'eût frappé au cœur.

— Feu sur l'aristocrate ! dit-il brusquement à un de ses hommes.

Le soldat soulève son fusil, mais le laisse retomber... Il ne fera pas feu sur une femme.

— Tu hésites, lâche ? s'écrie le sergent qui lui arrache son arme.

Et couchant froidement la jeune fille en joue, il lui envoie toute la décharge du fusil dans les jambes.

Clémentine pousse un cri douloureux, balbutie le nom du vicomte, et vient tomber en travers de la porte...

— La voilà démontée, poursuit alors Romulus. En avant, marche ! camarades...

Et il va enjamber le premier le corps de mademoiselle de Roan, lorsqu'une forte voix crie dans la chambre :

— Arrêtez, misérables !...

C'est le lieutenant Larive, que le bruit a réveillé, et qui est arrivé précisément pour voir tomber Clémentine...

— Misérables et infâmes ! répéta le jeune républicain, oubliant tout autre sentiment dans sa juste horreur... assassiner une femme à bout portant, et lui passer ensuite sur le corps... Arrière ! lâches, arrière !... Vous serez tous fusillés comme des chiens !

Et avec la puissance que l'indignation ajoute à son autorité, il repousse les soldats frémissants jusqu'à l'autre bout de la chambre...

En vain Romulus lui crie : — Martial est là haut !... laissez-moi arrêter le chouan ! Il va s'évader encore.

Larive n'entend plus que le faible gémissement de Clémentine ; il ne voit plus que son beau corps inanimé qu'il a relevé doucement dans ses bras.

— Quand je vous disais qu'il aimait la ci-devant ! dit alors Romulus en entraînant ses hommes. — Eh bien ! je me charge de leur donner la bénédiction nuptiale, ajoute-t-il avec mesure, si je ne trouve pas dans ce labyrinthe d'aristocrates un autre chemin vers la cachette du chouan.

Tout cela cependant s'était passé en quelques minutes, et Jean-Pierre n'avait eu que le temps de prévenir le vicomte et le marquis.

En apprenant le danger auquel reste exposée Clémentine, ni l'un ni l'autre n'a pu songer à fuir, et c'est à qui accourra le plus tôt à son secours... Quoiqu'il ait plus d'espace à franchir, M. de Frossay arrive le premier ; et qu'aperçoit-il en arrivant, juste ciel ! Clémentine évanouie entre les bras du lieutenant !

Le marquis arrive à son tour, et recule devant le même tableau...

Puis courant à sa fille, et mêlant son nom à des paroles entrecoupées, il soulève en frissonnant sa robe sanglante, et voit ses deux jambes traversées par la balle.

— Ma fille ! ma fille ! s'écrie l'infortuné, qui m'a donc assassiné ma fille ?... — Ce sont vos soldats, ajoute-t-il en reconnaissant Larive...

Et il va s'élancer furieux sur le lieutenant, lorsqu'il le voit plus désespéré que lui-même.

Cependant, au milieu de cette scène de désolation, le vicomte, qui se sent l'auteur de tout le mal, s'est chargé d'avoir du sang-froid pour tout le monde. Quelque horribles que soient les blessures de Clémentine, il reconnaît que les chairs seules sont attaquées. Soulevant alors la jeune fille dans ses bras, il la reporte doucement sur son lit, et là, par les soins et les mots les plus tendres, il s'en fait insensiblement reconnaître...

— Henri ! dit-elle, en lui donnant son premier regard et en serrant la main de son père.

Puis se rappelant tout subitement, effrayée de les apercevoir encore et voyant Larive immobile et blême derrière eux.

— Vous n'êtes pas partis ? s'écrie-t-elle avec effroi ; mais partez donc ! Fuyez ! fuyez, ou vous êtes perdus tous deux.

— Soyons perdus mille fois, plutôt que de vous quitter ! répond le vicomte agenouillé au chevet du lit... Ah Clémentine ! Clémentine ! ajouta-t-il avec délire... Pourquoi Martial n'a-t-il pas versé tout son sang sur l'échafaud, au lieu de venir ici faire couler le vôtre !...

A ce mot de Martial, Larive a tressailli, et pourtant il avait reconnu son rival bien avant d'entendre son nom... Quant au supplice du malheureux, l'enfer seul en donnerait l'idée !...

Clémentine voit bientôt, à son air compatissant, qu'il ne médite la perte de personne, et elle lui adresse un regard de reconnaissance et de supplication qui jette encore un rayon d'espoir dans son âme.

— Martial, dit-il au vicomte en le prenant à part, tous mes hommes vous cherchent dans le château, et vous comprenez comme moi...

— Que je suis votre prisonnier, monsieur. C'est entendu ! répond le vicomte empressé de retourner près de Clémentine...

— Que je n'ai qu'un instant pour vous sauver, au contraire ! répond Larive en le retenant de force auprès de lui.

Henri le regarde avec étonnement, et lui tend une main reconnaissante.

— Ne me remerciez pas, dit amèrement l'officier ; à ma place, vous feriez ce que je fais ! J'eusse aimé, d'ailleurs, à me mesurer avec vous en plaine ou en champ clos ; mais, je ne suis ni l'espion, ni le gendarme de la république ; vous avez donc cinq minutes pour quitter ces lieux...

— Quitter ces lieux ! réplique Martial. Et ce vieillard, et cette jeune fille ?...

— Cette jeune fille et ce vieillard sont justement perdus si l'on vous voit ici ; car ils ne seront plus les recéleurs involontaires d'un chouan déguisé, mais les complices volontaires de Martial, et comme tels condamnés à mort ! Vous n'avez donc d'autre moyen de les sauver que de vous sauver vous-même !...

La raison parlait comme l'intérêt de Larive, et Dieu sait si le vicomte le sentit cruellement. Décidé donc à expier les imprudences de son amour par le sacrifice de cet amour même :

— Adieu, marquis, dit-il à demi-voix, en serrant avec douleur la main de M. de Roan. — Ma présence ici vous a fait assez de mal ; il est temps que je sépare mon sort du vôtre...

Et jetant à la jeune fille, sans en être aperçu, le regard d'un mourant qui renonce à la vie :

— Adieu, Clémentine ! murmura-t-il d'une voix étouffée en se précipitant malgré le marquis vers la porte de la chambre.

— Puisque vous le voulez, lui dit le vieillard à l'oreille, non pas adieu, mais au revoir !... L'escalier secret est libre sans doute, le parc ouvert, le bateau et le navire toujours prêts : tâchez d'y arriver sain et sauf avec Jean-Pierre, et attendez-nous quelques jours devant Couëron !

— Ne risquez pas sa vie surtout ! reprend le vicomte en montrant la jeune fille.

Et incapable de partir sans l'embrasser, il s'élance vers elle avec effusion, la quitte baignée de ses larmes, et disparaît par le cabinet de chasse...

— Que Dieu le conduise ! soupira Larive en fermant la porte ; et pour tout le mal qu'il m'a fait en dix minutes, ajouta-t-il en lui-même, puisse-t-il trouver le bonheur à l'autre bout du monde !...

En se retrouvant seul avec Clémentine et son père, le malheureux sentait la vie lui remonter au cœur... Et tout froissé qu'il fût par la réalité, son rêve mystérieux n'était pas évanoui...

Le lendemain, Larive prouva facilement à ses hommes que Romulus s'était trompé en croyant Martial au château, et il mit le meurtrier de Clémentine aux arrêts, en attendant qu'on prît une décision sur son compte... Malheureusement la langue et la main du sergent restèrent libres, et les Roan furent d'abord dénoncés à Nantes...

Il y avait cinq jours que Larive soignait Clémentine avec le marquis et qu'il sentait ses espérances renaître avec les forces de la blessée, lorsqu'un peloton de gendarmerie entra un soir au château et arrêta M. de Roan et sa fille... Malgré le triste état où celle-ci était encore, malgré les protestations énergiques du lieutenant, tous deux furent transportés à l'entrepôt de Nantes et condamnés à mort dans les vingt-quatre heures... Instruit par l'évasion de Martial à procéder sans retard, le tribunal

révolutionnaire allait immédiatement les livrer au bourreau, quand un officier de la république obtint un sursis de quelques heures, et les sauva en réclamant Clémentine pour sa femme... On sait que tel était l'usage établit par certains représentants, jaloux de renouveler leur sérail aux dépens de la guillotine, et le citoyen Carrier surtout était partisan de ces mariages républicains.

Monsieur et mademoiselle de Roan furent donc rendus à la liberté au moment où ils croyaient marcher à l'échafaud, et quelles furent leur surprise et leur reconnaissance en retrouvant Larive dans leur libérateur.

Convaincus que la réclamation du lieutenant n'était qu'une feinte désintéressée, ils se confondaient en mille remerciements, lorsque le jeune homme avoua son amour.

Pour toute réponse, Clémentine prononça le nom du vicomte de Frossay, remercia de nouveau l'officier avec une douce compassion, et reprenant la main du marquis silencieux, demanda à retourner à la mort...

—Retournez donc à la vie, s'écria le généreux et infortuné Larive, et que la mort ne prenne ici que moi-même, puisque votre amour seul m'eût fait vivre!...

Le jour même, monsieur et mademoiselle de Rohan rejoignirent le vicomte à Couëron, et, dénoncé à son tour par le sergent Romulus, le lieutenant fut pris et fusillé dans les vingt-quatre heures.

Trois mois plus tard, dans une église de Londres, deux époux allaient s'unir devant Dieu. Tandis que le prétendu, grand et superbe jeune homme, s'avançait librement à l'autel, deux hommes d'un certain âge apportaient dans leurs bras la fiancée, pâle et charmante jeune fille, privée de l'usage de ses deux jambes. Ce prétendu était le vicomte Henri de Frossay, Martial, ainsi baptisé par les exilés royalistes. Les deux hommes étaient le marquis de Roan et le fidèle Jean-Pierre, et la fiancée qu'ils portaient ensemble, mademoiselle Clémentine de Roan, frappée de cette glorieuse infirmité à la suite de ses blessures de la S***.

— Et voilà, mon ami, pourquoi la vicomtesse de Frossay-Martial ne peut danser, même avec un cavalier tel que vous! me dit mon cicérone du bal de Nantes, après m'avoir raconté cette touchante histoire.

Encore tout palpitant des émotions qu'elle m'avait causées, je retournai vivement au salon pour contempler de nouveau l'héroïne. Madame de Frossay venait de quitter la chaise où elle était demeurée immobile; et quel ne fut pas mon attendrissement en tournant la tête, de la voir suspendue au cou de son mari, qui l'emportait dans ses bras au milieu du bal...

Il la porta ainsi jusqu'à l'antichambre, où je ne pus m'empêcher de le suivre, jusque sur l'escalier où je les suivis encore malgré moi, jusqu'à sa voiture enfin, où je les perdis de vue.

Là, dans un vieillard à tête blanche et inclinée, je reconnus le marquis de Roan; dans un autre vieillard en habit de paysan, je retrouvai Jean-Pierre; et je fus heureux de le voir reçu dans la voiture avec ses maîtres, tandis qu'un autre domestique s'installait derrière.

— Ce que vous venez de voir, me dit alors mon compagnon, l'Angleterre et l'Italie l'ont vu pendant plusieurs années. Les voyages ayant été commandés à madame de Frossay, le vicomte l'a portée partout comme il vient de le faire. On a rencontré ce

groupe attendrissant dans les églises de Rome, sur les lagunes de Venise, dans les musées de Naples. — Quand le mari était fatigué, Jean-Pierre prenait le doux fardeau, et le vieux marquis suivait paisiblement, contemplant un tableau qui n'attriste plus son cœur.

— Assez! de grâce, assez! dis-je à mon ami d'une voix émue; vous me ramèneriez au bal les yeux en larmes, et j'ai encore dix contredanses à danser!

PITRE-CHEVALIER. (*La Presse.*)

LE SERMENT.

I.

En 1406, la guerre entreprise par le gouvernement de Venise, à l'instigation du duc de Milan, contre François Carrare, venait de se terminer par la prise de Padoue. François Carrare et ses deux fils faits prisonniers; Rovigo, Bellune, Feltre, Vicence et Vérone rendues ou forcées; tout le pays enclavé entre la Piave, les montagnes, le lac de Garde, le Pô et les lagunes, soumis à l'autorité de la sérénissime république et grossissant la liste de ses heureux envahissements, tels étaient en somme les résultats de cette campagne. Pourtant la politique vénitienne ne se tint pas pour satisfaite, et, fidèle à cette maxime de Machiavel, qu'*il faut toujours exterminer la race des princes qu'on a détrônés*, elle donna en cette occasion un mémorable exemple de sa cruauté. Sans instruction préalable, un jugement fut rendu à huis-clos, et les trois princes périrent étranglés dans leurs cachots. C'était ainsi que le conseil des Dix entendait la justice.

Pépa était étendue dans un large fauteuil.

Cette décision en amena une autre, qui pour être moins cruelle n'en parut pas moins arbitraire. Un des plus grands citoyens de Venise, Charles Zéno, âgé alors de soixante-douze ans, avait autrefois prêté 400 ducats d'or à François Carrare, et après la mort de celui-ci on trouva dans ses papiers la quittance qui constatait le remboursement de cette somme. Il n'en fallut pas davantage pour motiver une accusation. Déclaré coupable d'avoir reçu de l'argent d'un prince étranger, ce que les lois vénitiennes défendaient expressément, Charles Zéno, en dépit de ses glorieux services, fut condamné à deux ans de prison. Cette condamnation prononcée contre un héros couvert de blessures fit accuser le conseil des Dix de jalouser toutes les supériorités; on parla sourdement de conjurations prêtes à éclater, et sur les listes des conjurés le peuple, selon son habitude, ne manqua pas de mettre les noms des patriciens les mieux famés. Ces bruits de complots nécessitèrent de la part du conseil des Dix un redoublement de surveillance; la police, aux allures sombres et mystérieuses, colla son oreille à toutes les portes, l'espionnage se mit aux aguets, la délation se tint prête, et plus d'un noble sentit sa tête trembler sur ses épaules. Le doge d'alors se nommait Michel Sténo; c'était un vieillard de soixante-quinze ans, homme médiocre et à la dévotion des inquisiteurs. D'un côté il laissa parler, de l'autre il laissa agir, inquiet et troublé lui-même plus que le dernier des citoyens, redoutant également et ceux qui voulaient renverser le gouvernement et ceux qui voulaient le maintenir.

Or, il y avait à Venise une jeune personne que tous ces symptômes n'inquiétaient guère. Elle était fille d'un gondolier appelé Pizone, et s'appelait Pépa. Pépa devait se marier avec un soldat des gardes du doge, le brave Bartholoméo, et la grande affaire de son prochain mariage l'empêchait absolument de songer aux affaires de la république. Aussi, pourvu que son fiancé ne manquât pas au rendez-vous et ne regardât pas trop les autres femmes, elle s'endormait tranquille, heureuse, comptant sur son obscurité pour la garantir de tout danger, et ne s'imaginant pas que le conseil des Dix pût jamais s'occuper d'une aussi petite tête que la sienne. Les rendez-vous assez fréquents que Pépa accordait à son fiancé étaient d'ailleurs de ceux qu'une honnête personne peut avouer sans rougir. On se rencontrait à une lieue de Venise, sur les bords de l'Adriatique; on se promenait quelque temps ensemble, en chantant à demi-voix quelques-uns de ces airs nationaux que le bruit des flots accompagne si bien, et l'on rentrait en ville, soit à pied, soit dans une barque que Pépa conduisait elle-même, en digne fille de gondolier.

Un soir Pépa arriva au rendez-vous la première. Quoique la cloche de Saint-Marc eût sonné la huitième heure, il faisait encore jour, et de temps en temps une échappée de lumière venue d'en haut glissait doucement sur les ondes bleues de la mer. Pépa se détermina sans trop de peine à attendre; mais après avoir attendu vainement pendant une grande heure, l'impatience commença à la gagner, et à cette impatience se mêla bientôt une sorte de terreur mystérieuse. Le lieu où elle se trouvait était une petite crique sombre et silencieuse, à laquelle une haie d'oliviers servait de ceinture, et une roche élevée, de couronnement. La nuit s'épaississait, et partout autour d'elle la jeune Vénitienne n'apercevait que des ombres noires: ombres noires des flots, ombres noires des oliviers que la brise par intervalles faisait frissonner d'une manière lugubre, ombres noires de la roche stérile qui se découpait menaçante sur la ligne unie des falaises.

— Sainte Vierge! dit Pépa en tombant à genoux, j'ai peur! Vous savez bien,

sainte Vierge, que jamais je n'ai manqué, le dimanche, de faire brûler un cierge en votre honneur! Dites-moi pourquoi Bartholoméo n'est pas arrivé encore, et faites qu'il ne tarde pas plus longtemps; le son de sa voix me rassurera. Ayez pitié de moi, sainte Vierge!

Cette invocation, mélange de sentiment pieux et de passion mondaine, accusait assez fidèlement le caractère des Vénitiennes du quinzième siècle, époque de douce confusion, où l'amour devenait une religion et la religion un amour, où la jeune fille plaçait sous le patronage des puissances du ciel ses rêves de la terre et jusqu'à ses erreurs; où enfin les billets doux s'échangeaient toujours près des bénitiers.

Quand Pépa se releva après avoir achevé sa prière, la confiance lui était revenue; il lui semblait que la Vierge l'avait entendue et ne pouvait manquer de protéger ses amours; aussi elle se rappela l'air favori qu'elle chantait le plus souvent avec Bartholoméo : c'étaient des tercets de Dante Alighieri, mis en musique par quelque maestro vénitien; Pépa se prit à en fredonner les premiers vers :

. . . Nessun meggior dolore
Chè ricordarsi del tempo felice
Nella miseria, etc. . . . . .

A peine achevait-elle cette phrase qu'elle entendit un bruit de pas, d'abord faible, mais qui grossissait peu à peu. Une vive palpitation de plaisir étouffa sur ses lèvres la cadence commencée. C'était lui! c'était Bartholoméo! et elle passa sa tête à travers le feuillage d'un olivier pour essayer de distinguer l'ombre qui s'avançait en ce moment sur la grève.

Cette ombre était bien celle d'un homme, mais cet homme ne ressemblait pas à Bartholoméo; il n'avait ni l'allure dégagée d'un garde du doge ni l'air de joyeux empressement d'un fiancé arrivant au rendez-vous : un manteau noir enveloppait toute sa personne, et un feutre à larges bords rabattu sur ses yeux eût empêché de distinguer ses traits quand même la nuit ne leur eût pas déjà servi de voile. Cet homme avançait avec précaution, foulant le sol aussi légèrement que possible, et chaque fois que son pied en se posant avait fait rouler dans la mer quelques grains de sable qui clapotaient en tombant, il s'arrêtait pour laisser au bruit le temps de s'éteindre avant de se remettre en marche et d'éveiller un nouvel écho. A l'aspect de cette vision qui pouvait sembler menaçante, on pense bien que Pépa avait quitté le poste d'observation qu'elle s'était pratiqué à travers le feuillage. Retranchée maintenant derrière son rideau de verdure, elle écoutait en tremblant le bruit des grains de sable qui signalait chaque pas du mystérieux inconnu, et, immobile, elle attendait, les deux mains posées sur son cœur.

Lorsque l'inconnu fut arrivé au pied de la haie qui servait de rempart à la jeune fille, il s'arrêta encore, tourna la tête plusieurs fois derrière lui pour s'assurer que sa trace n'était pas suivie; puis écartant vivement les branches d'olivier qui lui barraient le passage, il se trouva enfin dans la petite crique où Pépa était cachée. A la vue de la jeune fille, qui ressemblait plutôt à une statue qu'à une créature vivante, tant la frayeur l'avait paralysée, l'inconnu recula d'un pas, et sous les draperies de son manteau on put distinguer le mouvement de son bras droit, qui semblait, en s'abaissant, chercher le manche d'un poignard. Il s'approcha alors de la jeune fille, et après l'avoir pendant quelque temps examinée en silence il finit par lui adresser d'une voix sombre ces mots :

— L'air de l'Adriatique est malsain le soir !

Comme cette observation restait sans réponse, l'inconnu examina de nouveau Pépa avec une attention soupçonneuse, et celle-ci vit luire deux yeux ardents fixés sur elle et qui semblaient la menacer.

— Que faites-vous ici ? demanda l'inconnu, dont le bras, qui n'avait pas changé de position, s'agita d'impatience.

La question était trop directe pour que Pépa pût se dispenser d'y répondre.

— Je ne fais pas de mal, dit-elle, j'attends mon fiancé Bartholoméo, qui est soldat dans les gardes du doge.

Cette explication, toute véridique qu'elle était, ne parut satisfaire qu'à demi le mystérieux questionneur. A la fin cependant il se décida à opérer sa retraite.

— Que je ne vous retrouve plus ici quand je repasserai !

Et, traversant la crique à pas lents, il disparut derrière les oliviers, du côté opposé à celui par lequel il était entré.

Après sa disparition, l'injonction contenue dans ses dernières paroles bourdonna confusément aux oreilles de Pépa ; l'ordre était positif, et le plus prudent était de s'y soumettre. Pépa l'essaya, mais elle se sentit comme clouée au sol par la frayeur ; ses jambes fléchissaient, et elle n'eut que la force de faire mentalement appel à ses protecteurs du ciel et de la terre, à la sainte Vierge et à Bartholoméo.

Le bruit des pas de l'inconnu s'était éteint sur la plage, et Pépa était encore là, immobile. Tout à coup, et dans la même direction que la première fois, un nouveau bruit de pas retentit à son oreille. — Oh ! si c'était Bartholoméo ! murmura la jeune fille.

Cette fois encore elle se trompait, cette fois encore la haie d'oliviers entr'ouvrit son feuillage et livra passage à un homme qui n'était pas Bartholoméo.

Le second inconnu était enveloppé comme le premier dans un grand manteau noir et portait un feutre à larges bords rabattu sur les yeux. Comme le premier, il s'approcha de Pépa, la contempla quelque temps d'un air moitié inquiet, moitié menaçant, et, comme le premier, il lui adressa les mêmes paroles mystérieuses et la même recommandation menaçante ; puis il disparut.

Cette seconde rencontre, qui venait de reproduire exactement les particularités terribles de la première, avait achevé de bouleverser la raison de la jeune Vénitienne. Cependant l'instinct de conservation lui disait encore qu'un grand danger la menaçait, qu'il y allait de sa vie peut-être ! Mais comment échapper ? Elle ne pouvait fuir. Attendre, c'était se dévouer à la mort. Un moyen lui restait, c'était de se cacher si cela se pouvait. Les oliviers formaient, comme nous l'avons dit, une ceinture aboutissant par les deux bouts à la mer, et serpentant au centre le long d'une roche qui surplombait la crique. Pépa se glissa derrière le massif qui lui parut le plus épais, et là elle résolut d'attendre pour fuir que les forces lui fussent revenues. Du reste, elle ne tarda pas à se féliciter de sa résolution, car le feuillage du buisson qui la masquait frémissait encore lorsqu'un troisième inconnu apparut dans la crique, la traversa lentement et s'éloigna ainsi qu'avaient fait les deux autres.

En ce moment une révolution s'opéra dans l'esprit de la jeune Vénitienne. Autant jusque-là elle avait désiré l'arrivée de Bartholoméo, autant elle devait la redouter maintenant ; il était impossible d'attribuer au hasard la réunion de ces trois personnages pendant la nuit et dans un lieu désert ; il y avait évidemment parti pris, et si la présence d'une pauvre fille comme elle avait paru contrarier si vivement ces

inconnus, que n'adviendrait-il pas de l'apparition inattendue d'un homme, d'un soldat? Que ne pouvait-on pas craindre? Et l'épée de Bartholoméo, si vaillante qu'elle fût, était-elle de force à lutter contre trois poignards? Ces craintes prirent bientôt un caractère de certitude douloureuse par suite d'un nouvel incident.

Deux hommes pénétrèrent à la fois dans la crique, de deux côtés opposés, et s'arrêtèrent l'un en face de l'autre :

— L'air de l'Adriatique est malsain le soir, dit le premier à voix basse et comme s'il eût répété un mot de ralliement.

— Moins malsain que l'air de la tyrannie, répondit le second également à voix basse.

Et les deux interlocuteurs se pressèrent la main. Un nouvel arrivant les aborda à son tour, et de part et d'autre on échangea les mêmes paroles. A celui-ci en succéda un quatrième, puis un autre, puis un autre encore, puis quatre autres enfin.

Si Pépa se fût rappelé les bruits qui avaient couru dans Venise, elle n'eût pas manqué de voir dans cette formule de salutation uniforme un mot de passe destiné à rallier des conjurés, et elle aurait compris que si on lui avait adressé à elle-même les paroles convenues, c'est que dans un temps où des courtisanes se trouvaient mêlées à toutes les conjurations, ceux qui l'avaient rencontrée avaient pu un instant la prendre pour une nouvelle affiliée. Quoi qu'il en soit, Pépa put compter dix feutres rabattus sur de sombres visages, et dix manteaux qui cachaient probablement dix poignards. Au milieu du chuchotement confus qui succéda aux formules de présentation, elle distingua alors ces paroles assurément peu rassurantes :

— J'ai rencontré une jeune fille ici tout à l'heure; pensez-vous que nous ayons quelque chose à craindre d'elle?

— Je ne sais, répondit celui à qui s'adressait cette question; mais vous avez eu tort de ne pas vous assurer de sa discrétion : le vivant le plus discret ne l'est jamais autant qu'un mort.

En entendant cela, Pépa crut réellement ressentir la pointe d'un poignard qui lui égratignait la peau, et, par un mouvement instinctif, elle se rejeta en arrière comme pour en fuir l'atteinte. Ce mouvement amena pour elle une découverte. Étonnée de ne pas sentir la résistance de la roche à laquelle elle était adossée, Pépa chercha la cause de cette singularité, et elle découvrit à la hauteur de ses épaules une crevasse cintrée qui s'élevait à trois pieds de hauteur dans la pierre : une personne pouvait y passer en se baissant. Émue des paroles qu'elle venait d'entendre, et ne se trouvant pas assez bien cachée derrière un buisson, la jeune fille saisit avec empressement l'espoir d'un abri plus sûr. Baissant donc la tête, Pépa avança sans rencontrer de résistance. Mais pendant qu'elle se dirigeait ainsi en tâtonnant sous ces voûtes impénétrables au jour, elle remarqua que les chuchotements de l'extérieur semblaient la suivre et marcher avec elle.

Cependant elle continua d'avancer jusqu'au moment où sa main, qu'elle portait en avant, se heurta aux aspérités d'un morceau de pierre en saillie qui ressemblait à l'angle d'un pilier. C'était en effet une partie de roc détachée de la masse et qui formait une espèce de niche naturelle. Pépa, d'ailleurs, n'eut guère le temps d'examiner ce phénomène calcaire, car au moment même où elle portait à sa bouche sa main ensanglantée, elle entendit distinctement un murmure confus, puis les voûtes de la grotte répercutèrent l'écho sourd de plusieurs pieds s'enfonçant dans le sol détrempé : elle n'était pas seule! Retenir son haleine, et profiter autant que

possible, pour s'effacer, des accidents de la pierre crevassée, c'était le seul parti qui lui restait à prendre; Pépa le prit d'inspiration. Il était temps. Tout à coup l'obscurité cessa, et la clarté de plusieurs torches résineuses illumina les sombres profondeurs de la grotte. — Je suis perdue! murmura Pépa en appliquant ses mains sur son visage comme font les enfants quand ils ont peur.

Heureusement ses terreurs n'étaient pas fondées. Quoique la lumière arrivât jusqu'à elle, la pile de pierres derrière laquelle elle se trouvait blottie continuait à la masquer; elle pouvait voir sans être vue. Elle regarda et aperçut les mêmes hommes enveloppés de manteaux qui l'avaient si fort effrayée. Ces hommes étaient

groupés en cercle; et il y en avait un placé près de l'entrée de la grotte, qui semblait faire le guet. Alors seulement Pépa conclut que la réunion dont elle se trouvait faire partie, bien contre son gré, ne pouvait être qu'une réunion de conjurés. Cette supposition, en éclaircissant ses doutes, ne diminuait pas le danger; si on l'apercevait, c'était fait d'elle! Surprendre un secret est un crime que les conspirateurs ne pardonnent pas plus que les bandits.

II.

Pendant quelque temps les conjurés gardèrent le silence; ils semblaient attendre, et de temps en temps leurs regards se tournaient vers l'ouverture de la grotte. A la fin il se fit un mouvement général : les manteaux, qui jusque-là s'étaient tenus clos, s'entr'ouvrirent, et les chapeaux remontèrent sur chaque front de manière à laisser voir dix visages graves et sombres. En même temps un vieillard, d'un aspect plus austère encore que les autres, prit la parole d'une voix fortement accentuée, dont Pépa crut reconnaître le timbre pour l'avoir entendu résonner à son oreille.

— Qu'attendons-nous pour délibérer? dit le vieillard; sommes-nous à la merci d'un retardataire? Et parce qu'un de nous est infidèle à la parole donnée, devons-nous perdre en attente vaine de précieux moments? Ornano n'est pas venu, faut-il à cause de cela remettre à un autre jour notre délibération? et sera-t-il dit que sans

Ornano nous manquerons de résolution pour nous engager et de courage pour agir?

— Attendons encore, dit un second conjuré; si Ornano n'est pas arrivé, c'est qu'il a été retenu par les devoirs de sa place; il ne peut manquer à sa parole, il va venir; nous ne pouvons pas prendre un parti sans lui.

— Retenu par les devoirs de sa place! répliqua vivement le vieillard; dites plutôt qu'il oublie, aux genoux de quelque femme, les intérêts sacrés de la patrie. Défiez-vous de ceux qui consument leur vie en de futiles occupations et ne se plaisent qu'aux mystérieux entretiens du Lido. Ceux-là sont des compagnons peu sûrs et ressemblent à ces épées de bal qui se rompent au moment du danger. Ceux-là quelquefois sont des traîtres. Je me défie d'Ornano!

Ces derniers mots, qui d'une accusation générale faisaient une accusation nominative, furent accueillis par des murmures.

— Ornano, traître! dit un de ceux qui jusque-là avaient gardé le silence, cela est impossible! et je me porte sa caution.

Le personnage objet de cette discussion méritait une partie des reproches qui lui étaient adressés. C'était un jeune patricien très-dissipé; soit instinct naturel, soit que, comme Fiesque, il cachât sous un masque de frivolité des idées ambitieuses et de vastes projets, toujours est-il que sa réputation était faite à Venise. Beau, jeune, riche, nommé récemment capitaine du doge, il était accusé d'oublier trop souvent son rang et sa naissance pour s'abandonner aux faciles plaisirs d'une intrigue vulgaire. Mais quoi qu'il en soit, il était regardé comme le chef de la conjuration, d'abord à cause de son courage et de sa loyauté, qui jusque-là n'avaient pas été révoqués en doute, ensuite à cause de sa position de capitaine du palais, qui lui permettait plus qu'à un autre de faciliter un coup de main.

— Écoutez-moi, reprit le vieillard qui n'avait pas craint d'accuser Ornano: si nous n'arrêtons pas notre plan ce soir, à l'instant même, il faut renoncer à nos projets et nous résigner à laisser Venise sous le joug. Le conseil des Dix nous surveille; on nous épie; jusqu'à présent on n'en est encore qu'au soupçon, demain il y aura certitude: qui sait même si déjà le conseil ne sait pas que nous nous réunissons? qui sait si nos poitrines ne sont pas déjà désignées aux poignards des bravi? On n'a pas assez de preuves pour nous mettre en jugement, mais on a assez de présomptions pour nous faire assassiner. Ne sait-on pas que nous sommes les amis de Charles Zéno, et que sa condamnation a provoqué notre colère? Agissons, messeigneurs, gagnons le conseil de vitesse, ou, encore une fois, nous sommes perdus. Ornano est absent, qu'importe! N'avons-nous pas déja arrêté notre plan et réglé toutes nos mesures? Le jour seul reste à fixer, fixons-le à l'instant même.

Cette nécessité d'agir promptement n'était contestée par personne; aussi ce second discours fut-il mieux accueilli que le premier. A l'appui des paroles du vieillard, plusieurs conjurés rapportèrent divers faits qui prouvaient que la police avait eu réellement l'éveil, et quand celui qui avait pris l'initiative ajouta: « La journée de demain nous suffira pour faire nos derniers préparatifs; après-demain nous pouvons rendre la liberté à Venise! » tous les conjurés se pressèrent énergiquement la main en répétant: — Après-demain!

Cette unanimité d'avis causa beaucoup de joie à Pépa. Les dangers que pouvaient courir le doge et le conseil des Dix la préoccupaient moins que son propre danger. Or, elle espérait que les conjurés, ayant terminé leur délibération, allaient quitter la grotte, et que par suite elle recouvrerait sa liberté.

Mais en ce moment une voix s'éleva du dehors qui chantait les vers du Dante que nous avons déjà cités; et Pépa reconnut cette voix pour celle de Bartholoméo. Ne trouvant pas sa fiancée au lieu du rendez-vous, le soldat du doge avait pris le parti de la demander aux échos.

En entendant ce chant, que les voûtes de la grotte prolongèrent plaintivement, les conjurés, qui étaient sur le point de se séparer, se rapprochèrent de nouveau :

— Ne vous ai-je pas dit que la police nous surveillait? reprit le vieillard; ce chant est un signal : peut-être un espion a-t-il découvert le lieu de nos réunions.

— Cet espion-là n'emportera pas loin sa découverte, dit un autre en se précipitant vers l'entrée de la grotte.

Pépa ne put supporter tant d'émotions, ses yeux se fermèrent, ses lèvres blanchirent, et elle tomba sans mouvement sur le sol.

Au bruit qu'elle fit en s'affaissant, ceux des conjurés qui n'avaient pas encore quitté la grotte se retournèrent précipitamment, et cette diversion fut probablement favorable à Bartholoméo. Deux d'entre eux seulement se détachèrent à sa poursuite, tandis que l'attention des huit autres se trouva naturellement concentrée sur la pauvre enfant évanouie. Lorsque Pépa rouvrit les yeux, elle vit des regards menaçants fixés sur elle et des bras levés pour la frapper. Cependant en ce moment suprême elle s'oublia encore, et son premier cri fut un cri d'amour.

— Bartholoméo? demanda-t-elle d'un air égaré.

En ce moment, les deux conjurés qui étaient sortis rentraient, et l'un d'eux dit à haute voix en arrivant :

— Par Satan ! il faut que ce damné chanteur ait des ailes aux talons! En nous apercevant, il a disparu comme une ombre, et nous avons à peine eu le temps de distinguer la couleur de son pourpoint.

Un frémissement de joie gonfla la poitrine de la jeune fille, ses narines se dilatèrent, et, se dressant sur ses genoux, elle laissa échapper en joignant les mains ce seul mot : Sauvé! Mais ce mouvement de joie eut à peine la durée d'un éclair. Une fois rassurée sur le sort de son fiancé, le sentiment de sa propre situation lui revint, et sans quitter l'attitude suppliante qu'elle avait prise :

— Grâce, messeigneurs! dit-elle, grâce! Je ne sais rien, je n'ai rien entendu!

Le vieillard dont Pépa avait cru reconnaître la voix s'approcha d'elle, et la saisissant violemment, il la força à se lever :

— Maintenant, dit-il, répondez à ma question. N'est-ce pas vous que j'ai rencontrée tout à l'heure sur la plage? et ne vous avais-je pas ordonné de ne plus vous retrouver devant moi?

— Je lui avais donné le même ordre, dit un second conjuré.

— Et cependant, reprit le vieillard pendant que Pépa baissait humblement la tête, je vous retrouve encore. Au lieu de fuir, vous êtes restée, et vous vous êtes cachée pour nous espionner!

Pendant quelque temps Pépa fut hors d'état de répondre; elle-même sentait que sa situation était suspecte, et que l'accusation d'espionnage qu'on lui jetait n'avait que trop de vraisemblance. Cependant elle comprit que la vérité seule pouvait la sauver. Aussitôt que les forces lui furent revenues :

— Je vais tout vous expliquer, monseigneur, dit-elle; je suis une pauvre enfant, la fille du gondolier Pizone, et je puis vous assurer que je ne m'occupe guère des affaires de la république. Quand vous m'avez rencontrée j'attendais mon fiancé,

celui que vous venez d'entendre chanter tout à l'heure. Si je ne me suis pas éloignée, ainsi que vous me l'aviez ordonné, c'est que je ne l'ai pas pu; j'aurais donné tout au monde pour fuir, mais la peur me clouait à ma place, mes jambes vacillaient. Quand vous êtes revenus dans la crique, vous et les autres seigneurs qui m'entourent, j'étais cachée dans un buisson d'oliviers; cela est bien vrai encore. Mais que j'aie eu l'intention de surprendre un secret, d'espionner des nobles, voilà ce que je nie de toutes mes forces. Monseigneur, je n'espionne pas et je ne dénonce pas. Si je faisais cela, Bartholoméo, qui est soldat, ne voudrait pas de moi pour sa femme. Comment je me trouve dans cette grotte, comment je m'y suis cachée? la peur toujours, c'est la peur qui a tout fait, et le hasard seul m'a forcée de vous entendre; encore, vous ai-je entendus? je n'en suis pas sûre, et si cela est, je ne demande pas mieux que d'oublier tout ce que vous avez dit; tenez, je ne me souviens plus de rien!

Tandis que Pépa parlait ainsi, l'émotion de sa voix, la pâleur de ses joues, l'inégal soulèvement de sa poitrine, qui s'agitait sous un corsage de velours, le mouvement rapide de ses cils, qui s'abaissaient et se relevaient tour à tour, et les crispations nerveuses de ses deux mains, toujours jointes : tous ces signes étaient autant de témoignages qui attestaient sa véracité. Ceux pourtant à qui elle s'adressait ne parurent pas convaincus, et les plis de leurs fronts continuèrent à exprimer le doute. Pendant que Pépa essayait de compléter l'effet de son discours par l'humilité de son attitude et l'expression suppliante de son regard, le même austère vieillard, qui, dans cet étrange procès, semblait avoir choisi le rôle de magistrat instructeur, attira ses compagnons un peu à l'écart, et Pépa l'entendit qui disait :

— Hasard ou mauvaise intention, toujours est-il que cette fille sait notre secret, qu'elle peut nous dénoncer, et que si nous la laissons partir nous n'aurons pour garantie de sa discrétion que sa loyauté.

Ce fut tout ce que Pépa put entendre, la voix du vieillard s'étant éteinte par degrés; elle n'entendit rien non plus de ce que dirent les autres, mais elle sentit vaguement qu'en ce moment sa destinée s'agitait, et que de ce mystérieux colloque, dont elle ne connaissait que le début, devait résulter sa perte ou son salut, sa vie ou sa mort. Aussi, lorsqu'elle vit le cercle se rompre et le chef de ce tribunal souverain s'approcher de nouveau, éprouva-t-elle ce que doit éprouver un criminel à la lecture de l'arrêt qui va le condamner ou l'absoudre.

— Faites votre prière! dit le vieillard d'un ton grave.

En entendant ces mots, dont elle ne comprit que trop le sens, Pépa frissonna, et de nouveau ses jambes semblèrent prêtes à fléchir. Cependant l'instinct de la conservation, en se ranimant, lui envoya au cœur un dernier souffle d'énergie, et elle se mit encore à crier :

— Grâce! grâce, messeigneurs! Que craignez-vous d'une pauvre fille comme moi? Avez-vous besoin de ma mort pour être assurés de ma discrétion? Vous craignez que je vous dénonce; mais pourquoi vous dénoncerais-je? Vous êtes mécontents du gouvernement et vous voulez le renverser; que m'importe à moi, pourvu que Bartholoméo continue à m'aimer et que je sois sa femme? Quant au doge, quant au conseil des Dix, qu'on en fasse ce qu'il plaira à Dieu. Est-ce que je m'en soucie? est-ce que je m'intéresse au doge? est-ce que je connais le conseil des Dix? L'amour de mon fiancé, voilà tout ce que je veux, tout ce que je désire. Vous comprenez bien cela, n'est-ce pas, messeigneurs? Tout ce que je désire? non pas : je suis la

fille d'un gondolier, et mon père m'a appris à aimer la liberté; eh bien! ne voulez-vous pas rendre Venise libre? Au lieu de vous trahir je vous servirais plutôt; j'aime la liberté aussi, moi. Mon père m'a souvent dit que notre doge était un tyran, et que le jour où il serait renversé, ce jour-là serait un beau jour pour Venise. Vous voyez bien que vous n'avez aucune raison de vous défier de moi. Encore une fois, grâce, messeigneurs!

Cette inspiration patriotique était venue à Pépa après coup et comme dernier moyen de salut. Aussi en protestant de son amour pour la liberté, essaya-t-elle d'enfler la voix et de mettre son geste d'accord avec ses paroles. Il y avait dans cette rouerie du désespoir quelque chose de naïvement douloureux, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de risiblement lamentable; c'était la comédie sur le bord d'une tombe.

— Faites votre prière! répéta le vieillard à qui Pépa s'adressait plus particulièrement.

En même temps deux des conjurés saisirent brusquement la jeune fille par les deux bras et lui firent fléchir les genoux.

Au même moment un homme entra vivement dans la grotte et se débarrassa du manteau qui l'enveloppait comme les autres conjurés. C'était un homme de vingt-cinq à trente ans, dont les traits reproduisaient dans toute sa pureté le type spécial de la beauté vénitienne. Il avait les cheveux courts, le front haut et le regard souverain de ces portraits du Titien qui commandent l'admiration et le respect à ceux qui les regardent; il en avait aussi le costume sévère et la *desinvoltura* royale. Un justaucorps noir, sans autre ornement que des crevés de même couleur, dessinait son buste vigoureux et flexible, et de ses hauts-de-chausses également noirs se dégageaient deux jambes admirablement modelées. On eût cru voir un de ces nobles d'Italie aspirant à se faire rois, ou un de ces tribuns du peuple aspirant à renverser la royauté. En Italie, surtout à Venise, il n'est pas rare de rencontrer de ces masques sérieux, qui cachent parfois de frivoles natures : même en dansant, un Italien a l'air de penser.

A la vue de cet homme, que sa jeunesse, sa fortune, son audace et peut-être même ses dissipations avaient rendu célèbre dans Venise, tous les conjurés répétèrent à la fois le même nom : Ornano! et lorsque Pépa eut à son tour levé les yeux, elle se releva rapidement, courut au-devant du nouveau venu, et s'adressant à lui sans hésitation.

— Dieu soit loué! vous me connaissez au moins vous, monseigneur! Vous savez, la petite Pépa, la fille du gondolier Pizone que vous rencontrez presque tous les jours sur la Piazzetta quand vous allez au palais du doge, et à qui vous ne manquez jamais de dire : «Pépa est une jolie fille, c'est dommage qu'elle soit un peu trop sauvage et qu'elle ne veuille pas venir souper avec moi un soir de carnaval.» Je sais bien que je n'ai jamais voulu m'arrêter trop longtemps avec vous, et que je vous ai toujours répondu : «Gardez votre souper, monseigneur, il n'y a que les patriciennes qui soupent, et je suis une humble fille du peuple.» Mais n'importe, j'ai recours à vous, et je suis sûre que vous ne me garderez pas rancune. On veut me tuer, monseigneur; souffrirez-vous qu'on me tue? Ils prétendent que je connais leur secret et que je le trahirai! Portez-vous caution pour moi, monseigneur, sauvez-moi!

Ornano n'eut pas besoin d'autre explication pour comprendre la situation dans laquelle se trouvait la jeune fille, le peu de mots qu'il venait d'entendre suffisaient

pour l'instruire. Aussi tourna-t-il d'abord son regard sur les conjurés comme pour recueillir les avis en examinant les figures, puis il le reporta sur la jeune fille avec une expression de compassion qui n'excluait peut-être pas un sentiment plus égoïste.

— Qui a parlé de tuer une innocente enfant, dit-il alors, parce que, contre son gré, j'en suis sûr, elle a surpris notre secret? Agir ainsi, ce serait de la cruauté!

— Ce serait de la prudence, dit le vieillard qui avait prononcé l'arrêt de Pépa.

— Croyez-moi, Loppi, continua Ornano en interpellant directement le rigide conspirateur, le sang de cette pauvre fille nous porterait malheur.

— Et pour épargner quelques gouttes de ce sang-là, vous aimez mieux livrer au bourreau les meilleures têtes de Venise! Et parce que monseigneur le comte Ornano est sensible aux charmes de deux beaux yeux de rencontre, faudra-t-il que nous autres, hommes honnêtes et qui n'avons d'autre maîtresse que Venise, nous obéissions, à nos risques et périls, aux caprices d'un amoureux sans cervelle?

Cette rude apostrophe fit monter le rouge au visage d'Ornano, qui porta instinctivement la main sur le manche de son poignard. Puis, comprimant sa colère, il se contenta de dire sur le ton d'une protestation énergique :

— Amoureux sans cervelle, tant qu'il vous plaira! mais j'aime mieux rompre le serment qui nous lie et renoncer à nos projets que d'en poursuivre l'exécution sous les auspices d'un meurtre inutile. J'assassine les doges, mais je ne tue pas les femmes!

— Et je déclare à mon tour, dit Loppi en se drapant dans son manteau, comme pour s'éloigner, qu'il faut désespérer de la liberté de Venise et qu'il ne nous reste plus qu'à nous voiler la face.

Une sorte d'hésitation douloureuse avait remplacé la colère d'Ornano; les considérations qu'on invoquait étaient graves. Quoi qu'il en soit, il ne renonça pas à sauver celle qui avait mis en lui sa dernière espérance.

— Loppi, reprit-il, j'excuse la rudesse de votre langage, en faveur du saint motif qui vous inspire. Mais écoutez-moi. Cette jeune fille m'a demandé ma caution, je la lui donne; c'est moi qui réponds de sa discrétion.

En même temps il tira son poignard, pria Loppi de lui prêter le sien, et posant les deux poignards l'un sur l'autre de manière à figurer une croix :

— Approche, Pépa, dit-il à la jeune fille d'une voix lente et solennelle, pendant que les conjurés, groupés autour de lui, formaient un sombre encadrement à la scène que nous racontons.

Pépa s'approcha.

— Tu es chrétienne, reprit Ornano en appuyant sur chaque mot, tu crois en Dieu, tu sais qu'un parjure est un péché mortel, et que pour s'être parjuré on met son âme en passe de damnation éternelle. Jure donc sur ces deux poignards posés en croix, et qui représentent le signe de notre salut, jure, devant nous, à haute et intelligible voix, que ta bouche ne révélera jamais ce que tes oreilles ont entendu.

— Je le jure! dit Pépa.

— Jure encore que ni les menaces ni les prières ne pourront t'ébranler, et que tu subirais la torture sans pâlir, sans parler; la torture! entends-tu?

— Je le jure! dit encore Pépa.

— Jure enfin que, même sous le coup de la mort, tu saurais te taire, et que tu n'essaierais pas de racheter ta vie au prix d'une délation.

Pépa n'eût pas été de son siècle si la solennité de cette scène religieuse n'avait

pas fait une vive impression sur elle, indépendamment même des précédents qui l'avaient amenée. Aussi ce fut consciencieusement et du fond de l'âme qu'elle répéta une troisième fois : « Je le jure ! »

Cet engagement parut satisfaire tous les conjurés, y compris l'inflexible Loppi lui-même, qui tendit la main à Ornano et lui fit part de la résolution antérieurement arrêtée :

— J'adopte votre plan, dit le jeune seigneur, et le jour que vous avez fixé pour son exécution ; vous verrez que mon bras ne sera pas plus timide que le vôtre : après-demain le doge aura cessé de vivre, et Venise sera libre.

A la suite de ces quelques mots, tous les conjurés répétèrent d'un commun accord : « Après-demain ! » Et ils sortirent de la grotte après avoir jeté chacun un dernier regard sur Pépa pour lui rappeler le serment qu'elle avait fait et l'importance du secret qu'elle avait à garder.

Quand celle-ci se trouva de nouveau seule et dans les ténèbres, une sensation de bonheur dilata sa poitrine, et elle remercia Dieu, qui l'avait préservée de la mort. Puis elle se dirigea en tâtonnant vers l'ouverture de la grotte. Déjà l'air frais du dehors arrivait à son visage en même temps que le bruissement des feuilles arrivait à ses oreilles, lorsqu'un bruit sinistre vint tout à coup glacer sa joie ; c'était un bruit de pas mêlé d'un cliquetis de fer semblable à celui que fait une troupe armée en s'avançant dans l'ombre. Bientôt même elle distingua le retentissement de plusieurs mousquets tombant sur le sol, et une échappée de lumière pénétra de nouveau dans la grotte. Pépa n'eut pas le temps de se demander quelle pouvait être la nature du nouveau danger qui la menaçait, et à peine avait-elle fait machinalement un pas en arrière, qu'elle se trouva en face de deux soldats portant des torches et précédant un troisième personnage qu'à son extérieur plus encore qu'à son costume il était aisé de reconnaître pour un sbire.

Ce sbire portait dans toute sa personne ce cachet de dissimulation profonde et de finesse sombre que la république de Venise imprimait comme une estampille à toutes ses institutions, à tous ses actes, à tous ses serviteurs ; son œil était faux et louche, son sourire perfide : on sent qu'avant d'être au service du conseil des Dix,

il avait dû battre longtemps les obscurs sentiers de l'intrigue, et sous sa gravité d'emprunt on flairait encore les façons de l'homme aux expédients ; c'était un Crispin officiel, un Scapin sérieux. Avant de jeter les yeux sur Pépa, il les promena autour de lui d'un air scrutateur, comme pour sonder tous les recoins de la grotte, semblable à un chien de chasse qui évente un carré de bois. Après cette inspection, et quand il eut dûment constaté la marque des pieds encore empreinte sur le sol, il fixa sur la jeune fille un regard fauve qui l'enveloppa tout entière :

— Au nom du doge, dit-il alors, vous allez me suivre.

Pépa comprit que, cette fois, tout appel à la pitié était inutile. Aussi suivit-elle le sbire sans mot dire.

Dans la crique des Oliviers, une trentaine de soldats attendaient, le mousquet sur l'épaule, l'issue de la perquisition. Pépa fut placée au milieu d'eux, et la petite troupe se mit en marche, au commandement d'un officier qui lui-même obéissait au ténébreux agent du gouvernement.

Lorsqu'on fut arrivé à Venise, l'escouade fit halte, et le sbire ayant détaché deux soldats pour l'accompagner, ordonna encore une fois à Pépa de le suivre. On monta dans une gondole conduite par deux rameurs et mise à l'abri des regards indiscrets par un double rideau noir hermétiquement fermé. La ville était silencieuse, et Pépa n'entendit d'abord que le bruit cadencé des rames qui fendaient doucement l'onde immobile du canal. Au bout de quelques minutes seulement, il lui sembla qu'une autre gondole passait à côté de celle qui la portait, et en même temps elle distingua la voix du gondolier qui s'éloignait en chantant.

— Mon père ! murmura Pépa qui avait reconnu cette voix. Venez donc à mon secours !

— On ne parle pas, dit le sbire d'une voix rude en laissant tomber sa lourde main sur l'épaule froide de la jeune fille.

Il était impossible de savoir dans quelle direction on avançait ; seulement il sembla un moment à Pépa que l'eau clapotait plus près d'elle et que les rameurs avaient quitté la rame pour prendre la godille, qui peut agir dans les passes les plus resserrées ; elle conclut qu'après avoir suivi le grand canal, la gondole était entrée dans un canal plus étroit. En effet, quelques moments après que Pépa avait fait cette observation, la gondole frôla des parois de pierre ; puis la godille cessa de tourmenter l'eau, et la main du sbire entr'ouvrit les rideaux noirs. On était arrivé.

Toujours précédée par le sbire et suivie par les deux soldats, Pépa monta une vingtaine de degrés en marbre aboutissant au péristyle d'un palais, traversa un corridor sombre et dont l'entrée, masquée par une colonne, ressemblait plutôt à la porte d'un cachot qu'au dégagement d'une maison princière, et arriva enfin dans une espèce de vestibule où deux hommes vêtus de noir, et immobiles comme deux statues, étaient assis sur des banquettes de velours.

— Attendez-moi, dit le sbire à la prisonnière après l'avoir recommandée du regard à la surveillance des deux soldats qui s'étaient placés de chaque côté de la porte, et ayant soulevé une portière en tapisserie qui retomba lourdement derrière lui, il disparut.

Après avoir traversé trois ou quatre pièces vastes et sombres, le sbire pénétra enfin dans une pièce meublée seulement de trois fauteuils couverts en velours noir, et d'une table également couverte d'un pardessus de velours. A cette table était assis un homme de moyen âge, mais dont la violence des passions ou la fatigue d'un tra-

vail excessif avait flétri les traits avant le temps : sa figure avait la sécheresse du parchemin, et son œil, presque dégarni de cils, la rigidité du fer. Lorsque le sbire entra, l'homme dont nous parlons releva lentement la tête, laissa retomber sur la table une lettre décachetée qui jusqu'à ce moment avait paru absorber toute son attention, et prononça d'une voix brève et impérieuse ces mots :

— Eh bien ! les as-tu trouvés?

— Non, monseigneur, dit le sbire ; ils avaient disparu avant que j'arrivasse, mais bien peu de temps avant, car j'ai remarqué la trace des pieds encore imprimée dans le sol.

— Ainsi donc le rapport qu'on m'a fait était vrai ; des hommes se sont en effet réunis ce soir dans l'endroit d'où tu viens.

— Oui, monseigneur, et je ramène avec moi une jeune fille que j'ai trouvée sur le lieu même et qui pourra vous donner des renseignements.

— Es-tu sûr qu'elle puisse savoir quelque chose?

— Je l'affirmerais sur ma tête, dit le sbire, puisqu'elle se trouvait dans la grotte au moment même où les conjurés venaient de la quitter.

— Tu dois connaître cette jeune fille, dit l'homme qui remplissait les fonctions d'inquisiteur (1).

— Je dois la connaître et je la connais, répondit le sbire : c'est Pépa, fille du gondolier Pizone, fiancée du soldat Bartholoméo.

Dans cette énumération de qualités, un seul point attira particulièrement l'attention de l'inquisiteur. Après que le sbire eut cessé de parler il répéta après lui : Bartholoméo ! Puis il murmura comme à part et sans se soucier si ses paroles arrivaient ou non aux oreilles de son interlocuteur :

— Mais c'est précisément ce Bartholoméo qui m'a averti qu'à une lieue de Venise, sur les bords de la mer, dans un endroit solitaire, qu'on nomme la crique des Oliviers, des hommes qui lui semblaient sortir de dessous terre l'avaient poursuivi. — Fais entrer la prisonnière, ajouta-t-il en s'adressant cette fois directement au sbire.

Lorsque Pépa se trouva en face de l'inquisiteur, et qu'elle vit tomber sur elle ce regard dont nous avons déjà essayé de caractériser l'expression, elle comprit que, pour ne pas manquer à son serment et sortir, sans avoir parlé, de l'interrogatoire qu'elle allait subir, tout son courage lui était nécessaire ; aussi rappela-t-elle à son souvenir la forme et les détails du serment qu'elle avait fait.

— J'ai promis sur la croix du Christ de me taire, et je tiendrai mon serment, dit-elle intérieurement pendant que l'inquisiteur continuait à l'épouvanter de son regard.

Après avoir prolongé quelque temps encore un silence dont probablement il calculait l'effet, l'inquisiteur se décida enfin à prendre la parole, et s'adressant à Pépa :

— Au nom de l'inquisition, dit-il d'une voix grave je vous ordonne de répondre franchement à mes questions. Fille du gondolier Pizone, on vous a trouvée seule au bord de la mer, dans une grotte dont il n'est pas naturel que vous connaissiez l'exis-

(1) Le tribunal de l'inquisition d'état ne fut authentiquement constitué qu'en 1454 ; mais le conseil des Dix ayant souvent besoin de choisir des commissaires spéciaux dans son sein, à l'effet de faire certaines enquêtes et d'examiner certaines affaires, même avant le quatorzième siècle, ces commissaires prirent le nom d'inquisiteurs.

tence. Avez-vous toujours été seule dans cette grotte? Des hommes ne s'y sont-ils pas réunis? Ces hommes, ne les avez-vous pas vus et ne savez-vous pas dans quel but ils se réunissaient?

Pépa eut besoin de faire un nouvel effort sur elle-même pour répondre en jouant l'étonnement :

— Je ne vous comprends pas, monseigneur! De quels hommes voulez-vous parler? Je ne sais rien, je n'ai rien vu.

— Vous mentez! dit l'inquisiteur : on a trouvé sur le sol la marque de pas qui n'étaient pas les vôtres : vous voyez donc bien que vous mentez. Et si vous récusez encore ce témoignage, je vous en opposerai un que vous ne pourrez pas récuser.

— Un témoignage? et lequel? demanda Pépa du même ton d'ignorance naïve qu'elle avait déjà habilement affecté.

— Celui de votre fiancé, de Bartholoméo, qui a rencontré les hommes dont je parle à l'endroit où vous étiez, et qui est venu rendre compte lui-même, à moi-même, de sa rencontre.

Malgré toute sa résolution, en se trouvant en face d'une allégation positive, Pépa ne put réprimer un mouvement d'effroi. C'était donc la déclaration de Bartholoméo qui avait amené le sbire à la crique des Oliviers, et Pépa se trouvait en contradiction flagrante avec son fiancé; entre elle et lui une confrontation était possible, et qu'arriverait-il de cette confrontation? En présence de Bartholoméo qui dirait : « J'ai vu, » aurait-elle l'intrépidité nécessaire pour répéter : « Je n'ai pas vu? » Pendant que Pépa était agitée par ces réflexions, l'inquisiteur, considérant son trouble comme un commencement de preuve, se disait à lui-même : Elle sait quelque chose! il faudra bien qu'elle en fasse l'aveu.

III.

— Eh bien, demanda l'inquisiteur en s'adressant de nouveau à Pépa, n'êtes-vous pas assez convaincue de mensonge, et persisterez-vous à nier en dépit des preuves qui vous accablent? Écoutez, ajouta-t-il en adoucissant un peu sa voix, vous êtes jeune et ignorante, vous ne savez peut-être pas quel danger vous courez; je vais vous l'apprendre. Quand les traîtres conspirent contre la sérénissime république et contre l'autorité du doge, il est du devoir de tout citoyen, homme, femme, enfant, de les surveiller et de dénoncer aussitôt tout ce qu'il a appris du complot, soit par hasard, soit par adresse. Quand un citoyen manque à ce devoir, pour le punir on l'étrangle dans un cachot ou on le noie dans un égout. Vous avez devant vous une vie tout entière, toute une perspective de bonheur, un fiancé qui vous aime; voulez-vous compromettre tout cela, et plus encore, le salut de votre âme, vous qui savez et ne dénoncez pas?

Ces paroles étaient calculées pour éveiller à la fois dans l'âme d'une jeune fille tous les instincts de conservation. Sous le masque de la compassion on évoquait devant elle les plus épouvantables images; puis en lui rappelant sa jeunesse, ses espérances, ses amours, on lui rendait l'abnégation plus difficile; en lui peignant la vie plus belle, on lui rendait la mort plus affreuse. Telles étaient les formes de l'instruction judiciaire à Venise : effroyable comédie où le juge spéculait sur toutes

les passions, sollicitait toutes les faiblesses, éveillait à la fois toutes les terreurs et descendait au rôle ignoble de provocateur, tantôt rugissant pour extorquer un aveu par la crainte, tantôt rampant pour mieux attirer sa proie dans le piége; insinuant, hypocrite, ne reculant devant aucun moyen, et se glorifiant d'avoir terrassé un prévenu, comme un Lovelace d'avoir séduit une Agnès. Il en sera du reste toujours ainsi chaque fois que la justice, au lieu de dominer la politique, sera dominée par elle; alors, au lieu de la Thémis impartiale et aveugle qui siége dans les tribunaux ordinaires, on n'a plus qu'une divinité capricieuse et sanguinaire, sans frein, sans règle, sans dignité, qui déchire son bandeau et met de faux poids dans ses balances.

Pendant que l'inquisiteur parlait, mille impressions diverses s'étaient réfléchies dans les traits mobiles de Pépa, en dépit de tous ses efforts pour les dissimuler.

— Écoutez encore, reprit l'inquisiteur. Peut-être, pour vous engager au silence, vous a-t-on fait des promesses; eh bien, le gouvernement vous donnera plus qu'on ne vous a promis. Peut-être vous a-t-on fait des menaces; ne craignez rien, le gouvernement vous prendra sous sa protection et répond de votre tête. Peut-être vous a-t-on contrainte à vous lier par serment; le gouvernement, qui a tout pouvoir, vous délie. Parlez! Quels sont ces hommes qui se réunissent à la crique des Oliviers? Qu'ont-ils dit ce soir? Que veulent-ils faire? Quel est le jour fixé pour l'exécution de leur complot?

La conscience de Pépa ne fut pas un instant ébranlée; et quand l'inquisiteur, étonné de son silence, lui dit une seconde fois : Parlez donc! elle résolut de se retrancher invariablement dans le système de dénégation sèche et sans commentaire qu'elle avait déjà adopté, de crainte de tomber dans quelque piége en s'engageant dans une réplique étendue et motivée.

— Je ne peux rien dire, je ne sais rien, répondit-elle.

— Vous affirmeriez sur serment que vous ne savez rien? dit l'inquisiteur.

— Je l'affirmerais, dit Pépa pensant que la nécessité de tenir un premier serment autoriserait la fausseté du second.

— Et si je vous livrais au bourreau, dit l'inquisiteur, si je vous faisais appliquer à la torture, persisteriez-vous encore à vous taire?

Ce dernier moyen était le plus terrible des moyens comminatoires employés par l'inquisiteur. Pour une jeune fille de vingt ans, belle et jusqu'ici tranquille, grâce à son obscurité, c'était quelque chose d'atroce qu'une pareille perspective, dont à l'aide de ses souvenirs elle pouvait facilement se représenter toute l'horreur. Bien que les détails de la torture à Venise accusassent en effet un raffinement de cruauté excessif, l'imagination populaire, toujours portée à l'exagération, en noircissait encore le tableau : des grils ardents, des coins de fer, des ongles arrachés, des bains d'huile bouillante, tels étaient les bruits qui circulaient parmi le peuple. Pépa les avait recueillis de la bouche de tous ceux au milieu desquels elle vivait; aussi fut-ce en fermant les yeux, pour échapper à l'horrible vision, qu'elle répondit :

— La torture même ne me ferait rien dire, parce que je ne sais rien.

L'inquisiteur se leva, et, quoiqu'il gardât son immobilité, l'obstination de la jeune fille commençait à l'irriter. Il fit quelques pas en silence, porta la main à son front, puis s'adressant brusquement à Pépa :

— Sortez, dit-il.

En même temps, et comme un fantôme évoqué, le sbire reparut.

— Cette jeune fille attendra que je la rappelle, ajouta l'inquisiteur en s'adressant au sbire, qui, posant son bras sur le bras de Pépa, semblait lui montrer le chemin.

Resté seul, l'inquisiteur continua pendant quelque temps sa silencieuse promenade; puis, s'arrêtant tout à coup, il laissa tomber lentement ces paroles :

— Sans doute, la torture serait le meilleur moyen, et l'inquisition n'hésiterait pas si elle avait affaire à la fille d'un noble; on la torturerait d'abord pour lui arracher son secret, sauf à la faire disparaître ensuite, pour éviter tout scandale; mais il s'agit d'une fille du peuple, d'une fille de gondolier, et n'y a-t-il pas danger à employer vis-à-vis d'elle les moyens extrêmes?

Cette hésitation était la conséquence, non pas d'un sentiment personnel, mais des principes de politique générale qui servaient de base au gouvernement vénitien. Dans un pays où l'on traitait la noblesse avec la dernière rigueur, il fallait user d'indulgence à l'égard du peuple, de crainte de s'aliéner tout le monde à la fois, et de crouler sous le poids de la haine universelle. On a dit, et avec raison, que la loi était toujours indulgente aux grands et dure aux petits; à Venise c'etait le contraire : s'agissait-il d'un noble, l'inquisition le traitait comme une propriété, comme une chose qu'elle pouvait supprimer à son gré sans avoir aucun compte à rendre de sa conduite. Mais quand il s'agissait d'un homme du peuple, d'un gondolier obscur, ou même d'un indigne lazzarone, l'inquisition usait de ménagements, se croyant obligée de poursuivre une instruction au grand jour et de motiver sa condamnation. Elle n'osait pas enfin prendre sur elle la responsabilité d'un meurtre; car le peuple était là qui pouvait demander compte de son gondolier noyé dans les lagunes, ou de son lazzarone assommé sur les marches d'un palais. Les gouvernements qui fauchent sans trembler les têtes des grands sont ceux qui ont le plus peur des petits. C'étaient donc l'obscurité de Pépa et l'humilité de son origine qui lui servaient de sauvegarde; l'inquisition s'arrêtait hésitante devant ce titre : fille d'un gondolier.

Au milieu de cette irrésolution, l'inquisiteur prit de nouveau le papier qu'il avait rejeté sur la table lors de l'arrivée du sbire et de nouveau y jeta les yeux. Ce papier, trouvé la veille dans une des gueules de lion qui servaient de récipients à la délation, contenait ce qui suit :

« L'inquisition est avertie qu'un complot se trame, et l'on peut d'avance lui dé-
« noncer le plan exact des conjurés. S'introduire le soir dans le palais du doge,
« égorger tous les soldats qui s'y trouveront de garde, pénétrer jusqu'au chef su-
« prême de la république, l'égorger, ainsi que tous les membres du conseil des Dix,
« appeler le peuple aux armes et proclamer un changement complet de gouver-
« nement: voilà ce que les conjurés veulent faire. Quant au jour fixé pour l'exécution
« du complot, on ne le connaît pas encore. Quant aux noms des conjurés, on ne les
« sait pas ou on ne veut pas les dire. »

— La trahison fait son devoir, dit l'inquisiteur, elle nous détaille le plan des conjurés, et le plan est exact, car les traîtres ne mentent pas. Mais il nous manque une date et des noms!

Cette petite fille, cette Pépa pourrait compléter la révélation, j'en suis sûr. Les circonstances qui ont amené son arrestation, l'émotion qu'elle a montree pendant que je l'interrogeais, son ignorance affectée, son obstination à éluder mes questions,

l'ambiguité de son unique réponse : « Je ne sais rien ! » tout me prouve qu'elle sait tout, qu'elle pourra tout m'apprendre. Il faut qu'elle parle, il le faut ! Oui, plutôt la torture !

— Et cependant, ajouta-t-il en baissant un peu la voix, si on pouvait trouver un autre moyen de la faire parler !... Pépa !... fille du gondolier Pizone !... fiancée du soldat Bartholoméo !...

L'inquisiteur avait prononcé ces derniers mots lentement en les découpant pour ainsi dire un à un, comme s'il eût voulu demander à chacun d'eux l'inspiration qui le fuyait

— Bartholoméo !... répéta-t-il sourdement ; puis tout d'un coup ses yeux brillèrent étrangement, et sa voix, jusqu'ici sèche et voilée, éclata en disant :

— Mais ce Bartholoméo est garde du doge !

Ce mouvement d'exaltation n'eut du reste que la durée d'un éclair. Comme une décoration qui se replace au commandement du machiniste, le visage de l'inquisiteur reprit son immobilité première, et lorsqu'à l'appel d'une petite sonnette d'argent le sbire vint prendre les ordres de son maître, celui-ci lui dit froidement :

— Faites rentrer la prisonnière.

— Avant de fixer votre sort, dit-il à Pépa ramenée par le sbire, j'ai voulu vous montrer votre situation telle qu'elle est. L'inquisition est instruite qu'une trame criminelle s'ourdit contre le gouvernement ; elle sait tout. L'aveu que nous vous demandons est plutôt un témoignage de franchise qu'une déclaration à l'appui des preuves que nous avons ; votre discrétion ne sauvera personne, songez-y bien, et elle peut vous perdre. Lisez ce papier.

En parlant ainsi, l'inquisiteur remit à Pépa le papier dont la teneur précède. Celle-ci le lut sans exprimer d'autre sentiment que celui d'une surprise douloureuse. Comme les conjurés n'avaient pas discuté leur plan d'attaque devant elle, elle ne pouvait pas savoir si le rapport du délateur était exact, mais intérieurement elle s'intéressait à des hommes qui lui avaient fait grâce de la vie, et particulièrement au comte Ornano, qui s'était porté caution pour elle.

— Avez-vous bien lu? reprit l'inquisiteur en comprimant un sourire équivoque qui effraya la jeune fille plus que ne l'avait fait son air sombre et glacé ; il y a dans cet écrit une phrase qui doit vous avoir frappée ; je vais vous la rappeler : *S'introduire le soir dans le palais du doge, égorger tous les soldats qui s'y trouveront de garde!*

Il s'arrêta pour attendre une réponse ; mais en voyant que la figure de Pépa continuait à n'exprimer que la stupeur, et qu'évidemment son esprit troublé repoussait la lumière, il se contenta d'ajouter :

— Et vous persistez à prétendre que vous ne savez rien?

— J'y persiste, dit Pépa.

— Vous allez être libre, et il ne vous sera fait aucun mal, reprit l'inquisiteur ; seulement je mets une condition à votre liberté. Jurez par le saint nom de Dieu que vous ne raconterez à personne l'entrevue que nous venons d'avoir. A personne, entendez-vous?

Avant de répondre, Pépa réfléchit quelque temps et se demanda si cette condition qu'on mettait à sa liberté n'était pas un piége tendu à sa bonne foi, et si ce second serment qu'on lui demandait n'était pas la violation du premier. Ce ne fut qu'après avoir interrogé sa conscience avec toute la sagacité des plus rigoureux

casuistes, qu'elle se décida à prêter le nouveau serment qui devait la rendre libre.

— Reconduisez cette jeune fille chez son père, dit l'inquisiteur en s'adressant au sbire, qui était rentré à l'appel du coup de sonnette. A propos, ajouta-t-il en élevant la voix comme pour rendre plus incisives les paroles qu'il allait prononcer, vous

passerez aussi ce soir chez le capitaine des gardes du doge et vous lui direz *que le soldat Bartholomeo sera de garde jour et nuit, jusqu'à nouvel ordre, à la porte de la chambre du doge.* Allez !

Pépa ne comprit pas la portée de ces paroles et ne remarqua même pas le sourire très-significatif qui les avait accompagnées. Tout entière au bonheur de se sentir libre, elle descendit joyeusement les marches du palais, respira avec délices l'air du soir et monta lestement dans la gondole qui l'avait amenée. Arrivée à la maison paternelle, elle embrassa son père, subit sans trop de mauvaise humeur ses reproches et parvint même à éluder ses questions; mais lorsque, retirée dans sa petite chambre, elle se retraça avec précision les différentes scènes de cette soirée orageuse, une sinistre lumière éclaira tout à coup son esprit. Elle se rappela les dernières paroles de l'inquisiteur et comprit le sens de la terrible recommandation faite par lui au sbire : « Bartholoméo, de garde tous les jours à la porte de la chambre du doge. » Or, pour parvenir jusqu'à la personne du doge, les conjurés devaient assassiner ses gardes ! Et c'était le surlendemain que cet horrible projet devait recevoir son exécution ! Dans deux jours Bartholoméo n'existerait plus ! Évidemment à la torture physique dont on lui avait fait grâce, on avait voulu substituer une torture morale mille fois plus cruelle, et la placer dans la nécessité ou de révéler ce qu'elle savait ou de laisser poignarder son fiancé.

— Et c'est après-demain ! s'écria-t-elle, les yeux baignés de pleurs. Mon pauvre Bartholoméo ! je sais le danger qui le menace, et je ne puis le sauver; je ne puis que compter les heures qui lui restent encore à vivre.

La nuit entière se passa ainsi dans les larmes. Le lendemain dans la journée Pépa sortit, et passa plusieurs fois devant le palais du doge, la tête baissée et le capuchon de sa mante rabattu sur sa figure. Elle avait peur d'être reconnue, et à chaque

instant elle croyait voir surgir sur la Piazzetta la sombre silhouette d'un sbire ou d'un espion : elle errait sans idée fixe, sans dessein arrêté. Un seul désir nettement formulé se faisait jour dans la confusion de ses pensées ; elle voulait voir Bartholoméo. Mais enfermé dans l'intérieur du palais, Bartholoméo ne parut pas de toute la journée, et lorsqu'à la nuit Pépa rentra chez son père, elle s'écria avec angoisse :
— Et cependant c'est le jour de demain qu'ils ont fixé !

IV.

Pendant toute la matinée du lendemain, Pépa resta en proie aux mêmes terreurs. Depuis bientôt quatre heures les gondoles sillonnaient les canaux et transportaient à leurs palais les jeunes nobles vénitiens que les plaisirs de la table ou la passion du jeu avaient retenus pendant la nuit; et Pépa était encore étendue sur son lit, les yeux demi-fermés. Mais vers midi un rayon de soleil vint éclairer le chevet de la malheureuse enfant et rendre un peu de courage à son cœur brisé. D'abord elle secoua sa jolie tête, puis elle passa sa main sur ses yeux et finit par se dresser sur son séant; elle resta quelque temps dans cette attitude. Cependant son œil avait repris de l'éclat ; il était facile de voir que tout espoir ne lui semblait pas perdu. Elle se leva, et comme si elle eût compté sur sa beauté pour opérer un miracle, elle mit un soin particulier à sa toilette. Quand elle se regarda dans une petite glace appendue au mur, elle parut assez contente de son œuvre, et vraiment elle avait droit de l'être ; seulement il eût été difficile de deviner comment ce triomphe de coquetterie pouvait se rattacher aux tristes et graves pensées qui l'occupaient exclusivement.

Ainsi parée, et faisant tous ses efforts pour sécher la trace des larmes qui avaient rougi ses yeux, Pépa héla, du seuil de sa porte, un gondolier dont l'embarcation stationnait à quelque distance, et quand celui-ci eut accosté le trottoir, elle lui dit en se plaçant résolument à l'arrière.

— Au palais du comte Ornano, capitaine des gardes du .oge.

A ces mots, le gondolier lança sur la jeune fille un de ces regards particuliers que les lazzaroni ont retenu à cinq siècles de distance comme une tradition natale, regard sceptique, effronté, et il murmura entre ses dents :

— Le palais du comte Ornano ! mais c'est l'antre du lion !

Pépa ne remarqua pas plus ce regard qu'elle n'entendit ces paroles. Dans les occasions décisives, la pudeur perd, sinon sa délicatesse, du moins sa susceptibilité. Lorsque la gondole fut arrivée à l'endroit indiqué, Pépa monta lestement les marches du palais Ornano, sans se douter des interprétations qu'on pouvait donner à sa démarche, pendant que le gondolier qui l'avait conduite lui disait adieu, comme il lui avait dit bonjour, par un regard railleur.

En entrant sous le péristyle, Pépa aperçut plusieurs Mores qui couraient en sens contraire d'un air empressé; les uns rapportaient des plats d'argent, d'autres des coupes, d'autres des cassolettes ciselées, du sein desquelles s'échappait une fumée odorante; en même temps elle entendit un bruit de rires confus et des voix diverses qui se croisaient dans la mêlée d'une conversation évidemment très-vive. Pépa vit qu'il y avait fête au palais Ornano, et ce fut là son plus grand étonnement. Était-ce

ainsi que le chef des conjurés inaugurait une journée fatale, qui devait se terminer par de sanglantes scènes? Ce contraste d'une telle gaîté et d'une expectative si cruelle, frappait Pépa comme une invraisemblance et lui donnait un vague espoir que la conjuration avait avorté, ou que du moins elle était ajournée : « Ce n'est plus pour aujourd'hui que je dois trembler, se disait-elle tout bas; quand le vin coule, le sang ne doit pas couler, et les gens qui rient ne sont pas à craindre. » Cependant elle n'en persista pas moins dans sa résolution de voir le comte: ce n'était pas assez pour elle d'un espoir, elle voulait une certitude. Aussi, accostant un More qui paraissait un peu moins pressé que les autres, elle lui demanda d'une voix ferme si le comte Ornano était visible.

— Non, certainement, répondit celui-ci; monseigneur déjeune avec ses amis, et on ne dérange jamais monseigneur quand il déjeune.

— J'attendrai donc que monseigneur ait fini de déjeuner, et j'espère qu'alors vous voudrez bien m'introduire auprès de lui.

— Quand monseigneur ne déjeune plus, dit-le More, il joue; et quand monseigneur joue, il est encore moins visible que quand il déjeune. Si vous m'en croyez, vous reviendrez demain matin.

— Demain! murmura Pépa, il serait trop tard! Je veux le voir aujourd'hui même. Allez dire à votre maître que je suis la petite Pépa, la fille du gondolier Pizone.

Bien que le More eût sans doute une médiocre opinion sur la valeur talismanique d'un si pauvre nom, il ne refusa pourtant pas d'obtempérer au désir de la jeune fille.

Appuyée le long d'une des colonnes de marbre qui servaient de support au fronton du péristyle, Pépa n'attendit pas longtemps son retour, et avant même qu'il eût ouvert la bouche, elle put juger à son air devenu obséquieux de curieusement railleur qu'il était auparavant, que sa demande avait été favorablement accueillie. Le More, en effet, s'approcha d'elle et lui dit en s'inclinant :

— Voulez-vous me suivre?

Pépa traversa une galerie magnifique que les rayons du soleil tamisés au travers de vitraux coloriés diapraient de mille teintes diverses et illuminaient de mille feux. Au bout de cette galerie se déroulait du cintre au parquet une portière de damas bariolée d'arabesques d'or. Le More qui servait de guide à la jeune fille souleva un coin de cette portière, et se rangeant de côté pour laisser passer Pépa, il lui dit toujours avec le même respect :

— Entrez :

Elle entra.

En tout autre moment le spectacle qui s'offrit à ses yeux n'eût pas manqué d'agir sur son imagination. La salle dans laquelle elle se trouvait n'était pas, comme la galerie, éclairée par le soleil; le comte Ornano avait imaginé de créer une nuit factice pour se donner le plaisir de la dissiper, plaisir d'ailleurs fort goûté à Venise à cette époque. On déjeunait aux lumières : plus de deux cents bougies réparties dans des girandoles suppléaient au jour extérieur, qu'interceptaient d'épais stores surbaissés au dehors; trois lustres d'or mat suspendus à la coupole du plafond complétaient l'éclairage ou plutôt l'illumination.

Au milieu de cette salle ainsi éblouissante, était dressée une table autour de laquelle siégeaient une dizaine de jeunes seigneurs, tous vêtus magnifiquement, tous

respirant cette ardeur vivace, cette exubérance florissante que Véronèse a si bien caractérisée dans son tableau des Noces de Cana. En ce moment, ils avaient tous oublié qu'à Venise plus qu'ailleurs le plaisir était un ami perfide qui ne vous souriait que pour mieux vous perdre. En ce moment, les dénonciations des gueules de lion, les sbires, le supplice des lagunes et la torture des *plombs*, ils avaient tout oublié! A l'aspect de Pépa, qui, en entrant, et tout d'abord sans hésitation et sans trouble, avait cherché du regard le comte Ornano lui seul, sans accorder un instant d'attention aux détails vraiment prestigieux de cette scène d'orgie, il s'éleva une acclamation prolongée, qui, mêlée au bruit du choc des coupes, eut un instant le caractère presque sauvage d'un houra d'Anglais, sauf la différence des dialectes et la désinence mélodieuse de ces syllabes enthousiastes : Viva la bella!

Puis l'acclamation s'éteignit, les voix se divisèrent et Pépa put entendre bourdonner à ses oreilles des remarques telles que celles-ci : — Les beaux yeux noirs! — La jolie taille! — Par saint Marc, il faut qu'elle ne soit pas de Venise. Les Vénitiennes ont le visage moins régulier et les dents moins blanches! — C'est une infidèle que ces bandits d'Uscoques auront vendue à un juif, qui à son tour cherche à s'en défaire; pour ma part je l'estime mille sequins. — Deux mille, dit un autre. — Quatre mille. — Six mille. — J'estime que vous vous pressez trop de la mettre aux enchères, observa un nouvel interlocuteur; le cœur qui bat sous cette magnifique enveloppe est de ceux qui se donnent et non pas de ceux qui se vendent. D'ailleurs la belle enfant a déjà fait son choix. Remarquez-vous que son regard s'adresse obstinément au comte Ornano, à lui seul, et que nous sommes tous pour elle comme si nous n'étions pas? Eh bien, Ornano, n'as-tu rien à répondre à ce regard qui te parle si éloquemment?

Au milieu de l'atmosphère lumineuse qui l'enveloppait de la tête aux pieds, Pépa était pâle, mais calme, et toutes les interpellations qui s'attaquaient à sa personne semblaient autant de traits émoussés qui mourraient à ses pieds sans l'atteindre; elle regardait le comte Ornano comme pour lui dire : Que m'importent tous ces vains bruits? C'est à vous, à vous seulement que je veux parler.

Le comte Ornano comprit cette muette interpellation; car il se leva, s'approcha de Pépa, la prit par la main, et la présentant en quelque sorte à ses convives :

— Cette jeune fille est une pure Vénitienne, messeigneurs, et elle vous le prouvera en vidant avec nous un verre de ce vin de Chypre en l'honneur de notre commune patrie; n'est-il pas vrai, Pépa?

— Volontiers, monseigneur, dit Pépa en prenant des mains du comte Ornano le verre que celui-ci lui présentait galamment, et elle vida le verre en répétant à l'unisson de tous les convives :

— A Venise!

Pépa s'était exécutée si bravement, avec tant de grâce, que les acclamations recommencèrent : « Viva la bella! — viva la diva! »

Supris lui-même, Ornano contemplait avec admiration la fille du gondolier, sans se douter du véritable motif qui l'avait amenée; lorsque ses compagnons de table se furent retirés successivement et qu'il resta seul avec elle :

— Maintenant, ma belle, dit-il en poussant un siége auprès de Pépa, tandis qu'il s'asseyait lui-même, vous pouvez m'expliquer le motif qui me vaut le plaisir d'une visite si inattendue et si flatteuse.

— Oui, monseigneur, répondit Pépa d'une voix ferme; mais promettez-moi de

m'écouter sérieusement, comme je vais vous parler sérieusement. Je ne suis qu'une fille obscure, monseigneur, et à Dieu ne plaise que j'oublie jamais la distance qui nous sépare; mais enfin, si obscure que je sois, vous avez bien voulu vous intéresser à moi, vous m'avez sauvé la vie, je ne l'ai pas oublié; aussi, si je suis ici, c'est parce que je compte sur vous. Il m'a semblé qu'un bienfait liait non-seulement celui qui le reçoit, mais celui qui le dispense, et que votre générosité passée garantissait votre générosité à venir : bonté oblige comme noblesse, monseigneur. Par hasard, monseigneur, malgré moi, je me suis trouvée dans la confidence d'un secret dont vous avez votre part; ce secret ne m'appartient pas, j'ai promis de le garder religieusement, et je le garderai. Mais enfin je connais vos desseins, et, dans un intérêt tout personnel, je me permettrai de vous adresser une question : vous aurez assez de confiance en moi pour y répondre, n'est-il pas vrai? Le jour fixé pour l'exécution de vos projets est-il changé? Est-ce aujourd'hui que vous devez agir? Est-ce ce soir, dans quelques heures?

Malgré les précautions oratoires dont Pépa s'était habilement servie pour amener sa question, elle n'avait pu se défendre d'un moment de trouble que justifiait du reste l'expression soupçonneuse qui se peignait dans les traits du comte Ornano en l'écoutant.

— Ainsi, ma belle, dit le jeune noble d'un ton légèrement ironique, votre visite a un but tout politique; j'avoue que j'espérais mieux! Est-ce le sort de Venise qui vous préoccupe? Avez-vous aussi à vous plaindre de la tyrannie, et voulez-vous concourir à la défense de la patrie commune? J'estime, ma belle, que vous êtes bien jeune pour vous mêler à de graves discussions, et réclamer une place dans une entreprise qui ne peut réussir que par la voie des armes. Je sais bien que dans plus d'une conspiration, et surtout à Venise, on a vu des femmes jouer un rôle actif; mais ces femmes-là n'étaient pas des enfants comme vous. Ou plutôt ne serait-ce pas, continua le comte Ornano, que le conseil des Dix a eu connaissance de ce qui vous est arrivé, qu'il vous a fait interroger par un de ses membres, et que vous venez ici à l'instigation ou par l'ordre d'un inquisiteur?

Cette dernière insinuation produisit un douloureux effet sur la jeune fille, une vive rougeur couvrit ses joues, elle se leva comme pour se retirer :

— Monseigneur, je vois bien que je n'ai plus rien à espérer de vous, puisque vous me croyez capable d'une pareille infamie! Adieu donc, monseigneur!

Mais au moment même où elle achevait ces mots, le souvenir de Bartholoméo vint tout à coup traverser sa pensée. Elle s'arrêta incertaine. Cette colère naïve d'une conscience pure opéra plus vite un changement dans l'esprit du comte Ornano que ne l'auraient pu faire les plus éloquentes protestations, et, soit qu'en effet ses craintes fussent entièrement dissipées, soit que la beauté de Pépa exerçât sur lui un irrésistible empire, toujours est-il qu'il prit la main de la jeune fille en disant d'une voix douce cette fois :

— Oh la méchante fille qui se fâche pour un mot, et veut s'en aller! Restez donc, ma belle : ne voyez-vous pas que je suis prêt à céder à toutes vos fantaisies? Questionnez-moi maintenant, et, par saint Marc, je répondrai à toutes vos questions.

— Eh bien! monseigneur, est-ce toujours pour ce soir? répéta-t-elle.

Le jeune noble réfléchit quelques instans, comme s'il eût hésité entre la vérité et le mensonge.

— C'est toujours pour ce soir! répondit-il enfin.

— Monseigneur, dit alors Pépa, j'ai une grâce à vous demander.

— Et vous pouvez être certaine que je vous l'accorderai si cela est possible répondit Ornano galamment.

— J'ai un... un frère, reprit Pépa, qui est soldat dans les gardes du doge. Il y a plusieurs jours que mon père ne l'a vu, et il en est inquiet. Vous pourriez, si vous le vouliez bien, lui donner la permission de s'absenter ce soir et de venir rassurer mon père. Voilà ma prière, monseigneur; voulez-vous lui donner cette permission-là?

Cette petite fille ignorante avait-elle compris tout d'un coup la puissance de cette arme favorite des femmes, la ruse? Comment avait-elle deviné qu'un homme même indifférent s'intéressait plus volontiers à un frère qu'à un amant? Y a-t-il un sixième sens qu'on pourrait nommer le sens-femme? Ou bien les regards passionnés du comte Ornano avaient-ils suffi pour l'éclairer? Quoi qu'il en soit, elle crut à propos d'insister sur la nature de l'intérêt qui la faisait agir, et elle répéta vivement :

— C'est mon frère! monseigneur, mon frère, entendez-vous! Et vous qui avez sauvé la sœur, refuserez-vous votre appui au frère?

— Et le nom de ce frère? demanda Ornano.

— Bartholoméo, dit Pépa.

A l'audition de ce nom, la figure du comte Ornano changea encore une fois d'expression.

— Bartholoméo! répéta-t-il sans regarder Pépa et en se parlant à lui-même: mais c'est le nom du soldat qui, par ordre du conseil des Dix, est consigné jour et nuit, jusqu'à nouvel ordre, à la porte de la chambre du doge! Il y a quelque chose d'étrange en tout cela! Cette jeune fille sait quelque chose qu'elle ne veut ou ne peut pas dire. Pourquoi vient-elle me demander aujourd'hui même une permission pour son frère, et cela après m'avoir demandé si l'exécution de notre entreprise n'était pas ajournée? Connaît-elle notre plan? sait-elle qu'en étant de garde auprès du doge son frère est en péril de mort? — Je regrette, dit enfin le comte Ornano, de ne pas pouvoir satisfaire votre désir, mais cela est impossible. Le conseil des Dix est plus puissant que moi; et accorder à votre frère la permission que vous me demandez, ce serait m'exposer moi-même, me perdre peut-être! Je ne peux pas désobéir au conseil.

Si Pépa n'eût pas été retenue par la crainte d'en trop dire, elle aurait objecté au comte qu'il pouvait bien enfreindre les ordres d'un gouvernement que le soir même il devait attaquer à force ouverte. Dans l'impossibilité où elle était de parler, cette réponse qui lui ôtait tout espoir l'anéantit. Ah! si l'inquisiteur qui l'avait interrogée ne lui avait pas fait promettre le silence par serment, comme elle se serait jetée aux genoux du comte Ornano en lui disant : Monseigneur, vous devez avec les vôtres attaquer ce soir le palais du doge et égorger tous les soldats que vous y rencontrerez; je vous demande grâce pour un seul de ces soldats; épargnez Bartholoméo

Sans se parjurer, Pépa ne pouvait pas tenir ce langage; et sous le poids de ce sentiment d'impuissance qui la torturait depuis deux jours et se renouvelait en ce moment plus cruel que jamais, elle se sentit tellement accablée que des larmes s'échappèrent malgré elle de ses yeux et inondèrent son visage.

— Et si je prenais sur moi d'enfreindre les ordres du conseil des Dix et d'accorder au frère la permission que la sœur demande? dit le comte Ornano, ému de cet abandon qui rendait la jeune Vénitienne plus ravissante.

— Oh ! monseigneur ! dit Pépa, qui au milieu de ses sanglots ne put trouver que cette exclamation pour exprimer la joie qui gonflait son cœur.

Le comte fit un geste, comme pour éloigner les préoccupations sérieuses qui l'arrêtaient encore; et en regardant Pépa, qui les mains jointes et l'œil brillant d'espoir sous les larmes, continuait en silence son ardente supplication, il murmura un distique italien, dont le sens était :

« Le plaisir est la seule réalité ici-bas; l'amour est l'oubli de toutes choses! Oublions! oublions ! »

En même temps il appela un de ses gens. Un More parut, le comte lui fit un signe, et au bout d'un instant il avait devant lui une petite table couverte de tout ce qu'il faut pour écrire; mais il n'écrivait pas encore.

— Ainsi, ma charmante, dit-il en prenant la plume, tu serais bien heureuse si je risquais cette permission?

Le comte Ornano avait prononcé ces derniers mots avec ce laisser-aller de grand seigneur que Beaumarchais a si bien peint depuis dans les conversations d'Almaviva avec Suzanne.

— Sais-tu que tu es véritablement bien jolie? reprit-il. Tout à l'heure, quand des larmes brillaient au bord de tes paupières, quand la blancheur du marbre a succédé sur tes joues au carmin de la rose, vrai, je me suis senti prêt à envier le sort de ce frère qui te fait répandre de si douces larmes? Tu ne connais donc pas d'autre amour?

— De quel amour monseigneur veut-il parler?

— Je parle d'un amour mille fois plus tendre, mille fois plus jaloux aussi que l'amour fraternel. Ainsi, tu n'aimes personne, bien vrai?

— Non, monseigneur, je n'aime personne, dit Pépa intrépidement; et elle ajouta en jetant obliquement un coup-d'œil sur la plume que le comte tenait suspendue entre ses doigts au-dessus d'une feuille de papier : Mais signez donc la permission, monseigneur.

— Et tu ne t'es jamais dit que, belle comme tu étais, tu pouvais prétendre à autre chose qu'à être la femme d'un gondolier ou d'un soldat? tu n'as jamais rêvé

un sort plus brillant que le tien? des richesses, de joyeux bals et de folles soirées durant le carnaval, tout ce que Venise enfin peut donner de distractions et de bonheur à ses beautés les plus favorisées? tu n'as jamais eu de ces rêves-là, dis? Et quand de jeunes nobles te rencontrent, n'y en a-t-il aucun qui te parle de ces choses dont je te parle, moi? n'y en a-t-il aucun qui t'ait vanté ta beauté et qui ne t'ait déclaré son amour? Il est impossible que cela ne soit pas! Et que leur répondais-tu à tous ces jeunes nobles?

— Ce que je vous ai répondu à vous, monseigneur, dit Pépa en tempérant par l'accent de sa voix la rigueur de sa réponse, de façon à faire un délicieux compromis; je leur ai répondu qu'entre eux et moi la distance était trop grande. Mais signez donc la permission, monseigneur!

— C'est vrai qu'elle m'a répondu cela! dit le comte Ornano en riant de nouveau. Savez-vous, signora, que vous traitez bien mal vos soupirants, moi le premier? et ne puis-je pas espérer maintenant un meilleur accueil? Voyons, est-ce que tu ne me trouves pas aussi bien que les soldats qui composent la garnison de Venise?

— Quelle comparaison, monseigneur! Mais signez donc la permission!

Quoique le comte Ornano eût la réputation de ce qu'on appelle en France un homme à bonnes fortunes, sa vanité fut satisfaite du compliment.

— Charmante! répéta-t-il à deux reprises.

En même temps, il saisit la main de la jeune fille avec l'intention d'y appuyer ses lèvres. Le premier mouvement de Pépa fut de la retirer vivement, mais le souvenir de Bartholoméo et la crainte d'irriter le comte la retinrent. — Mais signez donc la permission, monseigneur! se contenta-t-elle de dire avec plus d'insistance encore.

— Soit, je signe aveuglément, dit le comte.

Il écrivit quelques lignes au bas desquelles il apposa son nom, et après avoir montré le papier à Pépa, qui le parcourut avec avidité, il appela une seconde fois. Le More parut de nouveau. Le comte lui dit d'un ton bref: — Porte ce papier au soldat Bartholoméo qui est de garde au palais dogal, et dis-lui qu'il peut user de sa permission à l'instant même.

V.

La joie de Pépa fut vive. Bartholoméo n'avait rien à craindre, il était sauvé! Mais ce sentiment ne fut pas longtemps sans mélange; sa victoire lui semblait lourde à porter. Elle résolut donc d'opérer sa retraite le plus promptement possible, à l'aide de cette naïveté calculée qui lui avait réussi jusque-là. — Monseigneur, dit-elle, je vous demande pardon si mes expressions ne sont pas à la hauteur de la reconnaissance qui les inspire; vous êtes le plus noble et le plus généreux des hommes; vous avez fait pour moi, pauvre fille, autant que vous auriez pu faire pour une patricienne. Merci, monseigneur! Mais il serait peu convenable à moi, car je n'oublie pas qui je suis et qui vous êtes, de vous faire perdre un plus grand nombre de vos moments, qui sont si précieux. Je me retire; adieu, monseigneur.

— Que parles-tu de te retirer déjà! dit le noble. Tu m'as demandé une grâce; à mon tour, je veux t'en demander une. Cet amour qui n'est pas l'amour fraternel et que tu n'as encore éprouvé pour personne, je serais heureux de te l'inspirer.

— Monseigneur, dit Pépa, vous riez.

— Sur mon honneur, je parle sérieusement, je t'aime, entends-tu? et je veux réaliser pour toi les rêves les plus magnifiques que ton imagination ait pu créer. Aime-moi, et cette vie obscure qui doit te peser se changera en une vie de splendeur. A Venise, ou hors de Venise, partout tu seras reine!

En parlant ainsi le comte Ornano voulut lui prendre une seconde fois la main.

— Adieu, monseigneur, dit la jeune fille, en se dirigeant vers la portière de velours qui établissait une communication entre la salle à manger et la galerie d'introduction. Mais à peine en eut-elle soulevé le coin, qu'elle aperçut deux bras d'homme qui lui barraient le passage.

La rencontre imprévue de cet obstacle força Pépa à se retourner.

— Pourquoi cette porte est-elle barrée? demanda-t-elle. Est-ce par vos ordres, monseigneur? Suis-je prisonnière dans votre palais? Voulez-vous m'y retenir malgré moi?

— Je le veux, dit froidement le comte, qui commençait à soupçonner une comédie. Ne vous déplaise, vous ne sortirez point avant de m'avoir expliqué votre conduite.

Pépa hésita un instant; elle chercha quelque moyen évasif, quelqu'une de ces demi-vérités qui sont la sauvegarde de la faiblesse. Mais le comte avait déjà des soupçons, et sa vanité blessée n'était sans doute pas disposée à se payer d'aveux incomplets. Elle prit donc une résolution extrême, et cette résolution fut celle que les femmes prennent toujours quand elles ne peuvent pas faire autrement: la résolution d'être franche.

— Écoutez-moi, monseigneur, dit-elle; j'ai des torts envers vous, de grands torts: j'ai été coquette, j'ai été menteuse; mais je vais vous parler sincèrement comme je parlerais à mon confesseur. Vous m'aimez, dites-vous, et vous voulez mon cœur en échange du vôtre? Mon cœur ne m'appartient plus. Quand vous m'avez demandé si je connaissais un autre amour que l'amour fraternel, je vous ai répondu, non; je vous ai trompé, monseigneur, j'aime! J'aime un homme moins bon, moins généreux, moins séduisant que vous, monseigneur; celui que j'aime n'est ni noble, ni riche, ni puissant; mais que voulez-vous, je l'aime ainsi qu'il est; et vous, monseigneur, qui marchez de séductions en séductions, vous ne voudriez pas ravir à un malheureux un bien qui lui tient lieu de tout bonheur, de toute fortune: le riche ne doit pas dépouiller le pauvre, monseigneur.

Cet appel à la générosité du comte n'obtint pas le succès que Pépa en attendait, et si elle avait pu recouvrer son sang-froid, elle eût vu le front de son interlocuteur se rembrunir à chacune de ses paroles et son œil lancer la menace.

— Elle m'a joué, murmura le comte, joué comme un enfant! Elle aime ailleurs! Et qui sait si cet amant dont elle invoque maintenant le souvenir n'est pas ce prétendu frère en faveur de qui elle me suppliait si hypocritement, ce Bartholoméo, ce soldat du doge! Vous êtes une comédienne consommée, ajouta-t-il en s'adressant à Pépa, mais je me vengerai! Et il s'avança vers Pépa la figure en feu.

— Écoutez-moi encore, monseigneur, s'écria celle-ci tout à fait hors d'elle: je possède un secret dans lequel vous avez votre part; j'ai promis par serment de garder ce secret, et je ne demande pas mieux que de tenir ma promesse, même au péril de ma vie; mais par le fait de votre déloyauté je pourrais me croire dégagée; prenez-y garde, votre conduite autorisera mon parjure. Tuez-moi donc, monseigneur;

car si vous me laissez sortir d'ici vivante, je déclare que j'irai vous dénoncer comme conspirateur, vous et vos complices !

Un incident, assez indifférent d'ailleurs, vint tout à coup appeler l'attention des deux acteurs de cette scène, et faire diversion au désespoir de l'un et à la colère de l'autre. La portière se souleva, et le More qui avait été dépêché vers Bartholoméo se glissa dans la salle. En réponse aux questions qui lui furent faites, il rapporta à son maître que le soldat Bartholoméo avait quitté son poste depuis deux heures environ, furtivement, et sans avoir demandé d'autorisation.

A peine ce rapport était-il achevé, qu'on entendit dans la galerie une voix d'homme qui disait : — Je veux parler au comte Ornano, et je lui parlerai !

— Vous ne pouvez entrer, dirent d'autres voix, celles des gens du comte.

— J'entrerai !

Aux premiers mots prononcés par la voix inconnue, la terreur de Pépa avait paru changer de nature. Profitant de l'inattention du comte, elle traversa rapidement la salle, se dirigea vers une petite porte qui donnait accès dans l'intérieur des appartements, l'ouvrit à la hâte et disparut. A peine la porte s'était-elle refermée, qu'un personnage, qu'à son costume il était facile de reconnaître pour un soldat, se présentait tête haute après avoir renversé tous les valets qui s'étaient efforcés de le retenir.

Le nouveau venu était un homme jeune et grand, dont la figure, sans avoir la même distinction que celle du comte, ne manquait pourtant ni de caractère ni d'expression. Son costume était celui d'un soldat d'élite ; il portait un chapeau de feutre gris relevé par une plume rouge qui inclinait en ondoyant sur l'oreille, en manière de saule pleureur, et un pourpoint mi-partie laine et soie, à crevés, et un haut-de chausses de même étoffe. Ses jambes étaient exactement dessinées dans un fourreau de tricot noir ; une longue rapière pendait à son côté, et l'on voyait briller un peu au-dessous de la poitrine, entre le justaucorps et le haut-de-chausses, le manche d'un poignard.

A la vue du comte Ornano, ce personnage témoigna plutôt une sorte de satisfaction amère que la surprise respectueuse d'un inférieur qui se trouve en présence de son chef : on put même remarquer que son premier mouvement fut de porter la main au manche de son poignard. Sans prendre la peine d'expliquer le bruit qui avait précédé son entrée, il se contenta d'examiner attentivement toutes les parties de la salle dont il avait forcé l'accès. Probablement cette inspection assez irrévérencieuse déplut au comte Ornano, car ce fut lui qui rompit le premier le silence.

— Qui es-tu ? demanda-t-il à l'insolent.

— Un de vos soldats, monseigneur, dit celui-ci ; et il ajouta en mordant sa moustache d'un air narquois : Il paraît que vous ne connaissez pas tous ceux qui ont l'honneur de servir sous vos ordres.

— Ton nom ?

— Bartholoméo.

Ce nom confirmait les soupçons du comte et expliquait la retraite précipitée de Pépa : elle avait craint une scène de jalousie ; et n'avait pas voulu être rencontrée par son amant dans le palais d'un seigneur connu pour ses galanteries. De toutes ces circonstances il résultait que le comte avait été bien décidément joué par une enfant. Aussi son dépit perça-t-il dans cette interpellation, qui reprenait l'interrogatoire de Bartholoméo au point où il en était resté :

— Et que viens-tu faire ici?

— Monseigneur, dit le soldat en poursuivant toujours son investigation soupçonneuse, je viens m'accuser d'une faute et me livrer à la merci de mon capitaine, pour qu'il soit fait de moi selon son bon plaisir : j'ai quitté mon poste, il y a deux heures, sans permission.

— Et pourquoi as-tu quitté ton poste? demanda le comte.

— Au fait, je puis vous le dire, répondit Bartholoméo après avoir réfléchi quelques instants et en souriant dédaigneusement. Vous me comprendrez, vous, monseigneur! Je dois me marier bientôt avec une jeune fille de Venise; j'ai sa foi et elle a la mienne, nous sommes fiancés. Si cette jeune fille est jolie, je n'ai pas besoin de vous le dire, n'est-il pas vrai, monseigneur? Elle se nomme Pépa! Or, depuis trois jours je n'avais pas vu ma fiancée, et hier l'officier de garde m'avait prévenu que je serais de faction tous les jours, jusqu'à nouvel ordre, à la porte de la chambre du doge. Trois jours sans voir sa fiancée, cela est dur! et cela parce qu'un ordre tyrannique vous cloue au seuil d'une chambre de malade! Ma foi, les pieds me démangeaient; mille folles imaginations me traversaient la cervelle; j'étais inquiet, j'étais jaloux; à tout prix je voulais voir Pépa, rien qu'un instant, rien que le temps de lui dire bonjour et adieu, mais je voulais la voir, enfin! Voilà pourquoi, monseigneur, j'ai quitté mon poste, pourquoi je me suis donné à moi-même une permission qu'on me refusait. J'ai manqué à la discipline, je le sais; j'ai encouru une punition sévère; aussi me voilà, je suis prêt, punissez-moi.

— Et as-tu vu ta fiancée?

— Non, monseigneur, reprit avec vivacité le soldat, qui, sans doute, s'attendait à cette question, et avait déjà intérieurement préparé sa réponse, et voilà pourquoi, au lieu de rester absent pendant une demi-heure seulement, comme je le voulais, j'ai perdu deux heures à chercher dans Venise une petite fille introuvable, et qui se soucie bien de moi, ma foi! Qu'en pensez-vous, monseigneur? Quand j'arrive à la maison de son père, je ne trouve qu'une vieille femme qui l'a élevée : « Pépa? — Sortie. — Sortie! et où peut-elle être? — Je n'en sais rien. » J'interroge les voisins : « Sortie, me répondent-ils aussi. — Mais quand? comment? — Il y a deux heures, en gondole. — Toute seule? — Toute seule. » Et une de ses amies, une de ses compagnes, ajoute qu'elle avait sa toilette des jours de fête.

Tout cela était un peu louche, monseigneur, n'est-il pas vrai? et je vous le demande, amoureux comme moi, jaloux comme moi, qu'auriez-vous fait? Il y a des moments où, tout soldat qu'on est, on oublie l'uniforme qu'on porte, l'obéissance qu'on doit à ses chefs, le devoir qui vous lie; dans ces moments, on oublie les réprimandes et les châtiments qui vous attendent. A mon tour, je montai dans une gondole, et je me fis promener dans les principales rues de Venise, jetant un coup-d'œil sur chaque gondole qui passait à côté de la mienne et criant à chaque fois : « Pépa, es-tu là? » Pour toute réponse, je recueillais des sarcasmes, des injures, et je n'en continuai pas moins à héler, comme un insensé que j'étais, toutes les embarcations qui arrivaient à portée de ma voix.

A travers les détails de ce récit, il était facile d'apercevoir l'intention secrète de Bartholoméo et sa fureur croissante.

— Quelquefois aussi, reprit-il en accentuant singulièrement ses paroles, j'abordais les trottoirs, j'entrais dans les maisons où Pépa était connue et je questionnais : personne n'avait vu Pépa. Enfin, monseigneur, en passant devant le palais d'un

noble, j'aperçus un mendiant, un de ces malheureux mangeurs de macaroni napolitains, assis sur une marche et se chauffant au soleil. Ho! l'ami! lui demandai-je, depuis que tu es ici à regarder l'eau qui coule, n'as-tu pas vu passer, soit à pied sur le trottoir, soit en gondole sur le canal, une jeune fille que je vais te dépeindre, et je lui fis la peinture de Pépa aussi exacte que je pus, son âge, sa beauté, son costume. Quand j'eus fini : Oui, me dit le mendiant, j'ai vu passer une jeune fille à peu près semblable à celle dont vous parlez ; elle montait ces marches sur lesquelles je suis assis, et elle est entrée dans ce palais qui est devant vous. Or, voulez-vous savoir quel était ce palais? le vôtre, monseigneur!

Bartholoméo s'arrêta un instant, fixa sur le comte un regard où se peignait la jalousie avec toutes ses ardeurs, et il ajouta d'une voix tonnante :

— Et maintenant, monseigneur, permettez-moi pour un instant de ne pas me rappeler que vous êtes le noble et moi le plébéien, le chef et moi le soldat ; je vous parle comme un homme à un autre homme : le mendiant napolitain a-t-il dit la vérité, monseigneur? Cette jeune fille qui est entrée dans votre palais, est-ce Pépa? Pépa est-elle ici?

En présence de cet homme furieux dont les dents grinçaient, dont les moustaches frissonnaient, dont la main crispée semblait chercher une proie à déchirer, le comte Ornano, soit surprise, soit irréflexion, ne put s'empêcher de tourner la tête vers la petite porte au moyen de laquelle Pépa avait opéré sa retraite.

— Elle est ici, dit Bartholoméo, pour qui ce mouvement fut un aveu.

Et, tête baissée, il se précipita vers le dégagement que le coup-d'œil du comte avait désigné à sa fureur. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il se sentit enlacé dans un réseau de bras vigoureux qui l'étreignaient étroitement ; il essaya bien de résister, mais cette fois il avait le désavantage de la position, et il ne pouvait pas espérer de triompher dans cette nouvelle lutte. Pendant que cela se passait, le comte Ornano se demandait s'il n'ordonnerait pas à ses Mores de lâcher prise et s'il ne laisserait pas aller les événements. Livrer Pépa, soupçonnée, accusée d'infidélité, à la fureur d'un soldat brutal et jaloux, c'était se venger et désintéresser, par une satisfaction qui ne lui coûterait rien, sa vanité de noble outragé.

Pour l'honneur du comte, nous devons dire que cette pensée ne s'arrêta pas longtemps dans son esprit, et l'orgueil le détourna de la lâcheté que l'orgueil venait de lui conseiller. Il réfléchit que se venger d'une piqûre d'amour-propre, c'était constater soi-même la gravité de la blessure. D'ailleurs, et malgré son dépit, il s'intéressait vivement à Pépa, plus vivement qu'il ne l'aurait voulu et qu'il ne le croyait lui-même, et la prévision des dangers réels qui pouvaient résulter de sa rencontre avec Bartholoméo eût suffi pour le désarmer. En raison de toutes ces considérations, il se contenta de regarder d'un air de pitié le jaloux en uniforme, qui frémissait convulsivement, faute de pouvoir agir ; et s'adressant à lui avec hauteur :

— Je pourrais, dit-il, regarder votre conduite comme une seconde infraction à la discipline et vous faire juger conformément à la loi militaire ; je pourrais aussi la regarder comme une insulte personnelle, et vous livrer à la justice civile, car je suis noble, et vous savez comment, à Venise, on punit les insultes faites à la noblesse. Je ne veux pas user de mes droits, je vous pardonne ; mais retirez-vous et retournez à votre poste.

— Faites-moi donc emporter par vos gens à face d'infidèles, dit résolument

Bartholoméo, qui dans cette indulgence affectée apercevait un piége tendu à sa crédulité; car, de moi-même, je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir éclairci mes soupçons.

— Débarrassez-moi de cet homme! dit le comte à ses gens.

Mais au moment où cet ordre allait s'exécuter, on entendit retentir dans la galerie un bruit de pas cadencés, semblable au bruit que fait une troupe de soldats marchant au pas; puis au commandement de halte une dizaine de mousquets tombèrent à la fois et avec ensemble sur les dalles retentissantes. Étonnés comme leur maître, les gens du comte oublièrent les ordres qu'ils venaient de recevoir, et se recueillirent dans l'attente de ce qui allait arriver.

VI.

Un homme souleva la portière et entra seul. Comme cet homme a déjà joué un rôle dans cette histoire, nous n'avons plus besoin de faire son portrait; il nous suffira de dire que Pépa eût reconnu en lui le sbire qui l'avait arrêtée et conduite chez l'un des inquisiteurs. Le caractère dont il était revêtu expliquait suffisamment et la hardiesse avec laquelle il venait de s'introduire dans le palais d'un noble, et le genre de mission dont il pouvait être chargé; aussi le comte Ornano ne s'y méprit-il pas: apparemment la conjuration était découverte, les agents dénoncés, et il allait avoir à paraître devant un tribunal pour y rendre compte de ses actes. Persuadé qu'il était la victime d'une dénonciation, il ne put s'empêcher de soupçonner Pépa, mais il y avait dans ce soupçon plus de tristesse que de colère; il se sentit douloureusement affecté à la pensée que c'était lui qui s'était porté garant pour elle et qu'il avait ainsi, par sa funeste crédulité, compromis l'existence de ses complices. Les craintes du comte étaient pourtant exagérées, et les ordres donnés au sbire se bornaient à ceci : visiter les lieux et s'emparer de tous les papiers qui pourraient servir de base à une accusation directe. Quant aux personnes qu'on rencontrerait, les laisser libres, excepté une seule qu'on avait vue le matin entrer dans le palais et qui probablement paraissait plus suspecte que toutes les autres. Fidèle aux habitudes de la police vénitienne, le sbire se contenta de remettre silencieusement au comte un écrit revêtu du sceau du conseil, et il se mit immédiatement en mesure d'exercer l'autorité que cet écrit lui confiait.

Toute protestation de la part du comte eût été inutile sinon dangereuse; aussi s'en abstint-il sagement, et par une sorte d'exagération de politesse ironique, il voulut servir de guide lui-même à l'agent exécutif; peut-être aussi le souvenir de Pépa était-il de moitié dans cette affectation de complaisance, peut-être voulait-il adoucir par sa présence l'embarras de sa rencontre forcée avec le sbire, et être à même de détourner de méchantes insinuations. Certes, le comte était capable d'une pareille délicatesse : quoique parfois ses fantaisies d'imagination prissent sur lui trop d'empire, il avait le cœur véritablement noble, et même au milieu de ses plus grands écarts, un instant de réflexion avait presque toujours suffi pour le ramener à ses instincts de générosité. Seulement, dans son calcul, il oublia la présence de Bartholoméo, et quand il pénétra dans l'intérieur des appartements, suivi du sbire, il ne s'aperçut pas que le soldat, redevenu libre, le suivait aussi à quelques pas en arrière, retenant son haleine et assourdissant le bruit de ses pas.

Au lieu d'une perquisition il y en eut deux : si d'un côté l'espion aux gages de la république interrogea toutes les serrures, fouilla tous les meubles, recueillit et parcourut du regard tous les papiers épars qui se rencontrèrent sur sa route ; de l'autre, Bartholoméo sonda tous les recoins, souleva toutes les tapisseries, interrogea de la main tous les murs pour y découvrir quelque issue secrète.

Cette double investigation n'eut aucun résultat ; le sbire ne trouvait rien qui pût compromettre le comte, et la jeune fille ne paraissait pas.

La disparition de la jeune fille était inexplicable pour le comte lui-même, qui s'attendait à chaque instant à la rencontrer. Comment faisait-elle pour se dérober aux regards? Était-elle sortie du palais? mais comment? par quelle issue?

Déjà on avait parcouru toutes les pièces qui composaient à cette époque l'appartement d'un Vénitien noble et riche : le salon de réception, la chambre à coucher, la salle d'armes, la salle de bains ; il ne restait plus à visiter que la salle de l'oratoire : c'était une petite pièce triangulaire reculée aux confins du palais et éclairée par une seule fenêtre. Cette fenêtre était presque au niveau du canal, et comme elle faisait angle et que le trottoir manquait à cette place, on entendait continuellement de l'oratoire le bruit vague d'un *remou* presque insensible.

Évidemment Pépa devait s'être réfugiée dans cet oratoire. Aussi, lorsque le comte, continuant son rôle d'introducteur, y entra le premier, il fut véritablement très-surpris de ne rencontrer personne dans cette pièce. Cependant, comme dans toutes les autres, on ne pouvait remarquer aucun dérangement, aucune trace d'efforts faits pour masquer une femme qui ne veut pas être surprise, ou pour dissimuler sa fuite. Seulement, et c'était une de ces circonstances banales qu'on ne remarque guère, la fenêtre était ouverte, et le bruit du *remou* pénétrait à l'intérieur plus distinctement que de coutume.

Le comte se perdait en conjectures, quand un incident étrange vint tout à coup absorber son attention. On entendit d'abord au dehors une espèce de clapotement sourd, semblable à celui que fait une créature vivante qui se débat dans une eau dormante; puis au clapotement succéda un cri aigu poussé par une voix de femme: deux autres cris poussés par des voix d'hommes répondirent à ce cri : — Sauvez-la! sauvez-la! En même temps on put distinguer le mouvement cadencé de deux rames qui découpaient la surface émue du canal.

Le comte s'élança à la fenêtre, et il aperçut d'abord au milieu du canal un de ces grands cercles que produit la chute d'un corps sur la surface de l'eau. Au milieu de ces cercles de longs cheveux noirs flottèrent un instant, puis disparurent. En face du palais, sur le bord opposé du canal, les deux hommes dont le comte avait distingué la voix se tenaient debout, la main étendue vers le gouffre ; enfin une gondole se dirigeait à force de rames vers le lieu du sinistre. Ce spectacle produisit sur le comte une impression douloureuse. Pépa n'était plus dans le palais! En combinant les circonstances mystérieuses de cette étrange disparition avec les détails de l'événement qui se passait sous ses yeux, il était bien forcé de conclure que, repoussée de pièce en pièce, Pépa n'avait trouvé d'autre moyen de s'échapper que la fenêtre de l'oratoire. Ce soupçon ne tarda pas à se changer en certitude. A la place où le comte avait vu des cheveux surnager un instant, l'eau bouillonna tout à coup, l'on vit apparaître la tête d'une femme dont les mouvements convulsifs attestaient les efforts d'une lutte désespérée. Cette tête ne resta pas longtemps sur l'eau, mais néanmoins le comte avait pu la reconnaître : — C'est elle, s'écria-t-il, c'est Pépa!

Une voix accentuée par la colère, et qui n'était pas celle du sbire, répéta : c'est Pépa !

— Force de rames ! cria le comte au rameur qui dirigeait vers le cercle fatal sa gondole de sauvetage. Celui-ci redoubla d'efforts ; on le vit bientôt plonger dans l'eau un bras nu jusqu'à l'épaule et l'y promener dans toutes les directions. Cette manœuvre, plusieurs fois répétée, n'eut d'abord aucun succès, et l'anxiété du comte fut telle, qu'il ne s'aperçut pas que Bartholoméo occupait avec lui l'embrasure de la fenêtre. A la fin pourtant, le bras du gondolier parut s'arrêter, se tendre, se roidir comme le bras d'un homme qui soulève un lourd fardeau, puis il attira hors de l'eau le corps d'une femme.

— Sauvée ! murmura le comte avec joie.

— Sauvée ! répéta Bartholoméo d'une voix sombre, et il ajouta en abaissant son regard sur le canal : Mieux eût valu qu'elle restât là !

— Amenez-la dans mon palais, cria le comte, hélant de nouveau le gondolier ; cette femme a besoin d'un prompt secours.

Quelques minutes après, Pépa était étendue dans un large fauteuil garni de clous dorés, dont les reflets brillants rendaient plus mate encore sa pâleur. Ses cheveux noirs gardaient encore l'empreinte de la main vigoureuse qui les avait tordus et voilaient une partie de son visage bleui par le froid ; ses yeux étaient fermés, et pas un souffle n'agitait leurs longs cils abaissés ; ses bras retombaient le long de son corps affaissé ; rien ne manquait à cette image de la mort. Derrière le fauteuil de Pépa se tenait le gondolier qui venait de l'arracher aux flots du canal. C'était un homme de cinquante ans environ, dont la douleur ajoutait un intérêt de plus à ce tableau tragique. Cet homme soutenait entre ses mains la tête de la jeune femme.

— Ma fille ! ma fille ! s'écriait-il, ne m'es-tu rendue que pour m'être enlevée ! Saint Marc permettra-t-il que tu meures entre mes bras !

A quelques pas du gondolier Pizone, mais placé de manière à contempler en face le visage de Pépa, le comte Ornano donnait des ordres à ses gens et réclamait avec énergie les secours de son médecin, qui ne venait pas assez vite à son gré. En cet instant, il était redevenu le bon, le généreux gentilhomme, et s'il admirait encore la

beauté de la jeune fille qui semblait se dégager plus saisissante de son linceul, c'était avec un sentiment de respect qui rendait son admiration désintéressée et sainte.

Un peu plus loin, Bartholoméo, immobile, tenait aussi ses yeux fixés sur la jeune fille; mais dans l'expression de ses traits durs la rage jalouse dominait la douleur.

Plus loin, enfin, dans la pénombre d'une porte, se dessinait la silhouette impassible du sbire. Celui-ci assistait avec indifférence au spectacle que nous décrivons: calme, froid, sans compassion comme sans colère, il représentait exactement le gouvernement sans entrailles dont il était l'agent, et qu'on pourrait caractériser par cette figure : un glaive avec cette inscription : la raison d'état !

Un cinquième personnage vint bientôt partager avec Pépa l'attention de tous les spectateurs, excepté toutefois celle du sbire, qui dans ce conflit de passions diverses ne comptait plus que comme un chiffre. Ce personnage, c'était le médecin mandé par le comte Ornano, la science qui venait pour prononcer son arrêt, le juge qui, dans ce duel entre la vie et la mort, allait proclamer la victoire ou constater la défaite. Il s'approcha de Pépa avec la gravité d'un homme qui sait qu'on va chercher à surprendre dans sa physionomie la solution anticipée d'un grand problème. Lorsque après avoir examiné attentivement les traits décomposés de la jeune fille, il lui posa une de ses mains sur le cœur, il y eut un moment de silence solennel; le comte Ornano et Bartholoméo avancèrent en même temps la tête, tandis qu'au contraire Pizone rejetait la sienne en arrière, comme s'il eût craint d'apprendre trop tôt son malheur.

Après une assez longue hésitation, lorsque le docteur, à qui la vie venait de se révéler par une pulsation presque imperceptible, prononça ces mots : « Le cœur bat encore ! » il y eut un frémissement général qui se communiqua même aux gens du comte témoins de cette scène. Le sbire seul ne bougea pas. Le médecin alors tira de la poche de son pourpoint, véritable poche de médecin du quinzième siècle, longue et profonde, une petite bouteille cachetée qui contenait une espèce d'élixir : les élixirs étaient à peu près la ressource unique de la médecine à cette époque ; puis il administra à la jeune fille quelques gouttes de son cordial, et, soit influence du remède, soit triomphe de la nature qui d'elle-même reprenait ses forces, il s'opéra une amélioration sensible dans l'état de la malade ; le cœur battit plus distinctement, et sous les teintes bleues qui couvraient encore la face on put distinguer de petits filets rougeâtres, indices du rétablissement de la circulation sanguine. Enfin, quand le médecin eut redoublé la dose, les dents se desserrèrent, les lèvres s'amollirent, les paupières commencèrent à se dilater : Pépa rouvrit les yeux.

— Ma fille ! cria le gondolier, oubliant cette fois que le médecin avait recommandé le silence le plus absolu.

Les organes étaient encore trop faibles pour reprendre immédiatement leurs fonctions, car Pépa ne parut pas avoir entendu cette exclamation, et son œil continuait à rester terne et sans regard. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants que la vie morale se réveilla par degrés, passant de la sensation vague à la sensation mieux déterminée, puis de l'image à l'idée. Le premier cri de ce réveil fut un cri de reconnaissance filiale en réponse à ce cri d'exaltation paternelle qu'elle devinait sans l'avoir entendu. — Mon père ! dit-elle. Mais presque aussitôt son regard tomba sur Bartholoméo, qui, toujours sombre, ne faisait pas un mouvement pour s'approcher d'elle. Pépa ne se ressouvenait pas bien encore de tout ce qui s'était passé ; aussi, semblable à un enfant qui reçoit les reproches de son maître sans

savoir comment il les a mérités : — Bartholoméo ! dit-elle en tendant la main au soldat.

Mais comme celui-ci ne bougeait pas, et comme sous ses moustaches ses lèvres s'agitaient convulsivement, effrayée de cette attitude sinistre, Pépa retrouva tout à coup ses souvenirs, et elle ajouta :

— Je vous jure, Bartholoméo, que je suis innocente !

— Innocente ! dit avec amertume le soldat, qui depuis quelques instants n'avait pas cessé de tourmenter le manche de son poignard ; et vous prenez monsieur le comte à témoin de votre innocence, n'est-il pas vrai? Vous êtes donc perfide comme l'onde qui a failli vous engloutir ! Innocente ! N'étiez-vous pas dans ce palais quand j'y suis entré? Pourquoi vous êtes-vous cachée, si vous êtes innocente? Pourquoi vous êtes-vous échappée par une fenêtre, au risque de votre vie? Vous vouliez donc éviter ma rencontre? Et pourquoi, si vous étiez innocente? Et vous, monseigneur, continua-t-il en s'adressant au comte Ornano, direz-vous aussi que je n'ai pas de reproches à vous faire? Ne vous ai-je pas dit en arrivant : Ma fiancée, monseigneur, ma fiancée est dans votre palais ! on l'a vue entrer, ne le niez pas. Vous l'avez nié pourtant ! Et quand j'ai voulu m'assurer de la vérité, vous m'avez fait chasser par vos gens comme un chien. A quoi bon, en effet, user de ménagements avec un pauvre diable de soldat qui n'a pour tout bien que sa cape, son épée et son amour? Soit, monseigneur ! mais le chien qu'on frappe, mord ; le soldat qu'on outrage, tue ! A vous d'abord, monseigneur !

En disant ces mots, Bartholoméo avait tiré rapidement son poignard, et les yeux enflammés il se précipita vers le comte ; mais au moment où son bras déjà levé allait laver dans le sang un outrage imaginaire, il se sentit encore une fois retenu par des mains vigoureuses. En même temps, sur un ordre du sbire, quatre soldats se rangèrent de front en face de lui, et Bartholoméo put voir quatre mousquets dirigés sur sa poitrine et prêts à tonner s'il essayait de faire résistance.

— Emmenez cet homme ! dit le comte Ornano en le montrant au sbire ; il a levé la main sur son capitaine, il doit être jugé selon les lois de la discipline militaire.

Bartholoméo fut désarmé, et un rugissement sourd témoigna de son impuissance. Lorsque Pépa le vit placé au milieu des quatre soldats qui se disposaient à l'entraîner, son trouble fit place à un sentiment plus énergique, et, malgré les torts de Bartholoméo, son amour pour lui se réveilla plus puissant que jamais.

— Monseigneur, dit-elle en tournant vers le comte son regard suppliant, ne voyez-vous pas qu'il est fou et qu'on ne peut le punir d'une action involontaire? Il m'aime, monseigneur, et il me croit coupable. Que voulez-vous, on n'est pas maître de la jalousie ! Ordonnez donc qu'on lui rende la liberté, monseigneur !

Pendant que Pépa parlait ainsi, le comte la contemplait en silence, d'un air d'admiration à la fois et d'envie. Ses traits exprimaient une pensée dont la première partie pouvait se traduire ainsi : « Cœur de duchesse, si les duchesses avaient le cœur au niveau de leur fortune. » Et la seconde partie : « Moi qu'on envie, moi qu'on jalouse, on ne m'a jamais aimé comme cette petite fille aime ce brutal soldat ! »

Quelles que fussent ses dispositions intimes, il était difficile au comte de céder à la prière de Pépa.

Le sbire avait été témoin de cette scène de violence. Il était là, toujours impassible, cet espion aux gages du conseil des Dix, délateur juré qui ne manquerait pas

de rapporter à ses maîtres tout ce qu'il avait vu, et la générosité du comte aurait à subir des reproches sévères, peut-être même une accusation. Or, on savait alors quel sens il fallait donner à ce mot accusation. Toutefois, et malgré cette considération sérieuse, le comte inclinait à accorder la grâce que Pépa lui demandait; c'était un moyen de réparer les torts qu'il avait eus envers elle, et il commençait à l'aimer assez pour faire abnégation de son amour. Mais Bartholoméo lui-même trancha la question.

— Merci de votre pitié! dit-il avec mépris à Pépa, pendant que le comte réfléchissait; je n'en veux pas. J'ai levé la main sur mon capitaine, je dois être puni. Qu'on me punisse! Et s'adressant aux soldats qui formaient son escorte : Marchons! ajouta-t-il.

Sur un nouvel ordre du sbire, les quatre soldats se mirent en mouvement et emmenèrent Bartholoméo avant que Pépa eût pu revenir de sa stupeur.

— Allons, mon enfant! dit le gondolier Pizone, qui en remarquant l'expression de tristesse profonde qui se peignait dans les traits de sa fille, crut devoir intervenir comme consolateur, ton Bartholoméo a fait son malheur lui-même; tâche de l'oublier.

— Et vous l'oublierez, ajouta le comte, heureux de cette espérance, et peut-être bénirez-vous un jour le hasard qui vient de rompre des liens formés sous de mauvais auspices; Bartholoméo n'est pas digne de vous, Pépa!

Au moment où le comte achevait cette phrase, il aperçut à côté de lui le sbire, qui s'était approché à son tour de la jeune fille et semblait la considérer avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait encore jusque-là. Cette intervention affecta le comte si péniblement qu'il ne put taire son mécontentement.

— Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec vos soldats? demanda-t-il à l'agent du conseil des Dix, et qu'attendez-vous?

— J'attends que la signora ait repris assez de force pour pouvoir me suivre.

— Vous suivre! Où?

— Aux Plombs, dit le sbire froidement. Ce matin on avait vu la signora entrer dans votre palais, monseigneur, et j'ai reçu l'ordre de l'arrêter si je l'y trouvais.

— Et que voulez-vous faire de cette pauvre enfant presque mourante? dit le comte dans un état d'exaspération qui lui faisait oublier toute prudence. Votre conseil des Dix veut-il la punir d'être venue chez moi? Depuis quand un patricien n'a-t-il plus le droit de recevoir qui bon lui semble? Stupide gouvernement qui ne respecte rien! despotes imbéciles qui croient qu'on gouverne un peuple par la crainte, et que ce peuple ne brisera jamais le joug! Ils ont condamné Charles Zeno, un vieillard, la gloire de son pays; veulent-ils maintenant torturer les enfants?

Pendant que le comte exprimait ainsi son indignation, le gondolier Pizone était de son côté en proie à la plus violente colère.

— Aux Plombs! s'écriait-il, ma fille aux Plombs! On croit que je le souffrirai! On croit qu'on arrachera ma fille de mes bras au moment même où un miracle vient de me la rendre! Je sais ce que c'est que vos Plombs, moi! Je sais que j'y ai conduit bien des malheureux dans ma gondole et que jamais je n'en ai ramené! Et j'enverrais ma fille à la mort! Non certes! tant que mon bras aura la force de la défendre!

Et le gondolier s'avança vers le sbire, le poing fermé, l'œil en feu. Le sbire ne bougea pas, mais il poussa une exclamation brève, et à cet appel des soldats paru-

rent, et dix mousquets prêts à faire feu prouvèrent au gondolier que la résistance était impossible.

— Voici ma réponse au gondolier Pizone, dit le sbire toujours impassible. A monseigneur le comte Ornano je réponds que les paroles qu'il vient de prononcer seront fidèlement rapportées à l'inquisiteur qui m'envoie. Quant à vous, ajouta-t-il en s'adressant à Pépa, je vous ordonne de me suivre. Si vous ne pouvez pas marcher, on vous portera jusqu'à la gondole qui vous attend.

Il se fit en ce moment un silence lugubre; le comte Ornano porta douloureusement la main à son cœur, sans doute pour comprimer les mouvements d'une fureur dont il reconnaissait l'impuissance; tandis que le gondolier Pizone, contenu de force par les soldats, jetait sur sa fille un long regard d'adieu. La jeune fille se leva, appuyée sur le bras du médecin, qui lui aussi semblait être sous le coup d'une stupeur profonde; puis elle fit un geste de la main à son père, un geste de la main au comte Ornano, et ce fut tout. Elle sentait les larmes qui lui montaient aux yeux, et en prononçant un seul mot elle eût craint de ne pouvoir les retenir.

Lorsque Pépa fut prête à monter dans la gondole, le médecin lui dit en essayant vainement de donner à ses paroles la forme d'une espérance:

— Mon enfant, votre père vous a sauvée du canal, Dieu sans doute vous sauvera des Plombs.

VII.

Les plombs, prison d'état ainsi nommée parce qu'elle occupait la partie supérieure de l'ancien palais du doge, toute couverte en plomb, complétaient, avec les Puits et le Pont-des-Soupirs, un système d'incarcération atroce. C'étaient des niches de trois ou quatre pieds carrés, dans lesquelles on entrait par une ouverture si basse qu'un enfant même était obligé de se baisser pour passer. Les parois en étaient de marbre. La profondeur de ces cachots égalait leur superficie.

A l'intérieur, il y avait une porte en chêne à double panneaux; et à l'extérieur une porte en fer aussi à panneaux doubles. Le gouvernement vénitien avait peur des échos et voulait que la voix de ses victimes mourût dans leur prison comme dans une tombe. Non-seulement dans les Puits, mais encore dans les autres prisons, on avait ménagé un accès aux eaux croupies des canaux. C'était la seule visite qu'un prisonnier pût recevoir, triste visite qui apportait avec elle des miasmes délétères, de mortelles senteurs. Mais si horribles que fussent ces détails, il y en avait un qui les surpassait tous, c'était le supplice des moucherons. Voici ce qu'en dit Silvio Pellico, qui, plus de quatre siècles après le quinzième siècle, a occupé une place dans les Plombs, et les a trouvés à peu près tels que nous les décrivons :

« J'éprouvais une grande difficulté à respirer; je souffrais de l'excès de la chaleur « et surtout des morsures si douloureuses des moucherons. Pour diminuer le nombre « de ces dernières, j'étais forcé, en dépit de la chaleur qui m'accablait, de me bien « envelopper la tête et les jambes, et d'écrire non-seulement avec des gants, mais les « poignets emmaillottés pour interdire aux moucherons l'entrée de mes manches. »

Si cette souffrance peut être insupportable pour un homme comme Silvio Pel-

tico, en qui la force morale servait de contrepoids à la douleur physique, qu'on se figure une jeune fille ainsi assaillie par une myriade d'insectes dévorants qui la mordent sans relâche et boivent le plus pur de son sang. Le despotisme antique avait introduit les bêtes féroces dans sa pénalité et inventé la *fosse aux lions*, il appartenait à une république du moyen âge d'imaginer la *cage aux moucherons*.

Pendant le trajet du palais Ornano à l'épouvantable prison, Pépa avait en vain interrogé le sbire sur les motifs de son arrestation et sur la durée probable de sa captivité. Celui-ci s'était renfermé dans un silence absolu. Quand on fut arrivé aux plombs, il remit Pépa, toujours en silence, entre les mains des *secundini* et se retira : la tâche de l'espion était finie, et celle des geôliers commençait. A ceux-ci Pépa réitéra ses questions, ses questions restèrent de même sans réponse ; les *secundini* ne savaient rien, ne devaient rien savoir. Pépa traversa des corridors sombres, monta des escaliers infects, et s'arrêta, sur l'ordre de son guide, devant une porte garnie de verrous ; là était la cellule qu'on lui destinait. Cette porte s'ouvrit, se referma, et Pépa resta seule : on lui avait fait la grâce de ne pas l'enchaîner. Quand elle se vit ainsi comme scellée entre des parois de marbre et des portes de fer, dans cette espèce de tombe, mal éclairée par un rayon de jour fauve et étranglé entre les barreaux d'une étroite lucarne, son désespoir éclata, et ses larmes, longtemps comprimées, débordèrent à flots; mais ses larmes elles-mêmes, au lieu de lui apporter un soulagement, lui valurent une souffrance de plus. Les moucherons vinrent pomper sur son visage à cette source vive, et chacune de leurs aspirations fut une cruelle piqûre.

A la douleur physique se mêlait la douleur morale. Elle songea à Bartholoméo, qui, lui aussi, gémissait dans un cachot comme le sien; à Bartholoméo, qui la croyait coupable et qui la maudissait peut-être, tandis qu'elle n'avait pour lui que de la compassion et de l'amour encore. Elle songea à son père, qui ne devait plus espérer la revoir; à son père, qui n'avait pas d'autre enfant qu'elle, et qui peut-être, lui aussi, gémirait bientôt dans une prison s'il osait exprimer trop haut ses regrets. Elle songea enfin au comte Ornano, qui avait expié si noblement ses torts, au patricien qui s'était fait soumis et respectueux après s'être montré injuste et violent, et qui l'avait consolée par ses généreuses paroles des mépris de Bartholoméo. Toutes ces pensées, trop confuses pour pouvoir être analysées, se partageaient l'esprit de Pépa ; c'étaient comme autant de morsures intérieures à ajouter aux morsures qui la déchiraient extérieurement.

Cependant, au milieu de ce conflit d'émotions tumultueuses, une lueur d'espérance vint réchauffer son courage. Elle se ressouvint des projets du comte Ornano, de la conspiration dont il était chef et qui devait éclater le soir même ; elle se plut à espérer que si l'entreprise des conjurés était couronnée de succès, le comte ne l'oublierait pas, qu'on viendrait la délivrer, qu'elle renaîtrait bientôt au souffle de l'air libre. Elle passa ainsi toute la soirée dans une stérile attente. Il ne fallut rien moins que le grincement des verrous et le mugissement des deux portes de sa prison pour l'arracher à sa préoccupation. Un *secundino* entra, déposa par terre une cruche pleine d'eau et un morceau de pain noir. C'était le bonsoir du geôlier ; cela voulait dire que jusqu'au lendemain la prisonnière n'avait plus rien à attendre : triste réalité qui fit évanouir tout espoir de délivrance !

Pépa passa toute la journée du lendemain, non plus dans les larmes, les larmes sont encore un symptôme de vie, mais dans un morne abattement. Au *secundino* qui lui apporta sa nourriture elle n'adressa pas une seule parole. A la voir assise sur

un escabeau, les coudes appuyés sur ses genoux et la tête entre ses deux mains, on eût dit de quelque statue funéraire.

Enfin l'horloge de Saint-Marc venait de sonner neuf heures, et elle était toujours dans la même attitude, lorsque la porte de son cachot s'ouvrit, quoique l'heure de la visite des *secundini* fût passée depuis longtemps. Elle releva la tête et vit entrer un homme dont l'obscurité l'empêcha de distinguer les traits; il portait une longue robe de couleur sombre, sorte d'uniforme qu'on imposait aux prisonniers. Cet homme s'avança vers Pépa, et lui prit d'abord la main en silence; puis, comme elle la retirait :

— Pépa, dit-il, ne me reconnaissez-vous pas?

C'était Bartholoméo. Quand le premier moment de surprise et d'effusion eut laissé aux deux acteurs de cette scène nocturne le calme nécessaire pour une explication, Bartholoméo reprit :

— Je suis prisonnier comme vous, Pépa, et de plus que vous je ne peux pas me faire illusion sur le sort qui m'attend; j'ai leve la main sur mon supérieur, et, si peu instruite que vous soyez des lois militaires, vous pouvez pourtant savoir quel est le châtiment réservé à un pareil crime . la mort!

Il s'arrêta pour laisser à ses paroles le temps de produire l'impression qu'il en attendait; puis il reprit la main de Pépa qui cette fois ne la retira plus, et changeant tout à coup l'accent de sa voix :

— Pépa, continua-t-il, vous pouvez nous sauver tous les deux, le voudrez-vous?

— Si je le veux! dit Pépa avec exaltation ; pouvez-vous douter de moi, Bartholoméo? Oui, je ferai pour vous sauver tout ce que vous m'ordonnerez de faire; car, malgré les torts que vous avez eus envers moi, malgré vos injustes soupçons, je vous aime toujours, Bartholoméo, je n'aime que vous.

— Je te crois, s'écria Bartholoméo ; je confesse l'injustice de mes soupçons; tu es toujours ma fiancée bénie! et maintenant nos épreuves sont passées; nous serons heureux, Pépa, nous serons libres! nous quitterons Venise et nous vivrons ensemble sur une terre hospitalière, sans souci du présent, sans crainte pour l'avenir; notre fuite, on la favorisera ; notre fortune, on y pourvoira; nous serons heureux, nous

serons riches! Tu t'étonnes de mes paroles; tu te demandes si tout cela n'est pas un rêve! Non, c'est une vérité, Pépa, c'est une certitude! D'abord, répète-moi ce que tu me disais tout à l'heure : tu feras pour me sauver tout ce que je te commanderai de faire.

— Tout ce qu'il me sera permis de faire, je le ferai, dit Pépa.

— Écoute-moi, reprit Bartholoméo. Tu es dans la confidence d'une conjuration, je le sais; tu connais le plan des conjurés, leurs noms; tu peux sauver le gouvernement peut-être. Il faut révéler tout ce que tu sais, Pépa; notre grâce à tous deux est à ce prix, et non-seulement notre grâce, mais notre fortune.

Dans l'obscurité complète qui régnait dans la cellule, il était impossible à Bartholoméo de reconnaître ce qui se passait dans l'âme de Pépa au jeu de sa physionomie: autrement, avant même qu'elle eût parlé, il aurait deviné sa réponse. Le seul indice que le soldat pût interroger était la main de Pépa qu'il tenait dans les siennes; or, pendant qu'il parlait, cette main s'était convulsivement agitée.

— Ce que vous me demandez est impossible, dit à la fin Pépa d'un air grave.

— Impossible, et pourquoi? Prenez garde! Tout à l'heure je vous ai crue quand vous protestiez de votre amour; ai-je eu tort? Voulez-vous faire revivre mes soupçons?

— Vous êtes soldat, reprit Pépa, et j'ai ouï dire qu'un soldat devait être bon juge en matière de devoir; vous allez décider vous-même si ce que vous me proposez est possible. Je suis en effet dans la confidence d'une conjuration; je sais les noms des conjurés; je peux, comme vous le dites, sauver l'état; mais aussi je peux perdre des hommes de cœur qui m'ont sauvé la vie sur la foi de mon serment : j'ai juré de me taire, dois-je trahir mon serment? répondez vous-même.

Et après avoir vainement attendu une réponse, elle ajouta :

— Certes, je donnerais tout au monde pour vous sauver, tout, excepté mon honneur, car si j'agissais ainsi vous me mépriseriez.

— Je vous méprise et je vous hais! s'écria Bartholoméo d'une voix tonnante; chacune de vos paroles est un mensonge, et toute votre personne n'est que duplicité et perfidie! Vous avez juré et vous voulez tenir votre serment? Allons donc! Ce qui vous arrête, ce n'est pas la crainte d'un parjure; mais qui sait! vous craignez peut-être de le compromettre, lui, votre comte Ornano; ou du moins vous ne voulez pas vivre avec moi, loin de lui; et je le conçois, il est noble, il est riche, tandis que moi...

Un sanglot de la jeune fille interrompit le soldat. L'interprétation de Bartholoméo brisa le cœur de Pépa, mais sans ébranler sa résolution; il fallait ou manquer à son serment, ou rester flétrie d'un soupçon odieux aux yeux de l'homme qu'elle aimait encore. Elle n'hésita pas, tout en essayant de calmer Bartholoméo, qui, dans son délire, poussait des exclamations de fureur.

— J'accomplirai mon devoir, reprit-elle, mais il ne tiendrait qu'à vous de m'en rendre l'accomplissement plus facile. En nous séparant peut-être pour toujours, je voudrais avoir la consolation de penser que vous n'emportez pas de moi une idée odieuse.

— Justifiez-vous donc alors, dit Bartholoméo, car moi aussi je tiens plus à votre amour qu'à la liberté et qu'à la vie même; moi aussi je voudrais, si je dois mourir, me consoler en songeant que votre cœur m'est resté; mais, encore une fois, justifiez-vous donc! qu'alliez-vous faire chez ce comte Ornano?

Il semblait que la fatalité se plût à fermer devant Pépa toutes les issues possibles, à mesure qu'elles se présentaient. Répondre à la question de Bartholoméo, c'était

révéler une partie du secret qui ne lui appartenait pas. Et cependant, quelle n'eût pas été la reconnaissance de celui-ci, s'il eût pu savoir ce qu'il y avait de dévouement et d'amour dans la conduite de sa fiancée!

— Qu'alliez-vous faire chez le comte Ornano? répéta-t-il, exaspéré par le silence de Pépa.

— Je ne puis vous le dire, répondit Pépa en étouffant un soupir.

— C'est avouer votre trahison! dit Bartholoméo hors de lui. Adieu, adieu pour toujours! Et à la place de cette consolation que vous vouliez, je vous laisse cette pensée qu'en mourant je vous maudirai!

Cette nouvelle épreuve, si cruelle qu'elle fût, ne devait pas être la dernière. Deux jours après cette entrevue, qui avait laissé dans l'âme de Pépa des traces si profondes, deux *secundini* entrèrent dans sa cellule, et, après lui avoir attaché un bandeau sur les yeux, l'entraînèrent vers une destination inconnue. Pépa, en leur compagnie, monta et descendit plusieurs escaliers, traversa de longs corridors et ne s'arrêta que dans une grande salle tendue de noir et mystérieusement éclairée. Au milieu de cette salle une estrade était dressée, et sur cette estrade siégeaient trois hommes revêtus de longues robes noires.

Lorsque Pépa, à qui les *secundini*, en entrant, avaient ôté le bandeau, put se rendre compte du spectacle qui frappait sa vue, elle comprit qu'elle allait avoir un interrogatoire régulier à subir, et au bout de cet interrogatoire la torture lui apparut avec ses instruments terribles et ses épouvantables raffinements. Mais encore cette fois elle reprit courage en réfléchissant que Dieu la récompenserait sans doute de tout ce qu'elle aurait souffert pour la religion du serment.

L'un des trois juges prit la parole, et à l'accent de sa voix, à la perfidie de ses insinuations calculées, Pépa put se convaincre encore mieux que son sort était réglé par avance, et qu'on ne l'interrogeait que pour la forme : le bourreau perçait sous la robe du juge. Cependant l'interrogatoire continuait; le juge pressait toujours l'accusée de ses questions; celle-ci se renfermait toujours dans son parti pris de dénégation, lorsqu'un bruit étrange, venu de l'extérieur, pénétra dans la salle du tribunal : ce bruit, c'était un mélange de cris, de piétinements précipités et de mousqueterie par intervalles.

Au même instant un sbire entra, l'air effaré, et vint parler bas à l'oreille des juges. Cette circonstance parut produire une assez vive impression sur eux, et, à la reprise de l'interrogatoire, Pépa put s'apercevoir que leurs dispositions à son égard étaient un peu changées, sinon réellement, au moins en apparence.

— Pour vous prouver que le tribunal est disposé à l'indulgence en votre faveur, dit celui qui avait jusque-là porté la parole, je crois devoir réduire mon interrogatoire aux termes que voici : On vous a rencontrée dans un lieu appelé la crique des Oliviers, vous ne le niez pas; maintenant dites-nous ce que vous alliez y faire, et le tribunal vous promet par ma bouche grâce pleine et entière.

Malgré la résignation de Pépa, elle ne put dissimuler un mouvement de joie en entendant ces paroles; le moyen de salut qu'on lui offrait était facile : elle n'avait qu'à parler, elle parla :

— J'allais attendre à la crique des Oliviers mon fiancé Bartholoméo, dit-elle.

— Pourriez-vous nous prouver cela? dit le juge.

— Interrogez Bartholoméo lui-même.

L'audience fut un instant suspendue. Pendant ce temps le bruit extérieur conti

nuait toujours, et Pépa, pour se l'expliquer, se perdit en conjectures. Enfin Bartholoméo parut, toujours revêtu de l'uniforme des Plombs.

Le juge lui demanda, en désignant Pépa :

— Connaissez-vous l'accusée?

Bartholoméo réfléchit quelques instants; puis une inspiration d'implacable rancune se réfléchit dans ses traits, et il répondit :

— Je ne la connais pas.

Le juge reprit :

— Ainsi, il n'est pas vrai que vous ayez jamais dû la rencontrer à la crique des Oliviers?

— Cela n'est pas vrai ! dit Bartholoméo.

Pépa n'eut pas la force de supporter cette accablante péripétie qui ne lui laissait plus d'espoir ; à la seconde dénégation de Bartholoméo, elle s'était évanouie, et ne put remarquer le sourire qui se glissa de proche en proche sur le visage des trois juges ; sourire atroce qui disait : « Les réponses de Bartholoméo, c'est l'inquisition « qui les a dictées ; c'est l'inquisition qui s'est servie de la jalousie aveugle du fiancé « pour perdre la fiancée. L'inquisition savait tout; elle a tout prévu, tout conduit. »

Les inquisiteurs décrétèrent que la question serait appliquée à Pépa, afin de lui extorquer par la douleur les aveux qu'elle s'obstinait à garder.

Nous épargnerons à nos lecteurs les détails de cet horrible supplice, il nous suffira de dire que Pépa le souffrit courageusement et n'avoua rien. Il ne fallut pas moins d'un mois entier pour cicatriser ses blessures. Pendant ce long temps, Pépa trouva un adoucissement à ses maux dans cette pensée que le comte Ornano l'estimerait peut-être. Il est permis de croire qu'à ce besoin d'estime se mêlait, à son insu, un sentiment plus doux depuis que Bartholoméo s'était rendu si indigne de son amour. Lorsqu'elle eut à peu près recouvré la santé, Pépa s'attendait à retourner aux Plombs; il n'en fut pas ainsi. Par un ordre de l'inquisition dont elle ne pouvait pénétrer les motifs, et qui la surprit moins comme un miracle que comme une nouvelle déception, on la rendit libre.

La première pensée de la jeune fille, après sa mise en liberté, fut une pensée de piété filiale; elle se rendit à la maison de son père : cette maison était déserte. Elle interrogea les voisins, on lui dit que son père avait été tué dans une insurrection populaire; mais quand? comment? là-dessus elle n'obtint que des renseignements vagues, chacun ayant peur de se compromettre en parlant. Pépa se rappela alors le bruit qu'elle avait entendu dans la salle de l'inquisition, ces clameurs confuses dominées par les détonations d'armes à feu, et ses soupçons se confirmèrent bientôt.

Un soir qu'elle était assise dans sa petite chambre, recueillie en elle-même, et malgré elle mêlant au souvenir de son père le souvenir d'un autre homme sur le sort duquel elle n'avait pu obtenir aucune indication, la porte s'ouvrit, et, en levant la tête, Pépa aperçut devant elle le comte Ornano enveloppé dans les plis d'un long manteau. Le comte lui raconta comment la conjuration dont il était le chef avait avorté par suite des mesures extraordinaires que le gouvernement avait prises; comment, en invoquant le nom de sa fille illégalement arrêtée, le gondolier Pizone avait organisé une insurrection populaire; comment les conjurés s'étaient mêlés à cette insurrection, et comment enfin Pizone avait été tué dès le commencement de l'action. La mort de Pizone, continua le comte, avait glacé tous les courages, les insurgés s'étaient débandés, et l'inquisition avait achevé d'apaiser la fureur populaire en

faisant publier que l'accusée dont on réclamait la délivrance n'avait pu justifier sa présence à la crique des Oliviers, et que le soldat Bartholoméo, dont elle avait invoqué le témoignage, avait donné le plus éclatant démenti à ses allégations.

Le comte termina en disant que tous ses amis, tous ses complices, étaient en fuite, tous traqués ou proscrits

— Maintenant, ajouta-t-il d'une voix émue, parlons de vous, Pépa. Vous avez bien souffert : vous avez supporté l'emprisonnement et la torture; vous avez couru risque de la vie, et tout cela pour mes amis, pour moi, que vous étiez pourtant en droit de mépriser. Je vous dois un dédommagement, Pépa, et ce dédommagement je viens vous l'offrir : voulez-vous être comtesse Ornano? Ne m'objectez pas, reprit-il après un instant de silence, la distance qui nous sépare. En acceptant la proposition que je vous fais, vous donnerez plus que vous ne recevrez : mes biens sont confisqués, et si le conseil des Dix n'a pas encore mis ma tête à prix, c'est qu'il ne l'a pas osé. Mais je suis proscrit, Pépa, je n'ai plus d'autre asile que la terre étrangère; en ce moment même, chez vous, la main d'un sbire peut faire du banni un prisonnier. Je vous le répète, voulez-vous être comtesse Ornano?

En entendant ces paroles, Pépa avait baissé les yeux, et ses traits exprimaient une joie mélangée, un bonheur douteux encore.

— A qui pensez-vous? demanda le comte qui s'aperçut de ce contraste.

— A Bartholoméo, monseigneur.

— Vous l'aimez donc toujours! dit le comte tristement.

— Je crois bien que je ne l'aime plus, monseigneur; mais je voudrais le savoir libre, sinon heureux.

Le comte comprit la délicatesse d'un pareil vœu, et se retira sans répondre. Il revint le lendemain et dit à Pépa :

— Avec la moitié de l'or qui me restait, j'ai séduit un *secundino* dégoûté de son métier. Ce *secundino* vous donnera les moyens de faire évader Bartholoméo; si même vous avez besoin de mon aide, disposez de moi.

Pépa se rendit le soir aux Plombs, après être convenue avec le comte du lieu où ils devaient se revoir. Elle parla au *secundino* qu'il lui avait désigné, convint avec lui des moyens d'évasion, puis, quand elle fut avec cet homme en présence de Bartholoméo, elle lui dit :

— Je viens me justifier et vous sauver. Je puis maintenant vous expliquer ma présence dans le palais du comte Ornano : je voulais vous arracher à la mort, et tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par amour pour vous.

A l'appui de cette déclaration, elle raconta en détail la situation dans laquelle elle s'était trouvée, et comment elle avait essayé de concilier le salut de son fiancé avec la religion de son serment.

Cette explication dissipa tous les doutes de Bartholoméo; il tomba à genoux devant la jeune fille, et s'écria le visage inondé de pleurs :

— Pardon, Pépa! je t'ai méconnue; je n'aurai jamais assez de repentir pour expier mes torts! Et tu m'aimes encore? Tu viens me sauver! Nous partons ensemble, n'est-il pas vrai?

— Je ne puis vous promettre de partir avec vous, dit Pépa d'une voix mélancolique; je ne voudrais pas vous tromper. En doutant de moi, Bartholoméo, vous m'avez forcée à douter de vous! Vous m'avez déchiré le cœur, et mon cœur saigne encore. Je sens que je ne vous aime plus. Mais écoutez, reprit-elle rapidement,

comme pour empêcher Bartholoméo de s'appesantir sur l'aveu qu'elle venait de faire; demain une barque vous attendra près du rivage, près de la crique des Oliviers, vous savez, mon ami? La liberté, c'est déjà du bonheur. Vous m'aurez bientôt oubliée.

— Je ne fuirai pas, dit Bartholoméo que ces paroles avaient accablé; je reste ici; j'aime mieux mourir que de vivre sans vous!

Bartholoméo s'était jeté sur le mauvais grabat qui lui servait de lit, et à toutes les exhortations que Pépa lui fit pour remonter son courage, il se contenta de répondre :

— Je reste ici! je veux mourir ici!

Depuis quelques instants la jeune fille se taisait et jetait sur cet homme qu'elle avait tant aimé un regard de pitié profonde.

— Bartholoméo, dit-elle à la fin, vous voulez que je parte avec vous? Soit! suivez-moi! nous allons partir ensemble.

Fidèle à sa promesse, le *secundino* les conduisit hors de la ténébreuse prison; puis il les quitta, car lui aussi il s'était ménagé ses moyens de fuite, et il ne devait plus retourner aux Plombs. Pépa et Bartholoméo trouvèrent à l'endroit convenu une barque qui avait été préparée pour elle seule. Ils s'y placèrent, et elle partit dans la direction indiquée par Pépa. La traversée fut silencieuse; Pépa semblait absorbée dans ses réflexions, et chaque fois que Bartholoméo voulait lui parler de l'avenir, elle détournait la tête sans lui répondre.

Lorsque, le lendemain matin, la barque aborda un petit port situé en dehors des possessions vénitiennes, Bartholoméo vit avec surprise le comte Ornano s'avancer au-devant de Pépa aussitôt qu'elle eut mis pied à terre, et avec plus de surprise encore il vit celle-ci prendre le bras du comte.

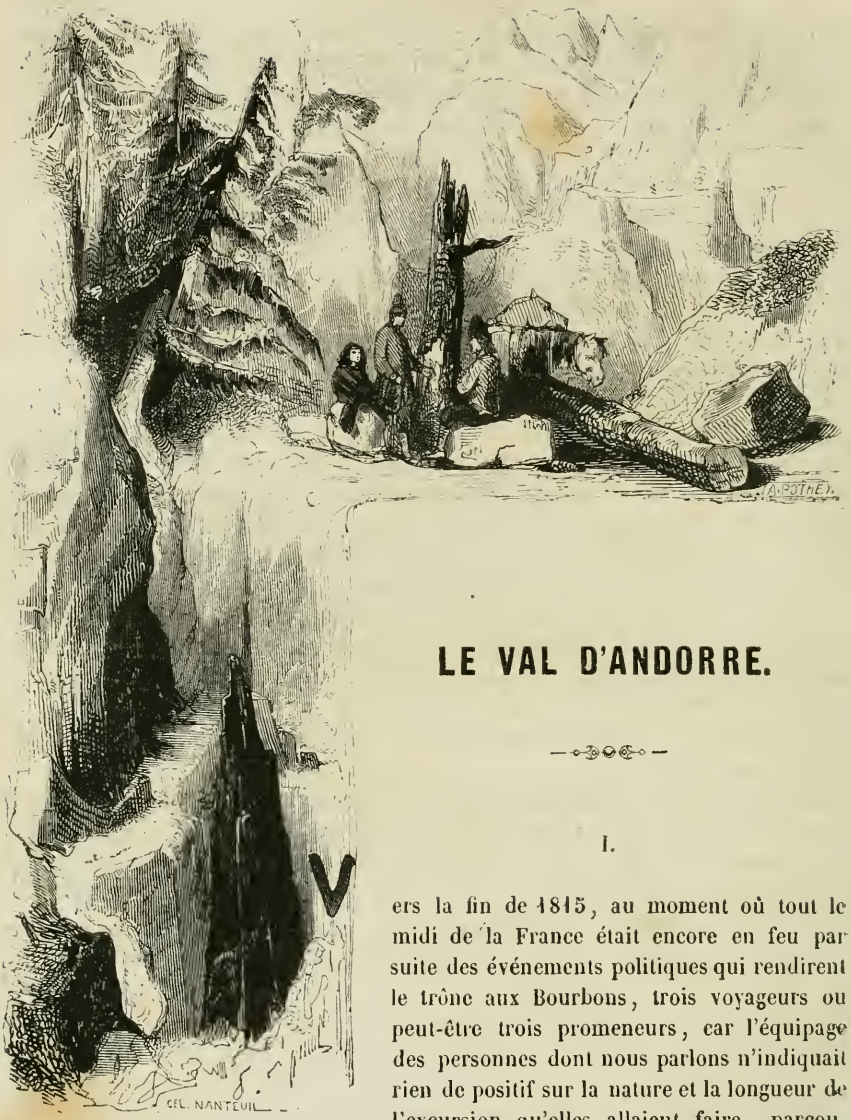
Bartholoméo allait éclater en reproches et peut-être en menaces, lorsque Pépa lui dit d'une voix ferme :

— Vous êtes libre maintenant, tâchez d'être heureux! C'est ici que nous devons nous quitter : je ne suis plus Pépa, je suis la comtesse Ornano!

Et comme si elle eût craint qu'on ne prêtât à ses paroles une orgueilleuse intention, elle ajouta en s'éloignant :

— Je suis la femme du proscrit!

Jules A. David. (*Le Siècle*).



LE VAL D'ANDORRE.

I.

Vers la fin de 1815, au moment où tout le midi de la France était encore en feu par suite des événements politiques qui rendirent le trône aux Bourbons, trois voyageurs ou peut-être trois promeneurs, car l'équipage des personnes dont nous parlons n'indiquait rien de positif sur la nature et la longueur de l'excursion qu'elles allaient faire, parcouraient à cheval la vallée au centre de laquelle se trouve Vic-d'Essos, dans les Pyrénées. On était au mois de novembre, saison déjà bien rigoureuse au pied des hautes montagnes; une brise âpre et froide soufflait par rafales, et un pâle soleil qui venait de se lever faisait étinceler tristement les glaces du Montcalm et du Bassiès.

Cependant ces trois personnes, au nombre desquelles se trouvait une jeune femme, tournaient le dos à la ville de Vic-d'Essos, dont les maisons blanches et les nombreuses forges produisaient un effet pittoresque sur la verdure qui parait encore la partie inférieure de la vallée. Ils remontaient un gave furieux qui, tombant du haut des montagnes nues et désolées, allait se perdre derrière eux au milieu des usines et des moulins, et ils semblaient se diriger en droite ligne en évitant les vil-

Il portait dans ses bras Cornélie.

lages qui s'élevaient à droite et à gauche vers l'immense muraille de neige et de granit qui bordait l'horizon du côté du midi.

Au premier coup d'œil on les eût pris pour des gens du pays regagnant une habitation dans quelque vallée voisine; mais en les examinant avec soin on pouvait soupçonner à certains signes qu'ils n'étaient rien moins que ce qu'ils paraissaient être. Celui qui s'avançait le premier (car le chemin était trop rocailleux et trop étroit pour qu'il fût possible de marcher de front) était un homme de cinquante-cinq ou soixante ans, vêtu, suivant la mode des bergers des Hautes-Pyrénées, d'une culotte et d'une veste de gros drap brun, et sa tête était couverte d'un de ces hauts bonnets de laine assez raides pour se tenir droits au-dessus du front. Enfin sa taille était assez haute, ses membres assez robustes pour qu'il fût possible de prendre ce personnage pour un vigoureux montagnard dont il portait le costume, et cependant, à la manière dont il serrait les flancs de son cheval avec ses jambes couvertes de simples guêtres de cuir, on reconnaissait un cavalier plus habitué à se servir d'éperons que ne le sont d'ordinaire les bergers des Pyrénées. Ses mains étaient blanches comme celles d'un paisible citadin, et ce qui trahissait surtout l'incognito dont il avait voulu sans doute s'envelopper était une manchette de batiste qui s'avançait outrageusement par dessous la grosse manche de toile chargée de représenter sa chemise aux yeux des passants.

Mais ces signes de déguisement étaient encore plus visibles dans la jeune fille dont nous avons parlé : elle était commodément assise dans son cacolet sur le dos d'un petit mulet à l'œil de feu, au pied sûr comme celui d'une chèvre, et elle ne ressemblait pas mal à quelqu'une de ces jeunes filles qui descendent des montagnes pour se rendre aux marchés des villes de l'Ariége. C'était une brune à l'œil noir, aux traits vifs et malins, qui évidemment avait pris naissance dans une province méridionale. Bien que le froid l'eût obligée de s'envelopper presque entièrement dans une cape noire qui ne permettait de distinguer ni sa taille ni les autres parties de son costume, on eût deviné seulement à son capulet rouge bordé du plus fin velours qu'elle ne pouvait être la fille de quelque pauvre pâtre du voisinage.

Son costume était comme ces costumes de caractère que l'on voit dans les joyeuses folies du carnaval de Paris : on reconnaît bien dans la coupe et dans la forme des vêtements l'intention de parodier le costume villageois de telle ou telle province; mais ce qui est bure dans le vêtement original se trouve transformé en étoffe de soie dans la copie, ce qui est toile d'étoupe est devenu dentelle. Ainsi la jeune fille dont nous parlons avait réellement la cape noire, le capulet, et dans la ceinture de son tablier la fidèle quenouille qui ne quitte jamais les jeunes montagnardes; mais la cape était de fine étamine; le capulet, comme nous l'avons dit, était bordé du plus beau velours, et quant à la quenouille, elle ne semblait devoir être d'aucun usage entre les mains soigneusement gantées de sa propriétaire. Bref, cette jeune fille semblait porter pour la première fois un costume de fantaisie dont elle eût peut-être ri la première si les circonstances dans lesquelles elle se trouvait eussent permis à sa physionomie de prendre l'expression de gaieté qui sans doute lui était naturelle.

Celui enfin qui fermait la marche semblait seul n'avoir aucun intérêt à cacher son rang et sa condition, peut-être parce que son costume habituel était réellement celui du pays où il se trouvait. Il était vêtu comme un bourgeois campagnard de cette époque, seulement un béret basque de couleur bleue donnait à sa physionomie

l'air coquet et animé qui caractérise les gens du pays C'était un grand jeune homme, blond, aux formes athlétiques, mais au teint blanc, aux yeux bleus et humides, qui témoignaient d'une certaine timidité dans le caractère. Il n'était pas difficile de reconnaître en lui un de ces descendants des Visigoths dont la race s'est conservée pure dans les pays basques, au milieu de ces populations indigènes qui depuis le moyen âge lui ont voué une haine mortelle. On sait quelles avanies ont eu à supporter de la part des autres races méridionales les descendants des Goths. Bien qu'ils soient doux, industrieux, compatissants, on les traitait dans les Pyrénées comme d'odieux parias ; on prétendait qu'ils étaient sujets au goître et à la lèpre, maladies réputées autrefois contagieuses. Le préjugé qui les opprimait n'a commencé à s'effacer dans le midi qu'à l'époque où la première révolution française est venue détruire tant de préjugés ; et encore aujourd'hui le nom de Ca-Goth ou d'Agothas qu'on leur a donné jadis est une flétrissure que le berger pyrénéen ne manque jamais de leur jeter à la face dans la moindre querelle (1).

Bien qu'à l'époque où nous nous trouvons l'espèce d'ilotisme dont on avait frappé les Agothas au moyen âge eût en partie disparu, il existait encore dans certaines localités où les idées civilisatrices ne pénètrent qu'à la longue ; d'ailleurs, n'oublions pas que nous sommes vers la fin de 1815, au moment où tout le midi réagissait avec la plus épouvantable violence contre les bienfaits de la révolution et de l'empire. Aux hurlements des verdets assassins et des danseurs de farandoles, les vieilles haines de races, les vieilles rancunes de partis s'étaient réveillées ; et c'était peut-être le sentiment de cette réaction féodale, dont personne alors ne pouvait apprécier la portée, qui donnait au petit-fils des parias cette timidité mélancolique.

Les événements politiques pouvaient expliquer aussi jusqu'à un certain point les allures mystérieuses des deux autres personnages qui composaient cette petite caravane. L'exaspération contre tout ce qui avait pris part à la révolution était telle dans certains départements, que beaucoup de personnes étaient obligées de se cacher ou même de s'expatrier pour échapper aux sanglantes vengeances d'une population fanatisée ; et sans doute ceux qui remontaient le gave de Vic-d'Essos avaient quelques raisons de ce genre pour tromper, par un costume d'emprunt, le regard inquiet et soupçonneux des royalistes montagnards. Quoi qu'il en soit, chacun des deux cavaliers portait une bonne carabine en bandoulière, afin d'être en garde contre toute mauvaise rencontre, y compris sans doute celle des ours et des loups des Pyrénées

La petite caravane continuait sa route vers le haut pays, en suivant toujours les détours du gave impétueux qui porte le nom de Vic-d'Essos comme le bourg qu'il traverse. Les usines, les forges, les moulins étaient restés bien loin derrière eux, et le paysage devenait de plus en plus âpre et désert à mesure qu'ils avançaient. Des montagnes nues et ravagées par les avalanches se dressaient de toutes parts ; la verdure avait cessé d'orner les versants ; dans quelques gorges inférieures un brouillard froid et humide s'était accumulé et roulait quelquefois autour des voyageurs,

(1) Le savant Ramond croit que les *Cagoths* des Pyrénées ont la même origine que les *Colliberts* vendéens, dont nous avons fait une étude dans LE COLPORTEUR. Nous avons adopté ici l'opinion de notre ami M. Xavier Durrieu, qui, dans une publication récente, a révélé des détails intéressants sur quelques races méridionales.

à qui il interceptait par intervalles les faibles et ternes rayons du soleil levant.

Le vieillard, qui ouvrait la marche, jeta des regards inquiets autour de lui comme s'il eût cherché quelqu'un dans cet endroit solitaire. La jeune fille ne semblait avoir aucune autre préoccupation que celle de se garantir du froid ; quant au personnage que nous avons désigné comme appartenant à la race gothe, il était visiblement contrarié, bien qu'il gardât le silence, soit par respect, soit par timidité.

Cependant en arrivant à un passage étroit qui s'enfonçait entre deux rochers, celui qui semblait commander la troupe arrêta tout à coup son cheval et demanda à son compagnon :

— N'est-ce pas là, Bernard, le *Pas-de-la-Chèvre*, l'endroit où doit nous attendre le guide?

Celui à qui il venait de donner le nom de Bernard se rapprocha de lui et répondit avec vivacité :

— C'est en effet le Pas-de-la-Chèvre, mais, comme vous voyez, le guide ne s'y trouve pas.

— Nous l'attendrons, dit le vieillard d'un ton bref en descendant de cheval.

— Voilà un voyage qui commence sous de fâcheux auspices, mon père, dit la jeune fille en s'adressant au vieillard.

— Aimes-tu mieux retourner à Vic-d'Essos, à la forge de Bernard Alric?

— J'y retournerai avec vous, mon père; mais seule... jamais, c'est-à-dire, ajouta-t-elle en rougissant, tant que les circonstances n'auront pas changé!

Bernard avait sauté lestement à bas de son cheval et s'était approché de la jeune fille pour l'aider à descendre de son cacolet.

— Et pourquoi, mademoiselle Cornélie, dit-il avec chaleur, ne joindriez-vous pas vos prières aux miennes pour engager votre père à renoncer à ce pénible voyage? Il n'y avait aucun danger pour vous et pour lui à rester à Vic-d'Essos ; votre déguisement vous mettait à l'abri d'une reconnaissance, et d'ailleurs je suis convaincu qu'au besoin tous les ouvriers de ma forge se fussent fait tuer pour vous. Je vous en supplie, réfléchissez s'il en est temps encore ; le projet que votre père a conçu de traverser les montagnes dans une pareille saison me semble d'une inconcevable témérité. Si la tempête nous surprenait dans les affreux défilés qui conduisent au val d'Andorre, nous péririons tous misérablement. Depuis que j'existe, on m'a toujours dit que cette partie des Pyrénées était impraticable pendant six mois de l'année. Encore une fois, réfléchissez ; en deux heures nous pouvons retourner chez moi, où nous trouverons bien-être et sécurité.

Quoique Bernard adressât en apparence ces paroles à la jeune fille, elles allaient directement au vieillard, qui, en effet, ne se méprit pas sur leur portée.

— Écoutez, Alric, dit-il d'un ton ferme, vous savez que je ne prends pas une détermination à la légère; mais que lorsque je l'ai prise, elle est irrévocable. Je me suis assuré que le voyage que nous entreprenons aujourd'hui était possible, bien qu'il présente quelques périls, et ce voyage s'accomplira. Hier au soir je n'ai voulu vous donner aucune explication, car je craignais vos objections sans nombre, et j'avais acquis la certitude que si nous restions chez vous un jour de plus, ma fille, moi et peut-être vous-même nous eussions couru de grands risques.

— Serait-il vrai ! s'écria Bernard tout ébahi.

— Quoi, mon père, demanda la jeune fille, nous avons été réellement en péril

chez ce bon M. Bernard, qui avait pour nous des soins si touchants, et vous ne m'en avez rien dit?

Le vieillard sourit et reprit d'un air railleur :

— En effet, j'aurais eu en toi un intrépide confident qui se serait évanoui dix fois en une journée au moindre bruit menaçant pour son père! Or, il faut que vous sachiez, Bernard, continua-t-il en se tournant vers le maître de forges, que depuis que nous sommes venus nous cacher chez vous, vous nous avez montré publiquement tant de déférence et d'égards que vous avez trahi plus d'une fois notre incognito.

— Moi! s'écria Bernard épouvanté.

— Vous-même, mon bon garçon; que diable! vous oubliez toujours qu'il est des circonstances où le nom le plus honorable est dangereux à porter. Les verdets, m'a-t-on dit, ont pillé et brûlé ma maison à Nîmes; je n'aimerais pas à leur donner ma vie par-dessus le marché. Si je ne crains pas la mort dans une circonstance où cette mort peut être utile à mon pays et glorieuse pour moi, je ne me soucie pas d'être la victime d'une bande de massacreurs... Je veux me conserver encore pour ma fille, pour mes amis.

Cornélie l'embrassa avec émotion; Bernard semblait consterné.

— Est-il donc si difficile, reprit le vieillard tranquillement, de m'appeler père Gonthier, comme nous en sommes convenus? Or il y a deux jours, Bernard, sans que vous vous en soyez aperçu peut-être, vous avez prononcé mon nom, mon nom véritable, devant l'un de vos ouvriers. Celui-ci l'aura sans doute répété à quelques autres, car hier un des mineurs de Vic-d'Essos, qui sont tous d'enragés royalistes, a passé près de moi et m'a adressé quelques paroles menaçantes. Vous voyez que si je n'avais pris le parti de m'esquiver promptement, il aurait pu s'élever dans le bourg quelque émeute qui m'eût sans doute été fatale...

— Je comprends votre brusque décision, dit Bernard, et je vous demande pardon d'avoir rendu nécessaire par mon imprudence une pareille mesure; mais, puisque vous ne trouviez plus de sûreté chez moi, pourquoi ne pas m'avoir consulté plus tôt sur le périlleux voyage que nous entreprenons aujourd'hui? J'aurais pris des précautions, j'aurais choisi des guides sûrs, je me serais procuré des lettres de recommandation...

— Écoutez, Bernard, je ne veux pas vous offenser; mais, bien que vous soyez un garçon honnête et qui ne manqueriez pas de courage dans l'occasion, vous êtes d'une irrésolution qui est tout à fait contraire à mes goûts; d'ailleurs vous avez certains préjugés de localité que je ne partage pas... Laissez-moi donc faire, le guide que nous attendons m'a promis de nous conduire par des chemins qui lui sont connus jusqu'au val d'Andorre, sans que nous soyons exposés aux inquisitions de la douane et de l'autorité. Nous arriverons ce soir dans ce pays libre, et alors nous pourrons aviser au parti que nous aurons à prendre.

Bernard resta un moment pensif; puis relevant ses yeux bleus et limpides sur son interlocuteur, il lui dit avec inquiétude :

— Monsieur... père Gonthier, veux-je dire, je ne connais pas le guide qui vous a fait de si belles promesses, mais je suis convaincu qu'il vous a trompé.

— Quel intérêt aurait-il à nous déguiser la vérité?

— Je l'ignore, mais vous ne m'avez pas dit quel était cet homme et où vous l'aviez connu?

N'y a-t-il pas un seul de vous qui ete

— Un de vos forgerons me l'a désigné dernièrement comme le plus habile guide qui ait parcouru les Pyrénées depuis Port-Vendres jusqu'à Biaritz. Je l'ai accosté et je n'ai pas eu de peine à m'entendre avec lui.

Pendant cette conversation les voyageurs avaient attaché leurs chevaux à un tronc de sapin renversé, et se promenaient, pour se garantir du froid, à l'entrée du défilé désigné pour lieu du rendez-vous. Le vieillard, à qui nous conserverons ce nom de père Gonthier qu'il s'était donné lui-même, s'avança vers l'extrémité du petit plateau où l'on avait fait halte, afin de regarder à travers le brouillard s'il apercevrait le guide si longtemps attendu. Bernard profita du moment où il se trouva seul avec la jeune fille pour lui dire à voix basse :

— Je crains de vous effrayer, mademoiselle Cornélie, et cependant je vois avec le plus grand chagrin que vous ne joignez pas vos instances aux miennes pour détourner votre père du voyage que nous allons commencer ; ce n'est ni pour moi ni pour lui que je redoute surtout les dangers et les fatigues, mais pour vous, Cornélie, pour vous, qui m'êtes si chère à tant de titres.

— Douteriez-vous de mon courage, monsieur Alric? dit la jeune fille en souriant ; j'ai promis de suivre mon père et je le suivrai en quelque endroit qu'il aille : vous oubliez, Bernard, que l'opiniâtreté est héréditaire dans ma famille.

— Je ne doute pas de votre courage, mais de vos forces, dit le maître de forges avec vivacité ; or, je vous aime trop pour ne pas mettre sous vos yeux, même au péril de m'attirer votre colère, les difficultés d'une pareille entreprise. Un mot à votre père peut encore le faire changer de résolution, et si nous ne pouvons, à cause des fâcheuses indiscrétions qui me sont échappées, retourner pour le moment à Vic-d'Essos, il nous est facile de trouver dans le voisinage quelque paisible village où vous pourrez attendre en sûreté des temps plus heureux...

La jeune fille sembla réfléchir un moment ; puis se penchant un peu vers son fiancé, elle lui dit d'un air de confidence :

— Écoutez, monsieur Alric, je vais vous dire toute la vérité. Les motifs de mon père en entreprenant ce voyage sont sans doute d'échapper aux persécutions ; mais il en a d'autres pour choisir précisément le val d'Andorre pour retraite. On lui a parlé des habitants de ce canton comme formant une petite république indépendante depuis près de mille ans, et dont la prospérité a toujours été la même depuis cette époque reculée. Vous connaissez le caractère et les opinions de mon père : il s'est représenté la vallée d'Andorre comme un pays privilégié, un Eldorado de tolérance et de liberté, où règne sans cesse l'âge d'or. Depuis longtemps il désire visiter ce pays, et je crois en vérité, continua-t-elle en souriant malicieusement, qu'il serait presque fâché aujourd'hui d'être délivré du danger qui rend ce voyage indispensable.

— Mais s'il est impossible ?

— Mon père est comme l'empereur, il fait ce qui n'est qu'impossible ; d'ailleurs, songez donc ! un temps magnifique ! quelques heures de marche tout au plus...

— Mais à supposer que nous arrivions heureusement au val d'Andorre, je connais assez les mœurs et les lois de ce pays pour être sûr qu'on ne nous permettra pas d'y séjourner, et alors il nous faudra descendre en Espagne, où nous sommes à peu près certains de ne pas être bien reçus.

— Paix ! paix ! oiseau de mauvais augure, dit le père Gonthier, qui revenait en ce moment et qui avait entendu les dernières paroles du maître de forges ; dites

moi, monsieur Alric, croyez-vous que les républicains du val d'Andorre ne soient pas disposés à bien accueillir un homme qui porte le nom que vous me connaissez et qui est persécuté en ce moment à cause d'une certaine opinion...

— Et vous vous trompez grandement à ce sujet, monsieur... père Gonthier, veux-je dire. La république d'Andorre est encore plus féodale que la France d'aujourd'hui, et je pourrais vous citer...

— Chut! fit le père Gonthier en désignant un personnage qui venait de paraître sur le plateau et que le nuage qui enveloppait la vallée n'avait pas encore permis d'apercevoir; voilà notre guide retardataire, et il n'est pas nécessaire de mettre ce drôle-là dans le secret de nos conditions et de nos opinions.

Bernard Alric se retourna rapidement pour voir quel était l'individu à qui allait être confiée leur sûreté et peut-être leur vie, et son premier regard exprima un profond désappointement. Celui qui s'avançait avait une figure bronzée, des yeux noirs, des cheveux légèrement crépus; par-dessous un manteau catalan de couleur éclatante, qui avait dû appartenir dans ses beaux jours à quelque riche berger, mais qui en ce moment était troué en plusieurs endroits, il avait une veste bleue, à boutons en grelots, qu'il portait d'une manière toute particulière. Le bras droit était passé dans la manche gauche de la veste, en sorte que les basques tombaient sur la poitrine, et la manche droite était rejetée négligemment sur l'épaule gauche. Une culotte de cuir sans jarretières aux genoux, comme la portent les bergers pyrénéens, des spartilles et un sombrero espagnol complétaient ce costume bizarre, auquel une énorme paire de ciseaux, dont la gaîne était suspendue à la ceinture, donnait quelque chose de caractéristique. Ce personnage portait encore un de ces grands bâtons qui sont d'un fréquent usage dans les montagnes, et on pouvait lui trouver aussi bien l'apparence d'un brigand que celle d'un guide sûr et fidèle.

Bernard Alric connaissait trop bien toutes les races qui habitaient ces montagnes pour se méprendre sur la qualité de l'homme qui était devant lui. La manière bizarre avec laquelle le guide portait sa veste eût suffi pour lui faire reconnaître à qui il avait affaire; il s'écria d'un air de mépris et d'effroi, sans s'inquiéter même d'être entendu de celui dont il parlait :

— Miséricorde! c'est un bohémien!

De son côté le bohémien, car le guide attendu était véritablement un de ces parias si répandus dans le Midi, s'approcha des voyageurs et sembla examiner avec intérêt ceux avec qui il devait faire une route assez longue : mais son regard se fixa d'une manière particulière sur Bernard, et il dit à son tour d'un air d'étonnement :

— Santa-Maria ! c'est un Ca-Goth !

Bernard se détourna un peu en rougissant, et le père Gonthier lui dit avec malice en posant la main sur son épaule .

— Où en seriez-vous, Bernard, si moi, étranger, je partageais les préjugés de caste qui règnent encore dans ce pays? Vous le voyez, c'est en effet un bohémien que j'ai choisi pour guide, et, quoi que vous en pensiez, je crois qu'on peut se fier à lui aussi bien qu'à tout autre. D'ailleurs les guides du pays sont bavards et pourraient raconter qu'ils ont conduit en Andorre certains voyageurs sur lesquels ils ne manqueraient pas de faire des suppositions..... Je n'ai rien à craindre de celui-là, car, si je ne me trompe, ce n'est pas à lui qu'on ira demander des renseignements.

Pendant que le vieillard parlait, le bohémien avait pris un air d'indifférence parfaite, comme s'il n'eût pas compris un mot de ce que l'on disait. Quand le père Gonthier eut cessé de parler, il dit en relevant son bâton, sur lequel il s'était appuyé pour prendre une pose nonchalante :

— Maître, je suis prêt.

— Comment vous appelez-vous ?

— Diégo, dit le bohémien d'une voix naturellement gutturale, quoique joyeuse, et on y a ajouté le surnom de *Bouron-Belca*, ou Tête-Noire. Mais ne craignez pas de vous fier à moi, je suis un homme connu, j'ai une profession.

En même temps il désigna par un geste fier les ciseaux monstrueux qu'il portait à sa ceinture, et qui prouvaient que ce digne industriel exerçait, comme la plupart de ses égaux, la profession de tondeur de bestiaux.

— Eh bien, Diego, reprit le vieillard, on me dit que vous ne pourrez nous conduire au val d'Andorre, comme vous nous l'avez promis, car les chemins sont impraticables pour les chevaux en cette saison et très-dangereux pour les cavaliers?

— Qui a dit cela? demanda le bohémien avec vivacité ; qui a souillé sa bouche d'un pareil mensonge? Sainte mère de Dieu, continua-t il en levant les mains au ciel, vous êtes témoin de la vérité de mes promesses ! Dans quatre heures d'ici nous serons arrivés tous sans accident à Andorre.

Le père Gonthier regarda Bernard, qui murmura avec impatience :

— Oh ! il fera tous les serments que vous voudrez, il n'est pas chrétien.

— Mais enfin, monsieur Bernard, demanda Cornélie d'un ton de reproche en remontant dans son cacolet, que trouvez-vous donc de si extraordinaire à ce pauvre homme? C'est un guide comme un autre, et qui même semble mériter plus d'intérêt qu'un autre, parce qu'il est plus malheureux...

Bernard lui répondit à voix basse, pendant que le bohémien aidait le père Gonthier dans ses préparatifs de départ :

— Je n'insisterai pas sur ce sujet, mademoiselle, parce que je vois que vous et votre père vous avez pris votre parti ; mais je suis convaincu qu'un pareil voyage en compagnie d'un pareil coquin ne peut finir heureusement. Maintenant, tout est dit ; votre père est armé, je suis armé moi-même, et soyez assurée que toutes les objections que j'ai faites à ce voyage ne proviennent pas de mes craintes pour moi-

même; il serait possible que je vous en donnasse des preuves avant qu'il soit longtemps.

Tout en parlant, il remonta à cheval et vint se placer à côté de la jeune fille, disposé à l'aider et à la défendre de tout son pouvoir pendant la périlleuse excursion qui allait suivre. Le père Gonthier observa ces dispositions du coin de l'œil, sourit, et après avoir hésité quelques secondes il s'écria gaîment en faisant signe au bohémien de marcher en avant :

— Allons, mes amis, en route! il faut bien se fier à quelqu'un, et ce bohémien sait qu'il aura une bonne récompense s'il ne nous donne aucun sujet de plainte.

Toute la petite caravane s'enfonça lentement dans le défilé obscur du Pas-de-la-Chèvre, et bientôt elle disparut dans le brouillard.

La partie des Pyrénées que les voyageurs avaient à traverser n'était certainement pas celle où se trouvent les cimes les plus hautes et les plus escarpées; mais les montagnes en cet endroit, pour ne pas présenter des masses aussi imposantes que le Canigou ou le Mont-Perdu, n'en sont que plus nombreuses, plus rapprochées, et les vallées que plus étroites et plus dangereuses. Au cœur de l'été, toute cette région est couverte d'une luxuriante verdure, animée par d'innombrables troupeaux et par une population de bergers. Mais, comme nous l'avons dit, on était au mois de novembre, et l'hiver n'est jamais en retard dans les montagnes. Aussi, pendant la première partie de leur marche, les voyageurs rencontrèrent-ils des caravanes de bestiaux et de pâtres qui descendaient vers la plaine, marchant toutes dans le même ordre méthodique et traditionnel. Chaque homme, une cloche à la main, précédait son troupeau; puis venaient le maître et la maîtresse à cheval, avec leurs plus jeunes enfants en croupe; puis la fille aînée, aussi à cheval, sa quenouille à la main; puis les fils, armés en chasseurs, dont l'aîné, le généralissime de la bande, était chargé du sac à sel orné d'une croix rouge. A la vue de ces migrations qui annonçaient que le froid avait déjà sévi avec toute sa rigueur dans les montagnes, car bergers et troupeaux ne se décident qu'à la dernière extrémité à quitter les pâturages parfumés des hauteurs, Bernard hocha tristement la tête, mais il comprit qu'il était désormais inutile de manifester ses sinistres prévisions.

Bientôt les hordes nomades disparurent elles-mêmes, et dans les affreux déserts que l'on parcourait, on ne pouvait plus compter que sur le hasard pour obtenir des secours. Ces lieux se trouvant éloignés des grandes routes d'Espagne, et, étant inhabitables pendant une partie de l'année, il s'ensuivait qu'au cas où quelqu'une des effroyables tempêtes qui sont si fréquentes dans les Pyrénées, viendrait à se déclarer tout à coup, les voyageurs ne devaient compter que sur eux-mêmes. Excepté quelques misérables châlets déjà abandonnés qu'on rencontrait çà et là, il n'y avait pas, à plusieurs lieues à la ronde, une habitation, et cependant le vent soufflait parfois avec violence dans les gorges, et les nuages s'amoncelaient sur les cimes les plus élevées, comme pour présager un orage prochain. Comment les voyageurs et surtout une faible jeune fille, peu endurcie à la fatigue, endureraient-ils la terrible tourmente qui pouvait éclater? Ajoutez à ces motifs d'inquiétude pour Bernard les manières suspectes du guide, et on comprendra combien il avait sujet d'être sérieusement alarmé de sa position présente et de celle de ses amis.

Cependant le bohémien n'avait rien fait encore qui pût évidemment justifier le

soupçon; il avait même rempli ses devoirs de guide avec une attention et des soins qui eussent dû faire cesser les préventions dont il était l'objet. Avec une sagacité merveilleuse, il avait compris que chacun des deux autres voyageurs lui saurait gré des égards qu'il aurait montrés à la jeune femme, et c'était d'elle qu'il s'occupait spécialement dans cette pénible excursion. Il ne s'était pas éloigné d'elle une minute depuis le départ, et dans les passages difficiles il prenait des précautions infinies pour qu'elle n'eût à craindre ni secousse ni chute. De plus, il avait trouvé moyen d'amuser la voyageuse par son jargon moitié espagnol, moitié français, et de lui faire un peu oublier les fatigues du voyage; aussi, bien que Cornélie eût beaucoup à souffrir du froid, elle ne semblait pas encore s'effrayer des suites de cette marche pénible.

Il était midi, et les voyageurs avaient déjà fait une partie de la route; il est vrai que c'était la partie la moins dangereuse et que la chaîne centrale restait à traverser dans toute sa largeur. Or, c'était seulement là qu'ils devaient apprendre si leur témérité pouvait être couronnée du succès ou s'ils avaient eu le tort impardonnable de risquer leur vie sur la foi d'un vagabond. Au moment où ils traversaient une vallée déserte déjà couverte d'une légère couche de neige, le père Gonthier se rapprocha de Bernard et lui dit gaîment en désignant le bohémien, qui marchait à côté de la monture de sa fille, à quelques pas en avant :

— Eh bien, mon cher Bernard, trouvez-vous encore que nous ayons eu tort de nous fier à ce pauvre diable? Voyez, le temps est magnifique, le soleil brille du plus vif éclat, et il est probable que notre voyage se terminera sans accident.

— Le temps change bien vite dans les montagnes, répondit Bernard en regardant autour de lui d'un air inquiet; je n'aime pas ces nuages qui s'accumulent là-bas dans les défilés que nous allons traverser.

— Je crains plus les douaniers et les gendarmes de la frontière que tous ces nuages, dit tranquillement le père Gonthier.

— Et cependant nous n'avons rien à craindre de ce côté, reprit le maître de forges; la douane n'est pas bien sévère sur les limites du val d'Andorre, et nous sommes exposés à rencontrer des contrebandiers et des bohémiens plutôt qu'autre chose. Le meilleur des deux ne serait guère de mon goût!

— Vous en voulez bien à ces bohémiens, Bernard; et cependant, vous devez voir déjà que vous vous étiez trompé au sujet de celui-ci. Il a eu beaucoup d'attentions pour Cornélie, si bien que je crois que la petite folle est enchantée de son voyage. Tout à l'heure il lui a raconté la manière plaisante avec laquelle un de ses amis a volé une poule à un fermier (et entre nous, je crois que le héros de l'aventure n'est autre que lui-même); Cornélie riait comme un enfant, bien qu'elle soit déjà cruellement fatiguée.

— Dieu veuille que ce gépo ne nous joue pas quelqu'un de ces bons tours qu'il aime tant à raconter!

— J'admire, reprit le père Gonthier avec impatience, combien vous autres gens du Midi vous êtes opiniâtres dans vos inimitiés et vos antipathies de caste. Ainsi, vous, Bernard, qui devriez pourtant comprendre combien sont absurdes certains préjugés, vous allez jusqu'à croire qu'il ne peut se trouver un homme honnête parmi ces malheureux bohémiens? Vous êtes bien jeune, Alric, pour avoir vu les injustices dont la race gothique dont vous sortez a été la victime; cependant encore aujourd'hui, vous avez assez à souffrir de ce vieux préjugé, pour vous montrer

indulgent envers ces parias qu'il a mis, comme autrefois vos pères, au ban de la société.

— Quoi! Monsieur, s'écria Bernard d'un air profondément humilié, pourriez-vous comparer notre race si honnête et si pure à celle de ces *bohémiens*, de ces misérables *gépos*, comme on les appelle ici?

— Ne vous fâchez pas, Bernard, mais il fut un temps, et ce temps n'est pas bien éloigné, où votre caste n'était pas mieux traitée que celle de ces malheureux dans les provinces du midi de la France. Votre père, ce bon Roger Alric, qui fut un des premiers à élever la voix pour réclamer l'égalité civique, m'a conté bien des fois que pendant son enfance les ca-goths, puisque c'est le nom qu'on vous donne, étaient exécrés et méprisés de tous leurs voisins. Ils ne pouvaient entrer dans les églises que par une porte réservée exclusivement pour eux, et que nul autre n'eût voulu franchir; ils habitaient des villages appelés Cagolarias, d'où le voyageur se détournait comme d'un lieu habité par des pestiférés; ils étaient obligés de porter sur leurs habits un signe rouge qui les désignait à l'animadversion publique, et d'aussi loin qu'on les apercevait on s'enfuyait en les injuriant. Et cela, Bernard, avait lieu il n'y a pas encore cent ans. Viendrez-vous défendre maintenant les préjugés qui privaient la société des services d'une caste intelligente et probe comme la vôtre? Eh bien! qui vous prouve que les bohémiens ne sont pas calomniés aujourd'hui comme les descendants des anciens Visigoths l'étaient au siècle dernier?

Bernard ne répondit rien, par respect pour celui qui parlait, mais il détourna la tête pour cacher la rougeur que cette comparaison avait appelée sur ses joues. Le père Gonthier s'aperçut de l'émotion de son jeune compagnon et reprit d'un ton affectueux en se rapprochant de lui :

— Ne vous fâchez pas, Bernard, si dans ma brusque franchise je vous rappelle ainsi l'odieuse tyrannie qu'on faisait peser sur vos ancêtres; vous savez combien peu j'ai aimé les vieilles inégalités sociales et combien j'ai contribué pour ma faible part à les détruire; vous savez que je n'ai jamais estimé un homme que d'après sa valeur personnelle et non pas d'après le rang de ses aïeux. C'est ainsi que votre père, simple plébéien d'une race proscrite et qui ne devait sa fortune qu'à son industrie, est devenu mon ami le plus cher quand ma carrière politique a été finie. Et aujourd'hui, Bernard, aujourd'hui que les persécutions recommencent contre ceux qui, comme moi, n'ont pas reculé devant les moyens les plus énergiques pour assurer la liberté française, à qui suis-je venu tout d'abord demander asile pour ma fille et pour moi, si ce n'est à vous, que j'ai déjà choisi pour l'époux de ma fille? — Bernard, continua-t-il avec un accent de bonté, en lui tendant la main, je vous estime comme un homme de cœur et de sens, et je vous aime déjà comme mon fils; tant de titres m'ont bien acquis le droit de vous exprimer franchement les pensées qui ont occupé toute ma vie : eh bien, je suis convaincu qu'un jour viendra où l'on reconnaîtra que le préjugé qui frappe ces bohémiens est aussi absurde que celui qui a frappé vos pères.

— Je le désire, Monsieur, répondit le maître de forges d'un air qui n'avait rien de convaincu; tout ce que je puis vous dire au sujet de l'heureuse promesse que vous venez de rappeler de me donner la main de votre fille quand les circonstances seront devenues plus favorables, c'est que vous ne vous repentirez jamais d'avoir confié le bonheur de mademoiselle Cornélie à un simple honnête homme tel que

moi... Et cependant, continuait-il avec tristesse, je crains qu'elle n'éprouve pas cette affection....

— Elle à toute l'affection nécessaire pour assurer votre bonheur à l'un et à l'autre, interrompit le vieillard en souriant; mais ce n'est pas ici le lieu de traiter de pareils sujets. Doublons le pas, car voici Cornélie qui nous attend à l'entrée de ce défilé obscur, et le guide semble avoir besoin de nos conseils.

En quelques secondes ils eurent rejoint Cornélie et le bohémien, qui avaient fait halte à l'entrée de la gorge pour les attendre. La jeune fille semblait épouvantée, et Diégo regardait à droite et à gauche d'un air embarrassé. Bernard et son vieux compagnon, en s'approchant, virent bientôt de quoi il s'agissait, et le maître de forges, qui connaissait mieux la température des montagnes, devint pâle de terreur.

Du profond défilé qu'ils avaient à traverser, s'échappait un vent impétueux et froid, chassant devant lui des nuages qui pendant cette courte conversation avaient recouvert le ciel de la vallée. Le soleil, si brillant un moment auparavant, avait disparu tout à coup, comme si l'on eût déployé un voile immense qui eût intercepté ses rayons. La tempête qui mugissait dans l'intérieur des montagnes n'avait pas encore atteint l'endroit où se trouvaient les voyageurs, mais déjà ils pouvaient juger de toute sa violence à un quart de lieue de là. Elle s'était engouffrée dans le passage resserré qui s'ouvrait devant eux, et de plus intrépides eussent tremblé en la voyant s'approcher. La gorge était formée par deux montagnes immenses dont le penchant était couvert de sapins à demi enfouis sous la neige. Le vent rugissait dans cet espace avec une violence épouvantable, soulevant des tourbillons de neige, et bouleversant les nuages qui s'y étaient amoncelés. Le bruit des avalanches, le craquement des sapins qui se brisaient sous leur fardeau, le rugissement d'un torrent qui se précipitait dans cet horrible gouffre, produisaient un fracas comparable au tonnerre.

En voyant venir cet horrible ouragan, Cornélie, sans attendre qu'on l'aidât, sauta légèrement à bas de son mulet, et vint se jeter éperdue dans les bras de son père.

— Qu'allons-nous devenir? s'écria-t-elle en sentant déjà le vent qui menaçait de la renverser.

— Ne vous effrayez pas, mademoiselle, dit Bernard en cherchant à déguiser ses propres terreurs; ces orages disparaissent avec la même rapidité qu'ils viennent; si nous trouvons un abri pour quelques instants, peut-être pourrons-nous bientôt continuer notre voyage.

— Ceci tient du prodige! s'écria Gonthier; le temps était si beau il y a quelques instants!

— Le soleil est sans doute aussi beau que ce matin dans la plaine, répondit Bernard; mais un homme un peu habitué aux brusques changements de température dans les montagnes pouvait facilement prévoir ce qui nous arrive, et vous devez vous souvenir que moi-même... ce misérable bohémien savait, j'en suis sûr, qu'il nous serait impossible de traverser le port de Rat, cet affreux défilé qui est devant nous.

— Serait-il vrai? reprit le père Gonthier avec inquiétude; aurais-je réellement, par une témérité d'enfant, risqué tant d'existences qui me sont chères?

Et se tournant vers le guide, qui en ce moment semblait examiner avec attention un point éloigné de la vallée, sans songer à l'orage, il lui dit brusquement :

— Eh bien! Diégo, que faites-vous là? Vous voyez que Bernard avait raison ce matin de considérer le passage comme impraticable.

— Je ne suis pas le bon Dieu pour commander à la tourmente! répondit le gitano froidement.

— Mais vous deviez nous avertir du danger, dit le père Gonthier en s'animant, et je ne m'explique pas cette singulière assurance...

Diégo semblait ne pas entendre les reproches qui lui étaient adressés; il continuait à regarder du même côté de l'horizon, puis tout à coup il fit un mouvement brusque du bras en laissant flotter au vent son manteau écarlate, et avant que le père Gonthier eût remarqué ce singulier mouvement qui pouvait être un signal, il répondit vivement :

— Patience, maître, patience; la sainte Vierge et tous les saints du paradis nous protégent! Notre voyage se terminera heureusement, je l'espère; partout où il y aura une place pour mettre le pied, nous passerons. Mais, continua-t-il en jetant un nouveau regard sur le ciel, il faut bien vite nous réfugier à l'abri de quelque rocher...

— Par ici! dit Bernard en désignant un roc voisin qui surplombait.

— Voilà l'orage! s'écria d'une voix perçante Cornélie, qui, cédant aux instances de Bernard, venait de remonter sur son mulet.

En effet, le vent partit cette fois du défilé avec une violence si épouvantable que si les voyageurs ne se fussent heureusement trouvés un peu en dehors du courant principal, ils eussent été renversés avec leurs chevaux. En même temps, la neige qui couvrait la vallée et les versants des deux montagnes fut enlevée en l'air, comme le sable du désert quand souffle le kamsin; le ciel et la terre disparurent dans l'immense tourbillon qu'elle formait autour des voyageurs; les chevaux se tournèrent instinctivement pour ne pas présenter le front à la tourmente, et ils s'affermirent sur leurs quatre pieds pour ne pas être culbutés. Les voyageurs, aveuglés par la neige, asphyxiés par la rapidité du courant d'air qui les empêchait de respirer, assourdis par le fracas épouvantable qui se faisait entendre autour d'eux, trouvaient à peine assez de force pour s'appeler les uns les autres au milieu de ce chaos infernal.

Cependant Bernard s'était attaché à la bride du mulet qui servait de monture à sa fiancée, et quand l'animal avait fait volte-face pour résister à la tempête, il s'était laissé entraîner dans la neige plutôt que de lâcher prise, abandonnant au hasard son propre cheval. Le père Gonthier s'était aussi élancé du côté de sa fille, qui s'enveloppait de son mieux dans sa mante en poussant des cris de terreur. Le bohémien seul dans cet affreux moment ne perdit pas sa présence d'esprit :

— Prenez-vous tous par la main jusqu'à ce que la rafale soit passée, cria-t-il d'une voix retentissante pendant que lui-même se cramponnait à la bride du cheval de Gonthier; baissez-vous, surtout ne faites pas un mouvement.

Ces conseils étaient sages, car au bout de quelques minutes le vent cessa tout à coup de souffler, et la neige, qui avait été emportée un moment dans les moyennes régions de l'air, retomba lourdement en masses compactes et épaisses. Le silence qui succéda à cette bruyante convulsion de la nature était comme un silence de mort. Les voyageurs se retrouvèrent presque enfouis dans la neige, et quand ils purent regarder autour d'eux, tout semblait avoir changé de face dans la vallée. Là où ils avaient vu un ravin, un moment auparavant, s'élevait une montagne de glace; le cheval

qu'avait abandonné Bernard se débattait dans une fondrière où il avait été entraîné, et ce ne fut qu'après de pénibles efforts qu'il rejoignit les voyageurs, son instinct l'avertissant qu'ils pouvaient seuls le protéger au milieu de ce désordre de la nature.

Bernard et Gonthier ne songeaient qu'à débarrasser Cornélie de la quantité énorme de neige qui s'était amassée dans le cacolet, mais la voix du guide se fit entendre de nouveau et interrompit cette occupation :

—Vite, vite, disait-il, tâchons de nous réfugier sous quelque rocher avant qu'une

nouvelle rafale n'arrive; car elle sera peut-être plus terrible que la première! Que saint Jacques et saint Antoine aient pitié de nous!

Tout en parlant, Diégo se tourna encore vers une montagne voisine sur laquelle se montraient deux points noirs et mobiles, comme deux formes humaines. Il agita vivement une seconde fois son manteau d'écarlate, dont la couleur tranchait sur la blancheur de la neige, et seulement alors il parut songer véritablement à trouver un lieu de retraite pour lui et pour ses voyageurs.

Tout à coup, au milieu du silence funèbre qui régnait dans la vallée, le son d'une corne pareille à celle dont se servent les pâtres se fit entendre près de là. A ce son bien connu les chevaux dressèrent les oreilles et bondirent avec une force nouvelle: les voyageurs levèrent la tête et aperçurent sur un rocher, à quelque distance, un montagnard équipé en chasseur, qui, après avoir cherché à attirer leur attention, leur fit signe de venir à lui.

— Au secours, mon brave homme! cria le père Gonthier, qui entendait déjà une nouvelle rafale mugir sourdement dans le défilé voisin.

Pour toute réponse, le montagnard continua de faire résonner son cornet, et les chevaux, habitués par un long séjour dans les montagnes à se rallier au son de cet instrument sauvage, se dirigèrent de toute leur vitesse vers l'endroit où se trouvait le chasseur. Après avoir tourné le rocher, la petite caravane aperçut une grotte qui

semblait servir d'asile temporaire à leur ami inconnu et où ils pouvaient eux-mêmes trouver un abri.

— Courage, ma fille, dit le père Gonthier, qui tenait d'un côté la bride du mulet pendant que Bernard tenait l'autre ; courage, nous allons être sauvés.

Cornélie répondit par un gémissement, et au même instant la tourmente éclata avec plus de force que jamais. La neige fut soulevée de nouveau dans les airs en furieux tourbillons, les chevaux s'arrêtèrent et fléchirent un moment sur leurs jambes comme cela leur arrive, dit-on, pendant un tremblement de terre. Mais tandis que tous les voyageurs restaient immobiles et pris de vertige à vingt pas à peine de la grotte, une exclamation brève, qui retentit au milieu d'eux, leur apprit que le montagnard venait à leur secours. Aucun d'eux ne le vit ni ne le sentit, et aucun d'eux ne put comprendre comment cet homme intrépide, au milieu de ce tumulte affreux des élémens, put les soutenir et diriger leurs pas ; il sembla se multiplier pour aider chacun d'eux, et quelques minutes après toute la petite caravane, voyageurs et montures, se trouvait en sûreté dans la grotte.

Il était temps : Cornélie avait presque perdu le sentiment, et le froid l'avait saisie d'une manière alarmante. Bernard était tout meurtri de sa chute sur les rochers, et ses vêtemens étaient couverts d'une couche épaisse de glace ; le père Gonthier n'était pas dans un meilleur état, et il avait à peine la force de faire un mouvement. Il n'était pas jusqu'au bohémien qui n'eût reçu de graves atteintes de cette horrible bourrasque et n'en parût tout étourdi. Sans aucun doute, un quart d'heure plus tard les secours eussent été inutiles pour tous ceux qui étaient partis le matin de Vic-d'Essos.

Le montagnard qui avait rendu un si grand service aux voyageurs semblait lui-même étranger au lieu où il se trouvait, et comme eux il s'était réfugié là seulement pour attendre la fin de la tempête. Dès qu'il les vit tous dans la grotte, il rassembla à la hâte quelques branches de sapin apportées autour du rocher par les avalanches et il en fit un grand feu. Puis, se plaçant à l'écart, appuyé sur sa carabine, comme pour ne pas gêner ses hôtes de sa présence, il examina avec un étonnement muet ceux à qui il avait sauvé la vie.

La tempête rugissait toujours au dehors, mais la chaleur bienfaisante du feu ne tarda pas à ranimer un peu les voyageurs ; dès que Bernard eut jeté un regard sur le chasseur, il dit à voix basse au père Gonthier, qui cherchait à réchauffer doucement les mains de sa fille :

— Notre libérateur est un des habitants républicains du val d'Andorre.

Malgré sa faiblesse, le vieillard se retourna avec vivacité ; le chasseur montagnard en s'apercevant qu'il était l'objet de l'attention de ses hôtes, s'approcha avec dignité et salua poliment le père Gonthier et Cornélie. Mais il est à remarquer qu'il ne daigna pas même honorer le bohémien ni Bernard Alric d'un signe d'attention, comme s'ils eussent été à ses yeux des créatures d'un ordre inférieur. C'était un jeune homme de haute taille et admirablement proportionné. Ses cheveux blonds et naturellement bouclés retombaient sur ses épaules et encadraient une figure mâle et régulière ; son œil, plein de feu, avait une dignité toute espagnole que ne démentait pas son maintien grave et presque majestueux ; son costume était d'une richesse bizarre. Ce costume, qui du reste est celui de tous les riches habitants de l'Andorre, n'avait que deux couleurs tranchant l'une sur l'autre de manière à produire l'effet le plus pittoresque au milieu des âpres et rudes paysages des montagnes. Le jeune

chasseur portait un long bonnet rouge écarlate qui retombait de côté jusqu'à la hanche. Son gilet rouge aussi était échancré en carré sur la poitrine de manière à laisser voir une chemise de toile blanche retenue au cou par une grosse épingle en or de forme singulière. Par dessus ce gilet ou *matelle* était une veste de drap vert tombant jusqu'aux reins et ornée de boutons de cuivre ouvragé de fabrique espagnole; les boutonnières de cette veste étaient bordées de rouge, afin que les deux couleurs nationales fussent toujours en opposition l'une avec l'autre. La culotte, verte comme la veste, était serrée et étroite, retenue à la ceinture par un gros bouton de corne; entre le gilet et le haut-de-chausses, la chemise était bouffante à la manière des courtisans de Louis XIII; mais si l'on songe que le costume que nous décrivons est traditionnel dans l'Andorre peut-être depuis Charlemagne, ce ne sera pas les bons Andorrans qu'on accusera d'avoir pillé les modes de France. Enfin le montagnard portait encore de grandes guêtres de cuir qui laissaient voir les *espartenyas* ou spartilles retenues sur le coude-pied par des rubans rouges croisés à la manière des femmes. Outre le cornet dont il avait fait un si bon usage, il avait une gibecière pareille à celle des chasseurs de chamois, et comme pour ne pas démentir cette qualité il avait déposé à l'entrée de la grotte un magnifique isard fraîchement tué autour duquel le bohémien avait déjà tourné deux ou trois fois d'un air de convoitise.

Gonthier jeta un regard de curiosité et d'admiration sur ce magnifique représentant de la race montagnarde; le jeune homme gardait un silence respectueux, comme s'il eût craint de parler à un vieillard avant d'être interrogé.

— Je vous remercie, mon brave garçon, dit le père Gonthier en secouant cordialement la main du chasseur, je vous remercie mille fois, au nom de tous ceux qui sont présents, et en mon propre nom, du service que vous venez de nous rendre: sans vous, je ne sais ce que nous fussions devenus au milieu de ce terrible orage!

L'habitant de l'Andorre baissa la tête d'un air de modestie et répondit en français assez pur et d'une voix aussi douce et aussi calme qu'elle avait paru sonore et imposante un moment auparavant :

— Excusez-moi, monsieur; mais je ne puis comprendre qu'un homme comme vous, qui a de l'expérience et des cheveux gris, ait osé entreprendre un voyage dans les montagnes par une saison pareille, et surtout, continua-t-il en désignant Cornélie, qui commençait à peine à reprendre ses sens, en compagnie d'une dame qui paraît si jeune et si délicate.

— Votre reproche est mérité, jeune homme, dit le père Gonthier d'un air de regret; j'ai, en effet, compromis par mon imprudence la vie de ceux qui m'aiment assez pour me suivre en quelque endroit que j'aille; et cependant, ajouta-t-il en désignant le bohémien, qui restait à la porte de la grotte comme en observation, ce misérable que vous voyez là-bas m'avait promis de nous faire arriver ce soir au val d'Andorre.

— Au val d'Andorre! répéta le chasseur en s'animant et en jetant un regard de profond mépris sur Diégo; il a menti comme un chien de païen qu'il est, s'il vous a fait une telle promesse. *Santa Maria!* ne devait-il pas savoir, lui qui rôde comme le loup dans nos montagnes avec les autres pillards de sa race, que le port de Rat était encombré de neiges : il vous a trompé, sur ma foi de chrétien, et je vous conseille de retourner sur vos pas si vous ne voulez être engloutis.

Et il regarda encore Cornélie d'un air qui témoignait d'un vif intérêt,

— Ce que vous nous proposez est impossible, répondit le père Gonthier tristement; nous ne pouvons retourner à Vic-d'Essos sans courir de grands dangers, et d'ailleurs la tourmente a peut-être fait autant de ravages dans les pays que nous avons parcourus ce matin que dans ceux que nous avons à traverser.

L'Andorran se tut et sembla réfléchir.

— Tenez ferme, dit Bernard à l'oreille du père Gonthier; s'il est quelqu'un capable de nous tirer du mauvais pas dans lequel nous sommes engagés, c'est ce brave montagnard.

Le jeune montagnard sortit enfin de sa rêverie et demanda au père Gonthier :

— Ne m'avez-vous pas dit, monsieur, que vous alliez au val d'Andorre?

Le vieillard fit un signe de tête.

— Vous avez sans doute une autorisation du préfet de l'Ariége pour visiter avec les personnes de votre compagnie nos souverainetés? Je vous prie de me montrer cette autorisation.

— Je n'en ai pas, répondit Gonthier.

— Quoi! monsieur, reprit le chasseur étonné, ignorez-vous que sans une permission des autorités françaises l'entrée de nos vallées vous sera interdite? Ignorez-vous que si cette formalité n'est pas remplie, aucun étranger ne peut séjourner dans notre pays ni même le traverser?

Le père Gonthier hocha la tête; c'était un de ces hommes opiniâtres, inflexibles dans leurs résolutions, dont les difficultés ne font qu'exciter l'énergie. Il cherchait un moyen de tourner l'obstacle qu'on lui opposait; mais Bernard, qui comprenait le prix de chaque minute qui s'écoulait, dit à l'Andorran avec vivacité :

— Je suis certain, monsieur, que si vous le voulez bien, il vous serait possible de nous conduire tous au val d'Andorre avant la fin de la journée, dans le cas où la tourmente viendrait à cesser. Pour ce qui est du laisser-passer délivré par l'autorité française, il me semble qu'il est des cas où votre gouvernement pourrait se relâcher de sa rigueur; c'est celui, par exemple, où des voyageurs fatigués, sans abri, viennent demander un moment d'hospitalité dans vos vallées : s'il en était autrement, il n'y aurait plus ni générosité ni humanité chez les habitants d'Andorre.

Bernard avait bien compris l'effet qu'il produirait en réveillant dans l'esprit du fier montagnard les sentiments de générosité nationale. L'Andorran parut hésiter, mais bientôt, sans répondre au cagoth, il se tourna vers Gonthier et lui dit avec politesse :

— Je voudrais vous être utile, monsieur, mais il ne faut pas songer à vous rendre au val d'Andorre, où vous seriez mal accueillis; si vous y consentez, je vous conduirai jusqu'à l'endroit d'où vous êtes parti, aussitôt que l'orage aura cessé.

— Votre fille en mourra si vous persistez dans votre projet, murmura Bernard avec désespoir; voyez comme elle est déjà affaiblie!

La pauvre Cornélie, en effet, depuis son arrivée dans la grotte était restée assise devant le feu, la tête appuyée sur sa main, dans un état d'engourdissement profond causé par le froid; il ne fallut pas moins que la vue des souffrances de sa fille chérie pour vaincre l'obstination du vieillard.

— Eh bien, soit, dit-il d'un air de regret; nous retournerons à Vic-d'Essos, puisque c'est le seul parti qui nous reste à prendre.

Mais Cornélie, bien qu'elle n'eût pris aucune part à la conversation jusqu'à ce moment, n'en avait pas perdu un mot; l'adhésion de son père au projet de rebrous-

ser chemin acheva de chasser l'engourdissement qui l'avait accablée, et elle parut se réveiller comme par une secousse électrique.

— Mon père, dit-elle d'une voix faible, vous n'y pensez pas; vous savez bien que nous ne pouvons plus rétrograder, que je m'y opposerai tant qu'il me restera un souffle de vie.

Puis elle se leva, et se tournant vers le chasseur qui la contemplait, elle lui dit avec modestie :

— Permettez-moi, monsieur, de refuser votre obligeante proposition; mais le service que vous nous avez rendu nous fait un devoir de mettre toute notre confiance en vous..... Mon père ne peut rentrer en France sans courir de grands dangers, et pour moi j'accepterais plutôt de passer l'hiver entier dans cette grotte que de l'exciter à retourner à Vic-d'Essos.

Aux premiers accents de cette voix douce et suppliante, une expression d'admiration s'était peinte sur la belle figure du montagnard; mais les dernières paroles de la jeune fille le firent tressaillir.

— Quoi! s'écria-t-il, votre père serait...

— Un réfugié politique, dit Gonthier.

— Vous avez eu tort d'avouer cela, murmura Bernard.

— Mon père est proscrit, reprit Cornélie avec chaleur, et maintenant que vous savez notre secret, à qui pouvons nous demander un asile, sinon aux braves habitants de l'Andorre, qu'on nous a peints si bons, si généreux, si hospitaliers? Mon père est persécuté à cause de son amour ardent pour la liberté. Vos concitoyens ne peuvent lui refuser leur appui; d'ailleurs, si vous nous abandonnez, que deviendrons-nous dans ces affreuses solitudes? Notre guide nous a trompés, et peut-être ne nous a-t-il conduits ici que pour nous attirer dans quelque piége! Je ne vous parle pas de moi, monsieur, et cependant j'aurais autant de droit que tout autre, peut-être, à votre intérêt et à votre pitié pour les fatigues et les dangers que j'ai déjà supportés.

— Cornélie! s'écria le vieillard, cesse de presser ce brave jeune homme et de lui demander une chose que je crois désormais impossible; je suis résolu de retourner à Vic-d'Essos ou au moins dans quelque village voisin; tu t'es déjà assez exposée pour moi, ainsi que Bernard.

— Ne dites pas, mon père, reprit la jeune fille avec véhémence, que ce voyage vous paraît maintenant impossible; ne dites pas que vous renoncez volontiers à voir le pays qui est là derrière cette montagne, car je connais trop votre énergie pour croire que si vous étiez seul, les obstacles vous arrêteraient. Je suis sûre, continua-t-elle avec lenteur et en fixant un regard suppliant sur le chasseur de chamois, que si monsieur voulait nous prêter son appui et nous conduire par des chemins qui doivent lui être connus...

Il y avait dans ses yeux tant de prière et de grâce que l'Andorran, qui la regardait dans une espèce d'extase, ne put résister à ces instances. Il sembla prendre une résolution subite; cependant ce ne fut pas à Cornélie qu'il fit part de sa résolution, par un sentiment de convenance il s'adressa au père de la jeune fille et lui dit avec noblesse :

— Peut-être serai-je blâmé par les anciens de l'Andorre d'avoir contrevenu aux usages et aux lois de nos souverainetés en introduisant chez nous des étrangers qui ne sont pas munis de la permission des autorités françaises; mais quoique ce projet

soit difficile à exécuter, je prends tout sur moi. Si j'encours le blâme de ceux qui ont plus de sagesse et d'expérience, j'aurai pour me consoler la pensée d'avoir été agréable à vous et à votre charmante fille.

Le père Gonthier s'aperçut alors que son nouvel ami s'exprimait avec plus d'élégance et de recherche qu'on n'était en droit d'en attendre d'un montagnard simple et ignorant, et en le remerciant de sa bonne volonté, il ne put s'empêcher d'en faire la remarque. Le jeune chasseur ne parut pas insensible à ce compliment.

— Je m'appelle Isidoro Duba, dit-il avec orgueil, et ma famille est une des plus anciennes et des plus riches de l'Andorre. Comme j'étais le cadet de ma famille, on me plaça au séminaire d'Urgel, afin d'y étudier pour être prêtre. La mort de mon frère aîné m'ayant rendu chef de ma maison, j'ai abandonné les études, et je suis revenu auprès de mon aïeul, aujourd'hui mon seul parent..... Mais excusez-moi, monsieur, ajouta-t-il en s'inclinant, il est déjà bien tard, et il faut que la tourmente se calme bien vite, si nous voulons arriver dans la plaine avant la nuit.

En même temps, il se dirigea vers l'entrée de la grotte comme pour juger du degré de violence de la tempête. A peine avait-il fait quelques pas qu'il s'arrêta, et saisissant sa carabine, il dit d'une voix forte :

— Préparez-vous, Messieurs, voici des ennemis !

Pendant qu'il parlait encore, deux individus en haillons et à figures sinistres parurent à l'entrée de la grotte. A cet aspect inattendu, Cornélie effrayée poussa un cri perçant; son père et Bernard s'armèrent précipitamment de leurs fusils et se placèrent devant elle pour la défendre.

— Que voulez-vous ? Passez votre chemin ! cria Isidoro Duba en langue catalane, la main posée sur la détente de sa carabine.

Les étrangers s'arrêtèrent à cette démonstration menaçante. Il ne fut pas difficile de reconnaître en eux des bohémiens semblables à celui qui avait conduit les voyageurs en cet endroit. Ils interpellèrent dans une langue étrangère Diégo, qui, pendant toute la conversation précédente, était resté en observation près de l'entrée de la grotte, et il sembla s'élever entre eux une vive discussion, bien que les spectateurs ne pussent en comprendre l'objet.

Le guide, ayant terminé son colloque avec les nouveaux arrivés, se retourna vers les voyageurs, et dit d'un air suppliant en s'adressant surtout au montagnard :

— Eh bien ! maître, est-ce ainsi que vous recevez de pauvres gens qui viennent d'affronter la tourmente et qui demandent seulement un abri pour un moment et une place près du feu ?

— Misérable ! reprit Isidoro d'un air de mépris, crois-tu que je ne devine pas bien pourquoi ces gépos maudits se trouvent là ? Vous vouliez sans doute rançonner ces voyageurs pour le passage des montagnes et peut-être leur faire pis. Mais je jure par sainte Marie de Puycerda que si un seul de vous me donne raison de suspecter ses intentions, je lui logerai une balle dans la tête !

Il s'avança hors de la grotte pour s'assurer que les deux bohémiens n'étaient accompagnés d'aucun autre, et après un rapide examen il leur dit brusquement :

— Allons ! entrez ; reposez-vous, réchauffez-vous, et il sera possible que vous ayez bientôt une meilleure aubaine que vous ne le méritez.

Les bohémiens obéirent d'un air humble et respectueux, et vinrent s'accroupir près du feu. Ils étaient réellement transis de froid et brisés par la fatigue, malgré leur robuste organisation ; ils avaient supporté l'orage depuis le moment où Diégo

leur avait fait des signes d'intelligence, et véritablement s'ils avaient eu de mauvaises intentions ils n'étaient guère en état de les exécuter dans ce moment. L'Andorran faisait toutes ces observations pendant que le guide Diégo, qui, en raison même de ce qu'il n'avait aucun sentiment religieux, était toujours disposé à prendre Dieu et tous les saints en témoignage de ses mérites, s'écriait d'un air pathétique en levant les mains au ciel :

— Seigneur mon Dieu ! un chrétien peut-il dire de pareilles choses d'un pauvre malheureux gitano? moi, tromper d'honnêtes voyageurs qui se sont fiés à Diégo Bounou-Belca, quand je voudrais donner pour eux ma vie et ma part de paradis; et tout cela parce que, dans mon dévouement sans bornes pour les voyageurs, j'avais prié deux de mes frères de se trouver près du port de Rat, afin de porter secours en cas de besoin? Voyez le grand mal quand il en aurait coûté aux voyageurs quelques écus de plus pour récompenser mes pauvres frères de leurs services? Santa Maria ! que les hommes sont méchants !

Isidoro, sans paraître faire attention à ces protestations empreintes de toute l'exagération méridionale, poussa du pied devant les bohémiens le chamois qu'il avait tué et leur dit rudement :

— Vous avez faim et vous avez besoin de reprendre des forces; mangez ceci, puis je vous dirai ce que vous aurez à faire.

Un concert de bénédictions accueillit cette offre libérale. Diégo lui-même interrompit ses doléances pour prendre part à la joie de ses compagnons. En un clin d'œil des couteaux-poignards brillèrent dans les mains des trois bohémiens. Le chamois fut écorché et dépecé avec une dextérité merveilleuse, et chacun des vagabonds s'empressa de placer sur la braise des tranches de venaison, qu'il avala toutes saignantes avec des démonstrations de joie qui prouvaient que depuis longtemps il n'avait fait un si bon repas.

L'Andorran laissa ces malheureux aux délices de ce festin et se rapprocha du groupe des voyageurs. Ceux-ci avaient repris une attitude calme, s'en remettant entièrement à la prudence et à l'expérience du jeune montagnard pour toutes les mesures de sûreté qu'il serait convenable de prendre et prêts à suivre aveuglément ses conseils.

— Monsieur, dit Isidore en s'adressant au père Gonthier, ces gens-là, je le crains, n'avaient pas de bonnes dispositions à votre égard; mais j'ai dû les ménager, parce que, pour achever notre voyage, nous avons besoin de leurs secours. Nul ne sait si les passages que nous allons traverser ne sont pas encombrés, et des bras seront nécessaires pour déblayer la neige. C'est pour cela qu'il nous faut engager, par l'appât d'une récompense, ces gens à nous servir. Du reste, je me charge de les surveiller, de peur qu'ils ne nous jouent quelque mauvais tour. Pour vous, contentez-vous de ne pas quitter vos fusils un seul instant, de peur qu'ils ne s'en emparent. Tant qu'ils nous verront armés, nous n'avons rien à craindre. Maintenant je vous engage à prendre quelque nourriture, car, si je ne me trompe, l'orage touche à sa fin et nous pourrons bientôt partir.

Le père Gonthier tira d'un des cacolets quelques provisions. Pendant ce temps, l'Andorran, tout entier aux préparatifs du voyage, examinait avec soin les yeux et les pieds des chevaux; après quoi il alla consulter le temps. La neige tombait encore à gros flocons, mais le vent s'était calmé, et après un moment d'observation le montagnard crut le moment favorable pour partir. En un clin d'œil les Bohémiens, restaurés par le dîner qu'ils venaient de faire et délassés déjà des fatigues précédentes, furent sur pied. Les chevaux et le mulet avaient reçu une petite provende d'avoine dont on s'était précautionné à Vic-d'Essos; bref, le jeune guide vint bientôt annoncer que tout était prêt pour le départ.

— Nous nous fions à vous, monsieur, dit le vieillard en lui pressant la main; comptez sur ma reconnaissance si vous parvenez à nous conduire sans accident jusqu'au val d'Andorre.

Cette promesse implicite d'un salaire fut reçue du montagnard avec un air de fierté et presque d'impatience; mais un regard de bienveillance que lui adressa Cornélie effaça ces signes de colère, et après avoir attaché les brides des chevaux aux pommeaux des selles, afin que les voyageurs ne fussent pas tentés, en voulant guider leurs montures, de gêner l'instinct infaillible de ces animaux, Isidoro donna le signal du départ, en précédant lui-même la petite caravane afin de sonder le chemin.

En sortant de la grotte, les voyageurs se dirigèrent avec précaution vers ce terrible port dans lequel l'orage s'était engouffré quelques moments auparavant; mais avant de s'y engager le guide fit faire une halte et examina les localités avec une grande attention. Tel est l'effet de ces trombes de neige qu'elles changent complétement l'aspect des montagnes; où nos voyageurs avaient entrevu des abîmes quelques moments auparavant, ils apercevaient des masses énormes qui avaient toute l'apparente solidité des rochers voisins; le défilé ne semblait plus suivre la même direction qu'avant l'orage : on eût dit qu'en peu d'instants une main toute puissante avait bouleversé les formes et les gisements du sol, et l'illusion était telle que les voyageurs n'eussent pas reconnu les lieux qu'ils venaient de parcourir.

Isidoro observa longtemps et minutieusement chaque détail de cet immense chaos.

— Il ne faut pas songer à passer par ce port, dit-il enfin; nous serions immanquablement ensevelis sous les avalanches; nous serons forcés d'aller chercher le *port de la Cabane*, là bas, derrière le pic du Siguier.

Et il désignait une haute montagne qui s'élevait à la gauche des voyageurs.

— Le voyage sera-t-il long de ce côté?

— Des torrents à traverser, des avalanches à éviter, des glaces à briser, répondit Isidoro d'une voix brève, et peut-être trouverons-nous, après tout cela, le port de la Cabane encombré de neige comme celui du Rat.

— Allons, du courage, dit Cornélie en essayant de sourire ; voyez, ajouta-t-elle en désignant les Bohémiens, ces gens-là n'ont-ils pas autant à perdre que nous? Et pourtant ils chantent, ils n'ont pas peur !

En effet, les vagabonds, enchantés d'avoir fait un bon repas et d'avoir la perspective de gagner quelques écus, avaient commencé de leurs voix rauques et guttorales un concert barbare qui, du reste, était en harmonie avec l'âpreté sauvage de la nature. Mais le guide, qui craignait que l'ébranlement communiqué à l'air par ces éclats de voix ne déterminât la chute des terribles avalanches, leur ordonna de se taire.

Quelques heures s'écoulèrent, pendant lesquelles il n'y eut pas une minute où chacun des voyageurs ne fût en danger de la vie. Par moments ils longeaient des précipices au fond desquels tombaient à grand bruit les pierres qui roulaient sous les pas des chevaux ; d'autres fois ils se glissaient, en retenant leur haleine, sous des rochers et des avalanches dont l'aile d'un aigle ou le pied d'un chamois, en les effleurant, eût causé la chute ; ils songeaient en frémissant qu'un souffle de ce vent terrible qui les avait arrêtés le matin pouvait les surprendre dans les gorges où ils s'engageaient et les enlever comme des brins de paille ; parfois aussi les pieds des chevaux résonnaient sur des ponts de glace qui pouvaient s'effonder tout à coup et les ensevelir dans quelques-uns des gaves furieux ou des lacs profonds dont ces déserts abondent. Plus d'une fois enfin la timide Cornélie vit briller à quelque distance du chemin les yeux fauves d'un loup qui semblait prêt à s'élancer sur elle.

C'était d'elle cependant qu'Isidoro avait paru occupé presque exclusivement pendant ce trajet périlleux. Il n'avait perdu de vue un instant le pied du mulet qui portait Cornélie, que pour sonder la neige à droite et à gauche dans le voisinage de la route. Dans les endroits périlleux il lui adressait tout bas un mot d'encouragement avec cette voix douce et affectueuse qu'il avait en lui parlant. Enfin il semblait avoir complétement oublié les autres voyageurs, qui venaient un à un sur les traces de la jeune fille, et ses attentions respectueuses et muettes ne s'adressaient qu'à elle, comme si dans ce moment où il savait qu'il exposait sa vie à chaque pas ce n'était qu'à elle qu'il voulût en offrir le sacrifice.

Du reste, il était aidé avec une grande sagacité par les bohémiens dans ses devoirs de guide ; ces malheureux, quoique misérablement vêtus et exposés à toute la rigueur du froid, supportaient gaiement la fatigue et remplissaient avec zèle les fonctions d'éclaireurs qui leur avaient été assignées. Sur un signe d'Isidoro, ils s'enfonçaient courageusement dans la neige, quelquefois jusqu'aux épaules, laissant derrière eux un sillon qui servait de sentier à ceux qui venaient après eux. S'ils avaient réellement eu le matin de mauvaises intentions pour les voyageurs, ils s'efforçaient de les faire oublier. Seuls ils semblaient n'avoir d'autre pensée que le sentiment du danger présent, car peut-être n'était-ce pas l'inquiétude qui ridait le front grave d'Isidoro quand il attachait sur Cornélie un regard furtif.

Il vint enfin un moment où les voyageurs reçurent un soulagement à leurs fatigues passées et un encouragement à supporter les fatigues à venir. Depuis le matin ils n'avaient vu que des montagnes arides, couvertes de glaçons et de neige ; le ciel au-dessus de leur tête avait toujours été sombre ; ils n'avaient entendu d'autre bruit

que le sifflement du vent dans les pics désolés. Tout à coup, au moment où ils arrivaient à un port élevé, un spectacle aussi magnifique qu'inattendu frappa leurs regards. Par l'écartement de deux rochers qui, de ce côté, semblaient former la dernière barrière de la chaîne pyrénéenne, ils purent un instant jeter un regard dans la plaine et jouir d'un de ces merveilleux contrastes qui ne sont pas rares dans les contrées montagneuses. Pendant que la neige tombait en flocons silencieux et que la nature, autour d'eux, devenait de plus en plus lugubre et menaçante, ils entrevirent à travers la déchirure d'un nuage, au-dessous du portique gigantesque des rochers, une riante vallée qu'éclairait un beau soleil couchant. L'hiver, qui sévissait dans les régions supérieures, ne semblait pas être descendu encore dans ce fortuné pays : c'était la chaude et brillante Espagne vue des déserts de la Norwége. Là, les pentes étaient encore couvertes de verdure : çà et là se montraient, sous des bouquets de châtaigniers, des chalets délicieux que doraient les rayons du soleil; des troupeaux nombreux regagnaient l'étable sous la garde des bergers. On croyait, tant l'air était limpide, pouvoir entendre le son des cornets et les mugissements des bestiaux. Les nuées qui pesaient aux flancs des montagnes ne semblaient pas faites pour le ciel pur de ce paradis terrestre : excepté quelques petits nuages rosés qui voguaient au hasard dans l'éther de la vallée, elles restaient comme enchaînées dans la région des orages.

Tous les voyageurs s'arrêtèrent, frappés d'admiration.

— Nous sommes donc hors de danger! reprit le père Gonthier avec une joie d'enfant; l'Etre suprême n'a pas voulu que mon imprudence me coûtât aussi cher que je pouvais le craindre.

Il descendit de cheval et vint embrasser sa fille avec transport. Cornélie, qui depuis son départ de la grotte était retombée dans un état dangereux de prostration et de faiblesse, sembla se ranimer un peu; elle sourit avec effort en désignant Isodoro qui, debout à quelques pas, contemplait, appuyé sur son bâton de voyage, son pays natal.

— Remerciez celui qui nous a sauvés, mon père, dit-elle avec un reste d'énergie. Sans son courage et son dévouement, nous étions perdus. Mon père, que pourrez-vous lui donner pour récompense?

— Nous y songerons, ma fille; mais regarde comme il est pensif!

En effet, bien que le magique tableau eût déjà disparu et qu'un souffle de vent eût ramené l'épais rideau de nuages, Isidoro était resté à la même place, silencieux et absorbé dans de profondes réflexions.

— A quoi pensez-vous donc là, mon brave Isidoro? demanda Gonthier en lui posant amicalement la main sur l'épaule.

L'Andorran se retourna comme par instinct pour repousser une pareille familiarité; mais en apercevant le vieillard, sa belle et noble figure prit une expression mélancolique, et il répondit lentement :

— Je regardais d'ici, Monsieur, la maison où je suis né dans la vallée; je songeais que mon aïeul, qui est âgé de plus de cent ans, examine d'en bas la montagne où nous sommes, et se demande si je n'ai pas péri dans la tourmente; je songe qu'en ce moment une jeune fille, ma fiancée, est sans doute près de lui et dit son chapelet pour que ma chasse soit heureuse et que mon retour soit prochain.

— Votre fiancée! répéta Cornélie vivement; vous allez donc vous marier, monsieur?

Le montagnard resta immobile, sans répondre, les yeux fixés vers la terre.

— Et vous quittez ainsi votre fiancée pour aller courir les hasards d'une chasse dans les montagnes ! dit le père Gonthier avec un sourire de malice.

Isidoro resta encore un moment silencieux ; puis, relevant son bâton de voyage, il dit à demi-voix :

— C'est que je n'aime pas ma fiancée !

Et il ajouta presque aussitôt d'un ton indifférent, comme s'il eût voulu couper court aux questions sur un sujet pénible :

— Allons! messieurs, il faut nous remettre en route ; le danger est moins grand, mais il n'a pas cessé ; la nuit vient à grands pas et nous avons des rampes très-dangereuses à descendre avant d'arriver à la vallée. Vous croyez qu'il n'y a plus rien à craindre, et moi je donnerais un beau cierge à Notre-Dame-d'Héras pour que vous fussiez déjà en sûreté dans la maison de mon aïeul, l'illustre Bertren Duba. Que Dieu le protége !

En ce moment même, un bruit subit qui se fit entendre au-dessus de sa tête sembla confirmer ses inquiétudes. Isidoro craignit d'abord une avalanche, et en levant la tête il aperçut en effet quelque chose qui bondissait de rocher en rocher dans un tourbillon de neige ; mais ce n'était pas une avalanche, et un coup-d'œil suffit pour rassurer le montagnard. Bientôt même l'objet qui avait attiré son attention et qui semblait venir du sommet de la montagne roula presque à ses pieds, et chacun des voyageurs put reconnaître un énorme ballot soigneusement enveloppé d'une grosse toile et entouré de fortes cordes, afin sans doute qu'il ne pût se briser dans la chute.

Pour comprendre cet incident, il faut savoir que les contrebandiers pyrénéens ont l'habitude, pour échapper à la surveillance des douaniers, de gravir le versant espagnol de quelque haute montagne avec les marchandises qu'ils veulent introduire, et que, parvenus au sommet, ils abandonnent les ballots sur la pente opposée où des correspondants sont apostés pour s'en emparer et les transporter en lieu de sûreté. C'était à ce commerce illicite qu'appartenait le ballot tombé inopinément aux pieds des voyageurs, et bien qu'Isidoro n'aperçût pas au sommet de la montagne et dans la vallée environnante les propriétaires des marchandises, il devina ce dont il s'agissait.

— Ceux qui sont là-haut à la cime du Pic, dit-il en souriant, nous auront pris pour des camarades, car ils ne peuvent supposer que des voyageurs se trouvent ici dans une pareille saison. Éloignons-nous bien vite et laissons ces pauvres gens à leurs affaires. D'ailleurs il ne serait pas prudent pour nous de rester longtemps autour de ce ballot qui, dans moins d'un quart d'heure, soyez-en sûrs, ne sera plus là.

En prononçant ces paroles où se montrait toute la tolérance des habitants limitrophes des frontières pour les contrebandiers, il excita les chevaux par une exclamation brève, et la petite caravane se dirigea aussi rapidement que possible vers une rampe qui descendait vers l'Andorre.

Mais si Isidoro et les voyageurs qui étaient sous sa garde voyaient dans cet incident une raison de s'éloigner plus vite, il n'en était pas de même des trois bohémiens pour qui une pareille rencontre pouvait, dans leurs idées, être un coup de fortune. Ce caractère aventureux et rapace qui leur est naturel se réveilla au moment où le hasard mettait ainsi à leur disposition la propriété d'autrui. Ils ne se

dirent rien, mais ils échangèrent un regard significatif, et Diégo resta un peu en arrière pendant que le reste de la troupe descendait déjà la pente opposée.

Soit que les difficultés de la route attirassent en ce moment toute l'attention d'Isidoro, soit que le montagnard fût réellement absorbé par des pensées secrètes qui assombrissaient de plus en plus son visage à mesure qu'on approchait de la plaine, le gitano put accomplir son projet sans exciter de soupçon, et dès que la caravane eut entièrement disparu derrière l'arête du versant, il revint en courant vers le ballot qui était resté au même endroit, comme vers une proie assurée.

Un rapide coup-d'œil lui apprit qu'aucun contrebandier ne se montrait encore, et plein de confiance, il tira de leur gaîne les énormes ciseaux qui étaient l'instrument de sa profession. Avec une dextérité singulière, il pratiqua une large ouverture à la toile d'emballage, et, plongeant ses deux mains dans l'intérieur du paquet, il les retira pleines de tabac et d'autres marchandises.

Mais en ce moment une exclamation terrible se fit entendre derrière un rocher voisin ; un coup de fusil retentit et le bohémien tomba grièvement blessé.

Heureusement pour lui, au moment où la détonation avait eu lieu, il était penché sur le ballot et il ne laissait à découvert que l'épaule. Si on l'eût visé à la tête, il était mort : la balle du contrebandier ne manque jamais son but.

Aux cris qu'il poussa et surtout au bruit de l'explosion, répercuté par l'écho des montagnes, Isidoro s'arrêta tout court et dit en se frappant le front :

— Ce misérable gépo n'est pas avec nous ! il vient d'arriver quelque malheur !

Et pendant que les voyageurs tournaient bride pour revenir sur leurs pas, le jeune Andorran gagna précipitamment le sommet de la montagne. Au moment où il arriva sur le plateau, il aperçut Diégo tout sanglant, qui venait enfin de se relever,

et qui suppliait un robuste montagnard de lui accorder merci. Le contrebandier, au contraire, s'approchait de lui la crosse levée, comme pour l'achever :

— Michaël, fils du démon, cria Isidoro d'une voix tonnante, laisse ce malheureux; n'est-il pas assez puni ? Laisse-le ; il est sous ma garde !

Le farouche Michaël regarda Isidoro et continua d'avancer vers le pauvre Diégo, qui invoquait à son ordinaire tous les saints du paradis.

— Je te dis qu'il est sous ma garde, répéta Isidoro avec plus de force.

Comme le contrebandier ne s'arrêtait pas, un nouveau coup de carabine se fit entendre. Isidoro, avec une adresse extraordinaire, avait frappé de sa balle la main de Michaël, qui laissa tomber, en poussant un rugissement terrible, l'arme qu'il levait déjà sur Diégo.

— Je n'ai voulu que te donner une leçon, dit Isidoro ; tu sais que je pouvais te tuer.

Michaël, quoique blessé, allait s'élancer sur lui ; mais la vue des autres voyageurs le fit changer d'avis ; il ramassa sa carabine et courut vers le rocher en proférant d'épouvantables menaces en langue catalane.

Isidoro ne s'arrêta pas à donner des explications aux voyageurs ; il ordonna aux bohémiens de transporter leur compagnon sur le cheval de Bernard, qui y consentit volontiers, et il dit précipitamment en rechargeant sa carabine :

— Éloignons-nous bien vite d'ici ; Michaël Moro, celui que j'ai blessé, ne plaisante pas. Les contrebandiers vont revenir en force, et malheur à nous !

IV.

Peu de personnes savent peut-être qu'entre les deux grands royaumes de France et d'Espagne, dans une vallée qui touche à nos frontières, il existe une petite population de dix à douze mille âmes au plus, organisée en république depuis près de dix siècles, et qui à travers la barbarie féodale, à travers les révolutions des grands pays qui l'avoisinent, a su conserver ses mœurs, ses idées, son langage, son organisation civile, politique et religieuse, sans altération et sans mélange ; cette population est celle du val d'Andorre. Ce pays, situé dans des montagnes inabordables pendant une partie de l'année, éloigné des deux grandes voies de communication entre l'Espagne et la France, hors du passage des armées d'invasion des deux pays, a dû, par sa position géographique et peut-être par l'énergique volonté de ses simples et rustiques habitants, échapper à toute influence étrangère ; comme il est pauvre et habité presque exclusivement par des bergers et des laboureurs, il n'a pas tenté l'ambition et la cupidité. C'est par suite de toutes ces circonstances que la république d'Andorre présente aux civilisations modernes l'étrange exemple d'une société *antéféodale* stationnaire depuis mille ans, et qui, comme une médaille parfaitement conservée, est arrivée jusqu'à nos jours avec tout son relief et toute sa légende.

Il faut remonter à Charlemagne et à son fils Louis-le-Débonnaire pour trouver l'origine de la république d'Andorre ; Charlemagne, dit-on, pour récompenser les Andorrans des services qu'ils lui rendirent en l'aidant à vaincre les Maures dans la vallée du Carol, les affranchit et leur permit de se gouverner eux-mêmes par l'administration municipale ; Louis-le-Débonnaire, que les Andorrans nomment le *Pieux*, confirma ces priviléges, et depuis cette époque les *vallées et souverainetés de l'Andorre* n'ont eu d'autre code de lois que les Capitulaires de leur premier fondateur. Tous ces souvenirs historiques sont encore vivants dans l'Andorre ; les montagnards parlent de *Carl-le-Grand* et de *Led-Wigh-le-Piou*, comme de rois morts depuis peu d'années, et on peut voir que dans la fidélité de leurs traditions

locales, ils ont conservé, sauf une légère altération (Led-Wign pour Hlod-Wigh), l'ancienne orthographe des noms de leurs bienfaiteurs. Ne leur parlez pas des autres rois célèbres de la France et de l'Espagne, ils ne les connaissent pas, et le nom de Napoléon est peut-être le seul qu'ils aient retenu parmi cette foule de noms célèbres qui retentissaient autour d'eux.

Or, on conçoit que, dès l'origine, ce petit état, pour résister aux agressions, dut nécessairement rechercher la protection des puissances voisines, et c'était là qu'était le danger; on sait comment, par adjonctions successives, se sont formés les plus grands royaumes; l'Andorre avait ainsi à craindre d'être absorbée tôt ou tard par la France ou par l'Espagne; se mettre exclusivement sous la protection de l'une ou de l'autre, c'était se perdre; les diplomates de la république en miniature trouvèrent promptement un moyen de tourner la difficulté: ce fut de partager en deux parts l'influence qu'ils désiraient accorder à leurs dangereux amis; l'une, l'influence spirituelle, fut donnée à l'Espagne, représentée par l'évêque d'Urgel; l'autre, l'influence temporelle, fut donnée à la France, représentée dans l'origine par les comtes de Foix; ces deux influences devaient se combattre et s'annihiler réciproquement, de manière à ce que ni l'une ni l'autre ne pût devenir tyrannique pour les bons Andorrans.

En effet, le calcul a réussi, et l'équilibre s'est exactement maintenu jusqu'à nos jours. Si, d'un côté, la république paie la dîme de ses revenus à l'évêque d'Urgel, en récompense, elle est enseignée, prêchée, catéchisée comme sait instruire et catéchiser le clergé espagnol; de l'autre, la France fournit à l'Andorre un viguier ou prévôt, pris dans le département de l'Ariége, et qui exerce sur tout le territoire de la république certaines attributions judiciaires et militaires, et en récompense, la république a le droit de tirer du département de l'Ariége, c'est-à-dire de la France, toutes les marchandises dont elle peut avoir besoin, sans être obligée de payer des droits de douanes. Mais, quant au gouvernement de l'Andorre en lui-même, il n'appartient pas plus au viguier français qu'à l'évêque espagnol: il appartient exclusivement à un conseil souverain composé de douze membres nommés à vie par les six communautés de l'Andorre, et ce conseil se montre trop jaloux de son autorité pour la faire partager à qui que ce soit.

A l'époque où nous nous trouvons, au moment où les provinces méridionales de la France étaient dans une vive fermentation par suite des révolutions qui venaient de s'opérer coup sur coup, le val d'Andorre, séparé seulement de la France par la chaîne des Pyrénées, n'avait ressenti aucune commotion du grand bouleversement politique qui avait lieu de l'autre côté des montagnes. C'était à peine si le bruit des changements de dynastie et des grandes batailles de l'empire était arrivé jusqu'à cette simple et ignorante population de pâtres et de laboureurs; malgré leur attachement aux vieilles idées et aux vieux principes de l'ancienne monarchie française, ils avaient accepté les bienfaits de Napoléon. L'empereur, par un décret de 1807, leur avait rendu leur ancienne constitution, dont l'effet avait été interrompu un moment par la renonciation de la convention aux droits féodaux de la France sur l'Andorre; aussi, n'ayant rien à craindre du parti triomphant quel qu'il fût, les heureux Andorrans écoutaient comme un écho lointain et avec la curiosité naïve qu'ils ont pour les antiques légendes de leurs montagnes le récit plus ou moins fidèle qui leur arrivait des événements européens. Sauf le moment où ils durent prendre les armes (dans la guerre des Pyrénées), ils avaient mené la même vie simple et

patriarcale de leurs pères et de leurs ancêtres, sans ambition, sans crainte et sans regret.

Le hameau qu'avaient aperçu les voyageurs du haut des montagnes était situé sur le bord d'un torrent, dans une situation pittoresque et gracieuse, et il était formé de chalets élégants bâtis en marbre et recouverts en ardoises. Bien que la neige des Pyrénées n'eût pas encore couvert le tapis de verdure qui ornait la vallée, la brise froide qui s'élève aux approches du soir forçait les bergers de doubler le pas, et ils se hâtaient vers leur foyer en se couvrant de leurs longues capes blanches. Les aboiements des chiens, les mugissements des bestiaux, les sonnettes des béliers, les cornets et les galoubets des pâtres annonçaient de loin l'approche de ces bandes qui passaient le jour dans les montagnes et ne revenaient que le soir au hameau; et tous ces bruits divers, entendus à une certaine distance, formaient une âpre et sauvage harmonie qui était parfaitement en rapport avec les formes gigantesques des Pyrénées, la mélancolie de la soirée et la solennité générale du paysage.

La plupart de ces petites caravanes se dirigeaient vers une habitation plus remarquable que les autres par le nombre et par l'étendue de ses dépendances. Cette habitation, bâtie aussi en marbre brut, se composait surtout de granges et d'étables dominées par un corps de logis plus soigneusement construit et qui servait de demeure aux maîtres de la propriété. Près de l'entrée principale, dans une niche de la muraille, était une petite madone de bois ornée de fleurs champêtres, et devant laquelle les pâtres ôtaient les sombreros qu'ils portaient par-dessus leurs longs bonnets rouges. Puis tous, depuis le dernier valet jusqu'aux chefs des troupeaux, se rendaient dans la salle commune pour prendre leurs repas sous les yeux du maître et rendre compte de leur journée.

Cette salle, qui occupait presque tout le rez-de-chaussée du bâtiment principal, offrait en ce moment un tableau plein de grandeur et de simplicité antique, qui rappelait le temps des patriarches et les mœurs primitives des peuples pasteurs. Les murailles, noircies par la fumée, ne présentaient aucun ornement, sauf quelques grossières images de saints et de madones, dont la teinte sombre se confondait avec celle des murailles. Les grandes fenêtres, garnies de vitres en corne à demi-transparente, ne laissaient plus passer aucun rayon du jour. Aussi quelques chandelles de résine étaient disposées çà et là sur des meubles de forme étrange et antique; mais elles jetaient moins de lumière qu'un sapin qui brûlait presque tout entier dans une immense cheminée, et dont la flamme, montant contre la muraille, semblait arriver jusqu'au toit de la maison. A cette éclatante lumière, on pouvait apercevoir une longue table de chêne qui occupait tout le milieu de la salle, et qui était pourvue, de chaque côté, de deux bancs de bois sur lesquels s'étaient assis déjà bon nombre de convives. Sur cette table étaient servies, dans des assiettss de terre, ces galettes de maïs que les Basques appellent *taloas*, et qui font la principale nourriture des montagnards; un peu de porc salé, du fromage frais et des cruches de vin dont on vidait le contenu dans de grandes coupes en bois, complétaient le menu de ce frugal repas.

A mesure que la nuit devenait plus sombre au dehors, la foule devenait plus nombreuse et plus bruyante dans cette salle; les pâtres, en arrivant, ôtaient d'abord leurs grosses capes blanches et se montraient dans ce costume bizarre que nous avons déjà décrit et dont la variété offrait un curieux coup d'œil. Puis ils allaient baiser respectueusement la main d'un vieillard à longue barbe blanche qui était

assis dans un fauteuil de bois près de la cheminée, et recevaient de sa bouche les éloges ou les reproches qu'ils avaient mérités pour leurs actions de la journée; ce vieillard parlait d'un air doux et paternel, en langue catalane, soit qu'il dispensât les félicitations ou le blâme, et chacun l'écoutait d'un air soumis et respectueux. Ce devoir rempli, le nouvel arrivé pouvait aussitôt prendre place sur un billot de bois devant la gigantesque cheminée pour sécher ses spartilles imprégnées de neige ou réclamer immédiatement sa part au banquet commun, selon que le froid ou la faim était le plus pressant. Dans ces deux cas, en se mettant à table et en tirant de sa poche le couteau qui ne quitte jamais le pâtre, aucun d'eux n'oubliait, avant de manger, de faire un signe de croix, de baiser le scapulaire suspendu à son cou et de marmotter quelque chose qui pouvait être un bénédicité.

Le vieillard majestueux à qui tous les assistants témoignaient tant de vénération était Bertren Duba, l'aïeul, le tuteur et presque l'unique parent d'Isidoro. Nous savons déjà qu'il était plus que centenaire; cependant sa taille était à peine voûtée et il ne semblait avoir à souffrir d'aucune des infirmités de la vieillesse. Outre les nombreux troupeaux qu'il possédait et qui formaient une fortune considérable pour le pays, il était le doyen des membres du conseil de l'Andorre et il avait été pendant longtemps syndic de la république, charge qui, après celles des deux viguiers, est la première de l'état. Mais ce qui donnait surtout une haute importance à Duba et à sa famille, c'est que lui et ses descendants étaient les héritiers d'un antique droit féodal dont voici l'origine, suivant la tradition :

On sait déjà que Charlemagne affranchit les Andorrans en récompense des services qu'ils lui rendirent dans la guerre contre les Maures d'Espagne; mais à cette époque une pareille concession ne se faisait pas sans quelques réserves de la part de celui qui l'octroyait. Charlemagne s'était donc réservé la dîme de tous les revenus de l'Andorre, et cette dîme porte encore aujourd'hui le nom de *droit carlovingien*. Louis-le-Débonnaire, après une seconde campagne contre les Maures, transporta une partie de ces dîmes à Sisebus, évêque d'Urgel, et à ses successeurs au siége épiscopal, afin de rebâtir et d'entretenir la cathédrale d'Urgel, qui venait d'être détruite par les Sarrasins; et depuis cette époque jusqu'à nos jours, cette partie du *droit carlovingien* a été exactement payée aux évêques d'Urgel et affectée à l'entretien de la cathédrale, suivant le vœu du fils de Charlemagne. Quant à la seconde partie de ces dîmes, l'empereur en fit l'abandon à un Andorran qui l'avait fidèlement servi dans les guerres contre Waïfer, et les héritiers de cet Andorran avait paisiblement joui de cette redevance féodale depuis plus de neuf cents ans.

Or Bertren Duba et son petit-fils Isidoro descendaient directement du valeureux compagnon de Louis-le-Débonnaire, et le centenaire se trouvait ainsi, comme chef de famille, le seul héritier du droit carlovingien. On doit comprendre quelle importance devait donner dans un pays tout féodal comme l'Andorre, malgré ses institutions républicaines, une origine aussi ancienne; en effet, il n'est peut-être pas de famille princière en Europe qui puisse authentiquement faire remonter ses aïeux si haut que celle de ces humbles montagnards.

Aussi, sur tout le territoire de l'Andorre, il n'était pas d'homme plus aimé et plus respecté que l'*illustre* Duba, c'est le titre que l'on donne aux syndics de l'Andorre. Les chagrins profonds qu'il avait éprouvés en voyant mourir coup sur coup son fils unique et l'aîné de ses petits-fils, le frère d'Isidoro, avaient ajouté une poésie à celle qui entourait déjà le Nestor de la montagne, et ainsi la vénération dont il était

l'objet provenait à la fois de ces quatre causes si sacrées pour tous les hommes : la richesse, l'âge, la noblesse et le malheur.

Ce personnage, malgré le rang éminent qu'il occupait, n'avait rien dans son costume de plus somptueux que le dernier de ses pâtres. Une sorte de grande redingote, faite de drap du pays, l'enveloppait presque tout entier; seulement des bas de laine et de gros souliers remplaçaient les spartilles et les guêtres en tricot des autres assistants. Ses traits n'avaient pas non plus cette expression de morgue et de supériorité qui distingue le visage d'un maître au milieu de ses serviteurs. Sur sa physionomie sereine et bienveillante, quoique brunie par le soleil, il n'y avait qu'une douce et tranquille apathie; ses lèvres semblaient sourire naturellement, quoique dans les lignes nombreuses et les rides profondes de son visage on pût reconnaître aussi bien les traces de la douleur que celles du temps.

Il partageait en ce moment son attention entre la foule des convives et une jeune et jolie fille qui, assise à ses pieds sur un billot de bois, filait tout en babillant avec cette vivacité et cette importunité qui n'appartiennent qu'à un enfant gâté vis-à-vis de ses grands parents. Cette gracieuse montagnarde ne pouvait pourtant revendiquer ce privilége; quoiqu'elle donnât déjà au centenaire le nom de *padre*, elle n'était encore que la fiancée d'Isidoro. Il était impossible de voir un plus beau type féminin de la race de ces montagnes. Maria, c'était son nom, était blonde, fraîche, élancée, sans que sa taille offrît à l'œil cette exiguité et cette fragilité qui font peine à voir chez les femmes délicates de nos villes. La nature seule s'était chargée de donner à toute sa personne les belles proportions qui constituaient sa beauté, et cependant son costume piquant attestait une simple et innocente coquetterie.

Le vert et le rouge, comme nous l'avons dit, semblent être exclusivement les couleurs nationales des Andorrans, et dans l'habillement des femmes ainsi que dans celui des hommes, ces deux couleurs doivent être disposées de manière à s'alterner et à trancher toujours l'une sur l'autre. La jeune fille assise en ce moment près du foyer de Bertren Duba portait au sommet de la tête une petite calotte de drap vert excessivement juste, de manière à faire bouffer sa belle chevelure blonde rejetée en arrière en boucles luxuriantes. Par dessous cette calotte une coiffe légère en tulle, dont les attaches flottaient gracieusement sur les tempes, encadrait la figure espiègle de la jolie Maria. Un spencer rouge serrait sa taille aussi exactement que le corset d'une coquette; ce spencer, qui se terminait au coude, de sorte qu'une partie du bras restait nue, s'échancrait carrément sur la poitrine, comme la *matelle* des hommes, et laissait voir la chemise attachée près du cou par une épingle d'or ornée de pierres brillantes. Le jupon vert très-ample, à plis nombreux et serrés, était assez court pour ne pas dissimuler deux jambes fines dont les bas rouges étaient exactement tirés.

Le vieillard jetait de temps en temps sur elle un regard de complaisance et écoutait en souriant les demandes et les réponses que lui faisait la jeune fille avec une volubilité toute française. Une femme âgée, dont la tête était enveloppée de ce voile blanc qui désigne les veuves dans l'Andorre, filait de l'autre côté de la cheminée et semblait moins indulgente pour ce babillage, qu'elle réprimait de temps en temps par un regard sévère. Alors Maria se taisait, car cette femme était sa mère; mais un moment après elle regardait le bon Bertren d'un air si suppliant, que le centenaire prononçait en souriant quelques paroles, afin de donner à l'enfant une occasion de lui répondre.

Cependant tous les pâtres étaient rentrés, sauf un que le vieillard cherchait du regard dans la foule; et sans répondre à Maria, qui précisément en ce moment lui adressait quelque observation naïve, il demanda d'une voix assez forte encore pour dominer le bruit de cette nombreuse assemblée :

— Quelqu'un de vous sait-il où est Juan-le-Blond? Pourquoi n'est-il pas encore rentré?

Au son de cette voix un profond silence régna tout à coup dans la salle, et un Andorran, qu'on reconnaissait, au sac à sel suspendu sur son épaule, pour un chef de troupeau, se leva et répondit avec respect :

— Illustre Duba, Juan-le-Blond a conduit son troupeau aujourd'hui jusqu'aux montagnes de Rialp, sur la frontière française; et l'orage l'aura sans doute attardé.

Le centenaire le remercia d'un signe, et il murmura avec tristesse pendant que le berger se rasseyait pour continuer son repas :

— Oui, oui, il y a eu une grande tempête dans la montagne! J'ai vu toute la journée les nuages tourbillonner au-dessus du pic du Siguier! Dieu ait pitié de l'âme de ceux qui ont été surpris par l'avalanche!

En même temps il étouffa un soupir et essaya de conserver un air tranquille. Mais la jeune fille qui était à ses pieds et qui ne perdait pas de vue un seul de ses mouvements s'aperçut que le vieillard voulait cacher quelque inquiétude secrète et elle demanda précipitamment :

— Père! croyez-vous donc qu'Isidoro ait été surpris par la tourmente?

Le vieillard essaya de sourire.

— Enfant, dit-il en effleurant légèrement du doigt la joue fraîche de Maria, crois-tu qu'Isidoro ne sache pas prévoir la tourmente avant qu'elle arrive et s'en garantir quand elle est venue? Non, non, je ne crains rien pour mon brave enfant, et cependant cet orage sera cause peut-être qu'il n'arrivera pas ce soir, comme nous l'avions espéré.

Maria reprit son fuseau et se mit à filer d'un air de tristesse.

— Voilà trois jours qu'Isidoro est parti pour la chasse, dit la mère de Maria d'un

air grave, et jamais, de mon temps, un fiancé bien amoureux n'eût quitté pendant trois jours sa fiancée pour courir les chamois et les coqs de bruyère..... Que saint Jacques veille sur votre petit-fils, illustre Bertren; mais je crains bien qu'il ne veuille faire injure à ma fille parce que je ne suis qu'une veuve incapable de la défendre.

Le vieux Duba examina un moment en silence la mère de Maria, comme pour s'assurer si elle exprimait une opinion bien arrêtée ou seulement des soupçons vagues et passagers. La veuve supporta avec calme ce regard inquisiteur.

— Écoutez, Antonia Belsamet, répondit-il d'un air digne et sévère, ni Isidoro ni moi ne vous avons jamais donné le droit de nous juger si mal; et vous eussiez dû réfléchir, comme il convient à une femme de votre âge, avant de prononcer de telles paroles. Avez-vous oublié que notre famille est la plus pure, la plus fidèle au serment qu'il y ait dans toutes les souverainetés de l'Andorre? Avez-vous oublié qu'un Duba, le descendant direct du favori de Ledwig-le-Pieux, est incapable de manquer à un engagement sacré? Allez, allez, Antonia Belsamet, Isidoro a présenté solennellement et librement l'outre à votre fille, et votre fille l'a acceptée; nos deux enfants sont fiancés et ils s'épouseront, soyez-en sûre.... Je pense que personne n'a le droit d'en douter quand c'est moi Bertren Duba qui l'affirme.

Il y avait tant de majesté dans le regard, le geste, le son de voix du centenaire, que tout autre qu'une mère n'eût pas osé répliquer. Mais Antonia Belsamet écouta cette assurance d'un air impassible, et elle reprit en hochant la tête :

— Je sais bien, illustre Bertren, que personne plus que vous ne désire ce mariage. Si votre petit-fils est le jeune homme le plus riche et le plus noble de la contrée, ma fille aussi appartient à une famille de consuls; elle aura une belle dot en troupeaux et en pâturages; les deux familles trouveront donc avantage à cette union. Et cependant je dis qu'il serait possible de trouver un fiancé plus empressé et plus amoureux de Maria. C'est mépriser ma fille que de l'abandonner ainsi pour aller poursuivre les bêtes fauves dans le haut pays; et enfin, si vous voulez que je vous dise tout ce que je pense sur votre petit-fils, illustre Duba, je crois qu'il en sait trop pour un montagnard; il est aussi savant qu'un vicaire et il s'occupe de choses qui ne devraient pas occuper un tranquille habitant de l'Andorre. Ce n'est pas ainsi qu'agissaient ses pères; ils vivaient dans nos vallées sans songer à ce qui se faisait de l'autre côté des montagnes. Je suis sûre, voyez-vous, continua-t-elle en s'animant, que votre Isidoro, sous prétexte d'aller à la chasse, aura poussé jusqu'à la frontière afin de voir ces Français qu'il aime tant. En vérité, on croirait quelquefois, tant il a de plaisir à parler leur langue et à suivre leurs usages, qu'il regrette d'être né dans notre beau pays de l'Andorre.

Il y avait sans doute dans ces reproches de bonne patriote et de mère jalouse quelque chose qui portait juste, car une expression de regret se peignit sur les traits du centenaire en écoutant la veuve. Cependant il reprit aussitôt avec la même autorité qu'auparavant :

—Antonia Balsamet, vous oubliez, en parlant de mon petit-fils, ce que vous devez de respect à mon âge et à mon nom. Qui vous a établie juge entre lui et son pays? Quand il serait plus instruit que ne l'étaient votre père et le mien, est-ce une raison pour qu'il méprise l'Andorre et qu'il ne veuille pas se ployer à ses usages? Moi qui vous parle, Antonia, ne suis-je pas allé à Paris pour apporter au grand Napoléon l'éperon d'argent que notre république doit à chaque nouveau souverain de la

France, et, voyez, suis-je changé pour cela? Y a-t-il un Andorran plus fidèle que moi à nos coutumes et à nos montagnes? Nous sommes de la vieille race andorrane, Belsamet, et Isidoro pas plus que moi n'oubliera qu'il est un Duba, l'héritier du droit carlovingien. Je vous répète donc, Antonia Belsamet, que vous ne pouvez sans nous faire outrage douter de nos promesses!... Isidoro épousera votre fille, et il prendra le nom de Duba-Belsamet, parce que votre fille est le seul rejeton de sa race, comme Isidoro est le seul de la sienne. Alors mon petit-fils deviendra, comme homme marié, apte aux fonctions publiques; il sera membre de l'illustrissime conseil souverain, il deviendra beile, syndic, viguier peut-être de nos souverainetés, et alors vous verrez à quoi lui serviront ces connaissances que vous lui reprochez.

En exprimant ainsi ce qui faisait l'objet de ses plus chères espérances, le centenaire s'était animé et un sourire d'orgueil glissa sur ses lèvres. Il reprit d'un ton moins solennel, après un moment de silence :

— Pourquoi mon petit-fils, Antonia, refuserait-il d'achever ce mariage? Votre fille n'est-elle pas la plus belle, la plus sage, la plus riche de toute la contrée? Elle est telle que je l'eusse choisie pour lui s'il n'eût devancé mes vœux. Soyez donc sûre que si Isidoro l'a remarquée au milieu de toutes les autres, c'est qu'il désire l'épouser, c'est qu'il l'aime enfin!

— Il ne me l'a jamais dit, s'écria avec une vivacité naïve la jeune fille, qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation, tout en filant la laine de sa quenouille.

— Eh bien, je vous le dis pour lui, répondit le vieillard en souriant.

— Oh! cela n'est pas la même chose, murmura Maria avec un air de bouderie enfantine.

— Et d'ailleurs, continua Duba en s'adressant à la veuve et en baissant la voix d'un air mystérieux, vous ne savez pas pourquoi j'ai permis à Isidoro de s'absenter si longtemps sous prétexte d'une chasse au chamois? C'est que j'ai deviné son projet. Il voulait peut-être aller en France...

— Je le pense aussi, dit la vieille Belsamet avec son même flegme.

— Oui, il voulait aller jusqu'à Vic-d'Essos ou du moins jusqu'à Auzat, pour acheter, sans qu'on le sache, les ajustements de noce pour sa fiancée.

Cette fois le fuseau de Maria roula presque dans les cendres sans qu'elle s'en aperçût, et elle s'écria, transportée, en frappant ses mains l'une contre l'autre :

— Cela est-il vrai, père? et Isidoro m'apportera-t-il bientôt ces belles choses qu'il est allé chercher à Vic-d'Essos?

Pendant que sa mère la grondait à demi-voix en ramassant son fuseau et que le vieillard la regardait d'un air de complaisance et de gaieté, quelques coups de fusil retentirent dans le lointain. Duba prêta l'oreille avec inquiétude.

— Ce sont sans doute les contrebandiers et les douaniers qui se battent! dit la veuve avec insouciance.

— Le bruit est trop rapproché pour venir des montagnes, répondit rapidement le vieillard; écoutez.

Le son du cornet se fit entendre, mais si faible et si vague qu'on pouvait à peine le distinguer du sifflement du vent dans les sapins de la vallée. Cependant les pâtres, qui, à l'exemple du maître, prêtaient l'oreille aux bruits extérieurs, ne s'y trompèrent pas :

— C'est Juan-le-Blond qui revient de la montagne, dit l'un d'eux.

Une nouvelle détonation d'armes à feu lui coupa la parole.

— Mais Juan-le-Blond a donc pris querelle avec les contrebandiers? dit avec anxiété le centenaire, qui tenait à la vie du dernier de ses serviteurs autant qu'à la sienne propre; il faut aller à son secours.

Quelques pâtres s'armèrent de carabines; avant qu'ils eussent dépassé le seuil de la porte, le cornet se fit entendre de nouveau; mais le son était devenu plein, distinct, et il n'était pas difficile de deviner que le soufle qui le produisait sortait d'une poitrine plus robuste que la première fois. Le vieillard pâlit.

— C'est Isidoro, s'écria-t-il d'une voix forte; il a besoin qu'on aille à son aide! Je ne l'ai entendu sonner ainsi que le jour où il vit Pedro tomber dans un précipice de la Pla, en chassant le chamois. Vite, mes amis, allez à son secours.

Quelques Andorrans s'élancèrent dans la campagne avec leurs armes; le péril que semblait courir leur jeune maître leur donna des ailes. Quelques-uns s'emparèrent des branches de sapin qui brûlaient dans le foyer et qui, en raison de la nature résineuse de ce bois, servent de torches d'ordinaire; en quelques minutes on les vit courir comme des feux follets, au milieu de l'obscurité, dans la direction où le son du cornet et les détonations se faisaient entendre par moments.

Bertren Duba était resté à la porte de l'habitation avec Maria et la veuve: toute la troupe des bergers et des serviteurs qui remplissaient un moment auparavant la salle commune avait couru au-devant d'Isidoro. Le centenaire écoutait toujours et suivait du regard, à travers l'obscurité de la nuit, la lumière des torches que portaient ses gens. Antonia Belsamet filait avec son calme ordinaire; quant à la fiancée d'Isidoro, elle tremblait de frayeur et de froid dans l'attente de ce qui allait se passer.

Tous les trois restèrent un moment silencieux, autant sans doute pour ne perdre aucun des bruits qui pouvaient arriver jusqu'à eux que pour ne pas avoir à se communiquer des soupçons affligeants. Bientôt un hourra retentit dans le lointain et leur apprit que les pâtres avaient rejoint les voyageurs.

— Ils reviennent, dit le vieillard en poussant un soupir longtemps comprimé et sans doute il n'y a plus de danger pour notre cher Isidoro! Rentrons, Belsamet, rentrez aussi, ma petite Maria... Il ne convient pas que nous restions ainsi sur le seuil à attendre ce cruel enfant, à qui, je le crains bien, nous aurons tous de grands reproches à faire pour se jouer ainsi du danger.

En même temps, ils rentrèrent dans la salle commune; et pendant que la mère Belsamet ranimait le feu, Maria murmura d'une voix suppliante et naïve à l'oreille de Duba :

— Je vous en prie, grand-père, illustre Bertren, ne le grondez pas s'il ne lui est arrivé aucun malheur!

Le vieillard allait répondre, quand une troupe nombreuse s'arrêta devant la maison, et presque au même instant les pâtres pénétrèrent bruyamment dans la salle, en disant tous à la fois, comme si chacun eût voulu porter le premier une bonne nouvelle.

— Illustre Duba, voici votre petit-fils Isidoro. Il est en bonne santé et il vous amène des hôtes. Les contrebandiers ne lui ont fait aucun mal.

Le centenaire réprima par un geste ce zèle empressé, se leva et fit quelques pas comme pour aller au-devant des hôtes qu'on lui annonçait; mais aussitôt la foule

qui encombrait la porte s'entr'ouvrit et laissa passer deux étrangers, soutenant dans leurs bras un troisième couvert de sang et qui poussait de sourds gémissements. Quand ce groupe arriva dans la partie la plus éclairée de la salle, il ne fut pas difficile de reconnaître des bohémiens.

Sans doute les Andorrans qui étaient allés au-devant des voyageurs n'avaient pu encore, au milieu de l'obscurité, apprécier la qualité de ceux à qui ils avaient porté secours; car, en voyant leurs traits et leur costume si connus et si exécrés, les assistants poussèrent un cri et reculèrent avec dégoût en faisant force signes de croix.

— Des gitanos, des gépos damnés! s'écrièrent-ils tous d'une voix.

Maria se rapprocha de sa mère et baisa ardemment un scapulaire qui préservait des maléfices. Un sourire amer contractait les lèvres de la rigide Belsamet. Bertren attendait dans un calme plein de dignité qu'on lui expliquât tous ces mystères.

Pendant ce temps, Diégo Tête-Noire, que ses camarades, en voyant l'accueil peu obligeant qui leur était fait, avaient déposé sur un banc au milieu de la salle, disait en langue catalane, d'un ton suppliant :

— Ayez pitié de nous, honorables Andorrans; nous ne sommes pas des vagabonds comme tant d'autres! nous avons un métier honnête; nous adorons Jésus-Christ et notre seigneur Saint-Michel tout comme vous!

Durant ces lamentations, qui ne furent accueillies que par des signes de haine et de mépris, deux nouveaux étrangers parurent dans la salle : c'étaient le père Gonthier et Bernard Alric, tous les deux si faibles, si abattus, si engourdis par le froid, qu'ils semblaient insensibles à tout ce qui se passait autour d'eux et qu'ils étaient portés plutôt que soutenus par quatre robustes Andorrans. Ils ne firent pas un signe de politesse, ils ne prononcèrent pas un mot, ils ne jetèrent pas un regard autour d'eux quand ils furent en présence de Bertren Duba. Il faut connaître par expérience les terribles effets d'un froid rigoureux pour comprendre l'état de prostration et d'atonie dans lequel ils étaient plongés. On les plaça devant le feu en les soutenant toujours, ils restèrent dans la position où on les avait mis.

Cependant un murmure d'étonnement se fit entendre dans la foule à la vue de ces nouveaux hôtes.

— Des Français! demandait-on à demi-voix; est-ce qu'ils auraient traversé les montagnes?

— Des Français! répéta Belsamet d'un ton railleur à l'oreille du centenaire; et tenez, l'un d'eux est cagoth; je le reconnais à ses yeux bleu-clair; j'en ai vu de pareils à Vic-d'Essos. Des cagoths et des bohémiens, voilà ceux que votre petit-fils croit dignes d'être vos hôtes! Il est vrai qu'ils viennent de France!

Un regard sévère interrompit l'impitoyable veuve. Mais Maria, qui ne pouvait modérer son impatience, regardait toujours du côté de la porte en répétant :

— Isidoro! où donc est Isidoro?

— Salut à tous, dit une voix sonore à l'entrée de la salle.

Au son de cette voix, Maria voulut s'élancer au-devant de son fiancé; mais elle s'arrêta après avoir fait un pas, et le cri de joie qu'elle allait pousser expira sur ses lèvres. C'était, en effet, le jeune Duba qui rentrait, mais il portait dans ses bras Cornélie entièrement évanouie. Il était nu-tête, car il avait perdu sa berrette dans le voyage; son visage était sombre, quoique ses yeux brillassent d'un éclat terrible.

Sur son épaule était sa carabine, récemment déchargée et presque fumante. Cornélie était enveloppée dans sa cape noire, encore toute couverte de neige ; le capuchon, qui retombait en arrière, laissait voir sa figure pâle, ses yeux fermés ; on eût dit qu'elle était morte.

Isidoro déposa la jeune fille dans le grand fauteuil qu'occupait son aïeul, en face du feu, et alors seulement il baisa respectueusement et avec un peu d'embarras la main que lui tendait Bertren.

— Mon fils, lui dit le centenaire d'une voix grave mais sans colère, tu nous amènes des hôtes, et, quels qu'ils soient, ils sont les bienvenus ! Tu me rendras compte tout à l'heure de ton voyage et des évenements qui viennent de se passer ; mais tu te dois d'abord à ces malheureux étrangers. Donne tous les ordres que tu croiras nécessaires ; dispose de la maison comme si tu en étais déjà le seul maître. Quand les jeunes gens agissent avec sagesse, les vieillards doivent savoir se tenir à l'écart ; je vais t'attendre.

— Merci, dit Isidoro avec précipitation, car en ce moment une minute de retard peut coûter la vie à plusieurs personnes. Mère Belsamet, ma chère Maria, continua-t-il en se retournant vers sa fiancée et sa future belle-mère, à qui il n'avait encore adressé qu'un signe de tête, je vous confie cette jeune dame... Prenez-en soin comme d'une sœur, Maria, comme d'une fille, Belsamet... C'est une jeune Française faible et délicate ; elle a été surprise par le froid en traversant les montagnes ; vous savez de quels secours elle a besoin.

— Il faut d'abord la transporter dans un lit, dit Belsamet, qui, bien que la présence inattendue de l'étrangère ne fût pas entièrement de son goût, n'en éprouvait pas moins une certaine pitié pour l'infortunée Cornélie.

— Oh ! qu'elle est belle ! s'écria Maria en examinant l'étrangère avec une admiration naïve.

Isidoro, sans le savoir peut-être, la remercia d'un regard affectueux qui remplit de zèle la bonne Maria.

— Je vais vous aider, dit-il en faisant signe aux deux femmes de le suivre.

Et prenant de nouveau Cornélie, toujours sans mouvement, dans ses bras, il l'emporta dans une chambre voisine, où il la laissa aux soins des deux femmes et de quelques servantes de la maison.

— Pédro ! appela-t-il d'une voix ferme en rentrant dans la grande salle.

Un robuste montagnard se présenta.

— Pédro, reprit Isidoro rapidement, prends un cheval, va à Sioon chercher un médecin et ramène-le ici sur-le-champ... Quoique nous ayons assez l'habitude de traiter ces indispositions causées par le froid, les secours de l'art pourront venir en aide à notre expérience... Attends, reprit-il en voyant Pédro s'éloigner pour exécuter cet ordre, n'oublie pas ta carabine, et si quelqu'un de ces contrebandiers qui nous ont poursuivis et qui rôdent sans doute autour de la maison, voulait t'arrêter, envoie-lui une balle... Va.

Pédro prit sa cape, son fusil, et sortit. Isidoro parut alors songer à Bernard et à Gonthier, auxquels pendant tout ce temps les gens de la maison avaient prodigué toutes sortes de soins. Quelques-uns des pâtres les plus robustes étaient occupés, devant le feu, à leur frictionner vigoureusement les membres pour y rappeler la sensibilité engourdie. Ce remède déjà avait produit de bons effets, car les deux pauvres voyageurs commençaient à donner quelques signes de connaissance.

— Le lit achèvera de rappeler leurs sens, dit rapidement le jeune Duba; transportez-les dans une même chambre, et dans quelques moments vous leur présenterez une coupe de vin presque bouillant; ce sera assez en attendant le médecin.

Après avoir donné cet ordre, qu'on s'empressa d'exécuter, Isidoro alla coller l'oreille à la porte de la chambre où était Cornélie. N'entendant rien et n'osant pas entrer, il revint tristement vers le foyer, et alors seulement il remarqua les bohémiens, auxquels il n'avait pas encore songé.

Il est vrai que les gitanos étaient les moins à plaindre de tous les voyageurs. Pendant le désordre, ils avaient fait main-basse sur les restes du souper qui étaient encore sur la table, et ils avaient vidé lestement plusieurs coupes de vin. Le blessé lui-même, malgré ses souffrances, avait pris part à ce banquet furtif, car le plaisir de manger peut faire oublier à un bohémien la douleur comme la fatigue.

Isidoro haussa les épaules d'un air de pitié à cet exemple d'insouciance animale, et désignant ces malheureux aux deux ou trois pâtres qui étaient restés dans la salle :

— Laissez-les se rassasier, dit-il à voix basse; puis vous conduirez ceux qui sont bien portants dans la grange; quant au blessé, vous lui donnerez le lit de la vacherie; c'est assez bon pour lui.

Cet ordre ne fut exécuté qu'avec une excessive répugnance de la part des Andorrans. Cependant, cinq minutes après, les bohémiens avaient disparu en emportant dans la grange où on les reléguait les reliefs qu'ils n'avaient pu dévorer et que personne n'eût voulu toucher après eux.

Pendant qu'Isidoro Duba pourvoyait ainsi à toutes les nécessités du moment avec un sang-froid et une présence d'esprit bien extraordinaires après une journée de fatigues affreuses et d'émotions cruelles, le centenaire était resté tranquillement assis sur un banc, les bras croisés sur sa poitrine, suivant des yeux chaque mouvement de son petit-fils. Lorsqu'il se vit seul avec lui, il lui fit signe d'approcher.

— Et maintenant, Isidoro, que vous avez rempli vos devoirs de l'hospitalité, dit-il d'une voix sévère, venez rendre compte à votre aïeul de vos actions depuis deux jours... Puissiez-vous, mon fils, ne mériter que des éloges!

Isidoro resta debout et tremblant comme un coupable devant un juge. Il jeta un long regard autour de lui pour chercher un moyen de retarder cette explication; mais la salle était déserte, et tous ceux qui la remplissaient un moment auparavant étaient occupés à exécuter les différentes missions qui leur avaient été données. Forcé d'obéir à l'autorité patriarcale du centenaire, il commença son récit, non sans éprouver de fréquentes distractions chaque fois qu'un bruit vague se faisait entendre dans la pièce voisine.

Il raconta donc brièvement comment, après deux jours de chasse dans les Pyrénées, il allait revenir en Andorre, lorsqu'il avait aperçu des voyageurs qui, surpris comme lui par la tourmente, avaient besoin de secours; il expliqua par quelle impérieuse nécessité il avait été forcé de leur servir de guide, et il exposa enfin l'événement qui avait amené la querelle avec les contrebandiers.

— Après avoir donné cette leçon à ce bandit de Michaël Moro qui allait achever un homme blessé et renversé, dit-il en terminant, nous nous sommes remis en marche. Mais les contrebandiers de la bande de Michaël nous avaient vus du haut

des montagnes, et ils se sont mis à notre poursuite. Ils nous ont atteints à l'entrée de la vallée et ils ont fait feu sur nous. Heureusement il était nuit, et leurs coups étaient tirés presque au hasard ; j'ai riposté cependant, mais seul, car les voyageurs étaient tellement engourdis par le froid, qu'ils ne pouvaient faire usage de leurs armes. J'ai réussi ainsi à tromper les contrebandiers et à appeler de mon côté tous leurs coups, que je savais éviter ; pendant ce temps, la troupe continuait son chemin sous la conduite de Juan, que j'avais rencontré. Enfin j'ai pu faire entendre le son le mon cornet, et je vous remercie, grand-père, d'avoir envoyé du secours ; ces pauvres voyageurs en avaient grand besoin.

Bertren Duba écouta ce récit avec une profonde attention, sans quitter son attitude méditative. Quand il fut terminé, il resta un moment à réfléchir.

— Isidoro, demanda-t-il enfin d'un air de regret, tu n'es donc pas allé à Vic-d'Essos ?

— Qu'eussé-je fait à Vic-d'Essos, grand-père, à moins que vous ne m'eussiez chargé de quelque commission pour cette ville ?

Bertren baissa la tête d'un air chagrin, puis il reprit avec une gravité mélancolique.

— Tu as parlé avec modestie, Isidoro, et cependant je devine que tu t'es exposé pour ces étrangers plus que ne l'ordonnait la prudence et même l'humanité. Je suis bien fâché aussi que tu te sois fait une dangereuse querelle avec les *commerçants de la montagne* à cause d'un misérable chien de gitano pris en flagrant délit de vol...

— Grand-père, répondit Isidoro d'un ton respectueux et ferme, peut-être ai-je mal compris les conseils de votre sagesse ; mais ne m'avez-vous pas dit bien des fois qu'on devait protection à un homme faible et renversé ? Pouvais-je laisser massacrer sous mes yeux ce pauvre misérable, tout bohémien et tout voleur qu'il est ?... D'ailleurs j'avais pris cet homme sous ma protection comme les autres voyageurs, il était déjà l'hôte de l'Andorre et le mien, et c'était me faire injure que de toucher à un seul cheveu de sa tête ! Si l'on avait des plaintes à faire à son sujet, c'était à moi qu'il fallait les porter, et j'aurais vu si je ne devais pas moi-même châtier ce pillard gitano... Grand-père, j'avais espéré que vous ne me blâmeriez pas d'avoir fait respecter l'hospitalité de l'Andorre même envers un païen.

Isidoro s'était animé et parlait avec l'assurance d'un homme convaincu, qui croit pourtant devoir toute déférence à un homme plus âgé et plus expérimenté que lui. Bertren l'examinait avec admiration et suivait en souriant chaque phase de ce juvénile et chevaleresque enthousiasme.

— Bien, bien, mon fils, dit-il avec orgueil en serrant la main d'Isidoro ; j'aurais voulu que Belsamet, qui tout à l'heure soutenait que tu étais étranger aux idées et aux mœurs de ton pays, pût t'entendre ! S'il est du devoir des vieillards de prescrire la prudence aux jeunes gens, il est quelquefois beau aux jeunes gens d'oublier les conseils des vieillards pour remplir un devoir d'humanité. Oui, tu es un digne descendant du loyal et courageux Duba, l'ami et le compagnon de l'empereur saint Ledwig (qu'il prie Dieu pour nous !) Je n'ose plus te blâmer. Demain je m'occuperai de cette affaire, et je tâcherai qu'elle ne puisse avoir de suites fâcheuses. Mais il faut songer, Isidoro, que ces contrebandiers sont inattaquables dans leurs rochers, et que si nous nous mettions en guerre avec eux, ils pourraient nous faire beaucoup de mal !

Il y eut une pause, et Isidoro voulut en profiter pour courir s'informer des nouvelles de la jeune malade, mais le centenaire le retint par le bras.

— Un mot encore, mon fils ; tu ne m'as pas dit quels étaient ces voyageurs.

Or, c'était là le point sur lequel Isidoro prévoyait une réprimande de la part de son aïeul. Un pénible embarras se peignit sur ses traits, et il répondit d'un ton humble et soumis :

— Grand-père, j'ai rencontré ces voyageurs au moment où ils étaient en danger de périr ; ils se rendaient à notre vallée, et si je ne leur avais pas servi de guide, ils se fussent sans doute égarés de nouveau dans la montagne, où ils seraient morts de froid et de faim, ou bien ils eussent été dévalisés par les bohémiens, qui leur avaient tendu un piége... Pardonnez-moi, grand-père, si dans une pareille circonstance, je n'ai pas refusé de les conduire jusqu'ici, bien qu'ils n'eussent pas rempli les formalités que nos lois exigent des étrangers qui viennent dans l'Andorre !

Comme on le voit, Isidoro évitait de faire même soupçonner la part qu'avait eue Cornélie dans sa détermination. Mais déjà le patriotisme de Bertren s'était alarmé :

— Ainsi donc, Isidoro, dit-il d'un ton de reproche, c'est sciemment que tu as conduit ces étrangers dans l'Andorre, bien qu'ils ne soient pas munis de l'autorisation ordinaire ! C'est mal, mon fils, car tu nous mets dans la nécessité de violer les droits de l'hospitalité en renvoyant de notre vallée ces étrangers.

— Quoi ! mon père, reprit Duba avec chaleur, auriez-vous ce triste courage de repousser des voyageurs malades et fatigués ? Où peuvent-ils aller si l'Andorre ne les accueille pas en amis ? Vous savez comme moi qu'il serait dangereux pour des Français de se rendre en Espagne dans un moment comme celui-ci, où toutes les populations sont encore exaspérées contre leur nation ; d'un autre côté, il leur serait presque impossible de retourner en France ; le chemin qu'ils ont suivi aujourd'hui ne sera plus praticable demain. D'ailleurs, grand-père, continua-t-il avec un élan de courage, pour vous dire tout, je sais que le vieillard que vous avez vu ce soir s'est échappé de France pour sauver sa vie. C'est ce que l'on appelle de l'autre côté des montagnes un réfugié politique ; et eût-il la pensée de rentrer dans sa patrie, malgré les dangers qui l'y attendent, sa fille, cette pauvre jeune dame qui a tant souffert, et le cagoth qui l'accompagne ne le souffriraient pas !... J'ose donc, grand-père, vous supplier, vous, qui avez encore tant de pouvoir et de crédit dans l'illustrissime conseil souverain, d'adoucir en faveur de ces pauvres Français les sévères ordonnances qu'ont faites nos pères.

Tout ce qui restait de sang chaud dans les veines de Bertren Duba lui reflua vers le visage. Il se redressa, jeta un regard foudroyant sur son petit-fils et lui dit d'une voix imposante :

— Et c'est pour un ennemi de la France, notre protectrice, c'est pour un coupable qui peut attirer sur nous la colère d'un puissant voisin, qu'il nous faudra changer les lois constitutives de notre souveraineté, renoncer à ces usages antiques qui ont préservé depuis tant de siècles l'indépendance de notre pays ? Et qui es-tu, toi, jeune homme, pour oser faire une pareille proposition à un ancien syndic de l'Andorre, à un héritier ayant toi du droit carlovingien, à un vieillard qui a cent ans passés ? Parce que tu es mon petit-fils selon la chair et que je t'ai aimé comme le seul rejeton de la race des Duba, crois-tu donc que mon affection pour toi me fasse oublier mes devoirs envers l'Andorre ? Isidoro, tu connais la loi qu'ont insti-

tuée nos ancêtres pour la conservation des mœurs et des usages de l'Andorre. Un étranger ne peut séjourner chez nous sans une permission de l'illustre viguier français, qui seul est responsable envers notre pays de la conduite de cet étranger. Si ceux que tu as introduits chez moi ne sont pas pourvus de cette permission, mon devoir est de les renvoyer...

— Mais, grand-père, s'écria le jeune Duba avec impétuosité, ce que vous voulez faire est contraire aux usages reçus dans tous les pays à l'égard des proscrits!

— Et pourquoi sais-tu, Isidoro Duba, répondit le centenaire avec amertume, qu'il existe d'autres pays que l'Andorre, d'autres lois que les lois que nous ont faites nos pères du temps du grand Carl et de saint Ledwig?... Ecoute-moi, jeune homme, et retiens bien mes paroles : nous sommes des Duba, de la famille la plus ancienne et la plus illustre de l'Andorre; c'est nous qui devons donner l'exemple de l'attachement et du respect aux lois de la république. Que deviendraient nos mœurs, nos antiques usages, si ceux qui sont chargés de les conserver sont les premiers à les enfreindre? Quant à ces voyageurs, je verrai, je réfléchirai d'ici à demain au parti que je dois prendre, et, s'il le faut, j'en référerai à l'illustrissime conseil souverain et à l'illustre viguier andorran. En attendant, voici ce que je puis déjà te dire : si ces étrangers avaient rempli les formalités qu'exigent nos lois, loin de te blâmer de les avoir protégés, j'exposerais ma vie pour les défendre dans le cas où quelque danger les menacerait encore; mes biens, ma maison, mes serviteurs, ta vie et la mienne seraient à eux, parce qu'ils seraient mes hôtes et mes amis... Mais du moment qu'ils ne sont pas soumis à ce que nos institutions exigent d'eux, nous ne devons plus songer qu'aux malheurs dont leur présence peut être la cause.

Sans doute Isidoro aurait eu beaucoup de choses à répondre à cet inflexible et soupçonneux vieillard, qui voyait dans le moindre événement un motif de craindre pour l'existence politique de son pays; mais Bertren Duba était dans un tel état d'irritation qu'il eût été cruel à son petit-fils, habitué à le respecter comme une divinité, d'insister davantage. D'ailleurs il savait que le centenaire, malgré ses principes rigides, hésiterait avant d'exécuter le cruel projet qu'il avait annoncé de chasser de chez lui des proscrits, et, en attendant qu'une décision fût prise à leur égard, Isidoro comptait agir d'après sa sympathie secrète. Aussi il se contenta de dire avec douceur que, s'il avait eu des torts en n'écoutant que sa pitié pour les malheureux étrangers, il en demandait pardon à son aïeul, et qu'il s'en rapportait entièrement à sa prudence et à sa sagesse pour concilier les devoirs de l'humanité avec les intérêts de la communauté de l'Andorre.

Cette soumission n'effaça pas les nuages que tant d'embarras survenus à la fois avaient appelés sur le front du patriarche; cependant il répondit d'un ton radouci :

— Tu as raison, Isidoro; rapporte-t'en à mon expérience pour réparer la faute qu'une générosité imprudente t'a fait commettre. Tu sais que dans ma longue carrière je n'ai jamais été ni injuste ni impitoyable... D'ailleurs je me suis peut-être exagéré le danger; ces étrangers sont sans doute plus inoffensifs que je ne le crois. Je les verrai, je les interrogerai moi-même, et je rendrai juges les anciens et les sages du pays de ce que nous devons faire.

Isidoro s'inclina, et libre enfin d'obéir à ses sentiments secrets, il allait se rapprocher de la chambre où Cornélie avait été déposée, pour glaner quelque nouvelle

de la malade, lorsque la porte s'ouvrit, et l'espiègle Maria, portant à la main, pour ne pas faire de bruit, ses jolis sabots ouvragés, ornés de plaques d'acier poli et de petits clous dorés, entra dans la salle.

— Eh bien, Maria, ma chère Maria! demanda-t-il à voix basse, quoique avec vivacité, comment se porte cette pauvre dame?

— Elle a enfin repris ses sens, répondit la jeune Andorrane avec intérêt, mais un moment nous avons désespéré de lui voir rouvrir les yeux! Pauvre Française! si vous voyiez comme elle est jolie! et quels beaux habits elle porte! des dentelles comme on n'en a jamais vu dans l'Andorre.

— Enfin elle est mieux?

— Oui, mais elle a une fièvre violente et elle parle avec une voix si douce!.. Moi, je n'ai pas pu comprendre ce qu'elle disait, car elle parlait français; cependant j'ai cru distinguer qu'elle prononçait souvent votre nom, Isidoro.

— Mon nom! répéta le jeune Duba, dont les yeux s'enflammèrent.

— Cela n'est pas étonnant, dit tranquillement le vieux Bertren; cette jeune fille et ses compagnons ont contracté aujourd'hui assez d'obligations à l'égard de mon petit-fils pour qu'ils prononcent son nom dans leurs rêves.

— Et vous, vous lui donnez tous vos soins, Maria, reprit Isidoro avec une joie fébrile en regardant sa fiancée; vous la traitez suivant ma recommandation, comme votre sœur, comme votre amie, n'est-ce pas?

— Oh! je sens que je l'aime déjà, dit la naïve Maria avec chaleur; aussi, comme il faudra que quelqu'un reste toute la nuit près d'elle pour la soigner, j'ai obtenu de ma mère la permission de veiller l'étrangère avec la servante Dea... et je suis venue, ajouta-t-elle en regardant d'un air de cajolerie le vieux Duba, demander à l'illustre Bertren qu'il m'accorde cette grâce!...

Cette fois Isidoro ne put plus contenir les transports de sa joie et de sa reconnaissance pour le zèle empressé de sa fiancée :

— Maria, dit-il d'une voix tremblante d'émotion, vous êtes la meilleure et la plus douce des femmes! et votre bon cœur me fait souvenir qu'au milieu du désordre de mon arrivée, j'ai oublié de vous embrasser...

Avant que la charmante enfant eût pu s'en défendre, il la prit dans ses bras et

déposa sur sa joue fraîche un baiser rapide. Maria, toute rouge de pudeur et de plaisir, se réfugia près du centenaire, qui souriait de l'impétuosité de son petit-fils. Mais en ce moment Antonia Belsamet, qui était entrée sans qu'on s'en aperçût, posa la main sur le bras d'Isidoro et lui dit d'une voix grave et significative :

— Vous n'oublierez pas, Isidoro Duba, que dans nos montagnes un homme ne donne de pareils baisers qu'à celle qui doit être sa femme ?

L'Andorran la regarda d'un air distrait, mais au même instant Bertren se leva avec une légèreté toute juvénile, et se plaçant en face de la mère de Maria, il prit son petit-fils par la main et dit d'une voix ferme :

— Ecoutez, Antonia Belsamet, ce que vous venez de voir devrait mettre fin à vos injurieux soupçons. Aujourd'hui vous avez douté de la bonne foi de mon petit-fils Isidoro et je ne pouvais répondre comme je vais le faire maintenant. C'est nous outrager que de croire qu'un Duba peut feindre des sentiments qu'il n'a pas et faire des serments qu'il ne veut pas tenir. Isidoro a choisi librement votre fille parmi toutes les jeunes filles de l'Andorre, et Maria l'a accepté pour fiancé ; ils s'aiment donc, et comme nous sommes d'accord sur toutes les conditions du mariage, aucun retard n'est plus nécessaire. Enfants, dans cinq jours à partir d'aujourd'hui, le jour de la Saint-Martin, vous serez mariés !

— Cinq jours ! répétèrent les deux jeunes gens avec des intonations de voix différentes.

— Vous l'entendez, vous autres, dit le centenaire en se tournant vers un groupe de pâtres qui étaient rentrés depuis quelques instants dans la salle, le jour de la Saint-Martin aura lieu la noce d'Isidoro et de Maria.... Faites vos préparatifs, car je veux que les fêtes soient si brillantes qu'on n'en ait jamais vu de pareilles dans l'Andorre !

Des applaudissements et des bénédictions accueillirent cette nouvelle. Isidoro resta comme pétrifié, sans prononcer une parole.

V.

Le surlendemain de l'arrivée des exilés chez Bertren Duba, le centenaire était occupé, dans une vaste chambre meublée à l'antique, à examiner une dépêche qui venait de lui arriver de la ville d'Andorre. Soit que la vue du patriarche commençât à décliner, soit qu'il fût distrait de cette lecture par les réflexions qu'elle lui inspirait, soit enfin, ce qui était le plus probable, que le digne homme, dans sa vie champêtre, n'eût plus souvent l'occasion de lire des dépêches et éprouvât par suite quelque difficulté à rapprocher le signe de la chose signifiée, toujours est-il que depuis un quart d'heure il tournait et retournait la feuille de papier entre ses mains et qu'il semblait être dans un véritable embarras.

La maison, si animée lorsque les pâtres arrivaient le soir, était déserte et silencieuse en ce moment. Tout à coup Bertren entendit distinctement des imprécations en langue catalane et des cris de terreur poussés dans la grande cour, du côté des étables. Comme un écolier enchanté de trouver une occasion d'interrompre son travail, il se leva rapidement et s'approcha d'une fenêtre qui avait la forme d'une croix latine ; mais avant qu'il eût pu s'informer de la cause de tout ce bruit, Pédro, qui remplissait dans l'habitation les fonctions de majordome, entra tout essoufflé et tout rouge, comme s'il venait d'avoir quelque vive altercation au dehors.

— Eh bien, Pédro, d'où vient tout ce vacarme? On oublie donc que nous avons des malades ici?

— Ma foi, illustre Bertren, il n'est pas facile de faire comprendre cela à ce brutal de Michaël Moro, le contrebandier! Il vient d'arriver en disant que vous aviez à lui parler; au moment où nous traversions la cour, il a aperçu un des bohémiens qui se chauffait au soleil... Alors il s'est mis à jurer de manière à faire abîmer la maison, et si le gitano ne s'était pas enfui à toutes jambes, je crois, Dieu me pardonne! que Michaël l'eût tué avec ses pistolets. J'ai eu toutes les peines du monde à le retenir, et la querelle de l'autre jour a été sur le point de recommencer!

— Ah! c'est ce *ratero* de Michaël? dit Bertren avec dégoût; j'aurais dû le reconnaître à la manière dont il blasphémait Dieu et les saints! Pourquoi faut-il que nous soyons obligés de ménager de pareils misérables? Ces miquelets et ces contrebandiers font le désespoir du gouvernement de l'Andorre! Mais, patience!... Je ne veux pas de querelles, Pédro, continua-t-il, j'ai fait promettre à cet homme qu'il ne serait pas inquiété s'il venait me trouver ici, et je n'entends pas qu'on lui fasse aucune injure.

— Illustre maître, vous êtes trop bon avec ces pillards de la montagne, dit le pâtre d'un air mécontent, et si les Andorrans voulaient me croire, ils se débarrasseraient bien vite de ces bandits qui infestent notre frontière.

— Ils ont certaines raisons pour n'en rien faire, Pédro; mais laissons cela; le drôle pourrait t'entendre. Est-il venu seul?

— Il a avec lui deux chenapans armés jusqu'aux dents comme s'ils devaient combattre une brigade entière de douaniers, et tous les trois ont bien la plus mauvaise mine!

— Malgré leur mauvaise mine, Pédro, tu vas aller dire à Michaël de monter ici, et tu resteras avec ses deux compagnons à boire une cruche ou deux de vin de Catalogne.

— Moi, maître, avec de pareils vauriens, per Christo!

— Je vais bien boire avec leur chef, moi! dit le centenaire en souriant; on ne peut venir à bout de ces gens-là sans les enivrer ou à peu près. Tu me monteras une cruche et deux coupes... mais, encore une fois, pas de querelles, car je te préviens, Pédro, que je m'en prendrai à toi s'il arrive quelque malheur. Surtout veille à ce qu'Isidoro ne puisse les rencontrer ici. Où est mon petit-fils en ce moment?

— Près de ces voyageurs, comme toujours; il ne les quitte pas.

— C'est bien; profitons du moment, car Isidoro pourrait venir, et ma négociation serait alors impossible; va!

Pédro sortit, et revint au bout d'un moment portant la cruche de vin et les coupes qu'avait demandées Bertren; il était accompagné du farouche Michaël Moro, ou Michel le Maure, le contrebandier qu'Isidoro avait blessé deux jours auparavant.

Nous savons déjà qu'il était de haute taille; son visage bronzé était couvert de cicatrices qu'il n'avait pas gagnées à la guerre, mais dans des querelles avec ses égaux ou dans ses luttes avec les douaniers. Ses yeux enfoncés exprimaient à la fois l'orgueil, la méchanceté et l'avarice. Il n'avait sur la tête que le bonnet rouge à la catalane, et son costume n'offrait pas en ce moment le mélange de couleurs vives, de quincailleries brillantes, de chapelets et de scapulaires qui distingue les autres montagnards espagnols. Sa culotte de basane, sans jarretière, laissait voir ses jambes noires et musculeuses que recouvraient à peine des guêtres de cuir par-dessus les

espartenyas. Il n'avait ni veste ni matelle, mais une cape blanche était roulée en bandoulière par-dessus sa chemise de toile rousse. Quoique sa main blessée fût enveloppée de linges sanglants, il tenait de l'autre main sa carabine rayée; deux pistolets qui sortaient de sa ceinture rouge prouvaient qu'en cas d'alerte il se croyait encore capable de faire résistance.

Ce personnage appartenait à cette race nomade mi-partie espagnole mi-partie française, et par cela même échappant aux juridictions des deux pays, qui s'était propagée à cette époque, à la faveur des guerres internationales, dans les Pyrénées. Elle habitait la partie la plus inaccessible de ces montagnes, également redoutable à ses amis et à ses ennemis, vivant de contrebande, et par occasion de vol. Michaël avait fait partie de ces bandes indisciplinées de miquelets qui furent presque entièrement exterminées par les Français à la bataille de la Montagne-Noire en 1795. Il avait depuis cette époque une grande réputation d'insolence et d'audace, et cependant, soit respect, soit défiance, soit peut-être embarras de savoir comment il devait se conduire en présence d'un personnage aussi éminent que l'ancien syndic de l'Andorre, il resta immobile près de la porte après avoir adressé à Bertren un salut silencieux. Le centenaire crut deviner sa pensée :

— Approche, Michaël Moro, dit-il avec un geste presque amical, approche et ne crains rien; je t'ai promis que tu serais bien accueilli, toi et ceux qui t'accompagnent, et j'espère que tu ne te défies pas de moi... tu es mon hôte!

En même temps Duba désignait un siége en face de lui, à côté d'une table de sapin sur laquelle Pédro venait de disposer les coupes et le vin. Michaël regarda sortir Pédro, et s'approcha lentement de la table en prononçant d'une voix rauque quelques mots indistincts qui formaient peut-être tout son vocabulaire de politesse, puis il s'assit en face du vieux Duba; mais sans doute ses soupçons ne l'avaient pas entièrement quitté, car il posa sa carabine en travers sur ses genoux et la maintint avec sa main non blessée, comme pour ne pas être pris à l'improviste.

Le centenaire remarqua ce signe de défiance, et son visage s'empourpra de colère. Il se leva avec dignité et dit d'une voix forte :

— Comment, misérable, tu oses douter de la parole d'un Duba? Je te fais venir dans ma maison, je te fais asseoir à ma table, je t'appelle mon hôte, et tu te crois encore en droit de suspecter mes intentions? Dépose ta carabine, te dis-je, ou je saurai bien te faire repentir de ton insolence!

En même temps le vieillard, avec une autorité singulière, arracha la carabine au miquelet, et la déposa à quelques pas, contre la muraille. Moro se redressa brusquement, et fit un mouvement comme pour reprendre de force son arme redoutable; mais la contenance ferme, le regard magnétique de Bertren lui en imposèrent. Il hésita une seconde; puis, dominé par un ascendant irrésistible, il se rassit en murmurant d'un ton bref :

— C'est vrai. J'ai tort.

— Voyons, Michaël Moro, dit le centenaire en reprenant sa place et en remplissant les coupes, ne nous fâchons pas, puisque je t'ai fait venir justement pour arranger une querelle qui a eu lieu ces jours passés.

— Je m'en souviens, répondit le bandit en vidant sa coupe et en montrant sa main blessée. J'ai juré de me venger!

— Tu l'as juré! reprit le vieillard alarmé; tu ne peux cependant avoir l'intention de donner une suite sérieuse à cette affaire... tu ne serais pas si fou!

Michaël fit une grimace significative et avala une seconde coupe de vin.

— Écoute, Michaël Moro, dit Bertren avec véhémence, tu as une mauvaise répu-

tation dans le pays, bien qu'en dehors de ton commerce et de tes batailles avec les douaniers tu n'aies pas encore donné prise sur toi; cependant il faut que tu saches bien que si l'illustrissime conseil et les habitants de l'Andorre souffrent que des contrebandiers et des miquelets tels que toi infestent nos frontières, nous ne voulons pas néanmoins que cette tolérance aille trop loin. On peut excuser une querelle fortuite comme celle de l'autre jour, bien que le sang ait coulé; il y a eu des torts des deux côtés. Mais si quelqu'un de vous osait se rendre coupable désormais d'une agression préméditée envers un habitant de l'Andorre, nous avons des carabines qui portent aussi loin que les vôtres, et nous en avons plus que vous. D'ailleurs, la guerre entre la France et l'Espagne est maintenant finie, et on va sans doute songer à la sûreté des frontières. Réfléchis que bientôt peut-être tu auras besoin de protecteur, et que je puis t'en servir si je te trouve raisonnable.

Le miquelet aurait pu répondre que si réellement la petite république avait eu le pouvoir de faire cesser certains désordres sur l'extrême frontière, elle n'y eût pas manqué depuis longtemps, et que s'il y avait eu quelque autre moyen de se mettre à couvert contre ses entreprises et celles de ses pareils, Bertren Duba, personnage important de l'Andorre, au lieu de le recevoir, lui, Michaël Moro, à sa table, l'eût certainement mis hors d'état de nuire à qui que ce fût. Mais le taciturne contrebandier se contenta de hausser les épaules en écoutant les menaces du vieux patriote andorran, qui n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Ne crois pas au moins, reprit Bertren d'un air dégagé, que mon petit-fils te craigne, malgré tes prouesses contre les douaniers. Tu sais bien qu'Isidoro n'a peur de personne; lorsqu'il va chasser les isards dans la montagne, il ne reculerait pas plus devant les miquelets que devant les loups et les ours, pourvu qu'on l'attaquât en face, et je te crois trop brave, Michaël, pour l'attaquer autrement. Or, tout le pays connaît son adresse à la carabine, et s'il eût visé ta tête comme il a visé ta main, il est certain que tu ne serais pas en ce moment à causer tranquillement avec moi. Mais il n'a pas voulu te tuer, vois-tu, quoique tu aies mérité la mort à ton

tour en tirant sur un homme qui, m'a-t-on dit, avait déjà mis le pied sur le territoire de l'Andorre...

—Votre petit-fils m'a fait une injure que j'espère bien lui faire payer plus tard, dit le contrebandier d'une voix sombre.

—Une injure! une injure! reprit le vieillard en s'agitant avec impatience. Voilà comment vous êtes, vous autres Catalans; vous voyez des injures partout, afin d'avoir l'occasion de vous en venger! Mais s'il y a injure, c'est bien réellement toi qui l'as faite, Michaël, en attaquant ce bohémien qui était sous la protection de mon fils. D'ailleurs, toi et les tiens vous avez brûlé assez de poudre le même soir pour cette prétendue injure, et je t'ai mandé, Michaël Moro, pour te dire que je ne veux pas, entends-tu, que cette affaire aille plus loin! Il y a eu querelle, il y a eu des balles échangées; c'est assez pour l'honneur. Maintenant, si l'un de vous attaquait l'autre, le cas deviendrait grave et l'illustre viguier ou les honorables beiles devraient s'en mêler. Moi-même je dépêcherais mes chasseurs à tes trousses et on t'aurait bien vite atteint dans ta grotte du Rialp. Or, où irais-tu, Michaël Moro, toi et tes gens, si on vous débusquait de vos montagnes?

— Il faudrait donc que je gardasse la blessure et l'outrage! dit le miquelet de sa voix rauque; il faudrait donc que j'eusse perdu du temps à guérir ma main, sans faire payer à personne le tort que me cause dans mon commerce cette maudite blessure!

— Ah! si nous parlons d'intérêt, courageux Michaël Moro, nous pourrons nous entendre. Je dis qu'il n'y a pas injure, remarque bien; mais je ne dis pas que cette blessure ne te cause pas quelque dommage... Aussi, comme tu n'es pas riche, je suis disposé à compenser les pertes que tu pourrais faire à cause de cette blessure; ceci est de toute justice. Voyons, je ne veux pas qu'il te reste le moindre prétexte de chercher encore querelle à Isidoro, et pour cela, fixe toi-même l'indemnité que tu réclames...

Les yeux du contrebandier pétillèrent d'avarice et de joie; le centenaire avait bien compris le caractère de ce misérable; l'intérêt étouffait tout autre sentiment. Michaël réfléchit un moment.

— Eh bien, reprit-il audacieusement en levant la tête, j'oublierai tout, mais vous me donnerez cent francs, argent de France, c'est le meilleur!

— Cent francs! s'écria Bertren; crois-tu donc que nous autres bergers et laboureurs nous ayons de l'argent comme un marchand de Ségovie? cinquante francs et cent livres de laine, es-tu content?

— Ajoutez au moins un mulet.

— Rien.

— Allons, soit.

— Mais tu me jures par ton père et ta mère, par le Christ et la Vierge, que tu ne chercheras jamais à te venger sur mon petit-fils Isidoro Duba de l'affaire du pic du Siguier?

— Je le jure par mon père et ma mère, par le Christ et la Vierge, dit le miquelet en levant la main.

— Et par saint Michel, ton patron? ajouta le centenaire.

Le contrebandier hésita; il avait sans doute quelque arrière-pensée, et le second serment lui semblait trop solennel pour qu'il osât le prononcer avec la conscience qu'il pourrait un jour l'enfreindre.

— Jure par saint Michel, ou tout est rompu, dit Bertren avec fermeté.

Michaël prononça à regret le serment exigé, puis il continua d'un air mécontent :

— C'est bien peu de chose, illustre Duba, pour une main percée de part en part! Heureusement que ces voyageurs de France ne sont pas compris dans le marché, et s'ils repassent dans nos parages d'ici à quelque temps... Vous savez que depuis l'affaire de la Montagne-Noire je n'aime pas les Français.

— Non pas! non pas! s'écria le vieux Duba; ces étrangers sont mes hôtes, et je ne dois pas souffrir que personne à ma connaissance puisse nourrir contre eux de mauvais desseins!...

Le contrebandier fit un signe négatif et résolu.

— Allons, je vois qu'il faut que je t'abandonne encore le mulet! mais puisses-tu te casser le cou le premier jour que tu l'enfourcheras !

Michaël reçut cette injure avec un calme stoïque; puis il se leva et dit tranquillement en faisant ses préparatifs comme pour s'éloigner :

— Ainsi donc, maître, tout est convenu, et je ne puis plus me venger de la blessure et de l'outrage que sur ces misérables gitanos, qui ont été la cause première de tout ceci !

— Oh ! pour le coup, dit le vieillard poussé à bout, tu n'auras rien pour les gitanos; les gitanos sont des païens maudits qui n'ont pas de valeur; ils doivent passer par dessus le marché.

— Ils sont pourtant aussi vos hôtes..... mais n'en parlons plus. Ils paieront pour tous ; je leur apprendrai à piller les marchandises!

— Eh bien! tu auras deux brebis pour les gitanos; mais ne demande plus rien, car je jure...

Le vieillard se mordit les lèvres et reprit d'un ton radouci :

— Tu le vois, je suis généreux; mais désormais tiens-toi tranquille et ne viens pas reparler de cette main de malheur, car elle est payée dix fois plus qu'elle n'a jamais valu. Ainsi, je puis compter que cette affaire du pic du Siguier est à jamais finie?

— Je l'ai juré. Mais vous, illustre syndic, quand me donnerez-vous ce que vous m'avez promis?

— Écoute : les troupeaux sont aux champs, la laine n'est pas pesée et l'argent n'est pas dans mon coffre... Mais reviens le jour de la Saint-Martin, pour le mariage d'Isidoro. Je t'invite à la noce, toi et ta bande; tous les habitants de la vallée s'y trouveront, et tu oublieras tout à fait, en buvant mon vin, la fâcheuse querelle de l'autre jour. Avant de partir, tu réclameras ce que je t'ai promis, et sois assuré que j'y ajouterai quelque chose plutôt que de ne pas te renvoyer content..... Tu sais ce que vaut ma parole.

— Oui, oui, maître; je ne suis pas inquiet. Nous reviendrons tous dans quelques jours.

Puis, au moment de sortir, il se plaça fièrement devant le centenaire et lui dit d'un ton moitié ironique, moitié menaçant.

— Eh bien, illustre Duba ! maintenant que l'affaire est finie, je puis bien vous dire que vous avez fait un bon marché.

— Et pourquoi cela?

— Parce que la vie de votre petit-fils vaut plus pour vous que tout ce que vous

allez me donner, et que j'avais le projet, aussitôt que ma main serait guérie, d'attendre votre Isodoro dans les montagnes et de lui envoyer une balle qu'il n'aurait pas vu venir. Ce sera donc pour une autre occasion.

En même temps, il fit entendre un rire guttural, et après avoir salué gauchement, il sortit de la chambre sans attendre de réponse.

Le vieillard resta un moment comme étourdi de tant d'impudence ; puis il répéta d'un air pensif en hochant la tête :

— Oui, oui, j'ai bien fait ! ce misérable eût assassiné Isidoro !

Pendant que Bertren Duba était encore préoccupé par les idées pénibles que lui avait laissées cette visite, Isidoro, non moins inquiet et non moins agité, mais par d'autres pensées, entra brusquement dans la chambre. A sa vue, le centenaire craignit que le jeune Andorran n'eût rencontré Michaël Moro et rendu ainsi inutile la désagréable négociation qu'il venait de mener à bien.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il précipitamment.

— Je viens de la chambre de la jeune dame où les pauvres Français sont réunis ; ils se désolent parce qu'ils savent que d'un moment à l'autre on peut les chasser d'un pays où ils avaient espéré trouver repos et sécurité.

Bertren respira ; ses craintes n'étaient pas fondées.

— J'ai remarqué, dit-il malicieusement en se rasseyant, que depuis que ces étrangers sont ici tu sembles ne t'occuper que d'eux seuls... hier tu as passé toute la journée à la porte de la jeune étrangère ; maintenant qu'elle se trouve un peu mieux, tu ne laisses échapper aucune occasion d'entrer pour t'informer de sa santé.

Isidoro rougit et détourna la tête.

— Mais je connais la cause de cette assiduité, reprit le vieillard ; ta jolie fiancée Maria est toujours à côté de l'étrangère, et tu profites de l'occasion... Courage, mon garçon, tu n'as plus que trois jours à attendre ! Je crois que Maria est presque aussi impatiente que toi, et Belsamet et moi nous sommes aussi impatients que vous deux.

Le jeune Duba resta embarrassé et contraint pendant que le vieillard se frottait les mains avec gaîté.

— Grand-père, demanda-t-il enfin, on m'avait dit que vous veniez de recevoir la réponse à la lettre que j'ai écrite pour vous au viguier français à Andorre.

— L'illustre viguier français est en ce moment à Pamiers, dans l'Ariége ; mais l'illustrissime conseil s'est assemblé et on a répondu à cette lettre.

— Eh bien, grand-père, dit vivement Isidoro, quelle est la réponse du conseil souverain ? Ces étrangers resteront-ils ici ? Cette belle jeune dame n'aura-t-elle plus, au milieu des maux qui l'accablent, à s'inquiéter encore du sort de son père et du sien ?

Le centenaire fit un signe qui n'était ni une négation ni une affirmation.

— Vois toi-même, dit-il en présentant la lettre à son petit-fils, et juge de ce que je dois faire.

Et comme Isidoro parcourait avidement la missive sans prononcer une parole, Bertren ajouta avec embarras :

— Lis à haute voix, mon garçon ; j'ai oublié déjà en partie ce que j'ai lu, et d'ailleurs ma vue est si mauvaise depuis quelques années !... Enfin lis-moi la lettre tout entière.

Comme on l'a deviné, le bonhomme n'était pas bien sûr du contenu de la dépêche,

et il avait compté, pour en avoir une idée exacte, sur Isidoro, son secrétaire ordinaire. Celui-ci resta un moment absorbé dans cette lecture, et ses traits prirent une expression de tristesse et de terreur. Mais cette expression changea tout à coup, et il dit tranquillement en désignant la lettre :

— Eh bien, grand-père, ce que j'avais prévu arrive ; l'illustrissime conseil s'en rapporte entièrement à votre sagesse sur le parti qu'il convient de prendre à l'égard de vos hôtes, et j'ose espérer...

— Est-ce bien cela? est-ce exactement ce que dit la lettre? reprit le vieillard étonné en attachant sur son petit-fils un regard soupçonneux, il m'avait semblé...

— Voyez vous-même! dit le jeune homme d'un air d'assurance parfaitement naturel, comme s'il n'eût pas douté que son aïeul ne fût réellement capable de rectifier une erreur.

— Oui, oui, c'est vrai, je l'avais oublié! dit le vieillard en s'efforçant de sourire, et cette marque de confiance de la part de mes confrères du conseil est très-flatteuse pour moi ; mais ne trouves-tu pas, Isidoro, qu'elle est contraire à toutes nos lois et à tous nos usages? Car enfin, continua-t-il d'un air pensif, une nouvelle révolution vient, dit-on, d'éclater en France ; il y a un nouveau roi, un nouveau pouvoir, et si ces Français qui sont ici, ces proscrits, comme on les appelle, allaient attirer sur nous la colère de ce nouveau roi?... Je suis fâché de ne pas m'être trouvé au conseil ; ils ne savent pas en Andorre ce que c'est que la France et comment elle écraserait d'un revers de main notre pauvre petite république, si nous étions assez maladroits pour... Oui, il est vraiment extraordinaire qu'ils m'aient permis d'agir comme je l'entendrais, sans me conseiller aucune précaution... J'ai envie de partir sur-le-champ pour Andorre, afin de faire comprendre à mes confrères la nécessité de la prudence.

— Mais, grand-père, puisqu'on s'en rapporte à votre sagesse, dit Isidoro visiblement inquiet ; d'ailleurs, vous ne m'avez pas permis d'achever, continua-t-il en hésitant ; vous parlez de précautions à prendre, mais on vous recommande de vous informer quelle est exactement la condition de ces étrangers, et d'agir en conséquence.

— A la bonne heure donc! s'écria Bertren. Je reconnais la politique ordinaire de nos conseillers! Il ne faut pas mécontenter la France ou l'Espagne ; je le leur ai toujours dit... Eh bien, mon garcon, viens avec moi, ajouta-t-il en se levant rapidement, tu m'aideras dans le cas où il y aurait quelques papiers à examiner.... Car mes pauvres yeux déchiffrent si difficilement l'écriture, et surtout l'écriture française...

— Où allons-nous donc, grand-père? dit Isidoro en cherchant à le retenir.

— Mais dans la chambre des étrangers, les questionner sur-le-champ.

— Grand-père, songez, je vous prie, que la jeune dame est encore bien malade, et que l'émotion que vous allez lui causer pourra lui être fatale. Son père et ce cagoth, leur ami, sont descendus la voir aujourd'hui pour la première fois depuis leur arrivée, car ils étaient hier presque aussi malades qu'elle ; vous allez troubler peut-être les épanchements du père et de la fille.

— Isidoro, hier il eût été cruel de presser ces étrangers au sujet du secret dont ils s'environnent ; aujourd'hui ils ont assez de force pour s'entretenir entre eux, ils doivent en avoir assez pour nous dire si leur présence ne peut pas nous attirer l'inimitié de nos puissants voisins. Il n'y a ni hésitation ni retard possible.

— Encore un mot, je vous prie, grand-père, dit le jeune Duba avec une profonde émotion; si le nom et la position de ces étrangers vous semblaient devoir appeler sur l'Andorre ces malheurs que vous craignez tant, que feriez-vous?

— Je ferais conduire ces étrangers jusqu'aux frontières d'Espagne ou de France, et je leur défendrais de rentrer jamais en Andorre

— Mais si l'un d'eux était faible, malade, mourant; s'il ne pouvait être transporte sans danger pour sa vie?

— Isidoro, dit le vieillard d'une voix austère, l'existence de mon pays m'est plus chère même que les devoirs de l'hospitalité.

— Eh bien, moi, s'écria le jeune homme en éclatant d'une voix tonnante, je jure que je ne souffrirai pas...

Il s'arrêta tout à coup au moment d'exprimer quelque énergique pensée qui bouillonnait au dedans de lui-même. Bertren se redressa, et fixant son regard calme et sévère sur son petit-fils, il dit lentement:

— Qui a permis au fils de mon fils d'élever ainsi la voix en ma présence? Est-il las déjà du respect et de l'obéissance qu'il doit à mon âge et à ma qualité d'aïeul? Parle, Isidoro, ai-je dit quelque parole que je doive expliquer ou rétracter? Le jeune homme peut aussi reprendre le vieillard, si le vieillard a mal parlé ou mal agi!

— Grand-père, reprit Isidoro après une pause, excusez un moment d'égarement... Nous faisons des suppositions qui ne peuvent être vraies. Il n'y a aucun danger à craindre de la présence de ces étrangers chez nous; ce sont de simples et obscurs voyageurs, sans influence dans leur pays, sans importance nulle part... des vêtements si simples! un cagoth pour compagnon! Oui, je suis sûr que vous ne ferez aucune difficulté de leur permettre de séjourner ici quand vous les aurez interrogés!

Et il entraina le vieillard encore tout ému par ce cri de volonté échappé pour la première fois en sa présence.

VI.

Le père Gonthier et Bernard Alric se trouvaient en ce moment, comme nous le savons, dans la chambre de Cornélie. Pendant la journée précédente, tous les deux étaient restés malades dans leur chambre par suite des affreuses fatigues et du froid horrible qu'ils avaient eu à supporter dans le passage des montagnes. Comme ils étaient à peu près privés de tout sentiment lorsqu'ils avaient été transportés chez Bertren Duba, grand avait été leur étonnement lorsqu'en reprenant leurs sens ils s'étaient trouvés dans des chambres sombres et rustiques, sur de grands lits à ciel, entourés de personnages inconnus et silencieux, dont le costume bizarre ajoutait encore à l'étrangeté de la situation. Dans les premiers moments le souvenir même de leur périlleux voyage n'existait plus dans leur mémoire que comme le souvenir d'un rêve pénible. Cependant, grâce aux soins qui leur avaient été prodigués par un médecin du voisinage et surtout par les gens de la maison, habitués à traiter de pareils maux, la conscience de leur véritable position leur était revenue peu à peu avec les forces, et leur première pensée avait été de se rapprocher pour se concerter sur le parti qu'ils avaient à prendre dans les circonstances présentse.

Dès la veille, Bernard, plus jeune et plus robuste que Gonthier, avait été déjà en état d'adresser quelques questions à ceux qui l'approchaient ; mais soit que les Andorrans ne comprissent pas bien le patois montagnard dont il se servait, soit qu'ils ne pussent pas répondre, il n'avait obtenu d'eux aucun éclaircissement. Quant à Gonthier, ses premières réflexions dès qu'il avait eu la faculté d'unir deux idées avaient été pour sa fille, qu'on lui disait gravement malade.

Cornélie, en effet, n'avait pas éprouvé les effets bienfaisants du repos, comme son père et son fiancé. Son organisation frêle n'avait pu supporter les violentes secousses de ce périlleux voyage, et depuis son arrivée elle était en proie à une fièvre lente et continue qui menaçait de prendre un caractère alarmant. Cependant, par les ordres et les prières d'Isidoro, elle avait reçu les soins les plus touchants et les plus empressés. Toutes les femmes de la maison étaient employées à son service ; la jolie Maria ne la quittait presque pas, et, bien qu'elle ne pût comprendre les remercîments que lui adressait l'étrangère, elle avait pour elle les prévenances les plus affectueuses. Enfin, la vieille Belsamet elle-même avait mis en jeu toutes ses recettes et tous ses secrets de matrone villageoise pour guérir promptement cette jeune fille qu'il lui tardait peut-être, par quelque vague instinct de jalousie maternelle, de voir s'éloigner.

Au moment où les Duba entrèrent, un profond silence régnait dans la chambre de la malade. Cette chambre, où les fenêtres garnies de toile rousse en guise de vitres ne laissaient pénétrer qu'un jour terne et fauve, n'avait de remarquable que le lit de serge rouge sur lequel était couchée Cornélie. La fille de Gonthier avait voulu, par un sentiment de pudeur qui ne quitte jamais une femme au milieu des plus vives souffrances, rester entièrement vêtue dans cette maison étrangère. Elle était enveloppée dans un long peignoir garni de dentelles qu'on avait retiré de ses bagages ; sa figure était d'une pâleur que faisait ressortir encore la profusion de ses cheveux noirs s'échappant de dessous un petit bonnet andorran ; ses mains étaient jointes sur sa poitrine, dans l'attitude de l'abattement et de la douleur ; ses yeux à demi fermés ne semblaient se ranimer un peu que lorsqu'ils se tournaient vers Gonthier, assis à quelques pas. Le malheureux père était en proie à une de ces douleurs sombres et muettes qui ne sont que plus profondes et plus énergiques. Tant qu'il avait cru n'avoir à craindre que pour lui-même, cette volonté opiniâtre et inflexible que nous lui connaissons l'avait soutenu, mais maintenant qu'il se voyait menacé de perdre sa fille unique, cette courageuse compagne de son exil et de ses malheurs, tout le stoïcisme qui était la base de son caractère s'était brisé : sans qu'il s'en aperçût, de grosses larmes tombaient de ses yeux pendant qu'il contemplait en silence la jeune malade. La douleur de Bernard, qui était près de lui, n'était pas moins vive : le bon et timide jeune homme, dont l'organisation nerveuse et mélancolique rappelait celle d'une femme, serrait dans une de ses mains la main du père Gonthier, tandis que de l'autre il appuyait un mouchoir sur son visage pour étouffer des soupirs bruyants comme des sanglots. Enfin, pour achever le tableau, Maria Belsamet était au chevet de Cornélie, debout, appuyée dans une attitude gracieuse contre le bois du lit, oubliant la quenouille de nacre et d'ébène passée dans la ceinture de son tablier, regardant d'un air de pitié et la bouche demi-ouverte, tantôt les deux étrangers, tantôt sa jeune compagne alitée. A l'autre bout de la chambre, la vieille Belsamet, son long voile blanc de veuve rejeté en arrière, son tablier relevé sur le côté, semblait exclusivement occupée

à préparer des décoctions de simples réputés souverains dans la maladie de la jeune fille, et parfois elle parlait seule et à voix basse, comme si elle eût voulu par des paroles magiques ajouter à la vertu que ses préparations avaient déjà.

Bertreu Duba et Isidoro entrèrent avec tant de précaution qu'ils arrivèrent presque au milieu de la chambre sans que les assistants eussent remarqué leur présence. Maria la première se retourna et poussa un petit cri de surprise qui fit tressaillir la malade et tira Gonthier et Bernard de leur douloureux abattement. A la vue du centenaire ils se levèrent aussitôt et le saluèrent en silence.

— C'est l'illustre Bertreu ! c'est Isidoro ! dit Maria avec une joie naïve en faisant quelques pas au-devant d'eux.

Bien que ces paroles eussent été prononcées en langue catalane, ce nom d'Isidoro parut frapper Cornélie.

— Isidoro ! notre sauveur ! répéta-t-elle avec un sourire affectueux en cherchant à se soulever ; qu'il soit le bienvenu.

Isidoro la regarda en silence avec un morne désespoir.

— Elle est mieux, lui dit Maria à voix basse ; ma mère lui prépare une potion qui doit la guérir bientôt...

— Serait-il vrai, Maria? demanda Isidoro en se rapprochant de sa fiancée.

— Oui, oui ; ma mère assure que dans deux jours l'étrangère pourra continuer sans danger son voyage.

Isidoro la repoussa brusquement, sans que Maria comprît la cause de cette impatience, et il retomba dans sa morne et silencieuse contemplation de la malade.

Pendant ce temps, Bertreu avait pris place auprès des étrangers ; il leur avait adressé quelques mots de politesse en français, qu'il parlait cependant avec moins de facilité qu'Isidoro.

— Nous avons contracté envers vous et votre petit-fils, monsieur, répondit Gonthier d'un ton mélancolique et plein de cordialité, une dette de reconnaissance que nous ne pourrons jamais acquitter ; nous vous devons la vie, à vous et à lui, et, quoi qu'il arrive plus tard, soyez assuré que nous n'oublierons jamais le généreux dévoûment d'Isidoro et les soins dont on nous a comblés dans votre maison. Pourquoi faut-il, ajouta-t-il en jetant un regard plein de douleur sur sa fille, que ces soins n'aient pas également profité à tous ceux qui les ont reçus !

En même temps il se pencha sur le lit et déposa un baiser sur la main brûlante de Cornélie, afin de dérober aux assistants de nouvelles larmes qui se montraient dans ses yeux. Involontairement le vieux Duba se sentit ému, et il éprouva un embarras inattendu à jeter au milieu de cette scène de douleur les questions trop positives sur lesquelles il lui fallait cependant une réponse immédiate. Heureusement le père Gonthier lui fournit lui-même l'occasion qu'il cherchait. Parvenu à maîtriser son émotion, il reprit avec plus de calme :

— Pardonnez, Monsieur, à un malheureux père qui ne sait plus être courageux à la vue des souffrances de sa fille chérie... mais j'ai appris déjà que notre séjour chez vous était contraire à vos lois et que vous aviez pris conseil de votre gouvernement sur la manière dont nous devions être traités ; c'est sans doute cette décision suprême que vous venez nous communiquer... Parlez, monsieur, je suis prêt à me soumettre, sinon sans douleur, du moins sans colère à toutes les exigences de votre pays. La résignation doit être la première qualité de ma nouvelle condition.

— Cette résolution est sage, monsieur, dit Bertreu, enchanté intérieurement que

l'étranger fût ainsi venu au-devant d'une explication ; mais j'espère que vous n'en aurez pas besoin. Notre république est hospitalière, et, du moment qu'elle sera sûre que votre présence ne mécontentera pas l'une des grandes puissances qui sont ses protectrices, vous pouvez séjourner dans l'Andorre et vivre en paix dans ma maison, pour laquelle je sollicite d'avance cet honneur. Mais, avant de faire fléchir ainsi en votre faveur les lois qui depuis le grand Carl ont assuré l'existence de l'Andorre, l'illustrissime conseil a bien le droit de s'informer qui vous êtes et des causes qui vous ont obligé à venir nous demander un asile.

— C'est-à-dire, reprit Gonthier avec un peu d'amertume, que votre république me repoussera si l'hospitalité qu'elle m'accorde peut devenir dangereuse pour elle ! Mais n'importe ! ajouta-t-il d'un air de réflexion, je vous dirai qui je suis. La position de votre pays est tout exceptionnelle parmi les nations de l'Europe, et le respect qu'on ressent partout pour les proscrits peut disparaître devant des considérations d'existence pour l'Andorre ; moi-même j'ai fait trop de sacrifices à ma patrie pour oser censurer le patriotisme des autres. Je suis...

— Arrêtez, au nom de Dieu ! s'écria Bernard Alric en se levant, songez à ce que vous allez dire ! Monsieur Duba, continua-t-il en se tournant vers le centenaire, est-il absolument nécessaire que vous sachiez le véritable nom de mon respectable ami ? Pour moi, je suis propriétaire dans l'Ariége et je puis compter sur le crédit de quelques-uns des plus honorables habitants de ce département ; comme vous pouvez le voir, je me suis précautionné d'un passe-port en bonne forme pour l'Espagne (et il tira de sa poche un papier qu'il présenta à Duba), je suis donc parfaitement en règle avec les lois de tous les pays civilisés, et je ne doute pas que si j'eusse été prévenu plus tôt de notre voyage en Andorre, j'aurais facilement obtenu pour mes compagnons et pour moi le permis de séjour qu'on exige de nous. Or, je puis affirmer...

— Jeune homme, interrompit Bertren Duba, l'importance même que vous mettez à me cacher ce nom me fait craindre qu'il ne soit plus dangereux pour nous ou moins honorable que je ne le voudrais ; votre ami n'aura pas à vous remercier de cette brusque intervention dans la conversation des vieillards.

— C'est pourtant ce que je ferai, dit Gonthier en pressant vivement la main du cagoth ; bien que je ne puisse accepter le conseil que me donne Bernard, je le remercie de son zèle, mais je ne cacherai jamais mon nom quand à l'ignorer il peut y avoir danger pour ceux qui me le demandent. Vous voulez savoir qui je suis et pourquoi je suis venu dans l'Andorre ? continua-t-il avec dignité en se tournant vers Bertren Duba. Je m'appelle X***, je suis ancien député à la Convention nationale ; j'ai quitté la France parce que mon nom, m'a-t-on dit, était porté sur une liste de proscription dressée par ceux qui gouvernent aujourd'hui ma patrie ; je suis persécuté parce que, dans l'exercice légal de mon mandat, j'ai cru devoir condamner à mort un roi accusé de trahison... Si j'ai commis une injustice, c'est seulement à Dieu et à ma conscience que j'en dois compte ; aujourd'hui les hommes me punissent de ce que j'avais considéré comme un pénible mais rigoureux devoir. Ma maison a été brûlée, mes biens pillés par ce peuple dont j'avais voulu l'émancipation ; échappé avec peine au massacre, je suis venu demander asile à une population que je devais supposer amie de la liberté et de ceux qui l'ont défendue... Monsieur le syndic de la république de l'Andorre, voilà ce que je suis, et quels que soient aujourd'hui les jugements des hommes, je suis fier de mon nom, de mes

opinions et de mes actes ; vous pourrez en informer ceux qui vous ont donné mission de m'interroger.

Une profonde stupeur accueillit cette révélation. Le cagoth avait baissé la tête d'un air consterné dès qu'il avait entendu prononcer le véritable nom de l'ex-conventionnel ; Isidoro examinait son aïeul avec épouvante ; Cornélie elle-même s'était soulevée péniblement sur le coude pour écouter.

— Ainsi donc, monsieur, reprit enfin Duba avec embarras, vous étiez de ceux qui, en 93, prononcèrent la renonciation de la France à tous les droits féodaux, renonciation qui pensa être si funeste à l'Andorre en rompant l'équilibre dans son gouvernement?

— Voulez-vous dire par là, demanda Gonthier d'un ton légèrement sarcastique, que vos concitoyens me garderont rancune de la part que j'ai prise à un acte solennel de justice?

— Ainsi, continua le centenaire sans paraître avoir entendu cette observation, vous étiez du nombre de ceux qui condamnèrent à mort un roi infortuné dont le frère peut vous demander compte aujourd'hui du sang que vous avez versé?

— A moi et à ceux qui m'auront donné asile, n'est-ce pas? Je ne renie rien, monsieur, dans ma carrière politique, pas même les fautes, car elles étaient le résultat d'une conviction sincère.

Un nouveau silence suivit ces paroles.

— Eh bien, reprit enfin le personnage auquel nous continuerons de donner le nom de Gonthier, quand devrai-je partir, monsieur?

— Demain ! dit le vieillard d'un ton sec en se levant.

Isidoro fit un mouvement qu'il réprima aussitôt.

— Mais, du moins, continua le proscrit d'un ton presque suppliant, on n'étendra pas jusqu'à ma fille et à mon ami la rigoureuse mesure qui me repousse du territoire de l'Andorre? Seul je suis proscrit, seul j'apporte avec moi le danger qui me menace.... une jeune fille faible et malade a droit à tous les égards dans tous les pays du monde ! Je vous la confierai, et vous ne me refuserez pas la consolation de penser, monsieur, que pendant que j'affronterai de nouveaux périls, elle sera en sûreté auprès de vous. Bernard me la ramènera dès qu'elle aura recouvré la santé, et peut-être un jour, dans des temps plus calmes, nous pourrons vous remercier des soins que vous aurez continué d'avoir pour elle.

Le vieillard répondit d'un air simple et digne à la fois :

— Si je sacrifie à la sûreté de mon pays les droits de l'hospitalité, je ne veux pas moins vous prouver, monsieur, par tous les moyens possibles, combien ces droits sont sacrés pour nous, et combien il nous est pénible de les violer. Vous me confiez votre fille, monsieur : je l'accepte comme un précieux dépôt, je veillerai sur elle et je l'aimerai comme j'eusse aimé une sœur d'Isidoro. Votre ami pourra rester dans ma maison et donner des ordres comme moi-même, on lui obéira. Quant à vous, je vous ferai conduire sans fatigue et sans danger jusqu'à Urgel en Espagne ; j'ai là des amis qui vous tiendront caché jusqu'à ce que les circonstances aient changé pour vous et pour nous...

— Acceptez, monsieur, s'écria Isidoro sortant tout à fait de sa gravité ordinaire et en joignant les mains; acceptez ce que mon père vous propose. A Urgel, vous serez éloigné de quelques lieues seulement de votre fille ; je pourrai chaque

jour aller vous porter de ses nouvelles, et bientôt, je l'espère, nous trouverons quelque moyen de vous réunir.

Gonthier se tourna avec hésitation vers la malade, qui, de son côté, pendant cette conversation, avait tenu ses grands yeux noirs attachés sur lui.

— Je ne quitterai pas mon père, dussé-je en mourir! s'écria Cornélie en se soulevant sur son lit par un mouvement fébrile.

— Et moi je vous suivrai l'un et l'autre partout où vous irez! dit Bernard de sa voix mélancolique et résignée.

— Quoi! ma fille, s'écria Gonthier dans une mortelle inquiétude, aurais-tu la pensée de m'accompagner encore et me crois-tu assez égoïste et assez insensé pour le permettre! Non, non, pauvre enfant, tu as déjà trop souffert à cause de moi; j'ai commis une grande faute le jour où par faiblesse j'ai consenti à te faire partager mon exil... Non, Cornélie, ma chère Cornélie, il faut que tu restes ici; quand tu seras entièrement rétablie, nous nous rejoindrons sans retard; mais te permettre de me suivre en ce moment ce serait t'exposer à des périls plus grands que tous ceux que nous avons affrontés déjà... Il faut que nous nous séparions demain pour un peu de temps, ma bien-aimée, et je te prie, je t'ordonne de ne pas t'opposer à cette séparation...

Mais Cornélie était douée naturellement, comme nous l'avons dit, d'une bonne dose d'exaltation et d'opiniâtreté; la fièvre qui la dévorait donnait peut-être encore à ces sentiments un nouveau degré d'energie, et elle dit d'une voix ferme en se dressant sur son séant:

— Excusez-moi, mon père, mais si j'avais pu penser, en vous suivant, que je reculerais devant chaque obstacle qui s'élèverait sur notre chemin, loin de vous demander avec tant d'instance à partager votre exil, je fusse restée en France, où des familles amies m'avaient promis appui et sécurité. Ne me parlez donc pas de séparation, car elle serait pour moi le pire de tous les maux, et si vous cherchiez à me tromper par une feinte secrète, vous savez bien que vous me jetteriez dans un désespoir plus périlleux que ce voyage même. Qu'est-ce après tout que ma maladie

présente? Un peu de fièvre qui aura cessé demain peut-être et qui me laissera toujours la force de voyager en cacolet par des routes moins difficiles que celles que nous avons suivies déjà. Cette bonne dame, qui a pris de moi tant de soin (et elle désigna Belsamet), me prépare une potion qui, d'ici à demain, m'aura entièrement guérie. Je vous suivrai, mon père, je vous suivrai.

En même temps elle retomba épuisée sur son lit. Le centenaire se dirigea vers Belsamet, qui, lasse d'écouter une conversation à laquelle elle ne pouvait rien comprendre, s'était remise à extraire et à mélanger les sucs des diverses plantes qui devaient, disait-on, rendre la santé à Cornélie.

— Est-il vrai, demanda le vieillard à voix basse, que la vertu de ces simples soit assez grande pour guérir promptement cette jeune fille?

— Sans doute, répondit la vieille en rechignant, à moins que ces Français ne soient d'une autre espèce que les bonnes gens de l'Andorre.

— Et ce filtre est-il prêt? Pouvez-vous le présenter de suite à la malade? Je sais, Belsamet, combien vous êtes habile en médecine pratique, et j'ai toute confiance en vous.

— Ecoutez, maître Duba, dit Belsamet en hochant la tête, je crois que vous avez un aussi grand désir que moi de voir ces étrangers quitter votre maison et le pays; et cependant je n'ose pas encore faire prendre cette potion à celle qui est là-bas...

— Pourquoi donc?

— Elle est d'une faiblesse extrême; et l'effet de cette décoction sera si violent que je craindrais... J'aimerais mieux attendre à demain.

— Mais c'est demain qu'il faut qu'elle parte.

— Elle ne partira pas, dit en catalan une voix fortement accentuée.

Bertren et la vieille Andorrane se retournèrent avec étonnement. Isidoro était debout devant eux, la tête droite, l'œil enflammé, presque menaçant.

— Elle ne partira pas, répéta-t-il avec une sombre énergie, ou bien le jour où ces étrangers quitteront la maison de mon père, je la quitterai aussi et je n'y reviendrai jamais.

Bertren Duba, pour la seconde fois de la journée, venait de se heurter à une volonté inflexible dont jusque-là il n'avait pas même soupçonné l'existence. Cependant il essaya encore de faire valoir son autorité.

— Isidoro, malheureux jeune homme! dit-il avec force, d'où te vient tant de hardiesse que tu oses m'imposer des conditions? Quel sort ont jeté sur toi ces étrangers pour que tu leur sacrifies le respect que tu dois aux ordres du grand conseil de l'Andorre et aux miens?

Mais Isidoro ne courba pas le front sous les reproches du centenaire et répondit sans changer d'attitude :

— Grand-père, vous êtes maître dans cette maison et ma voix ne peut s'élever qu'après la vôtre; notre loi ne m'accorde aucun droit de maîtrise et de propriété avant que j'aie pris une femme, et il va dépendre de vous que je n'en prenne jamais. Je ne puis donc retenir ici par ma seule autorité les étrangers que j'y ai introduits, qui étaient mes hôtes avant qu'ils fussent les vôtres, pour qui j'ai exposé ma vie avant même que vous les eussiez vus; mais je puis au moins disposer de ma personne, et je vous jure, grand-père, continua-t-il en étendant la main d'un air solennel, que si ces étrangers quittent demain cette maison, je m'armerai de ma carabine et je les suivrai, pour les protéger et les défendre, en quelque endroit

qu'ils aillent..... Je quitterai avec eux mon pays, comme un pays inhospitalier et maudit, sans retourner la tête pour le voir une dernière fois; et le vieux nom des Duba pourra s'éteindre dans l'Andorre avec vous...

— Oh ! tu ne voudras pas, tu n'oseras pas faire cela! balbutia le centenaire, et ton mariage? et ta fiancée?

— Ma fiancée? elle est riche, elle est belle, elle trouvera un mari plus capable que moi de la rendre heureuse.

— Mais ce serait nous outrager d'une manière sanglante ! dit Belsamet non moins émue. Que vous a fait ma pauvre Maria?

— Ne venez-vous pas de dire que si cette jeune étrangère prenait votre breuvage aujourd'hui, elle pourrait en mourir? Que vous a-t-elle fait pour que vous risquiez sa vie par une fatale précipitation ?

— Isidoro, dit le vieux Bertren à voix basse, je m'humilie devant toi, car je sais ce que vaut un serment... Qu'exiges-tu ?

— Que ces étrangers puissent encore rester trois jours ici, dit le jeune Duba après un moment de réflexion ; j'espère que dans cet intervalle ils auront pu ou rétablir leur santé ou obtenir la permission de séjourner légalement dans l'Andorre.

— Et si je prends sur moi de les garder, tu ne penseras plus à abandonner un vieillard dont tu es toute la joie et toute l'espérance ?

— Non.

— Tu épouseras Maria Belsamet au jour convenu?

— Oui, répondit Isidoro d'une voix si faible qu'on put à peine l'entendre.

Bertren Duba s'avança brusquement vers les étrangers, qui pendant cette conversation s'étaient concertés à voix basse sur le parti qu'ils avaient à prendre.

— Messieurs, dit le centenaire avec effort, les instances de mon petit-fils Isidoro l'emportent sur les impérieux devoirs de mon patriotisme; d'ailleurs la jeune dame ne peut partir demain sans le plus grand danger... Veuillez donc rester trois jours encore près de nous : je supporterai les conséquences de ce retard devant l'illustrissime conseil souverain.

Gonthier et Bernard remercièrent poliment le vieillard.

— C'est encore à M. Isidoro que nous devons cette faveur, dit Cornélie en jetant un regard plein de reconnaissance sur le jeune Andorran.

Une expression d'orgueil et de joie se peignit sur les traits d'Isidoro; mais il s'adressa à Bernard Alric et lui dit rapidement

— Ne m'avez-vous pas dit, monsieur, que vous pouviez rentrer en France quand vous le voudriez, et que vous espériez avoir assez de crédit pour obtenir du vignier français l'autorisation de résider dans l'Andorre?

— Oui, sans doute.

— Eh bien, croyez-vous que, pour assurer la tranquillité de votre ami et de sa fille, vous aurez la force de voyager à cheval pendant deux jours et dans des chemins difficiles?

— Je ferais bien plus pour être utile à mes chers compagnons de voyage, dit le cagoth avec chaleur.

— Eh bien ! écoutez-moi; les passages des Pyrénées que nous avons parcourus il y a deux jours sont fermées sans doute maintenant; mais le col de Puymoreins doit être libre encore. Je vais vous donner un cheval et un guide exercé qui vous conduira à la frontière.... Vous rentrerez en France, vous vous présenterez à l'illustre

viguier français, M. de R..., qui réside en ce moment à Pamiers, dans l'Ariége; vous emploierez tous les moyens pour obtenir de lui l'autorisation qu'exige le conseil souverain, et vous pourrez être de retour ici avant le délai de trois jours que vient de fixer mon grand-père.

— Ce plan est parfait, dit le père Gonthier; mais, mon pauvre Bernard, vous êtes encore bien faible pour entreprendre un pareil voyage?

— Je suis prêt, s'écria Bernard en se levant; le temps est précieux, et je veux, si cela est possible, partir à l'instant même.

— Je vais donner les ordres, dit Isidoro en s'inclinant devant son aïeul, qui par un signe accorda l'autorisation qu'on lui demandait tacitement.

— Merci, monsieur Bernard, dit Cornélie d'un ton affectueux; nous allons encore contracter envers vous une nouvelle dette de reconnaissance!

— Mademoiselle, répondit Bernard en baissant d'un air de modestie mélancolique ses yeux bleus et humides, afin de mériter tout le bonheur qui m'est promis pour l'avenir, je ne puis, hélas! vous donner que du dévoûment...

Isidoro les regardait l'un et l'autre d'un air stupéfait.

— Quoi! lui dit à voix basse le père Gonthier, qui remarqua son étonnement, vous ne savez pas que Bernard Alric est le fiancé de ma fille?

— Son fiancé! s'écria le jeune Duba en reculant d'un pas.

A cet éclat de voix, tous les yeux se fixèrent sur lui.

— Ah! je vois ce que c'est, dit Gonthier en souriant; les républicains de l'Andorre ne peuvent comprendre que j'aie promis ma fille à un homme dont la race était autrefois notée d'infamie dans ce pays.

Isidoro était resté immobile, les bras pendants, la tête penchée sur la poitrine. Elle l'aime! pensait-il.

Puis, se redressant convulsivement et remarquant que Bernard pressait doucement la main de Cornélie en signe d'adieu, il s'élança vers lui et l'entraîna avec violence en disant d'une voix entrecoupée :

— Venez!... mais venez donc!

VII.

L'habitation des Duba était située, comme nous l'avons dit, en avant d'un hameau de quelque importance où demeuraient Belsamet et sa fille, la fiancée d'Isidoro. Ce hameau, qui se composait d'une douzaine de maisons dominées par le clocher en ardoises de l'église paroissiale, était situé à quelque distance de la Tristanza, gave impétueux qui va se jeter dans un affluent de l'Ebre. Tout à l'entour se dressaient de grands rochers de grès rouge qui semblaient menacer le passant de leurs pitons aériens, et par dessus ces pitons, de quelque côté que se portât le regard, on apercevait les hautes montagnes blanches de neige qui formaient comme une ceinture à la vallée. Cependant, le paysage avait conservé les grâces sauvages qu'allait bientôt lui enlever l'hiver. Le sol était presque partout couvert de verdure; des bouquets de liéges et de chênes ornaient encore les bords ravagés du torrent, et des forêts de sapins se détachaient en noir sur les teintes bleuâtres de l'horizon.

D'ordinaire ces campagnes étaient désertes et silencieuses; cependant le soir du

cinquième jour depuis l'arrivée de nos héros en Andorre, au moment où le soleil se couchait derrière les pics glacés de la Pla, elles présentaient un aspect inaccoutumé. La solitude s'était peuplée tout à coup et les abords de la vallée ainsi que la vallée elle-même étaient couverts de montagnards et de montagnardes, les uns à pied, les autres à cheval ou à mulet, mais tous revêtus de leurs plus beaux habits, tous joyeux et bruyants, qui se dirigeaient vers le village. On n'a pas oublié que le lendemain devait être célébré le mariage d'Isidoro Duba avec Maria Belsamet, et il semblait, à voir dès la vieille l'affluence des invités, que tous les habitants de l'Andorre dussent se trouver à la fête du lendemain.

Il est vrai que par la splendeur et l'immensité des préparatifs Bertren Duba semblait avoir voulu que les noces de son petit-fils laissassent bien loin derrière elles celles de Gamache le Riche dans Don Quichotte. C'était la même profusion et le même mépris pour la dépense, c'était la même hospitalité large et franche à tous venants. Aussi y avait-il déjà dans la foule des gens de toutes les conditions connues dans l'Andorre. Les mineurs qui exploitent les mines de fer de ces montagnes se faisaient reconnaître à leurs mains et à leurs visages bronzés, à leurs costumes de drap brun; les pâtres, aux vêtements bariolés de rouge et de vert, étaient chamarrés de rubans et disparaissaient presque sous ces quincailleries brillantes que les Catalans paraissent aimer autant que les sauvages de la mer du Sud. Les contrebandiers, reconnaissables à leurs larges pantalons de velours, à leurs petites vestes bleues garnies de boutons de métal en forme de grelots, descendaient des hauteurs avec toute leur famille, la femme enveloppée dans son grand voile écarlate, les enfants complétement vêtus peut-être pour la première fois de leur vie; mais les pistolets avaient disparu de la ceinture rouge de ces dignes *commerçants*, et s'ils portaient encore leur formidable carabine rayée, ce n'était que pour en faire de temps en temps des décharges pacifiques en l'honneur des futurs époux. On s'appelait de montagne à montagne, on se reconnaissait à des signes particuliers; les Andorranes, femmes et jeunes filles, n'avaient plus à la ceinture de leur tablier cette éternelle quenouille qui est l'occupation de tous leurs instants. Du haut de leurs cacolets elles jetaient de joyeux défis aux beaux danseurs qui cheminaient à côté d'elles; des éclats de rire, des sons de hautbois et de flûte, des détonations suivies de grands cris poussés à la fois par vingt robustes poitrines, étourdissaient l'écho des rochers et dominaient le sourd murmure de la Tristanza. Seulement, quand venait à passer quelque gros personnage vêtu à la mode de France et pourvu d'un chapeau rond différent du sombrero espagnol, on se taisait respectueusement, on se plaçait sur le bord du chemin ou du sentier pour faire place à cet important voyageur, dont le costume pourtant ne pouvait guère rappeler que celui d'un marchand de bœufs français; on saluait avec la politesse la plus scrupuleuse le *chapeau* (c'est ainsi que l'on nomme dans les montagnes le bourgeois campagnard), car ce personnage était le plus souvent un consul, un honorable beile ou tout au moins un membre de l'illustrissime conseil souverain qui venait honorer de sa présence les noces du petit-fils du vieux Duba.

Mais le coup d'œil le plus brillant et le plus animé était celui que présentaient l'habitation et le terrain avoisinant. Comme on avait prévu à l'avance l'impossibilité de recevoir tant de personnes dans la maison malgré son étendue, on était occupé en ce moment à achever un vaste hangar couvert de chaume qui devait servir à la fois de salle de banquet et de salle de danse. Ce hangar, fait en poutres

de sapin fraîchement coupées, s'élevait à cinquante pas en avant de la maison, sur un emplacement autrefois couvert de gazon, mais qu'on avait récemment aplani et battu vigoureusement de manière à en faire une sorte d'aire unie et solide. Des orchestres rustiques s'élevaient à l'entour, ainsi que des fourneaux gigantesques où l'on devait faire rôtir des bœufs entiers. Déjà au milieu des travailleurs, qui mettaient la dernière main à l'édifice improvisé, qui dressaient les longues tables du banquet, qui ornaient de guirlandes de chêne les arceaux de la salle, allait et venait une partie de cette foule joyeuse et bruyante. Des parties de quilles, ce jeu si cher aux montagnards, s'étaient engagées sur divers points; les mères jasaient assises sur des poutres encore sans emploi qui jonchaient le sol; les jeunes filles faisaient les coquettes avec des galans enrubanés, et les ménétriers donnaient des aubades en plaçant l'extrémité des hautbois et des galoubets presque sous le nez de celles à qui ils voulaient faire honneur.

La maison elle-même semblait être un caravenserail ouvert à tous. Les vastes étables, dont on avait pourtant envoyé les habitants ordinaires chez les voisins ou dans les parcs des montagnes, regorgaient de chevaux et de mulets étrangers, car les Duba, dans leur hospitalité féodale, hébergeaient à la fois bêtes et gens. Aussi c'était un piétinement, un brouhaha assourdissant dans la cour principale; on entendait par moments les mugissements des taureaux et les cris plaintifs des moutons que l'on égorgeait pour le banquet du lendemain. Dans la salle commune Bertren, en costume de cérémonie, recevait ses hôtes les plus importants; c'était là que les graves personnages que nous avons déjà désignés sous le nom de *chapeaux* s'étaient réunis sous la présidence du centenaire et parlaient politique en buvant du vin de Roussillon dans de véritables gobelets de verre, achetés tout exprès pour cette solennité. Quant aux hôtes d'une condition inférieure, après être venus saluer le maître du logis, ils se retiraient respectueusement, comme indignes de figurer dans cette illustre société, et ils allaient se mêler aux groupes tumultueux qui s'agitaient devant la maison.

A travers ces groupes se promenait, appuyée sur sa mère, la jolie Maria, la reine de la fête. La pauvre enfant semblait folle d'orgueil et de joie, saluant tout le monde qui se pressait autour d'elle avec force compliments et souhaits de prospérité, remerciant d'un signe les menétriers donneurs d'aubades, riant des détonations d'armes à feu que l'on tirait pour comble d'honneur, presque à ses oreilles. Elle ne semblait pas songer à autre chose en ce moment qu'au bonheur d'être la plus belle et la plus enviée, et cependant une sombre inquiétude était peinte sur le visage de sa mère. La vieille Belsamet répondait à peine par un mot distrait ou par un signe de tête aux félicitations de ses parents et de ses amis. Son regard triste se promenait sur cette foule bruyante comme pour y chercher quelqu'un qui aurait dû se trouver là et qui ne s'y trouvait pas... Depuis le matin Isidoro Duba était parti pour aller à la chasse au chamoi.

Un peu à l'écart, sur un tertre qui était destiné à supporter le lendemain le but du tir à la cible, étaient assis isolément deux personnages qui examinaient avec intérêt chaque épisode de ce tableau mouvant et animé; c'étaient Gonthier et sa fille Cornélie. Tous les deux avaient repris le costume montagnard qu'ils portaient en arrivant dans l'Andorre, afin de ne pas attirer l'attention; et cependant, soit que le nom et les qualités de l'ex-conventionnel fussent déjà connus, soit que la beauté remarquable de la jeune Française fît contraste avec les traits un peu rudes et hâlés

des Andorrans, on se montrait de temps en temps les étrangers et on chuchottait de loin en les regardant, sans oser toutefois troubler leur solitude.

Cornélie, quoique un peu pâle et évidemment d'une grande faiblesse, ne se ressentait plus de la fâcheuse maladie qui avait des caractères si alarmants trois jours auparavant. Cette maladie, provenant d'une fatigue excessive et qui se fût aggravée nécessairement par des fatigues nouvelles, avait cédé devant le repos et les soins les plus empressés; la force d'âme de la jeune fille et la bonté de sa constitution avaient contribué autant que toute autre chose à un rétablissement si subit. La potion de Belsamet, prise en temps convenable, avait arrêté la fièvre. Bref, depuis la veille Cornélie s'était sentie assez de force pour se lever, et le désir de voir les apprêts de la fête, aussi bien que celui d'échapper à l'effroyable tumulte qui remplissait la maison, l'avait engagée à venir, accompagnée de son père, occuper ce petit poste d'observation.

Depuis quelques moments ils examinaient ce tableau animé, et Cornélie gardait le silence, bien que Gonthier lui adressât par intervalles les réflexions politiques ou morales que lui inspirait cette scène. Les paroles frappaient son oreille sans arriver jusqu'à son intelligence, et ce fut seulement quand il prononça le nom d'Isidoro que la jeune fille tressaillit et qu'elle demanda d'un air distrait :

— Isidoro ! Que dites-vous, mon père, de ce jeune homme?

— Je dis, ma fille, qu'il est bien étrange de ne pas voir ici Isidoro dans un pareil moment, et que je ne suis sans doute pas le seul à le remarquer. J'eusse pourtant voulu dire adieu à ce brave garçon avant notre départ, et je crains qu'au milieu de cette cohue il ne nous soit pas possible de lui parler.

— Mon père, dit la jeune fille sans paraître avoir compris le sens de cette observation, il est donc sûr que nous partons demain?

— Demain matin au lever du jour, ma fille, il faudra que nous soyons en route pour Urgel en Espagne; le voyage ne sera que d'une journée, et j'espère qu'il ne te fatiguera pas trop. Le vieux Duba a déjà donné ses ordres en conséquence; Pédro, son factotum, nous accompagnera jusqu'à notre destination et sera chargé par son maître de recommandations verbales. J'eusse voulu rester un jour ou deux de plus, soit pour attendre ce pauvre Bernard, qui ne tardera pas à revenir, soit pour te donner le temps de reprendre un peu de force; mais cette fois nous ne pouvons absolument obtenir aucun délai. Il paraît que le conseil de l'Andorre est très-sérieusement inquiet de ma présence sur son territoire, et de sévères reproches ont déjà été faits au vieux Duba pour sa condescendance à notre égard; leur pauvre petite république de coquille de noix est si fragile que je comprends réellement leurs alarmes pour le moindre motif. Enfin, mon enfant, puisque te voilà mieux, il n'y a plus d'objection sérieuse à notre départ. Tu as pris congé sans doute de cette jolie paysanne qui épouse le fils de notre hôte et de la vieille femme qui est, je crois, sa mère? Tu leur devais des remerciements pour les soins qu'elles t'ont prodigués dans ta maladie.

— D'après vos conseils, je leur ai offert le peu de bijoux que j'emportais avec moi, et la jeune fille m'a paru les accepter avec le plus grand plaisir, si j'en juge du moins par ses gestes et l'expression de ses traits, car nous n'avons pu échanger une seule parole. Quant à la mère, elle n'a accepté mes dons qu'avec une sorte de défiance, et on eût dit qu'elle craignait pour elle et pour sa fille quelque maléfice.

— Cette femme, Cornélie, m'a semblé avoir pour toi plus de zèle que d'affection.

Ou je me trompe fort, ou elle a quelque motif secret pour désirer notre départ prochain.

La jeune fille fit un geste d'indifférence.

— Quoi qu'il en soit, reprit Gonthier, demain nous ne gênerons plus personne ici; et en vérité, si ta santé ne me donnait aucune inquiétude et si je ne craignais pas que Bernard n'eût beaucoup de chemin à faire pour nous rejoindre, je quitterais cette maison et peut-être l'Andorre sans regret. Ce vieux Duba est rempli de préjugés, et il m'a clairement fait sentir qu'il ne nous accordait l'hospitalité que par force. Ce n'est pas là l'accueil que j'avais espéré en venant dans cette vallée. Ce mot de république m'avait séduit, et je ne m'attendais pas à être reçu presque en ennemi...

— Ne parlez pas ainsi, mon père, dit Cornélie avec chaleur; car vous oubliez quels services immenses nous a rendus le fils de notre hôte. Souvenez-vous de ce voyage pénible, de toutes ces preuves de dévoûment sans bornes que nous a données Isidoro!

— Tu as raison, ma fille, nous avons réellement des obligations infinies à ce jeune homme, car je crois que si nous sommes restés ici ces trois derniers jours, c'est à son influence seule que nous le devons. Mais as-tu remarqué, comme moi, que pendant ces trois jours, Isodoro a semblé nous fuir, comme il fuit le reste du monde, et qu'il passe son temps à chasser dans les montagnes, sans paraître se douter qu'il se mariera demain et que tout le pays est convié à la fête?

— Souvenez-vous de l'aveu qui lui échappa, dit Cornélie en baissant la voix, pendant que nous errions avec lui dans les montagnes; il n'aime pas sa fiancée, qui m'a paru pourtant une douce et bonne créature, et c'est seulement pour obéir aux mœurs du pays et aux désirs de son grand-père qu'il a consenti à épouser Maria.

— Qui se serait douté, reprit le père Gonthier d'un air pensif, que chez cette population de pâtres et de laboureurs qui semble devoir s'éloigner si peu de la loi primitive, on retrouverait ces monstrueux abus de droit d'aînesse, ces préjugés de caste, cet égoïsme de famille qui devraient appartenir seulement aux civilisations décrépites? Voila cet Isidoro, jeune homme de cœur et de sens, et qui pense à lui seul plus qu'une grande partie de la nation andorrane ensemble, obligé d'épouser une jeune fille qu'il n'aime pas, parce que, selon l'usage, les familles et les fortunes se conviennent, parce qu'un aïeul jaloux de voir perpétuer sa race exige ce sacrifice, tandis que ce pauvre garçon renonce peut-être à une autre femme qu'il aime...

— Il en aime une autre? demanda Cornélie en attachant son œil noir sur celui de Gonthier; vous croyez, mon père, qu'il aime une autre femme?

— Moi! ma fille, je l'ignore absolument, dit le vieillard avec étonnement.

Un silence embarrassé suivit ces paroles; comme il se prolongeait, Cornélie, peut-être pour échapper aux observations de son père, dont elle connaissait toute la perspicacité, reprit d'un air tranquille, en désignant du doigt trois individus déguenillés qui faisaient tache au milieu des costumes éclatants des Andorrans :

— Puisque notre départ est arrêté, mon père, avez-vous songé au parti qu'il fallait prendre à l'égard de ces malheureux bohémiens?

C'étaient en effet Diégo et ses deux compagnons, qui, avec leur sans-façon ordinaire, n'avaient pas hésité à se mêler à la foule des invités. Diégo, quoiqu'il fût loin d'être guéri de sa blessure, se promenait fièrement dans la foule, le bras sou-

tenu par une écharpe rouge, ne paraissant plus songer à un mal qui pour toute autre organisation que son organisation de granit eût pu avoir les suites les plus graves. Il faisait le bon compagnon avec les Andorrans et les Andorranes, et, autant que pouvaient en juger Gonthier et sa fille, il était parvenu à se concilier l'affection des unes et des autres, en tirant de la simple inspection de leur main des horoscopes qui faisaient rire à gorge déployée les joyeux assistants.

A son tour Gonthier resta quelques secondes sans répondre; puis sortant tout à coup de sa rêverie :

— Oui, oui, j'ai songé à ces bohémiens, reprit-il; ils nous accompagneront à Urgel. Bien qu'il y ait eu beaucoup à redire dans leur conduite, nous ne devons pas oublier qu'ils nous ont été de la plus grande utilité dans ces défilés remplis de neige, et peut-être sans leur secours tout le dévoûment d'Isidoro nous eût été inutile. Aussi ai-je résolu de les récompenser de la manière qui leur sera le plus agréable. J'ai causé hier avec ce Diégo, notre ancien guide, et je suis parvenu, après force détours, à lui arracher la vérité au sujet des événements de notre voyage dans les Pyrénées; il est convenu que lui, Diégo, espérait que le passage serait impraticable pour nos montures, sinon pour nous, et dans le cas où nous aurions été disposés à traiter à bon compte du prix de nos chevaux pour continuer le voyage à pied, ses compagnons étaient tout portés à conclure le marché. Comme ces gitanos sont presque tous maquignons experts, je leur ai promis, quand nous serions à Urgel, de leur abandonner ces animaux qu'ils ont tant convoités et je les ai comblés de joie. Ils ont déjà formé à eux trois une société commerciale pour la vente de ces chevaux qui, disent-ils, doivent faire leur fortune... nous sommes sûrs maintenant de leur fidélité pour le peu de temps qui nous reste à passer ensemble, et plus j'étudie ces malheureux, plus je suis convaincu qu'en s'y prenant bien on pourrait les faire rentrer dans la condition commune, plus... Mais tu ne m'écoutes pas... A quoi penses-tu donc, ma chère Cornélie?

La jeune fille tressaillit.

— Mais à rien! à rien, mon père!... Je regardais cette pauvre Maria que vous voyez là-bas, appuyée sur sa mère... Elle paraît si fière, si heureuse, et cependant...

— Et cependant son fiancé ne l'aime pas ! N'est-ce pas là ce que tu voulais dire, ma fille? Oui, c'est une triste réflexion ; mais heureusement le jour où, après tant de traverses, tu seras unie à ce bon Bernard Alric, personne ne pourra en faire de pareilles ! car il t'aime, lui, et toi, j'en suis certain, tu l'aimeras aussi...

— Peut-être... je l'espère du moins, dit la jeune fille en se détournant un peu pour cacher son embarras.

— Mais, mon enfant, reprit Gonthier en pesant chacune de ses paroles et en étudiant avec la plus minutieuse attention les traits de sa fille, si tu n'as pas encore pour lui toute l'affection que je désire, il est vrai sans doute que tu n'éprouves cette affection pour nul autre?...

— Mon père, dit Cornélie de plus en plus troublée, vous savez assez quelle est ma franchise; vous m'avez prémunie de bonne heure contre ces faiblesses et ces hésitations qui causent parfois de grands malheurs; ne redoutez donc de moi aucune dissimulation ni envers vous ni envers Bernard. Le jour où les sentiments que je crois pouvoir appeler reconnaissance, admiration, pitié, me sembleraient devenir des sentiments plus tendres, je vous le dirais à vous et à celui que vous m'avez choisi pour époux; je vous prendrais l'un et l'autre pour juges et pour conseils...

— Explique-toi, mon enfant, dit le vieillard inquiet; est-ce que tu éprouverais pour quelqu'un des sentiments de nature à te faire craindre...

— Mon père, interrompit la jeune fille avec vivacité en désignant un homme qui s'avançait à quelque distance, le voici.

— Qui donc? demanda Gonthier en regardant autour de lui, Bernard? mon cher Bernard?

— Non, mon père, dit Cornélie en baissant la voix et en rougissant, lui, Isidoro !

Le vieillard se mordit les lèvres et regarda dans la direction indiquée. C'était en effet Isidoro qui venait de se montrer au détour d'un sentier qui descendait des montagnes. Il avait à peu près le costume qu'il portait le jour où les voyageurs l'avaient rencontré dans les Pyrénées ; comme ce jour-là il revenait aussi de la chasse, bien qu'aucun isard ni aucun coq de bruyère n'attestât son adresse ordinaire dans cet exercice. Son manteau à capuchon était rejeté négligemment en arrière et laissait voir le canon brillant de sa carabine, qui n'avait peut-être pas servi de la journée. Le jeune Andorran marchait avec lenteur, la tête penchée en avant, et il semblait ne rien voir ni rien entendre de ce qui se passait autour de lui.

Cependant, arrivé à quelques pas de l'endroit où étaient réunis tant d'étrangers, il s'arrêta brusquement, et, relevant la tête, il sembla sortir d'un profond sommeil. Il regarda d'un air étonné cette foule pétulante, comme s'il eût cherché dans sa mémoire la cause de ce rassemblement inaccoutumé devant sa demeure ; puis, revenant enfin au souvenir de la vérité, il fit un mouvement comme pour s'enfuir vers les montagnes. Mais avant qu'il eût fait un pas, sa volonté avait changé d'objet; cédant sans doute à des considérations nouvelles, il ramena précipitamment sa cape, afin de cacher ses traits, et il s'avança vers la maison, espérant peut-être, à la faveur du crépuscule, qui devenait de plus en plus sombre, être pris pour quelque invité de peu d'importance et rentrer sans être aperçu.

Or, pour exécuter ce projet sans se heurter à chaque instant à quelques-uns des groupes qui encombraient les abords de la maison, le jeune chasseur dut se rap-

procher du tertre sur lequel avaient pris place Gonthier et sa fille et passer seulement à quelques pas d'eux. Arrivé tout proche, il les reconnut; mais, pensant sans doute que son incognito n'avait pas été trahi pour eux comme pour le gros de la foule, il allait atteindre la maison quand un événement inattendu vint déranger son projet.

VIII.

Un grand tumulte s'était élevé parmi les Andorrans; des imprécations, des jurements et des menaces se firent entendre mêlés à des cris de détresse. Bientôt la foule s'entr'ouvrant laissa voir le bohémien Diégo qui se débattait avec effort entre les mains de quelques robustes montagnards à qui il avait sans doute fait quelque injure. C'était sur lui que les bras étaient levés, c'était à lui que s'adressaient les menaces, et déjà, malgré sa blessure, qui eût dû inspirer un peu de pitié à ses persécuteurs, il avait reçu bon nombre de horions, qu'il cherchait pourtant à éviter de tout son pouvoir. A quelques pas, Maria tout en larmes se désolait, tandis que sa mère, le visage enflammé, parlait à la foule avec volubilité et semblait désigner le pauvre gitano à l'indignation, à la colère de tous.

Diégo enfin eut le bonheur de se dégager de l'effroyable mêlée dont il était le centre, et il en profita pour fuir de toute sa vitesse; mais les montagnards, excités par les paroles de Belsamet, se mirent à le poursuivre. Le malheureux bohémien regarda rapidement autour de lui pour chercher l'asile le plus sûr, et naturellement, en reconnaissant Gonthier et sa fille, ce fut à eux qu'il songea d'abord à demander protection. Il dirigea donc sa course de leur côté pendant que toute la meute des furieux continuait de le poursuivre en criant :

— Arrêtez l'infernal sorcier! le païen maudit! Assommez-le, l'oiseau de mauvais augure, le prophète de malheur! Au diable le gitano!

En voyant venir à eux cette bande furieuse, Gonthier et Cornélie, ignorant de quoi il s'agissait, s'étaient levés et allaient lui céder la place quand le bohémien, tout essoufflé et haletant, leur cria dans son mauvais français :

— Par pitié, monsieur le maître, débarrassez-moi de ces enragés-là! Saint Jacques et saint Michel, je suis un bon chrétien, et si vous m'abandonnez, ils vont m'assommer sans confession!

Par un sentiment d'humanité, Gonthier s'avança pour protéger son ancien guide, mais il était douteux que ses instances et même celles de sa fille désarmassent la colère des Andorrans. Tout à coup une robuste poitrine se plaça entre Diégo et les forcénés qui allaient l'atteindre, et Isidoro, rejetant vivement son capuchon en arrière, dit d'un ton d'autorité :

— Laissez cet homme! Que lui voulez-vous? Que vous a-t-il fait?

Le ton, le geste, et surtout la présence du jeune Duba en ce moment produisirent un effet magique sur les montagnards. Ils s'arrêtèrent étonnés, et sur tous les visages l'expression de la gaieté et de la cordialité remplaça celle de la colère et de la haine.

— Ah! c'est vous, monsieur Isidoro! bonjour, monsieur Isidoro! dit un des plus animés, prenant un air respectueux; il ne faut pas vous fâcher, voyez-vous, si nous

corrigeons un peu ce chenapan-là, car c'est vous et votre fiancée qu'il a offensés par ses prophéties de malheur, dont Dieu vous préserve!

Il fit de la main droite un signe de croix qui fut imité par ses compagnons, et en même temps il chercha de l'autre main à assener quelque bon coup au gitano. Celui-ci se plaça entre Gonthier et Isidoro, et il s'écria en français, afin de ne pas être contredit par ses ennemis dans sa défense :

— Par tous les saints du grand paradis! monsieur le Français, défendez-moi. Ne les laissez pas approcher, senor Isidoro... Ce n'est pas en mauvaise intention que j'ai dit la bonne aventure à la future mariée. Ce n'est pas ma profession de tirer des sorts : je laisse cela aux vagabonds et à ceux qui n'adorent pas le Christ et la Vierge; je voulais seulement faire plaisir à la jeune sonore.

Pendant qu'il parlait, les criailleries et les menaces continuaient autour du groupe principal, et bientôt Belsamet, accompagnée de sa fille, vint se mêler à la foule, en sommant son gendre futur de ne pas s'opposer à la vengeance légitime des montagnards qui, disait-elle, voulaient renvoyer ce damné dans l'enfer, d'où il était venu.

Isidoro écoutait toutes ces clameurs d'un air de fatigue et de dégoût. Évidemment il eût voulu pour beaucoup échapper à cette scène désagréable, et il songeait à chercher quelque moyen de fuir cette foule importune, quand le père Gonthier se plaçant devant le bohémien, cria d'une voix forte sans songer qu'il ne serait pas compris :

— Allons donc, braves gens; laissez ce pauvre diable, vous voyez bien qu'il est blessé!...

Et de son côté Cornélie murmurait à l'oreille d'Isidoro.

— De grâce, monsieur, ayez pitié de ce malheureux! il est déjà blessé et malade; ils pourraient le tuer.

Quoique cette voix fût bien connue du jeune Duba, il ne se retourna pas pour regarder la personne qui venait de parler; mais il repoussa d'un air d'autorité ceux qui faisaient mine de s'emparer de Diégo, à qui il demanda brusquemment en français :

— Eh bien, qu'as-tu fait? parle vite.

— Presque rien, mon bon senor; rien en vérité que de dire à la jeune fille que vous devez épouser ce que j'ai vu dans les lignes de sa main... Ce n'est pas ma profession de dire la bonne aventure, au moins! Seulement, ma pauvre mère (que Dieu ait son âme!) passait dans sa tribu pour très-habile en chiromancie, et elle m'a donné quelques leçons afin que je puisse me servir de ce petit talent en cas de besoin. Aujourd'hui, désirant être agréable à votre fiancée, parce que vous êtes bien le plus brave jeune homme que le Christ doive jamais recevoir dans son saint paradis, j'ai voulu examiner sa main afin de lui annoncer un heureux mariage : de la richesse, une famille nombreuse... mais j'ai vu des choses qui m'ont fait peur dans sa destinée, et comme j'ai laissé échappé la vérité, tous ces braves chrétiens sont tombés sur moi comme sur un loup enragé...

— Eh bien, qu'as-tu vu? demanda Isidoro.

— Per Christo! j'ai vu... mais je ne sais si je dois vous le dire, car vous pourriez bien aussi...

Le jeune Duba frappa du pied avec impatience.

— M'y voici, maître, puisque vous le voulez, reprit le bohémien avec embarras : j'ai donc examiné la main blanchette de la senora, et j'ai trouvé que *la ligne de*

mariage était coupée dès son origine par la ligne de deuil et de mort... ce qui signifie que son mariage sans doute donnera lieu à de grands malheurs.

Gonthier sourit d'un air d'incrédulité, mais Cornélie frissonna, car elle savait mieux que personne peut-être ce qui pouvait rendre possibles ces sinistres présages, tout absurdes qu'ils parussent. Quant à Isidoro, il resta un moment immobile et sombre, puis il reprit sur un ton bas et sourd qui devint peu à peu plus rapide et plus égaré :

— Oui, tu as raison, c'est le malin esprit qui t'a révélé ce secret! De grands malheurs nous menacent tous, et peut-être... oui, si ce mariage s'accomplit, le désespoir et la mort s'abattront sur le toit des époux! L'oracle a dit vrai... Mais pourquoi ce mariage s'accomplirait-il? ne suis-je pas le maître? On a surpris ma parole, on m'a arraché des promesses que mon cœur ne ratifiait pas... Non, plus de mariage! plus de fête, plus de joie! Laissez-moi... tout ceci m'obsède, m'irrite, me pèse! Ce mariage ne s'accomplira jamais.

Il voulut écarter avec une sorte de frénésie les Andorrans, qui attribuaient l'expression menaçante de son visage à l'indignation dont ils supposaient le jeune Duba animé contre Diégo : mais le bohémien effrayé se cramponna à son manteau; en même temps une main légère toucha son épaule et une voix douce lui dit à l'oreille :

— Calmez-vous, Isidoro! songez à votre père... à vos amis, à cette jeune fille qui sera déshonorée par une rétractation inattendue en présence de tout le pays!

— Isidoro, dit une autre voix non moins douce en langue catalane, qu'avez-vous donc aujourd'hui? vous ne m'avez encore rien dit, vous n'avez pas vu que j'étais là! et maintenant vos regards me font presque peur!

C'était Maria Belsamet, qui avait abandonné sa mère, toujours exaspérée contre le bohémien, pour adresser ces touchants reproches à son fiancé.

Isidoro regarda lentement et en silence chacune des deux jeunes filles, qui se tenaient à sa droite et à sa gauche comme le bon et le mauvais ange, l'une le sourire sur les lèvres, l'autre les yeux en pleurs; puis il se frappa le front en répétant avec violence :

— Jamais! jamais!

En ce moment, la foule s'entr'ouvrit tout à coup et un nouveau personnage entra dans le cercle qu'elle formait. C'était le vieux Bertren Duba qui, ignorant ce qui se passait, accourait d'un air affairé vers son fils pour le conduire en présence des notables réunis dans la maison.

— Isidoro, dit-il avec bonté en l'embrassant, dans toute autre circonstance je te reprocherais ton inconcevable conduite de la journée, mais je ne veux pas me montrer sévère envers toi au moment où tous mes vœux vont être comblés. J'ai excusé, comme je l'ai pu, ton absence jusqu'à ce moment, mais tu ne peux tarder davantage à venir saluer tous les personnages importants qui sont réunis chez nous sans donner lieu à d'étranges suppositions. Allons, viens, mon enfant; tu trouveras mon vieux confrère, l'illustre syndic Burgos, puis encore le consul Guillaume Mosquella, l'ami de ton pauvre père; enfin tout ce qu'il y a de plus riche et de plus influent dans l'Andorre! Viens, Isidoro. Mais... qu'y a-t-il donc? que se passe-t-il ici?

Le centenaire, tout préoccupé de la solennelle présentation qu'il avait préparée à son petit-fils, n'avait pas remarqué l'air sombre d'Isidoro, la contenance inquiète

et embarrassée de la plupart des assistants et les chuchottements mystérieux de la foule. Comme le jeune Duba restait immobile et silencieux, sans paraître avoir entendu l'invitation de Bertren, la vieille Belsamet crut devoir se mêler à la conversation et dit d'un air sarcastique en langue catalane :

— Eh bien, Isidoro, depuis quand donc les jeunes gens font-ils ainsi attendre les vieillards? Est-ce en France que l'on apprend de telles choses, ainsi que les égards que l'on doit à sa fiancée et à la famille de sa fiancée la veille du mariage?

Cette voix aigre et insultante sembla vaincre toutes les incertitudes d'Isidoro.

— Cette femme a raison, répondit-il en français en jetant autour de lui des regards farouches; grand-père, dites-lui que je me reconnais indigne d'épouser sa fille et que j'y renonce à jamais...

— Toujours les mêmes hésitations! murmura le vieillard avec douleur. Mais tu ne parles ainsi que par colère, Isidoro, continua-t-il en se rapprochant de son petit-fils; Belsamet t'irrite sans cesse par son humeur chagrine. Reviens à toi, mon Isidoro, et si tu as encore quelques craintes, nous en parlerons ce soir. Quand je t'aurai présenté aux vieillards... Viens, viens... plus tard je te prouverai que tu ne peux reculer maintenant sans être un ingrat, un parjure, un mauvais fils...

— Grand-père, dit Isidoro avec énergie mais en s'exprimant toujours en français, je ne paraîtrais devant vos amis que pour leur dire que je suis un indigne enfant de l'Andorre, que je voudrais pouvoir renier ma patrie... je leur dirais enfin que je suis un ingrat, un parjure, un méchant, et que je mérite leur mépris et votre haine!...

Et sans qu'on pût le retenir, il s'ouvrit brusquement un passage à travers la foule et se dirigea vers la maison sans tourner la tête. Bertren Duba resta un moment comme étourdi du coup terrible qui venait de lui être porté; puis il fit signe à Pédro qui l'avait suivi, et il lui dit dans l'obscurité :

— Pédro, veille sur lui... empêche qu'il ne sorte de la maison, retiens-le de force, s'il le faut; il s'enfuirait et tout serait perdu.

Pédro partit avec la rapidité de la flèche.

Cependant Belsamet et Maria, aussi bien que les Andorrans, ne pouvaient deviner quelle était la cause de la fuite précipitée du jeune Duba, et une partie de la scène que nous venons de raconter avait été pour eux une énigme inexplicable. Ils se regardèrent les uns les autres sans oser interroger le vieillard, dont l'émotion leur annonçait quelque grand malheur; mais Gonthier et Cornélie, qui avaient pu apprécier toute la portée de l'action d'Isidoro, tentèrent d'adresser quelques consolations au centenaire dans ce moment affreux. En les reconnaissant, car jusque-là Bertren s'était à peine aperçu de leur présence, il les repoussa en disant d'un air d'égarement :

— C'est vous, c'est vous seuls qui avez tout fait! Vous lui avez appris le mensonge et le mépris du serment. Oh! maudit soit le jour où vous êtes venus dans ma maison pour y apporter le désespoir et la honte! Cette jeune fille est la cause de tous nos maux!

— Serait-il vrai? s'écria Gonthier.

— Si je suis la cause involontaire du malheur qui vous arrive, dit Cornélie d'une voix ferme, mon devoir est de faire tous mes efforts pour le réparer... Monsieur Duba, si mon père et vous me le permettez, j'irai trouver votre petit-fils et j'essaierai...

— Toi, ma fille ?

— Mon père, n'avez-vous pas compris que l'on me suppose quelque influence sur ce malheureux jeune homme? Il faut que je me serve de cette influence pour l'empêcher de se jeter dans un abîme...

— Eh bien ! eh bien ! hâtez-vous, dit le vieux Duba, haletant et le front couvert de sueur ; si vous décidez Isidoro à seconder nos projets, si vous le rendez à lui-même, à sa patrie, à son honneur, je vous adorerai à genoux comme la sainte Madone... Oui, oui, parlez-lui, priez-le ; moi, j'en mourrais, voyez-vous ; mais une femme ! il ne vous refusera pas !... Il n'eût pas refusé à sa pauvre mère ! Oui, oui, vous nous sauverez, n'est-ce pas?... Je viens d'apprendre que demain l'illustre viguier andorran lui-même viendra pour assister à la noce : la famille des Duba serait perdue ! Courons rejoindre Isidoro ; il faudra le supplier à mains jointes, il faudra pleurer... Je sais qu'il ne pourra résister aux larmes... surtout aux vôtres. Oh ! mon Dieu ! ayez pitié de nous ! Allons, suivez-moi, je veux joindre mes efforts aux vôtres !

— Excusez-moi, monsieur, dit la jeune fille à voix basse, mais voici la seule personne qui doive être témoin de mon entrevue avec votre petit-fils.

En même temps elle désigna Maria Belsamet. Le centenaire approuva d'un signe cette résolution.

— Mais que diras-tu, ma fille, pour vaincre cette obstination insensée? demanda Gonthier.

— Ce que Dieu m'inspirera, mon père, afin d'épargner une grande faute à ce pauvre jeune homme !

En même temps elle prit Maria par la main et l'entraîna vers la maison. La jolie Andorranne, ne sachant pas de quoi il s'agissait, lui adressait une foule de questions que Cornélie ne pouvait comprendre ; mais elle prononça le nom d'Isidoro, et ce mot suffit pour satisfaire la jeune fille. Elles s'avancèrent rapidement, se tenant toujours par la main comme deux sœurs.

Avant de les suivre, Bertren Duba prononça quelques paroles à l'oreille de Belsamet pour la rassurer ; puis, s'adressant aux curieux qui l'entouraient, il dit d'une voix gaie qui contrastait avec la pâleur de ses traits :

— Allons, mes amis, amusez-vous bien, pendant que nous allons présenter aux notables de l'Andorre les futurs mariés... Je veux que tout le monde soit heureux et content ! Allons, prenez du plaisir ; tout ce que je possède est à vous.

Et pendant que les acclamations et les sons d'instruments recommençaient de plus belle après cette invitation, le centenaire s'appuya sur Gonthier, qui se trouvait par circonstance son confident et son ami, et lui dit avec amertume :

— Vous le voyez, monsieur, dans nos montagnes comme dans vos villes civilisées, il faut souvent feindre de rire alors qu'on a le cœur déchiré.

IX.

La chambre où s'était retiré Isidoro et qu'il occupait d'ordinaire était située au rez-de-chaussée et n'était séparée de la salle commune que par une porte de communication. Cette chambre, qui avait une autre issue sur la grande cour afin

qu'Isidoro pût sortir à toute heure de la nuit lorsqu'il allait à la chasse, était simple et nue comme celle de Bertren Duba lui-même. Un grand lit d'étoffe antique, une armoire de sapin, des siéges en bois sculpté, formaient la partie nécessaire du mobilier; en fait d'ornements, il n'y avait là qu'un aigle à tête blanche empaillé et formant trophée avec des cornes d'isard; la peau d'un ours brun qu'Isidoro avait tué, ainsi que l'aigle dans les montagnes, servait de tapis de pied; le long de la muraille étaient suspendus des poires à poudre de différentes formes, des fusils et des carabines de tous calibres, des cornets à bouquin enjolivés de toutes les incrustations imaginables, avec des embouchures d'argent. Mais ce qui témoignait dans la physiologie de cet appartement la supériorité intellectuelle d'Isidoro sur la plupart des habitants de l'Andorre c'étaient quelques livres choisis, français et espagnols, disposés avec ordre sur un rayon de sapin, et une écritoire ainsi que des plumes et du papier placés sur une table comme pour un usage journalier. Nous savons en effet que le jeune Duba était le scribe de la maison, et peut-être n'y avait-il pas vingt personnes dans toute la république, en comprenant le centenaire, qui fussent capables de lutter d'instruction avec lui.

Au moment où Isidoro quitta son aïeul, il n'avait aucun projet, aucun plan arrêté; il avait obéi à une impulsion irrésistible et spontanée lorsqu'il avait exprimé avec tant de violence le refus inattendu qui avait consterné Bertren Duba, et il s'était dirigé vers sa chambre plutôt par l'effet de l'habitude que par aucun motif raisonné.

Ce fut seulement lorsqu'il se retrouva seul et lorsqu'il entendit dans la pièce voisine de sa chambre le murmure produit par la conversation de l'aristocratie andorrane, qu'il revint un peu à lui-même et qu'il put réfléchir sur le parti qui lui restait à prendre. Au premier coup d'œil il s'effraya de la série incalculable de maux qu'allait occasionner la rupture de son mariage; il y avait en lui-même tant d'hésitations et d'incertitudes que son caractère énergique d'autrefois ne put plus, au milieu de ce chaos, se révéler que par une résolution désespérée, celle de fuir sur-le-champ. Le combat allait se présenter, et Isidoro ne se sentait plus assez fort pour oser l'accepter

Il se promena un moment dans la chambre, puis, se déterminant tout à coup, il réunit à la hâte les objets qu'il voulait emporter, sans savoir encore où il irait chercher un asile. Il choisit sa meilleure carabine, sa corne à poudre des grandes chasses, il passa à son cou un chapelet d'ébène qui avait appartenu à sa mère; puis, lorsque tout fut prêt, il s'arrêta et contempla d'un air pensif les divers objets disposés devant lui. Ce fut en ce moment que l'on frappa doucement à la porte du côté de la cour; mais le tumulte qui s'élevait de la pièce voisine empêcha peut-être de distinguer ce faible bruit, ou peut-être le jeune Andorran était-il trop profondément absorbé dans ses réflexions pour répondre à cet appel. Après une minute d'attente, on ouvrit la porte lentement, et les deux jeunes filles, se tenant toujours par la main, entrèrent avec timidité.

Nous savons déjà que la nuit approchait, et le demi-jour qui pénétrait encore dans la chambre à travers les vitres de corne ne permit pas d'abord à Cornélie et à Maria d'apercevoir Isidoro debout, le front appuyé contre la muraille, à l'autre extrémité de la pièce. Après un examen rapide, elles se regardèrent l'une l'autre comme pour se dire : « Il n'y est pas »; mais au même instant un gémissement faible leur apprit qu'elles se trompaient.

Toutes les deux éprouvèrent involontairement un vague sentiment de terreur. Elles n'osaient avancer et elles se pressaient mutuellement la main comme pour s'exciter au courage. Peut-être en ce moment Cornélie comprenait-elle mieux que jamais la difficulté de la tâche qu'elle voulait accomplir, peut-être se repentait-elle déjà de n'avoir pas assez réfléchi aux moyens qu'elle emploierait pour vaincre l'obstination du jeune Andorran ; peut-être aussi eût-elle désiré se recueillir quelques instants avant de commencer cette lutte dont le résultat intéressait tant de personnes ; mais si elle eut la pensée de se retirer, cette pensée ne put bientôt plus se réaliser. Un bruit de pas rapides et saccadés se fit entendre tout à coup, et Isidoro parut dans la partie éclairée de la chambre en disant d'une voix altérée en langue catalane :

— Eh bien, qu'y a-t-il? que me veut-on ?

— C'est nous, Isidoro, répondit Maria timidement.

Mais Isidoro ne lui adressa pas le moindre signe d'attention. Ses yeux restèrent fixés sur Cornélie, qui semblait elle-même fort embarrassée de sa contenance et qui n'osait avancer sous ce regard immobile et lourd comme du plomb.

— Vous? vous, mademoiselle? dit enfin le jeune Duba en français avec une expression farouche ; avez-vous donc encore quelque service à me demander, quelque douloureux sacrifice à m'imposer, pour vous ou pour vos amis? Oh ! demandez-moi ma vie maintenant et je vous la donnerai sans regret.

— Monsieur Isidoro, répondit Cornélie toute tremblante, ce n'est pas de moi que je viens vous parler ; je n'ai déjà eu que trop souvent recours à votre dévoûment ! C'est pour votre fiancée, Isidoro, que je viens réclamer justice. Vous ne trouverez pas mauvais, je l'espère, qu'une étrangère ose ainsi se mêler de vos plus chers intérêts.... Maria est maintenant ma compagne, mon amie, et vous permettrez bien à une jeune fille de défendre une autre jeune fille, comme elle....

— Mais, s'écria impétueusement Isidoro, en m'ordonnant de conclure une union qui m'est odieuse, vous ne savez donc pas que c'est vous....

Il s'arrêta la bouche entr'ouverte, comme si le souffle eût manqué tout à coup à sa poitrine. Cornélie baissa les yeux en rougissant. Cependant avec ce franc et simple montagnard, peu habitué aux demi-mots et aux à peu près de la société civilisée, il fallait aller droit au but. Cornélie n'hésita pas :

— Isidoro, dit-elle bien bas, j'ai deviné peut-être ce que vous ne m'avez pas dit, ce que vous ne deviez pas me dire....

— Quoi ! vous sauriez ...

— Je sais qu'une imagination fougueuse peut s'aveugler sur des impossibilités et des obstacles insurmontables.... Mon père et moi, nous avons contracté trop d'obligations envers vous et votre famille pour que la réserve imposée d'ordinaire à une jeune fille m'arrête dans un moment où cette réserve même doit causer de grands malheurs.... Isidoro Duba, l'affection que vous avez pu concevoir pour toute autre femme que votre fiancée est insensée, funeste, et va devenir coupable !

En parlant ainsi, Cornélie s'avança avec une certaine assurance vers un siége placé près de la fenêtre, et elle s'assit à côté de Maria. Isidoro croyait être en proie à quelque rêve étrange en voyant ainsi découvert le secret qu'il avait enfoui dans les replis de son cœur.

— Eh bien ! c'est vrai, reprit-il avec rudesse, pourquoi le nierais-je, puisque vous l'avez deviné ? Le pauvre montagnard s'est oublié jusqu'à lever les yeux....

Mais que vous importe? Il ne vous a rien demandé, pas même de la pitié! votre fiancé lui-même ne pourrait lui reprocher un mot ou un regard; il sait souffrir et se taire. Que lui voulez-vous donc? pourquoi pénétrez-vous, malgré lui, jusqu'à ce secret qui lui appartient à lui seul? Mademoiselle, je suis un homme sauvage, peu habitué au langage élégant et aux belles manières de vos grandes villes de France, mais je dois vous dire que la résolution que j'ai exprimée tout à l'heure devant mon aïeul et devant vous est irrévocable : ce mariage ne peut s'accomplir, et je pars... Quant aux motifs de cette rupture, ils sont mon secret, à moi seul.... et je n'en dois compte qu'à Dieu.

— Vous vous trompez, monsieur Isidoro, dit Cornélie avec véhémence, vous en devez compte encore à cette jeune fille, que vous avez choisie solennellement pour femme, à votre aïeul, dont vous êtes la joie et l'espérance, à tous ceux qui ont été les témoins de vos promesses, à tout le pays, que vous avez convié à la fête de demain.

— Cette jeune fille, dit Isidoro en désignant Maria, je ne l'aime pas, et je serais prêt à la haïr si ce mariage venait à s'accomplir; les promesses que j'ai faites m'ont été surprises par les obsessions de mon père, arrachées par une nécessité que vous surtout, mademoiselle, n'avez pas le droit de me reprocher.... Quant à ces étrangers qui se pressent autour de notre maison, est-ce moi qui les ai appelés? Ce soir j'ignorais encore de quoi il s'agissait en les voyant réunis; depuis quelques jours on parle, on agit, on se meut autour de moi sans que j'entende et que je comprenne... Quant à mon grand-père, si son âge et sa qualité lui donnent le droit de censurer mes volontés, ils ne lui donnent pas celui de m'imposer les siennes.... Je suis l'enfant des montagnes, moi, je suis né libre et je mourrai libre.... que m'importe le monde? je le quitte, je vais partir, je pars....

En prononçant ces paroles avec une sorte d'enthousiasme fiévreux, il se retourna comme pour continuer ses préparatifs de fuite. Cornélie le regarda un moment, puis se levant brusquement, elle dit d'une voix pénétrante où entrait plus de douleur encore que de colère :

— Pardonnez-moi, monsieur Duba, de m'être si cruellement trompée à votre égard; j'avais cru que l'intrépide et généreux jeune homme qui m'a sauvée d'une mort certaine, moi et tous ceux qui m'accompagnaient, qui a lutté avec tant d'énergie pour défendre contre le gouvernement de son pays et contre son respectable aïeul lui-même les droits de l'hospitalité, ne pourrait pas ainsi, sans regrets et sans remords, briser les liens les plus sacrés, fouler aux pieds les plus impérieux devoirs. Je viens d'apprendre combien la reconnaissance peut quelquefois égarer le jugement. De tous les chagrins que j'ai eu à supporter depuis quelques mois, aucun n'a été plus poignant pour moi que cette fatale certitude...

Les sanglots lui coupèrent la parole, et certes en ce moment Cornélie était loin de songer à ce que lui avait dit le vieillard de l'effet que ses larmes devaient produire. Cependant cette profonde douleur opéra un changement merveilleux sur le sombre et farouche montagnard; il rejeta loin de lui les objets dont il s'était chargé, et venant rapidement vers Cornélie, il s'écria d'un ton d'orgueil et de joie :

— Ces larmes! c'est pour moi que vous les versez, n'est-ce pas? pour moi seul?... Il est donc vrai que vous avez vu en moi autre chose qu'un homme fruste et grossier dont on accepte les services quand ils sont nécessaires et que l'on méprise, que l'on repousse plus tard comme indigne d'attention et de souvenir? Vous pleurez! et

moi qui ne remarquais pas tout à l'heure que vous parliez sans colère du secret que vous avez surpris ?

— Isidoro, interrompit la jeune fille en baissant les yeux, il n'est pas généreux de rappeler cet aveu que la nécessité m'avait arraché. Oui, j'ai appris sans colère ce fatal secret, mais avec une profonde tristesse !....

— Et pourquoi, mademoiselle? demanda le jeune montagnard avec chaleur ; si vous étiez libre... (et vous pourriez devenir libre, comme moi, si vous le vouliez), je vous aurais dit : « Je ne suis rien par moi-même, mais je vous aime. Si vous désirez dans celui qui doit être votre époux la noblesse de la naissance, ma race remonte à Charlemagne, dont un de mes aïeux était l'ami ; si vous désirez la fortune, je suis le plus riche parti de l'Andorre ; si vous désirez la liberté de la montagne, vous serez la reine de ce pauvre pays ; si vous préférez le luxe et les usages des villes, je saurai m'y ployer pour vous plaire ; enfin tout ce qu'un homme dévoué, courageux, fort, pourra faire pour mériter votre affection, pour vous défendre et vous rendre heureuse, je le tenterai pour vous? » Dites, mademoiselle, si Isidoro Duba vous avait parlé ainsi, l'eussiez-vous repoussé avec mépris ?

— Mais je ne suis pas libre, Isidoro.... Mon père a engagé sa parole, et la parole de mon père m'est aussi sacrée que la mienne. Si, dans les circonstances où nous nous trouvons, vous m'aviez adressé les paroles que vous venez de prononcer, voici ce que je vous eusse répondu : « Des liens indissolubles nous retiennent l'un et l'autre, et ni l'un ni l'autre ne peut sans égoïsme et sans lâcheté chercher à rompre ces liens ; il ne peut y avoir affection entre deux personnes forcées de se mépriser ; il vaut mieux qu'elles méritent par l'accomplissement de leurs devoirs mutuels l'estime et le respect de l'une et de l'autre. »

Isidoro garda un morne silence ; évidemment les paroles de Cornélie avaient trouvé de l'écho dans son cœur et ranimé les sentiments généreux qui n'y étaient qu'assoupis. La jeune fille s'aperçut de l'impression qu'elle produisait, et elle continua avec plus de force.

— N'avez-vous pas entendu dire, Isidoro, qu'il y avait certaines époques de la vie où de grands et pénibles sacrifices devaient être accomplis, si l'on voulait jouir plus tard du calme et de la paix que donne une bonne conscience ? Nous autres, pauvres femmes, à qui la résignation est échue en partage, nous avons surtout bien souvent à lutter contre nos désirs et nos instincts secrets ; mais croyez-vous que notre victoire, quand nous la remportons, ne soit pas digne aussi de l'homme énergique et intelligent ? Croyez-vous qu'il n'y ait pas plus de mérite et de courage à dompter soi-même une pensée coupable qu'à dompter l'ours redoutable des Pyrénées? Isidoro, c'est un de ces sacrifices que j'ose vous demander : vous êtes assez généreux pour le comprendre et pour l'accomplir.... Il faut que vous renonciez aux funestes projets que vous avez conçus ce soir.... Il faut que ce mariage ait lieu.

— Jamais, dit le jeune Andorran d'une voix altérée; j'ai le pressentiment de quelque grand malheur, si je cède à vos instances! Le bohémien a raison, les présages sont sinistres....

— Et sur les folles paroles de ce gitano, pour qui vous montrez d'ordinaire tant de mépris, vous allez jouer toute votre existence ? s'écria Cornélie avec un accent de reproche. Isidoro, je vous avais cru supérieur aux grossiers préjugés de vos compatriotes, et il me semblait que l'instruction solide que vous possédez vous avait

mis à l'abri de ces croyances vulgaires. Mais vous ne songez donc pas que dans quelques instants peut-être vous allez changer en morne tristesse les cris de joie qui retentissent autour de votre demeure? Votre vieux père ne sera arrivé aux bornes de la vie humaine que pour regretter d'avoir si longtemps vécu; cette pauvre jeune fille qui est là devant vous, ignorant encore quel grand malheur la menace, sera mise au ban de ses compagnes par suite de votre refus non motivé, et condamnée à une existence misérable! Vous-même, Isidoro, vous jusqu'ici le héros, le chef, le modèle des jeunes gens de l'Andorre, vous allez être accablé de huées et de mépris, repoussé comme un traître, maudit par votre aïeul, qui a cent ans passés! Et vous voulez braver tous ces maux réels parce qu'un homme ignorant vous a menacé de présages funestes et de malheurs imaginaires?

Isidoro se couvrit le visage avec ses deux mains pour cacher son trouble. Cornélie n'hésita pas à frapper le dernier coup :

— Enfin, Isidoro, reprit-elle d'un ton suppliant, s'il m'est permis de parler de moi après tant de personnes chères, de grâce, ne me laissez pas quitter votre maison avec la pensée que j'ai contribué à votre perte, vous dont j'eusse désiré assurer le bonheur au prix de mon existence même! Ne me donnez pas pour toute ma vie le remords de penser que j'ai récompensé par la ruine de votre famille, par votre déshonneur, les services immenses que vous nous avez rendus, et que l'époque de de mon séjour dans votre maison a été une époque funeste pour tous ceux qui m'y ont accueillie! Isidoro, encore une fois, je n'ai reçu de vous que des bienfaits, et je n'ai pas le droit de vous demander en mon nom ce sacrifice, mais accomplissez-le pour cette pauvre enfant si pure, si naïve, qui ne doit pas apprendre encore ce que c'est que souffrir! Soyez bon, noble, généreux, comme vous l'avez toujours été.... et moi, Isidoro, quoique éloignée de vous, je vous conserverai toute ma vie un profond souvenir d'estime, de gratitude et d'affection.

Cornélie s'arrêta; l'inflexible opiniâtreté d'Isidoro venait enfin de céder.... Il pleurait.

— Mademoiselle, dit-il enfin, vous l'emportez; je serai digne de cette estime et de cette affection dont vous me parlez, et ce grand sacrifice s'accomplira parce que vous me le demandez! Vous seule avez pu changer cette résolution du désespoir; je me sentais la force de lutter contre mon grand-père, contre le monde entier, mais ma force s'est brisée devant vos douces paroles. Vous seule pouvez d'un signe me donner et m'ôter le courage... A mon tour, je vais vous demander une grâce.... Si vous vous éloignez avant que cette union soit devenue indissoluble, peut-être un autre sentiment l'emportera-t-il sur le sentiment du devoir, et vous me mépriserez... Je vous supplie de rester un jour encore.... un seul jour!

Cornélie balança un moment.

— Oui, répondit-elle d'une voix faible.

Isidoro prit respectueusement sa main, qu'il porta à ses lèvres; mais Cornélie, se dégageant doucement, lui présenta Maria en lui disant :

— Embrassez votre femme, Isidoro; je viens d'acquitter envers elle la dette de la reconnaissance.

Au moment où Isidoro déposait un baiser froid sur le front de la naïve enfant, qui n'avait eu pourtant qu'un vague soupçon de ce qui venait de se passer, Bertren Duba et Gonthier entrèrent si à propos dans la chambre, qu'on eût pu croire que les deux vieillards avaient attendu à la porte la solution de cette scène. L'attitude

d'Isidoro et de Maria en dirent assez au centenaire; aussi, ce fut d'abord vers Cornélie qu'il s'avança avec une vivacité singulière pour son âge, et il lui dit à voix basse :

— Vous avez réussi ! Oh ! merci, mademoiselle ! je vous avais mal jugée.... Que Dieu et les saints vous récompensent de ce que vous venez de faire pour nous !

Puis, se tournant vers Isidoro, il l'embrassa à son tour en lui disant presque les larmes aux yeux :

— Isidoro, mon cher Isidoro, tu nous es donc rendu ?

Le premier moment d'attendrissement passé, il reprit avec sa gravité ordinaire :

— Mon fils, tu as accordé aux instances de cette belle étrangère ce que tu as refusé aux prières et aux larmes de ton aïeul !... mais je te le pardonne. Maintenant, je dois te rappeler que les notables sont là, dans la pièce voisine, et que mon absence, aussi bien que la tienne, doit leur paraître inexplicable.... Allons, donne la main à ta jolie fiancée, et hâtons-nous.

En même temps il fit quelques pas vers la porte de la grande salle, mais Isidoro le retint par un signe.

— Grand-père, dit-il d'une voix grave, puisqu'*il faut* que ce mariage s'accomplisse demain, vous n'avez rien à me refuser dans un pareil moment; je vous prie donc de consentir à ce que nos hôtes demeurent dans la maison jusqu'après les noces.

— Isidoro, dit le vieillard avec sévérité, tu as oublié qu'une ruse seule a pu m'obliger, contrairement aux ordres du conseil....

— Grand-père, reprit Isidoro en secouant la tête, ne me demandez pas la raison de ce désir, mais il faut aussi qu'il s'accomplisse.

— Eh bien ! nous allons en parler au syndic en attendant l'arrivée de l'illustre viguier andorran; nous ferons valoir auprès d'eux la solennité de la fête.... Mais viens, viens vite....

Isidoro restait immobile, comme s'il hésitait encore au moment de faire cette démarche solennelle. Le vieillard s'était avancé vers la porte et l'avait entr'ouverte. Alors Cornélie prit la main de Maria, la mit dans celle d'Isidoro, et les entraînant lentement du côté de la salle, elle murmura à l'oreille du jeune Duba :

— Courage ! courage !

Isidoro se laissa conduire; arrivé près de la porte, il retourna la tête comme pour adresser une dernière parole à Cornélie. Mais la porte s'ouvrit tout à coup et laissa voir la salle brillamment éclairée par un nombre immense de bougies de résine. Une foule de vieillards, de dignitaires et de chefs de famille remplissaient cette vaste pièce et formaient des groupes animés. Au même instant la main de Bertren remplaça celle de Cornélie, entraînant Isidoro et sa fiancée au milieu de l'assemblée. Des vivats, des acclamations, un tumulte général, accueillirent les arrivants.

La porte s'était refermée derrière eux, et Cornélie resta seule avec son père dans l'obscurité. Elle écouta un moment le bruit sourd et confus que produisait la présentation des futurs époux; puis se rapprochant toute pâle et tremblante de son père, elle appuya sa tête sur l'épaule de Gonthier en lui disant avec un trouble inexprimable :

— Mon père, emmenez-moi, de grâce ! donnez des ordres pour que nous partions ce soir ou demain avant le lever du jour !

— Pourquoi cela, ma fille? dit Gonthier avec étonnement; n'as-tu pas entendu Isidoro demander à son aïeul un nouveau délai? Tu es encore si faible...

— Mon père, je ne pourrai jamais être témoin de cette union.... il faut que je parte!

— Mais enfin, ma chère Cornélie, explique-moi....

— C'est que.... je l'aime, mon père! murmura la jeune fille en fondant en larmes; j'en suis sûre maintenant.

X.

La plus grande partie de ceux qui étaient arrivés la veille pour assister aux noces d'Isidoro Duba n'avaient pu trouver place dans la maison et avaient été forcés de bivouaquer pendant la nuit sous le hangar qui devait servir de salle de banquet. Mais, à en juger par les chants et les cris de joie qui s'étaient fait entendre toute la nuit, le temps s'était passé gaîment pour les invités, et aucun d'eux ne semblait avoir regretté sa couche de peau dans sa maison de marbre. Au lever du jour, tous les ménétriers s'étaient réunis pour aller donner les sérénades aux futurs époux, et on avait remarqué qu'au moment où Isidoro s'était montré à la fenêtre pour les remercier, il était d'une pâleur mortelle.

Ce fut surtout vers les neuf heures du matin, heure désignée pour la célébration de la cérémonie religieuse, que l'affluence devint prodigieuse. Tous ceux dont l'habitation était à proximité du village accouraient sans trop s'inquiéter s'ils avaient reçu une invitation spéciale, car le vieux Bertren avait fait publier que tous ceux qui voudraient prendre part à la fête seraient les bienvenus. Aussi il n'était pas un habitant libre du pays à trois lieues qui n'eût voulu pour beaucoup ne pas assister au mariage d'Isidoro Duba, l'héritier du droit carlovingien, le petit-fils du doyen de l'Andorre, et de la belle Maria Belsamet, le dernier rejeton d'une famille aussi ancienne peut-être que celle des Duba. Cet événement devait faire pendant un an le sujet de toutes les conversations dans les chaumières du voisinage. On voulait

voir la contenance noble et fière du marié, la rougeur et les ajustements précieux de la future ; on voulait sabler leur vin et manger leur repas pour prix des acclamations qu'on allait pousser et des bénédictions qu'on allait répandre. Tous les costumes, toutes les races méridionales se rencontraient dans cette foule variée : les résilles andalouses, les sombreros aragonais, les berettes rouges des Andorrans, les bonnets pointus des montagnards, étaient lancés en l'air en signe de joie.

Au milieu des groupes se promenait fièrement une bande de dix à douze gaillards robustes vêtus à la catalane et armés jusqu'aux dents, qui semblaient inspirer plus de crainte que de sympathie aux autres assistants ; à la tête de cette bande était un homme de haute taille, la carabine sur l'épaule, et portant un bras en écharpe. A ce signe on a reconnu sans doute notre ancienne connaisances Michaël Moro le contrebandier, qui était venu avec ses compagnons toucher le tribut promis par le vieux Bertren Duba. Du reste, dans ce concours immense il n'y avait pas de femme; toutes se réunissaient au village dans la maison de Belsamet pour former le cortége qui devait accompagner la future à l'église, pendant que les hommes de leur côté feraient cortége à Isidoro.

Le ciel même semblait avoir voulu favoriser cette fête villageoise ; le soleil brillait avec cet éclat doux et pur qu'il a quelquefois même pendant l'arrière-saison dans les contrées méridionales ; aussi les apprêts du festin se continuaient-ils en plein air. Les tables du hangar étaient déjà chargées d'une longue file d'assiettes de bois et de cruches de vin ; sur une table à part, destinée à l'aristocratie andorrane et aux futurs époux, le couvert était d'une belle porcelaine française et les ustensiles d'argent, ce qui était un luxe sardanapalique pour le pays. Tout à l'entour de ce hangar, on était à demi asphyxié par la fumée des feux qui servaient à cuire les viandes de toute espèce. Un sanglier presque entier rôtissait devant un immense brasier de sapin ; les moutons, les poules et les oisons bouillaient dans de grandes chaudières desquelles il eût été facile d'extraire en abondance cette *écume* si chère à Sancho Pança. Il y avait des outres de vin à monceaux, des piles de pains de maïs aussi hautes que la toiture de la salle où ils étaient contenus... Mais nous nous arrêtons au milieu de cette description homérique, de peur de nous faire accuser d'avoir pillé Miguel Cervantès Saavedra.

Par contraste avec la joie rustique et bruyante du dehors, toute la vaste maison de Bertren Duba, quoique remplie de monde, offrait un aspect de recueillement et de respect qu'il fallait attribuer à la présence de personnages encore plus éminents que les membres de l'illustrissime conseil. Ce n'était rien moins que le viguier andorran lui-même qui était arrivé le matin avec plusieurs autres grands fonctionnaires de la république. Tous ces hôtes puissants étaient réunis en ce moment dans la salle commune, qui en une nuit avait subi de merveilleux changements et avait été enjolivée de tentures et de guirlandes de feuillage. Le viguier, revêtu d'un costume militaire qui était couvert de broderies, avait l'épée au côté, et seul, sur tout le territoire de l'Andorre, il avait le droit, avec son collègue, le viguier de France, alors absent, de porter une pareille arme. Après lui venaient les *honorables* barles, ou juges civils, les syndics, les consuls des communes andorranes, les capitaines de milice avec leurs *damnés*, ou lieutenants, et jamais peut-être tous les pouvoirs de l'Andorre ne s'étaient réunis ainsi pour faire honneur à une seule famille.

Aussi le vieux Bertren semblait demi-fou d'orgueil et de joie ; ses yeux pétil-

laient, ses narines étaient gonflées, sa taille, un peu voûtée d'ordinaire, était devenue droite comme au temps de sa jeunesse. Il revivait dans son petit-fils, et les marques de sympathie que l'on donnait à sa famille l'enivraient comme le bal enivre une jeune fille. Revêtu d'un habit noir à la française qu'il avait porté du temps qu'il était en fonctions, il se promenait fièrement dans l'assemblée, recevant les compliments et les serrements de main. Isidoro l'accompagnait, morne et pensif, ne répondant que par un sourire mélancolique aux félicitations qu'on lui adressait; il se passait en lui quelque pénible combat, et ses traits, malgré tous ses efforts, trahissaient cette émotion intérieure. Mais les hôtes de son aïeul et Bertren lui-même n'attribuaient cette taciturnité qu'au respect et à la timidité naturelle à un jeune homme au milieu de tant de vieillards et de hauts personnages.

Isidoro était déjà revêtu du costume qu'il devait porter à la cérémonie du mariage, et n'eût été la finesse des étoffes, l'éclat des couleurs et quelques ornements accessoires de toilette, ce costume ressemblait en tout à celui qu'il portait le jour où les voyageurs l'avaient rencontré dans les montagnes. Par un raffinement de politique et peut-être par suite d'un véritable attachement aux vieilles mœurs et aux vieux usages de l'Andorre, le centenaire avait voulu que son petit-fils se montrât le jour de ses noces avec l'uniforme national; dans ses idées, c'était un moyen d'accroître encore la popularité de sa famille. Aussi, comme nous l'avons dit, rien n'eût distingué en ce jour solennel le riche Isidoro Duba du dernier de ses pâtres, n'eussent été les bas de soie et les souliers à boucles d'argent qui remplaçaient les spartilles et les guêtres de cuir, n'eussent été les rubans qui ornaient son costume, n'eût été surtout l'épingle à diamant qui brillait sur sa poitrine et qui était un présent du viguier lui-même.

Après quelques tours dans la salle pour remercier ses hôtes de leur empressement, Bertren Duba entraîna son fils dans un coin écarté pendant que les assistants causaient des affaires publiques de l'Andorre, et là, ne pouvant plus se contenir, il dit avec effusion à son petit-fils, toujours silencieux et préoccupé :

— Eh bien! mon Isidoro, avais-tu pensé qu'on nous comblerait de tant d'honneurs? Tout ce qu'il y a de riche et puissant dans l'Andorre est venu; pas un n'y a manqué. Notre famille a-t-elle jamais reçu tant de preuves de considération? A-t-elle jamais été dans une position plus brillante et plus prospère, depuis le temps du grand Carl, maintenant que, par suite de ton mariage, elle n'est plus menacée de s'éteindre! Dieu nous protége, Isidoro; c'est Dieu qui a voulu que je visse ce beau jour avant que je meure, pour me donner un avant-goût des joies du paradis!

En parlant ainsi le vieillard avait peine à retenir des larmes d'attendrissement, et serrait convulsivement dans ses mains la main de son petit-fils.

— Puisse ce bonheur être de longue durée, grand-père! dit Isidoro d'une voix triste. Mais, ajouta-t-il plus bas en jetant autour de lui un regard inquiet, je n'ai pas vu encore cet étranger qu'on appelle Gonthier et qui doit assister...

— Ne t'en inquiète pas, mon fils, dit le centenaire avec précipitation; cet étranger ne pouvait se trouver ici avec les membres du conseil qui..... tu le verras au sortir de l'église. D'ailleurs, continua-t-il d'un air animé, peux-tu donc songer à ce voyageur, quand tu as sous les yeux tant de personnages illustres venus ici à cause de toi? Sais-tu, mon fils, qu'après une telle démonstration en notre faveur, il n'est pas d'honneur auquel tu ne puisses prétendre? Ton mariage va te rendre apte aux

charges publiques : tu vas devenir membre de l'illustrissime conseil, consul, et plus tard, bien plus tard, quand je reposerai depuis longtemps dans ma tombe, viguier de l'Andorre, peut-être...

Le vieillard promena autour de lui un regard triomphant, comme s'il eût défié l'avenir; Isidoro répondit avec un malaise inexprimable :

— Grand-père, excusez-moi..... Mais vous ne pouvez comprendre combien il est important que cet étranger et sa fille ne soient pas éloignés de moi en ce moment!

— Eh ! qu'importe cet étranger, qu'importe sa fille ! dit impétueusement le vieillard, quand nous avons tant d'autres hôtes qui réclament nos égards et notre respect! Isidoro, je vivrais encore aussi longtemps que j'ai déjà vécu, que le souvenir de la belle journée qui commence ne sortirait plus de ma mémoire ! Isidoro, Isidoro, pourquoi faut-il que je paraisse comprendre ce bonheur mieux que toi!

Le jeune Duba allait répondre, quand deux ou trois dignitaires andorrans se rapprochèrent de son aïeul et lui adressèrent la parole ; Isidoro profita de cette circonstance pour échapper un moment à l'horrible gêne qu'il éprouvait depuis le matin, et sortit précipitamment de la salle sans être aperçu.

Cependant l'heure fixée pour la bénédiction nuptiale arriva, et un bedeau portant la verge à pomme d'argent, fut envoyé de l'église pour annoncer que le prêtre attendait et que le cortége des femmes s'était déjà mis en marche avec la fiancée.

A cette nouvelle tous les assistants se levèrent et chacun prit rang dans le cortége suivant l'ordre de préséance. Le viguier et les syndics devaient marcher les premiers comme chefs du gouvernement de l'Andorre ; la seconde place était réservée au vieux Bertren et au marié, à qui par une faveur insigne on donnait ainsi le pas sur les membres de l'illustrissime conseil, les consuls et les bailes. Puis devaient venir les officiers publics subalternes, puis enfin les simples citoyens qui attendaient à la porte la sortie du cortége pour se mettre à sa suite jusqu'à l'église.

Or, pendant que chacun prenait ainsi sa place suivant la hiérarchie andorrane, Bertren Duba promena son regard dans la salle, et il pâlit en remarquant qu'Isidoro n'y était pas.

— Le malheureux va faire attendre tout le monde ! murmura-t-il avec effroi; que va-t-on penser de lui?

Il courut à la porte de la cour et aperçut trois ou quatre de ses pâtres.

— Cherchez Isidoro ! leur dit-il d'une voix brève, allez vite, vite..... dans sa chambre... partout... on l'attend.

A peine avait-il achevé de parler que les braves gens étaient déjà partis. Quand Bertren rentra, tout était prêt pour se mettre en marche; on ne semblait plus attendre que lui et Isidoro.

— Que l'illustre viguier et tous mes honorables amis excusent mon petit-fils s'il est un peu en retard, dit le centenaire, le front couvert d'une sueur froide; l'enfant a perdu la tête, et cela se comprend le jour de son mariage !

Quelques plaisanteries amicales et des paroles d'indulgence accueillirent ces excuses, bien que quelques vieillards austères eussent froncé le sourcil en entendant annoncer qu'un jeune homme était cause du retard qu'on éprouvait. Au bout de quelques minutes, l'impatience commença à gagner les plus tolérants. Bertren allait et venait d'un air d'angoisse; enfin, un de ceux qu'il avait envoyés à la recherche d'Isidoro parut à la porte et lui dit à voix basse :

— Nous ne l'avons pas trouvé !

— Cherchez, cherchez encore....

Il revint vers le groupe où se trouvaient le viguier et les baires, et dit avec un sourire forcé :

— Sans doute, messieurs, mon petit-fils se croyant indigne de l'honneur de marcher au milieu d'une si illustre compagnie, se sera rendu d'un autre côté à l'église avec sa fiancée.... Sa modestie seule est la cause de tout le mal.

En même temps il invita par un signe poli le viguier à ouvrir la marche, lui-même alla s'appuyer sur le bras d'un vieillard presque aussi âgé que lui, et l'on partit.

Le cortége trouva dans la cour la troupe de musiciens qui devait le précéder, et on déboucha sur la pelouse où était préparée la fête. Là, toute la foule des montagnards formait la haie de chaque côté de la route, et au moment où le viguier parut, il fut salué par une décharge générale des carabines ; des vivats furent poussés tant en l'honneur des dignitaires de l'Andorre qu'en l'honneur des Duba. En même temps la cloche du village, sonnée à grande volée, annonça que tout était prêt pour la cérémonie religieuse.

Le centenaire chercha avidement du regard dans cette foule compacte, mais Isidoro ne se montrait pas. De leur côté les montagnards semblaient plus curieux encore de voir Isidoro Duba que le viguier et tous les dignitaires de la république ; et en remarquant qu'il n'y avait là que le vieux Bertren et les garçons d'honneur chamarrés de rubans, un grand étonnement se peignit sur tous les visages :

— Où est donc Isidoro ? je ne vois pas Isidoro ! disait-on de toutes parts.

Et quand ce nom fréquemment répété arrivait jusqu'aux oreilles de Bertren, le centenaire répondait en s'efforçant de paraître calme :

— Isidoro, mes amis ! il est en avant.... il nous attend à l'église !

Cette explication volait de bouche en bouche, et les acclamations continuaient plus joyeuses que jamais, pendant que la foule se mettait à la suite du cortége.

Comme nous l'avons déjà dit, l'habitation de Duba était à une courte distance du village, et cependant le centenaire eut le temps de souffrir mille morts pendant que l'on faisait lentement ce trajet. Son regard errait çà et là, sans se fixer sur personne ; il était d'une pâleur livide, quoiqu'il cherchât à cacher son trouble à ceux qui l'entouraient. A la vue de l'église surmontée d'un clocher d'ardoises, dont l'unique cloche sonnait toujours à grande volée, il frissonna, et si son vieux compagnon ne l'eût soutenu, il lui eût été impossible de faire un pas.

Cette église, de la construction la plus simple et la plus grossière, était précédée d'une espèce de porche, situé au-dessous du clocher, et dont la porte ouverte à deux battants laissait voir l'intérieur du temple jusqu'à l'autel du fond. La nef, suivant l'usage du pays, était partagée en deux parties égales par une balustrade en bois de sapin, qui, partant du linteau intermédiaire de la porte, ne s'arrêtait qu'au sanctuaire. Le côté gauche est réservé aux femmes et le côté droit aux hommes, car les deux sexes sont toujours séparés dans les églises pyrénéennes.

En arrivant sur la petite place qui précède l'église, les Andorrans firent une nouvelle décharge de leurs armes pour annoncer leur arrivée, mais aucun homme ne se montrait sous le porche, excepté le sonneur, qui s'escrimait de son mieux pour l'honneur de la paroisse. Quelques Andorranes formaient un petit groupe à la porte de l'église, comme pour avertir que le cortége des femmes avait précédé celui des

hommes. En effet, au milieu des costumes rouges et verts dont les couleurs se confondaient dans le demi-jour de l'intérieur de l'église, on pouvait distinguer déjà les voiles blancs des matrones et ces serviettes blanches pliées en quatre que les Andorranes, jeunes et vieilles, se croient obligées de porter en équilibre sur la tête dans toutes les solennités.

Le cortége, au milieu des fanfares et des acclamations, entra dans la partie de l'église réservée aux hommes, et les assistants de classe inférieure se rangèrent modestement le long du bas-côté, pendant que les personnages les plus éminents allaient occuper dans le chœur les bancs d'honneur qui leur avaient été réservés. En ce moment, le vieux Bertren semblait avoir retrouvé ses forces et marchait si vite qu'il fut sur le point de manquer à l'étiquette en dépassant le viguier lui-même. Quand il arriva au sanctuaire, où se terminait la balustrade, il jeta avidement les yeux dans la partie de la nef réservée aux femmes, qui étaient toutes dévotement agenouillées, puis dans le sanctuaire même où des places étaient préparées pour les futurs époux. Maria, toute vêtue de velours et chargée de bijoux, était là à côté de sa mère, et quand le cortége arriva, toutes les deux se retournèrent avec vivacité pour voir le fiancé.... Le fiancé n'y était pas.

Pendant que les dignitaires andorrans prenaient place, toujours suivant l'ordre de prééminence, un murmure sourd s'éleva à la fois de toutes les parties de l'église. L'absence d'Isidoro en ce moment devenait réellement inconcevable. Tous les yeux étaient tournés vers Bertren, dont la contenance du reste ne semblait au vulgaire trahir aucun embarras. Cependant, sentant bien qu'il était l'objet de l'attention universelle, il se détournait comme pour échapper aux regards inquisiteurs et aux questions.

Personne, pas même le viguier, n'osait interroger le centenaire, dont on commençait à soupçonner les angoisses secrètes, lorsqu'une femme se crut le droit de montrer moins de réserve ; c'était Antonia Belsamet, la mère de la future. Elle traversa l'imposante assemblée réunie dans le chœur, et allant directement à Bertren, elle lui dit tout bas :

— Que signifie ceci, illustre Duba? Où donc est votre petit-fils? Pourquoi n'est-il pas ici?

— Avant que le prêtre soit monté à l'autel, répondit le centenaire à voix haute, mon petit-fils sera ici.

La matrone regagna sa place sans prononcer une parole. Quelques moments s'écoulèrent encore. Un profond silence régnait dans l'assemblée, et, tant du côté des femmes que du côté des hommes, les yeux des assistants ne s'étaient pas détournés une seconde de Bertren. Celui-ci, cependant, toujours calme et impassible, se contentait d'examiner à la dérobée une petite porte latérale plus rapprochée du chœur que celle de la nef. C'était une de ces portes qui, dans les églises des Pyrénées, conservent encore aujourd'hui le nom de *porte des cagoths*, et qui servaient de passage, au moyen âge, aux lépreux et aux goîtreux. De nos jours encore, les montagnards éprouvent une grande répugnance à pénétrer dans une église par ces entrées réputées infâmes, et cependant qui sait ce qu'eût donné Bertren pour voir en ce moment son petit-fils paraître à cette porte des parias?

Enfin l'attente devint si vive que quelque démonstration inattendue allait peut-être se manifester parmi les assistants de toutes les classes, lorsqu'un homme tout essoufflé et qu'au premier aspect Bertren reconnut pour un de ceux qu'il avait

envoyés à la recherche d'Isidoro parut tout à coup à la petite porte, et, sans s'inquiéter s'il blessait ou non les convenances, se dirigea vers son maître avec rapidité et lui dit à voix basse :

— Illustre Duba, il est parti....

— Qui donc ?

— En apprenant que les étrangers avaient quitté la maison ce matin avant le jour, il est entré dans une colère terrible... il a pris sa cape, et il est parti depuis une heure en menaçant Piétro de le tuer s'il avertissait de sa fuite.

Bertren, au lieu de répondre, alla s'agenouiller au pied de l'autel au moment où le prêtre, en habits sacerdotaux, sortait de la sacristie pour commencer l'office divin. Il resta prosterné quelques secondes; puis se redressant par un mouvement lent et solennel, il se tourna vers la foule qui remplissait l'église et dit d'une voix forte et sonore :

— Habitants de l'Andorre, soyez tous témoins du châtiment que doit infliger à son fils un père cruellement offensé ! Isidoro Duba mérite notre haine et notre colère à tous ! Il a abandonné sa fiancée pour suivre une femme étrangère ! Il n'a pas respecté les cheveux blancs de son aïeul; il a menti à ses promesses, trahi ses serments, déshonoré mon nom !.... En présence de vous tous, habitants de l'Andorre, et en présence du Dieu tout-puissant qui nous écoute, je le maudis et je voue son nom au mépris de vous et de vos enfants !

En prononçant ces paroles, le vieillard tomba lourdement, et son front heurta l'angle de l'autel ; une large blessure s'était ouverte, et cependant le sang ne jaillit pas. Bertren Duba était mort.

Une agitation affreuse suivit cette catastrophe. Tous ceux qui étaient dans le chœur s'élancèrent pour relever Bertren et lui donner des secours. Quelques-uns même de ceux qui avaient été relégués dans les bas-côtés franchirent la balustrade, obéissant à une impulsion plus forte que le respect pour le lieu saint et pour les dignitaires andorrans. En quelques secondes, le corps du malheureux Bertren fut entouré d'une foule empressée où les personnages les plus éminents se coudoyaient avec les pauvres pâtres au service de la famille Duba. Un médecin qui faisait partie de l'assemblée examina longtemps le vieillard, et finit par s'éloigner en hochant tristement la tête. A son tour, le prêtre, qui s'était préparé pour une tout autre cérémonie, s'approcha pour administrer, s'il en était temps encore, les derniers sacrements.... Le prêtre n'eut à prier que sur un cadavre....

Quand il fut reconnu qu'il ne restait plus aucun signe de vie chez le vénérable doyen de l'Andorre, tous les vieillards ses amis et ses égaux se livrèrent à une profonde douleur. Le viguier, les larmes aux yeux, annonça à la foule la perte irréparable que venait de faire la république, et en quelques paroles pleines de convenance et de douleur que l'émotion interrompit plus d'une fois, il fit l'éloge du généreux citoyen qui, après une si longue carrière, venait de succomber d'une manière si subite et si fatale. Des sanglots, des larmes, des prières ferventes accueillirent de toutes les parties de l'église cette touchante oraison funèbre d'un homme qui, quelques instants auparavant, était plein de vie et semblait parvenu au comble de la félicité humaine. C'était un père, un ami, un conseiller, un protecteur que perdait en lui chacun des assistants; et depuis plus d'un siècle peut-être jamais désastre public n'avait tant affligé la population de l'Andorre. Le prêtre prononça sur le corps du vieillard un *De Profundis*, auquel tous ceux qui étaient

dans l'église se joignirent avec la plus grande piété, puis la foule commença à s'écouler lentement par les deux portes de la nef.

Au moment où Bertren tomba après avoir proféré son terrible anathème contre son petit-fils, Maria, qui était à deux pas de lui, poussa un cri de terreur et s'évanouit dans les bras de sa mère éperdue. Belsamet et les filles d'honneur la transportèrent hors de l'église sur un banc de pierre, et lorsque la foule morne et désolée déboucha sur la place la pauvre jeune fille n'avait pas encore repris ses sens. Les femmes se serraient autour d'elle de manière à empêcher les Andorrans d'approcher. Mais quand la place fut couverte de groupes nombreux où l'on s'entretenait avec douleur et colère de l'affreux événement qui venait de se passer, la vieille Belsamet, saisie tout à coup comme d'un accès de délire, écarta avec autorité ses compagnes et forma ainsi un demi-cercle dont le banc de pierre était le centre. Puis désignant aux Andorrans la jeune fille pâle et immobile, dont les cheveux blonds tombaient jusqu'à terre, elle s'écria d'une voix déchirante :

— Habitants de l'Andorre, et vous tous mes parents, mes amis, mes voisins, n'y a-t-il pas un seul de vous qui vengera l'injure faite à la fille de la veuve? N'y a-t-il personne qui aura pitié de la pauvre Maria Belsamet que son fiancé voue à l'infamie en l'abandonnant avec tant de lâcheté?

Un profond silence régna dans toute l'assemblée à ce violent appel; on regarda tristement la mère désolée, mais on baissa la tête et on ne répondit rien. Isidoro, malgré la faute qui avait amené ces terribles événements, était encore cher aux Andorrans; on se rappelait qu'Isidoro était le plus généreux, le plus hardi, le plus adroit de tous les habitants des montagnes, et ces qualités le rendaient inviolable pour ceux mêmes qui blâmaient sa fuite avec le moins de réserve. Cependant une circonstance inattendue sembla devoir porter à l'extrême l'indignation que Belsamet s'efforçait d'exciter chez ses auditeurs. A peine achevait-elle de parler que six montagnards sortirent de l'église portant sur leurs bras entrelacés un corps humain enveloppé tout entier dans un manteau catalan. C'étaient les pâtres de Duba qui transportaient leur maître à sa maison, en attendant qu'il pût être inhumé avec la pompe convenable. Belsamet les arrêta; et désignant d'une main sa fille évanouie, pendant qu'elle étendait l'autre main sur le cadavre, elle reprit avec un accent entraînant :

— Habitants de l'Andorre, si les larmes d'une veuve et l'outrage fait à une jeune fille innocente ne peuvent vous toucher, n'y aura-t-il donc personne parmi vous pour venger la mort de l'illustre Bertren Duba, votre bienfaiteur à tous, l'homme le plus prudent, le plus sage, le plus vertueux qu'il y ait jamais eu dans toutes nos souverainetés? Voudriez-vous donc qu'on dise qu'il n'y a plus ni courage, ni énergie, ni haine pour les méchants et les assassins, parmi les habitants de l'Andorre?

Un sourd murmure roula un instant dans la foule et s'éteignit peu à peu. Les porteurs se remirent en marche avec leur précieux fardeau. Belsamet s'exhala en reproches et en blasphèmes contre la population de l'Andorre tout entière; puis, se rapprochant de sa fille, elle dit avec un profond désespoir :

— Et personne! personne pour nous venger de ce misérable!

— Veuve Belsamet, dit avec sévérité le vignier, qui sortait de l'église, bien que je comprenne votre douleur, je vous défends de parler de vengeance contre ce malheureux jeune homme. Dieu seul et les remords suffiront pour le punir! Et, si je ne me trompe, cette punition sera terrible!

La mère s'inclina d'un air sombre, et le viguier s'éloigna pour donner les ordres que nécessitaient les circonstances. Belsamet ne semblait plus s'occuper que de sa fille, quand, à travers la foule qui se pressait de nouveau autour d'elle, se glissa un homme qui lui dit à voix basse :

— Nous nous vengerons, Belsamet ! Mais que me donnerez-vous?

La veuve tressaillit et se retourna vivement : c'était Michaël Moro qui était devant elle. Le contrebandier ajouta avec un affreux sourire, en présentant sa main blessée :

— Le père est mort sans achever de régler ce compte ; maintenant il faut que je le règle avec le fils. Je puis faire vos affaires tout en faisant les miennes.... Mais que me donnerez-vous ?

— Le double de ce que t'avait promis le vieux Duba, murmura la veuve.

— C'est bien.... Maintenant, où pourrons-nous trouver le jeune diable?

— Je l'ignore encore, mais nous le saurons bientôt.... Suis-moi !

XI.

Pendant que ces choses se passaient dans le hameau pyrénéen, Gonthier et Cornélie s'avançaient vers la ville d'Andorre, capitale de la république, d'où ils devaient gagner le soir même la Seu-Urgel. Là, par les recommandations verbales qu'apportait Pédro de la part de Bertren, ils devaient trouver un asile sûr jusqu'à ce que les événements politiques de la France leur permissent de retourner dans leur patrie.

Il était midi environ, et les voyageurs étaient partis furtivement au lever du jour, afin de n'être pas l'objet des suppositions de la foule qui remplissait et environnait la maison des Duba. Aussi avaient-ils fait une grande partie du chemin et déjà commençaient-ils à apercevoir dans le lointain la jolie ville d'Andorre, avec ses maisons couvertes d'ardoises, son petit palais des viguiers et les clochers de son église métropolitaine. La route, ou plutôt le sentier qu'ils suivaient, longeait la Tristanza, et quoiqu'il fût très-fréquenté par les habitants de la vallée, il ne présentait pas néanmoins aux voyageurs toute la sécurité désirable. Quelquefois il attaquait hardiment le flanc d'une haute montagne qui se dressait devant lui, et il l'escaladait après mille détours ; d'autres fois il se glissait timidement entre deux précipices, ou s'enfonçait brusquement dans les sombres ravins creusés par le torrent, auquel il disputait une partie de son lit de rocher, et ; bien qu'un pareil voyage ne présentât pas des dangers aussi terribles que ceux affrontés par les voyageurs quelques jours auparavant, il fallait de l'attention à chaque pas pour avancer sans risque, et une distraction pouvait encore coûter la vie.

Cependant, soit que les cavaliers et les montures se fussent également familiarisés avec ces périlleuses excursions, soit que les principaux personnages de la petite caravane eussent, chacun à part soi, des sujets de réflexion sérieuse, on continuait d'avancer sans songer au gave qui mugissait au-dessous du chemin et aux gouffres qu'on trouvait à chaque pas. Pédro, le confident de Bertren, ouvrait la marche avec un autre Andorran chargé de l'assister dans les soins qu'il devait donner à Gonthier et à sa fille. Tous les deux, enveloppés dans leur cape de laine, un bâton

à la main, s'entretenaient à voix basse des brillantes fêtes auxquelles ils ne devaient pas assister, et leur mauvaise humeur était cause qu'ils semblaient s'occuper fort peu de leur mission ; d'ailleurs, ne sachant le français ni l'un ni l'autre, ils ne pouvaient se faire entendre des voyageurs que par signes chaque fois qu'il se présentait un obstacle à éviter ou une précaution à prendre.

Après eux venait Gonthier à cheval, côte à côte avec sa fille, qui voyageait dans son cacolet, suivant sa coutume. Tous les deux gardaient le silence ; le vieillard, grave et pensif, jetait de temps en temps un regard plein d'une affectueuse pitié sur la jeune fille qui, pâle et les yeux rouges, semblait encore en proie à cette morne atonie dont le froid était la cause dans le voyage précédent. Puis venait Diégo monté sur le cheval de Bernard, car sa blessure, bien qu'elle fût en bon train de guérison, ne lui eût pas permis de faire à pied cette longue traite. Les autres bohémiens fermaient la marche, et, de toute la caravane, les trois gitanos étaient certainement ceux qui en ce moment croyaient avoir le moins à se plaindre de la destinée. Ils suivaient du regard les pas des trois chevaux qui leur étaient promis et qu'ils considéraient déjà comme leur appartenant. Diégo ménageait celui qu'il montait avec une attention toute particulière, et il restait en arrière de Gonthier et de Cornélie afin de causer avec ses co-associés du fonds social dont ils allaient bientôt pouvoir disposer. Dieu sait les spéculations qui furent proposées et discutées pendant cette mémorable matinée par les trois négociants!

Au moment où la vue subite de la ville d'Andorre attira l'attention des voyageurs, Gonthier, que le silence obstiné de sa fille attristait, lui dit avec douceur :

— Nous approchons de la ville, mon enfant; bien qu'on nous ait priés de ne pas nous y arrêter, je n'hésiterais pas à le faire si tu te sentais fatiguée et si tu avais besoin d'un moment de repos....

— Merci, merci, mon excellent père, répondit Cornélie avec un sourire mélancolique, je me sens assez bien pour continuer notre voyage jusqu'à la fin! Il me semble, au contraire, que plus nous nous éloignons de cette maison.... où nous avons reçu l'hospitalité, plus je me sens de force et de courage! Mon père, ajouta-t-elle en rougissant et en couvrant ses yeux avec une de ses mains, qu'avez-vous pensé de moi après l'aveu qui m'est échappé devant vous ?

— J'ai pensé, mon enfant, dit le vieillard avec chaleur, que je devais remercier Dieu de t'avoir donné tant de raison, de sagesse et d'énergie ; j'ai pensé que dans mon infortune je devais être le plus heureux et le plus fier de tous les pères, en voyant combien tu es au-dessus des faiblesses de ton sexe tout entier! Oui, ma Cornélie, le sacrifice que tu as accompli était digne d'un généreux et noble caractère tel que le tien ; tu voyais qu'une pareille affection, bien qu'elle fût mutuelle, ne pouvait avoir de résultats ; elle froissait brusquement les projets de deux familles, et dans l'ordre moral elle était impossible! Tu n'as pas hésité un instant à couper le mal dans sa racine, et c'est là un acte de fermeté d'âme dont il faut que je te félicite! Tu as rendu ce jeune homme fougueux à ses devoirs, à sa famille, à sa patrie, et sois sûre à ton tour que tu seras récompensée, par la paix de l'âme, de cette bonne action. Et moi, ma pauvre Cornélie, qui t'avais laissée lutter seule contre ce penchant secret! moi, qui n'avais rien vu, rien deviné! j'avais attribué à la simple reconnaissance l'intérêt que tu semblais prendre au sort de ce jeune homme.

— Hier encore je l'attribuais moi-même à la même cause, mon père, dit Cornélie avec un peu de confusion ; ce ne fut qu'au moment où je le vis céder enfin à

mes instances que je sentis tout à coup dans mon cœur une affreuse douleur qui me révéla la vérité.... Je venais d'éprouver mon pouvoir absolu sur Isidoro, et je songeais que nous lui devions tous la vie....

— Il n'y a que trop d'excuses à cet attachement passager! dit Gonthier, qui cherchait d'abord à flatter adroitement les sentiments de sa fille, afin de les maîtriser sûrement plus tard; ce jeune homme a réellement d'éminentes qualités, quoique ces qualités soient plus en relief dans ce pays sauvage qu'elles ne pourraient l'être dans nos villes civilisées; oui, je m'explique facilement cet enthousiasme de jeune fille pour un enfant de la nature, brave et généreux tel que cet Isidoro.... mais sois assurée que tu ne te repentiras pas du passé! Ce n'est jamais impunément que l'on lutte contre certaines impossibilités, et le sentiment d'avoir agi avec raison et justice efface promptement des impressions, quelque profondes qu'elles puissent paraître! Je suis fâché que ce bon Bernard Alric nous ait quittés....

Gonthier s'arrêta, attendant sans doute quelque observation de sa fille pour commencer naturellement l'éloge de son ami.

— Je vous comprends, mon père, dit Cornélie d'un air abattu: vous voulez me faire entendre que pour M. Bernard les impossibilités dont vous parlez n'existent pas. Et cependant, mon père, vous l'avouerai-je? depuis hier j'ai fait de cruelles découvertes dans mon cœur. J'ignorais et j'avais voulu me cacher à moi-même de secrètes répugnances qui maintenant sont plus fortes que jamais. M. Bernard est un homme de cœur et de sens pour lequel j'ai une profonde estime et une sincère amitié; mais, malgré tous les services qu'il nous a rendus, malgré les qualités solides qui le distinguent, je ne puis éprouver pour lui cette affection vive et enthousiaste que je suis susceptible de ressentir! J'ai refusé longtemps d'en convenir avec moi-même, mais le préjugé de caste qui pèse sur lui me repousse malgré moi. Quand il venait nous voir dans notre maison de Nîmes, j'ignorais encore la véritable portée de cette dénomination de cagoth qu'on lui donne dans son pays natal; je n'avais pas encore eu sous les yeux des exemples de l'odieuse réprobation dont on a frappé sa race, mais depuis que nous sommes arrivés dans le pays qu'il habite, involontairement j'ai remarqué tous les légers signes qui indiquent entre lui et ses compatriotes une ligne de démarcation. Les gestes de mépris, les haussements d'épaule quand on reconnaissait sa race au signe fatal de ses yeux, ne m'ont pas échappé; j'entends toujours bruire à mes oreilles le cri que poussa un jour un enfant pendant que nous traversions avec Bernard un village pyrénéen: « Aux yeux bleus des cagoths! » ce cri qui, m'a-t-on dit, retentissait au moyen âge sur le passage des parias dont Bernard est descendu.... Que vous dirai-je, mon père? il m'est venu quelquefois dans la pensée (car mes aveux seront complets) que ce mariage projeté n'était pour vous qu'un défi jeté à une injustice. Oh! ne m'adressez aucun reproche, mon père, car je me blâme moi-même de toute la force de ma raison! Je sais que vous n'avez désiré que mon bonheur, et que ce n'est pas votre faute si en faisant choix de l'homme capable de l'assurer, vous avez trouvé l'occasion de fronder un préjugé! Je suis folle peut-être; mais je dois vous montrer dans tout son jour l'état de mon âme. J'éprouve pour le généreux Bernard les sentiments que je pourrais éprouver pour un frère; mais je ne l'aime pas d'amour.... et je crains de ne pouvoir l'aimer jamais.

En ce moment un mouvement brusque que l'on fit près des deux voyageurs leur fit détourner la tête. Un montagnard enveloppé tout entier dans sa cape et dont le

visage était entièrement caché par un vaste sombrero, marchait presque côte à côte avec eux sans qu'ils sussent comment il se trouvait là. Le bruit des pas des chevaux avait couvert le bruit de ses pas, et le mouvement qu'il venait de faire avait seul trahi sa présence.

— Quel est cet homme, mon père? dit Cornélie effrayée, à voix basse.

— C'est le guide Pédro qui vient sans doute de mettre son manteau, répondit Gonthier avec distraction; est-ce que tu le reconnais pas?

— Mais, mon père, cet homme a pu nous entendre, et....

— Il ne comprend pas un mot de français, mon enfant; et d'ailleurs sa mauvaise humeur ne lui permettrait pas de faire attention à nos paroles... Mais je vois que tu veux m'échapper sous un frivole prétexte, continua-t-il en regardant sa fille en souriant; tu crains que je ne te démontre l'injustice de tes préventions à l'égard de ce pauvre Bernard....

— Ne discutons pas des sentiments que ni vous ni moi ne sommes maîtres de changer, mon père, dit la jeune fille avec mélancolie; je vous ai montré avec franchise l'état de mon âme.... Peut-être un peu plus tard de fâcheuses et involontaires impressions s'effaceront-elles, et alors les projets que vous avez conçus pourront s'accomplir. Mais, je vous le répète, mon père, je crains bien de ne jamais éprouver pour M. Alric cette affection que j'ai ressentie pour.... un autre !

— Et cet autre en ce moment reçoit les serments d'une femme dont il est aimé et qu'il aimera de même, dit Gonthier avec fermeté. Dans un mois peut-être il t'aura oubliée pour la femme que les convenances, le devoir, la volonté de sa famille lui auront donnée.

— Vous vous trompez, monsieur, dit une voix tremblante d'émotion à quelques pas.

Deux cris d'étonnement et de frayeur partirent à la fois. En même temps, Isidoro (car c'était lui) entr'ouvrit son manteau et se montra dans son brillant costume de noce, qu'il n'avait pas songé à quitter. Gonthier et Cornélie s'arrêtèrent et descendirent de cheval.

— Vous ici! s'écria Gonthier, aussi surpris que par l'apparition d'un spectre, vous, Isidoro Duba?

— Et.... vous nous écoutiez! murmura Cornélie avec terreur; de quel côté êtes-vous venu?

Isidoro désigna un de ces petits sentiers fréquentés par les piétons et qui raccourcissent les distances dans les montagnes.

— J'ai tout entendu! dit-il avec chaleur; je sais maintenant, mademoiselle, pourquoi vous avez voulu partir.

— Que signifie tout ceci, monsieur? demanda Gonthier avec sévérité; pourquoi avez-vous quitté votre fiancée, votre aïeul, vos amis? Que faites-vous ici? Que s'est-il passé? Que voulez-vous?

Isidoro ne sembla pas avoir entendu toutes ces questions pressantes; ses yeux étincelants étaient attachés sur Cornélie; c'était d'elle seule qu'il était occupé.

— Il est donc vrai? dit-il d'une voix pénétrante; ce que je n'avais osé espérer dans mes rêves les plus hardis s'est donc réalisé? Mademoiselle, à mon tour, j'ai pu surprendre votre secret.... Oh! béni soit le moment où une inspiration du ciel m'a fait fuir cette foule importune et rompre ce mariage qui m'est odieux, puisque j'ai pu entendre un aveu qui me donnera du bonheur pour toute ma vie!

— Quoi ! monsieur Isidoro, s'écria la jeune fille hors d'elle-même, ce mariage n'est donc pas accompli malgré vos promesses ?....

— Vous n'avez pas tenu les vôtres, s'écria le jeune Duba avec véhémence, mais je ne dois plus m'en plaindre... Lorsque je me suis aperçu que vous étiez partie en secret, sans me laisser une consolation, une marque de souvenir, ma raison s'est perdue, mon courage s'est brisé ; j'ai ressenti un impérieux besoin de vous voir encore un instant, de vous protéger, de vous défendre, ou du moins de vous dire adieu.... J'ai abandonné mon aïeul, ma fiancée, tous ces hôtes illustres qui étaient venus pour me faire honneur, cette foule bruyante qui assistait à la fête.... Mais je ne regrette pas ce que j'ai laissé derrière moi, car Dieu me réservait le plus grand, le plus inespéré de tous les bonheurs. Je suis libre Cornélie, je suis libre et je sais que vous m'aimez !

Il y avait dans l'accent, dans l'attitude d'Isidoro quelque chose qui électrisa la jeune fille. Elle se jeta en pleurant dans les bras de Gonthier.

— Vous l'entendez, mon père, murmura-t-elle, ce malheureux jeune homme a tout sacrifié pour moi !

Isidoro comprit que de la réponse de Gonthier allait dépendre son sort ; se tournant donc avec empressement vers le vieillard, il lui dit d'un ton suppliant, quoique avec dignité :

— Je sais, monsieur, que vous êtes supérieur aux préjugés de vos compatriotes, et que ma qualité de pâtre et de fils de pâtre ne sera pas une raison de me repousser, si à d'autres égards vous me jugez digne de votre fille. Je ne suis pas d'une race de parias, comme M. Bernard, et je vous ai donné assez de preuves de dévoûment et de courage pour que mon caractère vous soit connu. Je ne parle pas de ma fortune, car je ne sais encore ce qui adviendra d'elle, bien qu'aucune loi dans l'Andorre ne puisse m'en déposséder.... je ne veux faire valoir auprès de vous que l'affection que j'ai vouée pour toujours à votre fille et le désir ardent et sincère que j'éprouve de la rendre heureuse.

— Cornélie, que dois-je répondre ? demanda Gonthier d'une voix calme.

— Prononcez, mon père, dit la jeune fille sans lever les yeux.

— Eh bien, mon enfant, puisque tu as assez de confiance en ton père pour t'en remettre à lui du soin de ton bonheur, je répondrai donc pour toi et je te sauverai de tes propres incertitudes ; bientôt peut-être tu me remercieras de mon inflexibilité. Monsieur Isidoro, continua-t-il en se tournant vers le jeune Andorran, par l'acte de lâcheté que vous venez de commettre en violant vos promesses, en jetant dans le désespoir votre vénérable aïeul, qui attendait de vous ses derniers jours de bonheur, en outrageant une jeune fille qui méritait pourtant votre estime et votre respect, en reniant votre patrie et en bravant ceux qui la gouvernent, vous vous êtes rendu indigne de ma fille. Si vous vous étiez résigné noblement à votre sort, j'aurais pu du moins conserver de la pitié pour vos chagrins, de l'estime pour votre caractère, de l'admiration pour votre résignation ; vous ne l'avez pas voulu. Vous parlez de votre courage, et vous êtes plus faible qu'un enfant. Les services que vous nous avez rendus ne peuvent s'effacer de notre mémoire, mais il n'est pas généreux d'en abuser en demandant une récompense qui ne vous est pas due. Quant au secret que par une coupable indiscrétion vous venez de surprendre, voici ce que j'ai à vous dire : Vous deviez imiter la générosité de ma fille, qui, malgré ses sentiments secrets, n'a pas voulu vous détourner de la voie tracée devant vous

par l'honneur et le devoir. Maintenant vous n'avez plus à être fier de cette preuve d'affection, car ma fille est forcée de ne plus vous estimer....

— Mon père!... mon père, dit Cornélie en sanglotant, de grâce, ne l'accablez pas!

Isidoro avait écouté d'un air sombre et contraint cette terrible réprimande, mais au moment où Cornélie sembla intercéder en sa faveur, il releva la tête :

— Qu'importent les reproches d'un vieillard timide et glacé par l'âge, qui ne sait plus comprendre les passions de la jeunesse! dit-il en faisant un geste d'impatience. C'est à vous que je m'adresse, mademoiselle, continua-t-il sur un ton différent en se rapprochant de Cornélie, c'est de vous seule que je veux apprendre mon sort.... et, si vous y consentiez, je saurais bien vous arracher....

La jeune fille, qui avait jusque-là tenu son visage caché dans le sein de Gonthier, se redressa vivement, et regardant Isidoro avec des yeux irrités, elle lui dit d'un ton fier et plein de dignité :

— Qui vous a donné le droit, monsieur, de supposer que les volontés de mon père ne sont pas des ordres pour moi, et que je pourrais préférer à mon père une autre personne au monde, quelle qu'elle soit?

Isidoro chancela en poussant un sourd gémissement.

— Merci! ma digne fille! s'écria Gonthier en pressant Cornélie contre sa poitrine; je t'avais bien jugée. Et maintenant, monsieur, ajouta-t-il, tout est fini entre nous; recevez nos remerciements pour vos services passés, en même temps que nos adieux. Il est temps peut-être encore de réparer les fautes que je viens de vous reprocher avec dureté, je l'avoue. Allez les réparer, monsieur, et peut-être plus tard aurez-vous le droit de réclamer notre estime et notre amitié.

— Je ne vous quitte plus, dit Isidoro d'une voix sourde.

— Au nom du ciel, monsieur Duba, reprit Cornélie qui se repentait déjà de la sévérité qu'elle venait de montrer, souvenez-vous des sages résolutions que vous aviez prises hier au soir! Mon père a raison; peut-être est-il possible encore de renouer votre mariage.... Tout le monde vous attend sans doute encore.... Partez! hâtez-vous!

— Et nous, nous n'avancerons pas d'un seul pas tant que vous serez ici, dit Gonthier en frappant la terre du pied avec résolution, dussions-nous passer la nuit sur ce rocher....

— Permettez-moi du moins de vous conduire jusqu'à Urgel, reprit le montagnard d'un air de soumission; les passages de certains défilés ne sont pas sûrs, et vous n'avez pas de défenseur!

— Un défenseur! s'écria Gonthier avec transport; en voici un qui nous arrive. C'est Dieu qui nous l'envoie en ce moment!

En même temps il désigna du doigt un voyageur à cheval qui venait à eux, accompagné de Pédro et de deux autres montagnards. Le cavalier et la monture étaient épuisés de fatigue et paraissaient avoir fait une longue course. Il suffit d'un coup d'œil à Isidoro et à Cornélie pour reconnaître Bernard Alric dans ce voyageur. Il avait rencontré Pédro et le guide qui marchaient en avant, et leur avait fait rebrousser chemin.

A la vue de Gonthier et de sa fille, le cagoth poussa un cri de joie et piqua son cheval malgré les difficultés du chemin. Mais le pauvre animal épuisé ne put accélérer son allure, et Bernard, pour arriver plus vite, sauta à bas de sa monture et

courut vers son vieil ami. Gonthier fit quelques pas au-devant de lui et lui ouvrit les bras ; ils se tinrent un moment embrassés :

— Bonne nouvelle ! monsieur Gonthier, s'écria le maître de forges ; reprenez courage, mademoiselle Cornélie ; mon voyage a réussi au delà de tous mes souhaits !

— Mon cher Bernard, que venez-vous nous annoncer ?

Cornélie lui tendit la main et lui dit avec tristesse :

— Que pouvez-vous nous apprendre, Bernard, qui puisse nous rendre heureux en ce moment ?

— Mademoiselle, dit Alric avec vivacité, sans remarquer l'émotion de la jeune fille, je sais que je vais vous combler de joie en vous apprenant que votre respectable père n'a plus rien à craindre en France et qu'il peut y rentrer lorsqu'il le voudra.

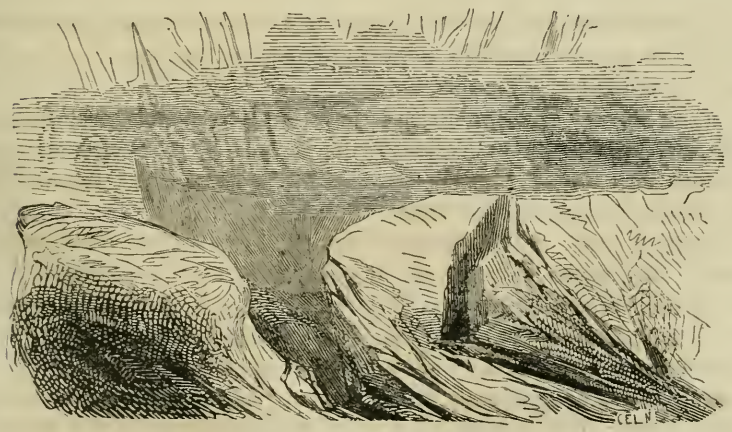
— Serait-il vrai ?

— J'ai acquis la certitude que votre nom n'était pas porté sur la liste de proscription publiée par le gouvernement, et, en n'attirant pas l'attention sur vous, vous pourrez vivre en sûreté dans votre patrie. Si, au contraire, vous désirez séjourner dans l'Andorre, voici une autorisation qui lève toutes les difficultés : elle est signée du viguier français, que j'ai vu à Pamiers : c'est un homme honorable qui vous protégera tant que vous résiderez dans ce pays.

En même temps il étalait avec orgueil un papier qui portait pour cachet les armes de l'Andorre. Gonthier lui adressa les remerciements les plus empressés.

— Mais vous, mon pauvre Bernard, vous ne nous parlez pas de vous.... Vous semblez avoir bien souffert de la fatigue dans ce voyage ! Comme vous êtes pâle ! vos habits sont encore mouillés par la neige des montagnes.

Ces observations s'adressaient à Cornélie, qui jeta en effet un coup d'œil sur son fiancé. Le pauvre jeune homme semblait n'avoir plus que le souffle. Malgré la joie naïve qu'ils exprimaient, ses traits portaient la trace d'une faiblesse alarmante. Il n'avait pas goûté un moment de sommeil depuis son départ.



— Oui, le col de Puymoreins était presque aussi dangereux que le port de la Cabane, dit-il en souriant, et nous avons eu beaucoup de peine à nous en tirer; mais qu'importe, puisque tout a réussi et puisque j'ai pu trouver l'occasion d'être utile à mon respectable ami et à ma fiancée!

Cornélie baissa avec embarras ses yeux pleins de larmes.

Pendant ce temps, une autre scène non moins animée avait lieu à quelques pas de là. Pédro et les autres montagnards, en rencontrant dans cet endroit leur jeune maître, qu'ils croyaient en ce moment dans son habitation, présidant avec sa nouvelle épouse les fêtes de ses noces au milieu de tous les dignitaires de l'Andorre, avaient d'abord été frappés de stupeur. Puis ils n'avaient pas eu de peine à soupçonner ce qui s'était passé, et ils étaient tombés dans un affreux désespoir. Pédro surtout, qui savait combien un pareil événement avait dû consterner le vieux Duba, ne mettait pas de bornes à sa douleur. Il s'était jeté à genoux devant Isidoro, le suppliant, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, de revenir sur ses pas. Les autres montagnards joignaient leurs prières aux siennes, et la douleur de ces braves gens était digne de compassion. Cependant Isidoro semblait à peine s'apercevoir qu'ils étaient là; il ne leur répondait pas un mot, et toute son attention se portait sur Cornélie et sur Bernard, dont il suivait de l'œil chaque mouvement et et dont il écoutait chaque parole.

L'attendrissement de Cornélie, et ce titre de *fiancée* que lui avait donné Bernard, semblèrent porter au comble l'affreuse jalousie qui le déchirait en secret. Sans remarquer les malheureux qui se traînaient en pleurant à ses pieds, il se rapprocha du groupe des voyageurs et se plaça d'un air sombre devant Bernard sans prononcer une parole. Alric lui tendit cordialement la main :

— Bonjour, monsieur Isidoro, dit-il; vous voyez que votre plan a entièrement réussi.... vous m'avez donné l'occasion d'être utile à deux personnes dont l'affection m'est plus chère que la vie....

— Et qui vous dit que cette affection vous est acquise? demanda rudement le montagnard; ne savez-vous pas que trois jours d'absence peuvent changer bien des choses?

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Je veux dire que celle que vous appeliez tout à l'heure encore votre fiancée, ne l'est plus et ne peut plus l'être, parce qu'elle ne vous aime pas.... elle en aime un autre... interrogez-la elle-même!

— Ceci est infâme! s'écria Gonthier en jetant sur Isidoro un regard de mépris.

— Ne voyez-vous qu'il faut ou que je le tue ou qu'il me tue! murmura Isidoro. Elle en aime un autre, vous dis-je, continua-t-il en s'adressant à Bernard; est-il donc nécessaire de vous dire que cet autre c'est moi?...

— Serait-il vrai, mademoiselle? demanda Bernard dans d'inexprimables angoisses... Oh! ne me trompez pas, de grâce! je sais que je ne suis rien pour mériter le bonheur que j'avais espéré! Dites-moi la vérité, je vous en prie: j'en mourrai peut-être, mais vous n'avez pas à craindre de reproches....

— Puisque je vous le dis, moi! reprit Isidoro d'un air de défi.

— Vous vous trompez, monsieur, dit Cornélie avec noblesse en se plaçant entre les deux jeunes gens; si M. Bernard n'a pas reçu ma promesse personnelle jusqu'à ce moment, je suis prête à la lui faire.... Recevez donc ma parole, monsieur Alric, que je n'appartiendrai jamais à nul autre qu'à vous; et bien qu'un moment d'er-

reur que je déplore ait altéré les sentiments que je vous porte, ne désespérez pas de l'avenir!

— Oh! soyez bénie, mademoiselle, de vos consolantes paroles, dit Bernard rassuré; vous savez combien je vous aime, et aucun sacrifice ne me coûtera pour mériter la précieuse récompense qui m'est promise. Je saurai attendre, s'il le faut, puisque, de votre aveu, je ne dois pas désespérer de l'avenir!

Puis, se tournant vers Isidoro : — Monsieur Duba, reprit-il en le regardant fixement, que me disiez-vous donc tout à l'heure? Je crois que vous avez menti !....

Isidoro fit un mouvement, mais Gonthier entraîna Bernard à quelques pas, tandis que Cornélie disait à voix basse au jeune Duba, dont l'aspect en ce moment faisait peur et pitié :

— Est-ce là ce que vous m'aviez promis, monsieur Isidoro? Votre imprudence seule m'a forcée de contracter des engagements qui maintenant sont devenus indissolubles... Isidoro, des devoirs différents nous appellent dans des directions opposées... Isidoro, imitez ma résignation; moi aussi, j'aurai sans doute encore de terribles épreuves à supporter; laissez-moi au moins la pensée que vous étiez digne de l'affection que je vous avais vouée.... Écoutez les prières de ces pauvres gens qui vous prient de revenir sur vos pas;... mon estime est à ce prix.

Isidoro balança une minute.

— Ce que vous me demandez me coûtera la vie peut-être, dit-il d'un ton bref et saccadé; mais je cède encore. Je mériterai du moins votre respect et votre pitié. Je vais rejoindre ceux qui m'attendent là-bas, et s'il en est temps encore, j'accomplirai le sacrifice tout entier. Mais il faut que vous et votre père vous soyez présents à cette union comme vous l'aviez promis.... Maintenant vous n'avez plus rien à craindre des habitants de l'Andorre; à mon tour, mon obéissance est à ce prix.

— Mais nous retarderons votre marche !

— Je vais prendre un de ces sentiers qui raccourcissent les distances, pendant que vous reviendrez sur vos pas par le chemin que vous avez déjà suivi.

— Eh bien, dit Cornélie avec résolution, vous avez notre parole.... Nous assisterons à cette réparation de tant de fautes; précédez-nous....

En même temps elle s'approcha vivement de Gonthier et du cagoth pour les déterminer à faire cette démarche. Isidoro resta un moment immobile comme s'il eût voulu leur adresser la parole; puis il se détourna brusquement en disant à Pédro et aux autres montagnards :

— Partons....

Et tous reprirent avec rapidité le sentier âpre et dangereux qui conduisait au hameau pendant que la petite caravane revenait lentement sur ses pas en suivant ce qu'on appelait le grand chemin. Les bohémiens étaient consternés; ils voyaient dans cet incident la perte de leurs plus chères espérances.

XII.

Isidoro, en quittant les anciens hôtes de son père, avait repris le sentier âpre et difficile, praticable seulement pour les gens du pays, qui devait le conduire à l'habitation beaucoup plus directement que le chemin ordinaire. Il marchait lentement,

et tant qu'il put apercevoir ceux qu'il venait de quitter, il retourna fréquemment la tête. Cornélie, du haut de son cacolet, agitait son mouchoir blanc, comme pour l'encourager, et ce fut seulement lorsque la petite caravane eut disparu derrière une montagne qu'il accéléra sa marche, trop peu rapide encore au gré de ses compagnons.

Pédro et les deux autres montagnards le suivaient d'un air pensif et sans prononcer une parole, comme s'ils eussent craint de se communiquer les pensées affligeantes qui occupaient leur esprit. Pédro surtout était en proie à une poignante douleur, et il marchait avec peine, comme si la fatigue se fût déjà fait sentir à ses membres robustes. Cependant il ne perdait pas de vue son jeune maître, et il suivait du regard chacun de ses mouvements; nul doute que si en ce moment Isidoro, par un de ces caprices bizarres auxquels une aveugle passion l'avait rendu sujet, eût voulu revenir en arrière, l'homme de confiance de son aïeul n'eût employé la force pour le ramener à l'habitation.

Pendant la plus grande partie du chemin, la campagne était déserte, ce qui prouvait que les Andorrans invités à la fête n'avaient pas encore quitté le village. Cette circonstance rendait déjà quelque espérance aux montagnards et déridait un peu le front basané de Pédro. Quant à Isidoro, il semblait ne rien voir et ne rien entendre; il s'avançait machinalement et d'un pas égal, sans paraître se douter que son sort dépendait peut-être d'une minute de retard.

Cependant la solitude commença bientôt à se peupler, et à mesure qu'on approchait du village, l'espérance que l'on venait de concevoir s'évanouissait. D'abord on aperçut dans le lointain des points rouges et mobiles qui tranchaient sur la verdure des pâturages; aux rayons du soleil, qui était alors dans tout son éclat, on voyait scintiller les plaques d'acier poli que les Andorranes portent sur leurs élégants sabots, et que le mouvement faisait remarquer à une grande distance; puis on distingua des groupes entiers de montagnards et de montagnardes, les uns à pied, les autres à cheval et en cacolet, s'avançant dans des directions opposées pour regagner leurs habitations.

Cette joie bruyante de la veille et du matin avait disparu; les diverses compagnies ne s'appelaient plus de montagne à montagne; les cornets et les galoubets étaient muets; plus de ces explosions de carabines qui, répercutées par les échos, produisaient un épouvantable fracas dans les rochers. Sur les pentes, au fond des ravins, dans les vallées, partout se montraient des troupes variées qui animaient le paysage naguère si solitaire et si sauvage, mais le paysage n'en était pas moins silencieux et morne comme le désert. Il semblait que dans cette multitude il n'y eût plus un pâtre assez hardi pour oser pousser un des ces hurras que les bergers pyrénéens échangent à tout propos, et l'on eût dit que la terre absorbait jusqu'au bruit des pas.

Ces signes étranges, qui faisaient contraste avec la turbulence ordinaire de leurs compatriotes, ne contribuèrent pas peu à confirmer les réflexions sinistres que faisaient à part eux les compagnons d'Isidoro. Pedro, après avoir jeté un long et douloureux regard sur l'horizon, fit un signe de croix, et dit à demi-voix, du ton d'une fervente prière :

— Que saint Antoine, saint Michel et la bonne Vierge veillent sur l'illustre Bertren Duba, notre maître, et sur sa respectable famille !

— Amen, répondirent ses compagnons dévotement en portant leurs scapulaires à leurs lèvres.

Isidoro ne put pas même se joindre à cette prière, qu'il n'avait pas entendue.

Cependant il sembla bientôt que ce petit groupe lui-même devenait l'objet de l'examen des montagnards éparpillés dans la campagne. Ceux qui le composaient se dirigeaient seuls vers le village, auquel tous les autres tournaient le dos. Ils remarquèrent sur les hauteurs voisines des rassemblements qui se formaient et des gens qui les désignaient du doigt; cependant aucun appel, aucun salut n'arrivait jusqu'à eux de la part des Andorrans; seulement des signes mystérieux étaient échangés entre les diverses coteries, et la curiosité semblait se propager de proche en proche dans toute la partie de la campagne où se montraient les montagnards: évidemment Isidoro, malgré la distance, avait été reconnu.

Pédro eût bien voulu être à portée d'interroger quelques-uns de ces gens sur les événements qui s'étaient passés au village; mais il était encore trop éloigné pour se faire entendre, et d'ailleurs les questions qu'il avait à adresser étaient trop importantes pour qu'il fût possible d'entamer une de ces conversations à *tue-tête* qui ont lieu parfois entre les pâtres désœuvrés des montagnes à une grande distance. Il attendit donc que quelques personnes qu'il connaissait parfaitement et qui descendaient le sentier fussent près de lui; elles devaient nécessairement se croiser avec lui, et Pédro comptait enfin avoir l'explication tant désirée; il se trompait encore dans son calcul.

Quelques minutes seulement de chemin le séparaient encore des Andorrans, lorsque ceux-ci, s'arrêtant tout à coup, regardèrent Isidoro, et après s'être consultés un moment à voix basse revinrent brusquement sur leurs pas et remontèrent la montagne comme pour éviter cette rencontre. Pédro fut frappé de cet incident plus encore que de tous les autres, d'autant plus que les Andorrans avec lesquels il avait été sur le point de se croiser faisaient aussi rebrousser chemin à ceux qui suivaient la même route, en leur montrant Isidoro et ses compagnons comme un groupe de pestiférés. En même temps Pédro remarqua que presque tous les montagnards, après un moment d'hésitation, avaient pris aussi une direction contraire à celle qu'ils suivaient un moment auparavant, et que maintenant ils se dirigeaient vers le village. Quelques-uns même couraient rapidement de ce côté, comme pour être les premiers à porter la nouvelle du retour d'Isidoro. Le plus petit nombre cependant continua à s'éloigner de divers côtés, mais on semblait prendre grand soin de ne pas se trouver sur le passage des réprouvés, et quelques-uns de ceux qui n'avaient ni le loisir ni la volonté de retourner au village pour être témoins de ce qui allait se passer s'écartèrent de leur chemin et attendirent sur des rochers voisins qu'ils pussent se remettre en marche sans se trouver face à face avec le jeune Duba et ses compagnons.

Ce fut à un de ceux-là que Pédro se décida enfin à demander les renseignements qui lui étaient si précieux. L'individu auquel il s'adressa était un homme assez obèse qui, n'ayant pu s'éloigner avec célérité, était resté à peu de distance du chemin et se cachait derrière le tronc d'un arbre à liége, espérant sans doute n'être pas aperçu; mais l'œil perçant de Pédro l'avait suivi, et au moment où l'on passa à peu de distance de la retraite du montagnard, Pédro demanda d'une voix suppliante :

— Carl Blanda, au nom de votre saint patron, pouvez-vous nous apprendre ce qui est arrivé depuis ce matin à l'illustre Bertren Duba?

Le nom de son aïeul prononcé à haute voix parut enfin tirer Isidoro de l'ab-

sorption indéfinissable dans laquelle il était plongé depuis qu'il avait quitté Cornélie. Il s'arrêta, et il sembla attendre, comme les autres, la réponse qui allait être faite à cette pressante question.

Mais Carl, puisque c'était le nom de ce personnage, se voyant découvert, sortit de sa cachette et répondit brusquement en continuant son chemin vers le pied de la montagne, sans regarder ceux qui venaient de l'interroger :

— Il n'y a plus que haine et mépris pour l'enfant qui a été maudit! Arrière le fils coupable et déshonoré!

Et il s'enfuit sans donner aucun autre éclaircissement. Isidoro resta encore un moment à la même place.

— Maudit! répéta-t-il avec un sourire amer.

Puis il se remit en marche du même pas égal et automatique. Ses compagnons le suivirent, et pendant le reste du chemin, ils ne purent se trouver de nouveau à portée d'interroger les montagnards qui parcouraient le pays en tous sens. Ils s'enfuyaient à leur approche, comme ces ombres fantastiques qu'on croit pouvoir atteindre à chaque instant et qui sont toujours insaisissables. Du reste ils étaient aussi graves et aussi muets que les ombres, et jusqu'à la fin du trajet, pas un accent de voix humaine n'arriva jusqu'aux voyageurs. Ce silence et cette foule produisaient le contraste le plus effrayant.

Cependant le village et l'habitation de Bertren Duba venaient d'apparaître à quelque distance. On voyait encore une grande troupe d'Andorrans qui s'agitaient sur le terrain où la fête avait été préparée. Là sans doute la nouvelle du retour d'Isidoro était déjà parvenue, car tous les yeux étaient tournés vers la montagne qu'il descendait en ce moment. Les curieux devenaient aussi plus nombreux et plus hardis à mesure que l'on approchait du village; il y en avait qui, à cinquante pas en avant des voyageurs, osaient traverser la route; d'autres accouraient avec rapidité au-devant d'eux comme pour s'assurer de la vérité de ce qu'on leur avait dit, et après un moment d'observation rapide, ils reprenaient en courant le chemin par lequel ils étaient venus.

La petite troupe était engagée en ce moment dans le labyrinthe de ces rochers de grès rouge qui précédaient le village et dont plusieurs même surplombaient les habitations. Ces rochers, pour la plupart taillés à pic et inabordables, formaient de petites gorges sombres au fond desquelles s'encaissait le chemin. Dans quelques crevasses et sur des plates-formes auxquelles on eût pu croire qu'un chamois seul pouvait arriver, quelques-uns des éclaireurs les plus intrépides avaient trouvé place. Un enfant andorran qui n'avait pu rejoindre ses parents, postés sans doute sur les hauteurs voisines, était seul dans un de ces petits défilés et s'était assis tranquillement sur le bord du chemin.

— Enfant, lui demanda Pédro d'une voix caressante, peux-tu me dire ce qui s'est passé au village quand on s'est aperçu qu'Isidoro Duba était parti?

L'enfant frissonna, et répondit avec une frayeur naïve :

— Isidoro Duba! ma mère m'a dit qu'il ne fallait jamais prononcer ce nom sans faire un signe de croix, parce que c'est le nom d'un damné... d'un maudit!

Isidoro le regarda d'un air sombre :

— Les mères le répètent à leurs enfants, les enfants s'en souviendront quand ils seront vieillards! murmura-t-il en délire; la malédiction se transmettra à la postérité tant que le nom des Duba existera...

— Mais le père, l'illustre Bertren? reprit Pédro avec un effort douloureux.

— Ma mère m'a dit que l'illustre Bertren était au ciel et qu'il fallait l'adorer comme un saint martyr... elle a trempé un coin de son voile dans le sang de Bertren au moment où il était étendu mort au pied de l'autel, et elle fera de ce voile une relique qui préservera notre maison du tonnerre et des maléfices.

— Il est mort, et c'est moi qui l'ai tué! dit Isidoro avec un accent déchirant en tombant sur ses deux genoux.

— Mort à cause de vous! répétèrent les montagnards en s'éloignant d'Isidoro avec effroi et dégoût. Malédiction sur Isidoro Duba, l'assassin de son aïeul!

Isidoro s'affaissa sous cette écrasante réprobation de ses serviteurs fidèles. L'enfant s'enfuit en poussant des cris de terreur.

En ce moment une voix rauque et railleuse se fit entendre au sommet d'un rocher voisin.

— Isidoro Duba! disait-on.

Isidoro ne répondit pas.

— Isidoro! répéta la voix avec un accent terrible.

Le jeune homme se leva.

— Qui m'appelle? dit-il avec égarement; est-ce déjà la voix de Satan qui me demande compte du sang que j'ai versé?

Il leva les yeux; à l'extrémité d'un rocher à pic, Michaël Moro était debout, sa carabine à la main.

— Regarde-moi, Isidoro, dit-il de la même voix lugubre et moqueuse : j'ai promis à ton aïeul Bertren Duba que je te frapperais en face... Tiens, je venge toute l'Andorre à la fois!

En même temps, un coup de carabine se fit entendre. Isidoro pouvait peut-être par un mouvement brusque éviter la balle; mais ceux qui étaient à quelques pas remarquèrent qu'il sembla au contraire présenter la poitrine au farouche assassin; sa poitrine fut traversée d'outre en outre, et il tomba à la renverse en criant avec une étrange expression de bonheur :

— Oh! merci, Michaël Moro! la mort est la bienvenue pour le fils maudit et l'assassin!

En ce moment, une foule nombreuse parut à l'entrée du défilé du côté du village. C'était le viguier et quelques autres personnages importants qui, ayant appris le retour d'Isidoro, accouraient au-devant de lui et venaient d'être témoins de cette affreuse catastrophe.

— Courez, courez, dit le viguier avec énergie aux montagnards qui l'entouraient, arrêtez le misérable qui vient d'assassiner ce malheureux jeune homme sous nos yeux... tirez sur lui comme sur une bête féroce, si vous ne pouvez vous emparer de sa personne!

Quelques Andorrans partirent pour exécuter cet ordre, mais que pouvaient-ils faire! La plupart étaient sans armes, et ceux qui avaient encore leurs carabines n'avaient pas songé à se pourvoir de balles en venant à une fête. Bientôt on aperçut dans le lointain Michaël Moro qui, après être descendu du rocher d'un autre côté, retournait dans les montagnes où il devait être inattaquable; il était entouré de sa bande, qui l'avait attendu à quelque distance, et qui, aussitôt après cet acte de vengeance, l'avait rejoint pour le protéger. Les contrebandiers, comme nous le savons, étaient bien armés et disposés au combat; aussi n'eurent-ils pas de peine à

regagner leurs repaires, malgré la poursuite de quelques amis zélés de la famille Duba, et plusieurs fois même ils se retournèrent en fuyant pour railler insolemment la population andorrane tout entière.

Cependant le viguier et les vieillards qui l'accompagnaient étaient arrivés à l'endroit où Isidoro était étendu, entouré de ses compagnons à qui cet affreux événement venait de rendre toute leur ancienne affection pour leur jeune maître. Le petit-fils de Bertren reconnut le viguier et lui dit avec douceur :

— Illustre viguier, ne me plaignez pas... ne faites pas de démarches pour que celui qui vient de me frapper soit puni... j'aimais mieux mourir que de vivre frappé de la réprobation et de la malédiction de tous!

Le viguier lui pressa doucement la main.

— Vous vivrez, mon enfant, lui dit-il avec émotion, vous vivrez pour réparer tant de fautes... peut-être votre blessure n'est-elle pas mortelle.

Parmi ceux qui l'accompagnaient était le chirurgien qui peu d'heures auparavant avait été appelé à donner des soins malheureusement inutiles à Bertren Duba. Il se mit à genoux à côté d'Isidoro et examina à son tour la blessure du jeune Andorran; après un moment de silence, il se leva et regarda le viguier d'un air significatif.

— Je comprends, dit Isidoro, qui, malgré ses souffrances, avait en ce moment une incroyable présence d'esprit. Michaël Moro n'a pu se tromper; il a frappé juste, et j'en remercie Dieu... Illustre viguier, veuillez ordonner qu'on me transporte sur-le-champ dans la maison de mes pères... Peut-être aurai-je encore assez de temps pour réparer celles de mes fautes qui sont encore réparables.

Ce fut seulement une heure après cet événement que Gonthier, Bernard et Cornélie arrivèrent au village, malgré toute la célérité qu'ils avaient mise dans leur marche. Sous le hangar qui devait servir de salle de banquet et sur la place qui l'environnait étaient quelques groupes de femmes tristes et silencieuses; mais dans la cour de la maison l'affluence était telle qu'il était douteux que les arrivants pussent la traverser à cheval; aussi, arrivés à la porte, laissèrent-ils leurs montures à la garde des bohémiens.

En entrant dans cette vaste enceinte, ils remarquèrent que cette foule recueillie n'était pas massée en cet endroit par un simple objet de curiosité, mais qu'elle était occupée de quelque grande et imposante cérémonie à laquelle chacun de ceux qui la composaient prenait une part sincère. Les fenêtres de la salle commune étaient ouvertes, et c'était vers ces fenêtres que tous les regards étaient dirigés, bien que ceux qui remplissaient la salle ne permissent pas de voir ce qui se passait à l'intérieur. La plupart des assistants étaient à genoux, d'autres disaient leur chapelet avec ferveur.

Cependant un murmure sourd se propagea parmi les assistants à la vue des étrangers. Des regards irrités furent tournés vers eux; les visages prirent l'expression de la haine et de la colère; quelques poings vigoureux se fermèrent convulsivement. Les arrivants devinèrent au premier coup d'œil que la population andorrane leur reprochait tous les malheurs arrivés à la famille Duba, malheurs dont Pédro, envoyé au-devant d'eux, leur avait déjà donné connaissance.

Mais ces signes de fermentation dangereuse disparurent bientôt; un vieillard vénérable, qui semblait jouir d'une grande autorité parmi ses compatriotes, les réprima d'un geste; puis s'avançant au-devant des voyageurs, il leur dit à voix basse et en français, avec l'accent d'une profonde douleur :

— Vous êtes attendus avec une grande impatience... Votre présence doit adoucir les derniers instants de ce malheureux jeune homme... Suivez-moi.

En même temps, il écarta la foule qui encombrait la cour et se dirigea vers la porte de la maison. Cornélie était plutôt portée que soutenue par son père et son fiancé; la douleur avait brisé toutes ses forces, physiques et morales. Enfin, après beaucoup de peine, ils arrivèrent tous à la salle commune, où une scène imposante frappa leurs regards

Cette salle, aussi bien que la cour, regorgeait de monde. Vers le centre on avait élevé à la hâte deux espèces de lit de parade; sur l'un d'eux était étendu le vieux Bertren, encore revêtu du costume qu'il avait pris le matin pour les noces de son petit-fils. Ses traits, nullement défigurés par la mort, portaient une expression de gravité solennelle et de majesté divine; on eût dit qu'il approuvait par un sourire le sacrifice qui s'accomplissait devant lui. Sur le second lit était Isidoro, aussi pâle et déjà aussi immobile que son aïeul. Entre le mort et le mourant était Maria à genoux, parée de ses ajustements de noce. En face des lits avait été dressé un autel sur lequel le desservant de la paroisse, revêtu de ses ornements sacerdotaux, célébrait une messe de mariage. Tout à l'entour le viguier, les syndics, les consuls et les autorités andorranes étaient agenouillés dans un silence solennel. Le reste de l'espace était occupé par les serviteurs et les clients de la famille Duba. On n'entendait que des gémissements et des soupirs qui se mêlaient à la voix grave et sonore de l'officiant.

Les étrangers, précédés par leur vieux guide, entrèrent avec émotion et respect et vinrent s'agenouiller au dernier rang. Mais Isidoro, qui avait remarqué leur présence, leur fit signe d'approcher de son lit; puis la cérémonie du mariage s'acheva dans le plus profond et le plus imposant recueillement.

Quand les deux fiancés eurent reçu la bénédiction nuptiale, Isidoro, réunissant toutes ses forces, retint dans sa main celle de Maria, que venait d'y placer le prêtre, et il dit d'une voix mourante, de manière pourtant à être distinctement entendu au milieu du silence de l'assemblée :

— Maria Belsamet, j'ai rempli en présence de mon malheureux aïeul, en présence de tous les honorables chefs de l'Andorre, la promesse qui vous avait été faite en mon nom par l'illustre Bertren Duba... Maria Belsamet, vous êtes maintenant ma femme... Je vous laisse mon nom, mes serviteurs, ma fortune... Maria Belsamet, je vous demande encore pardon du mal que je vous ai fait!

— Je vous pardonne, Isidoro, je vous pardonne! s'écria la pauvre jeune fille en tombant à demi morte devant le lit d'Isidoro.

— Et vous, braves habitants de l'Andorre, reprit Isidoro en tournant la tête du côté des assistants; illustres viguiers, honorables bailes, vous tous amis de mon père et les miens, vous avez été témoins de ma faute, soyez témoins du châtiment et de la réparation... Mon aïeul m'a maudit, vous du moins ne me maudissez pas!

Une explosion de sanglots et de gémissements accueillit ces touchantes paroles.

— Et moi, Isidoro, et moi! demanda une voix creuse à côté de lui, me pardonnerez-vous aussi? C'est moi qui...

— Antonia Belsamet, répondit le moribond en la regardant avec un sourire indéfinissable, allez en paix... Vous seule avez eu pitié de moi!

Puis il fit signe à Cornélie d'approcher, et il lui dit en français dans un dernier effort de volonté :

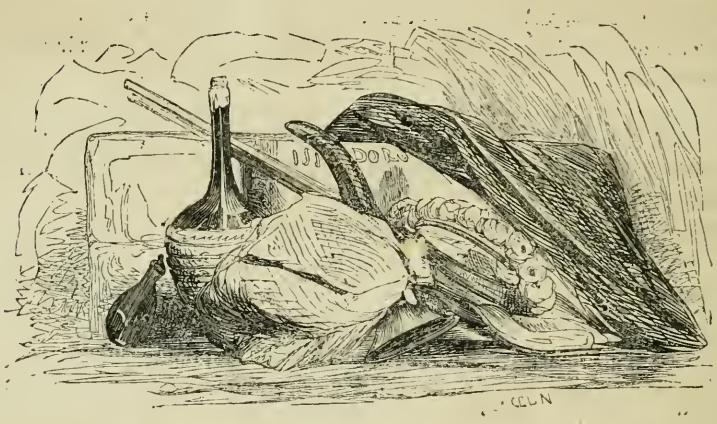
— Eh bien, Cornélie, êtes-vous contente?... Souvenez-vous de moi. . Adieu.

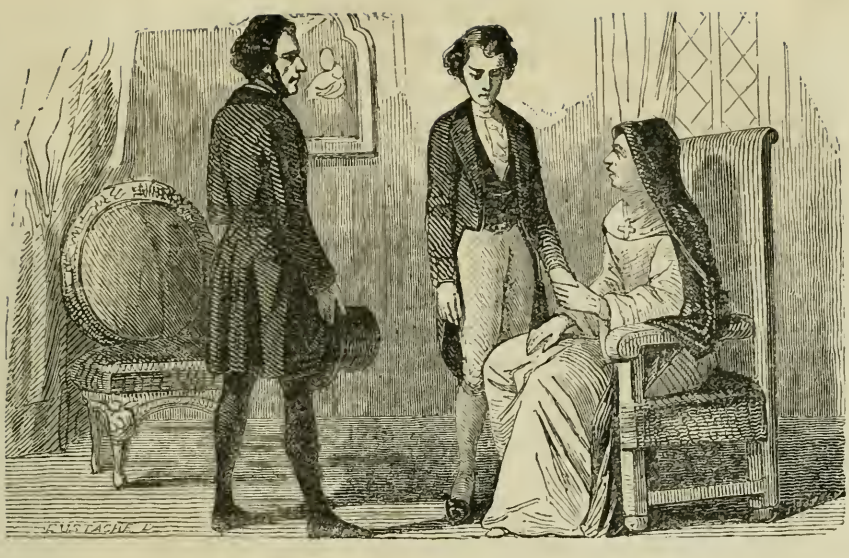
Il poussa un profond soupir; l'assemblée tout entière se leva à la fois pour écouter ce qu'il allait dire... Il ne parla plus, et Cornélie, tombant à genoux à côté de Maria, s'écria d'une voix déchirante :

— Mon Dieu, pardonnez-lui, comme les hommes lui ont pardonné.

Trois jours après, Gonthier et sa fille étaient rentrés en France. Cornélie épousa Bernard Alric; mais elle se souvint toute sa vie d'Isidoro Duba.

[Elie Berthet]





LA FIANCÉE BRÉSILIENNE.

Le marquis de Gonzalve était un de ces nobles portugais qui suivirent Jean VI à travers l'Atlantique et allèrent chercher dans un autre hémisphère un refuge contre les malheurs de l'invasion. Son sort était lié à celui d'une jeune et belle femme qui possédait tout son amour; mais elle ne put supporter le coup qui la forçait d'abandonner son pays et sa famille, et les fatigues et les privations du voyage ayant achevé de ruiner sa santé, elle mourut en atteignant les rivages du Brésil et en donnant le jour à un fils.

Le marquis demeura veuf, se consacrant tout entier à son fils, et travaillant à ramasser les débris de sa fortune, cruellement atteinte par les événements.

Alonzo était un aimable enfant, plein d'ardeur et de vivacité; à une humeur

Nota. Cette nouvelle est due à la plume de mistress Norton, cette fille de Sheridan, si connue à Londres pour son esprit et sa beauté, et qui récemment a servi de prétexte au procès en criminelle conversation intenté à lord Melbourne. Nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de leur mettre sous les yeux un échantillon des talents littéraires de cette dame, qu'une circonstance si singulière a rendue célèbre sur le continent.

enjouée, à un caractère sensible, il unissait un corps agile et robuste; son teint un peu hâlé, ses yeux riants et ses dents parfaitement blanches, formaient avec sa taille, remarquable par ses justes proportions et sa grâce naturelle, un ensemble plein d'harmonie. Ce fut au sujet de son éducation que son père ressentit le plus cruellement la perte de sa fortune : ne pouvant, par cette cause, l'envoyer en Europe, il usa de toutes les ressources que Rio di Janeiro présentait à cet égard, et sa vigilance paternelle ne resta pas sans récompense.

« Quelle pitié, se disait à lui-même le bon marquis, si mon fils, qui est, sans nulle comparaison, le jeune homme le plus beau et le mieux élevé de la ville, ne retirait aucun fruit de ses avantages, parce qu'il a perdu ceux de la fortune », et il se promenait à grands pas dans sa chambre, en répétant : « Ma fortune, ma fortune, qu'es-tu devenue?... » Un jour qu'il se livrait à ses habituelles doléances, il s'arrêta tout à coup au milieu de la promenade, et parut, pendant une grande demi-heure, enseveli dans une profonde méditation; puis, sortant de sa rêverie, il fit seller un cheval, et se rendit en toute hâte au couvent de ***. Après une longue conférence avec sa sœur, abbesse de ce couvent, il retourna chez lui, et se renfermant dans sa chambre, il passa le reste de la soirée à écrire des lettres.

Un volumineux et important paquet fut dépêché, le lendemain matin, à un négociant portugais résidant à Saint-Paul, et bien connu par sa grande richesse. A l'époque où le marquis pouvait s'attendre à recevoir une réponse, il devint soucieux et inquiet; elle arriva enfin, et le marquis se renferma encore dans sa chambre pour la lire.

Ayant fait ensuite appeler Alonzo : « Mon fils, lui dit-il en se frottant les mains avec un air de satisfaction, voudriez-vous vous marier? » Alonzo, qui venait d'atteindre ses dix-sept ans, répondit sans hésiter : « Très-volontiers, mon père. » Et ce disant, les yeux brillants de dona Clara, les jolis petits pieds de dona Julia et mille autres perfections d'une demi-douzaine de *donne* se représentèrent à son esprit avec une délicieuse confusion. « Vous serez donc marié. Asseyez-vous, mon « fils; j'ai une importante communication à vous faire. Je n'ai pas besoin de vous « rappeler que nous avons perdu la plus grande partie de nos biens, et que je n'ai « qu'un bien faible espoir de les recouvrer; en réalité nous sommes très-pau- « vres. Je désire que vous passiez quelques années en Europe pour y acquérir « les avantages que donnent les voyages, l'étude et la fréquentation de la haute « société; je désire enfin que vous preniez dans le monde la position à laquelle « votre naissance et votre éducation vous donnent droit; mais ce désir ne peut être « accompli sans argent, et dans notre situation, le seul moyen de nous procurer de « l'argent, c'est le mariage. » Il s'arrêta; le sang reflua aux joues d'Alonzo, qui, inclinant la tête : « Je vous comprends, monsieur, dit-il. » Le marquis poursuivit : « Le señor Joseph Mendez doit à mon père ainsi qu'à moi-même la position qu'il « occupe; il est, comme vous le savez, le plus riche particulier du Brésil; une « fille, son seul enfant, est l'unique héritière de sa fortune. Je lui ai proposé d'unir « nos deux familles, d'échanger d'un côté une naissance illustre contre une grande « fortune de l'autre; soit reconnaissance ou vanité il a accepté ma proposition avec « le plus vif empressement. Il est convenu que nous nous rendrons immédiatement « à Saint-Paul, où la cérémonie aura lieu. De là vous partirez pour l'Angleterre; « mon digne ami, M. Mordaunt, vous rejoindra à Falmouth. Je lui écris, et je ne « doute pas que les avantages que je lui assure ne le déterminent à accepter la pro-

« position que je lui fais de vous servir de tuteur, de guide et d'ami pendant les « cinq années que vous mettrez à voyager et à compléter vos études. A l'expiration « de ce terme vous reviendrez dans ce pays, retrouver vos amis, votre femme... et « votre père, si la destinée lui permet d'aller jusque-là. » Le père et le fils s'embrassèrent avec émotion. — « Mais, reprit Alonzo avec hésitation, la demoiselle..... « — Comment, la demoiselle ! en vérité... Oh ! votre femme n'est encore qu'une « enfant, elle n'a pas même atteint sa treizième année, et j'ai le regret de vous dire « (ici le marquis essaya de prendre un ton de voix plus grave) que sa santé s'an- « nonce comme fort délicate ; j'avoue cependant que j'ai peu de renseignements sur « tout ce qui la concerne personnellement. »

Les préparatifs du départ se firent promptement. Alonzo, qui était généralement aimé, prit congé de ses jeunes amis. On ne savait qu'une chose, c'est qu'il se rendait à Saint-Paul, et de là en Angleterre. Le mariage projeté était resté secret.

Sa dernière visite fut pour sa tante l'abbesse. « Puissent les saints te protéger, fils de mon frère, lui dit la bonne dame. Alonzo, tu es le dernier rejeton, le dernier représentant de notre antique et illustre maison. Béni soit le ciel qui te restitue la fortune et l'indépendance ! mais n'oublie pas que tes devoirs envers lui en sont devenus plus nombreux et plus sacrés, et puissent tes chaînes dorées te paraître toujours légères ! »

Ils s'embarquèrent et atteignirent Saint-Paul en peu de jours. Ils furent rejoints à bord par le señor Joseph, petit vieillard fluet et vif, portant une longue queue, un chapeau retroussé, un habit brun et un gilet à fleurs ; un air de triomphe et de joie se faisait remarquer dans toute sa personne.

La maison du señor Mendez était située au centre de la ville, et ne se distinguait de toutes les autres, ni par son apparence extérieure, ni par son luxe intérieur ; le *comfort* avait fait là moins de progrès qu'à Rio Janeiro. Un bâtiment d'une architecture lourde et dépourvue de goût, renfermant de vastes chambres dont quelques-unes seulement étaient recouvertes de nattes, deux rangées d'antiques fauteuils autour des murs blanchis, un vieux sofa plus vieux encore au milieu, deux petites tables assorties placées symétriquement en regard l'une de l'autre, et recouvertes de vases de fleurs artificielles ayant un air fané, une pendule française à la place de la glace, de vieux candélabres d'argent massif, avec leurs bougies toutes préparées, et ornés de découpures de papier blanc : tel était le luxe déployé dans le grand salon du plus riche négociant du Brésil.

Une petite femme brune et potelée les reçut à la porte ; le señor Joseph la présenta comme sa sœur ; elle embrassa cordialement Alonzo sur les deux joues, et le conduisit dans le salon, où deux jeunes négresses proprement vêtues apportèrent immédiatement une petite table chargée de gâteaux et de fruits. Tandis qu'Alonzo se répandait en compliments sur les attentions de la señora, les deux pères s'entretenaient à l'écart :

— Le vaisseau met à la voile demain, disait le marquis.

— C'est bien prompt, répondait le señor Mendez ; mais, comme vous le remarquez, il ne faut pas perdre l'occasion.

— Non, car tout est prêt : la permission de l'évêque, le prêtre et les témoins, et tout peut se terminer en une heure... Et votre fille ?

— Surtout, monseigneur, n'oubliez pas qu'Isabella n'est encore qu'une enfant, et une enfant faible ; elle a été malheureusement fort maltraitée par les maladies,

et par suite de sa mauvaise santé et de mes nombreuses affaires, son éducation a été un peu négligée; mais nous pouvons encore réparer le temps perdu.

— Bien, bien, plus tôt l'affaire sera terminée, et mieux cela vaudra.

Le señor Joseph dit un mot à sa sœur, et ils quittèrent ensemble l'appartement. Le marquis informa Alonzo que la cérémonie allait avoir lieu immédiatement, et que dès le lendemain il s'embarquerait pour l'Europe. Il jugea aussi qu'il était prudent de préparer son fils à la présence de sa fiancée, et, après lui avoir répété ce que Mendez venait de lui dire, il continua :

— Promettez-moi, Alonzo, de renfermer en vous toute émotion défavorable qu'elle pourrait vous inspirer; rappelez-vous que votre avenir repose tout entier sur cet enjeu !

— Hélas! oui, reprit Alonzo; mais le sacrifice est grand! Un silence prudent suivit seul cette réponse.

Ils se retirèrent chacun dans un appartement séparé pour faire quelque changement à leur toilette, et à peine était-elle achevée qu'on vint les prier de se rendre dans le cabinet du señor Joseph. Ils s'y rendirent et le trouvèrent avec un notaire, un prêtre et deux témoins. On remit au marquis un acte qui stipulait une donation considérable en faveur de son fils; le marquis exprima sa reconnaissance, et Alonzo baisa la main de son beau-père. L'acte fut signé et scellé, et des copies remises en leur possession. On lut ensuite le testament du seigneur Mendez, qui, après avoir assuré un sort convenable à sa sœur, laissait à sa fille tout le reste de son immense fortune.

Ces intéressants arrangements terminés, la compagnie fut invitée à se rendre à la chapelle, où la cérémonie du mariage devait avoir lieu.

Le père et le fils se faisaient l'un et l'autre une triste idée de la fiancée, et ce fut surtout avec un cruel serrement de cœur qu'Alonzo s'approcha de la chapelle. Son père, tremblant sur le résultat de la cérémonie, lui disait avec une sorte d'emphase : « Il faut avouer que le señor Joseph a noblement fait les choses... De votre côté, tâchez de vous contenir, mon fils; songez à votre père. » Alonzo lui serra la main; mais son cœur était trop plein pour trouver une réponse.

Bien qu'un jour resplendissant s'échappât des longs vitraux de l'oratoire, de nombreuses bougies allumées y produisaient une lumière fort désagréable. De chaque côté se tenaient debout deux rangs d'esclaves, hommes et femmes; le prêtre et les témoins prirent leur place, ainsi qu'Alonzo et le marquis. Le señor Mendez était allé chercher sa sœur et sa fille.

Quelques minutes d'attente s'écoulèrent. Enfin du bruit se fit entendre dans un couloir, et l'on distingua une voix de femme, poussant des cris faibles quoique perçants. Un instant après, le señor Joseph parut avec sa sœur : celle-ci traînait après elle, plutôt qu'elle ne la conduisait, une petite forme humaine grêle, noire et décharnée, qui, trépignant, égratignant et criant, opposait toute la résistance dont elle était capable. La tante était aidée par quatre femmes mulâtres, dont les vêtements et la chevelure en désordre ne prouvaient que trop clairement le genre de service qu'elles venaient de rendre. La jeune fille était vêtue d'une robe de mousseline grossièrement ouvragée, garnie d'une dentelle fort riche, mais qui, selon la mode portugaise, était presque aussi jaune que son teint lui-même; elle portait à ses oreilles et autour de son cou des diamants d'une grande valeur; on n'avait pu parvenir à la coiffer, et ses cheveux tombaient en désordre sur ses épaules maigres

et noires. La physionomie du père et de la tante respirait l'inquiétude profonde et la mortification qu'ils éprouvaient, et la société tout entière était dans l'anxiété. Quant au pauvre Alonzo, son sang se glaçait dans ses veines; il fut au moment de se précipiter hors de la chapelle, et ne fut retenu que par un regard suppliant de son père. Quand elle fut parvenue au milieu du cercle, la jeune fille, se voyant libre, rejeta derrière elle sa chevelure en désordre; elle palpitait de rage et des efforts qu'elle venait de faire. Elle lança d'abord un regard au marquis, puis le dirigea avec hardiesse sur Alonzo. Chacun était dans l'anxiété de ce qui allait arriver, lorsqu'à la surprise générale, et après l'avoir longtemps considéré d'un air de malice enfantine, elle s'avança tranquillement et se plaça à côté de lui. Le prêtre, qui la connaissait bien, ne perdit pas un moment, et commença aussitôt le service, qu'elle entendit avec un maintien composé, levant de temps à autre les yeux autour d'elle et regardant Alonzo. Une fois celui-ci les leva à son tour pour rencontrer les siens; mais il les baissa bien vite, comme s'il eût rencontré ceux d'un basilic. La cérémonie s'acheva tranquillement, et Alonzo faisait un effort pour se retourner et saluer sa fiancée; mais celle-ci, qui s'était déjà élancée vers la porte de sortie, lui lança encore une fois, de ses grands yeux noirs, un regard dont l'expression, quoique changée, resta indéfinissable pour le pauvre Alonzo.

On quitta la chapelle. Le marquis retrouva promptement son assiette ordinaire et tint librement la conversation sur différents sujets, jusqu'au moment où l'on annonça le dîner. La señora Theresa excusa sa nièce qui, dit-elle, n'était pas assez bien portante pour se mettre à table. On fit un repas plus abondant que délicat, et la gaieté revint sur tous les visages, excepté sur celui d'un seul convive; enfin chacun se retira dans sa chambre.

Le lendemain matin, après un léger déjeuner pris à la hâte, il fallut se préparer à partir. La señora exprima à Alonzo combien elle regrettait profondément qu'Isabella ne fût pas suffisamment rétablie de l'agitation de la veille pour prendre personnellement congé de lui, mais... Et la bonne dame allait continuer la longue série de ses excuses, lorsque notre jeune homme l'interrompit avec impatience en lui remettant dans la main un écrin contenant un assortiment de topazes montées à la dernière mode de Londres, et en la priant de le présenter, en son nom, à sa fiancée, puisqu'il ne pouvait avoir l'honneur de le lui offrir lui-même. La tante s'en alla avec ses bijoux, et revint au bout de quelques minutes avec une bague en diamant d'une valeur équivalente à une douzaine d'écrins de topazes, et elle la lui présenta de la part de sa fiancée, avec tous les compliments que lui suggéra la circonstance.

Après avoir reçu les embrassements de sa nouvelle famille, Alonzo se rendit à bord accompagné du marquis, qui lui fit ses adieux avec les marques de la plus vive tendresse, lui donna les avis les plus sages, mais qui, en homme de tact, se garda bien de lui parler de celle qui était la cause de leur séparation.

Quelques semaines suffirent pour transporter Alonzo à Falmouth, où l'attendait M. Mordaunt, son tuteur. Ils se rendirent ensemble sur le continent, où, d'après les instructions paternelles, ils devaient passer trois ans consacrés aux voyages et à l'étude, l'Angleterre devant avoir exclusivement les deux dernières années de leur temps.

M. Mordaunt avait été parfaitement choisi pour la tâche qu'il avait à remplir, et bientôt il s'attacha à son pupille et l'aima tendrement.

Trois années s'écoulèrent rapidement, remplies d'agréables distractions. Ils visi-

tèrent les lieux les plus célèbres de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. L'étude des meilleurs auteurs dans chaque langue; celle de l'histoire, de la politique, des monuments et des manufactures de chaque pays, unie à la conversation des hommes les plus distingués, tout fut mis en usage pour élever l'âme et enrichir l'esprit du jeune Gonzalve. Il eût pu, pendant cette époque, être mis au rang des hommes les plus heureux, si un souvenir plein d'amertume ne se fût mêlé à son bonheur.

M. Mordaunt avait été mis par le marquis au fait du mariage d'Alonzo et de toutes les circonstances qui l'avaient accompagné. Dans la première lettre que notre jeune homme reçut de sa vénérable tante l'abbesse, il y avait surtout une recommandation bien expresse, celle de conserver son cœur, de le conserver pour la femme à qui sa destinée était irrévocablement unie, et M. Mordaunt ajoutait qu'en effet ce devait être là sa consigne, consigne dont l'infraction entraînerait les plus grands malheurs.

Pendant son séjour sur le continent, son temps et son attention furent partagés entre beaucoup trop d'objets, son changement de résidence trop fréquent, pour que le cœur d'Alonzo courût un danger sérieux; il faut dire aussi qu'il n'était pas de ces natures inflammables que le sourire d'une bouche vermeille, une vive œillade ou le toucher d'une main délicate embrasent en un instant. M. Mordaunt craignait toutefois que sa sensibilité, pour être moins prompte, n'en fût que plus profonde, et par conséquent d'une nature plus dangereuse.

A l'époque convenue, ils vinrent en Angleterre, et déjà dix-huit mois s'étaient passés à visiter ce curieux pays; ils n'avaient donc plus qu'un séjour de six mois à faire à Londres. Mais, hélas! ce malheur qu'on avait mis tant de soin à écarter, il était là, et il vint d'une source si peu suspecte que M. Mordaunt ne crut pas devoir y appliquer sa vigilance habituelle.

Alonzo était un jour à l'Opéra avec son ami le chargé d'affaires brésilien. En promenant ses regards dans la salle, il lui semblait que jamais il ne s'était trouvé dans un lieu public où le beau sexe parût avec plus d'avantages qu'à l'Opéra de Londres. L'absence de la foule, l'éclat plus adouci de la lumière et la magnificence des toilettes contribuaient, pensait-il, à produire cet effet. Bientôt il remarqua le chargé d'affaires occupé à examiner attentivement avec sa lorgnette quelques personnes dans une loge opposée, et il crut voir plusieurs autres lorgnettes se diriger du même côté : il regarda aussi, et bientôt sa vue se reposa sur une des plus belles jeunes femmes qu'il eût jamais vues. Il y avait cependant dans son teint, dans ses manières et dans sa mise, quelque chose qui semblait indiquer qu'elle était étrangère.

— Qui est-elle? dit-il à son ami. Elle me paraît Française ou Espagnole.

— Ni l'une ni l'autre; c'est une de nos compatriotes... une Brésilienne.

— En vérité! fit Alonzo avec un accent de surprise et de plaisir.

— Comment! vous n'en avez pas encore entendu parler? On ne la nomme que la belle Brésilienne; c'est la nouveauté du moment... Elle faut, je vous assure, de cruels ravages dans le cœur de ces pauvres fils d'Albion. Elle a paru sous les auspices de la comtesse de Godolphin, cette dame qui est en ce moment auprès d'elle.

— Son nom?

— Doña Viola de Montezuma.

— Le nom est un des plus nobles, mais je ne me rappelle pas l'avoir entendu prononcer à Rio.

— Sa famille habite le nord du Brésil; elle est arrivée à Londres, il y a peu de

jours, avec une duègne et plusieurs domestiques; elle y vient pour achever son éducation. C'est une *héritière*, mais on la dit fiancée à un Portugais. Voulez-vous faire un tour? je vous présenterai, si vous le voulez bien... Ils se levèrent.

Le chargé d'affaires le présenta d'abord à la comtesse, puis à la belle Brésilienne comme un compatriote. Elle le reçut avec une satisfaction marquée, et le fit asseoir auprès d'elle.

— Je me trouve réellement très-heureuse de faire connaissance avec vous, don Alonzo, lui dit-elle, quand ce ne serait que pour vous exprimer toute l'affection que j'éprouve pour votre chère tante l'abbesse, qui, au couvent, m'a prodigué tous les soins et toute l'affection d'une mère... En vérité, je lui dois beaucoup.

— Son affection et ses soins paraissent du moins avoir été bien placés... Connaissez-vous aussi mon père?

— Intimement, et je puis dire même que je vous connais aussi, tant j'ai entendu parler de vous par tous les deux.

Alonzo soupira en songeant que ni son père ni sa tante n'avaient fait mention de doña Viola dans leurs lettres; la raison en était sensible, et, en considérant sa physionomie gracieuse et intelligente, ses traits pleins de noblesse, en écoutant ses vives et spirituelles saillies, il éprouvait une douleur plus amère qu'à l'ordinaire : c'est qu'il la comparait alors avec cette personne dont le souvenir lui pesait comme un insupportable cauchemar.

Le lendemain matin, il raconta à M. Mordaunt avec une indifférence affectée sa rencontre de la veille.

— J'ai entendu parler de cette jeune étrangère, dit le tuteur; elle fait honneur au sang brésilien, et ne manquerait pas certainement d'excellents partis en Angleterre, si elle n'était déjà promise...

— Il est donc vrai qu'elle est fiancée?

— Oui, sans doute; à un gentilhomme portugais; et ce projet d'alliance a été rendu public, pour tenir, autant que possible, les amants à distance.

Le soir même, Alonzo revit doña Viola chez la comtesse.

Une intimité s'établit bientôt entre eux, comme il était naturel entre deux jeunes gens du même pays. Aucune société ne paraissait plaire davantage à Viola que celle d'Alonzo. Elle avait toujours une romance nouvelle à chanter avec lui, un nouveau dessin à lui montrer, un nouveau livre à lui recommander. Tandis que la comtesse faisait sa partie de wisk, les deux jeunes gens jouaient aux échecs, et Alonzo passait ainsi plus d'un heureux moment. Mais jamais elle n'exerçait plus d'empire sur lui que lorsque, passant le ruban noir de sa guitare sur son épaule, elle le priait de chanter avec elle leurs chants nationaux qu'elle-même accompagnait. Dans ces moments, il semblait exister entre eux une sympathie exclusive, et, quels que fussent le nombre et le rang des auditeurs, ce n'était qu'à Alonzo qu'elle demandait un regard d'approbation.

Ils se voyaient fréquemment dans les lieux publics et dans plusieurs maisons particulières. Viola, musicienne distinguée, était encore une danseuse accomplie; Alonzo, sans s'en rendre raison, était fier de l'admiration qu'elle excitait, et lorsque, valsant avec elle, il entendait murmurer ces mots : « Les deux Brésiliens, quel couple intéressant! » une émotion violente faisait battre son cœur.

Dans la situation particulière où elle se trouvait, Viola observait rigoureusement les coutumes sévères de son pays. Aussitôt après une contredanse terminée, elle

retournait se placer à côté de la comtesse; jamais elle n'allait à la promenade sans être accompagnée par elle, et ne recevait non plus de visite qu'en sa présence. Cet arrangement d'ailleurs convenait parfaitement à Alonzo, quoiqu'il en subît les inconvénients.

« Garde ton cœur, lui murmurait sa conscience. » Mais, hélas! son cœur lui était échappé, et il ne réussissait qu'à garder les apparences. Il veillait avec la plus grande attention sur lui-même, ne se permettait jamais la moindre familiarité, et ne lui adressait pas de compliments : de sorte que ni la comtesse ni M. Mordaunt ne paraissaient former le plus léger soupçon ; néanmoins, il ne parvenait pas à se faire illusion à lui-même, ni même peut-être à tromper Viola.

Le temps s'écoulait rapidement; la saison qu'on destine aux plaisirs de Londres touchait à son terme. — Eh bien, Alonzo, dit, un matin à déjeuner, M. Mordaunt, le terme de votre exil approche; nous voici en juillet, et avant la fin d'octobre vous serez probablement à Rio : je vais m'assurer de votre passage dans le paquebot du mois prochain.

— Si tôt! cela est-il possible?

Dans la même soirée, ils se rendirent en famille chez la comtesse : comme à l'ordinaire, on dressa les tables de wisk et d'échecs. — A quoi pensez-vous donc, don Alonzo, de jouer comme vous le faites? vous me paraissez bien distrait ce soir.

— Oh! à peu de chose; nous avons fait aujourd'hui nos préparatifs de départ pour le Brésil.

— Vraiment! fit Viola.

Alonzo crut voir qu'elle soupirait. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à son tour elle fut distraite dans son jeu. Dans cet instant, un domestique entra avec une boîte de bijoux appartenant à Viola, et que le bijoutier rapportait après les avoir réparés.

— Comment se fait-il, dit-elle, qu'on ne vous voie jamais porter ni bagues ni bijoux, selon la mode de nos jeunes Brésiliens?

— Oh! je vous assure, dit M. Mordaunt en mettant un moment de côté ses cartes, que don Alonzo possède l'une des bagues les plus riches que j'aie jamais vues; c'est un diamant de l'eau la plus pure, et d'une valeur considérable.

— Il est vrai que je possède un diamant fort riche, mais, en vérité, je n'ai le désir ni de le voir moi-même ni de le faire voir aux autres.

Ici M. Mordaunt fit un geste de surprise qui fit comprendre à Alonzo l'inconvenance de ces paroles. Ce dernier leva la tête. Viola tenait la sienne appuyée sur sa main; ses grands yeux noirs étaient dirigés sur lui, et jetaient un éclat inaccoutumé. Sans qu'il sût pourquoi, ce regard le fit tressaillir. Elle l'abaissa, et ils continuèrent leur jeu.

A quelques jours de là il la reconduisait, après une contredanse, à sa place ordinaire, près de la comtesse; ils avaient à traverser trois ou quatre appartements encombrés de monde, avant d'arriver à celui où se trouvait cette dame; et ils ne paraissaient pas fort empressés de gagner leur destination.

— Et vous allez réellement nous quitter le mois prochain, don Alonzo?

— Sans doute; et vous, doña Viola, que devenez-vous?

— Je vais en Portugal.

— Et de là?

— Oh! nous n'y resterons pas longtemps. Le soin de nos propriétés nous rappelle au Brésil.

— Nous nous y verrons donc.

— Je l'espère... peut-être dans quelques mois.

— Oh ! ceci me console un peu. Et il parut respirer plus librement ; puis, après une courte interruption :

— Mais je ne verrai plus Viola...

— Mais Viola vous verra, répondit-elle avec fermeté ; ce qu'elle a été pour vous, une amie sincère et dévouée, elle ne cessera pas de l'être.

— Merci, Viola, merci !... mais, de grâce, pas un mot de plus. Il la reconduisit à sa place et sortit immédiatement du bal.

M. Mordaunt avait accepté l'invitation que lui avait faite Alonzo de l'accompagner au Brésil ; leur passage était assuré, et leurs préparatifs bien avancés. Alonzo rendait sa visite d'adieu.

Un passage avait été aussi arrêté pour Viola et sa suite, dans le paquebot de Lisbonne, et le jour où elle devait quitter Londres pour se rendre à Falmouth était fixé. Alonzo devait partir le lendemain pour la même destination, mais il s'était arrangé pour qu'elle n'en sût rien.

La veille du départ de Viola, il s'était rendu chez la comtesse.

— Vous venez prendre congé de doña Viola ? lui dit-elle.

— Non ; c'est de vous, madame, que je viens prendre congé ; car moi aussi, je suis à la veille de quitter Londres, et je viens vous remercier de vos gracieuses attentions pour moi.

— Mais pourquoi ne pas voir Viola ? elle en sera fâchée.

— Il vaut mieux que je ne la voie pas.

— Mais que dois-je lui dire ?

— Précisément ceci, madame, qu'il vaut mieux que je ne la voie pas.

La comtesse n'insista pas, et, après tous les compliments d'usage, on se sépara.

Le temps était superbe, et M. Mordaunt paraissait enchanté de son voyage. Mais Alonzo était mélancolique et rêveur, et son compagnon s'efforçait vainement de le réveiller de la stupeur dans laquelle il paraissait plongé. Cependant, dans les hôtels où ils s'arrêtèrent, son attention fut excitée par ce qu'on y disait d'une belle étrangère qui y avait passé la veille.

Ils arrivèrent le matin à Falmouth pour déjeuner. Alonzo se hâta de prendre des informations au sujet de la dame étrangère. Elle s'était rendue à bord la veille au soir, et les paquebots de Lisbonne et de Rio devaient mettre à la voile le lendemain matin.

Après déjeuner, nos deux voyageurs s'occupèrent de surveiller l'embarquement de leur bagage, et vers le soir ils allèrent à bord.

C'était par une belle soirée : Alonzo considérait la ville joyeuse et affairée de Falmouth, les nombreux navires au port et le vaste Océan qui s'ouvrait devant lui ; puis, comme si rien n'était plus digne de le fixer, son œil s'arrêta sur un bâtiment très-rapproché du sien. Quitter aussitôt le pont, s'élancer dans une chaloupe et monter à bord du bâtiment, tout cela fut pour lui l'affaire d'un instant.

Il rencontra sur le pont une duègne à lui connue, qui le considéra avec beaucoup de surprise, et qui, sans lui parler, ouvrit la porte d'une cabine. Il entra, et la porte se referma sur lui.

Viola était étendue sur un lit de repos et paraissait occupée à lire. Le bruit lui fit lever les yeux, mais rien ne peut exprimer l'étonnement qui se peignit dans ses

traits à la vue d'Alonzo, qui demeurait debout devant elle, comme une statue. Elle se releva, et sa première pensée fut évidemment de se précipiter vers lui : mais probablement l'étrangeté de son regard et de son maintien l'arrêta, car elle se retint et s'écria : Don Alonzo!

— Viola, dit-il en lui saisissant les mains, je ne puis vivre sans vous; si vous êtes libre encore, ayez pitié de moi!

— Et vous, Alonzo, l'êtes-vous, libre?

— Je ne suis point irrévocablement enchaîné.

— Je dois dès lors ne pas vous laisser ignorer ma situation véritable. Vous nourrissez une erreur fatale; vous croyez que je ne suis que *fiancée :* je suis *mariee.* Mais attendez donc, fit-elle en apercevant l'effet de cette communication sur Alonzo; attendez donc un moment, je vous en supplie!

Tout fut inutile; d'un mouvement brusque il s'élança dans la barque, et fut en un instant à bord du paquebot brésilien; puis, repoussant M. Mordaunt et tout ce qui s'opposait à son passage, il gagna sa cabine, en ferma la porte et se jeta sur son lit comme un désespéré. M. Mordaunt, à son tour, s'empara de la chaloupe, se rendit à bord du paquebot portugais et eut une entrevue avec doña Viola.

Le lendemain matin, au point du jour, Alonzo, enveloppé dans son manteau et le chapeau rabattu sur le front, se tenait debout sur le pont, attendant d'un air sombre le moment où le paquebot portugais lèverait l'ancre. Il ne tarda pas à s'ébranler, et quelques minutes plus tard il le vit fendre les eaux près de lui. Une pensée de désespoir s'était emparée de son esprit; elle le maîtrisait et lui suggérait la folle tentation de se précipiter dans le sillage du bâtiment qui partait.

..... Lorsque, l'une des jalousies de la cabine intérieure se levant brusquement, il aperçut un mouchoir qu'on agitait, et Viola elle-même, dans l'attitude de la plus cruelle anxiété, étendant ses deux mains vers lui, comme pour l'implorer ou le consoler, il n'eut que le temps de rendre le salut. Son désespoir s'évanouit. « Elle m'aime! ô bonheur! elle m'aime, et elle me donne le noble exemple de la soumission à notre destin! »

Dans ce moment, une main amie se trouva dans la sienne. M. Mordaunt l'emmena à sa cabine.

— Alonzo, lui dit-il, je suis coupable, j'aurais dû prévoir tout ceci. Tenez, doña Viola, que j'ai vue hier, m'a prié de vous remettre ce billet.

Alonzo l'ouvrit.

« Je vous en conjure, lui écrivait-elle, par tendresse pour votre père, par amitié pour moi, renoncez à un amour sans espoir! Nous nous reverrons dans peu... Nous nous reverrons; et la paix, l'innocence et l'amitié seront avec nous! Le ciel vous accorde ses bénédictions et nous pardonne à tous deux, car nous avons été bien imprudents. VIOLA. »

Alonzo pressa M. Mordaunt de questions relativement à son entrevue de la veille avec Viola; il lui demanda entre autres choses des informations sur son mari. « On dit, répondit ce dernier, que c'est un homme d'un rang élevé, fort riche, vieux et infirme; qu'il a épousé la fille restée orpheline d'un ami, uniquement pour lui servir de sauvegarde et d'appui dans ces temps dangereux. » A ces mots, le cœur d'Alonzo bondit d'une joie secrète, et il devint plus tranquille.

Peu de semaines le portèrent à Rio. En approchant de ce vaste et beau port, M. Mor-

daunt fut frappé d'admiration à la vue de la scène magnifique qui s'ouvrait devant lui; mais il parla bien davantage au cœur d'Alonzo, qu'il rendait à ses plus chers souvenirs. Ils avaient dépassé le noir et aride rocher du Pain-de-Sucre, ainsi que la baie gracieuse de Botafogo, entourée de ses hautes montagnes boisées, et le port de Rio leur apparut dans toute sa splendeur. De grands changements politiques s'étaient opérés, et l'étendard impérial flottait sur tous les forts et sur toutes les hauteurs.

Quelques minutes de plus, et le père d'Alonzo fut dans les bras de son fils. Cette première journée fut consacrée à rendre visite à l'excellente abbesse et à revoir les amis les plus intimes. Le lendemain matin, Alonzo fut présenté à la cour, et ce ne fut, pendant deux ou trois jours, que félicitations et visites qui lui laissèrent peu de repos

Mais un matin, après déjeuner, Alonzo reçut une communication qui lui fut peu agréable; son père lui apprit que dans un mois environ il attendait doña Isabella avec sa tante.

— Je vous ai préparé, à Botafogo, ajouta-t-il, une résidence temporaire qui vous plaira, je l'espère; je dis temporaire, parce qu'on vous offrira bientôt, ce que vous désirez certainement, une mission diplomatique en Europe. Pendant les six derniers mois cette demeure a été l'objet de tous mes soins, et, si vous n'avez point d'objections à faire, nous irons cet après-midi la visiter avec M. Mordaunt.

La réponse fut affirmative, et en conséquence ils partirent au moment convenu.

La maison était délicieuse et admirablement située; l'ameublement somptueux et plein de goût. L'appartement destiné particulièrement à doña Isabella s'ouvrait sur un délicieux parterre. On y voyait des tables à ouvrage et de dessin, et une bibliothèque contenait un choix de livres anglais, français et italiens. Il y avait aussi un piano, une harpe et une guitare.

— Doña Isabella a donc fait de bien grands progrès? dit Alonzo d'un ton un peu railleur.

— Elle aime beaucoup les arts et la musique, répondit tranquillement le marquis.

Alonzo remercia son père avec chaleur et effusion de toutes ses attentions affectueuses; puis il soupira, en songeant combien il serait heureux d'habiter cette demeure avec..... mais pas avec Isabella.

Lorsque les premières joies du retour furent dissipées, Alonzo redevint triste, son front se chargea d'une noire mélancolie, et il devenait graduellement plus indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Son père et M. Mordaunt firent tout ce qu'ils purent pour surmonter sa douleur et réveiller son attention : promenades fréquentes dans la campagne et au jardin botanique situé à six milles de la cité, et qui présente, au milieu d'une nature agreste et sauvage, toute la richesse d'une culture savante, avec une ordonnance pleine de goût; petites excursions maritimes dans les îles enchantées de la côte; les plaisirs de la société, les distractions de l'étude, tout fut mis en usage pour le tirer de sa torpeur, mais tout fut inutile : chaque jour, chaque heure paraissait augmenter son désespoir, sans qu'aucune plainte, aucune allusion sur la cause de cette douleur lui échappât jamais

Alonzo aimait beaucoup la société de l'abbesse; elle savait manier son humeur avec le tact si sûr de son sexe; elle restait, pendant une heure, assise en face de lui, occupée à quelque antique ouvrage de broderie, sans lui adresser la parole, et c'était

ce qu'il aimait. Un après-midi qu'il s'était établi à sa place ordinaire, elle entra, et, au lieu de s'asseoir, elle s'approcha de lui.

— Je suis bien aise de vous voir, Alonzo, car j'allais précisément vous envoyer chercher.

— M'envoyer chercher... moi?

— Oui : une de vos amies vient d'arriver au couvent et désire vous parler... Vous n'avez pas oublié sans doute doña Viola de Montezuma?

— Doña Viola!... et il se leva comme d'un mouvement électrique; doña Viola, dites-vous! si je ne l'ai point oubliée!... Oh! que me veut-elle? que me veut-elle?

— Arrivée à Lisbonne tout juste pour recevoir le dernier soupir de son mari, elle s'est empressée de revenir dans ce pays où l'appellent des intérêts importants. Elle désire vous voir.

— Je suis prêt à la recevoir.

L'abbesse se retira. Bientôt il entendit un léger bruit près de la grille : c'était Viola en grand deuil, et qui paraissait plus belle et plus intéressante que jamais. Elle lui présenta sa main à travers la grille; il s'agenouilla et la porta à ses lèvres, à son cœur et à son front brûlant.

— Alonzo, lui dit-elle d'une voix douce et caressante, j'ai appris votre mariage par l'abbesse, et je crains d'avoir innocemment contribué à faire, de ce qui devait être pour vous le comble de la félicité, une source d'amertume et de douleur. Que puis-je faire, sinon de vous conjurer de vous armer d'une noble résolution? La plus grande peine que vous puissiez me causer serait de me forcer à perdre votre estime. Promettez-moi, Alonzo.....

Il l'interrompit précipitamment :

— Je ne promettrai rien, rien! Serais-je d'ailleurs en état de tenir mes promesses?

— Eh bien! donc, je verrai si effectivement Alonzo est ce qu'il m'a paru être... s'il est capable de sacrifier le bonheur de sa jeune et innocente femme, celui d'un père si bon et si tendre... s'il peut sacrifier son honneur et ses principes à une illusion, à une chimère. Le ciel le soutienne dans cette épreuve! Alonzo, vous aurez mes prières, mes souhaits les plus sincères et les plus ardents... Méritez d'être heureux, et laissez faire le reste à la Providence.

Elle disparut. Il restait agenouillé à la grille du parloir, cherchant un sens aux paroles de Viola. Un rayon de lumière parut enfin percer à travers l'obscurité qui l'environnait. Une simple lueur d'espérance suffit pour nous sauver du désespoir. A tout événement, il prit la résolution de révéler à doña Isabella le secret de son cœur dans la première entrevue qu'il aurait avec elle; il la conjurerait, pour leur mutuel bonheur, de l'aider à rompre des liens formés sous de si tristes auspices. Ces liens, ils devaient lui être aussi insupportables qu'à lui, puisqu'il avait été nécessaire d'employer la force pour les lui faire contracter. Il ne doutait pas qu'en agissant avec décision et d'un commun accord, ils ne parvinssent à les rompre. D'ailleurs, le principal motif de leur union n'existait plus, puisque son père était sur le point de rentrer dans ses possessions de Portugal. Ce fut plein de ces pensées qu'il quitta le couvent.

Au sommet de la petite maison habitée par le marquis existait une petite chambre dans laquelle, à cause de son élévation même et de la vue du port qu'elle dominait, ils aimaient à déjeuner et à passer la matinée. Une longue-vue qui, dans une

occasion récente, avait bien souvent servi au marquis, y était fixée. Une semaine environ après la scène que nous venons de décrire, ils étaient réunis dans cette chambre, et le marquis paraissait fort occupé à observer l'approche d'un navire marchand qu'il attendait ; tout à coup il s'écrie :

— N'est-ce pas lui que j'aperçois?... Il entre dans le port... Oui, c'est bien lui; voilà son signal.

Et il serra la main de M. Mordaunt, et lui dit avec un sourire d'intelligence :

— Dieu merci ! ce sont eux enfin ; et tous deux quittèrent la chambre.

Alonzo resté seul cherchait à approfondir ce mystère, et depuis trois mortelles heures il était plongé dans ses réflexions, lorsqu'on vint lui remettre un billet de la part du marquis, qui lui disait :

« Doña Isabella, sa tante et son père viennent d'arriver et sont actuellement à Botafogo. Les deux dames, se trouvant un peu fatiguées, aiment mieux ne vous recevoir que dans la soirée ; entre sept et huit heures donc, M. Mordaunt se trouvera à votre porte avec la voiture. »

Alonzo renvoya son dîner sans y toucher, fit une grande toilette, et chercha à tuer le temps en lisant quelques pages d'un nouveau roman de Walter Scott. La voiture s'arrêta à sa porte à sept heures et demie : Alonzo y monta, et ils partirent.

— Vous avez vu doña Isabella? demanda Alonzo à M. Mordaunt.

— Oui, je l'ai vue ; et il n'en dit pas davantage.

Une demi-heure les rendit à leur destination ; Alonzo descendit de la voiture, le cœur vivement agité. Ils furent introduits dans le grand salon éclairé avec éclat. Le señor Mendez et la señora Thérésa, le marquis et l'abbesse avec une religieuse qui l'accompagnait, s'y trouvaient réunis.

Alonzo salua le señor Mendez et sa sœur avec gravité, quoique avec des témoignages sincères d'amitié ; il baisa la main de son père, puis il le pria de lui faire connaître où il pourrait trouver doña Isabella.

— Elle vous attend dans son appartement sur le jardin. Alonzo salua et quitta le salon.

En s'y rendant il recueillit toutes ses forces et toute sa présence d'esprit. La porte était entr'ouverte, il entra et la referma.

L'appartement n'était éclairé que par une seule lampe suspendue au plafond. Les jalousies, s'ouvrant sur le jardin, laissaient entrevoir la douce clarté de la lune se jouant sur un riche et odorant parterre. Une femme richement parée, dans les atours d'une fiancée, se tenait debout, penchée sur une harpe, à l'extrémité de l'appartement. Alonzo s'approcha, et demeura frappé d'étonnement à la vue des formes élégantes et gracieuses de la femme qui se trouvait devant lui :

— Doña Isabella, je crois !

Point de réponse ni de changement de position. Il s'approcha plus près, et se hasarda à prendre une main délicate dont les doigts étaient ornés de bagues précieuses, et dont le poignet était enlacé d'un bracelet en topazes.

— Doña Isabella, je prends la liberté de vous demander un entretien particulier de quelques minutes sur un sujet qui nous intéresse profondément tous les deux : permettez-moi de vous conduire à ce fauteuil...

Il s'arrêta, et l'émotion qui fit visiblement trembler tout le corps de sa compagne le convainquit qu'il n'avait pas affaire à une statue. Tout à coup elle leva la tête, joignit les deux mains et tomba agenouillée devant lui. Alonzo recula comme si

quelque vision surnaturelle s'offrait à lui, tandis qu'une voix bien connue remuait toutes les fibres de son cœur.

— Alonzo, me pardonnerez-vous?..... Je suis Viola. Me pardonnerez-vous toutes les illusions dont je vous ai bercé, toutes les tromperies dont on vous a entouré à cause de moi? Je voulais posséder et connaître le cœur de mon mari; voilà mon excuse.

Alonzo était là... incapable de proférer un seul mot. Il souleva le belle suppliante, la pressa silencieusement sur son cœur, et l'embrassa avec cette effusion de tendresse que des paroles ne sauraient exprimer. Comment cela était arrivé, il ne s'en inquiétait guère; il ne voyait et ne comprenait qu'une chose... c'est qu'il pressait sa femme dans ses bras, et que cette femme c'était Viola.

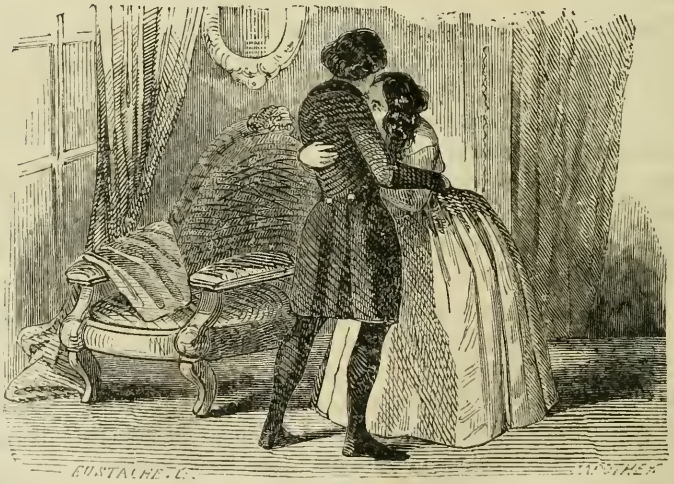
La compagnie, dans le salon, attendait avec anxiété le dénouement. Le marquis enfin, cédant à son impatience, avait ouvert la marche, et l'on s'était dirigé tout doucement vers l'appartement du jardin.

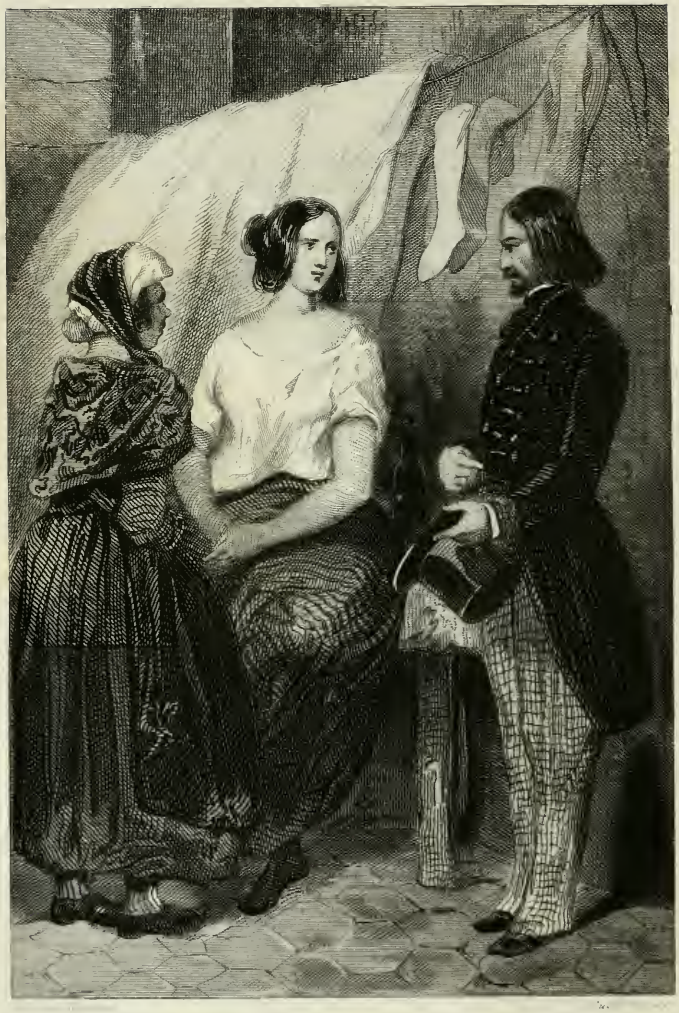
— Pouvons-nous entrer?

— Entrez, répondit Alonzo, et il se jeta dans les bras de son père.

Un banquet somptueux était préparé en l'honneur de la fiancée brésilienne, qui, dès le soir même, prit avec son mari possession de la délicieuse habitation de Botafogo, où nous la laisserons couler en paix bien des jours de bonheur et d'amour.

MISTRESS NORTHON.





Ma fille, dit la portière en se drapant.

Ecelestin Nanteuil

LA FAUSSE MAITRESSE.

I.

UN MYSTÈRE DANS LE BONHEUR.

Au mois de septembre 1835, une des plus riches héritières du faubourg Saint-Germain, mademoiselle du Rouvre, fille unique du marquis du Rouvre, épousa le comte Adam Mitgislas Laginski, jeune Polonais proscrit.

Qu'il soit permis d'écrire les noms comme ils se prononcent, pour épargner aux lecteurs l'aspect des fortifications de consonnes par lesquelles la langue slave protége ses voyelles, sans doute afin de ne pas les perdre, vu leur petit nombre.

Le marquis du Rouvre avait presque entièrement dissipé l'une des plus belles fortunes de la noblesse, et à laquelle il dut autrefois son alliance avec une demoiselle de Ronquerolles. Ainsi, du côté maternel, Clémentine du Rouvre avait pour oncle le marquis de Ronquerolles, et pour tante madame de Sérizy. Du côté paternel, elle jouissait d'un autre oncle dans la bizarre personne du chevalier du Rouvre,

cadet de la maison, vieux garçon devenu riche en trafiquant sur les terres et sur les maisons. Le marquis de Ronquerolles eut le malheur de perdre ses deux enfants à l'invasion du choléra. Le fils unique de madame de Sérizy, jeune militaire de la plus haute espérance, périt en Afrique à l'affaire de la Macta. Aujourd'hui, les familles riches sont entre le danger de ruiner leurs enfants s'ils sont nombreux, ou celui de s'éteindre en s'en tenant à un ou deux : singulier effet du code civil auquel Napoléon n'a pas songé. Par un effet du hasard, malgré les dissipations insensées du marquis du Rouvre pour Florine, une des plus charmantes actrices de Paris, Clémentine devint donc une héritière. Le marquis de Ronquerolles, un des plus habiles diplomates de la nouvelle dynastie, sa sœur madame de Sérizy, et le chevalier du Rouvre, convinrent, pour sauver leur fortune des griffes du marquis, d'en disposer en faveur de leur nièce, à laquelle ils promirent d'assurer, au jour de son mariage, chacun dix mille francs de rente.

Il est parfaitement inutile de dire que le Polonais, quoique réfugié, ne coûtait absolument rien au gouvernement français. Le comte Adam appartient à l'une des plus vieilles et des plus illustres familles de la Pologne, alliée à la plupart des maisons princières de l'Allemagne, aux Sapiéha, aux Radziwill, aux Rzewuski, aux Chrtoriski, aux Leczinski, Iablonoski, etc. Mais les connaissances héraldiques ne sont pas ce qui distingue la France sous Louis-Philippe. D'ailleurs quand, en 1835, Adam se montra sur le boulevard des Italiens, à Frascati, au Jockey-Club, il mena la vie d'un jeune homme qui, perdant ses espérances politiques, retrouvait ses vices et son amour pour le plaisir. On le prit pour un étudiant.

La nationalité polonaise, par l'effet d'une odieuse réaction gouvernementale, était alors tombée aussi bas que les républicains la voulaient mettre haut. La lutte étrange du Mouvement contre la Résistance, deux mots qui seront inexplicables dans trente ans, fit un jouet de ce qui devait être si respectable : le nom d'une nation vaincue à qui la France accordait l'hospitalité, pour qui l'on inventait des fêtes, pour qui l'on chantait et l'on dansait par souscription ; enfin le nom d'une nation qui, lors de la lutte entre l'Europe et la France, lui avait offert six mille hommes en 1796, et quels hommes!

Comment n'aurait-on pas haï de pauvres gens qui furent la cause de l'horrible mensonge commis pendant la revue où tout Paris demandait à secourir la Pologne? On feignit de regarder les Polonais comme les alliés du parti républicain, sans songer que la Pologne était une république aristocratique. Dès lors certaines classes accablèrent de leurs dédains le Polonais que l'on déifiait quelques jours auparavant. Le vent d'une émeute a toujours fait varier les Parisiens du nord au midi, sous tous les régimes.

Il faut bien rappeler ces revirements de l'opinion parisienne pour expliquer comment le mot Polonais était, en 1835, un qualificatif dérisoire chez le peuple qui se croit le plus spirituel et le plus poli du monde, au centre des lumières, dans une ville qui tient aujourd'hui le sceptre des arts et de la littérature. Il existe, hélas! deux sortes de Polonais réfugiés : le Polonais républicain, fils de Lelewel, et le noble Polonais du parti à la tête duquel se place le prince Czartoriski. Ces deux sortes de Polonais sont l'eau et le feu; mais pourquoi leur en vouloir? Ces divisions ne se sont-elles pas toujours remarquées chez les réfugiés, à quelque nation qu'ils appartiennent, n'importe en quelles contrées ils aillent? On porte son pays et ses haines avec soi. A Bruxelles, deux prêtres français émigrés manifestaient une profonde

horreur l'un contre l'autre, et quand on demanda pourquoi à l'un d'eux, il répondit en montrant son compagnon de misère : « C'est un janséniste. » Dante eût volontiers poignardé, dans son exil, un adversaire des Blancs. Là gît la raison de la défaveur répandue, dans un certain monde, sur une partie de l'émigration polonaise. En 1834, Adam Mitgislas Laginski eut donc contre lui les plaisanteries parisiennes.

— Il est gentil, quoique Polonais, disait de lui Rastignac.

— Tous ces Polonais se prétendent grands seigneurs, disait Maxime de Trailles, mais celui-ci paie ses dettes de jeu ; je commence à croire qu'il a eu des terres.

Sans vouloir offenser des bannis, il est permis de faire observer que la légèreté, l'insouciance, l'inconsistance du caractère sarmate, autorisèrent les médisances des Parisiens, qui d'ailleurs leur ressembleraient parfaitement en semblable occurrence. L'aristocratie française, si admirablement secourue par l'aristocratie polonaise pendant la révolution, n'a certes pas rendu la pareille à l'émigration forcée de 1832. Ayons le triste courage de le dire : le faubourg Saint-Germain est encore débiteur de la Pologne.

Le comte Adam était-il riche, était-il pauvre, était-ce un aventurier? Ce problème resta pendant longtemps indécis. Les salons de la diplomatie, fidèles à leurs instructions, imitèrent le silence de l'empereur Nicolas, qui considérait alors comme mort tout émigré polonais. Les Tuileries et la plupart de ceux qui y prennent leur mot d'ordre donnèrent une horrible preuve de cette qualité politique décorée du titre de *sagesse*. On y méconnut un prince russe avec qui l'on fumait des cigares pendant l'émigration, parce qu'il *paraissait* avoir encouru la disgrâce de Nicolas. Placés entre la prudence de la cour et celle de la diplomatie, les Polonais de distinction vivaient dans la solitude biblique de *super flumina Babylonis*, ou hantaient certains salons qui servent de terrain neutre à toutes les opinions. Dans une ville de plaisir comme Paris, où les distractions abondent à tous les étages, l'étourderie polonaise trouva deux fois plus de motifs qu'il ne lui en fallait pour mener la vie dissipée des garçons.

Enfin, disons-le, Adam eut d'abord contre lui sa tournure et ses manières. Il y a deux Polonais comme il y a deux Anglaises. Quand une Anglaise n'est pas très-belle, elle est horriblement laide, et le comte Adam appartenait à la seconde catégorie. Sa petite figure, assez aigre de ton, semble avoir été pressée dans un étau. Son nez court, ses cheveux blonds, ses moustaches et sa barbe rousses lui donnent d'autant plus l'air d'une chèvre qu'il est petit, maigre, et que ses yeux d'un jaune sale vous saisissent par ce regard oblique si célèbre par le vers de Virgile. Comment, malgré tant de choses défavorables, possède-t-il des manières et un ton exquis? Ce problème s'explique et par une tenue de dandy et par l'éducation due à sa mère, une Radzivill. Si son courage va jusqu'à la témérité, son esprit ne dépasse point les plaisanteries courantes et éphémères de la conversation ; mais il ne rencontre pas souvent parmi les jeunes gens à la mode un garçon qui lui soit supérieur. Les gens du monde causent aujourd'hui beaucoup trop chevaux, revenus, impôts, députés, pour que la conversation française reste ce qu'elle fut. L'esprit vent du loisir et certaines inégalités de position. On cause peut-être mieux à Pétersbourg et à Vienne qu'à Paris. Des gens tous égaux n'ont plus besoin de finesses, ils se disent alors *bêtement* les choses comme elles sont.

Les moqueurs de Paris retrouvèrent difficilement un grand seigneur dans une espèce d'étudiant léger qui, dans le discours, passait avec insouciance d'un sujet

à un autre, et courait après les amusements avec d'autant plus de fureur qu'il venait d'échapper à de grands périls, et que, sorti de son pays où sa famille était connue, il se croyait libre de mener une vie décousue sans courir les risques de la déconsidération.

Un beau jour, en 1834, Adam acheta, rue de la Pépinière, un hôtel. Six mois après cette acquisition, sa tenue égala celle des plus riches maisons de Paris. Au moment où Laginski commençait à se faire prendre au sérieux, il vit Clémentine aux Italiens et devint amoureux d'elle. Un an après le mariage eut lieu. Le salon de madame d'Espard donna le signal des louanges. Les mères de famille apprirent trop tard que dès l'an 900 les Laginski se comptaient parmi les familles illustres du Nord. Par un trait de prudence anti-polonaise, la mère du jeune comte avait, au moment de l'insurrection, hypothéqué ses biens d'une somme immense prêtée par deux maisons juives et placée dans les fonds français. Le comte Adam Laginski possédait quatre-vingt mille francs de rente. On ne s'étonna plus de l'imprudence avec laquelle, selon beaucoup de salons, madame de Sérizy, le vieux diplomate Ronquerolles et le chevalier du Rouvre cédaient à la folle passion de leur nièce. On passa, comme toujours, d'un extrême à l'autre. Pendant l'hiver de 1836 le comte Adam fut à la mode, et sa femme, Clémentine Laginska, devint une des reines de Paris. Madame de Laginska fait aujourd'hui partie de ce charmant groupe de jeunes femmes où brillent mesdames de l'Estorade, de Portenduère, Marie de Vandenesse, du Guénic et de Maufrigneuse, les fleurs du Paris actuel qui vivent à une grande distance des parvenus et des faiseurs de la nouvelle politique.

Ce préambule était nécessaire pour déterminer la sphère dans laquelle s'est passée une de ces actions sublimes, moins rares que les détracteurs du temps présent ne le croient; qui sont, comme les belles perles, le fruit d'une souffrance ou d'une douleur, et qui, semblables aux perles, sont cachées sous de rudes écailles, perdues enfin au fond de ce gouffre, de cette mer, de cette onde incessamment remuée, nommée le monde, le siècle, Paris, Londres ou Pétersbourg, comme vous voudrez!

Si jamais cette vérité, que l'architecture est l'expression des mœurs, fut démontrée, n'est-ce pas depuis l'insurrection de 1830, sous le règne de la maison d'Orléans? Toutes les fortunes se rétrécissant en France, les majestueux hôtels de nos pères sont incessamment démolis et remplacés par des espèces de phalanstères où le pair de France de juillet habite un troisième étage, au-dessus d'un empirique enrichi. Les styles sont confusément employés. Comme il n'existe plus de cour ni de noblesse qui donne le ton, on ne voit aucun ensemble dans les productions de l'art. De son côté, jamais l'architecture n'a découvert plus de moyens économiques pour singer le vrai, le solide, et n'a déployé plus de ressources, plus de génie dans les distributions. Donnez à un artiste la lisière du jardin d'un vieil hôtel abattu, il vous y bâtit un petit Louvre écrasé d'ornements; il y trouve une cour, des écuries, et, si vous y tenez, un jardin; à l'intérieur, il invente tant de petites pièces et de dégagements, il sait si bien tromper l'œil qu'on s'y croit à l'aise; enfin il y foisonne tant de logements qu'une famille ducale fait ses évolutions dans l'ancien fournil d'un président à mortier.

L'hôtel de la comtesse Laginska, rue de la Pépinière, une de ces créations modernes, est entre cour et jardin. A droite, dans la cour, s'étendent les communs, auxquels répondent à gauche les remises et les écuries. La loge du concierge s'élève entre deux charmantes portes cochères. Le grand luxe de cette maison consiste en

une charmante serre agencée à la suite d'un boudoir, au rez-de-chaussée, où se déploient d'admirables appartements de réception. Un philanthrope chassé d'Angleterre avait bâti cette bijouterie architecturale, construit la serre, dessiné le jardin, verni les portes, briqueté les communs, verdi les fenêtres, et réalisé l'un de ces rêves pareils, toute proportion gardée, à celui de George IV à Brighton. Le fécond, l'industrieux, le rapide ouvrier de Paris, lui avait sculpté ses portes et ses fenêtres. On lui avait imité les plafonds du moyen-âge ou ceux des palais vénitiens, et prodigué les placages de marbre en tableaux extérieurs. Elschoët et Klagmann travaillèrent les dessus de portes et les cheminées. Le spirituel Boulanger avait crânement peint les plafonds. Les merveilles de l'escalier, blanc comme le bras d'une femme, défiaient celles de l'hôtel Rothschild. A cause des émeutes, le prix de cette folie ne monta pas à plus de onze cent mille francs. Pour un Anglais ce fut donné.

Tout ce luxe, dit princier par des gens qui ne savent plus ce qu'est un vrai prince, tenait dans l'ancien jardin de l'hôtel d'un fournisseur, un des Crésus de la révolution, mort à Bruxelles en faillite après un sens dessus dessous de Bourse. L'Anglais mourut à Paris de Paris; car, pour bien des gens, Paris est une maladie; il est quelquefois plusieurs maladies. La veuve, une méthodiste, manifesta la plus profonde horreur pour la petite maison du nabab. Ce philantrhope était un marchand d'opium. La pudique veuve ordonna de vendre le scandaleux immeuble au moment où les émeutes mettaient en question la paix à tout prix. Le comte Adam profita de cette occasion, vous saurez comment, car rien n'était moins dans ses mœurs.

Derrière cette maison bâtie en pierre brodée comme melon, s'étale le velours vert d'une pelouse anglaise, ombragée au fond par un élégant massif d'arbres exotiques d'où s'élance un pavillon chinois avec ses clochettes muettes et ses œufs dorés immobiles. La serre et ses constructions fantastiques déguisent le mur de clôture du midi. L'autre mur, qui fait face à la serre, est caché par des plantes grimpantes, façonnées en portiques à l'aide de mâts peints en vert et réunis par des traverses. Cette prairie, ce monde de fleurs, ces allées sablées, ce simulacre de forêt, ces palissades aériennes, se développent dans vingt-cinq perches carrées qui valent aujourd'hui quatre cent mille francs, la valeur d'une vraie forêt. Au milieu de ce silence obtenu dans Paris, les oiseaux chantent : il y a des merles, des rossignols, des bouvreuils, des fauvettes et beaucoup de moineaux.

La serre est une immense jardinière où l'air est chargé de parfums, où l'on se promène en hiver comme si l'été brillait de tous ses feux. Les moyens par lesquels on compose une atmosphère à sa guise, la torride, la Chine ou l'Italie, sont habilement dérobés aux regards. Les tubes où circule l'eau bouillante, la vapeur, un calorique quelconque, sont enveloppés de terre, et se produisent aux regards comme des guirlandes de fleurs vivantes.

Vaste est le boudoir. Sur un terrain restreint, le miracle de cette fée parisienne appelée l'architecture, est de rendre tout grand. Le boudoir de la jeune comtesse fut la coquetterie de l'artiste à qui le comte Adam livra l'hôtel à décorer de nouveau. Une faute y est impossible : il y a trop de jolis riens. L'amour ne saurait où se poser parmi des travailleuses sculptées en Chine, où l'œil aperçoit des milliers de figures bizarres fouillées dans l'ivoire, et dont la génération a usé deux familles chinoises; des coupes de topaze brûlée montées sur un pied de filigrane, des mosaïques qui inspirent le vol, des tableaux hollandais comme en refait Meissonnier, des anges exécutés comme les conçoit Gérard-Seguin, qui ne veut pas vendre les siens; des

statuettes sculptées par des génies poursuivis par leurs créanciers (véritable explication des mythes arabes), les sublimes ébauches de nos premiers artistes, des devants de bahuts pour boiserie dont les panneaux alternent avec les fantaisies de la soierie indienne, des portières qui s'échappent en flots dorés de dessous une traverse en chêne noir où grouille une chasse entière, des meubles dignes de madame de Pompadour, un tapis de Perse, etc. Enfin, dernière grâce, ces richesses éclairées par un demi-jour qui filtre à travers deux rideaux de dentelle, en paraissaient encore plus charmantes.

Sur une console, parmi des antiquités, une cravache, dont le bout fut sculpté par mademoiselle de Fauveau, disait que la comtesse aimait à monter à cheval.

Tel est un boudoir en 1837, un étalage de marchandises qui divertissent, comme si l'ennui menaçait la société la plus remueuse et la plus remuée du monde. Pourquoi rien d'intime, rien qui porte à la rêverie, au calme? Pourquoi? Personne n'est sûr de son lendemain.

Par une matinée, la jeune femme se donnait l'air de réfléchir, étalée sur une de ces merveilleuses dont on ne peut pas se lever, tant le tapissier qui les inventa sut saisir les rondeurs de la paresse et les aises du *far niente*. Les portes de la serre ouvertes laissaient pénétrer les odeurs de la végétation et les parfums du tropique. Clémentine regardait Adam fumant devant elle un élégant narguilé, la seule manière de fumer qu'elle eût permise dans cet appartement. Les portières, pincées par d'élégantes embrasses, ouvraient aux regards deux magnifiques salons, l'un blanc et or, comparable à celui de l'hôtel Forbin-Janson, l'autre en style de la renaissance. La salle à manger, qui n'a de rivale à Paris que celle du marquis de Custine, se trouve au bout d'une petite galerie plafonnée et décorée dans le genre du moyen âge. La galerie est précédée du côté de la cour par une grande antichambre d'où l'on aperçoit les merveilles de l'escalier.

Le comte et la comtesse venaient de déjeuner, le ciel offrait une nappe d'azur sans le moindre nuage, le mois d'avril finissait. Le ménage comptait deux ans de bonheur, et Clémentine avait, depuis deux jours seulement, découvert dans sa maison quelque chose qui ressemblait à un secret, à un mystère.

Le Polonais, disons-le encore à sa gloire, est généralement faible devant la femme; il est si plein de tendresse pour elle; qu'il lui devient inférieur en Pologne, et, quoique les Polonaises soient d'admirables femmes, le Polonais est encore plus promptement mis en déroute par une Parisienne. Aussi le comte Adam, pressé de questions, n'eut-il pas l'innocente rouerie de vendre le secret à sa femme. Avec une femme, il faut toujours tirer parti d'un secret; elle vous en sait gré, comme un fripon accorde son respect à l'honnête homme qu'il n'a pas pu jouer. Plus brave que parleur, le comte avait seulement stipulé de ne répondre qu'après avoir fini son narguilé plein de tombaki.

— En voyage, disait-elle, à toute difficulté tu me répondais par : « Paz arrangera cela! » Tu n'écrivais qu'à Paz! De retour ici, tout le monde me dit : *le capitaine!* Je veux sortir?... *Le capitaine?* S'agit-il d'acquitter un mémoire? *le capitaine!* Mon cheval a-t-il le trot dur? On en parle au *capitaine* Paz. Enfin, ici, c'est pour moi comme au jeu de dominos : il y a Paz partout. Je n'entends parler que de Paz et je ne peux pas voir Paz! Qu'est-ce que c'est que Paz? Qu'on m'apporte notre Paz.

— Tout ne va donc pas bien? dit le comte en quittant le *bocchettino* de son narguilé.

— Tout va si bien qu'avec deux cent mille francs de rente, on se ruinerait à mener le train que nous avons avec cent dix mille francs, dit-elle.

Elle tira le riche cordon de sonnette fait au petit point, une merveille. Un valet de chambre habillé comme un ministre vint aussitôt

— Dites à monsieur le capitaine Paz que je désire lui parler.

— Si vous croyez apprendre quelque chose ainsi! dit en souriant le comte Adam.

Il n'est pas inutile de faire observer qu'Adam et Clémentine, mariés au mois de décembre 1835, étaient allés, après avoir passé l'hiver à Paris, en Italie, en Suisse et en Allemagne pendant l'année 1836. Revenue au mois de novembre, la comtesse reçut pour la première fois pendant l'hiver qui venait de finir, et s'aperçut alors de l'existence quasi muette, effacée mais salutaire, d'un factotum dont la présence paraissait invisible, ce capitaine Paz dont le nom se prononce comme il est écrit.

— Monsieur le capitaine Paz prie madame la comtesse de l'excuser, il est aux écuries, et dans un costume qui ne lui permet pas de venir à l'instant, mais, une fois habillé, le comte Paz se présentera, dit le valet de chambre.

— Que faisait-il donc?

— Il montrait comment doit se panser le cheval de madame, que Constantin ne brossait pas à sa fantaisie, répondit le valet de chambre.

La comtesse regarda son domestique; il était sérieux, et se gardait bien de commenter sa phrase par le sourire que se permettent les inférieurs en parlant d'un supérieur qui leur paraît descendu jusqu'à eux.

— Ah! il brossait Cora...

— Madame la comtesse ne monte-t-elle pas à cheval ce matin?

Le valet de chambre s'en alla sans réponse.

— Est-ce un Polonais? demanda Clémentine à son mari, qui inclina la tête en manière d'affirmation.

Clémentine Laginska resta muette en examinant Adam. Les pieds presque tendus sur un coussin, la tête dans la position de celle d'un oiseau qui écoute au bord de son nid les bruits du bocage, elle eût paru ravissante à un homme blasé. Blonde et mince, les cheveux à l'anglaise, elle ressemble à ces figures quasi fabuleuses des

keepsakes, surtout vêtue de son peignoir en soie, façon de Perse, dont les plis touffus ne déguisaient pas si bien les trésors de son corps et la finesse de sa taille qu'on ne pût les admirer à travers ces voiles épais de fleurs et de broderies. En se croisant sur sa poitrine, l'étoffe aux brillantes couleurs laissait voir un col de cygne dont les tons blancs contrastaient avec ceux d'une riche guipure appliquée sur les épaules. Les yeux, bordés de cils noirs, ajoutaient à l'expression de curiosité qui fronçait une jolie bouche. Sur le front bien modelé, on remarquait les rondeurs caractéristiques de la Parisienne volontaire, rieuse, instruite, mais inaccessible à des séductions vulgaires. Ses mains pendaient au bout de chaque bras de son fauteuil, presque transparentes. Ses doigts en fuseaux et retroussés du bout montraient des ongles, espèces d'amandes roses où s'arrêtait la lumière. Adam souriait de l'impatience de sa femme, et la regardait d'un œil que la satiété conjugale ne tiédissait pas encore. Déjà cette petite comtesse fluette avait su se rendre maîtresse chez elle : elle répondit à peine aux admirations d'Adam ; dans ses regards, jetés à la dérobée sur lui, peut-être y avait-il déjà la conscience de la supériorité d'une Parisienne sur un Polonais mièvre, maigre et rouge.

II.

DEUX NOUVEAUX AMIS DU MONOMOTAPA.

— Voilà Paz ! dit le comte en entendant un pas qui retentissait dans la galerie.

La comtesse vit entrer un grand bel homme, qui portait sur sa figure les traces de cette douceur qui est le fruit de la force et du courage. Paz avait mis à la hâte une de ces redingotes serrées, à brandebourgs attachés par des olives, qui jadis s'appelaient des polonaises. D'abondants cheveux noirs assez mal peignés entouraient sa tête carrée, et Clémentine put voir, brillant comme un bloc de marbre, un front large, car Paz tenait à la main un casquette à visière. Cette main ressemblait à celle de l'Hercule à l'enfant. La santé la plus robuste fleurissait sur ce visage également partagé par un grand nez romain, qui rappela les beaux Trasteverins à Clémentine. Une cravate en taffetas noir achevait de donner une tournure martiale à ce mystère de cinq pieds sept pouces, aux yeux de jais et d'un éclat italien. L'ampleur d'un pantalon à plis, qui ne laissait voir que le bout des bottes, trahissait le culte de Paz pour les modes de la Pologne. Vraiment, pour une femme romanesque, il y aurait eu du burlesque dans le contraste si heurté entre le capitaine et le comte, entre ce petit Polonais à figure étroite et ce beau militaire, entre ce paladin et ce palatin.

— Bonjour, Adam, dit-il familièrement au comte.

Puis il s'inclina gracieusement en demandant à Clémentine en quoi il pouvait la servir.

— Vous êtes donc l'ami de Laginski ? dit la jeune femme.

— A la vie, à la mort, répondit Paz, à qui le jeune comte jeta le plus affectueux sourire en lançant sa dernière bouffée de fumée odorante.

— Eh bien ! pourquoi ne mangez-vous pas avec nous ? pourquoi ne nous avez-vous pas accompagnés en Italie et en Suisse ? pourquoi vous cachez-vous ici de manière à vous dérober aux remerciements que je vous dois pour les constants services

que vous nous rendez? dit la jeune comtesse avec une sorte de vivacité, mais sans la moindre émotion.

En effet, elle démêlait en Paz une sorte de servitude volontaire, et cette idée n'allait pas sans une sorte de mésestime pour un amphibie social, un être à la fois secrétaire et intendant, ni tout à fait intendant ni tout à fait secrétaire, quelque parent pauvre, un ami gênant.

— C'est, comtesse, répondit-il assez librement, qu'il n'y a pas de remerciements à me faire : je suis l'ami d'Adam, et je mets mon plaisir à prendre soin de ses intérêts.

— Tu restes debout pour ton plaisir aussi, dit le comte Adam.

Paz s'assit sur un fauteuil auprès de la portière.

— Je me souviens de vous avoir vu lors de mon mariage, et quelquefois dans la cour, dit la jeune femme. Mais pourquoi vous placer dans une condition d'infériorité, vous, l'ami d'Adam?

— L'opinion des Parisiens m'est tout à fait indifférente, dit-il. Je vis pour moi, ou, si vous voulez, pour vous deux.

— Mais l'opinion du monde sur l'ami de mon mari ne peut pas m'être indifférente...

— Oh ! madame, le monde est bientôt satisfait avec ce mot : C'est un original ; dites-le.

Un moment de silence.

— Comptez-vous sortir? demanda-t-il.

— Voulez-vous venir au bois? répondit la comtesse.

— Volontiers.

Sur ce mot, Paz sortit en saluant.

— Quel bon être ! dit Adam, il a la simplicité d'un enfant.

— Racontez-moi maintenant vos relations avec lui, demanda Clémentine.

— Paz, ma chère amie, dit Laginski, est d'une noblesse aussi vieille et aussi illustre que la nôtre. Lors de leurs désastres, un des Pazzi se sauva de Florence en Pologne, où il s'établit avec quelque fortune, et y fonda la famille Paz, à laquelle on a donné le titre de comte. Cette famille, qui s'est distinguée dans les beaux jours de notre république royale, est devenue riche. La bouture de l'arbre abattu en Italie a poussé si vigoureusement, qu'il y a plusieurs branches de la maison comtale des Paz. Ce n'est donc pas t'apprendre quelque chose d'extraordinaire que de te dire qu'il y a des Paz riches et des Paz pauvres. Notre Paz est le rejeton d'une famille pauvre. Orphelin, sans autre fortune que son épée, il servait dans le régiment du grand-duc Constantin, lors de notre révolution. Entraîné dans le parti polonais, il s'est battu comme un Polonais, comme un patriote, comme un homme qui n'a rien ; trois raisons pour se bien battre. A la dernière affaire, il se crut suivi par ses soldats et courut sur une batterie russe : il fut pris. J'étais là, ce trait de courage m'anima : — Allons le chercher ! dis-je à mes cavaliers. Nous chargeons sur la batterie en fourrageurs, et je délivre Paz, moi septième. Nous étions partis vingt, nous revînmes huit, y compris Paz. Varsovie une fois vendue, il a fallu songer à échapper aux Russes. Par un singulier hasard, Paz et moi, nous nous sommes trouvés ensemble, à la même heure, au même endroit, de l'autre côté de la Vistule. Je vis arrêter ce pauvre capitaine par des Prussiens qui se sont faits alors les chiens de chasse de la Russie. Quand on a repêché un homme dans le Styx, on y tient, et

ce nouveau danger de Paz me fit tant de peine que je me laissai prendre avec lui, dans l'intention de le servir. Deux hommes peuvent se sauver là où un seul périt. Grâce à mon nom et à quelques liaisons de parenté avec ceux de qui notre sort dépendait, car nous étions alors entre les mains des Prussiens, on ferma les yeux sur notre évasion ; je fis passer mon cher capitaine pour un soldat sans importance, pour un homme de ma maison, et nous avons pu gagner Dantzick. Nous nous y fourrâmes dans un navire hollandais partant pour Londres, où deux mois après nous abordâmes. Ma mère était tombée malade en Angleterre et m'y attendait. Paz et moi nous l'avons soignée jusqu'à sa mort, que les catastrophes de notre entreprise avancèrent. Nous avons quitté Londres et j'emmenai Paz en France. En de pareilles adversités, deux hommes deviennent frères. Quand je me suis vu dans Paris, à vingt-deux ans, riche de soixante et quelques mille francs de rentes, sans compter les restes d'une somme provenant des diamants et des tableaux de famille vendus par ma mère, je voulus assurer le sort de Paz avant de me livrer aux dissipations de la vie de Paris. J'avais surpris un peu de tristesse dans les yeux du capitaine, quelquefois il y roulait des larmes contenues. J'avais eu l'occasion d'apprécier son âme, qui est foncièrement noble, grande, généreuse. Peut-être regrettait-il de se voir lié par des bienfaits à un jeune homme de six ans moins âgé que lui, sans avoir pu s'acquitter envers lui. Insouciant et léger comme l'est un garçon, je devais me ruiner au jeu, me laisser entortiller par quelque Parisienne, Paz et moi nous pouvions être un jour désunis. Tout en me promettant de pourvoir à tous ses besoins, j'apercevais bien des chances d'oublier ou d'être hors d'état de payer la pension de Paz. Enfin, mon ange, je voulus lui éviter la peine, la pudeur, la honte de me demander de l'argent ou de chercher vainement son compagnon dans un jour de détresse. *Dunqué* un matin, après déjeuner, les pieds sur les chenets, fumant notre pipe, après avoir bien rougi, bien pris des précautions, le voyant me regarder avec inquiétude, je lui tendis une inscription de rentes au porteur de deux mille quatre cents francs.

Clémentine quitta sa place, alla s'asseoir sur les genoux d'Adam, lui passa son bras autour du cou, le baisa au front en lui disant : — Cher trésor, combien je te trouve beau! — Et qu'a fait Paz?

— Thaddée, reprit le comte, a pâli sans rien dire...

— Ah! il se nomme Thaddée.

— Oui, Thaddée a replié le papier, me l'a rendu en me disant : — J'ai cru, Adam, que c'était entre nous à la vie et à la mort, et que nous ne nous quitterions jamais, tu ne veux donc pas de moi?—Ah! fis-je, tu l'entends ainsi, Thaddée; eh bien, n'en parlons plus. Si je me ruine, tu seras ruiné. — N'as-tu pas, me dit-il, assez de fortune pour vivre en Laginski? Ne te faut-il pas alors un ami qui s'occupe de tes affaires, qui soit un père et un frère, un confident sûr? Ma chère enfant, en me disant ces paroles, Paz a eu dans le regard et dans la voix un calme qui couvrait une émotion maternelle, mais qui révélait une reconnaissance d'Arabe, un dévouement de caniche, une amitié de sauvage, sans fasie et toujours prête. Ma foi, je l'ai pris comme nous nous prenons, nous autres Polonais, la main sur l'épaule, et je l'embrassai sur les lèvres : — A la vie et à la mort, donc! Tout ce que j'ai t'appartient, et fais comme tu voudras! C'est lui qui m'a trouvé cet hôtel pour presque rien. Il a vendu mes rentes en hausse, les a rachetées en baisse, et nous avons payé cette baraque avec les bénéfices. Connaisseur en chevaux il en

trafique si bien que mon écurie coûte fort peu de chose, et j'ai les plus beaux chevaux, les plus charmants équipages de Paris. Nos gens, braves soldats polonais choisis par lui, passeraient dans le feu pour nous. J'ai eu l'air de me ruiner, et Paz tient ma maison avec un ordre et une économie si parfaits qu'il a réparé par là quelques pertes inconsidérées au jeu, des sottises de jeune homme. Mon Thaddée est rusé comme deux Génois, ardent au gain comme un juif polonais, prévoyant comme une bonne ménagère. Jamais je n'ai pu le décider à vivre comme moi quand j'étais garçon. Parfois, il a fallu les douces violences de l'amitié pour l'emmener au spectacle quand j'y allais seul, ou dans les dîners que je donnais au cabaret à de joyeuses compagnies. Il n'aime pas la vie des salons.

— Qu'aime-t-il donc? demanda Clémentine.

— Il aime la Pologne, il la pleure. Ses seules dissipations ont été les secours envoyés plus en mon nom qu'au sien à quelques-uns de nos pauvres exilés.

— Tiens, mais je vais l'aimer, ce pauvre garçon, dit la comtesse; il me paraît brave comme ce qui est vraiment grand.

— Toutes les belles choses que tu as trouvées ici, reprit Adam, qui trahissait la plus noble des sécurités en vantant son ami, Paz les a dénichées, il les a eues aux ventes ou dans des occasions. Oh! il est plus marchand que les marchands. Quand tu le verras se frottant les mains dans la cour, dis-toi qu'il a troqué un bon cheval contre un meilleur. Il vit pour moi, son bonheur est de me voir élégant, dans un équipage resplendissant. Les devoirs qu'il s'impose à lui-même, il les accomplit sans bruit, sans emphase. Un soir, j'ai perdu vingt mille francs au whist. Que dira Paz! me suis-je écrié en revenant. Paz me les a remis, non sans lâcher un soupir, mais il ne m'a pas seulement blâmé par un regard. Ce soupir m'a plus retenu que les remontrances des oncles, des femmes ou des mères en pareil cas. — Tu les regrettes? lui ai-je dit. — Oh! ni pour toi ni pour moi; non, j'ai seulement pensé que vingt pauvres Paz vivraient de cela pendant une année. — Tu comprends que les Pazzi valent les Laginski. Aussi n'ai-je jamais voulu voir un inférieur dans mon cher Paz. J'ai tâché d'être aussi grand dans mon genre qu'il l'est dans le sien. Je ne suis jamais sorti de chez moi, ni rentré, sans aller chez Paz comme j'irais chez mon père. Ma fortune est la sienne. Enfin Thaddée est certain que je me précipiterais aujourd'hui dans un danger pour l'en tirer, comme je l'ai fait deux fois.

— Ce n'est pas peu dire, mon ami : le dévouement est un éclair. On se dévoue à la guerre et l'on ne se dévoue plus à Paris, dit la comtesse.

— Eh bien! reprit Adam, pour Paz, je suis toujours à la guerre. Nos deux caractères ont conservé leurs aspérités et leurs défauts, mais la mutuelle connaissance de nos âmes a resserré les liens déjà si étroits de notre amitié. On peut sauver la vie à un homme et le tuer après, si nous trouvons en lui un mauvais compagnon; mais ce qui rend les amitiés indissolubles, nous l'avons éprouvé. Chez nous, il y a cet échange constant d'impressions heureuses de part et d'autre, qui peut-être fait sous ce rapport l'amitié plus riche que l'amour.

Une jolie main ferma la bouche au comte si promptement, que le geste ressemblait à un soufflet.

— Mais oui, dit-il. L'amitié, mon ange, ignore les banqueroutes du sentiment et les faillites du plaisir. Après avoir donné plus qu'il n'a, l'amour finit par donner moins qu'il ne reçoit.

— D'un côté comme de l'autre? dit en souriant Clémentine.

— Oui, reprit Adam ; tandis que l'amitié ne peut que s'augmenter. Tu n'as pas à faire la moue : nous sommes, mon ange, aussi amis qu'amants. Nous avons, du moins je l'espère, réuni les deux sentiments dans notre heureux mariage.

— Je vais t'expliquer ce qui vous a rendus si bons amis, dit Clémentine. La différence de vos deux existences vient de vos goûts et non d'un choix obligé, de votre fantaisie et non de vos positions. Autant qu'on peut juger un homme en l'entrevoyant, et d'après ce que tu me dis, ici le subalterne peut devenir dans certains moments le supérieur.

— Oh ! Paz m'est vraiment supérieur, répliqua naïvement Adam ; je n'ai d'autre avantage sur lui que le hasard. — Sa femme l'embrassa pour la noblesse de cet aveu. — L'excessive adresse avec laquelle il cache la grandeur de ses sentiments est une immense supériorité, reprit-il. Je lui ai dit :—Tu es un sournois, tu as dans le cœur de vastes domaines où tu te retires. Il a droit au titre de comte de Paz, il ne se fait appeler que *le capitaine*.

— Enfin, le Florentin du moyen-âge a reparu à trois cents ans de distance, dit la comtesse. Il y a du Dante et du Michel-Ange chez lui.

— Tiens, tu as raison, il est poète par l'âme, répondit Adam

— Me voilà donc mariée à deux Polonais ! dit la jeune comtesse avec un geste digne de Marie Dorval.

— Chère enfant ! dit Adam en pressant Clémentine sur lui, tu m'aurais fait bien du chagrin si mon ami ne t'avait pas plu ; nous en avions peur l'un et l'autre, quoiqu'il ait été ravi de mon mariage. Tu le rendras très-heureux en lui disant que tu l'aimes... ah ! comme un vieil ami.

— Je vais donc m'habiller ; il fait beau, nous sortirons tous trois, dit Clémentine en sonnant sa femme de chambre.

Paz menait une vie si souterraine que tout le Paris élégant se demanda qui accompagnait Clémentine Laginska lorsqu'on la vit allant au bois de Boulogne et en revevant entre Thaddée et son mari. Clémentine avait exigé pendant la promenade que Thaddée dînât avec elle. Ce caprice de souveraine absolue força le capitaine à faire une toilette insolite. Au retour du bois, Clémentine se mit avec une certaine coquetterie, et de manière à produire de l'impression sur Adam lui-même en entrant dans le salon où les deux amis l'attendaient :

— Comte Paz, dit-elle, nous irons ensemble à l'Opéra.

Ce fut dit de ce ton qui, chez les femmes, signifie : Si vous me refusez, nous nous brouillons.

— Volontiers, madame, répondit le capitaine. Mais comme je n'ai pas la fortune d'un comte, appelez-moi simplement capitaine.

— Eh bien, capitaine, donnez-moi le bras, dit-elle en le lui prenant et l'emmenant dans la salle à manger par un mouvement plein de cette onctueuse familiarité qui ravit les amoureux.

La comtesse plaça près d'elle le capitaine, dont l'attitude fut celle d'un sous-lieutenant pauvre dînant chez un riche général. Paz laissa parler Clémentine, l'écouta tout en lui témoignant la déférence qu'on a pour un supérieur, ne la contredit en rien, et attendit une interrogation formelle avant de répondre. Enfin, il parut presque stupide à la comtesse, dont les coquetteries échouèrent devant ce sérieux glacial et ce respect diplomatique.

En vain Adam lui dit : — Égaie-toi donc, Thaddée ! On penserait que tu n'es

pas chez toi ! Tu as sans doute fait la gageure de déconcerter Clémentine? Thaddée resta lourd et endormi.

Quand les maîtres furent seuls à la fin du dessert, le capitaine expliqua comment sa vie était arrangée au rebours de celle des gens du monde ; il se couchait à huit heures et se levait de grand matin, il mit ainsi sa contenance sur une grande envie de dormir.

— Mon intention, en vous emmenant à l'Opéra, capitaine, était de vous amuser; mais faites comme vous voudrez, dit Clémentine un peu piquée.

— J'irai, répondit Paz.

— Duprez chante Guillaume Tell, reprit Adam; mais peut-être aimerais-tu mieux venir aux Variétés?

Le capitaine sourit, sonna ; le valet de chambre vint : — Constantin, lui dit-il, attellera la voiture au lieu d'atteler le coupé. Nous ne tiendrions pas sans être gênés, ajouta-t-il en regardant le comte.

— Un Français aurait oublié cela, dit Clémentine en souriant.

— Ah ! nous sommes des Florentins transplantés dans le Nord, répondit Thaddée avec une finesse d'accent et avec un regard qui firent voir, dans sa conduite à table, l'effet d'un parti pris.

Par une imprudence assez concevable, il y eut trop de contraste entre la mise en scène involontaire de cette phrase et l'attitude de Paz pendant le dîner. Clémentine examina le capitaine par une de ces œillades sournoises qui annoncent à la fois de l'étonnement et de l'observation chez les femmes. Aussi, pendant le temps où tous trois ils prirent le café au salon régna-t-il un silence assez gênant pour Adam, incapable de deviner pourquoi. Clémentine n'agaçait plus Thaddée. De son côté le capitaine reprit sa raideur militaire et ne la quitta plus, ni pendant la route, ni dans la loge où il feignit de dormir.

— Vous voyez, madame, que je suis un bien ennuyeux personnage, dit-il au dernier acte de *Guillaume Tell*, pendant la danse. N'avais-je pas bien raison de rester, comme on dit, dans ma spécialité?

— Ma foi, mon cher capitaine, vous n'êtes ni charlatan ni causeur, vous êtes très-peu Polonais.

— Laissez-moi donc, reprit-il, veiller à vos plaisirs, à votre fortune et à votre maison, je ne suis bon qu'à cela.

— Tartufe! va, dit en souriant le comte Adam. Ma chère, il est plein de cœur, il est instruit, il pourrait, s'il voulait, tenir sa place dans un salon. Clémentine, ne prends pas sa modestie au mot.

— Adieu, comtesse; j'ai fait preuve de complaisance, je prends la voiture pour aller dormir au plus tôt, et je vais vous la renvoyer.

Clémentine fit une inclination de tête et le laissa partir sans rien répondre.

— Quel ours! dit-elle au comte. Tu es bien plus gentil, toi!

Adam serra la main de sa femme sans qu'on pût le voir.

— Pauvre cher Thaddée, il s'est efforcé de se faire *repoussoir* là ou bien des hommes auraient tâché de paraître plus aimables que moi.

— Oh! dit-elle, je ne sais pas s'il n'y a point de *calcul* dans sa conduite : il aurait intrigué une femme ordinaire.

Une demi-heure après, pendant que Boleslas le chasseur criait : *La porte!* que le cocher, sa voiture tournée pour entrer, attendait que les battants fussent ouverts, Clémentine dit au comte : — Où perche donc le capitaine?

— Tiens, là? répondit Adam en montrant un petit étage en attique élégamment élevé de chaque côté de la porte et dont une fenêtre donnait sur la rue. Son appartement s'étend au-dessus des remises.

— Et qui donc occupe l'autre côté?

— Personne encore, répondit Adam; l'autre petit appartement, situé au-dessus des écuries, sera pour nos enfants et leur précepteur.

— Il n'est pas couché, dit la comtesse en apercevant de la lumière chez Thaddée, quand la voiture fut sous le portique à colonnes copiées sur celles des Tuileries, et qui remplaçait la vulgaire marquise de zinc peinte en coutil.

Le capitaine en robe de chambre, une pipe à la main, regardait Clémentine entrant dans le vestibule. La journée avait été rude pour lui. Voici pourquoi.

Thaddée eut dans le cœur un terrible mouvement le jour où, conduit par Adam aux Italiens pour la juger, il avait vu mademoiselle du Rouvre; puis, quand il la revit à la mairie et à Saint-Thomas-d'Aquin, il reconnut en elle cette femme que tout homme doit aimer exclusivement, car don Juan lui-même en préférait une dans les *mille êtres!* Aussi Paz conseilla-t-il fortement le voyage classique après le mariage. Quasi tranquille pendant tout le temps que dura l'absence de Clémentine, ses souffrances recommencèrent depuis le retour de ce joli ménage. Or, voici ce qu'il pensait en fumant du lataki dans sa pipe de merisier longue de six pieds, un présent d'Adam : — Moi seul et Dieu, qui me récompensera d'avoir souffert en silence, nous devons savoir à quel point je l'aime! Mais comment n'avoir ni son amour ni sa haine? Et il réfléchissait à perte de vue sur ce théorème de stratégie amoureuse.

Il ne faut pas croire que Thaddée vécût sans plaisirs au milieu de sa douleur. Les sublimes tromperies de cette journée furent des sources de joie intérieure. Depuis le retour de Clémentine et d'Adam, il éprouvait de jour en jour des satisfactions ineffables en se voyant nécessaire à ce ménage, qui sans son dévouement eût marché certainement à sa ruine. Quelle fortune résisterait aux prodigalités de la vie parisienne?

Élevée chez un père dissipateur, Clémentine ne savait rien de la tenue d'une

maison, qu'aujourd'hui les femmes les plus riches, les plus nobles, sont obligées de surveiller par elles-mêmes. Qui maintenant peut avoir un intendant? Adam, de son côté, fils d'un de ces grands seigneurs polonais qui se laissent dévorer par les juifs, incapable d'administrer les débris d'une des plus immenses fortunes de Pologne où il y en a eu d'immenses, n'était pas d'un caractère à brider ni ses fantaisies ni celles de sa femme. Seul, il se fût ruiné peut-être avant son mariage. Paz l'avait empêché de jouer à la Bourse, n'est-ce pas déjà tout dire? Ainsi, en se sentant aimer malgré lui de Clémentine, Paz n'eut pas la ressource de quitter la maison et d'aller voyager pour oublier sa passion. La reconnaissance, ce mot de l'énigme que présentait sa vie, le clouait dans cet hôtel où lui seul pouvait être l'homme d'affaires de cette famille insouciante. Le voyage d'Adam et de Clémentine lui fit espérer du calme; mais la comtesse, revenue plus belle, parée de cette liberté d'esprit que le mariage donne aux Parisiennes, déployait toutes les grâces d'une jeune femme, et ce je ne sais quoi d'attrayant qui vient du bonheur ou de l'indépendance que lui donnait un jeune homme aussi confiant, aussi vraiment chevaleresque, aussi amoureux qu'Adam.

Avoir la certitude d'être la cheville-ouvrière de la splendeur de cette maison, voir Clémentine descendant de voiture au retour d'une fête ou partant le matin pour le bois, la rencontrer sur les boulevards dans sa jolie voiture, comme un fleur dans sa coque de feuilles, inspiraient au pauvre Thaddée des voluptés mystérieuses et pleines qui s'épanouissaient au fond de son cœur, sans que jamais la moindre trace parût sur son visage. Comment, depuis cinq mois, la comtesse eût-elle aperçu le capitaine? Il se cachait d'elle en dérobant le soin qu'il mettait à l'éviter. Rien ne ressemble plus à l'amour divin que l'amour sans espoir. Un homme ne doit-il pas avoir une certaine profondeur dans le cœur pour se dévouer dans le silence et dans l'obscurité? Cette profondeur, où se tapit un orgueil de père et de Dieu, contient le culte de l'amour pour amour, comme le pouvoir pour le pouvoir fut le mot de la vie des jésuites, avarice sublime en ce qu'elle est constamment généreuse et modelée enfin sur l'existence mystérieuse des principes du monde. L'*effet*, n'est-ce pas la nature? et la nature est enchanteresse, elle appartient à l'homme, au poète, au peintre, à l'amant; mais la *cause* n'est-elle pas, aux yeux de quelques âmes privilégiées et pour certains penseurs gigantesques, supérieure à la nature? La cause, c'est Dieu. Dans cette sphère des causes vivent les Newton, les Laplace, les Kepler, les Descartes, les Malebranche, les Spinosa, les Buffon, les vrais poètes, et les solitaires du second âge chrétien, les sainte Thérèse de l'Espagne et les sublimes extatiques. Chaque sentiment humain comporte des analogies avec cette situation où l'esprit abandonne l'effet pour la cause, et Thaddée avait atteint à cette hauteur où tout change d'aspect. Thaddée était, en amour, ce que nous connaissons de plus grand dans les fastes du génie, en proie à des joies de créateur indicibles.

— Non, elle n'est pas entièrement trompée, se disait-il en suivant la fumée de sa pipe. Elle pourrait me brouiller sans retour avec Adam si elle me prenait en grippe; et si elle coquetait pour me tourmenter, que deviendrais-je?

La fatuité de cette dernière supposition était si contraire au caractère modeste et à l'espèce de timidité germanique du capitaine, qu'il se gourmanda de l'avoir eue et se coucha résolu d'attendre les événements avant de prendre un parti.

III.

MALAGA.

Le lendemain, Clémentine déjeuna très-bien sans Thaddée et sans s'apercevoir de son manque d'obéissance. Ce lendemain se trouva d'ailleurs son jour de réception, qui, chez elle, comportait une splendeur royale. Elle ne fit même pas attention à l'absence du capitaine, sur qui roulaient les détails de ces journées d'apparat.

— Bon, se dit-il en entendant les équipages s'en aller sur les deux heures du matin, la comtesse n'a eu qu'une fantaisie ou une curiosité de Parisienne.

Le capitaine reprit donc ses allures ordinaires pour un moment dérangées par cet incident. Détournée par les préoccupations de la vie parisienne, Clémentine parut avoir oublié Paz. Pense-t-on, en effet, que ce soit peu de chose que de régner sur cet inconstant Paris? Croirait-on, par hasard, qu'à ce jeu suprême, on risque seulement sa fortune? Les hivers sont pour les femmes à la mode ce que fut jadis une campagne pour les militaires de l'empire. Quelle œuvre d'art et de génie qu'une toilette ou une coiffure destinées à faire sensation! Une femme frêle et délicate garde son dur et brillant harnais de fleurs et de diamants, de soie et d'acier, de neuf heures du soir à deux et souvent trois heures du matin. Elle mange peu pour attirer le regard sur une taille fine; à la faim qui la saisit pendant la soirée, elle oppose des tasses de thé débilitantes, des gâteaux sucrés, des glaces échauffantes ou de lourdes tranches de pâtisserie. L'estomac doit se plier aux ordres de la coquetterie. Le réveil a lieu très-tard. Tout est alors en contradiction avec les lois de la nature, et la nature est impitoyable.

A peine levée, une femme à la mode recommence une toilette du matin, pense à sa toilette de l'après-midi. N'a-t-elle pas à recevoir, à faire des visites, à aller au bois à cheval ou en voiture! Ne faut-il pas toujours s'exercer au manége des sourires, se tendre l'esprit à forger des compliments qui ne paraissent ni communs ni cherchés, et toutes les femmes n'y réussissent pas! Etonnez-vous donc, en voyant une jeune femme que le monde a reçue fraîche, de la retrouver trois ans après flétrie et passée. A peine six mois de campagne guérissent-ils les plaies faites par l'hiver. On n'entend aujourd'hui parler que de gastrites, de maux étranges, inconnus d'ailleurs aux femmes occupées de leurs ménages. Autrefois la femme se montrait quelquefois; aujourd'hui, elle est toujours en scène. Clémentine avait à lutter : on commençait à la citer, et dans les soins exigés par cette bataille entre elle et ses rivales, à peine y avait-il place pour l'amour de son mari. Thaddée pouvait bien être oublié.

Cependant un mois après, au mois de mai, quelques jours avant de partir pour la terre de Ronquerolles en Bourgogne, au retour du bois, elle aperçut dans la contre-allée des Champs-Élysées Thaddée mis avec recherche, s'extasiant à voir sa comtesse, belle dans sa calèche, les chevaux fringants, les livrées étincelantes, enfin son cher ménage.

— Voilà le capitaine, dit-elle à son mari.

— Comme il est heureux! répondit Adam. Voilà ses fêtes! il n'y a pas d'équipage mieux tenu que le nôtre; il jouit de ce que tout le monde envie notre bonheur. Ah! tu le remarques pour la première fois, mais il est là presque tous les jours.

— A quoi peut-il penser? dit Clémentine.

— Il pense en ce moment que l'hiver a coûté bien cher, et que nous allons faire des économies chez ton vieil oncle Ronquerolles, répondit Adam.

La comtesse ordonna d'arrêter devant Paz, et le fit asseoir à côté d'elle dans la calèche. Thaddée devint rouge comme une cerise.

— Je vais vous empester, dit-il; je viens de fumer des cigares!

— Adam ne m'empeste-t-il pas? répondit-elle vivement.

— Oui, mais c'est Adam, répliqua le capitaine.

— Et pourquoi Thaddée n'aurait-il pas les mêmes priviléges? dit la comtesse en souriant.

Ce divin sourire eut une force qui triompha des héroïques résolutions de Paz; il regarda Clémentine avec tout le feu de son âme dans ses yeux, mais tempéré par le témoignage angélique de sa reconnaissance à lui, homme qui ne vivait que par ce sentiment. La comtesse se croisa les bras dans son châle, s'appuya pensive sur les coussins en y froissant les plumes de son joli chapeau, et arrêta ses yeux sur les passants. Cet éclair d'une âme grande et jusque-là résignée attaqua sa sensibilité. Quel était après tout à ses yeux le mérite d'Adam? N'est-il pas naturel d'avoir du courage et de la générosité? Mais le capitaine.... Thaddée possédait de plus qu'Adam ou paraissait posséder une immense supériorité. Quelles funestes pensées saisirent la comtesse en observant de nouveau le contraste de la belle nature si complète qui distinguait Thaddée, et de cette grêle nature qui, chez Adam, indiquait la dégénérescence forcée des familles aristocratiques assez insensées pour toujours s'allier entre elles? Ces pensées, le diable seul les connut, car la jeune femme demeura les yeux penseurs, mais vagues, sans rien dire, jusqu'à l'hôtel.

— Vous dînez avec nous, autrement je me fâcherais de ce que vous m'avez désobéi, dit-elle en entrant. Vous êtes Thaddée pour moi comme pour Adam. Je sais les obligations que vous lui avez, mais je sais aussi toutes celles que nous vous avons. Pour deux mouvements de générosité, qui sont si naturels, vous êtes généreux à toute heure et tous les jours. Mon père vient dîner avec nous ainsi que mon oncle Ronquerolles et ma tante de Sérizy; habillez-vous, dit-elle en prenant la main qu'il lui tendait pour l'aider à descendre de voiture.

Thaddée monta chez lui pour s'habiller, le cœur à la fois heureux et comprimé par un tremblement horrible. Il descendit au dernier moment et rejoua pendant le dîner son rôle de militaire bon seulement à remplir les fonctions d'un intendant. Mais, cette fois, Clémentine ne fut pas la dupe de Paz, dont le regard l'avait éclairée. Ronquerolles, l'ambassadeur le plus habile après le prince de Talleyrand, et qui servit si bien de Marsay pendant son court ministère, fut instruit par sa nièce de la haute valeur du comte Paz, qui se faisait si modestement l'intendant de son ami Mitgislas.

— Et comment est-ce la première fois que je vois le comte Paz? dit le marquis de Ronquerolles.

— Eh! il est sournois et cachotier, répondit Clémentine en lançant un regard à Paz pour lui dire de changer sa manière d'être.

Hélas! il faut l'avouer, au risque de rendre le capitaine moins intéressant, Paz, quoique supérieur à son ami Adam, n'était pas un homme fort. Sa supériorité apparente, il la devait au malheur. Dans ses jours de misère et d'isolement, à Varsovie, il lisait, il s'instruisait, il comparait et méditait; mais le don de création qui fait

le grand homme, il ne le possédait point, et peut-il jamais s'acquérir? Paz, uniquement grand par le cœur, allait alors au sublime ; mais dans la sphère des sentiments, plus homme d'action que de pensée, il gardait sa pensée pour lui : sa pensée ne servait alors qu'à lui ronger le cœur. Et qu'est-ce qu'une pensée inexprimée?

Sur le mot de leur nièce, le marquis de Ronquerolles et sa sœur échangèrent un singulier regard en se montrant leur nièce, le comte Adam et Paz. Ce fut une de ces scènes rapides qui n'ont lieu qu'en Italie et à Paris. Dans ces deux endroits du monde, toutes les cours exceptées, les yeux savent dire autant de choses. Pour communiquer à l'œil toute la puissance de l'âme, lui donner la valeur d'un discours, y mettre un poème ou un drame d'un seul coup, il faut ou l'excessive servitude ou l'excessive liberté. Adam, le marquis du Rouvre et la comtesse n'aperçurent point cette lumineuse observation d'une vieille coquette et d'un vieux diplomate; mais Paz, ce chien fidèle, en comprit les prophéties. Ce fut, remarquez-le, l'affaire de deux secondes. Vouloir peindre l'ouragan qui ravagea l'âme du capitaine, ce serait être trop diffus par le temps qui court.

— Quoi ! déjà la tante et l'oncle croient que je puis être aimé ! Maintenant mon bonheur ne dépend plus que de mon audace !... Et Adam !...

L'amour idéal et le désir, tous deux aussi puissants que la reconnaissance et l'amitié, s'entre-choquèrent, et l'amour l'emporta pour un moment. Ce pauvre admirable amant voulut avoir sa journée ! Paz devint spirituel, il voulut plaire, et raconta l'insurrection polonaise à grands traits sur une explication demandée par le diplomate. Paz vit alors, au dessert, Clémentine suspendue à ses lèvres, le prenant pour un héros, et oubliant qu'Adam, après avoir sacrifié le tiers de son immense fortune, avait encouru les chances de l'exil. A neuf heures, le café pris, madame de Sérizy baisa sa nièce au front en lui serrant la main, et emmena d'autorité le comte Adam en laissant les marquis du Rouvre et de Ronquerolles, qui, dix minutes après, s'en allèrent. Paz et Clémentine restèrent seuls.

— Je vais vous laisser, madame, dit Thaddée, car vous les rejoindrez à l'Opéra.

— Non, répondit-elle, la danse ne me plaît pas, et l'on donne ce soir un ballet détestable, la *Révolte au Sérail.*

Un moment de silence.

— Il y a deux ans, Adam n'y serait pas allé sans moi ! reprit-elle sans regarder Paz.

— Il vous aime à la folie... répondit Thaddée.

— Eh ! c'est parce qu'il m'aime à la folie qu'il ne m'aimera peut-être plus demain ! s'écria la comtesse.

— Les Parisiennes sont inexplicables ! dit Thaddée. Quand elles sont aimées *à la folie*, elles veulent être aimées *raisonnablement*, et quand on les aime *raisonnablement*, elles vous reprochent de ne pas savoir aimer.

— Et elles ont toujours raison, Thaddée, reprit-elle en souriant. Je connais bien Adam, je ne lui en veux point : il est léger et surtout grand seigneur, il sera toujours content de m'avoir pour sa femme et ne me contrariera jamais dans aucun de mes goûts ; mais...

— Quel est le mariage où il n'y a pas de *mais?* dit tout doucement Thaddée en tâchant de donner un autre cours aux pensées de la comtesse.

L'homme le moins avantageux aurait eu peut-être la pensée qui faillit rendre cet amoureux fou et que voici : — Si je ne lui dis pas que je l'aime, je suis un imbécile ! se dit le capitaine.

Il régnait entre eux un de ces terribles silences qui crèvent de pensées. La comtesse examinait Paz en dessous, de même que Paz la contemplait dans la glace. En s'enfonçant dans sa bergère en homme repu qui digère, un vrai geste de mari, de vieillard indifférent, Paz croisa ses mains sur son épigastre, fit passer rapidement et machinalement ses pouces l'un sur l'autre, et regarda le feu bêtement.

— Mais dites-moi donc du bien d'Adam! s'écria Clémentine. Dites-moi que ce n'est pas un homme léger, vous qui le connaissez!

Ce cri fut sublime.

— Voici donc le moment venu d'élever entre nous des barrières insurmontables, pensa le pauvre Paz en concevant un héroïque mensonge.

— Du bien?... reprit-il, je l'aime trop, vous ne me croiriez point. Je suis incapable de vous en dire du mal. Ainsi... mon rôle, madame, est bien difficile entre vous deux.

Clémentine baissa la tête et regarda le bout des souliers vernis de Paz: — Vous autres gens du Nord, vous n'avez que le courage physique, vous manquez de constance dans vos décisions, dit-elle en murmurant.

— Qu'allez-vous donc faire seule, madame? répondit alors Paz d'un air d'ingénuité parfait.

— Vous ne me tenez donc pas compagnie?

— Pardonnez-moi de vous quitter...

— Comment! où allez-vous?

— Je vais au Cirque, il ouvre aux Champs-Élysées ce soir, et je ne puis y manquer....

— Et pourquoi? dit Clémentine en l'interrogeant par un regard demi-colère.

— Faut-il vous ouvrir mon cœur, reprit-il en rougissant, vous confier ce que je cache à mon cher Adam, qui croit que je n'aime que la Pologne?

— Ah! un secret chez notre noble capitaine.

— Une infamie que vous comprendrez et de laquelle vous me consolerez.

— Vous infâme?...

— Oui, moi comte Paz, je suis amoureux fou d'une fille qui courait la France avec la famille Bouthor, des gens qui ont un cirque à l'instar de celui de Franconi, mais qui n'exploitent que les foires! Je l'ai fait engager par le directeur du Cirque Olympique.

— Elle est belle? dit la comtesse.

— Pour moi, reprit-il mélancoliquement. Malaga, tel est son nom de guerre, est forte, agile et souple. Pourquoi je la préfère *à toutes les femmes du monde?*... en vérité, je ne saurais le dire. Quand je la vois, ses cheveux noirs retenus par un bandeau de satin bleu flottant sur ses épaules olivâtres et nues, vêtue d'une tunique blanche à bordure dorée et d'un maillot en tricot de soie qui en fait une statue grecque vivante, les pieds dans des chaussons de satin éraillé, passant, des drapeaux à la main, aux sons d'une musique militaire, à travers un immense cerceau dont le papier se déchire en l'air, quand le cheval fuit au grand galop, et qu'elle retombe avec grâce sur lui, applaudie, sans claqueurs, par tout un peuple... eh bien, ça m'émeut!

— Plus qu'une belle femme au bal? dit Clémentine avec une surprise provocante.

— Oui, répondit Paz d'une voix étranglée. Cette admirable agilité, cette grâce

constante dans un constant péril, me paraissent le plus beau triomphe d'une femme... Oui, madame, Rachel et la Dorval, la Cinti et la Malibran, la Grisi et Taglioni, la Pasta et l'Elssler, tout ce qui règne ou régna sur les planches, ne me semble pas digne de délier les cothurnes de Malaga, qui sait descendre et remonter sur un cheval au grandissime galop, qui se glisse dessous à gauche pour remonter à droite, qui voltige comme un feu follet blanc autour de l'animal le plus fougueux, qui peut se tenir sur la pointe d'un seul pied et tombera assise, les pieds pendants, sur le dos de ce cheval toujours au galop, et qui, enfin, debout sur le coursier sans bride, tricote des bas, casse des œufs ou fricasse une omelette à la profonde admiration du peuple, du vrai peuple : les paysans et les soldats !... A la parade, jadis cette délicieuse Colombine portait des chaises sur le bout de son nez, le plus joli nez grec que j'aie vu... Malaga, madame, est l'adresse en personne. D'une force herculéenne, elle n'a besoin que de son poing mignon ou de son petit pied pour se débarrasser de trois ou quatre hommes. C'est enfin la déesse de la gymnastique.

— Elle doit être stupide...

— Oh ! reprit Paz, amusante comme l'héroïne de *Peveril du Pic !* Insouciante comme un Bohême, elle dit tout ce qui lui passe par la tête, elle se soucie de l'avenir comme vous pouvez vous soucier des sous que vous jetez à un pauvre, et il lui échappe des choses sublimes. Jamais on ne lui prouvera qu'un vieux diplomate soit un beau jeune homme, et un million ne la ferait pas changer d'avis. Son amour est pour un homme une flatterie perpétuelle. D'une santé vraiment insolente, ses dents sont trente-deux perles d'un orient délicieux et enchâssées dans du corail. Son mufle, elle appelle ainsi le bas de sa figure, a, selon l'expression de Shakspeare, la verdeur, la saveur d'un museau de génisse. Et ça donne de cruels chagrins ! Elle estime de beaux hommes, des hommes forts, des Adolphe, des Auguste, des Alexandre, des bateleurs et des paillasses. Son instructeur, un malheureux Cassandre, la rouait de coups, et il en a fallu dès milliers pour lui donner sa souplesse, sa grâce, son intrépidité.

— Vous êtes ivre de Malaga ! dit la comtesse.

— Elle ne se nomme Malaga que sur l'affiche, dit Paz d'un air piqué. Elle demeure rue Saint-Lazare, dans un petit appartement au troisième, dans le velours et la soie, et vit là comme une princesse. Elle a deux existences, sa vie foraine et sa vie de jolie femme.

— Et vous aime-t-elle?

— Elle m'aime.. vous allez rire... uniquement parce que je suis Polonais ! Elle voit toujours les Polonais d'après la gravure de Poniatowski sautant dans l'Elster, car pour toute la France l'Elster, où il est impossible de se noyer, est un fleuve impétueux qui a englouti Poniatowski... Au milieu de tout cela, je suis bien malheureux, madame...

Une larme de rage qui coula dans les yeux de Thaddée émut Clémentine.

— Vous aimez l'extraordinaire, vous autres hommes?

— Et vous donc? fit Thaddée.

— Je connais si bien Adam, que je suis sûre qu'il m'oublierait pour quelque faiseuse de tours comme votre Malaga. Mais où l'avez-vous vue?

— A Saint-Cloud, au mois de septembre dernier, le jour de la fête. Elle était dans le coin de l'échafaud couvert de toiles où se font les parades. Ses camarades, tous en costumes polonais, donnaient un effroyable charivari. Je l'ai aperçue

muette, silencieuse, et j'ai cru deviner des pensées de mélancolie chez elle. N'y avait-il pas de quoi pour une fille de vingt ans? Voilà ce qui m'a touché.

La comtesse était dans une pause délicieuse, pensive, quasi triste.

— Pauvre, pauvre Thaddée! s'écria-t-elle. Et avec la bonhomie de la véritable grande dame, elle ajouta non sans un sourire fin : — Allez, allez au Cirque!

Thaddée lui prit la main, la lui baisa en y laissant une larme chaude, et sortit.

Après avoir inventé sa passion pour une écuyère, il devait lui donner quelque réalité. Dans son récit, il n'y avait rien de vrai que le moment d'attention obtenu par l'illustre Malaga, l'écuyère de la famille Bouthor, à Saint-Cloud, et dont le nom venait de frapper ses yeux le matin de l'affiche du Cirque. Le paillasse, gagné par une seule pièce de cent sous, avait dit à Paz que l'écuyère était un enfant trouvé, volé peut-être. Thaddée alla donc au Cirque et vit la belle écuyère. Moyennant dix francs, un palefrenier, qui là remplace les habilleuses du théâtre, lui apprit que Malaga se nommait Marguerite Turquet et demeurait rue des Fossés-du-Temple, à un cinquième étage.

Le lendemain, la mort dans l'âme, Paz se rendit au faubourg de Temple et demanda mademoiselle Turquet, pendant l'été la doublure de la plus illustre écuyère du Cirque, et comparse au théâtre pendant l'hiver.

— Malaga! cria la portière en se précipitant dans la mansarde, un beau monsieur! il prend des renseignements auprès de M. Chapuzot, qui le fait droguer pour me donner le temps de t'avertir.

— Merci, mame Chapuzot, mais que pensera-t-il en me voyant repasser ma robe?

— Ah bah! quand on aime, on aime tout l'objet.

— Est-ce un Anglais? ils aiment les chevaux!

— Non, il me fait l'effet d'être un Espagnol.

— Tant pis! on dit les Espagnols dans la débine... Restez donc avec moi, mame Chapuzot, je n'aurai pas l'air d'une abandonnée...

— Que demandez-vous, monsieur? dit à Thaddée la portière en ouvrant la porte.

— Mademoiselle Turquet.

— Ma fille, répondit la portière en se drapant, voici quelqu'un qui vous réclame.

Une corde sur laquelle séchait du linge décoiffa le capitaine.

— Que désirez-vous, monsieur? dit Malaga en ramassant le chapeau de Paz.

— Je vous ai vue au Cirque; vous m'avez rappelé une fille que j'ai perdue, mademoiselle, et par attachement pour mon Héloïse, à qui vous ressemblez d'une manière frappante, je veux vous faire du bien, si vous le permettez.

— Comment donc! mais asseyez-vous donc, général, dit madame Chapuzot. On n'est pas plus honnête... ni plus galant.

— Je ne suis pas galant, ma chère dame, fit Paz, je suis un père au désespoir qui veut se tromper avec une ressemblance.

— Ainsi je passerai pour votre fille, dit Malaga très-finement.

— Oui, dit Paz, je viendrai vous voir quelquefois; et pour que l'illusion soit complète, je vous logerai dans un bel appartement, richement meublé...

— J'aurai des meubles? dit Malaga regardant la Chapuzot.

— Et des domestiques, reprit Paz, et toutes vos aises.

Malaga regarda l'étranger en dessous.

— De quel pays est monsieur?

— Polonais.

— J'accepte alors, dit-elle.

Paz sortit en promettant de revenir.

— En voilà une sévère! dit Marguerite Turquet en regardant madame Chapuzot. Mais j'ai peur que cet homme ne veuille m'amadouer pour réaliser quelque fantaisie. Bah! je me risque.

IV.

UN HOMME INCOMPRIS.

Un mois après cette bizarre entrevue, la belle écuyère habitait un appartement délicieusement meublé par le tapissier du comte Adam, car Paz voulait faire causer de sa folie à l'hôtel Laginski. Malaga, pour qui cette aventure fut un rêve des Mille et une Nuits, était servie par le ménage Chapuzot, à la fois ses confidents et ses domestiques. Les Chapuzot et Marguerite Turquet attendaient un dénouement quelconque; mais après un trimestre, ni Malaga ni la Chapuzot ne surent comment expliquer le caprice du comte polonais.

Paz venait passer une heure à peu près par semaine, pendant laquelle il restait dans le salon sans vouloir jamais aller ni dans le boudoir de Malaga ni dans sa chambre, où jamais il n'entra, malgré les plus habiles manœuvres de l'écuyère et des Chapuzot. Le comte s'informait des petits événements qui nuançaient la vie de la baladine, et chaque fois il laissait deux pièces de quarante francs sur la cheminée.

— Il a l'air bien ennuyé, disait madame Chapuzot.

— Oui, répondait Malaga, cet homme est froid comme verglas...

— Mais il est bon enfant tout de même! s'écriait Chapuzot, heureux de se voir habillé tout en drap bleu d'Elbeuf, et semblable à quelque garçon de bureau d'un ministère.

Par son offrande périodique, Paz constituait à Marguerite Turquet une rente de trois cent vingt francs par mois. Cette somme, jointe à ses maigres appointements

du Cirque, lui firent une existence splendide en comparaison de sa misère passée. Il se répéta d'étranges récits au Cirque, entre les artistes, sur le bonheur de Malaga. La vanité de l'écuyère laissa porter à soixante mille francs les six mille francs que son appartement coûtait au prudent capitaine. Au dire des clowns et des comparses, Malaga mangeait dans l'argenterie. Elle venait d'ailleurs au Cirque avec des burnous, des cachemires, des écharpes. Enfin son Polonais était la meilleure pâte d'homme qu'une écuyère pût rencontrer : point tracassier, point jaloux, laissant à Malaga toute sa liberté.

— Il y a des femmes qui sont bien heureuses ! disait la rivale de Malaga. Ce n'est pas à moi, qui sais faire le *grand écart*, à qui pareille chose arriverait.

Malaga portait de jolis bibis, *faisait parfois sa tête* (admirable expression populaire) en voiture, au bois de Boulogne, où la jeunesse élégante commençait à la remarquer. Enfin on commençait à parler de Malaga dans le monde interlope des femmes équivoques, et l'on y attaquait son bonheur par des calomnies. On la disait somnambule, et le Polonais passait pour un magnétiseur qui cherchait la pierre philosophale. Quelques propos beaucoup plus envenimés que celui-là rendirent Malaga plus curieuse que Psyché. Elle les rapporta tout en pleurant à Paz.

— Quand j'en veux à une femme, dit-elle en terminant, je ne la calomnie pas, je ne prétends pas qu'on *la magnétise* pour y trouver des pierres, je dis qu'elle est bossue et je le prouve ! Pourquoi me compromettez-vous ?

Paz garda le plus cruel silence. La Chapuzot finit par savoir le nom et le titre de Thaddée, elle apprit à l'hôtel Laginski des choses positives. Paz était garçon. On ne lui connaissait de fille morte ni en Pologne ni en France. Malaga ne put alors se défendre d'un sentiment de terreur.

— Mon enfant, dit la Chapuzot, ce monstre-là...

Un homme qui se contentait de regarder d'une façon sournoise — en dessous — sans oser prononcer sur rien — sans confiance — une belle créature comme Malaga, dans les idées de la Chapuzot, devait être un monstre.

— Ce monstre-là vous apprivoise pour vous amener à quelque chose d'illégal, de criminel !... Dieu de Dieu, si vous alliez à la cour d'assises, ou, ce qui me fait frémir de la tête aux pieds que j'en tremble rien que d'en parler, à la correctionnelle !... qu'on vous met dans les journaux... Moi, savez-vous, à votre place ce que je ferais ? Eh bien ! à votre place, je préviendrais, pour ma sûreté, la police.

Par un jour où les plus folles idées fermentèrent dans l'esprit de Malaga, quand Paz mit ses pièces d'or sur le velours de la cheminée, elle prit l'or et le lui jeta au nez en lui disant : — Je ne veux pas d'argent volé.

Le capitaine donna l'or aux Chapuzot et ne revint plus. Clémentine passait alors la belle saison à la terre de son oncle le marquis de Ronquerolles, en Bourgogne. Quand la troupe du Cirque ne vit plus Thaddée à sa place, il se fit une rumeur parmi les artistes. La grandeur d'âme de Malaga fut traitée de bêtise par les uns, de finesse par les autres. La conduite du Polonais, expliquée aux femmes les plus habiles, parut inexplicable. Thaddée reçut dans une seule semaine trente-sept lettres de femmes légères ; mais, heureusement pour lui, son étonnante réserve n'alluma pas d'autres curiosités et resta l'objet des causeries du monde interlope.

Deux mois après, la belle écuyère, criblée de dettes, écrivit cette lettre que les dandies ont regardée, dans le temps, comme un chef-d'œuvre.

« *A monsieur le comte Paz,*

Hôtel Laginski, rue de la Pépinière.

« Vous, que j'ose encore appeler mon ami, aurez-vous pitié de moi, après ce « qui s'est passé, et que vous avez si mal interprété? Tout ce qui a pu vous « blesser, mon cœur le désavoue. Si j'ai été assez heureuse pour que vous trouviez « du charme à rester auprès de moi comme vous faisiez, revenez... autrement, je « tomberai dans le désespoir. La misère est déjà venue, et vous ne savez pas tout « ce qu'elle amène avec elle. Hier j'ai vécu avec un hareng de deux sous et un sou « de pain. Est-ce là le déjeuner de votre amante? Je n'ai plus les Chapuzot, qui « paraissaient m'être si dévoués! Votre absence a eu pour effet de me faire voir le « fond des attachements humains... Un chien qu'on a nourri ne nous quitte plus! « Les huissiers ont tout saisi au nom du propriétaire, qui n'a pas de cœur, et du « bijoutier, qui ne veut pas attendre seulement dix jours; car, avec votre confiance « à vous autres, le crédit s'en va! Quelle position pour les femmes qui n'ont que de « la joie à se reprocher! Mon ami, j'ai porté au Mont tout ce qui avait de la valeur, « je n'ai plus rien que votre souvenir, et voilà la mauvaise saison qui arrive. Pen- « dant l'hiver je suis sans feux, puisqu'on ne joue que des mimodrames au boule- « vard, où je n'ai presque rien à faire que des bouts de rôle qui ne *posent* pas une « femme. Comment avez-vous pu vous méprendre à la noblesse de mes sentiments « envers vous, car enfin nous n'avons pas deux manières d'exprimer notre recon- « naissance? Vous qui paraissiez si joyeux de mon bien-être, comment m'avez- « vous pu laisser dans la peine? O mon seul ami sur terre, avant d'aller recom- « mencer à courir les foires avec le cirque Bouthor, car je gagnerai au moins ma « vie ainsi, pardonnez-moi d'avoir voulu savoir si je vous ai perdu pour toujours. « Si je venais à penser à vous au moment où je saute dans le cercle, je suis capable « de me casser les jambes en perdant *un temps!* Quoi qu'il en soit, je me dis tou- « jours à vous pour la vie, MARGUERITE TURQUET.

— Cette lettre-là, se dit Thaddée en éclatant de rire, vaut bien mes dix mille francs!

Clémentine arrivait le lendemain, et, le lendemain, Paz la revit plus belle, plus gracieuse que jamais.

Après le dîner, pendant lequel la comtesse eut un air de parfaite indifférence pour Thaddée, il se passa dans le salon, après le départ du capitaine, une scène entre le comte et sa femme. En ayant l'air de demander conseil à Adam, Thaddée lui avait laissé, comme par mégarde, la lettre de Malaga.

— Pauvre Thaddée, dit Adam à sa femme en le voyant s'esquiver. Quel malheur pour un homme si distingué d'être le jouet d'une baladine du dernier ordre! Il y perdra tout, il s'avilira, il ne sera plus reconnaissable dans quelque temps. Tenez, ma chère, lisez, dit le comte en tendant à sa femme la lettre de Malaga.

Clémentine lut la lettre, qui sentait le tabac, et la jeta par un geste de dégoût.

— Quelque épais que soit le bandeau qu'il a sur les yeux, il se sera sans doute aperçu de quelque chose, dit Adam. Elle lui aura fait des traits.

— Et il y retourne! dit Clémentine, et il pardonnera. Ce n'est que pour ces horribles femmes-là que vous avez de l'indulgence!

— Elles en ont tant besoin! dit Adam.

— Thaddée se rendait justice... en restant chez lui, reprit-elle.

— Oh! mon ange, vous allez bien loin, dit le comte, qui, d'abord enchanté de rabaisser son ami aux yeux de sa femme, ne voulait pas la mort du pécheur.

Thaddée, qui connaissait bien Adam, lui avait demandé le plus profond secret : il avait parlé pour faire excuser ses dissipations et prier son ami de lui laisser prendre un millier d'écus pour Malaga.

— C'est un homme qui a un fier caractère, reprit Adam.

— Comment cela?

— Mais, ne pas avoir dépensé plus de dix mille francs pour elle, et se faire relancer par une pareille lettre avant de lui porter de quoi payer ses dettes, pour un Polonais, ma foi!

— Mais il peut te ruiner, dit Clémentine avec le ton aigre de la Parisienne quand elle exprime sa défiance de chatte.

— Oh! je le connais, répondit Adam, il nous sacrifierait Malaga.

— Nous verrons, reprit la comtesse.

— S'il le fallait pour son bonheur, je n'hésiterais pas à lui demander de la quitter. Constantin m'a dit que pendant le temps de leur liaison, Paz, jusqu'alors si sobre, est quelquefois rentré très-étourdi... S'il se laissait entraîner dans l'ivresse, je serais aussi chagrin que s'il s'agissait de mon enfant.

— Ne m'en dites pas davantage, s'écria la comtesse en faisant un autre geste de dégoût.

Deux jours après, le capitaine aperçut dans les manières, dans le son de voix, dans les yeux de la comtesse, les terribles effets de l'indiscrétion d'Adam. Le mépris avait creusé ses abîmes entre cette charmante femme et lui. Aussi tomba-t-il dès lors dans une profonde mélancolie, rongé par cette pensée : Tu t'es rendu toi-même indigne d'elle! La vie lui devint pesante, le plus beau soleil fut grisâtre à ses yeux. Néanmoins, il trouva sous ces flots de douleurs amères des moments de joie; il put alors se livrer sans danger à son imagination pour la comtesse, qui ne fit plus la moindre attention à lui quand, dans les fêtes, tapi dans un coin, muet, mais tout yeux et tout cœur, il ne perdait pas une de ses poses, pas un de ses chants quand elle chantait. Il vivait enfin de cette belle vie, il pouvait panser lui-même le cheval qu'*elle* allait monter, se dévouer à l'économie de cette splendide maison, pour les intérêts de laquelle il redoubla de dévouement.

Ces plaisirs silencieux furent ensevelis dans son cœur, comme ceux de la mère dont l'enfant ne sait jamais rien du cœur de sa mère, car est-ce le savoir que d'en ignorer quelque chose? N'était-ce pas plus beau que le chaste amour de Pétrarque pour Laure qui se soldait en définitif par un trésor de gloire et par le triomphe de la poésie qu'elle avait inspirée? La sensation de d'Assas mourant n'est-elle pas toute une vie? Cette sensation, Paz l'éprouva chaque jour sans mourir, mais aussi sans le loyer de l'immortalité. Qu'y a-t-il donc dans l'amour, pour que, nonobstant ces délices secrètes, Paz fût dévoré de chagrins? La religion catholique a tellement grandi l'amour, qu'elle y a marié pour ainsi dire indissolublement l'estime et la noblesse. L'amour ne va pas sans les supériorités dont s'enorgueillit l'homme, et il est tellement rare d'être aimé quand on est méprisé, que Thaddée mourait des plaies qu'il s'était volontairement faites. S'entendre dire qu'elle l'aurait aimé et mourir, le pauvre amoureux eût trouvé sa vie assez payée. Les angoisses de sa situation

antérieure lui semblaient préférables à vivre près d'elle, en l'accablant de ses générosités sans être apprécié, compris. Enfin il voulait le loyer de sa vertu! Il maigrit et jaunit, il tomba si bien malade, dévoré par une petite fièvre, que pendant le mois de janvier il fut obligé de rester au lit, sans vouloir consulter de médecin.

Le comte Adam conçut de vives inquiétudes sur son pauvre Thaddée. La comtesse eut alors la cruauté de dire en petit comité : — Laissez-le donc, ne voyez-vous pas qu'il a quelque passion olympique?

Ce mot rendit à Thaddée le courage du désespoir, il se leva, sortit, essaya de quelques distractions et recouvra la santé. Vers le mois de février Adam fit une perte considérable au Jockey-Club, et comme il craignait sa femme, il vint prier Thaddée de mettre cette somme sur le compte de ses dissipations avec Malaga.

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que cette baladine t'ait coûté vingt mille francs? Ça ne regarde que moi, tandis que si la comtesse savait que je les ai perdus au jeu, je baisserais dans son estime, elle aurait des craintes pour l'avenir.

— Encore cela, donc! s'écria Thaddée en laissant échapper un profond soupir.

— Ah! Thaddée, ce service-là nous acquitterait, quand je ne serais pas déjà ton redevable.

— Adam, tu auras des enfants; ne joue plus, dit le capitaine.

— Malaga *nous* coûte encore vingt mille francs! s'écria la comtesse quelques jours après, en apprenant *la générosité* d'Adam envers Paz; dix mille auparavant, en tout trente mille! quinze cents francs de rente, le prix de ma loge aux Italiens, la fortune de bien des bourgeois... Oh! vous autres Polonais, disait-elle en cueillant des fleurs dans sa belle serre, vous êtes incroyables : tu n'es pas plus furieux que ça...

— Ce pauvre Paz...

— Ce pauvre Paz, pauvre Paz! reprit-elle, à quoi nous est-il bon? Je vais me mettre à la tête de la maison! Tu lui donneras les cent louis de rentes qu'il a refusés, et il s'arrangera comme il l'entend avec le cirque olympique.

— Il nous est bien utile, il nous a certes économisé plus de quarante mille francs depuis un an. Enfin, cher ange, il nous a placé cent mille francs chez Rothschild, un intendant nous les aurait volés...

Clémentine se radoucit, mais elle n'en fut pas moins dure pour Thaddée. Quelques jours après, elle le pria de venir dans ce boudoir où un an auparavant elle avait été si surprise en le comparant au comte. Cette fois elle le reçut en tête-à-tête, sans y apercevoir le moindre danger.

— Mon cher Paz, lui dit-elle avec la familiarité sans conséquence des grands envers leurs inférieurs, si vous aimez Adam comme vous le dites, vous ferez une chose qu'il ne vous demandera jamais, et que moi, sa femme, je n'hésite pas à exiger de vous...

— Il s'agit de Malaga, dit Thaddée avec une profonde ironie.

— Eh bien, oui, dit-elle, si vous voulez finir vos jours avec nous, et que nous restions bons amis, quittez-la. Comment un vieux soldat...

— Je n'ai que trente-cinq ans, dit-il, et pas un cheveu blanc!

— Vous avez l'air d'en avoir, dit-elle, c'est la même chose. Comment un homme aussi bon calculateur, aussi distingué.

Il y eut cela d'horrible, que ce mot fut dit par elle avec une intention évidente de réveiller en lui sa noblesse d'âme qu'elle croyait éteinte.

— Aussi distingué que vous l'êtes, reprit-elle après une pause imperceptible que

lui fit faire un geste de Paz, se laisse attraper comme un enfant. Votre aventure a rendu Malaga célèbre... Eh bien, mon oncle a voulu la voir, il l'a vue. Mon oncle n'est pas le seul, Malaga reçoit très-bien tous ces messieurs... Je vous ai cru l'âme noble... Fi donc! Voyons?... sera-ce une si grande perte pour vous qu'elle ne puisse se réparer?

— Madame, si je connaissais un sacrifice à faire pour regagner votre estime, il serait bientôt accompli; mais quitter Malaga n'en est pas un...

— Dans votre position c'est ce que je dirais, répondit Clémentine. Eh bien, si je prends cela pour un grand sacrifice, il n'y a pas de quoi se fâcher.

Paz sortit en craignant de commettre quelque sottise : il se sentait gagner par des idées folles, il alla se promener au grand air, légèrement vêtu malgré le froid et sans pouvoir éteindre les feux de sa face et de son front.

— Je vous ai cru l'âme noble! Ces mots, il les entendait toujours. — Et il y a bientôt un an, se disait-il, j'avais à moi seul battu les Russes! Il pensait à laisser l'hôtel Laginski, à demander du service dans les spahis et à se faire tuer en Afrique, mais il fut arrêté par une horrible crainte. — Sans moi, que deviendront-ils? on les ruinerait bientôt! Pauvre comtesse, quelle horrible vie pour elle que d'être réduite à trente mille livres de rentes! Allons, se dit-il, puisqu'elle est perdue pour moi, du courage! et achevons mon ouvrage.

Chacun sait que depuis 1830 le carnaval a pris à Paris un développement prodigieux qui le rend européen, et bien autrement drôle que feu le carnaval de Venise. Est-ce que, les fortunes diminuant outre mesure, les Parisiens auraient inventé de s'amuser collectivement, comme avec leurs clubs ils font des salons sans maîtresses de maison, sans politesse et à bon marché? Quoi qu'il en soit, le mois de mars prodiguait alors ses bals où la danse, la farce, la grosse joie, le délire, les images grotesques et les railleries aiguisées par l'esprit parisien arrivent à des effets gigan-

tesques. Cette folie avait alors, rue Saint-Honoré, son Pandémonium, et dans Musard son Napoléon, un petit homme fait exprès pour commander une musique aussi puissante que la foule en désordre, le galop, cette ronde du sabbat, une des gloires

d'Auber, car le galop n'a eu sa forme, sa poésie, que depuis le grand galop de *Gustave*. Cet immense final ne pourrait-il pas servir de symbole à une époque où, depuis cinquante ans, tout défile avec la rapidité d'un rêve.

Or, le grave Thaddée, qui portait une divine image immaculée dans son cœur, alla proposer à Malaga, la reine des danses de carnaval, de passer une nuit au bal Musard, quand il sut que la comtesse, déguisée jusqu'aux dents, devait venir voir, avec deux autres jeunes femmes accompagnées de leurs maris, le curieux spectacle d'un de ces bals monstrueux. Le mardi-gras de l'année 1838, à quatre heures du matin, la comtesse, enveloppée d'un domino noir et assise sur les gradins d'un des amphithéâtres de cette salle babylonienne, où depuis Valentino donne ses concerts, vit défiler dans le galop Thaddée en Robert-Macaire, conduisant l'écuyère en costume de sauvagesse, la tête harnachée de plumes comme un cheval du sacre, et bondissant par dessus les groupes en vrai feu follet.

— Ah! dit Clémentine à son mari, vous autres Polonais vous êtes des gens sans caractère. Qui n'aurait pas eu confiance en Thaddée? Il m'a donné sa parole sans savoir que je serais ici voyant tout et n'étant pas vue!

Quelques jours après, elle eut Paz à dîner. Après le dîner, Adam les laissa seuls, et Clémentine gronda Thaddée de manière à lui faire sentir qu'elle ne le voulait plus au logis.

— Oui, madame, dit humblement Thaddée; vous avez raison, je suis un misérable, j'avais donné ma parole. Mais que voulez-vous? J'avais remis à quitter Malaga après le carnaval... Je serai franc d'ailleurs, cette femme exerce un tel empire sur moi que...

— Une femme qui se fait mettre à la porte de chez Musard par les sergents de ville!... et pour quelle danse!

— J'en conviens, je passe condamnation, je quitterai *votre* maison; mais vous connaissez Adam. Si je vous abandonne les rênes de votre fortune, il vous faudra déployer bien de l'énergie. Si j'ai le vice de Malaga, je sais avoir l'œil à vos affaires, tenir vos gens et veiller aux moindres détails. Laissez-moi donc ne vous quitter qu'après vous avoir vue en état de continuer mon administration. Vous avez maintenant trois ans de mariage, et vous êtes à l'abri des premières folies que fait faire la lune de miel. Les Parisiennes, et les plus titrées, s'entendent aujourd'hui très-bien à gouverner une fortune et une maison... Eh! bien, quand je serai certain moins de votre capacité que de votre fermeté, je quitterai Paris.

— C'est le Thaddée de Varsovie et non le Thaddée du Cirque qui parle, répondit-elle. Revenez-nous guéri!

— Guéri?..... jamais! dit Paz, les yeux baissés en regardant les jolis pieds de Clémentine. Vous ignorez, comtesse, tout ce que cette femme a de piquant et d'inattendu dans l'esprit; il n'y a pas de femme du monde avec ses airs de mijaurée qui vaille cette franche nature de jeune animal...

— Le fait est que je ne voudrais rien avoir d'animal, dit la comtesse en lui lançant un regard de vipère en colère.

A compter de cette matinée, le comte Paz mit Clémentine au fait de ses affaires, se fit son précepteur, lui apprit les difficultés de la gestion de ses biens, le véritable prix des choses et la manière de ne point se laisser trop voler par les gens. Elle pouvait compter sur Constantin et faire de lui son majordome: Thaddée avait formé Constantin.

Au mois de mai, la comtesse lui parut parfaitement en état de conduire sa fortune, car elle était de ces femmes au coup d'œil juste, pleine d'instinct, chez qui le génie de la maîtresse de maison est inné.

V

PAZ, PARTOUT

La situation amenée par Thaddée avec tant de naturel eut une péripétie horrible pour lui, car ses souffrances ne devaient pas être aussi douces qu'il se les faisait. Ce pauvre amant n'avait pas compté le hasard pour quelque chose. Or, Adam tomba très-sérieusement malade. Thaddée, au lieu de partir, servit de garde-malade à son ami. Le dévouement du capitaine fut infatigable. Une femme qui aurait eu de l'intérêt à déployer la longue-vue de la perspicacité eût vu dans l'héroïsme du capitaine une sorte de punition que s'imposent les âmes nobles pour réprimer leurs mauvaises pensées involontaires : mais les femmes voient tout ou ne voient rien, selon leurs dispositions : l'amour est leur lumière.

Pendant quarante-cinq jours Paz veilla, soigna Mitgislas sans qu'il parût penser à Malaga, par l'excellente raison qu'il n'y avait jamais pensé. En voyant Adam à la mort et ne mourant pas, Clémentine assembla les plus célèbres docteurs.

— S'il se sauve de là, dit le plus savant des médecins, ce ne peut être que par un effort de la nature, et c'est à ceux qui lui donnent des soins à guetter ce moment et à seconder alors la nature. La vie du comte est entre les mains de ses garde-malades.

Thaddée alla communiquer cet arrêt à Clémentine, alors assise sous le pavillon chinois, autant pour se reposer de ses fatigues que pour laisser le champ libre aux médecins et ne pas les gêner. En suivant les contours de l'allée sablée qui menait du boudoir au rocher sur lequel s'élevait le pavillon chinois, l'amant de Clémentine était comme au fond d'un des abîmes décrits par Alighieri. Le malheureux n'avait pas prévu la possibilité de devenir le mari de la comtesse, et s'était enfermé lui-même dans une fosse de boue. Il arriva le visage décomposé, sublime de douleur; sa tête, comme celle de Méduse, communiquait le désespoir.

— Il est mort?... dit Clémentine.

— Ils l'ont condamné, du moins; ils le remettent à la nature. N'y allez pas, ils y sont encore, et Bianchon va lever lui-même les appareils.

— Pauvre homme! je me demande si je ne l'ai pas quelquefois tourmenté, dit-elle.

— Vous l'avez rendu bien heureux, soyez tranquille à ce sujet, dit Thaddée, et vous avez eu de l'indulgence pour lui...

— Ma perte serait irréparable.

— Mais, chère, en supposant que le comte succombe, ne l'aviez-vous pas jugé?

— Je l'aimais sans aveuglement, dit-elle.

— Vous devez donc, reprit Thaddée d'une voix que ne lui connaissait pas Clémentine, avoir moins de regret que si vous perdiez un de ces hommes qui sont votre orgueil, votre amour et toute votre vie à vous autres femmes! Vous pouvez être sincère avec un ami tel que moi... Je le regretterai, moi, car j'en avais fait, bien avant votre mariage, mon enfant, et je lui ai sacrifié ma vie! Je serai sans intérêt

Cela vous brûle-t-il!

sur la terre..... mais la vie est encore belle à une veuve de vingt-quatre ans!.....

— Eh! vous savez bien que je n'aime personne, dit-elle avec la brusquerie de la douleur.

— Vous ne savez pas encore ce que c'est que d'aimer? dit Thaddée.

— Oh! mari pour mari, je suis assez sensée pour préférer un enfant comme mon pauvre Adam à un homme supérieur. Voici bientôt trente jours que nous nous disons: Vivra-t-il? Ces alternatives m'ont bien préparée, ainsi que vous l'êtes, à cette perte... Je puis être franche avec vous... eh bien! je donnerais de ma vie pour conserver Adam... L'indépendance d'une femme à Paris, n'est-ce pas là la permission de se laisser prendre aux semblants d'amour des gens ruinés ou des dissipateurs. Je priais Dieu de me laisser ce mari si complaisant, si bon enfant, si peu tracassier, qui commençait à me craindre.

—Vous êtes vraie, et je vous en aime davantage, dit Thaddée en prenant et baisant la main de Clémentine qui le laissa faire. Dans de si solennels instants, il y a je ne sais quelle satisfaction à trouver une femme sans hypocrisie. On peut causer avec vous... Voyons l'avenir! Supposons que Dieu ne vous écoute pas, et je suis un de ceux qui sont le plus disposés à lui crier: « Laissez-moi mon ami! » Oui, ces cinquante nuits n'ont pas affaibli mes yeux, et, fallût-il trente jours et trente nuits de soins, vous dormirez, vous, madame, quand je veillerai. Je saurai l'arracher à la mort, si, comme *ils* le disent, on peut le sauver par des soins! Enfin, malgré vous et malgré moi, le comte est mort; eh bien! si vous étiez aimée, oh! mais aimée par un homme de cœur et d'un caractère digne du vôtre...

— J'ai peut-être follement désiré d'être aimée, mais je n'ai pas rencontré...

— Si vous aviez été trompée...

Clémentine regarda fixement Thaddée en lui supposant moins de l'amour qu'une pensée cupide, elle le couvrit de son mépris en le toisant des pieds à la tête, et l'écrasa par ces deux mots: « Pauvre Malaga! » prononcés en trois tons que les femmes seules savent trouver dans le registre de leurs dédains. Elle se leva, laissa Thaddée évanoui, car elle ne se retourna point, marcha d'un mouvement noble vers son boudoir, et remonta dans la chambre d'Adam.

Une heure après Paz y parut, et, comme il n'avait pas reçu le coup de la mort, il prodigua ses soins au comte.

Depuis ce fatal moment il devint taciturne. Il avait d'ailleurs un duel avec la maladie, il la combattait de manière à exciter l'admiration des médecins. A toute heure on trouvait ses yeux allumés comme deux lampes. Sans témoigner le moindre ressentiment à Clémentine, il écoutait ses remercîments sans les accepter; il semblait être sourd. Il s'était dit: « Elle me devra la vie d'Adam! » et cette parole, il l'écrivait pour ainsi dire en traits de feu dans la chambre du malade. Le quinzième jour, Clémentine fut obligée de restreindre ses soins sous peine de succomber à tant de fatigues. Paz était infatigable. Enfin, vers la fin du mois d'août, Bianchon, le médecin de la maison, vint répondre de la vie du comte à Clémentine.

— Ah! madame, ne m'en ayez pas la moindre obligation, dit-il. Sans son ami, nous ne l'aurions pas sauvé!

Le lendemain de l'arrêt prononcé sur Adam, le marquis de Ronquerolles était venu voir son neveu, car il partait pour la Russie, chargé d'une mission secrète, et Paz, foudroyé de la veille, avait dit quelques mots au diplomate. Or, le jour où le comte Adam et sa femme sortirent pour la première fois en calèche pour promener

le convalescent, au moment où la calèche allait quitter le perron, un gendarme entra dans la cour de l'hôtel et demanda le comte Paz.

Thaddée, assis sur le devant de la calèche, se retourna pour prendre une lettre qui portait le timbre du ministère des affaires étrangères, et la mit dans la poche de côté de son habit par un mouvement qui empêcha Clémentine et Adam de lui en parler. On ne peut nier aux gens de bonne compagnie la science du langage qui ne se parle pas. Néanmoins, en arrivant à la porte Maillot, Adam, usant des priviléges d'un convalescent dont les caprices doivent être satisfaits, dit à Thaddée :

— Il n'y a pas d'indiscrétion entre deux frères qui s'aiment autant que nous nous aimons : tu sais ce que contient la dépêche, dis-le-moi, j'ai une fièvre de curiosité.

Clémentine regarda Thaddée en femme fâchée et dit à son mari :

— Il me boude tant depuis deux mois que je me garderai bien d'insister.

— Oh ! mon Dieu, répondit Thaddée, comme je ne puis pas empêcher les journaux de le publier, je vous révélerai bien ce secret : l'empereur Nicolas me fait la grâce de me nommer capitaine dans un régiment destiné à l'expédition de Khiva.

— Et tu y vas? s'écria Adam.

— J'irai, mon cher. Je suis venu capitaine, capitaine je m'en retourne... Malaga pourrait me faire faire des sottises. Nous dînons demain pour la dernière fois ensemble. Si je ne partais pas en septembre pour Saint-Pétersbourg, il faudrait y aller par terre, et je ne suis pas riche; je dois laisser à Malaga sa petite indépendance! Comment ne pas veiller à l'avenir de la seule femme qui m'ait su comprendre! Elle me trouve grand, Malaga ! Malaga me trouve beau ! Malaga m'est infidèle, mais elle passerait dans le...

— Cerceau pour vous, et retomberait très-bien sur son cheval, dit vivement Clémentine

— Oh ! vous ne connaissez pas Malaga, dit le capitaine avec une profonde amertume et un regard plein d'ironie qui rendirent Clémentine rêveuse et inquiète.

— Adieu les jeunes arbres de ce beau bois de Boulogne où se promènent les Parisiennes et les exilés qui y retrouvent une patrie, je suis sûr que mes yeux ne reverront plus les arbres verts de l'allée de Mademoiselle, ni ceux de la route des Dames, ni les acacias, ni le cèdre des ronds-points... Sur les bords de l'Asie, obéissant aux desseins du grand empereur que j'ai voulu pour maître, arrivé peut-être au commandement d'une armée à force de courage, à force de mettre ma vie au jeu, peut-être regretterai-je les Champs-Élysées où vous m'avez une fois fait monter à côté de vous; peut-être regretterai-je Malaga, la Malaga de qui je parle en ce moment.

Ceci fut dit de manière à faire frissonner Clémentine.

— Vous aimez donc bien Malaga? demanda-t-elle.

— Je lui ai sacrifié cet honneur que nous ne sacrifions jamais...

— Lequel ?

— Mais... Celui que nous voulons avoir aux yeux de la bien-aimée.

Après cette réponse, Thaddée garda le plus impénétrable silence, et il ne le rompit qu'en passant aux Champs-Élysées, où il dit en montrant un bâtiment en planches :

— Voilà le Cirque !

Il alla, quelques moments avant le dîner, à l'ambassade de Russie, de là aux Affaires étrangères, et il partit pour le Hâvre le matin, avant le lever de la comtesse et d'Adam.

— Je perds un ami, dit Adam les larmes aux yeux, un ami dans la véritable

acception du mot, et je ne sais pas ce qui peut lui faire fuir ma maison comme la peste. Nous ne sommes pas amis à nous brouiller pour une femme, dit-il en regardant fixement Clémentine, et cependant tout ce qu'il disait hier de Malaga... mais il n'a jamais touché le bout du doigt de cette fille... .

— Comment le savez-vous? dit Clémentine.

— Mais j'ai naturellement eu la curiosité de voir mademoiselle Turquet, et la pauvre fille ne peut pas encore s'expliquer la réserve de...

— Assez, monsieur, dit la comtesse qui se retira chez elle en se disant : — Je suis victime d'une mystification sublime!

A peine achevait-elle cette phrase en elle-même que Constantin remit à Clémentine la lettre suivante que Thaddée avait griffonnée pendant la nuit.

A MADAME DE LAGINSKA.

« Comtesse, aller se faire tuer au Caucase et emporter votre mépris, c'est trop : « on doit mourir tout entier. Je vous ai chérie en vous voyant pour la première fois. « comme on chérit une femme que l'on aime encore après son infidélité, moi, « l'obligé d'Adam qui vous avait choisie et que vous épousiez, moi pauvre, moi le « régisseur volontaire, dévoué, de votre maison. Dans cet horrible malheur j'ai « trouvé la plus délicieuse vie. Être chez vous un rouage indispensable, me savoir « utile à votre luxe, à votre bien-être, fut une source de jouissances, et si ces jouis- « sances étaient vives dans mon âme quand il s'agissait d'Adam, jugez de ce qu'elles « furent alors qu'une femme adorée en était le principe et l'effet! J'ai connu les « plaisirs de la maternité dans l'amour; j'acceptais la vie ainsi. Je m'étais, comme « les pauvres des grands chemins, bâti une cabane de cailloux sur la lisière de votre « beau domaine, sans vous tendre la main! Pauvre et malheureux, aveuglé par le « bonheur d'Adam, j'étais le donnant! Ah! vous étiez entourée d'un amour pur « comme celui d'un ange gardien; il veillait quand vous dormiez; il vous caressait « du regard quand vous passiez, il était heureux d'être; enfin vous étiez le soleil « de la patrie à ce pauvre exilé qui vous écrit, les larmes aux yeux, en pensant à ce « bonheur des premiers jours. A dix-huit ans j'avais, n'étant aimé de personne,

« pris pour maîtresse idéale une charmante femme de Varsovie, et je lui rapportais « mes pensées; elle n'en savait rien, mais moi, j'aimais mon amour! Jugez, d'après « cette folie de ma jeunesse, combien j'étais heureux d'être dans la sphère de votre « existence, de panser votre cheval, de chercher des pièces d'or toutes neuves pour « votre bourse, de veiller aux splendeurs de votre table, de vos soirées; de vous « voir éclipsant des fortunes supérieures à la vôtre par mon savoir-faire. Avec quelle « ardeur je me précipitais dans Paris quand Adam me disait : « Thaddée, *elle* veut « telle chose! » C'est une de ces choses impossibles à exprimer. Vous avez souhaité « des riens, dans un temps donné, qui m'ont obligé à des tours de force, à courir « des sept heures en cabriolet, et quels délices de marcher pour vous! A vous voir « souriant au milieu de vos fleurs sans être vu de vous, j'oubliais que personne ne « m'aimait; enfin je n'avais alors que mes dix-huit ans. Par certains jours où mon « bonheur me tournait la tête, j'allais, la nuit, baiser l'endroit où, pour moi, vos « pieds laissaient des traces lumineuses, comme jadis j'avais fait des miracles de « voleur pour venir baiser la clef que la comtesse L... avait touchée de ses mains « en ouvrant la porte pour aller se coucher. L'air que vous respiriez était balsa- « mique; il y avait pour moi plus de vie à l'aspirer, et j'y étais comme on est, dit- « on, sous les tropiques, accablé par une vapeur chargée de principes créateurs. Il « faut bien vous dire ces choses pour vous expliquer l'étrange fatuité de mes pensées « involontaires. Je serais mort avant de vous avouer mon secret! Vous devez vous « rappeler les quelques jours de curiosité pendant lesquels vous avez voulu voir « l'auteur des miracles qui vous avaient enfin frappée. J'ai cru, pardonnez-le-moi, « madame, j'ai cru que vous m'aimeriez. Votre bienveillance, vos regards, inter- « prétés par un amant, m'ont paru si dangereux pour moi que je me suis donné « Malaga, sachant qu'il est de ces liaisons que les femmes ne pardonnent point. Je « me la suis donnée au moment où j'ai vu mon amour se communiquer facilement. « Accablez-moi maintenant du mépris que vous m'avez versé à pleines mains « sans que je le méritasse; mais je suis certain que, dans la soirée où votre tante a « emmené le comte, si je vous avais dit ce que je viens de vous écrire, l'ayant dit « une fois, j'aurais été comme le tigre apprivoisé qui a remis ses dents à de la chair « vivante et qui sent la chaleur du sang, et...

« Minuit.

« Je n'ai pas pu continuer, le souvenir de cette heure est encore trop vivant. « Oui, j'avais le délire! L'espérance était dans vos yeux, la victoire et ses pavillons « rouges devaient briller dans les miens. Mon crime a été de penser tout cela, peut- « être à tort. Vous seule êtes le juge de cette terrible scène où j'ai pu refouler « amour, désir, sous la main glaciale d'une reconnaissance qui devait être éternelle. « Votre terrible mépris m'a puni. Vous m'avez prouvé qu'on ne revient ni du dégoût « ni du mépris. Je vous aime comme un insensé; je serais parti, Adam mort; je « dois à plus forte raison partir, Adam sauvé. L'on n'arrache pas son ami des bras « de la mort pour le tromper, et mon départ est la punition de la pensée que j'ai « eue de le laisser périr quand les médecins m'ont dit que sa vie dépendait de ses « gardes-malades. Adieu, madame. »

— Qu'ai-je donc perdu, moi? se dit-elle en restant abattue, les yeux attachés à une fleur de son tapis.

Voici la lettre que Constantin remit au comte :

« Mon cher Mitgislas, Malaga m'a tout dit. Au nom de ton bonheur, qu'il ne « t'échappe jamais avec Clémentine un mot sur tes visites chez l'écuyère, et laisse-« lui toujours croire que Malaga me coûte cent mille francs. Du caractère dont est « la comtesse, elle ne te pardonnerait ni tes pertes au jeu, ni tes visites à Malaga! « Je ne vais pas à Khiva, mais au Caucase. J'ai le spleen, et, du train dont j'irai, je « serai prince Paz en trois ans, ou mort. Adieu, quoique j'aie repris quarante mille « francs chez Rothschild, nous sommes quittes. » « THADDÉE. »

— Imbécile que je suis, j'ai failli me couper tout à l'heure, se dit Adam.

Voici trois ans que Thaddée est parti; les journaux ne parlent encore d'aucun prince Paz. La comtesse Laginska s'intéresse énormément aux expéditions de l'empereur Nicolas; elle est Russe de cœur, elle lit avec une espèce d'avidité toutes les nouvelles de ce pays. Une ou deux fois par hiver, elle dit d'un air indifférent à l'ambassadeur :

— Savez-vous ce qu'est devenu notre pauvre comte Paz?

Vous qui lisez ceci peut-être insouciamment, apprenez que la plupart des Parisiennes, ces créatures prétendues si perspicaces et si spirituelles, passent et passeront toujours à côté d'un Paz sans l'apercevoir. Oui, plus d'un Paz est méconnu; mais, chose effrayante à penser, il en est de méconnus même lorsqu'ils sont aimés. La femme la plus simple du monde exige encore un peu de charlatanisme, et le plus bel amour ne signifie rien quand il est brut : il lui faut la mise en scène de la taille et de l'orfévrerie.

Hier, la comtesse Laginska qui, par imprudence, allait, au sortir d'un bal masqué, monter en voiture avec une fausse amie, fut prise par un bras vigoureux, et, malgré ses cris, portée dans sa voiture dont la portière était ouverte et qu'elle ne savait pas là.

— Il n'a pas quitté Paris! se dit-elle en croyant avoir reconnu Thaddée.

Jamais femme n'eut un pareil roman dans sa vie : à toute heure elle croit revoir Paz.

DE BALZAC. (*Le Siècle.*)

Son amant ébloui se laissa tomber à ses genoux.

MADELEINE.

Covelle était, sous le Directoire, un des banquiers les plus intègres de la Chaussée-d'Antin. C'était un homme non-seulement de conscience, mais de cœur. Il aimait le bien pour le plaisir de le faire, et les occasions ne lui manquaient pas, dans ce meilleur des mondes, d'exercer sa charité. Une fois, entre autres, il retrouva sous un habit râpé l'un de ses anciens camarades de collége, devenu, par suite de protections puissantes, le plus misérable des expéditionnaires au ministère des finances. Le banquier prit son condisciple en pitié d'abord, en amitié plus tard. Il lui donna des conseils, et, ce qui valait beaucoup mieux, il lui prêta de l'argent. Dans la suite, il l'associa même à ses meilleures entreprises, et finit par le mettre sur le plus haut chemin de la fortune.

De Galissart, c'était le protégé, descendait d'une bonne famille de Touraine, et portait d'azur en champ de gueule, mince ressource alors que le Consulat sortait à peine de ses langes républicains. De Galissart le comprit, et eut le bon sens de mettre son blason dans sa poche et de s'enrichir incognito jusqu'en 1815. Mais, à

la rentrée des Bourbons, l'exiguité même du rôle qu'il avait joué sous l'Empire fut un de ses meilleurs titres aux faveurs de la cour nouvelle ; il en devint un des élus, et, pour consolider sa faveur, il eut soin de faire briller son or aux yeux des courtisans, d'étaler ses armes à ceux des financiers, double séduction qui lui valut des millions et des titres. C'était un homme d'esprit : ce devint un homme à la mode, et l'on parla de lui pendant près de quinze jours.

Cependant, au milieu de ses grandeurs, il ne cessa pas un instant d'affecter pour Covelle la plus touchante amitié. Il aimait à le recevoir dans son magnifique hôtel de la rue de Grenelle, et à lui répéter, tandis que du doigt il lui en détaillait les splendeurs : Mon ami, vous en avez jadis posé la première pierre. Et Covelle, qui depuis cette époque avait eu le temps de faire beaucoup d'ingrats, s'en consolait en serrant la main de Galissart.

Un jour, quelques heures avant la nouvelle officielle de la victoire de Navarin, de Galissart, qui sortait du petit lever d'un ministre, courut chez son ami Covelle et le trouva disposé à jouer à la baisse. Covelle avait cette funeste passion du jeu de bourse, et se laissait, comme tous les joueurs, dominer par des pressentiments. Il avait, au surplus, le malheur de ne pas croire à la marine française. Aussitôt une infernale idée germe dans l'esprit de Galissart. Il fait intervenir un compère qui propose au banquier un marché à terme, et Covelle, entraîné un peu par son fanatisme et beaucoup par les conseils de son ami, y engage sa fortune. De Galissart s'enfuit, le contrat dans sa poche.

Le soir de ce même jour la victoire fut connue, et Covelle se trouva ruiné. Son crédit fut tué du même coup.

Pour de Galissart, dont le cœur sensible n'eût pas supporté la vue d'une pareille infortune, il se fit violence et ferma son hôtel à son vieil ami. Celui-ci crut comprendre alors.... et, chargé d'une famille nombreuse, d'une femme mourante, malade lui-même, il se retira dans le fond de l'Auvergne, où lui restait une petite propriété de quinze cents francs de revenu. Le monde oublia bientôt cette aventure et de Galissart devint conseiller d'état.

Dix ans plus tard, Julien Covelle, le quatrième fils du banquier, arrivait à Paris avec cent écus dans sa poche, et la passion du Giotto dans le cœur. Je me trompe, il y avait une haine, outre la passion. Son père, en le quittant, lui avait révélé le nom de Galissart.

Anch'io son pittore! s'était écrié Julien comme tant d'autres jeunes génies qui viennent se jeter dans le tourbillon au-dessus duquel un si petit nombre surnagent. *Anch'io!...* Il fut chercher dans le quartier tranquille de Saint-Germain, une petite mansarde modeste, claire et riante, aussi près que possible de ces nuages qu'il aimait tant à suivre de son œil rêveur; il acheta des toiles, des couleurs, des gravures, des pinceaux ; ses écus y passèrent, mais qu'importe ! le voilà au travail, le voilà peintre!.... Hélas ! il ne rêva pas longtemps ; les illusions, ces maîtresses si belles, mais si trompeuses, le quittèrent une à une, et le triste cortége de la misère prit bientôt leur place. Julien fit des tableaux qu'il ne vendit pas, en fit d'autres qu'il n'exposa pas et d'autres qu'il n'acheva pas. Le découragement venait, la pauvreté grandissait, l'horizon d'abord si vaste qu'il avait cru découvrir se resserrait autour de lui comme un cercle de fer ; un soir il se coucha peintre, poète, disciple de Raphaël, il se réveilla le matin, un charbon à la main, démontrant à des écoliers l'art de barbouiller des nez et des oreilles.... *Anch'io!!*

Julien tenait de son père un caractère mélancolique et fier ; il avait peu d'amis, car l'humilité du malheur n'est qu'orgueil, et Julien se tenait dans son pauvre coin, résigné, mais solitaire.

Un jour pourtant, l'une de ses connaissances d'atelier vint le déterrer dans sa mansarde, examina, loua et critiqua tour à tour les esquisses de Julien, puis, passant la tête par l'œil de bœuf, il jeta les yeux sur les murs d'un somptueux hôtel contigu à la maison qu'occupait le jeune peintre.

— Tiens! s'écria-t-il, je crois, pardieu, que tu loges tout à côté d'un de nos plus généreux Mécènes. Voilà pour toi une bonne connaissance à faire que celle du comte de Galissart.

— Galissart!!

— Tout doux ; il n'est pas nécessaire de hurler ce nom comme celui d'un tyran de la Gaîté....

— C'est que j'ignorais.... un ancien financier, je crois.

— Juste, et de plus un nouveau pair de France. C'est un gentilhomme dans toute l'étendue de l'expression.... Il accueille les jeunes artistes, et moi-même je suis chez lui sur un excellent pied. Veux-tu que je t'y présente? tu verras sa fille, la divine Athénaïs, une créature admirable de beauté, de talent et d'imagination. C'est une âme énergique et hardie; nous autres, nous l'appelons Corinne. Veux-tu que nous y allions samedi prochain?

— Merci, mon ami ; tu sais que je n'ai ni l'esprit, ni le loisir, ni l'argent nécessaires pour faire figure dans le monde. Attendons d'autres temps....

— Te voilà bien! timide et hypocondre... Mais ignores-tu qu'il faut que tu te produises, et que l'on ne viendra pas te chercher à ton cinquième au-dessus de l'entresol?.... Allons, c'est convenu, je te conduirai chez le comte....

— Jamais! s'écria Julien avec un emportement dont il sentit aussitôt le ridicule; mon ami, ajouta-t-il d'un ton plus doux, vous me ferez plaisir de ne jamais me parler du comte de Galissart.

— Ainsi soit-il, fit le rapin en prenant son chapeau, mais je veux être *ingriste* si j'y comprends quelque chose.

Cependant cet amour de la solitude qui tenait si fort au cœur le pauvre professeur de dessin trouva bientôt son maître. Il y avait sur le carré qu'habitait Julien, mais à l'autre bout du corridor, une petite chambre parfaitement semblable à celle du peintre. Le locataire de cette mansarde était une jeune fille, vivant seule, ne recevant personne, sortant souvent et à des heures régulières, toujours le soir, et rentrant fort tard ; quelquefois ne rentrant pas du tout. Julien habitait déjà la maison depuis quelques mois, lorsqu'il aperçut pour la première fois cette jeune personne. Elle était belle comme un rêve d'Albane ; ce fut du moins ce que Julien répéta vingt fois le jour depuis cette gracieuse apparition. Cependant l'existence bizarre de sa jeune voisine lui déplaisait. Le portier, qu'il essaya d'interroger, ne sut lui dire ni d'où elle venait, ni ce qu'elle faisait, et Julien eût soupçonné là-dessous quelque honteux libertinage, si la chasteté qui brillait sur le front de Madeleine ne lui eût, malgré ses doutes, inspiré du respect.

Au bout de huit jours, il était amoureux fou.

Au bout de quinze, il avait trouvé l'occasion de parler à Madeleine, d'entrer dans sa chambre et de s'asseoir à côté d'elle.

Au bout d'un mois, il lui avait raconté son histoire, celle de son père, la mort

de sa mère et les malheurs de sa famille. Il n'avait plus de secrets pour elle, même dans le cœur. Mais Madeleine restait impénétrable. Elle lui avait montré des vêtements grossiers qu'elle s'occupait à tailler et à coudre, en lui disant qu'elle travaillait pour des dames de charité. Du reste, elle avait une voix délicieuse et parlait peinture avec esprit et enthousiasme. Julien la dévorait du regard, et se donnait au diable pour deviner de quel coin du ciel était tombé cet ange.

Or, cet ange, dès que sept heures sonnaient à Saint-Thomas-d'Aquin, se levait, serrait la main de Julien, et faisant un petit paquet de son ouvrage de la journée, jetait un sourire au jeune peintre, et le quittait en lui disant : Au revoir.

Où allait-elle? Julien lui adressait chaque fois cette question, et chaque fois, Madeleine répondait avec l'accent du monde le plus candide qu'elle s'en allait porter son ouvrage aux dames de charité. — Mais ces dames, objectait Julien, vous gardent bien avant dans la nuit, et quelquefois même.... Ici, la jeune fille armait sa jolie figure d'un si grand air de dignité blessée, que le pauvre amoureux baissait les yeux et pensait à implorer son pardon.

Une nuit pourtant qu'il veillait en vain, guettant le pas furtif de Madeleine sur l'escalier, il crut entendre dans la chambre même de la jeune fille des bruits inaccoutumés. Il prête l'oreille, et des voix confuses lui semblent se mêler à des éclats de rire. Julien se dresse sur son séant, respirant à peine. Il est certain que Madeleine n'est point rentrée, puisqu'il ne l'a point entendue passer; et cependant, ce sont bien des bruits de pas et de paroles, ce sont bien des rires.... Ciel! ce sont des baisers.... Julien ne commande plus à son émotion; il se lève, il sort de sa chambre, et va frapper à tâtons à celle de Madeleine. Mais dans le trajet, une porte s'est fermée avec violence et tous les bruits ont cessé. Il appelle, il écoute; point de réponse. Julien sent sa tête déloger; sa pensée s'échauffe, des éblouissements le saisissent au milieu des ténèbres; il s'appuie contre la muraille, ne sachant où il est, ne se rendant plus compte ni de ce qu'il cherche, ni de ce qui fait battre son cœur. Le frisson le saisit, des souffles glacés passent sur son front humide; il se figure entendre de nouveau des voix railleuses, des plaintes, des soupirs. Veille-t-il? rêve-t-il? est-il fou?.... Une rafale qui pénètre par le toit dans le corridor le rend à lui-même.

L'orage! s'écria-t-il.... Me serais-je abusé à ce point?... Et en effet, les chenaux tintaient, les girouettes grinçaient, les volets dansaient sur leurs gonds, tandis que les canaux des cheminées, comme autant de tuyaux de cet orgue bizarre, soufflaient des gammes lamentables.... Il pleuvait et faisait grand vent

Julien s'en fut bien vite se recoucher, un peu confus de ce qu'il appelait sa méprise. Le lendemain, dès qu'il entendit Madeleine rentrer, il accourut la saluer. Il jeta furtivement les yeux sur elle, sur sa chambre, sur chacun de ses meubles. Tout était calme et riant, et la jeune fille qu'embellissait un charmant sourire, et la chambre qu'un rayon de soleil éclairait... Un poids indéfinissable oppressait Julien. J'ai fait cette nuit un rêve bizarre, dit-il à Madeleine; j'ai cru vous entendre rire et causer avec un personnage.... — Que vous ne connaissez pas. Votre rêve est une vérité, lui répondit-elle de sa voix douce et impassible; car j'ai passé une partie de la nuit avec mon père.

— Votre père? s'écria Julien, c'est la première fois que vous m'en parlez.

Ce ne sera peut-être pas la dernière.

— Peut-être! Que voulez-vous dire?

— Mon ami, quand il me conviendra de parler, je n'attendrai pas vos questions; jusque-là, elles auront le double inconvénient de me contrarier et de demeurer sans succès.

Madeleine avait de ces mots, de ces regards auxquels Julien se soumettait toujours.

Messieurs les poètes, vous êtes tous de fort grands hommes, et j'admire singulièrement ces rimes que vous laissez tour à tour, tendres ou superbes, tomber de votre plume comme autant de perles ou de larmes; mais, croyez-moi, parmi toutes les douleurs de ce monde dont vous vous affublez comme d'une robe de martyre, il en est une que vous ne savez pas chanter. Cette douleur, c'est la faim, et celui-là n'en souffre point qui s'en inspire. La faim ne se chante pas, la faim se subit en silence; c'est une plaie honteuse qui tue, mais que l'on cache. La faim, comme jadis ces horribles cachots dont le plafond s'abaissait peu à peu sur la victime, étreint la créature, la courbe, l'affaisse, l'amoindrit, la broie; âme et corps, force et intelligence, elle frappe tout; elle dessèche, elle avilit, elle égare; la faim ne rend pas poète, elle rend fou.

Depuis huit jours Julien ne travaillait plus, et n'entrait plus chez Madeleine; il n'était plus ni peintre, ni amoureux, il était affamé. Les vacances étant venues, ses écoliers l'avaient quitté, et avec eux son dernier écu. Il vivait, désormais, comme un naufragé de *la Méduse*, sortant furtivement le soir pour aller dévorer le long des quais une portion dérisoire de pommes de terre frites. Il avait tout vendu, sauf sa palette et ses couleurs qu'il gardait sans savoir pourquoi, comme un noyé qui saisit un brin d'herbe, et qui meurt en le tenant toujours. Il comptait ses ressources par pièces de cinq centimes; encore arriva-t-il qu'un matin le dernier liard disparut. Ce jour-là, Julien vécut, les deux coudes sur l'appui de sa lucarne, dans une parfaite atonie. Le ciel, qu'il regardait sans le voir, passa du calme à la colère, de la lumière aux ténèbres; les étoiles parurent et jetèrent leurs rayons d'argent sur le front du rêveur, sans que celui-ci bougeât.

On eût dit que, dans un superbe mépris pour la vie, il l'avait oubliée avant même que la mort l'en eût privé.

Cependant Madeleine rentra, et comme la soirée était belle, elle ouvrit sa fenêtre et chanta. *Occhi, perchè piangete*, d'une voix si mélancolique, que Julien tressaillit sans cependant ouvrir ses yeux que la faiblesse avait appesantis. Une larme pourtant se fit jour à travers ses paupières closes et y resta suspendue, tandis que le pauvre peintre, bercé par l'andante de Steffani, entra peu à peu dans le monde des rêves et de l'oubli.

A ce moment, la porte de sa mansarde s'ouvrit et Madeleine parut. Elle s'approcha sur la pointe des pieds, et le vit, pâle et souriant, endormi sur le bord de sa lucarne. Elle jeta les yeux sur les murs désolés de cette petite chambre, et les reportant sur Julien, elle aperçut scintiller sur sa joue cette larme que le *Perchè piangete* avait fait couler. Madeleine y mêla l'une des siennes, tandis que son regard se reposa longuement sur Julien; ensuite, fermant doucement la fenêtre pour que l'air de la nuit n'achevât pas de glacer ce triste front, elle reprit le chemin par où elle était venue, et la gracieuse apparition s'évanouit.

Vers le milieu de la nuit Julien se réveilla, la gorge brûlante et les membres en proie au frisson de la fièvre. Il se traîna jusqu'à son lit et y retrouva le sommeil, mais un sommeil troublé par les mille fantômes du délire.

Le matin il fut subitement réveillé par un homme qui lui frappa sur l'épaule. Il

ouvrit les yeux et vit devant lui un petit personnage d'une soixantaine d'années qui le regardait d'un air de compassion.

— Monsieur, lui dit le vieillard, je suis usurier, je sais que vous êtes dans un état de gêne momentanée, et je viens vous offrir trois cents francs ; faites-moi une lettre de change de quatre cents et à trois mois.

Julien prit d'abord la visite de cet homme, ainsi que sa proposition, pour quelque capricieux mirage de la fièvre. Mais l'usurier ayant fait briller à ses yeux quinze belles pièces d'or qu'il lui mit dans la main, il ne douta plus de la réalité de son aventure, et manifesta sa surprise à ce brave homme en lui disant que ce n'était pas là l'idée qu'il s'était faite des usuriers.

— Vous ne vous êtes pas trompé, mon jeune ami, lui répondit le vieillard en souriant; mais j'aime les artistes et je les protége. Voilà le billet, faites-le à mon ordre, je m'appelle Wisbeck.

— Mais savez-vous, lui dit Julien, si dans trois mois je serai en état de vous donner quatre cents francs. Pour moi, je ne le pense pas.

— Et moi j'en suis sûr ; vous voilà en fonds, et cette nouvelle aisance ramènera chez vous le talent et l'inspiration. Faites-moi un joli tableau de genre, je vous en garantis la vente au prix de quatre cents livres. Etes-vous content?

Julien prit l'argent de l'usurier sans chercher à retenir ses larmes. Le petit homme lui présenta la plume d'une main émue et le jeune peintre signa ; sur quoi M. Wisbeck l'ayant salué avec cordialité : Au revoir, lui dit-il ; et il disparut.

Mais ce bonheur arrivait trop tard. Le soir de ce même jour Julien était aux portes du tombeau. Pendant quinze jours que le typhus étendit sur lui son linceul empesté, il demeura retiré du monde des vivants, qu'une image vague, mais délicieuse, lui rappelait seule encore. A plusieurs reprises, il crut voir se pencher vers son front une figure divine, tandis que son délire, pour compléter le tableau, lui dessinait de l'autre côté de son chevet l'ange terrible de la mort ; et ces deux puissances lui semblaient se combattre, et tour à tour il éprouvait sur lui-même le contre-coup de leurs armes, le froid mortel du glaive de l'une, le ravon salutaire du regard de l'autre...

Une nuit, l'esprit de Julien revint tout à coup des sphères inconnues, et le jeune peintre se réveilla guéri. A la faible lueur d'une lampe de nuit qui veillait sur une table éloignée, il aperçoit, assise à son chevet, et le front penché vers le sien, la céleste figure qui avait rempli ses rêves. Madeleine !... s'écrie-t-il d'une voix émue en essayant de se soulever sur son lit.

La jeune fille a déposé sa jolie main blanche sur la bouche du malade, mais Julien a saisi cette main, et attirant la jeune femme tout près de lui :

— Bel ange, murmura-t-il tout bas, ce sont vos beaux yeux qui, pendant mon délire, ont retenu dans les miens le feu d'une vie prête à s'éteindre. Cette vie vous appartient pour toujours...

Madeleine se sauva, confuse, à l'autre bout de la chambre.

La convalescence de Julien fut longue, et il eut le temps d'étudier cette étrange fille, dont le dévouement sublime n'était arrêté par aucune de nos misérables raisons de convenance, et qui possédait une noble confiance dans l'honneur de son jeune ami. Une femme venait deux fois le jour faire le lit et la chambre du malade, et Madeleine profitait de ces courts instants pour sortir ; mais ses absences ne se prolongeaient plus. Elle rentrait toujours au commencement de la nuit.

et les passait toutes, assise dans un fauteuil, au chevet de Julien. Souvent, lorsque le sommeil appesantissait ses yeux, elle laissait tomber sa jolie tête sur le bord du lit, et le souffle léger de ses lèvres arrivait jusqu'à celles de Julien. Il se soulevait alors doucement sur un bras, et, les yeux attachés sur elle, il se plaisait à la veiller à son tour.

Cependant, il vit avec surprise que rien ne lui avait manqué pendant sa maladie, même les soins les plus coûteux. En vain il interrogea secrètement la garde qui aidait à Madeleine, cette femme venait du dehors et ne savait rien. Il pensa pourtant que les quinze napoléons n'avaient pas dû suffire à toutes les dépenses qu'il voyait bien que Madeleine avait faites. Une idée singulière lui vint même à l'esprit. Il avait serré cet argent dans son coffre immédiatement après le départ de l'usurier, et Madeleine n'avait peut-être pas deviné ce petit trésor. Dès qu'il est seul, il se lève et va fouiller dans son bahut. Il y retrouve son or!

Tous ses doutes lui reviennent. Il a pu voir de près le modeste intérieur de Madeleine; il sait que ses ressources apparentes ne s'étendent pas très-loin, et le voilà de nouveau à suspecter les mystères dont cette jeune fille enveloppe une partie de son existence.

— Madeleine, lui dit-il d'un ton un peu froid dès que sa gentille ménagère fut de retour, je vous ai occasionné beaucoup de dépenses, mais j'ai là, dans ce coffre, trois cents francs qui vous appartiennent. Il est juste que tout ce que j'ai soit à vous, qui m'avez tant donné.

A ces paroles compassées, Madeleine tressaille et porte la main à ses yeux.

— Ciel! vous aurais-je fait de la peine? reprend Julien, qui se reproche déjà ce qu'il a dit; mais aussi, ma bonne Madeleine, pourquoi persistez-vous à vous entourer d'un mystère qui me tourmente? Comment voulez-vous que je m'explique une aisance que je ne vous ai jamais vue?

— M'aimez-vous réellement comme vous le dites, mon ami?

— Si je vous aime!... Je sais que vous n'en doutez pas.

— Où la confiance cesse, Julien, l'amour n'existe plus. J'ai passé vingt nuits à votre chevet, me confiant dans votre honneur; n'est-il pas juste qu'à votre tour vous ayez foi dans le mien?

— C'est vrai... Oh! pardon, Madeleine, je suis un insensé d'essayer ainsi de me soustraire à toi, mon unique providence.

— Eh bien, mon ami, répondit Madeleine en souriant, rappelez-vous que les voies de la providence sont secrètes, et qu'on doit se borner à l'adorer.

C'est ainsi que se dissipaient toujours les rares et légers nuages qui obscurcissaient la tendresse de Julien pour Madeleine. Après ces explications, que le peintre tenait pour très-satisfaisantes, il s'en voulait de les avoir provoquées et n'en aimait que plus sa charmante protectrice.

Cependant, tout rentra bientôt dans l'ordre accoutumé. Le jeune artiste avait recouvré sa santé et ne manquait plus de rien. Son petit tableau de genre avançait. La composition en était simple et tirait souvent de douces larmes des yeux de Madeleine. Il y avait représenté la mansarde qu'il occupait. On voyait au fond sa pauvre couchette, sur laquelle il gisait mourant, la tête abandonnée sur l'épaule d'une jeune fille qui lui donnait à boire. Madeleine était frappante de ressemblance, et la pitié semblait personnifiée dans cette tête adorable, autour de laquelle rayonnait toute la lumière du tableau.

Le jour qui précéda l'échéance du fameux billet de quatre cents francs, M. Wisbeck vint chez Julien. Il examina longtemps et avec complaisance l'œuvre du jeune homme. Vous travaillez chez un peintre coloriste, lui demanda-t-il sans détacher sa loupe du tableau. Julien lui répondit que oui. Vous faites bien, mon jeune ami, et je voudrais savoir comment un élève de Rome serait arrivé à peindre ces jolies chairs et à les noyer dans ces flots de lumière, tout en ménageant les teintes plus tristes de cette figure de malade. J'aime ce contraste; j'y vois les sombres misères de ce monde doucement tempérées par une resplendissante charité... Votre chambre de malade est consolante à voir. Vous serez peintre, jeune homme!

Le petit personnage tendit sa main ridée à Julien, qui la pressa cordialement.

Le cœur du peintre battait avec violence. On venait de le rassurer contre le doute et le découragement. M. Wisbeck continua.

— Il me faut un pendant à ce tableau, ainsi qu'il vous faut, à vous, de quoi continuer à vivre. Voici deux billets de banque de cinq cents francs; c'est à-dire, quatre cents francs que je vous paie pour ce tableau que j'emporte, et six cents francs que je vous prête pour un second que je vous commande. Faites-moi simplement une quittance.

— Monsieur! s'écria Julien dans la plus grande surprise, je n'ai auprès de vous aucun droit à tant de générosité.

— Je le sais bien; aussi ne suis-je pas aussi généreux que vous le dites. Je vendrai ce tableau-ci cinq cents francs, et mille au moins celui que vous allez me faire. Comptez, et vous verrez que je place mon argent à 50 p. 0/0. C'est notre taux ordinaire; car je vous répète que je suis un usurier.

— Et le billet que je vous ai fait il y a trois mois, vous ne me le présentez pas?

— Non, car je vous sais honnête homme, et je n'ai pas craint de le négocier. On vous le présentera demain.

Le peu d'expérience que Julien avait du monde et des affaires l'empêchait de reconnaître tout ce que la conduite de M. Wisbeck avait de bizarre et d'invraisemblable. Il trouva la transaction fort raisonnable, et convint à part soi que Paris était bien, en effet, la terre promise des artistes.

L'usurier laissa Julien dans l'allégresse. La journée du peintre fut remplie des rêves les plus ambitieux, et il guetta l'instant où Madeleine rentra, pour courir lui faire part de son bonheur. Mais il trouva la jeune fille assise tristement, la tête penchée dans ses mains. Le récit qu'il lui fit de sa nouvelle fortune n'amena sur la figure de la jeune fille qu'un sourire mélancolique, et lorsque Julien lui parla de ses plans pour l'avenir, Madeleine secoua la tête et ne répondit pas. Frappé d'un silence si peu naturel, Julien jetait des yeux inquiets autour de lui, comme s'il eût dû découvrir dans les objets qui l'environnaient la cause du chagrin de son amie, lorsqu'il aperçut une lettre ouverte sur la table.

N'écoutant que son anxiété, et sans se rendre compte de l'indiscrétion qu'il allait commettre, il prit cette lettre et la parcourut rapidement. Le geste que fit Madeleine pour la lui dérober ne fut pas assez prompt pour qu'il ne la lût jusqu'au bout, car elle ne contenait que ces mots : « *Il me faut mille francs demain matin, ou je suis perdu.* » Point de signature.

— Perdu!..... dit Julien après un instant de silence, pendant lequel Madeleine, rouge et confuse, avait baissé les yeux; perdu!... qui donc sera perdu?

Madeleine ne répondit pas.

— Votre silence me chagrinait tout à l'heure, Madeleine, maintenant il me blesse. Que signifie cette lettre?

Madeleine soupira sans relever la tête.

— Parlez, je vous l'ordonne, reprit Julien en élevant la voix, il y va de notre bonheur à tous deux. Le mystère dont vous vous enveloppez est un supplice intolérable pour moi. Il faut qu'il cesse. Parlez, je vous en conjure; quel est cet homme qui ose vous exposer aussi cavalièrement ses besoins?

— C'est mon père, dit Madeleine d'une voix calme et digne.

— Voilà un père bien bizarre, et qui ne paraît se rappeler qu'il a une fille que lorsqu'il a besoin d'argent. Pourquoi ne vient-il jamais vous voir?

— Parce que je vais moi-même chez lui.

— Et vous trouvez, sans doute, que je suis indigne de le connaître?

— Au contraire, il n'est pas encore digne de vous recevoir.

— Voulez-vous dire que votre père est un malhonnête homme?

— Je ne puis parler.

— Madeleine! jusqu'à quand me déchirerez-vous le cœur?

— Patience, mon ami, le jour n'est peut-être pas loin où j'en guérirai les blessures.

Madeleine accompagna ces paroles d'un regard enchanteur. Jamais cette singulière fille n'avait été plus belle, et l'émotion dont elle paraissait agitée ajoutait tant de flamme à son regard, que son amant ébloui se laissa tomber à ses genoux.

— C'en est fait, s'écria-t-il, je ne suis plus en état de te disputer mon cœur; il est à toi avec ma vie, avec tout ce que j'aurai de félicité sur la terre, mais jure-moi par tes beaux yeux que l'infamie n'est point cachée derrière l'amour que tu m'inspires; jure-le moi, et je ne t'interroge plus et je m'abandonne à toi!

Madeleine, pour toute réponse, entoura de ses bras le cou de son amant et se suspendit à ses lèvres.

— Ce baiser-là, murmura-t-elle, ne vaut-il pas un serment?

La tête du pauvre Julien était en feu.

— Eh bien! dit-il, ne t'afflige plus, Madeleine; tu sais que je possède les mille francs qu'on te demande.

Madeleine se recula surprise et rouge de confusion.

— Qu'est-ce à dire? te répugnerait-il de recevoir cet argent de mes mains?

— J'avoue, balbutia Madeleine, que quelque chose en moi se révolte à l'idée d'accepter...

— Et lorsque j'étais mourant, pauvre et abandonné, lorsque tu m'as entouré de tes soins, et que tu as prodigué pour moi des ressources qui, peut être, te sauveraient aujourd'hui, réponds, ne m'imposais-tu pas une obligation sacrée? ne suis-je pas ton débiteur?

— Mais... c'est bien différent... Nous autres femmes... balbutia Madeleine.

— Comment! vous pourriez croire...

— Je ne crois qu'une chose, reprit-elle d'une voix ferme, c'est, qu'à cet égard, il y a moins de distance de moi à vous que de vous à moi, et que je manquerais à ma dignité si j'acceptais vos offres.

— Et si j'égalisais d'un mot nos positions; si je te priais, ici, à tes genoux, d'accepter ce qui appartient désormais à ma fiancée; si je te disais: Madeleine, veux-tu ma main?

— Y songez-vous, Julien? vous ne me connaissez pas.

— Qu'est-ce à dire? ne connais-je pas ton âme; ne sais-je pas que tu es la seule femme qui doit me rendre heureux? Que me faut-il de plus? Ce mystère que je te reprochais tout à l'heure... eh bien! je l'aime. Oui, Madeleine, oui, tu as bien fait de t'offrir seule à mes yeux; car c'est toi seule qu'il me suffit de connaître et d'aimer. Que m'importe le monde! je n'en suis pas; que me font tes amis ou ta famille, si tu en as! Je t'aime pour toi, pour ta beauté, pour ton cœur; je ne vois que toi, je ne veux que toi; il n'existe à mes yeux qu'un seul être au monde, c'est toi!

Madeleine n'essaya plus de cacher l'émotion qui faisait couler ses larmes.

— Tu acceptes donc? lui demanda Julien ivre d'amour.

— J'accepte..... Je suis aujourd'hui ta fiancée devant Dieu, en attendant que je sois ton épouse devant les hommes.

— Et tu la seras, Madeleine, avant qu'il soit huit jours.

— Huit jours... eh bien! soit, j'y consens..

Ce fut ainsi que Julien, cachant à Madeleine et oubliant lui-même, dans l'excès de sa passion, qu'il avait un billet à rembourser le lendemain, lui donna, dès le même soir, les mille francs qu'il avait reçus le matin. La jeune fille les prit en scrutant à la dérobée le visage de son amant; mais elle le vit radieux d'amour, et un sourire de triomphe vint mourir sur ses lèvres.

Un instant après, Julien, à qui la mémoire était revenue dès que la présence de Madeleine eut cessé de le tenir sous sa fascination, se couchait, tout en comptant le nombre d'heures de liberté qui lui restaient encore.— A peu près douze, se dit-il en souriant; car, très-certainement, mon créancier sera demain matin la première personne qui saluera mon réveil. Et moi qui parle d'épouser Madeleine dans huit jours!... Allons, tâchons de vite dormir et de continuer ce beau rêve...

Le lendemain, en effet, Julien se levait à peine, qu'un monsieur, d'une mise élégante, se présenta. Ses cheveux gris ombrageaient un front noble et des traits agréables. Il portait à la boutonnière de sa redingote noire la rosette d'officier de la Légion-d'Honneur, et tout, dans ses manières, annonçait l'homme du monde. Il salua Julien avec une bienveillance aisée et s'approcha en souriant du jeune homme, qui lui rendit silencieusement son salut.

— Monsieur, lui demanda l'inconnu avec beaucoup de sang-froid, avez-vous déjeuné?

— Voilà une question...

— Fort naturelle; car mon cabriolet est en bas, et, si vous le voulez bien, nous déjeunerons ensemble.

— Encore faudrait-il que je connusse...

— Mon nom? il n'a que faire ici. Je suis porteur d'un billet de quatre cents francs souscrit par vous. Je sais que vous avez reçu cette somme d'un usurier et que vous êtes peintre, double raison pour n'avoir pas le sou le jour d'une échéance; et comme en vertu de ces faits, il y a toute apparence que vous serez *mon pensionnaire*, je désire faire votre connaissance d'abord, et m'assurer ensuite que vous ne m'échapperez pas.

— Que ne me conduisez-vous tout de suite en prison?

Le monsieur sourit.

— Votre innocence me plaît. Mais songez donc: protêt, dénonciation, jugement, signification, tout cela durera bien quelques jours; c'est l'étiquette de la loi. Néan-

moins, en bonne conscience, vous m'appartenez dès aujourd'hui, et je vous écroue provisoirement dans mon tilbury. Ainsi, c'est entendu, nous allons déjeuner à la campagne; j'ai, dans les environs de Sceaux, une villa toute nouvellement construite au fond d'un délicieux vallon; vous la verrez et m'en direz votre avis. Après dîner, nous reviendrons, et, si vous voulez accepter mon hospitalité, je vous ferai demain matin éveiller par mon groom, et nous repartirons pour un autre de mes châteaux.

— Je pense, monsieur, que vous ne voulez pas abuser de ma position par une plaisanterie tout au moins déplacée.

Le monsieur lui tendit la main avec un air de bonté si rassurant, que Julien, séduit d'ailleurs par la singularité peu inquiétante d'une pareille offre, et voyant, après tout, deux beaux jours à prendre sur les tristes heures de sa captivité future, partit d'un franc éclat de rire et accepta.

Quelques secondes après, un élégant boguey roulait sur la route de Sceaux. L'air franc et bonhomme de l'inconnu gagnait de plus en plus le cœur de son compagnon.

— Je suis comte, lui dit-il, appelez-moi de mon titre; je ne veux pas que mon nom soit attaché à l'idée toujours morose qu'on se fait d'un créancier qui peut mettre son débiteur sous clé. D'ailleurs, à plus tard les affaires; parlons de vous, jeune homme, ou de votre art, ce qui revient au même, ou de votre famille, que vous chérissez sans doute. Comment se porte madame votre mère?

— Ma mère est morte, répondit Julien d'un air grave.

— Pauvre enfant! Il y a longtemps de cela?

— Neuf ans. Mon père, à cette époque, venait d'être dupé par un de ses amis d'enfance. La misère et le chagrin tuèrent ma mère.

Le comte fouetta son cheval sans répondre, et le léger équipage vola jusqu'au château sans que la conversation fût renouée.

Julien passa une journée charmante. Il parcourut les possessions du comte et s'extasia tout à son aise sur l'élégante économie du parc et des jardins. Le comte, qui lui servait de *cicerone*, ne le dispensa ni d'un point de vue, ni d'une plate-bande, et engagea souvent des discussions très-vives avec *son prisonnier*, dont il consultait à chaque pas le goût et l'opinion. Ensuite il conduisit Julien dans les appartements, lui en soumit le décor et l'ameublement, convint avec lui de quelques corrections à faire, et lui ouvrit enfin à deux battants les portes d'une galerie de tableaux, au seuil de laquelle Julien demeura stupéfait.

— Ne craignez rien, lui dit le comte en souriant, je suis plus artiste que financier, et je parle de mes tableaux sans en dire le prix.

— Vous avez tort; je serais curieux d'apprécier la somme colossale qu'ont dû coûter ceux-ci.

— Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, je connais d'honnêtes gens qui rempliraient trois musées avec cette somme-là. Mais passons, j'ai de ce côté quelque chose à vous montrer.

Le comte ouvrit une porte et poussa Julien dans le plus élégant atelier de peinture qu'il soit possible d'imaginer; rien n'y manquait et les murs en étaient garnis d'esquisses des plus grands maîtres. Le pauvre artiste, dont l'esprit n'avait jusqu'ici rencontré que dans le monde des chimères une pareille profusion d'élégance et de trésors, ne savait sur quoi reposer de préférence ses regards presque effrayés. L'idée ne lui vint même pas d'envier un instant ce séjour enchanteur,

persuadé qu'une semblable félicité n'était pas de la sphère où cheminait sa vie, et il se contenta de dire au comte :

— Monsieur, je me croyais un intrépide rêveur ; mais je vois maintenant que la réalité en sait bien plus que moi.

— Allons dîner, répondit le comte en riant.

Julien n'était pas une machine à raisonnement. Il se bornait à sentir et se passait fort bien de penser. Et puis, ne sachant rien du monde, il admettait la possibilité de tout ce qu'il en voyait. Un usurier philanthrope, une grisette vertueuse, un créancier accomodant, un millionnaire artiste, toutes ces monstruosités-là n'en étaient pas pour lui, et le comte aurait pu le conduire dans les palais d'Abdallah sans qu'il se fût cru pour cela le jouet d'un rêve. Julien avait déjà souffert, à la vérité, mais de ces misères matérielles qui n'apprennent rien, et qui l'avaient laissé tout aussi naïf qu'au sortir de ses montagnes ; aussi s'abandonnait-il avec un stoïcisme qui ravissait le comte à toutes les surprises que celui-ci lui ménageait.

Le dîner servit à rapprocher encore davantage le geôlier de son captif, et lorsque le dessert eut achevé de faire disparaître la timidité de Julien, le comte trouva dans le jeune peintre une de ces âmes privilégiées dont l'enthousiasme le plus pur est l'inépuisable élément. Julien, à son tour, entraîné vers le comte par les séduisantes manières de ce seigneur, lui jura, au dernier verre de champagne, qu'il consentirait volontiers à être toute sa vie son prisonnier pour dettes.

— Votre souhait n'est guère rassurant pour ma créance, repartit gaîment son hôte en lui serrant la main. Nous en reparlerons toutefois.

En effet, lorsque le cabriolet qui emportait à Paris les deux nouveaux amis approcha de la ville, le comte, frappant sur l'épaule de Julien qui comptait les étoiles, le ramena vers les choses de la terre par cette réflexion bizarre.

— Vous dites donc que la captivité vous plaît ?

— La captivité ?.... Entendons-nous, Monsieur le comte, je n'ai pas voulu parler de celle que vous me préparez.

— Mais bien de celle qui vous a fait mon convive aujourd'hui ? Je le conçois. Et que diriez-vous, mon jeune ami, si je vous prenais au mot ?

— Ma foi, je vous laisserais faire.

— Et si j'ajoutais : Ce château que nous venons de visiter est à vous, ce beau parc est le vôtre, ces jardins, ces charmilles, ces bassins de marbre sont vos *dulcia fines*, ces tableaux qu'envierait Florence vous appartiennent. C'est dans cet atelier digne de Cellini, le plus voluptueux des artistes, que désormais vous rêverez vos chefs-d'œuvre ; si je vous disais, Julien, que, dès ce soir, vous êtes riche et grand seigneur, que vous aurez des voitures, des chevaux, une armée de laquais, un hôtel dans la Chaussée-d'Antin, des loges à tous les théâtres, un pied à la cour, que vous serez le plus beau, comme le plus somptueux et le plus aimable de nos gentilshommes, enfin que vous serez mon fils, l'héritier de ma pairie, et de trois millions de fortune, dites-moi, Julien, à votre tour me prendriez-vous au mot ?

Julien se prit à rire :

— Vous êtes un délicieux conteur, mon digne hôte, et si je ne voyais devant moi la rue de Grenelle, je pourrais me croire dans le lit du sultan Schariar, côte à côte avec son intarissable compagne.

— Et si je vous donnais ici ma parole de comte que mes propositions sont sérieuses ; qu'il ne manque plus que votre assentiment à ce que je veux faire pour

vous, et que dans huit jours, si vous le voulez, vous pouvez être le gendre du comte de Galissart?

— Galissart!!

— La voiture de monsieur le comte! cria le laquais, à la voix de qui les deux battants de l'hôtel s'ouvrirent pour laisser entrer le rapide équipage.

Julien reconnut, en effet, la magnifique demeure tout à côté de laquelle était située la sienne; et sans qu'il eût le temps de se rendre compte du singulier coup de théâtre qui l'amenait dans ces lieux, lui qu'un ressentiment trop juste en avait éloigné jusqu'alors, le comte saisit le peintre par le bras, et l'entraînant après lui dans de riches corridors, ils pénétrèrent dans un cabinet parqueté de tapis d'Aubusson, et éclairé par deux lampes de bronze du plus riche travail.

— Eh bien, maintenant, dit M. de Galissart d'une voix émue, répondez, Julien, permettrez-vous que le perfide ami de votre père lui fasse en vous une éclatante réparation?... La renommée doit vous avoir parlé de ma fille, la plus riche comme la plus belle héritière du noble faubourg: un mot, Julien, et Athénaïs vous appartient, et la vie s'ouvre désormais pour vous à d'heureuses destinées.

— Jamais!!... s'écria Julien, avec un mélange de colère et d'effroi, jamais, monsieur, je ne serai le fils d'un homme qui a tué ma mère...

Le comte pâlit et se leva brusquement du fauteuil où il s'était assis en entrant:

— Jeune homme, reprit-il d'une voix grave, le ciel sait de quels remords j'ai payé l'instant d'oubli qui me vaut votre haine, et je le dis avec assurance, je sens, à la sincérité de mon repentir comme au bonheur que j'aurai d'effacer toutes les traces de ma faute, que le ciel m'a pardonné. Serez-vous plus cruel que la justice de Dieu?...

Julien fut ému de la noble simplicité de ces paroles. Il baissa un instant les yeux sans répondre: puis, tendant la main au comte:

— J'oublie le passé, monsieur, et je vous remercie pour les bienfaits dont vous le voulez racheter. Mais, je vous le répète, je ne puis, de toute la félicité que vous m'offrez, accepter autre chose que votre amitié. Prenez la mienne en échange.

— Vous m'étonnez, Julien, et je ne puis comprendre quel obstacle invincible s'oppose au bonheur dont je voulais vous combler.

— Croyez-en ma foi, monsieur le comte; il en est un que je ne puis dire, mais que je respecterai.

— Votre père, peut-être? dit brusquement le comte, dont la physionomie commençait à s'éclairer d'une joie singulière; c'est votre père que vous craignez de blesser dans ses ressentiments! Rassurez-vous, Julien; j'ai attendu, pour m'offrir à votre pardon, d'être armé de toutes pièces. J'ai écrit à M. Covelle le détail de mes projets sur vous; je l'ai conjuré de se rappeler notre vieille amitié, et de vouloir bien que l'avenir puisse m'absoudre du passé. Un autre homme aussi lui a écrit, un homme que j'ai mis de moitié dans mon repentir: cet usurier que vous connaissez, et qui n'est autre que ce tiers officieux dont je me servis jadis... Mais tenez, voici la réponse de votre père; lisez; vous y verrez qu'il bénit d'avance votre prochaine union avec Athénaïs... Mais vous pâlissez... Julien... vous vous trouvez mal.... .. je vais sonner...

— N'en faites rien!... c'est une faiblesse passagère... cela va mieux déjà... Il est de ces efforts de volonté qu'on ne fait pas impunément... Mais écoutez, monsieur le comte, cette volonté dont je vous parle est inébranlable; le bonheur que vous

m'offrez vient trop tard, l'amour et la reconnaissance ont enchaîné mon cœur, et si vous écrivez à mon père, dites-lui que son fils Julien est celui d'un homme qui n'a jamais manqué à ses engagements, et que lui-même n'y manquera jamais. Adieu, monsieur, je vous ai offert mon amitié, je viendrai quelquefois vous le rappeler... Au revoir.

Julien se dirigea vers la porte; mais le comte lui prit la main et la lui serra avec effusion, tandis que la surprise, la joie, l'admiration se peignaient tour à tour dans l'animation de ses traits.

— Vous êtes amoureux, Julien ?

— D'un ange qui m'a sauvé la vie, alors que, pauvre, sans amis, sans pain, sans avenir, je gisais mourant sur un grabat. Mais ne m'interrogez plus, c'est tout ce que je puis vous dire... Adieu.

— Encore un mot, Julien. Avez-vous bien mesuré de la pensée tout ce que vous refusez? faites-vous bien de sang-froid le sacrifice d'une fortune pareille, d'une carrière immense, glorieuse peut-être? songez-vous qu'en repoussant le bonheur vous détruisez sans doute celui de votre famille, de votre vieux père...

— Arrêtez! soyez généreux jusqu'au bout, monsieur le comte, n'ajoutez pas des tortures aux efforts que je fais pour résister à vos tentations. Mon père, dites-vous? mon père a un cœur qui comprendra le mien... Adieu, de grâce, ne me retenez plus.

Et Julien, sans écouter davantage les remontrances que M. de Galissart essayait encore de lui faire, sortit, en courant, du cabinet, et bientôt de l'hôtel, pour monter quatre à quatre ses cinq étages et s'aller jeter comme un fou dans la chambre de Madeleine, aux genoux de laquelle il tomba sans voix. La jeune fille, à cette vue, se leva en poussant un cri de surprise, mais bientôt, relevant Julien et se jetant à son cou:

— Que t'arrive-t-il, mon ami? lui demanda-t-elle d'une voix qu'entrecoupait l'émotion, tu as l'air de venir chercher un refuge auprès de moi?

— Oui, Madeleine, oui, sauve-moi de moi-même, et dis-moi vite cent et cent fois que tu n'aimeras jamais que moi. Je ne saurais assez l'entendre et puiser assez de force dans tes yeux. Regarde-moi, ne quitte pas ma main, ne cesse pas de me presser dans tes bras... je suis fou... Oh! si tu savais tout ce que j'ai souffert, tout ce qui m'est arrivé... Il me semble que je vois encore, là, devant moi, des palais, des trésors, des jardins de fées, le comte... Connais-tu le comte?... Connais-tu la belle Athénaïs?... Non, non, ne m'écoute pas, je divague, je t'aime, ma pauvre fille, va, sois sûre de mon amour comme je le suis du tien, car nous sommes l'un à l'autre, n'est-ce pas?... Veux-tu que je t'épouse demain?

— Dès ce soir, mon ami, dès ce soir nous signerons le contrat! s'écria Madeleine en embrassant Julien avec une folle ivresse; viens, suis-moi, je vais enfin te présenter à mon père, car ce jour que j'attendais depuis si long-temps est arrivé.

Julien regarde Madeleine avec stupéfaction. Elle a ouvert une alcôve, et prenant son amant par la main, elle l'entraîne par une porte qui se dégage au fond comme par enchantement. Bientôt ils se trouvent dans un escalier étroit et sombre où Madeleine continue d'avancer, toujours suivie de Julien qui chancelle de surprise et presque d'épouvante. Mais tout à coup on tire une portière avec fracas, les ténèbres disparaissent, et voilà Madeleine faisant traverser à Julien un boudoir ravissant, pour pénétrer enfin dans une pièce que celui-ci reconnaît.

Il est chez M. de Galissart, le comte est devant lui qui lui tend les bras, et Madeleine tombe à son tour presque inanimée dans les siens...

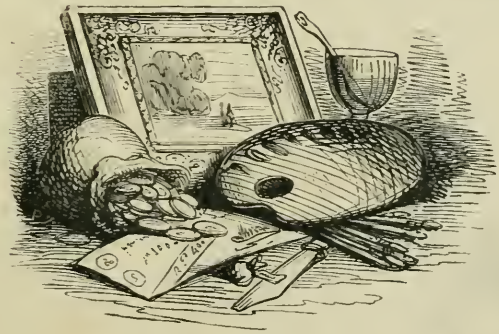
— Eh bien ! dit le comte à Julien qui sent ses jambes se dérober sous lui ; eh bien ! mon fils, me voulez-vous enfin pour votre père ?

— Réveillez-moi, murmure Julien qui se soutient à peine, je meurs si vous ne m'éveillez pas !

Mais Madeleine le rappelle d'un regard au sentiment de la réalité, et tandis que Julien promène sur les objets qui l'entourent des yeux qui commencent à se remplir de larmes :

— Julien, dit-elle, que ce rêve au contraire ne cesse jamais. Je voulais être aimée pour moi-même ; je suis heureuse, et sous le nom d'Athénaïs la pauvre Madeleine se charge désormais de te dédommager de tout le bonheur que tu as refusé pour elle.

MARC FOURNIER. (*Commerce.*)



Histoire d'un Bracelet perdu.

Madame de Savigny était une veuve de vingt-cinq ans, qui unissait à la mûre beauté et aux grâces parfaites de la femme la fraîcheur et la gentillesse d'une jeune fille. Depuis trois ans, elle gardait obstinément le deuil de M. de Savigny, et cela était bien méritoire pour une jeune femme, recherchée dans sa solitude du Marais par tout ce qu'il y avait de riche et d'aimable à Paris ; car le défunt, quoique *bon époux*, suivant l'irrécusable témoignage de l'inscription tumulaire, avait bien, à l'heure de sa mort, soixante et quelques années. Mais il est vrai aussi d'ajouter que le noir allait à ravir à la peau fine, blanche et rosée de madame de Savigny, qui le savait. . depuis trois ans ; de sorte que les mânes du défunt n'avaient peut-être pas trop à se glorifier de l'intention qui présidait à la toilette de l'*inconsolable* veuve.

Non que la conduite de madame de Savigny fût reprochable ou seulement légère ; loin de là : elle vivait fort retirée dans son hôtel de la rue Sainte-Catherine, n'allait jamais au bal, rarement aux promenades hantées par le beau monde. Son habituelle, et je dirai presque son unique distraction, était les Italiens et

l'Opéra, où d'ailleurs elle ne se rendait jamais qu'avec sa mère, qui raffolait de musique.

Succéder à un époux invalide auprès d'une femme jeune, belle et sage, tel était l'ardent désir de tous ceux qui voyaient madame de Savigny ou qui l'avaient connue du vivant de son mari, qui, du reste, la produisait généreusement dans le monde. Mais aucun n'avait pu réussir dans ses projets de conquête : les plus timides ou les plus humbles avaient été reçus froidement et s'étaient retirés ; les plus entreprenants avaient été éconduits.

A cela, il y avait encore une raison (et à quoi n'en trouverait-on pas?) : c'est vous dire que cette conduite farouche à l'endroit des prétendants venait moins de l'indifférence de madame de Savigny que de la prévoyance intéressée de madame Pradel, sa mère. Cette raison, la voici :

Le vieux de Savigny avait courtisé madame Pradel lorsqu'elle était encore demoiselle ; mais il se vit préférer un riche banquier. De mauvaises spéculations finirent par ruiner ce banquier, qui laissa en mourant son épouse et sa fille dans un état voisin de la misère. Ce fut alors que M. de Savigny, pris de pitié, vint au devant de ces malheureuses femmes, et qu'il offrit son nom et sa fortune à la fille, comme, longtemps auparavant, il les avait offerts à la mère. — Le testament du vieillard assura à mademoiselle Louise Pradel la jouissance de sa fortune, qui était considérable, tant qu'elle porterait le nom de madame de Savigny ; d'autres dispositions, ajoutées au testament, devaient être tenues secrètes jusqu'au jour où madame de Savigny se remarierait.

C'étaient précisément ces dispositions mystérieuses qui effrayaient madame Pradel, dame spéculatrice par-dessus tout ; et voilà pourquoi elle éloignait les galants de sa fille.

Cependant, Alfred de Maubry semblait avoir été épargné au milieu de cette proscription générale! A quoi donc devait-il cette insigne faveur? Un peu à son titre de parent, beaucoup à son titre d'excellent musicien ; une de ces deux conditions manquant, c'était fait de lui. Mais un cousin ! et qui se mettait au piano avec tant de complaisance ! quelle bonne fortune, qui venait si à propos distraire dans leur retraite la mère qui aimait tant la musique et la fille qui avait une si belle voix ! Aussi la défiante madame Pradel accepta-t-elle les visites d'Alfred comme une transaction ; mais, quelque forte et exclusive que fût sa passion musicale, elle ne put endormir chez la vieille dame l'inquiète surveillance qu'elle exerçait sur tout ce qui approchait sa fille.

Dans cet état de choses, les deux cousins avaient bien plutôt l'air de servir aux récréations de cette mère, qui s'institnait duègne, que de faire de la musique pour leur propre compte. Sous cet œil vigilant, qui comprimait si bien toute expansion et tout aveu, c'est à peine si la main d'Alfred pouvait effleurer, en passant sur le clavier, la main de madame de Savigny, qui l'accompagnait dans les morceaux à double doigté ; c'est à peine si son pied pouvait se reposer un instant par distraction sur son pied, et ses yeux lui jeter furtivement un regard de timide désir.

Il était naturel que cette contrainte incessante exaltât le penchant qui entraînait Alfred vers sa cousine ; aussi le jeune homme épiait-il avec l'obstination d'un amoureux le moment favorable où il pourrait mettre en défaut la prudence de la mère pour déclarer son amour à la fille.

Une circonstance le servit à merveille.

Comme d'habitude, madame Pradel assistait à la séance exclusivement musicale que lui procurait la visite de M. de Maubry. Louise chantait la romance d'*Othello*. Ce jour-là, soit que les facultés auditives de la vieille dame fussent détendues, soit que l'influence de cet air lent et mélancolique la portât à la somnolence, madame Pradel s'assoupit.

Le moment que le jeune homme avait appelé de tous ses vœux était donc enfin arrivé! Mais, devant ce bonheur inattendu, il sentit s'évanouir toute son assurance; lui, qui avait tant de choses à dire et qui devait tant se hâter, il fut déconcerté et garda le silence. Et pourtant Louise était bien près de lui!

Ils se regardèrent un moment avec confusion, comme embarrassés de cette solitude et de leur liberté. Puis Alfred baissa la tête et frappa machinalement quelques touches du piano.

— Mais taisez-vous donc; voulez-vous réveiller ma mère? dit madame de Savigny avec impatience, en arrêtant le bras du musicien... La pauvre femme a passé une si mauvaise nuit! se pressa-t-elle d'ajouter en se mordant les lèvres.

— C'est juste! répondit naïvement Alfred, il ne faut pas la réveiller.

— Et pour cela, monsieur, dit Louise honteuse et dépitée, il faut vous en aller.

— Ah! ceci serait une inconvenance, cousine. M'envierez-vous cette faveur tant souhaitée que m'abandonne aujourd'hui votre mère, de vous tenir compagnie? continua le jeune homme un peu rassuré. Je veux attendre ici le réveil de ma tante; et je l'attendrai patiemment, je vous le jure. Ne dois-je pas la remercier..... ou plutôt, non, vous remercier, vous, ajouta-t-il, remarquant l'expression de frayeur que sa dernière parole avait fait naître dans les yeux de madame de Savigny, vous remercier de me laisser cet instant de bonheur, bonheur dont je jouis près de vous seule!

— Il serait prudent alors, dit madame de Savigny en souriant, de réveiller ma mère.

— Y pensez-vous? La pauvre femme a passé une si mauvaise nuit!... Causons plutôt.

— Eh bien! je vous écoute: qu'avez-vous à me dire?

— Peut-être ce que vous disait hier soir, à la sortie des Italiens, M. de Beaufort, en vous donnant la main pour monter en voiture.

— Et je vous assure qu'il aurait mieux fait de se taire; il est d'une niaiserie et d'une fatuité!...

— Est-il niais parce qu'il est fat, ou bien...

— Demandez cela à ma mère, qui l'a remercié pour moi.

— Vous voyez bien que je vous le demande, Louise, précisément parce que je ne voudrais pas que ma tante devinât pourquoi je vous fais cette question.

— Parlez bas, je vous en prie, fit Louise en jetant les yeux sur madame Pradel.

Oui! mais, pour parler bas, il fallait que les deux interlocuteurs se rapprochassent; or, les paroles qu'ils avaient à se dire étaient si voilées et si mystérieuses, qu'ils ne pouvaient guère s'entendre qu'en regardant... leurs yeux.

La main de madame de Savigny était, toute moite, entre les mains frémissantes d'Alfred, qui, depuis quelques instants, avait les yeux attachés sur un bracelet dont le contour interceptait les lignes fluides d'un bras de la carnation la plus désirable.

— Ce bracelet paraît vous préoccuper beaucoup, lui demanda madame de Savigny.

— En effet, je me demande pourquoi ce bracelet ne vous quitte jamais, et j'y porte un regard de convoitise parce qu'il est fait avec vos cheveux.

— Oui, j'y tiens infiniment, observa Louise d'un air triste; et j'ai promis de ne le quitter que lorsque je voudrai oublier que je le porte depuis trois ans.

— Ainsi, ce bracelet fait partie de votre deuil, et vous en faites l'odieuse chaîne qui vous attache au veuvage?

— Vous vous trompez, monsieur, ce n'est qu'un simple lien; mais d'autant plus sacré pour moi, que moi-même j'ai voulu fournir à le former, ainsi que vous l'avez remarqué.

— Alors! alors doublement heureux celui que vous aurez choisi pour le rompre, s'écria Alfred hors de lui.

Cette explosion, presque discordante, secoua le sommeil de madame Pradel. La vieille dame étendit les bras, mais, avant qu'elle eût ouvert les yeux, sa fille avait disparu, oubliant, l'étourdie, son précieux bracelet sur l'entablement du piano.

Io credea che l'amore,
Splendessa nel' tua face,

se prit à chanter Alfred de sa voix la plus passionnée.

— C'est bien, mon neveu, c'est très-bien; mais seulement je trouve que pour cet air vous mettez un peu trop de *brio*. Où donc est ma fille?

— Elle est sortie depuis assez longtemps; je pense qu'elle va bientôt rentrer.

Madame de Savigny rentra en effet. — Le bracelet avait disparu.

Maubry jeta sur Louise un regard embrasé; mais le malheureux ne rencontra qu'un regard indifférent et froid. Dès lors son âme fut suspendue entre le doute et l'espérance, et bientôt il dut sortir pour mettre un peu d'ordre dans ses idées bouleversées.

Le lendemain il se dirigea vers la rue Sainte-Catherine, bien résolu à déchirer le voile qui couvrait le mystère de la conduite de madame de Savigny. Il franchit le seuil de la porte de l'hôtel avec la même anxiété que César passant le Rubicon; mais ces dames étaient sorties.

Le jour suivant, une fièvre ardente le retenant chez lui, il fit porter une lettre à l'adresse de madame de Savigny, qui connaissait fort bien son écriture. — Hélas! sa lettre lui fut renvoyée, *signis integris*, le cachet immaculé.

Le troisième jour, le bracelet lui sembla brûlant, soit qu'il le tînt dans ses mains, soit qu'il le plaçât sur son cœur ou qu'il le portât à ses lèvres. C'était comme un dépôt détourné, et dont il voulut se délivrer au plus vite. Il sortit donc à cet effet, et le premier objet qui tomba sous sa vue fut une affiche qui contenait ces mots imprimés en gros caractères :

UN BRACELET PERDU.

Un éblouissement lui passa sur les yeux : il crut avoir mal lu. Mais non; c'était bien un bracelet qu'on réclamait, et la description de ce bijou ne pouvait laisser aucun doute, dans l'esprit d'Alfred de Maubry, sur son identité avec celui de madame de Savigny : rien ne manquait à la perfection de l'affiche, pas même la *récompense honnête* de rigueur.

Ainsi donc, plus de doute! madame de Savigny avait choisi ce moyen de publicité pour obliger Alfred à la restitution de ce bracelet; elle n'avait même pas daigné

s'adresser à lui personnellement ; elle avait voulu une injonction plus rigoureuse. — Alfred en versa des larmes de rage.

Certes, se disait-il en se dirigeant vers le Marais, l'expiation est trop cruelle pour une faute que les apparences me donnaient le droit de commettre ; car enfin, si ce bracelet n'a pas été volontairement oublié, du moins madame de Savigny doit bien se rappeler qu'il est en ma possession. Pourquoi donc me faire sentir si durement l'humiliation de ma vanité ? — Ah ! la mystification est trop cruelle, et je m'en vengerai !

Ce fut dans ces dispositions d'esprit qu'Alfred de Maubry arriva à l'hôtel de madame de Savigny. La mère était étendue sur son fauteuil, un livre à la main ; la fille travaillait à un ouvrage de tapisserie. A l'arrivée de son cousin, son visage soucieux s'épanouit ; elle le reçut avec une grâce charmante. Mais Alfred fut froid et gauche, et la figure de madame de Savigny en parut tout alarmée.

— Coquette ! pensa Maubry furieux, en allant présenter ses respects à la mère.

— Or donc, mon cher neveu, figurez-vous que depuis trois jours ma fille est d'une humeur inconcevable. Avant-hier, elle voulut absolument sortir ; je l'accompagnai par complaisance, car vous savez que le temps était détestable. Eh bien ! voilà ce qui est arrivé : elle prétend avoir perdu à cette promenade son bracelet : vous savez ?...

— Vraiment ! interrompit Alfred avec vivacité.

— J'ai eu beau lui soutenir que je ne l'avais pas du tout remarqué à son bras, elle m'a assuré le contraire avec tant de persistance et de chagrin, que je me suis résolue à le faire réclamer par affiches. Ce moyen est assez répugnant, je vous assure ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que pour ma fille un souvenir précieux se rattache à ce bracelet.

— Oui, je donnerais tout au monde pour qu'on me le rendît, dit madame de Savigny en continuant sa tapisserie.

— Et moi donc ! soupira madame Pradel ; mais il ne faut pas désespérer, ma fille.

Madame de Savigny jeta un coup d'œil sur Maubry.

— Hélas ! voilà sur quoi je fonde ma dernière espérance, dit-elle en présentant à son cousin l'affiche imprimée ; et sa main s'arrêta comme par mégarde sur l'appât de la *récompense*. Puis elle revint nonchalamment à sa tapisserie, et pendant que sa mère résumait toutes ses chances d'espoir, elle se mit à fredonner l'air de Zerline :

« Vedrai, carino,
Se sioi buonino,
Che bel rimedio
Ti voglio dare ! »

Sa voix arriva à l'oreille d'Alfred, caressante comme une parole d'amour.

— Recommencez donc, madame, je suis à vos ordres, s'écria Alfred en se dirigeant vers le piano.

Madame Pradel avait le dos tourné ; Alfred se trouvait près de Louise.

— Vous le voyez, monsieur, tous les soupçons sont écartés, dit celle-ci d'une voix basse et rapide, en agitant quelques touches du clavier. Voulez-vous enfin me rendre ce bracelet ?

— Et quelle sera la récompense promise ?

— Nous verrons, monsieur.

— C'est que je tiens à ce bracelet avec tant d'adoration, qu'on ne pourrait me l'arracher qu'avec la vie! Voyez donc ce que vous pouvez m'offrir en retour.

— Demandez.

— Je vous aime, Louise!... Aimez-moi!

— Eh bien! Alfred, ne me rendez pas ce bracelet; je vous le donne.

Madame Pradel disposait enfin son fauteuil de façon à ne pas perdre une note de musique.

Quelques jours après, les secondes noces de madame de Savigny firent procéder à l'ouverture solennelle des dispositions du testament, jusque-là tenues secrètes par la volonté du défunt. L'inquiétude se peignait sur les traits de madame Pradel; une joie avide brillait dans les yeux des parents du testateur; les deux conjoints, Alfred et Louise, étaient parfaitement insouciants.

Or, voici ce que contenaient ces dispositions :

« Présumant que l'amour seul pourra porter madame de Savigny à prendre connaissance de ma dernière volonté, voici ce que je crois devoir faire pour lui prouver mon désir de la rendre heureuse, et la récompenser de sa conduite exemplaire et de ses soins dévoués, dont je rends par ceci un témoignage public :

« Ne voulant point donner mes biens à madame de Savigny comme épouse, puisque je ne l'ai point connue à ce titre; »

Ici Alfred jeta sur Louise un regard de surprise et de ravissement.

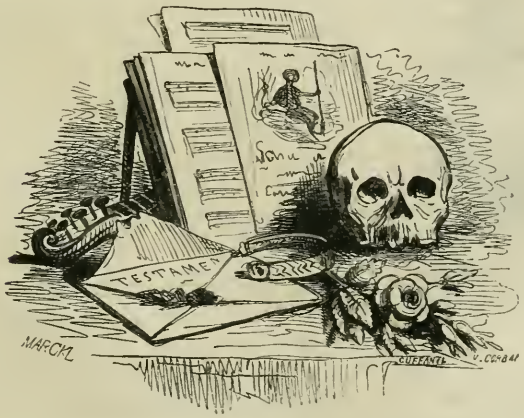
« Je lui en fais donation entière comme à ma fille adoptive. »

— Deux trésors sur lesquels je ne comptais pas, m'estimant déjà trop heureux de ton amour, dit le bienheureux époux à sa femme.

— Je n'aurais jamais cru que la perte tant regrettée de ton bracelet fût d'aussi heureux augure, ma fille, observa madame Pradel; mais, au fait, ne devait-il pas rester un signe de deuil éternel?

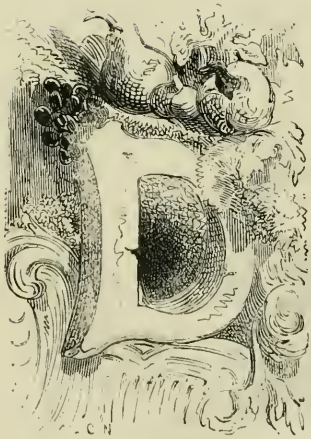
— Ce bracelet n'est pas perdu, madame; le voici! il est devenu relique.

François Ducuing. (*Le Temps.*)



LE MARI DE MADAME DE SOLANGE.

I.



Deux hommes étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre auprès d'un bureau chargé d'*in-folios* ouverts, de parchemins timbrés et de sacs à procès.

Le costume du premier annonçait l'un des plus brillants gentilshommes de la cour de Louis XV, tandis que le second portait l'habit de drap noir et le jabot en organdi, qui désignait alors l'homme de loi d'une manière presque certaine.

— Ainsi, maître Darocher, reprit le jeune seigneur comme s'il eût voulu résumer les renseignements que le notaire venait de lui fournir, vous m'assurez que la fortune de madame de Solange ne monte pas à moins de cent mille livres de revenus ; qu'elle est liquidée de toute dette, et susceptible d'augmentations?

— Je puis l'affirmer, répondit le notaire.

— Fort bien; mais vous n'êtes pas seulement un habile praticien, maître; tout ce que vous m'avez appris jusqu'à ce jour, des personnes que je voulais connaître, l'expérience l'a justifié. Voulez-vous me donner une nouvelle preuve de vos lumières?

— M. de Lanoy peut compter en toute occasion sur mon dévouement, répondit le notaire sérieusement.

— Eh bien! dites-moi ce que vous savez de madame de Solange et ce que vous en pensez.

Durocher sourit.

— Je pense, monsieur le comte, dit-il, que c'est le plus grand homme d'état de l'époque, et que toutes les autres ne sont, auprès d'elle, que des femmes de ménage.

Le comte regarda Durocher avec étonnement.

— Vive Dieu! qu'a-t-elle donc fait de si miraculeux? demanda-t-il.

— Elle donne des bals où vous dansez, et elle est reçue chez M. de Choiseul, répondit le notaire; cela peut vous paraître peu de chose, monsieur le comte; mais pour arriver là, il lui a fallu plus de volonté et de suite qu'à nos ministres pour faire la guerre d'Allemagne.

— Ah! je comprends; on m'a dit en effet que son père n'était point noble.

— Son père a été porte-balle, monsieur le comte, puis prêteur sur gages. Il mourut en laissant deux millions. Une bourgeoise ordinaire se fût contentée d'en jouir; mais madame de Solange voulait être de la cour. Concevez-vous? être de la cour quand votre père a vendu des chaussettes de laine! Il fallait d'abord un mariage qui fît oublier son origine. Elle eût pu trouver un duc ou un marquis ruiné par le jeu; il y en a toujours quelques-uns dont la noblesse est en vente pour les filles d'enrichis; mais, en épousant, il eût fallu payer des dettes, subir des insolences, et la fille du porte-balle voulait avant tout un mari docile.

— Et elle le trouva?

— Elle découvrit un pauvre gentilhomme qui consentit à lui donner son nom sans stipuler aucun avantage au contrat: c'était M. le marquis de Solange. Le malheureux l'épousa seulement pour avoir un habit de noces; elle avait eu raison de penser qu'un tel mari la laisserait maîtresse de tout, mais elle s'était trompée en espérant l'utiliser. M. de Solange avait pris une femme comme la plupart des gentilshommes prennent un emploi: pour ne rien faire. Nature timide, il n'avait jamais reculé son horizon au delà d'un bonheur vulgaire; c'était un de ces hommes qui vivent, pour ainsi dire, au clair de lune de toutes les pensées et de toutes les passions. Aussi, une fois assuré de ses quatre repas, se croisa-t-il philosophiquement les bras. Madame de Solange tenta en vain d'exciter son ambition, de le pousser, de le produire; elle avait beau souffler son âme dans ce corps endormi, y faire entrer sa volonté, penser, parler, marcher pour lui, rien ne pouvait réveiller cette paresseuse nature. Pendant dix ans, elle a continué cette rude tâche; elle l'a porté dans ses bras, comme un enfant, sur toutes les routes du crédit; elle l'a conduit à toutes les portes du pouvoir, et toujours le corps sans âme est retombé de son haut: c'était la roche de Sysiphe!

— Elle a enfin renoncé pourtant?...

— Oui, mais alors elle s'est vue forcée de défaire tout ce qu'elle avait fait. Pour pousser M. de Solange, elle lui avait créé une importance artificielle; elle s'était étudiée à lui donner l'air du chef de la famille, et n'avait agi pour ainsi dire que

sous son enveloppe; une fois son impuissance reconnue, il fallait lui reprendre une à une toutes les forces qu'elle lui avait prêtées; il s'agissait enfin, après avoir passé dix ans à faire prendre un fantôme pour un homme, de rejeter ce fantôme dans le néant et de se mettre à sa place sans avoir l'air de rien déranger.

— Et madame de Solange a réussi?

— Elle a réussi. Son mari est rentré insensiblement dans l'ombre. Les habitudes indépendantes qu'elle lui avait données pour le faire valoir, elle les lui a reprises jour par jour. On a vu cette individualité s'éteindre comme on l'avait vue se former. Elle a réaccoutumé le monde à ne voir qu'elle, à ne connaître qu'elle : elle seule est riche, elle seule est influente, elle seule existe. Le nom de son mari même lui appartient; c'est elle qui le porte; lui, on l'appelle *le mari de madame de Solange.*

— Et il a consenti à cette annulation?

— Non pas sans lutte. Comme on touchait à ses habitudes, il a d'abord résisté: mais que pouvait une si frêle intelligence contre la terrible volonté de cette femme? Aujourd'hui le mari de madame de Solange est un vieillard presque en enfance, que l'on soigne à part dans un appartement retiré, et que la voix de sa maîtresse fait trembler. Nul ne lui obéit, et les étrangers mêmes n'y prennent point garde. Il est chez madame de Solange comme un portrait de famille accroché au mur. Il ne parle à personne et personne ne lui parle. Sa fille seule, sortie du couvent depuis quelques mois, lui témoigne une affection dont il semble heureux; mais cette consolation lui sera bien vite enlevée, car madame de Solange n'a point renoncé à ses projets ambitieux et sait par expérience que les efforts d'une femme seule ne peuvent conduire bien loin. Aussi ne tardera-t-elle pas à marier demoiselle Jeanne, et ce qu'elle n'a pu faire par son mari, elle l'essaiera par son gendre.

— Et j'espère qu'elle y réussira, maître Durocher, dit le gentilhomme, car ce gendre est trouvé.

— Je m'en doutais, dit tranquillement le notaire.

— Et vous le connaissez?

Durocher leva la tête avec une sorte d'étonnement.

— Monsieur le comte a bien mauvaise opinion de mon intelligence aujourd'hui, dit-il en souriant.

De Lanoy lui frappa sur l'épaule.

— Eh bien oui, Durocher, dit-il, on m'avait proposé ce mariage, et tout ce que je viens d'apprendre me décide. Vous savez dans quel état le désordre et les procès de ma mère m'ont laissé; il faut qu'une riche alliance rétablisse ma fortune et me permette de prendre une maison digne de mon rang. Quant à la naissance de madame de Solange, ce sont de ces choses au-dessus desquelles doit se mettre un esprit éclairé. Que la noblesse ait son privilége, c'est de droit, et personne, je pense, n'y peut trouver à redire; mais je partage, du reste, l'avis de notre grand poète : « Les mortels sont égaux, etc. » Dans notre siècle il faut de la philosophie, mon cher Durocher. La dot de la petite me servira d'ailleurs à acheter une charge importante; avec mon nom je puis arriver à tout.

— Ainsi, monsieur le comte ne s'effraie point de l'ambition de madame de Solange?

— Loin de là, mon cher, je m'en réjouis! Ne pouvant arriver que par moi, elle n'épargnera rien pour me pousser en avant. Sa fortune, ses relations, son adresse,

tout sera employé à mon profit. En galanterie comme en politique, nul ne peut remplacer une vieille femme. Elle hasarde mille démarches que l'on ne pourrait faire soi-même, rend mille services qu'une plus jeune refuserait par expérience ou par scrupule. N'appartenant plus à aucun sexe, elle peut être la confidente de tous deux. Elle remarque ce qui vous échappe, intrigue, rampe et ment pour vous!

— Monsieur le comte peut avoir raison, dit le notaire; avoir une vieille dans ses intérêts, c'est prendre le diable à son service; on peut s'en bien trouver tant qu'on ne lui vend pas son âme.

— C'est à quoi je prendrai garde, Durocher, dit le comte; je veux bien que madame de Solange me mène, mais comme la poudre pousse le boulet, c'est-à-dire à condition que je serai en avant; c'est, du reste, chose facile et que je crois entendre.

— En effet, dit l'homme de loi avec un sourire où perçait l'ironie, j'ai toujours vu monsieur le comte habile à se faire des serviteurs sans s'astreindre à leur payer de gages; aussi lui seul me semble-t-il capable de lutter contre madame de Solange; peut-être même n'aura-t-il point à s'en plaindre: quand les forces sont égales, on est juste par nécessité.

— Je l'entends ainsi, dit le gentilhomme en se levant; préparez, mon cher Durocher, un projet de contrat qui puisse être avantageux aux deux parties. J'apporte de mon côté un nom, une position à la cour; j'ai droit à des compensations, vous y songerez; cette note que je vous laisse vous fera connaître à peu près ce que je désire; arrangez cela en termes de basoche et de manière à ne point trop effaroucher madame de Solange; votre projet de contrat rédigé, le duc de Lussac, qui s'est entremis dans cette affaire, le lui portera, et si les clauses lui conviennent, je me ferai présenter à la petite, que l'on dit fort passable.

— Vous ne l'avez point encore vue?

— Non, je veux savoir avant si nous pouvons nous entendre; un mariage est chose grave, et l'on ne doit point s'engager à la légère. Tout votre avenir peut dépendre d'un bon ou d'un mauvais contrat; quant à la femme, on a toujours temps de la connaître. Voyez donc, Durocher, à prendre mes intérêts et à les bien assurer.

— J'y mettrai mes soins.

— Tachez que tout soit prêt pour demain.

— Je doute que je le puisse, monsieur le comte; il y aura des recherches à faire, des titres à consulter.

— N'avez-vous point l'aide de Jérôme Bouvart, votre clerc, que vous dites aussi habile que vous?

— C'était la vérité, monsieur le comte; mais depuis quelques mois Jérôme n'est plus le même.

— Comment! se dérangerait-il?

— Je ne sais, mais il est devenu pâle et muet comme un trappiste, et son esprit semble toujours en voyage.

— Le drôle est amoureux, dit M. de Lanoy en essuyant sa poudre devant un petit miroir accroché au mur.

— Je l'ai pensé tant que j'ai vu ses fréquentes visites à sa cousine chez les dames de la Visitation; mais depuis deux mois il y retourne à peine.

— N'importe, Durocher, reprit le comte, il faut que vous fassiez diligence: je

veux finir cette affaire... maître; je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion.

— Monsieur le comte ne soupçonne point mon intelligence et il connaît mon zèle.

— Fort bien. Vous serez content de moi.

A ces mots, M. de Lanoy salua de la main avec cette familiarité impertinente qui constituait, à cette époque, les bonnes manières, s'avança vers la porte, que le notaire lui ouvrit respectueusement, et disparut en fredonnant dans l'escalier tortueux.

II.

Le siècle de Louis XIV apparaît seul, au premier abord, dans Versailles; palais, jardins, places, rues, boulevards, tout semble marqué du même cachet de despotique splendeur. Partout éclate cette volonté inflexible du grand roi ramenant toute chose à la ligne droite, et soumettant la création à la même étiquette que sa cour. Pour trouver la France du siècle suivant, il faut chercher dans les lieux écartés où se cachent les hôtels à frontons sculptés en guirlande, les petites maisons à portes dérobées au-dessus desquelles s'entrelacent des amours, les jardins à longues tonnelles et à charmilles obscures que garde une statue de femme. C'est là que la société de Louis XV, fatiguée de l'éclat symétrique du règne précédent, vint cacher ses vices entre cour et jardin, non par pudeur, mais par sensualité; car le XVIIIe siècle fut avant tout une époque de jouissance n'appuyant sur rien, jouant avec tout et préparant sa propre mine avec la voluptueuse frivolité de Sardanapale arrangeant son bûcher.

Or, c'est dans un de ces hôtels à l'*ère Pompadour* que nous devons transporter le lecteur. Récemment bâti au fond de la ruelle Montbauron, le pavillon de madame de Solange avait toute la richesse mesquine et toutes les grâces affectées de l'époque. On y arrivait par une cour étroite sur laquelle s'ouvrait une porte latérale servant d'entrée. La façade, que l'on ne pouvait apercevoir du dehors, donnait sur une terrasse bordée de caisses d'orangers et sur un parterre presque uniquement garni de tulipes et d'hortensias. Le reste du jardin était divisé en étroites plates-bandes encadrées de sauge, de lavande ou de romarin. Au milieu s'élevait un cadran solaire en marbre blanc, et çà et là quelques statues montraient leurs têtes par-dessus les buissons taillés en gobelets. Deux allées de tilleuls, placées aux deux pignons, conduisaient à un vaste berceau de vigne et de chèvrefeuille sous lequel madame de Solange recevait quelquefois ses visites en eté.

Au moment où commence notre histoire, un vieillard et une jeune fille s'y trouvaient seuls assis. Le vieillard portait un costume de ville d'une élégance presque coquette. Ses cheveux, soigneusement crépés, étaient recouverts d'un léger nuage de poudre; une tabatière d'émail sortait à demi d'une des poches de sa veste brodée; ses bas de soie bien tirés étaient retenus par une boucle d'or ciselé, et deux roses d'un grand prix étincelaient à chacune de ses mains.

Mais ce luxe ne servait qu'à rendre sa décrépitude plus visible. Son visage avait non point cette teinte chaude et tannée, dernière fraîcheur du vieillard, mais une pâleur blafarde qui ôtait à ses rides leurs ombres, et leur donnait un aspect ma-

ladif; ses lèvres, toujours entr'ouvertes, étaient agitées d'un tremblement nerveux, et ses yeux d'un bleu tendre avaient quelque chose de timide et de vague.

Quant à la jeune fille, elle semblait dans toute la splendeur d'une première jeunesse. L'air mystique et provoquant à la fois, elle eût pu servir de modèle à une Vierge peinte par Watteau. Son costume participait de cette double expression : on y sentait un reste d'habitudes de couvent déjà mêlé d'une demi-science mondaine.

Elle tenait à la main une tragédie de Voltaire, alors dans sa nouveauté, et la lisait à haute voix. Tout à coup elle s'interrompit; le vieillard venait de laisser tomber sa tête sur sa poitrine. La jeune fille posa le livre sur sa chaise et s'approcha doucement; mais ce mouvement lui fit rouvrir les yeux.

— Ah! je vous ai réveillé, mon père! s'écria-t-elle avec regret.

— Reste, dit-il d'une voix frêle; assieds-toi là, Jeanne... plus près, plus près encore.

Elle s'accroupit aux pieds du vieillard, dans l'attitude gracieuse d'une enfant qui demande des caresses. Celui-ci posa une main sur son épaule, releva de l'autre son front et la regarda longtemps avec une sorte d'enchantement naïf.

La jeune fille sourit d'abord sous ce regard; mais je ne sais quel souvenir traversa subitement sa pensée, ses yeux se mouillèrent, et elle baissa la tête.

— Qu'y a-t-il, Jeanne? demanda le vieillard, à qui ce mouvement n'avait point échappé.

— Rien, rien, mon père, répondit-elle rapidement.

— Tu me trompes. Hier encore j'ai vu que tu avais pleuré; je voulais t'en demander la cause, et ce matin j'ai oublié... Oh! ma tête! ma tête!...

Il porta les deux mains à son front avec l'expression plaintive d'un enfant. Jeanne voulut l'entourer de ses bras, mais il se dégagea doucement, jeta autour de lui un regard précautionneux, et baissant la voix :

— Madame de Solange te rend malheureuse peut-être? dit-il avec une sorte d'effroi.

— Qui vous fait penser cela? interrompit la jeune fille.

Il lui imposa silence de la main.

— Bien, bien, je sais que tu ne me l'avoueras point. A quoi bon? je ne pourrais te protéger, moi. Mais prends garde, Jeanne; ne résiste pas à ta mère : tout ce qui résiste, vois-tu, elle le brise!

— Je le sais, murmura Jeanne dont les yeux se détournèrent vers son père.

Celui-ci l'attira plus près de lui.

— T'a-t-elle refusé quelque plaisir? demanda-t-il.

— Nullement, mon père

— Tu désires peut-être quelque parure?

— Aucune.

— Pourquoi le cacher, enfant? on pourrait te l'acheter. Ta pension est faible et ne doit point te suffire.

— Je ne la voudrais plus forte que lorsque je vois de pauvres familles.

— Et tu en connais maintenant que tu aimerais à secourir?

— Hélas! mon père, ceux qui souffrent ne manquent jamais.

M. de Solange regarda autour de lui, et tirant de la poche de sa veste une petite bourse en cuir de daim :

— Tiens, dit-il.

— De l'or! s'écria Jeanne étonnée.

— Cache, cache cet or, enfant; et surtout prends garde que ta mère ne le voie?

— Pourquoi cela? Ne le tenez-vous point d'elle, mon père?

— Non.

— De qui donc alors?

— Tout est pour toi, dit le vieillard en rougissant.

— Mais vous ne me répondez point, mon père, reprit Jeanne vivement. Cette bourse...

Et comme si un souvenir l'illuminait subitement :

— Cette bourse a été dérobée à ma mère il y a quelques jours! s'écria-t-elle.

— Tais-toi, dit le vieillard épouvanté.

— Quoi! ce serait...

— Tais-toi!

Elle regarda son père stupéfaite. Celui-ci jeta un coup-d'œil autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

— Tout lui appartient, reprit-il à voix basse... Je suis chez elle comme à l'hospice; je n'ai rien à moi... Quand j'ai vu cet or, j'ai pensé qu'il pourrait te rendre heureuse.

— Oh! mon père, mon père, s'écria Jeanne, émue à la fois de honte, de pitié et d'attendrissement.

— Ainsi tu es heureuse, Jeanne! dit celui-ci en l'attirant à lui. Pauvre fille! J'aurais voulu pouvoir dérober pour toi le trésor du roi de France! Si j'avais le paradis, vois-tu, Jeanne, je te le donnerais tout entier, sans y garder même une place. Mais embrasse donc ton père, enfant! remercie-le donc! C'est la première fois que je puis te faire un présent.

Il y avait dans les paroles du vieillard une tendresse naïve et à demi égarée qui émut Jeanne jusqu'au fond du cœur. Dépouillée de sa volonté par une longue oppression, cette pauvre âme en était revenue à tous les instincts de l'enfance.

Jeanne jeta ses bras autour du cou de son père et baisa ses cheveux blancs.

— Cache, cache la bourse, reprit le vieillard joyeusement. Ah! ils me croient la tête faible!... Mais je vois tout, je comprends tout. Aussi, sois tranquille, ma Jeanneton, je sais comment faire, maintenant. On ne se défie point de moi; tes pauvres ne manqueront plus de rien. Mais cache la bourse, surtout, cache-la bien.

— Elle ne nous appartient pas, observa la jeune fille doucement, et il faudra la rendre.

— La rendre! et à qui?

— A ma mère.

— Que dis-tu? s'écria le marquis épouvanté. Tu lui diras donc que je l'ai prise?

— Non, mon père.

— Elle le devinera et te forcera à l'avouer. Tu me dénonceras, malheureuse!

— Mon père!

— Oh! ne fais pas cela, Jeanne, je t'en conjure, ta mère se vengerait sur moi. Tu ne voudrais point me rendre malheureux. Tu es la seule qui m'aime ici. Oh! ne rends pas la bourse; je l'ai prise pour toi, Jeanne. Par miséricorde, ne dis rien à ta mère.

Il avait les mains jointes et pleurait. La jeune fille éperdue se jeta dans ses bras

en s'efforçant de le rassurer par ses promesses et ses baisers ; mais il semblait toujours inquiet.

— Tu ne sauras point cacher cet or, reprit-il, et tout se découvrira. Rends-le-moi, Jeanne, c'est le plus sûr ; rends-le-moi, et je le garderai.

Jeanne lui remit la bourse, qu'il ramassa vivement

— Surtout, pas un mot à ta mère, reprit-il en portant un doigt sur ses lèvres. Si elle t'interroge, aime-moi assez pour mentir : ton confesseur te le pardonnera, et s'il le faut, je prendrai sur moi le péché.

Dans ce moment un domestique en livrée parut au bout de l'allée. Il venait annoncer à M. de Solange que le souper était servi.

Celui-ci se leva, fit un signe à Jeanne pour lui recommander la discrétion, et, s'appuyant sur le bras du valet, il regagna d'un pas chancelant l'appartement qu'il occupait dans l'hôtel.

La jeune fille le suivit des yeux avec une expression de pitié caressante, jusqu'à ce qu'il eût disparu sous les tilleuls. Alors ses idées parurent prendre un autre cours, et elle tomba dans une profonde rêverie.

Le jour, qui commençait à tomber, ne jetait plus sur la tonnelle que des lueurs incohérentes ; la cloche du souper avait sonné, et, suivant l'usage établi dans la plupart des maisons nobles, Jeanne n'y devait point paraître. Certaine ainsi que son absence ne pouvait être remarquée par sa mère ni par les gens de service occupés ailleurs, la jeune fille chercha le coin le plus reculé de la tonnelle, s'y assit et tira de son sein une lettre qu'elle y tenait cachée.

La seule vue de ce papier sembla réveiller en elle une subite émotion, car la rougeur couvrit ses joues, un léger tremblement agita ses lèvres, et elle promena autour d'elle un regard inquiet ; mais, sûre de ne pouvoir être aperçue, elle l'ouvrit lentement et se mit à le relire tout bas.

Cette lecture avait sans doute pour elle un vif intérêt, car elle ne tarda pas à l'absorber tout entière. Une lueur d'indicible joie illuminait ses traits par instants, puis s'éteignait tout à coup sous un nuage de doute ou de crainte. Deux ou trois fois elle s'interrompit, demeurant immobile, les yeux fixes et comme écrasée sous un sentiment de désespoir.

Enfin, elle avait achevé sa lecture et se préparait à la recommencer, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre : elle cacha vivement dans son sein la lettre qu'elle tenait, et presque au même instant madame de Solange parut à l'entrée de la tonnelle.

III.

Madame de Solange était une femme de haute taille, richement vêtue, à la démarche lente mais ferme. Rien chez elle ne rappelait son origine. Ses traits avaient une régularité pour ainsi dire hautaine, et leurs rides se cachaient sous une sorte de *blondeur* aristocratique. Ce qui manquait dans tout son être, ce n'était point la distinction, c'était la vie. Sa robe de velours ne pouvait déguiser sa maigreur, et la lividité de son visage perçait le fard dont elle l'avait couvert. C'était seulement dans le regard que l'on retrouvait l'indice d'une énergie éprouvée ; toute sa vie semblait s'y être réfugiée, et son œil gris brillait d'un éclat que l'on avait peine à supporter

Jeanne, qui avait failli être surprise, était restée tremblante et la tête baissée à son aspect; madame de Solange ne parut point y prendre garde.

— Je vous cherchais, dit-elle à la jeune fille d'une voix dont l'harmonie avait quelque chose de métallique. Etes-vous seule?

— Seule, madame, répondit Jeanne.

Madame de Solange s'assit sur le banc que sa fille venait de quitter et lui fit signe de prendre devant elle un des siéges rustiques qui se trouvaient là sous la tonnelle.

— J'ai à vous parler, Jeanne, reprit-elle d'un ton plus confidentiel que de coutume. Approchez-vous, et écoutez-moi avec attention.

La jeune fille obéit.

— Depuis bientôt trois mois que vous avez quitté le couvent, reprit madame de Solange, j'ai évité de vous présenter à la société qui fréquente l'hôtel. Vous avez vécu dans la retraite comme il convient à une fille de votre condition, qui ne doit paraître dans le monde qu'en se mariant; mais ce moment est enfin venu

— Que dites-vous, madame! s'écria Jeanne, qui leva brusquement la tête en tressaillant.

— Je dis que je viens d'arranger un mariage tel que je pouvais le désirer.

— Pour moi? interrompit la jeune fille.

— Pour vous, reprit madame de Solange. Qu'y a-t-il dans cette nouvelle qui puisse vous étonner? N'avez-vous jamais pensé qu'il en devrait être ainsi tôt ou tard?

— Madame... balbutia Jeanne éperdue.

— Allons, remettez-vous, dit froidement madame de Solange; il s'agit ici non point de s'émouvoir, mais de causer. Le mariage aura lieu dans un mois, et dès demain je vous emmènerai pour choisir le trousseau.

Cette nouvelle était si inattendue, que Jeanne en resta un instant comme foudroyée. Elle regarda sa mère, pâle et les mains jointes, et sans pouvoir parler.

— C'est impossible, dit-elle enfin d'une voix entrecoupée; dans un mois, madame, c'est impossible.

— Pourquoi donc? demanda la marquise.

— Je ne savais point... je n'étais point préparée. Oh! je vous en conjure...

— Enfin!... interrompit madame de Solange avec impatience.

— Je ne veux pas me marier, ma mère! s'écria la jeune fille en se laissant glisser à genoux.

La marquise recula vivement : — Relevez-vous, dit-elle. Pourquoi cet effroi, ces larmes, et que dois-je conclure de pareilles folies? Les dames de la Visitation auraient-elles abusé de leur influence pour vous inspirer un fanatique désir de fuir le monde?

— Non, madame.

— Qu'est-ce donc alors? Eprouvez-vous quelque répugnance pour le mariage?

— Je ne dis point cela, madame, murmura Jeanne.

— C'est donc seulement pour le mari que je vous propose; mais je ne vous l'ai point nommé, vous ne l'avez jamais vu. S'il est jeune, spirituel, galant et de grande naissance, le refuserez-vous également?

— Ah! quel qu'il soit! s'écria Jeanne emportée par son émotion.

Madame de Solange leva brusquement la tête ·

— Alors, vous en aimez un autre? dit-elle.

Jeanne se couvrit le visage. Il y eut une pause.

— Ainsi, vous l'avouez, reprit la marquise d'une voix dont le tremblement annonçait une colère retenue. Eh bien, mademoiselle, voyons votre choix! Pour être préférable au comte de Lanoy, il faut que l'homme distingué par vous réunisse à un haut degré les avantages de la beauté, de l'intelligence et de la fortune. Nommez-le! nommez-le sur-le-champ! Mais pourquoi ce silence? Hésiter, c'est me faire croire à quelque préférence indigne de vous. Son nom est-il honteux, que vous n'osiez le prononcer? Parlez, mademoiselle! mais parlez donc!

— Ne m'interrogez point, madame, balbutia Jeanne, étouffée de sanglots.

La marquise fit un brusque mouvement.

— Ainsi vous rougissez d'avouer votre choix, reprit-elle. Vous-même, alors, en faites justice! Qu'il n'en soit plus question, mademoiselle, vous épouserez M. de Lanoy.

— Ma mère! par pitié! s'écria Jeanne.

Mais madame de Solange lui saisit brusquement le bras, et avec un emportement qu'elle avait jusqu'alors difficilement contenu :

— Allez! dit-elle, vous obéirez!... Point de prières, point de larmes! Je le veux! Je ne vous demande plus la confidence de vos folles préférences. Gardez vos rêves, vous le pouvez; mais ce mariage réalise un espoir que je poursuis depuis vingt années; il vous assure le crédit et le rang que nous avons le droit d'ambitionner, il se fera, mademoiselle. Fussé-je à mon heure d'agonie, je remettrais à recevoir l'absolution de mes péchés pour en signer le contrat.

L'énergie avec laquelle ces mots étaient prononcés saisit la jeune fille; elle leva vers sa mère des yeux noyés de larmes, mais le regard fixe de celle-ci s'appuyait sur elle avec une volonté si implacable qu'elle en fut comme écrasée et qu'elle se laissa retomber sur le siége qu'elle avait quitté.

Madame de Solange s'aperçut de ce subit abattement; elle avait déjà repris possession d'elle-même.

— Vous réfléchirez, mademoiselle, dit-elle d'un ton de froideur imposante. On a dû vous apprendre au couvent qu'à nous appartenait le droit de disposer de votre sort, à vous le devoir de vous soumettre. Mais il ne suffit point d'obéir, il faut que vous le fassiez avec la bonne grâce qui convient à votre éducation et à votre rang. J'ose espérer que vous ne l'oublierez point. Allez!

La jeune fille voulut répondre, mais un geste de la marquise lui imposa silence; Jeanne se leva tremblante, salua, et quitta la tonnelle.

Madame de Solange demeura longtemps à la même place, les yeux immobiles et le front soucieux. L'entretien qu'elle venait d'avoir avec Jeanne était loin de l'avoir laissée sans inquiétude. Il était évident que la jeune fille s'était laissé prendre à un amour impossible à approuver sans doute, puisqu'elle n'avait osé en avouer l'objet, mais dont les suites pouvaient être dangereuses. Bien qu'elle n'eût étudié sa fille que depuis quelques mois, la marquise avait vu clair dans le fond de cette âme, qui s'ignorait encore elle-même. Jeanne avait cette docilité de l'enfant qui a grandi sans s'en apercevoir; mais le péril de ses affections pouvait lui révéler le secret de sa force, et alors la révolte était à craindre, car il y avait dans la fille quelque chose de l'énergie de la mère. Les graces de la jeunesse et les timidités de l'ignorance cachaient en vain cette énergie : madame de Solange l'avait devinée sous son enveloppe, comme l'œil d'un soldat devine le glaive dans son fourreau de satin.

Aussi comprit-elle sur-le-champ que le seul moyen d'éviter la résistance était de tout brusquer; elle espérait qu'ainsi surprise, la jeune fille n'essaierait point des forces qu'elle ignorait, et que, convaincue de son impuissance, elle se jetterait dans la résignation.

C'était par suite de cette pensée que la marquise avait renoncé à pousser plus loin sa découverte et brusquement interrompu l'explication commencée. Elle savait qu'occuper un cœur de son affection, même pour la combattre, c'est l'y engager plus avant; qu'en arrachant à Jeanne une confidence, elle s'associait pour ainsi dire à sa passion, et qu'une fois cette matière avouée, la jeune fille s'y abandonnerait avec plus de liberté. Elle résolut donc de ne lui faire aucune question, mais de tout découvrir, s'il était possible, décidée à ne rien négliger pour rompre une inclination qui mettait ses espérances en péril.

IV.

Six heures venaient de sonner et tout semblait dormir dans l'hôtel de Solange. Une porte vitrée du rez-de-chaussée était seule ouverte, et les premiers rayons de l'aube l'illuminaient d'une molle et joyeuse lueur. Le marquis était assis près du seuil, respirant cette brise piquante d'octobre que tempérait la première chaleur du soleil levant. Son sommeil était court, comme celui de tous les vieillards, et il se levait avant l'aurore pour jouir de cette heure de paix et de solitude. Soumis tout le jour au règlement établi par madame de Solange; ne pouvant lire, se promener, prendre ses repas qu'aux moments indiqués; toujours suivi d'un valet qui semblait un gardien plutôt qu'un serviteur, il se trouvait alors délivré de ces liens dégradants dans lesquels on avait étouffé sa pauvre âme : le génie tyrannique qui réglait ses destinées dormait encore, et, débarrassé de l'oppression qui tenait habituellement sa pensée captive, il pouvait reprendre possession de l'espace et du jour, retrouver en lui-même la force de désirer et de penser, car Dieu n'avait point refusé toute lumière à cette intelligence. Doucement ménagée, elle eût pu briller comme ces étoiles qui, sans faire remarquer leurs rayons, aident pourtant à la clarté du ciel; mais on lui avait demandé plus qu'il ne lui était permis de donner. Il n'eût fallu à ses facultés modestes que le labeur de chaque jour; attelage vulgaire, c'était assez pour elles de traîner le soc dans le sillon commun; madame de Solange avait voulu les transformer en coursiers de guerre; elle les avait lancées dans la mêlée, poursuivant leur auteur d'un impitoyable aiguillon, jusqu'à ce qu'elles eussent succombé, brisées par d'impuissants efforts. Alors, dépouillé de son autorité et rappelé à toutes les soumissions de l'enfance, le vieillard avait cédé, après une courte lutte, et les dernières lueurs de cette intelligence s'étaient éteintes dans les humiliations.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était assis à la même place, fixant sur le jardin un vague regard, lorsqu'une porte s'ouvrit doucement à l'autre extrémité de l'hôtel. Jeanne y parut, la tête couverte d'une coiffe du matin et enveloppée dans une pelisse. Elle promena les yeux de tout côté, fit quelques pas, puis s'arrêta : elle semblait tremblante. Cependant, après s'être assurée que le jardin était désert, elle se glissa légèrement derrière une touffe de lilas et gagna la tonnelle. Arrivée là,

elle s'assura de nouveau qu'elle était seule et s'avança vers la grille qui interrompait le mur à cet endroit et permettait d'apercevoir la campagne. Une vieille statue y était adossée, et les lignes tracées sur le marbre par les passants prouvaient suffisamment que l'on pouvait l'atteindre du dehors.

La jeune fille en fit le tour, et glissant la main sous le socle, à une place qui semblait lui être connue, elle en retira une lettre. Au même instant une exclamation retentit à quelques pas; elle détourna la tête, madame de Solange était debout à l'entrée de l'allée de tilleuls.

La jeune fille n'eut que le temps de s'élancer vers l'autre allée et de courir à la porte du jardin; mais on l'avait refermée. Eperdue, elle cherchait autour d'elle, lorsque son nom prononcé par une voix connue lui fit lever les yeux; elle aperçut son père, poussa un cri de joie et se précipita dans son appartement.

Tout cela s'était passé si rapidement, que la marquise, qui revenait sur ses pas, ne trouva plus la jeune fille en arrivant devant l'hôtel; mais un regard jeté sur la porte vitrée du marquis lui fit tout comprendre. Elle s'arrêta indécise

Depuis des années que M. de Solange vivait relégué dans cette partie de l'hôtel, elle en avait à peine deux ou trois fois franchi le seuil. L'aspect de ce vieillard en enfance lui rappelait, en effet, tant d'espérances avortées et aussi peut-être trop d'inexcusables torts pour qu'elle ne cherchât point à l'éviter. L'appartement qu'il occupait était pour elle comme ces prisons domestiques dans lesquelles on nourrit un monstre ou un fou, et dont on n'approche que lorsque la mort les a rendues vides. Cependant l'occasion de tout découvrir était trop favorable pour la laisser échapper. Après un moment d'hésitation, elle surmonta sa répugnance, s'avança vers la porte et l'ouvrit résolument.

Le marquis était assis au fond de la chambre, serrant une des mains de Jeanne, pâle et haletante. Tous deux tressaillirent à l'aspect de madame de Solange, et le vieillard cacha vivement un papier qu'il tenait. Mais la marquise avait remarqué son mouvement; elle s'avança vers Jeanne, qui avait baissé les yeux, et de cette voix dont la douceur avait je ne sais quelle inflexibilité sonore :

— Votre gouvernante vous cherche, dit-elle.

— Moi? répéta la jeune fille étonnée.

— Allez, reprit la marquise.

Jeanne regarda son père avec inquiétude. Elle parut balancer un instant; sa main serra celle du marquis, comme pour lui demander l'ordre de rester; mais celui-ci, qui avait rencontré l'œil de la marquise, détourna la tête. Obéissant enfin à un geste impérieux de sa mère, la jeune fille sortit lentement et comme à regret.

V.

Madame de Solange reconduisit sa fille jusqu'à la porte, qu'elle referma derrière elle; puis, laissant tomber les rideaux, qui avaient été relevés et permettaient de tout voir du dehors, elle revint vivement vers le vieillard.

— Jeanne vous a remis une lettre, dit-elle brusquement.

— Un siége! un siége pour madame! balbutia le marquis en promenant les yeux autour de lui, comme s'il eût cherché un valet.

— Veuillez m'écouter, monsieur, interrompit madame de Solange avec impatience.

— Une belle étoffe! reprit le vieillard en ayant l'air d'admirer la robe de la marquise.

Celle-ci fit un pas en arrière et le regarda fixement.

— Ah! j'entends! dit-elle ironiquement, monsieur le marquis espère échapper à mes questions en feignant de ne les point saisir; c'est un moyen dont il a toujours eu l'habitude. Mais il prend une peine inutile, je sais tout.

Le vieillard tressaillit sans paraître comprendre.

— L'hiver vient, madame, continua-t-il; plus d'oiseaux dans les tilleuls, plus de violettes...

— Assez! s'écria la marquise; regardez-moi, monsieur, et veuillez m'écouter! Je sais tout, vous dis-je! Jeanne est entrée ici tout à l'heure avec une lettre; je l'ai vue! Sûre que je l'exigerais, elle vous l'a remise pour me la dérober, et vous la tenez encore.

Le marquis cacha vivement ses deux mains dans les larges poches de son habit brodé.

— Je veux cette lettre, monsieur, reprit madame de Solange avec emportement; il me la faut sur-le-champ.

— Plus de violettes, madame, plus de violettes, murmura le vieillard d'un accent à demi égaré.

La marquise fit un brusque mouvement, mais elle se reprit tout à coup, et s'approchant d'un air presque riant :

— Allons, dit-elle en changeant subitement de ton, pourquoi refuser de me répondre, monsieur? Je ne suis point venue seulement pour cette lettre, et j'ai besoin de causer avec vous.

Le vieillard jeta à la marquise un regard craintif et dérobé.

— Je venais vous parler de Jeanne, reprit madame de Solange; la voilà grande, et le temps me semble venu de songer à son établissement.

Le marquis garda le silence.

— J'ai cherché longtemps, continua la marquise, mais je crois enfin avoir trouvé le mari qui lui convient.

— Un mari pour Jeanne? répéta M. de Solange en relevant la tête.

— Jeune, aimable, et tenant un des premiers rangs à la cour, ajouta la marquise : M. le comte de Lanoy.

— Le fils de l'ancien gouverneur du Périgord?

— Lui-même, monsieur. Auriez-vous connu son père?

— Si je l'ai connu! s'écria le vieillard; un ancien compagnon d'enfance! Grande noblesse, madame! les de Lanoy comptent autant de quartiers que les Montmorency. Il faut que Jeanne épouse le comte!

— A la bonne heure! dit la marquise, à la bonne heure! je vois avec plaisir, monsieur, que nous commençons à nous comprendre. Mais, en échange de la bonne nouvelle que je vous apporte, vous ne refuserez point, je pense, de me donner ce papier...

Le marquis tressaillit et fit rentrer dans sa poche la main qu'il en avait à demi laissée sortir. Ses regards, dans lesquels s'était allumé un éclair d'intelligence, semblèrent s'éteindre.

— Un beau jour, madame, un beau jour, dit-il d'une voix enfantine en montrant le soleil qui étincelait à travers les rideaux.

— En effet, répondit tranquillement la marquise, et vous devriez en profiter pour une promenade.

— Moi ! s'écria le vieillard étonné.

— Je puis mettre le carrosse à votre disposition.

— Une promenade en carrosse ! répéta M. de Solange avec émerveillement.

— Dans la forêt si vous le voulez ; il y a chasse aujourd'hui.

— Et je pourrai la voir ! voir les chiens, les piqueurs, les gentilshommes !

— Pourquoi non ?

— Ah ! je le veux. Je le veux, madame, tout de suite !

— Aussitôt que vous m'aurez remis la lettre.

— Ah ! la lettre ? répéta le vieillard d'un ton chagrin et comme si ce mot fût venu couper court à sa joie.

— N'avez-vous point aussi exprimé à Baptiste le désir d'assister aux messes du roi ? demanda la marquise. Il vous y conduira, monsieur... dimanche prochain ; la cour y sera tout entière.

— J'y verrai madame de Pompadour ?

— Et vous entendrez un office en musique.

— Avec un sermon, madame ; il y aura sans doute un sermon ? on en prêchait de si beaux autrefois en Lorraine, quand j'étais jeune. Il y avait surtout un capucin, dont j'ai oublié le nom... Croyez-vous que l'aumônier du roi prêche aussi bien que lui, madame ?

— Mieux encore, monsieur, dit madame de Solange, qui se prêtait à l'expansion pleine d'enfantillage du marquis. Mais, complaisance pour complaisance ; vous me donnerez le papier que Jeanne vous a remis.

Le vieillard retourna la lettre dans sa poche.

— C'est impossible, murmura-t-il ; elle me l'a donnée à garder ; si elle savait que je ne l'ai plus...

— Je ne lui en parlerai point.

— Mais elle me la redemandera.

— Je vous la rendrai.

— Bien sûr ? demanda le vieillard en jetant à madame de Solange un regard incertain.

— Je vous le promets, marquis, dit celle-ci en souriant. Mais vite, si vous tenez à votre promenade dans la forêt. La chasse ne tardera point à rentrer.

Le marquis resta un instant incertain ; le désir de recouvrer pour quelques heures une liberté perdue depuis dix années et de quitter sa prison pour respirer l'air libre des bois luttait en lui contre la parole donnée. On eût dit d'un enfant tenté dont la passion combattait un reste de volonté. Sa main, qui n'avait point cessé de tenir la lettre remise par Jeanne, se montrait, puis se cachait de nouveau. Enfin elle se tendit à moitié vers la marquise ; celle-ci saisit vivement la lettre, et, brisant le cachet, lut rapidement ce qui suit :

« C'est dans quelques jours que le contrat qui vous lie au comte de Lanoy doit « être signé ! Vous le savez, car je vous en ai avertie. Vous savez aussi que je tiens « prêts les moyens de fuite. Vous pourrez donc, jusqu'au dernier instant, choisir

« entre moi et celui que votre mère vous destine ; mais, le choix fait en faveur de « celui-ci, ne songez plus à celui qui vous écrit ; tout sera fini pour lui.

« Ne vous faites point de reproche, Jeanne, cela devait être ainsi ; ce n'est point « votre faute si je vous ai aimée, moi qui n'avais le droit que de vous adorer de « loin, comme les saintes du ciel. Plus sage, je serais aujourd'hui moins malheu- « reux ! Mais tant que j'ai pu vous voir je n'ai pensé à nulle autre chose. Près de « vous, je sentais mon âme refleurir comme la campagne au printemps ; un tour- « billon de joie semblait vous environner !

« Quoi qu'il arrive, soyez bénite pour le bonheur que vous m'avez donné. Que « vous m'oubliiez pour le monde ou que vous oubliiez le monde pour moi, je vous « aimerai uniquement et partout.

« Adieu donc, Jeanne ! adieu pour quelques heures ou pour toujours. »

Lorsque madame de Solange eut achevé cette lecture, elle se tourna brusquement vers le marquis, qui avait suivi tous ses mouvements avec inquiétude.

— Qui a écrit cette lettre, monsieur ? demanda-t-elle, pâle et les lèvres serrées.

— Je l'ignore, répondit le vieillard.

— Je le saurai, moi, murmura-t-elle en faisant un pas pour sortir.

Le marquis se leva

— La lettre, madame ! s'écria-t-il.

— Je la garde, monsieur.

— Que dites-vous ?

— Je la garde, vous dis-je.

— C'est impossible ! s'écria le vieillard éperdu ; Jeanne va revenir et me la redemander. Vous avez promis de me la rendre, madame. Il me la faut ! je la veux.

Il s'était placé devant la porte.

— Place, monsieur ! cria madame de Solange les yeux enflammés.

— La lettre, la lettre ! répéta le vieillard.

— Place ! vous dis-je.

— Non, non ! La lettre !

Il s'efforçait de retenir madame de Solange ; mais celle-ci l'écarta d'un geste violent, et, ouvrant la porte vitrée, s'élança hors de l'appartement.

La lettre que madame de Solange venait de lire, en confirmant l'amour caché de Jeanne, la laissait dans la même ignorance relativement à l'objet de cet amour, car elle ne renfermait aucune indication, aucun détail qui pût en faire connaître l'auteur. D'un autre côté, les raisons qui avaient autrefois détourné la marquise d'interroger la jeune fille existaient plus puissantes que jamais. Une explication ne pouvait, en effet, qu'exalter le désespoir de celle-ci et la pousser à quelque résolution extrême. Madame de Solange trembla à la pensée de voir le caprice romanesque d'une enfant compromettre des projets si longtemps poursuivis.

Le temps, loin d'avoir assoupi sa fièvre d'ambition, l'avait redoublée ; c'était désormais une préoccupation unique, dans laquelle allaient se fondre toutes ses volontés. Elle avait vu disparaître, l'un après l'autre, les horizons de la vie, pour tenir les yeux fixés sur ce seul point toujours fuyant ; et plus elle avait épuisé d'efforts pour y atteindre, plus le désir avait grandi en elle. Elle avait vu d'ailleurs les subites élévations de ce règne inouï, et tant de fortunes inattendues avaient entretenu son espoir. Impérissable domination d'une passion inassouvie ! Quand les jours qui lui

restaient à vivre pouvaient être comptés, elle ne songeait encore qu'à acquérir le rang qu'elle avait rêvé quarante ans plus tôt. Fortune, santé, famille, ce qui lui restait de jours sur cette terre et d'espoir dans un monde meilleur, elle eût encore tout donné pour être de la cour et mourir sur le tabouret, comme Louis XI sur son trône, le front fardé et dans toute l'étiquette d'une réception royale.

Or, ce triomphe d'orgueil, le mariage de Jeanne avec le comte pouvait le lui donner. De Jeanne allait dépendre la réalisation de toutes ses chimères ou leur anéantissement.

Cette pensée donnait à la marquise une sorte de rage fiévreuse et désespérée. Elle eût voulu tenir dans ses mains le cœur de la jeune fille pour le maîtriser et le soumettre, fallût-il pour cela le briser!

Mais, d'un autre côté, la violence pouvait exciter la révolte, et elle avait tout à craindre d'une résistance déclarée.

Elle hésitait donc encore sur ce qu'elle devait faire lorsque l'on vint lui annoncer que M. de Lanoy attendait au salon.

VI.

Le comte était accompagné du duc de Lussac, qui avait été, comme nous l'avons déjà vu, son présentateur chez madame de Solange, et s'était entremis pour le mariage projeté. Il venait aider *son protégé* à discuter les conditions du contrat.

Le duc était alors dans tout l'éclat de son succès à la cour et au plus haut degré de la puissance que lui donnait sa parenté avec les Choiseul. Nul ne possédait autant que lui cette légèreté moqueuse et libertine alors à la mode, et on le citait comme le gentilhomme de France qui changeait le plus souvent de maîtresse et payait le plus rarement ses dettes. Serviable, du reste, il distribuait à tout venant, sur la recommandation de son valet de chambre, les brevets, les pensions ou les lettres de cachet qu'il arrachait à M. de Choiseul.

Au moment où madame de Solange entra au salon, il était assis sur une bergère dans tout le débraillé du plus accompli gentilhomme de l'époque. Sa veste de satin frappé était à demi ouverte, son habit de velours brodé, couvert de poudre, et son jabot de point d'Angleterre taché partout de tabac d'Espagne. A la vue de la marquise, il se leva avec effort.

— Eh! les voilà! s'écria-t-il. Complimentez-nous donc de notre exactitude, chère marquise. Pour vous, j'ai manqué trois rendez-vous. Il y a manœuvre de cavalerie ce matin au Grand-Champ, et je voulais vous y emmener.

— Mille grâces, dit madame de Solange, je ne sais si je pourrai.

— Pourquoi donc? Il le faut! Voyons, marquise, nous allons terminer l'affaire du contrat en un instant.

— J'attends maître Durocher.

— Voici son clerc que j'ai pris en passant et qui vous apporte le projet d'acte.

Madame de Solange aperçut alors debout près de la porte un jeune homme dont les traits ne lui semblèrent point inconnus. Il était vêtu de noir comme tous ceux de sa profession, mais elle fut frappée de sa tournure hardie et de l'espèce de triste fierté qui se révélait dans tout son air. Il se tenait immobile à quelques pas du seuil,

le front pensivement baissé et une main cachée dans sa poitrine. Au mouvement que fit la marquise, il releva la tête et salua.

— Vous apportez le modèle du contrat? demanda madame de Solange.

Le jeune homme présenta sans répondre les papiers qu'il tenait à la main. L'expression de tous ses traits était si profondément douloureuse que la marquise fut un instant sans pouvoir détacher de lui ses regards.

Cependant le comte et M. de Lussac s'étaient retirés à quelques pas dans l'embrasure d'une croisée; elle prit les papiers que lui présentait le jeune homme et les déroula pour les parcourir; mais à peine y eut-elle porté les yeux qu'elle poussa une exclamation. Le clerc releva la tête.

— Cet acte n'est point de maître Durocher, dit-elle vivement.

— Je l'ai écrit sous sa dictée, répondit le clerc.

— Vous!

— Moi, madame.

— Qu'y a-t-il, marquise? demanda le duc en se rapprochant.

— Rien... rien, monsieur le duc, balbutia madame de Solange d'un accent altéré.

Le duc reprit sa conversation interrompue, et madame de Solange s'assit. Elle venait de reconnaître dans l'écriture du clerc celle du billet adressé à Jeanne. Elle resta un moment comme anéantie de stupeur. Elle doutait encore; mais un nouvel examen ne lui laissa aucune incertitude. Elle leva alors les yeux de nouveau sur le jeune homme et chercha où elle l'avait déjà rencontré.

Le couvent des dames de la Visitation lui revint tout à coup en souvenir; c'était là qu'elle l'avait vu. Elle comprit à l'instant comment il avait pu connaître Jeanne et s'en faire aimer, car sa lettre ne laissait aucune incertitude à ce sujet. Elle ne se demanda point quel hasard avait ainsi comblé la distance qui les séparait, ni par quelle fatalité un pauvre clerc avait pu plaire à Jeanne; mais remettant à éclaircir plus tard tous ces détails et laissant une vaine indignation, elle se mit à rechercher, avec cette promptitude des intelligences ambitieuses, le moyen de conjurer le péril. A tout prix, il fallait écarter ce jeune homme, dont la passion hardie pouvait entraîner Jeanne à quelque résolution extrême.

Mais de quelle manière et comment y réussir?

Les yeux fixés sur l'acte qu'elle feignait de lire, madame de Solange se perdait en réflexions, formant mille projets aussitôt rejetés. Pendant ce temps Jérôme s'était approché d'une fenêtre donnant sur le parterre, et, appuyé sur l'espagnolette, plongeait jusqu'au fond des charmilles un regard avide, tandis que le duc et M. de Lanoy, assis à quelques pas, continuaient de causer, en élevant de plus en plus la voix sans s'en apercevoir.

Un bruyant éclat de rire du comte interrompit tout à coup l'anxieuse préoccupation de la marquise et la força pour ainsi dire à entendre.

— Ainsi, reprenait M. de Lanoy, le colonel n'a rien su?

— Il n'est sorti de la Bastille qu'après les relevailles de sa femme, et ils vivent ensemble comme Philémon et Baucis. Du reste, c'est toujours le moyen le plus sûr, mon cher comte. Qu'un mari y regarde de trop près, qu'un créancier menace de poursuivre quelque homme bien né, vite une lettre de cachet; cela coupe court à tout. L'évangile devait avoir en vue les lettres de cachet, lorsqu'il recommanda d'éviter le scandale; c'est l'institution la plus chrétienne de la monarchie; aussi j'en use pour moi et mes amis. J'ai toujours dans une poche, avec ma tabatière, une dou-

zaïne de blancs-seings, au moyen desquels on peut envoyer le premier fâcheux vivre dans la retraite aux frais de Sa Majesté, et, si jamais vous en désirez deux ou trois, ne fût-ce que par précaution...

— Un seul, monsieur le duc, dit madame de Solange en s'avançant vivement.

— Quoi! marquise, vous aussi?

— Un blanc-seing, et je vous en aurai une éternelle reconnaissance.

— Pour si peu?... Choiseul ne m'en laisse jamais manquer, et j'en fais cas comme d'une prise de tabac! Voyez! ajouta-t-il en cherchant dans sa poche un petit portefeuille en moire brodé, duquel il retira plusieurs papiers. Prenez, marquise, et à discrétion.

Madame de Solange en prit un, remercia et sortit.

Peu après, un domestique vint avertir Jérôme Bouvart que madame le demandait. Il la trouva dans sa bibliothèque, une lettre à la main.

— Vous avez la confiance de maître Durocher, dit-elle; je puis vous accorder la mienne en toute sûreté.

Le clerc s'inclina.

— Il faut que vous partiez sur-le-champ pour Paris.

— Moi? dit Jérôme surpris.

— Je ferai avertir votre patron. Portez cette lettre et attendez la réponse; elle peut empêcher la signature du contrat.

— J'irai, madame, dit vivement le clerc.

— Surtout, pas un mot de la mission que je vous confie!

— Je vous le jure.

— Et point de retard.

— Je pars à l'instant.

— Allez, dit la marquise; je vous attendrai.

Le jeune homme salua et sortit. Madame de Solange courut à la fenêtre pour s'assurer de la route qu'il suivait, et le vit prendre l'avenue de Paris. Un éclair de joie illumina tous ses traits.

— Va, murmura-t-elle; maintenant je ne te crains plus!

En redescendant au salon où MM. de Lanoy et de Lussac l'attendaient toujours.

— Tout est bien, dit-elle en présentant le contrat à ce dernier, je le ferai signer aujourd'hui même par M. le marquis.

Puis se tournant vers le laquais :

— Faites approcher le carrosse de M. de Lussac, ajouta-t-elle, nous irons ensemble voir les manœuvres au Grand-Champ.

VII.

Mais pendant que tout conspirait ainsi contre l'amour de Jeanne, son malheur même lui acquérait un secours aussi important qu'inattendu.

La crainte de rencontrer madame de Solange l'empêcha pendant quelque temps de retourner vers son père; mais, son inquiétude l'emportant enfin sur tout le reste.

elle se glissa jusqu'à la porte du marquis, et après s'être assurée qu'il était seul, entra furtivement. Celui-ci parcourait la chambre avec agitation, en prononçant des mots sans suite. A la vue de Jeanne, il s'arrêta court et lui tendit les bras.

— La lettre! la lettre! balbutia-t-il.

— Ma mère l'a lue? demanda Jeanne tremblante.

— Et emportée!

La jeune fille poussa un cri.

— Ce n'est point ma faute, Jeanne, reprit le vieillard en étendant les mains, elle m'a parlé de la messe du roi... de promenade dans la forêt... Puis elle avait promis de la rendre. Tu ne devais pas le savoir. Oh! Jeanne! Jeanne! tu ne m'en veux pas?

Mais celle-ci s'était laissée tomber sur un fauteuil en se couvrant le visage.

— Au nom du ciel, ne pleure pas! dit le vieillard près de pleurer lui-même.

— Ah! mon père, vous m'avez perdue! s'écria la jeune fille suffoquée de sanglots.

— Perdue! répéta M. de Solange. Se peut-il? Que contenait donc cette lettre? Jeanne, ne t'effraie pas ainsi, je t'en conjure. Mon Dieu! pourquoi aussi me la donner à garder? Je suis sans force, sans volonté, moi. Tu n'as jamais remarqué son regard immobile et perçant. Quand il se fixe sur moi, vois-tu, je sens ma tête qui tourne, mes membres qui tremblent : j'ai peur!

Ces mots étaient prononcés d'une voix si profondément altérée, qu'au milieu même de sa désolation Jeanne en fut touchée. Elle saisit les mains de son père avec une pitié douloureuse et les baisa tendrement. Cette caresse toucha le vieillard et son front s'éclaircit :

— Tu me pardonnes, Jeanne, n'est-ce pas? dit-il en appuyant ses lèvres tremblantes sur le front de la jeune fille. Oh! sois tranquille! tout cela finira bientôt: bientôt tu ne seras plus son esclave et tu pourras faire ce qui te plaît.

— Moi, mon père?

— Ne vas-tu pas épouser le comte de Lanoy?

— Ah! jamais! s'écria la jeune fille avec désespoir.

Le marquis releva la tête.

— Jamais! répéta-t-il, étonné; que veux-tu dire, Jeanne?

— Oh! mon père! je suis bien malheureuse! sanglota la jeune fille en se jetant dans ses bras.

— Toi, malheureuse, Jeanne? Au nom du ciel, qu'y a-t-il donc? Regarde-moi. Pourquoi pleurer?

Et, comme si un trait de lumière l'illuminait tout à coup :

— Oh! s'écria-t-il, ce n'est pas le comte que tu aimes!

La jeune fille se cacha, honteuse et éplorée, dans le sein du vieillard.

— Oui, je comprends, reprit-il. Il y en a un autre... que ta mère repousse, n'est-ce pas?... Ta mère ne songe qu'à t'élever pour monter après toi! pauvre enfant!... Et tu l'aimes donc bien?

— Ah! mon père! murmura Jeanne en le pressant sur son cœur.

Celui-ci soupira.

— Hélas! hélas! que faire? dit-il d'un ton abattu. Elle a choisi le comte, Jeanne. Elle veut que tu l'épouses; et on ne peut lui résister à elle.

— Oh ! je le sais, je le sais ! reprit la jeune fille avec des sanglots ; mais plutôt que d'épouser le comte, mon père, je mourrai !

— Toi !

— Oui, reprit-elle avec une énergie désolée, car tout me sera plus facile que de supporter une pareille union. Oh ! songez, mon père : promettre à Dieu de vivre pour quelqu'un alors que toute votre âme est ailleurs ! se condamner à mentir jusqu'à la mort ! c'est impossible ! Et lui, que deviendra-t-il si je l'abandonne ! Vous ne savez pas combien il est bon ! Nous parlions de vous si souvent, et il vous aimait seulement parce que je vous aimais ! Oh ! j'aurais pu être si heureuse avec lui, mon père !

La jeune fille parlait d'une voix entrecoupée, et sa douloureuse exaltation avait gagné le vieillard.

— Eh bien ! s'écria-t-il tout à coup, partons ensemble !

— Partir, mon père ?

— Oui, Jeanne, car c'est le seul moyen d'échapper à sa tyrannie. On veut te faire souffrir comme moi ; fuyons.

— Y pensez-vous ?...

— Qui nous en empêche ? Ne suis-je pas ton père ? Avec moi, tu peux aller partout sans honte. Je vous suivrai, Jeanne ; nous irons vivre bien loin, dans quelque coin de campagne, où je serai libre de me promener sous les arbres sans un gardien. Si nous sommes pauvres, je travaillerai.

— Vous, mon père ?

— Oui ! oui ! mes forces reviendront, enfant. Ici sa présence m'empoisonne l'air ; je sens autour de moi sa volonté comme un réseau de fer qui m'oppresse... voilà pourquoi je suis faible, vieux et sans raison. Mais la liberté me rajeunira... Avertis-le, Jeanne ; dis-lui qu'il prépare tout, et nous fuirons avant que ta mère se doute de rien !

— Hélas ! il est trop tard, murmura la jeune fille ; la lettre lui aura tout appris.

— La lettre ? reprit le marquis en changeant de visage. Oh ! oui, tu as raison... La lettre !... Et c'est moi qui l'ai livrée ! C'était un dépôt : je l'ai vendu pour de vaines promesses.

— Mon père !

— Vendu, Jeanne ! Oh ! je suis un lâche !

Le vieillard heurtait son front avec désespoir. Jeanne l'entoura de ses bras.

— Oh ! ne dites point cela, mon père ! s'écria-t-elle ; ne vous accusez pas ; n'ayez point de douleur pour moi ! Dieu a tout fait, et il n'a point voulu me donner la joie que je lui demandais. Lui seul est le maître et fait l'avenir ! Puisqu'il m'est refusé de vivre pour Jérôme dans ce monde, eh bien ! j'irai prier pour lui dans un couvent. Embrassez-moi, embrassez-moi, mon père, car bientôt vous ne me verrez plus !

— Non, Jeanne, s'écria le marquis en la serrant contre sa poitrine, cela ne sera point ! Toi dans un cloître, ma belle, ma douce Jeanne ! Et que ferais-tu sous le voile de tes douces bouffées de joie ? qui rendras-tu heureux de ton affection ? Ah ! tu ne sais point tout ce que l'on peut souffrir au fond d'un couvent !

— Non, mais je sais, mon père, tout ce que l'on souffre dans certaines unions.....

— Comme la mienne, n'est-ce pas? dit le vieillard en pâlissant. Tu as raison ! je n'y avais pas songé!... Si tu allais souffrir autant que moi !

Et cette pensée le fit frissonner.

—Jeanne ! Jeanne ! tu ne te marieras point contre ton gré ! s'écria-t-il avec force. Toutes les unions sans amour doivent se ressembler. Tu ne te marieras point ; je m'y opposerai. Je suis ton père ; ce titre-là, du moins, ils n'ont pu me l'ôter. Ils ne peuvent disposer de ta main malgré moi. Tu n'épouseras point le comte.

— Je venais pourtant présenter le contrat à votre signature, dit une voix calme et sonore.

Madame de Solange venait d'entrer et se tenait à quelques pas, des papiers à la main.

VIII.

La jeune fille se serra contre son père avec effroi. Celui-ci tressaillit, mais sans baisser les yeux. La marquise s'approcha.

— Je crois inutile de rappeler tous les avantages de l'alliance convenue, dit-elle froidement. Les paroles sont données, les conventions écrites, et rien au monde ne pourrait me faire revenir sur ma décision. J'ai donc lieu de croire que monsieur le marquis ne s'opposera point à l'exécution d'un projet qu'il avait approuvé lui-même.

— Mon consentement suivra celui de Jeanne, répondit M. de Solange d'un ton d'hésitation.

— Votre consentement suivra le mien, monsieur, reprit la marquise avec impatience. Ma volonté n'est point de celles qui cèdent aux caprices ou aux larmes ; je ne discute point : je veux ! Signez !

Sa voix avait une domination si inflexible et si menaçante que Jeanne en fut saisie ; mais le vieillard resta impassible. Il était arrivé à une de ces heures où l'âme du plus timide, poussée à bout, a besoin de la révolte pour se soulager d'une trop longue oppression. Sans répondre à l'ordre de la marquise, il prit vivement le contrat qu'elle lui tendait, le froissa avec mépris et le jeta à terre.

— Vous voyez bien que je ne signerai pas, madame ! dit-il d'un ton résolu.

La marquise recula en pâlissant. Elle regarda le vieillard, puis l'acte, qu'il avait repoussé d'un pied dédaigneux.

— Prenez garde à ce que vous faites, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante ; votre état a des priviléges, et j'aime à croire que vous n'avez point conscience de ce que vous venez de faire. Mais veuillez réfléchir.

— J'ai réfléchi, dit le marquis, et je refuse. Tant qu'il n'a été question que de mon bonheur, j'ai pu céder ; mais Jeanne, madame, est plus que moi-même, c'est la seule partie de ma vie que vous n'ayez point flétrie. Ce mariage ne se fera point contre sa volonté.

— Je ferai ce mariage malgré vous ! s'écria madame de Solange.

— Je vous en défie, madame, reprit vivement le vieillard. Mon titre de père me donne une autorité que je maintiendrai. Rien ici ne peut avoir lieu sans mon consentement ; je suis le maître, le maître, entendez-vous ! Ah ! parce que ma tête s'est

affaiblie dans l'isolement que vous m'avez fait, parce que je vous ai laissée longtemps me fouler aux pieds, vous croyez peut-être que j'ai oublié mes droits! mais pour me garder soumis il ne fallait pas toucher à cette enfant. Elle est venue pleurer dans mes bras en parlant de mort, de couvent, et ses pleurs m'ont rendu la force! Jusqu'ici j'ai souffert à l'écart et en silence; j'ai mieux aimé la douleur que le combat; mais le courage que je n'ai pas eu pour moi, je l'aurai pour elle. Sur le salut de votre âme, ne touchez point à Jeanne, car je suis son soutien, son tuteur, et je saurai la défendre!

En parlant ainsi, il serrait la jeune fille contre sa poitrine, tout tremblant d'émotion. Ses cheveux blancs semblaient s'agiter sur son front élargi. Sa taille s'était redressée; on eût dit qu'une force surhumaine était descendue dans ce corps brisé et qu'une âme longtemps cachée venait d'y faire une subite explosion.

Madame de Solange était immobile et muette. Cette révolte inattendue d'un homme si longtemps soumis à ses volontés était pour elle comme une sorte de prodige dont elle fut un instant comme intimidée; mais elle revint vite de sa stupeur, et rougissant de sa faiblesse :

— A la bonne heure, dit-elle d'un accent implacable et les yeux étincelants; c est une lutte entre nous que vous appelez? Je l'accepte! Jusqu'à présent j'avais cru pouvoir ménager un vieillard en enfance; j'avais laissé par bonté à un fantôme l'apparence du chef de la famille; mais il devient rebelle et dangereux : je saurai lui arracher cette apparence de droit dont il veut abuser! Vous vous dites le tuteur de cette enfant, monsieur? Dans quelques jours vous en aurez un vous-même!

— Ah! madame, s'écria Jeanne en s'élançant les mains jointes vers la marquise.

Celle-ci la repoussa.

— Laissez-moi, dit-elle, vous avez voulu la lutte, vous l'aurez! Que cet esprit si prompt à proclamer vos droits tâche de les défendre. Nous verrons comment il soutiendra l'humiliant examen de ses juges. Je ne vous demande plus votre signature, monsieur, je n'en aurai plus besoin dans quelques jours; un contrat se passe de la signature d'un interdit.

A mesure que madame de Solange parlait, l'exaltation du vieillard semblait s'évanouir; le feu de ses regards s'était éteint, son front avait pâli, ses bras étaient retombés immobiles; on eût dit que cette âme, poussée un instant hors d'elle-même, reconnaissait la voix de son maître et rentrait insensiblement dans sa craintive obéissance. Mais, au dernier mot prononcé par la marquise, il poussa une exclamation d'épouvante.

— Interdit! balbutia-t-il, moi! Je ne veux pas de juges! Moi, répondre comme un criminel! Non, non! Je ne me défendrai pas! Vous ne ferez pas cela... par honneur..... par pitié..... Interdit! J'aime mieux mourir, madame, laissez-moi mourir!

Des larmes étouffèrent sa voix; il chercha son fauteuil à tâtons et en chancelant.

— Mon père! ô mon père! s'écria Jeanne en le recevant à demi dans ses bras.

— Pas interdit! pas de juges! balbutia le vieillard.

Et il s'évanouit.

IX.

Huit jours s'étaient écoulés, et tout semblait rentré dans le calme à l'hôtel de Solange ; seulement ce calme avait quelque chose de morne et de funèbre. Depuis la scène que nous venons de rapporter, le bruit de la folie du marquis s'était sourdement répandu, mais sans qu'on pût la vérifier, car tous les services qui eussent pu conduire les valets près de son appartement avaient été interrompus par ordre de la marquise, et tous les bruits susceptibles d'y parvenir sévèrement défendus. La vie semblait s'être brusquement retirée de cette partie de l'hôtel, et, à voir ces portes closes et ces contrevents soigneusement fermés, à travers lesquels glissait à peine la lueur d'une lampe, on eût dit d'une de ces chambres funèbres consacrées au cercueil d'un mort.

Les défenses de la marquise s'étaient étendues jusqu'à Jeanne, et toutes les prières de celle-ci pour qu'on lui permît de voir son père avaient été inutiles.

Ainsi privée du seul appui et de la seule consolation qu'elle pût invoquer, la jeune fille avait passé ces huit journées dans les larmes. A la douleur que lui causait la séquestration du vieillard, dont elle s'accusait d'être la cause, venaient se joindre toutes les angoisses d'un amour sans espoir. Où était Jérôme et que contenait sa lettre tombée au pouvoir de la marquise? Avait-elle pu le faire connaître? Ne l'exposait-elle point à quelque odieuse persécution? Que pensait-il du silence de Jeanne? Il l'accusait peut-être d'indifférence ou d'oubli; et il prenait quelque résolution fatale! et nul moyen de l'avertir! La jeune fille appelait en vain à son secours toutes les imaginations de la douleur et de l'amour : la surveillance muette de sa mère l'entourait comme un réseau. Son esprit allait se heurter de tous côtés à l'impossible.

Alors venaient des désespoirs sans fin. Vaincue par la souffrance, elle allait jusqu'à regretter cet amour qui avait été si longtemps pour elle comme un soleil intérieur; elle demandait à Dieu cette nuit des cœurs froids et des méchants, puisque ceux-là seuls n'étaient point brisés. Puis succédaient de profonds abattements, et cessant de se débattre, elle se laissait aller jusqu'au fond de cet abîme, ne demandant à Dieu que de pouvoir mourir.

Madame de Solange avait suivi toutes les agitations de cette âme bourrelée, d'un œil curieux, comme le médecin qui étudie la crise dont il veut profiter. L'exécution de la menace qu'elle avait faite au marquis entraînait avec elle trop de scandale et de danger pour qu'elle s'y arrêtât. Appeler des tiers à son aide, c'était s'exposer à les avoir pour maîtres ou pour ennemis. Elle préféra tout faire sans bruit, briser la résistance du père et de la fille en s'armant contre chacun d'eux de leur commune affection, obtenir enfin que Jeanne renonçât au bonheur, sans violence et pour ainsi dire par compromis. Mais elle comprit que pour l'amener là il fallait d'abord la désintéresser de la vie en lui ôtant toute espérance, afin de profiter de l'espèce d'abandon de soi-même qui accompagne toutes les grandes souffrances. Elle savait en effet combien l'abnégation est facile au désespoir et avec quelle promptitude le premier élan de la douleur nous jette dans le dévoûment. Les circonstances la servirent à souhait pour l'exécution de son projet.

Un matin, l'on vint avertir Jeanne que sa mère la demandait. La marquise, qui se trouvait dans sa bibliothèque avec maître Durocher, fit signe à la jeune fille de passer dans sa chambre et de l'attendre. Celle-ci obéit; mais la vue du notaire l'avait saisie; elle pensa qu'il avait été appelé pour son mariage, dont madame de Solange ne lui disait rien depuis huit jours, et que son sort se décidait peut-être dans cet entretien. Poussée par une inquiétude curieuse, elle s'approcha doucement de la portière de tapisserie qui séparait la chambre de la bibliothèque, et prêta l'oreille; mais elle ne put saisir que quelques paroles confuses. Elle allait se retirer lorsqu'elle s'aperçut que maître Durocher s'était levé; la marquise le reconduisait et tous deux se rapprochèrent.

— Ainsi, dit madame de Solange, il est bien entendu que vous allez presser la rentrée des cinquante mille livres destinées à M. de Lanoy.

— Je ferai mes efforts, répondit maître Durocher.

— Et vous m'avertirez du résultat de vos démarches?

— Je vous le promets.

Tous deux étaient arrivés près de la portière; la marquise s'arrêta.

— A propos, dit-elle en souriant, et cet amas de vieux titres qui m'ont été envoyés dernièrement de province?

— Il faudrait les examiner, répondit le notaire; mais le temps me manque.

— Il faut confier cette besogne à des clercs; vous en avez d'habiles.

— J'en avais un, répondit Durocher en secouant la tête; je vous l'ai même envoyé plusieurs fois.

— Envoyez-le de nouveau.

— Plût à Dieu que je le pusse, madame la marquise! mais Jérôme Bouvart n'est plus chez moi

— Comment cela?

— Je l'ai perdu par suite d'un fol amour

— Dont vous connaissez l'objet, interrompit vivement madame de Solange.

— Non, madame la marquise, mais dont j'ai constaté les tristes résultats. Depuis près de deux mois Jérôme était chaque jour plus sombre et il lui échappait parfois des paroles lugubres...

— Enfin?

— Enfin, il y a huit jours qu'il a subitement disparu.

— Et vous ignorez ce qu'il est devenu?

— J'ai peur de le savoir, au contraire, soupçonnant quelque acte de désespoir. J'ai pris des informations et j'ai appris des bateliers qu'un garçon de l'âge et de la tournure de Jérôme avait été aperçu le soir sur le pont de la Tournelle.

— Se peut-il?

— Ils l'ont vu se promener près du parapet, d'un air égaré, jusqu'à la nuit.

— Et alors?

— Alors, madame la marquise, ils croient avoir entendu la chute d'un corps dans la rivière.

Un cri déchirant et étouffé interrompit maître Durocher; il se détourna étonné et regarda madame de Solange; mais celle-ci avait feint de ne rien entendre; elle ouvrit la porte de la bibliothèque.

— J'attendrai que vous ayez remplacé ce jeune homme, dit-elle avec un calme souriant. Au revoir, maître, et portez-vous bien.

Le notaire salua et sortit.

A peine eut-il tourné le corridor, que madame de Solange courut à sa chambre, et soulevant la portière elle aperçut Jeanne étendue sans mouvement sur le parquet.

La douleur qui saisit la jeune fille au sortir de son évanouissement amena une fièvre délirante dont la marquise elle-même fut effrayée. Cette âme, fermée à toutes les affections, n'avait pu soupçonner la force du coup qu'elle portait à Jeanne; elle en demeura saisie, non de remords, mais d'épouvante. Avec Jeanne périssaient les dernières espérances d'élévation qui flattaient son orgueil. La vie de Jeanne lui devint plus précieuse que la sienne même, et cette vanité à l'agonie montra toutes les angoisses de la tendresse. L'ambitieuse pleura des larmes de mère.

Assise au chevet de sa fille, elle épiait ses mouvements, écoutait son souffle, interrogeait les teintes les plus fugitives de son front brûlant. Tous les secours de l'art furent appelés, tous les soins prodigués. Enfin, la nature vainquit la douleur même : Jeanne se rétablit.

Pendant que l'état de la jeune fille avait pu inspirer quelque crainte, madame de Solange avait soigneusement évité tout ce qui eût pu lui rappeler le mariage projeté; mais dès que ses craintes furent dissipées, elle songea à presser l'accomplissement de son projet.

Semblable à un accusé que l'on arrache à la mort pour le conserver aux tortures du bourreau, Jeanne ne revenait à la santé que pour subir de nouvelles persécutions. Le retour du comte de Lanoy, que ses affaires avaient appelé en Bourgogne, était prochain et devait la trouver prête à obéir. Madame de Solange eut recours à toute l'énergie de sa volonté pour soumettre cette âme affaiblie.

Hélas! la maladie et le désespoir y avaient laissé peu d'éléments de résistance, et désormais sans intérêt au monde, elle ressemblait à une barque qui a perdu son point d'attache et flotte impuissante à toutes les vagues. Cependant le souvenir de Jérôme y survivait, doux fantôme à qui elle eût voulu rester fidèle. Mais la marquise savait le moyen de vaincre ces derniers scrupules de Jeanne : elle avait déjà réussi à lui ôter la force en lui ôtant l'espoir; il ne restait plus qu'à lui présenter la soumission comme un sacrifice.

Depuis sa convalescence, la jeune fille avait plusieurs fois demandé à voir son père. Cette faveur lui fut enfin accordée.

X.

Ce fut Baptiste qui introduisit Jeanne chez le marquis. Les volets y étaient soigneusement fermés et une lampe de nuit y répandait seule sa douteuse lueur. Mais lorsque les yeux de la jeune fille se furent accoutumés à la demi-obscurité qui y régnait, elle ne put retenir un cri de surprise à l'aspect sombre et dévasté de l'appartement. Les rideaux, les meubles et les tableaux avaient été enlevés. Une tapisserie dont les personnages livides semblaient vaciller à la vague lueur de la lampe, garnissait seule la muraille et donnait à ce lieu un aspect encore plus sombre. Le bruit des pas de la jeune fille, amorti par un double tapis, n'avait point sans doute été entendu du vieillard, car il resta immobile. Jeanne s'approcha de son lit sans rideaux et put le contempler avec une douloureuse surprise.

Il était étendu, la tête nue, les yeux fermés et les mains jointes; ses cheveux, négligés et sans poudre, tombaient épars sur ses joues creuses; de longues veines bleuâtres traversaient son front pâle, et ses lèvres desséchées laissaient échapper un souffle entrecoupé.

La jeune fille joignit ses mains et se laissa glisser à genoux près du lit. Ce mouvement parut tirer le marquis de sa torpeur. Il rouvrit les yeux, souleva la tête et aperçut Jeanne. Celle-ci saisit une de ses mains, qu'elle couvrit de pleurs et de baisers.

— C'est moi, mon père, dit-elle; ne me reconnaissez-vous point?

Le vieillard la regarda fixement; puis, dégageant la main qu'elle tenait:

— Interdit! murmura-t-il. Plus de soleil... plus de bruit... plus rien!...

— Mon père! s'écria Jeanne épouvantée en se redressant.

Il y avait dans ce cri un effroi si tendre et si poignant qu'il pénétra jusqu'au cœur du marquis. Il regarda fixement la jeune fille, et un éclair traversa ses yeux.

— Jeanne, dit-il en étendant les mains...

— Oui, mon père, oui, votre Jeanne bien-aimée, reprit la jeune fille en l'entourant de ses bras. Regardez-moi. Oh! que vous êtes pâle, mon Dieu!

— Ils m'ont interdit, répéta le vieillard.

— Ne le croyez pas, mon père.

— Regarde plutôt, murmura-t-il en promenant les yeux autour de lui... Ils m'ont tout ôté, jusqu'à la chambre où je vivais depuis dix années.

— Cette chambre, vous y êtes, mon père.

— J'y suis, dis-tu, folle? Où sont alors un grand fauteuil, une bibliothèque, les portraits de ma famille, la pendule d'écaille que j'aimais à entendre sonner la nuit?... Non, non! ils m'ont mis une grande tapisserie pour me tromper; mais ceci est une tombe, vois-tu. Fais attention en sortant, et tu liras mon nom au dessus. Ils m'ont descendu au cercueil tout vivant, Jeanne, parce que j'étais interdit.

— Oh! mon père, mon père! revenez à vous!

— Regarde plutôt, ajouta le marquis, en montrant avec une honte presque féminine ses cheveux défaits et son linge souillé. Ils m'ont refusé jusqu'aux soins de chaque jour; je ne suis plus pour eux qu'un cadavre.

Et comme si une pensée d'orgueil traversait son affliction:

— Mais il n'importe, continua-t-il d'un ton de triomphe, j'ai refusé de signer, Jeanne. Ah! ah! ah! elle croyait me faire céder comme autrefois; mais pour toi, j'aurais résisté à Dieu. Ne crains pas, va, Jeanneton. Qu'elle vienne encore, eût-elle la mort avec elle, je répondrai comme avant: Je refuse! je refuse! je refuse!

— Mon père! s'écria Jeanne éperdue, oh! mon père, c'est moi qui suis cause de tout! Si j'avais obéi, vous seriez encore libre et heureux. Mais vous ne pouvez rester ici, mon père; il faut que vous quittiez ce cachot; vous en avez le droit. Venez.

— Tais-toi, dit le vieillard, dont la préoccupation n'était déjà plus la même; tais-toi! c'est l'heure où il va paraître.

— Qui cela, mon père?

— Plus bas, plus bas! Il y a un Dieu même pour les interdits, vois-tu. Ils ont cru m'ôter la vue du soleil; mais il me visite malgré eux chaque jour.

— Que dites-vous?

— Regarde de ce côté, sous cette croisée : un rayon s'y glissera bientôt. Il ne brille qu'un instant, mais il revient tous les jours, et je compte les heures en l'attendant. Grâce à lui, je sais qu'il y a encore un soleil sur la terre. Mais surtout n'en dis rien à ta mère, Jeanne, n'en parle à personne; ils m'ôteraient mon rayon.

— O mon père! mon père! dit la jeune fille attendrie, vous souffrez donc bien de votre captivité?

— Si je souffre! ah! tu ne sais pas ce que c'est que cette nuit et ce silence éternels, Jeanne. Il y a des instants où je doute de ma vie et où ce lit me paraît un cercueil. Oter ses habitudes à un vieillard, vois-tu, c'est comme si l'on voulait changer son cœur de place. Je me cherche moi-même au milieu de cette dévastation. Ils m'ont enlevé tout ce que mon œil connaissait, tout ce qui me rappelait quelque chose. En vidant cette chambre, ils ont vidé ma mémoire; je ne me souviens plus, je ne désire plus, je cherche le monde autour de moi sans le trouver.

— Se peut-il, ô mon Dieu!

— Oh! si je pouvais sortir, reprit le vieillard d'un ton plaintif; une heure... une minute!... Jeanne, ne peux-tu me délivrer sans qu'ils le sachent? Le temps seulement de voir le ciel, d'entendre mes oiseaux, de sentir un peu d'air dans mes cheveux. Jeanne, faudra-t-il donc mourir au fond de ce sépulcre?

Il avait les mains jointes et sanglotait comme un enfant. La jeune fille éperdue se jeta dans ses bras.

— Non, non, mon père! s'écria-t-elle suffoquée de larmes, on vous rendra la liberté; vous verrez le jour.

— Quand cela?

— Sur-le-champ, mon père!

Elle s'était élancée vers la sonnette dont elle tira vivement le cordon. La porte s'ouvrit, et madame de Solange parut.

— Que mon père soit libre, madame, s'écria la jeune fille en courant vers elle; qu'il soit heureux, je consens à épouser M. de Lanoy.

XI.

Huit jours après, les cloches de Saint-Louis sonnaient à pleines volées, et une longue file de carrosses assiégeaient la porte de l'église. On y célébrait le mariage du comte de Lanoy et de mademoiselle de Solange.

Près de l'autel se tenait le marquis, en habits de fête, regardant la foule parée, respirant l'odeur de l'encens et écoutant le chant des orgues d'un air ravi.

L'union prononcée, au moment où le prêtre se retirait, Jeanne se leva, chancelante et comme égarée; mais ses yeux en se promenant autour d'elle, rencontrèrent le vieillard; elle s'élança vers lui par un mouvement pour ainsi dire désespéré, et se jetant dans ses bras :

— Réjouissez-vous, mon père, s'écria-t-elle; désormais vous serez libre et heureux.

De retour à l'hôtel, les nouveaux époux trouvèrent le notaire qui apportait à signer des quittances et actes additionnels. A cette vue les deux familles se séparèrent, par l'instinct de leurs intérêts opposés; les politesses réciproques cessèrent pour faire place à une gravité contrainte, et l'on s'assit, comme des ennemis en présence qui vont discuter les conditions d'un traité.

Maître Durocher commença à lire les différentes pièces, de ce ton endormeur dont sa longue expérience lui avait donné l'habitude. Il savait que peu de patiences pouvaient tenir à la monotonie d'une pareille lecture, et que l'ennui, en rendant les auditeurs moins attentifs, épargnait de dangereux débats. Mais ni la fatigante lenteur du débit ni l'obscurité de la rédaction ne purent lasser la marquise : elle fit éclaircir plusieurs passages et exigea le retranchement de quelques articles dont elle parut craindre les conséquences. Le comte consentit à tout avec cette nonchalance impertinente qui semble mépriser les détails. Quant à Jeanne, muette, insensible et une main dans celle de son père, elle avait écouté sans entendre et approuva sans avoir compris.

La lecture venait de finir, et le jeune homme dont maître Durocher s'était fait accompagner recueillait les signatures des deux familles; le notaire se trouva près de madame de Solange.

— Vous avez enfin un nouveau clerc, observa celle-ci, sans songer à ce qu'elle disait et seulement pour échapper à l'embarras du silence.

— Oui, madame, répondit Durocher; mais je ne désespère point de retrouver l'ancien.

— Comment! dit la marquise en tressaillant.

— Le cadavre du jeune homme que les bateliers ont entendu tomber dans la Seine a été retrouvé.

— Eh bien?

— Ce n'était pas celui de Jérôme.

Jeanne, qui écoutait palpitante, se leva en poussant un cri.

— Tout le monde a signé, maître Durocher, dit la marquise vivement.

Et pendant que le notaire réunissait les actes, elle saisit la main de Jeanne, et la forçant à s'asseoir :

— Remettez-vous, madame de Lanoy, dit-elle, votre mari vous regarde!

XII.

Le marquis de Solange mourut peu après, et avec lui disparut le dernier intérêt que Jeanne eût conservé dans le monde. La marquise et le comte, qui poursuivaient de concert leurs plans ambitieux, troublaient rarement sa solitude et lui laissaient la liberté de sa douleur. Ainsi abandonnée, la jeune femme chercha dans la piété des consolations qu'elle eût en vain demandées ailleurs. Cette âme, mortellement atteinte dès son premier élan dans la vie, se replia sur elle-même et se réfugia dans la foi naïve de l'enfance, comme un oiseau blessé qui regagne son nid pour ne plus le quitter.

Cependant Louis XV était mort emportant dans son linceul les derniers prestiges

et les dernières traditions de la monarchie. Avec son règne finit le crédit du comte de Lanoy, si laborieusement agrandi par les intrigues de madame de Solange. Vainement elle voulut se rattacher à la nouvelle cour, ses efforts se perdirent dans l'immense agitation qui commençait alors à tout ébranler. Pour elle, comme pour toute la noblesse, il ne fut bientôt plus question, non plus de conquérir une plus haute position, mais de conserver celle qu'elle occupait. Le comte, qui avait renoncé aux idées philosophiques dès qu'il avait craint de les voir appliquer, fut un des premiers à invoquer l'appui de l'étranger pour arrêter le mouvement révolutionnaire. Chargé par les princes d'une mission secrète, il partit pour l'Allemagne, laissant Jeanne seule avec la marquise, que l'âge et les déceptions avaient enfin vaincue, et dont les facultés affaiblies s'éteignaient chaque jour.

La jeune femme au contraire n'avait reçu aucune atteinte des années, et telle on l'avait vue quitter l'autel après son mariage, belle, dévouée et douloureuse, telle on pouvait la voir encore. L'éternelle jeunesse de son âme semblait avoir passé sur ses traits : on eût dit une fleur cueillie dans sa première fraîcheur et conservée par quelque magique puissance, aussi suave et aussi pure.

Elle revenait un jour du quartier Saint-Marceau, où l'avait appelée une de ces bonnes œuvres qu'elle accomplissait avec toutes les grâces du cœur; son carrosse allait traverser la place de l'Hôtel-de-Ville, lorsqu'il fut subitement arrêté par une foule immense qui s'avançait en poussant des cris de triomphe. Madame de Lanoy se pencha vers la glace et demanda à son cocher ce qu'il y avait.

— C'est le peuple qui vient de prendre la Bastille, madame, répondit le laquais tremblant.

Dans ce moment une troupe d'ouvriers s'approcha du carrosse, et l'un d'eux ouvrit brusquement la portière. A l'aspect de Jeanne si belle et si triste, il recula involontairement et se découvrit.

— Que voulez-vous? demanda la comtesse d'une voix douce.

— Pardon, madame, balbutia l'ouvrier, mais un des prisonniers que nous avons délivrés vient de s'évanouir.

— Qu'il vienne! s'écria vivement Jeanne; il y a place ici pour lui.

Ceux qui portaient le mourant s'approchèrent alors et le déposèrent dans le carrosse. La comtesse avait rejeté l'écharpe de soie dont elle était entourée, et aida elle-même à le placer à ses côtés; mais dans ce mouvement, le tapis qui enveloppait le prisonnier s'ent'rouvrit et permit de le voir. Jeanne ne put retenir un gémissement à l'aspect de ce visage, qui n'avait conservé rien d'humain.

Le mourant parut l'entendre, car ses paupières se soulevèrent, ses yeux se rouvrirent lentement et restèrent fixés sur madame de Lanoy.

— Vous souffrez bien? demanda celle-ci d'une voix que ses larmes rendaient tremblante....

Les traits du prisonnier s'animèrent; il agita ses lèvres, et faisant un effort :

— Jeanne! murmura-t-il d'un accent confus.

— Vous savez mon nom! dit madame de Lanoy surprise.

— Jeanne! répéta le prisonnier en étendant les mains vers la comtesse.

— Qui êtes-vous? s'écria celle-ci éperdue et les regards fixés sur lui dans une angoisse de doute impossible à exprimer.

— Jérôme! balbutia-t-il.

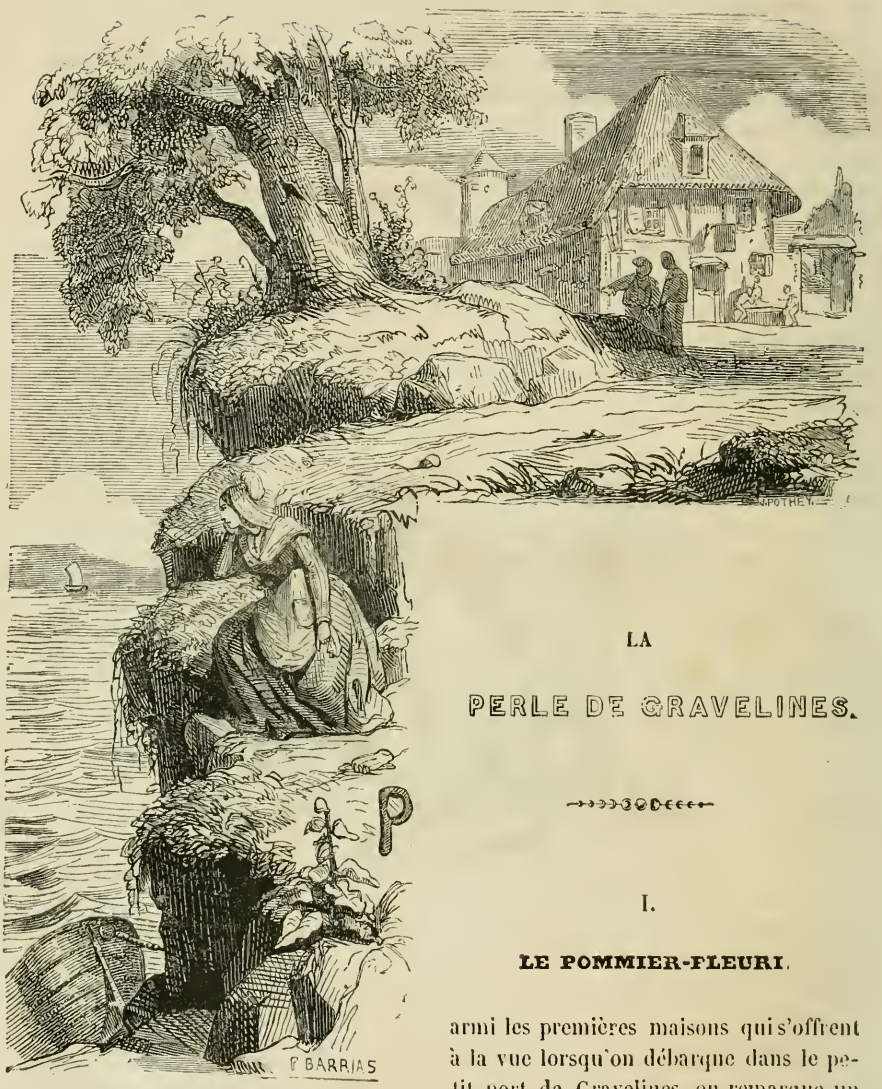
Madame de Lanoy poussa un cri horrible et tomba à genoux devant le prison-

nier. Celui-ci se redressa sur son séant, et laissant aller ses deux bras sur les épaules de la comtesse :

— Jeanne ! reprit-il, je t'ai revue ! Dieu est bon !

A ces mots il retomba en arrière. La comtesse se pencha sur lui, éperdue ; mais, épuisé par de longues souffrances, il n'avait pu résister à cette dernière émotion... La joie l'avait tué.

Émile Souvestre. (*Le Siècle*).



LA PERLE DE GRAVELINES.

I.

LE POMMIER-FLEURI.

Parmi les premières maisons qui s'offrent à la vue lorsqu'on débarque dans le petit port de Gravelines, on remarque un bâtiment fort disgracieux d'où s'exhale une odeur de poisson qui, mêlée aux émanations des varecs de la plage et à certain parfum asphyxiant de goudron qu'envoient les chantiers, affecte assez désagréablement les nerfs olfactifs. C'est un magasin où l'on sale du hareng. Mais, sur l'emplacement qu'occupe ce malencontreux magasin, était, en 1802, l'établissement du *Pommier-Fleuri*, dont tous les vieux marins de l'endroit ont gardé le souvenir. Le *Pommier-Fleuri*, qui appartenait à la mère Giraud, veuve d'un ancien maître d'équipage, était le débit de boisson le plus propre et le mieux achalandé de Gravelines. La maison n'avait qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et c'était dans une vaste pièce de ce rez-de-chaussée que s'attablaient les consommateurs. Au-dessus de la porte se balançait une

Marguerite, assise devant la lampe veillait etc

planche carrée où, sur un fond bleu clair, quelques raies noires disposées en éventail sur une tige brune, et parsemées de points blancs et verts, étaient censées représenter un pommier en fleurs. Deux longs bancs de pierre qui flanquaient la porte étaient constamment occupés par des flâneurs, la pipe à la bouche et parlant tour à tour bateaux et filets, navigation et combats. Là on examinait l'état de l'atmosphère, on faisait des conjectures sur le temps, on discutait s'il fallait ou non prendre la mer. Les premières lueurs du jour venaient à peine dorer l'enseigne de ce petit cabaret, que sa porte s'ouvrait, et bien souvent l'aiguille de la pendule marquait minuit, que des buveurs attardés demandaient encore à boire.

C'est que la mère Giraud était fort aimée et vénérée des marins; d'abord, parce qu'elle leur témoignait, en leur faisant crédit, une confiance dont ils étaient fiers et dont ils se seraient bien gardés d'abuser; puis, parce que sa bière était la meilleure bière de la Flandre, parce qu'il n'entrait pas la plus petite goutte d'eau dans son genièvre, et que son cidre normand était toujours d'une qualité supérieure. C'était, du reste, une excellente femme, grosse et réjouie, et très-alerte encore malgré son embonpoint et ses cinquante ans.

Mais, si le petit cabaret du *Pommier-Fleuri* ne désemplissait pas du matin au soir, la vérité nous oblige de dire que ce n'était pas uniquement par les raisons que nous venons de faire connaître : l'hôtesse possédait une fille à laquelle aucune autre fille de la Flandre n'aurait pu être comparée, un véritable trésor de grâces, d'innocence et de beauté. Marguerite, joyeuse et insouciante enfant de seize ans, fraîche comme une fleur que la brise du matin vient de faire éclore, agile comme une gazelle, Marguerite était l'objet des hommages et des adorations de toutes les pratiques, et, bien que sa dot ne parût pas devoir être considérable, il n'était personne qui ne se fût estimé heureux d'obtenir sa main. Ce qui le prouve bien, c'est que le fils du syndic, petit jeune homme fluet et blond, l'accablait de compliments et de gros soupirs, et ne se lassait point de la suivre du regard lorsqu'elle allait folâtrer sur les dunes le long de la grève ou se promener sous les grands arbres aux rameaux touffus qui ceignent la ville. Il y avait aussi un robuste charpentier à qui la hache tombait des mains lorsqu'elle passait dans les limites de son horizon visuel, et un calfat fashionable qui, dans les mêmes circonstances, se donnait force coups de maillet sur les doigts; mais Marguerite n'était amoureuse de personne: et savez-vous pourquoi? parce qu'elle n'en avait pas le temps.

Peut-être est-ce à cause de cela que Marguerite était toujours d'une gaieté folle.

Propre et un peu coquette, elle chantait en rinçant les verres, elle chantait en essuyant les tables, et c'était en chantant qu'elle servait les consommateurs. Bref, son existence, comme celle des oiseaux, était un mouvement et un gazouillement perpétuels. Elle était petite, mais svelte, et ses formes mignonnes délicatement arrondies, l'éclat et la transparence de son teint, ses petites joues roses, ses lèvres plus vermeilles que le corail, et ses jolies dents, doubl rangée de perles qu'elle montrait presque toujours, en faisaient vraiment une délicieuse et ravissante créature. Les beaux cheveux noirs qui noyaient sa gracieuse tête rendaient plus éclatante encore la virginale blancheur de son cou, et l'on croyait entrevoir, dans son candide sourire et dans ses grands yeux d'un bleu limpide et tendre, quelque chose de ce regard et de ce sourire que les poétiques imaginations prêtent aux anges. Un érudit de l'endroit, le fils du syndic, ayant découvert que perle était synonyme de

Marguerite, l'avait appelée *la Perle de Gravelines*, et ce nom, qu'elle méritait si bien sous tous les rapports, lui était resté.

On sait l'empire que la beauté exerce même sur les hommes les plus grossiers. L'empire de la vertu est plus incontestable encore. Cette double influence de la vertu et de la beauté, les marins la subissent dans toute sa plénitude; car ces hommes si incultes, si peu façonnés aux mœurs de nos grandes villes, n'ont bien souvent de rude que l'écorce. Marguerite était aimable, bonne, honnête envers tous; mais nul n'aurait osé se permettre à son égard la plus petite liberté, ni même tenir en sa présence le moindre propos licencieux. Quelquefois, aux chansons de gaillard d'avant, naïves et pittoresques, aux pathétiques complaintes de naufragés ou de suppliciés, aux refrains glorieux et patriotiques, aux chants tolérés enfin, l'abus des liqueurs alcooliques portait bien à faire succéder quelques couplets grivois, obscènes même; mais alors la mère Giraud n'avait qu'à se montrer, le regard sévère et la parole impérieuse, pour faire cesser tout à coup les téméraires chanteurs. La bonne contenance de l'hôtesse sauvait toujours la morale, comme elle prévenait aussi les rixes; et quand, par extraordinaire, l'ordre venait à être troublé, il n'était jamais besoin de recourir à la force armée pour le rétablir.

A l'époque où commence cette histoire, le *Pommier-Fleuri* était à l'apogée de sa prospérité. C'était pendant la courte paix d'Amiens, dans les premiers jours de l'automne de 1802. A la consommation que faisaient les pêcheurs de Gravelines, il était facile de voir que la pêche du hareng avait été productive. Un soir, un de ces heureux pêcheurs, après avoir bu longtemps en société de joyeux compagnons, avait laissé partir ceux-ci, bien qu'il fût déjà tard, prétextant qu'il attendait quelqu'un, et, resté seul à table, il voyait toutes les autres tables se dégarnir avec une rapidité qui semblait à la fois le contrarier et lui sourire. C'était un grand et beau jeune homme de vingt-quatre ans, aux membres vigoureux, à la carrure athlétique; mais, si son costume, son langage et ses manières étaient ceux de sa profession, son maintien n'était pas sans noblesse, et il y avait dans son regard, dans sa physionomie intelligente, dans l'ensemble de sa personne enfin, je ne sais quoi d'intéressant qui prévenait hautement en sa faveur. La manière dont il portait son bonnet eût suffi seule pour le faire remarquer. Il ne le portait point incliné sur l'oreille avec affectation, comme les fanfarons, les tapageurs et les fades; ni sur l'arrière, comme les couards, les niais et les gens désespérés; ni sur les yeux, ainsi que c'est l'habitude des hommes taciturnes, dissimulés et pervers, mais d'une façon pleine de grâce et de dignité, qui relevait cette coiffure aux yeux de l'observateur.

Cet homme, qu'on nommait Joseph Dutaillis, avait des qualités, comme d'autres ont des défauts, sans paraître s'en douter. Doux et pacifique, ne se prévalant jamais de sa force physique, laquelle était cependant renommée à plusieurs lieues à la ronde, il était sans morgue, d'une générosité et d'une bravoure à toute épreuve. Plus de vingt fois on l'avait vu exposer résolument sa vie pour arracher des naufragés à une mort inévitable. Cependant, bien que sa physionomie respirât la bonté et qu'il possédât au plus haut point l'imposante gravité et la quiétude, compagnes ordinaires de la force et d'une conscience pure, on ne pouvait regarder ses mains brunes et calleuses, aux proportions colossales, sans éprouver une espèce de crainte. Dans cette même journée, où nous le voyons si fortement retenu

à l'une des tables de sapin du *Pommier-Fleuri*, il avait jeté brutalement à la porte un individu qui avait osé provoquer la colère de l'hôtesse. C'était lui qui se chargeait ordinairement de ce soin lorsqu'il se trouvait là. Le coupable était-il ivre, il le prenait dans ses larges mains, comme on prend un enfant; et allait le déposer au soleil, à l'abri d'une borne. Dans le cas contraire, il n'y mettait pas tant de façons.

Onze heures et demie venaient de sonner. Les plus opiniâtres buveurs avaient enfin évacué la salle, après avoir bu un dernier coup à la santé de l'hôtesse et de sa fille, et Dutaillis, immobile et accoudé devant une pinte de cidre, semblait ne pas s'en apercevoir. Ce fut la voix de la maîtresse de l'établissement qui vint l'arracher à ses méditations. Il tressaillit et se leva tout confus, comme s'il eût craint d'avoir trahi la pensée qui l'occupait.

— Eh bien! mon garçon, tu veux donc dormir là, toi? lui dit la bonne femme en riant.

— Oh! non, non, répondit-il d'un air distrait, en se hâtant de solder sa faible dépense.

Il fit ensuite quelques pas dans la direction de la porte avec hésitation; après quoi il revint vers la mère Giraud en roulant, tout craintif et embarrassé, son bonnet dans ses mains.

— C'est que, ajouta-t-il mystérieusement et à voix basse en tremblant, voilà longtemps que j'ai besoin de vous dire quelque chose à vous toute seule, si vous voulez bien le permettre. C'est pour ça que je suis resté si tard.

— Marguerite, ma fille, dit l'hôtesse, monte te coucher; c'est moi qui aiderai ce soir Jeanne (c'était la servante) à faire sa besogne.

Et la docile enfant, saisissant un chandelier posé sur le comptoir de noyer qui ornait le fond de la salle, disparut en sautillant au détour d'un étroit escalier.

— Parle maintenant, mon brave Dutaillis. Qu'as-tu à me dire? Te faudrait-il de l'argent?

— Non, merci bien, mère Giraud. Grâce à Dieu, je n'ai pas besoin d'argent; mes affaires vont mieux que jamais.

— Alors que veux-tu? que puis-je faire pour toi?

— Beaucoup. Vous savez que je suis un honnête garçon...

— Oh! ça c'est vrai. Personne ne dira le contraire.

— Je suis pilote; il n'est pas de bateau de pêche où l'on gagne d'aussi fortes parts que sur le mien; et je me suis acheté depuis peu, avec mes économies, un joli chasse-marée qui fait le cabotage de la Manche et du Texel

— Je sais tout cela; il n'est pas besoin d'en parler.

— Mais peut-être vous ignorez que j'ai une tante à Bergues qui doit me laisser un peu de bien, et que le capitaine du port a écrit au ministre pour me faire avoir une médaille d'or.

— Et qu'as-tu besoin de me conter tout cela? dis-moi plutôt ce que tu veux.

— Voici, reprit le pêcheur en balbutiant. J'aime votre fille à en perdre la tête.

— Ah! c'est cela. Eh bien?

— Eh bien! c'est au point que, si vous ne me l'accordez pas en mariage, j'ai résolu d'aller me jeter à l'eau avec le grappin de mon bateau amarré au cou.

— C'est qu'il en serait bien capable, le malheureux.... Ah! ça, pas de bêtises, entends-tu! Un homme raisonnable ne doit pas parler ainsi. Mais je saurai bien t'empêcher de faire pareille folie.

— Impossible, mère Giraud. Quand j'ai une chose dans la tête, elle y est bien; c'est comme quand j'aime quelqu'un. Sans doute je ne suis pas digne de mademoiselle Marguerite.

— Mais, au contraire, mon garçon. Tu serais pour elle un excellent parti, un mari tel que je lui en désirerais un.

— Du tout, du tout, vous dis-je; je sais bien que je n'en suis pas digne. Elle si jolie, si bonne, si aimable!... et moi si pauvre, si grossier... Mais je l'aime plus qu'aucun autre, voyez-vous, et il y a là dans mon cœur quelque chose qui me dit que personne ne la rendrait plus heureuse que moi.

— C'est encore vrai ça, dit la grosse Flamande avec attendrissement.

— Vous voyez donc que je ne pourrais pas vivre si vous la donniez à un autre.

— Eh bien! mon ami, ne te désespère pas. Je parlerai à Marguerite, et nous tâcherons d'arranger cette affaire!... Va, on ne laisse pas se noyer un beau et honnête garçon comme toi. Tu deviendras mon gendre.

Ces paroles rendirent le pêcheur comme fou; il ne trouva rien de mieux à faire que de sauter au cou de sa future belle-mère, qui se laissa embrasser de la meilleure grâce du monde, et l'embrassa aussi à son tour, la larme à l'œil. Cet homme, d'une trempe si vigoureuse, si énergique, qui venait de passer en quelques instants par toutes les alternatives de l'anxiété et de l'espérance, n'était pas plus capable qu'un enfant de contenir la joie qui remplissait son cœur; elle débordait à flots comme un liquide quand on brise le vase qui le renferme.

Ainsi le bonheur d'un homme tient souvent à bien peu de chose. Lorsque le pauvre pêcheur de Gravelines s'éloigna du *Pommier-Fleuri* pour regagner son humble demeure, il n'eût pas échangé sa position contre celle du plus puissant monarque de la terre, ni même contre celle du premier consul. Peut-être sa joie eût-elle été plus modérée s'il avait réfléchi que Marguerite pourrait bien le repousser; mais il ne pensait pas à cela, et franchement il avait raison. A quoi bon se désoler sans motif plausible?

L'événement justifia les opinions de Dutaillis, en mettant le comble à son bonheur. Deux mois après il devint l'époux de la femme qu'il aimait si ardemment. Mais qu'on ne s'imagine pas que la douce Marguerite n'avait épousé le beau pêcheur que pour l'empêcher de se noyer. Elle était bien fille à le faire, tant il y avait dans son cœur de bonté et d'abnégation; mais son consentement à cette union ne fut point un acte de dévouement. L'amour seul avait été le mobile de sa conduite. Voici, du reste, comment les choses s'étaient passées. Lorsque sa mère lui avait fait part de la demande de Dutaillis, elle était loin de s'attendre à une confidence de ce genre, son cœur n'ayant encore distingué personne; aussi l'extrême surprise où elle se trouva ne lui permit-elle pas de faire d'autre réponse que celle-ci :

— Tiens!... c'est assez singulier cela... je ne croyais pas... Mais rien ne presse, n'est-ce pas, ma mère? nous avons le temps d'y penser.

Cependant, quelque disposée qu'elle parût à traiter légèrement un sujet aussi grave, cela lui donna beaucoup à penser. Dès ce moment, les idées de mariage, qui ne lui avaient pas encore causé la plus légère insomnie, se mirent à fermenter

dans sa jeune tête. Passant alors en revue tous les jeunes hommes qu'elle connaissait, elle reconnut avec plus de plaisir que d'étonnement que, si on lui avait dit de choisir un mari parmi eux, c'eût été précisément sur Dutaillis que son choix eût tombé.

Lorsqu'une jeune fille a fait pareille remarque, sa détermination est déjà prise. Une semaine après, à la suite d'une visite du pêcheur, Marguerite avouait à sa mère, avec un petit air timide qui lui allait à ravir, qu'elle n'avait pas de raison pour repousser ce jeune homme. Le lendemain, elle ajouta, en baissant les yeux, qu'il lui plaisait assez; et enfin, le troisième jour, elle dit, en rougissant bien fort, qu'elle voulait bien être sa femme.

Et pourtant, nous l'avons dit, Marguerite jusque-là n'avait pas plus remarqué Dutaillis que tout autre, mais ce fut peut-être ce qui la fit apprécier si promptement ses belles qualités. Elle l'estimait déjà, intéressée à l'observer; bientôt elle ne pensa plus qu'à lui, et elle se prit à l'aimer de toutes les forces de son âme, c'est-à-dire de cet amour violent qui ôte le sommeil, fait oublier l'heure des repas, et empêche de voir autre chose que l'objet aimé. Bien certainement elle serait morte alors de douleur si, se jouant de son affection, l'homme qui possédait son cœur lui avait préféré une autre jeune fille.

Quant à la mère Giraud, on conçoit son empressement à marier sa fille, bien que celle-ci n'eût pas encore dix-sept ans accomplis. Elle craignait de mourir avant d'avoir assuré son avenir. Puis la position de deux femmes seules est si critique, elle les expose à tant de dangers! il leur fallait un appui, un protecteur, un homme dont le cœur sût les chérir et le bras les défendre.... Or, qui mieux que Dutaillis était capable de les entourer d'amour et de soins? C'était placer la faiblesse sous l'égide de la force, unir la beauté, la grâce à la noblesse, l'innocence au mâle courage.

Le bonheur de Dutaillis lui avait fait autant d'envieux qu'il avait eu jadis de rivaux, mais il n'y eut que deux d'entre eux, le charpentier et le calfat dont il a été déjà question, qui poussèrent l'envie jusqu'aux dernières limites de la haine. Ces deux hommes, bien qu'ils n'eussent jamais aspiré ouvertement à la main de Marguerite, ni fait encore la moindre démarche auprès de sa mère pour l'obtenir, ne pouvaient pardonner à Dutaillis de les avoir devancés, car c'était le seul grief qu'ils eussent contre lui. Ayant cessé en même tems de fréquenter le *Pommier-Fleuri*, ce qui n'empêchait nullement celui-ci de prospérer, attendu que le pêcheur ne lui avait pas enlevé sa divinité, la jolie perle qui l'ornait si bien, ils durent se remarquer, se rapprocher, se dévoiler l'un à l'autre, et mettre en commun leur jalousie et leur haine. On verra qu'ils étaient faits pour se comprendre. Il y avait bien encore un autre individu à qui le mariage de Marguerite avait causé plus que du déplaisir, un violent chagrin, et c'était, on doit l'avoir deviné, le fils du syndic; mais le pauvre jeune homme, cœur honnête et sans fiel, n'accusait que sa destinée. Après une longue maladie, qui affaiblit encore sa constitution déjà si débile, de désespoir il se fit prêtre.

Cependant Dutaillis continuait à faire avec avantage la guerre aux hôtes de la mer. Ce qu'il voulait désormais, c'était acquérir une petite fortune qui lui permît de faire vivre dans l'aisance sa chère Marguerite; aussi n'était-il pas de pêcheur plus hardi ni plus infatigable. Mais son extrême hardiesse causait souvent à sa sensible compagne des angoisses mortelles; car il y avait alors plus d'un danger à

quitter le rivage. Depuis longtemps déjà la paix d'Amiens avait été brusquement et déloyalement rompue par les Anglais. Il y avait un an qu'il était marié. Chaque fois qu'il partait, sa femme le suivait du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu, et le soir elle courait à sa rencontre le long de l'Aa, petite rivière dans laquelle se mirent les maisons de Gravelines, pour le voir revenir. Parfois elle passait à l'attendre de longues heures debout sur un monticule de sable, écoutant le flot se briser à ses pieds.

Un soir que Dutaillis était parti, avec presque tous les autres pêcheurs de Gravelines, pour passer dehors la plus grande partie de la nuit, le charpentier et le calfat, qui se promenaient ensemble sur la grève, le regardaient s'éloigner avec une espèce de joie féroce qui ne présageait rien de bon ; puis, tournant leurs yeux vers le *Pommier-Fleuri* qu'ils semblaient vouloir foudroyer, ils s'entretinrent longtemps à voix basse et avec animation.

Peu d'heures après, lorsque tout dormait dans la paisible cité flamande, le feu prit à la maison de la mère Giraud, et, malgré la promptitude avec laquelle les voisins, éveillés par des cris de détresse, accoururent sur le lieu du sinistre, on ne put se rendre maître de l'incendie. Bientôt la toïture ne fut plus qu'une gigantesque torche, rouge et bleue, jaune et verte, activée par les spiritueux, projetant au loin une vive lueur et lançant des flammèches jusqu'au ciel. Tout autour, c'était une pluie de feu qui rendait plus intenses encore les ténèbres environnantes, et cet affreux spectacle consternait la population de Gravelines. On ne réussit qu'à preserver d'une destruction imminente les demeures des voisins.

Quant à la cause de ce malheureux événement, on ne la chercha pas longtemps. Une échelle qu'on trouva là couchée sur le sol entre une paire de sabots et le cadavre sanglant et brisé du charpentier Perrin, ne permit pas de l'attribuer à autre chose qu'à la malveillance.

A la lueur sinistre que répandait l'incendie du *Pommier-Fleuri*, les bateaux pêcheurs se hâtèrent de regagner le port. Les plus attardés, ceux qui pêchaient loin du rivage, étaient tous de retour avant l'aube. Quand je dis tous, je me trompe; l'un d'eux n'était pas rentré : c'était celui de Dutaillis. On l'attendit en vain toute la journée, et vainement encore le lendemain et les jours suivants. Il ne reparut pas, et nul ne put dire ce qu'il était devenu. Seulement, quelques pêcheurs prétendirent avoir entendu, la nuit de sa disparition, un grand tumulte sur l'eau.

II.

LANGES ET LINCEUL.

Les choses étaient bien changées un an après les événements que nous venons de rapporter. C'était pendant une nuit du mois de décembre ; il faisait bien froid; le vent soufflait avec force et la neige tombait abondamment. La mère Giraud habitait, avec sa fille accouchée depuis environ cinq mois d'un garçon, une étroite et triste chambre au plus haut étage d'une des plus misérables maisons de Gra-

velines. Dans cette pauvre chambre, dont la vue donnait sur les fossés qui entouraient la ville, tout annonçait la misère et la désolation. Un méchant lit sans ridaux, une table de sapin aux pieds branlants, deux chaises grossières à demi dégarnies de leur paille, un vieux fauteuil dont le velours crasseux laissait échapper des flocons de bourre par vingt déchirures, et une petite armoire de noyer mutilée et vermoulue, composaient tout son ameublement. A la tête du lit, près d'un bénitier de faïence surmonté d'une branche de buis desséchée, une lampe en fer était accrochée au mur; mais la clarté que répandait cette lampe était si faible qu'elle permettait à peine de distinguer les objets environnants. L'âtre était sans feu; seulement, quelques pâles charbons se consumaient, sous le manteau de la cheminée, dans un fourneau portatif surmonté d'un pot de tisane.

L'hôtesse du *Pommier-Fleuri* devait à l'incendie de sa maison d'être complétement ruinée et sans ressources, le chasse-marée de son gendre, confié à un patron du pays, s'étant en outre perdu sur la côte de Normandie. Le profond chagrin qu'elle en ressentit l'avait, en quelques jours, vieillie de vingt ans, et il en était résulté quelque dérangement dans ses facultés intellectuelles. Puis, comme si ce n'était pas déjà assez de malheurs, une grave maladie était survenue qui l'avait rapidement conduite au seuil de l'éternité. Il y avait quelques heures à peine qu'étaient venus se pencher sur son chevet, un médecin; puis, après le départ du médecin, un prêtre. Marguerite, assise devant la lampe, veillait entre le grabat de sa mère malade et le berceau de son enfant, frêle créature qui ne semblait pas non plus devoir être longtemps de ce monde. Le berceau était sur la table.

Pauvre Marguerite! vêtue de noir, par la raison qu'elle devait se croire veuve, elle n'était déjà plus reconnaissable. Elle était toujours bien jolie, mais les veilles, les soucis et les privations avaient creusé ses joues; son gracieux visage, jadis si frais, si rose, était devenu d'une pâleur extrême, et, s'il y avait ordinairement dans ses yeux abattus une expression de douce mélancolie et de sublime résignation, il y avait parfois aussi des reflets maladifs et une teinte de souffrance et de découragement qui faisaient mal à voir. Oh! non, personne n'aurait reconnu en elle la jeune fille si vive, si gaie, si resplendissante de santé, qui, deux ans auparavant, faisait l'ornement du *Pommier-Fleuri;* ce n'était pas non plus la jeune épouse, si aimante et si heureuse, qui épiait jadis sur la grève le retour de son mari : c'était une belle plante que le souffle du malheur avait courbée et flétrie, et chaque jour elle s'inclinait davantage vers la terre, comme sa pauvre mère et comme son enfant. Aucun homme, quelque dur et sec qu'eût été son cœur, ne fût resté insensible à la vue de ces trois êtres si fatalement voués à tant de misères et de douleurs.

Vers le milieu de la nuit, la mère Giraud, succombant à ses souffrances, rendit le dernier soupir entre les bras de sa fille.

Marguerite eût été d'une résignation parfaite, elle n'aurait jamais murmuré contre la Providence, si elle eût été seule à souffrir. Son courage était bien au-dessus des forces que Dieu lui avait départies; aussi éprouvait-elle fréquemment le besoin de le retremper dans la prière.

Semblable à ces vapeurs qui, après s'être élevées dans l'air où elles se condensent, retombent en eau sur la terre pour rafraîchir son sein altéré, la prière, pur encens qui s'élève du cœur jusqu'au trône de Dieu, redescend sur l'âme comme une rosée bienfaisante. Marguerite éprouva ses effets salutaires.

Il était à peine jour lorsqu'on heurta avec force à la porte. La jeune femme alla

ouvrir, et un homme assez mal vêtu et d'une figure médiocrement avenante s'introduisit sans façon dans la chambre où reposait le corps inanimé de la bonne mère Giraud. C'était un ancien habitué du *Pommier-Fleuri*, absent depuis longtems de Gravelines et tout frais arrivant des pontons anglais. Il avait été pris sur un trois-mâts du Havre revenant des colonies, et c'était en feignant adroitement une folie furieuse qu'il était parvenu à se faire débarquer sur le territoire français. On sait que les Anglais ne se souciaient guère de conserver les prisonniers notoirement atteints d'aliénation mentale, surtout lorsque leur folie était dangereuse. Cet homme avait hurlé si longtemps pour conquérir sa liberté, qu'il avait conservé dans la voix quelque chose de rauque et de sauvage nullement de nature à rassurer ceux que sa mauvaise mine et ses étranges allures avaient effrayés.

A l'aspect de ce terrible visiteur, Marguerite recula d'abord involontairement de quelques pas; mais elle l'eut bientôt reconnu, et alors, se rapprochant avec confiance de lui, elle lui dit, en se posant un doigt sur la bouche:

— Parlez plus bas.... ma mère....

— Est malade, je le sais; et elle dort, la pauvre femme?

— Oh! non, reprit Marguerite en secouant tristement la tête. Elle ne dort plus, ou plutôt elle dort pour toujours. Dieu, cette nuit, l'a rappelée à lui. Elle ne peut donc pas vous entendre; mais là, dans ce berceau, est mon enfant, car je suis mère aussi.

Le nouveau-venu ne put pas d'abord répondre, tant il était oppressé. Le spectacle qu'il avait sous les yeux lui déchirait l'âme. — Cette jeune femme, pâle, souffrante et baignée de pleurs, en présence du cadavre de sa mère et du berceau de son enfant, ses vêtemens lugubres, et la misérable chambre dans laquelle elle se trouvait, cela était en effet bien triste à voir. — Il se découvrit, s'approcha du lit en silence, et, ayant trempé la branche de buis dans le bénitier, il la secoua pieusement sur la morte; puis, après avoir essuyé une grosse larme qui brillait sur sa joue:

— Je devais trois écus à votre mère, les voilà, dit-il en posant cet argent sur la table. Je les aurais rapportés plus tôt si ces chiens d'Anglais ne m'avaient pas retenu si longtemps sur leurs affreux pontons. Voici encore une petite bourse que votre mari m'a chargé de vous remettre.

— Mon mari! s'écria Marguerite hors d'elle-même et en donnant des signes d'une joie délirante; il n'est donc pas mort? Oh! merci, mon Dieu! je le reverrai alors.

— Si vous le reverrez! dit le marin avec animation, il faut bien l'espérer; les choses ne peuvent pas toujours aller comme ça. On dit que le premier consul, c'est-à-dire l'empereur, car il a monté en grade depuis que je suis sorti du pays, a juré de démolir l'Angleterre; et il ne plaisante pas, celui-là. Oh! nom de nom! si nous en avions seulement dix comme lui!....

— Mais parlez-moi donc de mon mari, reprit la jeune femme toute transportée, en prenant dans ses mains blanches et mignonnes la grosse et rude main de cet homme; parlez-moi de mon mari, dites-moi où il est, que j'aille le trouver.

— Hélas! pauvre petite femme! il est où j'étais, sur le *Warrior*, un des plus vilains pontons de Chatam, avec un autre pays qu'on venait d'y amener, le calfat Moreau (c'était le complice du charpentier Perrin); mais ne vous chagrinez pas, il finira bien par en sortir d'une manière ou de l'autre, et alors vous le reverrez.

Chacune des paroles de cet homme, qui avait partagé la captivité de son mari, recueillie avidement par Marguerite, ranimait son courage en lui rendant l'espérance. Un baume venait d'être appliqué sur la blessure de son âme, et le vide immense qui s'était fait si subitement dans son cœur était presque comblé. Sans doute le bonheur ne l'avait pas fuie pour toujours.

Avant de dire comment Dutaillis était tombé entre les mains des Anglais, achevons de faire connaître par un trait le caractère du marin qui avait apporté de ses nouvelles. Cet homme n'avait jamais dû les trois écus qu'il prétendait restituer, et la bourse qu'il disait tenir de Dutaillis était le produit d'une collecte qu'il avait faite à Gravelines pour venir au secours de la famille de son malheureux ami. Et pourtant il avait, lui aussi, une femme et des enfants qui manquaient presque de tout. C'était donc uniquement pour ne pas blesser l'amour-propre de la jeune femme de Dutaillis qu'il avait recouru à un innocent mensonge. Rencontre-t-on souvent, dans ce qu'on appelle la haute société, de pareils exemples de générosité et de délicatesse?

III.

DANGERS DE L'AMBITION.

L'homme est ainsi fait qu'il ne saurait ni se contenter de la position que le sort lui a faite, ni même borner ses désirs. Le rustique montagnard qui garde au pied des glaciers, sur les abruptes versants des cimes alpestres, les troupeaux d'autrui, a donc sa petite ambition, comme l'industriel, filateur ou bonnetier, qu'on appelle honorable parce qu'il a l'honneur de représenter un arrondissement. Il n'y a de différence que dans l'objet de leurs désirs, car le but auquel ils tendent tous deux est en définitive le même: c'est d'acquérir de l'or et une position plus élevée. Le berger aspire d'abord à posséder un troupeau et un châlet; l'honorable convoite un portefeuille. Que leurs vœux soient exaucés, ils se tiendront l'un et l'autre pour malheureux s'ils n'obtiennent mieux encore. Plus d'un braconnier n'a été surpris par le garde-champêtre de sa commune que parce qu'il tenait un peu trop à s'en retourner avec une pièce de gibier de plus. Les pêcheurs, pas plus que les autres hommes, ne savent se contenter de peu; on en voit tous les jours qui, pour ne rien laisser du poisson qu'ont pris leurs filets, surchargent tellement leur bateau, qu'ils perdent à la fois bateau, filets et poissons, heureux quand ils ne perdent pas la vie.

C'est aussi pour avoir voulu s'en retourner avec un chargement complet que Dutaillis perdit sa liberté dans la nuit fatale qui vit les flammes dévorer le *Pommier-Fleuri*. Il pêchait fort au large, et, le poisson abondant, vers les dix heures son bateau était déjà presque plein. Quatre autres pêcheurs était avec lui; deux d'entre eux opinaient pour qu'on regagnât le port avec ce que l'on avait pris, alléguant l'audace des croiseurs anglais, qui venaient enlever des bâtiments jusque sous les canons des forts; les autres, au contraire, étaient d'avis qu'on ne devait abandonner la place qu'après avoir achevé de remplir le bateau, ce qui ne pouvait tarder.

Dutaillis pensait comme ces derniers. On ne pouvait laisser échapper une occasion aussi belle, et il serait toujours temps de se retirer lorsqu'un navire quelconque apparaîtrait.

Mais ces hommes, dans leurs préoccupations de pêcheurs favorisés, ne consultaient guère l'horizon ; et d'ailleurs, le ciel était si noir qu'on ne pouvait voir loin. Ils ne s'aperçurent qu'ils dérivaient vers une frégate que lorsqu'ils se trouvèrent presque sous son beaupré. Cette grande masse sombre qui s'élevait au-dessus de la mer comme une falaise, leur inspira tout d'abord une vive inquiétude, presque de l'effroi. Rentrant aussitôt leurs engins et bordant leurs avirons, il se hâtèrent de s'éloigner de son dangereux voisinage. Ils se flattaient de n'avoir pas été aperçus. Vain espoir ! La frégate, jusque-là silencieuse, s'anima subitement, et un grand bruit de voix et de poulies parvint à leurs oreilles. Deux canots descendaient ensemble rapidement des flancs de cette maudite frégate pour être envoyés à leur poursuite. Ils ne se découragent pourtant pas encore ; ils se flattent d'échapper à la faveur des ténèbres. Nouvelle illusion ! Le bateau, chargé à couler bas, est trop massif et trop lourd pour lutter de vitesse avec les sveltes et légères embarcations de la frégate. L'un de ces canots est bientôt assez près pour les convaincre de cette triste vérité ; mais ils n'en prennent pas moins, sachant le sort qui les attend s'ils succombent, l'héroïque résolution de se défendre à outrance. Sommés en anglais de s'arrêter, ils ne tiennent aucun compte de cette injonction et ne répondent à une seconde sommation que par des imprécations et le défi le plus insultant.

Enfin le bateau est accorté, et une lutte furieuse, désespérée, s'engage corps à corps. Les pêcheurs n'ont que leurs avirons, dont ils déchargent de grands coups sur la tête des assaillants. Les Anglais manquent d'armes à feu, car on n'a pas voulu trahir la présence d'un croiseur sur la côte ; mais leurs sabres, leurs haches et leurs piques font d'horribles blessures. Ces derniers, plus nombreux, mais aussi plus pressés que leurs adversaires, gênés dans leurs mouvements, et craignant de faire chavirer leur canot, ne peuvent cependant tirer de leurs armes qu'un médiocre parti, tandis que chaque coup dirigé sur leur masse compacte porte. Déjà plusieurs d'entre eux, le crâne brisé, ont fermé les yeux pour toujours ; d'autres, frappés à la poitrine, rendent par la bouche des flots de sang. Du côté des pêcheurs, deux hommes ont été atteints mortellement, et les autres sont tous grièvement blessés. La victoire est donc incertaine ; mais Dutaillis a frémi de rage en voyant tomber ses compagnons, et il s'apprête à les venger. Saisissant de sa main puissante, dont l'exaspération a triplé la force, la barre du gouvernail, laquelle, faite d'un bois lourd et solide, affectait la forme d'un casse-tête, il bondit comme un tigre au milieu de l'embarcation anglaise. Là il assomme, renverse, brise, écrase tout ce qui s'offre à ses coups, et reste bientôt seul debout au milieu de cet étroit et mobile champ de bataille ; mais à peine a-t-il cessé de frapper, que le fer d'une pique lui transperce le flanc, et il tombe lourdement sur ceux dont il vient de faire un si affreux carnage. Ce coup fatal, qui ne lui laissa pas le temps de jouir une seconde de son triomphe, était parti du deuxième canot, qui arrivait enfin pour prendre part au combat. Ce fut donc à cette embarcation, dont l'équipage ne reçut pas une égratignure, que la victoire resta. Que pouvaient faire les deux hommes blessés qui se trouvaient encore dans le bateau.

Des treize Anglais qui montaient l'embarcation, théâtre sanglant de la lutte, huit

étaient morts, et les autres ne devaient pas tous guérir de leurs blessures. L'équipage de la frégate était exaspéré au point que le commandant n'eut pas trop de son autorité pour empêcher le massacre des pêcheurs survivants.

Ce fut à bord de la frégate, mouillée à Sheerness, que Dutaillis reprit connaissance. Après trois mois de séjour dans l'hôpital de cette petite ville, on l'expédia, à moitié guéri, pour Chatam, où l'attendait le ponton que nous savons. On conçoit quel serrement de cœur il dut éprouver lorsqu'on le jeta dans cette humide prison, où plus de six cents malheureux étaient déjà entassés; mais que se serait-il donc passé en lui s'il eût connu les affreux événements de Gravelines?

IV.

LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE.

Huit jours seulement s'étaient écoulés depuis que Marguerite, après avoir reçu si à propos des nouvelles de son mari, avait confié à la terre les restes mortels de sa mère, lorsque cette pauvre femme eut encore le malheur de perdre son enfant. Ce nouveau coup si terrible et auquel elle n'était pas préparée parut l'anéantir. Oh! sans doute, la douleur qu'elle ressentit fut une douleur sans égale, une de ces douleurs que ni la plume ni le pinceau ne sauraient rendre. On crut qu'elle n'y résisterait pas. On eut une peine infinie à la détacher du cadavre de ce fils bien-aimé, elle voulait être ensevelie avec lui. Puis, elle sembla ne pouvoir vivre qu'agenouillée sur sa tombe: dès l'aube elle s'acheminait vers le cimetière, pour ne rentrer souvent que le soir, et plus d'une fois des passants attardés virent cette âme en peine errer la nuit vers les sépultures

Cela dura longtemps; puis, un beau jour, Marguerite disparut comme autrefois avait disparu son mari. On ne la rencontra plus ni au cimetière, ni dans la rue, ni chez elle, et les personnes qui s'intéressaient à son sort si digne de pitié la cherchèrent sans la trouver. Cette étrange disparition donna lieu à bien des conjectures, mais l'opinion la plus accréditée fut que le désespoir avait poussé la pauvre Marguerite à se précipiter dans l'Aa, et que le jusant avait emporté son corps vers la haute mer.

Quelque fondé qu'on fût à le croire, notre héroïne n'était point devenue la proie des flots; où l'eût donc vainement redemandée à la vague et aux échos de la grève.

Mais, vers cette même époque, parmi l'équipage d'un corsaire dunkerquois capturé à l'entrée de la Manche et conduit à Guernesey par une grande corvette, les Anglais découvrirent, cachée sous des habits de marin, une femme, et cette femme était Marguerite.

Comment la *Perle de Gravelines*, disparue si mystérieusement et que tout le monde au pays croyait morte, se trouvait-elle sur un corsaire capturé par les Anglais? C'est ce que feront connaître les détails suivants:

Hors du champ de repos dont la terre recouvrait les êtres qu'elle avait si tendrement chéris, Marguerite ne se plaisait que sur le bord de la mer, où elle passait

des heures entières à rêver en suivant des yeux les mouvements des bateaux et les capricieuses ondulations de la vague; c'est même ce qui fit penser qu'elle s'était noyée. Elle avait contracté l'habitude d'aller ainsi à travers les dunes promener ses regards sur les flots, en foulant l'humide goëmon et les algues reluisantes de la plage, alors qu'épouse heureuse elle savait distinguer entre mille le bateau de son mari. Ce bateau, lorsqu'elle subissait l'influence du murmure fascinateur des flots, elle croyait parfois le revoir; il lui semblait que c'était toujours comme auparavant; mais, dès qu'elle avait reconnu son erreur, son désespoir redoublait de violence, et à un déluge de larmes succédait un morne abattement. Elle serait infailliblement devenue folle si cela eût duré.

Un jour qu'elle était plus que jamais abîmée dans sa douleur, un corsaire de Boulogne qui avait commis l'énorme faute de prendre un vaisseau de ligne pour un vaisseau de la compagnie, vint, tout meurtri et ensanglanté, s'abriter précipitamment dans le port de Gravelines, où il se rétablit de ses blessures et remplaça, non sans peine, les hommes qu'il avait perdus. Cette circonstance, quelque peu importante qu'elle puisse paraître, donna aux idées de Marguerite une tout autre direction. Sa tête s'exalta et une métamorphose complète s'opéra en elle. De faible et craintive qu'elle était, elle devint, comme par enchantement, une femme forte et courageuse. Lui convenait-il de se laisser abattre et consumer ainsi par le chagrin? Ne pouvait-elle employer son temps plus utilement qu'à gémir et à pleurer? Devait-elle se plaindre et se désoler, alors que son mari captif était sans doute plus malheureux qu'elle? Telles furent les réflexions qu'elle fit. Une fois, pendant son sommeil, son fils, cet ange envolé vers les célestes demeures, lui apparut, qui la prit par la main et la transporta sur un ponton, où il lui montra du doigt un homme hâve et décharné, son mari, qui, du fond d'un noir cachot, tendait les bras vers elle. Comme elle faisait un effort pour s'élancer vers le captif, elle se réveilla. Mais ce songe lui fit prendre la résolution de venger son mari et d'affronter tous les périls pour tenter de briser ses fers. Il n'est rien que l'amour ne puisse faire entreprendre, et nul ne dira jamais tout ce que le cœur de la femme peut renfermer de dévouement et d'abnégation

Dès la nuit suivante, elle coupait et livrait résolument aux flammes sa belle chevelure. Ce sacrifice consommé, elle revêtit des habits d'homme et prit à pied le chemin de Dunkerque. On armait alors dans ce port de nombreux corsaires qui avaient une peine infinie à trouver des matelots. L'un d'eux, *le Goëland*, prêt à déployer ses ailes, s'estima heureux de pouvoir encore porter sur son rôle d'équipage le novice Joseph Giraud (c'était le nom qu'avait pris Marguerite), bien que ce jeune garçon parût un peu faible et timide : quand on n'a pas à choisir, on prend ce que l'on trouve.

— S'il s'embarque, pensa le capitaine, c'est qu'il est résolu et courageux.

— C'est comme une demoiselle, disaient les jeunes marins dont le visage avait déjà été fouetté par la lame de S.-O.; mais ça se fera bientôt avec nous.

— Oui, ça se fera, et vous aussi, mes gars, qui vous croyez marins parce que vous savez faire un nœud plat et serrer un perroquet un peu proprement, murmurait les vieux matelots d'un air de supériorité éminemment dédaigneux; mais pas avant d'avoir mangé quelques soutes de biscuit et fait connaissance avec les boulets anglais.

Le Goëland était un joli petit brick, fin voilier, admirablement gréé, por-

tant quatorze caronades et douze canons de 12, monté par quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Quand il s'élançait sur les flots, c'était avec la grâce et la légèreté de l'oiseau dont il portait le nom : on eût dit qu'il ne faisait que les effleurer. Après quelques jours de gros temps qui éprouvèrent cruellement notre jeune et frêle novice, *le Goëland*, ayant atteint l'entrée de la Manche, se mit à courir d'audacieuses bordées, volant de la Bretagne à la côte de Cornouailles, et réciproquement.

Le hasard entre pour beaucoup dans les destinées d'un corsaire. L'expérience la plus consommée, un courage héroïque, une habileté prodigieuse, ne sont trop souvent pour lui que des moyens de salut impuissants lorsqu'il a à lutter contre le sort et une double ou triple rangée de gros canons. Fortune, gloire, triomphes, ruine, prison, mort, il joue d'ailleurs tout cela à peu près à pile ou face; et lorsqu'il ne rencontre que des vaisseaux de guerre, sa position est absolument celle d'un chasseur qui, parti avec du plomb pour chasser le menu gibier, ne découvrirait que des animaux féroces. C'est ce qui arriva à l'intrépide brick dunkerquois. Au lieu de lourds bâtiments du commerce richement chargés et incapables de se défendre, ce qui l'eût fait tressaillir d'allégresse, il rencontra force bâtiments de guerre, des marchands de boulets, comme disent les matelots, et c'étaient là des adversaires avec lesquels il y avait tout à perdre et rien à gagner. Il échappa à ces ennemis, grâce à mille ruses du métier dont les marins peuvent seuls avoir une idée, et grâce aussi à sa marche vraiment supérieure. Mais un jour la frégate *l'Aigle* lui donna la chasse et le gagna de vitesse. Il cinglait forçant de toile dans la direction de Cherbourg, espérant toujours échapper à cette opiniâtre poursuite. Ce fut en vain, et son courage ne lui fut pas d'un plus grand secours que son habileté et ses ruses. *L'Aigle* s'abattit, en le foudroyant, sur le pauvre *Goëland*, lequel, se voyant près de tomber entre les redoutables serres de son adversaire, avait voulu, pour l'honneur du pavillon, lui prouver qu'il avait aussi bec et ongles. Il n'était pas corsaire à se rendre sans combattre, eût-il eu affaire à un trois-ponts ou même au vaisseau-fantôme, et la frégate n'en fut pas quitte sans quelques égratignures. Mais, étrange fatalité! cette frégate était la même à qui Dutaillis avait vendu si chèrement sa liberté.

Le Goëland fut donc amariné. On le dirigea aussitôt sur Plymouth; mais un furieux coup de vent le contraignit de laisser arriver sur Guernesey, où il relâcha. Déjà l'on savait qu'une femme était parmi les prisonniers, lesquels semblaient presque aussi vexés de ne pas l'avoir deviné que d'être au pouvoir des ennemis. Marguerite, ayant été blessée à l'épaule, dans le combat, par un éclat de bois, n'avait pu réussir à cacher plus longtemps son sexe; mais cette circonstance, loin de lui avoir nui en aucune façon, l'avait rendue l'objet des égards de tous. Les vainqueurs, non moins surpris et émerveillés que les vaincus, poussaient l'admiration jusqu'à l'engouement, et ils ne cessaient de s'extasier sur le courage de cette femme. Les Anglais d'aujourd'hui sont un peu plus galants que ceux qui brûlèrent Jeanne d'Arc.

L'affaire, ainsi que cela devait être, fit tout d'abord grand bruit à Saint-Pierre de Guernesey, dont la population était encore si française alors par les mœurs, le cœur et le langage. Tout le monde voulut voir l'héroïne du *Goëland*, et le gouverneur, sir Wilford, jeune officier distingué, certain de ne pas être désapprouvé par le cabinet de Saint-James, exigea du commandant de la prise sa mise en liberté

immédiate. On ne pouvait, en effet, abuser des droits que donne la victoire jusqu'à conduire une femme sur les pontons de Plymouth.

Sir Wilford avait une femme jeune, belle et compatissante, qui prit Marguerite en grande affection. Les habitants du littoral de la mer du Nord savent tous, plus ou moins bien, se faire comprendre en anglais. Cette langue n'était donc pas tout à fait étrangère à la jeune femme de Gravelines, qui, du reste, avait vu beaucoup d'Anglais au *Pommier-Fleuri* pendant la paix d'Amiens. Elle profita de cet avantage pour faire accroire qu'elle était née de parents anglais, morts depuis peu, bien que cela dût avoir pour résultat d'accroître l'insolente morgue des ennemis de son pays. Son patriotisme en souffrait, mais c'était d'une sage politique. Les femmes feraient de beaucoup plus habiles diplomates que nous. Orpheline et, par conséquent, se trouvant seule au monde, elle s'était embarquée, disait-elle, afin de suivre son amant, qui avait été tué dans la lutte trop inégale que le téméraire *Goëland* avait osé soutenir quelque temps contre l'*Aigle*. Outre que cela ajoutait encore au vernis romanesque que lui donnaient ses aventures connues, cette fable était trop vraisemblable, et elle était racontée avec une expresion de douleur trop sincère et trop grande pour qu'on n'y ajoutât pas une foi entière.

C'est à l'Angleterre, nation d'ennuyeux et d'ennuyés, terre classique du spleen, qui mine et tue, qu'est due l'invention des demoiselles de compagnie, à moins qu'on ne veuille absolument faire honneur de cette importante découverte à Diane ou à Calypso. Mistriss Wilford, pour qui Guernesey, malgré son aspect pittoresque et ses frais paysages, était une terre d'exil, une vallée de larmes, où elle dépérissait d'ennui et de langueur, fuyant, non par caprice, non par dépit, mais par goût, les distractions qu'on rencontre à chaque pas dans le monde, mistriss Wilford s'attacha encore plus fortement à Marguerite, lorsqu'elle se crut unie à elle par des liens de nationalité. Il lui fallait, à elle, triste, souffrante et aimant à pleurer, quelqu'un dont les yeux se mouillassent facilement, qui parût souffrir et n'éprouvât jamais de joie; quelqu'un qui aimât comme elle la solitude et le silence. Or, la pauvre Marguerite remplissait à merveille toutes ces conditions.

Le gouverneur, qui chérissait tendrement sa femme et eût fait tout au monde pour la rendre heureuse, était ravi, de son côté, qu'elle eût trouvé enfin à Saint-Pierre de Guernesey une personne dont la société lui convînt.

— On dit que l'Angleterre est un bien beau pays, qu'il n'y a nulle part de plus belles promenades, de plus beaux jardins, de plus belles campagnes, disait un jour la triste Marguerite à l'intéressante femme dont elle était devenue la compagne inséparable. N'exagère-t-on pas en disant cela?

— Non, ma bonne amie, c'est la vérité, répondit en soupirant mistriss Wilford. Guernesey, dont on vante, je ne sais trop pourquoi, le climat de certains sites, Guernesey est un rocher aride et désolé, une contrée affreuse, une prison, un enfer, comparé à ma patrie.

Si le sol natal est toujours ce qu'il y a de mieux, surpassât-il en sauvagerie, en laideur, en aridité, les steppes salés de la Sibérie ou les brûlantes pampas de l'Amérique méridionale, c'est surtout pour les gens atteints de nostalgie.

Marguerite se tut quelques instants, puis reprit d'une voix douce et caressante, en laissant échapper, elle aussi, un éloquent soupir de sa poitrine :

— Oh! que je verrais donc l'Angleterre avec plaisir!

Il y avait dans ces paroles, accentuées comme elles le furent, plus que l'expression d'un désir ardent ; il y avait comme une prière.

La mélancolique Anglaise sourit, comme sourit une belle statue de marbre, en voyant son amie penser tout haut ce qu'elle pensait, elle, tout bas ; et, après l'avoir remerciée du regard, elle ajouta :

— Dans ce cas, il faut espérer que nous serons bientôt toutes deux au comble de nos vœux. Mon mari s'attend tous les jours à être remplacé.

Après ceci, on comprend sans peine que Marguerite n'usât pas de la faculté qui lui était laissée, de retourner en France sur un bâtiment parlementaire. Qu'eût-elle été faire dans sa patrie, où rien ne l'appelait, où elle n'eût plus rencontré que des étrangers ? Ce qu'elle désirait par dessus tout, c'était de passer promptement en Angleterre, afin de pouvoir voler sans retard vers l'affreux ponton au fond duquel il lui semblait toujours voir son mari tendant les bras vers elle.

V.

LE WARRIOR.

Le petit village de Richmond, mollement assis sur les flancs d'une haute colline, est un des sites les plus gais et les plus attrayants qu'on rencontre aux environs de Londres. La vue dont on jouit en cet endroit, célèbre par le séjour du poète Thompson, est vraiment admirable. Dans une ceinture de collines verdoyante, dont les contours vaporeux se confondent à l'horizon avec le pâle azur du ciel, et qui sont presque toutes couronnées par de magnifiques châteaux, se développe, comme l'arène d'un gigantesque amphithéâtre, une immense plaine toute parsemée de jolis villages, d'élégantes maisons de campagne, de ravissants jardins et de parcs délicieux, et coupée en tous sens par de larges routes et de belles avenues remplies d'ombre et de fraîcheur. La Tamise serpente majestueusement au milieu de tout cela, reflétant, avec les teintes variées, mais toujours pâles et indécises, de la voûte céleste, les arbres et les maisons qui s'élèvent sur ses rives.

Ainsi, Richmond est un séjour très-agréable. C'est un de ces pays qu'il est impossible de quitter sans regret, surtout dans la belle saison, et lorsqu'on part pour ce mystérieux voyage au terme inconnu, qui oblige à dire un éternel adieu aux choses de ce monde ; mais, dans ce cas, on n'est pas fâché d'y avoir sa sépulture. Il semble que l'âme ne puisse se dispenser de venir visiter quelquefois le lieu où elle a laissé sa prison de boue.

Or, par une belle journée de mai 1807, alors que la campagne était toute verte et fleurie, alors que les oiseaux remplissaient l'air de leurs mélodieux gazouillements, et qu'un soleil pur et radieux souriait au réveil de la nature, le convoi funèbre d'une jeune femme se dirigeait vers le modeste cimetière du village de Richmond. Une autre femme, jeune aussi, suivait en pleurant le convoi. Celle-ci était Marguerite ; l'autre, la morte, mistriss Wilford.

Voici ce qui s'était passé depuis le jour où, Marguerite ayant manifesté le désir de voir l'Angleterre, mistriss Wilford lui avait répondu qu'elle espérait y retourner

bientôt. Peu de mois après, le gouverneur de Guernesey fut, en effet, rappelé à Londres, pour y prendre le commandement d'un vaisseau destiné à aller renforcer l'escadre de l'amiral Nelson, et il dut se séparer de son épouse. Celle-ci portait dans son sein le germe d'une maladie mortelle, dont le climat favorable de Guernesey avait empêché le développement, mais qui fit tout d'abord dans la capitale d'effrayants progrès. De là le séjour à Richmond, et la mort prématurée de cette femme à l'époque où tout reprenait vie et couleur dans la nature. Ce n'était pas dans un pareil moment que Marguerite pouvait abandonner son amie, sa protectrice, une femme si tendre, si aimante, qui avait été pour elle une seconde mère et l'avait constamment comblée de bienfaits, qui lui avait même pardonné de l'avoir trompée. — Un jour, où elle en éprouvait comme des remords, Marguerite avait fini par lui avouer toute la vérité. — Elle ne s'éloigna plus du lit de la mourante, qui, pour reconnaître ses soins affectueux et son dévouement, et ne pas la laisser sans ressources sur une terre étrangère où nul ne serait venu à son aide, lui légua, en la bénissant, deux mille livres sterling.

Comme le soleil, se levant sur la vallée de la Tamise, dardait pour la troisième fois ses joyeux et chauds rayons sur la tombe de mistriss Wilford, Marguerite arriva à Chatam, ou plutôt à Rochester, car Chatam n'est autre chose que l'arsenal de cette ville. Elle ne se sentait pas de joie, la pauvre femme, en approchant des lieux qu'habitait son mari; mais, à l'aspect des noirs pontons, dont la file serrée serpentait au milieu des eaux jaunâtres de la rivière, elle sentit son cœur se serrer, des larmes vinrent mouiller ses yeux, et le découragement s'empara d'elle. Combien elle était loin, cependant, de soupçonner tous les dangers de l'entreprise qu'elle méditait!

La nuit vint, et les terreurs et les sombres pensées qui l'agitaient ne lui permirent pas de prendre de repos. La voix stridente des sentinelles, s'élevant dans l'obscurité et rompant seule de temps à autre le silence de la nuit, alors que les grosses et lugubres cloches des pontons mesuraient le temps, cette voix lui semblait un chant de mort. Puis elle entendait aussi parfois des coups de fusil, tirés sans doute sur des prisonniers qui tentaient de s'évader. Vingt fois la pensée lui vint de s'élancer vers le rivage; mais elle n'en eut jamais la force. On conçoit ses craintes et ce qu'elle devait souffrir. Peut-être n'était-elle venue à Chatam que pour recueillir un cadavre!

Marguerite, en proie à des craintes qui pouvaient bien être chimériques, avait passé une nuit horrible; mais, avec les premières clartés de l'aube, dont les teintes rosées égayaient un ciel plus transparent que d'ordinaire, et à ce murmure vague et confus qui s'échappe du sein d'une ville qui se réveille, le courage lui revint. Dans la même journée, elle fit parvenir à Dutaillis, par l'entremise d'un des soldats en garnison sur *le Warrior*, un billet ainsi conçu :

« Ta Marguerite est ici près de toi. Tu la verras bientôt; mais sois prudent. Agis comme si tu ne la connaissais pas, et surtout aie confiance en Dieu : s'il a permis que j'arrivasse jusqu'à toi, c'est que sans doute il nous réserve des jours meilleurs! »

Des jours meilleurs! disait-elle, et pourtant, en écrivant ces mots, sa main tremblait, et ce n'était pas de joie.

Nous n'essaierons pas de peindre la surprise du prisonnier en reconnaissant l'écriture de sa femme. Il ne pouvait en croire ses yeux; il se tâtait comme pour s'assurer

qu'il n'était pas le jouet d'un rêve. Sa femme était à Chatam ! et il allait la revoir, lui parler, lui dire combien il avait souffert loin d'elle ! Ce bonheur inespéré l'arrachait au désespoir ; car il en était venu, le malheureux, à ne plus pouvoir supporter l'existence, et depuis quelques jours il ne rêvait plus que suicide. Il courut se blottir dans le coin le plus obscur de l'entrepont, et là il baisa mille fois avec transport les caractères qu'avait tracés la main de sa bien-aimée Marguerite, puis il les posa religieusement sur son cœur. Sa femme lui semblait en ce moment un ange envoyé de Dieu pour lui rendre l'espérance, pour le consoler et l'empêcher de douter de la Providence.

On sait ce qu'étaient les pontons anglais, ces prisons flottantes où l'on entassait quelquefois jusqu'à huit cents prisonniers ; mais il faut en avoir vu pour se faire une idée du sentiment pénible que l'on éprouve à leur aspect. Autant un vaisseau armé est gracieux, imposant et majestueux, beau à voir enfin, soit que, couvert de toile, il déchire dédaigneusement les flots, soit qu'il se balance sur une rade retenu par ses ancres, autant il est repoussant lorsque, déformé par l'âge, blanchi par la pluie, et les sabords garnis de barreaux de fer, il étale sa haute carcasse toute tachée de rouille sur les eaux fangeuses d'une rivière. La vie, dans ces espèces de tombeaux, n'était qu'une torture continuelle, qu'une longue agonie. On y donnait aux prisonniers une nourriture malsaine et à peine suffisante pour les empêcher de mourir de faim, et, pour la moindre infraction à des règlements que n'avait certainement pas dictés l'humanité, ils étaient jetés dans des cachots humides et infects, où ils manquaient à la fois d'air, de lumière et d'espace. Là, les hommes les plus robustes ne pouvaient résister longtemps, même lorsqu'ils étaient soutenus par l'espérance. Pour prévenir les tentatives d'évasion fréquentes, quoique rarement couronnées de succès, l'extérieur du ponton était tout hérissé de sentinelles, et au dedans veillaient de nombreux et infatigables geôliers.

Il n'entre pas dans notre cadre de dire toutes les avanies et les traitements barbares que subissaient les prisonniers. Ce serait trop long à raconter. Nous dirons seulement que beaucoup étaient dépouillés, en arrivant, de tout ce qu'ils possédaient, et qu'on les laissait quelquefois deux ou trois jours sans nourriture, sous le prétexte qu'ils n'avaient pas encore reçu de destination. On retenait une grande partie de l'argent que leurs familles leur faisaient passer, lorsqu'on ne retenait pas tout, et il en était de même du prix des objets, chefs-d'œuvre d'habileté et de patience, qu'ils confectionnaient et faisaient vendre à terre par les soldats. A l'hôpital, ils n'étaient guère mieux traités, lorsqu'on ne les considérait pas comme des animaux sur lesquels il était permis de faire toutes sortes d'expériences.

Lorsque Marguerite arriva à Chatam, Dutaillis sortait à peine d'un cachot au fond duquel on l'avait tenu deux mois pour le punir de ce qu'il avait tenté de s'évader. Il n'était pas de prisonnier plus difficile à garder et qui eût moins de respect pour ses geôliers ; aussi le traitait-on et le surveillait-on plus rigoureusement encore que les autres. Cependant, il aurait peut-être réussi à sortir de prison s'il n'avait été vendu. Nous allons dire comment ; car il s'ensuivit un acte de justice qui ensanglanta l'entrepont du *Warrior*. Le lecteur a vu ailleurs que le calfat Moreau, l'infâme complice de l'incendiaire Perrin, dont le châtiment avait suivi de si près le crime, avait, lui aussi, été pris par les Anglais et mis sur *le Warrior*. Ce misérable, loin de se repentir, à la vue de Dutaillis, de son abominable conduite, sentit sa haine se réveiller plus ardente que jamais. Cependant, il dissimula avec tant

d'art, il se drapa si bien dans le manteau de l'amitié, qu'il ne tarda pas à gagner toute la confiance de son compatriote, lequel ignorait toujours les malheurs de Gravelines. Dutaillis, aidé de deux autres prisonniers, était parvenu à percer les flancs du ponton, et ce fut au moment où il allait s'échapper avec ses camarades, y compris Moreau, par cette ouverture, fruit d'un travail long et pénible, qu'une ronde extraordinaire survint.

Comment les prisonniers découvrirent-ils que Moreau avait livré aux Anglais le secret de ses camarades? c'est ce que nous ignorons. Toujours est-il qu'ils en acquirent la certitude. Ce fut alors un cri général d'indignation. Tous se ruèrent avec fureur sur le calfat, qui fut incontinent broyé, déchiré, écartelé, mis en pièces. En moins de cinq minutes, il ne restait plus de cet odieux délateur que des lambeaux palpitants, épars dans l'étendue de l'entrepont.

Cependant Marguerite, ayant acheté à Rochester un petit fonds de mercerie et y ayant joint quelques paniers de comestibles, obtint sans difficulté la permission d'aller vendre le tout sur les pontons. Avec ses grands yeux bleus, sa figure pâle et mélancolique, car elle n'avait plus repris ses vives et fraîches couleurs de jeune fille, elle ressemblait tellement alors à une Anglaise, et elle parlait si correctement la langue des geôliers de son mari, qu'il était impossible de concevoir le moindre soupçon touchant sa nationalité. Bientôt elle devint l'idole et la providence des prisonniers du *Warrior*. Elle leur vendait tout à si bon marché, qu'aucune autre des marchandes qui, précédemment, spéculaient sur leurs besoins n'avait pu soutenir sa concurrence, et, lorsqu'elle rapportait le prix des objets qu'on lui avait confiés pour les vendre à terre, on était toujours tenté de croire qu'elle y avait mis du sien. Ainsi, sa bonté et son désintéressement lui gagnaient tous les cœurs.

— Quel dommage, disait-on, que cette jolie marchande, si généreuse et si complaisante, soit une Anglaise. Ah! bien sûr, elle n'a pas le caractère de sa nation, celle-là. Puisse Dieu la récompenser comme elle le mérite!

Et l'on eût peut-être fait subir le sort de Moreau à quiconque aurait osé en dire du mal.

Quant aux rapports de Marguerite avec son mari, ils étaient ce que la prudence voulait qu'ils fussent, c'est-à-dire froids et réservés, sans affectation. Une fois seulement, cette épouse tendre et dévouée avait failli se trahir : ce fut le premier jour, en apercevant la figure hâve et décharnée du pauvre captif, qui, tremblant de crainte et de bonheur, se contentait de la regarder, à demi-caché derrière un groupe. Plus tard, elle avait pu échanger avec lui quelques mots à la dérobée, sans que la susceptibilité la plus ombrageuse eût lieu d'en prendre l'éveil; mais les efforts qu'elle faisait pour tenir renfermés dans son cœur les sentiments qui demandaient si impérieusement à s'en épancher, ces efforts la suffoquaient. Que n'eût-elle pas donné dans ces moments pour pouvoir se précipiter dans ses bras, et pleurer sur son sein toutes les larmes que contenaient ses yeux! Tout ce qu'elle pouvait pour soulager sa misère, c'était de glisser adroitement des paquets de schellings dans le tabac et les autres choses qu'elle était censée lui vendre, ainsi qu'à tout le monde. Cela fournissait l'occasion à Dutaillis de revenir plus souvent auprès de la petite boutique de Marguerite.

Dutaillis, de son côté, n'était pas moins circonspect. Il savait qu'un mot, un geste, la moindre imprudence, pouvait les trahir et faire éloigner Marguerite. Or, la présence de celle-ci avait changé pour lui le ponton en un paradis. Son caractère, que les

tourments d'une longue et dure captivité avaient aigri et rendu d'une irritabilité extrême, s'était subitement adouci, et il semblait n'avoir plus rien à désirer. Il était si heureux et si fier d'entendre tous ses compagnons d'infortune faire à l'envi l'éloge de sa femme !

C'était vers les neuf heures du matin que Marguerite arrivait à Rochester avec tout son attirail de marchande, et elle s'en retournait vers les quatre heures du soir. La ville de Rochester, célèbre par son église gothique, n'a guère qu'une longue rue courant parallèlement à la rivière, ou, pour être plus exact, au bras de mer sur lequel s'élève l'arsenal de Chatam ; mais cette rue est des plus animées et des plus bruyantes. Ce ne sont, d'un bout à l'autre, que magasins, remplis de commis et d'acheteurs, alternant avec de sales tavernes, cloaques d'immoralité, où des soldats, des matelots, des ouvriers et des filles publiques, boivent, chantent, vocifèrent nuit et jour. A l'extrémité de la ville, un pont, construit sur la limite des eaux navigables, conduit à un faubourg populeux qui n'est qu'une agglomération de fabriques et d'usines, et où le bruit des marteaux fend la tête, où la vapeur du charbon asphyxie. Tout cela n'offre donc rien de séduisant. Mais, immédiatement au-dessous de la ville, se trouve l'arsenal, qui est vaste et beau, et, à un mille au-dessous de l'arsenal, le paisible et solitaire village de Gyllingham, bâti au pied d'une petite colline que couronnent de gigantesques moulins. Nous n'avons vu Gyllingham qu'en hiver, alors que les arbres qui l'encadrent étaient dépouillés de leur riche parure ; mais ce doit être, dans la belle saison, un ravissant séjour. C'est là que Marguerite avait loué une petite maison, où elle se retirait chaque soir après avoir déposé dans un magasin donnant sur la cale la plus voisine de l'arsenal les divers objets qui lui servaient à jouer son rôle de marchande.

Cependant, briser les fers de son mari ne lui semblait plus chose aussi facile qu'elle se l'était d'abord imaginé. Elle en était même venue à reconnaître qu'il fallait se résigner à tout attendre du temps et des circonstances, lorsque l'occasion de travailler efficacement à sa délivrance se présenta. On va voir ici comme quoi une jolie femme peut tirer parti de sa beauté, tout en restant pure de toute souillure.

Nous avons dit que Marguerite était aimée de tout le monde à bord du *Warrior;* la contagion avait gagné jusqu'au commandant, jeune lieutenant qui, ayant cru pouvoir dire, sur le ton de la plaisanterie, à un de ses supérieurs, qui ne plaisantait pas du tout, quelques petites vérités un peu choquantes, expiait là cette légère infraction à la rigoureuse discipline de la marine britannique. N'ayant rien à faire, il s'était mis d'abord, uniquement par distraction, à lorgner la nouvelle marchande de son ponton, et il avait gagné à cet innocent exercice d'en devenir éperdument amoureux.

C'était un excellent jeune homme, honnête autant que sensible, et comprenant la vertu et le dévouement, comme la suite de ce récit le fera voir ; mais il était forcément désœuvré, et les pensées que l'oisiveté suggère sont rarement pures. Il eût abandonné, sans hésiter un moment, la plus belle femme du monde, et eût donné sa fortune et dix années de sa vie pour pouvoir aller courir les mers, se mesurer avec nos vaisseaux, bloquer nos côtes, ou même périr glorieusement à l'attaque de quelqu'un de nos ports ; mais, encore une fois, cela lui était interdit, et comme son cœur et son esprit éprouvaient un besoin impérieux d'aliment, il songea à séduire Marguerite pour en faire sa maîtresse. Sans considérer précisément celle-ci comme une de ces malheureuses qui n'ont rien de plus pressé que de se vendre, corps et

âme, à qui veut les acheter, car il subissait réellement l'influence de ses grâces et de sa touchante beauté, et l'on divinise toujours la femme qu'on aime, il ne douta pas d'arriver à son but et ne put même s'empêcher de supputer ce que cette conquête pourrait lui coûter. Il était riche et généreux : il fit des offres brillantes.

Nous n'avons pas besoin de dire comment furent accueillies ses propositions. Son échec l'affligea plus encore qu'il ne le surprit, ce qui n'est pas peu dire, habitué qu'il était à considérer l'or comme un élément de succès infaillible en pareille circonstance ; mais il ne se tint pas pour battu. Son amour n'avait fait qu'augmenter de violence. Il était jeune et beau : ne pouvait-on pas l'aimer pour lui? Il revint à la charge. Cette fois, on le repoussa bien encore, mais ce ne fut pas de manière à lui ôter tout espoir. La réflexion avait fait entrevoir à Marguerite tout le parti qu'elle pouvait tirer de cette passion. Cette femme qui, par dévouement, avait déjà joué tant de rôles différents se résigna encore à jouer celui de coquette, et le jeune commandant finit par lui offrir sa main. Elle était devenue à ses yeux une créature tellement céleste qu'il était confus de n'avoir pensé jusque-là qu'à lui offrir sa fortune.

— J'accepte, répondit Marguerite au bout de quelques jours ; mais à une condition.

— Et à quelle condition? s'écria l'officier transporté de joie. Puis-je désormais avoir d'autre volonté que la vôtre, d'autres désirs que vos désirs?

— Eh bien ! je vous demande de faire une bonne action...

— Mais, c'est à merveille... je ne demande pas mieux ! une bonne action!

— Oui, afin que Dieu bénisse notre union. C'est toujours ainsi qu'on doit préluder aux actes importants de la vie.

— Oh ! vous êtes vraiment un ange!... Et que dois-je faire?... dites vite.

— Accorder la liberté à un de vos prisonniers.

L'officier bondit comme un homme qui, par mégarde, poserait le pied sur un reptile venimeux.

— La liberté d'un prisonnier ! s'écria-t-il ; mais vous n'y pensez pas ! Le premier lord de l'amirauté lui-même ne pourrait vous l'accorder. Demandez-moi autre chose.

— Non ; je veux cela comme preuve de votre amour.

— Dans ce cas, je n'ai plus d'objections à faire, répondit l'Anglais d'un air de parfaite résignation. Vous serez satisfaite ; mais vous m'aurez perdu.

Ces paroles ébranlèrent Marguerite. Effrayée de la responsabilité qu'un aveugle acquiescement à ses désirs allait faire peser sur le brave commandant du ponton, qu'il lui coûtait déjà tant de tromper, elle réfléchit un instant, puis s'écria avec feu :

— Non ; j'étais folle d'exiger cela de vous. Je ne le dois pas ; je ne puis pas vouloir votre perte. Reprenez donc la parole que vous m'avez donnée d'élargir un prisonnier à vos risques et périls ; je ne vous demande plus que de favoriser son évasion, comme, par exemple, en le laissant s'échapper par l'un des sabords de votre chambre avec un costume de soldat.

— Il me sera facile de faire ce que vous demandez maintenant sans me compromettre. Je vous le promets donc, moi qui ne saurais rien vous refuser. Mais quel est le prisonnier à qui vous vous intéressez si fort !

— Oh ! je n'ai pas encore de préférence, répliqua Marguerite que cette demande

toute naturelle, mais à laquelle elle ne s'attendait pas, faillit déconcerter..... je verrai... je choisirai celui qui me paraîtra mériter le plus cette faveur.

Huit jours après, la jeune femme revint. Elle s'était concertée avec son mari, et lui avait indiqué le point du rivage où il pourrait aborder sans danger : elle devait l'y attendre.

— J'ai fait mon choix, dit-elle avec une indifférence assez bien jouée.

— En sorte que rien ne s'opposera plus à mon bonheur, répondit l'officier plus éloigné que jamais de soupçonner la vérité. Il ne vous reste maintenant qu'à me dire le nom de l'heureux captif à qui nous allons ménager le plaisir d'une excursion dans la campagne en faisant des vœux pour qu'il réussisse.

— Il s'appelle Dutaillis.

— Dutaillis ! le plus indomptable, le plus mauvais sujet de mes prisonniers ! celui qui tout récemment a percé mon vaisseau !

— C'est justement pour cela. Il finirait par y mettre le feu pour avoir la satisfaction de nous brûler avec lui.

Cette raison fit sourire le confiant Anglais. On convint que Marguerite préviendrait le prisonnier en lui remettant le lendemain un uniforme de soldat. La nuit venue, le commandant devait, à la suite d'une ronde, l'emmener dans sa chambre, d'où il s'évaderait vers les onze heures, à la marée haute.

Ce plan fut exécuté à la lettre. Le lendemain, à l'heure convenue, le pêcheur de Gravelines se laissait glisser à l'eau, tandis que le commandant du ponton donnait de longues instructions au factionnaire de la dunette.

La nuit était des plus sombres. C'était une nuit comme il en faut aux filous, aux amants, et aux prisonniers qui s'évadent. Au ciel chargé de gros nuages se formait un orage, mais l'air était calme, la rivière ressemblait à une mare d'encre. Dutaillis s'étant aperçu que les eaux commençaient à descendre, se laissa d'abord dériver quelque temps, afin de s'éloigner sans bruit du ponton, après quoi il nagea rapidement vers le rivage. Il n'y avait plus que quelques brasses entre lui et la terre, lorsque la lumière de la chambre du commandant, phare qui servait à le guider, disparut. Incertain alors de la direction qu'il suivait, ne voyant plus de tous côtés que de l'eau, et seulement à la distance où ses bras pouvaient atteindre, un affreux vertige le prit; il se crut perdu et recommanda son âme à Dieu. Peut-être allait-il se heurter contre les pontons mouillés au-dessous du *Warrior !* Il pouvait aussi être jeté par le courant au milieu des bancs de vase, où il eût infailliblement péri. Son sillage indécis, tantôt lent et brisé, tantôt rapide et direct, son agitation fébrile, ses efforts désespérés, tout indiquait un homme qui ne lutte plus que pour prolonger son agonie

Tout à coup le tonnerre se mit à entonner d'une voix sourde et lugubre un solennel *Requiem*, et comme la dernière note de ce chant funèbre se perdait dans l'immensité, un long éclair embrasa le ciel, l'onde et la terre. Dutaillis aperçut distinctement le rivage, et il s'élança pour l'atteindre ; mais ses bras n'étreignirent qu'une boue liquide au milieu de laquelle il se débattit quelque temps dans des mouvements convulsifs, après quoi, ses forces l'abandonnant tout à fait, il ferma les yeux et ne sentit plus rien.

Lorsque Dutaillis reprit ses sens, il était couché sur la rive, la tête appuyée sur les genoux de sa femme, qui lui disait : « Courage ! nous voilà sauvés ! » La nue déchirée versait des torrents d'eau, et l'on n'entendait d'autre bruit que celui que

faisait la pluie en tombant. Marguerite, qui depuis longtemps attendait le fugitif dans un état d'anxiété inexprimable, le cou tendu, l'oreille prête à percevoir le moindre son, s'efforçait de voir à travers les ténèbres. Marguerite avait aperçu son mari à la faveur du même éclair qui avait montré à celui-ci la terre, mais loin de l'endroit où il aurait dû aborder, et elle s'était précipitée courageusement à travers la large bande de vase qui bordait le rivage. Parvenue jusqu'à lui, et le trouvant sans mouvement, près de disparaître, sa première pensée fut de l'enlacer dans ses bras et de mourir près de lui, — le même linceul de fange les aurait enveloppés tous les deux! — mais ayant collé ses lèvres sur les siennes, elle reconnut qu'il respirait encore.... elle sentit son cœur battre. Tout espoir n'était donc pas perdu! C'est alors que, déployant une énergie dont on ne l'aurait jamais crue capable, elle réussit, après des efforts inouïs, à le traîner jusque sur un terrain solide et a le rappeler à la vie.

Mais Dutaillis, si miraculeusement sauvé, n'était pas encore hors de tout danger. Le sol, uni et bas qu'il avait à traverser pour gagner Gyllingham était entièrement inondé, et l'on ne pouvait s'y engager sans courir le risque de s'égarer. Il fallait ou suivre les sinuosités de la rivière, le long de laquelle de nombreuses sentinelles étaient échelonnées, ou se rapprocher de l'arsenal, où aboutissait un sentier conduisant tout droit au village. On prit ce dernier parti, avec l'intention de faire un détour pour éviter une guérite qu'on savait aussi être placée à l'entrée du sentier, et contre laquelle on alla précisément donner de la tête. Le soldat, que la crainte de la pluie avait fait mettre à l'abri dans sa guérite, sortit en tenant son fusil à la main; mais, saisi brusquement à la gorge par une main de fer, il ne cria pas et n'a plus crié depuis.

Ce pauvre soldat venait à peine de retomber sans vie au fond de sa guérite, lorsqu'un grand bruit s'éleva du milieu de la rivière. On s'était aperçu sur *le Warrior* de la disparition de Dutaillis, et l'on prévenait par des cris les sentinelles qui veillaient sur le rivage; mais il était trop tard. Comme des embarcations, munies de fanaux, s'élançaient des pontons dans toutes les directions, le pêcheur et sa femme atteignaient la petite maison de Gyllingham.

Peindre le bonheur, la joie, l'ivresse de ces époux, lorsqu'ils se virent enfin réunis sous le même toit après tant de souffrances et de malheurs, est une tâche au-dessus de nos forces et que nous n'entreprendrons pas.

Le lendemain, Marguerite se rendit à bord du *Warrior* comme à son ordinaire, moins encore pour ne pas attirer sur elle des soupçons qui n'eussent pas manqué d'amener la découverte de la retraite du fugitif, que pour voir le commandant, lui faire connaître franchement sa position, et le supplier de lui pardonner de l'avoir abusé. Elle n'ignorait pas quelle profonde blessure elle allait faire au cœur de cet officier, dont elle n'avait qu'à se louer; mais cette démarche lui semblait indispensable, d'abord parce qu'elle tenait à conserver son estime. Elle espérait aussi trouver des paroles pour le calmer, pour le consoler, pour l'engager à oublier un amour qu'elle ne pouvait partager sans crime. Elle courut donc se jeter à ses pieds et lui avouer la vérité tout entière.

Dès les premières paroles qu'elle prononça, le commandant resta comme foudroyé. Il devint aussi pâle que si la vie s'était retirée de lui; ses yeux, tout grands ouverts, ne voyaient, ne regardaient rien, et son immobilité était celle d'une statue. Marguerite, toujours comme un coupable qui attend son arrêt, avait depuis quel-

ques instants cessé de parler, et il était encore debout, immobile et le regard fixe, comme s'il eût oublié que la jeune femme était en sa présence, lorsqu'il sortit tout à coup de sa léthargie en donnant des marques d'une extrême surprise.

— Mais que faites-vous là? dit-il alors d'une voix douce en se hâtant de la relever. N'est-ce pas moi qui devrais plutôt rester à vos genoux jusqu'à ce que vous m'ayez pardonné les premières paroles que j'ai osé vous faire entendre lors de votre arrivée ici. Vous êtes un ange, et je n'étais pas digne de vous. Oh! je vais être bien malheureux maintenant; mais vous penserez quelquefois à moi, n'est-ce pas? quand vous serez de retour dans votre patrie. Puis, vous pouvez bien m'aimer comme un frère...

Marguerite, les yeux baissés, fondait en larmes.

— Oh! oui, répondit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, vous le méritez bien!

— Et tenez, ajouta l'officier, vous avez là une bague; donnez-la moi.

Marguerite ôta sa bague et la lui remit.

— Merci! Elle ne me quittera que lorsque j'aurai cessé de vivre. Alors on vous la rendra. Cela vous fera vous souvenir de moi dans le cas où vous m'auriez oublié, et vous prierez Dieu pour le repos de mon âme.

Peu de jours après, le commandant du *Warrior* recevait l'ordre d'aller s'embarquer sur l'un des vaisseaux de la flotte.

Quant à Marguerite, elle fut encore, pendant un mois, cette incomparable marchande, objet de l'amour et de la vénération des prisonniers. Pendant tout ce temps, Dutaillis, déjà condamné à être pendu pour le meurtre qu'il n'avait pu se dispenser de commettre, resta enfermé dans la maison de Gyllingham.

Enfin, un beau jour, les captifs du *Warrior* attendirent en vain Marguerite. Ce jour-là fut pour ces malheureux un jour de deuil et de désolation.

VI.

LE SMOGGLER.

Dans tous les pays du monde, pendant les longues et tristes soirées d'hiver, on raconte des histoires au coin du feu; mais c'est surtout chez les gens qui ont été bercés au bruit des flots que ce vieil usage s'est le mieux conservé. C'est une innocente récréation qui, lorsque le temps est mauvais, lorsque le vent siffle à travers les jointures de la porte et s'engouffre par rafales dans la cheminée, en hurlant des notes plaintives, a un charme inexprimable. Comme on s'estime heureux alors d'être à l'abri de la tempête, et comme on plaint les pauvres diables exposés à la furie des éléments! Il n'est pas jusqu'au narrateur qui n'interrompe de temps à autre son récit pour s'apitoyer sur le sort des voyageurs attardés qui n'ont pu encore trouver un gîte.

Dans une maison de modeste apparence, située à peu de distance de la mer entre Ramsgate et Douvres, et enfouie dans le creux d'un petit ravin au milieu d'une touffe de pins vulgaires, étaient réunies une douzaine de personnes se livrant

à l'agréable passe-temps dont nous venons de parler. C'était d'abord le patron James, le maître du logis, homme d'un aspect médiocrement rassurant pour celui qui l'eût rencontré à la tombée de la nuit dans un bois ; puis sa femme, en train pour le moment de tricoter ; sa fille, grande blonde un peu sèche, mais assez jolie, filant à la quenouille, et deux petits marmots ; les autres étaient des voisins amis de James ou prétendant à la main de sa fille. On avait déjà raconté force histoires lamentables de revenants et de suppliciés, des chroniques de mer saupoudrées de pirates ; on avait parlé des dangers que court un navire lorsqu'un chat se noie, du feu Saint-Elme, et de bien d'autres choses encore. Sur le littoral, les sujets de contes propres à défrayer les soirées d'hiver sont beaucoup plus variés que dans l'intérieur des terres.

Il était près de dix heures. La tempête redoublant de violence, on ne put s'empêcher, tout en fumant et en buvant de la bière, de s'entretenir un peu du mauvais état des chemins et des difficultés que quelques-uns des individus présents éprouveraient pour rentrer chez eux.

— C'est qu'il fait un temps à ne pas mettre un chien à la porte, murmura un de ces hommes en jetant sur l'âtre un regard d'amour qui témoignait combien il lui serait pénible de s'en éloigner dans un pareil moment.

— Eh bien ! mes garçons, dit James, Betty vous étendra là sur le plancher une botte de paille, et vous vous arrimerez dessus comme vous pourrez ; il ne faut donc pas que ça empêche Tom de nous dire ce qui est arrivé à lord Fishbourne.

— Je le veux bien, répondit Tom ; mais après que vous aurez raconté, vous, ce qui vous est arrivé, il y a six ans, sur les côtes de France.

— Soit, reprit James qui n'avait pas l'habitude de se faire longtemps prier.

La vie de cet homme était tout émaillée de particularités du plus haut intérêt. Après avoir rechargé et allumé sa pipe, puis passé sur sa cuisse gauche son plus jeune enfant qu'il tenait assis sur sa cuisse droite, il se mit en devoir de satisfaire ses auditeurs. Il raconta qu'ayant été débarquer de la coutellerie et des foulards sur la côte de France, il s'était vu brusquement assailli par des douaniers et obligé de soutenir contre eux une lutte opiniâtre. Blessé grièvement, il allait tomber entre leurs mains, lorsqu'il fut sauvé par un pêcheur qui le cacha sous ses filets. Ce pêcheur l'avait ensuite soigné et ramené en Angleterre, en sorte qu'il n'avait perdu que son bateau et ses marchandises.

— Et c'était un Français, ce pêcheur-là ? demanda quelqu'un.

— Sans doute, répondit James.

— Alors ça me surprend bien.

— Ah ! il n'eût peut-être pas fait ça pour un matelot de la marine royale comme toi : nous, contrebandiers, nous sommes si bien vus partout! Mais c'est égal, le trait de cet homme est beau, et James n'est pas un ingrat ; je le lui montrerais bien si jamais il avait besoin de moi.

Un petit baril d'eau-de-vie était là, restant d'une cargaison que le hardi smoggler avait débarquée peu de jours auparavant, malgré les croiseurs et les gardes-côtes des deux nations. On en but un peu pour se rafraîchir, après quoi Tom fut de rechef sollicité de narrer l'histoire de lord Fishbourne.

Entrant alors dans des détails fort curieux pour ceux qui l'écoutaient, Tom raconta que le susdit lord, amoureux de la femme de son fermier et ne pouvant rien obtenir d'elle, pour se venger de ses dédains fit pendre le mari en l'accusant

faussement de vol. Un mois après il était à Londres, soupant chez lui, à la sortie du spectacle, en compagnie de quelques actrices, lorsque tout à coup son chien aboie avec force comme s'il avait la conscience qu'un grand danger menaçât son maître.

A cet endroit du récit de Tom, le chien de James, qui jusque-là était resté immobile couché aux pieds de son maître, se dressa, releva les oreilles et fit chorus avec la tempête.

— Tiens! notre chien qui fait comme celui de lord Fishbourne, dit Betty en se rapprochant de la cheminée.

— C'est extraordinaire, ça, ajouta Tom. Juste au moment....

— Mais oui, c'est extraordinaire, répéta toute la compagnie.

James fit taire son chien, non sans beaucoup de peine; après quoi:

— Continue, mon garçon, dit-il, voilà que ton histoire commence à devenir intéressante.

— Peu après que le chien eut aboyé, poursuivit Tom, on frappa à la porte. Lord Fishbourne alla voir, en l'envoyant d'avance à tous les diables, quel était l'importun qui venait ainsi le troubler à pareille heure; mais jugez de sa surprise et de son épouvante: le visiteur était son pendu!

— Le pendu! s'écria chacun des assistants en faisant un mouvement d'effroi.

Le fuseau de Betty avait cessé de tourner.

— Oui, le pendu! reprit Tom d'un air grave et solennel.

— Eh bien! qu'arriva-t-il ensuite? demanda James sans trahir la moindre émotion.

— Il arriva que, depuis ce jour, on n'a plus revu ni lord Fishbourne ni le pendu.

En ce moment on frappa un léger coup à la porte. Tous, à l'exception de James, tressaillirent. Betty laissa tomber son fuseau.

— Oh! oh! qu'est-ce ceci? dit le smoggler en se levant; si c'étaient des douaniers... ça pourrait bien être des douaniers.

Et, saisissant vivement le baril d'eau-de-vie, qui eût pu le compromettre, il le fit disparaître dans une petite cachette habilement dissimulée dans la cheminée.

— Et si c'étaient des voleurs? hasarda Betty toute tremblante.

James ne répondit pas, mais il passa un large couteau dans sa ceinture, prit un pistolet, et s'en alla ouvrir résolument la porte. Un homme et une femme, pauvrement vêtus et trempés jusqu'aux os, se montrèrent à ses yeux. La femme parla seule, disant que son mari était muet, et elle suppliait le maître de la maison de vouloir bien leur accorder l'hospitalité pour le reste de la nuit.

— Nous sommes de pauvres gens, dit-elle, qui venons de Cantorbéry, et nous allons à Douvres, où mon mari espère trouver du travail.

— Si vous venez de Cantorbéry, répondit James aux voyageurs en les observant attentivement, il faut croire qu'il y a longtemps que vous vous êtes égarés, car vous êtes loin de la route que vous auriez dû suivre. Soyez donc les bienvenus. Jamais on ne refuse ici l'hospitalité aux malheureux, même, ajouta-t-il plus bas et avec intention, lorsqu'ils n'endossent la livrée de la misère que pour se déguiser.

On avait déjà fait placer les voyageurs près de la cheminée, où un fagot que la maîtresse du logis venait d'y jeter flambait en pétillant. Le muet, n'ayant rien de

mieux à faire, tenait ses mains étendues sur la flamme. Sa compagne, un peu déconcertée par les paroles de James, semblait redouter qu'on la questionnât.

— Si je ne me trompe, reprit le smoggler après un court moment de silence, vous n'êtes pas de ce pays, mes braves gens?

— Mais, nous sommes des environs de Londres, balbutia l'inconnue de plus en plus troublée.

— C'est étonnant, car à votre accent j'aurais parié que vous êtes originaires du pays de Galles, répliqua l'impitoyable James, en la couvrant toujours de son regard inquisiteur. Mais, alors, vous devez savoir que vous commettez une grande imprudence en voyageant ainsi de nuit. Les routes ne sont pas sûres. Des Français échappés des pontons dévalisent et assassinent tous ceux qu'ils rencontrent, s'il faut en croire le journal que voilà. Aussi, bonne réco pense est-elle promise par l'amirauté à ceux qui pourront en arrêter.

Le muet tressaillit, et porta involontairement la main sur un canon de fusil qui tenait lieu de soufflet. Sa femme, pâle et tremblante, se tourna vers le foyer pour cacher son émotion.

La presse anglaise était à cette époque ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle a toujours été... Pour que les prisonniers qui s'évadaient ne rencontrassent aucune sympathie chez les populations, elle ne craignait pas de les calomnier.... Elle les accusait non-seulement de tous les brigandages commis par les malfaiteurs du pays, mais même de crimes imaginaires.

Aucun des mouvements de ses hôtes n'avait échappé au rusé James, qui se prit à sourire d'un air à la fois plein de bonhomie et de malice.

— Ah! dit-il, je vois que l'idée seule des dangers que vous couriez, sans le savoir peut-être, vous effraie. Mais, rassurez-vous; vous ne pouvez mieux tomber qu'en venant frapper à ma porte. Je ne pense pas qu'il y ait sur toute la côte, ni même dans les trois royaumes, une maison où vous puissiez être plus en sûreté qu'ici. Betty, ma fille, verse à boire à ces braves gens, et maintenant que leurs vêtements sont secs, apporte des vivres sur la table.

L'étrangère remercia, disant que ni son mari ni elle n'avaient faim.

— C'est égal, répliqua James, il faut que vous mangiez un morceau. Je mangerai aussi pour vous tenir compagnie.

Pendant ce temps le vent s'était calmé. Les voisins qui étaient venus passer la soirée chez le contrebandier se retirèrent. Celui-ci les accompagna jusqu'à la porte.

Le prétendu muet, se penchant alors vers sa femme, lui dit en français:

— Nous ne pouvons passer la nuit ici; nous serions perdus.

Le lecteur doit avoir deviné depuis longtemps déjà quels étaient ces étrangers.

Dutaillis achevait à peine ces mots lorsqu'il se sentit frapper rudement sur l'épaule. Il bondit et se mit vivement sur la défensive, comme s'il avait eu à lutter contre une escouade de constables envoyés à ses trousses; mais il ne vit devant lui que James, qui riait aux éclats de sa frayeur et lui tendait affectueusement la main en disant:

— Eh bien! mon garçon, tu ne me reconnais donc plus? Aurais-tu oublié par hasard le smoggler James et tout ce que tu as fait pour lui?

Dutaillis était précisément le pêcheur à qui James devait tant. Le reconnaissant contrebandier l'avait tout d'abord reconnu, avait deviné sa position, et il était tout

joyeux de pouvoir enfin acquitter la dette sacrée qu'il avait contractée envers lui. Dès ce moment, plus de danger, plus de crainte; on s'embrassa fraternellement, et les deux voyageurs, qui rôdaient depuis quelques jours le long de la côte pour tâcher d'enlever une embarcation avec laquelle ils seraient passés en France, n'eurent plus à s'occuper de ce soin. Une semaine après, par une nuit sombre et un temps effroyable, alors qu'aucun navire ne semblait pouvoir résister à la fureur des flots qui s'engouffraient dans le détroit, pareils à des montagnes d'écume, le contrebandier hissa sa voile grisâtre, et s'en alla les jeter sur la côte de France, comme deux ballots de marchandises prohibées.

VII.

LA FERME DE BERGUES.

Si jamais vous allez en Flandre et que vous suiviez la route qui conduit de Casse à Bergues, à environ quatre kilomètres de cette dernière ville, vous apercevrez à votre gauche, entourée de beaux arbres fruitiers, une magnifique ferme, où tout respire le bonheur et l'aisance. Les propriétaires de cette ferme, gens extrêmement affables envers les étrangers et que les malheureux n'implorent jamais en vain, sont Dutaillis et Marguerite.

Lorsque le pêcheur, arraché des pontons anglais par le courage et le dévouement de sa femme, reparut à Gravelines, sa tante de Bergues, celle qui devait lui laisser *un peu de bien*, suivant son expression, était morte. Cette circonstance le décida à abandonner sa profession et à quitter le port qui ne lui rappelait, ainsi qu'à sa femme, que de pénibles souvenirs. Il vint à Bergues prendre possession de son petit héritage et se fit cultivateur. Ce qui restait de l'argent dû à la générosité de la pauvre mistriss Wilford fut employé à l'agrandissement de la ferme et à l'acquisition de terrains. Dutaillis était rangé et laborieux; Marguerite bonne et intelligente ménagère. Ces deux époux si bien assortis n'ont cessé, depuis cette époque, de voir leurs affaires prospérer, et aucun orage n'est venu troubler leur douce et paisible existence. Le ciel leur devait bien ce dédommagement pour tout ce qu'ils avaient souffert dans leur jeunesse.

J'oubliais de dire qu'ils étaient à peine fixés à Bergues, lorsqu'on vint remettre à Marguerite un petit coffret d'ébène noir; il renfermait la bague qu'elle avait donnée au commandant du *Warrior*, à celui qu'elle avait promis d'aimer comme un frère. Le malheureux avait été tué à l'attaque de Boulogne par Nelson. On donna quelques larmes à sa mémoire, et le coffret d'ébène fut regardé comme une précieuse relique.

Des nombreux enfants que les époux Dutaillis ont eus et dont plusieurs sont même mariés aujourd'hui, un seul, que nous avons connu assez particulièrement, a embrassé la périlleuse carrière de la marine : c'est à lui que nous devons les intéressants détails qui font le sujet de ce récit.

Il y a deux ans, un de mes amis, revenant de Dunkerque, s'arrêta à la ferme de Bergues. Il eut occasion d'y voir un vieux curé des environs, renommé par sa piété

et ses bonnes œuvres, qui va souvent visiter la famille Dutaillis. Cet homme n'est autre qu'un des anciens adorateurs de Marguerite, l'honnête garçon fils du syndic de Gravelines, dont il a été question au commencement de cette histoire. Il a fait un excellent prêtre, peut-être eût-il fait un mauvais mari. Quoi qu'il en soit, ce digne curé n'est jamais plus heureux que lorsqu'il peut parler des vertus de la *Perle de Gravelines*.

CASIMIR HENRICY, ex-matelot. (*National*).

Le Cocher du Maréchal C...

Voici une histoire qui m'a été racontée comme je vais vous la dire, et elle est arrivée comme elle m'a été racontée. Ce n'est point une invention destinée à vous montrer comment une faute suffit à perdre souvent la vie d'un homme; c'est un fait réel au récit duquel nous ne donnerons pas ses véritables noms, parce qu'ils révéleraient les secrets d'une famille qui tient un rang illustre dans un des principaux états de l'Allemagne.

Le maréchal C... (il n'était alors que général) se trouva avoir besoin d'un cocher. Il en fit demander un à une dame de Saint-Domingue qui tenait un hôtel garni, et qui louait en même temps des voitures de remise. D'abord cette dame déclara ne pouvoir lui en procurer un dont elle pût répondre, presque tous ceux qui conduisaient ses voitures étant des cochers à la journée, et qui ne demeuraient point chez elle. Un seul, celui qui surveillait tous les autres, eût pu convenir au général, et c'était précisément à cause de ses bonnes qualités que cette dame désirait le garder. Le général insista d'autant plus vivement pour l'obtenir. Enfin, la maîtresse de l'hôtel garni finit par le lui céder.

Quand cet homme fut au service du général, on ne remarqua rien d'extraordinaire en lui; seulement, une politesse extrême, un soin attentif à ne jamais se mêler aux jeux des autres domestiques, une exactitude rare dans l'accomplissement de ses devoirs, le rendirent précieux à son maître. Par une exception bien rare, cette préférence obtenue par le cocher n'excita pas la haine des autres domestiques. Il y avait dans cet homme un fond de tristesse si continu, qu'on ne pouvait croire

que ce fût par fierté qu'il se séparait de ses camarades. A l'heure du dîner de tous, il s'asseyait silencieusement à table, mangeait avec sobriété, et se retirait dans son écurie aussitôt après le repas. Dans le château du général, au moment où le service des chevaux laissait à Muller beaucoup de loisirs, il n'en usait ni pour aller au cabaret, ni pour jouer, comme faisaient les autres; il s'asseyait sous quelque arbre du parc, et y faisait de longues lectures. Toutefois ces singularités, qu'on se rappela plus tard, ne surprirent personne à cette époque; on se contenta de dire que Muller était un ours, et on le laissa faire à sa guise, sans s'occuper de lui.

Deux ans se passèrent à peu près ainsi; Muller suivit le général partout où la guerre le conduisit; c'était vers 1807 que ceci se passait.

Cependant Muller avait accompagné le général en Dalmatie; celui-ci habitait Raguse, dont l'empereur lui avait confié le gouvernement; et ce fut dans cette ville qu arriva la petite aventure suivante :

Un jour que le général-gouverneur devait avoir à sa table une grande partie des officiers de son état-major et les principaux officiers d'un corps d'armée autrichien qui se trouvait dans les environs, il fut obligé de requérir, pour le service de la table, tous les gens de sa maison. Muller se trouva compris dans cette réquisition; et l'heure du dîner venue, il était dans la salle à manger, la serviette sur le bras. Le grand nombre des convives présents empêcha sans doute Muller de les remarquer chacun en particulier, car une bonne partie du dîner se passa sans qu'il montrât aucun trouble; mais au moment du second service, comme il allait poser un plat sur la table, un des officiers généraux étrangers se tourne un peu pour faire place à Muller, et pousse un cri de surprise en le reconnaissant. Muller, à son tour, regarde l'officier général, pâlit comme lui, s'épouvante comme lui. Dans sa surprise il laisse échapper le plat qu'il tenait dans ses mains, et quitte la salle à manger dans un trouble qui frappe d'étonnement tous les convives.

Tout cela avait été si rapide, qu'on ne s'expliqua pas d'abord si c'était le trouble qui avait causé la maladresse ou la maladresse qui avait causé le trouble, et le dîner continua sans que Muller reparût. Cependant le général avait trop bien remarqué que l'officier autrichien et le cocher devaient se connaître depuis longtemps; il avait remarqué de même que leur étonnement ne pouvait être celui d'un maître qui retrouve simplement son ancien domestique, ou celui du domestique qui retrouve de même un ancien maître. Une émotion singulière, une terreur profonde s'étaient montrées dans les traits de ces deux hommes, quand ils s'étaient trouvés face à face, et la préoccupation de l'officier autrichien pendant la fin du dîner n'avait pas échappé au général. Si la guerre eût existé alors entre la France et l'Autriche, le général eût pu penser que ce Muller, dont les manières annonçaient autre chose qu'un cocher, était un espion que l'espoir d'une forte récompense avait déterminé à jouer ce rôle; mais dans l'état des choses, cette supposition n'avait nulle vraisemblance, et il était plus raisonnable de penser que ce cocher, qui se cachait avec tant de soin, avait, sans doute, servi autrefois l'officier-général qu'il avait reconnu, et dans la maison duquel il s'était probablement rendu coupable de quelque action dont la révélation l'alarmait. Bien que le général n'eût que des raisons d'être content du service de Muller, il voulait savoir s'il n'avait pas affaire à l'un de ces serviteurs hypocrites qui emploient des années entières à obtenir la confiance de leurs maîtres pour pouvoir en abuser ensuite d'une manière plus profitable.

Le dîner achevé, le général chercha partout l'officier autrichien pour le question-

ner ; mais l'officier avait disparu du salon, comme le cocher de la salle à manger, et ni l'un ni l'autre ne reparurent de toute la soirée. La nuit venue, le général, que cette double disparition intriguait, s'informa auprès des autres domestiques de ce qu'était devenu Muller ; il apprit qu'aussitôt après sa maladresse à table, il s'était enfui à l'écurie dans une agitation extrême. Le général apprit encore qu'après le dîner l'officier autrichien s'était enquis de Muller, qu'après avoir appris où il était il avait été le rejoindre avec empressement, qu'ils étaient demeurés ensemble, qu'on avait entendu entre eux une conversation fort animée, et qu'enfin ils étaient sortis tous deux de l'hôtel, et s'en étaient éloignés en continuant cette conversation. Le général renvoya au lendemain pour éclaircir le secret de cette reconnaissance. Alors il apprit que Muller avait reparu dans son écurie et y pansait ses chevaux avec son impassibilité ordinaire. Le général, dont la curiosité était vivement excitée, y descendit aussitôt pour surprendre Muller et l'interroger à l'improviste ; mais dès que celui-ci l'aperçut il alla au-devant de son maître, lui présenta une lettre conçue à peu près en ces termes :

« Sur mon honneur, je réponds de la fidélité et de la bonne conduite du cocher « Muller, et je serai fort obligé au comte C... de ne pas chercher à connaître le « secret de l'existence de cet homme. Le comte de V... »

— Et si je voulais le connaître? dit le général à son cocher.

— Je serais forcé de quitter votre service, répondit celui-ci ; je le ferais avec bien du regret, parce que je m'estime heureux d'être chez vous ; mais je le ferais immédiatement.

La bonne conduite de cet homme, la recommandation de l'officier autrichien décidèrent le général à ne pas pousser ses questions plus loin. Muller demeura dans son écurie, et au bout de quelques mois cet événement fut complétement oublié. Probablement il se fût entièrement effacé de la mémoire du général, lorsqu'un accident terrible vint le lui rappeler.

Un matin que Muller conduisait ses chevaux à l'abreuvoir, il fut renversé par l'un d'eux et rapporté à l'hôtel le crâne fracassé, et dans un état qui ne laissait aucun espoir de le sauver.

En effet, il mourut le jour même de sa chute, sans avoir repris connaissance. Le lendemain, comme on allait procéder à son inhumation, le général chargea l'un de ses aides de camp de se rendre dans la chambre de Muller, de la visiter, et de prendre note de ce qu'il y trouverait. Muller était un homme soigneux et rangé qui devait avoir fait quelques économies ; qui, en outre, possédait une tabatière et une montre en or d'une grande valeur, et le général désirait qu'on recueillît tous ces objets afin de les faire parvenir à sa famille s'il la découvrait. L'aide de camp se rendit donc dans la chambre de Muller pour exécuter les ordres du général ; mais sa surprise fut grande lorsqu'en ouvrant la malle du cocher il y trouva d'abord un uniforme autrichien, des épaulettes de colonel, le brevet de ce grade, et les diplômes de plusieurs ordres ; les insignes de ces ordres, dont plusieurs étaient garnis de diamants, étaient de même enfermés dans cette malle. L'aide de camp, qui ne connaissait point l'aventure du dîner, soupçonna d'abord que tous ces objets provenaient de soustractions faites par Muller. Mais lorsqu'il rendit compte au général de ce qu'il avait découvert, celui-ci se rappela l'événement que nous avons raconté plus haut, et voulut visiter lui-même les objets trouvés dans la chambre de son

cocher; il espérait y découvrir quelques papiers qui éclairciraient ce mystère; mais il n'y trouva d'autre renseignement que les brevets dont nous avons parlé et qui étaient tous expédiés au nom du comte de V... Du reste, aucune correspondance, aucun acte qui pût établir ce qu'il y avait de commun entre le cocher Muller et le comte de V..., colonel au service de l'Autriche. Il fallait encore s'en tenir aux conjectures, et plusieurs semaines s'étaient passées sans que le général eût rien appris de nouveau sur cet homme étrange, lorsqu'un jour il vit entrer chez lui l'officier général qui avait reconnu Muller d'une manière si extraordinaire, et qui depuis n'avait pas reparu à Raguse, bien qu'il demeurât dans les environs.

Le hasard de la conversation lui avait appris la mort du cocher du général, et il se présentait pour réclamer les papiers qui avaient pu être trouvés chez Muller. Le nom de cet officier et la considération dont il jouissait étaient suffisants pour ne pas faire douter des droits qu'il avait à cet héritage; cependant le général crut devoir lui demander quelques explications, et l'officier lui répondit aussitôt :

— Je vous apprendrai d'autant plus volontiers ce que vous voulez savoir, que vous vous en êtes fié à une simple attestation de moi pour garder chez vous le malheureux Muller, malgré le mystère qui l'entourait. Cet uniforme, ces épaulettes, ces décorations lui appartenaient à juste titre : il les avait bravement gagnés comme soldat. Une faute les lui a fait perdre, mais il l'a si noblement expiée, que je crois bien plutôt rendre hommage à sa mémoire en vous la révélant, qu'en vous laissant des doutes que vous ne pourriez vous expliquer.

Muller n'est autre que le comte de V..., mon frère aîné. Son histoire n'a rien d'extraordinaire que ce que vous en connaissez. Bien jeune, il avait conquis le grade et les distinctions dont vous venez de découvrir les titres, et sa fortune militaire avait été si rapide, qu'elle faisait espérer à mon père qu'il arriverait aux plus hautes charges de l'état. Un événement comme il s'en rencontre si souvent dans le monde détruisit toutes ses espérances. Mon frère, blessé dans un combat où il s'était distingué, fut forcé, pour sa guérison, d'aller prendre les eaux de Carlsbad. Il s'y trouva en même temps un grand nombre de nos compatriotes possesseurs d'immenses fortunes. Vous savez jusqu'à quel point la fureur du jeu est poussée dans ces rendez-vous, où chacun vient plutôt pour étaler son luxe que pour y recouvrer la santé. Mon frère oublia trop aisément qu'il ne possédait que les appointements d'un colonel, il se mêla à ces parties de jeu où ses partenaires apportaient beaucoup plus d'argent que lui, et assurément moins de bonne foi. En peu de temps, il se trouva ruiné et criblé de cette espèce de dettes que l'on a l'habitude de nommer dettes d'honneur, et qui, cependant, sont de toutes les moins honorables. Si mon frère eût été moins jeune, peut-être ne se serait-il pas épouvanté autant qu'il le fit de la nécessité d'acquitter ses dettes en quelques jours, et peut-être, pour réparer une faute, n'eût-il pas été poussé à commettre un crime. Dans le désespoir où il était, la raison perdue, s'imaginant qu'il ne pouvait plus se montrer en public avant d'avoir acquitté les pertes qu'il avait faites, il eut recours à un moyen trop coupable pour satisfaire ses créanciers. Il contrefit la signature de notre père, qui avait alors un grand crédit en Allemagne; il l'escompta et fut bientôt libéré. Mais à peine eut-il commis ce crime, qu'il en prévit toutes les conséquences; sa tête se perdit, et, profitant d'un congé de convalescence qu'il avait obtenu, il quitta l'Allemagne.

Mon père était loin de soupçonner tout ce qui s'était passé; et lorsque ses lettres de change qu'on avait tirées sur lui, et qu'il était censé avoir acceptées, lui furent

présentées, il ne reconnut point sa signature, et fit poursuivre comme faussaires ceux qui en étaient porteurs. En remontant de main en main, on retrouva bientôt celle d'où ces lettres de change étaient parties, et vous devez juger du désespoir de mon père quand il apprit que c'était son fils qui avait commis le crime, et que lui, son père, le déshonorait publiquement par l'enquête rigoureuse qu'il avait ordonnée. Malgré sa colère, mon père sacrifia toute sa fortune à l'acquittement de ces fausses lettres de change; et lorsqu'il apprit les circonstances qui avaient entraîné mon malheureux frère, il était disposé à lui pardonner. Mais toutes nos recherches pour le découvrir furent inutiles. Des avis insérés dans les journaux annoncèrent vainement que c'était par erreur que le vieux comte de V... avait d'abord méconnu sa signature, que l'accusation de faux qu'il avait portée ne tenait qu'à un malentendu, et que toutes les sommes tirées sur lui avaient été acquittées. Cette manière indirecte de prévenir mon frère que son honneur était à couvert de tout soupçon et qu'il pouvait reparaître n'eut aucun succès, et nous eûmes la conviction, sinon la certitude, que, dans son désespoir, il avait mis fin à ses jours.

Vous vous rappelez mon étonnement lorsque je le reconnus servant à votre table; il ne fut pas plus que moi maître de sa surprise, et après le dîner je me hâtai d'aller le trouver. J'étais résolu à le faire rentrer dans notre famille. L'idée qu'il s'était tué pour se soustraire au déshonneur avait depuis longtemps apaisé l'indignation de mon père, et sans doute la connaissance que je lui aurais apportée du châtiment que mon frère s'était imposé, lui eût rendu encore le pardon plus facile; mais mon frère fut sourd à mes prières, il demeura inébranlable dans sa résolution, et me répondit qu'il ne reprendrait jamais un nom qu'il s'était montré indigne de porter. Tout ce que je tentai échoua contre sa volonté, et il me fit promettre, non-seulement de ne rien vous dire de son secret, mais encore de cacher son existence à notre malheureux père, pour ne pas lui faire un nouveau désespoir d'une douleur que le temps avait sans doute calmée. Je cédai aux désirs de mon frère, et le récit que je vous fais aujourd'hui n'a d'autre but que de prévenir les recherches que vous eussiez pu faire, et qui eussent sans doute amené des explications qui seraient arrivées jusqu'à mon père et eussent troublé le repos de sa vieillesse.

F. Soulié. (*Journal des Enfants.*)

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME.

Pages.

Janvier. — Les bords du Lignon, par M. ARSÈNE HOUSSAYE. 1

Le Miroir des Dames, par PAUL DE LOMBARDY. 22

Février. — Benedetta, par M. DUNSTAN DE KERLAC. 26

Bleu et Blanche, par madame HERMANCE LESGUILLON. 68

Mars. — Le père Charlot, par M. JUSTIN-GENSOUL. 73

Diane Urseolo, par M. MOLÉ-GENTILHOMME. 109

Avril. — Antonia, par M. MAURICE SAINT-AGUET. (Duchesse de Langeais) 134

Seigneur et Vassal, par M. LÉON ***. 163

Hiarn ou le Tournoi de la Lyre, par M. MOLÉ-GENTILHOMME. 169

Mai. — La Lettre anonyme, par M. AUGUSTE ARNOULD. (+ C. Nauteuil). 175

Légendes du règne de Philippe-le-Bon; le Prince d'un jour, par M. J. COLLIN DE PLANCY. 220

Juin. — La Margrave, par madame la comtesse D'ASH. 231

Le Sabre de pain d'épice, par M. ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE. (C. N.) . 254

Juillet. — Mademoiselle de Roan, par M. PITRE-CHEVALLIER. 273

Le Serment, par M. JULES DAVID.. (Célestin Nauteuil) 296

Août. — Le Val d'Andorre, par M. ÉLIE BERTHET. (C. Nauteuil) . . . 340

Septembre. — Le Val d'Andorre (suite et fin).

Octobre. — La Fiancée brésilienne, par mistress NORTHON. 439

La Fausse maîtresse, par M. H. DE BALZAC. . . (+ Célestin Nauteuil) 453

Novembre. — Madeleine, par M. MARC FOURNIER. 487

Histoire d'un bracelet perdu, par M. FRANÇOIS DUCUING. 502

Décembre. — Le Mari de madame de Solange, par M. ÉMILE SOUVESTRE. . . . 508

La Perle de Gravelines, par M. CASIMIR HENRICY. 538

Le Cocher du maréchal C..., par M. F. SOULIÉ. 567

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.